LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

QUARANTIÈME ANNÉE

1872

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 8 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 8 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 10 fr. »



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXII.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Caius Furius Cresinus, esclave devenu libre, retirait d'un très-petit fonds de beaucoup plus belles récoltes que ses voisins de leurs grands domaines. La jalousie qu'ils conçurent contre lui le fit accuser de sortiléges pour attirer dans son champ les moissons d'autrui. Cité devant le peuple par Spurius Albinus, édile curule, et menacé d'une condamnation par le vote des tribus, il apporta au forum tout son attirail de laboureur, ses esclaves, robustes, bien nourris, bien vêtus, ses outils parfaitement faits, de lourds hoyaux, des socs pesants, des bœufs bien repus.

— Voilà, dit-il, Romains, mes sortiléges : je ne puis vous montrer en même temps ni amener sur la place publique mes veilles, mes soins, mes sueurs.

Il fut absous par une sentence unanime. (1)

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

De quelque côté que l'on arrive à Sainte-Luce, le premier objet qui attire le regard, c'est son beau clocher roman, dont la pyramide, à la fois svelte et vigoureuse, domine de haut la coquette petite ville, qui s'étale en dégringolant le long du coteau jusqu'à la prairie de l'Indre. De même, de quelque côté que je tourne mes regards sur ma vie passée, c'est le clocher roman que je retrouve, associé par des liens mystérieux à toutes les douleurs et à toutes les joies de ma vie d'enfant et de jeune homme.

I

Mon père, médecin de campagne à Genillé, sur la lisière de la forêt de Loches, était le plus populaire et le plus salué, mais aussi le moins payé de tous les médecins de l'arrondissement.

Quand il trottait sur son petit bidet paisible, le long des chemins, quelque paysan, courbé en deux pour cultiver la terre, se redressait, au bruit, derrière la haie. Les jambes écartées, les deux mains appuyées sur le manche de sa bêche, il saluait mon père d'un signe de tête et d'un : « Bonjour, monsieur Bernier ! » crié à pleins poumons, selon le code de la politesse rustique.

Neuf fois sur dix, ce paysan était un débiteur attardé qui payait ainsi en menue monnaie de signes de tête et de coups de bonnet les intérêts d'un capital dont il ne pouvait prendre sur lui de se séparer. Le plus souvent « M. Bernier », qui était généralement distrait et rêveur, passait son chemin, après avoir répondu par un coup de chapeau, et un « Bonjour, Pierre ! » ou « Bonjour, François ! »

Quelquefois cependant, par bonté, il s'arrêtait pour s'enquérir des nouvelles du bonhomme et de sa famille. Alors, il se produisait un changement à vue dans la contenance du paysan. Flairant, sous une question si simple, quelque demande d'argent, le débiteur prenait un ton de voix lamentable : rien n'allait; les vignes avaient été gelées, ou à peu près; les lapins venaient par bandes de la forêt pour ronger le blé en herbe; les sangliers semblaient s'être donné rendez-vous pour bouleverser son champ de pommes de terre; et la vache avait « l'enfle ! » A mesure qu'il parlait, le bonhomme s'échauffait; il laissait sa bêche, et à chaque grief nouveau, emjambant quelque touffe de pommes de terre, il arrivait enfin, pour sa péroraison, jusqu'à la marge du champ.

Mon père, créancier débonnaire et indifférent (trop indifférent, à ce que lui disait quelquefois ma mère), se serait bien gardé de demander un sou à un pauvre débiteur si éprouvé !

— Allons, adieu, mon garçon, disait-il un peu ému; adieu ! espérons que tout cela finira par s'arranger !

Et il passait outre.

L'autre restait là, le suivant du regard par-dessus la haie, son bonnet entre les doigts, presque confus de tant de bonté. Mais ses scrupules, s'il en avait, ne tourmentaient pas longtemps sa conscience de paysan.

— Après tout, se disait-il en se grattant le front et en retournant à son travail, l'année est dure pour le pauvre monde; s'il ne réclame pas son dû, c'est qu'il n'en a pas besoin; et puis, il a bien plus que nous autres le moyen de se passer de cet argent-là.

II

Comme les scènes de cette nature se renouvelaient souvent, il en résulta à la longue un grand embarras dans les affaires de la maison. Mille souvenirs me reviennent, qui éclairent pour moi, à distance, une situation que je ne pouvais comprendre alors, parce que j'étais trop jeune. Il venait fréquemment des gens de la ville, qui apportaient des papiers. Quand mon père les voyait arriver, il avait l'air tout étonné et tout confus. A ma grande surprise, il était humble et presque suppliant avec eux, et cependant, pour des gens de la ville, ils étaient bien mal vêtus et avaient bien mauvaise mine.

Il y en a un que je vois encore d'ici, avec sa grande redingote marron boutonnée jusqu'au menton, son gourdin et son nez rouge. Une fois, j'étais dans le cabinet de mon père; cet homme entra sans daigner presque saluer, s'installa sans façon sur une chaise, et tira de sa grande poche de côté toute une liasse de paperasses. Mon père était dans son fauteuil, tout pâle; son menton tremblait. L'homme, sans se presser, mouilla son pouce et se mit à feuilleter ses papiers; il trouva enfin celui qu'il cherchait, il le mit devant mon père. Pendant que mon père lisait ou semblait lire le papier, l'homme pour se distraire tambourinait sur la table avec ses gros doigts carrés. Quand il fut las de tambouriner, il siffla entre ses dents; pour se distraire de siffler, il bâillait.

— Eh bien, dit-il, quand il fut fatigué de siffler et de bâiller, payez-vous ou ne payez-vous pas?

Mon père tressaillit comme si on l'avait réveillé en sursaut, et regarda avec égarement autour de lui. Alors il m'aperçut, et me pria doucement de sortir. Quand l'homme s'en alla, le chapeau sur l'oreille, mon père était encore plus pâle que je ne l'avais vu dans son bureau. Ma mère avait les yeux rouges.

III

Une autre fois, j'étais dans ma petite chambre occupé à colorier des images. Mon père se promenait sous les tilleuls avec M. le curé. Comme ils allaient et venaient le long de l'allée, tantôt j'entendais clairement leurs paroles, tantôt ce n'était plus qu'un murmure. M. le curé s'animait, et le son de sa voix m'arrivait plus fort et plus net. Il parlait de quelqu'un qui finirait par mettre sa femme et son enfant sur la paille. (Je ne savais pas alors quel était ce quelqu'un, mais je le sais bien maintenant !) Puis il disait que la charité doit être bien entendue; qu'il faut en toutes choses un esprit d'ordre et de justice. « La bonté qui n'est pas éclairée, et qui se prodigue à tort et à travers, ce n'est plus de la bonté, c'est de la faiblesse, de la nonchalance, du sans-souci, une des formes de l'égoïsme. Elle fait beaucoup plus de mal que de bien; car non-seulement elle prive de ce qui leur est dû ceux envers qui nous avons les devoirs les plus stricts à remplir, mais elle encourage chez les autres l'esprit de mendicité. »

(1) Pline, *Hist. nat.*, l. XVIII.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Mon père prononça alors à voix basse quelques paroles que je n'entendis pas, pour défendre sans doute le quelqu'un que M. le curé attaquait si vivement. Ce dernier alors recommença de plus belle :

« De l'ordre, de l'ordre, répétait-il sur tous les tons; pour l'amour de Dieu! de l'ordre... de l'exactitude. »

Et comme ils avaient repris leur promenade un moment interrompue, je recueillais des lambeaux de phrases comme ceux-ci :

« Une meilleure entente du devoir... La famille avant tout... Voilà un médecin habile; on l'appelle de tous les côtés, et il trouve moyen d'avoir continuellement les huissiers à sa porte... Voilà un homme plein de bonté, de cœur et de probité; il fait mourir sa femme à petit feu... et ce petit garçon, qui devrait être au collége, et qui vagabonde toute la journée dans la poussière des routes avec les gardeurs de vaches et de dindons! Il y a quelque chose à faire cependant! »

A quelque temps de là, ma pauvre mère mourut. J'étais trop jeune pour comprendre l'étendue de mon malheur. Je pleurai beaucoup, cependant, lorsqu'on me dit que je ne la verrais plus. Puis je fus bientôt distrait par les allées et venues des parents et des amis qui arrivaient pour assister à l'enterrement. Quand ils furent réunis, ils se tinrent en pleurs dans la salle d'en bas. Puis ils commencèrent à causer entre eux à voix basse. C'étaient des éloges sans fin de la pauvre morte, de son dévouement, de ses chagrins, de sa douce résignation. J'écoutais avec avidité. Quelqu'un dit : « Il y a ici certaines oreilles », et l'on parla plus bas; néanmoins, d'un bout de la salle j'entendais très-bien ce que l'on chuchotait à l'autre bout. On parlait de quelqu'un qui était bien coupable avec toute sa bonté. « Oui, dit un grand monsieur sec, c'est un cœur d'or, mais il y a là quelque chose. » Et en disant cela, il se touchait le front du bout du doigt.

Genillé n'ayant pas alors d'école communale, ma mère, jusque-là, avait été ma seule institutrice. Comme, depuis quelques années, elle n'avait pas de domestique par économie, elle avait tant d'occupations que mes leçons étaient rares et courtes. Quand elle fut morte, je n'eus plus personne pour me surveiller, et je vagabondai par monts et par vaux, depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil.

Mon père, si gai auparavant, était devenu sombre et taciturne; ses cheveux étaient devenus tout blancs aux tempes, son dos se voûtait. Deux ans après la mort de ma mère, il alla la rejoindre au cimetière pour dormir à côté d'elle, sous le même tertre de gazon.

La suite à la prochaine livraison.

IGNORANCE.

L'ignorance est la nuit de l'esprit, nuit sans lune et sans étoiles. CICÉRON.

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Transportons-nous au 19 septembre 1870 : Paris est cerné par les innombrables légions allemandes; la voiture postale qui, la veille encore, a pu emporter de la capitale un ballot de dépêches, vient d'être forcée de rebrousser chemin, arrêtée par le « Qui vive? » ennemi. La grande métropole est fermée pour la France, pour le monde entier. Deux millions d'êtres humains vont être tenus au secret, enserrés dans un cordon de baïonnettes.

Cependant le silence de Paris, c'est la mort de la France; la ville assiégée est irrévocablement perdue si elle ne peut pas faire entendre sa voix au dehors; il faut à tout prix qu'elle sache éviter la torture de l'investissement moral, qu'elle se mette en communication avec les armées de province.

Les routes de terre sont obstruées, les routes fluviales sont barrées, l'air reste seul ouvert aux assiégés : Paris va se rappeler que les ballons sont une des gloires du génie scientifique de la France; il va être donné à la grande découverte des Montgolfier de venir en aide à la patrie en danger. C'est cette merveilleuse histoire de la poste aérienne que nous voulons retracer.

PREMIERS DÉPARTS AÉRIENS.

Le 23 septembre 1870, la place Saint-Pierre, à Montmartre, offrait un aspect des plus bizarres. Le ballon *le Neptune*, que M. Nadar avait gonflé depuis quelques jours, assisté de M. J. Duruof, propriétaire de l'aérostat, allait s'élever dans l'espace, pour faire passer au-dessus des lignes ennemies les dépêches officielles et les lettres du public. A huit heures du matin, le directeur des postes, quelques délégués du gouvernement de la défense nationale, sont présents et attendent avec anxiété le résultat de cette grande expérience.

M. J. Duruof monte seul dans la nacelle; M. Nadar donne le signal du départ... L'aérostat s'élève majestueusement, emportant dans le panier d'osier 125 kilogrammes de dépêches. L'émotion de tous est indicible, les cœurs palpitent, les bras se lèvent vers le ciel, et mille vœux suivent au milieu des nuages le hardi aéronaute qui vient d'ouvrir la voie des airs aux ballons du siége de Paris (1).

Le surlendemain, 25 septembre, le ballon *la Ville-de-Florence*, appartenant à M. Eugène Godard, part à onze heures du matin du boulevard d'Italie. Deux voyageurs s'élèvent dans les airs, M. G. Mangin, aéronaute, et M. Lutz, passager; ils emportent avec eux 300 kilogrammes de dépêches et trois pigeons voyageurs de la société colombophile *l'Espérance*.

Le soir même les pigeons sont rentrés à Paris, et le directeur des postes reçoit une dépêche écrite par l'aéronaute parti le matin : il apprend que le ballon a pu atterrir à Vernouillet, dans le département de Seine-et-Oise.

Le 29 septembre, M. Louis Godard s'élève de l'usine à gaz de la Villette, avec M. Courtin; il a attaché l'un à l'autre deux aérostats de petite dimension, qui traversent Paris, passent au-dessus de Montmartre et touchent terre à trois kilomètres de Mantes.

Le 30 septembre, M. Gaston Tissandier part seul de l'usine de Vaugirard, dans le petit aérostat *le Céleste*, appartenant à M. Henri Giffard. L'aérostat, à neuf heures, se dirige vers l'ouest, à 1 800 mètres de hauteur, et passe juste au-dessus de Versailles; plus loin, il est salué par une vive fusillade, et arrive enfin aux environs de Dreux, où il jette l'ancre à onze heures du matin.

Ces quatre premiers voyages, exécutés tout au commencement du siége de Paris avec un succès complet malgré les défauts du matériel, ont véritablement contribué à fonder le service de la poste aérienne. L'apparition de ces premiers ballons en province a excité partout l'enthousiasme; en moins de huit jours, des centaines de mille de familles ont pu recevoir ainsi par la voie de l'air les missives des assiégés.

Quand un ballon messager atterrissait dans une localité, c'est à qui lui viendrait en aide; les habitants, les braves villageois, se précipitaient en foule vers l'aérostat; mille bras se présentaient pour tirer les cordes traînantes et arrêter la marche du navire aérien échoué sur un sol ami.

S'agissait-il de déjouer la vigilance prussienne quand l'aéronaute descendait du ciel dans un pays occupé par

(1) M. J Duruof est descendu heureusement, à onze heures du matin, à Craconville, près d'Évreux.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

l'ennemi, des hommes dévoués se présentaient pour cacher les dépêches précieuses, envoyer en dehors des lignes allemandes les lettres et les missives de la capitale assiégée.

Le voyageur aérien craignait-il lui-même la capture, on se chargeait de lui fournir un déguisement, de le cacher au besoin, pour le faire évader pendant la nuit.

Malgré ce dévouement, ce patriotisme, l'ennemi, comme nous le verrons plus tard, est parvenu à capturer quelques ballons.

En même temps que les aérostats réveillaient l'espérance dans toute la France, ils jetaient l'étonnement et l'inquiétude chez l'ennemi. Les Prussiens regardaient ébahis ces messagers qui passaient fièrement au-dessus de leurs têtes; ils leurs tiraient des coups de fusil, mais leurs

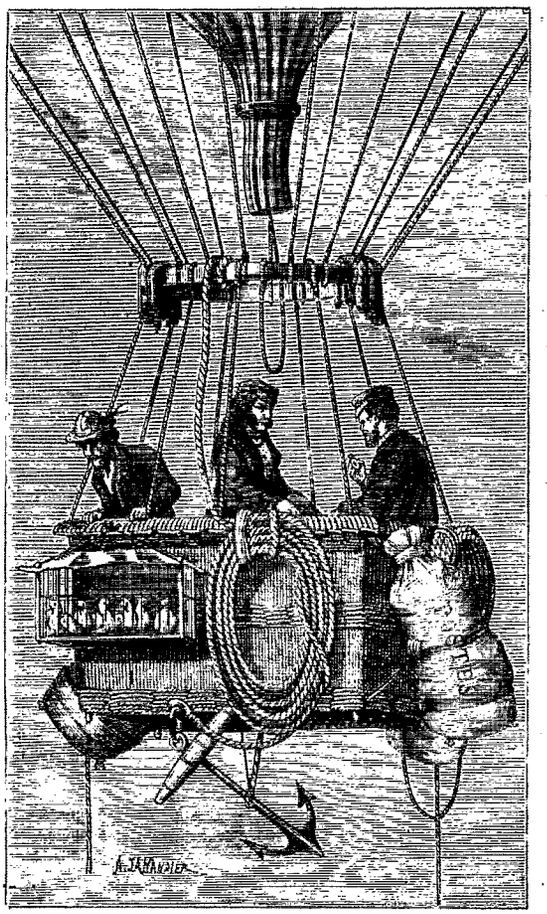


Fig. 1. — Nacelle d'un ballon-poste.

balles n'atteignaient pas les esquifs aériens, qui planaient trop loin du niveau terrestre. Les journaux anglais ont longuement raconté l'effet que produisit à Versailles le passage dans les hautes régions de l'air du ballon monté par M. Tissandier; ils ont dit qu'à son apparition les rues se remplissaient d'une foule considérable, où Prussiens et Français, mêlés ensemble, sondaient l'espace avec avidité. Mais quel contraste entre les impressions ressenties de part et d'autre!

L'administration des postes à Paris fit preuve d'un grand zèle. Il n'y avait plus de ballons dans la ville assiégée, on en fabriqua en toute hâte. Eugène Godard, Yon et Camille d'Artois, reçoivent des commandes de ballons de 2000 mètres cubes : le premier s'installe à la gare d'Orléans, les seconds organisent leur atelier de construction à la gare du Nord.

Il faut heureusement peu de jours pour construire les navires aériens, grâce au zèle des marins qui servent d'ouvriers cordiers; et, le 7 octobre, la seconde série des ascensions exécutées dans des ballons neufs s'ouvre avec le départ de M. Gambetta, pour ne se terminer que la veille de la signature de l'armistice.

Le voyage aérien de M. Gambetta commença place Saint-Pierre, à Montmartre. Le ministre de l'intérieur s'éleva dans le ballon *l'Armand-Barbès*, conduit par M. Trichet, aéronaute; quelques secondes après son départ, le *George-Sand*, gonflé sur la même place, quittait terre avec M. Révilliod comme capitaine, et M. May et un autre voyageur comme passagers.

Les deux aérostats descendirent, vers trois heures de l'après-midi, dans le département de la Somme; mais si le *George-Sand* fit un heureux voyage, il n'en fut pas de même pour l'*Armand-Barbès*, qui à plusieurs reprises se rapprocha tellement du sol que des balles prussiennes sifflèrent autour de la nacelle. Un pigeon, lancé à terre par les voyageurs, rentra à Paris et apprit au public que M. Gambetta allait bientôt arriver à Tours.

Avant d'aller plus loin, nous devons parler de la construction des ballons-poste.

LES BALLONS MESSAGERS.

La nacelle des ballons-poste, construite par M. Eugène Godard et par MM. Yon et d'Artois, avait 1m.50 de long sur une largeur un peu moindre. Elle était en osier tressé, de première qualité. Les ballons cubaient 2000 mètres; la percaline vernie à l'huile de lin en formait la sphère.

Tous ceux qui ont assisté au départ d'un aérostat pendant le siége se rappellent très-certainement l'aspect que présentait la nacelle, arrimée, chargée des sacs de dépêches, munie de sa cage à pigeons voyageurs. Nous reproduisons (fig. 1) la physionomie de l'esquif aérien. Deux passagers et l'aéronaute sont juchés dans la nacelle; ils sont un peu serrés dans leur panier, d'autant plus que le fond est garni d'une grande quantité de sacs de lest qui prennent beaucoup de place. Mais le sable qu'ils contiennent est destiné à être répandu dans l'espace; les cordes, le guide-rope, l'ancre, seront descendus ou fixés convenablement autour du cercle, et les passagers seront un peu plus à l'aise. Quant aux sacs de la poste, ils sont assurément très-volumineux, car ils sont remplis d'environ cent mille lettres pesant quatre grammes. Les pigeons voyageurs sont pendus au dehors, dans leur cage, où ils roucoulent d'un ton plaintif. Voyageurs, sacs de sable, ballots de dépêches, cordages, ancre, paletots et couvertures des passagers, pigeons, vivres et approvisionnements, sont entassés dans un pêle-mêle inconcevable; il semble que sous le poids de tant d'objets l'aérostat doive rester cloué au sol; mais quand le « Lâchez tout! » s'est fait entendre, la machine s'élève, emporte nacelle et bagages avec la légèreté d'un oiseau.

L'atelier de construction aérostatique pendant le siége n'était pas moins curieux à visiter que le port de départ des ballons. La figure 2 représente la gare d'Orléans transformée en fabrique de ballons en activité. A la gauche de notre gravure on aperçoit plusieurs ballons terminés; ils sont couchés sur le flanc et gonflés d'air, ce qui permet au vernis étalé sur l'étoffe de sécher avec une assez grande rapidité. Ailleurs, des ouvrières cousent ensemble les fuseaux, qui ont été coupés sur un même patron. D'autre part, des marins, munis d'une grande navette, font les filets à grandes mailles qui entourent la sphère aérostatique. Plus loin, le ballon cousu, plié côte par côte, est étalé sur une longue table, où une vingtaine d'ouvriers y étalent à l'aide de tampons le vernis qui doit le rendre imperméable au gaz. Une grande activité règne de toutes parts, car le service est permanent; les lettres emplissent

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

les boîtes de la poste, il faut que sans cesse des ballons puissent quitter Paris investi.

Le soir, quand le travail est terminé, on ne se repose pas encore à la gare d'Orléans; il ne suffit pas de construire des ballons, il faut former des aéronautes. Dans une pièce spéciale, une nacelle est pendue au plafond, un marin y est monté et profite des leçons que lui donne le maître. Il descend le guide-rope, jette son ancre, tire la corde d'une soupape imaginaire, et vide des sacs de lest. On lui enseigne à lire le baromètre, on lui indique ce que signifient les mouvements de la banderole. L'apprenti aéronaute n'a que bien peu de temps pour s'instruire. Quand le jour de l'ascension est arrivé, il n'en sait peut-être pas beaucoup plus qu'à la première leçon, mais il n'hésite pas à s'abandonner aux flots invisibles de l'air; il n'écoute que son courage, que l'élan du patriotisme; il pense aux amis

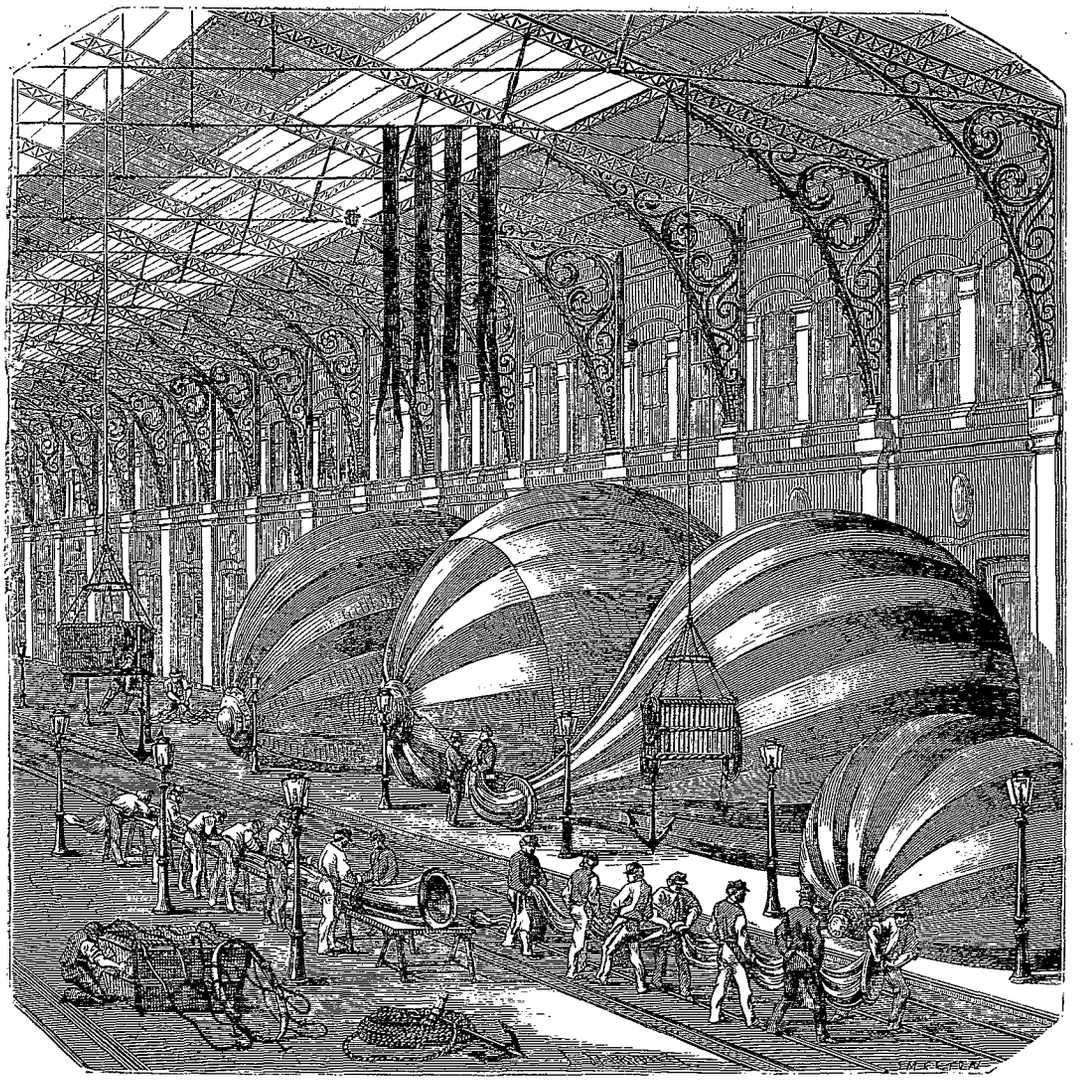


Fig. 2. — Atelier de construction des ballons, à la gare d'Orléans. — Dessin de Jahandier.

qui l'attendent en province; il part plein de résolution avec la satisfaction du devoir accompli dans le cœur

La suite à une prochaine livraison.

UNE PAGE OUBLIÉE SUR JEANNE DARC.

Il y a en France, parmi les travailleurs, dans la petite bourgeoisie et même au village, toutes sortes de gens modestes, sensés et studieux, dont personne dans le monde des lettres et des sciences n'a jamais entendu parler, mais qui n'en ont pas moins un véritable savoir, savoir dont ils ont su tirer peut-être le meilleur fruit, c'est-à-dire un accroissement de leurs plus hautes facultés et une grande part de bonheur. J'ai connu pour ma part nombre de ces gens-là, j'en connais encore, et l'histoire de quelques-uns d'entre eux, si je vous la contais, vous causerait bien des surprises. J'aurais à vous citer parmi eux des tisserands, des vitriers, des tailleurs, des ouvriers agricoles, des facteurs de la poste, etc., etc.

J'ai passé bien des jours à rechercher ces gens-là, et j'en ai fait dans ma mémoire et dans mes archives de vraies collections.

Je me plais surtout à recueillir leurs propos, et déjà j'en ai fait connaître quelques-uns à nos lecteurs.

L'un d'eux, il n'y a pas longtemps, m'indiquait sur Jeanne Darc une page très-curieuse et très-peu connue. L'auteur de cette page n'en a pas moins écrit une histoire fort originale de la « grande paysanne »; mais j'avoue que jamais je n'avais entendu parler de cette histoire.

Je voudrais cependant, avant de vous redire les propos de mon homme, vous faire part d'une réflexion qui souvent m'est venue à propos des historiens de Jeanne Darc. Souvent, en les lisant, il m'a semblé qu'ils n'insistaient pas assez sur le caractère tout gaulois, je dirais volontiers tout joyeux, de cette brave fille, et par cela seul, sans qu'ils y

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

prennent garde, la situation est faussée : ils tiennent leur pensée et la nôtre attachée au supplice ; mais Jeanne ne rêvait que triomphe. C'est dans cette espérance qu'elle puisait son élan, son courage. A Rouen même, dans sa prison, elle ne s'attrista guère. On dirait que, comme la nature, elle eut le don d'étendre ses pressentiments au delà de la mort, ou plutôt de sentir qu'il n'y a point de mort. Voilà pourquoi devant ses juges elle conserva sa sérénité, et pourquoi son procès est plein de réponses souriantes.

Mais revenons à mon savant de village. L'excellent homme avait avant tout l'instinct du livre : on eût dit qu'il le découvrait au flair. Dans la plus pauvre chaumière, s'il existait dans un coin quelque vieux volume enfumé et poudreux, c'était le premier objet qu'il apercevait dès l'entrée ; et croyez que jamais il ne serait sorti sans y jeter les yeux.

Il me disait donc :

— Dans la plupart des chaumières, il est rare que vous ne trouviez pas, près de la chaise du *maître*, quelque vieux livre lu et relu de père en fils... Ce livre, si vous y jetiez les yeux, très-probablement vous ferait pitié à vous, Monsieur, qui en avez lu tant d'autres ; mais pour le paysan, telle page, tel mot dans ce petit livre, peut, en frappant son imagination, éveiller tout un monde d'idées. Rappelez-vous vos lectures d'enfance. Souvent alors, sans prendre garde à l'ensemble, il a suffi d'un détail pour vous tenir attentif. C'est précisément ce qui arrive aux bonnes gens de village en lisant ce vieux livre.

Mes regards, ajouta-t-il, s'arrêtèrent, il y a quelque temps, sur un de ces bouquins ; il y était question de Jeanne Darc. Je n'y aperçus d'abord qu'un assez ennuyeux pathos, à ce qu'il me semblait, et je fermai le livre... Mais j'ai oublié, je crois, de vous en dire le titre :

« *Les Trois États de l'innocence*, contenant l'histoire » de la Pucelle d'Orléans, ou l'innocence affligée ; de Gene- » viève, ou l'innocence reconnue ; d'Yrlande, ou l'innocence » couronnée ; par le sieur de Ceriziers, aumônier du roi ; à » Rouen, chez Jean B. Besongne, rue Écuière, au Soleil- » Royal. M. DCC. X. »

Je venais de déposer le livre, lorsque je le vis se rouvrir tout seul... Je compris qu'il se rouvrait à la page préférée (c'était la page 24) ; je voulus la connaître, et je lus :

« La science de s'entretenir avec Dieu est extrêmement douce ; puisqu'elle est facile, elle nous devroit être familière : celui qui en a l'usage n'est jamais seul dans la solitude ; quoiqu'il n'y pratique que des chênes et de l'ombre, il y a toujours bonne compagnie. Tous les objets qui se présentent à notre vue peuvent donner des instructions à nos esprits ; en frappant nos yeux, ils nous touchent le cœur. Les plus grossiers sont capables de profiter de ces enseignements dont toute la nature est remplie, et les plus lourds peuvent aller à Dieu par les créatures qui sont des échelons disposés par sa providence... En cette science, nos maîtres sont nos valets, parce que tout ce qui nous instruit nous sert... Les âmes saintes ont plus tiré de dévotion des fleurs que les abeilles de miel ; les étoiles n'ont pas tant jeté de lumières dans le grand monde que de connoissances dans l'esprit du petit. Voire même la moindre des créatures peut servir de sujet à des volumes entiers et seroit capable de nous faire connoître Dieu, si nous la connoissions bien. Il est vrai que Jeanne ne devoit pas être plus savante que ses compagnes, si elle eût étudié avec autant de négligence les leçons qui lui étoient communes avec elles ; mais étant presque en une application continuelle, je ne m'étonne pas de ce qu'elle avoit les connoissances du grand saint Antoine, puisqu'elle lisoit soigneusement dans son livre. »

— Or, le livre « du grand saint Antoine, reprit mon philosophe rustique, qu'était-ce, sinon la campagne et les animaux? Les animaux, en effet, avaient été les professeurs du saint, car la science bien souvent monte des plus petits aux plus grands. Ni le Sinaï, ni l'Institut, n'eurent en aucun temps de privilége exclusif ; il y a dans toute la nature une révélation incessante à laquelle, dans la mesure de ses facultés, participe le moindre des êtres.

Ainsi parla mon interlocuteur. Je n'ai voulu être que le sténographe des réflexions et propos de l'excellent homme ; d'autres s'en pourront faire les commentateurs.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES EN 1872.

Il y aura en 1872 deux éclipses de Soleil et deux de Lune. La première sera une éclipse partielle de Lune, aura lieu le 22 mai, et sera visible à Paris. La Lune entrera dans l'ombre de l'atmosphère terrestre à 9 h. 19 m. du soir ; elle entrera dans l'ombre de la Terre à 10 h. 50 m. Milieu de l'éclipse, à 11 h. 27 m. Sortie de l'ombre, à minuit 5 minutes ; sortie de la pénombre, à 11 h. 36 m. L'ombre ne recouvrira guère que le dixième du diamètre de la Lune.

La deuxième éclipse de l'année est une éclipse annulaire de Soleil, aura lieu le 5 juin, et sera invisible à Paris. Elle sera visible en Chine.

La troisième éclipse est une éclipse de Lune, visible à Paris comme la première, mais à peine sensible, car notre satellite, en passant derrière la Terre, ne fera qu'effleurer le cône d'ombre, si bien qu'il n'y aura que 2 centimètres de son disque de recouverts, au nord-ouest. Elle aura lieu le 15 novembre, de 5 h. 11 m. à 5 h. 46 m. du matin. L'entrée dans la pénombre commencera à 3 h. 11 m. et finira à 7 h. 46 m.

Le 30 novembre, il y aura une éclipse totale de Soleil, mais invisible à Paris. Sa ligne australe ne rencontrera aucune terre. Ainsi, nous n'avons en France que les deux éclipses de Lune.

La Lune passera sur Mercure et l'*occultera* le 4 juin, à 6 heures du matin. La planète touchera le bord de la Lune à 6 h. 2 m., passera derrière, et sortira de l'autre côté à 6 h. 53 m. Le 3 novembre, c'est la brillante Vénus qui sera occultée à son tour, et c'est là une observation digne du plus haut intérêt. Malheureusement, cette occultation aura également lieu de jour, à 10 h. 41 m. du matin. La Lune sera nouvelle. Il faudra, pour l'observer, une bonne lunette, pointée sur la position de Vénus. σ du Sagittaire, de 2e grandeur, est la seule étoile un peu brillante occultée le soir : ce sera le 21 juin, à 10 h. 57 m. ; l'occultation durera 1 h. 11 m. La même étoile sera occultée le 15 août, de 8 h. 1 m. à 9 h. 7 m. du soir.

Mercure sera accessible aux observations aux époques suivantes, en comptant huit jours avant et après les dates que nous allons inscrire. Le 24 janvier, étoile orientale du matin, il précède le Soleil de 1 h. 33 m. Le 4 avril, étoile occidentale du soir, il suit le même astre, avec un retard de 1 h. 11 m. — Le 21 mai, de nouveau étoile du matin, il précède le Soleil de 1 h. 40 m. Le 2 août, astre du soir, il suit le Soleil de 1 h. 50 m. — Le 15 septembre, il se montrera encore le matin, précédant le Soleil de 1 h. 11 m., et le 27 novembre il suivra son couchant à la distance de 1 h. 20 m. — C'est à ces époques qu'on pourra chercher au-dessus de l'horizon des crépuscules la petite planète rougeâtre que Copernic n'est jamais parvenu à voir.

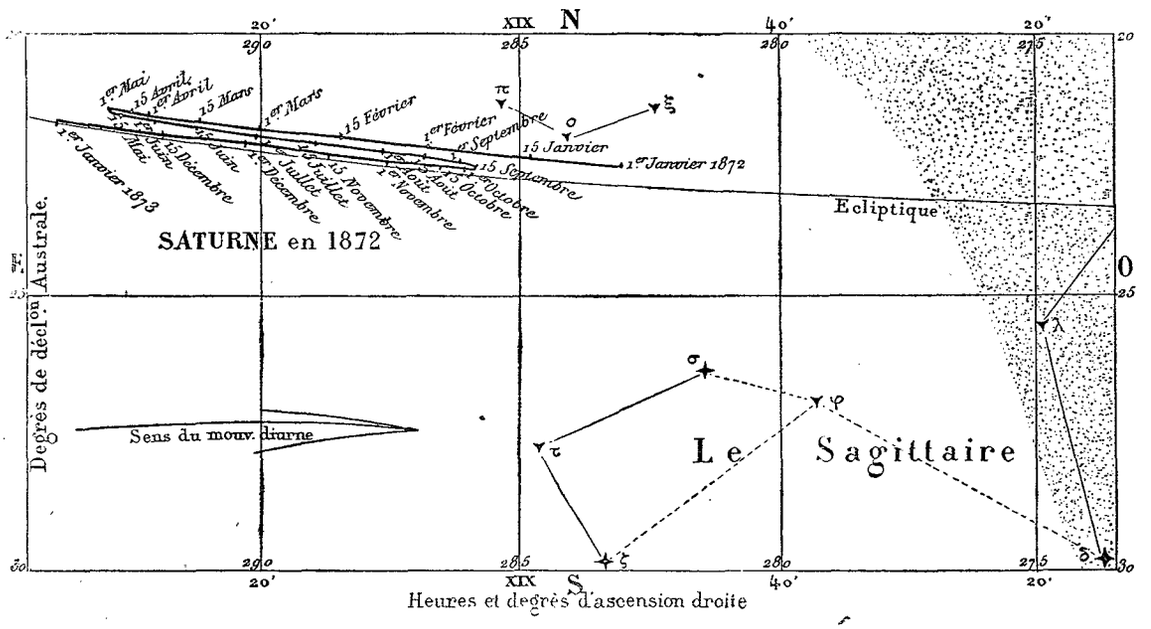
Vénus, au 1er janvier 1872, se lève à 4 heures du matin, et passe au méridien à 8 h. 53 m. Elle est actuellement l'avant-courrière de l'aurore, et toujours brillante dans les hauteurs de l'orient. Mais il est rare qu'à cette

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

heure-là on soit disposé à faire de l'astronomie, surtout en hiver. Sa distance angulaire avec le Soleil, son avance sur lui, diminuera de mois en mois jusqu'au 15 juillet, époque à laquelle notre voisine passera au méridien à midi, en même temps que le Soleil, et restera plongée dans ses feux. Bientôt après elle se détachera de l'auréole et deviendra étoile du soir. Le 15 août, elle suit le coucher du Soleil à 38 minutes de distance; le 1er septembre, son retard sera de 50 minutes. Le 1er octobre, elle restera sur l'horizon occidental 1 h. 8 m. après le coucher de l'astre du jour; le 1er novembre, 1 h. 33 m.; le 1er décembre, 2 h. 21 m.; et le 1er janvier 1873, 2 h. 55 m. Telle est sa période favorable d'observation. Lorsqu'on peut, cependant, parvenir à la distinguer avant le coucher du Soleil, avec une lunette assez bonne, on voit beaucoup mieux les contours de son croissant, surtout la courbe intérieure, échancrée comme celle du croissant lunaire par les irrégularités du sol de la planète.

Mars se lève, au 1er janvier, à 9 h. 45 m. du matin, passe au méridien à 2 h. 20 m., et se couche à 7 heures du soir. Le Soleil se couchant à 4 heures, on peut facilement observer la planète des combats à une bonne hauteur au-dessus des brumes inférieures. Au 1er février, elle ne retarde plus sur le Soleil que de 1 h. 52 m., et au 1er mars de 1 h. 21 m. Dès avril, elle deviendra difficilement visible. Le 13 mai, elle joint le Soleil et disparaît dans sa proximité éblouissante. Le 1er juillet, elle précède l'astre radieux de 50 minutes; le 1er août, de 1 h. 20 m.; le 1er septembre, de 2 heures; le 1er octobre, de 2 h. 43 m.; le 1er novembre, de 3 h. 35 m.; le 1er décembre, de 4 heures et demie; le 1er janvier 1873, de 5 heures et demie. C'est seulement à partir de cette époque qu'il se lèvera avant minuit et redeviendra astre du soir, comme il l'est depuis le printemps dernier. Mercure et Vénus sont toujours faciles à trouver, puisqu'ils brillent à une faible distance au-dessus du levant et du couchant aux époques indiquées; Mars est plus difficile à suivre, et il faut pour cela se servir de la carte ci-jointe.

Jupiter, qui a brillé le soir dans notre ciel occidental, l'année dernière, jusqu'au commencement de juin, époque à laquelle il se coucha dès 9 heures du soir, puis a brillé, également le soir, mais à l'orient, à partir du milieu d'octobre, époque à laquelle il se leva avant 11 heures; Jupiter se lève actuellement à 5 heures et demie du soir, passe au méridien à 1 h. 10 m. du matin, et se couche à 9 h. 10 m. du matin. Il est actuellement dans les Gémeaux, au-dessous de Castor et Pollux. Il va rester, le soir, en mire pour nos lunettes jusqu'au commencement de juin, époque à laquelle il se sera rapproché à 3 heures du Soleil et se couchera dans le crépuscule. Ses passages au méridien auront lieu : le 1er février, à 10 h. 52 m. du soir; le 1er mars, à 8 h. 48 m.; le 1er avril, à 6 h. 46 m.; le 1er mai, à 5 heures; le 1er juin, à 3 h. 20 m. On le perdra de vue ensuite. Il reviendra pour l'observation au commencement de novembre, où, son passage au méridien s'effectuant à 7 heures du matin, la planète se lèvera de nouveau vers minuit, et en décembre avant minuit. Le 15 janvier prochain il sera en opposition, c'est-à-dire que



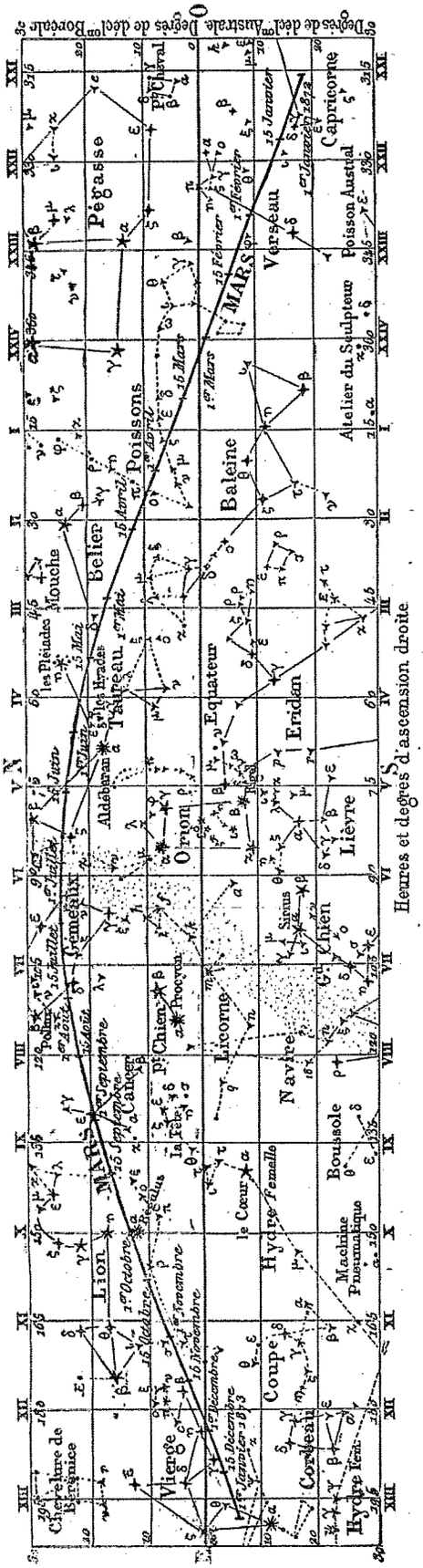
Mouvement et positions de Saturne pendant l'année 1872.

la Terre se trouvera juste entre lui et le Soleil, et qu'il sera à sa plus faible distance de nous : 148 millions de lieues.

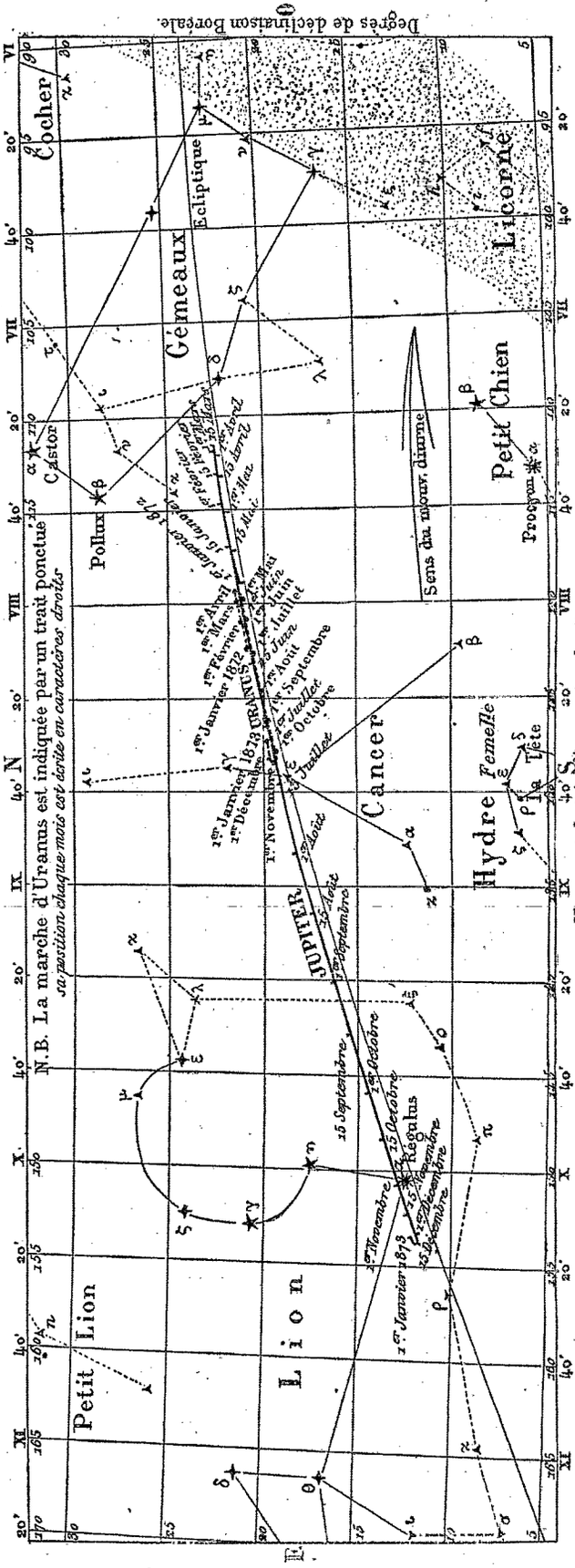
Saturne va nous revenir avec son merveilleux cortége. Le 1er mai, il se lèvera à minuit, passera au méridien à 4 h. 54 m. du matin. Le 1er juin, son point culminant aura lieu à 2 h. 49 m. du matin; le 1er juillet, à minuit 43 minutes; le 1er août, à 10 h. 27 m. du soir; le 1er septembre, à 8 h. 20 m.; le 1er octobre, à 6 h. 20 m.; le 1er novembre, à 4 h. 25 m.; le 1er décembre, à 2 h. 38 m. Pendant toute la période il brillera donc, le soir, d'abord à l'est, ensuite dans le sud-est, ensuite au sud, puis au sud-ouest, enfin à l'ouest, où il s'évanouira. La carte montre qu'il habite dans le Sagittaire.

Le lent Uranus, qui met 84 ans à accomplir sa révolution autour du Soleil, est toujours dans les Gémeaux, au-dessous de Castor et Pollux. Sa période de visibilité est la même que celle de Jupiter. Il se lève, le 1er janvier, à 5 h. 40 m. du soir, passe au méridien à 1 h. 25 m. du matin, et se couche à 9 h. 20 m. Le 1er février, il se lève à 3 h. 40 m., et passe au méridien à 11 h. 15 m. Le 1er mars, il se lève à 1 h. 45 m., et passe au méridien à 9 h. 20 m. Le 1er avril, il passe au méridien à 7 h. 15 m., et se couche à 3 h. 15 m. du matin. Le 1er mai,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007



Mouvement et positions de Mars pendant l'année 1872.



Mouvement et positions de Jupiter et d'Uranus pendant l'année 1872.

il passe au méridien à 5 h. 20 m., et se couche à 1 h. 20 m. Le 1er juin, il passe au méridien à 3 h. 22 m., et se couche à 11 h. 15 m. Enfin, au 1er juillet, il se couche avant 9 heures et demie.

Remarques intéressantes et fort curieuses pour l'observation : Jupiter passera sur Régulus le 28 octobre, à une distance moindre que le diamètre du Soleil. Il passera presque tout à fait sur Uranus le 4 juin.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA CATHÉDRALE DE BEAUVAIS.



Cathédrale de Beauvais. — Dessin de H. Clerget.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

La cathédrale de Beauvais, quoique inachevée, est une des merveilles de l'art gothique. On peut la considérer comme le suprême effort des architectes du treizième siècle, qui pendant cinquante ans parurent vouloir se surpasser l'un l'autre en construisant sur un plan toujours plus vaste des voûtes d'une hauteur toujours croissante. Quand on pénètre dans l'église, on demeure saisi à l'aspect des gigantesques piliers de la nef transversale, qui s'élèvent d'un seul jet; de ses vitraux magnifiques; de la légèreté des fenêtres du chœur, si délicates qu on a peine à comprendre comment les voûtes peuvent se soutenir sur des appuis si fragiles. Sa hauteur sous clef de voûte, au point central de la croisée, est de 148 pieds 5 pouces (48m.18), — l'église de Saint-Pierre, à Rome, n'a que 142 pieds sous voûte; — sa largeur, y compris les bas-côtés du chœur, de 57 mètres; sa longueur, de 72m.50. L'architecte, en prenant la cathédrale d'Amiens pour modèle, avait tenté, pour faire mieux encore, de donner plus de largeur au sanctuaire de son église, et il avait pensé pou voir donner aussi une plus grande ouverture aux arcades parallèles du chœur; aux angles des transepts, il projetait certainement quatre tours, sans compter la tour centrale qui fut bâtie. Il réussit à donner plus d'élévation à ses constructions centrales, et surtout plus de légèreté. « S'il avait pu, dit un juge bien compétent (1), disposer de moyens assez puissants, de matériaux d'un fort volume; s'il n'eût pas été contraint, par le manque évident de ressources financières d'employer des procédés trop au-dessous de l'œuvre projetée; s'il n'eût pas été gêné par l'emplacement trop étroit qui lui était donné, il eût accompli une œuvre incomparable; car ce n'est pas par la théorie que pèche la construction du chœur de la cathédrale de Beauvais, mais par l'exécution, qui est médiocre, pauvre. »

L'église avait été commencée en 1225; la construction du chœur, entreprise en 1247, était entièrement terminée en 1272; on y officia le 31 octobre de la même année; mais les voûtes s'écroulèrent en 1284, le 29 novembre, par suite de l'écartement des murs latéraux, entraînant dans leur chute plusieurs piliers extérieurs et intérieurs (2). Lorsque de nouvelles voûtes furent élevées, en 1324, des piles furent intercalées, pour les soutenir, entre les piles des trois travées du chœur. « L'architecture française, dit encore M. Viollet Le Duc, était en chemin, dès le milieu du treizième siècle, de franchir en peu de temps les limites du possible... L'architecte du chœur de la cathédrale de Beauvais, si ce monument eût été exécuté avec soin, fût arrivé, cinquante ans après l'inauguration de l'art ogival, à produire tout ce que cet art peut produire; il est à croire que les fautes qu'il commit dans l'exécution arrêtèrent l'élan de ses confrères : il y eut réaction; à partir de ce moment, l'imagination cède le pas au calcul, et les constructions religieuses qui s'élèvent à la fin du treizième siècle sont l'expression d'un art arrivé à sa maturité, basé sur l'expérience et le raisonnement, et qui n'a plus rien à trouver. »

La nef transversale ne fut commencée qu'en l'an 1500, et ses voûtes ne furent totalement achevées qu'en 1578, après être restée longtemps suspendue. La réputation que Michel-Ange venait d'acquérir par la construction du dôme de Saint-Pierre de Rome inspira, dit-on, à l'architecte qui avait en 1560 la direction des travaux, l'ambition de prouver que l'art gothique était capable de produire des monuments d'une hardiesse et d'une hauteur également prodigieuses. Au centre de la croisée il établit une tour pyramidale octogone de 48 mètres d'élévation, dont la base quadrangulaire avait 19 mètres sur chaque face, et qui était terminée par une flèche en charpente de 45m.50. La hauteur de la cathédrale, du niveau de la place de Saint-Pierre à l'extrémité de la flèche, était de 146 mètres (450 pieds), c'est-à-dire l'élévation exacte de la plus haute des pyramides d'Égypte. Le munster de Strasbourg n'a que 142 mètres; la coupole de Saint-Pierre de Rome, 132 mètres; la flèche d'Anvers, 120 mètres; le chœur neuf de l'église de Chartres, 123 mètres... On voit que l'église de Beauvais était, en 1568, époque à laquelle sa tour fut terminée, le plus élevé de tous les monuments connus.

Mais cette tour ne subsista que cinq ans; elle s'écroula par suite de l'imprévoyance des architectes à assurer convenablement les voûtes qui la supportaient, lesquelles ne reposaient que sur un simple massif de maçonnerie au sommet des quatre piliers centraux de la nef transversale. Ce fatal événement arriva le 30 avril 1573, le jour de l'Ascension, au moment où le peuple sortait de la basilique pour commencer la procession dans la ville. Dès la veille au soir, quelques pierres, qui s'étaient détachées de la voûte, firent naître des inquiétudes. Le maître maçon monta ce jour-là à la tour; il reconnut de suite le danger qui menaçait une partie du peuple encore rassemblé, et à peine eut-il le temps de crier qu'on se sauvât sur-le-champ, que la tour s'écroula avec un bruit terrible, qui répandit l'épouvante dans la ville et la couvrit d'une poussière épaisse (1).

Les travaux pour l'achèvement du reste de l'édifice restèrent longtemps suspendus après cette catastrophe. En 1604, ils furent définitivement abandonnés, par l'impossibilité d'obtenir les fonds considérables nécessaires à leur continuation. La façade principale ne fut jamais exécutée. La façade sud, sur la place Saint-Pierre, est remarquable, surtout dans sa partie inférieure, par la richesse et la délicatesse des ornements que l'architecture gothique des nations du seizième siècle se plaisait à prodiguer. Les arceaux des portes d'entrée sont décorés de légers festons de vigne qui serpentent le long des moulures prismatiques et encadrent le tympan en ogive. Des niches surmontées de dais remplissent sur chaque paroi du porche l'espace que les voussures laissent entre elles. Ces niches étaient autrefois garnies de statues; celles des douze apôtres occupaient le pourtour; le pilastre qui sépare les battants des portes, ainsi que l'extrémité du fronton triangulaire qui couronne la façade, supportaient aussi l'image de saint Pierre. Ces figures ont été détruites en 1793, ainsi que la statue de saint Paul et celle de la Vierge, placées, la première à l'extrémité, la seconde au centre de la façade du nord.

Les quatre bas-reliefs des vantaux des portes, représentant plusieurs traits de la vie de saint Pierre et de saint Paul, quoique mutilés, comptent encore parmi les belles productions de la sculpture de la renaissance. Quelques personnes en ont attribué le dessin au Primatice, à Jean Goujon, ou aux meilleurs artistes formés sous ces maîtres. Un perron à pans, de quatorze marches, qui occupe toute la largeur du portail, conduit au niveau du sol de la cathédrale. Aux extrémités, deux tours pentagones en demi-relief sont surmontées de campaniles ornés de riches couronnes, et dont les différentes faces, en retraite depuis la base jusqu'à l'extrémité, sont couvertes d'arcades simulées, de colonnettes et de sculptures délicates les plus variées; elles renferment chacune un escalier en hélice de 287 marches, qui conduit aux combles des bas côtés ainsi qu'aux parties supérieures de l'édifice. Trois galeries, aussi en retraite, avec balustrades à jour, divisent inégalement la hauteur de cette façade : la première, qui couronne l'arcade-ogive du porche, sert à communiquer à la tribune de la nef transversale du sud ou dans le pourtour des bas-

(1) Viollet Le Duc, *Dict. d'architecture*, t. II, CATHÉDRALE.
(2) Woillez, *Description de la cathédrale de Beauvais*.

(1) Woillez, ouvrage cité.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

côtés du chœur; sur la seconde viennent s'appuyer les compartiments d'une très-belle rose de 34 pieds de diamètre, qui s'élève jusqu'au niveau des grands combles, où se trouve la dernière galerie.

La façade du nord, dédiée à saint Paul, reproduit les belles divisions de celle du sud; ses trois galeries communiquent également aux parties de l'édifice précitées; mais elle n'est pas flanquée de tours; deux contre-forts lisses, garnis de corniches sans ornements, dans l'épaisseur desquels on a pratiqué des escaliers, lui servent parallèlement d'appuis latéraux. Cette façade fut exécutée, de 1530 à 1537, par l'ordre de François Ier. Les arceaux, les voussures qui encadrent les portes d'entrée, entourés de festons trilobés d'une délicatesse et d'une légèreté admirables, sont couverts de F couronnés, de salamandres, de marguerites en l'honneur de Marguerite de Valois, sœur du roi; de fleurs de lis, et accompagnés de dais gothiques taillés à jour. Sur le pilier qui sépare les deux portes se trouvait autrefois une statue de la Vierge. Au-dessous, dans le tympan, on voit un arbre généalogique dont les branches se détachent du fond et soutiennent des écussons sans armoiries. Les portes sont couvertes de sculptures qui sont certainement de la main d'un des plus habiles artistes du seizième siècle. A droite, au milieu d'élégants rinceaux et dans des niches que soutiennent des sibylles, on a représenté les quatre évangélistes; dans celle de gauche, les quatre grands docteurs de l'Église latine : saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire, saint Jérome.

VISITE AUX ILES SAINTES

DE LA MER BLANCHE.

L'auteur de la *Nouvelle Amérique* et de plusieurs autres ouvrages importants, Hepworth Dixon, a donné, dans une des dernières séances de l'Association britannique pour le progrès des sciences, d'intéressants détails sur les îles Saintes, situées dans la mer Blanche. Il est le premier Anglais qui les ait visitées. Il a expliqué l'origine de leur réputation de sainteté. Elles étaient habitées par des ecclésiastiques de l'Église russe, jusqu'à ce que le plus riche, le plus vaste et le plus pieux des monastères de *Solovetsk* y ait été fondé. Toutes petites que sont ces îles, la fertilité en est grande, et elles abondent en lacs qui n'ont point de noms et n'ont jamais été sondés : à vrai dire, ces terres n'ont pas encore été convenablement explorées.

Le sol n'est pas très-irrégulier, mais dans quelques parties il s'élève à une certaine hauteur. Au sommet d'une de ces éminences, on a construit une église surmontée non d'un clocher, mais d'une lanterne. Cette colline s'appelle « la colline de la Flagellation. » Ce nom lui vient d'une légende recueillie par M. Dixon. Le premier moine qui se fixa dans ces îles avec un compagnon, un jour qu'il était en prière, entendit, à sa grande surprise, des gémissements qui lui parurent venir d'une femme. Les deux religieux, après une assez longue recherche, découvrirent en effet une femme qui gisait la face contre terre, dans une extrême angoisse. Elle répondit à leurs questions qu'elle avait été amenée là par son mari, qui était un pêcheur. Il s'était embarqué, la délaissant sur le rivage, lorsque tout à coup elle avait été saisie par deux êtres brillants, armés de longues verges, dont ils l'avaient cruellement flagellée, lui commandant d'avoir à quitter les îles, qui ne devaient être profanées par la présence d'aucune femme.

Depuis cette époque jusqu'à la nôtre, l'exclusion du sexe féminin a été complète. Un pêcheur a affirmé au voyageur anglais qu'il aimerait mieux se noyer qu'importer n'importe quel animal femelle dans les îles. M. Dixon dit y avoir trouvé un état de civilisation industriel avancé, jusqu'à un bassin de radoubage, et toutes facilités pour construire des vaisseaux, ainsi qu'un petit chemin de fer servant à conduire les denrées au bord de la mer. On lui avait parlé du bombardement du monastère par les Anglais, lors de la guerre avec la Russie, procédé dont on avait gardé rancune. Cependant M. Dixon n'a eu qu'à se louer de l'accueil que lui a fait la principale autorité de l'île.

L'amiral Belcher, présent à la séance, a déclaré que le monastère aurait été respecté comme lieu consacré, si l'amiral Ommanney, qui commandait la flotte, n'avait cru le pavillon anglais insulté par quelques coups de feu tirés des îles. Il avait agi d'après le principe de lord Palmerston, que toute insulte au pavillon britannique devait être vengée sur l'heure. Quarante bombes avaient été lancées dans la place.

HOMMAGES A UN BIENFAITEUR.

A Londres, sortant de l'hôpital de Gray, fondé par un ouvrier nommé Guy, je vis trois femmes s'inclinant devant une statue. L'une de ces femmes était d'un âge avancé, les deux autres étaient ses filles, et avaient de quinze à seize ans. La dame âgée élevait les yeux au ciel, et semblait remercier Dieu avec ferveur de lui avoir rendu la santé; les deux jeunes filles avaient les yeux pleins de larmes et fixés sur la statue. C'était celle de l'ouvrier, de Guy, mort depuis bien des années (1).

LA PLUME,

MODE FRANÇAISE ET ANGLAISE DU DERNIER SIÈCLE.

JAMES GILLRAY.

La mode n'est ni moins capricieuse ni moins ridicule en Angleterre qu'en France. Nous en avons pour preuves les journaux de modes, les tableaux de genre et les caricatures. Voici, par exemple, deux beaux volumes in-4° qui, sous le titre de *Gallery of fashion*, donnent la représentation de toutes les modes à Londres, de 1794 à 1796 et au delà. Les dessins, quoique faibles, ne manquent pas d'une certaine élégance : ils sont coloriés avec le plus grand soin; le texte est clair et sobre.

Cet ouvrage devait être d'un prix élevé. Sur la liste de ses souscripteurs, on remarque : Sa Royale Hautesse la princesse royale, — S. R. H. la princesse Augusta, — S. R. H. la princesse Elizabeth, — la duchesse d'York, — la marquise de Buckingam, etc. Et il est à noter que, pendant les années si agitées de notre révolution, les modes d'Angleterre réglèrent celles du beau monde du Nord. Nous voyons en effet, sur la même liste : — Sa Sereine Hautesse la landgrave royale de Hesse-Darmstadt, — Henriette-Charlotte-Frédérique de Wurtemberg, — la duchesse douairière de Wurtemberg, — une dame de Nuremberg, etc. On y voit aussi quelques hommes : — S. E. le comte Woronzow, ambassadeur de la cour de Saint-Pétersbourg, et, qui le croirait? Mahmoud Raif Effendi, secrétaire d'ambassade de la Sublime Porte. On comprend mieux, du reste, ce dernier souscripteur lorsqu'on remarque quel rôle joue le turban dans les costumes des dames de haut rang pendant cette dernière période du siècle. Elles en portent de toutes les couleurs. On voit aussi de riches petits bonnets ou chapeaux en forme de croissant (*crescent cap*).

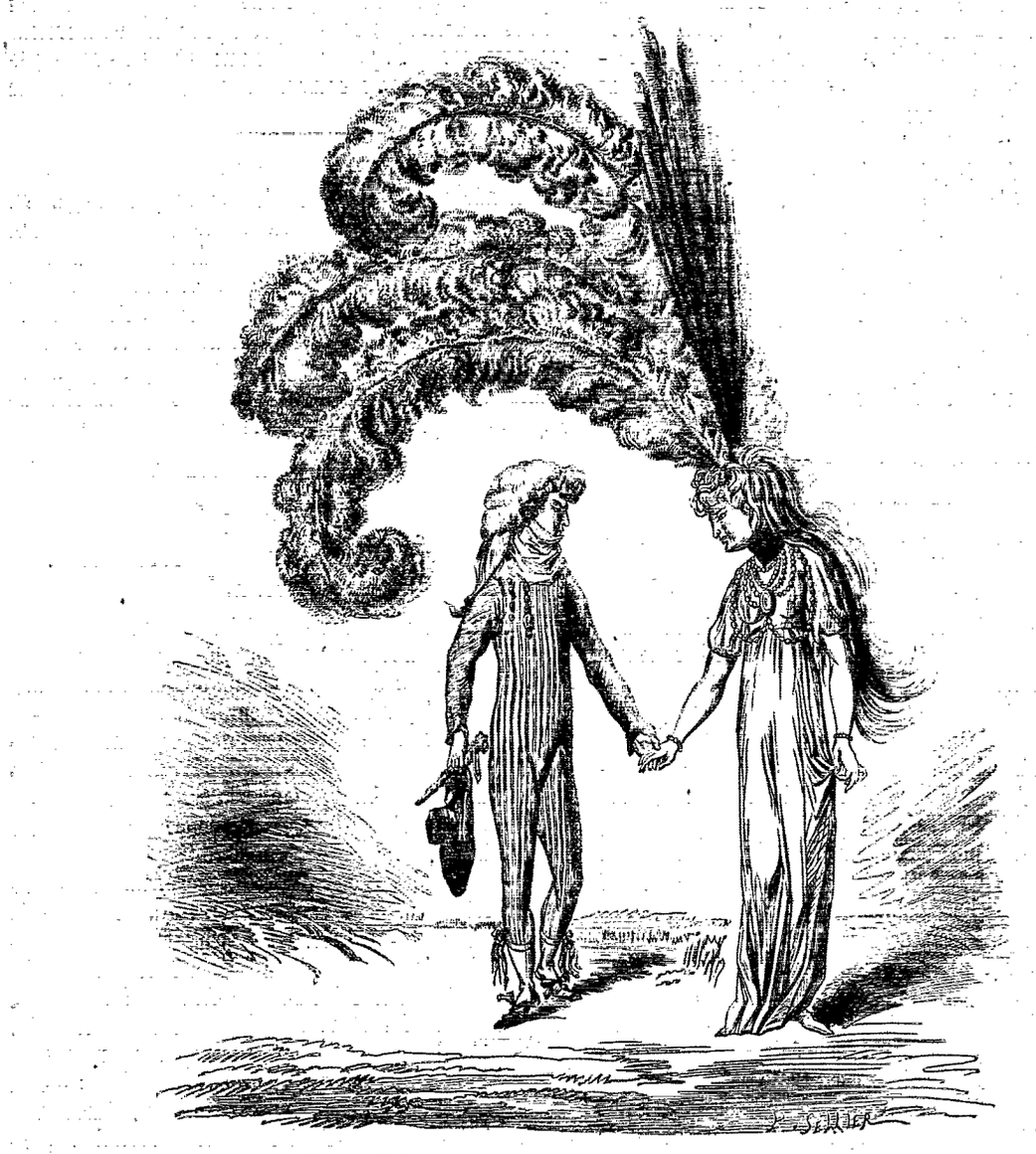
Le détail qui domine la mode du temps est la plume, et elle n'est souvent qu'une imitation de l'aigrette des vrais turbans. La plume est parfois seule; souvent on en réunit deux et trois : ce sont, en général, des plumes d'autruche,

(1) De Laborde, *De l'esprit d'association*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

de héron, et aussi de coq; leur couleur varie. — 1794 : turban avec trois plumes blanches; — turban avec plumes dont la moitié supérieure est couleur de cerise; — une seule plume noire de héron placée au côté gauche du turban; — chapeau en croissant, avec deux grandes plumes qui penchent en avant; — bonnet à l'écossaise en satin cramoisi, avec plume de héron en or; — *chiffonet* en gaze italienne, avec plume de héron en argent; — pour deuil, bonnet de gaze avec une plume d'autruche blanche et une plume de héron noire; — pour demi-deuil, petit chapeau de paille avec deux plumes noires; — en été, pour prendre l'air en phaéton, chapeau de papier blanc, avec deux plumes jaune et verte; — en automne, chapeau de feutre bleu de ciel, avec une seule plume d'autruche jaune. — En janvier 1795, plume noire sur un bonnet de velours noir. — A cette époque, les plumes sont devenues de plus en plus hautes; elles ont assez communément trois fois la hauteur de la tête. — En 1796, on voit des plumes de coq noires, des plumes couleur saumon, lilas, etc.

Il fallait que ces plumes eussent un grand attrait. La



Janvier 1796. — « Saisis la Mode dès qu'elle paraît », par James Gillray. — Dessin de Sellier.

durée de leur règne est à peine croyable. Elles étaient déjà l'un des ornements les plus recherchés en France avant 1791, comme on le voit dans « le Magasin des modes nouvelles françaises et anglaises » (1), et elles décorent encore les têtes des jeunes françaises et anglaises en 1800; mais à cette époque elles se courbent en avant, et peu à peu se rapetissent; on les remplace aussi par des espèces de pompons en velours. Cependant il reste quelques traces de la plume même en 1809 (2).

Les caricaturistes ne pouvaient pas manquer de faire rire de cette mode en l'exagérant. Le plus habile d'entre eux, le plus spirituel et en même temps le meilleur depuis Hogarth, James Gillray, s'en donnait à cœur joie. On ne paraît pas connaître beaucoup en France cet ingénieux ar-

(1) Voy. aussi *The Repository of arts, litterature, commerce, manufactures,* FASHIONS *and politics.*

(2) Le premier cahier de ce recueil parut le 25 février 1790, et le dernier que nous ayons trouvé porte la date du 15 février 1791. Dans un de ces cahiers nous trouvons des modes de fort mauvais goût qui sans doute n'étaient à l'usage de personne; par exemple : « Religieuse nouvellement rendue à la société; — Robe à la *Vestale;* — Coiffure à la *Passion* avec aigrette blanche d'*esprit* de plumes, souhers nacarat. »

Le 1er juin 1797, on commença la publication d'un autre recueil : *Costumes parisiens du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième.* Au nombre des planches de la première année on voit : « Turban à calotte plate, orné de perles et d'un plumet; — Turban à pointe, orné d'une aigrette et d'une guirlande de myrte; » etc.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

tiste. Nous nous proposons de reproduire quelques-unes de ses compositions.

Voici ce que M. Georges Duplessis dit de Gillray dans les *Merveilles de la gravure :* « Il naquit à Lanark, en 1757; comme Hogarth, il débuta chez un orfévre ; mais la passion du théâtre l'envahit bientôt, et il quitta l'atelier, qu'il avait d'ailleurs assez peu fréquenté, pour suivre une troupe nomade de comédiens. Dans cette carrière nouvelle il eut à subir des déboires de bien des sortes. Après avoir erré de ville en ville, n'ayant obtenu aucun des succès qu'il avait rêvés, il eut le bon sens de se séparer de ceux qui l'avaient entraîné, et de rentrer au logis paternel. De retour à Londres, il suivit les cours de l'Académie royale, et fréquenta, assure-t-on, l'atelier de W. Ryland. Ses débuts comme caricaturiste datent de l'année 1779. Une fois engagé dans ce genre, il s'y livra sans relâche. Tout événement de



Janvier 1796. — Une beauté à la mode allant au bal, par James Gillray. — Dessin de Sellier.

quelque importance lui fournit matière à caricature ; tout personnage en évidence eut à comparaître devant le tribunal de Gillray. A l'époque de sa plus grande puissance, William Pitt est représenté jouant au bilboquet avec le globe terrestre ; plus tard, en 1797, lorsqu'il ne peut faire face aux demandes de remboursement que la crainte d'une invasion fait affluer, le ministre, naguère si puissant, apparaît coiffé du bonnet d'âne et déguisé en roi Midas. L'empereur Napoléon fournit, comme on pense, au graveur anglais le sujet d'un grand nombre de caricatures. La plupart sont grossières. Caricaturiste politique, Gillray mit son talent au service des passions du moment, et à ce titre il restera comme un des artistes qui ont le mieux contribué à faire connaître, au jour le jour, les événements accomplis en Angleterre sous le règne de Georges III. »

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2.

IV

Une de mes tantes me recueillit par pitié. C'est alors que je quittai Genillé pour venir à Sainte-Luce. J'avais environ neuf ans.

Sainte-Luce est bâtie en amphithéâtre sur les bords de

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

l'Indre. La partie la plus curieuse de la ville est le « Château », vaste enceinte fortifiée, qui renferme tout un quartier de la ville, au sommet d'une colline de tuf. Ce quartier domine la basse ville qui s'étend comme à ses pieds, et le faubourg de Belle-Aigue, situé de l'autre côté d'une vaste prairie, au pied d'un coteau planté de vignes. Belle-Aigue est relié à Sainte-Luce par une chaussée qui coupe les prés en ligne droite et jette une série de ponts sur les différents bras de l'Indre.

Ma tante ne s'était jamais mariée. Elle vivait seule dans le quartier retiré du Château, où elle occupait, en compagnie d'une vieille servante, une maison à un étage, surmontée de mansardes, tout près de l'église de Notre-Dame. Le soir même de mon arrivée, je fus installé dans une des mansardes, au-dessus de la chambre de ma tante. Malgré le chagrin très-réel que je ressentais de la mort de mon père, je dormis tout d'un trait. Mais le lendemain, selon la coutume des campagnards, je fus sur pied de très-bonne heure. Une curiosité bien naturelle me poussa vers la fenêtre, que j'ouvris tout doucement, de peur de réveiller ma tante.

Je fus d'abord comme ébloui. La vue embrassait un paysage d'une vaste étendue et d'une délicieuse fraîcheur. Par delà Belle-Aigue, sur la croupe des coteaux lointains, la forêt se profilait en longues lignes sombres sur un ciel d'un rose clair et transparent. Puis le regard redescendait aux coteaux de Belle-Aigue, tout plantés de vignes et tachetés de petites maisonnettes bâties avec la pierre blanche du pays. La vue s'arrêtait enfin sur la prairie, estompée encore de petites vapeurs flottantes qui dessinaient surtout les méandres de la petite rivière. Plus près de moi, et vus pour ainsi dire à vol d'oiseau, s'entassaient les toits de la ville dans un désordre pittoresque; quelques cheminées commençaient à envoyer vers le ciel de minces spirales de fumée d'un bleu pâle; toutes les autres semblaient dormir. Tout à mes pieds, dans les arbres d'un jardin que me cachait le rebord du vieux rempart, des oiseaux chantaient cette chanson si pleine d'allégresse qui annonce le lever du soleil. L'air était si calme et si pur, que l'on entendait l'eau de la rivière battue par les palettes d'un moulin, à plus d'une lieue de distance.

Tout enfant que j'étais, je subissais, sans m'en rendre compte, le charme pénétrant de cette admirable matinée. Je restai longtemps immobile, les regards fixés sur la forêt et sur la prairie, avant de les ramener sur les objets plus rapprochés de moi. Ce fut avec une véritable surprise qu'en regardant vers ma gauche, je me vis tout près du clocher de Notre-Dame, si près qu'il me semblait que j'aurais pu le toucher de la main.

Il en est des monuments comme des visages humains; quand on les voit seulement à distance, on leur attribue une physionomie qui est souvent fort différente de celle qu'ils ont quand on les contemple de plus près. J'avais vu souvent ce clocher, mais seulement de loin, et comme perdu dans l'ensemble du panorama de Sainte-Luce. Ici, il était si près de moi que cela l'isolait de tout le reste, l'agrandissait outre mesure, et surtout lui donnait une physionomie toute nouvelle.

Le soleil, qui se levait en ce moment, l'éclairait de ses rayons encore obliques, et découpait par des ombres très-accentuées les écailles de pierre de son toit aigu, les dents de scie, les zigzags et les frettes des fenêtres. Cordons, modillons et dentelures s'enlevaient avec une vigueur incroyable sur le fond de la pierre, qui était d'un gris rosé, à la lumière du matin. Les colonnettes avaient un relief si puissant, et, pour ainsi dire, si vivant, qu'il me sembla que je voyais le vieux clocher pour la première fois, et que jusque-là j'en avais seulement connu l'ombre.

Au sommet d'un des clochetons, une pierre manquait: cela faisait une petite esplanade où une forêt d'herbes fines et grêles frissonnaient au vent frais du matin. Plus bas, sur une corniche, se balançait une grosse touffe de giroflées, jaunes. Toutes ces choses donnaient je ne sais quel charme de simplicité et de vie au vieux monument, et en rendaient pour un moment la poésie intelligible, même pour un enfant, même pour un petit paysan inculte comme je l'étais. A travers les baies du clocher, je voyais la silhouette sombre des cloches se détacher sur le ciel.

La vue des cloches me fit songer au tintement lugubre et monotone de la cloche de Genillé pendant qu'on enterrait mon père. J'eus le cœur très-gros; mais en même temps, je me rappelai les bonnes paroles de ma tante, qui avait mis tout son soin à me consoler, pendant la route de Genillé à Sainte-Luce. Elle me disait que mon père était passé d'une vie d'épreuves et de chagrins à une vie heureuse et tranquille, où il avait retrouvé ma mère; qu'il ne fallait plus songer au cercueil, ni à la terre où on l'avait enfoui, ni aux hommes en noir qui le portaient et qui m'avaient inspiré tant de terreur et d'aversion; mais à cette vie nouvelle où le soleil est très-brillant, et où les enfants qui ont été bons et sages sont admis au bonheur de revoir leurs parents.

Toutes ces idées, un peu confuses dans ma tête, me touchaient cependant beaucoup. Tout, d'ailleurs, dans le moment présent, concourait à m'attendrir: le ciel si pur, le paysage si frais, le charme d'une belle matinée, et le voisinage du mystérieux clocher qui jetait sur toutes choses une teinte de gravité religieuse. Aussi je pleurai abondamdamment, mais sans amertume.

V

Ma tante me laissa quelques jours à ne rien faire, pour m'acclimater; j'avais toute liberté de parcourir la maison du haut en bas, et je me souviens qu'il m'arriva plus d'une fois de grimper quatre à quatre les marches de l'escalier pour aller à la fenêtre de ma mansarde jeter un coup d'œil d'ami au clocher. Enfin, par une belle après-midi, ma tante me prit par la main, et me conduisit au collége.

Le collége de Sainte-Luce (*collegium Luccense*, dit une inscription gravée dans la pierre) était un ancien couvent de Barnabites, assez mal conservé, où s'étaient successivement ruinés une demi-douzaine de principaux, soit laïques, soit ecclésiastiques. Le principal était alors un homme dont on disait merveilles, et qui devait à coup sûr relever le collége, si le collége pouvait être relevé. C'était M. Jondelles, bachelier ès lettres, officier d'académie, membre de plusieurs sociétés littéraires, auteur d'un abrégé d'Histoire universelle, que la jalousie de certaines gens (que M. Jondelles ne nommait pas, mais auxquels il faisait souvent de mystérieuses allusions) empêchait seule de parvenir à la seconde édition.

Quoi qu'il en soit, la première et unique édition s'écoulait tout doucement dans l'intérieur du collége de Sainte-Luce, pour le plus grand profit de la jeunesse luccéenne.

Tels étaient les titres pour ainsi dire officiels de M. le principal, ceux qui s'étalaient au grand jour sur ses cartes de visite et en tête de ses prospectus, dont le pays était inondé périodiquement.

Mais on disait tout bas que M. Jondelles n'était pas à sa place à Sainte-Luce; que c'était un homme « de grands moyens »; quelques-uns disaient même « de la plus haute volée »; que cela se voyait bien à sa conversation; qu'il serait depuis longtemps licencié ès lettres s'il avait voulu l'être; qu'il n'avait tenu qu'à lui d'être reçu dès sa première épreuve, s'il avait consenti à faire de certaines concessions, etc., etc.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Tel était l'homme éminent et redoutable devant lequel j'étais, moi chétif, sommé de comparaître. Je ne connaissais alors aucun de ses titres à l'admiration de ses contemporains, et me les eût-on énumérés, je crois qu'ils m'eussent laissé dans une parfaite indifférence. Ce qui me faisait battre le cœur, c'est l'idée que l'homme chez qui ma tante me conduisait fouettait sans doute les petits garçons toutes les fois qu'ils n'étaient pas sages. Et c'est si difficile d'être sage!

Quel battement de cœur lorsque ma tante tira le cordon de la sonnette, et que, bien loin, bien loin, à des profondeurs mystérieuses, la petite clochette fêlée fit entendre sa voix grêle! Il s'écoula quelques minutes avant que la vieille maison donnât le moindre signe de vie. Le portier, comme je l'appris depuis, cumulait dans l'établissement les fonctions les plus diverses : ce n'était donc que par accident qu'il se trouvait parfois dans sa loge. Par exemple, au moment où retentit notre appel, je n'aurais pas été surpris qu'il fût au dortoir à faire les lits, ou au jardin à arracher les herbes, à moins que par hasard il ne fût à la cuisine à laver la vaisselle, ou dans le cabinet de M. le principal, à épousseter. Nous étions dans l'attente, et nous ne disions rien ; j'eus tout le temps de songer aux profondeurs étranges de la vieille maison, et de dire adieu en moi-même à la liberté de la grande route et aux douceurs de l'école buissonnière.

VI

Un pas lourd, nullement empressé, fit crier le sable de la cour; la porte s'ouvrit, le portier nous servit de guide, et, deux minutes après, un petit garçon aussi penaud, aussi tremblant, aussi ahuri qu'un petit renard pris au piége, saluait gauchement, sur l'injonction de sa tante, le directeur temporel et spirituel du collége de Sainte-Luce.

A notre entrée, le principal, se levant à moitié, porta la main, avec une grâce négligente, à son bonnet de velours, tout étincelant de broderies. Puis, comme un homme surpris dans une occupation très-importante, il se mit à ranger et à déranger une foule de petits papiers qui étaient devant lui sur son bureau. En même temps, d'un geste plein de noblesse, il montra un fauteuil à ma tante, et d'un petit signe de tête à la fois familier et classique, il me permit de m'asseoir, ou, pour parler plus exactement, me cloua sur ma chaise.

Il se décida enfin à laisser ses petits papiers tranquilles, et, se tournant du côté de ma tante, il lui demanda ce qu'il pourrait bien faire pour lui être agréable.

Elle lui expliqua simplement qui j'étais, comment et pourquoi j'avais été jusque-là fort négligé ; il devait voir par là ce qu'elle attendait de lui. M. le principal, les yeux à demi fermés, faisait de petits signes de tête, comme un homme qui comprend toutes choses à demi-mot. Puis, ouvrant les yeux, il me regarda bien en face, comme pour me percer à jour. Pour lier connaissance, il me donna familièrement sur le nez un chiquenaude qui me fit venir les larmes aux yeux; cependant je n'osai rien dire.

— Ah! ah! s'écria-t-il, nous sommes donc un petit sauvage? Bon! nous ferons connaissance, et ce ne sera pas long.

Comme je ne répondais rien à cela, vu que, n'étant pas menteur, je ne pouvais pas lui dire que j'en serais charmé, il se tourna du côté de ma tante :

—Douceur et fermeté, Madame, voilà tout notre système. Il est bien simple, comme vous voyez, mais il est infaillible. Je le répète sans cesse à *mes* maîtres d'étude et à *mes* professeurs : « Messieurs, douceur et fermeté! »

Jusque-là, pour ma part, je trouvais dans mon nouveau maître plus de fermeté que de douceur. Je me tenais aussi immobile que possible, les jambes pendantes sur ma chaise trop haute, les yeux stupidement fixés sur une rangée de cartons verts à boucles de cuivre bien brillantes. Tout à coup, je fus saisi d'une crainte horrible. Si ma tante allait *lui* révéler que j'avais passé ces dernières années à polissonner sur les grandes routes, grimpant derrière les voitures des rouliers, insultant les diligences, et jetant des pierres et du sable aux passants! S'il s'était trouvé de sa personne, *lui*, dans une de ces diligences! Dans cette horrible angoisse, je me faisais aussi petit que possible, et je retenais mon haleine. Heureusement j'en fus quitte pour la peur. M. Jondelles, tout occupé à énumérer ses titres et à décrire les améliorations qu'il avait apportées à la direction des études et à la nourriture des pensionnaires, ne songeait plus à moi.

La suite à la prochaine livraison.

POISSONS NOURRIS D'OR PUR.

C'était une des croyances bizarres de la première moitié du seizième siècle que les poissons vivant dans plusieurs fleuves de l'Europe digéraient les métaux précieux, et ne tiraient leur subsistance que de cette étrange alimentation. Pierre Belon fut obligé de faire diverses expériences à ce sujet pour désabuser même les gens raisonnables, qui partageaient cette opinion avec le peuple. Il s'exprime ainsi à ce sujet, après avoir énuméré les cours d'eau qui roulent dans leurs sables des pépites plus ou moins riches, tels que le Tage, l'Ebre, le Rhin, le Danube, le Gange, le Pactole, le Tessin, le lac Verbano, l'Abdona, l'Ada, le Pô, le lac Pesquiera, etc., etc.: « Les habitants de Pesquere, au rivage du lac de Garde et aussi de Salo, se sont persuadez que les carpions de leur lac se nourrissent de pur or. Et pour ne point parler de si loing, grande partie des habitants du Lyonnois pensent fermement que les poissons nommés *humbles* et *emblons* ne mangent d'autre viande que de l'or. Il n'y a paysan au contour du lac du Bourget qui ne voulût maintenir que les lavarets, qui sont poissons que l'on vend journellement à Lyon, ne s'appastent que du fin or. Ceux aussi du rivage de Paladrou, en Savoie, pensent que l'emblon et aussi l'ombre ne vivent d'autre chose. En cas pareil, ceux de Lodi, au pays du Milanois, nous ont dit que le poisson nommé *temolo* ou *themero*, et anciennement *thymalus*, s'engraisse de la pasture de l'or; mais ayant regardé plus curieusement ès estomachs d'vn chascun, et observé quelque chose en faisant leur anatomie, avons trouvé par leurs entrailles qu'ils vivent d'autre chose... et que les lavarets, ombres, emblons, carpions, themères, n'ont estomach qui puisse digérer l'or. Combien que les hommes du païs disent, en commun proverbe, que les poissons nourris d'or sont excellents par-dessus les autres. » (1)

L'INDUSTRIE DES SAUVAGES.

Un pot grossier où l'on fait bouillir l'eau nous paraît chose si simple qu'à peine y faisons-nous attention. Il semble que ce soit une invention toute primitive et qu'elle ait dû apparaître avec le premier homme. Il n'en est rien cependant. Il a fallu beaucoup de temps et l'aide d'une sorte d'inspiration pour découvrir et perfectionner cet ustensile si nécessaire. Plus d'une tribu sauvage ne le connaît pas encore et, pour cuire les aliments, est obligée à

(1) Premier livre des *Singularitez observées par P. Belon*, p. 107.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

recourir à des moyens plus simples, mais beaucoup moins commodes et solides.

Lorsque, vers 1327, Nuñez Cabeça de Vaca traversa de part en part les déserts de la Floride, à la suite de l'expédition malheureuse dans laquelle périt Narvaez, il arriva chez une nation hospitalière qui récoltait des haricots excellents, mais qui ne possédait pour les faire cuire que les vases verdoyants du calebassier. On munit nos voyageurs de ce genre de provisions, et on leur enseigna la méthode à suivre pour en tirer parti. Ils ne l'eussent pas donnée sans les instructions bénévoles des sauvages. « La manière de faire cuire ces haricots est si extraordinaire, dit Cabeça de Vaca, que je vais la rapporter pour faire voir combien l'industrie des hommes diffère... Ces Indiens ne font pas de pots. Quand ils veulent préparer leurs aliments, ils remplissent d'eau la moitié d'une grande calebasse, et ils mettent dans le feu un grand nombre de pierres qui puissent rougir facilement. Lorsque le feu est bien allumé, ils prennent ces pierres avec des tenailles de bois et les jettent dans l'eau jusqu'à ce qu'elle bouille. Alors ils mettent dans cette eau bouillante ce qu'ils veulent faire cuire, et ils ne s'occupent plus qu'à retirer les pierres et à en déposer d'autres brûlantes. » (1)

APPAREILS DE CHAUFFAGE AU GAZ.

Un grand nombre de constructeurs se sont efforcés de faire concourir le gaz de la houille, déjà utilisé pour l'éclairage de nos villes, au chauffage de nos ateliers et de nos appartements. On a construit divers systèmes de calorifères et de cheminées à gaz qui offrent des avantages réels, puisqu'il suffit d'en approcher une allumette pour obtenir un foyer sans aucune préparation préliminaire. Elles sont formées de becs de gaz dissimulés dans des bûches de fonte qui imitent l'aspect de nos foyers; d'autres systèmes consistent en flammes placées devant un réflecteur qui lance dans la pièce que l'on veut chauffer des rayons caloriférigues. Ces appareils ne sont pas d'un usage fréquent; avec la cheminée à gaz, on n'a plus le coin du feu, ami des causeries familières; on ne peut plus, armé de la pincette, rassembler les tisons, les entasser en pyramides; on n'a sous les yeux qu'une flamme régulière, invariable, dont le spectacle devient monotone.

Mais ces objections ont moins de valeur s'il s'agit des fourneaux à gaz de nos cuisines, où ils peuvent être du plus utile concours pour la cuisson des aliments.

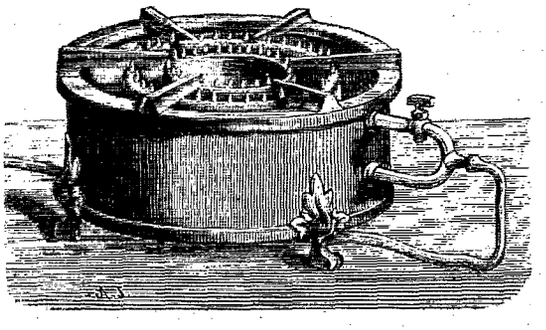


Fig. 1. — Fourneau de cuisine au gaz.

Voici un premier fourneau à gaz très-avantageux pour cuire les ragoûts, les légumes, pour chauffer les casseroles, pour faire bouillir de l'eau rapidement (fig. 1). Un cylindre sert de support au vase que l'on veut soumettre à l'action de la chaleur; à la partie supérieure de ce cylindre, deux tubes annulaires et concentriques amènent le gaz, qui s'enflamme quand on ouvre le robinet représenté à la gauche de l'appareil. On voit alors paraître une couronne régulière de petites flammèches qui produisent instantanément une haute température. On peut à volonté allumer le gaz d'un seul tuyau circulaire, ou de deux tuyaux à la fois, c'est-à-dire produire à volonté une température plus ou moins élevée.

La figure 2 représente un appareil à gaz destiné à rôtir les viandes et la volailles. A est un plat creux, monté sur trois pieds et fixé à une branche perpendiculaire; le fond est percé de trous. Ce plat est fixé à une coulisse qui permet de le faire monter ou descendre à volonté sur l'axe de l'appareil, au moyen de la vis V. La viande à rôtir est embrochée à la partie supérieure de l'axe terminé en pointe; le jus s'écoule à travers le disque C et se recueille dans le plat A. La flamme est produite circulairement à la surface d'une couronne à gaz D, montée sur trois pieds. L'appareil est couvert d'un grand cône EE, qui empêche le rayonnement de la chaleur au dehors. Le système est muni de portes qui permettent de surveiller la cuisson et de faire couler le jus à la surface de la pièce que l'on rôtit.

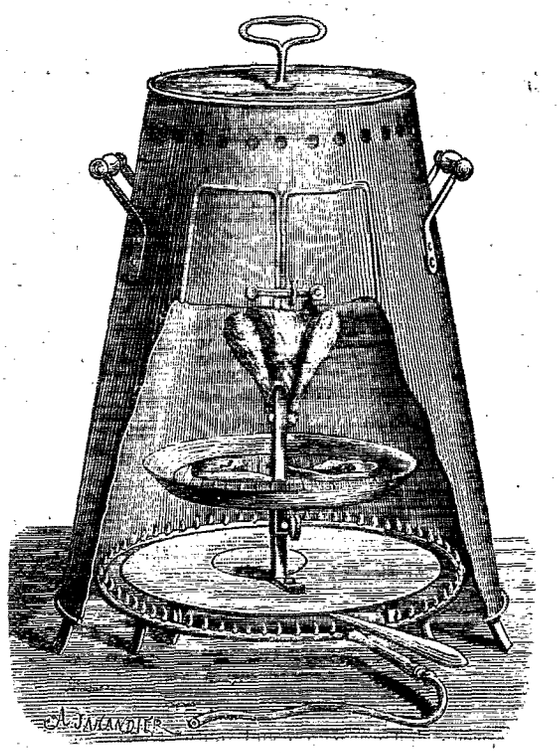


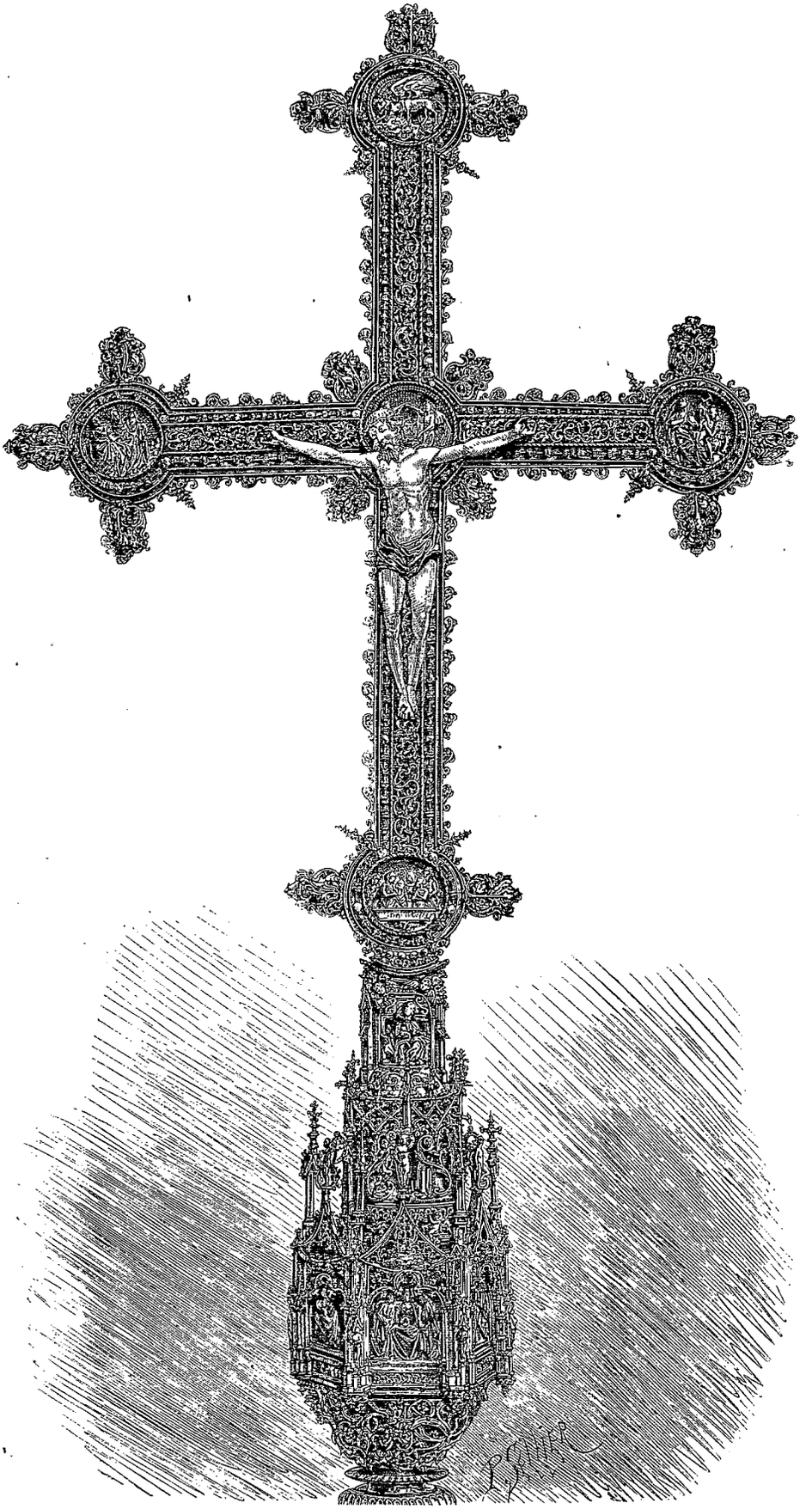
Fig. 2. — Appareil pour rôtir les viandes.

Cet appareil donne de bons résultats et peut être utilisé dans les ménages où le gaz sert déjà à l'éclairage. La cuisine au gaz est d'une propreté remarquable; avec ces fourneaux, il n'y a plus de charbons à allumer, plus de cendres, plus de poussière. Seulement, la dépense du calorique est assez considérable, car le gaz de l'éclairage est, comme on le sait, d'un prix élevé; pour que son emploi soit réellement avantageux dans les cuisines, il faut avoir une table nombreuse à servir. Quant au petit fourneau de la figure 1, il est toujours d'un emploi commode; on peut très-bien l'utiliser, sans pour cela renoncer complétement au charbon ou aux autres modes de chauffage ordinaire.

(1) Voy. Ternaux-Compans, *Collection des livres relatifs à l'Amérique.*

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ORFÉVRERIE ESPAGNOLE.



Le Christ de la cathédrale de Léon. — Dessin de Sellier.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Il n'est pas en Europe de pays qui ait surpassé l'Espagne dans l'art de la haute orfévrerie appliquée aux objets du culte. Le fameux Juan de Arphe y Villafañe a tracé méthodiquement les règles mathématiques qu'il faut suivre pour exécuter, selon des calculs minutieux, ces somptueux chefs-d'œuvre (1) auxquels ont été employées en grande partie les richesses métalliques venues du Mexique et du Pérou.

La vaste cathédrale du petit royaume de Léon (2) est, comme on sait, très-remarquable; par son genre d'architecture elle appartient au style gothique le plus fleuri. Un ancien voyageur, trop peu consulté de nos jours, et qu'on ne saurait accuser d'un bien vif enthousiasme pour les monuments de cet âge, dit, à propos de l'ornementation de cette belle église, que ses ouvrages à jour, qui laissent pour ainsi dire tamiser la lumière sur les fidèles, « ressemblent au point de dentelle le plus fin ou au filigrane le plus délié. »

Dès le quatorzième siècle, Rodrigo Fernai, qui habitait Oviedo, commence la série des habiles orfèvres dont l'Espagne a conservé le souvenir. Viennent ensuite, au quinzième, Jayme et Juan de Castellou, qui vivaient à Valence; puis se succèdent Nadal Irro, Pizarre et frère Jean de Ségovie.

Nous épargnons au lecteur les noms des fameux *plateros* qui remplirent de leurs œuvres admirables Valence, Séville, Tolède et Léon, aux seizième et dix-septième siècles; mais nous croyons devoir rappeler qu'en l'année 1506, Henrique de Arphe avait déjà fixé sa résidence dans cette dernière ville. Cet artiste si éminent était, dit-on, originaire d'Allemagne, et fut l'aïeul du Benvenuto Cellini de l'Espagne, Juan de Arphe y Villafañe.

Dès son arrivée, nous voyons ce maître *platero* s'engager à construire la belle custode en argent massif, qui n'a pas moins de dix pieds de hauteur, et que les étrangers admirent encore à Léon. Henrique de Arphe ne s'en tint pas à ce gracieux monument métallique; il passa à Tolède en 1515, et il y construisit un ouvrage du même genre, trop connu pour que nous en parlions ici. Ce beau travail, pour lequel furent employés au delà de 661 marcs d'argent, fut complétement terminé le 23 avril 1524. Henrique de Arphe fit également les custodes de Cordoue et celle du couvent des Bénédictins de Sahagun. Arrivé au plus brillant moment de la renaissance, il persévéra toutefois dans son goût décidé pour le style gothique. Cean Bermudez nous apprend que cet habile homme s'était marié deux fois à Léon, et il donne à entendre que c'était la ville de son choix. Nous nous trompons fort, ou il a contribué à l'exécution de la croix charmante dont nous donnons une reproduction, ou bien même elle lui est due tout entière. La custode est chargée de médaillons sur lesquels ont été précieusement ciselés de petits sujets tirés du Nouveau Testament; le même genre d'ornementation a été adopté pour la croix. Au sommet brille le lion de saint Marc (3), les ailes déployées, par allusion, sans doute, au nom de la cité. Les autres médaillons reproduisent des scènes du Nouveau Testament : celui du milieu, notamment, a pour sujet la déposition du Christ au tombeau.

Il n'y a pas plus d'une quarantaine d'années, nous avons vu à Léon un Christ célèbre dans les légendes historiques de ces contrées. On le garde probablement encore dans une église beaucoup plus antique que la cathédrale, dont elle est d'ailleurs fort rapprochée : c'est le *Santo Cristo de las Batallas*. Le Cid Campeador le montrait à ses hommes d'arme au moment où il entrait au combat. (1)

LES DEUX SOURIS.

FABLE ARABE.

Une Souris habitait la boutique d'un barbier, et se contentait pour vivre de lécher l'huile dont la pierre à raser était enduite.

Tout près de là, dans le magasin d'un marchand de comestibles, grignotait, au milieu de l'abondance, une autre Souris.

Celle-ci alla trouver sa voisine et l'invita à partager son heureux sort. Mais la rusée lui répondit :

— Lorsque ton marchand verra les dégâts que nous aurons faits, il nous tendra un piége, et nous finirons de malemort. Le barbier, au contraire, me laisse parfaitement tranquille, parce qu'il se soucie peu de l'huile qui reste sur sa pierre. Donc, j'aime mieux n'avoir à lécher qu'une pierre à rasoir et dormir sans crainte.

CHARRETIERS ET CHEVAUX.

Le maréchal de Saxe disait qu'il s'était fort occupé de chercher, dans les querelles des charretiers et des chevaux, quels étaient ceux qui avaient tort, et qu'il avait trouvé presque toujours que c'étaient les charretiers.

VISITE A UN PROPRIÉTAIRE POLONAIS.

Je n'oublierai jamais une journée que je passai en Pologne, lorsque je servais dans l'armée autrichienne. Voyageant avec mes chevaux, je traversai un village dominé par un château dont le propriétaire avait la manie de faire inviter à dîner, sans les connaître, les voyageurs qu'il apercevait sur la grande route à cette heure; ayant reçu son message, je m'y rendis par curiosité et fus introduit dans une grande salle où je trouvai beaucoup de monde rassemblé. Un homme âgé, la tête rase, vêtu à la polonaise, vint au-devant de moi et m'accueillit d'un *Salve, hospes* (Je te salue, mon hôte), à la manière des anciens; un moment après entra une jeune personne de dix-huit ans environ, fort belle et d'un costume moitié français, moitié oriental, qui lui allait à merveille; elle dit un mot obligeant à quelques personnes, et présenta, suivant l'usage du pays, de la liqueur à tout le monde. Je me croyais transporté dans les temps anciens de l'hospitalité : le vieillard ne retraçait pas mal Ménélas serrant la main de l'étranger, et la belle Hélène lui offrant le fameux *népenthes*. Après le dîner, le vieux Polonais, sachant que j'étais Français, me prit en affection et voulut me faire voir son habitation; il me conduisit dans des écuries immenses dépendantes de ses haras, dans des étables pleines d'animaux du plus beau choix et soignés par des gens mal vêtus, mais qui paraissaient heureux : un petit écrivain nous accompagnait, qui notait sur des tablettes toutes les

(1) Voy., pour les proportions d'une croix d'or finement ouvragée, la page 279 de la *Varia comensuracion de la escultura y arquitectura*, petit in-fol. (rarissime), par J. de Arphe y Villefañe. Nous restituons ici l'ortographe du nom d'après l'ouvrage original, Cean Bermudez écrit Arfe.

(2) Ce royaume n'avait pas plus de 55 lieues de long sur 30 de large, et sa capitale ne renfermait pas 7 000 habitants.

(3) La ville de Léon, réunie à la Castille en 1069, tire originairement son nom du mot latin *legio*. Elle fut fondée avant le règne de Galba. Cette petite cité romaine avait pris le nom de *Legio septima Germanica*. L'orfévre auquel on doit notre belle croix pouvait fort bien ignorer cette docte étymologie et y substituer celle du lion symbolique, attribut de l'évangéliste.

(1) *Itinerario descriptiva de las provincias de España*; traduction libre, etc. Valencia, 1826.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

observations de son maître. Bientôt nous descendîmes dans la plaine; c'était au moment de la moisson; de tous côtés s'élevaient des meules de grains, on entendait les chants des moissonneurs, et la campagne était couverte d'enfants rassemblant pour leur famille les épis oubliés. Cet homme respectable, appuyé sur le bras de sa jeune fille et entouré de ses nombreux serviteurs, retraçait l'image de ces patriarches de l'Écriture, de ces pasteurs, des hommes dont parle Homère. Le petit écrivain prenait note de toutes les demandes qui étaient faites au seigneur, et ces bonnes gens reportaient dans leurs chaumières le dictame de tous les maux, la consolation et l'espérance!

Ah! que nos provinces éloignées auraient besoin d'être ainsi habitées par des hommes capables d'y porter des conseils et des exemples, d'y paraître brillants des lumières de leur siècle et des améliorations inventées chez leurs voisins, d'y être à la fois bons citoyens et grands seigneurs, comme le disait Louis XV du duc de Rohan! Triptolèmes nouveaux, ils régneraient par les moissons; ils connaîtraient combien ces hommages volontaires des hommes, la considération des lumières et des bienfaits, sont supérieurs aux froids égards rendus à la naissance et à la fortune; ils rappelleraient les hauts faits de leurs pères par de nouveaux services rendus aux hommes, leur amour de la gloire par l'amour du bien, plus nécessaire encore. Tous les héros jadis furent utiles, tous les grands hommes brillèrent par leurs travaux autant que par leurs exploits. « Allez dans vos terres, dit Henri IV, c'est là où vous pouvez faire du bien, où vous pouvez vous montrer ce que vous êtes, et rendre service à votre pays. » (1)

LA PHYSIQUE.

A M. J... G...

Rappelons, puisque vous le désirez, en quoi la physique se distingue essentiellement de la chimie, et, sans entrer dans les définitions, montrons, par un exemple, la différence qui existe entre les *propriétés physiques* d'un corps et ses *propriétés chimiques*. Si vous laissez exposé à l'air humide une tige de fer : elle ne tardera pas à s'altérer, à se couvrir d'une poussière rougeâtre que l'on désigne vulgairement sous le nom de *rouille;* avec le temps le fer disparaîtra complétement et sera remplacé par ce nouveau produit, qui est dû à l'union du métal avec l'un des éléments de l'air, l'oxygène, et dont la désignation scientifique est *oxyde de fer*. Le métal a subi dans ces conditions une altération profonde; il a donné naissance à un composé nouveau qui est du ressort de la chimie.

Soumettez, d'autre part, une tige de fer à l'action d'un foyer ardent : vous constaterez que, sous l'influence de la chaleur, le métal augmente de longueur, il se dilate. Si on le laisse refroidir, il se contracte, il revient à sa dimension primitive; l'altération qu'il a subie est toute passagère; avant et après l'expérience il n'a pas cessé d'être du fer, il n'a éprouvé qu'une augmentation de volume toute momentanée, qui ne s'est plus manifestée quand on l'a éloigné du feu. Le fer a donc la propriété de se dilater sous l'action de la chaleur; c'est là une *propriété physique* que l'on étudie sans modifier un corps et qui rentre dans le domaine des investigations de la physique.

Si l'on frotte avec un morceau de laine un bâton de résine, il acquiert la propriété d'attirer à lui des corps légers, de petits fragments de papier : on dit que le bâton de résine s'électrise par le frottement. Le corps électrisé n'a pas été modifié dans sa nature, il appartiendra encore à la physique d'examiner ce fait et de l'étudier.

(1) Alexandre de Laborde, *De l'esprit d'association*.

Ainsi, tout changement qui survient dans l'état d'un corps, sans altération, sans modification dans sa composition, est un phénomène physique. Une pierre qui tombe, un son qui prend naissance, un rayon de lumière qui se réfléchit sur un miroir, un morceau d'aimant qui attire du fer, sont des phénomènes physiques.

Au contraire, un morceau de charbon qui brûle, qui se transforme par la combustion en un gaz, l'acide carbonique; un métal qui s'altère dans un acide, une médaille de cuivre qui, perdue dans le sol humide, se transforme en une substance verte, le vert-de-gris (carbonate de cuivre), constituent des phénomènes chimiques.

Un philosophe grec nommé Thalès, qui vivait six cents ans avant l'ère chrétienne, reconnut que lorsque l'on frottait un morceau d'ambre il attirait à lui des corpuscules légers, comme l'aimant attire de la limaille de fer. Plus tard, au moyen âge, d'autres savants constatèrent que d'autres substances, le verre, le soufre, la résine, etc., jouissent de la même propriété. On désigna sous le nom d'électricité cette modification passagère que subissent certains corps par le frottement; plus tard, on construisit des machines où un plateau de verre, mobile autour d'un axe, s'électrisait; on reconnut que cette propriété d'attirer les corps légers se transmettait du plateau de verre à des tiges de cuivre munies de pointes et placées en face du plateau de verre; on vit enfin que quand on approchait le doigt de ces tiges métalliques, on en faisait jaillir une étincelle. Un simple fait, trouvé peut-être par hasard, fécondé par l'observation, par l'expérience, avait mis la science dans la possibilité de reproduire l'étincelle électrique. L'étude des propriétés de cette étincelle, son action sur les êtres vivants, sur les liquides combustibles comme l'éther, permit de reconnaître que l'étincelle de la machine électrique était comparable à la foudre. On voit comment, d'expériences en expériences, la physique a pu construire ces machines puissantes où l'électricité prend naissance; comment, en observant des phénomènes naturels, elle a pu les reproduire par l'expérience, dans des conditions nouvelles, et donner naissance à des appareils vraiment merveilleux, qui font aujourd'hui la gloire de la science moderne.

Tout au commencement de notre siècle, Volta fit une expérience à jamais mémorable dans l'histoire de la physique, en construisant la première pile électrique. En superposant alternativement des rondelles de cuivre et de zinc, séparées par des morceaux de drap humectés d'eau acidulée, il formait une pile de disques métalliques; en attachant un fil de cuivre au disque de cuivre placé à la partie supérieure de la pile, en fixant un autre fil métallique à la rondelle de zinc inférieure, il s'aperçut qu'une étincelle jaillissait entre les deux extrémités de ces fils mis en contact l'un de l'autre. Plus tard, l'étude des *courants électriques* permit de créer des piles d'un autre système, plus puissantes, et ces appareils, entre les mains de savants illustres, donnèrent lieu aux expériences les plus inattendues. On reconnut qu'en faisant passer le courant électrique produit par la pile dans un circuit métallique entourant un morceau de fer doux, ce fer s'aimantait, avait la propriété d'attirer le fer comme l'aimant, et que cette propriété cessait de se manifester en interrompant le passage du courant électrique. Cette expérience devait donner naissance à la télégraphie électrique; des essais, tentés d'abord avec succès, allaient peu à peu s'étendre, et le jour approchait où le courant électrique produit par la pile en Europe, passerait à travers les mers jusque dans le nouveau monde, pour agir sur un morceau de fer doux, produire successivement par son passage et par son interruption une série d'attractions qui, combinées à l'aide

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

d'un merveilleux mécanisme, seraient capables de transmettre instantanément la pensée humaine d'un bout de la terre à l'autre.

Quand un rayon de lumière tombe sur un miroir, il se réfléchit; quand il traverse une lentille de verre, il se réfracte, il est dévié de sa marche rectangulaire. Quelles sont les lois de la réflexion et de la réfraction de la lumière? C'est ce qu'il appartenait à la physique de déterminer. En le faisant, elle a permis de combiner des prismes, des miroirs, des lentilles, pour donner naissance à la lunette, au télescope, qui rapprochent les objets et les grandissent, qui permettent à l'astronome de jeter les yeux dans les profondeurs du firmament; pour créer le microscope, qui a révélé au naturaliste le monde des infiniment petits, jusque-là cachés aux regards humains.

Ainsi, la physique cherche à étudier la chaleur, la lumière, l'électricité, la pesanteur, le magnétisme, en un mot ces agents naturels que l'on a nommés improprement fluides, qui agissent sur les corps sans modifier leur substance, qui restent inconnus dans leur essence, mais que l'on observe dans leurs effets. Non-seulement cette science nous permet de comprendre quelques-uns des grands phénomènes du monde, ouvre à nos yeux des horizons nouveaux où se dévoilent certains rouages du mécanisme de la nature, où la lumière céleste, l'électricité atmosphérique, la foudre, n'apparaissent plus comme d'impénétrables mystères; mais elle nous donne encore la possibilité de mettre à profit les lois qu'elle a découvertes, et de les appliquer à la construction de la boussole, des lunettes, des appareils photographiques, des aérostats, instruments admirables, certainements appelés à modifier sur la terre la destinée humaine.

LE TÉLESCOPE.

Les instruments d'optique, d'un si puissant concours dans l'étude des corps planétaires, comme dans celle des infiniment petits qui échappent à l'observation directe de nos organes imparfaits, sont basés sur les propriétés que possède la lumière de se réfléchir sur des miroirs plans ou courbes, et de se réfracter en passant à travers des lentilles de verre.

Considérons un miroir sphérique, et supposons qu'il est formé d'une suite d'éléments plans infiniment petits, tels que A, B, C, D, E (fig. 1); nous savons, d'après les lois les

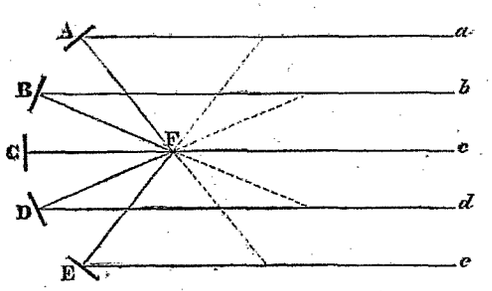


Fig. 1.

plus élémentaires de l'optique, qu'une série de rayons lumineux parallèles, *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, se réfléchissent sur ces éléments correspondants, pour venir sensiblement concourir en un même point F, que l'on nomme *foyer principal* du miroir.

Si l'on reporte son attention sur une lentille convexe, on se rappellera qu'un faisceau de rayons parallèles à son axe principal *a*, *b*, *c*, *b'*, *a'* (fig. 2), se réfracteront deux fois, d'abord en traversant le verre, et en second lieu en

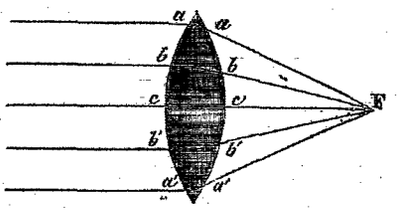


Fig. 2.

repassant dans l'air, pour venir sensiblement passer par le point F, encore désigné dans le cas des lentilles sous le nom de *foyer principal réel*. On sait que si l'objet lumineux est placé entre le foyer principal et la lentille, il donne naissance à un *foyer virtuel*, situé sur l'axe principal. — On n'ignore pas non plus que dans les lentilles concaves il ne se forme que des foyers virtuels; mais nous n'insisterons pas sur ces notions élémentaires.

Pour donner une idée exacte des applications que la physique a pu faire des propriétés de la lumière, nous décrirons le télescope de Newton, que l'on voit représenté

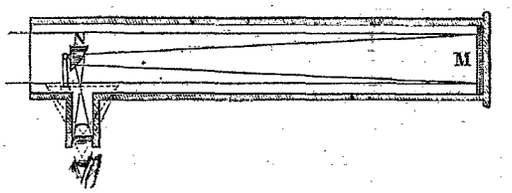


Fig. 3.

en coupe dans la figure 3. Le miroir M reçoit la lumière sur sa face concave. Les rayons réfléchis sur ce miroir vont tomber sur un prisme rectangulaire N; ils se réfléchissent sur l'hypoténuse du prisme et forment une petite image de l'astre vers lequel l'appareil est dirigé. Cette image est regardée à travers un véritable microscope, à l'oculaire duquel se place l'œil de l'observateur, qui voit ainsi l'image de l'astre suffisament agrandie pour être étudiée.

Dans les instruments d'optique où l'on emploie les lentilles, l'image observée donnerait des images d'une netteté insuffisante, aux contours irisés, si l'on ne prenait soin de remédier à cet inconvénient au moyen de lentilles dites *achromatiques*. En 1757, un physicien de Londres, nommé Dollong, montra qu'en juxtaposant deux lentilles, l'une biconvexe en crown-glass, l'autre concave convexe en flint (fig. 4), on obtenait une image nette, dépour-

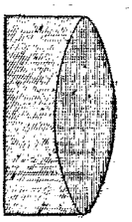


Fig. 4.

vue de contours irisés. Ce fait devait avoir la plus grande importance au point de vue de la construction des instruments d'optique.

Avant Newton, Galilée avait trouvé la lunette astronomique, et Gregory, le premier télescope à miroir. Enfin,

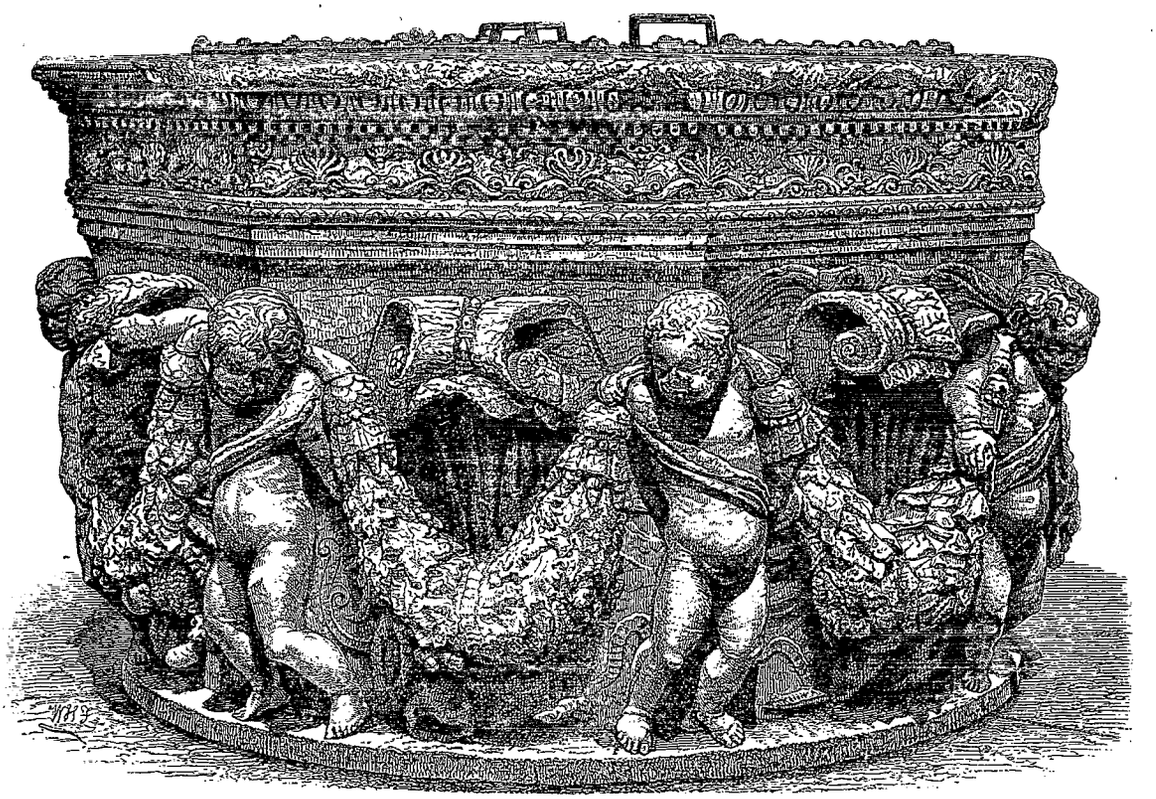
Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

l'illustre astronome William Herschel, à la fin du siècle dernier, fit faire à l'optique un progrès immense en construisant des télescopes de gigantesques dimensions.

Il y a quelques années, un savant physicien français, M. Léon Foucault, eut l'idée de construire des télescopes à l'aide de miroirs en verre argenté, ce qui offre un double avantage au point de vue économique et à celui du polissage des objectifs. Un magnifique télescope a été construit par ce procédé à l'Observatoire de Marseille. Parmi les plus étonnants réflecteurs qui fonctionnent aujourd'hui, on doit citer le célèbre instrument construit par lord Rosse dans son parc de Parsonstown, en Irlande. Ce télescope, vraiment gigantesque, a plus de 17 mètres de distance focale ; le diamètre de son miroir n'a pas moins de 1m.83. Le miroir et le tube télescopique pèsent plus de 10 000 kilogrammes ; le grossissement obtenu peut être de 6 000 diamètres. C'est au moyen de ce puissant appareil que Rosse a découvert les nébuleuses, ces amas d'étoiles disséminées dans l'espace comme une poussière céleste, et qui jusqu'à lui avaient échappé à tous les regards de ses prédécesseurs.

PUITS A VENISE.

Tous ceux qui ont visité Venise connaissent ces deux belles citernes aux margelles de bronze, autour desquelles on voit se presser sans cesse, dans la cour du palais ducal, les paysannes du Frioul, qui sont les porteuses d'eau de la ville. Elles attirent les yeux par la singularité de leur costume : un chapeau d'homme en feutre noir, haut et à petits bords, une chemise de toile, un jupon noir, un pantalon serré à la cheville, et les pieds nus. Elles sont rarement



Puits dans la cour du palais ducal, à Venise. — Dessin de Freeman.

jolies, mais elles sont belles par l'attitude, quand elles portent sur leurs épaules leur deux seaux de cuivre en équilibre au bout d'un bâton.

Les margelles des deux puits ornées de sculptures, œuvres de Nicolo Conti de Venise, et d'Alberghetti de Ferrare, qui vécurent au milieu du seizième siècle, sont dignes d'admiration, comme on en peut juger par celle qui est ici représentée. La composition en est aussi heureuse que l'exécution achevée. Les ciselures ont la délicatesse et le fini des bronzes de Benvenuto Cellini ; les figures ont le relief puissant, le modelé vivant et souple des ouvrages de la renaissance italienne.

Il y a encore à Venise d'autres citernes anciennes, à margelles décorées, moins en vue que celle-ci, mais qui méritent bien qu'on les cherche et qu'on les étudie ; celle du palais Corner, par exemple, qui est du douzième siècle : elle est circulaire, couverte d'enroulements de feuillage dans le style roman, qui forment en se recourbant des arcatures tout autour ; elle rappelle certaines cuves baptismales du même temps, qu'on peut voir tant à Venise que dans les îles des Lagunes, à Murano, à Torcello. Un de ces puits, au palais Salviati, est décoré de légères colonnettes, surmontées d'arcades. Dans une autre habitation particulière, on en voit un du seizième siècle, en marbre, qui ressemble à un vaste chapiteau à feuilles d'acanthe, entre lesquelles sont sculptées des palmettes, et au-dessus, formant un rang supérieur à huit pans, huit masques de lion également séparés par des palmettes et par des cornes d'abondance. Sur un des pans est figuré un arbre dont le feuillage dessine une palmette, et aux racines pendantes duquel est attaché un écu avec une devise. Par-dessus est un large abaque dans lequel est percée l'ouverture du puits. Le tout est posé sur une plate-forme octogone sur la paroi de laquelle sont sculptées les têtes ailées de huit chérubins (1)

(1) On peut voir ce puits et celui du palais Corner dans les belles planches de l'ouvrage de M. Gailhabaud, *l'Architecture et les arts qui en dépendent*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Ces puits sont de beaux exemples de la richesse et de l'élégance que déployait dans les moindres parties l'architecture au moyen âge et à la renaissance, dans les palais de Venise.

UN TAUREAU PENDU.

Les juges du comté de Valois, en 1313, firent le procès à un taureau qui avait tué un jeune homme d'un coup de corne, et le condamnèrent, sur la déposition des témoins, à être pendu. La sentence fut confirmée par arrêt du Parlement de Paris. (Recueil des arrêts, tome VII, page 77.)

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13.

VII

Ses confidences furent interrompues par le son d'une grosse cloche qui annonçait la fin de la classe.

— Laissez l'élève Bernier, dit M. Jondelles à ma tante; il fera toujours connaissance avec les autres, et vous pourrez le reprendre à sept heures et demie, à la fin de l'étude du soir.

J'aurais bien désiré m'en aller, et remettre à une autre occasion l'honneur de faire la connaissance de ces messieurs; mais au moment où j'essayais d'attirer l'attention de ma tante, le souvenir de la première chiquenaude et la crainte d'en recevoir une seconde me rendit tout à coup immobile et muet. Je pris, tout désappointé, à la remorque du bonnet de velours brodé, le chemin de la cour où mes nouveaux confrères prenaient bruyamment leurs ébats. Ils n'étaient pas précisément aimables, mes nouveaux confrères, et il faut croire que ma personne leur déplut furieusement à première vue, car je reçus, en manière de bienvenue, autant de horions et d'injures qu'on en peut raisonnablement recevoir en une heure.

A cinq heures, la cloche sonna de nouveau, et l'on me dit qu'il fallait entrer en étude. Je ne savais pas trop ce que cela voulait dire, mais je suivis les autres qui enfilaient, en se bousculant le plus possible, un grand corridor sombre qui sentait le moisi. Si mes souvenirs sont exacts, il me semble avoir été houspillé tout le long du corridor, et avoir été projeté violemment dans une grande pièce sale, meublée de bancs et de tables en fort mauvais état.

Je fus réprimandé de ma brusquerie par un monsieur très-petit, qui portait une grande redingote râpée et des lunettes bleues avec un treillage sur les côtés. Il avait l'air d'avoir de gros yeux de mouche. Il me mit entre les mains un livre sale et déchiré où il indiqua une page que je ne regardai même pas quand il me la montra, tant j'étais fasciné par la vue de ses gros yeux d'insecte. Il s'en aperçut, et pour couper court à ma contemplation, il me dit de me placer à un coin de table, je m'y plaçai; de demeurer tranquille, je ne demandais que cela; et de lire le livre pour passer agréablement le temps de l'étude : je fis mon possible pour lire. Pendant qu'il y était, le monsieur à la trop grande redingote aurait bien dû recommander aux autres de me laisser en repos, car ils n'y semblaient guère disposés. Nous étions à peine assis depuis cinq minutes que mon voisin me demanda, en ricanant derrière sa main, si ce n'était pas moi qui m'appelais Gribouille. Je lui répondis naïvement que je ne connaissais pas la personne dont il me parlait. Le monsieur leva le nez, et me dit assez rudement de me taire. Pour me consoler de ma mésaventure, mon voisin, abritant sa figure derrière un cahier, me tira la langue, et exécuta une série de grimaces des plus variées.

Alors, je me pris la tête à deux mains, et, me mettant les deux pouces dans les oreilles, je fis tout mon possible pour comprendre le petit livre. Il me parut très-ennuyeux. J'avais beaucoup de peine à saisir le sens des mots, et je ne saisissais pas du tout la liaison des mots entre eux. Peut-être le livre était-il trop savant pour moi; peut-être étais-je trop ignorant pour lui; peut-être aussi mon attention était-elle distraite par la quantité de boulettes qui m'arrivaient de toutes parts. Le monsieur aux yeux de mouche avait beau se fâcher et donner de grands coups de poing sur sa table : rien n'y faisait; plus il criait, plus les boulettes tombaient dru aussitôt qu'il avait penché la tête sur son livre.

Il me sembla qu'il était très-malheureux, parce qu'on ne le respectait pas du tout. Moi, j'avais pitié de sa peine et de son embarras; et comme, à un certain moment, il semblait avoir fort à cœur de savoir qui lançait des boulettes, et s'exaspérait de n'en pas découvrir les auteurs, j'eus un bon mouvement. Une véritable bombe de papier mâché venait de me raser le nez et de s'aplatir sur le mur; je me levai, et je lui dis tout naïvement : — Tenez, Monsieur, c'est celui qui a des taches de rousseur, sur le second banc, qui vient de la lancer; je l'ai vu!

VIII

J'étais loin de m'attendre au tumulte que souleva une parole si simple. On criait, on sifflait, on hurlait, et les mots de « capon » et de « cafard » se croisaient en tous sens, comme les boulettes de tout à l'heure. Ils me regardaient tous et me montraient le poing. Le monsieur, contre mon attente, ne me rendit pas service pour service; il ne prit pas mon parti : je crus même remarquer qu'il était plus effrayé du tapage qu'indigné de me voir huer par l'étude tout entière. « Messieurs, messieurs, criait-il d'une voix suppliante, vous ne songez donc pas que M. le principal pourrait vous entendre! »

Il avait à peine prononcé ces mots, que la porte s'ouvrit toute grande, comme poussée par un ressort invisible. M. le principal, le chef toujours orné de sa calotte brodée, entra avec une lenteur calculée, et promena à la ronde un regard sévère et majestueux. C'est là, par exemple, que l'on aurait entendu voler une mouche.

Tous les élèves, penchés sur leurs cahiers, travaillaient avec une ardeur extraordinaire; on n'entendait que le grincement des plumes sur le papier et le frôlement des dictionnaires que l'on feuilletait. Moi seul étais resté debout, stupéfait de cet étrange changement à vue. M. le principal, après avoir savouré longuement le plaisir de causer une pareille terreur, s'adressa à moi, et me dit avec un ricanement solennel :

— Eh bien! jeune sauvage, est-ce ainsi que vous débutez dans cet établissement. Si vous croyez que nous pouvons tolérer une pareille conduite, vous êtes dans l'erreur... dans une profonde erreur! Monsieur Pesse, je vous recommande tout particulièrement ce garçon (ici, le monsieur à lunettes s'inclina humblement). Vous le prendrez d'abord par la douceur, bien entendu. Mais, s'il le faut, vous serez ferme... vous serez très-ferme!

Et pour scander ce discours, qu'il débitait avec emphase, il me frappait, à coups réguliers, le nez avec son index recourbé. En guise de point final, il m'assena une maîtresse chiquenaude, qui, cette fois, me fit pleurer pour tout de bon.

Puis, M. le principal se retira majestueusement comme il était entré. Quant à moi, je me rassis tout confus, et je

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

me cachai la figure dans mes mains, pleurant à chaudes larmes, malheureux, humilié, en proie à des sentiments de haine et de révolte, comme je ne me souviens pas d'en avoir jamais ressenti. C'était dans mon âme un mouvement fort confus; je n'y pouvais rien démêler; tout ce que je sais, c'est que je souffrais beaucoup. Je trouvais M. Jondelles féroce, M. Pesse lâche, les élèves injustes. Or, le sentiment de l'injustice est celui qui révolte le plus le cœur de l'homme, et même celui du plus jeune enfant. Je ne pouvais pas me rendre compte, ayant toujours vécu seul, de l'énorme faute que j'avais commise en dénonçant un camarade contre les lois les plus antiques et les plus sacrées du collége. Je les connus bientôt, ces lois si respectables, et je les observai plus religieusement que personne. Je reconnus plus tard aussi que M. Jondelles était plutôt sot et vaniteux que féroce; que M. Pesse tremblait comme un lièvre entre les bourrades du principal et les taquineries des écoliers; enfin, que mes camarades avaient montré à mon égard plus de malice que de méchanceté.

IX

Mais pour le moment le mal était fait, et je me sentais plein de haine contre tout le monde, et je souhaitais tout bas, en serrant les poings avec colère, d'être assez grand et assez fort pour me venger tout de suite. Comme je ne suis pas naturellement méchant, cet accès passa bien vite. Je m'essuyai donc les yeux, et je tâchai de me remettre à la lecture du petit livre ennuyeux. Il m'ennuyait toujours autant; tandis que je faisais de vains efforts pour y comprendre quelque chose, mes yeux s'égaraient à droite et à gauche; ils furent naturellement attirés vers la fenêtre. Cette fenêtre aux vitres poussiéreuses donnait sur la cour d'entrée. Par delà les vieux murs noircis, on voyait des peupliers, puis les remparts du château, les toits aigus de la sous-préfecture, la grande tour carrée autour de laquelle voltigent sans cesse des nuées de corbeaux, et le clocher de Notre-Dame.

Les douces émotions que m'avait déjà causées la vue du clocher me revinrent aussitôt. Il me sembla tout à coup que je retrouvais un visage ami au milieu de toutes ces figures hostiles, ou moqueuses, ou indifférentes. La maison de ma tante devait être là-bas quelque part, à gauche du clocher. Je ne la voyais pas, mais j'en devinais la place. Je me ressouvins alors, avec un grand soulagement de cœur et une vive reconnaissance, que l'excellente femme m'avait promis de venir m'attendre au sortir de l'étude du soir.

Bien m'en prit qu'elle n'eût pas oublié sa promesse; car les autres demi-pensionnaires, qui sortaient à la même heure, n'auraient pas manqué de me faire un mauvais parti. La présence de ma tante les tint un peu en respect; j'en fus quitte pour quelques quolibets et quelques grimaces dont la signification n'avait rien d'équivoque.

Quand j'eus mis ma main dans la main de ma tante, et que je lui eus raconté, chemin faisant, ce qui m'était arrivé, elle trouva de si bonnes paroles pour me consoler, que mon sort me parut moins misérable et ma situation moins désespérée. Le lendemain matin, quand je repris le chemin du collége, j'étais animé des meilleures résolutions. Malheureusement, mes nouveaux camarades avaient fait moins de chemin que moi dans la voie de la réconciliation.

On me reçut donc fort mal; on ne me ménagea ni les boulettes, ni les coups de règle, ni les railleries sur la forme de ma casquette et la coupe de ma blouse de deuil. Tout cela ne m'encourageait guère, et ne contribuait pas à rendre mon caractère plus aimable. Les disciples de M. Jondelles, qui, après tout, n'étaient ni meilleurs ni pires que tous les enfants du même âge, élevés dans les mêmes conditions, me tinrent rigueur assez longtemps; puis, soit pitié, soit lassitude, ils finirent par me laisser tranquille. De ces premiers temps si tristes, il ne me resta bientôt plus que le souvenir, avec le surnom de sauvage, dont m'avait affublé M. Jondelles, et la réputation d'un petit personnage désagréable et quelque peu sournois.

Il est évident que mes camarades avaient le droit de me trouver désagréable, puisque je ne leur agréais pas, et que d'ailleurs je ne savais rien faire pour cela. Mais en me déclarant sournois sans preuves, ils commettaient une faute que les hommes eux-mêmes évitent difficilement, celle de juger les gens sur l'apparence. Comme je ne sais quel personnage classique, je payais tout simplement les intérêts de ma mauvaise mine.

X

Si l'opinion de mes camarades ne m'était pas favorable, je dois déclarer en toute franchise que celle de mes maîtres ne l'était guère davantage. Soit lourdeur, négligenre ou ennui de ma part, soit manque de douceur, de savoir, de patience de la leur, je ne faisais rien qui vaille : on s'accordait généralement à dire que j'étais un triste sire. Mes bulletins de quinzaine désolaient ma tante; ses visites à M. Jondelles achevaient de la désespérer. M. le principal, qui se piquait d'une rude franchise (pas avec tout le monde cependant, je l'ai souvent remarqué), déclara que j'étais le modèle achevé du *cancre*, et qu'il fallait s'attendre à me voir faire une fin misérable.

Dans ces moments de crise, comme j'aimais beaucoup ma tante, et que j'avais le cœur déchiré de la voir si affligée et si rebutée, je prenais en moi-même les meilleures résolutions. Je me mettais au travail avec une ardeur sans pareille : malheureusement, faute d'être entretenu par quelque parole d'encouragement, ce beau feu s'éteignait bien vite. C'était le samedi qu'on donnait les notes; c'était donc le lundi que j'essayais périodiquement de dépouiller le vieil homme. Je descendais la rue du Château et je traversais la rue des Ponts, du pas d'un vaillant soldat qui marche à l'ennemi. Mais les éternelles analyses logiques et grammaticales, qui faisaient le fond de notre nourriture intellectuelle, me donnaient de véritables nausées. Je triomphais d'abord de ce dégoût, j'attaquais la difficulté de front; mais peu à peu le dégoût me revenait, un dégoût invincible; je me sentais glisser, sans pouvoir me raccrocher à rien, dans un ennui profond, et je m'y noyais. Je ne comprenais plus même ce que j'écrivais, je ne le voyais plus. J'allais devant moi sans savoir où j'allais, rêvassant, et parcourant en idée la vaste campagne qui, de loin et du fond de ce vieux bâtiment sombre, me semblait dix fois plus gaie et plus attrayante. Ma main faisait accorder machinalement l'adjectif avec le nom, et le verbe avec le sujet; mon âme était dans les hautes futaies frémissantes, parmi les fougères; je m'étendais sur l'herbe fraîche qui sentait si bon, je suivais parmi les joncs et les grandes herbes aromatiques le bord de notre jolie petite rivière de Genillé.

Puis, tout d'un coup, la cloche sonnait; ma copie n'était pas finie, ou bien elle était horriblement griffonnée et pleine de fautes, toujours les mêmes. D'autres fois, c'étaient des exercices à n'en plus finir sur la formation du pluriel dans les noms. J'ai lu depuis qu'on reproche à la langue française d'être pauvre : je la trouvais alors dix fois trop riche et toute pleine de mots étranges dont on ne daignait pas seulement nous expliquer le sens et qu'il fallait apprendre par séries interminables. Ces jours-là encore c'en était fait de moi; et la forêt et les clairières, et les landes toutes pleines de serpolet et de bruyères roses,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

se mêlaient à tout cela et produisaient dans ma tête un chaos épouvantable.

Les notes étaient toujours au-dessous de la moyenne, et le maître indigné m'envoyait à genoux dans quelque coin obscur, pour n'avoir pas su dire à propos que *a est long dans* pâte *et bref dans* patte ; que *u est long dans* flûte *et bref dans* culbute. Les mots dont je ne connaissais pas le sens me mettaient l'esprit à la torture, et me semblaient tout pleins d'augustes mystères ; ceux que je comprenais me jouaient bien d'autres tours. Car, malgré moi, mon esprit, qui a naturellement horreur des choses abstraites, y attachait toujours quelque histoire qui emmenait encore une fois mon esprit vagabonder à travers mon village.

Le jour où ma grammaire m'apprit officiellement la quantité de *a* dans *pâte* et dans *patte*, et celle de *u* dans *flûte* et *culbute*, j'obtins à la récitation la note *zéro*. Le mot *patte* m'avait remis en mémoire une vieille patte de lièvre que mon père avait sur son bureau, et qui lui servait à balayer la poussière bleue dont il saupoudrait ses lettres et ses ordonnances. Je m'en étais servi souvent comme d'un blaireau pour me frotter les joues et le menton, que je rasais ensuite avec un coûteau à papier. Le mot *pâte* me fit penser au père Thoré, le boulanger de Genillé, que je vis un soir par sa porte ouverte, se débattant dans la pâte, et poussant de lamentables gémissements. On disait dans le village que quand il était gris il battait sa femme ; je crus qu'il assommait la pauvre créature. Mon père me fit entrer pour me désabuser, et me montra par occasion ce que c'est que la pâte dont on fait le pain.

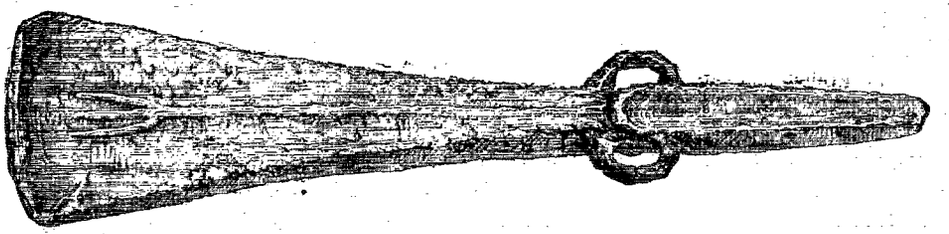
Rien qu'à prononcer le mot *flûte*, je songeais au percepteur qui, les soirs d'été, laissait sa fenêtre ouverte, tandis qu'il remplissait tout le village des sons plaintifs de sa flûte. Je ne sais pourquoi ces sons plaintifs s'associaient dans mon esprit à l'odeur des sureaux et des acacias, et au chant lointain des grenouilles dans les marais de Besmes. Et je vagabondais ainsi d'un souvenir à l'autre, sans plus songer à l'heure que si elle n'eût pas dû ramener la classe et l'expiation.

Quand cela commençait, cela ne voulait plus finir ; j'étais donc incapable d'apprendre, et par conséquent de réciter deux mots seulement de ma leçon, et je rentrais le soir chez ma tante, honteux, confus, et surtout bourrelé de remords. *La suite à la prochaine livraison.*

HACHE AU TRIDENT.

Le marquis de Migieux, possesseur du château de Savigny, avait réuni, dès l'année 1789, une collection très-riche, dit-on, d'armes en silex qu'il faisait remonter à l'époque des Celtes, c'était alors une rareté. Rien n'est plus répandu aujourd'hui que ces collections d'armes ou d'ustensiles en silex ou en bronze, désignés sous le nom encore assez vague d'objets appartenant aux temps antéhistoriques.

Pour ne nous occuper ici que d'une seule espèce de ces objets, remarquons qu'il n'y a pas une grande variété dans la configuration des armes en bronze que l'on fabriquait à l'aide de moules dont on rencontre aujourd'hui d'assez nombreux spécimens (1). C'est ce qui recommande à l'attention la hache de bronze que représente notre gravure.



Hache au trident en bronze trouvée en Espagne (deux tiers de la grandeur).

elle offre en effet une particularité dont la singularité n'a pas échappé aux archéologues : elle porte sur l'une de ses faces un trident. Cette arme a été trouvée, il y a une vingtaine d'années, dans la province des Asturies, non loin de *Pola de Lena*, où existe encore une fabrique d'acier dirigée alors par un savant minéralogiste, nommé Adrien Paillette.

Dans une des fréquentes excursions qu'il faisait au sein des montagnes, M. Paillette explora un jour une vaste caverne dont l'entrée semblait inconnue à ses guides, et qui avait été évidemment dans les temps antiques le centre d'une vaste exploitation. Ce fut là qu'il recueillit une quantité prodigieuse de ces *celtæ* portant la marque distinctive que reproduit notre gravure.

Par une rencontre heureuse, l'ancienne découverte de M. Paillette au sein des montagnes des Asturies coïncide avec celles qui ont été faites en 1871, dans les Pyrénées (1). Entre Salies de Béarn, Dax et Bayonne, c'est-à-dire dans la région ouest de la chaîne des Pyrénées, on a trouvé des habitations lacustres dont le plancher, très-artistement construit, dénotait l'emploi de haches en métal. M. F. Garrigou, l'auteur de la note soumise à l'Institut, suppose que l'outil dont on avait fait usage pour travailler les poutres était en fer ; mais il n'affirme rien à ce sujet. Après avoir constaté l'étendue immense de ces habitations lacustres, où le bois a été si habilement travaillé (elles s'étendent, dit-on à plusieurs hectares), l'auteur de cette intéressante communication termine son rapport ainsi :

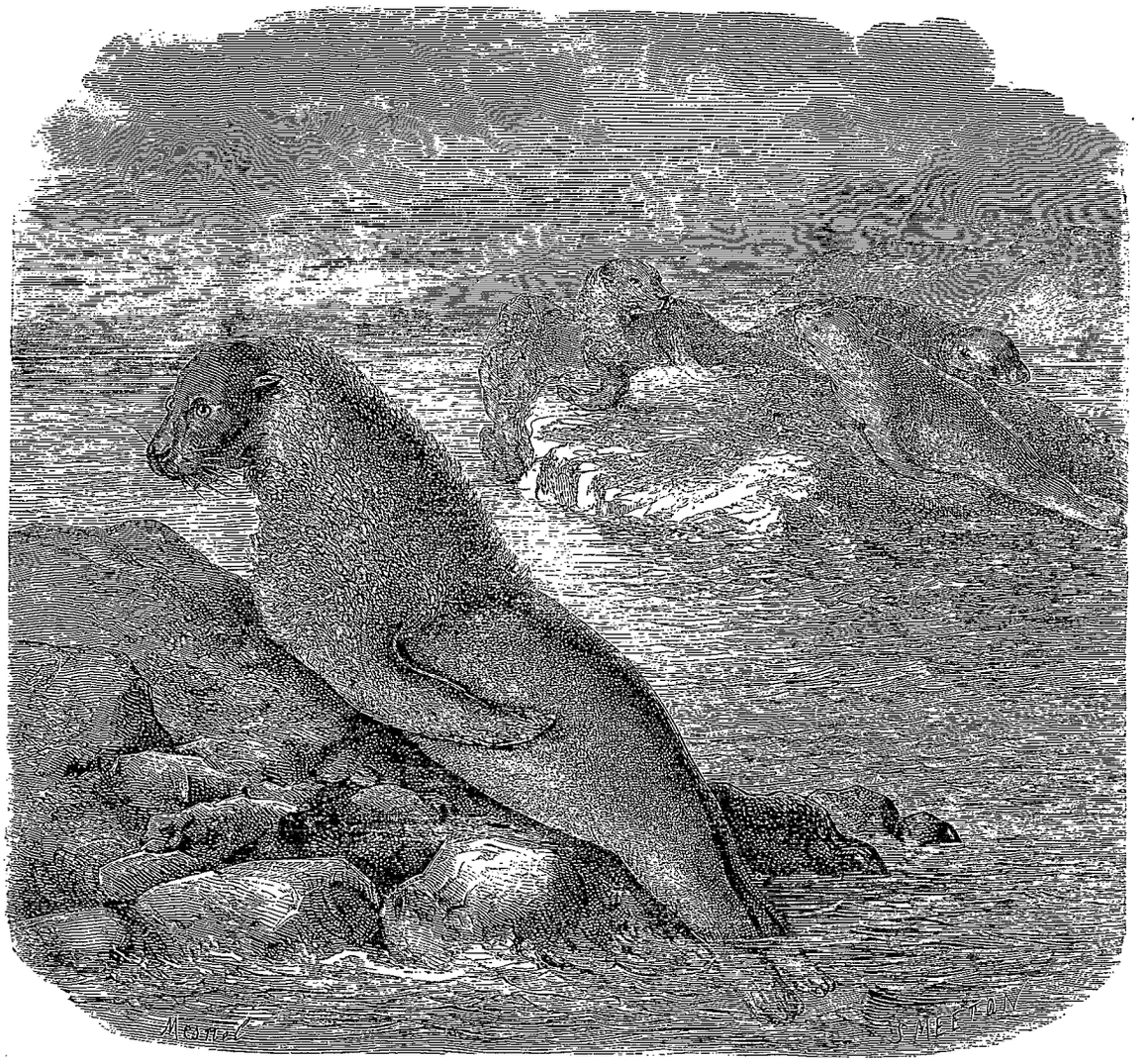
« Je me résumerai en disant : Les vallées pyrénéennes, ainsi que tout le bassin sous-pyrénéen, ont eu leurs peuples lacustres, occupant en même temps, sans doute, et surtout à l'époque des métaux, une étendue de pays énorme, entre la Méditerranée et l'Océan, depuis Bayonne et Dax, jusqu'aux limites orientales des Pyrénées. Ces peuples ont été précédés dans l'occupation des lacs par d'autres populations qui ne connaissaient pas encore les métaux. Le pays qu'occupaient ces peuples est également couvert de tumuli. »

(1) Voy. *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, par MM. les secrétaires perpétuels, tome LXXIII, p. 1221.

(1) Voy., entre autres ouvrages où sont représentées ces armes celtiques, l'*Histoire de France depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, par Henri Bordier et Édouard Charton, t. Ier, p. 19, et le livre de sir John Lubbock, *l'Homme avant l'histoire étudiée d'après les monuments*, traduit de l'anglais par Ed. Barbier. Paris, 1867, 1 vol. in-8 de 512 pages, avec 156 figures intercalées dans le texte.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'OTARIE AUSTRALE.



L'Otarie australe. — Dessin de Mesnel.

Les phoques sont des carnassiers quadrupèdes; mais comme la natation est chez eux une des plus importantes fonctions de la vie, leurs membres sont enveloppés de peau afin de leur servir de nageoires. Si l'on songe à la difficulté qu'offre l'observation dans le milieu où vivent ces animaux très-farouches, on comprendra comment il se fait que la classification des *phocidés* soit l'une des plus difficiles dans celle des mammifères, et leur histoire une des moins connues. Cuvier, en 1826, sépara ces animaux en deux grandes familles : les *phoques à oreilles* ou *otaries*, et les *phoques sans oreilles* ou *phoques proprement dits*.

Le *lion des Aucklands*, que nous représentons, est une otarie, et doit porter, ce nous semble, le nom d'*Otaria australis* (Quoy et Gaimard).

Cette otarie avait été observée plusieurs fois pendant l'expédition au pôle sud de l'amiral Dumont d'Urville, avant que M. Raynal, qui, avec quelques compagnons d'infortune, resta vingt mois abandonné sur ces îles inhospitalières, n'ait eu que trop l'occasion de la mieux connaître. Ces malheureux naufragés vécurent tout ce temps de la chair peu délicate, hélas! du *lion marin austral*, ainsi qu'ils l'appelaient.

« L'otarie australe, disait avant eux M. Paul de Saint-Martin, n'a que 2m.50, en moyenne, de longueur. Sa tête est petite, mais ses membres antérieurs sont fort longs et permettent à l'animal, quand il veut marcher, de soulever tout son corps dans une position oblique, ce qui lui donne l'air d'un impotent traînant la partie postérieure de son corps. Cela ne l'empêche pas d'avoir les mouvements très-vifs, et je puis l'affirmer d'après celui que nous avons eu à bord, qui nous a tant fait courir sur le pont de l'*Astrolabe*, et qui, s'il n'avait eu la gueule attachée, aurait très-bien cherché à mordre. Ces lions marins vivent sur la côte, au milieu des fucus dont ils se nourrissent ainsi que de poissons. Ils aiment, lorsqu'il fait beau, à se reposer à terre, où il n'est pas extraordinaire de les rencontrer, à cent ou deux cents pas du rivage, dans des endroits qui sembleraient devoir être, pour eux, tout à fait inaccessibles. »

« A l'arrivée des naufragés, dit M. Raynal, les lions marins étaient très-nombreux, et, quand le temps était mauvais, — et il l'est presque sans relâche dans ces régions, — ces animaux, après avoir nagé tout le jour dans les eaux de la baie et s'y être repus de poisson, allaient se réfugier pour dormir parmi les grandes herbes ou dans les épais fourrés qui couvraient le littoral. Quand on les surprenait endormis, un coup de bâton entre les deux yeux les tuait facilement; mais si le coup portait à faux,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

l'animal entrait en fureur, et il devenait dangereux de se trouver sur son passage quand il regagnait la mer.»

Peu après, soit par suite de la chasse incessante que leur faisaient ces malheureux qui n'avaient point d'autre nourriture, soit par toute autre cause, les otaries devinrent rares; la famine menaçait les naufragés.

« Un jour, l'estomac creux et les mains vides, nous retournions au logis, où nous avions hâte d'arriver avant la nuit. Nous marchions en silence : tout à coup mon compagnon s'arrête brusquement, et, me frappant sur l'épaule, il me fit observer un petit remous dans la mer. Presque au même instant, nous vîmes apparaître au-dessus de l'eau la tête d'un lion marin : c'était un vieux mâle. Lorsqu'il eut *soufflé*, il ne replongea pas. Nageant tout doucement à la surface et parallèlement au rivage, il était évident qu'il cherchait où il pourrait aborder : nous nous blottîmes derrière un rocher. Sortant de l'eau sans hésiter, le lion se dirigea immédiatement de notre côté. A mi-chemin, cependant, il s'arrêta. Son odorat, d'une subtilité extrême, l'avertissait d'un ennemi. Respirant bruyamment, il laissa échapper de sa vaste poitrine un grondement sonore et prolongé qui se changea en un rugissement de défi dès qu'il nous eut aperçus. Son œil flamboyait; ses babines relevées montraient de formidables canines; il tenait sa crinière hérissée, et de temps en temps imprimait à son corps une sorte de vibration qui dénote, chez ces animaux, le paroxysme de la fureur...

« Mon bâton à la hauteur de mon épaule, je l'attendais de pied ferme. Ayant manqué l'endroit vulnérable, je ne pus éviter d'être mordu qu'en me jetant brusquement de côté : en un instant, mon gourdin saisi par le monstre fut réduit en éclats... Alick fut plus heureux que moi : comme l'animal allait se jeter sur lui pour retourner à la mer, d'un seul coup bien appliqué il l'étendit roide sur la plage. »

GOUVERNEMENT.

La plus grande des impostures, dit Xénophon, est de prétendre gouverner les hommes lorsqu'on n'en a pas la capacité.

S'il y avait, dit Bossuet, une ville où tous les hommes fussent bons, on se battrait pour ne pas conduire, avec le même empressement que l'on fait maintenant pour gouverner. Car il n'y a point d'homme assez insensé qui n'aime mieux qu'on pourvoie justement à tous ses besoins, que de se faire des affaires en se chargeant de subvenir à ceux des autres.

LA PREMIÈRE SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE.

La première société d'agriculture française fut fondée dans l'année 1757, en Bretagne; elle portait dans ses règlements cet article remarquable :

« Quand une pratique aura été reconnue bonne, chaque associé, dans son district, s'attachera à la répandre en l'éprouvant lui-même, en engageant ses amis à la suivre, et surtout en démontrant aux agriculteurs les avantages qui en résultent. »

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13, 22.

XI

J'étais absolument persuadé que cette maudite grammaire me rendrait fou. Il me semble, quand j'y repense, que si nos maîtres avaient été plus instruits, plus ingénieux ou seulement plus patients, nous aurions pu apprendre davantage, sans tant de larmes et de punitions. Mais M. Jondelles, homme économe, rognait sur le traitement de *ses* professeurs comme sur tout le reste. C'était là sans doute une des heureuses réformes qu'il se vantait d'avoir introduites. Dans de pareilles conditions, nous ne pouvions compter sur la fleur de l'Université. Nos maîtres, abreuvés de déboires, dans une situation fausse et pénible, en donnaient à M. Jondelles juste pour son argent. Ils prenaient donc leur besogne en dégoût, et s'en acquittaient à la grâce de Dieu, sans se donner la peine de nous expliquer ce que nous ne comprenions pas.

Quand nous récitions certaines leçons dans lesquelles le sens est important, ils exigeaient le strict mot à mot du livre, parce que cette méthode fort commode ne demande pas, de la part du maître, d'autre soin que celui de suivre des yeux, pendant que son esprit vagabonde ailleurs ou sommeille doucement. C'est pour la même raison que nous faisions une si furieuse consommation d'analyses grammaticales. L'analyse est un devoir facile à donner, long à faire, et qui peut se corriger pendant que l'on songe à toute autre chose.

Les jours succèdent aux jours, les semaines aux semaines, avec une monotonie désespérante. Après la grammaire, vient l'histoire, que nous apprenons dans le livre de M. Jondelles. Si ce n'était manquer de respect à M. le principal, je me risquerais à dire que son livre est bien sec et bien aride. Après l'histoire, la géographie, que, par raison d'économie, nous apprenons sans atlas. Puis, voilà que je commence le latin : c'est bien un autre ennui. Je me rappelle encore la terreur et le désespoir que m'inspira le fameux *tableau synoptique des cinq déclinaisons*. A cinq chiquenaudes par déclinaison, cela fait vingt-cinq chiquenaudes, plus l'affront cinq fois répété d'aller à genoux dans un coin, plus une menue monnaie d'épithètes désagréables, et pour bouquet de ce feu d'artifice un bulletin de si mauvais augure, que je songeai un instant à me jeter dans l'Indre au lieu de le rapporter à ma tante. Je fus arrêté par cette seule réflexion, que cela lui ferait encore plus de peine que la lecture d'un mauvais bulletin.

Les versions, je m'en tirais encore, et tant bien que mal j'en devinais à peu près le sens. Mais les thèmes! c'était à croire que j'étais ensorcelé. Comme le personnage des contes de fées qui ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'il en sortît une couleuvre ou un crapaud, je ne pouvais écrire un mot de latin qui ne fût une lourde faute. « Dans les thèmes de Bernier, disait un de mes professeurs, tout ce qui n'est pas barbarisme est solécisme, et tout ce qui n'est pas solécisme est barbarisme : le reste est correct! » Le bruit courut parmi les maîtres que je m'applique à mal faire, que c'est sournoiserie et calcul de ma part. Comme les singes, qui s'obstinent, dit-on, à ne pas parler afin d'être dispensés de travailler, Bernier s'obstine à mal faire les thèmes pour se faire dispenser du latin.

J'affirme que je fais de mon mieux; on m'appelle menteur, et cependant je ne mens pas. Je me pique au jeu, je fais des efforts incroyables; mais cette nausée que m'ont déjà causée les analyses me revient et paralyse tous mes efforts. Plus je réfléchis sur les règles compliquées de la syntaxe latine, plus je m'embrouille et moins je les comprends. Si j'hésite entre deux tournures, je ne sais jamais à coup sûr laquelle est la bonne; de guerre lasse, je m'abandonne au hasard, qui décide presque toujours contre moi.

Mes camarades, aidés de leurs parents ou de leurs répétiteurs, ou plus intelligents, ou doués d'une meilleure mémoire que moi, se tirent à peu près d'affaire; moi,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

jamais. On dit autour de moi que je m'abrutis : je suis disposé à croire que c'est vrai. Quand je commence un devoir, je sais, à deux ou trois près, le nombre de chicanes qui m'en reviendront. Cela ne m'encourage guère. J'y perds mon latin (ce n'est pas bien difficile n'en ayant pas beaucoup à perdre); mon caractère s'aigrit, je le sens, cela m'est bien égal; à force de m'entendre dire que je suis sournois, il me semble que je le deviens un peu.

XII

Cependant les maîtres succèdent aux maîtres, comme les ennuis aux ennuis. Il faut croire que nous étions de bien tristes écoliers, puisque les professeurs, à peine arrivés, n'avaient plus d'autre souci que de repartir au plus vite. Ou bien il faut croire que nos maîtres étaient de pauvres maîtres, et que M. Jondelles ne pensait pas pouvoir, expérience faite, laisser trop longtemps entre leurs mains les destinées intellectuelles et morales de la jeunesse lucéenne et l'avenir de la cité. Ou bien encore M. Jondelles, l'homme de la douceur et de la fermeté, montrait à ces messieurs plus de fermeté que de douceur, et voulait leur faire faire beaucoup de besogne pour peu d'argent. Quoi qu'il en soit, les professeurs se succédaient à intervalles inégaux, mais toujours assez rapprochés, et nos études, les miennes en particulier, s'en ressentaient terriblement. Les uns partaient sans rien dire, les autres se fâchaient en partant, d'autres disparaissaient si subitement que nous nous demandions avec curiosité ce qu'ils pouvaient bien être devenus.

Le devoir, dicté la veille par un professeur chauve qui prisait à outrance, était corrigé le lendemain par un nouveau venu chevelu comme Absalon, et tout parfumé de l'odeur de la pipe. J'en ai vu de grands, de petits, de minces, d'énormes, de bruns, de blonds; mais je n'en ai jamais vu de contents. Si différents qu'ils fussent les uns des autres, il est un point où ces messieurs se rencontraient tous, le dégoût de leur besogne. Et moi, je leur ressemblais à tous par le dégoût que me causait la mienne. Penché sur mon pupitre, je rêvais quelquefois à tout cela; je me demandais si tous les petits garçons de mon âge étaient condamnés au même ennui; si dans toutes les villes de France il y avait un collége avec un principal solennel, et des maîtres dégoûtés de leur métier.

Il n'y avait qu'une seule diversion agréable à mon ennui. Pendant l'étude, je regardais le clocher de Notre-Dame aussi longtemps que je pouvais le regarder sans m'exposer à être réprimandé : je l'aimais de plus en plus, d'abord parce que j'y attachais déjà des souvenirs, et puis parce qu'il faisait naître dans ma pauvre tête des idées qui étaient en dehors et au-dessus de nos misérables préoccupations de tous les jours. Invariablement, comme au premier jour, la vue du clocher me faisait penser à la petite maison de ma tante, qui était auprès. Je ne songeais plus dès lors qu'au moment où je reprendrais, le soir après l'étude, la direction du château. Ma tante était si bonne pour moi! Elle ne pouvait pas, il est vrai, m'aider à sortir de la situation d'esprit pénible et embarrassée où je me trouvais; mais je sentais qu'elle m'aimait de tout son cœur, quoique je ne fusse guère aimable, et je lui savais plus de gré que je ne pouvais le lui faire comprendre, de m'être attachée malgré tous les mauvais bulletins que je lui apportais, et les déconvenues que je lui causais sans cesse.

La vieille bonne, Lisabeth, m'aimait aussi, je ne sais vraiment pas pourquoi. Elle m'inspirait bien, il est vrai, une certaine terreur, parce qu'elle avait de petits yeux bleus très-sévères, un grand nez aquilin, et un soupçon de barbe grise au menton; mais elle écoutait avec intérêt le récit de mes malheurs, s'indignait contre l'injustice des maîtres et la méchanceté des élèves, et ces témoignages de sympathie me rendaient quelque courage. De plus, il était rare qu'elle ne trouvât pas quelques bonnes paroles et quelques bons conseils. Pour tout le monde, excepté pour ces deux excellentes femmes, j'étais un personnage désagréable, destiné à végéter toute ma vie et à ne jamais faire honneur ni à ma feue famille ni à mon pays. C'était comme un refrain, je m'y étais habitué. Je trouvais parfois, en mon âme et conscience, la prophétie un peu sévère; mais j'étais persuadé qu'au fond elle était juste, et que fatalement elle s'accomplirait de point en point.

XIII

Quelque temps après mon arrivée chez ma tante, un jour que je me trouvais seul avec elle, je lui avais demandé qui est-ce qui avait bâti l'église de Notre-Dame et son clocher. Cette question me trottait depuis deux ou trois jours par la tête. Ma tante me déclara nettement qu'elle n'en savait rien. Cela me surprit un peu, car j'avais toujours cru jusque-là que les personnes un peu âgées savent tout. Deux ou trois jours après, comme j'étais dans la cuisine avec Lisabeth, je lui posai la même question. Elle me répondit que cette église était très-vieille, très-vieille, et qu'elle avait été bâtie, « du temps de la révolution, par les anciens Romains. » Comme je n'avais aucune idée de la révolution ni des anciens Romains, je n'entrevis pas même l'épouvantable anachronisme que Lisabeth venait de commettre avec la plus parfaite tranquillité d'esprit. Tout fier d'en savoir si long, je saisis la première occasion de me faire honneur de mon érudition nouvelle. Je revenais un soir du collége avec mon camarade Pointel. Son père, le docteur Pointel, l'accompagnait. Tout à coup, le démon de la vanité me poussant, je dis à Pointel, de façon à être entendu de son père :

— Tu vois bien cette église? Sais-tu quand et par qui elle a été bâtie?

Il dit que non, et ajouta même que cela lui était bien égal, ce qui, par parenthèse, me scandalisa fort.

— Eh bien, repris-je d'un ton doctoral, en surveillant du coin de l'œil la contenance du docteur Pointel, cette église a été bâtie du temps de la révolution, par les anciens Romains.

Le médecin se mit à rire et me demanda de qui je tenais ce beau renseignement.

Je rougis comme un petit coq, et je répondis que je le tenais de Lisabeth, qui n'était pas une menteuse.

— Je ne dis pas, mon petit ami, que Lisabeth soit une menteuse; mais en parlant d'une chose qu'elle ignore, elle s'est trompée. Quand tu voudras te renseigner sur la cuisine, tu pourras en toute confiance consulter Lisabeth; mais quand tu voudras éclaircir un point historique, tu feras bien de t'adresser à ton professeur d'histoire.

Je ne dis rien de tout cela à Lisabeth, de peur de lui faire de la peine, et je gardai toute l'humiliation pour moi. Je résolus de suivre le conseil de M. Pointel, et, un jour que notre professeur était d'assez bonne humeur, je me risquai en tremblant.

Le professeur était un gros petit monsieur bien rouge et très-irascible. Il devint cramoisi jusqu'aux oreilles, et me fit des yeux terribles, comme si je lui avais dit quelque grosse impertinence. Puis, reprenant peu à peu son sang-froid, il se moucha, et me dit d'un ton de sarcasme :

— Je vous vois venir avec vos questions saugrenues. Pourquoi interrompre la classe pour demander ce que tout le monde sait, vous aussi bien que les autre!

Les autres riaient, mais c'était bien pour le plaisir de rire,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

car je suis bien sûr qu'ils n'en savaient pas plus que moi sur l'église Notre-Dame. La colère déraisonnable du professeur me fit même soupçonner qu'il n'était pas là-dessus mieux renseigné que nous. On riait cependant, et au milieu de la rumeur, j'entendais se détacher les mots. « Poseur! » et « C'est bien fait! »

J'étais déjà bien assez confus, lorsque le professeur m'acheva en me demandant quel rapport ma sotte question avait avec la chronologie des empires orientaux que nous étions en train de ressasser.

— Savez-vous seulement, reprit-il, au milieu des rires complaisants de toute la classe, la date de Nabuchodonosor? — Non? Eh bien, commencez par apprendre les choses utiles; ensuite... ensuite... ne faites plus de sottes questions.

Quand il me vit pleurer, il s'adoucit subitement, car ce n'était pas un méchant homme. Il ignorait évidemment le premier mot de ce que je lui demandais; et même cette chose si utile, la date de Nabuchodonosor, il ne l'aurait pas citée triomphalement, comme il le fit, s'il n'avait pas eu le livre sous les yeux.

Il gourmanda sévèrement ceux qui continuaient à se moquer de moi. Je ne lui sus, je l'avoue, aucun gré de cette sorte de réparation qu'il m'offrait aux dépens du prochain. J'étais sûr qu'il avait eu tort de se mettre en colère, et que ma question n'avait rien d'impertinent. Il n'avait pas osé dire : « Je ne sais pas. » Il avait craint un moment d'être pris en flagrant délit d'ignorance. Remis d'une alarme si chaude, il faisait le bon prince, et me protégeait contre les moqueries de mes camarades, après les avoir lui-même excités pour mieux couvrir sa retraite ou plutôt sa déroute. Il vit bien à mon air que je l'avais deviné, et me nota dans son esprit comme un de ces élèves dangereux qui ne songent qu'à faire des questions ridicules pour compromettre le professeur.

La suite à la prochaine livraison.

HOTEL DU GOUVERNEMENT A SAIGON

CAPITALE DE NOS ÉTABLISSEMENTS EN COCHINCHINE

Un spirituel correspondant du *Tour du monde* disait naguère : « La Cochinchine est à la Chine ce que la Belgique est à la France », et d'un mot il pouvait faire assez bien saisir ce qu'on pouvait s'attendre à rencontrer dans notre nouvelle colonie, voisine d'un État qui n'a pas moins de trente-cinq millions d'habitants appartenant à des nationalités diverses. On comprendra aisément l'importance de nos nouvelles possessions, quand nous aurons dit que la superficie totale des provinces françaises est de 22 380 kilomètres carrés, sur laquelle il faut compter 7 500 mètres carrés pour la seule province de Saigon (1).

La ville de Saigon, tombée au pouvoir de l'amiral Rigault de Genouilly le 17 septembre 1858, est bâtie à 55 mètres de la mer. Elle est située par 104° 21′ 43″ de longitude est, et par 10° 46′ 40″ de latitude nord. Elle n'avait pas moins de 7 kilomètres de longueur, il y a peu d'années, sur 5 kilomètres de largeur. Vingt mille Asiatiques formaient alors la plus grande partie de la population.

Voici, du reste, ce qu'on écrivait vers 1866 sur la capitale de notre nouvelle colonie :

« Saigon formait autrefois une agglomération de plus de quarante villages, représentant une population d'au moins cinquante mille âmes. Dès le début de notre expédition, tous ces villages, à l'exception d'un seul, celui de Choquan, ont été détruits par l'ennemi, qui ne voulait nous laisser que des ruines. Depuis cette époque, onze autres villages se sont formés autour de nous et sous notre protection. Ces douze villages comptent 830 hommes inscrits, ce qui représente approximativement 8 000 âmes.

» Quant à la ville européenne, qui renferme la citadelle, la demeure du gouverneur, les bureaux de l'administration, les casernes, l'hôpital militaire, l'église, l'arsenal, etc., elle est comprise entre le fleuve à l'est, l'arroyo (1) chinois au sud, l'arroyo de l'Avalanche au nord, et les territoires concédés aux villages annamites au sud-ouest. Elle contenait, au 1er janvier 1865, 557 Européens, 600 Malabares, 12 000 Chinois, sans compter les troupes de la garnison et les équipages des navires et bateaux sur rade.

« Le plan de Saigon, arrêté le 10 mai 1862, a été exécuté en grande partie. On a tracé et empierré des rues nombreuses et larges qui représentent un développement de 30 kilomètres, ouvert ou approfondi des canaux, jeté des ponts, entrepris des quais, remblayé des marais; édifié une église, un hôpital, des maisons en pierre; construit un bassin de radoub de 53 mètres de longueur et de 4 mètres de profondeur; enfin, on termine un dock flottant qui pourra recevoir les navires du plus fort tonnage. »

Il y a tout au plus cinq ans que ces lignes ont été écrites, et il suffit de consulter l'excellent Annuaire de la Cochinchine (2), qui vient de paraître à Saigon sous l'administration du brave contre-amiral Dupré, pour se faire une idée exacte des améliorations progressives qui se sont succédé dans notre colonie. Des constructions notables de plus d'un genre ont été édifiées dans la cité européenne, et, ce qui vaut mieux, des institutions essentielles y ont été fondées. Il y a des hôpitaux, des salles d'asile, des écoles où sont reçus avec empressement les jeunes indigènes, et l'on se fera une juste idée de ce que ces dernières institutions pourront produire dans l'avenir, quand on saura que les dix-neuf écoles qui sont maintenant en pleine activité ne renferment pas moins de 790 élèves.

Ce chiffre est éloquent, sans doute; mais on en pourrait grouper ici facilement plusieurs autres, qui attesteraient les solides espérances que donne la colonie. Pour en offrir quelques-uns, même sans commentaires, aux méditations du lecteur, nous rappellerons que du 1er janvier 1870 au 1er janvier 1871 il est entré dans le port de Saigon 551 navires au long cours, tandis qu'il en est sorti 554. Nous faisons ici abstraction du cabotage, qui se montre plus actif que jamais. Cette activité de la marine, unie à celle des travaux agricoles, dont nous épargnons les détails au lecteur, a produit à l'administration, pour l'année 1869, 8 322 559 fr. 19 c. de recettes, tandis qu'il y a eu une légère diminution en 1870, qui offre seulement le

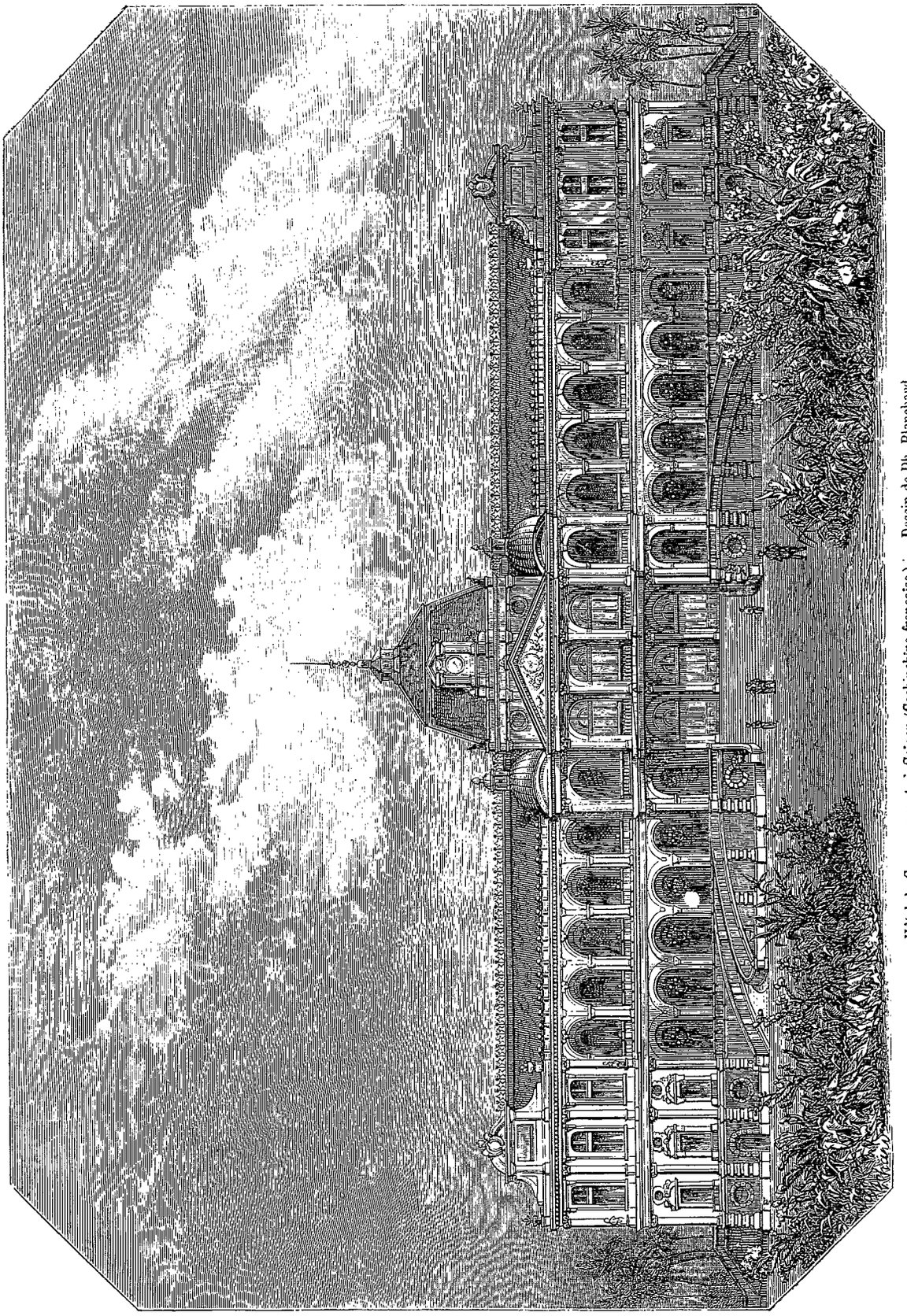
(1) Comme source officielle, voy. les Notices sur les colonies françaises publiées par le gouvernement, année 1866, p. 539. Nous indiquerons également, à ceux qui voudraient avoir des notions générales sur l'empire d'Annam, quelques ouvrages récemment publiés, tels que les livres suivants : *Tableau de la Cochinchine*, rédigé sous les auspices de la Société d'ethnographie, par MM. E. Cortambert et L. de Rosny; — L. de Grammont, *Onze mois de sous-préfecture en basse Cochinchine;* 1863, in-8; — *les Ports de l'extrême Orient*, 1869, par le docteur A. Benoît de la Grandière; — *Cochinchine française*, par Ch. Lemire; 1869; — et enfin les *Dialogues cochinchinois*, publiés en 1871, avec l'indication des monnaies, des poids et mesures, des divisions du temps, par M. Abel des Michels, professeur au collége de France; — M. Barbié du Bocage a publié une Bibliographie annamite en 1867.

(1) On désigne sous ce nom espagnol et portugais un petit cours d'eau.

(2) *Annuaire pour la Cochinchine française*, année 1871; Saigon, Imprimerie nationale, brochure in-8. Ce précieux travail s'adresse par sa composition aux Européens, aux indigènes et aux Chinois. Les divisions du temps y sont marquées selon les calculs adoptés par les trois races.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

chiffre de 8 053 689 fr. 10 c. Un compte qui n'est pas officiel fait monter la recette de 1871 à 9 500 000 fr. De nouveaux renseignements nous prouvent qu'elle pourra atteindre 12 millions d'ici à quelques mois. L'exportation du riz, cette année, atteindra 350 000 tonneaux; elle aura employé plus de 600 navires, parmi lesquels on en



Hôtel du Gouvernement, à Saïgon (Cochinchine française). — Dessin de Ph. Blanchard.

compte de très-grands. Cette exportation représente une somme de 90 millions. On voit tout ce que l'on peut attendre d'une si récente acquisition.

Mais ce n'est pas à propos d'un monument qu'on peut multiplier ces sortes de considérations. Elles servent néanmoins à faire comprendre l'importance qui s'attache à certains édifices, surtout lorsqu'ils doivent parler aux yeux et frapper par leur masse imposante l'esprit des Asiatiques.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

C'est le 23 février de l'année 1868 que le vice-amiral de la Grandière, gouverneur commandant en chef de la colonie, posa la première pierre du nouveau palais. Le jeune architecte, M. Hermitte, qui en avait donné le plan, n'en était pas à son coup d'essai. Venu de bonne heure dans le pays d'Annam, puis s'étant fixé en Chine, il avait commencé à Canton la construction en granit de la vaste cathédrale, dont l'édification complète exigera peut-être beaucoup d'années. Ayant perdu par suite de la guerre les immeubles qu'il avait acquis, le malheureux artiste avait abandonné ses travaux commencés et s'était réfugié en Cochinchine. C'est là que sa trop courte carrière devait finir; il y est mort en 1870. M. Codry lui a succédé.

Préoccupé sans doute par les souvenirs que lui laissait le pays natal, l'architecte du palais de Saigon n'a pas montré beaucoup d'originalité dans sa conception première. Il est curieux toutefois de voir qu'au moment où un affreux incendie prive Paris de l'édifice imaginé primitivement par Philippe Delorme, l'image assez fidèle des Tuileries se produit à l'extrémité du monde asiatique.

Le palais des gouverneurs de la Cochinchine française s'élève à l'angle de la route de la ville chinoise et du boulevard de Saigon. Il n'a pas moins de 80 mètres de façade, et il est placé au milieu d'un rectangle qui a 450 mètres sur un de ses côtés, et 300 mètres sur l'autre. Huit routes principales partant de la place qui entoure le palais vont rejoindre le chemin qui fait le tour du parc; elles laisseront entre elles huit espaces dont sept formeront le parc; le huitième occupera la place à peu près circulaire qui sépare la grande grille d'entrée du perron. L'Annuaire dont nous venons de signaler l'apparition récente n'en parle point; néanmoins on y lit une phrase qui motive suffisamment l'étendue que l'on a donnée à ce vaste édifice. « L'usage a conservé à la Cochinchine française la division des provinces comme sous le régime annamite; mais cette dénomination n'emploie plus aucune administration spéciale ou particulière à chaque province. L'administration émane tout entière de Saigon. »

Il ne faut pas oublier non plus que si la population européenne de notre colonie ne montait, il y a trois ans, qu'à 585 habitants, celle des Asiatiques s'élevait à 1 183 913 individus des deux sexes, donnant lieu à de nombreuses affaires administratives. Ce palais, où une vaste salle de réception et certains bureaux étaient indispensables, a dû être construit sur de larges proportions. Nous savons par des nouvelles récentes qu'on plante en ce moment les jardins. La surface exacte du parc est de 13 hectares. On creuse à l'heure qu'il est une vaste citerne, destinée à fournir journellement au palais 500 litres d'une eau exempte d'impuretés. La question consiste aujourd'hui à décider si l'on formera une vaste pelouse ou bien une pièce d'eau devant l'espace qui sépare la grille d'entrée du perron. Cet espace n'a pas moins de 200 mètres de longueur.

L'OISEAU DE LA VIERGE,

MOUCHEROLLE DE BOURBON

(MUSCICAPA BORBONICA).

Le nom est charmant; l'oiseau n'est pas aussi joli que son nom. Il appartient à l'ordre des passereaux. C'est un chanteur mélancolique qui clôt par quelques notes plaintives la fin des belles journées; il meurt en captivité.

On ne met pas un tel oiseau en cage. Comme le macauhan, le messager des âmes des forêts brésiliennes, la légende en a fait un petit messager céleste. Nous le répétons, ce n'est pas un maître chanteur comme le rossignol, avec lequel son plumage et son port lui donnent une certaine analogie. Il refuse de vivre entre des barreaux, si parés qu'ils soient; mais il est tellement familier qu'on lui voit hanter les appartements ouverts à la brise, et alors c'est un porteur de nouvelles dont les bonnes dames de l'île vous diraient la signification. Dans toutes les régions du globe, il y a eu de ces petits messagers ailés qui vont écouter les destinées humaines dans l'azur de l'air ou sur l'argent scintillant des flots.

Nous lisons dans l'Album de l'île de la Réunion, un beau livre trop peu connu :

« Il y a quelques années, nous en avons vu dans l'église de Sainte-Marie, et, tandis que le prêtre disait la messe, l'oiseau de la Vierge, familier avec les chants religieux et les ornements sacerdotaux, voletait parmi des nuages d'encens, et se posait çà et là sur les vases sacrés des autels. »

Ne serait-ce pas un jour où il aura été ainsi aperçu dans le temple saint que quelqu'un de nos anciens créoles, ou peut-être même les noirs qui savent trouver des noms à la fois pleins de sentiment et de justesse, l'auront appelé du nom d'oiseau de la Vierge? Doux nom qui y attache un tel respect, qu'il est épargné par les enfants, ces ennemis « sans pitié. »

UN CONTE DE MA MÈRE L'OIE.

Dans les pays qu'arrose le Danube, il y avait autrefois un roi qui dut, quelques jours après son mariage, laisser la reine son épouse, et partir pour la guerre. Cette guerre, qui fut longue et cruelle, le retint longtemps et le mena très-loin, car il fallut pénétrer au cœur même du pays ennemi, et il y avait à traverser des fleuves, et puis des marais, et puis des mers, et puis des déserts.

Pendant que le roi était en campagne, la reine avait mis au monde un fils d'une beauté incomparable : aussi attendait-elle le retour du roi son époux avec une impatience que les lectrices peuvent se figurer, surtout si elles se rappellent qu'en ce temps-là il n'y avait ni poste, ni télégraphe, et qu'on ne pouvait même vu la distance et les dangers du voyage, envoyer d'un pays à l'autre aucun courrier. Le roi n'avait donc pu être informé de la naissance de ce fils, et la reine espérait que la vue de ce bel enfant comblerait son royal époux de joie et de surprise.

Tous les jours elle envoyait son page sur un coteau d'où l'on dominait toute la contrée, afin d'être avertie du retour du roi. Mais tous les jours le page revenait tristement lui dire qu'il n'avait rien vu que des loups qui couraient dans la plaine.

La guerre cependant prit fin, comme toutes les guerres, mais non pas sans que de part et d'autre on ne conservât l'espoir de la recommencer bientôt.

Le roi, sans perdre un instant, avait repris le chemin de son royaume, et, monté sur son char traîné par huit chevaux rapides, il approchait des rives du Danube; mais alors, comme de nos jours, il y avait là des boues si épaisses, si profondes, si désespérantes, que le roi craignit un moment d'y périr, son char ne pouvant plus avancer; en lui-même il pensait avec désespoir que jamais il ne reverrait la reine, et que lui-même il périrait dans ces boues.

Comme il se disait cela, un corbeau vint se poser sur son char, et lui dit :

— Promets-moi que ce que tu as de plus cher et que tu ne connais pas m'appartiendra, et tout à l'heure ton char sortira de ces boues.

Le roi se dit : — Je n'ai rien de plus cher au monde que la reine; pour la revoir je donnerais mon royaume, je puis

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

donc bien abandonner à ce corbeau quelque chose qui m'est cher et que je ne connais pas.

— Eh bien, cria l'oiseau, acceptes-tu ce que je te propose?

Et le roi répondit : — Oui!

— Très-bien, reprit à son tour le corbeau, et pour que tu n'aies pas à te plaindre de moi, ce que tu as de plus cher et que tu ne connais pas, je te le laisse encore sept ans; mais souviens-toi que dans sept ans je viendrai le chercher.

Ce dialogue était à peine achevé, que l'oiseau s'envola, et que le char recommença de rouler.

La reine, prévenue par son page de l'arrivée du roi, vint au-devant de lui sur le seuil du palais, son enfant dans ses bras. Le roi, en l'apercevant, devint pâle; mais son bonheur quelques instants après fut si grand qu'il oublia tout.

Le lendemain se trouvait être l'anniversaire de la naissance de l'enfant; il y eut dans tout le royaume des fêtes magnifiques, et ces fêtes, tous les ans au même jour, se renouvelèrent tant et si bien, que le roi ne se souvenait plus ni du corbeau ni de la promesse imprudente qu'il lui avait faite.

Lorsque vint le septième anniversaire, le roi voulut donner à sa cour et à tout son peuple, en l'honneur de son fils, une fête qui dépassât toutes les précédentes. Il invita les monarques de toute l'Allemagne, les princes, les seigneurs; il y eut des spectacles, des joutes, des jeux, des concerts et des feux d'artifice qui jamais n'avaient eu rien d'égal sur les bords du Danube.

Mais tout à coup un croassement retentit, la maison tremble... Le roi dit à ses gens : — Qu'est-ce que cela?

Ils lui répondent qu'un grand oiseau noir s'est abattu sur le toit.

A ces mots, le roi retrouve tous ses souvenirs et veut protéger son fils; mais il était trop tard, et déjà l'enfant avait disparu.

Le corbeau, l'emportant dans les airs, s'était envolé là-bas, là-bas; puis, dans une vallée profonde, inconnue, solitaire, l'avait donné, pour qu'il l'élevât, à un pauvre homme qui vivait là avec sa femme et sa fille. La petite fille, qui avait environ cinq ans, était jolie et très-avisée, ce qui n'a rien de surprenant chez une petite fille, même dans un désert situé sur les bords du Danube.

A mesure que le petit garçon grandissait, la petite, tout naturellement, s'attachait à lui davantage, et le père aussi l'eût considéré volontiers comme son propre enfant; mais la mère, qui le traitait en marâtre, le détestait chaque jour davantage; aussi le pauvre enfant était-il le plus malheureux du monde, tant la méchante femme l'avait pris en horreur.

J'ai oublié de dire que ces paysans étaient un peu sorciers, ce qui était cause de la haine de la femme contre le petit, chez qui elle apercevait la marque de beaucoup d'esprit. Elle disait à son mari.

— Jean nous perdra, il est trop avisé; tâchons de nous en débarrasser.

— A quoi penses-tu?

— Laisse-moi faire.

Elle appelle l'enfant et lui dit :

— Jean, tu ne travailles pas assez : il faut que d'ici à demain tu aies abattu cette forêt, et que tu m'en aies bâti un pont qui chante quand je passerai dessus.

Jean se désole :—Comment pourrais-je en un jour abattre la forêt, et comment pourrais-je en toute ma vie bâtir un pont qui chante?... Dans son chagrin il appelle Catherine.

— Catherine, ta mère veut me perdre; elle me donne un ouvrage impossible. Que vais-je devenir?

— Ne t'inquiète pas, je viendrai à ton secours; couche-toi tranquillement, et surtout, le matin, ne prends pas le lait qu'elle t'offrira.

Il se couche, et Catherine aussitôt court dans la forêt, évoque les esprits auxquels commandait son père, dont elle avait su découvrir le secret, et leur enjoint d'abattre en un instant la forêt, et d'en bâtir un pont qui chante quand sa mère passera dessus.

Au matin, de bonne heure, Jean vient chez la mère et lui dit : — C'est fait!

— Ah! ah! c'est très-bien, lui dit-elle; bois donc, mon enfant, cette tasse de lait.

Mais Jean n'avait pas oublié la recommandation de Catherine; il ne but pas le lait.

La mère en elle-même se courrouce et se dit : — Il ose déjà lutter avec moi, il ne tardera pas peut-être à devenir le plus fort, et de nouveau elle court à son mari.

— Je veux qu'il périsse, et cette fois je lui donnerai à faire une chose dont il ne viendra jamais à bout.

Elle appelle l'enfant :

— Jean, tu selleras cette nuit les six chevaux qui sont dans l'écurie et tu les feras trotter.

Et voilà Jean tout heureux d'une besogne si aisée; il court vers Catherine :

— Ah! cette fois, je ferai bien tout seul ce que m'a commandé ta mère.

— Garde-t'en bien, malheureux! ta perte serait assurée; car un de ces chevaux est ma mère elle-même, et dès que tu l'auras sellée et montée elle te fera tomber et te tuera. Je viendrai de nouveau à ton secours; pour cela, prends ces six brides, brides-en ces six chevaux, et tu pourras alors les seller et les monter sans crainte.

Jean court à l'écurie, bride, selle, sangle les six chevaux : l'un d'eux (c'était la marâtre) ne se laissa pas faire sans difficultés; mais la bride était telle que toute bête qui en était touchée devait se soumettre. Jean, qui savait cela, et qui avait bridé très-solidement l'animal récalcitrant, monta dessus, le fit trotter, le conduisit à la forge, le fit ferrer, puis le conduisit à l'écurie.

Mais voilà qu'au matin la marâtre se réveille avec des fers aux pieds et aux mains... C'est alors qu'il y eut des cris et des rugissements.

— Jean périra! s'écrie-t-elle d'une voix étouffée. Où est-il? qu'on me l'amène à l'instant.

Mais Catherine, qui avait tout surveillé et tout écouté, dit à Jean :

— Fuyons, fuyons vite; elle nous tuerait tous les deux.

Avant de partir, Catherine s'arrache trois cils à la paupière gauche; elle en jette un dans la chambre, un autre dans la cuisine, et le troisième sur le perron. La précaution était sage, car à peine avaient-ils franchi la porte de la chaumière, que la mère, toute remplie de rage et de soupçon, s'écria : — Catherine, que fais-tu?

Le premier cil aussitôt répondit dans la chambre : — Maman, je fais le lit.

Une deuxième fois la mère demanda : — Catherine que fais-tu?

Et le deuxième cil : — Maman je fais la cuisine.

Enfin, la mère, une troisième fois : — Catherine, que fais-tu?

Et le dernier cil : — Maman, je balaye le perron.

Et pendant ce temps-là, les deux enfants couraient, couraient... ils étaient déjà loin lorsque la mère eut l'idée de leur fuite. A cause de ses fers aux pieds et aux mains, elle ne pouvait courir après eux; mais, de sa voix terrible, elle crie à son mari :

— Va chercher les enfants; ils sont partis.

Le mari se met en route docilement.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Cependant, Catherine tout à coup s'arrête ; elle a senti s'échauffer son oreille gauche ; elle dit à Jean :

— Mon père approche, il va nous atteindre, mais ne crains rien. Fais-toi gardien de ce champ de millet, et moi je serai le champ même.

Le travestissement était à peine achevé, lorsque le père arriva ; il dit au gardien :

— As-tu vu passer par ici deux jeunes gens qui fuyaient?

— Je les ai vus passer, répondit le gardien, quand on semait ce millet.

Et le père se mit à courir de plus en plus fort. Eux aussi, de leur côté, se sauvèrent; mais, quelque temps après, voilà Catherine qui sent de nouveau s'échauffer son oreille ; elle dit aussitôt à Jean :

— Mon ami, fais-toi prêtre, et je serai l'église.

Le père arrive et demande au prêtre :

— Avez-vous vu, messire, passer par ici deux jeunes gens?

— Je les ai vus passer quand on bâtissait cette église.

Alors, épuisé de fatigue, le pauvre paysan, n'espérant plus les atteindre, s'en retourne chez lui.

Mais la mère, dans sa soif de vengeance, se met à cheval sur le manche du balai et part rapide comme l'électricité.

— Catherine aussitôt s'écrie :

— Jean, l'oreille me brûle. Fais-toi vite étang, et je serai canard.

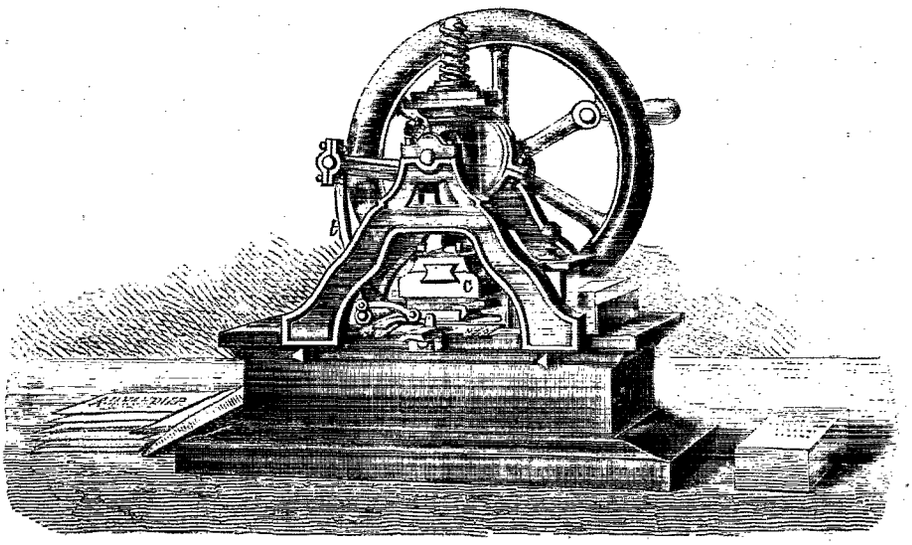
La mère s'aperçut très-bien de la métamorphose ; mais, comme les esprits du père protégeaient Catherine et son compagnon, elle ne pouvait les faire reparaître sous leur vraie forme : c'est pourquoi, ne songeant qu'à assouvir sa fureur, elle se mit à boire l'étang, espérant avec l'eau avaler le canard ; mais elle but tant et tant qu'elle creva. Les deux jeunes gens continuèrent donc tranquillement leur route, et ne tardèrent pas à trouver une jolie forêt où ils se décidèrent à passer la nuit. Au matin, l'endroit où ils s'étaient arrêtés leur parut si agréable, on y entendait de si doux chants d'oiseaux, on y respirait de si doux parfums, et l'on y voyait de toutes parts des fruits si délicieux, qu'ils ne demandaient que d'y passer leur vie.

Mais voilà que retentit au loin le son du cor ; ils entendent un grand bruit de chiens et de chevaux : c'était le roi qui chassait avec sa cour ; il aperçoit les enfants, admire leur beauté, leur candeur. Saisi d'un pressentiment, il appelle le jeune garçon, il l'examine avec émotion, retrouve une marque qu'à sa naissance on lui avait faite au bras, et reconnaît son fils. Les deux enfants furent en grande pompe ramenés au palais. On les conduisit à la reine, qui pensa s'évanouir de bonheur. On les revêtit d'habits convenables à leur nouvel état, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils étaient tous deux d'une égale beauté : aussi le roi et la reine ne voulurent-ils mettre aucun ajournement à leur mariage, et ce mariage, à quatre jours de là, fut célébré avec la plus grande pompe.

Et ne pensez pas, ami lecteur, que depuis lors ces jeunes gens soient morts ; ils vivent encore à l'heure où nous contons ceci. C'est, du moins, ce que prétend leur légende, qui me fut racontée autrefois par deux enfants hongrois.

PRESSE TYPOGRAPHIQUE.

Il peut être d'un grand intérêt de disposer d'une presse typographique, capable de tirer rapidement soit des cartes de visite, soit des invitations ou des prospectus de toute nature. La figure ci-dessous représente un appareil vraiment ingénieux, au moyen duquel il est possible d'imprimer une adresse, ou un texte quelconque, et de le



Petite presse typographique. — Dessin de Jahandier.

tirer, avec une célérité extraordinaire, à un très-grand nombre d'exemplaires. Les caractères d'imprimerie sont placés convenablement dans un composteur C ; en tournant la roue placée en avant de l'appareil, grâce à un mécanisme des plus ingénieux, le composteur frappe une carte de carton, qui se trouve imprimée ; en même temps cette carte est rejetée en dehors de l'appareil par le mouvement d'une bielle B, adaptée à un levier articulé ; la carte placée au-dessous de la première est soumise à son tour à l'action du composteur et rejetée, comme la première, pour être remplacée par la suivante. Avec cet appareil ingénieux, on peut imprimer 6 000 cartes en une heure. Il est vraiment merveilleux de voir fonctionnner cet appareil ; quand on tourne rapidement la roue, au moyen de la poignée qui s'y trouve adaptée, le paquet de cartes blanches, placées dans un orifice spécial situé à la droite de notre figure, jaillit en une véritable pluie de cartes imprimées par l'ouverture située à la gauche.

Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA PÉNITENCE DE THÉODOSE.



Galerie impériale de Vienne. — Saint Ambroise et Théodose, par Rubens. — Dessin de Bocourt.

Le talent éblouissant de Rubens s'est souvent joué avec une facilité prodigieuse de sujets qui ne présentaient qu'un médiocre intérêt; ils se sont transformés entre ses mains tant il a su les animer par les seules ressources de l'art. L'abondance et la richesse de la composition, le sentiment puissant des formes, le mouvement, l'expression des figures, le contraste éclatant et harmonieux des couleurs, y ont répandu la passion et la vie. Mais il en a rencontré quelques-uns aussi qui étaient si dramatiques par eux-mêmes, qu'en les traduisant simplement dans le langage pittoresque ç'a été une victoire digne de son génie de ne point leur être inférieur.

Tel est le tableau de la Galerie impériale de Vienne, un des plus beaux de Rubens, que l'on voit ici reproduit. Quel que soit son mérite, il doit encore une partie de son intérêt à la grandeur de la scène représentée. On se rappelle ce fait mémorable de la vie de l'empereur Théodose : au comble de la puissance et de la gloire, mais souillé par un crime, il fut forcé de s'humilier et donna l'exemple d'un maître du monde faisant une longue pénitence publique pour expier le massacre des habitants de Thessalonique. Le peuple de cette ville, dans une sédition, avait égorgé Botheric, qui en était le gouverneur, et plusieurs autres officiers. Théodose donna l'ordre d'exterminer ce

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

peuple. La foule, appelée aux jeux du cirque, fut enveloppée par des soldats cachés dans les édifices environnants. Le carnage dura pendant trois heures sans distinction de citoyens ou d'étrangers, d'âge ou de sexe, de crime ou d'innocence. Les panégyristes de Théodose portent le nombre des morts à sept mille ; quelques écrivains affirment qu'il périt plus de quinze mille victimes.

Théodose était à Milan. Le monde était consterné et muet devant la vengeance de l'empereur. Seul, saint Ambroise, évêque de Milan, osa défendre à haute voix l'humanité outragée. Il écrivit d'abord à l'empereur : « Il a été commis dans Thessalonique un attentat sans exemple dans l'histoire. Je n'ai pu le détourner, mais j'ai dit d'avance combien il était horrible... Dans la communion d'Ambroise, il n'y a pas d'absolution pour ce que vous avez fait... Je n'oserais en votre présence offrir le divin sacrifice : le sang d'un seul homme injustement versé me le défendrait ; le sang de tant de victimes innocentes me le permet-il ? » Théodose, malgré cette lettre, se rendit à l'église avec tout son cortége. Il trouva sous le portique l'évêque qui l'arrêta, et comme, interdit, il balbutiait l'exemple de David : « Vous l'avez imité dans son crime, répliqua saint Ambroise, imitez-le dans sa pénitence. »

« Huit mois s'écoulèrent (1); l'empereur n'obtenait point la permission de pénétrer dans le saint lieu. « Le temple » de Dieu, répétait-il, est ouvert aux esclaves et aux men» diants, et il m'est fermé ! » Ambroise demeurait inexorable ; il répondait à Rufin, ministre de l'empereur, qui le pressait : « Si Théodose veut changer sa puissance en ty» rannie, je lui livrerai ma vie avec joie. » Enfin, touché du repentir de l'empereur, l'évêque lui accorda l'expiation publique ; mais, en échange de cette faveur, il obtint une loi suspensive des exécutions à mort pendant trente jours depuis le prononcé de l'arrêt : belle et admirable loi qui donnait le temps à la colère de mourir et à la pitié de naître ! sublime leçon qui tournait au profit de l'humanité et de la justice ! Si trente jours s'étaient écoulés entre la sentence de Théodose et l'accomplissement de cette sentence, le peuple de Thessalonique eût été sauvé.

» Dépouillé des marques du pouvoir suprême, l'empereur fit pénitence au milieu de la cathédrale de Milan. Prosterné sur le pavé, il implora la merci du ciel avec sanglots et prières. Saint Ambroise lui prêtant le concours de ses larmes, semblait être pécheur et tombé avec lui. Cet exemple à jamais fameux apprenait au peuple que les crimes font descendre au dernier rang ce qu'il y a de plus élevé, que la cité de Dieu ne connaît ni grand ni petit, que la religion nivelle tout et rétablit l'égalité parmi les hommes. »

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13, 22, 26.

XIV

Jusqu'ici mes questions sur l'église de Notre-Dame ne m'avaient valu que des renseignements faux ou des rebuffades. Je résolus de n'en plus parler à personne. Je m'habituai à regarder le vieil édifice comme une de ces choses mystérieuses sur l'origine desquelles toute science humaine est en défaut. Cela ne m'empêchait pas d'y songer toujours, peut-être même encore plus qu'auparavant.

Le jeudi et le dimanche, je faisais de longues promenades pour chercher les endroits d'où l'on voyait le mieux le clocher, l'église et le château. Je découvris bientôt que la plus belle vue de Sainte-Luce est celle que l'on a en descendant de la forêt, surtout à l'heure où le soleil couchant fait resplendir les pierres grises des vieux monuments entassés sur la colline de Sainte-Luce. Cette vue faisait naître en moi mille sensations charmantes, mais si confuses que je ne pouvais les démêler ; je n'aurais pas su dire ce que je ressentais, mais j'étais plongé quelquefois dans une véritabe extase.

Il y avait, en face du paysage, sur la colline, un massif isolé de grands arbres, sentinelles avancées de la forêt voisine. Au pied de ces arbres, le sol dur et comme battu ne produisait que des herbes courtes et menues. On y sentait le thym et le serpolet, et l'on entendait dans la saison le bourdonnement des abeilles. C'est là que j'aimais à m'asseoir pour savourer pendant des heures le plaisir de contempler cette vue de Sainte-Luce, toujours la même et toujours nouvelle, tant l'aspect du ciel, la course des nuages et les changements de la lumière y mettaient de variété et de vie.

L'habitude de faire de longues courses solitaires, le soin que je mettais à cacher le plaisir que j'allais chercher si loin, parce que ne pouvant m'en expliquer la nature à moi-même, il me semblait qu'il devait avoir quelque chose de caché ou de défendu ; la rêverie presque continuelle où je trouvais si naturellement un refuge contre les tracasseries et les déboires de ma vie d'écolier : tout cela réuni augmenta ma taciturnité et ma sauvagerie apparente.

— A quoi penses-tu? me disait quelquefois ma tante avec une brusquerie que je ne lui connaissais pas.

— Mais, ma tante, je ne pense à rien !

Et je rougissais, comme pris en flagrant délit de mensonge. Pourtant je n'aurais pu répondre autre chose, ne sachant pas moi-même analyser les pensées qui s'agitaient en moi, ni les vagues désirs que j'éprouvais.

— Tant pis, si tu ne penses à rien ! répliquait sèchement ma tante.

Et, sans lever les yeux, elle se remettait à tricoter avec un redoublement d'activité.

J'aurais sérieusement voulu, la voyant fâchée, lui demander pardon. Pardon de quoi? J'aurais voulu lui expliquer que je ne pensais à rien de mal. Mais comment expliquer aux autres ce qui pour moi-même était inexplicable, et rendre compte de ce qui m'échappait quand je voulais le comprendre et le définir.

Alors je ne savais plus que faire de mes mains ; je demeurais à côté de ma tante, la regardant tricoter avec autant d'attention que si elle m'avait chargé de compter les mailles, les yeux hébétés, cherchant quelque bonne parole et n'en trouvant pas une. Sans savoir ce que je faisais, je quittais gauchement la chambre, et j'en refermais la porte avec un soin méticuleux, comme si c'eût été une chambre de malade. Ne pouvant, malgré mon sincère désir, témoigner mon respect et ma soumission par des paroles, j'essayais de la témoigner par des actions. Le résultat n'était pas très-heureux, mais l'intention était bonne.

Une fois de l'autre côté de la porte, je gagnais sur la pointe du pied l'escalier de ma mansarde, et j'allais m'accouder, des heures entières, en face du paysage où mon cher clocher jouait un si grand rôle. Peu à peu j'oubliais mon chagrin, et mon esprit, revenant à sa préoccupation habituelle, me ramenait, malgré mes efforts, à la série des questions auxquelles j'aurais tant voulu trouver une réponse. Comment étaient habillés les gens qui vivaient quand on a construit ce clocher? A quoi s'amusaient-ils? et d'abord, s'amusaient-ils? Y avait-il alors des colléges? Qu'enseignait-on aux écoliers? Et les collégiens s'ennuyaient-ils autant qu'aujourd'hui?

(1) Chateaubriand, *Études historiques*, t. II, p. 33.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

XV

Un de nos cousins éloignés, qui était pharmacien dans la Grande rue, et qui se piquait de littérature, demanda un jour à ma tante quels livres je lisais à mes moments de loisir.

— Il ne lit rien du tout, répondit ma tante.

Le fait est que je ne lisais rien du tout, en effet, mais par l'excellente raison que chez nous il n'y avait rien du tout à lire. Je n'appelle pas des livres ces méchantes broutilles classiques qu'on nomme le *Cornelius Nepos* ou les *Fables d'Ésope*. Nos auteurs eussent-ils été mieux choisis, nos pauvres maîtres nous les auraient rendus odieux par leur mauvaise méthode de les interpréter. Excepté donc ces fantômes d'ouvrages, quelques livres de piété de ma tante, la Cuisinière bourgeoise et l'Abrégé d'histoire universelle de M. Jondelles, il n'y avait jamais à la maison ce qu'on pourrait appeler l'ombre d'un livre.

Le pharmacien, ami des lumières, discuta avec ma tante la question de la lecture, et le résultat de leur entretien, qui fut long et par moments mystérieux, fut que nous emportâmes un volume assez proprement relié, orné de gravures, et sur le dos duquel on lisait en lettres d'or: *Walter Scott*, et, au-dessous, *Quentin Durward*. Je grillais de savoir ce que c'était que Walter Scott, et ce que pouvait signifier ce nom de Quentin Durward; je soupesais le livre en l'emportant avec une sorte de volupté; je l'entr'ouvrais chemin faisant pour prendre un avant-goût des gravures, qui me parurent merveilleuses. Je me voyais déjà près de ma petite fenêtre, qui était si claire, avec le livre posé devant moi sur la table.

Je me pressais trop de jouir par avance. Ma tante, par scrupule de conscience, voulut porter d'abord le livre chez l'abbé Forgeot, son confesseur. Je me perdis en conjectures sur l'objet de cette demarche, dont je ne voyais que le côté vexatoire, n'imaginant pas, pour moi, qu'un livre quelconque pût offrir d'autre danger que d'ennuyer le lecteur. Sur un avis favorable de l'abbé Forgeot, je lus le livre, ou, pour mieux dire, je le dévorai. Quand je l'eus dévoré, je le relus à tête reposée, et cette seconde lecture ne me suffisant pas, je procédai sans désemparer à une troisième.

Outre le charme de la fiction, si nouveau et si pénétrant pour un esprit comme le mien, je trouvais là une réponse, sinon bien scientifique et bien péremptoire, du moins spécieuse et bien agréable, à quelques-unes des questions qu'avaient fait naître dans mon esprit la vue des vieilles pierres et des vieux monuments. Pour la première fois j'avais idée de la couleur historique et de la physionomie des époques. « Ah! m'écriai-je avec un enthousiasme où l'amour-propre satisfait entrait bien pour quelque chose, je le savais bien, moi, que toutes les vieilles pierres avaient une âme. Je la vois, je la sens dans l'œuvre de Walter Scott. Mon cher clocher aussi en a une, quoique Walter Scott ne m'apprenne pas quelle elle peut être. » Si ma tante m'avait demandé alors à quoi je pensais, je n'aurais pas été embarrassé pour lui répondre. Justement, elle ne me le demanda pas.

J'avais éprouvé un tel plaisir à la lecture du livre que je crus bien faire de proposer à ma tante de le lui lire tout haut Elle refusa d'abord, disant que c'était du temps perdu; puis elle céda à mes instances. Ce qui l'intéressait surtout, c'était l'intrigue, où cependant elle s'embrouillait quelque peu; j'étais très-fier alors de la remettre dans la bonne voie, ce qui m'était facile, grâce à mes lectures précédentes. Moi, je prenais goût à tout dans ce livre qui m'avait ouvert un monde nouveau, aux aventures, aux costumes, à la description de monuments, et jusqu'à l'emploi des termes nouveaux pour moi de l'architecture du moyen âge. Comme à l'époque où je lisais ce volume de Walter Scott, les études archéologiques n'étaient pas très-répandues, le traducteur avait mis en note, au bas des pages, une courte explication des expressions techniques. Cette langue, dont je n'entrevoyais encore que les éléments, me semblait la plus charmante du monde, et je l'apprenais, sans m'en apercevoir, avec une facilité surprenante.

Quand je parcourais notre bonne petite ville de Sainte-Luce, si riche en monuments historiques, je faisais sur nature l'application de mes connaissances nouvelles. Je ne rêvais plus que créneaux, barbacanes, eschauguettes, mâchicoulis et pont-levis. Comme ma tante me disait un jour qu'il était convenable de ne pas garder le livre trop longtemps, ce fut un véritable chagrin pour moi que de songer à m'en séparer. J'étais bien sûr de ne pas oublier les personnages, et de cet oubli-là, je crois que je me serais facilement consolé; mais n'oublierais-je pas bientôt les connaissances nouvelles que je venais d'acquérir, et la langue que je commençais à bégayer? J'eus un instant l'idée folle de copier le livre. A force d'y réfléchir, je pris un parti plus sage : je demandai à ma tante quelques jours de répit, et, tous les matins, levé avant le jour, je me mis à transcrire les notes explicatives. Ni M. Jondelles, ni aucun de mes maîtres passés ou présents, n'eût voulu croire que ces notes si soignées et si nettement écrites fussent de la main de ce « cancre de Bernier. » Si j'ai bonne mémoire, c'est là le premier travail que j'aie fait avec plaisir.

La suite à la prochaine livraison.

SUR LA CARICATURE.

Caricature vient d'un mot italien qui signifie charge, ce mot *charge* étant pris dans le sens d'*exagération*. Partout où il y a caricature il y a donc charge. La réciproque est-elle vraie?

Je prends l'exemple le plus simple du monde. Un



Un Promeneur quelconque.

homme, le premier venu, se promène dans son jardin. C'est un personnage dont l'extérieur n'a rien de remarquable; il n'est ni beau ni laid, ni trop grand ni trop petit,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ni trop gras ni trop maigre ; en un mot, il ressemble à tout le monde ; il est banal comme le signalement d'un passe-port, jamais personne ne se retourne pour le regarder passer. Au détour d'une allée, il se trouve devant une de ces boules de métal que l'on dispose sur les pelouses sous prétexte de les orner. Notre homme, par un mouvement machinal, s'approche, et se regarde dans cette espèce de miroir. Mais il est bien vite puni de sa curiosité.



L'Homme qui se voit dans la boule. — Premier état.

Comme la surface est sphérique, elle détruit toutes les proportions des objets en les réfléchissant, et le promeneur, au lieu de son image, n'aperçoit plus qu'un fantoche ridicule et grimaçant. Ce fantoche est-il, à proprement parler, une caricature ?

Oui, si la caricature n'a pour but que de changer et d'enlaidir systématiquement la personne humaine.

Non, si la caricature est quelque chose de plus élevé et de plus intelligent.

Or, enlaidir, charger, n'est pas le *but* et la fin de la caricature ; ce n'est qu'un des *moyens* dont elle use pour parvenir à son vrai but, qui est l'*expression*.

Dans l'exemple précédent, il n'y a que de la laideur, mais pas d'expression, et il ne saurait y en avoir. Voilà pourquoi, en vertu de certaines lois d'optique qu'il est inutile d'exposer ici, toutes les parties de la personne qui sont les plus rapprochées de la boule prennent une



Deuxième état.

importance disproportionnée et s'accroissent outre mesure. Celles qui s'en éloignent tendent à s'enfoncer brusquement dans une perspective déraisonnable. Le terrain se dérobe sous les pieds du personnage, qui semble flotter dans une sorte d'apothéose grotesque. Évidemment, l'image que réfléchit la boule de métal est une charge ; cette charge peut être aussi bouffonne et aussi risible qu'on voudra, ce ne sera jamais de la caricature, car elle est sans choix et sans intelligence. Chez les personnages les plus différents, pourvu qu'ils soient placés dans les mêmes conditions, le miroir inintelligent exagérera toujours les mêmes parties. Or, ces parties peuvent être fort indifférentes pour l'expression générale. Ici, par exemple, j'avais choisi un personnage banal et qu'aucun détail n'aurait désigné à l'attention du caricaturiste ; le miroir qui l'a tranformé en un poussah ridiculement obèse a fait un énorme contresens.



Troisième état.

Ce qui rattache précisément la caricature aux parties les plus élevées de l'art, c'est qu'elle vise à l'expression, comme l'art sérieux, et interprète la nature, tout en la chargeant. Si elle enlaidit, ce n'est pas pour le plaisir d'enlaidir, c'est pour arriver à une certaine expression voulue et cherchée ; elle ne marche pas au hasard, elle suit les indications de la nature elle-même ; elle opère en vertu d'un choix, déterminé par l'observation ; elle opère dans une direction voulue, cherchée, pour parvenir à la plus grande somme d'expression, de vie et de physionomie. C'est là son véritable titre de noblesse.

Comme il importe de bien comprendre cette analogie entre les procédés de l'art sérieux et ceux de l'art comique, voyons ce qui se passe dans l'âme de l'artiste qui crée une œuvre d'art, et ce qui se passe dans l'âme du caricaturiste qui crée une caricature digne de ce nom.

La physionomie humaine est mobile, variée, ondoyante ; à travers cette mobilité, ces changements, ces expressions qui s'affaiblissent mutuellement par le mélange, le peintre entrevoit une expression dominante. Aussitôt, il cherche à la dégager du mélange qui l'altère ; il accentue cette expression en même temps qu'il atténue les autres ; il omet même et retranche, de propos délibéré, les détails qui ne feraient que troubler l'unité d'expression et de physionomie. Il parvient ainsi, à force d'observation, de pénétration, d'intelligence, d'étude et de génie, à exprimer les intentions de la nature, mieux ou du moins plus clairement qu'elle ne l'avait fait elle-même ; à créer la beauté et l'expression sans mélange, là où la nature n'avait fait que l'indiquer en quelques traits épars. Choisir les traits avec le coup d'œil patient et sûr de l'observateur, les isoler avec la hardiesse du génie, c'est l'art tout entier. Ce que je dis du peintre est tout aussi vrai du

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

sculpteur, et pour compléter ma pensée, j'emprunterai un exemple à l'un des plus beaux modèles de la sculpture grecque.

Tout le monde connaît, ou par les moulages, ou par la gravure, les admirables frises du Parthénon. Dans cette longue procession qui se déroule avec tant de mouvement et d'harmonie, il y a plusieurs cavaliers. L'idéal du cavalier, c'est l'élégance unie à la force. Il doit être si bien maître et si facilement maître de sa monture, du moins en apparence, qu'il semble que ces deux êtres si différents, l'homme et l'animal, n'aient plus qu'une seule volonté, la volonté de celui qui commande du droit de sa noblesse originelle. Etudiez avec soin les cavaliers du Parthénon, vous verrez quelle harmonie de mouvements il y a entre eux et leurs montures, et, pour prendre le point le plus saillant, quelle harmonie de mouvements il y a entre le poignet qui tient la bride et la bouche du cheval. Dans la réalité vivante, qu'est-ce qui sert à établir cet accord si parfait? Quel est le trait d'union entre ces deux natures si différentes? C'est la bride. De ces trois termes, la main du cavalier, la bride et la bouche du cheval, deux seulement sont importants, la main de l'homme et la tête du cheval. Qu'a fait l'artiste grec? il a supprimé hardiment la bride. Et il faut y regarder à deux fois pour s'apercevoir que la bride manque. Aux yeux de l'artiste, c'était un détail inutile, c'était une ligne dont l'effet eût troublé ou contre-balancé l'expression des autres lignes en usurpant une part de l'attention.

Revenons au caricaturiste.

Pour lui, comme pour le peintre, la physionomie humaine est mobile, changeante, le plus souvent indécise. S'il la copiait telle que la nature la lui montre, il serait photographe et ferait une œuvre vulgaire et insignifiante. Au milieu de cette confusion il entrevoit, comme le peintre, mais dans un autre ordre d'idées et de sentiments, une expression dominante, et à un moment donné il y en a toujours une : tel homme a l'air bon, tel autre rusé, un troisième stupide. Je prends pour exemple l'homme dont la figure semble destinée à exprimer plus particulièrement la ruse. Être rusé, ce n'est pas toute la vie d'un homme. Il



L'Expression de la ruse.

est époux, il est père; il est marchand, ou médecin, ou avocat; il ne pense pas toujours à ses calculs ou à ses roueries d'homme rusé; il lui arrive d'être triste, gai, bonhomme même à ses heures, d'avoir enfin sur le visage toute autre expression que celle de la ruse. Et cependant, bien observé, c'est cette expression-là que son visage a le plus de dispositions à exprimer. Que fait le caricaturiste? Il oublie, lui, que cet homme est tout ce que nous venons de dire; à travers le mélange de toutes les expressions, il poursuit et démêle celle-là, comme le magistrat poursuit la vérité à travers les mensonges, les divagations et les réticences d'un accusé. Il n'est préoccupé que du caractère dominant de la ruse; il en étudie avec soin les moindres détails; il se rappelle les traits analogues qu'il a observés déjà sur d'autres physionomies. Il sait choisir comme le peintre, isoler comme lui; il arrive comme lui à exprimer les intentions de la nature, mieux ou du moins plus clairement qu'elle ne l'avait fait elle-même. Ici s'arrête la ressemblance; le peintre crée la beauté, le caricaturiste ne crée que l'expression et encore l'expression comique, mais il la crée complète là où la nature n'avait fait qu'en indiquer la trace.

Le langage populaire est plein d'expressions qui montrent combien ce besoin de choisir, d'isoler, de simplifier, est naturel à l'esprit de l'homme. On dit d'un homme attentif : *Il est tout yeux; il est tout oreilles.* C'est-à-dire :



Baptiste écoutant à la porte.

L'expression de l'attente est si vive et si nette dans toute sa personne, que toute autre a momentanément disparu. Est-ce un jeune homme, un vieillard, un soldat, un écolier? Non, c'est un homme attentif. Il ne suffirait pas, pour rendre par le dessin toute la force de ces expressions, de représenter, comme on l'a fait quelquefois, un homme dont le corps serait couvert d'yeux et d'oreilles. Ce serait de l'allégorie la plus puérile, ce ne serait pas de la caricature.

Pour traduire, au crayon, cette expression : *Il est tout oreilles*, le caricaturiste attirera, par un artifice quelconque, l'attention sur l'oreille, et placera toute la personne dans une attitude telle qu'elle favorise visiblement l'action de l'ouïe et se mette, pour ainsi dire, à son service. Je suppose un domestique qui a la mauvaise habitude d'écouter aux portes. Si on ne veut exprimer que cette idée, sans faire savoir quels changements produisent sur sa physionomie les paroles qu'il suprend, on le montrera

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

de dos, le cou tendu. Cette pose permet d'exagérer, non pas la dimension de l'oreille (ce qui serait un piètre artifice), mais l'importance du rôle qu'elle joue. L'esprit du spectateur n'est pas distrait par la figure, puisqu'elle est cachée ; l'oreille se profile en relief sur la porte. Comme le valet indiscret se penche dans la direction du son et se baisse pour ajuster son oreille au trou de la serrure, il fait un double mouvement qui met ainsi le corps tout entier au service de l'oreille. Il y a pour le spectateur unité d'impression.

Si les confidences qu'il surprend sont de nature à produire des changements comiques sur sa physionomie, l'artiste le montrera de face. Au moment même où il met l'oreille à la serrure, ses maîtres se louent de son service : sa figure s'épanouit. — Malheureusement, ajoute le maître de la maison, Baptiste a la mauvaise habitude d'écouter aux portes, et je serai, à mon grand regret, obligé de m'en défaire ! — Le visage de Baptiste s'allonge ; l'artiste devra compliquer l'expression de la curiosité de celle d'un désappointement ridicule.

Il y a dans les pantomimes populaires un personnage dont la physionomie a toujours frappé les observateurs, et dont le caractère a séduit plus d'un romancier, c'est le Pierrot. Pierrot est poltron, gourmand, voleur, menteur, naïf et rusé ; tantôt plus fin qu'un diplomate, tantôt plus crédule qu'un enfant. Il doit traduire tous ces états de l'âme par la seule expression de la bouche et des yeux. L'idée de l'enfariner est une vraie idée d'artiste ; si elle n'est due qu'au hasard, il faut avouer qu'elle a été bien heureusement exploitée. Sur cette longue figure, où tous les autres traits s'effacent dans une pâleur uniforme, les yeux ressortent, par l'isolement, avec un éclat extraordinaire ; les moindres mouvements de la bouche s'accentuent si vivement que les spectateurs n'en perdent pas le moindre détail. Placez deux corbeaux dans un paysage d'été, c'est à peine si l'œil les distinguera au milieu des arbres et de la verdure ; placez-les dans un paysage couvert de neige, ces deux points noirs accapareront toute l'attention. Tel est l'effet que produisent les yeux du Pierrot.

Un de nos plus grands artistes, qui est à ses heures un caricaturiste inimitable, M. Gustave Doré, applique avec une rare intelligence ce principe de la simplification des lignes secondaires pour laisser toute son importance au



Le Pierrot.

trait principal. Il en a profité, par exemple, pour donner une physionomie de l'effet le plus comique aux casques des chevaliers du moyen âge. Comme ces casques emboîtaient la tête et en dessinaient vaguement la forme à grandes lignes très-simples, il les a fendus, à l'endroit de la visière, d'un de ces larges rires qu'on n'oserait jamais faire épanouir sur une physionomie humaine. Ce rire, tantôt niais, tantôt goguenard, est le seul trait saillant de cette physionomie rudimentaire, et il acquiert, par l'isolement, une puissance étrange et irrésistible.



Les Casques à expression humaine.

La suite à une prochaine livraison.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'ATMOSPHERE.

ROLE DE L'AIR DANS LA VIE.

On ne songe pas assez, en général, à la valeur, à l'importance de notre enveloppe atmosphérique. C'est elle qui nous fait vivre. C'est par elle que la terre entière respire. Plantes, animaux, hommes, puisent en elle leur première condition d'existence. L'organisation terrestre est ainsi construite, que l'atmosphère est la souveraine de toutes choses, et que le savant peut dire d'elle : En elle nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes condition suprême des existences terrestres; elle ne constitue pas seulement la force virtuelle de la Terre, mais elle en est encore la parure et le parfum. Comme une caresse éternelle enveloppant notre planète voyageuse dans une affection inaltérable, elle porte doucement la Terre dans les champs glacés du ciel, la réchauffant avec une sollicitude incessante, charmant son voyage solitaire par les doux sourires de la lumière et par les fantaisies des météores. Elle n'a pas seulement pour objet, comme nous le verrons bientôt, de nourrir toutes les poitrines et de vivifier tous les cœurs, mais son action la plus générale est encore de garder précieusement à la surface terrestre la tiède chaleur venue du lointain soleil, de veiller à ce qu'elle ne s'éteigne jamais, et de conserver à notre planète le degré normal de la vie qui lui est attribué : fonction qui se manifeste dans les courants réguliers, dans les vents, les pluies, les orages et les tempêtes. Ce travail infatigable, elle le voile ordinairement sous un air de fête, sous une coquetterie qui ne laisse point deviner sa puissance. Ici, les merveilles optiques de l'air décèlent les préparatifs de la vapeur d'eau; plus loin, les magnificences d'un coucher de soleil captivent le regard étonné; plus loin, la Terre palpite sous le rayonnement imposant des aurores boréales, ou bien le ciel s'éclaire des illuminations météoriques, et au-dessus de toutes ces broderies domine la mystérieuse et indescriptible transparence d'une belle nuit étoilée. Si quelque loi suprême nous privait un jour de cette douce atmosphère, la Terre roulerait bientôt glacée dans les déserts de l'espace, n'emportant désormais avec elle que des cadavres immobiles et des paysages muets, un sépulcre immense tombant silencieusement dans le lugubre espace !

L'air est le premier lien des sociétés. Il est aussi le premier élément du tissu de nos corps. Nous sommes de l'air organisé. La respiration nous nourrit aux trois quarts; le dernier quart, nous le prenons dans les aliments, solides ou liquides, parmi lesquels dominent l'azote, l'acide carbonique. De plus, telle molécule qui est maintenant incorporée dans notre organisation, va s'en échapper par l'expiration, la transpiration, etc., appartenir à l'atmosphère pendant un temps plus ou moins long, puis être incorporée dans une autre organisation, plante, animal ou homme. Véhicule sans cesse renouvelé des émigrations des atomes terrestres, l'air établit ainsi une fraternité universelle et indissoluble entre tous les hommes, entre tous les êtres. (1)

PASSÉ ET AVENIR.

Génération de transition, ne tenant déjà plus au passé et ne faisant pas encore partie de l'avenir, nous sommes placés sur une montagne, d'où nous voyons d'un côté l'horizon coloré des teintes brillantes du soleil couchant, tandis que de l'autre se lève déjà une aurore fraîche et nouvelle. Pour moi, je m'oublie souvent, perdu dans les pensées qui m'assiégent, à ce spectacle que rien ne peut rendre, et parfois une douce et triste rêverie s'empare de moi lorsque je songe à l'adieu qu'il faut dire à ce passé poétique, dont les monuments attestent tant d'enthousiasme, de désintéressement et d'amour, à ce passé dont les richesses vont disparaître dans la société qui va commencer, et au sein de laquelle tout s'unira, se simplifiera et s'égalisera. (1)

(1) Fragment du nouvel ouvrage de M. Camille Flammarion : *l'Atmosphère, description des grands phénomènes de la nature*, 1 vol. grand in-8, illustré.

LE CAILLOU ET LA ROSE.

Saadi, le poëte oriental, fait dire au caillou imprégné de l'odeur de la rose : — Je ne suis pas la fleur, mais j'ai vécu près d'elle.

LE TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE.

Fin. — Voy. les Tables du t. XXXIX, 1871.

Le volume du tombeau des rois de Mauritanie, exactement calculé, représentait 59 000 mètres cubes, dont 36 372 pour le cylindre et 22 628 pour la pyramide, en admettant l'hypothèse d'un cône parfait. Aujourd'hui, il faut en soustraire 10 000 mètres cubes environ, qui ont été arrachés et jetés autour de la base de l'édifice. Sauf quelques vides remplis de blocage et de terre, on peut dire que ce grand monument n'est qu'une énorme masse de pierres de taille. Elles sont disposées par assises régulières d'une épaisseur moyenne de $0^m.51$ dans le cylindre, de $0^m.58$ dans la pyramide. Ce sont presque toujours des blocs de grand appareil, d'un quart de mètre cube, au milieu desquels on remarque çà et là, suivant les besoins, des monolithes d'un volume qui atteint jusqu'à 2 mètres cubes.

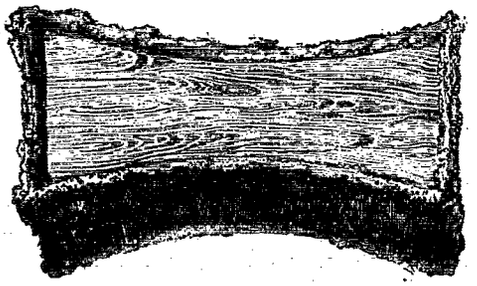
La couche épaisse d'éclats et de débris que l'on retrouve sur tout le pourtour du tombeau, à sa base, indique que la plupart de ces blocs ont été taillés sur place, après avoir été apportés des carrières à l'état brut. Ces carrières sont, du reste, peu éloignées; la plus considérable, située à l'ouest, sur le plateau, est à 1 500 mètres. La pierre que l'on a tirée des divers points d'extraction est toujours la même : c'est un calcaire d'un jaune légèrement rougeâtre, composé de débris de coquilles à l'état moléculaire, qui s'est présenté quelquefois à l'état de calcaire vraiment coquillier, d'une dureté plus considérable que le premier, et qui a été employé sur les points qui devaient offrir le plus de résistance.

Les blocs employés dans la construction du tombeau présentent, quant à l'agencement, deux divisions très-inégales d'étendue et très-différentes d'aspect. Dans la masse intérieure, sur un rayon de 27 à 28 mètres, on n'a cherché qu'à remplir l'espace compris par chaque assise, sans adopter pour cela de disposition particulière; dans le revêtement, au contraire, qui a une épaisseur moyenne de $2^m.50$ à 3 mètres, toutes les pièces sont placées à joints contrariés et avec une grande régularité. Là, principalement, on observe sur tout les blocs des signes d'appareillage, au nombre de trente-cinq, placés indifféremment sur toutes les faces. Ce sont pour la plupart des lettres appartenant aux alphabets des trois nations parmi lesquelles avaient été recrutés les ouvriers amenés sur les travaux : l'alphabet latin, le plus souvent employé, l'alphabet punique et l'alphabet libyen, celui dont se servent encore les Touâreg du Sahara. Dans le massif central comme dans le revêtement, on a porté la plus scrupuleuse attention à l'horizontalité des assises, condition qui, jointe à la forme circulaire de l'édifice, lui a donné

(1) Albert de la Ferronays, *Récit d'une sœur*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

une telle solidité que les tremblements de terre, peu intenses mais assez fréquents dans cette partie de l'Afrique, n'y ont causé aucun dégât. Toutes les parties de la colonnade, base, fûts, chapiteaux, entablements, étaient parfaitement liées, et il y a dans les quatre grandes portes de décoration, dans certaines parties de la galerie, des coupes remarquables par les difficultés vaincues. Afin d'assurer plus complétement la solidité du revêtement, on avait rattaché toutes les pierres les unes aux autres par des crampons en bois d'olivier ayant la forme d'une double queue d'aronde, entièrement enveloppés de plomb fondu au moment de la pose, d'une longueur totale de 21 à 22 centimètres, d'une largeur de 6 à 9, d'une épaisseur de 4 à 5.



Ce procédé, qui, dans la pensée de l'architecte, devait contribuer à assurer la perpétuité du monument, est précisément ce qui en a causé la ruine. Les Arabes, durant leurs luttes avec les Turcs, éprouvèrent dans l'origine les plus grandes difficultés à se procurer des munitions et surtout du plomb. Une découverte due au hasard leur montra qu'ils avaient dans la grande tombe un centre d'approvisionnement pour ainsi dire inépuisable. Après avoir cherché à l'extraire sans déplacer les blocs, ils finirent par arracher tout le revêtement, colonnade, portes, entablement, à partir d'une hauteur de 4 mètres, et finirent par atteindre ainsi le point culminant de la pyramide. D'après un calcul basé sur le nombre des crampons et leur poids moyen en plomb, qui était de 4 kilogrammes, M. Mac-Carthy estime qu'ils ont dû en extraire environ 200 000 kilogrammes.

Terminons ces détails par quelques considérations que suggère l'étude géographique du monument.

Le tombeau des rois de Mauritanie appartient à un type dont nous avons plusieurs autres exemples, c'est-à-dire qu'il n'a pas une physionomie complétement originale. En admettant qu'il ait été terminé peu d'années avant la mention qu'en fait Pomponius Mela, en l'an 4 de l'ère chrétienne, ce qui est incontestable, à cette époque l'art grec et l'art romain s'étaient dégagés d'influences appartenant à d'autres temps et à d'autres mœurs, et dont ce monument est sans aucun doute la dernière expression. On y retrouve l'empreinte fortement accusée de deux systèmes, mélange que l'on ne pouvait accepter que dans ce qu'on appelait alors le monde barbare, et auquel les architectes d'Athènes et de Rome n'eussent jamais songé; la pensée de la mort seule y domine toutes les autres. En effet, sa base est d'ordre ionique, et l'ordre ionique, nous le savons pertinemment, était employé pour les tombeaux; son couronnement est une pyramide, et la pyramide est restée l'emblème de la mort et de la résurrection. En un mot, il y a un mausolée grec et une pyramide égyptienne, et dans leur réunion il y a la marque d'une intelligence familiarisée avec les plus intimes conceptions de l'art grec, et le désir d'une âme qui avait voulu y retrouver l'une des images de la patrie absente. Nous sommes convaincus que le grand monument africain a pour créateur Juba II, ce Mauritanien doublé d'un philosophe grec, et cette égyptienne, Cléopâtre Séléné, la fille de la fameuse Cléopâtre, qui avait transporté à Césarée (Cherchel) tous les rites et toutes les coutumes nés sur les rivages du Nil.

Plusieurs motifs nous font croire que l'architecte du tombeau des Rois a dû s'inspirer des plus beaux modèles de la Grèce, ce qui nous engage naturellement à rapprocher le produit de ses conceptions du plus pur spécimen de l'ordre ionique que nous connaissions, le temple de Minerve Poliade, à l'Erechteum d'Athènes. Voici le résultat de ce rapprochement :

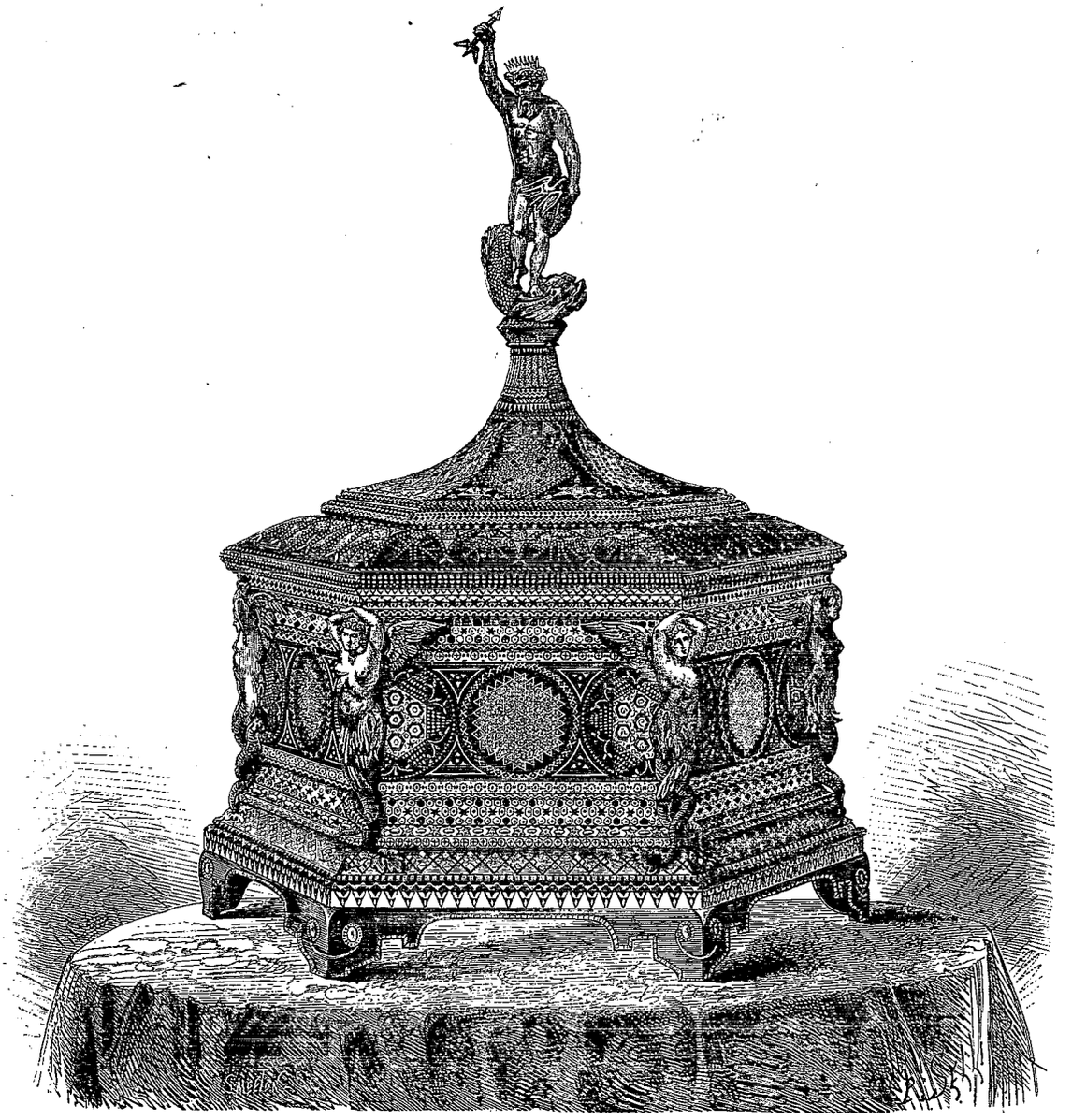
	Le temple.	Le tombeau.
Diamètre du fût à la base	0m.840	0m.803
— — au sommet	0m.743	0m.700
Diminution progressive du fût	1/8	1/8
Valeur du module	0m.420	0m.401
Hauteur du soubassement	0m.960	0m.995
— de la base	0m.355	0m.500
— du fût	6m.694	6m.620
— du chapiteau	0m.591	0m.510
— de la colonne	7m.640	7m.630
— de l'architrave	0m.73	1m.020
— de la frise	0m.673	1m.020
— de la corniche	0m.280	0m.510
— de l'entablement	1m.583	2m.540
— de l'entablement en fonction du module	4mod.0	6mod.311
Rapport de la hauteur de l'entablement à celle de la colonne	4.55	3.003
Valeur des entre-colonnements, d'axe en axe des colonnes	3m.120	3m.166

L'imitation ou du moins l'influence du modèle est manifeste. Les diamètres, et par conséquent les modules des deux ordres, sont peu différents ($^1/_{21}$); la hauteur des colonnes est, à peu de chose près, la même. Les entablements seuls s'éloignent très-notablement l'un de l'autre: celui du tombeau est beaucoup plus fort que celui du temple de Minerve, et cependant celui-ci avait déjà des proportions qu'on ne rencontre dans aucun autre monument; Vignole, Bullant, Serlio, ne lui ont donné qu'un quart de la hauteur de la colonne; Philibert de Lorme, au Louvre, 1 cinquième 4 centièmes; Palladio et Scamozzi ne l'ont fait que d'un cinquième. Quand on cherche à savoir quelle a pu être l'intention de l'architecte du tombeau en donnant à son entablement d'aussi fortes proportions, on reconnaît que cela tient tout simplement à un principe qu'il avait adopté dans la construction générale de l'édifice, celui de donner à toutes les assises des épaisseurs toujours les mêmes, de 0m.51 dans l'ordre, de 0m.58 dans la pyramide. Le soubassement a une épaisseur de deux fois 50 centimètres, ainsi que le stylobate; la base des colonnes a 50 centimètres, le chapiteau 52; les fûts sont composés de douze tambours de 50 et de 51 centimètres; l'architrave a deux fois 50 centimètres, et la frise 50 seulement, et cette dimension est aussi celle de la corniche.

Le motif qui, sans aucun doute, a engagé l'architecte à adopter ces proportions, c'est qu'elles lui permettaient de faire disparaître une partie des difficultés de la construction sans trop s'éloigner des règles architectoniques: ainsi, la base est beaucoup plus épaisse qu'elle ne devrait l'être, le chapiteau a perdu un peu de la gracieuse élévation qu'il a dans le temple de Minerve Poliade, l'architrave est un peu forte, la frise trop faible, la corniche a presque doublé ses proportions, et, après tout, il faut reconnaître que la physionomie générale de l'ordre n'en a pas souffert. N'est-ce pas le cas de faire remarquer une fois de plus avec quelle liberté en usaient les artistes grecs, variant un type sans l'altérer profondément? L'antiquité avait admirablement réussi à réaliser cette perfection si puissamment empreinte dans toutes les œuvres de la nature, la variété dans l'unité.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA MARQUETERIE.



Coffret de marqueterie, par Santa Varni. — Dessin de Sellier.

Ce petit coffret, dont la forme gracieuse séduit au premier aspect, est pourvu d'un genre de décoration dont l'Italie a eu pendant longtemps le monopole. La marqueterie italienne est encore aujourd'hui très-célèbre ; l'ornementation de ce coffret, quoique d'une apparence très-riche, est, en somme, obtenue à peu de frais. Des étoiles ou des losanges, s'enlevant en clair sur le sombre ou en sombre sur le clair, ont suffi à l'habile artiste qui a conçu le dessin de ce petit meuble pour donner à son ouvrage un cachet de luxe et d'élégance que rehaussent encore les figures qui l'accompagnent. Sur le couvercle, un Neptune agite son trident en signe de triomphe, tandis qu'un énorme poisson se tord sous ses pieds. Des figures ailées, dont les jambes s'enroulent en serpents, occupent chacun des angles du coffre ; mais ces figures sont combinées de manière à laisser prédominer la silhouette générale, et ne forment qu'un accessoire dans la décoration du meuble, où la marqueterie joue le premier rôle.

La marqueterie est l'art de faire des ouvrages sur bois dont la surface est recouverte de petites plaques en pièces rapportées, qui peuvent être de différentes couleurs. Cet art paraît avoir existé dans l'antiquité en même temps que la mosaïque. Les descriptions que nous avons des anciens palais de l'Asie montrent que l'usage de la marqueterie était fort répandu en Orient. L'ivoire et l'ébène, mêlés au bois de cèdre, étaient souvent employés dans la décoration des meubles, conjointement avec le bronze et les métaux précieux. Au quinzième siècle, la marqueterie italienne était en grande réputation, mais elle consistait presque exclusivement en pièces de blanc et de noir assemblées ensemble. Un contemporain de Raphaël, Jean de Vérone, imagina le premier de teindre les bois avec divers ingrédients et des huiles cuites qui les pénétraient. Il ne se contenta pas de faire de simples ornements avec la marqueterie, il représenta des bâtiments et des perspectives. Les élèves arrivèrent, en employant ses procédés, à représenter des fruits, des fleurs, des animaux, des arabesques de tout genre, au moyen de pièces de rapport qui finissaient par présenter l'aspect de véritables tableaux. Pendant tout le dix-septième siècle, ce genre de marqueterie

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

a été très-employé en Italie, concurremment avec la mosaïque, dont on faisait aussi un grand usage pour la décoration des meubles. L'ancienne marqueterie à deux teintes, généralement formées par l'ivoire et l'ébène, perdit beaucoup de sa vogue quand ces innovations arrivèrent. Néanmoins, elle ne cessa jamais d'être fabriquée en Italie.

Le genre de marqueterie dont nous avons parlé est souvent confondu avec la tabletterie; mais le travail de la marqueterie ne consiste pas uniquement dans l'assemblage de petites pièces de bois. En France, notamment, le célèbre ébéniste Boule fut le créateur d'un genre de meubles qui était en rapport avec le luxe du grand roi, et qui a trouvé jusqu'à nos jours de nombreux imitateurs. Boule, qui fut le plus grand ébéniste français du dix-septième siècle, était directeur des meubles à la manufacture des Gobelins, dont la fabrication n'était pas alors bornée à la tapisserie. Il avait imaginé une marqueterie d'écaille de tortue dans laquelle se promène un dessin en cuivre inscruté et gravé. Des encadrements et des ornements en métal ciselé venaient enrichir ces meubles, qui sont d'une richesse incomparable. Depuis, on a souvent remplacé l'écaille de tortue par la corne, la nacre, l'ivoire ou les bois précieux, tandis que l'argent, l'étain et même l'or ont été employés à la place du cuivre, mais le principe était toujours le même.

Ce genre de meubles, qui a repris de nos jours une très-grande faveur, occupe aujourd'hui, dit M. Laboulaye, douze corps d'état : l'ébéniste, le dessinateur, le préparateur d'écailles, le lamineur de cuivre, le découpeur, le fondeur en bronze, le monteur, le tourneur, le ciseleur, le doreur, le graveur et le marbrier. Mais cette division du travail est particulière à nos jours, car autrefois les ébénistes ne formaient pas une communauté particulière. Ils faisaient partie du corps des maîtres menuisiers; seulement, ceux qui s'occupaient plus spécialement d'ivoire ou d'écaille étaient souvent confondus avec les maîtres peigniers, tabletiers, tourneurs et tailleurs d'images. Cette industrie, qui au commencement de ce siècle était un peu tombée en défaveur, a repris de nos jours un très-grand essor, et s'applique non-seulement à la confection des meubles, mais à une infinité de petits objets connus dans le commerce sous le nom d'*articles de Paris*, et qui sont pour la capitale de la France une source intarissable de travail et de richesse.

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13, 22, 26, 34.

XVI

Il y a bien des choses que j'aurais voulu savoir, et que je n'avais point trouvées dans le livre de Walter Scott, qui, après tout, est un roman et non un traité régulier. Où trouver ces choses-là? Où Walter Scott lui-même les avait-il trouvées? Peut-être, pensais-je en moi-même, notre cousin me le dirait-il, si j'osais le lui demander. Malheureusement le livre était rendu, et je n'avais pas profité de la visite que nous lui avions faite pour adresser ma question. Quand il m'avait demandé comment je trouvais ce livre, j'avais répondu : — Très-joli!

— Tu n'es pas difficile, avait-il dit d'un air piqué.

Il pensait peut-être que l'éloge était un peu mince. Mon pauvre vocabulaire d'écolier sauvage ne m'en fournissait pas de plus énergique. Il déclara qu'il n'avait pas d'autres volumes de Walter Scott, et tout fut fini pour ce jour-là.

C'était un mardi matin; nous composions en thème. Mon attention ne resta pas longtemps fixée sur ma composition. De ma place, je voyais l'église, et toutes mes tentations de savoir me reprenaient. J'irai voir le cousin, me disais-je. Puis, cinq minutes après : Je n'oserai pas. A dix heures, je remis une composition inachevée, non sans une grande appréhension de ce qui pourrait résulter de cette nouvelle faute. Il en résulta d'abord que je fus le dernier, et que M. Jondelles, me regardant d'un air de dédaigneuse pitié, ne m'adressa même pas la parole, comme si tout désormais était fini entre lui et moi. Le mardi soir, j'étais décidé à parler au pharmacien; le mercredi, mes irrésolutions me reprirent. Le jeudi matin, je me décidai, et pour couper court à toutes mes hésitations, je descendis rapidement la Grande Rue. Le cœur me battit bien un peu quand je commençai à entrevoir les grands bocaux de la devanture avec leur boule de couleur, et les serpents d'Esculape enroulés autour d'un certain palmier qui avait l'air d'un plumeau et qui servait d'enseigne; mais mon parti était irrévocablement pris.

Malheureusement c'était jour de foire, et la pharmacie était tellement encombrée de paysans qu'il ne fallait même pas songer à déranger le pharmacien. Il se donnait déjà bien assez de mal derrière ses balances. Le soir, quand je repassai, au retour de ma promenade accoutumée, il n'y avait plus de paysans. Le cousin, derrière son comptoir, les deux mains appuyées à plat sur le marbre, et le corps penché en avant, causait avec le percepteur. Une mauvaise honte me retint encore, et je passai sans entrer. Ces deux échecs successifs firent une grande brèche dans mon courage. Les jours suivants, toute ma timidité m'était revenue. Il me semblait que je ne savais plus ce que je voulais demander, ou plutôt que je ne saurais pas en quels termes le demander. J'avais peur de bredouiller, de dire quelque sottise, de faire rire de moi; je revoyais en imagination les haussements d'épaules et les airs de pitié de M. Jondelles; j'avais peur que le cousin ne fît comme lui.

J'avais toutes sortes de raisons d'être devenu défiant et timide : l'âge même où j'entrais était bien pour quelque chose aussi dans ces fâcheuses dispositions. J'avais treize ans, et cette période néfaste, que tous les enfants traversent pour se transformer en jeunes hommes, avait commencé pour moi. Pour tout dire en un mot, j'étais dans l'*âge ingrat*. C'est l'âge où l'on rougit de tout sans savoir pourquoi; où, par une inexplicable fatalité, les jambes des pantalons sont toujours trop courtes et les manches des vestes trop étroites; où la voix qui mue passe sans transition raisonnable des notes aiguës que pourrait faire entendre un jeune coq enroué, aux notes les plus graves qu'ait jamais émises un vieux chantre de village; où l'on a toute la gaucherie niaise de Janot, et absolument rien encore de la grâce de Chérubin!

XVII

J'allais un jour à mon observatoire favori, celui de la descente de la forêt, pour contempler à loisir le cher paysage. Je tenais ma casquette de la main gauche, et de la droite je m'essuyais le front avec mon mouchoir, car j'avais marché vite. A mon grand effroi, il se trouva que la place était déjà occupée par deux étrangers extraordinairement barbus. L'un d'eux, couché sur le dos, dans l'herbe, avait ramené son chapeau sur ses yeux, et fumait à faire trembler. L'autre, assis sur une grosse pierre, était occupé à dessiner; il fumait aussi. Je les regardais, bouche béante, ne sachant si je devais avancer ou reculer, quand le dessinateur m'aperçut. Il ôta son cigare de sa bouche, et, faisant une grosse voix, comme l'ancien curé

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

de Sainte-Luce quand nous dormions au sermon et qu'il nous menaçait de l'enfer :

— Jeune enfant approchez !
Comment vous nommez-vous ?

Je ne savais que répondre, et je me disposais à fuir, quand l'homme couché, imitant à s'y méprendre la voix claire et perçante d'un enfant de chœur, cria du fond de son chapeau qui lui couvrait la figure :

— J'ai nom Éhacin.

Puis, reprenant son ton de voix ordinaire, il dit, toujours du fond de son chapeau :

— Vieux Cazan, qu'en penses-tu, n'ai-je pas bien donné la réplique ?

— Tais-toi, si tu le peux, lui dit le dessinateur ; il ne s'agit pas ici de réplique, et tu épouvantes ce jeune indigène.

J'avais laissé tomber d'effroi mon mouchoir et ma casquette, et mes mains tremblantes s'enchevêtraient gauchement dans ma ceinture de cuir.

— Oh ! mon Dieu ! un indigène, s'écria l'autre en affectant un effroi comique... pas anthropophage, j'espère !

Il se leva alors sur son séant, et se mit à me regarder avec des yeux que j'aurais beaucoup mieux aimés s'ils eussent été moins petillants de malice. Je dois dire cependant qu'il n'avait pas l'air méchant. Les étrangers se mirent alors à rire tous les deux, ce qui ne contribua pas peu à me faire perdre le peu de sang-froid qui pouvait me rester.

Ils eurent pitié de mon ahurissement, et celui qui dessinait me dit avec bonté :

— N'aie pas peur, approche, nous ne voulons pas te faire de mal. Peux-tu me dire ce que c'est que les tourelles que l'on aperçoit à gauche, derrière le rideau de peupliers ?

— C'est la Cloutière, le château de M. Robin.

— Robin des Bois ? dit l'autre, qui s'était recouché.

— Voyons, Octave, laisse cet enfant tranquille ; tu vois bien qu'il n'est pas de force à te répondre, et que tu n'as pas grand mérite à l'interloquer.

— Tiens, me dit-il, en se penchant de côté pour me laisser regarder, connais-tu cela ?

— Oh ! m'écriai-je en joignant les mains d'admiration, la tour carrée, la sous-préfecture, et le clocher, mon beau clocher, tout y est !

L'artiste fut touché de mon admiration naïve. Tout en taillant un crayon, il me regardait avec attention :

— Est-ce que tu aimerais à dessiner ?

— Je ne sais pas !

— Veux-tu essayer ?

— Je n'oserais pas !

— Ah ! tu as honte, je vois cela. Est-ce mal, ce que je te propose ?

— Oh ! non, Monsieur.

— Eh bien, tu peux toujours essayer ; il n'y a de honte qu'à faire le mal : loge-toi cela dans la mémoire... Que venais-tu faire ici, quand tu es arrivé comme une bombe ?

— Je venais regarder cela, lui répondis-je en étendant le bras pour désigner toute la vallée de l'Indre, et surtout la colline où se dressait le clocher comme le mât d'un grand navire.

— Alors tu aimes à regarder cela ?

— C'est si beau !

Cette fois il se tourna tout à fait de mon côté, et me regarda avec curiosité. L'autre se redressa et fit comme lui. Ils échangèrent un coup d'œil. Je crus comprendre que mon accent d'admiration sincère les avait touchés. En tout cas, celui qui s'appelait Octave cessa de me persiffler.

— Si tu trouves cela si beau, dit le monsieur qui s'appelait Cazan, il faut apprendre à le dessiner.

— Il y a bien un maître de dessin au collége, mais ma tante n'est pas assez riche pour me faire donner des leçons.

— Eh bien, tu te passeras de leçons. Je vais te montrer comment il faut s'y prendre.

XVIII

Alors, malgré ma résistance, il me fit asseoir sur la grosse pierre, à sa place, et, étalant une belle feuille de papier sur son carton :

— Commence, me dit-il.

Je ne savais par où commencer.

— Empoigne-moi ce clocher, puisque tu l'aimes tant !

Et alors, avec une patience inépuisable, il me guidait, me reprenait, rectifiait mes erreurs qui étaient nombreuses, m'expliquait la perspective si clairement qu'il me me semble entendre encore ses paroles. Je regardais quelquefois du coin de l'œil M. Octave, qui s'était rapproché de nous. Je m'attendais à chaque instant à quelque quolibet. Rien. Il suivait l'opération avec un intérêt véritable, et approuvait souvent d'un signe de tête. Il nous entourait cependant de gros nuages de fumée qui me faisaient un peu tousser ; mais je ne songeais guère à m'en plaindre.

Quand j'y repense maintenant, je ne puis m'empêcher de m'écrier : « Quelle merveilleuse chose que la sympathie ! » Voilà deux hommes que je n'avais jamais vus de ma vie ; ma présentation avait été passablement grotesque, et leur accueil plus que décourageant. Ils m'ont jugé favorablement sur un mot qui partait du cœur, ils m'ont dit de bonnes paroles, ils m'ont donné confiance en moi-même, et me voilà babillant sans m'en apercevoir, moi qui, devant des étrangers surtout, ne puis jamais prononcer trois paroles sans bredouiller. J'allais, j'allais, stimulé par leurs questions, et je leur disais, sans hésiter sur le choix d'un mot, des choses que je n'avais jamais dites à personne, que je ne m'étais jamais dites à moi-même.

— Te souviendras-tu bien de tout ce que je t'ai dit, me demanda mon professeur.

— Je m'en souviendrai toujours, répondis-je avec un élan de reconnaissance.

— Alors, tu peux marcher seul. Ah ! j'allais oublier... il te faut du papier et des crayons... Non ! pas cela, dit-il en s'adressant à son compagnon qui faisait le geste de porter la main à sa poche.

Il se mit à fouiller dans un sac qu'il avait déposé à terre, et en tira une poignée de crayons. L'autre me mit aussitôt sur les genoux une autre poignée de crayons.

— Voici maintenant un album, dit M. Cazan ; il est tout blanc : je n'y vois guère qu'un croquis ; ce n'est pas la peine de l'ôter, au besoin il te servira de modèle.

L'autre tira de son sac un album et me le tendit. Je croyais rêver, et j'avais les larmes aux yeux. Je n'osais surtout accepter des présents si considérables.

— Entre artistes, cela s'accepte toujours, me dit en souriant mon professeur, qui avait vu mon hésitation. Tirant alors sa montre : — Maintenant il est temps que nous partions ; la voiture de Tours va passer dans une minute au bas de la côte. Adieu, mon bonhomme, peut-être au revoir. Allons, encore une poignée de main.

Nous échangeâmes de cordiales poignées de main, et je les vis descendre le sentier qui mène à la route de Tours. M. Cazan se retourna deux ou trois fois et me fit de la main

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

de petits signes d'amitié. M. Octave faisait le moulinet avec son bâton, et chantait à tue-tête sur un air de complainte :

Est-ce toi, chère Élise? ô jour trois fois heureux!
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux!

La suite à la prochaine livraison.

VIEUX CHÊNES ET VINS NOUVEAUX.

La relation saute aux yeux de quiconque sait qu'il faut absolument des *chênes vieux* pour faire chaque année les barriques des *vins nouveaux*. Sans les vieux chênes, comment logerait-on d'abord, comment exporterait-on ensuite les vins abondants que produit notre sol, et qui s'en vont au bout du monde remplir de joie tous les convives des riches amphitryons?

Or, les vieilles forêts diminuent constamment pendant que les vignobles, au contraire, ne cessent d'augmenter. Chaque automne nous apporte de cinq à sept milliards de litres de vin ; chaque année nous exportons pour trois cent millions de francs en vins et eaux-de-vie dont les futailles restent à l'étranger ; et comme la France ne trouve plus chez elle assez de bois à futailles, elle achète à l'étranger, à l'Autriche surtout, la plus grande partie de sa consommation.

Une guerre inattendue, des mesures prohibitives, mettraient donc nos vignerons dans le plus grand embarras.

La situation n'est pas sans gravité, et l'on verra, par les détails suivants, qu'elle appelle les méditations non-seulement des départements méridionaux producteurs de vins, mais aussi de l'administration des forêts et de celle des finances.

Toutes les espèces de bois ne sont pas propres à la construction des barriques : les uns ne peuvent se joindre assez complétement pour retenir le liquide, d'autres feraient éponge, beaucoup donneraient un goût particulier au vin ; de plus, il faut une grande solidité pour résister aux chocs. Toutes expériences faites, on a reconnu que le chêne était, par ses qualités spéciales et par la grande surface qu'il occupe en Europe, la seule essence forestière convenable pour faire le *merrain* destiné aux barriques.

Tout le monde sait que l'on désigne sous ce nom de *merrain* des planchettes de chêne étroites, minces, courtes, que l'on tire de l'arbre sans le secours de la scie, mais en fendant la bille de bois dans le sens des rayons qui vont du centre à la circonférence. On prend pour cette fabrication les portions du fût qui sont trop courtes pour donner des pièces de charpente ; toutefois la bille doit être de droit fil, et le bas du tronc ne convient pas. De plus, il y a un grand déchet, qui, dans les beaux arbres, s'arrête à 40 pour 100 environ, mais qui, dans les arbres moyens, va jusqu'à 80 pour 100. Il suit donc de ces circonstances que le nombre des chênes propres au merrain est fort limité dans les coupes annuelles.

Aussi le prix de cette marchandise a-t-il toujours augmenté en France depuis le commencement du siècle, et a-t-il *plus que doublé* depuis 1826, où la pièce de merrain ne valait que 30 centimes. Cependant l'importation prend des proportions effrayantes : de 20 millions de pièces en 1857, elle montait en 1866 à 63 millions, soit à 40 millions de francs, dont l'Autriche a perçu plus des *deux tiers*. On estime à 500 000 le nombre des mètres cubes de chêne nécessaires à la confection annuelle des barriques, et, sur ce chiffre, l'importation étrangère entre pour 400 000 !

Il y aurait évidemment une grande perturbation dans notre commerce de vins, si les ports autrichiens de l'Adriatique nous étaient fermés par suite de complications diplomatiques. Nos recettes budgétaires éprouveraient un déficit par l'amoindrissement qui surviendrait dans les droits de circulation. Dans les départements non viticoles, les vins communs ne pourraient arriver s'ils étaient chargés d'une trop forte dépense pour les fûts.

Mais, même en mettant de côté l'éventualité des difficultés extérieures, il est certain que nos enfants seront fort à court de bois merrain dans trente ou quarante ans, par suite de la diminution constante du gros chêne non-seulement en France, mais dans toute l'Europe. Le reboisement des parties incultes, dont on s'occupe depuis quelques années, ne pourra résoudre les difficultés dont on sera, vers cette époque, assailli en tous lieux ; car la disette naîtra au commencement du siècle prochain, si l'on en juge par la rapidité avec laquelle le dix-neuvième siècle a jusqu'ici consommé les gros bois que lui avait réservés la sagesse de nos ancêtres. Le temps est trop court pour conjurer le mal dont on souffrira vers cette époque ; car le reboisement actuel n'aura guère d'influence notable avant une centaine d'années.

Il faut donc sans tarder prendre des mesures qui puissent être efficaces à court terme. La seule possible serait de réserver dès aujourd'hui une plus grande proportion de gros bois dans les coupes annuelles, et de demander aux pays étrangers une plus grande partie de la consommation. On profiterait ainsi des ressources de l'extérieur, tant que les prix seraient convenables, et lors même que l'on payerait un peu plus dans le moment actuel, on agirait prudemment, car on s'assurerait une réserve que *rien ne pourra remplacer* dans trente ans.

Mais sera-t-on assez sage pour subordonner un intérêt immédiat qui nous touche personnellement à un intérêt lointain plus considérable qui touchera nos enfants?

Peu importe ce doute : il ne faut pas se lasser de prêcher la prévoyance.

ORIGINE DE DEUX NOMS DE FLEURS.

Le nom de *camélia* est un aimable nom, imposé à une aimable fleur. Qui sait aujourd'hui que cette dénomination si euphonique tire son origine d'un R. P. jésuite, bien connu des botanistes, le P. Kamel? C'est ce que nous apprend un ouvrage curieux, publié il y a deux ans environ par R.-S. Charnock. Ce petit volume est intitulé : *Verba nominalia or words derived from proper names.* Peu de gens du monde savent aussi que le *dahlia*, cette belle plante du Pérou, dont les fleurs magnifiques ont acquis une si grande variété dans nos jardins, a été baptisé par un botaniste suédois. André Dahl n'est pas plus connu aujourd'hui que le R. P. Kamel, et cependant ces deux noms, légèrement altérés par la science, sont répétés chaque jour dans les deux mondes par des milliers d'individus (1).

RUINES DE PARIS, EN 1871.

Une blessure paraît mortelle ; mais si la constitution du patient est robuste, l'art aidant, la guérison est rapide. Il en est de même d'une ville puissante, active, laborieuse. Supposez qu'en 1871 une affreuse insurrection ait couvert de ruines une ville d'Orient : les débris joncheraient le sol à jamais, et, plusieurs siècles après, le voyageur les verrait à demi ensevelis sous le sable ou la végétation. A Paris, un an s'est à peine écoulé, et déjà une partie de ses

(1) On doit au même érudit un ouvrage plus moderne, qu'il a intitulé : *Ludus patronymicus or etymology of curious surnames.* Londres, 1868, XVI-166 pages in-12.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

désastres est réparée : bientôt il n'en restera presque plus aucune trace : les artistes seuls perpétueront la vue des horribles destructions qui, pendant quelques mois, ont attristé nos regards. Nous publierons quelques-uns de leurs



Mai 1871. — Ruines rue du Bac. — Dessin de H. Clerget.

dessins : ce sont là, non-seulement des souvenirs historiques, mais aussi des avertissements.

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 3.

LES BALLONS PRISONNIERS.

Les six premiers ballons sortis de la ville de Paris assiégée furent suivis, du 12 au 27 octobre, de onze aérostats qui franchirent sans encombre les lignes ennemies. Mais le 27 octobre devait être un jour bien funeste à la France : au moment où Metz capitulait, les Prussiens s'emparaient du premier ballon-poste. Avant de décrire les curieux détails de cette capture, donnons la liste des aérostats qui ont passé au-dessus des ennemis avant ce triste événement.

12 octobre. — Le *Washington :* Bertaux, aéronaute ; passagers, MM. Van Roosebecke, propriétaire de pigeons, et Lefebvre, consul de Vienne. — Le *Louis-*

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Blanc, conduit par M. Farcot, accompagné de M. Tracelet, propriétaire de pigeons, quitte Paris le même jour. Le premier aérostat descend près de Cambrai ; le second touche terre dans le Hainaut, en Belgique.

14 octobre. — Départ de deux aérostats. Le premier, *le Cavaignac*, emporte dans les airs M. de Kératry et deux voyageurs ; il est conduit par M. Godard père. — Le second, *le Jean-Bart*, a pour aéronaute M. Albert Tissandier, pour passagers MM. Ranc et Ferrand.

16 octobre. — Le *Jules-Favre* s'élève à 7 h. 20 m. du matin de la gare d'Orléans. — Le *Lafayette*, à 9 h. 50 m., quitte la même localité.

18 octobre. — Le *Victor-Hugo* s'élève du jardin des Tuileries, à 11 h. 45 m.

19 octobre. — Départ de la *République-Universelle*.

22 octobre. — Ascension du *Garibaldi*.

25 octobre. — Départ du *Montgolfier*.

27 octobre. — Le *Vauban* quitte la gare d'Orléans à 9 h. du matin.

Le même jour, le ballon *la Bretagne*, conduit par M. Cuzon, avec MM. Vœrth, Hudin et Manceau, s'élevait à midi de la gare de la Villette. Il allait commencer, après les dix-sept premières ascensions exécutées avec tant de succès, la série des naufrages aériens pendant le siége de Paris. Cet aérostat s'éleva à midi de l'usine de la Villette ; le vent le dirigeait vers le nord-ouest. Il n'y avait pas deux heures qu'il planait dans les airs, que l'aéronaute, M. Cuzon, eût la malencontreuse idée de tirer la corde de la soupape pour se rapprocher de terre et trouver un endroit favorable à la descente. La *Bretagne* descendit au milieu d'un camp prussien ; elle fut saluée par une vive fusillade, et au moment où elle allait toucher le sol, M. Vœrth, bien contrairement aux règles de la solidarité aérostatique, sauta à terre, allégeant de son poids la nacelle du ballon, qui repartit dans les airs. M. Vœrth fut immédiatement saisi par les Allemands, qui le retinrent prisonnier malgré sa nationalité anglaise. Les trois autres voyageurs se seraient élevés à une grande hauteur, s'ils n'avaient eu la précaution d'ouvrir la soupape.

Voilà la *Bretagne* qui regagne encore une fois le niveau terrestre ; MM. Hudin et Cuzon sautent ensemble de la nacelle, et l'infortuné M. Manceau, resté seul dans l'esquif aérien, est emporté avec une force vertigineuse dans les régions des nuages. Il s'élève à une hauteur considérable ; le froid le saisit, le sang lui sort des oreilles. Il n'en a pas moins le sang-froid de tirer la corde de soupape : l'aérostat descend, s'approche d'une prairie ; M. Manceau, entraîné par l'exemple de ses compagnons de voyage, s'élance de la nacelle ; mais il a mal calculé sa hauteur, il tombe de quelques mètres de haut et se casse une jambe. Le lendemain, des soldats du 4e uhlans s'emparent du voyageur, qui est tombé aux environs de Metz ; malgré sa fracture, on le fait marcher à coups de crosse ; on le conduit à Mayence, où on le jette dans un cachot, et le malheureux allait être fusillé, sans un contrat d'association qu'il avait en poche et qui prouvait qu'il était négociant français.

Le 29 octobre et le 2 novembre, les ballons *Colonel-Charras* et *Fulton* faisaient, dans d'heureuses conditions, le voyage de Paris en province ; mais, le 4 novembre, le *Galilée*, monté par MM. Husson et Antonin, atterrissait encore, près de Chartres, entre les mains des ennemis. Le 12 du même mois, le *Daguerre*, avec MM. Pierson et Nobécourt, descendait à Ferrières, au milieu d'un bataillon ennemi, qui s'empara de l'aérostat ; au même moment, le *Niepce*, monté par MM. Pagano, Dagron, Fernique et Poisot, échappait miraculeusement à la captivité.

Plus tard, dans le courant du mois de décembre, la *Ville-de-Paris*, montée par MM. Delamarne, Morel et Billebault, et le *Général-Chanzy*, conduit par M. Verrecke, tombaient en Allemagne. Le premier fut fait prisonnier à Wertzlur, en Prusse, le second à Rottemberg, en Bavière. Les voyageurs eurent à subir des humiliations, des mauvais traitements, une pénible captivité, mais, contrairement à ce qui a été imprimé, ils ne furent pas fusillés.

Les captures de la fin d'octobre et de novembre inquiétèrent sérieusement les administrateurs de la poste. Pour éviter le retour de semblables désastres, il fut décidé que les aérostats s'élèveraient au-dessus de la capitale assiégée pendant la nuit ; on pensait ainsi que, grâce aux ténèbres, les voyageurs éviteraient les dangers de la surveillance prussienne ; mais on oubliait que l'obscurité est un grand péril pour le navigateur aérien, qui peut, sans s'en douter, être poussé vers l'Océan par un vent violent dont il n'a pas les moyens de soupçonner l'intensité. Deux aéronautes allaient payer de leur vie ces tentatives de voyages nocturnes. D'autres ne devaient échapper que par miracle à une mort imminente.

NAUFRAGES AÉRIENS.

Le 18 novembre, le ballon *Général-Uhrich*, monté par MM. Lemoine et Thomas, partait, à 11 h. 15 m. du soir, de la gare du Nord. La nuit noire, sombre, donnait un aspect fantastique à la sphère aérienne, qui bondit dans l'espace, au milieu de l'émotion générale des assistants. L'aérostat resta toute la nuit dans l'air obscur, et, chose singulière, après ce long voyage, il descendit à Luzarches, dans le département de Seine-et-Oise. On peut supposer que le *Général-Uhrich*, ballotté par des contre-courants aériens, a suivi à différentes altitudes des directions opposées qui ne lui ont pas permis de s'éloigner davantage de la capitale investie.

Six jours après, MM. Rolier et Béziers s'élevaient de la gare du Nord, à minuit précis. Ces messieurs allaient entreprendre, à leur insu, la plus étonnante ascension que les annales aérostatiques aient jamais comptée, traversée merveilleuse du nord de la France, de la Belgique, de la Hollande, de la mer du Nord et d'une partie de la Norvége. Jamais Jules Verne ou Edgard Poë, qui excellent dans le récit des histoires fantastiques, n'ont pu rien rêver de semblable à ce voyage véridique, qui restera comme un grand sujet d'étonnement dans l'histoire des ballons. Après avoir sillonné l'espace ténébreux pendant toute une longue nuit d'hiver, M. Rolier et son compagnon de voyage atteignent enfin l'heure du lever du soleil. L'astre se lève au-dessus des nuages, qu'il éclaire de ses premiers rayons ; il dissipe les vapeurs atmosphériques. Mais, ô stupéfaction ! c'est l'immensité de l'Océan qui s'ouvre aux yeux des aéronautes ! Leur boussole leur indique qu'ils marchent vers le nord ; mais trouveront-ils jamais une terre hospitalière pour jeter leur ancre ? Pendant huit heures consécutives, ces malheureux vont se trouver ainsi suspendus entre la vie et la mort, gelés de froid, regardant fixement la vaste étendue des flots. Tout à coup ils aperçoivent un navire, ils lui font des signaux ; mais le vaisseau disparaît bientôt à l'horizon ! La mer, toujours la mer, c'est le monotone panorama qui se déroule aux yeux des voyageurs ; bientôt des nuages épais se forment autour de la nacelle, et la neige tombe à gros flocons. M. Rolier et son compagnon ne voient plus rien ; ils s'abandonnent aux dernières et navrantes pensées qui précèdent la mort ! Cependant le voyage continue, puis l'aérostat descend pour se rapprocher sans doute de l'immensité des flots. Il perce le massif de nuages. O miracle ! il s'approche d'une montagne aux cimes escarpées, que recouvrent de grands massifs de neige. Il touche terre ;

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

les voyageurs transis descendent de la nacelle. — Où sont-ils? Où le vent a-t-il jeté leur esquif? Ils se frottent les yeux et se demandent s'ils ne sont pas en proie à quelque cauchemar; de vastes solitudes les entourent. Ils se mettent en marche et errent dans une forêt de sapins, où des loups s'enfuient à leur passage. Ils rencontrent enfin un bûcheron; mais la langue que parle cet homme leur est inconnue. Cependant ils se font conduire vers un village où ils trouvent enfin un Français. Ils sont à Lifjeld, à cent cinquante lieues au nord de Christiania!

Le mois de novembre fut riche en naufrages aériens. Le 24 novembre, à une heure du matin, M. Buffet partit de la gare d'Orléans dans le ballon *l'Archimède*; il suivit la même direction que M. Rolier, mais il aperçut la mer au nord de la Hollande, et fut assez heureux pour toucher terre sur le rivage, près de la ville de Castelré.

Le 30 du même mois, un drame horrible, épouvantable, était réservé à l'aérostat *le Jacquard*, qui quitta Paris à 11 heures du soir. Le marin Prince était seul dans la nacelle. Homme de résolution et d'énergie, il s'était offert comme aéronaute, malgré son inexpérience des voyages aériens.

« Il paraît, dit M. Tissandier, dans l'ouvrage qu'il a publié sur les aérostats du siége, que lorsque le marin Prince partit, il s'écria avec enthousiasme : « Je veux faire » un immense voyage, on parlera de mon ascension. »

« Il s'éleva lentement, par une nuit noire. On ne l'a jamais revu depuis.

» Un navire anglais aperçut le ballon en vue de Plymouth; il se perdit en mer. Quel drame épouvantable a dû torturer l'infortuné Prince avant de trouver la plus horrible des morts! Seul, du haut des airs, il contemple l'étendue de l'Océan, où fatalement il doit descendre. Il compte les sacs de lest, et ne les sacrifie qu'avec une parcimonie scrupuleuse. Chaque poignée de sable qu'il lance est un peu de sa vie qui s'en va. — Il arrive, ce moment suprême où tout est jeté par-dessus bord! Le ballon descend, se rapproche du gouffre immense; la nacelle se heurte sur la cime des vagues; elle n'enfonce pas, elle glisse à la surface des flots, entraînée par le globe aérien qui se creuse comme une grande voile. Pendant combien de temps durera ce sinistre voyage? Il peut se prolonger jusqu'à ce que la mort saisisse l'aéronaute, par la faim, par le froid peut-être. Quel épouvantable et navrant tableau que celui de ce voyageur perdu dans l'immensité de la mer! Il cherche de loin un navire, jusqu'au dernier moment il espère en vain le salut! »

Le jour même de ce sinistre, MM. Martin et Ducauroy, eux aussi, étaient jetés vers l'océan Atlantique. Partis de Paris à minuit, dans le *Jules-Favre*, ils aperçoivent la mer au lever du jour. Le vent, par un hasard vraiment providentiel, les pousse juste au-dessus de la petite île de Belle-Ile-en-Mer, où ils sont lancés avec une force effroyable. Les aéronautes subissent un traînage terrible, sont blessés et contusionnés.; mais ils sont sauvés!

Enfin le 27 janvier, au moment de l'armistice, l'aéronaute Lacaze allait terminer la liste déjà trop longue des sinistres aériens. Il s'élève, à 3 heures du matin, dans le ballon *Richard-Wallace*, passe près de terre en vue de Niort; mais au lieu de descendre il jette du lest et repart dans les hautes régions de l'air. Il continue son trajet et traverse, à 2000 mètres de haut, la ville de la Rochelle. Tout le monde croit qu'il va revenir vers le sol; mais il continue son trajet, et les regards des assistants attirés sur le rivage voient l'aérostat se perdre peu à peu à l'horizon dans les profondeurs de l'Océan, où le malheureux Lacaze a trouvé son tombeau.

Lacaze était le soixante-troisième aéronaute sorti de Paris en ballon; le lendemain, le soixante-quatrième et dernier ballon, *le Général-Cambronne*, allait porter à la France la nouvelle de l'armistice.

Ainsi, pendant les cinq mois du siége de Paris, soixante-quatre aérostats, cubant pour la plupart deux mille mètres, ont pu s'échapper de la capitale investie. Ils ont enlevé dans les airs 64 aéronautes, 91 passagers, 365 pigeons voyageurs, et 9000 kilogrammes de dépêches représentant à peu près trois millions de lettres particulières. On a vu que sur ce nombre considérable d'aérostats, il n'y en a eu que cinq qui soient tombés au pouvoir des Allemands; deux d'entre eux se sont perdus en mer corps et bien. Devant un résultat si étonnant, n'y a-t-il pas lieu d'admirer sincèrement les ressources que la nécessité du siége a suscitées au génie scientifique de la France. Il devait appartenir, grâce à la patrie des Montgolfier, les immortels créateurs de l'aéronautique, de faire des ballons un usage si glorieux et si utile! Nous verrons dans la suite comment les pigeons voyageurs ont pu compléter les services rendus par les aérostats, pour donner naissance à une véritable poste aérienne, qui pendant longtemps excitera la jalousie des ennemis de la France. Pendant le siége de Paris, le gouvernement prussien s'est vivement préoccupé des ballons-poste, qui évitaient à Paris les tortures de l'investissement moral, si propre à décourager les habitants de la capitale investie. L'ingénieur Krupp a construit plusieurs canons mobiles autour d'un axe, destinés à atteindre les aérostats au haut des airs; mais ces *gun-balloon*, promenés triomphalement dans les rues de Versailles, n'ont jamais arrêté les aérostats. La plupart de ceux-ci, toutefois, ont presque toujours été salués par une vive fusillade au moment de leur passage au-dessus des lignes ennemies; mais les fusils à aiguille, comme les fusils chassepot, qui ont une grande portée horizontale, sont incapables de lancer une balle verticalement de bas en haut à une hauteur considérable. Des expériences précises faites à ce sujet à Tours, pendant la guerre, ont démontré que des ballons captifs à 480 mètres de haut sont complétement hors de portée des balles de chassepot. Quoi qu'ils aient fait, les Allemands, malgré leurs lignes compactes d'investissement, n'ont pu empêcher Paris assiégé de parler sans cesse à la France par la voie des airs.

VAISSEAU CONSTRUIT EN SEPT HEURES.

De Toulon, le 18 juillet 1679.

« Il y a quelques jours, le sieur Arnoux, intendant de la marine, fit bâtir ici un vaisseau. Toutes choses avaient été si bien disposées, et les sept cents ouvriers qui furent employés à cet ouvrage y travaillèrent avec tant d'ardeur et de diligence, que le vaisseau fut achevé en sept heures, quoiqu'il eût cent pieds de longueur, qu'il soit percé par quarante pièces de canon et qu'il y ait plus de deux mille cordages. »

Ces lignes sont extraites de la *Gazette de France*, à la date précitée. Les archives de la marine, à Toulon, ou même à Paris, possèdent sans doute quelques documents qui pourraient confirmer le fait curieux qui s'y trouve rapporté. Nous faisons appel à ceux de nos lecteurs qui se trouveraient en mesure de le vérifier.

LA STATUE DE MAUSOLE,

ROI DE CARIE.

Tout le monde connaît le nom du roi Mausole et sait au moins que son tombeau, le Mausolée, était si magnifique

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

qu'il fut compté parmi les sept merveilles du monde. Mausole était roi de Carie dans la première moitié du quatrième siècle avant Jésus-Christ. Feudataire du roi de Perse, il échappait presque entièrement à son autorité et régnait à peu près sans partage, non-seulement sur les Lélèges et les Cauniens déjà soumis à ses prédécesseurs, mais encore sur toute la Lycie et sur la plupart des villes et des îles voisines peuplées par la race ionnienne. « Il avait fait des conquêtes, rançonné ses voisins, et parmi les *pasteurs de peuples*, pour parler comme Homère, nul n'eut l'art de tondre son troupeau de plus près. Dans ses États, il tirait argent de tout : il fallait payer pour se faire enterrer; un mort n'entrait pas au cimetière avant que le fisc n'eût emboursé une drachme ; il avait établi un impôt sur les cheveux, et pour porter perruque dans son royaume il en coûtait cher. Aussi avait-il amassé un grand trésor. Ce trésor et ces relations fréquentes des Cariens avec les Grecs expliquent comment ce tombeau de Mausole devint une des sept merveilles du monde. » (1)

Il mourut après vingt-quatre ans de règne, 353 ans avant Jésus-Christ. La reine Artémise, sa femme, qu'il ne faut pas confondre avec la princesse du même nom et du même pays, l'alliée des Grecs, qui combattit contre Xerxès à Salamine, ne lui survécut que deux ans. Elle ne vit donc sans doute pas achever le somptueux monument qu'elle avait entrepris de faire élever à sa mémoire dans Halicarnasse, agrandie par lui et devenue sa capitale. Les plus célèbres artistes grecs contemporains, dont quelques-uns avaient déjà concouru à embellir la ville, travaillèrent à construire ce tombeau et à l'orner de sculptures. Vitruve et Pline nous ont conservé leurs noms. « Scopas, dit Pline, a fait les bas-reliefs du côté de l'orient; Bryaxis, ceux du nord; Timothée, ceux du midi; Léocharès, ceux du couchant. Vint un cinquième artiste qui, sur le *ptéron* (colonnade entourant le tombeau), éleva une pyramide de même hauteur que la construction qui lui servait de base. Au sommet est un quadrige de marbre, ouvrage de Pythis. Avec cette addition, le monument a une hauteur de 140 pieds. » Vitruve attribue la décoration des quatre faces du mausolée à Léocharès, Bryaxis, Scopas et Praxitèle. « Quelques-uns, dit-il, ajoutent à cette liste Timothée. » Il ne parle point de Pythis.



Statue de Mausole, au Musée britannique. — Dessin de Cheviguard.

Ce tombeau, cette merveille du monde, un archéologue anglais, M. Newton, a été assez heureux pour en retrouver les débris en 1856. Le mausolée paraît s'être écroulé à la suite d'une catastrophe violente; probablement un tremblement de terre a renversé tout l'édifice à la fois; mais les fragments, envoyés à Londres, au Musée britannique, ont été rapprochés et rajustés avec autant de scrupule que de discernement. On a pu ainsi recomposer plusieurs statues colossales, des groupes, plusieurs parties d'une frise.

Parmi les statues retrouvées, se trouve vraisemblablement celle de Mausole lui-même, haute de 10 pieds: c'est celle que reproduit la gravure ; elle était brisée en soixante-trois morceaux, mais qui ont pu être fort exactement remis ensemble. Il ne lui manque que les bras et un pied. « La tête était séparée du corps; mais un éclat de marbre recueilli plus tard a restitué, en s'ajoutant au masque, le menton et une partie du cou. Un autre morceau lie le cou à l'épaule. Sur la partie inférieure de ce dernier fragment, on a trouvé du plomb qui présentait encore l'empreinte du marbre immédiatement au-dessous. On a reconnu que la tête avait été anciennement rapportée au corps, et l'on pourrait soupçonner une substitution de tête, ce qui a eu lieu plus d'une fois dans l'antiquité, si le travail de la tête n'était de tout point d'accord avec celui de la statue. Il n'est pas douteux que ce ne soit un portrait, idéalisé sans doute, mais d'un type individuel, et qui n'a rien de la beauté conventionnelle inventée ou adoptée par les sculpteurs grecs. La face est large, carrée ; les traits sont un peu lourds. Ce qui appartient sans doute à l'artiste, c'est une expression de pouvoir et de sérénité incomparable. » (1)

La figure est revêtue d'une tunique longue et d'un manteau qui n'est point drapé à la manière des Grecs. La chaussure n'est pas non plus de celles qu'on remarque d'ordinaire dans les œuvres d'art helléniques; elle a ses analogues parmi celles de la sculpture assyrienne.

Toute la statue est largement traitée et du plus grand style. Elle devait être debout dans le char, attelé de quatre chevaux, placé au sommet de la pyramide. Le bras droit a été rompu à l'épaule. On conjecture, d'après le mouvement encore sensible, qu'il avançait et tenait un sceptre. L'autre main devait tenir les rênes. On a retrouvé les fragments d'une autre figure très-mutilée, de même proportion. C'est une femme, Artémise peut-être, ou bien une divinité tutélaire qui accompagnait Mausole sur son char. La composition du groupe, qui servait de couronnement à l'édifice, aurait ainsi symbolisé son apothéose.

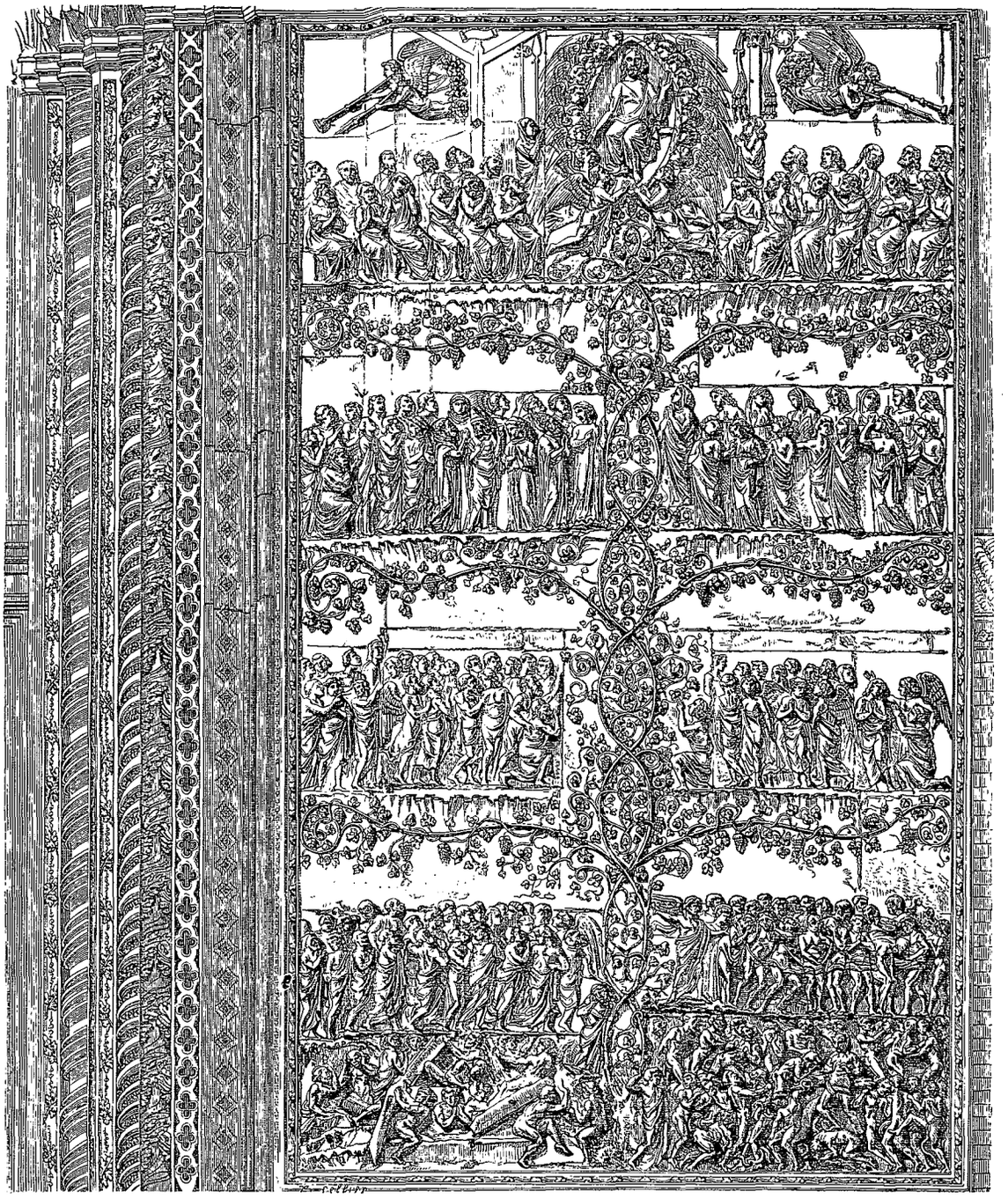
(1) P. Mérimée, *les Marbres d'Halicarnasse*, dans la *Gazette des beaux-arts* du 15 juillet 1859.

(1) P. Mérimée. M. Newton, l'auteur de la découverte du Mausolée, en a fait le récit et a exposé ses vues dans un ouvrage qui a pour titre : *Discoveries at Halicarnassus, Cnide and Branchidæ*. Londres, 1862.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

SCULPTURES DE JEAN DE PISE,

A LA CATHÉDRALE D'ORVIETO.



Fragment des sculptures de Jean de Pise à la cathédrale d'Orvieto. — Dessin de Sellier.

La cathédrale d'Orvieto a été, pendant les trois siècles qui se sont écoulés depuis sa fondation en 1290 jusqu'à son achèvement, une grande école d'art toujours active : 33 architectes, 152 sculpteurs, 68 peintres, 90 mosaïstes, et un grand nombre d'autres artistes dans toutes les parties de l'ornement, ont travaillé à l'embellissement de cet édifice. Quelques-uns comptent parmi les plus grands maîtres de l'Italie. Ceux-là ont formé les autres ; ils pourraient en former encore. Si les Jean de Pise, les Scalza, les Jean de Bologne, les Beato Angelico, les Benozzo Gozzoli, les Signorelli, ne vivent plus, leurs ouvrages parlent et enseignent pour eux.

La façade, dont on voit ici un morceau reproduit, est principalement l'œuvre de Jean de Pise, fils de ce Nicolas de Pise qui fut, au treizième siècle, le rénovateur de la sculpture en Italie. Jean avait travaillé avec son père à la célèbre chaire de la cathédrale de Sienne : il paraît avoir eu la principale part aux sculptures de la belle fontaine de Pérouse. A Orvieto, il eut pour collaborateurs tout ce qu'il y avait alors en Toscane et dans le reste de l'Italie de sculpteurs de talent : Ramo, de Sienne ; Orlando, Guido et Martino, de Côme ; Gozo di Gregorio et Gino, de Sienne ; Fra Guglielmo, de Pise. Agnolo et Agostino, de Sienne, y travaillèrent aussi un peu plus tard.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

La cathédrale d'Orvieto est un des rares et remarquables monuments de l'art gothique en Italie, et les sculptures de la façade ont aussi un caractère bien différent des autres œuvres de la sculpture dans ce pays. Cet art, qui avait enfermé ses essais jusqu'alors dans des cadres de petite dimension, prend tout à coup un essor nouveau. On peut rapprocher la décoration extérieure du dôme d'Orvieto des églises françaises du même temps pour l'abondance, la richesse des sujets et la verve avec laquelle ils sont traités, en même temps que l'on y sent la main d'un maître formé à l'école de l'antiquité. Cette main est celle de Jean de Pise, qui avait appris sous son père comment on doit étudier les modèles anciens pour mieux comprendre la nature. Toutes les parties basses de la façade, les surfaces qui séparent et encadrent les trois portes, furent couvertes de sujets développant l'histoire de la Chute et de la Rédemption.

La représentation de la Résurrection des morts, du Jugement dernier, du Paradis et de l'Enfer, est particulièrement remarquable par la richesse de la composition, le mouvement, la vie, la passion, répandus dans toutes ses parties. On pourra en juger dans une certaine mesure par le dessin qui est ici gravé; il est à regretter que ses dimensions ne permettent pas d'apprécier également les mérites de l'exécution.

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13, 22, 26, 34, 42.

XIX

Quand je racontai mon aventure à ma tante, son nez se pinça subitement, ce qui était chez elle un signe certain de défiance et de mécontentement. Dans le vocabulaire des bonnes gens de certaines petites villes, *artiste* est synonyme de *vaurien;* et ma tante ne pouvait pas supposer que la rencontre d'un artiste pût jamais faire grand bien à personne. Il me fallut raconter l'entretien par le menu, et tout le temps que je parlai, ma tante me regardait en face d'un air triste et soucieux. Si je m'arrêtais dans mon récit elle me pressait impérieusement de continuer; si je me laissais aller au charme de mes souvenirs : « Tu parles! tu parles! disait-elle; je ne t'ai jamais vu dans un pareil état. Bien sûr qu'ils t'ont monté l'imagination. »

Je lui montrai ensuite les crayons un à un; puis elle assujettit solidement ses lunettes sur son nez et se mit à feuilleter les albums. Comme elle n'y découvrit aucun piége, du moins aucun piége visible, elle me les rendit à regret, et me dit la première parole un peu dure qu'elle m'eût jamais dite.

— Voilà tes objets! j'espère au moins que cela ne servira pas à te rendre encore plus paresseux.

J'étais bien triste de voir ma tante si sévère pour des hommes qui s'étaient montrés si vraiment bons pour moi. A tout ce que je pouvais lui dire, elle répondait : « D'où les connais-tu, après tout? » et je ne savais que répondre. Je n'osais pas d'ailleurs la contredire ouvertement, de peur de lui faire de la peine. Au fond de mon cœur, je protestais, et je ne pouvais m'empêcher de les aimer, non pour les cadeaux qu'ils m'avaient faits, mais pour les marques d'intérêt qu'ils m'avaient données. Et puis, et puis ils m'avaient relevé à mes propres yeux. Cela ne me donnait ni orgueil ni vanité, mais une certaine confiance qui devait tourner au profit de mon travail. Oui, à partir de ce jour, mon labeur de tous les jours me sembla non pas plus attrayant, mais plus tolérable.

Les jeudis et les dimanches, je m'escrimais à dessiner des vues passablement informes de Sainte-Luce et de l'église romane. Je pris cette dernière successivement de Mauvières, des coteaux de Beaulieu, de la route de Tours, de près avec les détails, de loin dans l'ensemble du paysage. Je m'enhardis jusqu'à dessiner l'intérieur; de tous les coins je prenais des vues nouvelles. Mes deux amis d'une heure m'avaient rendu un immense service : ils m'avaient tiré de la rêverie vague et stérile ; ils m'avaient fait aimer le travail sous une de ses formes au moins, et avaient développé en moi la force de volonté, d'abord en me donnant le désir de réussir, ensuite en me montrant que le succès était possible. Je faisais en dessin de très-grands progrès; c'était un encouragement dont les effets se faisaient sentir même sur les études de grec et de latin; j'étais comme quelqu'un à qui l'on révèle un jour le secret de sa force, et qui va l'appliquant un peu à tort et à travers.

Je commençais donc à me débrouiller un peu; malheureusement ce fut vers cette époque que mes cahiers commencèrent à se couvrir de clochers, de clochetons, de tours, de tourelles, de poivrières. Cette nouvelle manie me valut plusieurs avertissements sévères. En somme, cependant, il y avait un peu de progrès, et ma tante ne me parlait plus des deux artistes.

Quand je fus assez content de mes œuvres, je commençai à les montrer. Je m'enhardis même jusqu'à les offrir en témoignage soit d'amitié, soit de reconnaissance. Notre cousin le pharmacien eut ainsi une belle église de Notre-Dame (côté sud) pour m'avoir prêté des livres; un de mes camarades, une église (côté nord), parce qu'il était mon ami; un autre, une église (côté est), je ne sais trop pourquoi. C'est ainsi que mon nom et mes œuvres se répandaient peu à peu dans un public restreint et choisi. Bien entendu que ma tante et Lisabeth avaient eu l'hommage de mes premières offrandes. Ma tante mit la sienne, bien enveloppée de papier de soie, dans son secrétaire, ce qui était un honneur. Lisabeth colla la sienne avec quatre pains à cacheter au papier de tenture de sa chambre, ce qui était un véritable triomphe.

XX

Un jour que nous étions en classe, les fenêtres ouvertes à cause de la chaleur, un spectacle inattendu fit que nous tournâmes tous la tête et que, pendant plus d'un quart d'heure, notre professeur parla dans le désert. A travers la première cour s'avançaient un à un, ou deux à deux, ou par petits groupes, des messieurs tout de noir habillés et cravatés de blanc. Ils avaient l'air très-imposant, et on entendait craquer leurs bottes sur le sable de la cour. Le bruit circula aussitôt d'un bout à l'autre qu'il y avait chez le principal réunion du bureau d'administration.

Parmi les membres du bureau, je reconnus tout de suite M. Robin de la Cloutière. C'était le plus gros et aussi le plus aimable de tous ces messieurs qui passaient; il avait de bons yeux bien fendus et abaissés vers les coins extérieurs, avec des paupières un peu grosses et des sourcils bien fournis. Son double menton reposait à l'aise sur un col bas et sur une cravate blanche un peu lâche. Au bas de ses joues soigneusement rasées se dessinaient une foule de petites fossettes, toutes plus avenantes les unes que les autres.

Je l'avais vu souvent à l'église ou dans les rues de Sainte-Luce, et je l'avais toujours regardé avec une grande admiration, non pas parce qu'il portait du drap fin et qu'il avait une grosse chaîne de montre en or, mais parce qu'il avait la réputation d'être très-bon et très-savant. Sa bibliothèque était citée comme une des meilleures de Sainte-Luce.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Un jour que je m'étais enhardi jusqu'à questionner mon cousin sur l'histoire de l'église de Notre-Dame :

— Ah ! me répondit-il, c'est à M. Robin de la Cloutière qu'il faudrait demander toutes ces choses-là !

Et comme je parlais le soir à ma tante d'aller trouver M. Robin :

— Aller trouver M. Robin ! s'écria-t-elle en joignant les mains de saisissement ; de quoi cela aurait-il l'air, mon Dieu ! Rappelle-toi bien que chacun doit garder son rang, et que nous ne sommes pas pour frayer avec des gens aussi riches.

— Mais, ma tante, on dit que M. Robin n'est pas fier.

— Pas fier, lui ! Regarde-le seulement passer dans la rue, avec son ventre de préfet et sa grosse chaîne d'or ! Pas fier ! eh bien, alors, je demande qu'on me montre comment c'est fait, un homme fier. Du reste, tu peux y aller si tu veux ; tu verras comme tu seras reçu. Il faut avoir voiture pour entrer la tête haute à la Cloutière.

Quelque chose me disait que ma tante se trompait. Puisqu'elle ne me défendait pas d'aller chez M. Robin, je résolus de tenter l'aventure. Mais j'avais encore conservé trop de mon ancienne timidité pour réussir. La première fois, l'avenue de peupliers qui conduit de la grande route à la Cloutière me parut si longue que je n'osai pas m'y engager. La seconde fois, j'allai jusqu'à la grille ; arrivé là, il suffit du son d'un piano et des éclats de rire de plusieurs enfants pour me mettre en déroute : j'allai tout consterné me cacher dans un massif. La troisième fois, on entendait un cliquetis de couteaux et de fourchettes. Je ne suis pas assez indiscret pour déranger des personnes qui dînent. Je me retirai donc à pas de loup. La fois suivante, j'eus peur uniquement parce que j'avais eu peur les fois précédentes. Voilà comment j'avais un si grand désir de parler à M. Robin, et pourquoi je ne lui avais jamais parlé.

Je repensais à tout cela en le voyant traverser la cour ; il nous regardait par la fenêtre avec ses bons grands yeux qui étaient à la fois doux et profonds, comme ceux des bons chiens de grande espèce. Ce n'est peut-être pas assez respectueux, ce que je dis là ; en tous cas, je le dis comme grand éloge et à bonne intention. Voilà l'effet que me produisait son regard. Il allait au petit pas, et de son index et de son pouce faisait sautiller les breloques de sa montre.

XXI

Comme nous sortions de classe, le portier vint me dire de passer au cabinet de M. le principal. Les autres me crièrent : « Amuse-toi bien ! » Quant à moi, j'eus un petit frisson, car d'aussi loin que je pusse me souvenir, je n'étais jamais entré dans ce sanctuaire que pour y être houspillé d'importance.

Lorsque j'entrai, après avoir respectueusement frappé, je vis seulement deux personnes. M. Robin, debout près de la fenêtre, regardait avec beaucoup d'attention quelque chose qui me parut être un dessin. M. Jondelles faisait tourner ses pouces.

— C'est là l'auteur du dessin ? demanda M. Robin en me désignant d'un petit signe de tête.

— Oui, monsieur de la Cloutière, c'est lui-même, répondit M. Jondelles, ne sachant s'il avait à me gronder ou à me féliciter.

M. Robin n'avait probabement rien dit encore qui pût le mettre sur la voie. Provisoirement, il me regarda d'un air sévère, ce qui, de maître à élève, est toujours d'un excellent effet ; du moins, je l'ai entendu dire.

— C'est dessiné avec beaucoup de goût et d'intelligence, dit enfin M. Robin en détachant ses regards du papier, et en les reportant sur moi. Il passa le dessin à M. Jondelles.

Je sentis que je rougissais de plaisir, et un peu aussi d'orgueil. M. Jondelles, hochant la tête à plusieurs reprises en signe d'approbation, m'adresssa, par-dessus la feuille qu'il tenait à la main, une manière de sourire où il y avait tout à la fois de la dignité et de la condescendance.

Je fus heureux, sans doute, de voir M. le principal se relâcher de sa sévérité habituelle ; mais, quand même il n'aurait pas souri, je n'aurais pas eu peur tout de même ; je me sentais sous la protection de M. Robin et de son bon regard.

— Comment t'appelles-tu ? me demanda cet excellent homme.

— Louis Bernier, Monsieur.

— Travailles-tu bien ?

Je regardai tout penaud, du côté de M. Jondelles. Sa figure était moins sévère que je ne m'y serais attendu. Au lieu de répondre *mal !* ou *très-mal !* comme je m'y attendais :

— Euh ! euh ! dit-il, cet élève a traîné longtemps, mais il commence à aller mieux.

Cette fois, je l'aurais embrassé, car je ne puis dire quel chagrin cela m'eurait fait d'être traité de « cancre » devant M. Robin. J'étais tenté de croire que M. Jondelles subissait sa bienfaisante influence, comme je la ressentais moi-même.

— Aimerais-tu à devenir un artiste ? reprit M. Robin en me regardant avec bienveillance ?

— Je ne crois pas, Monsieur.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais que cela ferait de la peine à ma tante.

— Bien ! bien ! n'en parlons plus.

Il dit alors quelques mots à l'oreille de M. Jondelles, qui lui répondit à voix basse. Revenant ensuite à moi, le voilà qui se met à me parler avec tant de bonté et d'ouverture de cœur, que je ne me sens nullement embarrassé de lui répondre. Oui, en présence de M. Jondelles et de son bonnet brodé, en présence de toutes ses paperasses administratives, en présence des cartons verts aux boucles de cuivre si brillantes, je ris, je parle, je raconte, je redis, comme je l'avais fait aux deux artistes, mes vœux, mes désirs, mes espérances. M. Robin s'amusait beaucoup. M. Jondelles paraissait tout surpris, comme quelqu'un qui tout d'un coup entendrait parler un muet. C'était la seconde fois qu'une parole sympathique et intelligente ouvrait mon cœur, si longtemps fermé. La conclusion de notre entretien fut que M. Robin mit à ma disposition ses conseils, ses livres, et même certains documents inédits dont il parlait avec une véritable complaisance. Il m'imposait seulement comme condition de bien savoir mon Histoire, et de devenir assez fort en latin pour comprendre sans difficulté un certain nombre de documents qui n'avaient jamais été traduits.

XXII

Quand je parlai le soir à ma tante, de ce qui était arrivé dans la matinée, elle secoua la tête d'un air de doute, et dit, pour ne pas se compromettre, qu'il faudrait voir.

Quant à moi, je me mis au travail avec une ardeur extrême, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir encore de fréquents accès de dégoût. C'est seulement dans les romans que les défauts se corrigent tout d'un coup, ou même se tournent en qualités. Dans la vie réelle, la transition est plus lente et plus pénible. Je m'en aperçus bien vite.

Certains devoirs ne me causaient pas trop d'ennui, mais

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

enfin ils m'en causaient encore. D'autres me semblaient si franchement ennuyeux et inutiles, que je les voyais arriver avec effroi, avec leurs fautes prévues d'avance et la lourde corvée de les faire. Quand approchait l'étude consacrée à ces devoirs-là, toute la fin de ma récréation était gâtée par l'appréhension. Je tâchais de réagir; je tirais vivement mes livres de ma case, je mettais mes bouts de manches avec empressement; enfin je tâchais de me donner le change à moi-même en prenant un air très-actif et très-affairé. Courage de poltron. Je voyais d'avance le coin où s'embusquait l'ennemi pour fondre sur moi et pour me tenir trop fidèle compagnie jusqu'au bout. Les dix premières minutes étaient dures à passer; j'étais toujours tenté de bâcler mon devoir, afin de n'en plus entendre parler. Alors je me souvenais de ma promesse, et cela me donnait un peu de honte, à défaut de courage. J'avais découvert par quelques expériences heureuses que la volonté est bien réellement une force irrésistible. Je tâchais donc de vouloir, mais là, fermement. Il est bien vrai que quand le dégoût était trop fort, il me semblait que cette fois-là, par exception, la volonté n'y pourrait rien; je tenais bon cependant par entêtement plutôt que par confiance.

Toutes les fois que j'ai eu ce courage désespéré des dix premières minutes, j'ai triomphé de la difficulté. Le reste allait tout seul, et j'étais presque toujours surpris d'avoir eu peur à distance d'un effort qui, une fois fait, me paraissait si peu de chose. Peu à peu je pris confiance: le souvenir des succès de volonté que j'avais déjà obtenus me donnait, en présence de l'obstacle, une force nouvelle, et diminuait de moitié l'effort et la lutte.

On apprend vite quand on a la ferme volonté d'apprendre. M. Jondelles me cita bientôt parmi les bons élèves qui feraient honneur au collége de Sainte-Luce. Seulement, je vis avec surprise qu'il attribuait le succès de ma conversion à une certaine méthode d'éducation qu'il prétendait avoir inventée. J'ai bien peur que cette prétendue méthode n'ait jamais existé que dans son imagination. Sa méthode, s'il en avait une, était celle des chiquenaudes et de l'intimidation. Or, ce qui m'avait tiré de mon apathie et de mon indifférence, ce n'était pas la terreur et la contrainte, c'étaient les marques d'estime et les bonnes paroles des deux artistes et de M. Robin.

Ce n'est pas pour rien que je me suis étendu sur ces réflexions. En songeant à ce que j'ai été pendant bien longtemps et à ce que je suis devenu, je ne puis m'empêcher de me dire : Que de cancres sont restés cancres à tout jamais, parce que personne n'a su découvrir le ressort qui les pouvait mouvoir, et il y en a toujours un! Que d'éducateurs de la jeunesse ont échoué dans leur tâche, faute d'avoir connu et pratiqué cette maxime: Avec un enfant, quand tout est désespéré, il y a encore de l'espoir. Ce que je dis là n'est pas bien neuf, je le sais, mais il est bon de le redire de temps en temps.

Quant au cancres eux-mêmes, à l'honorable confrérie desquels j'ai appartenu si longtemps, je leur dirai: « Il n'est pas de paresseux endurci qui ne soit par moments dégoûté de son métier. Saisissez un de ces moments, ne fût-ce que par curiosité; faites l'expérience que j'ai faite moi-même. Ayez le courage des dix premières minutes. C'est là que le démon de la paresse vous guette, c'est là le moment critique. »

Si je recommande cet effort, c'est qu'il m'a réussi; il m'a si bien réussi, qu'un jour d'inspection générale, M. Jondelles fut si content de moi qu'il me serra la main. Oui il me serra la main!

La suite à la prochaine livraison.

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 3, 45.

TENTATIVES DE RETOUR DANS PARIS ASSIÉGÉ.

L'entreprise qui a été tentée par quelques aéronautes, consistant à partir en ballon d'une ville de France pour rentrer à Paris, offrait des difficultés considérables. Mais si grands qu'aient été les obstacles, ils n'ont pas été considérés comme insurmontables, et si l'on avait essayé de les franchir avec plus de persistance, il est probable qu'on eût réussi à faire tomber un aérostat au milieu de la capitale investie.

Un grand nombre de projets ont été proposés pour résoudre ce problème périlleux; mais voici celui qui nous a paru le plus pratique, d'après l'avis de météorologistes émérites et d'aéronautes rompus à la manœuvre des ballons. M. G. Tissandier, qui, en compagnie de son frère, a entrepris deux fois le voyage dans des conditions émouvantes, décrit lui-même le plan qui a été arrêté par la commission scientifique de Tours :

« On va envoyer des ballons et des aéronautes à Orléans, à Chartres, à Évreux, à Dreux, à Rouen, à Amiens, dans toutes les villes non occupées par l'ennemi, dans toutes celles qui sont proches de Paris et où le gaz de l'éclairage ne fait pas défaut. Chaque aéronaute aura une bonne boussole, et, connaissant l'angle de route vers Paris, observera les nuages tous les matins, au moyen d'une glace horizontale fixe, où sera tracée une ligne se dirigeant au centre de Paris. Quand il verra les nuages marcher suivant cette ligne, c'est-à-dire quand la masse d'air supérieure se dirigera sur Paris, il gonflera son ballon à la hâte, demandera à Tours, par le télégraphe, des instructions, des dépêches, et il partira. Son point de départ est à vingt lieues de Paris environ; il va chercher une ville qui, en y comprenant les forts, offre une étendue de plusieurs lieues : n'a-t-il pas bien des chances de la rencontrer dans ces circonstances spéciales? S'il passe à côté de la capitale, il continuera son voyage et descendra plus loin, en dehors des lignes prussiennes. Quand le vent sera du nord, le ballon d'Amiens pourra partir; lorsqu'il soufflera du sud ou de l'ouest, les aérostats d'Orléans et de Dreux se trouveront prêts. Avec une douzaine de stations échelonnées sur plusieurs lignes de la rose des vents, les tentatives seront nombreuses. L'une d'elles aura de grandes chances de succès, surtout si la persévérance ne fait pas défaut et si l'on ne craint pas de renouveler fréquemment les voyages. Si un ballon est assez heureux pour passer au-dessus de Paris, il descendra dans l'enceinte des forts. Là, la campagne est suffisamment étendue pour que l'atterrissage soit facile. Au pis aller, il pourra risquer la descente sur les toits, si le vent n'est pas trop rapide. Enfin, s'il manque l'entrée, il aura la sortie pour lui, où de nouveaux forts le protégeront. Dans tous les cas, il lui sera possible de lancer par-dessus bord des lettres et des dépêches. »

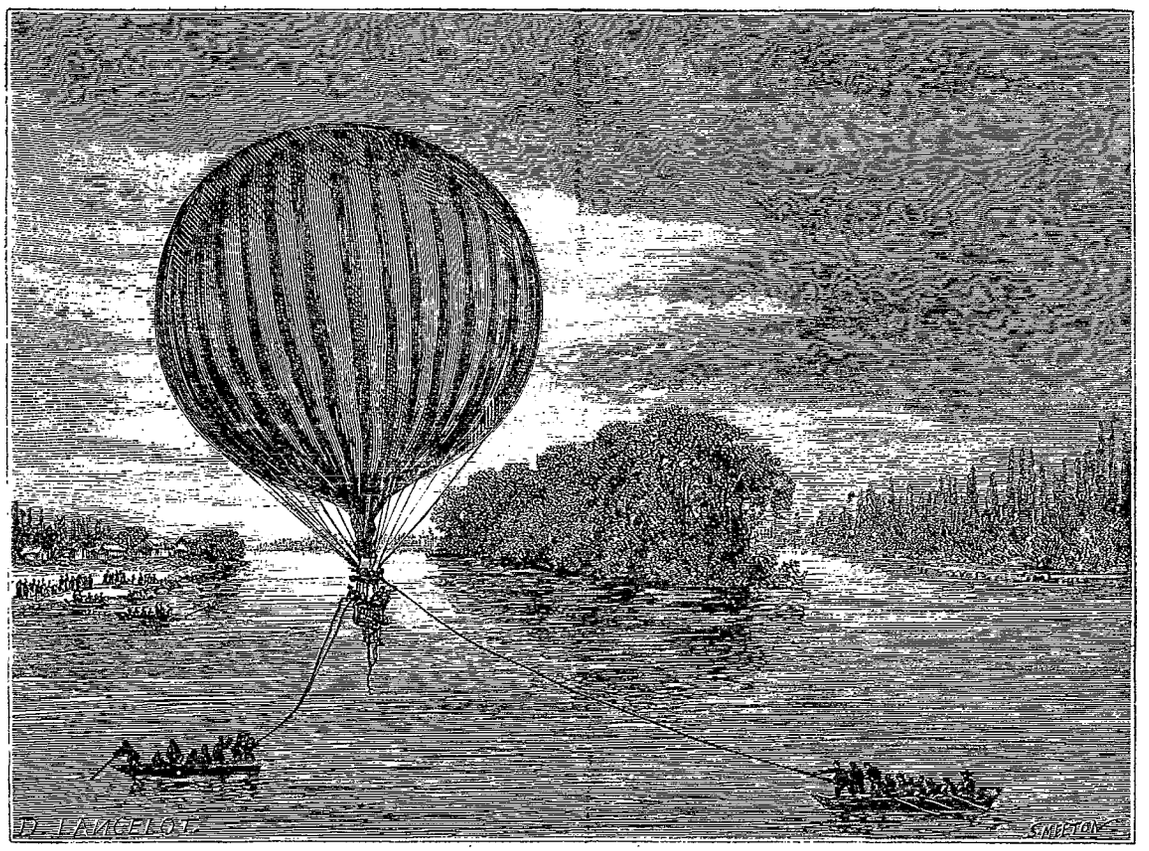
Une première tentative fut faite à Chartres par M. Révilliod; mais cet aéronaute dut s'échapper de la ville, avec son matériel aérostatique, à l'arrivée des Prussiens. MM. Albert et Gaston Tissandier furent envoyés au Mans avec le ballon *le Jean-Bart*, cubant 2 000 mètres : ils attendirent pendant un grand nombre de jours le vent sud-ouest favorable à l'ascension; mais les circonstances atmosphériques ne leur vinrent pas en aide. Pendant cet intervalle de temps, le projet primitif dut être modifié. Les armées prussiennes s'avançaient autour de Paris dans toutes les directions; elles s'emparaient d'Orléans, de Rouen, de Dreux, d'Amiens, des villes mêmes où les as-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

censions devaient s'exécuter : le départ aérien qu'il était possible de tenter avec quelque chance de succès à vingt lieues de Paris devenait chimérique à une distance beaucoup plus grande de la capitale. Toutefois MM. Tissandier, encouragés par le gouvernement de Tours, se rendirent à Rouen avec l'aérostat *le Jean-Bart*, et ils eurent l'honneur d'entreprendre deux voyages aériens dans des conditions vraiment dramatiques : ils purent s'élever dans les airs avec un vent favorable, s'avancer au-dessus des nuages dans la direction de Paris ; mais les courants atmosphériques, si variables en automne, devaient les éloigner bientôt du bon chemin.

Le ballon *le Jean-Bart*, gonflé à Rouen par les soins de MM. Tissandier, attendait un moment propice pour gravir les hautes régions de l'air. Le 7 novembre, à six heures du matin, les aéronautes constatent à leur grande joie que le vent est plein nord-ouest et qu'il souffle en droite ligne dans la direction de Paris. Des ballons d'essai sont lancés dans l'atmosphère ; ils s'éloignent de Rouen vers le sud-est, vers la ville assiégée !

A onze heures précises, MM. Tissandier s'élèvent tous les deux dans les airs, salués par les applaudissements et les vœux d'une foule considérable. Ils emportent avec eux deux cent cinquante kilogrammes de lettres envoyées de



Descente du *Jean-Bart* près de Jumiéges. — Dessin de Lancelot, d'après un croquis de M. A. Tissandier.

tous les points de la France à l'adresse de la ville assiégée.

Le ballon *le Jean-Bart*, en quittant l'île Lacroix où il s'est gonflé, passe au-dessus des gazomètres de l'usine ; puis on le voit planer au-dessus du clocheton de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, située en droite ligne dans la direction de Paris. Tout le monde est ému à la vue de cet aérostat qui se dirige dans la voie tant désirée. Malheureusement le vent est très-faible, le navire aérien marche lentement, et, par surcroît de malheur, le ciel se couvre, un épais brouillard se lève et cache le *Jean-Bart* aux regards de tous.

Les aéronautes se trouvent à dix-huit cents mètres d'altitude, plongés dans des vapeurs atmosphériques tellement compactes, tellement épaisses, qu'ils perdent de vue l'aérostat qui les soutient dans les plages aériennes ; ils se trouvent noyés pendant deux longues heures dans une brume obscure, sans savoir où ils vont, ignorant quel dénouement les attend.

Après un temps si long, MM. Tissandier se décident à revenir près du sol ; ils constatent alors à leur grand regret que le vent a changé de direction ; la Seine, qui devait être toujours à la droite de leur route s'ils avaient continué à marcher vers Paris, est bien loin à leur gauche : les courants aériens soufflant maintenant du nord, les aéronautes se décident à descendre. Ils tombent aux avant-postes des mobiles français ; à un kilomètre plus loin, c'était au milieu des lignes prussiennes qu'ils allaient atterrir !

Le temps est calme, l'air est peu agité ; le *Jean-Bart* n'est pas dégonflé. MM. Tissandier, qui apprennent que le lieu de leur atterrissage est situé en face des Andelys, se font remorquer dans leur ballon, traîné à l'état captif par une centaine de paysans, jusqu'au village de Pose, où ils trouveront un petit gazomètre capable de fournir une ration de gaz à leur ballon.

Le lendemain, le vent de terre souffle du sud-est ; mais en considérant les nuages qui planent dans les hautes régions de l'air, on constate qu'ils paraissent se diriger dans une direction opposée : ils semblent marcher à peu près dans la route de Paris.

MM. Tissandier, dans le feu de l'action, se décident à tenter un nouveau voyage à de grandes hauteurs. Ils

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

s'élancent dans les airs à quatre heures trente minutes de l'après-midi.

A trois mille mètres de hauteur, ils assistent à l'incomparable spectacle du coucher du soleil. Mille rayons étincelants, brillant de couleurs ardentes, illuminent le massif des vapeurs aériennes, qui s'étendent à l'horizon comme une mer de glace ou comme des mamelons couverts de neige. Bientôt l'astre disparaît, et, de l'autre côté du ciel, la lune, à la lueur argentée, vient changer subitement la scène de l'atmosphère; mais ses rayons ne suffisent plus à guider assez sûrement les aéronautes. A une hauteur considérable, ils cessent de voir la terre, et ignorent leur route. Ils sont contraints de revenir à proximité du sol, où le vent sud-est inférieur les entraîne dans la direction de la mer. La nuit est froide, l'air est glacial, et le thermomètre descend dans la nacelle jusqu'à 14 degrés au-dessous de zéro.

Les aéronautes, engourdis par le froid, attendent que le vent les dirige vers une terre hospitalière où ils pourront jeter leur ancre, car ils ont dû renoncer encore à l'espoir de se diriger vers la capitale investie. Le *Jean-Bart* traverse successivement cinq fois la Seine, qui serpente les campagnes aux environs de Rouen; mais les aéronautes ne voient sous leurs pieds que des forêts épaisses, où pas une plaine ne s'offre à leurs regards.

Bientôt ils planent au-dessus de Jumiéges, et l'aérostat est suspendu à 100 mètres à peine au-dessus du fleuve. Devant lui se dressent d'énormes falaises, et au delà la forêt de Bretonne s'étend jusqu'à la mer. Pas un moment n'est laissé à l'hésitation. Il faut descendre au milieu du fleuve, fort large en cet endroit. MM. Tissandier donnent un violent coup de soupape; le *Jean-Bart* descend et vient planer à quelques mètres au-dessus de la surface de l'eau, où il reste presque immobile. Notre gravure représente cet épisode. Des cordes traînantes sont jetées dans le fleuve; les habitants du village d'Heurtrauville se précipitent dans des barques; ils accourent à l'aide des voyageurs, et ramènent l'aérostat sur le rivage.

Ces tentatives aériennes n'ont pas réussi; mais elles eussent été plus favorables si elles avaient été renouvelées sur un grand nombre de points tout autour de Paris, selon le projet primitif. Toutefois, si les aéronautes ont échoué, quelques hardis courriers à pied sont parvenus à percer les lignes de l'investissement. Ceux-là sont rares, et plusieurs d'entre eux ont payé de leur vie leur dévouement. Mais ce que les ballons et les hommes n'ont pu faire, les pigeons voyageurs, doués d'un instinct si merveilleux, l'ont accompli. *La suite à une autre livraison.*

UNE BOITE A MUSIQUE.

Voy. t. V, 1837, p. 310, *le Clavecin de Raisin.*

Parmi les boîtes à surprise dont on a gardé le souvenir, il serait difficile peut-être d'en citer une qui eût, en son temps, causé plus d'émotion que celle dont nous allons parler.

Cette boîte fut imaginée, vers 1662, par un organiste champenois très-avisé en dépit du proverbe, et qui fit fortune avec son invention. Il s'appelait Raisin et habitait Troyes. Sa bonne étoile l'avait rendu père de quatre jeunes enfants, les plus jolis, les plus intelligents du monde. Il y avait justement, pour rendre leur réunion plus charmante, deux garçons et deux filles. Ce Raisin, qui était un fort bon musicien, leur apprit, dès qu'ils surent marcher, à jouer de l'épinette, et ils y firent preuve bientôt d'une très-grande habileté; l'épinette était, comme on sait, le clavecin primitif, lequel clavecin est lui-même devenu plus tard le piano. Raisin se résolut donc à tirer parti du talent si précoce de ses enfants, et, pour rendre le spectacle encore plus surprenant, voici de quoi il s'avisa.

Il fit faire une épinette à trois claviers, puis avec cette épinette, avec sa femme et ses quatre petits artistes, il vint à Paris s'établir à la foire Saint-Germain. De superbes affiches furent collées dans la ville; elles annonçaient un mécanisme incomparable au moyen duquel un clavecin jouait de lui-même tous les airs qui lui étaient demandés.

On courut voir ce prodige; l'aîné des garçons et l'une de ses petites sœurs, la plus jolie, qui s'appelait Babet, se mettaient chacun à son clavier, jouaient ensemble une pièce, puis ils levaient les bras en l'air. Alors le troisième clavier se mettait de lui-même à répéter le morceau.

Enfin les deux enfants s'éloignaient; Raisin le père ouvrait à deux battants son clavecin rempli des rouages les plus compliqués; puis, lorsqu'on en avait bien visité l'intérieur, il le refermait; le ressort était ensuite monté à grand bruit, comme une horloge, à l'aide d'une grosse clef. Aussitôt chacun des spectateurs désignait un air, et le clavecin docile se mettait à jouer très-exactement.

Beaucoup de gens se disaient à l'oreille qu'il pourrait bien y avoir là quelque diablerie.

Louis XIV voulut voir cette merveille. Le clavecin mécanique fut transporté à Versailles, et devant toute la cour l'expérience eut lieu. Le clavecin était en train de jouer une courante très en vogue en ce temps-là, lorsque tout à coup on vit pâlir et frémir le roi. Sa Majesté était prise de peur; il fallut que Raisin immédiatement fît taire sa musique. Mais la colère avait succédé à la terreur dans l'âme du monarque : il ordonna sur-le-champ de briser l'épinette, ce qui fut fait aussitôt; et l'on en vit sortir un enfant de cinq ans, beau comme un ange. Les dames le comblèrent de caresses et de friandises, et Sa Majesté put voir qu'il n'y avait là aucun sortilége.

Raisin, à la foire suivante, voulut renouveler le spectacle de son épinette; mais le secret en était connu; d'ailleurs le petit garçon grandissait, grandissait à vue d'œil, et bientôt il serait impossible de l'enfermer dans la boîte. Le père résolut donc d'organiser avec ses enfants un autre genre de curiosité; il leur fit jouer la comédie : deux petites pièces très-drôles furent composées pour la troupe enfantine, l'une intitulée *Tricassin rival,* et l'autre *l'Andouille de Troyes.* Les charmants comédiens y furent si applaudis qu'ils obtinrent le titre de *comédiens de M. le Dauphin.*

Cette histoire eut une suite très-singulière et que voici :

Il y avait alors à Villejuif un orphelin d'une dizaine d'années dont on ne savait que faire : il était joli, disait bien les vers; on le fit entrer dans la jeune troupe, et il ne tarda pas à y prendre la première place. Cet orphelin était le petit Baron, qui devait devenir plus tard le plus grand comédien de son temps et peut-être de tous les temps. Talma seul semble l'avoir égalé quelquefois; mais Talma eut un répertoire moins varié, et ne fut pas, en outre, comme Baron, un très-spirituel auteur dramatique.

Cependant Raisin était mort, et sa veuve avait installé son théâtre d'enfants dans l'ancien hôtel Guénégaud. Elle y gagna beaucoup d'argent, dit-on; mais, désireuse de faire applaudir sa troupe en province, elle alla s'établir à Rouen. Malheureusement, dans la patrie de Corneille, on goûta peu les *comédiens de M. le Dauphin,* et la Raisin y mangea toutes ses économies.

Ruinée tout à fait, elle revint à Paris. Mais où trouver une salle sans argent?

Molière était alors au plus haut de sa gloire et de sa

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

fortune. Parmi les comédiens, il était surtout célèbre par sa bonté. La Raisin le pria de lui prêter sa salle pour trois jours. Molière y consentit. Elle annonça donc à grand bruit son petit prodige. Le succès fut tel, en effet, que la directrice fit en ces trois représentations sept à huit mille francs. Tout le monde sait la suite : Molière, ravi du talent de l'enfant, l'adopta, l'éleva comme son propre fils. Mais la suite des aventures du petit Baron n'aurait plus trait à l'histoire de la boîte à musique. Revenons-y donc, à cette histoire, et, pour la terminer, constatons que celui des petits Raisin qui avait été trouvé dans la fameuse boîte en présence du roi devint, lui aussi, un excellent acteur.

Toutes les boîtes à surprise n'ont pas une si longue histoire.

MUSÉE DE L'INDUSTRIE, A BRUXELLES. ÉCOLES INDUSTRIELLES.

Ce Musée, réorganisé par arrêté du 14 octobre 1869, comprend :

1° Une école industrielle ;
2° Un laboratoire de physique et de chimie ;
3° Une bibliothèque technologique ;
4° Une bibliothèque des arts industriels ;
5° Une collection de géologie pratique ;
6° Une salle d'exposition pour les produits nouveaux et un local pour l'essai des appareils perfectionnés.

Des professeurs y font des conférences sur l'industrie, et la direction de l'école publie un recueil mensuel intitulé : *Bulletion du Musée de l'industrie de Belgique*

Il existe des écoles industrielles dans toutes les villes principales de Belgique.

MODESTIE

Tendez à la perfection, mais évitez l'amour-propre. Un homme ne peut trop aimer ce qui donne de la réputation, mais il ne faut pas séparer ce goût de la modestie. Parlons bien, écrivons bien, dans la seule vue d'être agréables aux autres et d'être raisonnablement contents de nous-mêmes, c'est assez pour être heureux. Celui qui parle et qui écrit bien peut-il s'en enorgueillir, s'il pense que mille gens valent mieux que lui et que son mérite vient d'en haut? *Traité du vrai mérite de l'homme.*

BOISGUILLEBERT

ET LA LIBERTÉ DU COMMERCE, EN 1701.

Très-peu de personnes, il y a trente ans, connaissaient Boisguillebert ; et voilà que sa réputation, réveillée tout à coup, s'affermit de jour en jour. Rouen, sa ville natale, vient de donner son nom à l'une de ses rues. Parent de Fontenelle et de Corneille, il fut en France, avec Vauban, un des créateurs de l'économie politique. Son admirable enquête sur la situation du royaume, publiée dans les dernières années du règne de Louis XIV, qu'il intitula hardiment *Détail de la France*, et qui lui valut l'exil, est une œuvre dont l'importance est aujourd'hui parfaitement appréciée. La disgrâce du courageux magistrat, exilé seulement en Auvergne, fut heureusement de courte durée, et il fut bientôt réintégré dans ses fonctions aux applaudissements de la population rouennaise. Cependant les notables commerçants de la ville se montrèrent en désaccord avec lui sur plusieurs points traités dans le *Détail de la France*.

Boisguillebert admettait en principe la liberté du commerce ; Chamillard, qui était arrivé au ministère peu de temps après la publication du *Détail*, mit à l'étude la question soulevée par Boisguillebert.

Ces faits, très-importants au point de vue de l'histoire commerciale, étaient à peu près tombés dans l'oubli ; mais un professeur de la Faculté des lettres de Caen, M. J. Denis, il y a trois ou quatre ans, remettait en lumière ce curieux épisode. Or voici en quels termes M. J. Denis rapporte ce qui eut lieu à cette occasion :

« Le ministre (Chamillard) fit ordonner, en 1701, l'établissement d'un conseil général du commerce, composé de quatre conseillers d'État, de deux maîtres des requêtes et de douze des principaux commerçants du royaume.

» Les délégués du commerce remirent bientôt au conseil des mémoires où sont franchement débattus les avantages et les inconvénients de la liberté commerciale. Nous avons encore neuf de ces mémoires. *Un seul*, celui des délégués de Rouen, se prononce pour le système prohibitif ; les autres (ceux des délégués de Dunkerque, de Nantes, de la Rochelle, de Bordeaux, de Bayonne, du Languedoc, de Lyon et de Lille) sont hostiles au régime de Colbert, et, sans traiter la question générale de la production et des finances, comme Boisguillebert, confirment une partie de ses vues.

« Il faut, y est-il dit, revenir de la maxime de M. Col-
» bert, qui prétendait que la France peut se passer de tout
» le monde. C'est aller contre la nature et contre les dé-
» crets de la Providence, qui a distribué des dons différents
» aux peuples différents, pour les obliger à entretenir un
» commerce réciproque, à se rechercher, à s'entr'aimer,
» par un échange mutuel des biens qu'ils possèdent, et à
» former des relations d'amour, au lieu de ces haines
» qu'entretient la guerre commerciale des tarifs.

» Voilà l'origine du commerce et ce qui le perfectionne.
» Ce n'est plus un commerce que de fournir nos denrées
» et nos manufactures aux étrangers, et de ne tirer d'eux
» que de l'argent. Les étrangers nous renvoient guerre
» pour guerre. Nous repoussons leurs marchandises, ils
» repoussent les nôtres ; et nos manufactures n'en souffrent
» pas moins que notre agriculture, qui n'a plus de débou-
» chés pour le surplus de ses denrées. C'est la liberté qui
» est l'âme et l'élément de tout commerce ; c'est le défaut
» de liberté qui cause l'extrême abaissement où le com-
» merce est actuellement réduit. Qu'on favorise nos pro-
» duits par des taxes modiques sur ceux des étrangers, on
» le conçoit. Mais lorsqu'une manufacture est née viable,
» qu'elle peut écouler ses produits sur les marchés soit du
» dedans, soit du dehors, elle n'a pas besoin d'être ap-
» puyée par des impositions et de grands droits ; que si elle
» ne peut s'établir et subsister avec des droits modiques,
» elle doit être considérée comme voulant s'enrichir aux
» dépens du public. »

Ainsi parlaient, en 1701, les représentants du commerce de huit des plus grandes villes de France : Rouen seul fit résistance aux doctrines libérales qui pourtant avaient été pour la première fois exprimées par un de ses magistrats, par un homme qu'elle-même portait en triomphe à son retour d'exil.

Il est vraiment curieux que la liberté du commerce ait eu pour premier promoteur un Rouennais (un parent de Corneille !), et que les résistances à cette doctrine aient été dès son origine plus vives à Rouen que partout ailleurs.

Quant à Boisguillebert, on peut dire que dès l'origine aussi il entrevit les vraies lois de l économie politique. Mais il devança de si loin ses contemporains qu'il n'a pas fallu moins de cent cinquante ans pour que son livre puisse être réellement compris.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Ses œuvres, publiées il y a quelques années dans la collection des Économistes français, demanderaient à être détachées et publiées à part.

M. J. Denis, du reste, en donne une analyse dans le travail dont nous avons parlé, et qu'on peut lire dans les *Mémoires de l'Académie de Caen.* (1)

CONSERVATION DES VIANDES.

Le problème de la conservation des viandes est un de ceux qui sont le plus dignes de fixer l'attention des chimistes ; sa solution offrirait une importance considérable et permettrait d'utiliser les matières comestibles de pays lointains : celles-ci sont souvent perdues pour tout le monde, en raison de la difficulté des transports, pendant la durée desquels elles ont le temps d'être complétement putréfiées. On sait que l'altération d'une substance organique telle que la viande exige une certaine quantité de chaleur, et que la fermentation devient impossible au-dessous d'une certaine température. L'emploi de la glace mise en fragments autour de viandes fraîches ou de poissons, permet de conserver ces aliments pendant un temps d'une assez longue durée. En Russie et dans les régions sibériennes, on tue au commencement de l'hiver les bestiaux destinés à l'alimentation, on les gèle, le froid les préserve de la décomposition ; on parvient ainsi à économiser la nourriture qu'il aurait fallu dépenser pendant les mois de l'hiver. On a trouvé en Sibérie des éléphants fossiles, des mammouths, admirablement conservés dans la glace ; les cadavres de ces animaux antédiluviens, emprisonnés dans une enveloppe glacée pendant des milliers de siècles, présentaient une chair aussi fraîche que celle de la bête qui vient de tomber sous le plomb du chasseur.

Mais la glace, qui est un précieux agent de conservation des viandes, ne peut pas être employée d'une manière efficace, puisqu'elle fond et qu'elle retourne à l'état d'eau sous l'influence de la chaleur. On a dû s'efforcer de trouver d'autres procédés. Nous nous bornerons à parler de ceux que tout le monde peut utiliser d'une manière pratique.

Voici comment on peut, dans les ménages, conserver les viandes cuites : On prend une volaille, des perdreaux, des poulets, etc.; on les soumet à la cuisson, et on les place dans une terrine que l'on remplit de graisse fondue. Le tout est chauffé pendant une heure environ, afin de chasser l'air contenu interposé entre les fragments de matière grasse. Cela fait, on couvre la terrine d'un couvercle, et quand le tout est refroidi, on bouche les interstices du couvercle en y collant des bandelettes de papier. Dans ces conditions, une viande cuite peut facilement se conserver pendant un an au moins, si l'opération a été habilement exécutée.

Parmi les procédés signalés dans ces derniers temps, nous mentionnerons l'emploi de l'acide phénique, cet agent antiseptique dont les usages se sont rapidement multipliés. On prend un tonneau, et on le remplit de couches alternatives de la viande crue à conserver et de charbon concassé imbibé d'une solution d'acide phénique au millième. Notre figure représente la disposition de l'appareil : les couches de viandes A, A′, A″, sont séparées par des couches de charbon phéniqué B, B′, B″. Dans ce mode d'emballage, il est indispensable d'envelopper préalablement les morceaux de viande d'une toile légère qui les préserve du contact du charbon pulvérisé. Dans ces conditions, si le baril a été hermétiquement rempli de viande et de charbon phéniqué, la conservation sera au moins de la durée d'une année entière.

On a encore proposé, parmi les méthodes vraiment pratiques, de couvrir la viande d'une couche de paraffine qui la préserve du contact de l'air. On fait fondre la paraffine, on y plonge la matière organique qui se recouvre d'une couche protectrice ; elle se solidifie par le refroidissement, et la viande ainsi munie d'une sorte de carapace est garantie de la décomposition.

D'autres systèmes ont été proposés pour le transport en grand des viandes de l'Amérique et de l'Australie ; mais nous ne signalons ici que des procédés faciles à exécuter pour tout le monde sur une petite échelle.

Depuis un temps immémorial une autre méthode est pratiquée dans les fermes du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, de la Haute-Saône et du Jura. Elle permet de conserver la viande *pendant huit jours*, même à l'époque des plus fortes chaleurs ; ce qui est bien suffisant, puisque les bouchers de campagne mettent en vente de la viande fraîche une fois par semaine, dans les pays les plus éloignés des grands centres.

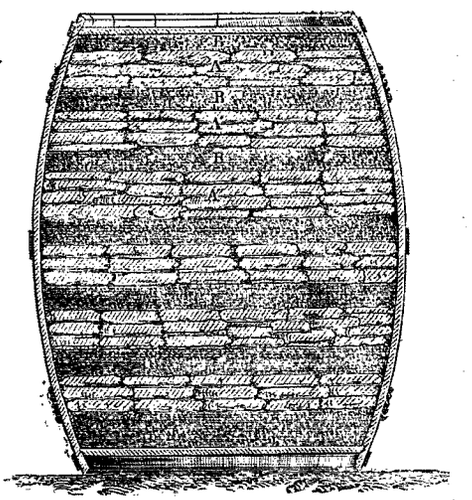
Le procédé est aussi simple qu'on puisse le désirer.

Dans une grande terrine on verse du lait écrémé, de la traite de la veille ou même plus ancien. Si le lait est caillé, il ne faut pas s'en inquiéter.

On plonge dans le lait, caillé ou non, les morceaux de viande à conserver. On les charge de pierres bien propres, de manière à les forcer à plonger. Cette précaution est essentielle, aucune partie de la viande ne devant être en contact avec l'air. Au moment de faire usage de la viande, on la passe à l'eau et on l'essore dans un linge.

Bien loin de contracter aucun mauvais goût, la viande s'améliore plutôt par l'action du lait écrémé. Ainsi le veau devient plus blanc et plus savoureux, comme les étrangers ont pu souvent le constater dans les fermes de la Haute-Saône.

Le lait écrémé qui a servi à la conservation de la viande est distribué aux porcs ou à la volaille, après addition de son ou de pommes de terre écrasées.



Appareil pour la conservation des viandes.

La méthode que nous venons d'indiquer est citée dans les *Leçons de chimie élémentaire* de M. Girardin. L'auteur de ce livre n'en donne aucune explication au point de vue chimique. Pour savoir comment agit le lait dans ce cas, il faudrait entreprendre une série d'essais sur chacune des substances qui entrent dans la composition du lait. On arriverait ainsi à déterminer quelle est celle qui joue le rôle d'agent conservateur.

(1) Le livre qui met le mieux à même d'apprécier la vie et les travaux de ce grand citoyen, est celui que vient de publier M. Félix Cadet sous le titre : *Pierre de Boisguilbert, précurseur des économistes*, ouvrage couronné par l'Institut

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

TORCELLO.



Torcello. — Dessin de H. Clerget.

L'île de Torcello est située au nord-est et à environ dix kilomètres de Venise. C'est une des plus petites îles de la lagune vénitienne, mais aussi l'une des plus intéressantes par son histoire et ses monuments.

Un voyageur qui ferait un séjour de plusieurs mois à Venise ne devrait pas manquer de parcourir en barque le grand estuaire qui s'étend entre les 45°.10 et 45°.30 de latitude septentrionale et les 29°.47 et 30°.20 de longitude orientale. On peut lui promettre que cette exploration serait pour lui une source de beaucoup d'impressions nouvelles, curieuses et utiles, et qu'il n'aurait point à regretter sa peine, à moins d'être de ces gens qui ne goûtent aucun plaisir en voyage s'ils ne sont assurés pour chaque soir d'un excellent repas et d'un bon lit. Aux environs de Venise, cela ne se trouve guère.

Qui pourrait voir du haut de la nacelle d'un ballon, par exemple, la lagune vénitienne, serait frappé de l'aspect de ce vaste espace tout parsemé de lacs, de bas-fonds, de bancs de sable, de canaux bordés de poteaux. En regardant avec plus d'attention, il apercevrait des villes, des bourgs, d'élégants édifices, des prairies, des vergers; il ne serait pas moins étonné de toute l'activité qui règne dans cet étrange pays : ici, en grand nombre, des pêcheurs, là des maraîchers, ailleurs des fabriques, le travail partout. Car, bien que les habitants divisent l'estuaire en lagune vivante (*viva*) et lagune morte, pour distinguer la partie la plus habitée et la plus voisine de l'Adriatique de celle qui se rapproche le plus de la terre ferme, et où sont les lacs salés et d'eau douce qu'on appelle aussi les « vallées de pêche », le mouvement, surtout à certaines époques, est vraiment de toutes parts extraordinaire. La pêche et la chasse sur ces lacs fournissent de poisson et de gibier non-seulement Venise, mais les provinces voisines. En certains endroits la pêche est libre; on l'appelle *vagantiva;* c'est celle de milliers de pêcheurs qui, en observant toutefois quelques règles, exploitent pendant tout le cours de l'année les lagunes ouvertes et les canaux. Ils sont fort habiles; leurs procédés sont très-variés, les espèces diverses de poissons étant nombreuses. Mais l'art est plus particulièrement remarquable dans les vallées de propriété privée, où se font les grandes pêches d'après des aménagements très-ingénieux qu'a enseignés l'expérience de bien des siècles : ce sont, à vrai dire, pour la plupart, d'immenses viviers ou établissements de pisciculture d'un très-riche produit.

Les limites de l'estuaire du côté de l'Adriatique ne méritent pas moins l'attention du voyageur. Ce littoral, qui ferme la lagune et la protége contre les tempêtes, est percé de cinq ports, qui sont, à partir du sud, ceux de Chioggia, de Malamocco, du Lido, de Sant-Erasmo et des Tre-Porti. Leur importance relative les fait classer dans cet ordre différent : Malamocco, Chioggia (c'est entre ces deux ports que s'étend la célèbre digue de marbre que nous avons déjà décrite) (1), le Lido, les Tre-Porti et Sant-

(1) T. XXVII, 1859, p. 292.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Erasmo, où ne peuvent pénétrer que les petits bateaux à marée haute.

Mais revenons à Torcello, qui est notre sujet principal. On s'y rend de Venise facilement dans une gondole à quatre rameurs, et il suffit d'une demi-journée pour cette excursion; mais il ne faut pas s'arrêter en chemin, à Murano pour étudier les verreries, à Burano pour voir fabriquer les dentelles; le mieux est de jouir paisiblement en allant et en revenant de ces tableaux charmants de l'eau et du ciel vénitiens, teints des nuances les plus fines, les plus douces ou les plus brillantes. O souvenirs! glisser mollement, sans bruit, pendant quelques heures, au milieu de ce spectacle enchanté, n'est-ce pas une des rares félicités de la vie? *La fin à une autre livraison.*

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13, 22, 26, 34, 42, 50.

XXIII

Ma tante avait un certain châle qui ne voyait le jour que dans les très-grandes circonstances. Le reste du temps, il échappait à tous les regards dans un carton mystérieux, qui répandait quand on l'ouvrait un vague parfum de roses sèches et de lavande. Un jour (c'était vers la fin de mon année de troisième), ma tante tira le carton mystérieux de son armoire, et le châle du carton. En revenant du collége, aussitôt que je sentis le parfum de lavande, je regardai autour de moi; le châle prenait l'air sur le dos d'un fauteuil. Il se préparait un grand événement : nous partions le lendemain pour Tours.

Ce n'était pas, à vrai dire, un voyage d'agrément. M. Robin avait suggéré à ma tante l'idée de me faire passer un examen afin d'obtenir ensuite une bourse au lycée de Tours. Mon professeur, consulté, avait déclaré que j'étais en état de subir l'examen. M. Jondelles n'avait pas fait précisément d'opposition; mais il insinua que les études étant aussi fortes au collége de Sainte-Luce qu'au lycée de Tours, il n'y avait peut-être pas de raisons bien sérieuses de me dépayser; il ajouta que si le prix de la demi-pension était une charge trop lourde pour ma tante, il y avait peut-être moyen de s'entendre; il termina par ces paroles mémorables : « Liberté! *libertas!* Il est évident que chacun est libre d'arranger ses affaires comme il l'entend! » Ce fut M. Robin qui décida que je passerais l'examen. Ma tante ne discuta même pas : tout ce que M. Robin faisait était bien fait.

Je n'ai pas souvenance d'avoir brillé d'un vif éclat aux épreuves écrites. J'étais même fort troublé quand je rejoignis ma tante qui m'attendait à la porte :

— Ce n'est peut-être pas si mauvais que tu crois, me disait-elle pour me réconforter; peut-être que les autres ont fait plus mal que toi.

Je fus pourtant admis aux épreuves orales. Les examinateurs étaient des professeurs du lycée de Tours. Il y en avait un gros avec un lorgnon qui riait continuellement en parlant à ses collègues. Les candidats, qui croient que les examinateurs ne pensent qu'à eux, comme eux-mêmes ne pensent qu'aux examinateurs, l'avaient pris en grippe, à cause de son air moqueur. Pourquoi, après tout, cet examinateur, dans l'intervalle de ses interrogations, n'aurait-il pas ri et plaisanté? Tout ce que je demandais, c'était de ne pas avoir affaire à lui.

Ce fut justement lui qui appela mon nom. Je me regardai comme perdu. Je balbutiai pour commencer; il me rassura avec une bonté qui me surprit. Je me remis un peu, et je me tirai passablement, à ce qu'il me sembla, de mon explication latine. Le grec débuta faiblement, et je suais d'angoisse en voyant mon juge donner quelques petits signes d'impatience. Le hasard de l'explication amena je ne sais quel terme d'architecture. Il me questionna là-dessus à tout hasard, et parut fort surpris de ma réponse. Il se pencha vers l'oreille d'un monsieur à cheveux blancs, qui prenait des notes à côté de lui. Le vieux monsieur cessa d'écrire et, rabattant ses lunettes de son front sur son nez, il me regarda et se mit à me questionner à son tour. Il parut aussi surpris que le premier de ce que je lui répondais.

Il me poussa un peu, et comme j'étais là sur mon terrain, je repris toute mon assurance. Au bout de quelques minutes, le monsieur rieur me dit avec bonté :

— Mon enfant, en voilà assez; le grec est un peu faible, mais je vois que vous apprendrez facilement ce que vous ignorez encore. Ne tremblez pas ainsi, dès maintenant vous pouvez vous considérer comme admis.

Depuis ce moment, j'ai toujours éprouvé une sympathie prononcée pour les gros messieurs rieurs, avec ou sans lorgnon.

M. Robin fit aussitôt des démarches, et obtint pour moi une bourse municipale. En d'autres termes, la ville de Sainte-Luce s'engageait à payer ma pension au lycée de Tours jusqu'à la fin de mes études.

Au commencement d'octobre, quelques jours avant la rentrée, ma tante me mena en visite chez toutes les personnes qui s'étaient intéressées à moi. Je revois d'ici quelques-unes des scènes auxquelles j'assistai ce jour-là. M. Jondelles est froid et digne; ce que voyant, ma tante prend le parti d'être digne et froide. L'entretien, fort court dans de pareils termes, se termine de notre côté par des remercîments pour ses bontés passées, du sien par des souhaits pour mes succès futurs.

Nous ne pûmes voir les professeurs, qui étaient encore en vacances. M. Pesse seul, comme un pauvre serf attaché à la glèbe, fait encore je ne sais quelle besogne dans l'intérieur du collége. Tout célibataire qu'il est, il a l'honneur de la visite de ma tante. Elle est d'abord effrayée à la vue de ses yeux de mouche, mais elle est touchée de la douceur de sa voix et de l'affection sincère qu'il me témoigne. Ma tante et lui se quittent les meilleurs amis du monde. En descendant le roide escalier qui conduit à son humble chambrette, j'entends ma tante qui se dit à elle-même que si M. Jondelles n'était pas si avare, la redingote du pauvre M. Pesse ne serait pas si râpée, et que c'est une indignité.

Nous avions gardé M. Robin pour la fin, parce que nous dînions à la Cloutière.

— Je n'ai pas besoin de te recommander de travailler, me dit-il, tu as fait tes preuves. Mais il y a un point sur lequel je veux appeler ton attention, de là peut-être dépendra ton avenir. Tu as la vocation de l'archéologie très-prononcée; il y aura peut-être quelque chose à faire de ce côté. Tu as aussi le don du dessin, ce qui ne sera pas un médiocre avantage pour toi. Ne néglige rien de tout ce qu'on enseigne au lycée; il ne s'agit pas seulement pour toi d'obtenir le diplôme de bachelier, il faut que tu étendes et que tu développes ton intelligence autant que tu le pourras; il faut que tu sois un homme aussi complet que possible. Quand tu auras un peu de temps à toi, rafraîchis-toi la mémoire de ce que tu sais déjà d'archéologie. Travaille ton dessin, et, ajouta-t-il en riant, ne néglige pas non plus la gymnastique. Il faut qu'un bon travailleur soit robuste.

Je dois avouer que si j'étais un bon élève, je n'étais pas, en revanche, un Adonis. Mon corps n'avait pas fait les

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

mêmes progrès que mon esprit ; il subissait encore l'influence désastreuse de l'*âge ingrat*.

XXIV

Enfin, j'ai terminé honorablement mes études. Me voilà bachelier ; et, comme tous les bacheliers, je serais dans un grand embarras si M. Robin ne venait à mon secours.

— Te voilà, me dit-il, grand et fort, et tout à fait raisonnable. Tu comprends que ta tante ne doit pas continuer les sacrifices qu'elle s'est imposés pour toi. Jusqu'ici tu as appris à travailler ; maintenant il faut te servir des instruments qu'on t'a mis entre les mains. Ta véritable éducation littéraire, loin d'être achevée, est à peine commencée ; il faut que tu la termines, et pour cela, il faut que tu t'astreignes à subir l'examen de la licence ès lettres.

Voici un moyen simple et pratique de gagner ta vie jusque-là, tout en préparant tes examens. Le proviseur du lycée de Poitiers est un de mes amis. Sur ma recommandation, il te prendra, dès la rentrée, comme maître d'études. Ce n'est pas là, sans doute, une situation brillante ; mais souviens-toi qu'elle n'est qu'un passage à quelque chose de mieux. Il ne tient d'ailleurs qu'à toi d'abréger la durée de l'épreuve, et je sais que tu l'abrégeras. Fais ton devoir en conscience, quelque humble que soit ce devoir. C'est l'homme qui ennoblit la place, et non pas la place qui ennoblit l'homme. Tout le temps qui t'appartiendra, le service terminé, consacre-le d'abord à la lecture, ensuite à l'étude attentive des auteurs sur lesquels tu auras à être interrogé. En voici la liste ; si tu es sage, tu commenceras dès maintenant à te familiariser avec eux. Ce programme est bien fait : j'y vois, quant à moi, la fleur de l'esprit humain.

Puisque la nécessité de subir un examen te met en présence de ce choix d'auteurs, ne te contente pas d'une préparation suffisante. Approfondis-les, sache-les, pour ainsi dire, par cœur. Alors tu te trouveras tout armé, non-seulement pour passer ta licence, mais encore pour commencer à écrire ; car je commence à croire que tu auras aussi le don d'écrire. Garde-toi d'aller au café ; tu n'as rien à y faire, et rien à y gagner ; il faut que tu apprennes de bonne heure à éviter toute dépense inutile d'argent et de temps. Une fois licencié, apporte-moi ton diplôme ; j'aurai à t'offrir un travail lucratif et tout à fait selon tes goûts.

XXV

Comme j'étais encore fort jeune, les premiers élèves que l'on me confia abusèrent de mon inexpérience, et me jouèrent quelques-uns des tours dont le sac des collégiens est toujours si rempli. Quand ils virent que j'avais avec eux de la patience et de la fermeté, que ma tenue était toujours digne, que je ne sentais ni le tabac ni l'eau-de-vie, et que de plus je travaillais avec une grande ardeur, ils se mirent à me respecter sans s'en apercevoir. Ma besogne officielle en fut allégée d'autant.

J'avais bien par instants quelques accès de découragement, mais ils ne duraient guère. Je trouvais dans le sentiment du devoir accompli quelque chose de fortifiant : l'austérité même de la vie que je menais avait un charme profond, d'abord parce qu'une vie austère est la condition du travail sérieux, et puis c'est moi qui de mon plein gré me l'imposais pour un temps. Cela me donnait un petit vernis de stoïcisme qui ne me déplaisait pas.

Je suivais assidûment les cours de la Faculté, et mon esprit s'ouvrait à une foule d'idées et de connaissances nouvelles. Quand j'avais quelques heures de liberté, je prenais un livre et je m'en allais dans les chemins creux, jouissant de la beauté du ciel, le corps léger, le cœur content, l'esprit occupé.

Je relisais avec délices les auteurs que j'avais d'abord préparés laborieusement dans ma petite chambre. J'avais plus d'une distraction en lisant ; et il m'est arrivé bien souvent de recommencer une page que j'avais lue en entier, les yeux sur le livre, l'esprit errant parmi les genêts et les landes. Il y avait dans ces lectures à travers plaines et à travers bois, quelque chose de plus familier que dans la lecture sur table, à la lueur de la lampe, quelque chose enfin qui me rapprochait de mon auteur.

Je reconnus bien vite la sagesse des conseils de M. Robin. Oui, il est fort utile pour un esprit inexpérimenté d'être tenu par la nécessité d'un examen dans un cercle restreint d'auteurs. On ne lit pas seulement, *on relit*, ce que ne font pas volontiers les jeunes gens. L'expérience de tous les jours vous démontre alors que plus on relit les grands auteurs, plus l'esprit y découvre de beautés nouvelles. Il se trouve toujours quelque chose qui a échappé aux lectures précédentes.

Les livres des hommes de génie, malgré leur extrême diversité, ont tous un air de famille. Qui lit l'un d'entre eux avec toute l'attention qu'il mérite, se prépare par là même à la lecture de l'autre. Dans un travail de ce genre, tout est profit : je le sentais vivement.

J'étais donc en somme très-heureux ; mes collègues, qui m'avaient d'abord cru dédaigneux, s'aperçurent bientôt que je ne l'étais pas. Je leur rendis tous les services que je pouvais rendre dans mon humble situation ; ils me tinrent dès lors pour un bon camarade.

Deux ou trois même m'avouèrent que mon exemple les tentait, mais qu'ils avaient des habitudes prises, celles, par exemple de passer toutes leurs heures de liberté dans une salle enfumée du grand café Français au milieu des cartes, des dominos et des chopes de bière. Ils trouvaient cette vie absurde ; mais ils y étaient acoquinés, et n'avaient plus aucune énergie pour s'en tirer.

L'un d'eux cependant finit par faire l'effort surhumain de renoncer aux délices du grand café Français, et de se détacher du groupe des buveurs de bière. Il me pria de l'aider et de le soutenir, puisque c'était mon exemple qui l'avait fait réfléchir. J'étais et je suis encore très-fier de cette conversion, d'autant plus qu'il fallut faire un effort et sacrifier quelque chose de mes goûts pour la mener à bien.

Le goût des choses littéraires amène toujours après lui l'amour de la solitude ; les plaisirs de l'esprit sont de ceux que l'on aime à savourer seul, à loisir. Il y a chez tout lecteur acharné les premiers éléments d'un égoïste. Avis au lecteur, c'est à lui d'y prendre garde. Mon premier mouvement fut donc un mouvement de surprise désagréable, quand l'autre me proposa de vouloir bien travailler avec lui. Néanmoins, je pris tout de suite mon parti, et j'acceptai. A quoi bon le tirer de son apathie et de sa paresse, si pour une simple question de convenance et de commodité personnelle je l'exposais à y retomber au bout d'un mois? Je travaillai donc avec lui, tout en me réservant certaines heures qui, dès lors, ne m'en parurent que plus précieuses.

Mon compagnon de travail n'était pas toujours très-assidu, ou bien il s'endormait un peu sur les textes, ou bien il avait des accès de vanité et de susceptibilité. Tout cela me déplaisait et me mettait de mauvaise humeur, au début. Mais je réfléchis bientôt combien il faut user d'indulgence et de douceur dans les rapports de la vie, et je fis de mon mieux pour éviter de paraître blessé ou mécontent. D'ailleurs, dans ce travail en commun, je m'en aper-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

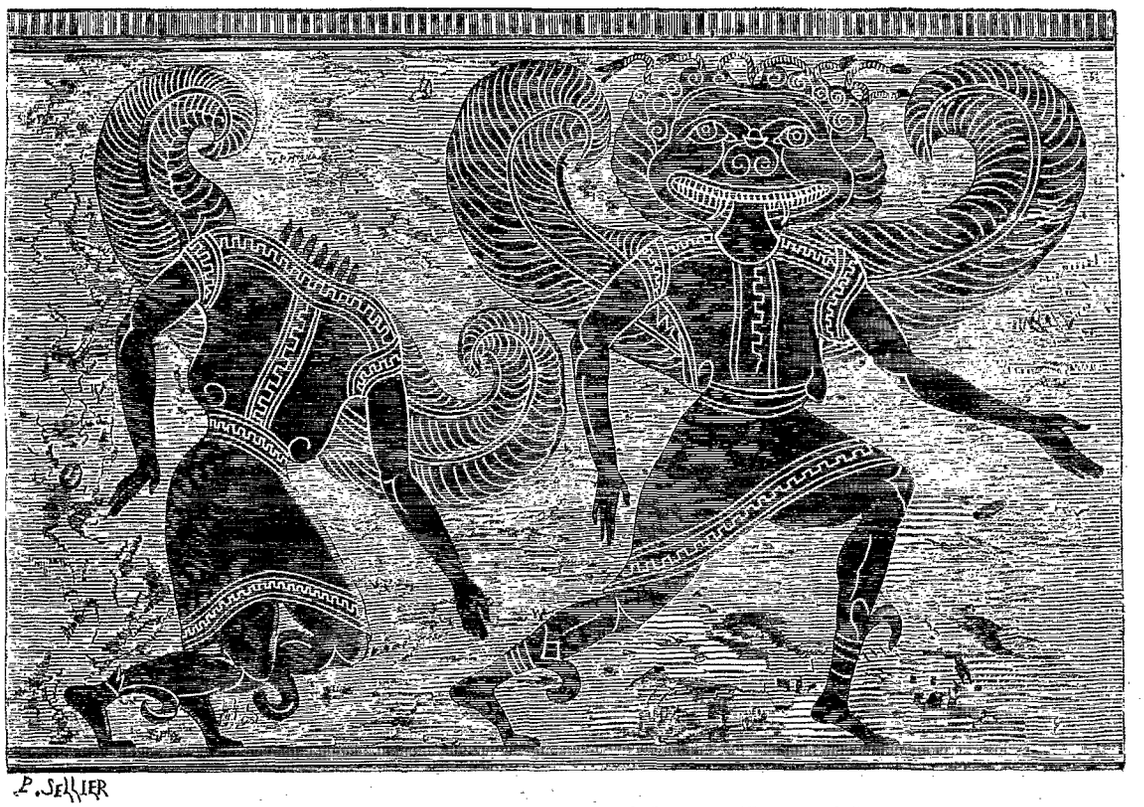
cus bien vite, il y avait pour moi un bénéfice sur lequel je n'avais pas compté : par la nécessité même de communiquer mes idées à un autre, je les rendis de plus en plus claires et précises pour moi-même, et mon langage s'en ressentit.

Le proviseur se prit d'estime et d'affection pour moi ; voulant améliorer ma situation, il me proposa de donner quelques répétitions. J'étais pauvre : on m'offrait l'occasion de gagner honnêtement de l'argent. Je fus tenté un instant ; mais j'eus la sagesse de refuser, ne voulant rien distraire du temps que je pouvais consacrer au travail. M. Robin, à qui je fis part de ma résolution, m'approuva pleinement, ma tante de même, ainsi que Lisabeth.

La fin à la prochaine livraison.

MÉDUSE.

La Fable grecque raconte que les Gorgones étaient trois sœurs qui habitaient les plus lointaines contrées de l'Occident, par delà le vaste Océan, près de la demeure de la Nuit. Les mortels ne connaissaient que les noms de Sthéno,



Les Gorgones, d'après un vase peint du Musée du Louvre. — Dessin de Sellier.

d'Euryale et de Méduse, car leur aspect seul était si redoutable qu'il suffisait pour changer en pierre quiconque les avait aperçues. L'imagination des Hellènes réunit pour les figurer tout ce qu'elle put concevoir de plus affreux. Les poëtes les dépeignent, et nous les voyons représentées par les plus anciennes œuvres d'art comme des monstres ailés, ayant un corps humain et une tête énorme ; la bouche, démesurément ouverte, laisse voir deux rangées de dents aiguës et de défenses saillantes semblables à celles du sanglier ; la langue est pendante, le nez écrasé, les yeux roulent d'une manière effrayante dans leurs orbites ; pour comble d'horreur, des serpents se dressent sur la tête des Gorgones, mêlés à leurs cheveux, et s'enlacent comme des ceintures autour de leur corps.

La peinture d'un vase de très-ancien style, de ceux qu'on désigne ordinairement sous le nom de corinthiens, appartenant à la collection Campana, au Musée du Louvre, nous montre à peu près sous ces traits les trois Gorgones, au moment où Persée, conduit par Pallas, vient de trancher la tête de Méduse. De ce vase est tiré le morceau reproduit ci-dessus. Méduse décapitée s'affaisse vers la terre ; de son cou s'échappe le sang qui va donner naissance au vaillant Chrysaor et au cheval Pégase ; poursuivi par les sœurs de sa victime, Persée s'échappe, emportant l'effroyable tête qui doit lui servir à dompter les monstres et à délivrer sa mère Danaé.

Telle à peu près que nous la voyons sur les plus anciens vases peints, cette scène était figurée, à ce qu'il semble, dans quelques œuvres d'une haute antiquité qui sont restées célèbres : par exemple sur le coffre célèbre consacré par Cypsélus, tyran de Corinthe ; telle nous la pouvons encore voir parmi les sculptures qui décoraient les métopes d'un temple de Sélinonte, en Sicile, et qui sont actuellement au Musée de Palerme. Ce type de laideur s'est conservé dans ces masques de Méduse que l'on rencontre en si grand nombre, et jusqu'au plus beau temps de l'art grec, servant de décoration à des objets de toute sorte : cuirasses, boucliers, plaques de métal cousues à de riches vêtements, bijoux, meubles, etc. ; ils étaient extrêmement multipliés, par cette raison qu on les considérait comme des amulettes ayant le pouvoir de détourner le mauvais sort.

Mais peu à peu ce type fut abandonné et remplacé par un autre mieux fait pour plaire au goût naturel des Grecs. Dans aucune de ses créations peut-être, leur art n'a manifesté son génie propre plus clairement que dans cette transformation graduelle et irrésistible d'un modèle de laideur repoussante en une figure d'une beauté compa-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

rable à celle des plus gracieuses divinités. La figure de Méduse fut réduite à la tête seulement, non plus un masque grimaçant, mais un visage aux traits nobles et purs, sur lesquels la souffrance a jeté une ombre légère qui n'en trouble pas profondément la sérénité. Le désordre apparent de la chevelure abondante, hérissée, dont les ondes se contournent comme des replis de serpents, à laquelle des serpents même sont encore quelquefois mêlés, ne laisse pas oublier l'épouvante qui pétrifiait jadis ceux qui se trouvaient en face de la terrible apparition; mais un goût exquis a réglé ce désordre et en a fait une beauté nouvelle. Les ailes dont l'art primitif avait pourvu la Gorgone n'ont



Tête de Méduse de la coupe Farnèse, au Musée de Naples. — Dessin de Sellier.

pas entièrement disparu; réduites à de petites proportions, elles sont attachées à la tête et deviennent comme un ornement de la coiffure. Il existe encore dans la sculpture antique de remarquables exemples de ce type de l'art le plus accompli. Celui qu'on voit reproduit par la seconde de nos gravures est une œuvre non de la statuaire en marbre ou en bronze, mais de l'art, également merveilleux chez les Grecs, de la sculpture en pierre fine. Le masque de Méduse placé au centre d'une égide, tel qu'on le voyait ordinairement sur la poitrine de Minerve, est taillé au fond d'une coupe célèbre du Musée de Naples, connue sous le nom de *tazza Farnese*. Elle en orne le fond à l'extérieur; à l'intérieur, on voit un sujet allégorique qui a été interprété de diverses façons et qui n'est pas moins admirable par la perfection du travail.

La poésie avait suivi la même marche que l'art, en recueillant pour s'y attacher les traditions qui se prêtaient le mieux à l'embellissement de l'histoire de Méduse. D'après ces récits, loin d'inspirer l'horreur, la Gorgone était douée d'une si grande beauté qu'elle avait excité la jalousie de Pallas; et c'est cette déesse qui changea en serpents ses cheveux, son plus puissant attrait, et qui poussa Persée à lui donner la mort.

CONSEILS

SUR LA MANIÈRE DE PRENDRE LES EMPREINTES DES PIERRES GRAVÉES, CACHETS, ETC.

Dans les médailliers des musées ou des collections particulières, on remarque de belles empreintes mates de pierres gravées antiques, ou de cachets de cornaline, de cuivre et autres métaux, faites à l'aide de cire à cacheter.

Si l'on essaye de faire soi-même de semblables empreintes, on n'obtient le plus ordinairement que de vulgaires cachets mal figurés sur une cire brillante et en partie brûlée.

Pour que les empreintes soient nettes et belles, deux précautions sont essentielles.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

1° On doit faire fondre à une très-douce chaleur de la cire à cacheter de première qualité. Cette fusion s'opère très-bien dans une cuiller de fer ou d'argent, qu'on nettoie ensuite avec de l'esprit-de-vin, de la benzine ou de l'essence;

2° La cire fondue doit être versée sur une carte ou sur un morceau de papier. On y applique ensuite le cachet ou la pierre gravée

Mais, avant tout, la pierre ou le cachet doit être parfaitement séché, puis enduit d'une légère couche d'huile et bien essuyé avec une peau de gant, et enfin saupoudré de vermillon en poudre impalpable. On souffle légèrement pour enlever l'excès de vermillon.

Le vermillon reste adhérent d'abord à la surface du cachet, puis à la cire fondue, et produit ainsi un effet mat: la cire excédante forme un encadrement brillant.

Ce procédé s'applique à la cire rouge, qui est la plus employée. Pour les autres nuances, on remplacerait le vermillon par une couleur aussi semblable que possible à la couleur de la cire.

Si l'on veut obtenir une empreinte à reliefs mats sur un fond « brillant », il suffit d'essuyer fortement sur un tampon de peau le cachet préparé comme on vient de l'indiquer. Le vermillon ne reste que dans les creux du cachet, par conséquent il adhère seulement aux reliefs de l'empreinte.

Si l'on veut une empreinte bronzée, dorée, argentée, on saupoudre le cachet de bronze, d'or ou d'argent, et on l'essuie sur le tampon avec beaucoup de soin avant de l'appliquer sur la cire.

PERSÉVÉRANCE.

Les grands travaux s'exécutent, non par la force, mais par la persévérance. JOHNSON.

DURÉE DE LA VIE HUMAINE.

Dans une réunion de la Société médico-physique de Florence, le docteur Buzzi a raconté de curieux détails sur la famille d'une femme âgée de 94 ans. Elle était née en 1736, de la quatrième femme de son père, qui avait atteint l'âge de 106 ans; ce vieillard avait conservé jusqu'à la fin ses cheveux et ses dents. Le père de cet homme était mort à 109 ans; son beau-père avait atteint l'âge de 89 ans, et quelques jours avant de périr il était encore robuste et cultivait la terre.

D'après Jean-Paul-François Richter, un nommé Peter Zorten, né en 1529, dans le banat de Temesvar, mourut en 1724, à l'âge de 185 ans.

Au siècle dernier, les recensements officiels de la Russie donnèrent un total de plus de 1 300 centenaires (1).

Hufeland, que cite M. Rambosson dans son bel ouvrage sur les *Lois de la vie*, parle d'un habitant de Rechingen qui mourut, en 1791, à l'âge de 120 ans. Cinq ans avant sa mort, il lui poussa huit nouvelles dents qui tombèrent au bout de six mois.

Voici, d'après le même auteur, un fait plus curieux encore : le fermier Antoine Moulhac mourut à Bar, près de Tulle, en 1757, à l'âge de 126 ans; il s'était marié pour la troisième fois à l'âge de 102 ans, et il survécut à ses trois femmes, à ses vingt-huit enfants et à ses quarante-trois petits-enfants.

(1) Il est nécessaire d'observer à ce sujet que souvent, en Russie, les registres des églises constatent des âges exceptionnels, parce que l'on inscrit le fils sous le nom du père, ce qui peut donner lieu plus tard à des confusions et à des erreurs.

En 1792 mourut en Prusse, à l'âge de 112 ans, un vieux soldat nommé Mittelsdedt. Il avait servi son pays dans l'armée pendant soixante-sept ans, et avait fait toutes les campagnes sous trois rois successifs.

Nous avons connu nous-même aux environs de Paris, un petit vieillard qui est mort dans sa 101e année. Jusqu'à la fin de sa vie il avait conservé sa santé, son intelligence et sa vivacité. Mais il avait mené sans cesse une existence laborieuse et bien remplie; il nous disait lui-même qu'il n'avait jamais fait d'excès; que depuis sa jeunesse il se couchait tôt et se levait avec le jour. A 100 ans on le voyait encore, dès cinq heures du matin, une bêche à la main, cultivant le jardinet auquel il prenait plaisir à donner tous ses soins.

VIEILLESSE.

Il vient un âge où les hommes se retirent de la scène grande et petite qu'ils ont occupée, et où ils deviennent spectateurs assis et comme indifférents des choses du monde; les livres alors sont leur spectacle principal : ils font repasser, par l'histoire, le monde réel, et, par les romans, le monde imaginaire sous nos yeux. Les livres sont véritablement la vie de ceux qui cessent de vivre en eux-mêmes, pour revivre une seconde fois dans les autres.

LAMARTINE, *le Manuscrit de ma mère*.

MIROIRS MAGIQUES ET ASTROLOGIQUES.

Notre Molière a bien parlé des anneaux constellés, mais il n'a rien dit des miroirs magiques; c'est que, à la cour de Versailles, les miroirs magiques avaient perdu tout crédit. Il en était bien autrement dans le seizième siècle; il n'y avait pas de potentat qui n'eût son miroir chargé de constellations puissantes. Au temps de François Ier, c'était un miroir magique qui remplaçait les merveilles du télégraphe électrique; rien de plus commode, en effet, que cet engin de la vieille sorcellerie, renouvelé de l'antiquité : on écrivait sur un beau miroir magique, à Milan, ce que l'on voulait faire savoir à Paris; l'écrit se reflétait dans la lune, et on lisait clairement à la surface de l'astre complaisant ce que prescrivait la politique.

Au dire de certains démonographes du temps, Catherine de Médicis aurait eu en sa possession un miroir magique non moins merveilleux, qui lui servait à sonder les mystères de l'époque troublée où elle vivait et ceux que l'avenir lui réservait. Elle le tenait, on le suppose, de Luc Gauric, l'astrologue napolitain, qui plus tard devint évêque et s'illustra par sa passion pour l'astrologie. Ce Luc Gauric, tout favori qu'il était de la reine de France, n'était qu'un médiocre sorcier; il a fait un livre sur les Nativités dans lequel il tire bien l'horoscope des gens célèbres de son temps, mais en réalité il ne s'attaque guère qu'aux hommes qui ont rempli leur rôle sur la terre et qui ne peuvent plus réclamer. Il a calculé également l'action des planètes sur les grandes cités, dont le monde sublunaire s'enorgueillissait alors, et il n'a oublié que Paris. Peut-être, hélas! a-t-il été effrayé du sort épouvantable que lui réservaient les astres irrités.

L'astrologue intime de la terrible Catherine n'était pas un prélat; c'était un pauvre magicien, qu'elle avait logé tout près d'elle à l'hôtel de Soissons, et qui pouvait lui faire part, à toutes les heures du jour, de ses belles découvertes. Nous inclinons à supposer que Ruggieri, c'est le nom bien connu du personnage, devait être le fabricant satanique du fameux miroir. Mais, hélas! Cosme Ruggieri le Florentin n'avait point su lire dans son miroir qu'il se-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

rait appliqué à la question en 1574, comme étant véhémentement soupçonné d'avoir voulu pratiquer sur la personne de Charles IX les exécrables pratiques de l'envoûtement, presque oubliées à son époque; il mourut abandonné de tous.

Voici, pour la puissance qui s'attachait aux miroirs du seizième siècle, quelques indications (dont il faut bien se contenter) quant à leur forme extérieure (1); M. de Laborde s'exprime de cette façon à leur sujet, en disant quelques mots de leur influence. Selon cet habile appréciateur de l'admirable orfévrerie de la renaissance, le miroir magique est toujours construit en métal, et sur cette surface métallique « sont gravés légèrement des signes et des inscriptions cabalistiques, assez distincts pour être vus, sans toutefois troubler les reflets du miroir. Dès l'antiquité, on s'aperçut qu'en présentant cette surface miroitante à un enfant d'une imagination vive, qu'on exaltait davantage par l'odeur de forts parfums, on frappait son esprit et que, dans son trouble, il voyait, ou plutôt croyait sincèrement voir, au lieu du reflet de sa figure, au lieu des signes tracés sur la surface du miroir, tout ce qu'on lui demandait, avec l'addition de circonstances étranges telles qu'une imagination vivement surexcitée peut sur les enfants. »

Disons-le tout de suite, les miroirs magiques avaient singulièrement dégénéré au moyen âge et durant la renaissance. Dans la haute antiquité, les magiciennes de la Thessalie, armées de leurs miroirs, pouvaient, si elles le voulaient bien, contraindre la lune à descendre sur la terre, et c'était parce qu'elles y consentaient que Phébé continuait sa marche sereine sous les voûtes de l'empyrée. Comme si les eaux de la fontaine de Jouvence avaient transmis leur influence aux reflets du miroir magique, ces beaux disques argentés pouvaient donner une éternelle jeunesse à ceux qui s'en servaient habilement, c'est-à-dire sous l'influence savamment calculée de certains signes... mais alors le diable ne s'en mêlait pas.

Les dieux des anciens, qui n'étaient que des suppôts de Satan, avaient pu tromper Didius Julianus, dont le miroir magique avait été si célèbre en l'année 193 de notre ère; ce prince fut moins prudent et surtout moins habile qu'un pauvre tisserand de Normandie, qui vivait il y a quelques années au village de Boos. Notre crédule villageois supposait vaguement qu'il avait reçu un cruel maléfice d'un confrère devenu son ennemi. Un berger, maître passé en sorcellerie, lui fit voir clairement son rival dans un miroir magique; puis il lui demanda s'il ne voulait pas voir également, au milieu du même instrument, Satan en personne. Fort de sa conscience, *revêtu de sa foi*, comme disaient nos vieilles chroniques, le tisserand détourna ses regards et ne voulut point voir l'ennemi du genre humain; il fut sauvé, et il le fut uniquement par un salutaire effroi du berger et de son miroir; il se garda de l'approche de cette chaumière solitaire où il avait recouvré la santé, mais où se manifestaient des visions terribles qu'un bon chrétien doit toujours redouter. (2)

Depuis tant de siècles qu'ils durent, bien des miroirs magiques se sont brisés ou ternis à jamais. Le voyageur Edward Brown (3) en vit un à Vienne, en 1683, qui remontait à une certaine antiquité. Son noble ami, Pierre Lambecius, lui fit remarquer qu'il avait été rapporté par l'empereur Rodolphe, qu'il était essentiellement propre à évoquer les esprits, et qu'on pouvait en faire usage pour converser avec eux.

C'est qu'en effet le moyen âge et la renaissance comptaient une grande variété de miroirs magiques, dont les vertus différaient par les points les plus essentiels. Nous ne prétendons pas exposer ici ces prodiges multiples, mais nous ferons observer qu'en général on recommandait les jeûnes rigoureux et les fumigations narcotiques aux adeptes fervents qui se décidaient à en faire usage. Quelques-uns de ces beaux miroirs portaient dans leurs reflets changeants certaines émanations qui, en effaçant les rides, procuraient une jeunesse éternelle, et, ce qui est plus précieux encore, une santé inaltérable; il suffisait, pour obtenir ces effets miraculeux, de s'imprégner dans un lieu obscur de leurs rayons affaiblis. Jamais, à coup sûr, aucune préparation pharmaceutique ne fut d'un effet plus facile et plus prompt; il y fallait malheureusement employer toutes les combinaisons qui se rapportent à la marche des planètes, et les calculs les plus compliqués de l'astrologie judiciaire. Les coquettes de la cour de Henri II ne l'ignoraient point, et elles ne plaignaient point les belles pistoles trébuchantes qu'il leur fallait donner à leurs *barons;* c'était, comme on sait, le nom par lequel elles désignaient entre elles leurs astrologues.

Tacite nous a fait comprendre, avec la ferme autorité de son langage, la puissance ultranaturelle, si l'on peut se servir d'une expression pareille, qu'on attribuait de son temps à certaines paroles. Au moyen âge, les formules magiques que l'on employait en fabriquant certains miroirs métalliques leur donnaient une puissance égale à celle qui dérivait des combinaisons astrologiques, si même elle ne les surpassait. Parfois on gravait ces paroles elles-mêmes sur l'instrument, et il en résultait une entraînante énergie qui contraignait les esprits célestes à descendre sur la terre.

Les traditions magiques de l'antiquité, qui chaque année perdent de leur crédit en Europe où elles sont remplacées par les prodiges très-réels de la science, se réfugient aujourd'hui dans l'Orient. C'est là aussi que nous irons chercher les vrais miroirs magiques, pour en offrir une représentation fidèle à nos lecteurs. Un orientaliste dont la scrupuleuse exactitude est connue, M. Reinaud, enlevé trop tôt à la science, nous la fournira. Nous nous contenterons de deux ou trois spécimens. (1)

Après avoir démontré qu'un grand nombre de coupes et de miroirs sortis des ateliers orientaux pouvaient être rangés dans la catégorie des instruments à l'aide desquels on produit des effets surnaturels, au dire des musulmans, il s'exprime ainsi quand il décrit la première de nos planches représentant un miroir métallique chargé de figures :

« Ce miroir porte par derrière deux figures de sphinx, avec cette inscription :

» Gloire, longue vie, fortune, éclat, élévation, louange, » bonheur, excellence, pouvoir, prospérité, puissance et » bienveillance à son propriétaire à jamais ! »

» Sur la surface polie sont des caractères et des figures magiques et astrologiques... Pour ce miroir il n'a pu avoir un usage naturel. On peut citer à ce sujet des témoignages positifs d'auteurs musulmans. Un de ces auteurs rapporte que si un homme est attaqué de quelque infirmité incurable, il suffira pour le guérir d'écrire certains passages de l'Alcoran sur un miroir : on parfumera le miroir et on le mettra dans la main du malade pour qu'il

(1) *Notice des émaux, bijoux et objets divers exposés dans les galeries du Louvre*, par M. de Laborde, membre de l'Institut. Paris, 1853, pet. in-8 (devenu rare).

(2) Voy., sur cette légende de la magie moderne, le curieux ouvrage intitulé : *la Normandie romanesque et merveilleuse*, traditions, etc., par Mlle Amélie Bosquet. Paris et Rouen, 1845, in-8.

(3) Voy. *A Brief account of some travels in divers parts of Europa*. London, 1685, pet. in-fol., fig.

(1) Voy. *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet du duc de Blacas et d'autres cabinets, considérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes*. Paris, Imprimerie nationale, 1828, 2 vol. in-8, t. II.

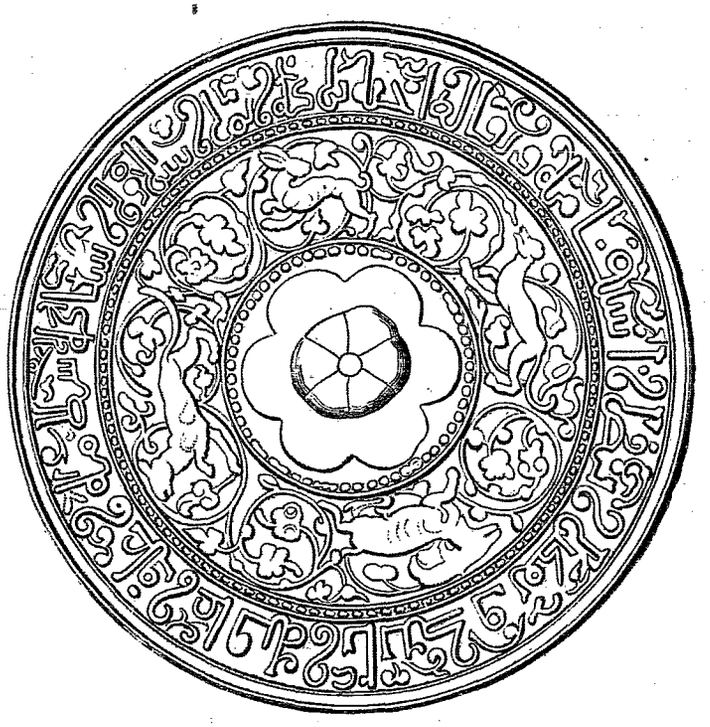
Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

s'y mire ; on récitera ensuite certaines prières, on invoquera les esprits de la terre et du ciel, et le malade sera délivré de tout mal.

» Ces sortes de miroirs peuvent servir également à faire apparaître les anges et les archanges et à obtenir d'eux les choses qu'on désire. Si l'on est dans le besoin, dit



Revers d'un miroir magique tiré de l'ancien cabinet du duc de Blacas.



Miroir oriental métallique tiré du cabinet du duc de Blacas.

l'auteur déjà cité, on écrira sur les bords d'un miroir les noms des quatre archanges, Gabriel, Michel, Azraël et Asrafel, avec ces mots de l'Alcoran, relatifs à la puissance de Dieu : *Sa parole est véritable et à lui est le pouvoir.* »

Paris. — Typographie de J Best, rue des Missions, 15.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA SŒUR.



La Sœur, souvenir du bombardement de Strasbourg. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Cela se passait encore dans l'atelier de Maryas (1); et la réunion était à peu près la même que le jour où nous avions discuté sur les ruines d'Auteuil. Nous causions encore des malheurs de notre cher pays, et chacun, suivant son caractère, recherchait les causes du mal, ou en maudissait les auteurs, ou proposait des remèdes. Quelqu'un nous raconta l'anecdote suivante :

« C'était pendant le bombardement de Strasbourg. Un enfant venait d'être tué par un éclat d'obus. Sa sœur, une fillette de treize ans, le prit dans ses bras, et quand elle vit qu'il était mort, elle voulut, du moins, lui rendre les derniers devoirs. On ne pouvait plus sortir de la ville, ni porter les morts au cimetière; on les enterrait au jardin botanique. C'est là que la courageuse enfant porta le corps de son petit frère. En la voyant venir, l'homme qui creusait les fosses fut saisi de pitié; cependant il n'oublia pas son devoir et demanda à la jeune fille si elle avait une autorisation de la mairie. — Elle fit signe qu'elle n'en avait pas. — Alors, ma pauvre petite, il te faut en aller chercher une. — Et elle y alla en pleurant. »

Ce simple récit nous émut jusqu'aux larmes, et personne d'abord ne put trouver un mot à dire. Le colonel, les deux poings fermés sur une table qui était devant lui, regardait fixement et semblait écouter encore. Sa moustache frissonnait, et l'on entendait son souffle saccadé sortir de ses narines contractées.

Peu à peu ses poings se détendirent, il tourna lentement la tête vers Maryas :

— Apôtre de la paix universelle et de la fraternité des

(1) Voy. t. XXXIX, 1871, p. 356, article *les Ruines*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

peuples, que vous semble de cette histoire? Mais parlez donc! mais prouvez-nous donc... Il n'acheva pas sa phrase, et dans l'élan de la passion il oublia qu'il venait de faire une question. Sans attendre la réponse, par un admirable mouvement d'indignation, il croisa fortement ses deux bras sur la poitrine et soulagea son cœur.

Ce qu'il dit alors était si énergique et si entraînant, que nous ne pûmes nous empêcher de faire chorus avec lui.

— Je vois bien, dit Maryas, qu'en présence d'un auditoire ainsi disposé, il faut que je me résigne à me faire lapider; pourvu, ajouta-t-il en s'adressant au colonel, que ce ne soit pas avec ce bronze de Barye.

L'autre, en haussant les épaules, remit sur la table *le Lion au serpent* qu'il venait de prendre sans le savoir, et qu'il balançait d'un geste menaçant. Il grommela ensuite quelques mots sur les gens qui plaisantent hors de propos et qui ne s'émeuvent pas des malheurs de leur pays.

— Pardon, reprit Maryas, je ne suis pas plus que vous en humeur de rire; je vous demande seulement de m'écouter avec calme. Quoique je n'aie pas l'honneur de porter l'épaulette, je vous assure que je suis aussi bon Français que vous. Je vois, comme vous, dans cet épisode, un symbole navrant des malheurs de notre chère patrie. Je suis d'avis; comme vous, que chacun de nous doit en garder à jamais le souvenir. Je pars des mêmes principes que vous; mais mes conclusions ne sont pas les vôtres.

— Tant mieux, morbleu! reprit le colonel avec plus d'énergie que de politesse; et, se tournant vers nous : — Écoutez, nous dit-il, une harangue humanitaire. La parole est au citoyen Maryas.

— Mes chers amis, dit Maryas, rassurez-vous; je ne vous ferai point de harangue humanitaire. Je vous demanderai seulement la permission de considérer les choses d'un peu plus haut que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Je ne crois pas que rien en ce monde soit l'effet du hasard; je vois à travers toute l'histoire l'intervention de la Providence dans les affaires humaines. Quand je me sens rudement frappé, je me demande en quoi j'ai mérité de l'être, au lieu de m'épuiser en malédictions inutiles contre l'instrument aveugle dont la Providence s'est servie pour m'humilier. Si celui à qui Dieu a confié cette redoutable mission s'en acquitte avec trop de dureté, je sais qu'il sera puni par où il a péché. Comment et par qui? je l'ignore, mais je sais qu'il le sera. La même justice qui me punit de mes fautes saura bien lui faire expier les siennes.

Il est plus facile de s'en prendre aux autres que de s'accuser soi-même; car quiconque s'accuse s'engage à rechercher en quoi il a failli, et à faire l'effort toujours si pénible de se réformer. Pour moi, en présence des malheurs de mon pays, je ne dirai pas : Je m'en lave les mains; c'est la faute de César, de Pompée, de Marius, des Gracques ou des Germains; je dirai : C'est ma faute à moi...

— Et je me croiserai les bras, reprit impétueusement le colonel; et je laisserai mon épée au fourreau. Puis, levant les yeux au ciel, j'entonnerai l'hymne de la paix universelle et de la fraternité des peuples. Pendant ce temps-là, mes voisins couleront des canons et remueront la terre pour élever des remparts. Et tout doucement je descendrai au rang des espèces animales qui ne savent pas se défendre, ou, comme disent les savants, *soutenir la concurrence de la vie*, et que la nature supprime pour les punir de leur inertie. Grand merci!

— Mon cher ami, si vous m'aviez laissé achever ma pensée, vous auriez vu que je suis de votre avis. Je ne supprime de votre programme que les cris inutiles. Je suis loin de dédaigner les canons, les remparts, les gros bataillons, en un mot, tous les moyens de défense. Mais, pour vous emprunter votre propre comparaison, ce ne sont là que les dents et les griffes de l'animal; encore faut-il qu'il ait des nerfs et des muscles. Notre armée est une griffe bien aiguisée, j'en demeure d'accord; et, malgré ses malheurs, c'est une vaillante armée. Mais actuellement le corps dont elle est la griffe est-il aussi sain, aussi robuste qu'il doit l'être pour faire mouvoir cette griffe puissante? Je regarde autour de moi, et je réponds : Non! Je regarde en moi-même, et je réponds : Non! Tout le monde au fond est de mon avis. Soyons donc logiques, et reconnaissons franchement la nécessité d'une réforme morale. Mais comme cette réforme est tout intérieure, et qu'il n'est pas de loi qui puisse la décréter ni l'accomplir, il est nécessaire que chacun se mette obscurément à l'œuvre, assuré qu'il est sous l'œil de Dieu et que pas un de ses efforts ne demeure inutile. Il nous faut agir et prêcher d'exemple; je ne crois plus à l'influence de la parole pour guérir notre maladie. On parle bien, chez nous, on parle même trop bien, et j'ai peur que ce ne soit là une part de notre mal. Celui qui a bien parlé croit avoir fait tout ce qu'il devait; de même ceux qui l'écoutent se savent gré de l'avoir applaudi, et se tiennent quittes du reste. Taisons-nous donc et travaillons. Qui sait l'influence que peut exercer autour de lui un homme de bonne volonté, rien que par son exemple?

Il se tourna alors vers le professeur :

— Vous, mon cher ami, que je n'ai pas craint de mettre sur la sellette l'autre fois, vous avez entre les mains la jeunesse et l'avenir du pays. Mais jusqu'à ce que cette moisson soit mûre, il nous faut vivre, cependant!

— Nous sommes dans le vague, dit l'économiste, et vous ne convertirez personne tant que vous n'aurez pas un programme à proposer.

— Quel programme voulez-vous dans des questions où chacun ne peut relever que de sa propre conscience? Non, vraiment, je n'en ai pas, de programme à vous soumettre, mais je puis vous proposer à tous une expérience instructive.

— Laquelle?

— Nous sommes tous si honnêtes gens que nous n'avons rien évidemment à réformer en nous, n'est-ce pas?

Nous nous regardâmes les uns les autres, en nous demandant où il voulait en venir. Personne ne faisant d'objections, il continua :

— Donnons-nous rendez-vous à huitaine. D'ici là, engageons-nous tous à surveiller nos moindres actions, à contrôler nos habitudes, pour constater le soir si nous avons accompli notre devoir dans toute sa rigueur, c'est-à-dire, non pas seulement en gros et de manière à satisfaire les autres, mais dans les moindres détails, de manière à nous satisfaire nous-mêmes. Celui qui dans ces huit jours n'aura rien trouvé à changer dans sa vie, nous le choisirons comme président du *Club des hommes de bonne volonté*.

On rit du projet, mais personne n'osa refuser de prendre part à l'épreuve.

A la réunion suivante, le *Club des hommes de bonne volonté* fut sérieusement constitué, mais pour cette fois il n'eut pas de président.

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 2, 13, 22, 26, 34, 42, 50, 58.

XXVI

Quand j'apportai à Sainte-Luce mon diplôme de licencié, ma tante me regarda avec une sorte d'admiration res-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

pectueuse. Lisabeth déclara qu'il ne me manquait que des favoris un peu mieux fournis pour avoir tout à fait l'air d'un monsieur. M. Jondelles m'appela son cher élève, M. Pesse me prédit le plus brillant avenir.

M. Robin me demanda si j'avais eu le temps de dessiner :

— Quelquefois, mais rarement.

— Il faut que tu me montres ce que tu as fait.

Quand je lui apportai mes dessins, il se frotta les mains de contentement.

— Très-bien! disait-il; c'est justement cela. Sais-tu que c'est bien heureux pour toi de savoir dessiner?

— Sans doute, repris-je, c'est agréable, mais...

— Tut! tut! tut! dit-il en souriant, tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez. J'ai dit que c'est heureux, et je le prouve.

Un de mes amis, fort riche et fort généreux, mis en goût par le grand travail de l'abbé Cochet sur le diocèse de Rouen, veut faire faire le même travail pour le diocèse de Tours. Il n'est ni archéologue ni dessinateur, tu es l'un et l'autre. Je lui ai conseillé de te confier ce travail, qui te rapportera à la fois honneur et profit. Tu auras, grâce à l'influence de mon ami, ton entrée dans les bibliothèques et les archives. Tu en as pour cinq bonnes années à travailler, allant de ville en ville, de village en village, prenant des notes, dessinant des églises, en compagnie le plus souvent d'un homme charmant et du meilleur monde; tu seras bien reçu partout, et dans cinq ou six ans tu auras achevé un ouvrage considérable auquel tu attacheras ton nom. Si, par-dessus le marché, dans toutes tes pérégrinations et tes fouilles, tu ne trouves pas cent sujets pour un à traiter pour les Revues, tu n'es pas l'homme que je croyais, et je te renie d'avance.

Il souriait malicieusement, et ses bonnes fossettes étaient plus avenantes que jamais.

Quand M. Robin me présenta à son ami le marquis de Boisclair, ce dernier fit observer que j'étais peut-être bien jeune.

— Vous le verrez à l'œuvre, répondit M. Robin.

Lorsque je commençai cet immense travail, qui embrasse toutes les paroisses du diocèse de Tours, je faisais de longues absences, après lesquelles je venais travailler à la maison, et mettre de l'ordre dans mes notes et mes matériaux.

Ma bonne tante, qui se faisait vieille, et dont les idées parfois s'embrouillaient un peu, me croyait tantôt agent voyer à cause de mes longues courses, tantôt architecte à cause de mes dessins, tantôt intendant du marquis de Boisclair à cause de mes longues conférences avec lui. Mais, agent voyer, architecte ou intendant, la chère femme me tenait pour l'homme le plus remarquable de Sainte-Luce. J'ai eu cette joie d'égayer un peu ses dernières années.

XXVII

Le marquis de Boisclair n'eut pas le courage d'attendre que l'ouvrage fût terminé pour en commencer la publication. Il le fit paraître par livraisons. Mon nom était en vedette sur la couverture, le sien venait modestement après. Il ne s'attribuait que la direction de l'œuvre, et m'en laissait tout l'honneur. Quand ma tante me vit imprimé tout vif, elle faillit perdre la tête de joie. Lorsque je lui apportai la première livraison :

— C'est toi qui as fait tout cela? me demanda-t-elle en tournant les pages avec admiration.

— Oui, ma tante.

— Et les dessins aussi?

— Et les dessins aussi.

Deux larmes descendirent lentement le long de ses pauvres joues ridées.

La prédiction de M. Robin ne tarda pas à s'accomplir. A chaque instant, je découvrais des documents intéressants que je publiais à part dans les recueils savants. De plus, ma vie errante me mit à même de voir tout le monde et d'étudier tant de caractères différents que j'eus l'audace un jour de composer un petit roman tourangeau. La *Revue des Deux mondes* l'accepta. Il fut suivi bientôt de deux autres nouvelles qui furent assez goûtées.

De peur d'inquiéter mes amis sur la solipité de ma vocation archéologique, j'avais signé ces bluettes d'un pseudonyme. Je choisis le pseudonyme de *Sauvage :* c'était le premier mot que m'avait adressé M. Jondelles; mes camarades en avaient fait un sobriquet. Mais il m'arriva, dans une de mes nouvelles, intitulée : *Claudinette*, de laisser passer, comme on dit, le bout de l'oreille. Il y avait certains caractères bien populaires à Sainte-Luce, et des réminiscences compromettantes de la belle église romane.

Un jour que j'allais rendre visite à M. Robin, il m'accueillit avec un sourire narquois. Il avait la main droite appuyée sur une *Revue des Deux Mondes* toute grande ouverte.

— Ne connaîtrais-tu pas par hasard un certain M. Louis Sauvage, qui a écrit d'assez jolies choses sur les mœurs de la Touraine?

— Je le connais un peu, repris-je en rougissant.

— Un peu seulement? Tu ne pratiques donc pas le fameux précepte de la sagesse antique : Connais-tu toi-même? Ah ça! je voudrais bien savoir pourquoi tu t'es caché de moi?

— Je craignais, à vrai dire...

— Que craignais-tu, à vrai dire? Voyons, parle donc! me prends-tu pour un archéologue maniaque qui ne fait cas au monde que des vieux tessons, des vieilles pierres et des armures rouillées? Il sont bons, tes romans, et sans tomber dans la berquinade, ils peuvent être lus de tout le monde : c'est un mérite cela! Je te dirai donc que je les aime beaucoup, mais, là, beaucoup, et ma femme aussi, et ma fille aussi par-dessus le marché.

Pourquoi ces derniers mots me couvrirent-ils de confusion? C'est peut-être parce que M. Robin me regardait plus fixement que d'habitude. Pourquoi restai-je muet comme un poisson? Peut-être parce que j'aurais eu trop à dire.

Quand M. Robin eut bien joui de ma confusion :

— Tu aurais tort de te cacher plus longtemps, reprit-il avec sa bonhomie accoutumée; tu peux signer ce que tu as écrit, et t'en faire honneur. Mais ne perdons pas de vue ton avenir. Voilà ton grand travail fini; il te faut, comme on dit, une « position. » Que comptes-tu faire?

— Vous consulter, répondis-je; je m'en suis toujours bien trouvé.

— Ah! pardon, cher monsieur Sauvage; m'avez-vous demandé mon avis pour écrire des romans?

Je fus bien contraint d'avouer que non.

— J'ai fait comme toi, reprit-il, j'ai agi sans te consulter; j'ai disposé de ton avenir, sauf ton consentement.

Je sentis que je devenais très-pâle. Sans rien ajouter, il me tendit un grand papier. Il était dit sur ce papier que M. Louis Bernier, en récompense des services importants qu'il avait rendus à la science, était nommé inspecteur des monuments historiques. Ma tante ne jouit pas longtemps de ce nouvel honneur; elle mourut en me comblant de bénédictions, et en me déclarant pour la centième fois que j'avais été l'orgueil et la joie de sa vieillesse. « Il est impossible que tu ne sois pas heureux! » Telles fu-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

rent ses dernières paroles, auxquelles je repensai bien souvent depuis.

XXVIII

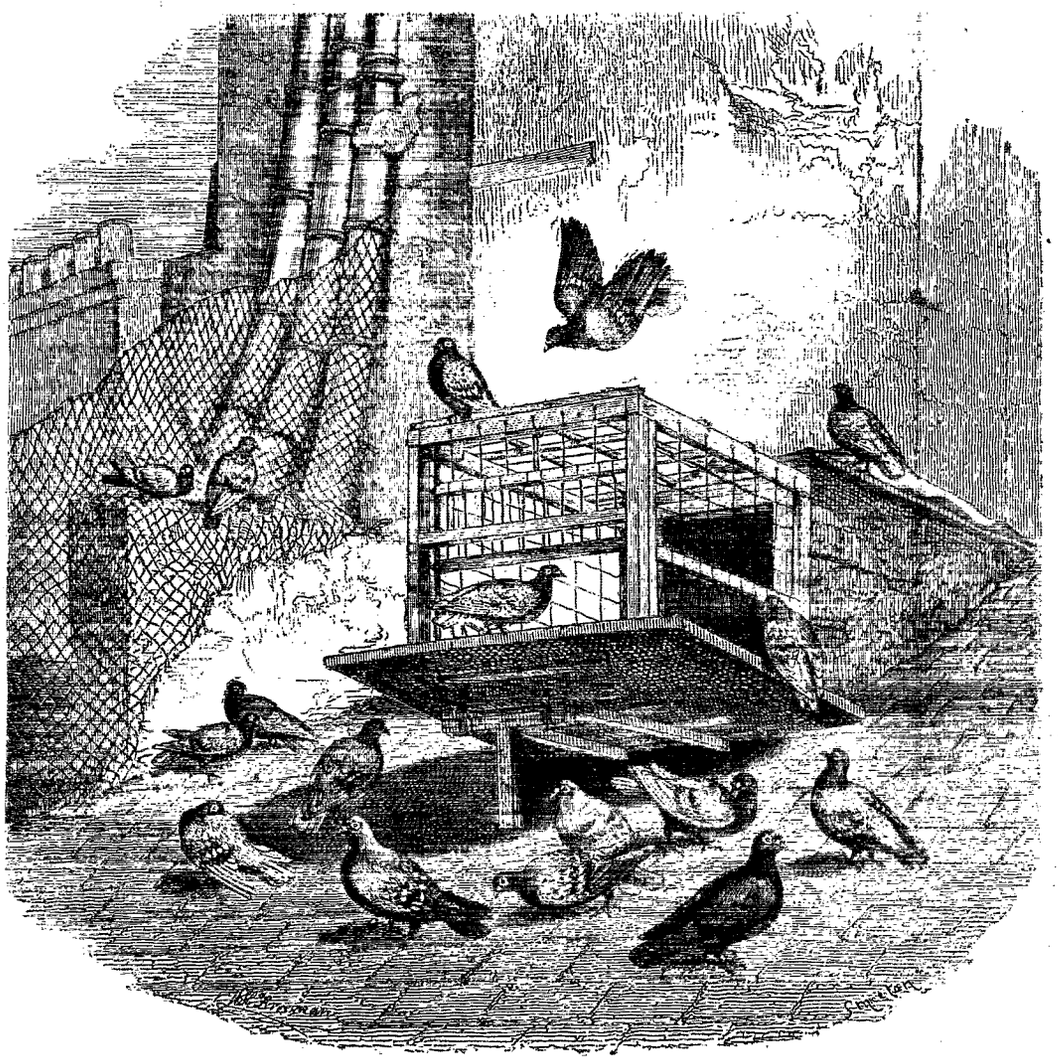
Il y avait déjà deux ans que j'inspectais les monuments historiques, lorsque M. le curé de Sainte-Luce, au prône, déclara à ses paroissiens qu'il y avait promesse de mariage entre Louis Bernier, inspecteur des monuments historiques, fils majeur, etc., d'une part; et demoiselle Marthe Robin, fille mineure, etc., d'autre part. Il pria en outre les assistants, s'ils savaient quelque empêchement à ce mariage, de le faire connaître. Il paraît que personne, parmi les paroissiens, ne connaissait d'empêchement majeur, car le mariage eut lieu dans les délais ordinaires. Ah! si ma bonne vieille tante avait pu voir cela de ses yeux, je crois que j'aurais été sans comparaison le plus heureux des hommes. Mais qui ne sait que sur cette terre il n'y a pas de bonheur parfait?

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite. — V. p. 3, 45, 52.

LES PIGEONS VOYAGEURS.

Nous avons vu que les ballons du siége ont permis à Paris d'envoyer des messages en province, aux amis du dehors; mais pour que le système de la poste aérienne fût complet, il fallait que le chemin du retour fût assuré comme celui de l'*aller*. C'est le bon office qu'ont rendu les pigeons voyageurs



Colombier de M. van Roosebeke. — Entrée de la volière. — Dessin de Freeman.

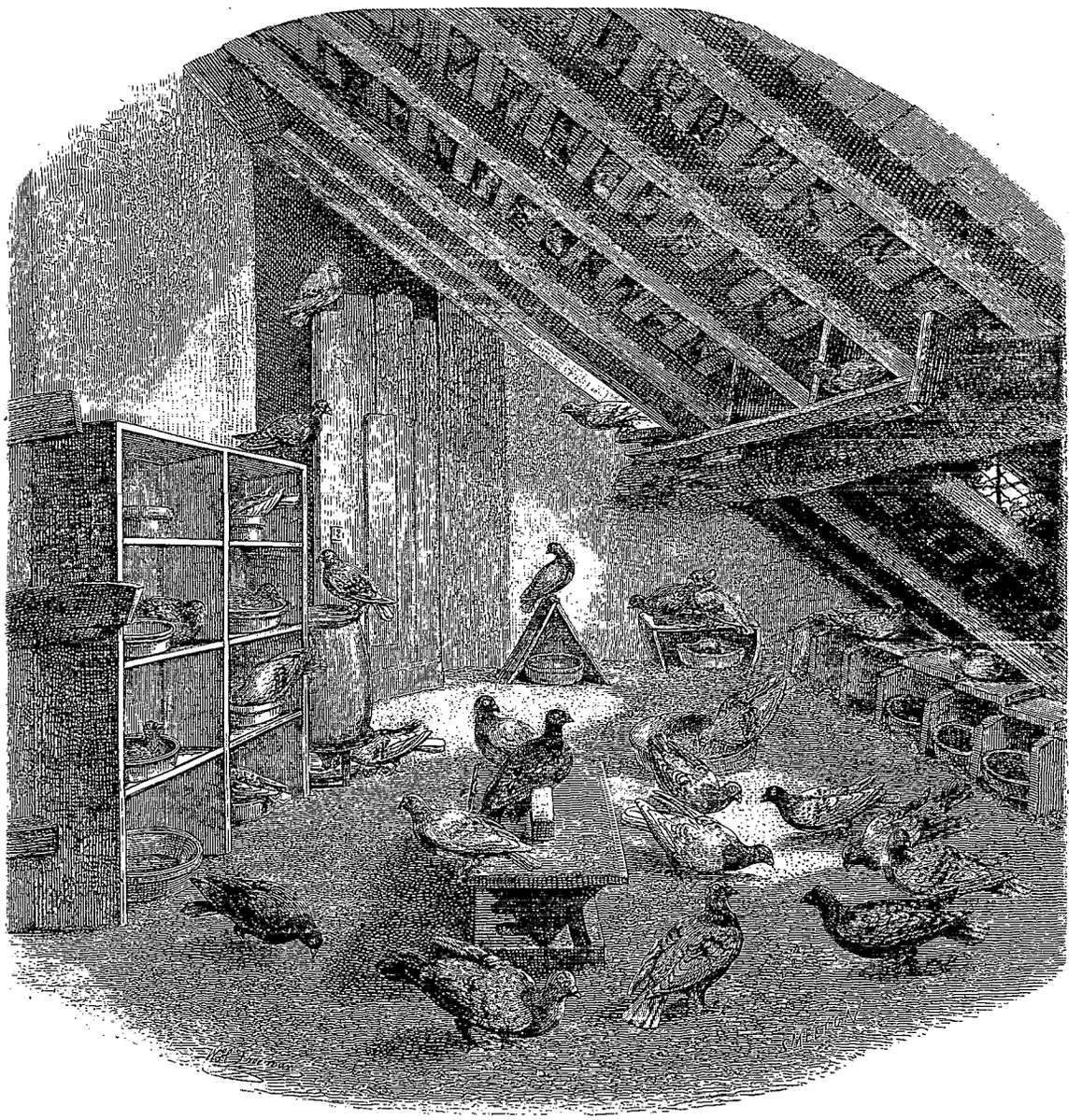
L'usage des pigeons messagers se perd dans la nuit des temps. Sans parler de l'arche de Noé et de la colombe au rameau béni, nous rappellerons l'histoire de la première croisade, pendant laquelle le sultan de Damas envoya aux assiégés de la ville de Tyr un pigeon annonçant à ceux-ci qu'une armée allait arriver à leur secours. Ce pigeon tomba entre le mains des croisés, qui enlevèrent le message léger attaché à la patte de l'oiseau, et le remplacèrent par un billet où ils faisaient dire au sultan de Damas que, vaincu et terrassé, il lui était impossible de venir délivrer la ville assiégée. Cette fraude a été imitée par les Prussiens avec les pigeons du ballon *le Daguerre*, fait prisonnier pendant le siége de Paris. Mais les soldats de Bismarck ne furent pas aussi habiles que les croisés, qui avaient su imiter l'écriture et le style des Sarrasins. Les pigeons du *Daguerre* apportèrent à Paris une lettre écrite en un français ridicule; cette épître avait, en outre, le malheur d'être signée du nom d'un personnage politique qui était à Paris auprès du gouvernement de la défense nationale. En 1849, les Vénitiens assiégés se servirent avec succès des pigeons pour donner de leurs nouvelles en Italie; plus anciennement, en 1574, les messagers ailés

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

avaient été utilement employés par les habitants de la ville de Leyde, investis par l'armée espagnole ; mais jamais, dans aucun temps, ils ne jouèrent un rôle aussi considérable que pendant le siége de Paris.

Plusieurs personnes revendiquent aujourd'hui le mérite d'avoir créé à Paris le service des oiseaux messagers ; nous croyons pouvoir affirmer en toute certitude que l'honneur des résultats acquis revient à M. Rampont, directeur général des postes, et aux membres de la Société colombophile *l'Espérance*, MM. van Roosebeke, Cassiers, etc., qui sont partis de Paris en ballon avec leurs oiseaux. Toutefois nous devons reconnaître dans l'intérêt de la vérité que, trois semaines avant l'investissement, M. Ségalas avait songé aux pigeons voyageurs, et qu'il avait même installé soixante de ses élèves dans la tour de l'administration des télégraphes. Mais ce sont principalement les pigeons de la Société *l'Espérance*, dont l'existence à Paris était bien obscure et bien ignorée, qui ont fonctionné pendant la guerre.

La façon d'organiser le service était très-simple : les ballons emportaient de Paris les pigeons voyageurs, que l'on remettait, à Tours, à la direction des postes et des



Colombier de M. van Roosebeke. — Intérieur de la volière. — Dessin de Freeman.

télégraphes. Là, les hommes spéciaux, MM. van Roosebeke, Cassiers, se chargeaient de lancer les pigeons à Orléans, à Blois, le plus près possible de Paris. Ils attachaient préalablement une dépêche à une des plumes de la queue de l'oiseau voyageur.

Il y avait déjà fort longtemps, avant le siége de Paris, que des sociétés belges s'étaient préoccupées de l'élevage des pigeons voyageurs, et avant l'apparition du télégraphe électrique, plus d'un spéculateur de Paris a profité des renseignements que lui donnaient les colombes en lui apportant avec une rapidité étonnante le cours de la Bourse de Bruxelles. On ne se doutait pas alors du rôle que l'histoire réservait à ce service de la poste généralement peu connu.

Tous les pigeons ne sont pas doués au même degré de cette faculté de revenir à leur colombier. Le pigeon voyageur est une espèce spéciale.

Certains pigeons voyagers, nés dans un colombier et emportés au loin, y sont revenus d'un seul trait, sans éducation préalable. Mais ce fait est très-rare et même contesté. On dresse généralement les pigeons et on les habitue peu à peu à des voyages de plus en plus importants. On les

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

élève dans un colombier semblable à celui que représentent les gravures ci-dessus, et on leur laisse leur liberté; ils voltigent autour du colombier, et s'éloignent parfois à une distance assez considérable de leur asile; il est probable que dans ces promenades de chaque jour, ils apprennent à connaître les environs; leur vue très-perçante leur permet de retrouver certains points de repère qui les orientent et les mettent dans la bonne voie pour le retour. Quand des pigeons ont ainsi vécu pendant quelque temps dans ces conditions, on les emporte dans des cages d'osier, à une dizaine de lieues de leur colombier, et on les lâche. La plupart rentrent au logis dans un espace de temps assez court. Quelques jours après, on les transporte à vingt lieues de leur colombier, puis à trente ou quarante lieues, et ainsi de suite, en augmentant les distances. On arrive ainsi à pouvoir lâcher à Bordeaux des pigeons voyageurs élevés à Paris ou à Bruxelles.

La vitesse du vol des pigeons voyageurs est très-variable; par un temps calme, ils font généralement douze ou quinze lieues à l'heure. Cette vitesse augmente ou diminue suivant qu'ils volent avec le vent, ou qu'ils sont obligés de remonter des courants aériens.

Un fait très-remarquable est l'influence de la direction du vent sur le retour des pigeons. Ceux-ci s'égarent presque toujours quand règnent les vents d'est. Les vents du sud et du sud-ouest sont au contraire très-favorables au vol de ces messagers.

Quand le temps est brumeux, quand il gèle et surtout quand la terre est couverte de neige, les pigeons voyageurs perdent leurs facultés; on comprend combien l'hiver si rigoureux de 1870-1871 a nui à la poste aérienne.

Trois cent soixante-cinq pigeons ont été emportés de Paris en ballon, et lancés sur Paris. Il n'en est rentré que cinquante-sept, savoir : quatre en septembre, dix-huit en octobre, dix-sept en novembre, douze en décembre, trois en janvier, trois en février. Quelques-uns d'entre eux se sont égarés pendant très-longtemps; c'est ainsi que, le 6 février 1871, on reçut à Paris un pigeon qui avait été lancé le 18 novembre 1870. Il rapporta la dépêche nº 26, tandis que celui de la veille avait apporté la dépêche nº 51. — Le 28 décembre, on reçut un pigeon qui avait perdu sa dépêche et trois plumes de sa queue. Il avait été sans doute atteint par une balle prussienne. Ce fait semble prouver que plusieurs de nos messagers du siége ont été tués par l'ennemi.

Les Parisiens n'oublieront jamais la joie que leur causait la vue d'un pigeon s'arrêtant sur les toits. Quel bonheur ineffable! disait-on, voilà des nouvelles de province! — Et les commentaires marchaient leur train. Nous devons toutefois faire observer à ce sujet que les pigeons voyageurs rentrent généralement tout droit au colombier, sans s'arrêter. Il est à supposer que, pendant le siége, les pigeons du jardin des Tuileries ont obtenu souvent un succès peu mérité.

Il existe à Paris, dans certains quartiers, notamment du côté des Halles, du Temple, des colombiers perchés sur les toits de vieilles maisons. Avant la guerre, nul ne soupçonnait l'existence de ces petits établissements privés, qui ont contribué à assurer les communications de Paris avec la province. Nos gravures représentent le colombier de M. van Roosebeke, un des membres les plus actifs et les plus intelligents de la Société colombophile *l'Espérance*. Ce colombier est perché sur les toits d'une ancienne maison de la rue Saint-Martin. On ne l'aperçoit pas de la rue; il domine une de ces petites cours étroites et cachées qu'on rencontre encore dans les quartiers du vieux Paris.

Nous verrons comment on a pu tirer un parti vraiment merveilleux des pigeons voyageurs, en employant la photographie microscopique, pour faire tenir une innombrable quantité de dépêches sur une légère pellicule de collodion; mais disons, dès à présent, qu'il serait utile d'encourager l'élevage de pigeons, et d'étudier un art peu connu qui a prouvé son importance par les services qu'il a rendus pendant la guerre. On parlait autrefois de construire aux pigeons du siége une volière d'honneur; mais nous paraissons avoir déjà oublié nos promesses.

« Comme les cigognes des villes du Nord, a dit avec raison M. de Saint-Victor, comme les pigeons de Venise, ils méritent de devenir, eux aussi, des oiseaux sacrés. Paris devrait recueillir les couvées de leur colombier, les abriter, les nourrir sous les toits de l'un de ses temples. Leur race serait la tradition poétique de ce grand siége, unique dans l'histoire. »

CUVIER PEINTRE D'HISTOIRE NATURELLE.

Le grand Cuvier était simple précepteur d'un enfant de bonne maison, en Normandie, lorsque, pour varier ses occupations, il se livra avec une certaine ardeur à son goût pour l'aquarelle, en suivant néanmoins méthodiquement certains principes d'histoire naturelle qui attestaient, dès le début de sa carrière, les hautes facultés d'observation qui depuis se sont développées chez lui en progressant jusqu'où peut aller le génie. Nous avons vu de nombreux spécimens de ces esquisses pittoresques, et l'on peut dire que cet homme éminent fut naturaliste par la peinture avant de l'être par ses écrits. Arrivé à la plus haute fortune que puisse atteindre un savant, il ne peignait plus, mais il faisait toujours de la peinture un auxiliaire de ses travaux. Il se plaisait à réunir d'innombrables figures représentant le même animal sous des aspects divers. Il était à Fécamp dans les dernières années de la révolution, lorsque A.-Henri Tessier, le laborieux agronome, le rencontra à l'hôpital militaire; il fut frappé des aptitudes diverses qui l'ont distingué, et remarqua certainement ses dessins; ce fut lui qui recommanda l'illustre naturaliste à la Société philomatique, qui apprécia ses premiers essais.

NÉANT.

Non, celui qui inonde l'Orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. — Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

Xavier de Maistre.

MANUEL BAROMÉTRIQUE.

RÈGLES POUR PRÉVOIR LE TEMPS.

(La dernière édition du *Manuel barométrique* de l'amiral Fitz-Roy, publiée en 1864, étant épuisée, le comité mé-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

téorologique de Londres (1) a regardé comme très-utile la publication d'une édition nouvelle, entièrement revue, et contenant les dernières découvertes relatives à cette partie de la météorologie. C'est de cette édition, publiée en 1869, sous le contrôle du comité, par M. Robert Scott, directeur du bureau météorologique, que nous donnons ici une traduction réduite. Rédigée à un point de vue entièrement pratique, par un éminent météorologiste, pour les marins de la côte d'Angleterre, elle ne sera pas moins utile aux personnes qu'intéressent les variations du temps dans nos régions du nord. Dans la région du midi, soumise aux mêmes lois atmosphériques, le manuel sera aussi consulté avec fruit, mais en tenant compte de l'influence exercée par la Méditerranée et les chaînes de montagnes qui l'avoisinent sur la direction des vents régnants, influence qui d'ailleurs ne peut modifier en rien d'essentiel les indications dont nous donnons le résumé.)

Installation du baromètre. — Un baromètre installé pour l'usage du public doit être placé dans un lieu éclairé, de manière à pouvoir être consulté dans tous les temps. L'index qui marque le niveau du mercure dans le tube sera examiné et, au besoin, déplacé deux ou trois fois par jour, à des heures régulières, par la personne chargée de la surveillance de l'instrument.

Échelle barométrique. — L'index se meut le long d'une échelle graduée en millimètres, sur laquelle sont ordinairement gravés des mots indiquant les variations du temps. Mais on ne doit pas se fier à ces indications, qui sont parfois en défaut. Ce n'est pas seulement en observant un certain jour la hauteur du mercure dans le baromètre que l'on peut se former une opinion sur l'état du temps, mais bien en constatant les variations de cette hauteur depuis la dernière observation de l'index. Si le niveau marquant *Variable* s'élève vers *Beau temps*, on doit s'attendre à un changement de temps ou de vent. De même, si le niveau étant à *Beau temps* baisse, sans descendre jusqu'à *Variable*, un changement de temps ou de vent n'en est pas moins probable.

Le baromètre indique plutôt le vent que la pluie. — Le baromètre, étant sensible à la pression atmosphérique, indique les changements de cette pression. Quand la pression est inégale sur une certaine étendue de pays, l'air commence à se mouvoir d'un lieu à l'autre, et le *vent* se produit. Nous voyons par là que le baromètre peut indiquer assez exactement la probabilité du vent. Un changement de temps suit presque toujours un changement de vent, et comme à terre, surtout dans les campagnes, on a plus de souci de la pluie que du vent, on consulte généralement le baromètre pour savoir si le temps sera sec ou humide, sans remarquer assez de quel côté le vent souffle.

Le baromètre cependant peut-être aussi utile à terre qu'à la mer, et servir à l'agriculteur aussi bien qu'au marin. Mais tous deux doivent se rappeler que pour avoir de bonnes indications, il faut l'observer avec soin et régularité (2).

On dit communément que le baromètre *baisse* quand le mercure descend dans le tube ; son niveau est alors légèrement concave. La baisse dans le baromètre anéroïde est indiquée à gauche de l'aiguille. Le baromètre *monte* quand le mercure s'élève dans le tube, et sa surface est alors convexe. Dans le baromètre anéroïde la hausse est indiquée par le mouvement à droite de l'aiguille.

Oscillations du niveau barométrique. — Dans les deux zones tempérées, les oscillations du mercure, c'est-à-dire sa hausse et sa baisse, sont comprises, dans les occasions *extraordinaires*, entre 0m.785 et 0m.711, ou même un peu plus bas. La course ordinaire du mercure dans le tube s'étend de 0m.755 à 0m.736. Dans la zone torride ou près de l'équateur, la course est beaucoup moindre, excepté dans les ouragans, qui font quelquefois baisser le niveau jusqu'à 0m.685.

Un thermomètre est presque toujours joint au baromètre pour indiquer la température du mercure. La colonne qu'il forme dans le tube variant avec la température, il est nécessaire de tenir compte de cette variation dans les observations qui demandent une grande exactitude.

Le *psychromètre*, dont nous avons donné la description (1), mesure l'humidité de l'air. Sans être indispensable, il peut aider comme tout autre hygromètre, mais avec plus de précision, à interpréter les variations du baromètre.

Règles de Dove. — Les principes généraux sur lesquels l'explication suivante est fondée ont été posés par le savant professeur Dove et peuvent être ainsi résumés :

Si le niveau du mercure dans le baromètre est à sa hauteur moyenne, c'est-à-dire à 0m.760, et s'il reste stationnaire ou s'il monte pendant que le temps devient plus froid et l'air plus sec, on doit prévoir des vents de la partie du nord, ou bien une diminution de vent ou de pluie.

Au contraire, si le niveau du mercure baisse pendant que le temps devient plus chaud et l'air plus humide, on doit s'attendre à des vents pluvieux de la partie du sud.

Exceptions aux règles. — Toute exception à ces règles indique la probabilité d'une bourrasque.

Si, par exemple, le temps devient plus chaud pendant que le baromètre est haut et le vent au nord-est, une saute de vent du sud-est est à prévoir. — Si le temps devient plus froid pendant que le vent est au sud-ouest et le baromètre plus bas, on doit s'attendre à une bourrasque de nord-ouest avec des grains de pluie.

Les vents du nord-est amènent quelquefois de la pluie ou de la neige. Quand ces vents sont clairs et que le baromètre commence à baisser, la pluie peut venir avant que le vent tourne à l'est ou à l'est sud-est.

Loi de rotation des vents. — Outre ces règles relatives aux instruments, il en existe une très-importante et bien connue des marins, qui l'ont exprimée dans les vers suivants :

> Lorsque le vent contre le soleil tourne,
> Ne t'y fie pas, car bientôt il retourne.

La rotation du vent se fait presque toujours *avec le soleil*, c'est-à-dire de gauche à droite. Ainsi le vent d'est tourne à l'ouest par le sud-est, le sud et le sud-ouest ; — et le vent d'ouest tourne à l'est par le nord-ouest, le nord et le nord-est.

Si le vent tourne d'une manière opposée, c'est-à-dire de l'ouest au sud-ouest, au sud et au sud-est, le changement se fait *contre le soleil*, et cette rotation rétrograde se produit rarement, à moins que le temps ne soit incertain.

Nous devons toutefois observer que cette loi ne s'applique pas aux brises très-légères.

Courants polaire et équatorial. — Il y a dans les Iles Britanniques et dans la plus grande partie de l'Europe septentrionale deux directions d'où le vent souffle toujours plusieurs jours de suite. Ces directions, opposées l'une à l'autre, sont le sud-ouest et le nord-est. Dans plusieurs parties du monde, la même remarque s'applique à deux courants atmosphériques également opposés, mais ne sui-

(1) Le général Sabine, président de la Société royale, a été placé à la tête de ce comité.

(2) Voy. t. III, 1835, p. 167.

(1) Voy. t. XI, 1843, p. 75.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

vent pas toujours la même direction qu'en Angleterre. Quelle est la cause qui produit ces courants et qui les rend si différents l'un de l'autre? La plus simple explication se trouve dans le mouvement constant de l'air, qui se dirige de l'équateur vers les pôles et des pôles vers l'équateur. Ce mouvement forme deux grands courants, le courant polaire, qui vient du nord, et le courant équatorial, qui vient du sud.

L'air du courant équatorial, qui arrive des régions chaudes, est léger, tiède et chargé de vapeur; tandis qu'il souffle, le baromètre est bas et le temps généralement humide.

L'air du courant polaire est dense, froid et sec; quand il souffle, le baromètre est haut et le temps exempt d'humidité.

Si nous avons bien présente l'idée de ces deux grands courants et de leur différente nature, nous comprendrons facilement les signes du temps. Les principaux de ces signes sont basés, comme on le sait (1), sur l'observation du ciel et des nuages.

Dans son *Livre du temps*, l'amiral Fitz-Roy dit des vents de la Méditerranée : « Le *mæstrale* (mistral), le *bora*, le *gregale* et le *levante* sont des courants polaires : le premier venant à peu près du nord-ouest, le second du nord, et les deux autres du nord-est et de l'est. Le *sirocco*, le *libeccio* ou *garbino*, le *ponente*, sont des courants tropicaux : le premier venant du sud-est, le second du sud-ouest, et le troisième de l'ouest. Les caractères respectifs de ces vents sont parfaitement connus des marins, et ils sont aussi constants que les mouvements giratoires du vent sur les Iles Britanniques. Mais les Alpes, le mont Etna et les Apennins, avec leurs chaînes couvertes de neige, les Sierras de l'Espagne, les montagnes de la Grèce, de la Syrie et de l'Arabie, et les déserts brûlants de l'Afrique, tous si rapprochés du grand bassin de la Méditerranée, doivent nécessairement produire quelquefois, dans les courants atmosphériques, des perturbations soudaines et violentes de peu de durée, à moins qu'elles ne soient alimentées par des causes éloignées, comme le sont les coups de vent d'un vaste océan. »

Changement de temps et tempêtes. — Quelques remarques sur les variations ordinaires du temps et sur les tempêtes pourront encore être utiles.

Le passage d'un ciel clair au ciel nuageux qui annonce les vents du sud commence presque toujours par l'apparition de longues traînées de nuages qui indiquent la trace du vent dans le ciel. Pendant la nuit on voit alors des cercles autour de la lune. Si ces nuages s'étendent en larges bandes à travers le ciel, ils indiquent un fort vent dans les régions supérieures et un temps pluvieux.

Après un jour couvert, le ciel s'éclaircit quelquefois entièrement pendant la nuit; mais ce n'est pas un signe certain de beau temps; les nuages souvent paraissent encore aussi épais après le lever du soleil.

Les orages se forment presque toujours quand le temps est chaud pour la saison. Ils sont généralement causés par l'irruption d'un vent froid dans un lieu où l'air est très-échauffé. Ils ne rafraîchissent pas l'air; mais le vent qui les amène est la cause d'un refroidissement. Les orages sont d'autant plus violents que la différence de température est plus grande entre les deux courants qui les produisent.

Les indications des instruments, pendant le mauvais temps, ne diffèrent de celles précédemment décrites que par leurs variations plus rapides et plus étendues.

En hiver, après une suite de vents d'est, si le baromètre commence à baisser et le thermomètre à monter, on devra prévoir un coup de vent partant du sud-est au sud-ouest, pendant que le baromètre continuera à baisser. Aussitôt que le vent dépasse le sud-ouest, le baromètre commence à monter, de fortes averses de pluie tombent, et le vent passe au nord-ouest en même temps que le ciel s'éclaircit et que l'air devient plus froid. Quelquefois ce vent de nord-ouest est suivi par des vents de nord ou de nord-est.

Si le vent rétrograde du nord-ouest vers l'ouest et le sud-ouest, la continuation du gros temps est à peu près certaine.

Ces coups de vent sont très-violents, et comme ils sont produits par le courant équatorial luttant contre le courant polaire, les changements de pression et de température sont très-rapides, et la tempête est souvent accompagnée de tonnerre et d'éclairs.

Le coups de vent de nord-est ne sont pas aussi communs que ceux de sud-ouest et ne donnent pas de signes aussi marqués de leur approche. Ils sont généralement précédés par un fort refroidissement de la température.

On voit de quelle utilité peut être l'observation attentive d'un baromètre isolé, et combien il est désirable que l'usage de cet instrument peu coûteux se répande tant sur nos côtes maritimes que dans nos campagnes. On comprend tout ce qu'ajoutent de certitude à la prévision du temps les avis télégraphiques transmis par les stations météorologiques établies aujourd'hui chez toutes les grandes nations civilisées, et qui font connaître l'état du baromètre, au même moment, dans plusieurs stations éloignées les unes des autres. Les différences dans l'état de l'atmosphère que ces observations indiquent permettent de mieux prévoir les variations du temps, et surtout l'approche des tempêtes. Dès aujourd'hui les avis de ces grandes perturbations sont transmis par les soins de l'administration dans les principaux ports de la partie des côtes menacées, au moyen de signaux faits par les guetteurs des sémaphores et par les capitaines de ports. Il est à désirer que les mêmes avis puissent aussi être transmis dans nos campagnes, quand elles sont menacées par les ouragans, dont les ravages sont d'autant plus grands qu'ils ont été moins prévus. Mais on vient de voir qu'en l'absence de ces indications générales, on peut presque toujours se tenir en garde contre les bourrasques par la simple observation du baromètre et l'application des règles résumées dans le *Manuel*.

(1) Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 298.

MÉDAILLE DE TERINA.

Terina était dans le Brutium (Calabre), sur le golfe appelé *Terinæus sinus* (golfe de la mer Tyrrhénienne). Pline appelle cette ville *Terina crotonensium*, parce qu'elle

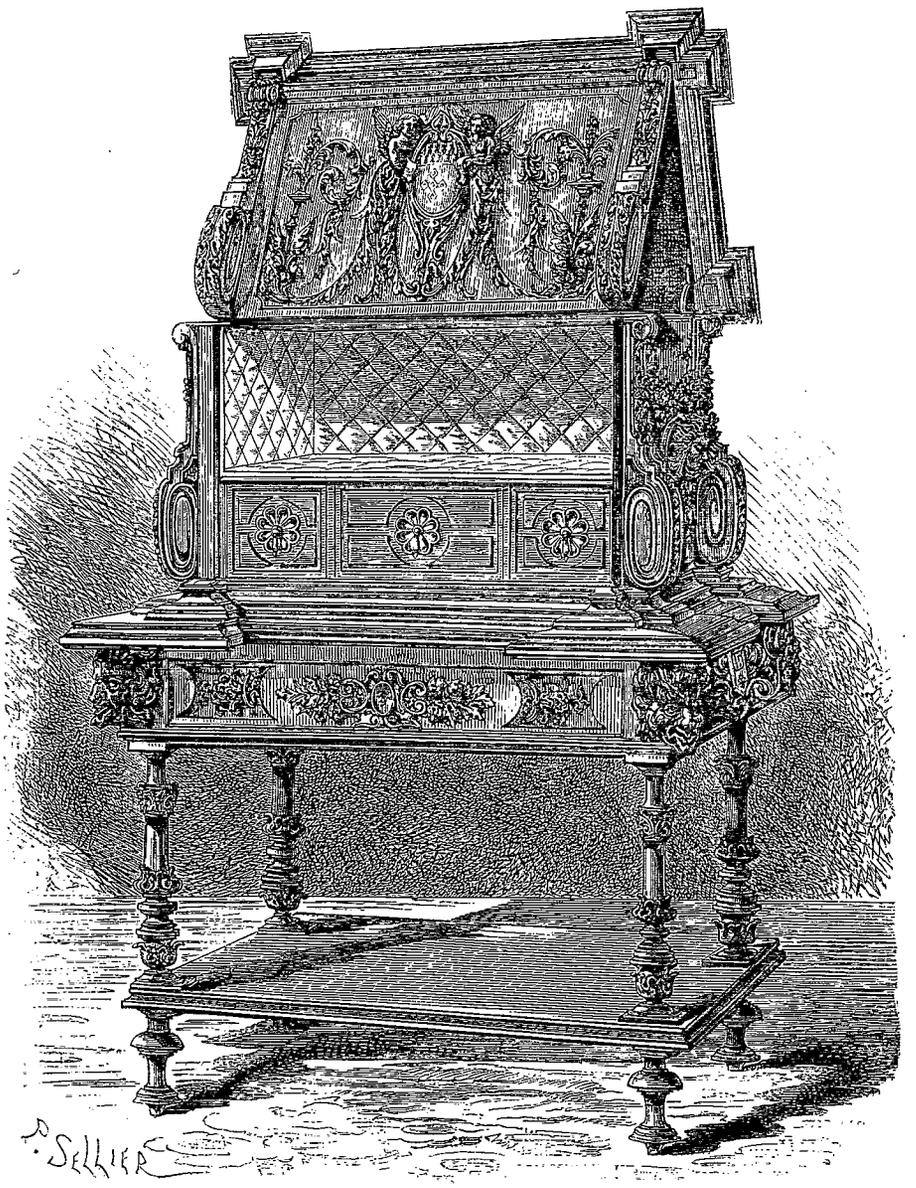


Cabinet des médailles. Collection de Luynes. — Médaille de Terina.

avait été bâtie par des habitants de Crotone. Le *Terinæus sinus* des géographes anciens s'appelle aujourd'hui le golfe de Sainte-Euphémie. Quant à l'emplacement de Terina, le père Hardouin prétend qu'il est occupé aujourd'hui par Nocera de Castiglione.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

SCULPTURES EN BOIS DU DAUPHINÉ.



Meuble en noyer, dessiné et sculpté par Étienne Collet, de Grenoble. — Dessin de Sellier.

Notre Dauphiné a, comme la Suisse, comme le Tyrol, comme la Forêt-Noire, son école de sculpteurs en bois, enfants du pays, dont la réputation s'est répandue avec les produits peu à peu au dehors. Dans cette province, en effet, comme dans les pays que nous venons de nommer, le bois abonde et présente les qualités recherchées du sculpteur, la solidité, la finesse du grain, qui permettent d'allier dans l'exécution des figures et des ornements beaucoup de délicatesse à beaucoup de fermeté.

En Dauphiné, c'est le noyer qui est l'arbre indigène. Il pousse partout, et acquiert des proportions souvent très-considérables. Ses fruits, aussi bien que son bois, font la richesse de bien des communes. Le noyer, selon son âge, sa provenance (car la nature du sol où il a pris naissance et son degré d'altitude sur la montagne lui donnent des qualités différentes), prend des teintes variées. On préfère encore à ces teintes naturelles la couleur rouge du bois qui a servi en pressoir : le vin ne lui communique pas seulement une coloration toute particulière, mais le dessèche et le durcit. Une préparation, dont les artistes font leur secret, y ajoute, sans application d'huile d'aucune sorte, de vernis ou de térébenthine, un lustre auquel la brosse suffit pour donner tout son brillant.

Des meubles de tout genre et de toute époque, tables, buffets, bahuts, vastes armoires où s'entasse le linge de la famille, dressoirs où la vaisselle s'étale, etc., attestent dans les maisons de plus d'un hameau combien est ancienne en ce pays l'industrie qui y fait vivre encore un grand nombre d'artistes et d'ouvriers, et qui a procuré l'aisance à plus d'un d'entre eux : aussi ne négligent-ils pas les moyens de s'y perfectionner. Beaucoup ont fait, soit à Grenoble, soit à Lyon, soit même à Paris, de solides études, et sont revenus ensuite se fixer dans leur pays natal.

Le meuble dont nous offrons un dessin est double : il se compose, premièrement, d'un support à quatre pieds entre lesquels est un plateau sur lequel peuvent être placés des potiches, des bronzes ou d'autres objets d'art (la partie qui forme entablement contient un tiroir); *en second* lieu, d'un bahut, dont le couvercle en se relevant fait en

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

même temps mouvoir, comme on le voit dans la gravure, le panneau de devant, qui se rabat quand le meuble doit être fermé.

C'est une sorte de grand écrin, ou, si l'on veut, de coffre de mariage ; car à la partie supérieure du meuble est sculpté un Amour portant le flambeau de l'Hymen et une guirlande de fleurs. L'intérieur, qu'on aperçoit ici, capitonné en soie bleue, recevrait les châles, les dentelles, les riches étoffes; et dans trois petits tiroirs, placés au-dessous et doublés de soie de même couleur, peuvent être serrés les bijoux et les autres menus objets, minces par leur volume, précieux par la matière, le travail ou les sentiments qui y demeurent attachés, que l'on a coutume d'offrir dans de semblables occasions.

Les armes qui figurent sur le panneau antérieur sont celles d'un personnage anglais actuellement possesseur du meuble ; elles sont soutenues par deux Amours ou Génies ailés, dont le corps se prolonge en longs enroulements de feuillage. La construction et les proportions de ce meuble, ses profils nettement accusés, son ornementation riche sans être chargée, l'exécution des sculptures pleine de vigueur et d'accent, en font un excellent spécimen de la menuiserie et de la sculpture en bois du Dauphiné.

LE TRAVAIL DES MACHINES A VAPEUR.

En 1860, des statisticiens ont calculé que le travail accompli par toutes les machines à vapeur de la Grande-Bretagne représentaient une somme d'activité égale à 1 200 millions d'hommes valides. C'est un chiffre bien supérieur à la force collective de l'humanité tout entière, qui est évaluée à 1 300 millions d'âmes, dont plus de la moitié se compose de femmes, d'enfants et de vieillards.

LE SANTUARIO D'OROPA.

Dans le massif de montagnes adossées à la Suisse qui terminent le Piémont au nord-est, il se rencontre, à une hauteur d'environ onze cents mètres, un plateau de très-petite étendue que la nature semble avoir ménagé expressément pour en faire le centre d'une délicieuse retraite. Là, auprès du torrent *Oropa*, s'élève le sanctuaire du même nom consacré à la Vierge, dont la statue attire sans cesse des bandes de pèlerins empressés. Lorsqu'on y arrive, après avoir franchi, par une route en flancs de montagnes, de profondes gorges aux parois abruptes, on se trouve au sein d'un hémicycle, fermé dans la partie septentrionale par des escarpements sourcilleux à peine accessibles, et ouvert au midi sur les immenses et riches plaines qu'arrosent la Sesia et le Tessin. Du haut de la terrasse naturelle qui termine brusquement le plateau, on voit d'abord à ses pieds un fouillis de forêts, de ravins, de lits de torrents, et de cimes verdoyantes semées de villages et de chalets; en levant les yeux au delà, on plane sur une partie du Piémont et de la Lombardie, jusqu'aux environs de Verceil, de Novare et même de Milan; on voit un de ces spectacles splendides que recherchaient les âmes religieuses, lorsque, fatiguées des guerres et des luttes civiles, elles se réfugiaient dans des retraites d'un difficile accès, pour s'y livrer à la prière, à la contemplation, aux cultes de la Vierge et des saints.

C'est à saint Eusèbe, évêque de Verceil au quatrième siècle, que remonte la fondation du sanctuaire. Exilé par une persécution religieuse, il se rendit dans cet asile où, selon une tradition acceptée de tous les pèlerins, il avait caché dans un rocher la statue de la Vierge, dont l'ancienneté était déjà respectable à cette époque, puisqu'on l'attribue (toujours selon la tradition) à saint Luc lui-même, qui en aurait été le sculpteur. Plus tard, saint Eusèbe serait venu retirer la statue du rocher et aurait fait construire pour elle la toute petite chapelle grillée où elle est encore installée, laquelle a été plus tard entourée par une chapelle plus grande, qui est aujourd'hui celle du couvent.

La statue de la Vierge et celle de l'enfant Jésus qu'elle tient sur le bras gauche, sont entièrement noires. Les vêtements sont très-riches, et la piété des fidèles les a couverts de bijoux d'or et d'argent, de pierres précieuses et de diamants. La foi en la puissance miraculeuse de cette statue semble s'accroître, si l'on en juge par le nombre des pèlerins qui varie, actuellement entre quatre-vingt et cent mille par an. Il est juste de dire que les communications se multiplient et qu'elles s'améliorent beaucoup en montagnes; mais il n'en est pas moins fort curieux, pour un habitant de Londres, de Paris ou de New-York, de se trouver au *Santuario* d'Oropa en pleine foi du moyen âge. Les personnes les plus titrées du Piémont arrivées dans leurs élégantes calèches, les familles bourgeoises apportées par les voitures publiques, et les bandes de paysans venus à pied, s'y coudoient réciproquement dans les cours, les cloîtres et les corridors; tous s'agenouillent ensemble à la chapelle devant la statue, ou bien sur le sol même, en plein air, devant l'autel qu'on érige au fond d'une cour, dans les jours de fête; tous font également côte à côte leurs stations pieuses devant les dix-sept chapelles spéciales placées sur les monticules voisins du couvent; et jamais, dans toute cette population si variée, on ne surprend un sourire sur les lèvres de qui que ce soit, devant les témoignages souvent naïfs de respect et d'adoration offerts en spectacle par des fidèles fervents.

Le couvent donne à tous les visiteurs, riches ou pauvres, l'hospitalité gratuite de la chambre, du lit et des draps, pendant la durée de la neuvaine. Et si d'un côté il reçoit une offrande de la part des nobles, des bourgeois et des paysans aisés, d'un autre côté il distribue deux fois par jour une soupe à tous ceux qui se présentent aux portes des cuisines. Ce n'est pas une petite charité, car l'affluence est telle parfois que le nombre des pèlerins dépasse cinq mille. Dans ces circonstances, on comprend que le couvent ne puisse attribuer une couchette à chaque personne, car il n'a guère plus de mille lits et de six mille paires de draps à offrir aux étrangers. Aussi, sauf un certain nombre de visiteurs qui jouissent de chambres séparées à deux et quelquefois à trois lits, la masse des pèlerins est-elle distribuée dans de vastes pièces formant dortoirs, où, suivant les cas, on couche soit seul, soit deux à deux, comme dans les villages, mais où en temps de presse on s'étend trois sur le matelas et trois sur la paillasse des vastes lits dédoublés. Tous ces lits sont bons; les draps sont d'une blancheur remarquable, et très-propres sont les chambres, dont deux ou trois cents sont suffisamment meublées, avec jolies couchettes de fer, sommiers, oreillers, tables, fauteuils et secrétaires, rideaux aux fenêtres, etc.

Il arrive parfois que le nombre des pèlerins dépasse les plus hautes limites ordinaires, et que vers le soir il survient des processions inattendues. On les abrite encore cependant, soit dans la chapelle qui demeure ouverte toute la nuit, soit dans les galeries des cloîtres, dont la longueur totale dépasse un kilomètre, et qui règnent autour de trois cours occupant une surface de plus de deux hectares.

Dans cette vaste étendue, les processions circulent sans peine au milieu des foules. Les villages environnants viennent au couvent à tour de rôle, souvent plusieurs fois dans

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

l'année : les uns y montent de la plaine ou des gradins inférieurs de la montagne ; d'autres y descendent des points élevés. Les distances les plus longues ne les effrayent pas : l'année dernière, les habitants du village de Greyssonnet ont marché processionnellement, à jeun, pendant quatorze heures, après avoir reçu l'absolution, et se sont présentés le matin à la messe de neuf heures pour recevoir la communion. Leur curé était en tête, suivi de la croix et de la bannière.

Tous les visiteurs ne sont pas aussi zélés. Il se glisse souvent au milieu du troupeau un groupe de simples touristes ; on y voit les amateurs du curieux et du rare, etc. L'habitude existe aussi dans la plupart des familles riches et bourgeoises, en Piémont et même en Lombardie, de venir passer neuf jours au Santuario d'Oropa, simplement avec le but tout mondain et tout sensuel d'échapper aux fortes chaleurs de la plaine, de vivre en société les uns avec les autres, et d'ajouter ainsi, aux bienfaits spirituels que la religion leur offre, la jouissance de l'air frais des montagnes et le délassement salutaire des promenades alpestres à travers des sites pittoresques. Les bons pères le savent bien ; mais ils ferment les yeux, comptant sur l'exemple des fervents pour échauffer les tièdes, récoltant de temps à autre quelques conversions, et jugeant d'ailleurs que les exceptions se perdent et disparaissent dans le flot religieux de ces masses populaires pleines de foi, qui se prosternent aux pieds de la Madone sans autres sentiments que ceux de la contemplation fervente et de l'adoration absolue.

Le plateau d'Oropa, le couvent et ses abords immédiats, ont été parfaitement appropriés à leur destination par le travail ingénieux des hommes appliqué à un terrain tourmenté. C'est une succession de terrasses et de balustrades se dominant les unes les autres, de fossés larges et profonds enrichis de cultures potagères, de hautes et massives constructions circonscrivant des cours immenses, de cloîtres sans fin soutenus par des piliers innombrables, de chapelles à profusion échelonnées sur les collines. Tout aux alentours, les gazons unis, à pente douce, arrosés par de limpides ruisseaux, s'étendent sous des mamelons ombragés d'où se précipitent les cascades bruyantes ; au delà, les rampes prudemment ménagées s'entre-croisent en lacets blancs qui tranchent sur la verdure et accentuent les reliefs du sol ; puis viennent les sentiers étroits surplombant les ravins à pic ; et enfin, dans le fond de l'hémicycle, se dressent les escarpements hardis où les grosses roches percent de toutes parts et dont les parois sont déchirées par des eaux torrentielles habilement retenues dans leurs lits inférieurs. Tous ces détails pittoresques sont animés de près ou de loin par les pèlerins qui arrivent, qui partent, qui circulent en tous sens, tantôt marmottant leurs prières, tantôt récitant à voix haute les litanies de la Vierge, s'agenouillant ici, se prosternant là-bas ! — Certes, il serait difficile de trouver pour les habitants des grandes villes un assemblage plus curieux de beautés naturelles et de travaux humains, un spectacle plus fécond en pensées sérieuses !

Ce qui frappe encore les visiteurs, c'est l'ordre et la tranquillité régnant au sein de cette foule grouillante, d'où toute police armée est absente, sauf deux carabiniers appelés aux grandes fêtes quatre ou cinq fois par an. L'on y voit très-rarement aussi circuler quelques-uns des religieux du couvent. Le père recteur attribue cet ordre et ce respect silencieux à l'action secrète et merveilleuse de la Vierge. Sans recourir au miracle, il est facile de comprendre que les hôtes du sanctuaire, arrivant avec des idées pieuses et des projets de prières ou d'invocations, sont naturellement plus recueillis que ne le serait toute autre population réunie pour un but de plaisir ou de politique. Aucun fait ne démontre plus clairement la sincérité de la dévotion des visiteurs que la paix et la sérénité régnant parmi les foules qui affluent au Santuario.

Pour se rendre dans ce lieu consacré, il faut s'arrêter à la gare de Biella, petite ville très-industrielle située à l'extrémité d'un petit embranchement soudé au chemin de fer de Turin à Milan. On y trouve de nombreuses auberges, avec une incroyable quantité de voitures, qui ont pour destination principale le service des voyageurs pour Oropa. La montée, de douze kilomètres environ, dure à peu près trois heures ; la descente se fait en une heure ; de sorte qu'en choisissant convenablement le train du chemin de fer, on peut partir le matin de Turin et y revenir le soir, après avoir visité le couvent et y avoir dîné, même bien dîné.

Ce dernier point n'est pas sans importance, car l'air est très-vif en montagne et l'appétit s'aiguise tout seul, lors même qu'il ne serait point surexcité par des promenades fatigantes. Les pères y ont pourvu. Dans la cour d'honneur, on trouve à droite et à gauche deux vastes restaurants, aux enseignes de la *Croix-Rouge* et de la *Croix-Blanche*, qui offrent à des prix très-doux tout ce que peut désirer un visiteur ; un gourmet, fût-il même un peu raffiné, se contenterait fort bien de certains dîners qui nous furent servis au restaurant de la *Croix-Blanche*, au prix réglementaire de trois francs par tête.

La chapelle actuelle du couvent, bien qu'elle enserre la chapelle primitive de la statue, est devenue beaucoup trop petite, puisque les dimanches et jours de fêtes il faut célébrer la messe dans la plus grande cour de l'établissement. Aussi montre-t-on au visiteur, dans une salle, les plans et le modèle en relief d'une magnifique église... à construire. L'emplacement est désigné derrière le couvent, sur le premier gradin de l'escarpement qui se dresse à perte de vue au fond de l'hémicycle. Il y a déjà un commencement de fondations ; mais le terrain est difficile et coûteux à préparer. Le parvis devant être à peu près au niveau des toitures les plus élevées du couvent, l'église monumentale qui couronnera cette suite continue de gazons, de cours, de terrasses et de constructions, qui va toujours s'échelonnant depuis l'extrémité méridionale du plateau d'Oropa, surplombant les gorges de la montagne, jusqu'au fond de l'hémicycle ; elle produira donc le plus merveilleux effet sur tous les habitants et voyageurs de la plaine qui pourront l'apercevoir.

De la gare du chemin de fer à Biella, et de beaucoup d'autres points, on distingue parfaitement à mi-montagne les masses de constructions de l'Oropa ; cependant on n'en peut définir la destination. Mais lorsque l'église surmontée de son clocher élevé dominera cet ensemble de bâtiments, elle lui imprimera le caractère véritable qui lui appartient ; elle en sera comme le dernier mot, la pensée suprême, et résumera pour les populations religieuses leurs aspirations vers le ciel.

Au point de vue des paysages pittoresques, les touristes doivent donc aller visiter le Santuario d'Oropa, et s'unir aux pèlerins pour accroître les dons annuels applicables à l'érection de l'église, dont les travaux languissent faute de fonds suffisants. Il n'y a qu'à imiter les villages et les habitants du pays : ils arrivent rarement les mains vides.

Pendant notre séjour à l'Oropa, nous avisâmes une vieille paysanne gravissant péniblement, une béquille à la main, les montées de la route, et pliant sous le poids de plusieurs énormes paquets de fil.

— Vous êtes bien lasse et bien chargée, ma bonne femme ! Qu'aviez-vous à faire de porter si haut toute cette marchandise ?

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

— Eh mais, mon bon Monsieur, c'est pour la Madone! Il lui faut tant de draps à la Madone pour coucher les gens, pensez donc! Et comment voulez-vous qu'elle fasse, la Madone, si on ne lui apporte pas du fil?

En vérité, nous n'avions rien à répondre, étant nous-même de ceux qui s'étendaient au milieu des beaux draps de la Madone. C'est là toute l'affaire. Il faut donner à la Madone pour qu'elle vous puisse loger et coucher; il faut lui donner pour qu'elle embellisse les paysages ouverts à tout étranger, et au sein desquels elle a dernièrement célébré le quatorzième ou quinzième centenaire du couvent!.

Plaçons-nous à un autre point de vue, et considérons que si le plateau d'Oropa avait été retenu par un prince ou par un riche bourgeois pour y élever un château de plaisance, le propriétaire en jouirait seul avec sa famille et quelques amis; mais, consacré par une pensée religieuse, ce lieu privilégié, ce spectacle exceptionnel, est comme la propriété de tout le monde.

Il est aussi bien la propriété de la pauvre et pénitente campagnarde qui va déposant son offrande en chanvre qu'elle a semé, en fil qu'elle a filé, que celle de l'opulent marquis dont les ancêtres ont peut-être cédé autrefois une partie de la terre que le Santuario possède aujourd'hui. Tous deux y prennent devant Dieu la jouissance de la chose commune; certainement même l'intime et douce satisfaction d'y présenter un produit de son travail à la divine Madone tient-elle dans la vie des très-humbles pèlerins une place bien plus importante et féconde que ne tiennent place dans l'existence du grand seigneur les pièces d'or qu'il versera aux mains du recteur.

A qui donc appartient le plus et le mieux le *Santuario d'Oropa :* au petit pèlerin ou au puissant personnage?

Du 8 au 16 août 1871. Chambre K. VII.

CARNET D'UN FLANEUR.

« RENVOYEZ VOTRE CHEVAL. »

Au moment de livrer une grande bataille, dont l'issue pouvait être douteuse, César fit renvoyer ostensiblement son cheval et tous ceux de ses officiers. C'était dire clairement aux fantassins des légions : « La lutte sera rude et meurtrière, vous courrez de grands dangers. Vous voilà sûrs que votre général ne vous abandonnera pas, et qu'il les partagera tous avec vous. » Ainsi doivent agir, dans la rude mêlée de la vie, ceux que leur naissance, leur fortune ou leur talent ont placés à la tête des légions humaines. Dans tous les grands périls, contagions, fléaux naturels, invasions étrangères, ils doivent payer d'exemple, et « renvoyer leur cheval », c'est-à-dire ne pas abuser des moyens que le hasard leur a fournis d'échapper au danger qui doit être affronté en commun.

Les utopistes rêvent l'égalité de fortune qui n'est qu'une chimère. Les moralistes prêchent l'égalité de souffrance et de danger.

— Pourquoi celui-ci va-t-il à cheval, tandis que je me traîne à pied?

Question d'envieux à laquelle il est trop aisé de répondre.

— Pourquoi celui-ci se sauve-t-il au galop de son cheval pour échapper à son devoir?

Question beaucoup plus grave et plus embarrassante.

C'est dans les cas d'extrême péril que l'inégalité semble contre nature, et qu'il est permis à ceux qui se battent à pied de siffler ceux qui fuient à cheval. Lorsqu'un navire est sur le point de sombrer ou de sauter, le commandant, sous peine d'infamie, doit quitter son bord le dernier.

Parmi ceux qui abandonnent une ville en péril, les uns avouent franchement qu'ils ont peur, et, sans scrupule et sans remords vont droit devant eux; les autres cherchent des excuses, et colorent leur faute de quelque prétexte honnête.

Ceux qui fuient par poltronnerie mériteraient de rencontrer sur leur route quelqu'un qui eût assez d'autorité pour les prendre par la main et les forcer à faire volte-face. César rencontre un soldat éperdu de terreur, qui fuit à toutes jambes. Il lui met la main sur l'épaule, l'arrête, le contraint à se retourner, et lui dit froidement : « Mon ami, tu te trompes de route; les ennemis sont de ce côté-ci. »

Les autres peuvent être arrêtés par un bon conseil: quelquefois par un simple mot dit au hasard : leur conscience était déjà contre eux, une parole les ramène.

On raconte qu'à l'époque de la grande peste de Londres, un certain nombre de lords et de personnes riches avaient cherché dans leurs terres un refuge contre le fléau. Lord Craven, après avoir longtemps balancé, s'était décidé à suivre leur exemple. Tout était prêt. Le carrosse à six chevaux attendait au bas du perron. Sa Seigneurie, tout en mettant ses gants, posait le pied sur la dernière marche, lorsqu'un mot qu'il entendit derrière lui éclaira sa conscience et toutes ses résolutions. Un nègre qu'il avait à son service, faisait en partant ses adieux aux autres domestiques.

— Sûrement, dit-il en confidence à l'un des valets, que le Dieu du maître habite la campagne, et le maître s'en va se mettre sous sa protection!

Le pauvre homme parlait sans malice et croyait tout bonnement que chacun a son *fétiche*. Lord Craven s'arrêta tout pensif, et n'acheva pas de mettre son gant.

— Mon Dieu, se dit-il, est partout; il peut me protéger à la ville aussi bien qu'à la campagne. Je dois rester où je suis. Seigneur, pardonnez-moi mon aveuglement. J'ai manqué de foi en votre providence, en songeant à éviter votre main!

La naïveté du nègre avait produit plus d'effet sur son âme que le plus savant sermon. Il donna aussitôt l'ordre de dételer, et « renvoya son cheval. »

Ce premier pas dans la voie du bien l'amena tout naturellement à en faire un second. Au lieu de se claquemurer dans son hôtel, et de compter les morts en levant un coin du rideau, il se jeta résolûment en pleine mêlée, et passa tout son temps à soigner et à consoler ses amis et ses voisins. Il avait fait en homme de cœur le sacrifice de sa vie: s'il eût succombé, nous devrions non le plaindre, mais l'envier, car il serait mort à son poste, en faisant son devoir. Il survécut. Peut-être plus d'un parmi ceux qui avaient fui moururent de peur, au fond de leurs manoirs, ou se cassèrent le cou en courant le renard.

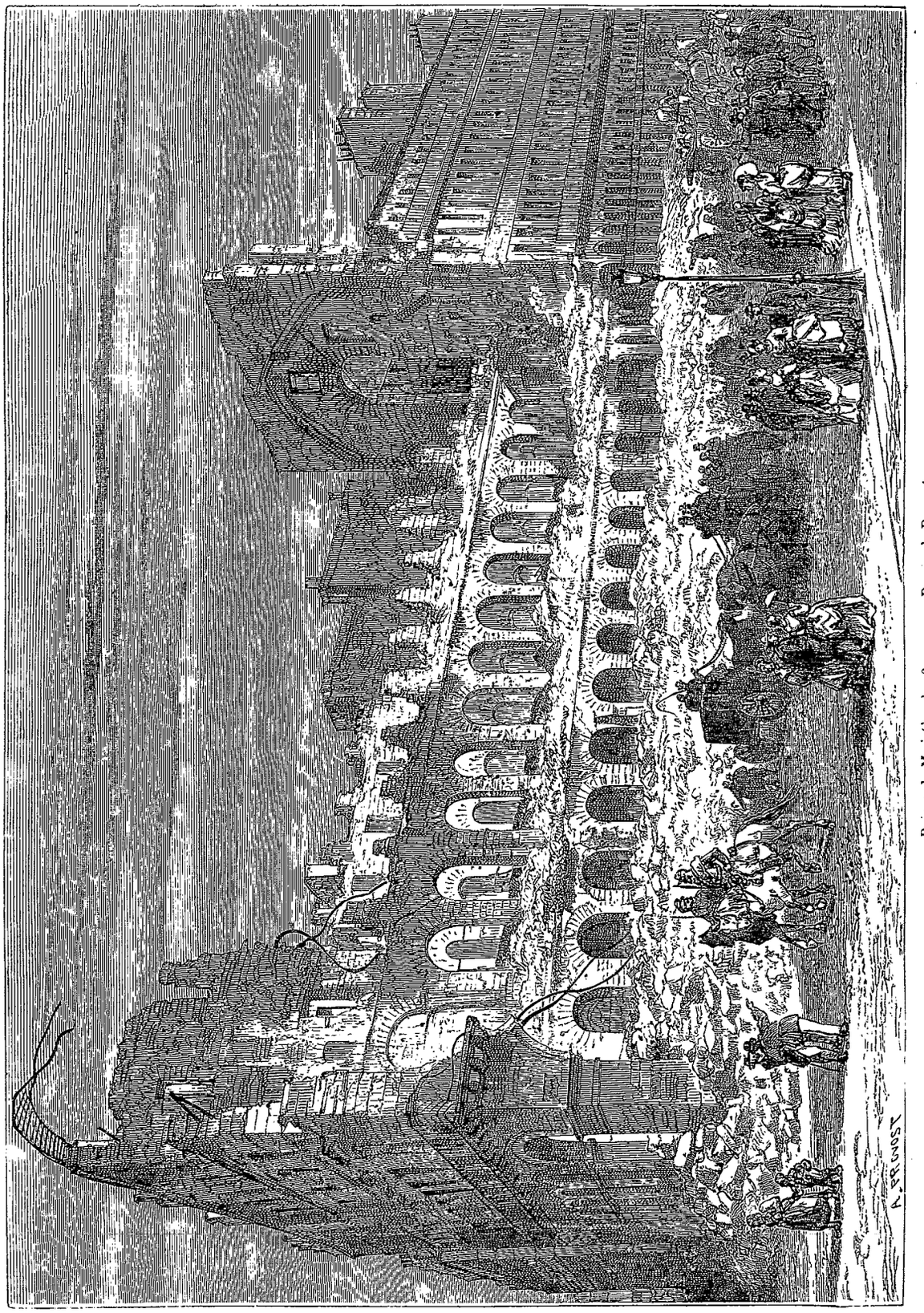
LE MINISTÈRE DES FINANCES.

Cette ruine, imposante comme l'un des grands débris de l'antiquité, fut un vaste monument qui ne comptait pas encore tout à fait un demi-siècle d'existence quand l'insurrection, qui ne pouvait plus que retarder sa défaite, le marqua pour porter témoignage des fureurs de nos discordes civiles. On avait mis à bâtir l'hôtel des Finances de la rue de Rivoli autant de temps qu'il en fallut, dit-on, jadis pour mener à son terme le siége de Troie. C'est en 1822 que M. de Villèle en prit possession et y installa les nombreux bureaux de son administration.

Maintenant c'est aux Champs-Élysées, dans le palais de l'Industrie, qu'il faut aller chercher les caisses publiques de ce ministère, dont le siége provisoire est à Versailles.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'ensemble administratif du département des finances peut être divisé en douze grands services principaux : l'administration centrale, — les établissements monétaires (monnaies et médailles), — la trésorerie, — les contributions directes, — l'enregistrement, — les domaines, — le timbre, — les douanes, — les contributions indirectes, — l'exploitation des tabacs, — les forêts, — la direction des postes (transport des dépêches). — Il faudrait plus que



Ruines du Ministère des finances. — Dessin de Provost.

doubler le chiffre de la population d'une ville comme Dijon pour atteindre à celui des chefs de service, agents et sous-agents qui, en France, ont une part dans le budget du personnel administratif des Finances.

Pour en revenir aux ruines dont l'aspect blesse le regard et attriste le cœur, il est bon sans doute qu'à titre d'enseignement les arts du dessin en perpétuent le souvenir, mais à la condition que nous les ferons disparaître de notre sol. Heureux sera le temps où nous pourrons, en regard de l'affligeant tableau de ce que nous avons été, dire

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

avec orgueil, en montrant nos monuments relevés : Voilà ce que nous sommes !

LE LITCHI DANS LES MONTAGNES.

PIEUX SOUVENIR D'UN VOYAGEUR.

De l'avis de tous les voyageurs, le *litchi* à la peau vermeille, est le meilleur de tous les fruits. C'est bien ce que pensaient de charitables colons de l'île de la Réunion, qui, en l'année 1803, voyant l'agile Bory de Saint-Vincent emporté par le zèle scientifique qui l'entraînait sous un ciel embrasé, lui envoyaient des rafraîchissements sur leurs montagnes volcaniques. Or, un jour que, sur un plateau brûlé par le soleil, notre voyageur recevait des mains d'un noir une corbeille pleine de litchis cueillis récemment, il se sentit ranimé rien que par le parfum de ce fruit charmant. Mais il venait d'être d'ailleurs à bonne école : il avait reçu les conseils du digne et grand Péron, qui ne traversait jamais une plage déserte sans l'enrichir de quelque graine plantée d'une main que la science guidait admirablement. Bory mangea ses litchis rafraîchissants, puis il se mit à semer les pepins qu'il avait recueillis; on souriait... car le versant de la montagne était âpre et inculte : « Laissez faire à Dieu et au temps », répliqua-t-il à ce doute qu'il devinait, car il ne se formulait point par une parole. La charité prévoyante va bien aux incertitudes de la science. Qu'elle ait chance de réussir ou non, elle ne peut se tromper, elle fortifie le cœur par la seule espérance.

UNE ÉTYMOLOGIE GAULOISE.

Qui croirait que le mot *cancan* et le nom de plusieurs villes de France ont une même étymologie? Cette étymologie se trouve dans le vieux mot gaulois par lequel on désignait les oies, et qui s'est conservé dans le mot allemand *gans*. Ce fut, comme on voit, le cri même de l'animal qui d'abord servit à le désigner : *gansgans, cancan;* c'était une onomatopée.

Mais écoutez ceci :

« Un mot gaulois m'a servi de guide, dit le père Julien Bach (dans un opuscule publié en 1864), lorsque j'ai voulu faire des recherches sur la véritable origine des noms de plusieurs villes de France, et ce mot, je me hâte de le dire, c'est celui qu'employaient nos ancêtres pour désigner les oies sauvages. Seul il m'a donné la clef d'une difficulté archéologique laissée jusqu'à présent dans la catégorie des insolubles. »

Or, on faisait en Gaule un commerce actif de foies gras, dont les Romains étaient très-friands et qu'on leur expédiait à grands frais. Des villages entiers vivaient de cette industrie, et ces villages ont tous conservé dans leur nom le *gan* ou *gen*, et sont devenus *Ar-gentan, Ar-genteuil, Ar-gentré*, etc. On a cru longtemps que ces noms avaient leur origine dans *argentum;* il n'en était rien. Mais ce ne sont pas seulement les villes d'Argentan, d'Argenteuil ou d'Argentré qui trouvent leur étymologie dans le vieux mot gaulois, ce sont encore : Argences, dans le Calvados; Argens, dans les Basses-Alpes; Argent, dans le Cher; Argentac, dans la Corrèze; Argental, dans la Loire; Argenton, dans la Creuse; et même Argenthal, dans le Wurtemberg. Il y a encore en Allemagne un village dont le nom a la même origine : c'est *Gœnserthal*, et l'on en pourrait citer probablement bien d'autres.

Il est donc vraisemblable que toutes ces localités se livraient à l'élevage des oies et à la préparation des foies gras, qui de là s'expédiaient vers Rome. On peut voir, en effet, dans Pline, qu'il se faisait de son temps un commerce considérable de cette denrée.

ORIGINE DU MORTIER.

Voy. t. VIII, 1840, p. 16, *le Canon monstre de Mahomet II.*

Qui se douterait que le mortier, dont l'usage ne remonte pas chez nous au delà de 1510, eut pour premier inventeur le sultan des Turcs Mahomet II, qui l'employa pour la première fois au siége de Constantinople, en 1453? Nous extrayons à ce sujet un passage très-curieux d'une Vie du conquérant, publiée récemment d'après un manuscrit grec de la Bibliothèque du Seraï, à Constantinople. L'auteur est un certain Cristobule, d'Imbros, sur lequel nous ne possédons que des données très-incomplètes, fournies par le manuscrit lui-même, et que M. Ubicini a résumées dans une notice lue par lui à l'Association pour l'encouragement des études grecques.

Pour bien comprendre le récit qui va suivre, il convient de remarquer : 1° que les Turcs occupaient la colline sur laquelle est bâti actuellement le faubourg de Péra; 2° qu'entre eux et la Corne d'Or, où était mouillée la flotte grecque, s'étendait la *ville* de Galata, occupée par les Génois, et dont les hautes murailles, formant une enceinte continue flanquée de tours, masquaient en grande partie la vue du port et interceptaient le tir de leur artillerie.

« Le sultan, voyant l'insuccès de ses attaques, eut recours à un nouvel engin de guerre. Il appela les ingénieurs de son armée, et leur demanda s'il ne serait pas possible d'atteindre et de couler bas les vaisseaux grecs mouillés à l'entrée du port, au moyen de grosses pierres lancées par des pièces d'artillerie. Ceux-ci répondirent que la chose était impraticable, par suite de l obstacle que présentaient les murs de Galata, placés entre eux et la Corne d Or. C'est alors que le sultan Mahomet émit l'idée d'une forme de bouche à feu tout à fait nouvelle, en expliquant aux ingénieurs comment il serait possible, au moyen de quelques changements dans la construction et dans la forme, d'obtenir un engin qui, pointé en l'air d'une certaine façon, lancerait à une certaine hauteur un boulet de pierre, lequel, retombant ensuite perpendiculairement sur les navires grecs, les écraserait par son poids et les engloutirait dans l'abîme. Les ingénieurs, après avoir fait leurs calculs, trouvèrent qu'en effet la chose était possible, et fabriquèrent un nouveau canon d'après l'esquisse que le sultan avait tracée. Ensuite, après avoir reconnu le terrain, ils amenèrent leur pièce un peu au-dessus de la ville de Galata, sur une petite colline vis-à-vis des vaisseaux; puis, l'ayant mise en position, ils y mirent le feu, et la pierre, lancée à une grande hauteur en l'air, vint retomber dans la mer à une faible distance des vaisseaux, mais sans les atteindre. Alors ils chargèrent leur pièce de nouveau, après avoir rectifié la position, et cette fois la pierre, après s'être élevée à une hauteur encore plus grande, retomba avec un bruit terrible au milieu d'un des navires, qui fut entamé par la violence du choc et coulé instantanément, tandis qu'une partie des matelots étaient écrasés, et une autre partie noyés dans les flots. Un petit nombre échappèrent à la mort en gagnant à la nage les bâtiments qui étaient proches. Cet événement causa un trouble et une terreur indicibles dans la ville, etc. »

Si ce canon d'un nouveau genre, imaginé par Mahomet II, qui en fit un si terrible usage contre les malheureux Grecs, n'est pas le mortier, il en est du moins le précurseur Mais d'où le Conquérant avait-il pris son invention? Je ne suppose pas qu'il l'eût trouvée dans le Coran, bien que le Coran contienne tout, au dire des docteurs de

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

l'islamisme, « même l'art de fabriquer de la poudre et de fondre des balles. » Il est plus vraisemblable qu'elle lui fut suggérée secrètement par quelque savant ou quelque aventurier grec ou italien attaché à son service, et dont le nom sera resté inconnu.

JUAN DE ARFÉ Y VILLAFAÑE (1)

STATUAIRE, ORFÉVRE, GRAVEUR ET MÉTALLURGISTE ESPAGNOL.

Juan de Arfé, dont le nom a acquis tant de célébrité en Espagne, est absolument inconnu en France. C'est cependant le Benvenuto Cellini des Espagnols, et la Péninsule réclame à bon droit pour lui ce surnom glorieux. Il était d'origine germanique ; son aïeul, Henrique de Arfé, avait rempli les églises de Léon, au quinzième siècle, de ses élégants chefs-d'œuvre. Son père, Antonio de Arfé, s'était acquis également une grande réputation comme habile *platero*, ou sculpteur en métaux précieux ; il devait un jour les surpasser par son savoir et par son habileté prodigieuse. Il était né en 1535, et après avoir travaillé longtemps dans les ateliers de son père, qui l'avait contraint à suivre des études dont la variété surprendrait avec quelque raison nos jeunes artistes, il devint tout à coup un maître si bien reconnu de tous, que le livre excellent qu'il a publié sur son art imposa des préceptes qui furent suivis par tous les *plateros* du temps de Philippe II ; et cependant la Castille s'honorait alors d'avoir donné naissance aux Alvarez, aux Ordoñez, aux Beceril y Duenas, tandis que l'Andalousie se vantait d'avoir produit les Fernandez, les Rodriguez, les Ballesteros y Alfaros. Néanmoins, grâce aux trois Arfé, la ville de Léon, et plus tard Valladolid, devinrent tour à tour le centre des écoles d'orfévrerie religieuse, qui brillèrent d'un si vif éclat en Espagne au seizième et au dix-septième siècle. Si l'on s'étonne parfois de la justesse des proportions et de la grâce indicible des figurines de Juan de Arfé, il ne faut pas oublier qu'il avait résidé à Salamanque, et qu'après avoir terminé dans cette ville universitaire ses études classiques, il avait pu y suivre un cours d'anatomie sous la direction du docteur Cosme de Medina ; plus tard il se rendit à Tolède, et il put y admirer les statues du Berruguete et celles de Vigarny. Fortifié ainsi dans ses études, il choisit pour lieu de résidence Valladolid, qu'habitaient également plusieurs statuaires déjà célèbres.

Juan de Arfé avait atteint à peine sa vingt-cinquième année, lorsque les autorités municipales d'Avila le chargèrent de ciseler le tabernacle d'autel, appelé en espagnol *custodia*, qu'on devait ériger dans la cathédrale de leur cité. Ce fut le premier chef-d'œuvre de notre artiste, et il obtint un tel succès que Séville voulut en posséder un de sa main, dans lequel le jeune *platero* aurait tout fait pour se surpasser. Ce riche monument des beaux temps de la renaissance subsiste encore et prouve la fécondité du génie naissant d'Arfé y Villafañe. Dans son œuvre de la *Comensuracion* il se complaît à en parler, et à cette occasion même il croit devoir établir, par des règles certaines, les formes diverses et les dimensions qu'on doit accorder strictement aux deux espèces de *custodias* : la custode à demeure et la custode portative. Les règles sont fixes, et elles sont encore admises de nos jours ; mais ce que le grand artiste n'a pu toujours communiquer à ses successeurs, c'est l'élégance suprême de l'exécution.

Le charmant monument de Burgos, qui a disparu et qu'on devait également à notre *insigne platero*, comme l'appelaient ses contemporains, celui de la confrérie du Saint-Sacrement, destiné à la paroisse de Saint-Martin, qu'on voyait au temps de Cean Bermudez, brillaient par les mêmes qualités. Partout Arfé se montre artiste consommé dès sa plus grande jeunesse : ses bas-reliefs, ses statuettes sont d'un goût exquis.

Les valeurs métalliques employées à ces œuvres dépassent tout ce que l'on saurait imaginer de nos jours. L'époque où l'on pouvait entreprendre des travaux pareils était bien celle où les mines du Potosi jetaient aux populations religieuses de l'Europe ces énormes lingots d'argent dont on pavait au besoin la route qu'un vice-roi des Indes devait suivre pour se rendre à son palais. Avec la minutieuse exactitude que tout le monde lui connaît, Cean Bermudez nous a tenus au courant du nombre de marcs de *plate*, comme on disait jadis, employés à ces œuvres d'art, et, l'on ne conçoit que trop aisément comment, en des temps difficiles, les *monstrances* ou *custodias*, les *charolas* ou niches à saints, et enfin les grands reliquaires, ont pu devenir une ressource pour la Péninsule épuisée dans ses finances. Qu'y a-t-il de surprenant à ce que l'œuvre d'Arfé ait disparu, quand le grand nom de Cellini n'a pu sauver de la destruction ces grands vases de métal précieux qu'il avait ornés, et qu'on n'aurait plus le courage de livrer au creuset, la popularité qui s'attache à certains noms faisant aujourd'hui parfaitement comprendre, même aux plus ignorants, la valeur vénale qui s'attache à l'or et à l'argent revêtus d'un signe du génie !

Le biographe espagnol qui nous tient si bien au courant des valeurs effectives employées à l'ornementation des églises, nous dit fréquemment aussi ce que les travaux confiés à des artistes en renom leur rapportaient. On peut conclure de ces évaluations diverses que la position de fortune d'Arfé y Villafañe correspondait à son talent. Il s'était marié, mais sa femme ne lui avait point donné de fils auquel il pût transmettre un nom trois fois glorieux ; il avait une fille, et il fit choix pour son gendre d'un homme renommé dans sa profession. Lesmès Fernandez del Moral, qu'on appelle plus simplement Lesmès, s'associa bientôt à tous ses travaux. Vers 1588, alors que le maître *platero* est dans toute la maturité de son talent, on voit le beau-père et le gendre travailler ensemble à l'ostensoir de l'église d'Osma (1), et les deux grands artistes, unis par le double lien de l'affection et du travail en commun, signent ensemble les ouvrages magnifiques que le temps n'a pas toujours respectés.

Dès cette époque (et c'est à peu près celle où il a été représenté dans son portrait), la renommée d'Arfé était devenue si grande que toutes les cathédrales et les confréries de l'Espagne se disputaient ses œuvres. Un seul homme l'égalait peut-être en renommée c'était Francisco Meriño, et encore cet habile homme avait-il échoué dans ses propositions adressées au chapitre de la cathédrale de Séville. En réalité, Arfé y Villafañe n'avait plus de rival. Ce n'était pas seulement comme statuaire et ciseleur que sa renommée s'étendait dans la Péninsule et dans les riches colonies espagnoles, il était apprécié comme écrivain. Dès l'année 1572, il avait déjà publié son *Quilatador de oro, plata y piedras* (2), imprimé à Valladolid, et son

(1) En écrivant ainsi le nom du grand artiste, nous nous conformons à l'orthographe moderne adoptée en Espagne. Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, il écrit lui-même *Arphé* lorsqu'il publie ses ouvrages ; il signe également de cette façon les lettres, les actes qui sont émanés de sa volonté.

(1) Nous supposons qu'il est question ici de l'église de San Pedro de Osma, une des plus antiques cathédrales de l'Espagne. Voy. D. Tomás Muñoz y Romero, *Diccionario bibliográfico histárico*, etc. Madrid, 1858, gr. in-8.

(2) Le titre de ce premier ouvrage d'Arfé ne peut être rendu en français que par une périphrase. Il s'agit de l'officier chargé de l'appré-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

beau livre intitulé : *Varia comensuracion para la escultura y arquitectura*, avait vu le jour à Séville dès 1585. Dans cet ouvrage, fruit de longues méditations, il avait tracé minutieusement les principes de l'art dans lequel il excellait, et il les appliquait aux grandes choses. Pour qu'une analogie plus frappante se montrât entre l'artiste castillan et Benvenuto Cellini, Arfé célèbre parfois dans ce livre, qui fut réimprimé cinq fois, *les divins secrets* des œuvres vraiment artistiques, et pour en graver plus profondément les principes dans l'esprit de ses disciples, il le fait en vers, en employant parfois avec bonheur cette belle langue castillane du seizième siècle dont il connaissait tous les secrets. On aura, du reste, une idée de l'importance qu'il attribuait à son œuvre littéraire et des difficultés prodigieuses qu'il croyait faire franchir à ses élèves lorsqu'il se décida à le publier, en lisant dans l'original ce court passage :

« La perfection exigée dans tous les arts qui ressortent du dessin offre des difficultés telles, que nul jamais n'en a pu connaître la fin pas plus qu'on n'en a pu atteindre les limites. Toujours, en effet, on s'est vu surpasser par de nouveaux génies dont l'excellence était hors de doute : l'entendement de l'homme d'où émane l'art étant en lui-même une figure et comme une émanation du principe divin, dont rien n'égale l'immensité ni l'infini. Ce n'est qu'en Dieu, principe et fin de toute bonté, que vous pourrez chercher le terme de la perfection. C'est de là sans aucun doute que naissent et la nouveauté (apparente) et les révolutions qui se manifestent dans l'art. »



Juan de Arfé y Villafañe. — Fac-simile du portrait placé en tête d'une édition de ses Œuvres.

Dès l'époque où il parlait ainsi, Juan de Arfé avait orné de toutes les beautés de son burin magistral une œuvre littéraire à laquelle Charles-Quint n'était pas demeuré étranger. Il avait enrichi de douze gravures excellentes, une sorte de poëme intitulé : *el Caballero determinado*, traduction en vers du *Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche, dont l'apparition en français date de l'année 1488 et dont l'impression est due au fameux Antoine Vérard. Si l'image guerrière du chantre de la *Araucana* nous a été conservée, ce fut également grâce au talent multiple de notre grand artiste.

Bientôt cependant une circonstance nouvelle devait éloigner momentanément Juan de Arfé de ses travaux de prédilection ; ce fut sans doute à son livre sur l'or et ses alliages qu'il dut d'attirer les regards de Philippe II ; il fut nommé directeur de l'hôtel de la Monnaie, établi dans la ville si commerçante de Ségovie. Dès lors sa famille prit une position prépondérante qui s'alliait on ne peut mieux avec la haute renommée de son chef. L'art avait un trop vif attrait aux yeux de l'habile *platero* pour qu'il l'abandonnât complétement. Philippe ayant résolu de peupler l'Escurial d'innombrables reliquaires, Arfé fut chargé de cet immense travail, et il abandonna sans regret le travail incessant qu'exigeait l'hôtel de la Monnaie pour se rendre à Madrid. C'était en l'année 1596.

Il s'agissait cette fois, non-seulement de réparer de grandes statues en bronze coulées sous la direction de Pompeo Leoni, mais un an plus tard on le chargea d'exécuter soixante-quatre bustes de grandeur naturelle, en feuilles de cuivre au repoussé, destinés à devenir des reliquaires, ainsi que nous l'avons déjà dit. L'habile statuaire, pour complaire à Philippe II, devait diviser cette armée en deux camps égaux : celui des saints et celui des saintes. Les noms des bienheureux devaient être gravés sur des écussons réservés, et rien ne devait être ménagé pour atteindre la perfection de l'œuvre. Un prix de mille réaux de veillon fut attribué, par ordonnance datée de 1598, pour la rémunération de chaque tête. Bermudez ne nous dit pas si la livraison complète de cette œuvre immense eut lieu. Philippe mourut, et son successeur n'eut pas en moins grande estime que lui le célèbre *platero*. On a conservé une cédule royale délivrée au 1er janvier 1599, qui ordonnance le payement de quatre mille cinquante-quatre ducats à Juan de Arfé, pour une fontaine et son aiguière en vermeil doré que Philippe III destinait à son propre usage. On se fera une juste idée de la splendeur de cet ouvrage d'orfévrerie, en se rappelant que la fontaine et son aiguière étaient couvertes de brillants émaux.

On peut supposer que ce magnifique travail fut le dernier qu'entreprit le célèbre *platero*. Selon toute apparence, il est mort à Madrid, vers la première année du dix-septième siècle.

Par l'importance et la diversité de ses œuvres, Juan de Arfé mérite bien certainement le surnom qui lui a été donné par Valentin Carderera (2), l'un des meilleurs juges en fait d'art que possède l'Espagne aujourd'hui ; mais notre grand artiste paraît avoir mené une vie aussi régulière, aussi tranquillement occupée, j'allais dire aussi placide, que celle de Benvenuto Cellini fut agitée ; il n'avait des passions du Florentin auquel on vient de l'assimiler, que l'ardeur incessante pour le travail. Il remplaçait la fougue de ce dernier par le savant calcul des lignes harmonieuses, qui a produit tant de merveilles dans l'ornementation des temples de la renaissance. Il consacra son talent presque exclusivement aux gloires de l'Église. L'Église espagnole le récompensa en l'associant à toutes ses splendeurs. La magnifique custode de Séville en est un témoignage.

ciation des monnaies d'or et d'argent ainsi que du prix attribué aux pierres précieuses. Ce livre, orné de fines gravures sur bois, n'a rien perdu de son utilité pratique. Il est écrit d'un style net, précis, parfois élevé, qui prouve à quel degré le maître possédait les matières dont il s'occupait. C'est là qu'on peut étudier avec profit l'art du fondeur et la proportion des alliages telle qu'on l'entendait au seizième siècle. Il y a là une foule de procédés qu'on doit examiner ou qu'il serait utile pour l'orfévrerie de faire revivre.

(1) Il le grava *sur plomb*, à ce que l'on assure (contre toute probabilité) ; d'autres disent sur bois. Le portrait donné par la collection de Fernandez n'a aucun caractère.

(2) *El Renacimiento*, journal des beaux-arts, publié à Madrid en 1847, sous la direction de M. Madrazo.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA CASCADE DE FAYMONT,

AU VAL D'AJOL, PRÈS DE PLOMBIÈRES (1).



La Cascade de Faymont, au val d'Ajol. — Dessin de H. Clerget.

Le climat aux environs de Plombières est froid et humide pendant près de trois saisons. C'est seulement en été qu'on peut espérer une suite de beaux jours; mais en ce temps la chaleur est souvent extrême, et on aspire alors à trouver un peu de fraîcheur dans les bois et près des cascades. Heureusement, de tous côtés, près et loin, le paysage est charmant, varié, accidenté, boisé, entrecoupé de ruisseaux limpides : on n'a que le choix. A pied, à cheval, en voiture, les hôtes de Plombières partent après leur bain et leur déjeuner et se dispersent dans la campagne. L'une des premières excursions est ordinairement celle de la « feuillée Dorothée », d'où l'on a une vue admirable du val d'Ajol. On descend dans le val, on visite le village de Laitre, dont la petite rivière, la Combeauté, met en mouvement les usines. On passe par Faymont, on s'arrête près de la cascade, dont nous donnons le dessin;

(1) Voy., sur Plombières, t. IV, 1836, p. 316.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

puis on traverse la belle vallée des Roches, on fait une collation à Hérival, et on rentre à Plombières par le Moulin-Joly.

CONSEILS D'UNE AIGUILLE.

Marie vient d'enfiler sa première aiguille. Sa figure mutine s'est faite sérieuse ; elle serre l'une contre l'autre ses lèvres roses, tant elle est attentive à son nouveau travail. En vain son oiseau favori, excité par un beau rayon de soleil qui lui envoie ses caresses à travers un dôme de mouron frais, lance de son gosier gonflé ses roulades les plus audacieuses ; en vain son chat bien-aimé vient se frotter en ronronnant contre ses genoux : rien ne la distrait. Piquer son aiguille dans l'étoffe sans l'enfoncer dans son doigt, tirer le fil sans le casser, faire de jolis points bien égaux, bien fins, bien propres, c'est si difficile ! et c'est si amusant, surtout quand on le fait pour la première fois ! On se sent presque une grande personne, puisqu'on travaille absolument comme maman ! Peu à peu, en effet, la tâche devient plus facile. La petite Marie respire à l'aise ; cela va tout seul, l'ouvrage : il y en a déjà long comme le doigt ! Mais voilà qu'une petite voix se fait entendre ; elle parle à Marie :

« Écoute, enfant, les conseils de ton aiguille. Je suis pour toi une nouvelle amie ; mais notre amitié doit être longue, et pendant bien des années nous ne nous quitterons plus. Je suis la maîtresse des pensées sérieuses ; c'est moi qui commence à te montrer ton rôle de femme ; car du moment où tu as commencé à te servir de moi, tu as commencé en même temps à devenir utile. Je suis pour toi l'emblème du travail : le travail c'est la vie, c'est l'activité, c'est le bonheur. Tout travaille autour de toi. Pour me placer dans ta petite main, des milliers d'hommes ont creusé la terre profonde ; ils en ont extrait le métal grossier ; ils l'ont fondu, purifié, affiné, et m'ont enfin produite telle que tu me vois, brillante, fine et légère. Pour faire l'étoffe où tu me piques, des milliers de travailleurs ont supporté le soleil dans des climats brûlants ; d'autres, mettant en mouvement les machines inventées par la science, ont filé et tissé le fin duvet blanc que de nombreux bateaux avaient apporté en traversant la grande mer. Pour te donner le fil que j'entraîne à ma suite, des milliers de laboureurs ont remué la terre et semé la graine que Dieu a fait germer et grandir ; puis, la plante flétrie, d'autres mains l'ont prise, et de sa tige morte ont tiré ce beau fil si uni, si blanc et si doux. Tous ont travaillé pour toi ; selon tes forces, travaille à ton tour pour tous. Sois la gaieté de la maison, sois l'ange du foyer : donne de la joie à ton père quand il rentre au logis fatigué de son travail du dehors ; donne de la joie à ta mère pour lui rendre sa tâche plus douce. Toi, enfant, qui profites du travail de chacun, respecte le plus humble des travailleurs et rends-toi digne d'occuper un jour ta place parmi eux. »

. . . . . .

La petite Marie a grandi ; c'est déjà une jeune fille. Sa mère sourit en la regardant, et dit : « Elle est presque aussi grande que moi ! » Marie est assise près de la fenêtre, inclinant sur son ouvrage son front pur encadré par d'épais bandeaux noirs ; ses pieds sont appuyés sur sa petite chaise d'enfant. L'aiguille fidèle passe et repasse entre ses doigts ; elle lui parle tout bas :

« Quinze ans, Marie ! quinze ans effacés de ta vie ! Ce soir, une fête, des fleurs, des souhaits... Quelques-uns te féliciteront d'entrer dans la vie : à les en croire, cette vie serait un paradis perpétuel... mais tu as déjà vu bien des larmes et bien des deuils. D'autres te diront que ton enfance envolée est le plus beau temps de ton existence. Ne les crois pas non plus, jeune fille ; chaque âge a ses devoirs, et à chaque devoir Dieu a attaché quelque joie. Marche en avant, dans la simplicité et dans la sincérité de ton cœur ; ne tremble pas, ne regrette rien, et ne demande à la vie que ce qu'elle peut donner. Sois-moi fidèle : l'oisiveté est mauvaise conseillère, et les mains occupées n'ont pas le loisir de faire le mal. Les tiennes, grâce à moi, sont adroites et agiles ; elles savent m'employer à t'embellir... C'est bien ; sois belle, sois la grâce et le charme de ta maison maintenant, plus tard la grâce et le charme d'une autre maison, peut-être ; mais emploie-moi aussi plus utilement. Vois ces pauvres enfants à peine vêtus... Tu m'as comprise, et sous tes ciseaux d'épaisses étoffes ont remplacé la dentelle et les rubans. Fais mieux encore : à la pauvre fille qui n'a pas pu l'apprendre, enseigne ce que tu sais ; qu'instruite par toi elle soit capable de prendre soin de ses vêtements et de ceux de sa famille ; l'aiguille d'une femme est sa baguette de fée, et grâce à elle la plus pauvre peut embellir le nécessaire d'un peu de superflu. Ce que tu sais ne t'appartient qu'à condition de le répandre : si petite qu'elle soit, nulle lumière ne doit être mise sous le boisseau. »

. . . . . .

La petite Marie est devenue une femme au front sérieux, au regard pur. L'aiguille fidèle est dans sa main ; elle coud de mignons béguins, des langes doux et chauds, de toutes petites chemises de toile fine. La jeune femme regarde son ouvrage et sourit : il lui semble être au temps où elle travaillait pour sa poupée. Mais non, c'est un être vivant, une petite âme, qu'attend ce gracieux trousseau ; et la jeune mère, ravie, sent à peine la fatigue que lui cause son travail assidu. Si parfois, trop lasse, elle s'arrête un instant, elle reprend bien vite l'aiguille, et les points s'ajoutent les uns aux autres rapides et pressés. L'aiguille fidèle semble avoir des ailes pour se mieux prêter à son désir ; et tout en voltigeant à travers l'étoffe, elle parle à la jeune femme :

« Le travail t'est pénible, Marie ; tu souffres, la fatigue te force à chaque instant de t'arrêter, et pourtant la joie remplit ton âme, et tu es heureuse de te fatiguer et de souffrir. Pourquoi ? Ce n'est là que le commencement de ton rôle de mère : l'hôte que tu attends, à qui tu songes avec un si doux battement de cœur, te coûtera bien d'autres souffrances et bien d'autres fatigues. Veilles près de son berceau, soins continuels, inquiétudes sans cesse renaissantes, préoccupations d'avenir, de bonheur, de travail, de succès, voilà désormais ta vie. Tu sais cela, et tu ne crains rien ; tu n'as pas même besoin de courage, tant l'amour que tu ressens pour cet être qui sera ton enfant te fait paraître légère toute peine supportée pour lui. Toute ta vie a passé en lui ; en lui sont désormais tous tes désirs, toutes tes espérances et tous tes rêves ; et tu voudrais être au temps où les fées, marraines généreuses, venaient étendre leur baguette d'or sur le berceau des petits enfants. Ne cherche pas si loin : Dieu a mis près de chaque nouveau-né une fée pleine d'amour pour lui frayer sa voie en ce monde. C'est elle qui fait la destinée de l'enfant, sa destinée morale, la seule qui vaille la peine qu'on s'en occupe. Son pouvoir est limité, parce que la liberté de l'enfant le veut ainsi ; elle ne peut pas lui donner la beauté, ni la richesse, ni la puissance ; mais elle peut lui donner une bonne conscience, la modération dans ses désirs et l'empire de son propre cœur. Cette fée, c'est la mère ; c'est toi, Marie, hier jeune fille, presque enfant toi-même, demain dépositaire de ce qu'il y a de plus sacré ici-bas : une âme encore ignorante du bien et du mal. Prends garde à ce que tu mettras dans cette âme, Marie : rien n'est indifférent ; tout germe doit grandir et porter

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ses fruits pour la perte ou pour le salut de cette créature de Dieu qu'il te confie et dont il te demandera compte un jour. Que son corps soit beau ou difforme, que son rôle sur terre soit humble ou brillant, peu importe ; ce qui est nécessaire, c'est que dans sa vie le bien dépasse le mal. Enseigne-lui donc le courage, dans les petites choses comme dans les grandes, car le lâche ne peut avoir aucune vertu ; la dignité, qui n'est que le respect de soi-même, car qui ne se respecte pas ne respectera rien au monde ; l'abnégation, car les cœurs dévoués seuls font les grandes choses. Mais songe que tu ne pourras faire de ton enfant que ce que tu seras toi-même. Il n'apprendra pas de toi le courage, si tu es sans force contre ses caprices ; ni la dignité, si tu te montres son esclave ; ni l'abnégation, ni la raison, ni la justice, s'il te voit, ne fût-ce qu'une fois, égoïste, injuste ou frivole. Veille donc sur toi-même, Marie, et travaille à améliorer ton âme, sur laquelle se modèlera l'âme de ton enfant. Crois-moi et suis mes conseils ; car je suis l'emblème du travail, et le travail inspire les bonnes pensées. »

. . . . . .

Les années ont passé, de plus en plus rapides. Marie est assise, pâle et flétrie, dans un grand fauteuil. Un oreiller soutient sa tête couronnée de cheveux blancs, et ses mains ridées retombent sans force sur ses genoux. Sa petite-fille, une fraîche enfant aux joues roses, se tient près d'elle sur un petit tabouret ; c'est la garde assidue et chérie de grand'mère, qui croit en la regardant voir sa propre enfance lui sourire à travers le passé. Marie est vieille ; elle a été malade, et ses forces ne sont pas revenues. Reviendront-elles ? Dieu le sait ! Elle étend sa main tremblante vers la corbeille à ouvrage, y cherche une couture commencée... mais l'aiguille n'obéit plus à ses doigts, et l'ouvrage échappe à sa main. Pauvre Marie ! « Allons, c'est fini ! » se dit-elle ; et une larme coule sur sa joue ; larme de regret à la vie, au travail, à la joie d'être utile !... Mais l'aiguille fidèle l'a comprise et lui répond :

« Console-toi, Marie ! le soir est venu, mais la journée a été belle. Ta tâche est achevée ; n'aie pas de regrets, puisque tu n'as pas de remords. Les forces te manquent avant le courage ; repose-toi, tu l'as mérité. Famille, amis, tout ce qui t'entoure t'aime et t'honore ; tu as passé sur terre en faisant le bien : que cette pensée embellisse tes derniers jours. Bientôt tes yeux affaiblis se fermeront pour se rouvrir à la lumière éternelle. Je n'ai plus de conseils à te donner, Marie. Adieu ! Place-moi dans la main de ta petite-fille. »

SUR LA CARICATURE.

Suite. — Voy. p. 35.

Si nous sommes parfois si vivement frappés de la ressemblance de certains animaux avec des personnes de notre connaissance, c'est que sur le masque de l'animal il y a une expression claire, simple, unique, toujours la même, puisqu'elle tient à la forme même des os, et pour cette raison toujours saisissable et d'autant plus frappante. Cela est si vrai, que dans certains cas c'est l'animal qui semble être l'original et l'homme la copie, copie beaucoup moins expressive. Pourquoi moins expressive ? Parce que l'expression permanente, une, simple, chez l'animal, est intermittente, multiple, variable, chez l'homme, dont le masque est mobile, les pensées changeantes et les sentiments variables. Cette mobilité extrême, qui d'un seul homme semble faire en un jour vingt hommes différents, est évidemment une marque de supériorité de l'homme sur l'animal, mais c'est aussi un grand embarras pour l'observateur. Bien souvent ce dernier a été mis sur la voie de la simplification et de l'expression par les analogies frappantes de la physionomie humaine et de la physionomie animale.



Le Soldat au profil d'aigle.

Il est juste et prudent de faire observer que ces analogies si frappantes sont la plupart du temps tout extérieures, et s'arrêtent à fleur de peau. Quiconque de la ressemblance extérieure conclurait hardiment à la ressemblance intérieure, s'exposerait à de graves erreurs et à de grandes injustices. On peut être un couard avec le profil d'un lion, et un agneau avec la physionomie menaçante d'un loup. De tout temps on s'est plaint que le caractère des gens ne pût se lire à livre ouvert sur leur visage.

La tradition littéraire a prêté, de longue date, aux animaux les plus connus un caractère dans la formation duquel la convention entre pour une bonne part et l'observation pour le reste. Ces caractères sont généralement acceptés comme des symboles clairs et intelligibles pour tout le monde ; les poëtes épiques s'en sont servis sans scrupule pour leurs comparaisons, et les fabulistes pour le développement de leurs idées morales. Il y a cependant, selon les critiques, des caractères surfaits, comme celui du lion, et des réputations injustement sacrifiées,



La Femme à profil de grenouille.

comme celle de l'âne. Le caricaturiste, qui n'est ni un critique, ni un naturaliste de profession, accepte ces symboles tels que la tradition les lui offre, et s'en sert pour rendre sa pensée aussi clairement et aussi gaiement qu'il le peut.

On ne voit guère, quoi qu'en puissent dire Phèdre et la Fontaine, les grenouilles s'étendre, s'enfler et se travailler pour devenir aussi grosses que des bœufs. Mais la

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

grenouille paye les intérêts de son étrange physionomie. Les yeux lui sortent naturellement de la tête ; au moindre cri qu'elle pousse, ses joues et son cou se gonflent outre mesure : aussi l'auteur de la *Batrachomyomachie*, frappé de ce trait de physionomie, en tire le nom de la reine des grenouilles, qu'il appelle Physignathe (la grenouille aux joues bouffies). Son ventre paraît d'autant plus monstrueux qu'il est porté sur des pattes grêles et anguleuses. Il semble que la nature l'ait créée menue, et que c'est à force d'efforts et de vanité qu'elle s'est ainsi boursouflée. Elle devient dès lors le symbole de la sotte vanité qui se gonfle jusqu'à en crever.

Grandville a tiré des effets très-risibles de cette structure anatomique de la grenouille, et je ne trouve pas qu'on ait mauvaise grâce à s'en amuser. Mais il ne convient pas, au sortir de ce passe-temps innocent, de regarder autour de soi d'un œil malveillant, avec l'espoir d'y découvrir des grenouilles vaniteuses. Si j'ai les yeux hors de la tête et les joues plus gonflées qu'il n'est nécessaire, c'est bien assez que mon miroir me le reproche, sans qu'on en tire occasion de m'accuser injustement de sotte et ridicule vanité.



L'Homme à profil de perroquet.

Le perroquet a une réputation détestable. C'est le symbole de la sottise verbeuse et satisfaite. Il y aurait bien à redire sur ce jugement sommaire, si un avocat voulait réhabiliter la pauvre bête. C'est nous qui, à grand'peine, lui apprenons le peu de mots qu'il sait, avec l'intention sans doute de les lui entendre répéter. Il les répète, et nous l'accusons de sottise et de bavardage. Je veux bien cependant qu'on en fasse le symbole du sot babillage et du rabâchage ennuyeux ; car, après tout, cela ne lui nuit guère dans l'exercice de sa profession d'oiseau choyé, dorloté. Je m'amuse volontiers des effets comiques que l'on a su tirer de sa pauvre figure. S'ensuit-il que quiconque aura des yeux ronds et fixes, rendus encore plus ronds et plus fixes par le cristal bombé d'une paire de lunettes plantées sur un nez crochu, devra être considéré, par cela même, comme un babillard insupportable et sottement vaniteux ?

Voici, à ce sujet, une petite anecdote dont je garantis l'authenticité. Un grand artiste, en se jouant un jour avec son crayon, dessina un personnage à figure de perroquet. Tout à coup, il poussa une exclamation de surprise. Son homme-perroquet ressemblait trait pour trait à un homme de génie dont il n'est pas nécessaire de dire le nom, mais qui se distinguait de son vivant par la finesse de son esprit et la discrétion de son langage. L'artiste fit disparaître vivement son dessin, qui, en tombant sous des yeux malveillants, eût pu paraître une insulte à la mémoire d'un homme qu'il était digne d'admirer, et dont il s'honorait d'avoir été l'ami.

Quant un homme est morose, de tempérament sombre et de goûts solitaires, on dit de lui que c'est « un hibou. «



L'Homme-Hibou.

Par contre, quand un homme a dans la physionomie quelque chose de celle du hibou, on est tout d'abord disposé à le croire morose et insociable. Mais les deux termes de cette comparaison sont également attaquables.

« Triste oiseau, le hibou », a dit la Fontaine. Mais la Fontaine a beau dire, les Athéniens, qui n'étaient pas des sots, ont consacré la chouette à Minerve. Or, chouette et hibou, c'est tout un pour notre raisonnement. Voilà donc un argument tiré de l'histoire. D'autre part, un animal peut avoir la figure renfrognée sans en être plus triste pour cela. La corneille n'a pas l'air bien gaie ; Arioste, dans je ne sais quel passage de son *Roland furieux*, dit que la corneille s'amuse parfois à lutiner les chiens qui la poursuivent sur le sable. Michelet affirme qu'il a connu un corbeau facétieux. Pourquoi le hibou ne serait-il pas folâtre à sa manière ? Nous, cependant, nous n'entrons point dans toutes ces considérations. D'abord, nous le trouvons laid : premier grief. Puis, il se lève quand nous nous couchons ; ses heures de repas ne sont pas les nôtres ; il a toujours un faux air de gêne et de mystère, et toute l'apparence d'un gourmand solitaire qui se cache pour faire de bons dîners tout seul. Mais qui nous dit que ce ne sont pas là simplement des apparences ? Et voilà cependant le nom du hibou devenu une injure, et la figure du hibou considérée comme un symbole. Qu'elle le soit donc et le demeure tant qu'on voudra, pourvu qu'un homme ne soit jamais bafoué et rendu ridicule sur sa seule ressemblance avec l'oiseau de Minerve.

Quand on a un peu fréquenté les fermes et flâné par les foires, on finit, malgré soi, par trouver une certaine analogie entre la physionomie des gens et celle des animaux au milieu desquels ils passent leur vie. Je prends, comme exemples particuliers, le canard, le bœuf, et l'animal cher à saint Antoine. Les poëtes épiques n'ont rien dit du canard, et les fabulistes lui ont donné un rôle fort effacé : sa réputation n'est donc pas fondée sur la tradition. Tœpffer n'a vu en lui qu'un épicurien, dont le plus grand bonheur est de faire la boule au soleil, près d'une mare, et de rêvasser sur une patte, la tête sous l'aile. C'est là, pour ainsi dire, le canard poétique et idéal. Regardons de près le canard réel. A voir son crâne étroit et ses petits yeux ternes qui ne s'animent que dans les moments de colère ou de convoitise, on est disposé à le croire animal de peu de cervelle et d'instincts peu généreux. Le

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007



La Bonne Femme et son canard.

bœuf est pesant et laborieux ; quant au sanglier domestique, on sait ce qu'il est.

Un artiste, en forçant quelque peu les traits pour compléter une ressemblance entrevue, a rapproché les types de la bonne femme et du canard, du bœuf et de l'éleveur, de l'Eumée moderne et de ses subordonnés. Il a fait une œuvre spirituelle et amusante. Vous qui feuilletez son album, ne le chicanez pas sur des analogies où il n'a cherché qu'un ingénieux passe-temps et non pas des parallèles diffamatoires. Cette bonne femme, dites-vous, n'est peut-être ni sotte, ni égoïste. Qui vous dit qu'elle le soit? répond l'artiste. Je suis le premier à reconnaître qu'elle peut être un modèle d'intelligence et de bonté. Je ne la connais ni ne veux la connaître, encore moins ai-je le désir de la calomnier. J'ai été frappé d'une vague ressemblance, que j'ai accentuée à ma manière. Pour moi, il y avait dans cette physionomie un canard qui ne demandait qu'à éclore ; je l'ai aidé à se montrer, voilà tout. J'ai déprimé le front, rapetissé les yeux, prolongé le nez, que j'ai ensuite épaté vers le bout en forme de spatule. Mon œuvre ne prouve rien et ne veut rien prouver. C'est un pur caprice du crayon, sans aucune arrière-pensée de calomnie ou de médisance. Mon dessin vous amuse-t-il? Alors vous pouvez en rire sans scrupule. Mon croquis vous déplaît-il? C'est un malheur irréparable. Mais avouez que le cas n'est pas pendable.



L'Homme à physionomie de bœuf. — L'Homme à physionomie de bouledogue.

De même qu'un seul homme contient plusieurs hommes différents, de même il contient aussi en puissance plus d'un animal. Vous qui connaissez l'éleveur dont voici la tête, vous m'affirmez qu'il n'est ni lourd ni pesant quand il s'agit d'affaires, et que dans certains cas sa diplomatie pourrait tenir en échec le plus rusé Normand. Qui vous dit le contraire? J'ai peut-être eu tort d'avoir entrevu un bœuf là où il fallait deviner un renard ; j'ai eu tort aussi, dans le dessin d'à côté, d'interpréter à bouledogue cette honnête physionomie, pour y avoir démêlé vaguement les signes de la vigilance et de la *combativité*. Mais remarquez bien que dans un cas ni dans l'autre je n'ai voulu faire un portrait. Mon bœuf est-il réussi? voilà pour moi le seul point essentiel. Si oui, je suis content, et je ne discute pas votre opinion. Si non, j'ai manqué de clairvoyance, ou mon crayon a trahi ma pensée : c'est une tête à refaire, voilà tout.

— Êtes-vous au moins content de mon porcher? — Non. — Pourquoi? — Parce que ce type donne tout de suite l'idée d'une âme vile et grossière, et je puis vous affirmer que l'homme qui vous a inspiré ce croquis est un honnête homme dont l'âme honnête est élevée. — Supposez que vous ne connaissiez pas l'homme, trouveriez-vous mon dessin meilleur? — Il serait excellent. — Eh bien, trouvez-le donc excellent sans scrupule, car ce type est celui du premier venu ; c'est un type général, inspiré par une physionomie particulière. Oubliez que vous connaissez mon modèle, et songez que l'art consiste à pénétrer et à traduire en les accentuant les intentions de la nature. Ici l'intention était flagrante (je ne parle que des traits) ; tant mieux pour le porcher s'il n'a pas reçu de la



L'Homme à profil de porc.

nature les instincts de l'animal dont il porte le masque, ou si à force d'énergie ou de volonté il a su en triompher. Si vous me tenez rigueur pour ce que vous appelez mon erreur d'interprétation, vous ressemblerez au paysan qui

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

se mit si fort en colère contre un peintre de paysages. Ce dernier avait planté son chevalet devant le champ du bonhomme. Le paysage était d'un caractère triste, ou peut-être le peintre le voyait-il à travers sa propre mélancolie. Il avait supprimé quelques noyers au second plan, parce-qu'ils nuisaient à l'expression générale, et il avait introduit au premier plan un fouillis de chardons du plus grand effet. Le bonhomme se fâcha tout rouge, et déclara que sa terre était une bonne terre bien cultivée, incapable de produire des chardons; que le peintre allait la diffamer, et autres raisons de la même force. Il parlait de juge de paix et de dommages-intérêts. L'autre, pour le calmer, lui répondit que personne à Paris ne connaissait sa terre, et lui promit de ne pas mettre au-dessous du paysage le nom du propriétaire. Lui parler des droits et des priviléges de l'art eût été peine perdue.

Voici, pour calmer vos scrupules, un principe que je proclamerai aussi haut que vous le voudrez :

A supposer qu'avec la figure d'un animal un homme en ait aussi reçu en naissant le caractère, rien ne prouverait qu'il n'ait pas su s'en défaire, car ce don n'a rien de fatal. L'éducation, la volonté, l'exercice de notre liberté, peuvent toujours nous transformer. Il ne nous reste alors rien ou presque rien de la nature primitive, sinon la ressemblance avec un animal, qui n'est qu'un accident et non plus un stigmate.

J'ai entendu dire souvent : « Défiez-vous de l'homme qui a les yeux clairs : c'est un loup ! » J'ai connu dans ma vie bien des gens à l'œil clair, qui étaient les plus inoffensifs du monde. Ou la nature ne les avait point créés loups, ou l'éducation les avait transformés. Mais ceux qui, nés loups, le sont restés par la force des choses ou par leur propre choix, ou ceux qui ont trouvé l'occasion de développer et de montrer à nu leurs instincts, ont à la fois la figure et la physionomie du loup. Ils sont effrayants à voir. Il nous a été donné d'observer de très-près quelques-uns de ces hommes à l'œil clair et au poil fauve, qui avaient du loup et la physionomie et les instincts gloutons et féroces. Il y avait dans ces figures quelque chose de mystérieux et d'étrange dont les observateurs les moins pénétrants



L'Homme aux yeux clairs.

étaient frappés, à plus forte raison les caricaturistes. La nature elle-même guidait leur crayon : ils n'avaient que très-peu de transformations à faire pour produire des œuvres saisissantes; mais, même dans ce cas très-particulier, ils étaient encore forcés d'élaguer, de transformer et de choisir, pour parvenir à l'unité d'expression, qui est le but de tous les artistes. *La suite à une autre livraison.*

QUEL EST LE PLUS STUPIDE DES DEUX?

Voy., p. 18, *Charretiers et chevaux.*

Pourquoi ce malheureux cheval est-il si cruellement battu? Il est littéralement lacéré de ces coups de fouet redoublés! C'est en vain qu'il prend le galop; son conducteur s'est dressé sur le siége pour mieux assener les coups! Encore les accompagne-t-il d'injures : « Ah! mauvais carcan! Je t'apprendrai à t'arrêter, propre à rien! Tiens, rosse, chameau! Ah! tu te mêles de me contrarier! Tiens! tiens! tiens!... » Et le fouet de cingler sous le ventre, et le manche de s'abattre sur la tête et sur les reins du malheureux quadrupède. C'est une vraie frénésie de colère et de rage.

L'animal a donc commis une faute abominable?

C'est facile à juger! — Il venait tout simplement de s'arrêter devant la porte d'une hôtellerie où son maître mettait pied à terre tous les matins à la même heure. Il avait donc cru bien agir en faisant preuve de mémoire et montrant en quelque sorte de la prévenance. — Mais aujourd'hui le maître boude contre l'hôtesse, il ne boira pas son petit verre de vin blanc; il est donc irrité de voir que le cheval a pensé tant soit peu de lui-même et a peut-être trahi son secret chagrin!

Ne voilà-t-il pas une belle raison pour battre?

Et qui oserait dire où se trouve vraiment la stupidité?

A PROPOS DE CAIUS FURIUS CRESINUS.

Voy. p. 1.

— Eh bien, dis-je à mon ami, en descendant de la diligence poudreuse et en lui serrant la main, quoi de nouveau dans notre chère petite ville?

— Du nouveau à Sainte-Luce! y songes-tu? Dans la calme Touraine, il n'est pas de petit coin plus calme que celui-ci; et depuis ton dernier voyage, je ne sache pas d'autre changement que celui des saisons, qui n'est pas bien nouveau.

Mon ami aime à la folie la petite ville de Sainte-Luce, où nous sommes nés tous les deux; mais, par crainte de la moquerie des étrangers sur l'amour du clocher, il dit, pour prendre les devants et désarmer les gens, tout le mal possible de Sainte-Luce. Il se dédommage aux dépens de tout auditeur qui ne lui semble ni trop Parisien, ni trop sceptique. Pour le moment, j'étais encore un Parisien à ses yeux : j'avais sur mes vêtements de la poussière de Paris, et mes bagages portaient l'étiquette d'expédition de Paris à Amboise. C'est là que la patache nous avait pris, mes colis et moi, pour nous cahoter jusqu'à Sainte-Luce. Je résolus d'attendre, pour avoir des nouvelles, un moment plus favorable.

Nous n'eûmes pas fait vingt pas que je fus frappé de la quantité inusitée d'affiches de toutes les couleurs qui tapissaient les murs. Comme le jour tombait, je n'y pouvais rien lire.

— Qu'est-ce donc que tout cela? demandai-je à mon ami.

— Cela? ce sont des affiches!

— Je le vois bien; mais que disent-elles, ces affiches?

— Ce qu'elles disent? Elles disent que Pierre veut être

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

conseiller d'arrondissement; que Paul le désire aussi; que Jacques et Guillaume, touchés d'un même zèle, veulent se dévouer au bonheur de leurs contemporains, dans la limite de la circonscription. Ils disent tous la même chose; il n'y a de différence que dans la couleur des affiches.

— Eh bien, quel a été le résultat de vos élections?

— Parbleu! Gautier a échoué.

— Qu'est-ce que Gautier?

— Tu ne connais pas Gautier! reprit mon ami d'un ton de reproche.

— Foi de voyageur affamé! je ne le connais pas.

— Gautier était ouvrier dans cette filature qu'un Anglais avait essayé d'établir ici. Un beau jour, après avoir perdu de l'argent pendant vingt ans avec une obstination toute britannique, l'Anglais finit par être outré de la paresse et de l'indifférence des Tourangeaux; il donne à chacun des ouvriers et des employés trois mois de leur paye, les salue ironiquement, et s'en va boire du thé au sommet de l'Himalaya. Voilà une centaine de familles sur le pavé. Les uns se consolent en dormant sur les deux oreilles tant que dure l'argent; les autres, en petit nombre, émigrent; les autres entreprennent sur le tard des métiers qui les nourrissent à peine; quelques-uns mendient. Gautier, qui était un homme instruit pour sa condition, et un ouvrier industrieux, trouve tout de suite des protecteurs. Comme il ne faut plus songer au tissage, et que sa femme ne veut pas s'expatrier, il accepte une place de garde particulier chez le marquis de Boisclair. Il fait très-bien son métier. Comme il est adroit de ses mains, il fabrique lui-même, à ses heures de loisir, toutes les pièces de son équipement de chasseur. Il réfléchit, il consulte; il invente, à ce que disent les connaisseurs, des combinaisons ingénieuses; il trouve moyen de simplifier singulièrement la fabrication des guêtres et des carniers. Il travaille pour le marquis, pour les amis du marquis, pour les Anglais qui viennent rôder tous les ans par ici. On s'émerveille du bon goût et de l'industrie de ce garde-chasse. C'est à qui lui avancera de l'argent pour ouvrir une petite boutique.

Il réussit bientôt au delà de toute espérance, et crée, dans un pays perdu comme celui-ci, une industrie nouvelle qui, en moins de quatre ou cinq ans, fait vivre autant de familles que l'Anglais en avait mis sur le pavé. Il fournit deux ou trois grandes maisons de Paris; il exporte en Angleterre, dans tout le Nord et jusqu'en Amérique. Aussitôt qu'il commence à s'enrichir, Gautier commence à avoir ses jaloux, ses envieux et ses ennemis.

Arrivent les élections d'arrondissement. Tu connais les mœurs politiques de Sainte-Luce : les bourgeois ont leur candidat, qui est en général le pharmacien ou un avocat; les châteaux ont le leur pour la forme; les ouvriers votent à droite et à gauche, et le hasard décide. Cette fois-ci, quelques hommes indépendants et sans préjugés, bourgeois et châtelains, voient plus loin que leurs amis. « Voilà, se disent-ils, un ouvrier qui est devenu une sorte de personnage dans l'arrondissement, et cela grâce à son travail, à son économie et à son instruction; prenons-le pour notre candidat. Ce sera d'un excellent effet sur l'esprit des ouvriers, et d'un excellent exemple pour eux. Cela nous rapprochera d'eux et les rapprochera de nous. Montrons que nous voulons marcher avec notre siècle, et que nous savons faire des concessions à l'esprit démocratique. C'est à la fois hardi et prudent. »

On va trouver Gautier, on triomphe de sa résistance; il se met sur les rangs. Tout le monde, tout notre monde du moins, croit à son succès. Sais-tu ce qui le fait échouer?

— La jalousie des ouvriers! On devait bien s'y attendre.

— Pourquoi?

— Parce que, tant que l'envie et la jalousie n'auront pas été déracinées du cœur de l'homme, « le potier portera envie au potier », comme le dit le proverbe antique. Je n'ai pas d'ailleurs grand mérite à deviner la fin de l'histoire de Gautier : je l'ai lue il y a longtemps dans Pline l'Ancien, et je l'ai fait traduire à je ne sais combien de générations d'élèves.

Dans Pline, Gautier s'appelle Caius Furius Cresinus; ce n'est pas un ouvrier, c'est un simple esclave affranchi; ce qui les rapproche, c'est qu'ils sont tous les deux intelligents, laborieux et diligents; Gautier travaille le cuir, Cresinus la terre : tous deux soignent bien et payent bien leur monde, qu'ils prennent la peine de surveiller eux-mêmes, sachant qu'il n'est rien de tel que l'œil du maître. Ils réussissent tous les deux. Parti de rien, Gautier a des rentes; parti de moins que rien, Cresinus récolte de magnifiques moissons dans un tout petit champ. Les voisins de l'un et de l'autre commencent à les regarder de travers. Ceux de Cresinus l'accusent de sorcellerie; c'était alors l'accusation à la mode, comme le fut celle de lèse-majesté sous les empereurs : chaque époque a la sienne. Aujourd'hui on accuse volontiers les gens qui s'enrichissent d'être des fripons, ou des intrigants, ou des exploiteurs du peuple. Quelque meneur de faubourg aura attaqué Gautier dans les réunions, et aura donné à entendre, en clignant de l'œil du côté de son public, qu'il y aurait beaucoup à redire sur la vie et les habitudes de Gautier, et qu'un ouvrier ne devient pas si riche sans cesser d'être honnête, ou sans avoir tout au moins le clergé et le sous-préfet dans sa manche.

— Juste!

— Oui; mais voici où Sainte-Luce a montré moins d'esprit que Rome. Écoute ce que dit Pline; je l'ai fait tant de fois traduire sous mes yeux, que je puis le citer presque textuellement. « Craignant d'être condamné, lorsque les tribus allaient aux suffrages, Cresinus vint sur la place publique avec tout son attirail d'exploitation, y amena ses esclaves, gens robustes, bien nourris et bien vêtus; des outils parfaitement faits, de lourds hoyaux, des socs pesants, des bœufs bien repus : « Romains, dit-il, voilà mes » sortiléges, sans compter ce que je ne puis vous montrer » ni faire venir sur cette place, mes veilles et mes sueurs. » Ainsi parla le Gautier romain, et il fut absous d'une voix unanime, ce qui fait grand honneur à ses juges et couvrit de honte ses accusateurs. Votre Cresinus de Sainte-Luce a été moins heureux, puisque les tribus tourangelles, allant aux voix, l'ont condamné à n'être point conseiller d'arrondissement.

— Malheur dont il se console facilement, reprit mon ami. Mais n'importe, il faut avouer que le fond de la nature humaine n'est pas beau, et que la jalousie et l'envie sont des plantes bien vivaces, puisqu'elles ont leurs racines au plus profond de l'antiquité, et produisent encore de nos jours des fleurs si bien épanouies.

— Ce qui doit nous rassurer, dis-je à mon ami, sur les intentions de la Providence, c'est que jamais envieux ni jaloux n'ont pu étouffer dans les âmes vaillantes et fortes l'amour de bien faire et l'ardeur de travailler. Peut-être même l'envie et la jalousie sont-elles des maux nécessaires, et concourent-elles au développement et à la perfection des âmes généreuses qui ont à lutter contre elles et à se défendre de leurs attaques.

— Oh! oh! s'écria mon ami, toujours professeur, même en vacances! Tout à l'heure tu me citais du Pline, et maintenant il me semble que tu tournes au Sénèque. Du reste, ce que tu dis là est peut-être vrai. Mais voici ma femme à la fenêtre, qui s'inquiète de notre retard. Entrons, nous philosopherons à table.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

CONSERVATION DE LA GLACE.

La conservation de la glace dans les pays chauds offre une importance de premier ordre, et de grands efforts ont été tentés pour construire des appareils propres à la préserver de l'influence de la température extérieure. Dans nos climats, la glace se conserve jusqu'à la fin de l'été dans des glacières artificielles, dont la construction n'est pas toujours exécutée suivant toutes les précautions indiquées par la science.

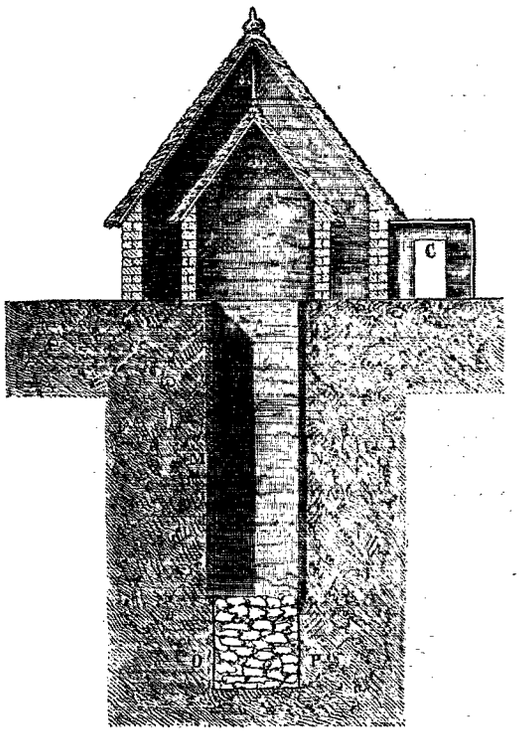


Fig. 1

La figure 1 représente la coupe d'une glacière établie dans d'excellentes conditions, et fréquemment usitée dans les pays chauds, aux Indes anglaises notamment. Cette glacière est formée d'un puits de maçonnerie d'une profondeur variable, suivant la quantité de glace que l'on veut y emprisonner. Cette cavité cylindrique, MN, est garnie d'un mur de maçonnerie bien étanche; elle reçoit dans sa partie inférieure, OP, les fragments de glace que l'on y jette pendant l'hiver. Elle est couverte à sa partie supérieure de deux chapiteaux, A, B, reposant sur des murs de maçonnerie cylindriques et concentriques. La chambre extérieure est annulaire et entoure complétement la chambre intérieure, construite au-dessus du puits de glace. Elle est mise en communication avec celle-ci par une petite porte de bois fermant hermétiquement et rembourrée sur ses deux faces d'un épais matelas de feutre. Elle se trouve en communication avec le dehors par l'intermédiaire d'une petite chambre C, également fermée au moyen d'une porte garnie de feutre. — Pendant les chaleurs de l'été, il faut avoir soin de pénétrer dans la glacière avec certaines précautions, pour empêcher l'entrée de l'air chaud extérieur. On ouvre la porte de la chambre C, dans laquelle on pénètre en refermant l'issue très-soigneusement. On s'introduit dans la chambre annulaire A, au moyen d'une autre porte que l'on referme encore derrière soi. La troisième porte permet enfin de pénétrer à l'orifice du puits, où l'on recueille la glace à l'aide d'une sonde. Cette dernière porte ne doit pas être en face de la première, afin d'éviter tout courant d'air. — Dans ces conditions, la glace se conserve à l'état solide, quelle que soit la température de l'air extérieur.

Si l'on veut transporter une certaine quantité de glace d'un point à un autre, il faut l'envelopper dans une substance non conductrice de la chaleur, telle que la paille, la laine; mais si l'emballage n'est pas complet, il y a de grandes chances pour que la glace soit entièrement fondue quand elle arrive à destination.

L'appareil que représente la figure 2 permet de conserver la glace dans un système très-portatif et que tout le monde peut facilement construire. On prend un tonneau de bois de bonne qualité, on y tasse du charbon en poudre, au milieu duquel on place un tonneau plus petit, rempli de la glace à conserver. Cette glace est placée sur des fragments de charbon; elle doit être mélangée de sciure de bois qui bouche les vides laissés par les morceaux de forme irrégulière. Le petit tonneau est muni d'un tube qui traverse le fond de la barrique extérieure, comme l'indique notre figure. L'eau provenant de la fusion d'une petite quantité de glace peut ainsi s'échapper au dehors.

Le tonneau est fermé par un couvercle en fer, au-dessus duquel on place des tampons de feutre. Le tonneau extérieur est enfin fermé par un second couvercle. La figure ci-contre donne exactement la disposition de l'appareil.

Ce moyen de conserver la glace peut être efficacement employé à la campagne, dans les pays où l'on ne dispose pas de glacières de grande dimension. Il est usité fréquemment dans les Indes, et sert au transport de la glace sur des espaces d'une grande étendue.

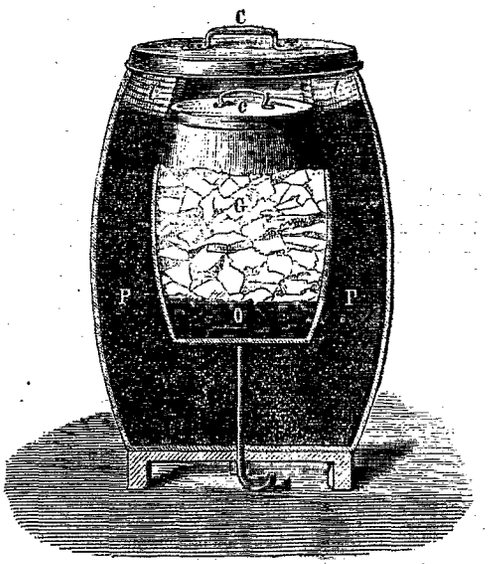
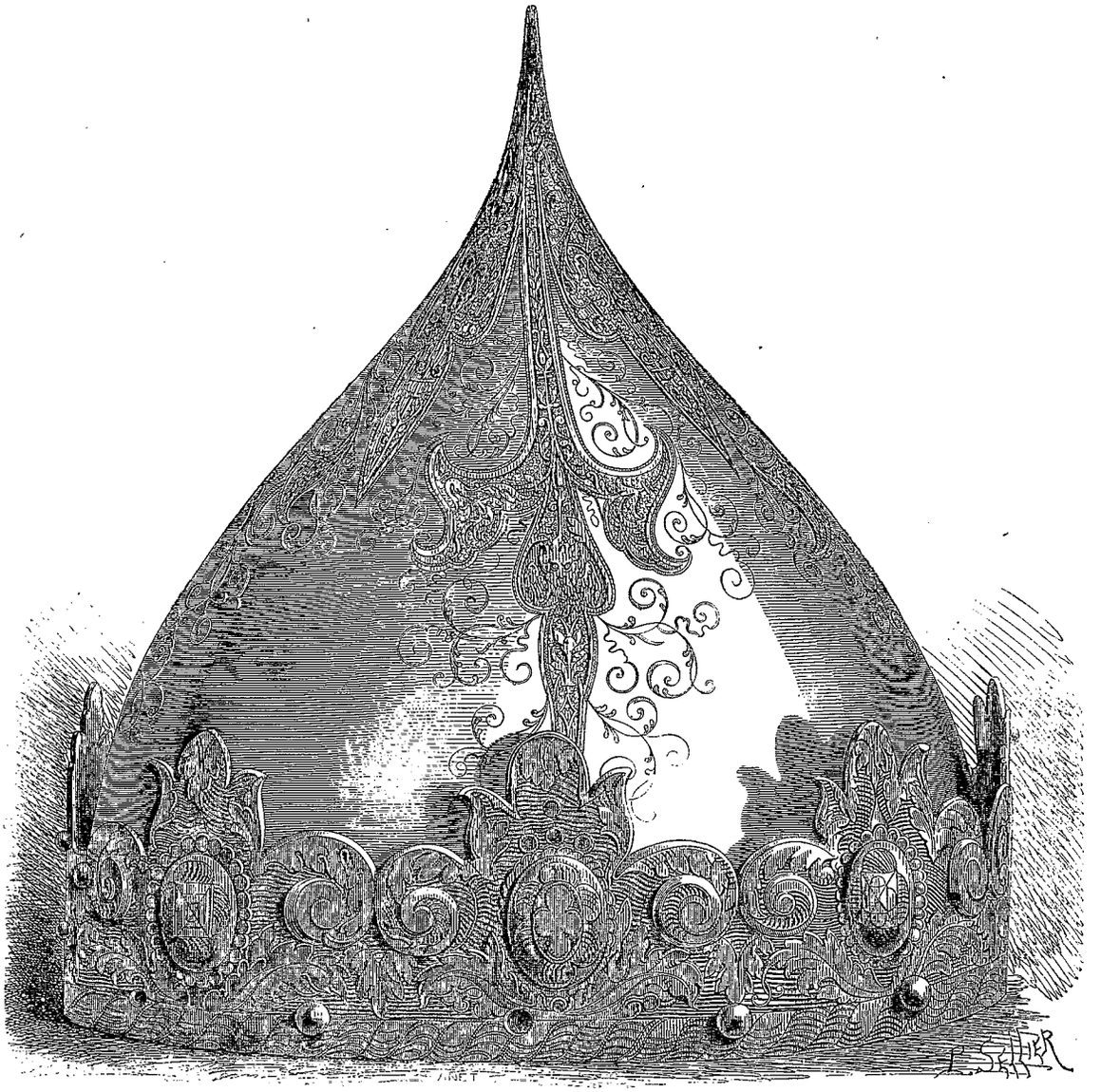


Fig. 2.

On ne saurait trop encourager les tentatives faites pour la conservation de la glace, qui, pendant les chaleurs de l'été, est un précieux agent d'assainissement et de salubrité. L'usage des boissons fraîches est très-hygiénique quand on n'en fait pas abus; du reste, dans tous les temps, on a cherché à boire frais en été. Les Romains savaient conserver les neiges et les glaces dans des caves disposées comme nos glacières, et, pendant la nuit, des chariots couverts de paille amenaient dans l'ancienne capitale du monde les neiges des Apennins. Aujourd'hui, le transport des glaces des lacs du Canada principalement a pris une extension considérable; on l'envoie d'abord à Boston, d'où des navires la transportent au Cap, aux Indes, et jusqu'en Australie.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LE CABACET DE FERDINAND LE CATHOLIQUE.



Cabacet de Ferdinand le Catholique, conservé à l'*Armeria real* de Madrid (1). — Dessin de Sellier.

L'époux rusé de la grande Isabelle, qui contribua par sa politique à la ruine de Grenade et à la grandeur de la Castille, n'était qu'un médiocre guerrier. Il se coiffait rarement du morion pesant qu'on avait vu briller sur la tête de ses ancêtres. Le cabacet richement orné allait mieux à ses habitudes que le casque proprement dit. C'est ce genre de coiffure militaire dont l'*Armeria real* nous a conservé un élégant spécimen.

Le cabacet conique, que les Espagnols connaissent sous le nom de *capacete*, était fabriqué en acier poli, enjolivé parfois d'ornements en or ou de cuivre doré. Les chrétiens en avaient emprunté la forme légère aux Mores, et ils en ornaient leur chef aux jours de parade plutôt qu'au moment du danger. Un habile archéologue trop promptement oublié, M. Allou, en donne la description (1), qu'on trouve également dans l'*Armeria real* de Madrid et dans le livre non moins curieux publié en 1849 sous le titre de *Catálogo de la real Armería*.

Le cabacet n'avait ni crête ni visière, et fréquemment il se terminait en pointe; on le maintenait sur la tête au moyen du *barboquejo*. Beaucoup des soldats qui formaient cette redoutable infanterie espagnole si renommée au seizième siècle portaient le cabacet. La fabrique la plus importante de cette coiffure militaire était établie, à ce qu'il paraît, dans la ville de Calatayud, cité de l'Aragon, célèbre dès l'antiquité sous le nom de *Bilbilis*. Miguel Lopez Monterde de Anso nous a donné l'histoire de la réédification de cette ville par les Arabes. Il n'est pas surprenant qu'on s'y occupât de la fabrication des cabacets, si usités par les musulmans.

La *capellina* était une sorte de diminutif du cabacet, destiné à couvrir seulement la partie supérieure de la tête. Les cavaliers en faisaient ordinairement usage en campagne.

(1) *Étude sur les casques*. Dans cet excellent travail, Allou fait venir le mot *cabasset* ou *cabacet* de l'espagnol *cabeza*, tête.

(1) Nous croyons devoir signaler ici aux amateurs d'iconographie un beau portrait de Ferdinand le Catholique, dans le t. II du splendide ouvrage de Valentin Carderera. L'époux d'Isabelle est à genoux, revêtu de ses ornements royaux.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Voyez tome XXXVIII, 1870, pag. 334, 350, 358.

Mme L. A. D. à Mme Cora Millet.

Octobre 1871.

Bien chère amie, voilà quelques mois que nous sommes rentrés dans notre chère retraite. Après tant de désastres, de souffrances, de douleurs, de regrets, oserais-je me plaindre? Mon cher mari m'a été rendu sain et sauf, n'ayant eu à supporter que de légères blessures et des fatigues qui n'ont point altéré sa santé.

Nous n'avons trouvé à déplorer dans notre habitation que des dévastations de peu d'importance. Les ennemis qui ont envahi notre jolie maison ont bien un peu flétri, endommagé notre mobilier que j'avais eu tant de plaisir, je dirai même tant de bonheur, à si bien organiser; mais, hélas! notre jardin, notre verger, nos cours, nos champs, ont servi de campement à l'artillerie et à la cavalerie prussiennes : tout a été bouleversé, piétiné, détruit; c'est horrible! Les récoltes de Mathurin ont subi les mêmes désastres. Enfin, la paix nous a rendus à nos devoirs de famille, à nos champs; mais, hélas! chère amie, avec quel terrible changement! Vous savez que mon mari, en quittant les affaires, avait laissé une partie importante de notre modeste avoir à ses anciens associés. Eh bien, depuis peu de jours, nous avons appris que les malheurs de la guerre étrangère et de la guerre civile ont fait un tel tort à cette honorable maison, qu'elle a été obligée de déposer son bilan, et qu'après le règlement des affaires notre avoir sera considérablement réduit.

Heureusement, ma vieille amie, notre petit domaine nous reste, il faut désormais tirer un gain de ce que nous ne considérions que comme un amusement, un doux repos. Mais les ravages de l'ennemi, les réquisitions, l'impossibilité de faire les travaux de culture, mettent le pauvre Mathurin, dont le fils a été tué, dans l'impossibilité de continuer son bail. Il est venu demander à Auguste de reprendre les terres dont il est fermier.

Cette déclaration m'a atterrée. Où trouver un nouveau fermier? Où prendre les avances nécessaires pour réinstaller cette ferme dévastée par l'ennemi?...

Auguste ne s'est pas autant effrayé que moi; il est plein de courage, je dirai même d'espérance. Il a appris à supporter bien des misères, et le goût qu'il manifestait pour l'agriculture n'a fait que croître. « Nous ne sommes pas riches, m'a-t-il dit, nous le sommes moins que jamais; il faut que nous mettions tout en œuvre pour améliorer notre nouvelle existence. Avec ce qui nous reste, si tu veux, comme moi, te résigner à la modeste vie que le sort nous a faite, nous pourrons encore mener une vie paisible, heureuse, honorable. Occupons-nous bravement de cultiver nos terres; faisons-nous fermiers de notre propre domaine. Nous avons encore assez de ressources pour réussir aussi bien et même mieux que Mathurin, parce que nous possédons des lumières qui lui manquent. Nous le garderons; le pauvre homme est malheureux. La guerre, en lui enlevant son fils, lui a enlevé sa plus chère espérance; il nous aime et nous l'aimons. Son savoir pratique, sa longue expérience, nous éviteront bien des écueils; au lieu d'être notre fermier, il deviendra notre associé dans tous nos travaux de culture. Laisse faire, ma chère Laure, tout ira bien. »

Ce qui a été dit a été fait, chère amie. Mon mari aidé des bras de Mathurin, et Mathurin aidé du savoir, de l'intelligence et de la bourse de mon mari, a repris la charrue; nous avons acheté des bœufs, un cheval, deux vaches, et me voilà fermière *en titre et en action*. La bonne Jeannette m'est associée, comme Mathurin est associé à mon mari.

Nous avons d'abord fixé un salaire pour Mathurin et Jeannette; nous leur donnerons en outre une prime sur tous nos produits.

Aujourd'hui, chère Madame, plus que jamais, vos bons conseils me seront utiles. Mon mari prétend que je dois, au moyen des produits de ma basse-cour, suffire à tous les besoins du ménage : cela me paraît difficile; mais il faut essayer. *Qui ne tente rien n'a rien*, dit le proverbe. Permettez que je vous parle de mes projets et de mes espérances.

Munie de votre bon ouvrage, je ne crains pas de me laisser aller à ma passion pour les poulets, et j'en ai élevé un grand nombre. Je me propose de les engraisser cet automne et cet hiver pour les vendre *bien cher*, hélas! si je puis. Mon mari a eu l'heureuse idée d'ensemencer l'été dernier une partie des terres dont les récoltes avaient été ravagées par le passage et le séjour des troupes, soit en maïs, soit en sarrasin, et heureusement les chaleurs un peu fortes de l'année ont été favorables à la culture du maïs; il a très-bien réussi, et nous en avons récolté quelques hectolitres; c'est une richesse dont je ne saurai peut-être que faire, car, dans notre pays, les habitants n'ont pas l'habitude d'en manger, comme ceux de la Bourgogne et du sud-ouest de la France. Enfin, ma vieille amie, pourriez-vous m'indiquer un moyen lucratif d'en tirer parti? Aujourd'hui je ne songe qu'au lucre : il faut vivre, vivre de notre travail, et nous devons remercier Dieu de ce qu'il nous a laissé les ressources nécessaires pour faciliter ce travail.

Notre sarrasin, favorisé par les pluies de septembre, nous a donné une abondante récolte; c'est une bonne fortune pour mes volailles.

J'oubliais de vous parler d'une aventure qui m'a procuré l'avantage de faire la connaissance d'une nouvelle espèce de canard. Voici l'histoire.

Figurez-vous qu'on m'avait donné un superbe canard de Barbarie, appelé aussi canard musqué. Sa tête, richement ornée de beaux caroncules du plus beau rouge, faisait mon admiration; mais, étant seul de son espèce dans ma basse-cour, le pauvre animal avait l'air triste; il restait à l'écart, et ne paraissait pas en bons termes avec mes autres canards, de race normande. Je me dépitais de voir cette froideur entre gens qui me paraissaient faits pour s'entendre. Mais voilà qu'un certain jour, au printemps, un des amis de mon mari, qui ne l'avait pas vu depuis la guerre, entre en galopant dans notre cour. Il était monté sur un fougueux cheval prussien, butin de guerre; mais ce vilain animal, d'un coup de pied, envoie dans l'autre monde mon beau canard normand. J'étais au désespoir, et mes canes éplorées poussaient des *can, can, can*, lamentables. Mais que vois-je quelques jours après? mon canard de Barbarie, si triste et si solitaire ordinairement, fort empressé autour de mes canes, qui paraissaient recevoir ses hommages avec une extrême bienveillance, et je vis clairement que ces infidèles avaient déjà oublié le malheur que leur avait causé la Prusse.

Bref, et pour terminer, je vous dirai que j'ai mis des œufs de mes canes à couver, et que j'ai obtenu de très-jolis canetons, tous de couleur uniforme et brunâtre. Les voilà adultes, et je n'ai pas pu reconnaître parmi eux ni les femelles ni les mâles; aucun ne porte à la queue ces deux jolies plumes bouclées, ni ces belles couleurs changeantes qui distinguent les canards mâles : ils sont tous pareils. J'en ai mis un dernièrement à la broche; il était gras, et nous a paru excellent. Mon mari m'a dit que ce n'était pas une variété nouvelle, mais des métis participant

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

de la race de Barbarie et de la race ordinaire. Ils sont bons et beaux; il me reste à en tirer le meilleur parti possible. J'en ai encore dix. Dites-moi, chère amie, la manière la plus profitable de les engraisser.

Nous voilà arrivés au moment des semailles d'automne. Auguste prend part aux travaux de Mathurin. Il parlait toujours de l'art de cultiver la terre lorsqu'il ne prévoyait pas que notre existence en dépendrait; aujourd'hui, il met la main à l'œuvre, et j'espère, chère Madame, que nous pourrons dire avec Virgile :

Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur!

Auguste, qui manque de l'expérience que vous possédez, chère Madame, veut vous écrire pour vous demander des conseils sur l'assolement qu'il doit adopter dans sa nouvelle culture, ne voulant pas suivre la routine de notre père Mathurin; vous voyez que je me familiarise avec ces grands mots de la science agricole, et que je me lance dans la pratique. Mais, adieu, bien chère vieille amie; pensez que vos enseignements nous sont plus utiles que jamais. Ne les épargnez pas; vous trouverez en nous des disciples dociles. L. A. D.

La suite à une autre livraison.

LE SON.

Dans les hautes latitudes du nord, en Sibérie, par exemple, le son se propage avec une puissance remarquable. A vingt kilomètres de distance, on entend très-distinctement les aboiements d'un chien, le frottement de la neige sous les longs traîneaux, le choc des cornes de rennes entre elles ou contre le bois de l'attelage.

ANOBLISSEMENT DES ANCÊTRES EN CHINE.

L'âge est en Chine l'objet d'une vénération qu'on ne retrouve nulle part avec la même intensité. « Honorez comme votre père celui qui a le double de votre âge, dit le *Li-ki*, et comme votre frère aîné celui qui a dix ans de plus que vous. » Dans leur politesse si cérémonieuse, si raffinée, les Chinois ont encore exagéré ces rites. Ils ne se contentent pas de donner ce titre de *lao-yé* (vénérable père) à une personne qu'ils traitent avec considération; ils l'emploient souvent avec une personne moins âgée qu'eux de moitié.

Le fils doit illustrer son nom et s'immortaliser afin que la gloire en rejaillisse sur les parents. A l'inverse de ce qui se passe chez nous, les ascendants sont anoblis en raison des vertus et des exploits de leur postérité. A la sollicitation de son premier ministre, fils de *Chouane-tsée*, le prince tributaire de *Oueï* rendit le décret suivant : « Une famine ravageait le royaume de Oueï, et ton père a donné du riz à ceux qui en manquaient : quelle bienfaisance! Le royaume de Oueï était au bord de l'abîme, et ton père, au péril de ses jours, l'a empêché d'y tomber : quelle fidélité! L'administration du royaume fut confiée à ton père; il maintint la paix et la bonne intelligence avec les États voisins, en même temps qu'il soutint les droits de ma couronne : quelle sagesse! Aussi je lui accorde un titre de noblesse, et que ce titre soit le Bienfaisant, le Fidèle et le Sage (*Tchine-Ouene-Oueï*). » Or, quel était l'auteur de toutes ces grandes choses? Le ministre même auquel le décret impérial était adressé; c'est lui qui s'était montré bienfaisant, fidèle et sage. L'honneur en remontait à son père, comme en Europe il eût passé à ses descendants. « C'est que, dit le *Li-ki*, on se persuade facilement que le père et la mère d'un fils vertueux ont été vertueux eux-mêmes. » (1)

EXPLICATION DE QUELQUES ABRÉVIATIONS

DANS LES LETTRES ET PAPIERS DES NÉGOCIANTS.

« Le temps est de l'argent », disent les commerçants : aussi, en écrivant, abrégent-ils beaucoup de mots d'après des conventions déjà très-anciennes, voici quelques-unes de ces abréviations.

A t. = à temps, à terme.
Av. d. p. = avoir du poids.
Ble = balle de marchandise.
Bl = baril.
Bard = brouillard (livre).
Bt = brut.
Bb = billet de banque.
Cme = centime.
Ctre = centimètre.
Cs = cents.
Cpt = comptant.
Crt = courant.
Cte — compte.
C. éch. = courte échéance.
M/, s/, l/, n/, v/ ct = mon, son, leur, notre, votre compte.
Ct ct = compte courant.
Ct nau = compte nouveau.
Cop. = copeck russe.
Crt de Pr. = courant de Prusse.
Cat = carat.
Dt = doit.
Dvent = doivent.
Dr = dollar.
D. = denier anglais.
Duc. = ducat.
Ens. = ensemble.
Espl = espagnol.
Fl. = florin.
Fr° = franco.
Fr. d'or = friedrich d'or.
Gr. = groschen.
Gme — gramme.
Jl = journal.
M° = medio, ou au milieu du mois.
Mct, mb = marc courant, marc de banque.
M. c., p. c. = mètre cube, pied cube.
Mses gles = marchandises générales.
M^me = millième du titre.
N/ v., n/ p. = notre ville, notre place.
Nt = net.
P. a. = par an.
0/0 = pour cent.
0/00 = pour mille.
Pa = prima, ou première.
P. pap., p. arg. = piastre papier, piastre argent.
Pf. = pfennig.
Ple = pistole.
Pl. ou m. = plus ou moins.
Pn = prochain.
P. et p. = profits et pertes.
Ql, qx = quintal, quintaux.
Rl, rx — réal, réaux.
Rle s., s. r. = rouble russe.
Rs = reis du Brésil.
Rse = remise.
Rle = rixdale.
S., sch., schill. = schilling.
Sgr = silbergroschen.
Sopta = sopra tara.
Sa = secunda, ou seconde de change.
S. = setier, stère.
Svt = suivant.
Tl = total.
Tre = tare.
Th. = thaler.
Th. crt de Pr. = thaler courant de Prusse.
Tte et Rse = Traite et remise.
Tx = tonneaux.
Uce = usance.
Ult° = ultimo, ou fin courant.
U. r. = ut retro, ou comme d'autre part.
U. S. = ut supra, comme ci-dessus.

LES ÉCREVISSES.

L'écrevisse, quoiqu'elle habite tous les ruisseaux, toutes les rivières et la plupart des fleuves de l'Europe, et qu'elle soit, par conséquent, un des animaux les plus répandus autour de nous, est assez peu connue, et, jusqu'à ces derniers temps, son histoire laissait un assez grand nombre de points obscurs, quand un observateur d'une patience à toute épreuve, M. Chantran, a repris l'histoire de l'animal depuis l'œuf, *ab ovo*.

Et d'abord, existe-t-il plusieurs espèces d'écrevisses? Nous en avons reconnu, en France, au moins trois, sinon quatre. En premier lieu, l'écrevisse commune, complétement brun-verdâtre; ensuite, l'écrevisse à pattes rouges, celle que nous figurons ici, c'est aussi celle qui passe pour la plus délicate; vient après l'écrevisse à pattes bleues, ou écrevisse de la Meuse; et enfin, une toute petite écrevisse des eaux siliceuses des montagnes, espèce dont la carapace diffère par sa composition chimique. Toutes ces espèces ou variétés ont les mêmes mœurs.

(1) *Les Ouvriers des deux mondes*; publié par la Société internationale des études pratiques d'économie sociale; t. IV.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

On distingue facilement l'écrevisse mâle (fig. 1) de l'écrevisse femelle (fig. 2) : l'une et l'autre ont le même nombre de pattes ; une paire de pinces, plus fortes chez le mâle que chez la femelle ; quatre paires de vraies pattes, puis, sous la queue, quatre paires de fausses pattes ; celles du mâle sont plus longues et remontent plus haut que celles de la femelle ; elles arrivent à la naissance de la deuxième paire de vraies pattes. En outre, le mâle a le thorax plus fort et la queue moins profonde, à bords dentelés moins relevés, car il n'a pas, comme la femelle, à y placer des œufs.

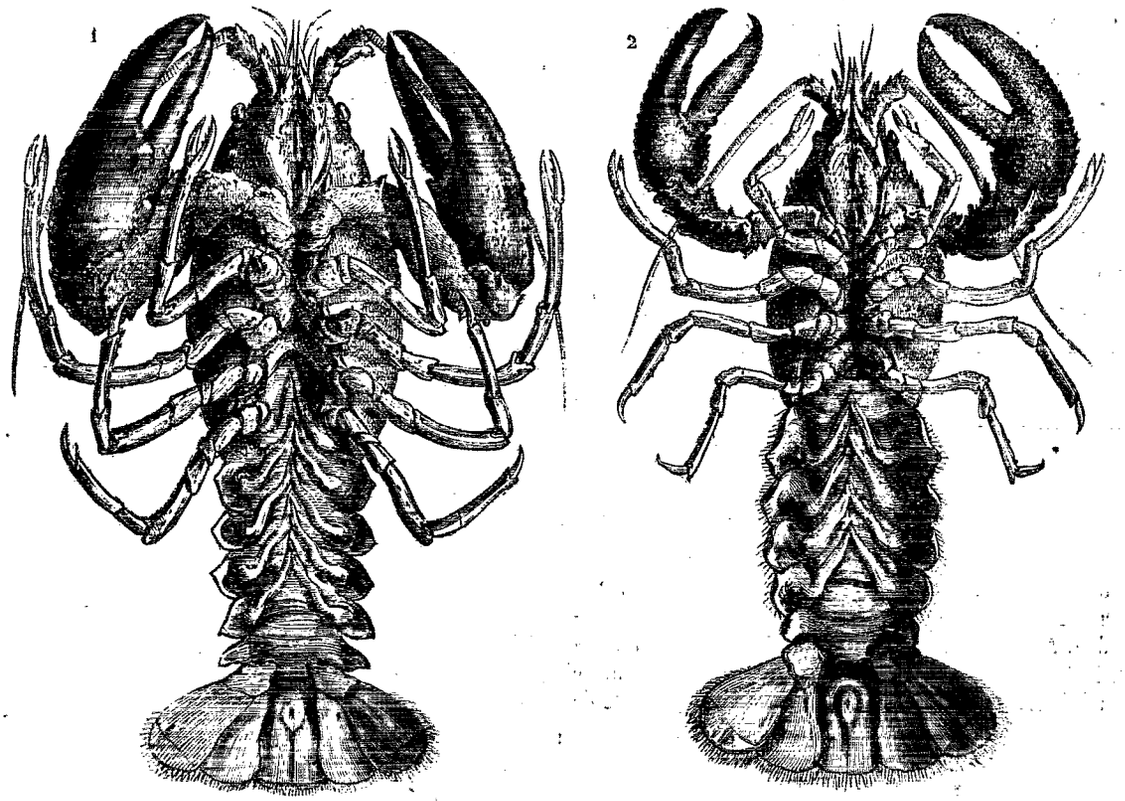


Fig. 1 et 2. — Écrevisses mâle et femelle. — Dessin de Mesnel.

En décembre, ou au plus tard en janvier, on aperçoit sur la femelle trois taches blanches : une entre la première et la deuxième paire de pattes, sur la poitrine ; les deux autres en forme de virgule sur chacune des lamelles externes de la queue. C'est le signe qu'elle va bientôt pondre. Le moment venu, elle se choisit une place au fond de l'eau, se couche sur le dos, ramenant sa queue vers ses pattes, mais l'en tenant cependant un peu éloignée ; puis elle sécrète une abondante liqueur visqueuse (fig. 3) qui remplit cette espèce de nid et en déborde, liqueur qui servira bientôt à coller les œufs pondus après les fausses pattes que nous avons indiquées. Ces œufs demeureront ainsi tout le temps que la mère les couvera (fig. 4), c'est-à-dire environ six mois, car l éclosion n'aura lieu qu'en mai, juin ou juillet. La température exerce sur le temps d'incubation des œufs une grande influence, de même que sur les œufs des pois-

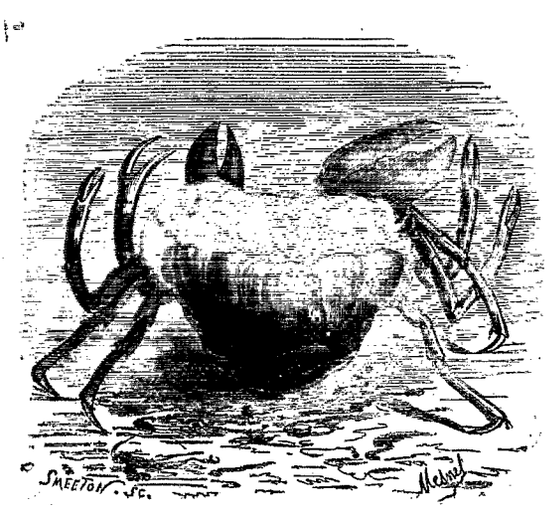


Fig. 3. — Femelle formant la chambre.

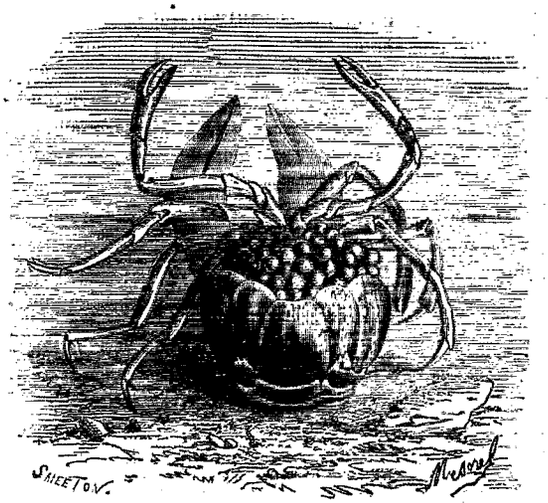


Fig. 4. — Femelle après la ponte.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

sons; mais pendant cette longue gestation, la mère ne cesse de prendre soin du précieux fardeau qu'elle porte partout avec elle. Elle le *ventile* dans l'eau (je ne trouve pas de meilleure expression); c'est-à-dire qu'elle empêche les dépôts vaseux de se former entre ces œufs en grappe si serrée; elle y fait arriver, par le mouvement de l'eau, l'air que celle-ci contient et qui est certainement nécessaire à la vie des embryons. C'est pendant ce temps, dit-on, que l'œuf grossit. Nous n'affirmons pas le fait, mais la membrane qui forme la coquille paraît assez élastique pour se prêter, sans déchirement, à une certaine extension.

Enfin les petits brisent la coquille membraneuse qui les retenait captifs. A ce moment ils sont tous attachés à la mère par un filament spécial, qui les retient pendant dix

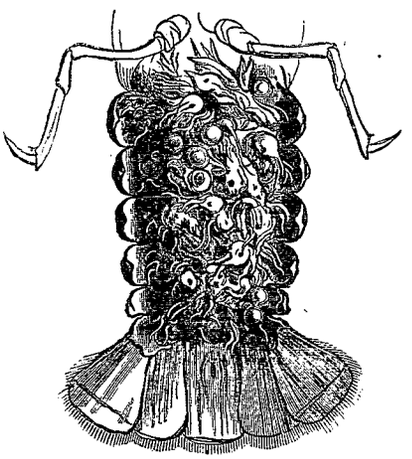


Fig. 5. — Attache des petits.

jours sous la queue qui les a couvés (fig. 5). C'est alors que la première mue a lieu. Elle s'effectue, comme on voit, sous la queue même de la femelle, et si l'un des jeunes se détache prématurément, il meurt, tandis qu'après la mue tous abandonnent leur mère et nagent aux environs, revenant cependant au giron maternel pendant une vingtaine de jours, après lesquels la dissémination se fait; dès lors les petits vivent indépendants.

Nous venons de prononcer le mot *mue* tout à l'heure, il faut en expliquer le sens, car la mue est une des phases les plus curieuses et en même temps les plus critiques de la vie des crustacés. Les crustacés sont des animaux dont le squelette est extérieur et continu au lieu d'être intérieur et formé de nombreuses pièces de charpente ajustées les unes aux autres, comme chez les vertébrés. Ce squelette extérieur offre encore ceci de remarquable, qu'il est *sué* par l'animal, lequel possède pour cela un appareil spécial, mais encore bien peu connu, et sait en préparer les matériaux en les accumulant sous forme de deux petites pastilles, appelées *yeux d'écrevisse*, tout près de son estomac.

Comment peuvent grandir des membres et un corps enveloppés d'une carapace dure, pierreuse, et par suite inextensible, assez semblable à l'armure des preux du moyen âge? D'une seule façon : en se débarrassant de l'enveloppe trop petite et en se hâtant d'en suer une nouvelle pour la remplacer. C'est ce que font les crustacés. Quand ils se sentent à l'étroit dans leur habit, ils le quittent. Leurs organes, tout à coup au large, croissent en quelques heures; alors la paroi cutanée fait son office, la carapace se reforme, et en voilà pour un an. Mais que de dangers pendant cette période, quelque courte qu'elle soit, où l'animal demeure ainsi désarmé et offre une proie si facile aux pinces encore non dépouillées de ses voisins, à la dent des poissons voraces, aux embûches de tout ennemi rôdant au fond des eaux! C'est pourquoi, quand il s'agit de muer, les crustacés se cachent dans les retraites les plus profondes, et n'en sortent que lorsque leur carapace est refaite, aussi dure, aussi complète qu'auparavant.

Et voici comment est assurée la conservation de cette espèce utile chargée d'absorber tous les cadavres qu'entraînent les eaux et de mettre un frein à la multiplication des mollusques qui, sans cela, couvriraient la terre et en dévo-



Fig. 6. Écrevisse naissante.

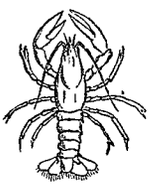


Fig. 7. 5e mue (cent jours).

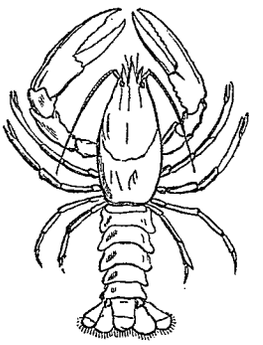


Fig. 8. — 8e mue (un an).

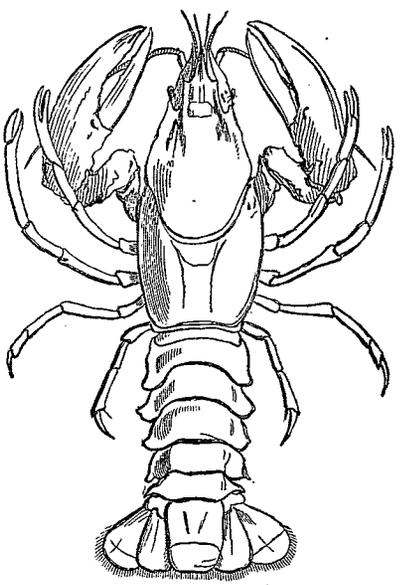


Fig. 9. — 15e mue (deux ans).

reraient toutes les productions. Il était indispensable que l'animal arrivât vite à se suffire et à se défendre, par conséquent que son enfance et sa période de faiblesse fussent courtes. Aussi voyons-nous l'écrevisse naissante (fig. 6) croître avec une rapidité surprenante, et muer cinq fois dans les quatre-vingt-dix ou cent jours (fig. 7) qui correspondent aux mois de juillet, août et septembre.

Arrive l'hiver; la vie semble engourdie, suspendue, chez ces animaux : plus de mues jusqu'au mois du renouveau. A partir de mai, une mue par mois, ce qui complète huit changements de carapace pour la première année (fig. 8). Mais déjà l'écrevisse a acquis une certaine taille; elle peut se suffire à elle-même, aussi les mues se ralentissent-elles. Pendant la seconde année elle ne changera que cinq fois de carapace (fig. 9); mais, à cette époque, elle aura déjà soixante-huit millimètres de longueur. Dans la troisième année, on n'observe plus que deux mues : l'une en juillet, l'autre en septembre; puis, à partir de la quatrième année, les écrevisses sont adultes et leur mue deviendra simplement annuelle pour les femelles qui ont à

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

couver leurs œufs pendant six mois et les quitteraient avec leur carapace si elles en changeaient. Les mâles seuls continuent à muer deux fois, ce qui explique leur taille plus grande au même âge que celle des femelles.

Quand l'animal sent le besoin de changer de test, il sécrète, en dessous de sa carapace, une sorte de liqueur gélatineuse qui facilite sans doute le glissement, et, en même temps, en détache parfaitement la peau intérieure. Alors il se couche sur le flanc, et avec sa tête et son dos, par des mouvements alternatifs, il soulève son corselet, qui fait bascule (fig. 11) comme un couvercle sur sa charnière; puis, quand il a presque complétement dégagé la partie antérieure de son corps, dit M. Chantran, il se sépare entièrement de la vieille carapace par un brusque mouvement de sa partie postérieure. Ce travail dure environ dix minutes.

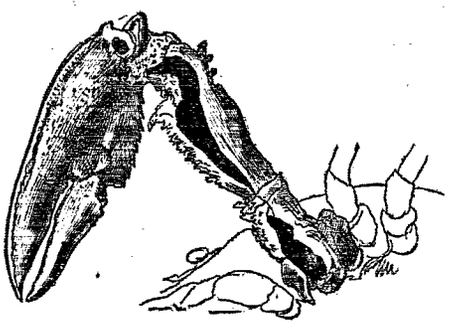


Fig. 10. — Fente de la pince.

Comment parvenir à sortir les puissants muscles des pinces par l'étranglement qui en constitue l'articulation? C'est ici que la prévoyance de la nature paraît vraiment admirable. L'avant-bras se fend dans toute sa longueur (fig. 10), la fente gagne vers la pince, et celle-ci sort,

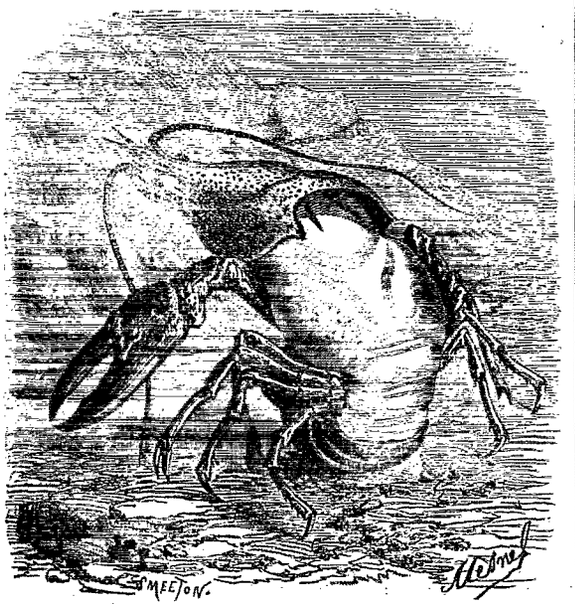


Fig. 11. — Écrevisse muant.

nue il est vrai, mais bientôt refaite, car douze heures après l'opération la patte est assez forte déjà pour pincer fortement, et vingt-quatre heures après elle est complétement durcie! Quant aux parois de l'enveloppe générale, elles restent plus longtemps faibles et flexibles; cependant, en quarante-huit heures elles ont acquis toute la consistance de l'ancienne carapace.

Les écrevisses (hélas! à peu près comme les hommes) se mangent les unes les autres, les plus fortes dévorent les plus faibles, ou en emportent des morceaux. Dès la naissance, le massacre commence : après avoir dévoré les pellicules de l'œuf qui les a contenus, les jeunes mangent leurs frères boiteux, faibles ou manchots; de sorte que chez la gent écrevisse, tout comme à Sparte, on ne garde dans la république que des citoyens bien constitués et aptes au combat de la vie. Les antennes repoussent pendant le temps qui sépare une mue de la suivante : cette rapidité était nécessaire, car l'antenne est un organe du toucher de premier ordre. Pour que les autres membres, grosses pinces, pattes vraies, fausses pattes, lamelles de la queue, se régénèrent, trois mues sont nécessaires. Pendant la première année de leur existence, il suffit de soixante-dix jours pour régénérer un membre perdu (fig. 12). D'après ce que nous avons dit des mues, on peut calculer qu'il faut à la femelle adulte trois ou quatre ans pour se refaire un membre, et un an et demi au mâle.

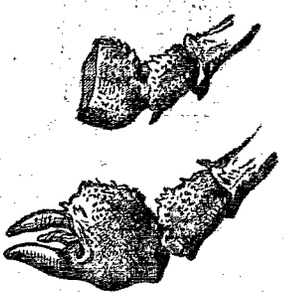


Fig. 12. — Patte repoussant.

Saisissons l'occasion qui se présente de démentir encore une fois le proverbe d'après lequel l'écrevisse marcherait à reculons. Rien n'est plus faux : l'écrevisse, ainsi que la plupart des autres crustacés, marche en avant, quelquefois de côté, obliquant à droite ou à gauche selon qu'elle le veut, parce que le mode d'articulation de ses huit pattes agissantes se prête à ce mouvement; mais elle fuit en arrière. Or, le mécanisme de la fuite est chez elle tout autre que celui de la marche : pour fuir, l'écrevisse nage; c'est au moyen de sa queue, rame puissante, qu'elle nage et fuit. Mais cette queue, par sa forme, n'a qu'un mouvement à exécuter : se refermer brusquement sur elle-même, en dessous de l'animal, par conséquent frapper l'eau d'arrière en avant; par là elle imprime nécessairement au corps un mouvement inverse, c'est-à-dire d'avant en arrière : donc l'écrevisse recule seulement quand elle nage, c'est-à-dire quand elle fuit. Mais voyez-la s'agiter au fond de l'eau, attaquer son semblable, etc., elle marche en avant comme les autres animaux.

L'AUTEUR DE *LAZARILLE DE TORMES*

HISTORIEN ET ORIENTALISTE.

Il n'est personne qui ne se rappelle quelque circonstance joyeuse de ce roman picaresque, qu'on nommait simplement au seizième siècle *le Lazarille;* on ne sait pas d'une manière aussi générale que cet amusant petit roman, dans lequel on a voulu voir à tort l'origine de Gil-Blas, était l'œuvre de jeunesse d'un très-grand seigneur de la cour de Charles-Quint.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Diego Furtado de Mendoza, cinquième fils du comte de Tendilla, appartenait à l'une des familles les plus illustres de l'Espagne. Nommé ambassadeur près la république de Venise en 1538, ce fut lui qui fut chargé de représenter l'empereur au concile de Trente. Puis il passa à Rome en 1547; il y demeura comme ministre plénipotentiaire durant six ans; interprète de la politique menaçante de Charles-Quint, il était redouté du pape, et remplissait, pour ainsi dire, les fonctions de vice-roi de l'Italie dans la ville éternelle.

Sous Philippe II il retourna en Espagne, mais il fut mal à la cour; il la fréquentait peu; une circonstance fortuite, née de l'irritabilité de son caractère, l'en éloigna bientôt tout à fait, et le voua pour le reste de sa vie aux études sérieuses. En dépit de ses soixante-quatre ans révolus, il n'avait rien perdu du feu bouillant de sa jeunesse. Il eut dans le palais même une altercation avec un courtisan, et l'on affirme que celui-ci ayant voulu le frapper de sa dague, il la lui arracha violemment des mains et jeta par la fenêtre celui qui l'avait ainsi menacé.

Un de ses biographes affirme que Philippe II regarda cet acte comme une offense personnelle, et l'exila à tout jamais de la cour. Dès lors, l'auteur de *Lazarille* se voua plus que jamais aux études sérieuses. Retiré à Grenade, il y écrivit, de 1568 à 1570, son beau livre sur la Rébellion des Mores. Il rassembla alors une admirable bibliothèque, non-seulement des livres qu'il avait réunis en Grèce et en Italie, mais de tous les manuscrits arabes qu'il put acquérir dans Grenade. Il en fit un don généreux à la Bibliothèque de l'Escurial, et ces volumes précieux sont aujourd'hui encore l'ornement d'une collection peut-être unique en Europe. Philippe II se désista enfin de sa rigueur, et Mendoza vint mourir à Madrid en 1575.

DIEU.

La parole de Dieu est un acte, et le monde est son discours. PORPHYRE.

L'ENGADINE ET SES PATISSIERS.

L'Engadine est une vallée suisse située dans le canton des Grisons, et peuplée seulement de quelques milliers d'habitants, si resserrés au milieu de leurs montagnes que le nombre n'en saurait être augmenté. De tous les lieux peuplés de ce globe, on ne connaît de plus élevé que Quito et quelques autres villes des Cordillères; mais nul point habité de l'Europe ne se trouve à une telle hauteur. Le plus haut village de l'Engadine, Cresta, est à six mille cinq cents pieds au-dessus de la mer. La neige y tombe chaque année durant sept mois, et cette vallée entourée de glaciers est un des coins les plus froids de l'Europe. L'hiver y dure neuf mois, avec des gelées qui presque constamment dépassent 20 degrés et quelquefois atteignent 40.

Mais ce qui rend ce climat véritablement terrible, c'est que tout à coup, en juillet, l'été éclate avec une soudaineté et une violence inouïes. Des mers, des lacs et des montagnes de glace en un instant se fondent. Tout craque, se brise et s'écroule. M. Michelet a décrit admirablement ce spectacle dans son volume intitulé *la Montagne*.

A peine a-t-on le temps de semer et de récolter un peu d'orge; toute autre céréale est impossible en un si court et si brûlant été. Quelques fleurs locales et quelques légumes dans de jolis jardins qui entourent les maisons, voilà toute la culture. Les habitants sont ou chasseurs de chamois, ou pâtissiers.

Pâtissiers! quoi de plus naturel? Le feu, dans ce pays glacial, n'est-il pas le meilleur ami de l'homme? En quel pays l'art du feu put-il jamais mieux se développer? Où put-on mieux apprendre à entretenir, diriger, maîtriser la flamme? En ces neuf mois de retraite devant le foyer, comment n'eût-on pas mieux qu'en tout autre pays, aimé, étudié, pratiqué, perfectionné l'art des gâteaux, des tartes et pâtés?

C'est, en effet, de là qu'émigrent chaque année les jeunes pâtissiers, qui s'en vont exercer en Italie et en France l'industrie dans laquelle ils excellent. C'est de là que s'est répandue en tant de lieux la tribu des Saratz, les premiers pâtissiers du monde. L'un d'eux, rentré aujourd'hui dans son pays, en est devenu le premier magistrat.

Voyez comme tout s'enchaîne : l'impossibilité pour l'Engadine d'augmenter le nombre de ses habitants fait que l'émigration est la loi du pays; le froid, d'autre part, prédispose sa population aux arts de la pâtisserie. Or, la pâtisserie ne réussit pas également bien dans tous les climats; pour certains gâteaux délicats, la crème la plus exquise est indispensable. Eh bien, la bonne crème ne se trouve pas partout. Voilà donc que la pâtisserie ne sera vraiment prospère qu'aux pays de bons pâturages. Et ceci m'explique, à moi Normand, comment la Normandie est devenue la terre classique des friandises : tartes et mirlitons n'eurent jamais que là leur délicatesse, leur légèreté savoureuse et parfumée. Aussi est-ce à Rouen que se sont établis les plus célèbres pâtissiers de l'Engadine; c'est là que s'est illustrée, que s'est enrichie la tribu des Saratz. Et voilà comme les lieux les plus éloignés, les plus différents, les plus indépendants l'un de l'autre en apparence, sont quelquefois reliés par des circonstances que d'abord on n'eût pas soupçonnées.

M. Michelet, qui visitait l'Engadine il y a quelques années, eut la bonne fortune d'y avoir pour guide M. le président Saratz, qui fit lui-même au célèbre historien les honneurs du pays avec une bonne grâce et une amabilité parfaites. Il donna au visiteur toutes sortes de détails sur la contrée, sur son passé, sur son avenir probable. M. Michelet n'a pas manqué de consigner tout cela dans son livre de *la Montagne;* écoutez en quels termes il parle de Samaden, le principal village de la haute Engadine, composé d'environ quatre cents maisons :

« Samaden a la poste centrale, les tribunaux et les écoles. Tout est très-bien bâti. Nombre de maisons honorables ont au dehors de somptueux perrons avec de belles rampes en fer et en cuivre, de jolies grilles (souvent de l'autre siècle). On dirait des hôtels. C'est cependant à tort que les livres, les guides, disent que ce sont des maisons riches; l'opulence y est rare. Ce que vous admirez, c'est une aisance lentement et honorablement gagnée, les fruits de la sagesse et de l'économie. Dans une émigration de vingt ans aux grandes villes, par la sobriété constante et les privations soutenues au milieu des plaisirs et des folies du luxe, on gagne et on rapporte cinquante ou soixante mille francs. On achète une prairie qui coûte cher, donne peu. On bâtit une bonne maison, et il la faut très-bonne en ce pays de rude hiver. Là on s'enferme, on se repose. Quelques fleurs élevées à grand'peine y sont le seul amusement.

» Tout cela est digne et touchant. Le sérieux, le soin extrême qu'on trouve en toute chose, impose en ces lieux si petits... Samaden a la gravité des beaux villages de Hollande, avec moins de richesse et une simplicité qui m'alla fort. Sur le temple, je lus, dans la belle langue romane, ce mot très-convenable de l'homme qui a réussi, conquis par ses efforts une position honorable : *A Dio sulet onor ed gloria.* »

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Plus loin, passant à la pâtisserie qu'exercent avec tant d'habileté en Italie et en France, à Rouen surtout, les habitants de l'Engadine, M. Michelet ajoute :

« Rien de plus compliqué que les arts de la pâte. Rien qui se règle moins, qui s'apprenne moins. Il faut être *né*. Tout est don de la mère Nature. Heureux instinct, divination d'un effet incertain qui dépend d'un agent si peu fixe, le feu ! Il y faut un tact étonnant, une main sûre, qui n'hésite pas trop, mais qui s'arrête à temps et dans une mesure excellente ; un rien de plus, de moins, tout est perdu. Ce point si étroit et si juste exige une décision, un éclair de bon sens, d'adresse, qu'on n'a guère hors de France. La montre de l'Allemand retarde et celle de l'Italien avance ; ils sont en deçà, au delà. Nos Gaulois d'Engadine eurent tout à fait ce don français.

« Mais moins cet art s'enseigne, plus l'initiation est rude. Le maître, à tel moment, a les incertitudes, les craintes, les emportements (si l'on peut comparer) de Benvenuto Cellini dans la scène fameuse de la fonte où il crut tout désespéré. Malheur à l'apprenti en ces moments ! On tremble pour l'enfant qui regarde et qui n'en peut mais. »

Ce ne sont pas seulement les apprentis pâtissiers de l'Engadine qui sont exposés à ces moments d'humeur pour des gâteaux trop chauffés ou mal cuits. Une excellente paysanne, en Normandie, au pays de Caux, vraie patrie de *nouroles*, *galettes* et *bourdins*, avait fait pour la Saint-Gilles, fête de son village, une fournée de *galuchons* et de *pâtés à la viande*. Elle devait régaler tout un clan de parents et d'amis, et l'espoir du festin était tout entier dans le four. Mais figurez-vous, si vous pouvez, ce spectacle : au *moment* solennel, elle s'aperçoit que tout est perdu ; les pâtés ont fait explosion et se sont répandus sur les galuchons, les galuchons se sont collés au four... Notre Cauchoise, dans son désespoir, armée de sa pelle, se retourne vers sa fille debout derrière elle et s'écrie : *Ne ris pas, je t'enfournerais !* Sa fille n'était pourtant plus une petite fille : elle était mariée.

Je crus voir se renouveler l'aventure de Vatel. Ce ne fut pas la marée, ce fut la pâtisserie, ô misère ! qui fit défaut cette fois-là au dîner de la Saint-Gilles.

Mais revenons à l'Engadine et disons, pour terminer, qu'il y a là, au milieu de la glace et des neiges, des pâtissiers patriarches qui, bien enfermés, en famille, au rayonnement d'un foyer tranquille, méditatif et honnête, savent trouver deux choses qui rarement se séparent, c'est-à-dire sagesse et bonheur.

ORIGINE

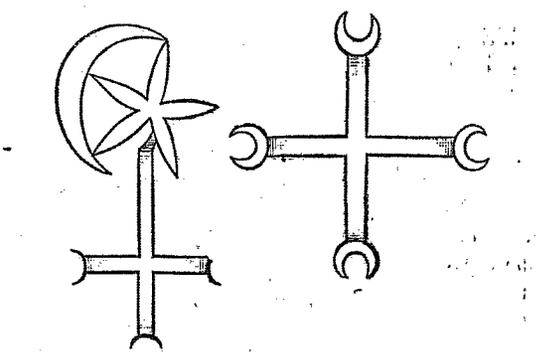
DE LA DÉNOMINATION DE TOMBEAU DE LA CHRÉTIENNE, DONNÉE AU TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE.

Voy. p. 39, et les Tables du t. XXXIX, 1871.

Lorsque les Arabes pénétrèrent dans la région où s'élève le tombeau des rois de Mauritanie, vers le neuvième siècle de notre ère, ils se mirent facilement en rapport, à cause de la similitude des langues, avec les colons de race punique qui occupaient alors plus particulièrement la région maritime de la Mauritanie. Pour ces colons, le grand monument était encore ce que la tradition l'avait fait avec raison, *Koubr Roumîia* (la tombe royale). Les Arabes acceptèrent avec d'autant plus de facilité cette dénomination qu'elle avait pour eux un sens bien déterminé, quoiqu'il ne fût plus aussi exact. En effet, n'établissant pas de distinction entre les différentes classes de la population du pays, tous les individus de race européenne qui peuplaient la Mauritanie n'étaient pour eux que des gens de Roum (Rome), des Romains, et par *Kobr Roumîia* ils entendirent naturellement une *tombe romaine ;* c'est encore une signification rigoureuse de ces deux mots au point de vue grammatical. Plus tard, les esclaves chrétiens d'Alger, soit par ignorance, soit pour donner aux musulmans une haute idée des peuples chrétiens auxquels ils appartenaient et qui occupaient jadis les pays conquis par les Turcs, traduisirent *Kobr Roumîia* par *tombeau de la Chrétienne*. On a d'ailleurs essayé d'appuyer cette appellation sur l'histoire. Une vague tradition, qui avait cours depuis plusieurs siècles dans le nord de l'Afrique, disait que la fille du comte Jullien, gouverneur de Tanger, ayant été indignement outragée par le roi Roderik, le comte, pour se venger, livra aux Arabes l'entrée de l'Espagne, en même temps que sa fille s'éloignait et allait mourir aux environs de Césarée (Cherchel) ; le corps de la Chrétienne fut, dit-on, déposé dans le tombeau des rois de Mauritanie, qui d'après cela prit le nom sous lequel il a été connu depuis. Mais ce récit n'est confirmé par aucun document réellement historique, et, en définitive, la nouvelle dénomination ne repose que sur une interprétation vicieuse de son nom arabe.

LA CROIX UNIE AU CROISSANT.

La croix unie au croissant forme sans contredit un symbole bien étrange. Cependant il fut adopté au dix-septième siècle, avec variations, par un grand nombre de cités et d'importantes forteresses du Danube, alors placées sous l'autorité ou la protection du sultan. Cette particularité a échappé à la plupart des voyageurs. Un Anglais, dont le nom est presque oublié, est le premier, croyons-nous, qui ait pris note de ces signes singuliers. Edward Brown allait de Vienne à Larisse, en Thessalie ; chemin faisant, il remarqua l'esprit de tolérance dont la Turquie d'Europe était alors animée à l'égard des populations chrétiennes soumises à la loi de l'islam ; il ne put pas constater si le nombre des chrétiens qui peuplaient ces régions était considérable ; mais il acquit la certitude que dans les grandes



Croix lunées.

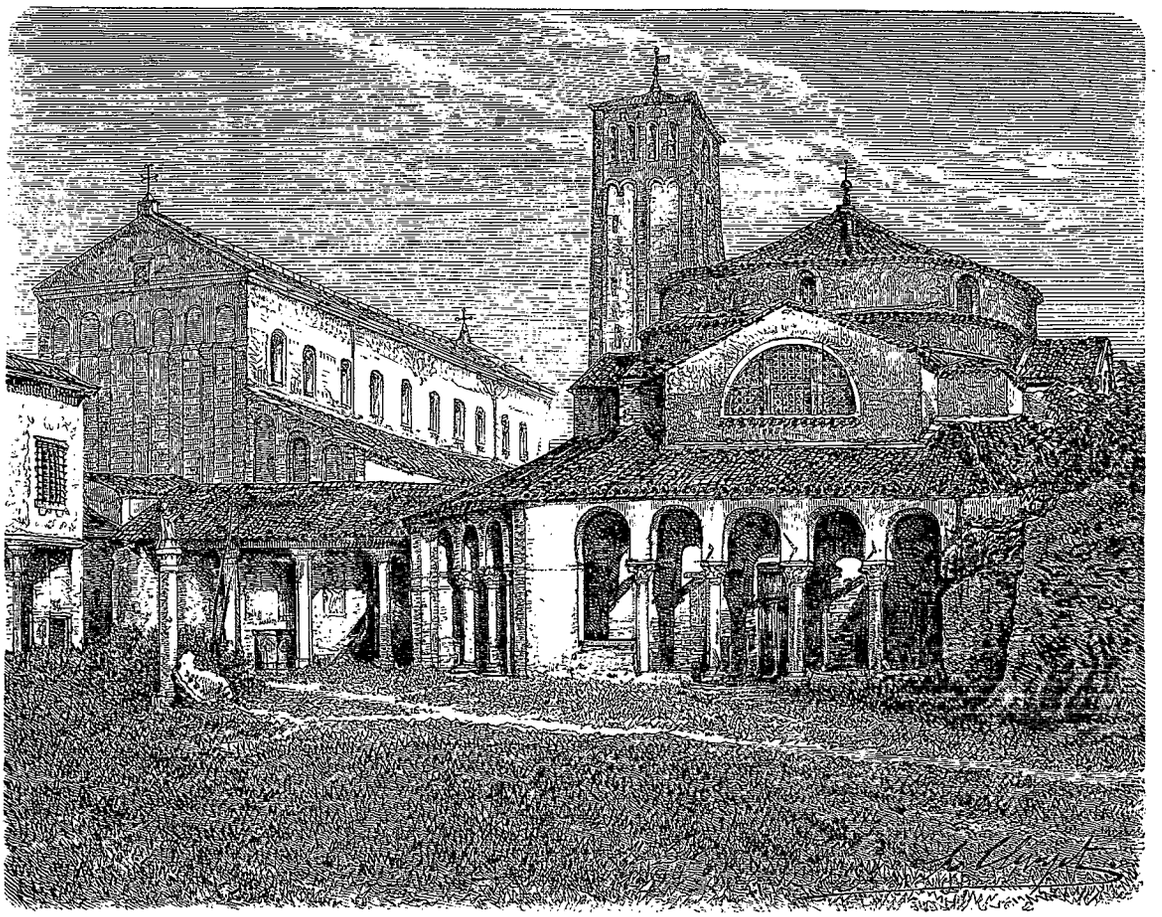
villes où résidaient des troupes appartenant à l'église grecque, les soldats supportaient fort patiemment le joug musulman. Il pensait (mais le temps n'a point confirmé cette supposition) que les peuples de la communion latine, s'ils se présentaient pour opérer la délivrance de leurs frères chrétiens, exciteraient peu d'enthousiasme. Partout il vit sur les églises de la Hongrie le symbole que nous reproduisons. Il ajoute même qu'au sommet de Saint-Étienne, l'église principale de Vienne, le croissant et l'étoile adhéraient aussi à la croix [1].

[1] *A Brief account of some travels in divers parts of Europa.* Londres, 1865, in-fol., fig.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LES ÉGLISES DE TORCELLO.

Voy. p. 57.



Santa-Fosca et l'ancienne basilique de Torcello. — Dessin de H. Clerget.

La petite île de Torcello renferme des monuments bien dignes de la visite des archéologues. Il n'y en a pas de plus intéressants dans tout l'archipel vénitien. Les grands architectes Scarpagnino et Sansovino ne dédaignèrent pas de venir étudier ses deux églises : sa cathédrale, dédiée à la sainte Vierge, et Santa-Fosca, dont on retrouve comme un reflet sur plus d'un édifice de Venise.

La cathédrale, où le Dôme, bâtie au septième siècle avec les matériaux provenant des ruines de la ville d'Altino, détruite par Attila, fut reconstruite au commencement du onzième, dans de plus grandes proportions, par l'évêque Orso Orseolo. Cette île, qui est depuis longtemps presque inhabitée, était alors un important port de commerce. Le livre de l'*Administration de l'empire*, qui porte le nom de l'empereur Constantin Porphyrogénète, écrit au dixième siècle, parle du « grand entrepôt de Torcello. » Il faut penser à cette grandeur passée pour comprendre la richesse encore apparente de cette église, qui étonne dans une pareille solitude. Qu'on ne se figure toutefois rien qui ressemble à la profusion d'ornements de nos églises gothiques ou romanes. L'architecture est des plus simples, la sculpture et la peinture n'y sont pas prodiguées ; mais cette simplicité de dispositions, le caractère noble et sévère de la décoration, produisent dès l'entrée une impression extraordinaire.

Le plan est celui des anciennes basiliques latines : un grand vaisseau allongé, divisé en trois nefs par une double rangée de colonnes en marbre, les bas côtés ayant moins de hauteur que la nef du milieu ; au fond, un chœur fermé par un cancel. Trois colonnes à gauche et trois colonnes à droite portent une double poutre transversale ; entre elles sont des compartiments de marbre formant une barrière à hauteur d'appui et couverts de bas-reliefs : des lions affrontés, des paons buvant dans un calice, des rinceaux de feuillages, et d'autres ornements du plus beau style byzantin. Cette clôture séparait de l'assemblée des fidèles l'évêque et son clergé, selon la coutume primitive de l'église ; derrière est le presbytère, dans une abside semi-circulaire : c'est là que siégeaient les clercs, sur six rangs de gradins disposés le long de la paroi ; au milieu, tout au haut des degrés et précisément derrière l'autel, est placé le trône épiscopal. Deux colonnes, entre lesquelles on voit une croix grecque couverte d'ornements d'un travail analogue à celui des sculptures du cancel, en forment le dossier. Une corniche sépare en deux grands registres la conque de l'abside, couverte de mosaïques sur fond d'or. Dans la partie supérieure, les douze apôtres sont représentés ; leurs noms sont indiqués par des inscriptions latines : ce sont de grandes figures en pied, entre lesquelles est placé, au-dessus du siége épiscopal, l'image en buste de saint Héliodore, qui fut évêque d'Altino au quatrième siècle. Plus haut encore, et comme planant au-dessus des têtes des apôtres, la sainte Vierge debout, tenant dans ses bras l'enfant Jésus ; cette figure, de grandeur colossale, dans le costume et l'attitude des peintures byzantines de ce temps, est d'un imposant effet. Des mo-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

saïques décorent les absidioles qui flanquent de chaque côté l'abside principale ; on en voit d'autres dans l'église offrant des sujets plus compliqués, et dont l'exécution paraît dater du temps de la résurrection de l'art en Italie ; nous nous abstiendrons d'en donner une description qui ne pourrait être que fastidieuse en l'absence de toute représentation. Le pavé est formé d'une marqueterie de marbre d'une composition riche et élégante.

Le double ambon qui est placé devant la clôture de l'abside, a été construit de marbres empruntés à un édifice plus ancien. Ces marbres sont ornés de bas-reliefs remarquables. L'un d'eux, qui appartient certainement à l'antiquité païenne, est une allégorie de l'Occasion, qui doit être, dit-on, prise aux cheveux ; et, en effet, l'Occasion est personnifiée par un homme qui marche sur des roues ailées, en tenant d'une main des balances et de l'autre une massue ; un autre homme, qui semble l'attendre, étend le bras pour saisir sa chevelure, qu'il porte fort courte ; deux autres personnages, un homme et une femme, debout derrière lui, rendent visible par leur attitude le regret de l'avoir laissé échapper.

Il ne faut pas oublier, avant de sortir de l'église, un petit monument, plus curieux toutefois pour l'amateur d'antiquités qu'intéressant au point de vue de l'art. C'est une cuve en forme de cloche renversée, portée par un pilier rond, et à laquelle sont adossées des figures de style barbare. Elle a pu servir aux ablutions au temps où l'on ne se contentait pas de prendre l'eau bénite à l'entrée de l'église ; mais ce n'est point, comme on pourrait le croire, l'ancienne cuve baptismale.

Les fonts du baptême existent encore ; on les trouvera dans une petite prairie voisine : c'est un bloc cubique, portant sur ses quatre côtés une croix grecque. On en a fait une margelle de puits. L'ancien baptistère, salle octogone entourée de colonnes, interrompt au centre la colonnade du porche extérieur. La façade a été l'objet de réparations anciennes qui ne laissent plus clairement apercevoir la disposition des entrées. Elles devaient être d'une grande richesse d'ornements, à en juger par la beauté des sculptures qui encadrent la porte principale et par ce qui reste de l'entablement.

Comme les plus anciennes églises d'Italie, celle-ci n'a pas de clocher proprement dit, mais un campanile carré, complétement séparé de sa construction, situé du côté méridional. Il est curieux d'observer que la façade du même côté est percée de petites fenêtres cintrées, closes à l'aide de volets en pierre taillés dans le même bloc et roulant sur des gonds en marbre scellés dans le mur. Sans doute on voulait préserver ainsi des atteintes du feu les charpentes apparentes de l'édifice, particulièrement menacées de ce côté à cause de la distance très-petite qui les sépare des bâtiments de l'ancien monastère.

On voit dans la gravure, au deuxième plan, la basilique dédiée à la Vierge, ancienne cathédrale de Torcello ; au premier est Santa-Fosca, charmante et curieuse église du onzième siècle, construite sur un plan entièrement byzantin. Elle a la forme d'une croix grecque et était couverte d'une coupole ; la coupole a été remplacée par un toit, mais toute la construction qui était destinée à la porter subsiste encore. Une colonnade forme un portique tout autour de l'édifice. La représentation qu'on voit ici du monument donne une idée suffisante de la face occidentale où est l'entrée, et dispense d'autres explications. Du côté opposé est une abside très-élégante. Au-dessus des hautes arcades, dont les archivoltes retombent sur de légères colonnettes accouplées, des arcatures cintrées dessinent l'étage supérieur ; plus haut encore, des billettes, des dents de scie, des palmettes, forment au-dessous du toit une bordure d'ornements du plus bel effet. De ce côté, les chapiteaux sont lisses, mais les archivoltes sont couvertes de dessins fouillés. La sculpture des autres chapiteaux de la galerie et des restes d'entablement que l'on peut observer si l'on y pénètre, celle des portes aussi bien que celle des ornements de l'intérieur de l'église, sont de travail byzantin, remarquable par la richesse des motifs et par l'habileté de l'exécution.

M. DE BUFFON EN DÉSHABILLÉ.

Ceci, Messieurs, ne sera qu'une simple causerie sur Buffon ; mais elle aura sa source, cette causerie, dans les deux gros volumes de correspondance inédite et de documents de tout genre publiés en 1860 par M. Henri Nadault de Buffon, arrière-petit-neveu du grand homme.

Avant cette publication, on connaissait, en Buffon, l'écrivain et le philosophe ; mais on n'avait sur l'homme, sur son caractère et sa vie intime, que des traditions incomplètes, inexactes, puériles. Les petites jalousies, la sottise, la malveillance, les avaient inventées ; la crédulité les répétait sans contrôle.

Mais la lumière vient enfin de se faire sur cette noble existence. Nous sommes ici en présence des faits eux-mêmes, et ce sont les faits seuls qui parleront dans ce qui va suivre. Nous montrerons Buffon en déshabillé (le contraire de ce qu'on a fait toujours), et Buffon en déshabillé restera un grand homme ; il est naturel qu'il le soit pour nous, puisqu'il le fut pour son valet de chambre.

Du reste, n'avons-nous pas trop l'habitude en France de dénigrer nos gloires? et ne serait-il pas plus sage de s'en tenir au conseil de Montaigne, qui disait des hommes illustres, avec tant de bon sens : « La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms, je la prendrois volontiers à leur prêter quelque tour d'épaule pour les hausser. Je ne feindrois pas de les recharger d'honneur ; il faut croire que les efforts de notre invention sont loin au-dessous de leur mérite... et ne nous messieroit pas quand la passion nous transporteroit à la faveur de si saintes formes. » (*Essai*, liv. I, ch. XXXVI.)

Buffon fut un de nos travailleurs les plus intrépides ; c'est donc le travailleur d'abord que nous examinerons en lui. Sa première jeunesse avait été indécise et mondaine ; ce ne fut que vers trente ans qu'il se mit au travail ; mais jusqu'à sa mort il ne le quitta plus. Daubenton, son voisin, son ami d'enfance, né comme lui à Montbard et devenu médecin, le poussa vers l'histoire naturelle, lui donna les premières leçons : ce fut l'origine d'une association qui n'eut de fin qu'à la mort.

Buffon ne travaillait bien qu'à la campagne ; il lui fallait pour ses recherches, pour ses méditations, le silence, la solitude, la paix.

Il avait été toute sa vie grand dormeur ; mais dès qu'il eut pris le goût du travail, il s'imposa d'être debout tous les jours à cinq heures en été, à six heures en hiver ; son valet de chambre, Joseph, recevait un écu par jour pour l'éveiller et le faire lever à l'heure ; il devait pour cela user de tous les moyens. Un jour, Buffon, vaincu par le sommeil, ne voulut absolument point quitter le lit ; Joseph le tirait par les pieds :

— Vous êtes un insolent, criait Buffon ; sortez, je vous chasse.

L'autre sortit, en effet, mais revint aussitôt apportant une cuvette pleine d'eau glacée qu'il lança sur son maître, en se sauvant cette fois.

Buffon ne le revit que quelques heures plus tard.

— Tenez, mon bon Joseph, lui dit-il, voilà votre écu ;

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

vous l'avez bien gagné. — Je dois à ce garçon-là, disait-il vers la fin de sa vie, trois ou quatre volumes de l'Histoire naturelle.

Buffon vivait donc retiré dans ses déserts de Montbard; le château était mal situé, humide, sans vue, sans soleil et sans air; mais il y était né : c'était la maison de son père, et ce père, vieillard admirable, vivait encore, et vécut plein de raison et de gaieté jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Si le château était insuffisant et triste, en revanche de vastes et admirables jardins l'entouraient, et ces jardins étaient le bonheur de Buffon. Il y entretenait sans cesse deux à trois cents ouvriers; et savez-vous à quelle condition on était admis à travailler chez lui? Il fallait être estropié, manchot, boiteux, bossu, infirme en quelque manière, c'est-à-dire qu'il recueillait là tous les rebutés du canton. Et le souci du maître, on voit cela aujourd'hui dans ses papiers de famille, était que les corbeilles à porter la terre fussent petites.

Buffon, en été, nous l'avons vu, se levait à cinq heures; il faisait dans ses jardins une longue promenade, donnait ses ordres, puis se promenait seul assez longtemps, et la consigne était qu'alors personne ne lui parlât. Après avoir ainsi erré parmi ses jardins, il arrivait à un pavillon de travail dans lequel un secrétaire était à l'attendre. La dictée commençait aussitôt; Buffon la faisait debout, presque toujours en se promenant au dedans et au dehors du pavillon. Il dictait sans papiers, sans livres, sans notes. Les erreurs, s'il y en avait, se corrigeaient plus tard.

A neuf heures, un domestique apportait le déjeuner sur un plateau. Le déjeuner de M. le comte se composait invariablement d'un carafon d'eau claire et d'un petit pain. Ce fut ainsi pendant quarante ans.

Ajoutons qu'au dîner, qui se faisait à deux heures, Buffon mangeait beaucoup, et que c'était en réalité son seul repas.

Il y avait à sa table, tous les jours, vingt-cinq couverts. On dînait à deux heures, nous venons de le voir; mais M. le comte rentrait au château vers une heure, afin de pouvoir s'habiller; car, pour la promenade matinale et le séjour au pavillon de travail, il restait en robe de chambre. Aussi nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut croire de la fameuse histoire de M. de Buffon ne travaillant qu'en manchettes et l'épée au côté.

Au dîner, avec sa famille et ses hôtes, il était gai, causeur et très-spirituel. Toutes les qualités mondaines se retrouvaient alors, mais avec une élévation, une simplicité, qui en doublaient le charme.

Souvent, après le repas, Buffon montait en voiture pour aller à ses forges.

On sait qu'en 1739, à l'âge de trente-deux ans, il avait été nommé intendant du jardin des Plantes; quoique ce jardin existât avant lui, il en fut le vrai fondateur, car il lui donna son vrai caractère de *Temple de la nature;* le jardin du Roi n'était avant lui qu'un *jardin des plantes médicinales.* — Buffon cependant, pour cette transformation, ne passait chaque année que deux ou trois mois d'hiver à Paris. Il ne pouvait, disait-il, ni réfléchir ni travailler à la ville.

A quarante-cinq ans, le grand naturaliste rencontra dans un couvent une jeune fille, Mlle de Saint-Belin : c'était une personne accomplie, mais pauvre... Ce dernier point décida Buffon; quoique de vingt-cinq ans plus âgé que Mlle de Saint-Belin, il l'épousa, et ils eurent ensemble *dix-sept ans d'un bonheur parfait.* Ce furent les dix-sept années fécondes du grand écrivain. Son bonheur domestique s'exprimait, s'exhalait en ces œuvres pleines d'éclat et de majesté. Il n'y eut dans les premières années du ménage qu'un ennui; la maison était sans enfants; il en fut ainsi pendant douze ans; mais voici qu'en 1764 Buffon avait cinquante-sept ans, la comtesse se trouva sur le point de devenir mère. Grande joie dans tout Montbard; M. de Buffon surtout en paraissait ravi. La pensée que peut-être l'enfant serait un fils, lequel fils pourrait perpétuer le nom désormais illustre de Buffon, lui causait une inexprimable joie. Ce fut un fils, en effet. Il se préparait pour le baptême une belle fête de famille; mais quels seraient les parrain et marraine du fils de M. le comte? On parlait déjà des plus illustres, des plus augustes personnages.

Mais ce furent deux pauvres de la paroisse qui tinrent l'enfant sur les fonts. Buffon pensait très-judicieusement et très-humainement que c'est par de tels liens qu'il importe de se rattacher aux classes populaires. Aucun biographe n'a dit un mot de ce fait significatif; mais citons l'acte de baptême rédigé par le curé de Montbard :

« ... Georges-Louis-Marie, fils de messire, etc..., né » de légitime mariage, le 22 mai 1764, a été baptisé le » même jour par nous, curé de Montbard soussigné, le- » quel, par un esprit de charité de la part des sieur et » dame de Buffon, a eu pour parrain et marraine Guil- » laume Vigneron et Jeanne Sourdillet, veuve d'Antoine » Lepate, *deux pauvres de ma paroisse*, qui se sont sous- » signés... » *La fin à une prochaine livraison.*

LA TESTUDICULTURE.

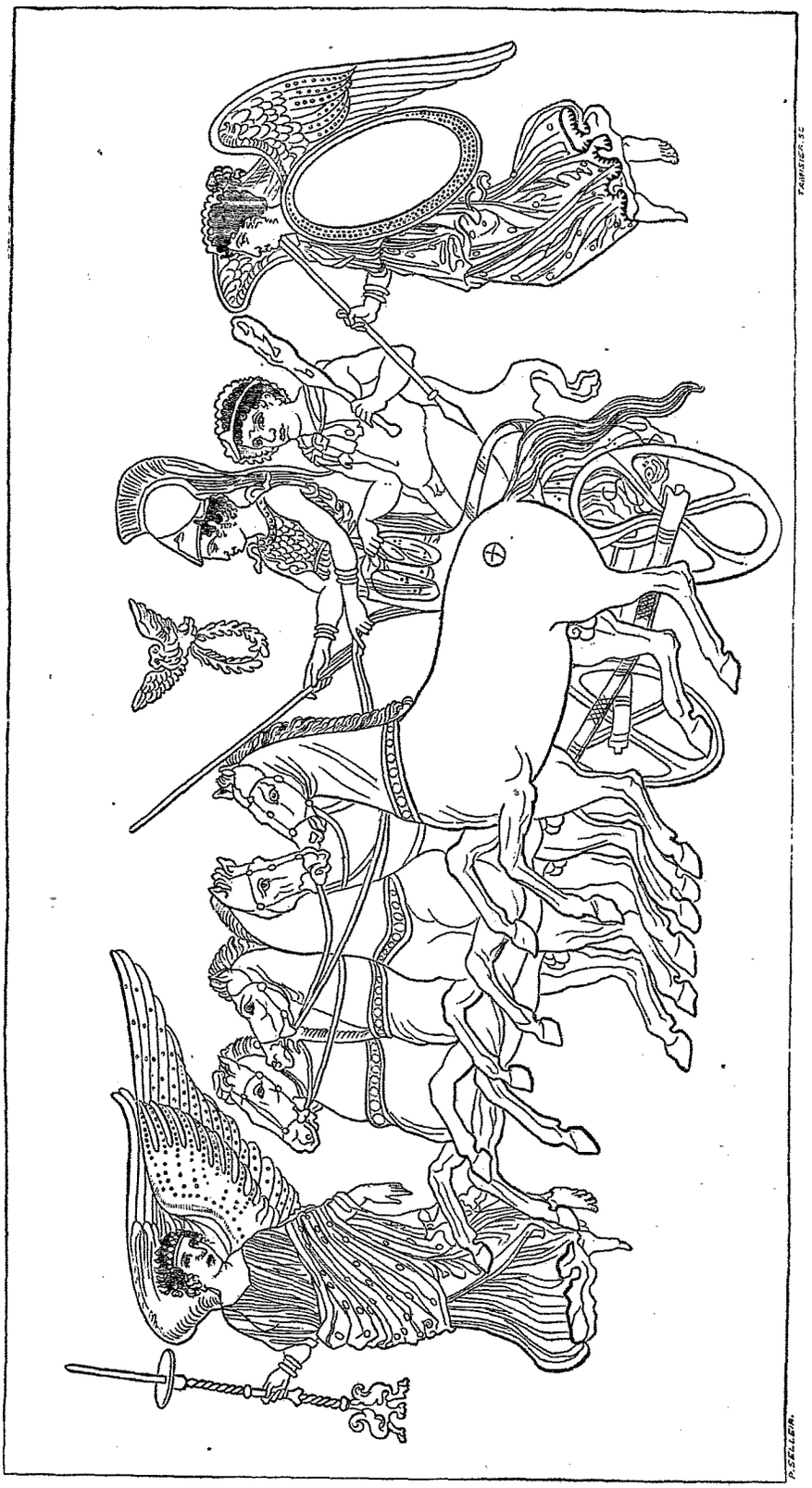
On fait éclore et on élève, dit-on, des tortues en Angleterre, sur les bords de l'estuaire de Southampton.

L'APOTHÉOSE D'HERCULE.

Les héros, fils des dieux, occupaient, dans les religions de la Grèce antique, une place intermédiaire entre ces dieux et les hommes dont ils avaient été les modèles en partageant leur vie. Quelques-uns furent mis par les croyances populaires au rang des dieux mêmes, et parmi eux Hercule, le plus grand de tous : il était l'idéal de la force bienfaisante et du courage, qui mérite, par le travail, la douleur et le sacrifice, les honneurs de l'apothéose. Sa légende est une des plus merveilleuses et des plus pures créations du génie grec. Les récits dont elle s'est formée, quels que soient d'ailleurs leur mélange et la diversité de leur origine, se sont substitués au mythe primitif, qui n'était, selon toute vraisemblance, dit M. A. Maury (1), que la personnification de l'air pur, de l'atmosphère lumineuse, considérés comme la source de la vie, de la végétation, de la santé et de la force. Ce mythe d'Hercule, de physique devint purement légendaire; puis il se transforma, sous l'influence des poëtes, en une allégorie morale. Ce demi-dieu finit par être l'idéal de la perfection humaine, telle qu'on l'entendait à l'époque héroïque, l'homme voué au salut de ses semblables et de l'humanité. Sa vie n'a été qu'une longue épreuve sur laquelle s'apitoient les âmes pieuses. Ses travaux forment une véritable Passion qu'il endure pour sauver les hommes des dangers qui les assiégent. Mais tout en participant de la divinité qui l'a engendré, Hercule a la faiblesse et la fragilité de notre nature, car il a pour mère une femme. Toutefois, après sa mort, il est reçu au sein des dieux et, assis auprès de son père Zeus, il coule des jours heureux et veille sur nos destinées Telle est l'idée morale que cache le mythe d'Hercule, mais que la Fable a le plus souvent affaiblie ou dénaturée. Les idées abstraites contenues dans la figure mythologique d'Hercule s'étaient faites complétement chair, et le vulgaire s'imagina

(1) *Religions de la Grèce antique*, I, p. 535 et suiv.

que cette abstraction humanisée avait habité sur la terre et s'était vouée au salut de l'humanité. Hercule devint le type, le modèle que se proposèrent tous ceux qui mettaient leur gloire à accomplir de difficiles travaux et qui prétendaient vaincre la faiblesse de notre humaine nature. Hercule fut le dieu sauveur, le dieu dont l'homme devait avant tout attendre aide, sympathie et protection. On rapporte à son invocation tous les biens que le ciel



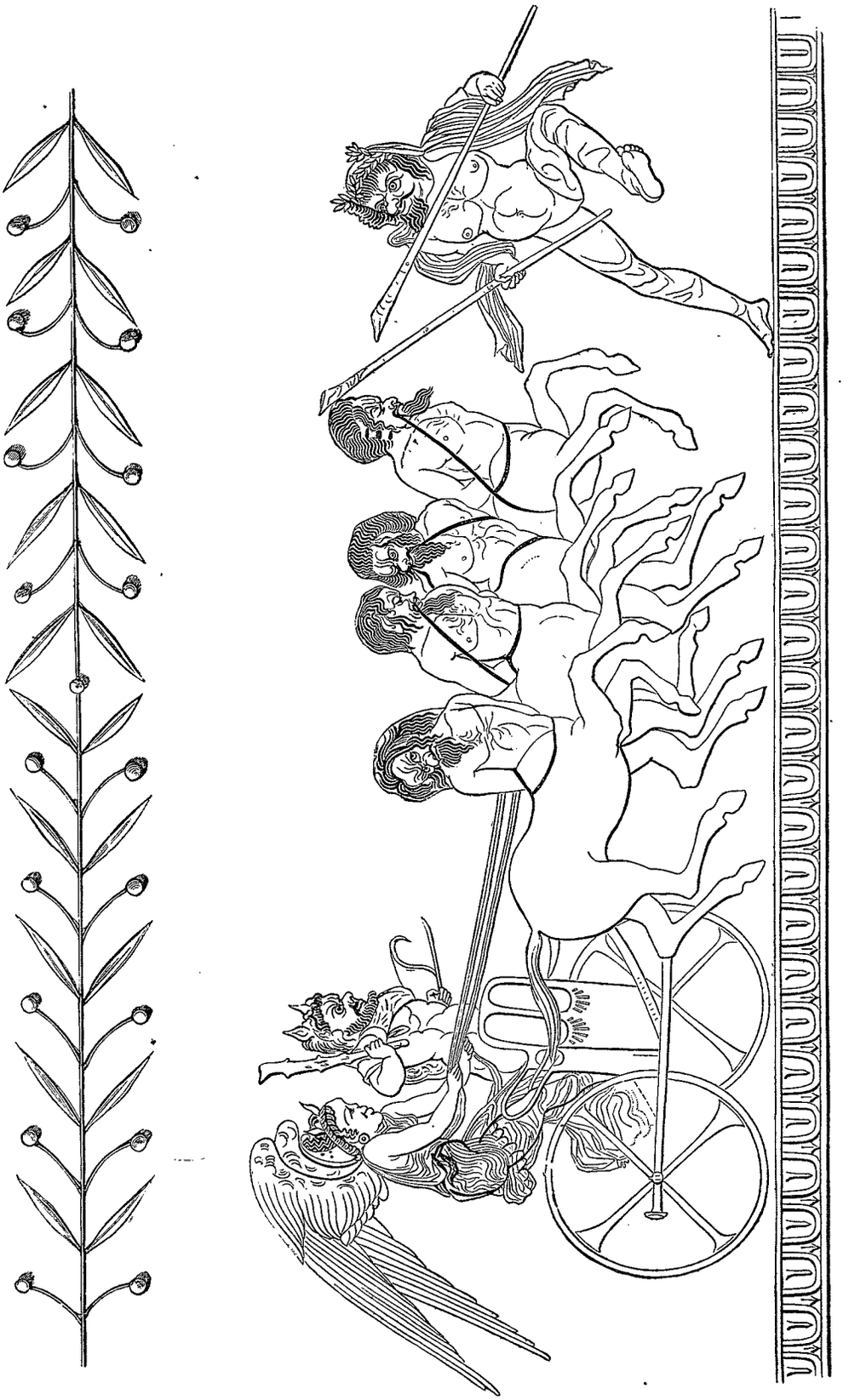
Apothéose d'Hercule, peinture d'un vase grec. — Dessin de Sellier.

envoie aux hommes, les gains inespérés. Mais, en même temps, la fantaisie populaire grossissant, la légende de mille aventures bouffonnes le représenta comme un être gigantesque et monstrueux, comme une sorte de Gargantua d'une force incroyable, d'un appétit vorace, rude buveur, et qui ne connaissait pas de bornes à ses désirs.

Ce double caractère apparaît dans les monuments qui nous ont conservé le type du héros, et les tableaux de ses

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

exploits et de son apothéose. Il est particulièrement frappant dans deux peintures de vases grecs qui sont ici reproduites. Sur l'un de ces vases, on voit Hercule debout, à côté de Minerve, sur un quadrige, accompagné et guidé vers l'Olympe par des Victoires, dont l'une porte ses armes et l'autre un flambeau. La chouette de Minerve vole au-dessus du char en tenant une couronne. Beaucoup d'autres vases offrent des images à peu près semblables



Parodie de l'Apothéose d'Hercule, peinture d'un vase grec. — Dessin de Sellier.

figurées dans le style le plus noble. Il est plus extraordinaire de les trouver parodiées dans une peinture qui n'est pas moins remarquable par l'élégance et la pureté de l'art. Le vase qui en est décoré, et qui appartient au Musée du Louvre, est, comme le premier, une œuvre de la belle époque de l'art grec. Hercule y est figuré dans une attitude à peu près semblable à celle qu'on voit sur le premier vase, debout, armé de la massue, portant un

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

carquois et vêtu de la peau du lion de Némée. Ce n'est pas Minerve, mais la Victoire qui dirige le char, une Victoire grotesque dont la laideur vulgaire semble choisie à plaisir comme la plus opposée au type de beauté que l'art plastique avait constamment épuré. Ce sont non pas des chevaux qui forment l'attelage, mais des centaures, qu'Hercule avait, comme on sait, vaincus. Ces créatures d'une race inférieure, sauvage, représentent bien, ainsi enchaînées, les bas instincts domptés, de même que le satyre qui s'agite devant eux. Peut-être cette scène n'est-elle d'ailleurs que la reproduction de ce qu'on voyait au théâtre dans quelque pièce qui n'est pas arrivée jusqu'à nous. La comédie et le drame satirique avaient rendu familiers aux imaginations de semblables spectacles. On demeure confondu, en lisant ceux qui ont été conservés, de la licence avec laquelle, comme ses poëtes à certaines heures, ce peuple dépouillait, on peut le dire, de leur divinité ces mêmes êtres qu'il adorait et invoquait si dévotement à tous les autres moments de sa vie.

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

Voy. les Tables des t. XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI et XXXVII, 1865-1869.

LA SALUBRITÉ DES RUES.

La maison est *l'unité hygiénique* de la rue ; la rue est *l'unité hygiénique* de la ville. La salubrité de celle-ci vaut ce que valent : 1° la façon dont ses rues sont construites ; 2° la façon dont on les entretient. Par malheur les municipalités, étrangères trop souvent aux questions qui intéressent l'hygiène des villes, et ne comprenant pas l'importance de cet intérêt (deux faits qui découlent l'un de l'autre), s'abandonnent aux inspirations de la routine et de l'incurie, et sacrifient les travaux de salubrité, qui ne se voient pas et ne rapportent ni popularité ni gloire, aux travaux de luxe et d'ostentation, qui visent ces deux buts et les atteignent parfois. Il y a longtemps que les choses vont de ce train, et elles ne paraissent pas sur le point de s'arrêter.

La longueur, la direction, la largeur des rues ; leur pente, la forme de la chaussée, la nature des revêtements qu'on emploie, sont autant de conditions qui influent sur la salubrité d'une ville. Étudions-les séparément.

La longueur des rues est une condition qui demeurerait à peu près indifférente pour l'hygiène, si elles étaient toujours coupées de distance en distance par des places et des squares, véritables réservoirs de soleil et d'air, et si des rues transversales nombreuses, venant s'embrancher sur les longues artères, leur fournissaient des moyens de ventilation en même temps que des moyens de communication plus faciles.

Les grandes villes ont leurs rues principales d'une longueur qui varie de 500 mètres à 1 kilomètre ; quelques-unes cependant ont exagéré cette longueur. La rue de Rivoli a 1 800 mètres ; la Cannebière de Marseille mesure, avec les allées de Meilhan qui la prolongent, une longueur de 2 kilomètres ; aucune n'approche sous ce rapport d'Oxford street, à Londres, qui a 2 kilomètres de longueur, mais qui, prolongée par d'autres rues placées dans son axe, New-Oxford street, Newgate street, Cornil street, arrive, en réalité, à la longueur de près de 17 kilomètres, et coupe à la manière d'un diamètre l'immense métropole. Ces rues très-larges, ou plutôt ces successions de rues, sont tantôt en ligne droite, comme Louisen Strasse et Wilhelms Strasse de Berlin, ou bien, curvilignes, elles figurent un demi-cercle, comme, dans la même ville, cette rue interminable qui commence à Prinzen Strasse et va aboutir à August Strasse. A ces rues gigantesques de longueur, il faut opposer, comme contraste hygiénique, les petites rues transversales que constituent des groupes peu nombreux de maisons, et qui, ouvertes à leurs deux bouts, sont certainement, et toutes choses égales d'ailleurs, dans des conditions meilleures d'aération que les très-larges rues. MM. Pilat et Tanerez, qui ont publié il y a quelques années une bonne monographie sur l'hygiène de la ville de Lille, en donnant la préférence aux très-longues rues sur les rues très-courtes, ne se sont certainement pas placés dans l'hypothèse de conditions par ailleurs entièrement identiques.

La largeur des rues offre à l'hygiène, on va le voir, des considérations d'un bien autre intérêt.

Les maisons, dans les villes anciennes, bordaient des rues généralement étroites : celles de Pompéi n'ont quelquefois pas plus de quatre mètres de largeur ; les plus larges ne dépassaient pas sept mètres, en y comprenant les trottoirs ou *margines*, dont la construction incombait pour sa part à chaque propriétaire et variait suivant son goût. (E. Breton, *Pompeia* ; Paris, 1855, p. 28.) Pour le dire en passant, beaucoup de nos villes actuelles, ou tout au moins beaucoup des rues de nos villes, en sont encore à désirer, pour la facilité et la sécurité de la circulation, ces trottoirs, dont on retrouve les vestiges dans les moindres rues de Pompéi. Remarquons, au reste, qu'ils y étaient plus nécessaires que chez nous, à raison de l'imperfection plus grande de la chaussée, laquelle était revêtue de dalles volcaniques rugueuses, irrégulières, réunies les unes aux autres par des crampons de fer, et sur lesquelles les chars non suspendus des anciens devaient éprouver de terribles cahots. Les bornes placées en file sur les chemins, et que les piétons, condamnés à un exercice acrobatique, enjambaient les jours pluvieux, ne laissent pas, du reste, une idée très-avantageuse de cette viabilité singulièrement primitive.

L'étroitesse des rues romaines était une condition d'abri contre la poussière et le soleil, ces deux ennemis de la vie méridionale. Cette disposition, qui s'est perpétuée dans les villes du Midi, repose sur un sentiment instinctif de bien-être et d'hygiène dont les enseignements ne sont pas à dédaigner. Mais tout avantage se paye, et à Pompéi comme dans nos villes de Languedoc et de Provence, la circulation des voitures était difficile, embarrassée, et le bruit, répercuté par des murs rapprochés les uns des autres, constituait une cause d'insomnie et d'incommodité, quoique l'habitude d'aller en litière eût dû en diminuer les inconvénients. Juvénal a rempli la dixième satire de son premier livre de doléances à ce sujet : il se plaint de l'obscurité des rues de Rome, de la cherté des loyers, et de l'impossibilité de dormir à cause du vacarme produit par des charrettes sans nombre traversant des rues flexueuses et étroites. On entend venir, et non sans un certain intérêt littéraire, dans un lointain de seize cents ans, la satire célèbre de son confrère Boileau sur les *Embarras de Paris* ; à Rome aussi on pouvait, paraît-il, se demander si c'était pour dormir qu'on se mettait au lit. Il est vrai que le plus habituellement, et suivant une coutume qui s'est continuée en Italie même pour des maisons somptueuses, des boutiques s'interposaient entre les logements habités et la voie publique, et épargnaient au propriétaire le bruit assourdissant de la rue en même temps qu'elles constituaient pour lui un revenu très-net. Un article très-intéressant de M. Beulé sur les *Boutiques de Pompéi*, inséré dans un des derniers numéros du *Journal des savants*, ne laisse aucun doute sur ce point.

La détermination de la largeur qu'il faut donner aux

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

rues est subordonnée à deux conditions essentielles : le climat, la hauteur moyenne des maisons riveraines.

J'ai dit tout à l'heure que les climats très-différents ont à ce point de vue des besoins divers, et qu'une largeur de rue qui serait pleinement suffisante dans une ville du Midi, inondée de lumière, de chaleur et aussi de poussiére, et ayant à souffrir de la sécheresse plus que de l'humidité, n'offrirait que des conditions d'insalubrité à une ville de Normandie ou de Bretagne. Dans le Nord, il faut que tout soit disposé pour faciliter l'évaporation de l'humidité et suppléer à la pénurie de la lumière ; dans le Midi, la recherche de l'ombre est une nécessité de santé autant que de bien-être. Il faut donc dans le premier cas des rues plus spacieuses. Je parlais de l'instinct des peuples pour le bien-être. Leur instinct hygiénique est un guide non pas infaillible, mais utile. Ici, rien d'abstrait ou de philosophique sur quoi on puisse errer pendant une longue série de siècles ; on a chaud ou on a froid dans telles conditions déterminées, et le bien-être tranche invinciblement une question que l'hygiène seule serait inhabile à résoudre.

Mais le *ne quid nimis* se dresse ici comme en toutes choses ; il ne faut rien exagérer, et on exagère tout ; on se rappelle ce qu'était le vieux Paris antihygiénique, le Paris de la Cité, avec son dédale de petites rues étroites, humides, malsaines, dans lesquelles grouillait une population chétive et anémique. Un préfet entreprenant n'a pas osé y mettre le feu, comme fit Néron pour les vieux quartiers de Rome en un jour de caprice impérial ; mais il y a mis la pioche, et nous avons assisté en vingt ans à cette transformation prodigieuse dont nos finances et notre sécurité politique gémiront longtemps, mais dont l'hygiène se frotte les mains. L'air, la lumière et l'espace abondent aujourd'hui là où le méphitisme, l'obscurité et une étroitesse gênante régnaient en maîtres, et il est impossible que nos enfants ne profitent pas, comme vigueur et comme santé, des sacrifices que leurs pères ont subis avec une docilité du reste merveilleuse. Il n'est pas de mal qui ne tourne à bien.

Par malheur, la province a aussi été prise de la fièvre de la truelle, et sans consulter ses besoins ni ses ressources, elle s'est lancée, à l'imitation de Paris, dans la voie ruineuse des dépenses de luxe, sans songer à l'urgence de travaux plus modestes mais bien autrement utiles. Il a fallu à chaque grande ville sa rue monumentale, et elle n'a pas plus tenu compte, dans la réalisation de ses projets ambitieux, de l'état de sa caisse que des exigences de son climat. Telle ville du Midi n'a-t-elle pas été menacée d'une rue de vingt mètres de largeur, tandis qu'elle a encore une multitude de ruelles dont la largeur varie de trois à six mètres et dans lesquelles la viabilité et la circulation de l'air sont également empêchées? Ménage disait que le grand malheur, en France, c'est que personne n'était plus de sa condition. Les villes ne se montrent pas beaucoup plus raisonnables, à ce propos, que les *marquis* et les *pages*, et l'on sait tout ce que cette compétition ridicule des petites villes-grenouilles voulant imiter le *bœuf-Paris* a introduit de gêne dans le budget et de perturbation dans les vrais intérêts municipaux.

Les rues des villes du Nord de la France devraient avoir un *minimum* de 12 mètres de largeur, et celles du Midi une même largeur pour *maximum*. La rue de 10 mètres donne déjà, dans les villes de moyenne population, des facilités suffisantes à la circulation des voitures ; d'ailleurs, une ceinture de boulevards spacieux, avec quelques larges rues affluentes, donnerait satisfaction à cet intérêt.

L'objectif des municipalités dans le Midi doit donc être de ramener, par une application intelligente de la loi sur les alignements, toutes les rues aux types de 8, 10 et 12 mètres, suivant leur importance de fréquentation. Au delà de cette largeur, on est dévoré par le soleil et la poussière. Dépasse-t-on 12 mètres, il faut que les rues soient munies d'arcades, comme à Turin et à Alger, par exemple, pour que le piéton puisse y trouver un abri. Dans le Nord, au contraire, il faut autant que possible des rues de 14, 15 et 20 mètres.

Sans doute il n'est pas loisible de mettre une ville à bas pour la reconstruire au gré des exigences de l'hygiène ; mais les villes s'agrandissent, des voies nouvelles sont ouvertes ; d'ailleurs, si les maisons vieillissent comme les hommes, elles ont le privilége, qui nous est refusé, de renaître, et il faut, dans l'intérêt de l'hygiène de l'avenir, que l'alignement élargisse la voie. N'y eût-il dans une ruelle qu'une seule maison en retrait sur les autres, c'est déjà, avec la réalisation d'un petit progrès, une promesse pour l'avenir.

Mais il faut distinguer l'étroitesse apparente des rues et leur étroitesse réelle. Il est, en effet, dans un grand nombre de vieilles villes, une disposition assez commune qui consiste à ménager, en arrière de la porte d'entrée, de vastes cours découvertes, de sorte que, pénétrant par des rues étroites, on est étonné, quand on franchit le seuil de ces maisons, de les trouver aussi largement aérées ; mais cette situation est exceptionnelle, les maisons riches peuvent seules se la donner, et d'ailleurs le mur de rue est un obstacle à la circulation générale de l'air.

Les voies urbaines peuvent être classées dans l'ordre suivant, qui est celui de largeur décroissante : 1° les grandes rues, 2° les rues moyennes, 3° les petites rues, 4° les ruelles, 5° les impasses, 6° les passages.

Les impasses sont aujourd'hui des anachronismes ; malheureusement on s'y heurte à chaque pas dans les villes populeuses, et là où il suffirait d'enlever une maison presque toujours vieille et de peu de valeur pour assainir et aérer une ruelle, l'argent municipal hésite et se réserve pour un embellissement. Si l'on conserve dans un sentiment de piété archéologique l'impasse ou *fundula* que les fouilles de Pompéi ont naguère mise au jour, celles de nos villes ne méritent pas le même respect, et il faut les percer au plus vite.

Les *passages* n'offrent aussi à leurs habitants, et malgré leur somptuosité apparente, que des refuges insalubres et qui leur sont imposés par les exigences des affaires. Leur recouvrement vitré y condamne les maisons qui les bordent à une chaleur pénible pendant l'été, et, en toute saison, à une pénurie d'air qui s'aggrave encore de l'encombrement produit par les promeneurs qui viennent chercher là un aliment pour leur curiosité ou un abri contre l'intempérie de l'hiver.

La largeur des rues doit non-seulement être déterminée par les conditions de région et de climat, mais aussi et surtout par la hauteur moyenne des maisons. Celles-ci transforment, en effet, une rue en une vallée plus ou moins profonde, dont le fond est figuré par la chaussée, le gave par les ruisseaux, les collines adjacentes par les maisons. Or, qui ne connaît l'insalubrité des vallées étroites et profondes, pour lesquelles le soleil se lève tard le matin et se couche vers deux ou trois heures de l'après-midi, qui n'ont de vents que dans une direction unique, celle de leur axe ou thalweg, et qui sont obscures, méphitiques, humides? Une des plus tristes dégénérations de notre espèce, le crétinisme et le goître, trouvent dans ces conditions des occasions de se produire. Nos *vallées urbaines* sont encore plus insalubres, et le rachitisme, la scrofule et l'anémie y tiennent leurs assises en permanence ; elles le font avec d'autant plus d'efficacité que ces vallées sont plus resserrées et plus profondes, c'est-à-dire que la chaussée est plus

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

étroite et que les maisons riveraines ont plus de hauteur.

Les maisons anciennes n'avaient d'ordinaire qu'un rez-de-chaussée, tout au plus un étage. La célèbre maison de Diomède, à Pompéi, qui a le même aspect que les autres, vue de la rue des Tombeaux, ne présente plusieurs étages du côté des jardins que pour compenser la différence de niveau du sol. Les maisons de Rome étaient beaucoup plus élevées. Déjà Auguste, dit à ce propos Friœdlander, avait limité la hauteur des maisons sur la rue à 70 pieds romains (la hauteur des maisons les plus élevées de Paris), mais en permettant pour les dépendances intérieures de ces maisons bourrées de locataires, c'est-à-dire pour les corps de bâtiments qui ne dominent pas sur la voie publique, une élévation plus grande, tolérance dont les propriétaires ne se firent sans doute pas faute de profiter. Néron réduisit encore la limite, s'il faut en croire Aurelius Victor; il finit même par l'abaisser à 60 pieds, ou 17m.7. Or, la première de ces hauteurs représente tout au plus une superposition de quatre étages avec un entre-sol. Ces proportions n'étaient guère dépassées ailleurs; on ne mentionne qu'une seule maison à cinq étages dans la célèbre ville d'Antioche, où les plus grandes, d'après le rhéteur Libanius, n'étaient que de trois étages. A Rome, un appartement au troisième étage effrayait déjà; au quatrième perchait le pauvre dans le *cœnaculum* ou mansarde, immédiatement sous le toit, là où rêvent les poëtes et où pondent les colombes, *molles ubi reddunt ova columbæ*, comme disait Juvénal. Nous avons été plus loin dans l'exhaussement de nos maisons modernes. Quelques-unes, dans les grandes villes, ont jusqu'à six et sept étages, si ce n'est neuf. Les rues des vieux quartiers d'Édimbourg, la ville du monde qui a les maisons les plus hautes, savent, comme celles de Lyon, ce que valent pour la santé ces rues étroites bordées de maisons très-élevées, surtout quand cette condition est aggravée par une atmosphère qui contient plus de brouillard et de noir de fumée que d'oxygène et de soleil.

La largeur des rues offre, on le voit, au point de vue de la viabilité comme de la sécheresse et de l'ensoleillement des maisons qui les bordent, un intérêt hygiénique de premier ordre. Nous verrons, dans un prochain article, que l'orientation de la rue, sa pente et le mode de revêtement de la chaussée, sont aussi des conditions très-réelles de salubrité urbaine. *La suite à une autre livraison.*

PROCESSION DES HUISSIERS.

Ces trois énormes croupes de chevaux et ces trois immenses dos de cavaliers nous donnent la physionomie d'une procession composée d'huissiers à cheval, d'huissiers à verge et d'huissiers priseurs.

Cette procession avait lieu le lendemain de la fête de la Trinité. Ces corporations redoutables avaient choisi ce jour pour aller saluer les principaux magistrats de Paris.

L'origine de cette coutume remontait sans doute à l'époque ancienne où les autorités judiciaires demeuraient dans des hôtels éloignés du centre, où l'on ne pouvait se rendre que par des chemins boueux, et lorsque le cheval était le seul moyen de transport applicable à une troupe nombreuse.

Mercier, dans son *Tableau de Paris*, avait saisi le côté ridicule d'une cavalcade composée de gens qui, pour la plupart, ne savaient pas monter à cheval, et par conséquent prêtaient à rire.

Les *huissiers à cheval* prétendaient avoir succédé à la garde à cheval de Saint-Louis. Ils avaient le droit de mettre à exécution dans tout le royaume toutes sortes d'arrêts, de sentences, de jugements, de contrats et autres actes, de quelques juges qu'ils fussent émanés, soit de juges royaux, soit de juges seigneuriaux. Ils avaient même eu le droit de faire, par tout le royaume, les prisées et ventes de meubles, concurremment avec les autres huissiers royaux; mais ce droit leur avait été retiré et était, à l'époque où notre gravure fut faite (1791), réservé aux *huissiers priseurs*, qui font partie de la procession, et qui avaient été créés pour la ville et la banlieue de Paris, sous ce titre, par édit de 1691. — Les *huissiers à verge*, ainsi nommés parce qu'ils portaient une baguette comme signe de leurs fonctions, ne purent pendant longtemps opérer qu'à Paris et dans les faubourgs, ce qui distinguait leurs attributions de celles des huissiers à cheval; mais peu à peu ils étendirent leurs priviléges, et ils finirent par avoir à peu près les mêmes droits que les huissiers à cheval.

La gravure qui accompagne cet article est tirée d'un recueil composé de quatre-vingt-seize gravures et portant le titre suivant : « *Costumes de mœurs et de l'esprit français* avant la grande révolution, à la fin du dix-huitième siècle, et XCVI planches gravées en caricature par un habile maître, pouvant servir d'appendice au tableau de Mercier. »



Huissiers à cheval. — Dessin de Bocourt, d'après une gravure de 1791.

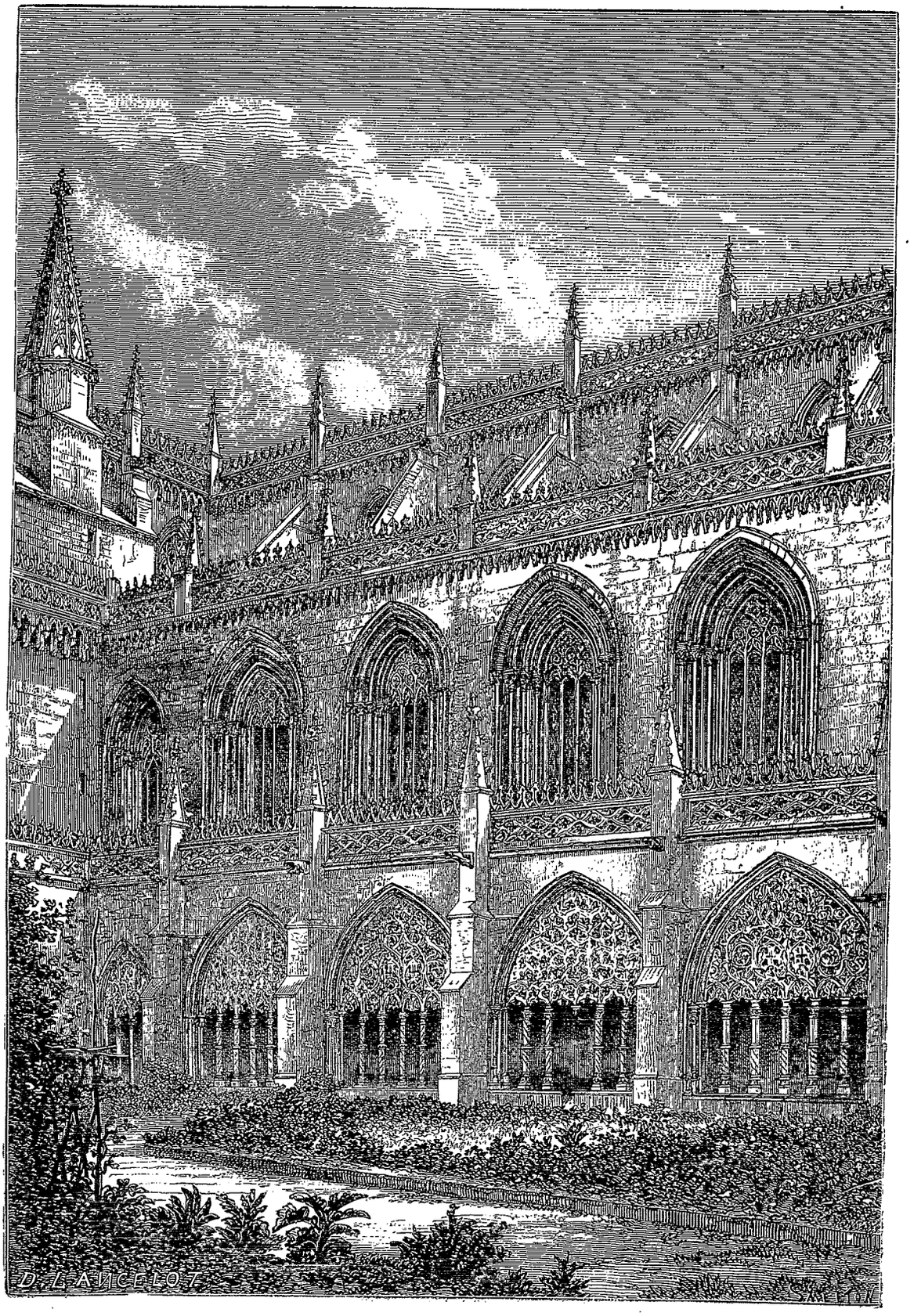
Chacune de ces planches se rapporte à l'un des chapitres de l'ouvrage que tout le monde connaît, au *Tableau de Paris*, et dont on peut les considérer comme une sorte d'illustration. Mais Mercier est loin de les accepter à ce titre, et il dit vertement ce qu'il en pense dans son dixième volume. Ce ne fut donc pas fait avec son agrément, bien que les éditeurs aient énoncé la prétention d'être agréables aux personnes qui auraient lu le *Tableau de Paris*. Il faut croire que c'était une spéculation basée sur le succès de l'ouvrage de Mercier.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'ÉGLISE DE BATALHA

(PORTUGAL).



Couvent de Batalha. — Intérieur de la cour du cloître royal. — Dessin de Lancelot.

Aux yeux des Portugais, l'église de Batalha n'est pas seulement un édifice important, c'est en même temps le monument du courage de tout un peuple et de son ardent amour de l'indépendance. Son véritable nom est Notre-Dame de la Victoire, *Nossa Senhora da Victoria*.

Ce fut, en effet, une bataille terrible livrée entre les

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Portugais et les Castillans, dans la plaine d'Aljubarotta (1), le 14 août 1385, qui consacra à jamais cette dénomination. Elle ne dura cependant que trois heures; mais quelles heures sanglantes, si l'on en croit certains récits nécessairement empreints de l'exagération des légendes! L'armée espagnole ne comptait pas moins de trente mille combattants, soutenus par seize pièces d'artillerie, et les hommes que commandait Jean Ier, l'élu du peuple portugais, n'étaient en nombre que six mille cinq cents, n'ayant pas de canons, car ils voyaient ceux de l'ennemi pour la première fois. Le grand connétable, Nuno Alvarez Pereira, celui que les chants populaires appelèrent plus tard un saint, commandait l'avant-garde, et rien ne résistait devant lui; l'épée formidable du grand maître acclamé roi fauchait ceux qu'il avait épargnés; dix mille Castillans succombèrent, dit la chronique. Le nouveau souverain des Portugais, se rappelant que quelques mois auparavant il était le grand maître de l'ordre d'Avis, et qu'il avait en cette qualité un caractère pour ainsi dire sacré, avait fait un vœu à la Vierge. La victoire mémorable d'Aljubarotta devint plus tard dans sa pensée la réalisation de son vœu, et l'église de Batalha fut fondée.

Ce grandiose monument a été l'objet d'une des plus belles *monographies artistiques* dont s'honore l'Angleterre, vers l'année 1792. Quelque remarquable que soit néanmoins, au point de vue de l'art, la description de Cavanah Murphy, elle le cède en fidélité aux moyens de reproduction exacte que nous possédons aujourd'hui.

Cavanah Murphy a reproduit par la gravure jusqu'aux moindres détails architechtoniques du couvent de Batalha (2); mais le texte, qui est de l'un des grands écrivains de la littérature portugaise, Luiz de Souza, est dépourvu de critique historique. Ce fut le cardinal patriarche, F. Francisco de Sam Luiz, qui se chargea de modifier les descriptions de F. Luiz de Souza, et d'en combler les lacunes (3). Plus tard, le comte Raczynski a uni ses recherches à celles du célèbre écrivain, et l'histoire du grand monastère qui sert de sépulture à la famille de Jean Ier est à peu de chose près complétement élucidée.

C'est en 1385 ou 1386 que la première pierre de ce vaste monument a dû être posée. Mathieu Fernandes, qui avait été maître des œuvres du couvent de Santarem, et qu'on avait chargé des fortifications de l'île de Madère, fut le premier architecte de l'édifice; il était déjà mort en 1416. Un maître des œuvres, qu'on prétend être d'origine anglaise, lui succéda. Ce fut le maître des œuvres *Huguet*, *Huet* ou *Ouguet*, dont la nationalité est après tout incertaine (4), mais qui travailla sous son prédécesseur à partir de 1402, et qui poursuivit sa direction jusque vers l'année 1451. Plusieurs critiques veulent que ce majestueux édifice soit l'œuvre de la franc-maçonnerie du moyen âge, qui admettait dans son sein les architectes de l'Italie, de l'Allemagne, des Pays-Bas, de la France, de l'Angleterre et de l'Écosse.

(1) Le village qui porte ce nom se trouve situé à moitié chemin entre Batalha et Alcobaça; il n'est pas mal bâti, et les habitants semblent y vivre dans l'aisance.

(2) Murphy (James Cavanah), *Plans, elevations, sections and views of the church of Batalha, with the history and description by Luiz de Souza, with remarks, to wich is prefixed an introductory discourse on the principles of gothic architecture*. London, 1792-1795, in-fol., 27 pl. — Murphy est mort en 1816.

(3) Le patriarche a publié, sous le titre de *Bisco-Conde*, la liste de quelques artistes portugais (Lisbonne, 1839), et c'est dans ce travail qu'il rectifie Murphy. Voy. *Memorias da Academia real das sciencias e artes de Lisboa*.

(4) Le cardinal patriarche suppose que mestre Huet ou Huget poursuivit sa carrière jusqu'en 1408, et qu'un artiste nommé Domingo Rodriguez doit l'avoir précédé dans la direction des travaux.

Le comte Raczynski, qui a consacré son long séjour en Portugal à l'étude des mouuments de ce pays, nous apprend que l'église de Batalha, avec la chapelle inachevée qui fut construite au temps d'Emmanuel, n'a pas moins de 138 mètres de longueur; mais les diverses portions de l'édifice n'ont pas été mesurées par cet observateur bien rigoureusement. « L'addition de la chapelle royale qui renferme les tombeaux, continue-t-il, celle de la chapelle du chapitre (*casa do capitulo*) et de toutes les dépendances du couvent; — la chapelle *imperfeita* qui, sans ressembler à une ruine, est inachevée, l'état de décadence de quelques parties du monument, tandis que quelques-unes ont été déjà restaurées, et que les autres sont en train de l'être; tout cela donne à l'ensemble un aspect qui n'est pas des plus réguliers, mais qui est intéressant et remarquablement pittoresque. »

Dès l'origine, Jean Ier voulut que cette belle église fût desservie par l'ordre des Dominicains, qui avait été introduit en Portugal en l'année 1217, et qui n'y possédait pas encore d'autre monastère. Ces religieux y étaient encore établis au nombre de quatre-vingts vers le commencement de notre siècle; on n'en comptait pas plus de douze en l'année 1835, lors de l'abolition des ordres monastiques en Portugal. Leur reveuu était alors bien borné; ils ne tiraient pas plus de 45 000 francs des biens qui leur avaient été concédés durant un autre âge. Quelques-uns d'entre eux, auxquels on avait alloué une petite indemnité de 2 fr. 50 cent. par jour, erraient, non sans regret, autour du vaste édifice, qu'ils montraient naguère avec orgueil aux étrangers.

Le portail majestueux de l'église figure dans maint recueil. Nous avons choisi une portion du monument presque toujours oubliée. M. A. Raczynski a dit cependant, avec un peu de laconisme, en parlant de cette portion du monastère :

« Au nombre des beautés qu'on doit le plus admirer dans le couvent de Batalha, se trouve le cloître, avec ses fontaines, avec ses corridors voûtés et ses larges ouvertures dans l'intérieur. Ces ouvertures ou fenêtres se terminent en ogives qui sont supportées par une rangée de piliers et d'arcs de la plus grande élégance; les arcs se croisent au sommet, tandis que l'espace vide entre chacun d'eux est rempli d'ornements à jour formant une dentelle de pierre du plus admirable travail. » (1)

LA PARESSE PUNIE.

CONTE BULGARE.

Du temps où les hommes étaient bons, ils commandaient à toutes les choses vivantes et même inanimées. Tout a changé, dit-on, depuis que les hommes sont devenus méchants.

Par exemple, l'homme qui coupait du bois et qui l'avait mis en tas n'avait qu'à le toucher avec une baguette, et ce bois se mettait en marche dans la direction qu'on lui indiquait.

Mais il arriva un jour qu'une femme, ayant coupé du bois et le chassant ainsi devant elle, s'ennuya de marcher à pied à côté du fagot, et elle s'assit dessus : alors le fagot refusa de marcher. La femme s'irrita et se mit à frapper à droite, à gauche, mais vainement; le bois persista à refuser de marcher. En ce moment, une voix s'éleva et dit :

« Femme, puisque tu as été paresseuse et méchante, au

(1) *Les Arts en Portugal*. Paris, 1846, in-8, p. 461.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

lieu d'être portée par ce fagot, c'est toi qui le porteras. »

Et la femme fut obligée de détacher sa ceinture et de s'attacher le bois sur le dos.

JEAN-BAPTISTE-MICHEL PAPILLON.

Jean-Baptiste-Michel Papillon naquit à Paris, le 2 juin 1698; ses ancêtres étant graveurs sur bois, ce fut dans la maison paternelle qu'il apprit les éléments de l'art auquel il consacra toute sa vie. Dans son *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, il a pris soin de raconter lui-même une partie de son existence et de donner sur sa famille quelques renseignements précis que l'on chercherait vainement ailleurs. Ce sont ces documents que nous allons utiliser, et, autant que possible, nous laisserons à Papillon le soin de raconter les faits qui l'intéressent personnellement ou qui regardent ses parents. « ... Jean Papillon, mon ayeul, dit-il (page 304 du premier volume), né à Rouen, et dont les ancêtres étoient originaires de Touraine, exerçoit aussi la gravure en bois; il ne sçavoit aucunement dessiner et n'a rien gravé de bien extraordinaire, cependant la pratique lui faisoit bien couper les tailles suivant ce qu'elles étoient dessinées; il faisoit sa marque avec ces deux lettres, I. P. Il a aussi gravé des figures de cartes à jouer, dessinées par le fameux Chauveau... Il avoit aussi entrepris des billets mortuaires et autres choses semblables qui, n'étant pas goûtées, le ruinèrent. Mon grand-père mourut en 1710, dans le mois d'août. »

Nous voilà donc renseignés sur le compte du grand-père qui, aux yeux même de son petit-fils, ne paraît pas devoir occuper beaucoup la postérité; les indications que Papillon nous a transmises sur son père sont plus circonstanciées et plus intéressantes; l'artiste en était d'ailleurs plus digne; il a laissé quelques ouvrages qui dénotent, à défaut d'une bien grande habileté, une certaine facilité à tailler le bois et une connaissance du dessin que possédaient peu à cette époque les graveurs sur bois; l'éducation première qu'il avait reçue lui donna d'ailleurs sur ses rivaux une supériorité réelle. Nous laissons encore la parole à J.-B.-M. Papillon : « ... Feu mon père, Jean Papillon, a été l'un des plus habiles graveurs en bois de son temps; il étoit fils de l'ancien Jean Papillon dont j'ai fait mention ci-devant; il naquit à Saint-Quentin, en 1661. A l'âge de deux ans il fut conduit à Rouen et élevé chez son ayeul, et ensuite il vint à Paris chez son père, lequel le mit chez Noël Cochin, habile graveur à l'eau-forte pour les petites batailles, afin d'apprendre à dessiner, où il se perfectionna au point de prendre toute la manière de son maître. Celui-ci le menoit souvent au marché aux chevaux pour y étudier les différentes postures de ces animaux, et le jeune Papillon en avoit l'esprit tellement rempli que dès lors il dessinoit très-proprement à la plume de petits chevaux et de petits cavaliers, où l'on remarquoit beaucoup de feu et d'action; il lui étoit même si familier de faire de ces sortes de desseins, qu'il n'a presque jamais signé son nom sans l'orner, au lieu de paraphe, d'un petit cavalier, d'un chasseur tirant le gibier, d'un cheval échappé, de quelques chevaux caracolant, ou de quelques autres figures dessinées très-délicatement.

» Ce fut chez Cochin qu'il fit connoissance avec Foi Vaillant, docteur en médecine, fils du célèbre antiquaire de ce nom, lequel conserva toujours beaucoup d'estime et d'amitié pour lui. Après avoir demeuré quelque tems chez Cochin, qui l'aimoit tellement qu'il lui faisoit composer de petites batailles, siéges de villes, etc., qu'il prenoit plaisir de graver lui-même pour l'encourager, et qui lui en fit graver quelques-unes; il entra en apprentissage chez un nommé Barberot, marchand mercier, qui faisoit commerce de patrons pour les dentelles et de dessiner à la plume sur la toile pour la broderie, et sur les jupons à piquer les desseins dits de Marseille. Or, comme il avoit commencé chez Cochin à graver en bois presque de lui-même, n'ayant jamais reçu de son père que deux ou trois leçons de cet art, et qu'il étoit convenu avec Barberot qu'il lui dessineroit un jupon par jour, et que le reste du tems qu'il auroit de libre il pourroit travailler pour son compte à la gravure, il imagina de graver en bois les desseins de ces jupons et de les marquer avec, de sorte qu'en deux heures de tems il en faisoit deux, et faisant ainsi le profit de son maître, se trouvant beaucoup de tems à lui, il l'employoit à se perfectionner dans le dessein et la gravure en bois délicate pour laquelle il se sentoit du goût et du talent. Dès 1684 ou environ, il commença à faire quelques morceaux de mérite de cette gravure, et d'être en réputation dans la librairie et parmi les brodeurs, les tapissiers, les gaziers, les rubaniers et autres ouvriers pour lesquels il faisoit des desseins. Ce fut lui qui fit ceux des dentelles, cravates, rabats, manchettes, etc., et garnitures de tête, pour les mariages de l'empereur, du roi des Romains, des ducs de Lorraine, de Savoye et autres, et des princesses leurs épouses; il avoit un goût particulier pour ces sortes d'ouvrages, dont il connoissoit à fond les points différens et les agrémens.

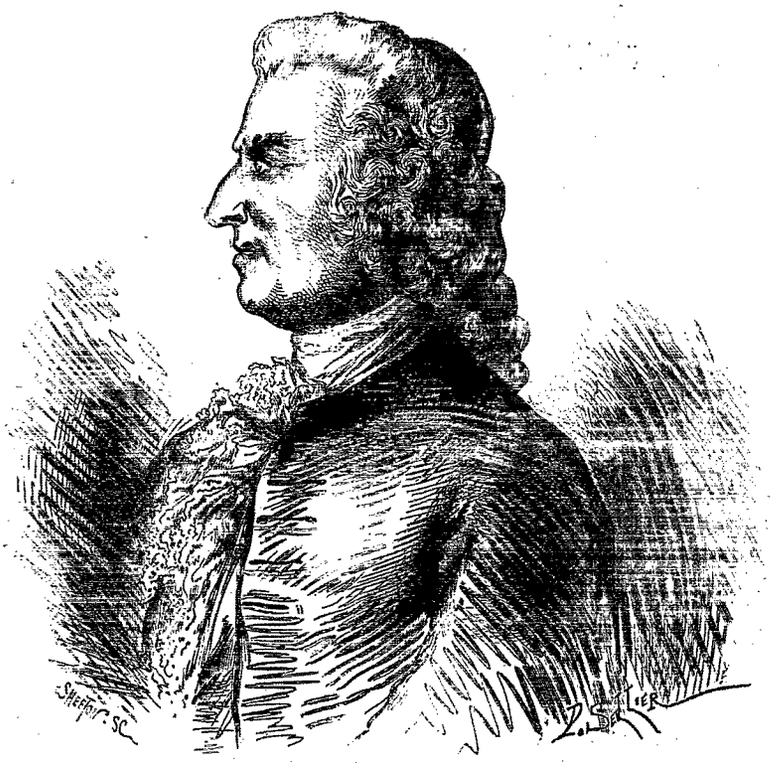
» On lui doit l'invention à Paris des papiers de tapisseries, qu'il commença à mettre en vogue environ l'an 1688; il les sçavoit poser en place avec goût, beaucoup d'art et de propreté. Il a porté cette invention au plus haut point où elle ait jamais été, dè sorte que de son tems et depuis lui tous ceux qui se sont mêlés de ce commerce ont contrefait ses desseins, parce qu'ils étoient goûtés et en grande réputation. Il étoit naturellement brave et généreux, et toujours prêt à rendre service à tout le monde. Il eut un jour l'adresse et la bravoure, avec un bâton ferré, de se défendre pendant plus de deux heures contre cinq officiers qui avoient fondu sur lui l'épée à la main, dans une bagarre où il vouloit secourir la populace que ces officiers maltraitoient. Il s'étoit fait recevoir marchand mercier pour pouvoir vendre des fils de Malines, dont l'on faisoit alors une grande consommation, et il avoit épousé en 1686 la fille de M. Chevillon, imprimeur libraire, rue Saint-Jacques, à la Colombe royale, soi-disant issu de la maison de Chevillon, dont il n'est resté que moi d'enfant, qui suis né le 2 juin 1698; elle mourut en 1710, le 29 septembre, le propre jour de ma fête. Il se remaria en 1719 à Catherine-Angélique Vas, fille d'un maître menuisier, dont il eut un garçon et une fille qui sont morts présentement. Cette seconde femme mourut le 21 septembre, âgée de trente et un ans, d'une chute faite en badinant ensemble, qui lui procura une fausse couche. La douleur que mon père en ressentit le conduisit au tombeau quelques mois après, le 3 février 1723, à l'âge de soixante-deux ans. »

Après avoir parlé de son père et de son grand-père avec quelques détails, il est bien juste que J.-B.-M. Papillon s'occupe aussi un peu de sa personne. Il n'a garde d'y manquer. Nous savons déjà qu'il naquit à Paris le 2 juin 1698. « ... Je n'avois pas huit ans, dit-il, c'étoit en 1706, que, dessinant déjà d'après quelques estampes et ayant grande envie de graver, ennuié de voir mon père éluder de me donner quelques leçons de cet art, je hazardai et tentai à son insçu, avec une pointe que je lui pris, de graver des armes d'évêques sur un morceau de buis; n'ayant jamais tâté le bois, je le trouvai si dur, cassant ma pointe à tous momens, de même que les contours que

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

je voulois graver, que je fus contraint d'abandonner mon entreprise et me contenter de faire quelques tailles sur du poirier qui, moins dur que le buis, étoit en effet par où je devois commencer.

» Enfin, j'avois presque neuf ans, lorsque, mon père ayant dessiné une grande planche à tiges de pavots à rapports pour les papiers de tapisserie de son négoce, il s'avisa, sans m'avoir donné aucunes leçons, de me la donner à graver, disant que je l'avois vu assez souvent travailler de pareilles planches pour n'être pas tout neuf à



J.-B.-M. Papillon. — Dessin de Sellier, d'après J.-B. Noël-Gamot.

FAC-SIMILE DE QUELQUES GRAVURES SUR BOIS DE J.-B.-M. PAPILLON.



La Promenade.



Les Rois.

cet ouvrage; achevant ces mots, il me donna une couple de pointes et s'en fut à ses affaires, me laissant assez embarrassé par où je commencerois, craignant de gâter la planche. Après un quart d'heure d'incertitude, je m'y pris du mieux que je pus, et, m'enhardissant, quoique j'eusse émoussé et cassé plusieurs fois ma pointe à graver que je raiguisois assez mal sur la pierre à l'huile, je fis assez d'ouvrage et pas trop défectueux pour que mon père, quand il revint, parût content. »

Après avoir terminé cette planche qui représentait des pavots, Papillon grava un papillon, qui devait servir d'enseigne parlante à la maison de son père; il s'exerça encore en gravant quelques planches destinées à l'impression des papiers de tenture; mais il avait le vif désir de produire

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

des planches dans lesquelles l'art eût une part plus considérable ; son père, qui ne voyait pas dans la profession de graveur sur bois un avenir assuré, s'opposait de tout son pouvoir à ce que son fils s'écartât de la voie que lui-même avait continuellement suivie.

« ... Cependant, dans l'espérance que mon père pourroit devenir plus traitable à me laisser contenter mon envie, me voyant dessiner tous les jours, je me mis à copier de bonnes estampes dont j'avois assez grande provision. Il me laissa faire pendant quelques jours ; mais, voyant insensiblement que je voulois y passer des matinées et des après-dînées tout entières, il me dit assez rudement qu'il falloit que je fisse cela par récréation, et du reste employer le tems à la gravure de ses planches des papiers de tapisseries. Je ne dis mot, mais malheureusement pour le premier ouvrage que je voulus faire un peu comme il faut sur le buis, il me surprit que j'étois après et se mit dans une colère extrême, parce que, effectivement, j'avois



Patineurs.



Feu d'artifice.



La *Carte* de Papillon.

gâté et coupé une estampe de la *messe* de Leclerc pour coller le petit sujet du tableau sur ma planche ; mais, toujours entraîné par mon penchant, je dessinai sur le buis, en cachette, quelques petits arbres et lointains d'après des estampes de Perelle, que je gravai tant bien que mal... Or, crainte d'être surpris faisant ces petits essais, j'avois la précaution, quand j'entendois mon père monter où j'étois, de passer par une fenêtre qui donnoit sur les tuiles, où au risque de me casser le col j'allois cacher ma petite planche sous une gouttière, puis je revenois promptement me remettre à ma gravure ordinaire sur le poirier.

» En ce temps, ma sœur aînée vint malheureusement à mourir par la suite d'un accident... Ma mère ne survécut pas plus d'une année à ma sœur ; elle mourut en 1710, le matin de la Saint-Michel. »

Papillon s'étend très-longuement sur ses débuts et sur les difficultés qu'il éprouva à vaincre la répugnance que son père lui témoignait lorsqu'il manifestait le désir de se consacrer exclusivement à l'art de la gravure sur bois ; ce ne fut que lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, c'est-à-dire en 1716, qu'il put librement suivre la carrière vers laquelle un goût bien prononcé l'attirait ; il suivit les cours de dessin de l'Académie royale, fréquenta l'Académie de Saint-Luc, et chercha ainsi à acquérir quelques

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

notions du dessin. En même temps qu'il s'instruisait de la sorte, il continuait à travailler pour les libraires; il gravait pour eux de petites vignettes qui l'habituaient peu à peu à tailler le bois et qui lui permettaient de s'exercer utilement. Son père mourut le 3 février 1723. Cette même année, le 22 septembre, Papillon épousa Charlotte-Thérèse Chauveau, fille d'un sculpteur et petite-fille du célèbre graveur de ce nom; à partir de cette époque, sa vie fut consacrée au travail, et les planches qu'il signa de ses intiales ou de son nom tout entier témoignent que, depuis la mort de son père, il avait renoncé complétement à la gravure des papiers de tenture pour s'adonner exclusivement à la gravure sur bois proprement dite.

Nous pouvons encore aujourd'hui nous faire une idée exacte du talent de J.-B.-M. Papillon, car, grâce à sa générosité, son œuvre complet existe au département des estampes de la Bibliothèque nationale. Cet œuvre, qui ne comprend pas moins de quatre gros volumes in-folio, renferme les pièces les plus variées : on y voit des lettres ornées, des vignettes, des médailles, des armoiries, des cartes à jouer, des billets de faire part, des adresses, des almanachs, des écussons armoriés, et même de la musique; le talent de Papillon était au service de tout le monde, son burin s'accommodait de toutes les besognes. Cet assemblage d'estampes de nature diverse, mises à la suite les unes des autres, présente un véritable intérêt et fournit pour l'histoire des mœurs plus d'un enseignement curieux. Divers marchands avaient confié à Papillon le soin de graver leur adresse, et ces vignettes aujourd'hui introuvables ont conservé le souvenir de certaines industries en vogue et de certains marchands totalement oubliés. On apprend, en feuilletant l'œuvre de Papillon, à connaître les noms de L.-N. Delorme, Jobert et Raisin, fabricants de cartes à jouer; de Guy Busselet, fabricant de papier, *au Moulin de Pisse-Loube;* de Haynault, marchand orfévre-joaillier, qui avait pour enseigne *à la Croix de Saint-Louis;* de François Andry, marchand épicier droguiste; de Mlle Prault, qui vendait en gros et en détail toutes sortes de fleurs artificielles; de Jobert, parfumeur ordinaire de Mgr le duc d'Orléans; de Jacquemin, chirurgien des pauvres de Mgr le duc d'Orléans; de Bocquillon, marchand mercier et marchand gantier; de Gérard, fabricant de castor; de Julliot, marchand apothicaire; de la veuve Arnoult, qui avait imaginé un sachet contre l'apoplexie; et du sieur Rochat, médecin suisse, qui débitait du thé helvétique.

Papillon mourut à Paris, en 1776. Il ne laissa pas à proprement parler de successeurs dans la carrière qu'il avait embrassée avec passion. Son beau-frère Pierre-Joseph Chauveau, le chevalier de Curel, dit Zapouraph, Nicolas Caron et Beugnet, dont on voit quelques planches dans l'œuvre légué par Papillon au cabinet des estampes, ne peuvent pas véritablement compter comme ayant profité des leçons de leur maître et comme continuateurs de sa profession; ils se sont exercés dans l'art de la gravure sur bois, mais ils ont si peu produit que leur nom même serait complétement oublié si l'artiste à côté duquel ils travaillaient n'avait pris soin de recueillir les quelques planches qu'ils ont signées et de les léguer à un dépôt public.

Le baron de Heineken est injuste lorsqu'il dit (1), en parlant du *Traité historique et pratique de la gravure sur bois*, par J.-B.-M. Papillon : « Papillon a renchéri sur toutes les absurdités avancées par l'abbé de Marolles et par Florent le Comte au sujet des anciennes gravures sur bois publiées en Italie. Son livre est tellement rempli d'erreurs, de fables et de minuties, qu'il ne vaut pas la peine d'être réfuté. » Cet ouvrage, où abondent sans doute des faits erronés et des opinions bizarres, est encore aujourd'hui consulté avec fruit par les hommes sérieux; ils y trouvent, au milieu sans doute d'une infinité de choses insignifiantes, des observations judicieuses énoncées par un homme du métier, qui n'ont que le tort, bien pardonnable de la part d'un homme qui ne faisait pas son métier d'écrire, d'être présentées sans ordre et sans méthode.

(1) *Idée générale d'une collection complète d'estampes*, p. 150.

LE BIEN ET LE BEAU.

Fais le bien, tu nourris la plante divine de l'humanité; produis le beau, tu répands les germes qui propagent cette divine plante. SCHILLER.

LES GRAISSES D'OISEAUX.

OIES. — PINGOUINS. — MUSTON-BIRDS. — FRÉGATES. — MÈRES-CAREY. — AUTRUCHES. — ÉMUS. — OISEAUX NOCTURNES.

Les corps gras sont des substances que le règne végétale et le règne animal nous fournissent en abondance. Suivant leur état de consistance à la température ordinaire, on les appelle : huiles, beurres, ou huiles concrètes, graisses, suifs, cires.

Les huiles concrètes sont toujours d'origine végétale; les graisses et les suifs, toujours d'origine animale; les huiles et les cires sont ou d'origine animale, ou d'origine végétale.

Ainsi, il y a la cire du palmier et la cire du *Myrica* qui servent à faire des bougies, et la cire d'abeilles qui, lorsqu'elle est colorée, entre dans la composition de l'encaustique, de la cire à cacheter, des crayons lithograhiques et de différents mastics; qui, lorsqu'elle est blanche, est utilisée pour la fabrication des bougies de luxe et des cierges, pour le moulage de figures de cire et de pièces anatomiques; les parfumeurs et les pharmaciens l'emploient à la confection de quelques pommades.

Il y a l'huile de navette et l'huile d'olive qui sont comestibles, l'huile de colza qui sert à l'éclairage; l'huile de lin, dans laquelle les peintres délayent leurs couleurs; l'huile de pied de bœuf, employée au graissage des pièces mécaniques; l'huile de phoque, utilisée par les Esquimaux comme nourriture, comme chauffage et comme éclairage; l'huile de baleine, qui entre dans la fabrication des savons mous, qui est utilisée dans la préparation des cuirs, et qui trop souvent sert à falsifier d'autres huiles d'un prix plus élevé.

Les matières grasses animales, qui sont le mieux connues et le plus employées, proviennent soit des quadrupèdes, soit des cétacés; celles qui ont été le moins étudiées sont celles qui proviennent des oiseaux, probablement parce qu'elles se rencontrent rarement dans le commerce. Mais il ne faut pas conclure de cette ignorance qu'elles restent partout sans emploi. Il y a des pays où la graisse de certains oiseaux est très-recherchée pour diverses applications économiques ou médicinales; elle est d'ailleurs fine, douce, onctueuse et fusible.

Dans nos pays, la graisse d'oie est peut-être la seule qui ait une réputation domestique, non-seulement comme aliment, mais encore comme remède à employer pour la guérison des gerçures produites aux mains par le froid.

Aux îles Falkland, le pingouin (*Diomeda chilensis*), qu'on y rencontre en troupes innombrables, est très-recherché pour son huile. Ordinairement, douze ou quinze hommes

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

montant un schooner se réunissent pour la chasse des pingouins, dont on extrait l'huile par ébullition.

Onze oiseaux fournissent environ quatre litres et demi d'huile, et chaque équipage, après une campagne d'un mois à six semaines, rapporte avec lui cent dix à cent trente mille livres d'huile dont la couleur est plus ou moins foncée, suivant le soin qui a été mis à la préparer. L'huile de pingouin sert dans la corroierie.

Dans les îles du détroit de Bass, on chasse aussi un oiseau connu dans le pays sous le nom de muston-bird (*Procellaria obscura*), pour en extraire également de l'huile. Ces oiseaux, quand ils sont jeunes, sont si gras qu'il suffit de les presser pour que l'huile, qui est blanche et qui a l'aspect de la graisse d'oie, s'écoule par le bec. Chaque oiseau en fournit environ quatorze centilitres.

La graisse du muston-bird a la réputation d'être un remède efficace contre les rhumatismes; mais elle a un goût huileux. On l'utilise aussi comme luminaire, dans de petits vases en fer-blanc disposés comme nos lampions.

Le père Labat parle des vertus de la graisse de *frégate;* selon lui, c'est un admirable spécifique contre la sciatique, et dans bien d'autres maladies ou affections résultant d'un défaut de circulation du sang.

Voici comment elle est employée : on fait fondre la graisse à un feu doux, et, pendant qu'elle chauffe, on frotte, on frictionne la partie malade, de manière à ouvrir les pores. Puis on trempe dans la graisse liquide, après y avoir ajouté toutefois quelques gouttes d'eau-de-vie ou d'alcool, un morceau de papier qu'on applique sur la partie malade et qu'on maintient en place avec une bande de toile.

Dans les Antilles, les petits poussins des mères-carey (*Procellaria pelagica*) sont gras à ce point que les indigènes pour s'éclairer se contentent de disposer, dans le corps de ces petits animaux, une mèche ordinaire de chandelle qu'ils allument simplement sans avoir recours à d'autre artifice.

La graisse d'autruche a une grande réputation locale. Le chasseur, après avoir pris les plumes, recueille la graisse, qu'il met dans des sortes de sacs formés de la peau de la cuisse et des jambes, solidement liée à la partie inférieure. Une autruche dans de bonnes conditions fournit assez de graisse pour remplir deux sacs ainsi confectionnés. Cette graisse se vend trois fois plus cher que le beurre; aussi sa récolte n'est-elle pas négligée : on la mange avec du pain, et elle sert à la préparation du couscous; de plus, les Arabes, qui lui attribuent des propriétés médicinales particulières, l'emploient dans diverses maladies. Dans les affections rhumatismales, par exemple, ils frottent les parties malades avec cette graisse, jusqu'à ce qu'ils supposent qu'elle a pénétré dans les pores; puis ils placent le patient dans le sable brûlant, en lui abritant la tête toutefois. Il se produit une transpiration abondante, et la guérison est complète, ou doit l'être.

Dans les maladies bilieuses, on chauffe la graisse légèrement, on y ajoute du sel, et on la donne comme potion. Elle agit aussi comme un puissant dérivatif en produisant un grand amaigrissement; mais, suivant les Arabes, le malade, ayant perdu toutes les humeurs peccantes, acquiert ensuite une santé plus robuste, et sa vue devient meilleure qu'auparavant.

La graisse de l'ému ou autruche d'Australie (*Dromaius Novæ Hollandiæ*) est tenue en grande estime par les colons et les naturels du pays, contre les contusions et contre les rhumatismes. Chaque oiseau peut donner six litres et demi à huit litres d'une belle huile inodore d'un jaune brillant, qu'on obtient en faisant bouillir l'animal dans l'eau.

A l'une des expositions industrielles de Madras, quelqu'un avait exposé de l'huile de paon, mais sans en indiquer l'usage.

L'immense caverne de Gaucharo (gouvernement de Cumana, Amérique du Sud), d'après de Humboldt, est peuplée de milliers d'oiseaux nocturnes (*Steatornis caripensis*, variété du *Caprimulgus* de Linné), que les naturels du pays massacrent en énormes quantités pour en extraire la graisse, qui est très-abondante près du péritoine, et qui forme une sorte de coussin sous l'abdomen, jusqu'au croupion. — De Humboldt fait observer que la présence de cette masse graisseuse, dans des animaux frugivores qui ne voient guère la lumière, et qui n'exercent que peu ou pas d'action musculaire, confirme ce qu'on a observé pour l'engraissement des volailles et des bœufs, qui réussit presque toujours quand ces animaux restent au repos et dans l'obscurité. La graisse du steatornis, quand elle provient des jeunes, est à demi liquide, transparente, inodore, et si pure qu'elle peut être conservée presque une année entière sans rancir. Cette graisse est, croyons-nous, employée comme aliment.

Les pigeons émigrants (*Columba migratoria*) du nord de l'Amérique produisent aussi de l'huile; c'est à l'époque de leur voyage qu'on leur fait la chasse, les massacrant en masse au moment où ils se perchent dans les forêts pour se reposer. Les Indiens et souvent les colons emploient cette huile au lieu de beurre. Tout récemment encore il n'y avait pas de petit village indien, dans l'intérieur des terres, où il ne fût pas possible d'acheter quatre à cinq cents litres de cette huile en tout temps.

LE RHYTHME DANS LA NATURE.

... Nous voilà maintenant tout près de la cascade, qui précipite ses flots rhythmés sur les rochers luisants. Le rhythme est une règle dans la nature, qui abhorre l'uniformité plus encore que le vide : le passage de l'archet enduit de résine sur une corde bien tendue est le type même de sa manière de procéder. Le cœur bat par périodes, et les messagers des sensations et des mouvements courent en oscillations le long des nerfs. Un liquide ne peut pas s'écouler uniformément à travers un orifice, mais il s'échappe en pulsations qu'un léger frottement peut rendre musicales; une flamme ne peut pas brûler dans l'intérieur d'un tube sans le faire chanter comme un tuyau d'orgue, et quand la flamme est petite comme celle d'un jet de gaz, ses oscillations périodiques peuvent produire une note aussi douce que celle du rossignol. Les vagues de la mer sont rhythmées, et les rides qui sillonnent la surface des ondes démontrent aussi la loi qui force le liquide à rompre encore son mouvement en périodes. On peut se demander si les planètes elles-mêmes, qui se meuvent à travers l'espace, n'éprouvent pas un frémissement intermittent dû au frottement de l'éther contre leur surface. Le rhythme est la règle dans la nature :

Elle répand sa lumière en cadence,
En cadence chacun de ses rayons,
En mesure avec les évolutions des mondes
Gravitant autour du soleil. (1)

CONSERVATION DES FRUITS.

Un certain nombre de fruits ne peuvent se conserver pendant l'hiver; ils s'altèrent rapidement au contact de

(1) *Dans les montagnes*, par John Tyndall.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

l'air et se moisissent. On sait cependant que les poires et les pommes, isolées les unes des autres sur les planches d'un fruitier bien sec, sont susceptibles de se conserver avec toutes leurs qualités jusqu'au printemps. On sait encore que la plupart des fruits, cuits avec du sucre, et transformés en confiture, ou plongés dans l'eau-de-vie, sont préservés de la décomposition par la matière sucrée ou par l'alcool. Mais les cerises, les pêches, les fraises, les raisins, etc., ne peuvent se conserver à l'état naturel; ils sont en vain placés dans des fruitiers; ils s'altèrent rapidement.

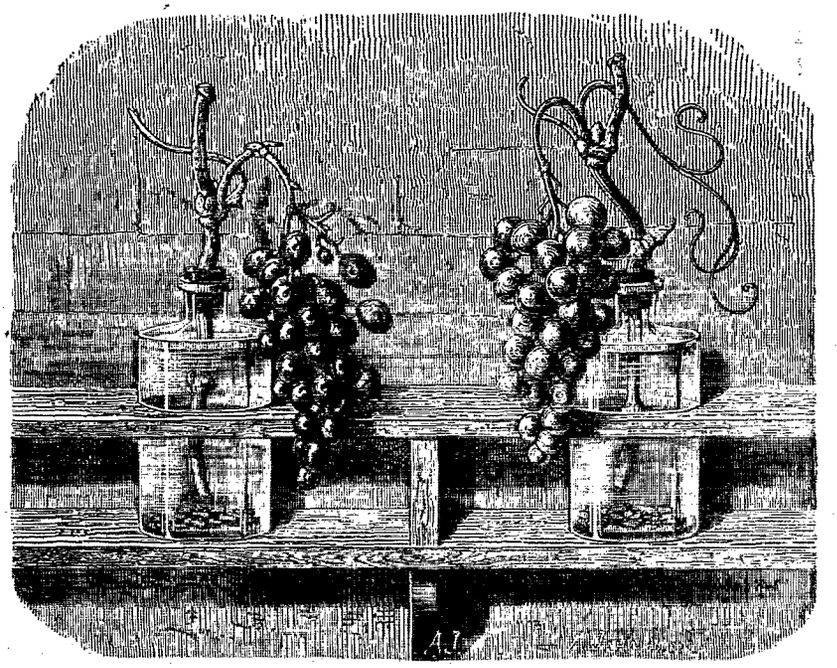


Fig. 1. — Conservation du raisin. — Dessin de Jahandier.

La science sait bien les préserver de l'action de l'air, en les renfermant dans le vide, et des cerises ont pu être gardées des années dans le vide barométrique; toutefois cette méthode n'est pas pratique; il y aurait grand intérêt à trouver des procédés efficaces pour conserver tous les fruits pendant l'hiver. Si le problème n'a pas encore trouvé une solution complète, un habile cultivateur de Thomery l'a résolu d'une manière satisfaisante, en ce qui concerne les raisins. Voici comment il a pu arriver à exposer, aux mois de mars et d'avril, des chasselas presque aussi beaux, aussi savoureux que ceux du mois d'octobre. « Ce procédé, dit-on, était resté longtemps à l'état de secret; mais son inventeur s'est décidé récemment à le faire connaître. » C'est trop dire : le secret n'était pas aussi inconnu qu'on le suppose.

On laisse le raisin sur la treille le plus long-temps possible, jusqu'à la fin d'octobre, et même jusque dans les premiers jours de novembre, si le temps le permet. On le coupe avant les gelées, en ayant soin de laisser chaque grappe fixée à une tige de la longueur de quatre ou cinq nœuds, dont deux ou trois au-dessous de la grappe et deux au-dessus. Le bout supérieur de la tige est enduit de cire, afin d'empêcher l'évaporation des liquides contenus dans le tissu fibreux.

Quand chaque grappe est ainsi préparée, on l'examine avec soin, on la débarrasse de ses grains en mauvais état, et on introduit l'extrémité inférieure de la tige dans une petite bouteille remplie d'eau, contenant 10 grammes le charbon environ. Ce charbon est tout le secret du procédé; il empêche l'eau de se putréfier.

On bouche la fiole avec un bon bouchon, que l'on recouvre de cire. La préparation est terminée (fig. 1 et 2).

On dispose toutes les fioles sur les planches d'un fruitier bien sec, dans une espèce de râtelier qui les maintient debout; on les sépare les unes des autres, de façon que les grappes de raisin ne se touchent pas entre elles. — Par ce procédé, aussi simple que peu coûteux, on peut avoir de beaux chasselas jusqu'au commencement du printemps.

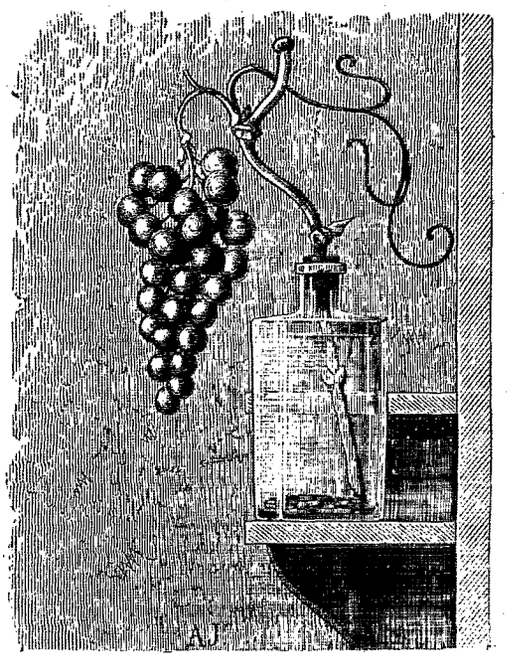
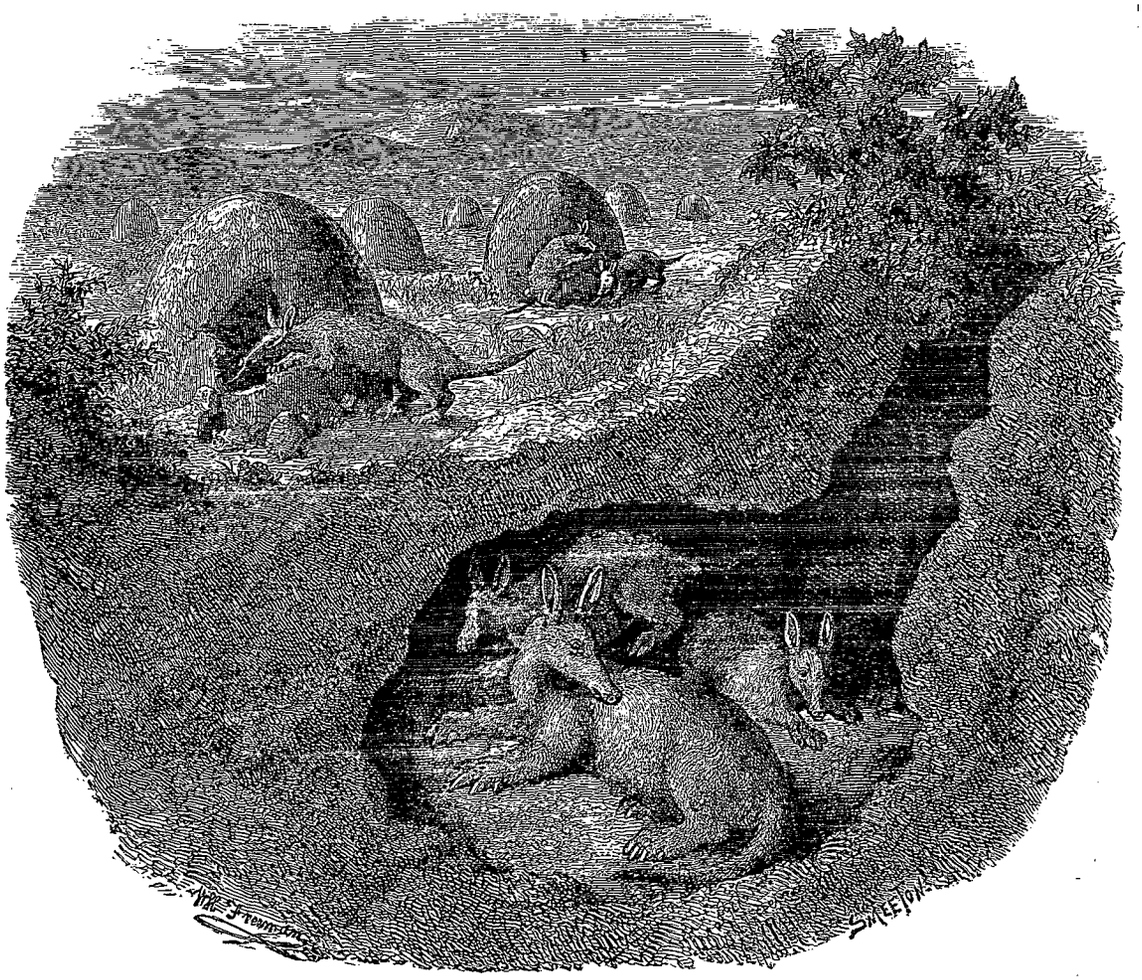


Fig. 2. — Détail d'une fiole avec sa grappe. — Dessin de Jahandier.

Pendant la durée de la conservation, il faut avoir soin de visiter les raisins, de couper de temps en temps les grains qui commencent à pourrir, et d'empêcher la température du fruitier de descendre au-dessous de zéro.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'ORYCTÉROPODE DU CAP.



L'Oryctéropode du Cap. — Dessin de Freeman.

Tout se tient et se commande dans l'admirable économie du monde. Les fourmis innombrables qui habitent les pays tropicaux et quelques autres plus éloignés de l'équateur ont certainement leur raison d'être, soit qu'elles doivent modérer l'exubérance de la végétation, soit qu'elles soient destinées à assurer, ce qui est plus probable, le nettoiement du sol et la disparition rapide des animaux morts, dont la présence, sous des climats chauds et humides, serait une source de miasmes rendant la contrée mortelle et inhabitable. Mais, d'autre part, la multiplication indéfinie et sans contre-poids des fourmilières deviendrait un fléau destructeur de toute habitation et de toute culture; il était nécessaire que d'autres animaux modérassent la multiplication de ces insectes. A ce besoin répondent les *myrmécophagiens*, ou mangeurs de fourmis, la plus singulière agglomération d'êtres bizarres qu'on puisse voir. Cette famille se compose des *oryctéropodes*, des *fourmiliers* et des *pangolins*.

L'*oryctéropode* semble former le passage des quadrupèdes ordinaires aux quadrupèdes myrmécophagiens, en ce sens qu'il a des dents, tandis que les fourmiliers et les nombreux pangolins n'en ont aucune. Comme les autres, il possède la langue longue, extensible et gluante, capable de s'introduire au milieu de la colonie quand les robustes ongles dont tous ces animaux sont pourvus ont démantelé les fortifications. L'oryctéropode porte une vraie fourrure de poils rudes; les fourmiliers subissent déjà une altération très-grande, leur poil présente au toucher une sensation semblable à de l'herbe sèche; les pangolins, enfin, n'ont plus de fourrure, mais des écailles variées.

L'oryctéropode paraît tout seul de sa famille. Son corps épais n'est point sans analogie avec celui du porc, dont il a la taille; comme lui aussi, il est bas sur jambes et allongé; mais ce qui complète la ressemblance, c'est une tête conique, longue, terminée par une sorte de groin et surmontée de deux grandes oreilles droites : aussi les colons hollandais donnent-ils à cet animal le nom d'*aard vark*, cochon de terre, cochon terrier. Les ongles de ses pattes de derrière sont beaucoup plus robustes que ceux des pattes de devant; sa queue est très-grosse et conique. Son pelage est d'un gris sale, plus ou moins roux sur les flancs et sous le ventre. Jadis très-commun aux environs du cap de Bonne-Espérance, d'où lui est venu son nom, il y devient chaque jour plus rare, et bientôt l'espèce se réduira à quelques individus qui s'enfuiront vers le désert. Pauvre animal nocturne, inoffensif, mais utile, laid, mais gibier délicat, sa destinée semble d'être exterminé par l'imprévoyance de l'homme. Puis, un jour, quand les cultures des peuples de l'Afrique australe seront anéanties par les fourmis, qui, elles, ne disparaîtront pas, on regrettera l'oryctéropode des anciens jours... Il ne sera plus au pouvoir de personne de le faire renaître !

« La terre, dit Kolbe, sert de demeure à l'oryctéropode; il s'y creuse un terrier, ouvrage qu'il accomplit avec beaucoup de vivacité et de promptitude, et, s'il a seulement la tête et les pieds de devant dans la terre, il s'y

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

cramponne si bien que l'homme le plus robuste ne saurait l'en détacher. Lorsqu'il a faim, il va chercher une fourmilière; dès qu'il a fait cette bonne trouvaille, il regarde autour de lui pour voir si tout est tranquille et s'il n'y a pas de danger. Il ne mange jamais sans avoir pris cette précaution; alors il se couche, en plaçant son groin tout près de la fourmilière, et tire sa langue tant qu'il peut; les fourmis courent dessus en foule, et, dès qu'elle en est bien couverte, il la retire et les gobe toutes... Il a la chair de fort bon goût et très-saine; les Européens et les Hottentots vont souvent à la chasse de ces animaux. Rien n'est plus facile que de les tuer, il ne faut que leur donner un petit coup de bâton sur la tête. »

Mais rien n'est plus difficile que de les prendre vivants, car il faut faire le siége de leur terrier au moyen d'une tranchée rapide et profonde. Les fourmilières éventrées par les oryctéropodes servent de retraites aux chacals, aux autres bêtes de proie, et souvent aux serpents. Les tribus cafres en font des tombeaux et y entassent leurs morts.

M. DE BUFFON EN DÉSHABILLÉ.

Fin. — Voy. p. 98.

Voyons maintenant quel était l'intérieur de cette riche et noble famille : outre Buffon et son père, outre la comtesse et *Buffonet*, qui déjà courait partout, il y avait dans la maison un capucin, excellent homme et plein de dévouement à ses hôtes (nous verrons que plus tard il sut en donner des preuves), c'était le père Ignace. Avant d'être capucin, il avait été saltimbanque, et il lui en était resté des allures singulières et divertissantes; avec tout cela, honnête, laborieux, soignant et nourrissant avec M. de Buffon toutes sortes de bêtes, besogne à laquelle il se prêtait et s'entendait au mieux.

Il lui arriva un jour une petite aventure qui montre bien ce qu'on doit penser de la fameuse histoire des manchettes. Buffon, nous l'avons dit, à partir du dîner, était en toilette; mais le matin, dans ses jardins, dans son cabinet de travail, dans le château, il restait en robe de chambre, coiffé presque constamment d'un vieux chapeau galonné, si déformé, si triste que le père Ignace, un beau matin, fut pris de pitié pour M. le comte, et conçut le projet de lui offrir une magnifique toque en velours, avec bordure or et soie. L'acquisition fut faite; mais le pauvre capucin ne savait comment s'y prendre pour offrir son cadeau : il confia son embarras à la comtesse, qui lui dit que, sans doute, quelque jour l'occasion se présenterait d'elle-même; mais des mois se passèrent... Voilà pourtant qu'un jour Buffon se prit à contempler lui-même son chapeau avec dédain, au moment de le poser sur sa tête. Ignace, alors, en toute hâte, se mit à tirer de sa poche la belle toque en velours; mais elle y était depuis si longtemps, et le cher homme tant de fois, sans y penser, s'était assis dessus qu'elle était encore plus usée que le chapeau. On se figure les éclats de rire. Ne croyez pas que le père Ignace fût toujours ridicule. Buffon, en mourant, lui laissa une petite fortune. Eh bien, quand plus tard le fils de Buffon eut vu tous ses biens confisqués, au moment où sa femme, ses enfants et lui allaient se trouver sans ressource, Ignace se dépouilla de tout ce qu'il possédait et rendit au fils, noblement, ce qu'il avait reçu du père.

Mais rentrons au château de Montbard, où le malheur va commencer de frapper.

En 1769, la comtesse mourut âgée seulement de trente-sept ans; Buffon en avait soixante-deux.

Ce fut un chagrin dont il garda l'empreinte toute sa vie.

Buffonet, âgé de cinq ans seulement, fut confié, après la mort de sa mère, à une femme excellente qui avait été l'amie de la comtesse, c'est-à-dire à Mme Gueneau de Montbeillard.

Recueillons, je vous prie, précieusement les instructions que Gueneau de Montbeillard transmettait à sa femme, en 1772, de la part de Buffon lui-même, touchant l'éducation de l'enfant, âgé alors de huit ans.

« Tiens surtout la main à ce qu'il ait le ton honnête » avec ses inférieurs, et que lesdits inférieurs soient » sourds, absolument sourds, lorsqu'il ne prend pas avec » eux le ton honnête. Il me paraît que c'est ce que le papa » a le plus à cœur. »

Mais pour prendre une idée plus complète encore de cet intérieur du grand naturaliste, voyons ce qu'écrivait l'enfant lui-même à Mme Daubenton, en cette même année 1772, c'est-à-dire toujours à l'âge de huit ans et très-peu de temps après son entrée au collége. Mme Daubenton recevait donc à Montbard cette lettre écrite de Paris :

« Madame et chère bonne amie,

» Je me trouve très-bien au collége. Je suis à cet instant auprès de mon papa, je dîne chez lui. Je vous prie de m'envoyer le plus promptement que vous pourrez des nouvelles de *Vinchepils*, qui signifie en français *jeu du vent* ou *lévrier*, et du pauvre petit chevreuil. S'il est mort, cachetez, je vous prie, votre lettre de noir. Adieu, ma chère bonne amie, bien mes respects à tous mes bons amis et mes bonnes amies. Adieu encore une fois; je vous souhaite une bonne santé et vous demande permission de vous embrasser. « BUFFONET. »

Voyez-vous cette bonne et dévouée Mme Daubenton, restée à Montbard et donnant ses soins aux chers animaux, et voyez-vous cet enfant au collége tout préoccupé de son lévrier et de son petit chevreuil malade, et ne sommes-nous pas bien à plein chez Buffon?

Mais en 1775, un nouveau malheur vient encore attrister la famille : Buffon perd le doux et calme témoin de toute sa vie. Son père meurt âgé de quatre-vingt-douze ans. Buffon en avait lui-même soixante-huit.

Cette mort arriva le 23 avril; quatre jours plus tard (le 27), Buffon recevait à l'Académie française le chevalier de Chastelux, qui succédait à M. de Châteaubrun, mort lui aussi à quatre-vingt-douze ans. Buffon, qui avait à faire son éloge, le termina tout à coup par ces paroles :

« ... Je viens de perdre mon père précisément au même âge; il était, comme M. de Châteaubrun, plein de vertus et d'années. Les regrets permettent la parole; mais la douleur est muette. »

Ici, je m'arrête un instant, et je demande au lecteur si le Buffon d'apparat qu'on nous a si souvent montré n'est pas absolument l'opposé du Buffon si vraiment homme que nous entrevoyons dans les documents qui précèdent. Et voyez comme cette compassion, comme cette sympathie pour les pauvres, qui fait le fond de son caractère, se retrouve jusque dans ses œuvres. Nous avons dit l'emploi qu'il faisait de sa fortune, et les deux à trois cents estropiés qu'il entretenait dans ses jardins à transporter la terre dans de *petites corbeilles;* nous l'avons vu donner pour parrain et marraine à son fils deux pauvres de sa paroisse; nous avons vu également, par la lettre de Gueneau de Montbeillard, le respect qu'il exigeait de son fils pour les inférieurs. Eh bien, cette âme magnanime et tendre pour les humbles, dites si vous ne la retrouvez pas tout entière dans cette page sur le plus serviable et le plus humble de nos animaux domestiques?

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'ANE.

« Pourquoi tant de mépris pour cet animal si bon, si patient, si sobre, si utile? Les hommes mépriseraient-ils jusque dans les animaux ceux qui les servent trop bien et à peu de frais? On donne au cheval de l'éducation, on le soigne, on l'instruit, on l'exerce, tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté du dernier des valets ou à la malice des enfants, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par son éducation, et s'il n'avait pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdrait en effet par la manière dont on le traite : il est le jouet, le plastron, le bardeau des rustres qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précautions, sans ménagements. On ne fait pas attention que l'âne serait par lui-même, et pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si dans le monde il n'y avait pas de cheval. Il est le second au lieu d'être le premier, et par cela seul il semble n'être plus rien. C'est la comparaison qui le dégrade : on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval; on oublie qu'il est âne, qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous les dons attachés à son espèce, et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du cheval, qui lui manquent et qu'il ne doit pas avoir.

» Il est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille que le cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance et peut-être avec courage les châtiments et les coups. Il est sobre et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture; il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables, que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent. Il est fort délicat sur l'eau; il ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus. Il boit aussi sobrement qu'il mange...

» Dans la première jeunesse, il est gai et même assez joli; il a de la légèreté et de la gentillesse... »

Voyez-vous maintenant où le grand artiste puisait son talent? Du reste, lui-même il a dit :

« Pour bien écrire il faut que la chaleur du cœur se réunisse à la lumière de l'esprit » (t. I, p. 292, de la *Correspondance*, publiée par M. Henri Nadault de Buffon).

Puisque nous sommes rentrés dans la *Correspondance*, nous citerons une des lettres intimes de Buffon, afin de montrer combien, dans ses relations de tous les jours, il était éloigné du ton solennel que tant de fois on lui a supposé. Je choisis à dessein une invitation à dîner, adressée de Paris, où il était alors, à M. de Faujas de Saint-Fond. Il avait alors soixante-dix-sept ans.

Au jardin du Roi, le 27 février 1784.

« J'aime à lire vos ouvrages, Monsieur, mais j'aime encore mieux vous voir, et si vous voulez que nous prenions un arrangement au sujet de la collection des matières volcaniques que vous vous proposez de remettre pour le cabinet du Roi, il est nécessaire que je puisse sans délai en conférer avec vous. Comme je dîne tous les jours chez moi, vous pourrez me faire l'honneur de venir manger ma soupe tel jour qu'il vous plaira, je serai enchanté de vous renouveler tous les sentiments d'estime et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» Le comte de BUFFON. »

Je trouve encore dans sa *Correspondance* (t. I, p. 297) ces paroles qui répondent parfaitement à l'idée que maintenant nous nous faisons de son caractère :

« Ce n'est ni la douleur du corps, ni les maladies, ni la mort, mais les agitations de l'âme, les passions et l'ennui qui sont à redouter. »

Dans le même volume, page 64, je note aussi ce passage :

« Les mauvais propos ne me feront jamais d'impression, parce que les mauvais propos ne viennent que des mauvaises gens. «

Mais combien d'autres paroles, combien d'autres anecdotes il y aurait à tirer de ces deux énormes volumes! L'important était d'en tirer le véritable Buffon. Je l'ai essayé. Trouvez-vous, ami lecteur, que j'y aie réussi?

FUNÉRAILLES D'UN CORBEAU.

A Vienne, les bords du Danube sont admirables et m'offraient tous les moyens de satisfaire mon goût pour les promenades solitaires et pittoresques. J'en découvris une un jour, où, de l'autre côté de la rive, en face de moi, s'élevait un groupe d'arbres que l'automne colorait de tons riches et variés, et d'où j'apercevais à gauche, dans le lointain, la haute montagne de Kahlenberg. Charmée de ce magnifique paysage, je m'établis sur les bords du fleuve, je prends mes pastels, et je me mets à peindre ces beaux arbres et le site qui les environne. Tout près de ces arbres était une cahute en planches; à ce moment, je vois sur le Danube un petit bateau qu'un homme dirige fort doucement dans l'intention de tuer des corbeaux. Quelques minutes après, effectivement, cet homme tire un coup de fusil, et abat un de ces oiseaux qu'il ramasse et place sur la planche de son bateau; mais, à l'instant même, une nuée de corbeaux arrive sur lui à tire-d'aile; leur nombre était tel que l'homme eut peur et courut se cacher dans sa petite baraque, en quoi je pense qu'il agit prudemment, car je n'ai pas le moindre doute que les corbeaux, furieux du meurtre de leur camarade, ne l'eussent assailli de manière à le tuer aussi. L'homme enfui, ces pauvres bêtes s'approchèrent du corbeau blessé à mort, le prirent et l'emportèrent sur les branches d'un des plus grands arbres. Alors commencèrent des cris, des croassements si violents, que je ne puis en donner une idée. Je restai deux ou trois heures à peindre les arbres où ils étaient perchés, et lorsque j'eus fini mon étude, leur fureur n'était pas calmée. Cette scène, qui me surprit beaucoup, me jeta dans je ne sais quelle rêverie sur l'espèce humaine, qui, je dois l'avouer, fut toute à l'avantage des corbeaux. » (1)

MAXIMES ARABES.

— La générosité est un arbre d'entre les arbres du paradis; ses branches pendent jusque sur la terre.

— Le bonheur est attaché aux crins du front des chevaux jusqu'au jour de la résurrection.

— La propreté dans les vêtements, et le contentement de peu, font partie de la dignité de celui qui croit sérieusement en Dieu.

— Consoler par un bienfait un cœur affligé vaut mieux que mille prières dans chaque chapelle.

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 3, 45, 52, 68.

LES DÉPÊCHES MICROSCOPIQUES.

Le pigeon messager ne peut être chargé que d'un poids très-minime, qui ne doit pas dépasser un gramme, si l'on

(1) Mme Vigée-Lebrun, *Souvenirs*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ne veut pas entraver la liberté de ses mouvements. Il est donc impossible au plus habile calligraphe d'écrire un grand nombre de dépêches sur une feuille de papier ne pesant que quelques décigrammes, et n'ayant par conséquent qu'une très-petite surface. Dès le commencement du siége de Paris, à l'époque des premiers départs aérostatiques, un éminent chimiste, M. Barreswill, avait eu l'idée de réduire par la photographie des dépêches qu'on aurait inscrites en nombre considérable sur une feuille de papier de grande dimension. On s'était rappelé à cette époque les résultats prodigieux obtenus à l'époque de l'Exposition universelle de 1867, par M. Dagron, qui était parvenu à réduire les photographies – cartes des quatre cent cinquante députés au point de les faire tenir toutes ensemble sur une feuille de papier d'un millimètre de côté. Le positif de cette photographie microscopique était placé dans une petite lunette que l'on pouvait porter en breloque, et à l'extrémité de laquelle un verre grossissant amplifiait l'image d'une manière assez considérable pour rendre reconnaissables les traits de tous les personnages photographiés. Cette invention, qui n'était alors considérée que comme un jouet, trouva pendant le siége une application dont on ne saurait trop faire ressortir l'importance. C'est ainsi que dans l'ordre de la science il n'y a rien d'inutile; chaque progrès, chaque perfectionnement apporté aux étonnantes découvertes modernes doit, tôt ou tard, amener quelque bien.

Un photographe de Tours, M. Blaise, dirigé par M. Barreswill, était déjà parvenu, dès les premiers jours d'octobre, à reproduire par la photographie deux pages d'imprimerie sur une mince feuille de papier, n'ayant que deux centimètres de hauteur sur deux centimètres de base. En dehors de l'inconvénient du poids, la finesse du texte était limitée par le grain et la pâte du papier. Ce résultat était cependant déjà d'une importance de premier ordre; tandis que par toutes les méthodes typographiques les mieux organisées, on n'aurait pu inscrire que quelques phrases sur une feuille de papier aussi petite que celle dont nous venons de faire mention, la photographie y traçait un nombre de caractères assez considérable pour représenter la valeur du texte d'un de nos journaux quotidiens; il suffisait d'armer son œil d'un microscope pour lire les dépêches, réduites à un tel point qu'elles étaient à peine visibles à la vue ordinaire.

Mais il allait appartenir à M. Dagron de perfectionner encore l'art des dépêches photographiques. Cet habile opérateur quitta Paris en ballon, le 12 novembre 1870, avec les appareils propres à exécuter ses expériences en province. Il partit dans l'aérostat *le Niepce*, à neuf heures du matin, avec MM. Fernique, Poisot, Gnocchi, et Pagano, marin. Il descendit à Vitry-le-François, au milieu même des lignes prussiennes, qu'il parvint à franchir au milieu des plus grands périls. Grâce au ciel, il put enfin, après des péripéties émouvantes, arriver à Tours et remplir l'importante mission qui lui avait été confiée par le gouvernement de Paris.

M. Dagron réduisait par la photographie les dépêches officielles ou privées qui lui étaient remises par le gouvernement de Tours; il remplaça, pour faire les exemplaires des dépêches, le papier par des feuilles de collodion plus minces que des pelures d'oignon. Chaque pellicule de collodion, portée par les pigeons, avait trois centimètres de base sur cinq centimètres de hauteur; elle était la reproduction de seize pages in-folio d'imprimerie, dont le texte sur trois colonnes contenait environ trois mille dépêches. La légèreté de ces pellicules a permis à l'administration d'en mettre jusqu'à dix-huit exemplaires sur un seul pigeon, qui emportait ainsi, attachées à une plume de sa queue, *cinquante mille dépêches*, pesant ensemble moins d'un demi-gramme. En imprimant ces dépêches en caractères ordinaires, on eût composé un fort volume in-8°! Toute la série des dépêches officielles et privées que M. Dagron a faites pendant l'investissement de Paris, compte une collection de cent quinze mille dépêches, tant officielles que privées.

Les pellicules de collodion étaient roulées dans un petit tuyau de plume que les agents spéciaux attachaient à la queue du pigeon messager. Quand l'oiseau revenait à Paris, on envoyait le tuyau des dépêches à l'administration des télégraphes. Là, un opérateur vidait avec soin le contenu de ce petit tube; il jetait le rouleau de pellicules dans de l'eau additionnée de quelques gouttes d'ammoniaque, et il les séparait soigneusement les unes des autres.

Chaque pellicule, une fois sèche, était placée entre deux lames de verre, afin qu'elle ne pût pas se détériorer; il ne restait plus qu'à l'agrandir à l'aide du microscope photo-électrique, pour lire le texte, presque invisible à l'œil nu, dont elle était recouverte.

La gravure ci-contre représente une des intéressantes séances de l'agrandissement des dépêches arrivées de Tours pendant le siége. La pellicule de collodion, emprisonnée dans deux lames de verre, est placée sur le porte-objet d'un microscope photo-électrique, véritable lanterne magique d'une grande puissance. L'image des caractères agrandis est projetée sur un écran, devant lequel des copistes écrivent à la hâte le texte qu'ils lisent devant eux. Des membres du gouvernement assistent à l'opération.

Quand les dépêches étaient nombreuses, la lecture ne pouvait en être rapide, mais la pellicule renfermait seize pages; on pouvait par conséquent la diviser, et répartir entre plusieurs écrivains la besogne de la transcription. Les dépêches chiffrées étaient lues à part par le directeur et envoyées aux membres du gouvernement de la défense nationale. MM. Cornu et Mercadier perfectionnèrent le procédé de lecture des dépêches microscopiques. La pellicule de collodion était adaptée sur un porte-glace spécial, auquel un mécanisme imprimait un mouvement horizontal et vertical. Chaque ligne de la dépêche circulait ainsi lentement et régulièrement sur l'écran, et facilitait le travail. L'installation de l'appareil photo-électrique, sa mise en train, ne durait pas moins de quatre heures, et il fallait en outre quelques heures pour copier les dépêches. On aurait fait certainement de nouveaux progrès dans cet art nouveau; tel qu'il est, le procédé de la poste aérienne par pigeons, complété par les dépêches microscopiques, doit être considéré comme un des plus admirables résultats scientifiques suscités par les impérieuses nécessités d'un siége de cinq mois.

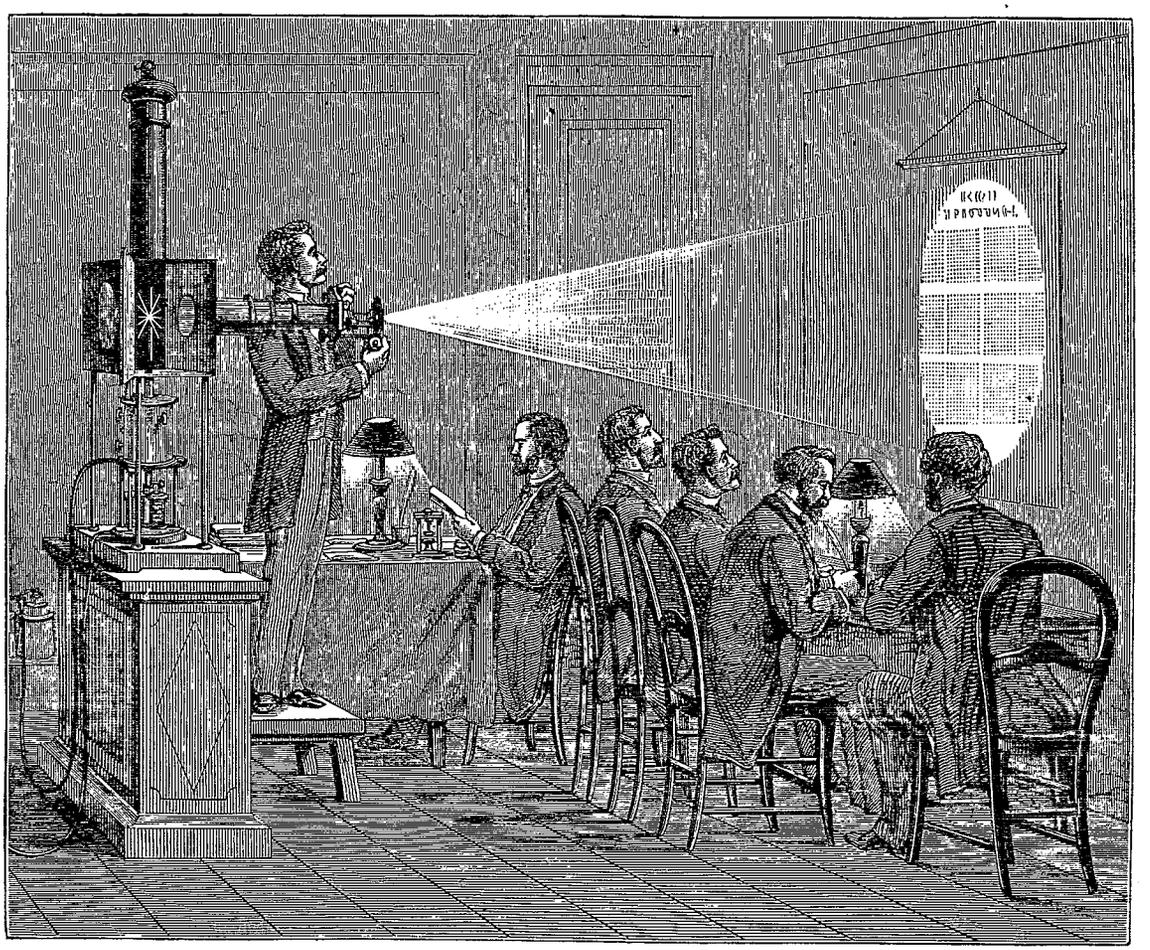
LES COURRIERS A PIED.

Quoique le service des piétons organisé pendant le siége pour franchir les lignes de l'investissement paraisse, au premier abord, être tout à fait distinct des ballons, il s'y rattache cependant, en ce sens que quelques-uns des hommes dévoués qui se sont offerts pour porter à Paris, par voie terrestre, les dépêches du gouvernement de Tours, ont d'abord quitté la ville investie dans la nacelle aérienne. Quelques détails à ce sujet peuvent donc trouver place dans l'histoire de la poste aérienne. Ce n'est ni le dévouement ni le courage qui firent défaut dans le service des piétons messagers; mais malgré le nombre des tentatives, les succès ne furent que très-rares, par suite de la vigilance vraiment extraordinaire de l'ennemi. Plusieurs facteurs du télégraphe acceptèrent la périlleuse mission qui consistait à porter les dépêches hors Paris; parmi ceux-ci, nous citerons le facteur Brare, qui réussit à franchir plu-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

sieurs fois les lignes prussiennes. Ce courageux patriote fut victime de son dévouement. Il finit par être fusillé par les Allemands, à l'île de Chatou, quoiqu'il eût demandé grâce à ces barbares, non pour lui, mais pour la femme et les cinq enfants qu'il laissait derrière lui. On ne saurait trop admirer la résignation, l'audace de ces obscurs employés, qui n'ont pas craint de s'exposer volontairement aux périls d'une condamnation à mort, exécutée immédiatement par un ennemi impitoyable; ils savaient employer toutes les ruses pour tromper la surveillance prussienne. Les Allemands ne manquaient pas de fouiller à nu tout homme qui leur paraissait suspect; malheur à l'infortuné courrier si la dépêche dont il était porteur apparaissait aux yeux de ceux qui l'examinaient! Quelques courriers n'ont pas hésité à cacher des dépêches sous l'épiderme incisé; d'autres les dissimulaient soit dans des clefs à vis forcée, soit dans des pièces de dix centimes qui avaient été évidées. Un de ces piétons avait imaginé de cacher la dépêche dont il était porteur dans une dent creuse artificielle; mais la ruse fut dévoilée par l'indiscrétion de nos journaux.

Parmi les aventures les plus surprenantes des courriers à pied, nous mentionnerons celles des voyages de M. Lu-



Grossissement et transcription des dépêches photographiques dans Paris assiégé. — Dessin de Jahandier.

cien Morel. Ce dernier quitta Paris pédestrement, franchit les lignes prussiennes, et arriva à Tours sans trop de difficultés. Il réussit à rentrer à Paris à pied, en se déguisant en mendiant; son retour ne se fit pas sans de grandes difficultés : il fut obligé de ramper, à la faveur d'un brouillard épais, entre deux sentinelles prussiennes, tandis qu'un paysan nommé Billebault le suivait de près, portant sur ses épaules une petite barque dont les voyageurs avaient besoin pour traverser la Seine. Ils franchirent le fleuve sur cet esquif, et faillirent être tués par des francs-tireurs français. Ils rentrèrent enfin dans la capitale investie. Quelques jours après, M. Lucien Morel quitta Paris dans la nacelle d'un ballon-poste, et il eut le malheur d'atterrir à Wertzlur, en Prusse, où il fut jeté en prison jusqu'à la fin de la guerre.

Le 12 janvier, MM. Imbert, Roche, Perney, Fontaine et Leblanc, tentèrent de franchir les lignes ennemies en suivant sous terre les carrières souterraines de la rive gauche de la Seine; l'entreprise échoua. Il en fut de même pour les plongeurs qui devaient revenir à Paris en suivant le fond de la Seine dans des scaphandres sous-marins. L'idée de ce voyage sous-fluvial avait été suscitée au gouvernement par MM. de l'Epinay, Julliac et Joufryon. Ces messieurs partirent de Paris le 20 décembre, dans la nacelle du ballon *le Général-Chanzy*. Ils emportaient avec eux plusieurs appareils de plongeur; mais l'aérostat opéra sa descente en Bavière, et les Allemands se firent un trophée des scaphandres qu'on destinait à faire revenir dans la ville assiégée.

On voit que les tentatives des courriers n'ont donné que fort peu de résultats. Paris, qui recevait quelques mois auparavant des milliers de trains de marchandises et de voyageurs, d'innombrables ballots de lettres venues de tous les coins du monde, n'était plus accessible à un seul piéton portant quelques chiffres sur un morceau de papier!

La suite à une autre livraison.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Une des grandes terreurs des gens du monde, c'est la *conception astronomique*. Or, ce simple tableau démontre qu'il suffit de la moindre attention pour acquérir immédiatement une idée générale exacte des faits que l'astronomie démontre, et réduire à néant les prétendues difficultés dont on s'effraye.

ASTRONOMIE PHILOSOPHIQUE — LES MONDES VUS ENTRE EUX

LA TERRE

(Qui a 3 183 lieues de diamètre)

VUE DES AUTRES MONDES

Perspective résumée d'après l'ouvrage de M. C. Flammarion
LES MONDES IMAGINAIRES ET LES MONDES RÉELS

		ASPECTS A L'ŒIL NU	GROSSEURS COMPARÉES A LA DISTANCE (minimum / moyenne / maximum)
VUE DE LA LUNE, le monde le plus voisin de nous, c'est-à-dire de 96 000 lieues . . .	La Terre, ayant un diamètre 3 fois 2/3 environ plus grand que celui de la Lune, paraît aux habitants de cette dernière, s'il en existe encore, 13 fois 4/10 plus grande que la Lune ne nous paraît. Seulement, comme la Lune ne tourne pas sur elle-même, et qu'elle nous présente toujours la même face, la Terre reste constamment placée, pour chacun des points de la Lune, au même endroit du ciel. — Donc, sans bouger de place, pour la Lune la Terre passe successivement du plus grand éclat à l'obscurité la plus complète. D'où il suit que, comme *flambeau des nuits*, la Terre n'éclaire pas mieux les habitants de la Lune que la Lune ne nous éclaire elle-même. Malgré cette imperfection, si les Lunariens interprètent les lois des causes finales avec autant de partialité que nous, ils ont un droit bien supérieur au nôtre à regarder la Terre comme expressément faite pour eux; d'autant plus que, raisonnant probablement aussi bien que nous, et voyant la vitesse du mouvement de rotation de notre globe, ils doivent avoir la certitude que, par suite de l'instabilité à laquelle les éléments de la Terre sont soumis, la Terre est inhabitée. La Lune a 869 lieues de diamètre, et nous accompagne dans notre cours annuel autour du Soleil.	13 fois environ plus grande que la Lune ne nous paraît.	2 mètres de diamètre.
VUE DU SOLEIL	Le Soleil a 357 700 lieues de diamètre; sa surface, qui est 12 557 fois plus grande que celle de la Terre, égale donc 163 264 fois celle de la Lune Or, si le Soleil ne nous paraît pas plus gros que la Lune, cela tient à son plus grand éloignement En effet, la distance de la Terre au Soleil étant de 37 millions de lieues, cette distance est 400 fois plus grande que celle de la Terre à la Lune.	Vue du Soleil, la Terre aurait à peu près le même aspect que Saturne a pour nous à l'œil nu.	
VUE DE MERCURE, la planète la plus rapprochée du Soleil, c'est-à-dire de 23 millions à 53 millions de lieues, selon les différents points de son orbite où il se trouve successivement placé.	La Terre vue de Mercure ressemble à une étoile très-pâle. Aussi, plongés constamment dans une vive lumière et dans une chaleur correspondante, les Mercuriens auraient-ils d'excellentes raisons pour conjecturer que, vu la rigueur du froid et les ténèbres qui doivent régner sur la Terre à cause de son grand éloignement de l'astre générateur, notre globe n'est pas habité. Peut-être même, ne voyant pas la Terre, en raison de la trop vive lumière du Soleil, pensent-ils que le Soleil et leur planète existent seuls, et, par suite, supposent-ils très-raisonnablement que le Soleil a été fait tout exprès pour eux. Mercure n'a que 1 244 lieues de diamètre.	A peu près comme nous voyons Jupiter, mais avec moins d'éclat.	
VUE DE VÉNUS, c'est-à-dire de 50 millions à 66 millions de lieues, selon les différents points de son orbite où elle se trouve placée.	Vénus est une planète qui, pour la grosseur et sous tous les rapports, ressemble presque exactement à la Terre. Néanmoins, si la Terre se voit de Vénus comme nous voyons Vénus elle-même, mais avec moins d'éclat, la Terre ne fait pas pour Vénus, comme Vénus pour nous, l'office d'*étoile du Berger*, attendu que, s'éloignant assez du Soleil pour passer derrière Vénus, la Terre peut se trouver ainsi au méridien de nuit de cette dernière. — S'il n'existe pas de glace sur la planète Vénus et s'il n'y tombe pas de neige, les Vénusiens doivent être bien intrigués au sujet des taches blanches qu'ils voient à nos deux pôles, comme nous les voyons nous-mêmes aux deux pôles de Mars. Quant à la Lune, les habitants de Vénus la voient probablement, à l'œil nu comme une très-petite étoile tournant autour de la Terre à la distance de 4 minutes 1/2 environ, c'est-à-dire à peu près le huitième du diamètre que nous présente le disque de la Lune. Vénus a 3 135 lieues de diamètre.	Absolument comme nous voyons Vénus, si ce n'est que la Terre a moins d'éclat. En outre, pour Vénus la Terre n'a pas de phases.	
VUE DE MARS, c'est-à-dire de 20 millions à 96 millions de lieues, selon ses différentes positions	C'est pour Mars que la Terre est l'*étoile du Berger;* car, placée entre le Soleil et lui, la Terre ne passe pas à son méridien de nuit. Aussi, comme Vénus en a pour nous, la Terre a-t-elle pour Mars des phases par suite desquelles les habitants de cette planète nous voient tantôt en croissant, tantôt en quadrature, tantôt en nouvelle... Terre, tantôt en pleine Terre. — Toutefois, pour les observations réciproques, les astronomes de Mars sont moins favorisés que ceux de la Terre, attendu que c'est précisément quand nous sommes le plus près d'eux que nous ne leur apparaissons qu'en croissant, tandis que, dans les mêmes conditions, ils nous montrent leur disque dans son plein. Comme les habitants de Vénus, ceux de Mars voient probablement notre satellite à l'œil nu, surtout lorsque la distance entre les deux planètes est la plus rapprochée. Mars n'a que 1 652 lieues de diamètre. Il a, comme la Terre et Vénus, une atmosphère et des saisons.	Comme une étoile de première grandeur dont l'éclat varie en intensité suivant la distance, et présentant les phases dans une lunette d'approche; comme Vénus pour nous.	

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

VUE DES ASTÉROIDES, c'est-à-dire de 62 à 133 millions de lieues, selon leurs différentes positions	Ces planètes sont télescopiques et, au nombre de plus de cent, circulent entre Mars et Jupiter. — Plusieurs n'ont vraisemblablement que quelques lieues de diamètre. Pour les habitants de ces planètes la Terre aurait quelque importance, surtout si leur taille était proportionnée à de pareils diamètres. Pour 3 lieues de diamètre, ils seraient gros comme des pucerons.	Comme une étoile de deuxième grandeur.		
VUE DE JUPITER, la plus grosse des planètes, c'est-à-dire de 160 à 236 millions de lieues.	La Terre ne s'écartant pas du Soleil, pour Jupiter, de plus de 12 degrés, n'est, pour les observateurs de cette planète, qu'une petite étoile du matin et du soir, à peine visible à l'œil nu, à peu près comme pour nous l'est Mercure, qui ne s'en éloigne que de 15 degrés. — Le vulgaire ne nous y connaît donc probablement pas; et comme l'on n'y peut constater ni notre mouvement de rotation, ni l'inclinaison de notre axe sur l'écliptique, les Joviens, qui n'ont pas de saisons, ne se doutent pas des circonstances si variées auxquelles donne lieu la production de ce grand phénomène. — Quant à notre Lune, elle ne peut s'y voir qu'au télescope. Jupiter a 35 731 lieues de diamètre, ce qui lui donne un volume 1 414 fois plus gros que celui de la Terre. Il est escorté de quatre Lunes ou satellites qui tournent autour de lui comme la Lune tourne autour de la Terre.	Comme une petite étoile du matin ou du soir, à peine visible à l'œil nu.		
VUE DE SATURNE, la planète à l'anneau mystérieux, c'est-à-dire de 326 à 402 millions de lieues, suivant ses positions . . .	La Terre ne s'écartant du Soleil, pour les Saturniens, que de 6 degrés seulement, est encore plus invisible pour eux que pour les habitants de Jupiter. Aussi ne se doute-t-on probablement pas sur ce monde de l'existence de la Terre. Tout ce que l'on peut croire de mieux pour notre réputation, c'est de penser que des astronomes persévérants et munis d'excellents télescopes nous auront quelquefois aperçus comme une *très-petite tache noire* passant sur le disque du Soleil, tache beaucoup moins grande, d'ailleurs, que celle qu'y tracent pour nous Mercure et Vénus, puisque le Soleil paraît aux Saturniens cent fois plus petit qu'à nous, et que la tache produite par la Terre n'aurait que la centième partie du diamètre du Soleil. A bord de Saturne, l'on ne doit guère voir que Mars et Jupiter; encore Mars y est-il bien difficile à distinguer. — Saturne a 28 719 lieues de diamètre, non compris son anneau. Il est donc 734 fois plus gros que la Terre. Outre son anneau continu, il est escorté de huit satellites.	Invisible, la Terre ne s'écartant, pour Saturne, du Soleil que de 6°, et restant toujours plongée dans ses rayons.	Un demi-	millimètre.
VUE D'URANUS, c'est-à-dire de 695 millions à 771 millions de lieues, selon ses positions.	Il est probable que dans ces régions lointaines et glacées la Terre est complétement ignorée. — Son passage même sur le disque du Soleil ne saurait y être remarqué, tant, à leur tour, les dimensions du Soleil y sont restreintes, puisque ce dernier y paraît 370 fois plus petit qu'aux habitants de la Terre. Dans tous les cas, il est incontestable que pour les savants d'Uranus la Terre ne pourrait être qu'un monde brûlé, ce dont, par conséquent, les cerveaux de ses habitants ne pourraient manquer de se ressentir. C'est juste l'opinion contraire que nous avons vu pouvoir être émise par les habitants de Mercure, qui doivent croire la terre même trop froide pour permettre à des êtres animés d'y vivre. Uranus a 13 828 lieues de diamètre : il est donc 82 fois plus gros que la Terre. Il a huit satellites.	Complétement invisible; la Terre ne s'écartant pas du Soleil, pour les Uraniens, de plus de 3°.	Un quart de	millimètre.
VUE DE NEPTUNE, la planète la plus éloignée connue, c'est-à-dire de 1 109 millions à 1 485 millions de lieues, selon ses positions.	Tout ce qui a été allégué à propos de la visibilité de la Terre par les planètes qui précèdent, peut être à plus forte raison rapporté à la station de Neptune. Nous devons donc nous résigner à croire que non-seulement notre monde est complétement inconnu là-bas, mais encore que l'on doit s'y douter fort peu de notre existence. — L'humanité terrestre pourrait donc s'éteindre jusqu'à son dernier rejeton, la Terre elle-même pourrait se tordre en convulsions et se glacer dans le froid de la mort, sans que ces événements, si importants pour nous, puissent être appréciés de ces dernières planètes. La fin du monde ne sera donc pas telle que quelques personnes se la représentent. Si l'on pouvait voir la Terre, sa marche paraîtrait bien rapide et légère, car elle fait 164 fois le tour du Soleil pendant que les graves Neptuniens, qui plusieurs de nos siècles après leur naissance sont peut-être encore dans l'adolescence, ne le font qu'une fois. Neptune a 15 041 lieues de diamètre, ce qui le rend 105 fois plus gros que la Terre. On ne lui connaît encore qu'un satellite.	Absolument invisible, la Terre ne s'écartant pas du Soleil, pour les Neptuniens, de plus de 2°, c'est-à-dire quatre fois pour nous le diamètre du Soleil.	Un sixième	de millimètre.
VUE DES ÉTOILES, c'est-à-dire à des distances qui se comptent par plusieurs centaines de mille fois celle de la Terre au Soleil.	A ces distances incommensurables, le système planétaire est complétement invisible, et le Soleil seul peut être aperçu comme une petite étoile; de certaines étoiles même on ne le voit plus du tout! Ainsi, en résumé, des milliers d'astres que nous voyons au ciel pendant une belle nuit, il n'y en a que six qui puissent connaître l'existence de la Terre. On nous voit de la Lune, de Vénus, de Mars, de Mercure, de Jupiter encore probablement, et peut-être enfin de Saturne. Au delà et pour toutes les étoiles, nous n'existons pas. — TEL EST LE DERNIER MOT DE NOS PRÉTENTIONS ET DE NOTRE IMPORTANCE !	Confondue dans le point unique du Soleil; complétement ignorée, pas même soupçonnée; ne pouvant défrayer ni les fantaisies de l'imagination, ni les conjectures de la science. Perdue enfin!	Néant.	

En présence de pareils résultats, et d'après les indications et réflexions contenues dans ce tableau, comme aussi quand on considère l'univers dans son ensemble,

Voit-on, daigne-t-on voir s'il existe une Terre,
S'il y brille un soleil, s'il y gronde un tonnerre,
S'il est là des héros, des grands, des potentats,
Si l'on y fait la paix, si l'on y fait la guerre,
Si le sort y ravit ou donne des États?

Que la Terre est petite à qui la voit des cieux!
Que semble à ses regards l'ambition superbe?
C'est, de ces vers rampants dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérants d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.

Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Dans l'infini sans fond et dans l'éternité?
(Jacques Delille.)

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ASTRONOMIE PRATIQUE — LES MONDES VUS ENTRE EUX

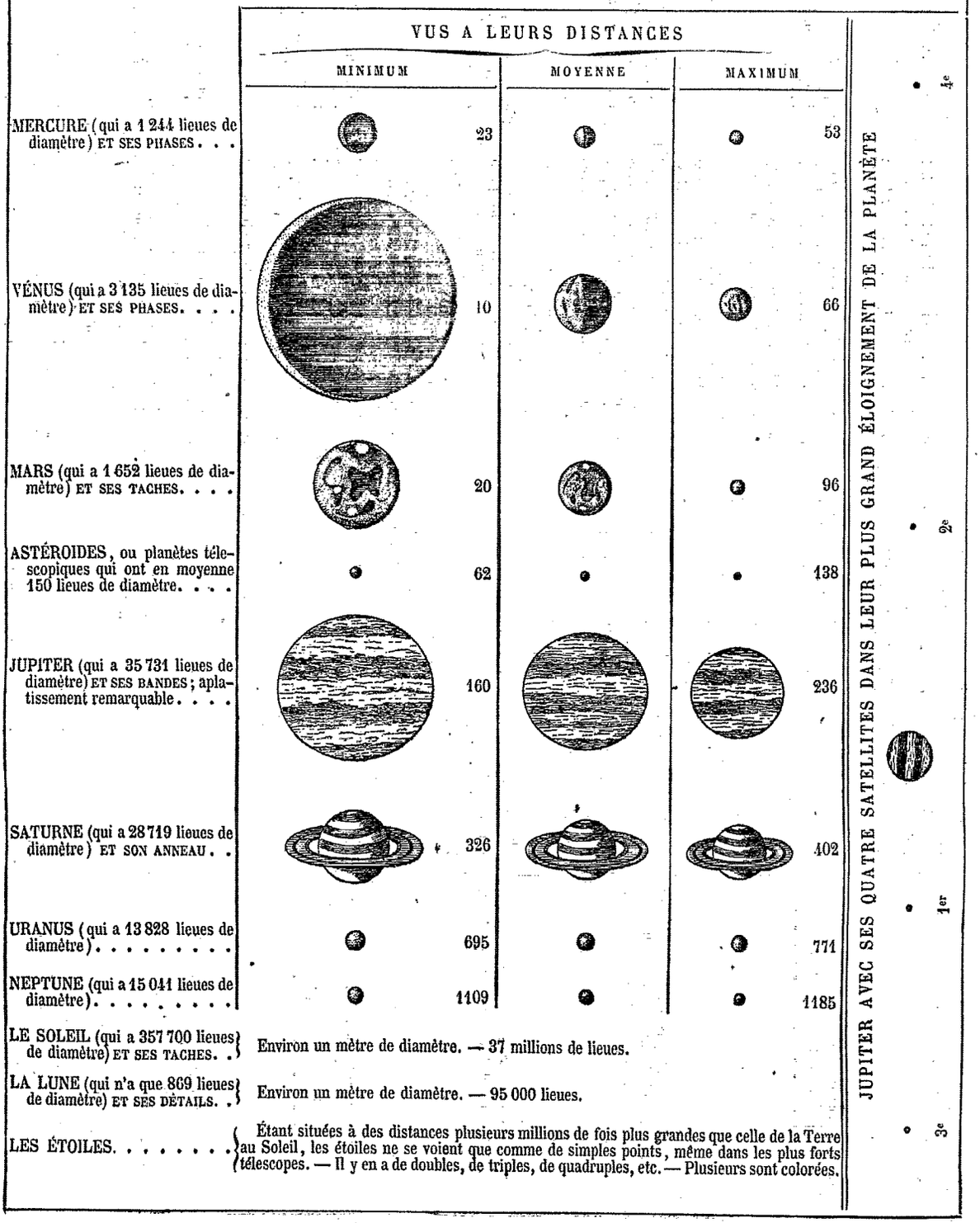
LES AUTRES MONDES

VUS DE LA TERRE

Ce tableau représente les corps célestes tels qu'on les voit au télescope. Il n'existe pas comme ensemble synoptique dans les Traités d'astronomie, où l'on trouve cependant les grosseurs comparées des planètes et du Soleil, ainsi que l'aspect de ce dernier vu des différentes planètes.

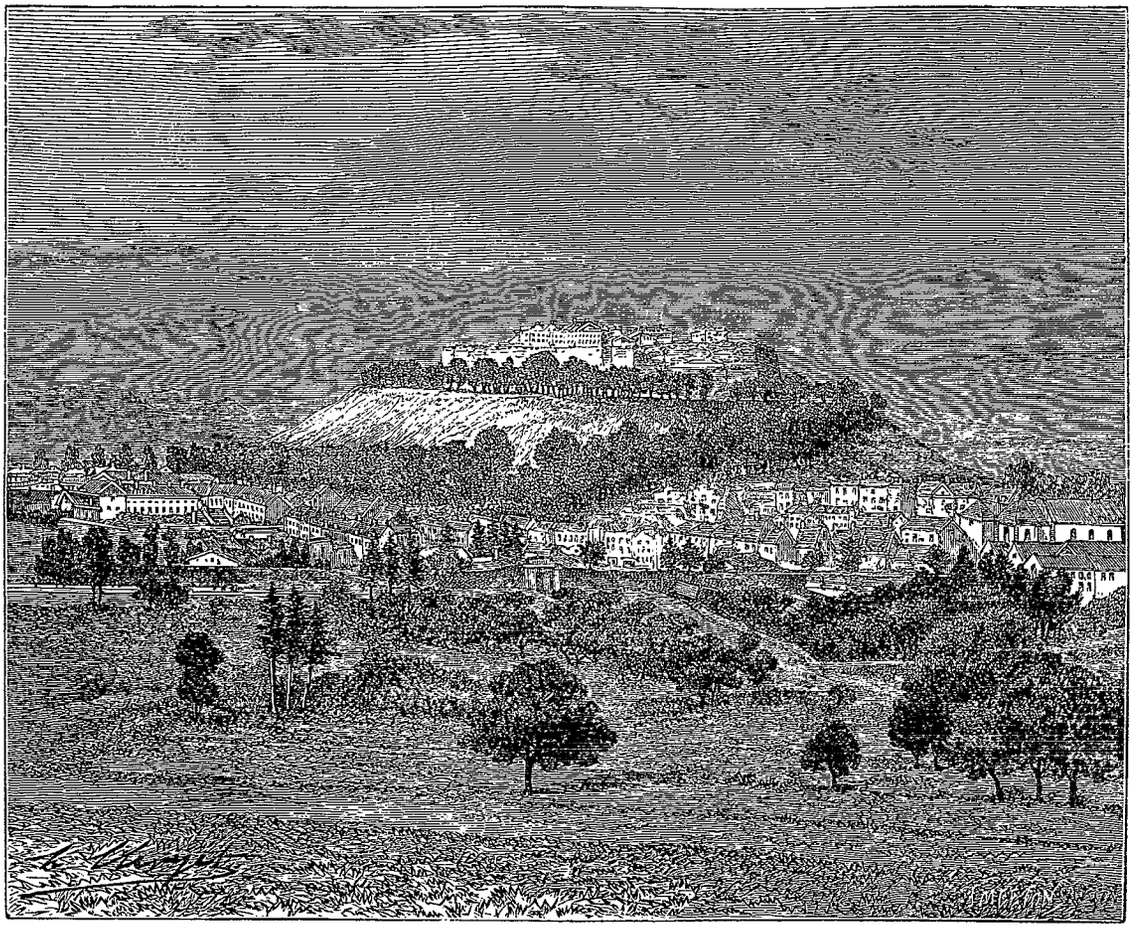
Le Ciel, par Amédée Guillemin, *la Pluralité des mondes habités* et *les Merveilles célestes*, par Camille Flammarion, contiennent à cet égard les plus belles illustrations et les renseignements les plus complets.

Nota. Les chiffres placés en regard des planètes indiquent la distance de ces dernières à la Terre, en millions de lieues.



Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LE CHATEAU ET LA VILLE DE BITCHE.



Vue de Bitche. — Dessin de H. Clerget.

En 1793, une division prussienne essaya de s'emparer par surprise, dans la nuit du 16 au 17 novembre (27 brumaire), de la ville de Bitche, défendue seulement par une compagnie de canonniers et par un bataillon du Cher fort d'environ six cents hommes.

Cette tentative fut déjouée non-seulement par la garnison, mais aussi par le courage des habitants, et surtout par le dévouement de l'un d'eux, nommé Belmont, qui n'hésita point à sacrifier sa propriété pour le salut de la place.

Une partie des ennemis avait engagé une vive fusillade sur un point de l'enceinte pour détourner l'attention des Français, une autre partie était parvenue à se glisser dans le chemin couvert; l'obscurité était complète et mettait la défense dans le plus grand embarras, lorsque Belmont eut l'idée de mettre le feu à l'unique maison qu'il possédait, et qui, étant en bois, près du point d'attaque, pouvait servir de torche pour signaler la présence et les mouvements de l'ennemi. A la lueur de ce généreux incendie, il se fit un changement total dans la situation des assaillants. Ils furent repoussés complétement, perdirent vingt-quatre officiers, eurent trois cents soldats tués ou blessés, et laissèrent deux cent cinquante prisonniers entre les mains de la garnison.

Dans la dernière guerre, la résistance de Bitche, assiégée par les Bavarois, fut remarquable par sa persévérance héroïque; elle dura sept mois, après lesquels il ne restait plus dans la ville que trois maisons habitables. Aussi la garnison put-elle sortir, au milieu du mois de mars 1871, avec les honneurs de la guerre, et en emportant ses armes, ses bagages, son matériel et les archives de la forteresse. Elle reçut des femme de la ville un drapeau brodé par elles-mêmes. Le colonel Tissier, commandant de la place, fut chargé de le déposer au Musée d'artillerie, et la municipalité de la ville, en le remettant, exprima, au nom des femmes qui l'avaient brodé, l'espoir que la France le leur restituerait un jour.

Bitche était une de nos places de guerre de quatrième classe; elle défendait le défilé des Vosges entre Wissembourg et Sarreguemines, dont elle est éloignée de quarante kilomètres.

Cette place n'a plus aujourd'hui la même importance qu'au moyen âge. A cette époque, où le théâtre des guerres était généralement peu étendu, elle était un refuge assuré pour des troupes qui pouvaient opérer des deux côtés des Vosges. Aussi les princes qui la possédèrent successivement y attachaient-ils un grand intérêt. Louis XIV s'en empara à la suite du traité de Nimègue, que ne voulut point accepter le duc de Lorraine; mais il fut forcé de la rendre en 1698, après la paix de Riswick; toutefois, avant la restitution, il fit démolir les fortifications que Vauban y avait élevées par ses ordres. Destinée à revenir de nouveau à la France, par suite de la réunion de la Lorraine après la mort de Stanislas, la ville de Bitche vit relever ses fortifications dès 1740; le château fut rendu imprenable par des ouvrages superposés en étage.

Ce château est à quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, bâti sur un rocher qui domine de cin-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

quante mètres la vallée occupée par la ville. Des magasins, des logements et des citernes, sont creusés dans le roc et à l'abri de la bombe. Indépendamment de ces citernes, au nombre de cinq, il y a un puits de quatre-vingts mètres de profondeur.

Les habitants de l'intéressante ville de Bitche ont cessé de s'appeler Français ; mais leur cœur est à nous, et la France espère qu'un jour, la Vérité, la Justice et la Paix reprenant leur empire, la terre de Lorraine redeviendra française par un accord amiable des nations européennes.

LE HANNETON ET SES RAVAGES.

Ceux de nos lecteurs qui ont comme nous le triste privilége de n'être plus jeunes peuvent se rappeler les railleries qui accueillirent, il y a trente ans, les circulaires du préfet Romieu, lorsqu'il conseillait avec tant d'insistance la plus sensée peut-être de toutes les guerres, c'est-à-dire la guerre aux bêtes nuisibles, à la tête desquelles, pour notre climat, il plaçait très-justement le hanneton. On a souvent parlé de la puissance du rire en France ; mais pour être vraiment redoutable et fort, ce n'est pas tout d'être gai, il faut encore avoir raison, et ceux qui riaient du préfet Romieu avaient tort. Aussi n'a-t-on pas ri depuis des arrêtés et circulaires du préfet de la Seine-Inférieure et de quelques autres départements dans lesquels le hideux insecte a particulièrement exercé ses ravages.

C'est, on le sait, dans la Seine-Inférieure surtout que ces ravages ont été terribles ; c'est aussi et tout naturellement dans la Seine-Inférieure que le hanneton a été le mieux étudié par M. le docteur Pouchet, par M. Reiset et par quelques autres ; c'est donc à la Seine-Inférieure que seront empruntés les détails qui vont suivre.

Dans une lettre adressée de Fréville au *Journal de Rouen* par un agronome distingué, M. Decorde, nous lisons :

« Le dommage causé par les hannetons aux cultivateurs et aux propriétaires est incalculable. D'après nos faibles moyens d'appréciation, j'affirme *qu'ils détruisent 20 pour 100 du produit des terres* chargées soit en blé, soit en avoine ou en tout autre grain. »

M. Decorde ajoute que presque partout, au moment où il écrivait, le gazon des prairies était en dessous dévoré par les mans de telle sorte que, privé de racines et n'adhérant plus au sol, on pouvait le rouler comme un tapis. Sous un gazon ainsi détruit, dans un espace de deux mètres carrés, on avait compté jusqu'à cent vingt mans. Or, chaque man, depuis son éclosion jusqu'à sa métamorphose, dévore, dit-on, un kilogramme de racines.

« Si le produit d'un hectare, ajoute M. Decorde, est de 250 francs par an, il se trouve réduit à 200 francs par l'action destructive des mans. Une commune qui possède 500 hectares de terre labourable subit une perte de 25 000 francs au moins, soit 19 millions pour les 760 communes du département de la Seine-Inférieure. »

Qu'on ne crie pas à l'exagération ! Un autre cultivateur, homme des plus instruits et des plus exacts dans ses observations, M. Reiset, au moment où M. Decorde écrivait ce qu'on vient de lire, était en train de faire sur les hannetons, au point de vue agricole, l'étude la plus complète et la plus minutieuse qui eût encore été faite. Le résultat de cette étude est consigné dans un mémoire adressé à l'Institut. Et savez-vous à quel chiffre M. Reiset estime les pertes causées à l'agriculture par les mans, en 1866, dans le seul département de la Seine-Inférieure ? *A vingt-cinq millions.*

M. Reiset, pour cette même année 1866, évalue ses propres pertes, dans une exploitation de 100 hectares, à 18 000 francs. Au lieu de 40 000 kilogrammes de betteraves par hectare, il en a récolté 7 000, et de mauvaise qualité, et encore a-t-il, avec grand soin, fait ramasser les mans.

Sur une seule pièce de terre de 1 hectare 40 ares, deux femmes suivant la charrue (aux trois labours) en ont ramassé 340 kilogrammes. Ce travail a coûté 16 fr. 50 c.; mais M. Reiset, par cette mince dépense, a sauvé une partie de sa récolte. Ses voisins, au contraire, qui avaient dédaigné de ramasser les mans, n'ont récolté rien du tout.

Mais voyons ce que d'autres ont fait.

En 1868 (les mans de 1866 étant devenus hannetons), un jeune cultivateur de Saint-Martin de Bocherville, aidé de quatre compagnons, en dix-huit heures, recueillit 700 kilogrammes de ces affreux insectes.

Au Bosc-Guérard de Marcouville (Eure), en quelques jours, on en a détruit 4 841 kilogrammes (la charge de plus de quatre chevaux).

Il y a eu sur tout cela des rapports officiels dont la lecture épouvante.

Un agriculteur qui, depuis 1816, a tenu registre de la quantité de hannetons détruits par lui sur son domaine, a parfaitement constaté que depuis cette époque, et de trois en trois ans, leur nombre n'a pas cessé d'augmenter.

A quoi peut-on attribuer cette invasion croissante ? Nous tâcherons de l'expliquer tout à l'heure ; mais il convient avant tout d'établir que les hannetons, bien qu'évidemment ils aient existé de tout temps, étaient fort peu connus il y a un siècle ou deux ; permettez-moi d'alléguer d'abord un souvenir de famille.

Mon père était un paysan cauchois du canton de Fontaine-le-Dun ; en 1809, au mois de juillet, à l'âge de vingt-trois ans, il quitta son village et alla s'établir à Rouen. C'est là seulement qu'au printemps de 1810 il vit pour la première fois un hanneton ; le nom même de l'insecte jusque-là lui était resté inconnu. Eh bien, je le demande au lecteur, croit-il que l'on puisse actuellement trouver dans toute la Normandie un garçon de vingt-trois ans qui n'ait jamais entendu parler de hannetons ?

Mais ce qui doit surprendre davantage, c'est que de savants docteurs, des hommes qui toute leur vie firent profession d'étudier l'histoire naturelle au point de vue même de l'agriculture, n'en aient pas su beaucoup plus que mon père.

Un agronome très-célèbre au commencement du siècle dernier, Noël Chomel, qui passa sa vie à compulser sur l'agriculture trois énormes volumes in-folio, ne manqua pas certainement de recueillir tout ce qu'il put sur le hanneton ; eh bien, voici les beaux renseignements qu'il nous a laissés :

« Les hannetons tirent leur origine d'une sorte de ver qu'on appelle *ver de blé*, de la même manière que les papillons tirent la leur des chenilles.

» Les hannetons causent beaucoup de dommages *aux arbres*, et particulièrement aux noyers, dont ils rongent les fleurs et les feuilles. *Ils vivent plusieurs années ;* ils paraissent deux mois dans le printemps, et ensuite *ils se retirent dans la terre*, où ils sont cachés pendant plus de dix mois *sans prendre aucune nourriture.* »

Ainsi, voilà les hannetons qui rentrent dans la terre deux mois après leur éclosion, pour y rester jusqu'à l'année suivante sans manger.

De la ponte des œufs, de leur éclosion et des ravages des mans, pas un mot.

Noël Chomel, nous l'avons dit, écrivait ces jolies choses au commencement du dix-huitième siècle ; mais au siècle précédent, le hanneton semble avoir été encore bien moins connu.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Prenons, par exemple, le *Dictionnaire de P. Richelet*, et voyons au mot HANNETON. Nous y trouverons ceci :

« Le hanneton est une sorte d'insecte volant qui paraît au mois de mai sur les arbres, qui vit de feuilles et d'herbes, qui est couvert de deux grandes ailes *jaunes*, qui a le *cou*, la tête et le dessous du ventre noirs, avec six grands pieds et deux cornes houppées au bout, et une petite queue noire et pointue. »

Remarquez bien qu'il n'est en rien question des mans, et soyez bien persuadé que si Richelet eût su que le ver n'est que l'embryon de l'insecte il l'eût dit sans y manquer. On sait avec quel soin il allait aux renseignements pour les mots et les choses qui lui étaient inconnus : il interrogeait pour les mots techniques les artisans de tous métiers, ou bien demandait aux écrivains de son temps la signification des mots qu'ils avaient employés ; voici un exemple singulier du soin qu'il mettait à ses recherches. Richelet avait lu dans les œuvres de la Fontaine l'histoire d'un paysan qui sème de la *touselle;* il mit donc le mot *touselle* dans son *Dictionnaire*, et voici ce qu'on y lit :

« La touselle est une sorte d'herbe ou de graine, et c'est ce que je puis dire. On ne connoît point dans Paris cette herbe ; j'ai consulté plusieurs greniers ou grenetiers et plusieurs herboristes fameux, ils m'ont tous dit qu'ils ne savoient ce que c'étoit que la touselle. Là-dessus j'ai vu le célèbre M. de la Fontaine, à qui, après les premiers compliments, j'ai dit : — Vous vous êtes servi du mot de touselle ; et qu'est-ce que touselle ? — Par Apollon, je n'en sais rien, m'a-t-il répondu ; mais je crois que c'est une herbe qui vient en Touraine, car messire François Rabelais, de qui j'ai emprunté ce mot, étoit, à ce que je pense, Tourangeau.

» Si je connois jamais quelque habile homme de Touraine, continue Richelet, je m'instruirai de la touselle, je la décrirai et en dirai les propriétés. En attendant, je puis assurer tous ceux qui ce présent livre verront que la touselle est un mot provincial dont s'est servi à dessein M. de la Fontaine. »

Vous voyez bien qu'un tel homme ne parle pas du hanneton au hasard et sans s'informer auprès des hommes compétents de ce que pouvait être cet insecte. Nous avons vu l'étrange description qu'il en fit d'après eux.

Mais voici quelque chose qui nous montre encore mieux l'ignorance où l'on était du hanneton au temps de Richelet.

Nous lisons dans la Bible de Lemaistre de Sacy :

« On amassera vos dépouilles comme on amasse une multitude de hannetons, dont on remplit des fosses entières. » (Isaïe, chap. XXXIII, vers. 4.)

Si nous nous reportons au texte latin, nous trouvons :

« Et congregabuntur spolia vestra sicut colligetur bru- » chus, velut cum fossæ plenæ fuerint de eo. »

C'est donc le mot *bruchus* qui est traduit par *hanneton*, et notez que Port-Royal traduit de la même manière. Cherchez cependant aujourd'hui dans les meilleurs dictionnaires latins, et vous verrez que tous sont d'accord sur le sens du mot *bruchus;* il signifie *sauterelle*. Voilà donc de savants docteurs qui, au dix-septième siècle, connaissaient si peu le hanneton qu'ils le confondaient avec la sauterelle. Nous pensons que difficilement de nos jours on pourrait trouver une telle ignorance sur ce point.

Remarquez-vous aussi que la Fontaine, qui introduit tant d'animaux dans ses fables, n'a pas un mot pour le hanneton ?

Tous ces détails tendent-ils à prouver que l'insecte ravageur n'ait jamais fait d'invasion en Europe avant notre siècle ? Évidemment non ; mais ces invasions étaient rares, et l'on n'en cite qu'un très-petit nombre. En 1574, ils ravagèrent la côte occidentale d'Angleterre ; en 1688, ce fut, en Irlande, le comté de Galway qui en fut infesté. Je crois aussi me rappeler que le *Magasin pittoresque*, il y a quelques années, reproduisait une vieille gravure représentant une troupe de paysans furieux et affolés faisant à coups de bâton, dans les bois, la chasse aux hannetons.

Mais ces invasions, je le répète, paraissent avoir été rares. On n'a, en effet, jamais, je crois, signalé l'intervention de l'Église ni d'aucun tribunal contre ces insectes, intervention qui n'eût pas manqué d'avoir lieu si leurs ravages avaient été au moyen âge aussi fréquents et aussi terribles que de nos jours.

Il n'y a nullement à douter de ce fait, car les exemples abondent.

A Troyes, en plein seizième siècle, sentence est rendue contre les chenilles, admonestées « de se retirer dans six jours, faute de quoi les déclarons maudites et excommuniées. »

Même sentence à Grenoble contre les limaces.

Dans l'évêché d'Autun, ce sont les rats. Procès, assignation de *comparoir*. Ils firent défaut, furent excommuniés.

S'il n'est resté contre les hannetons aucune trace ni de procès, ni d'excommunication, c'est qu'évidemment leurs invasions ne furent ni fréquentes ni redoutables.

Ils durent cependant, vers la deuxième moitié du dernier siècle, faire quelques apparitions. Un écrivain agricole peu connu nous a conservé le souvenir d'une de ces apparitions, qui eut lieu en 1761 et 1762. Buc'hoz, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage*, publiée en 1781, nous parle de cette apparition de hannetons. Eh bien, Buc'hoz lui-même nous servira à démontrer que les invasions de hannetons n'avaient alors rien de comparable à ce qu'on voit de nos jours. En effet, un agronome du temps se vantait d'avoir tué en un seul jour (en 1761 ou 1762) plus de mille hannetons. Buc'hoz ne cite ce fait qu'avec hésitation et comme quelque chose d'extraordinaire. Mais qu'est-ce que cela auprès des sept cents kilogrammes de ce même insecte recueillis en dix-huit heures par cinq jeunes gens à Saint-Martin de Bocherville ?

La fin à une prochaine livraison.

SUR LA CARICATURE.

Suite. — Voy. p. 35, 83.

De tout ce qui précède, je conclus que la caricature est un art. C'est l'art de faire rire, mais non pas de tous les sujets et par tous les moyens. Elle fait rire en saisissant vivement le côté comique des hommes et des choses, en le traduisant au dehors à l'aide du crayon, et en l'exagérant pour le faire mieux comprendre. C'est ainsi qu'on souligne dans un auteur un passage sur lequel on veut attirer l'attention de ses amis.

En affirmant que la caricature est un art, je ne prétends pas la surfaire. Je conviens sans peine que l'art qui nous fait admirer la nature humaine vaut mieux que celui qui nous fait rire de ses travers et de ses prétentions ; j'avoue qu'il vaut mieux élever l'âme par la contemplation du beau que l'égayer par la vue du comique et du ridicule. Mais l'esprit de l'homme est si faible que l'admiration continue le fatigue ; sa vie, surtout à notre époque, est si pleine d'efforts et de soucis, qu'il a besoin de se détendre quelquefois. Le rire, quand il ne se tourne pas en ironie mauvaise, en attaques contre les personnes, en méchanceté, est un plaisir inoffensif, et, comme dirait un médecin, c'est un *tonique* pour l'esprit fatigué.

L'essence même de l'âme, c'est l'activité. Le sentiment

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

de cette activité est pour elle un bonheur et une jouissance. Si, par une cause quelconque, cette activité diminue, l'âme tombe dans un état de malaise et de tristesse vague qu'on appelle l'ennui. Que faut-il pour la tirer de cette langueur malsaine? La secouer, comme on secoue une personne endormie; et en lui rendant, par cette secousse, le sentiment de son activité, on lui rendra le bien-être qu'elle éprouve toujours à se sentir active. C'est ce que fait le rire, ou pour parler plus exactement, c'est ce que fait la secousse d'esprit dont le rire n'est que la manifestation extérieure (1).

Voici quelques faits qui montreront plus clairement la nature de ce phénomène psychologique. Un homme passe dans la rue, par un jour de pluie, son parapluie à la main. Jusque-là, rien de risible. Mais, au premier coin de rue, le parapluie profite d'un coup de vent pour se retourner brusquement. L'homme, pris à l'improviste, lutte de son mieux; mais le parapluie refuse absolument d'entendre raison, et les spectateurs rient. Pourquoi rient-ils? Parce que, dans ce cas particulier, il y a une opposition très-nette et très-saisissable entre la conduite scandaleuse et la révolte violente du parapluie, et le caractère bonhomme et rangé que nous lui connaissons. Presque instantanément il se fait dans notre esprit deux jugements, dont le second contredit et détruit le premier.

Premier jugement : Le parapluie est l'humble serviteur de l'homme; son rôle est un rôle de modestie, de dévouement et d'abnégation.

Second jugement, qui détruit le premier : Cet être humble et pacifique devient superbe et violent; le voilà en pleine révolte; et il met dans la lutte une telle âpreté et un tel acharnement, qu'on ne sait pas encore qui sera vainqueur de lui ou de son adversaire.

Comme le second jugement est en contradiction avec le premier, il y a, dans l'esprit, pour passer de l'un à l'autre, une brusque secousse qui l'excite, l'anime, l'avertit ainsi de sa propre existence, et lui cause un plaisir qui, selon les tempéraments, demeure tout intérieur ou se mani-



L'Homme qui lutte contre son parapluie.

feste au dehors par le rire. Ces jugements se font, cette secousse se produit dans l'âme avec la rapidité de l'éclair; l'âme n'analyse pas, elle sent, elle a conscience non des causes, mais du résultat.

Nous rions volontiers du pêcheur à la ligne. Pourquoi? parce que cette innocente créature est cause que notre



Le Pêcheur à la ligne.

esprit forme coup sur coup deux jugements contradictoires.

Premier jugement : Quand un homme consacre de longues heures et une longue patience à une œuvre quelconque, le résultat, ce semble, doit être en proportion de la peine qu'il a prise.

Second jugement, qui contredit le premier : Voici un homme qui s'est levé à cinq heures du matin; il est parti quand tout le monde dormait; va-t-il voir lever le soleil, entendre chanter les oiseaux, admirer la beauté matinale des prés et des vallons, méditer quelque œuvre importante, ou lire tout au moins un livre intéressant? Rien de tout cela. Il va tenir une perche jusqu'à ce que sa main soit engourdie; il va piétiner sur place, et suivre des yeux un bouchon qui flotte, pour attraper à intervalles inégaux, mais toujours éloignés, quelques misérables ablettes. Voilà à quoi il a consacré les cinq ou six plus belles heures de la journée. La contradiction entre le second jugement et le premier sera encore plus grande et la secousse plus

(1) Léon Dumont, *Des causes du rire*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

violente si, au lieu d'une ablette, le malheureux n'a tiré de la rivière qu'un chat noyé ou un vieux chapeau. L'écart étant plus considérable entre les jugements et la secousse plus forte, l'hilarité s'accroît en proportion. Je ne connais pas de caricaturiste qui n'ait exploité, et presque toujours avec succès, ce sujet du pêcheur à la ligne.

L'âne, malgré les pages charmantes et l'éloquent plaidoyer de Tœpffer, qui n'a pas craint de se déclarer hautement son ami, n'en demeure pas moins une bête risible (1). C'est qu'avec son air grave, presque philosophique, il a la réputation de ne penser à rien.

Quoi de plus sérieux, de plus triste même que le masque du singe? Regardez-le de près, quand il se tient immobile et semble rouler dans sa tête menue les problèmes les plus ardus de la cosmogonie simiesque, quand il a l'air de



Le Singe qui se gratte.

se demander si véritablement l'homme ne serait qu'un singe dégénéré. Son front est soucieux, son œil presque profond; tout à coup, sans rien perdre d'ailleurs de sa gravité sénatoriale, il dégage subitement une de ses pattes et se gratte la troisième côte avec une agilité grotesque.

Chacun peut s'amuser à chercher des exemples et les varier à sa guise. Qu'il regarde avec attention, qu'il analyse avec patience, il trouvera toujours cette succession de deux ou de plusieurs jugements, non-seulement différents (ce qui ne suffirait pas pour provoquer la secousse et par suite le rire), mais absolument contradictoires.

Quand, par hasard, notre esprit n'a pas perçu la contradiction entre les jugements, il ne reçoit aucune secousse, et nous ne rions pas. Les personnes d'un esprit lent ou distrait ne saisissent la contradiction que plus tard, et rient le lendemain sans qu'on puisse savoir de quoi elles rient.

A côté de ceux qui rient après coup, il y a ceux qui ne rient jamais. Ces personnes, qui dédaignent le comique, blâment le rire, et méprisent par conséquent la caricature, peuvent se ranger en quatre grandes classes : 1° les dédaigneux, 2° les délicats, 3° les flegmatiques, 4° les austères et les sublimes.

Le chef de l'école des dédaigneux est ce lord Chesterfield, qui déclare que rire c'est manquer de goût, qui se vante de n'avoir jamais ri depuis qu'il a l'âge de raison, et qui, dans une de ses lettres, recommande à son fils de ne s'abaisser jamais jusqu'à rire. C'est le même homme qui regarde la musique comme une occupation au-dessous de la dignité d'un homme de condition, et conseille à son fils, si par hasard il aime la musique, d'avoir un valet de chambre qui joue du violon. C'est là une pure affectation de gentleman trop raffiné. Tœpffer avait en vue la tribu des dédaigneux lorsque, dans la préface d'un de ses charmants albums, si frais, si gais, si remplis d'un comique sans fiel, il disait : « Va, petit livre, choisis ton monde; car, aux choses folles, qui ne rit pas s'irrite, qui raisonne se méprend, et qui veut rester grave en est le maître. » Donc, les dédaigneux peuvent rester graves si tel est leur bon plaisir. La caricature n'a rien à démêler avec eux.

Le chef des délicats, c'est Fontenelle, qui ne comprenait pas quel plaisir on peut avoir à rire, c'est-à-dire à à faire : *Hi! hi! hi! ho! ho! ho!* C'est lui-même qui le déclare. Il a souri souvent aux choses fines. Il n'a jamais ri aux choses risibles. Ainsi font ses disciples.

Le chef des flegmatiques, c'est Philippe III, roi d'Espagne, lequel, pour plusieurs raisons, ne riait ni ne souriait. Par exception, cependant, il a ri une seule fois dans sa vie; mais aussi, c'était à la lecture de Don Quichotte.

Enfin, certaines personnes d'un caractère sérieux et austère ne rient pas : elles ignorent les choses futiles; elles ne les prisent ni ne les méprisent; elles ne les aperçoivent pas, voilà tout. Sans avoir cette austérité, quelques âmes très-élevées et très-lyriques planent si haut au-dessus de ces amusements qu'elles les dédaignent sans parti pris, mais par nature.

Lamartine, par exemple, semble avoir peint son âme et ses aspirations dans ces vers bien connus :

Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon?

Sollicité par un caricaturiste de l'autoriser à « faire sa charge », le poëte refusa cette autorisation, ou tout au moins l'accorda avec un dédain qui était plus blessant qu'un refus. Je serais fort effrayé de cette condamnation tombée de si haut sur la caricature, si deux raisons ne me



Mayeux se moquant d'un cent-garde.

rassuraient un peu. La première, c'est que le même poëte a dédaigné la Fontaine; et je vois bien que ce qui l'a empêché de comprendre et de goûter le bonhomme, c'est

(1) *Menus propos d'un peintre genevois.* Nous recommandons ce spirituel ouvrage de notre regretté collaborateur.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

précisément son génie de caricaturiste, cet esprit gaulois, cette gaieté épanouie, cette habileté à saisir le côté souriant et plaisant des choses et à le mettre en pleine lumière. Je me dis, un peu rassuré : Voilà la caricature condamnée en trop bonne compagnie pour oser se plaindre.

Ma seconde raison est celle-ci : le poëte, choqué de ce que la caricature personnelle a d'irritant et de blessant, ne fait pas de distinction entre la caricature-portrait et la caricature en général, qui est tenue de respecter les personnes et de ne s'attaquer qu'aux travers, aux faiblesses et aux sottises de tout le monde.

Sur ce point, et malgré une mode qui paraît fort en faveur aujourd'hui, je suis de l'avis du poëte, et je n'ai aucun goût pour la caricature personnelle ; voici pourquoi.

Si, dans un ouvrage destiné à être public, comme les recueils périodiques, vous *chargez* une personne qui ne demande qu'à être chargée, vous flattez en elle un mauvais instinct, cette vanité maladive qui fait que nous aimons mieux qu'on dise du mal de nous que de n'en point parler. Si, au contraire, c'est malgré elle que vous chargez cette personne, vous faites une mauvaise action, vous l'affligez, vous l'humiliez, vous la rendez ridicule non-seulement aux yeux des indifférents, mais encore aux yeux des personnes qui lui doivent le respect.

Il faut qu'au fond les hommes en vue souffrent plus qu'ils ne le laissent paraître des attaques de cette nature, pour qu'Alcibiade, qui aimait tant son beau chien, et qui n'était d'ailleurs ni timide ni timoré, ait coupé la queue à cette pauvre bête, uniquement pour détourner de lui-même pendant quelque temps l'attention maligne des Athéniens.

Ainsi, pour résumer ce qui précède : 1° la caricature est un art, 2° c'est l'art de faire rire.

Quel est le domaine de cet art? Quelles en sont les limites? Sur ce point, j'accepterai volontiers la définition d'un homme que l'on cite, en souriant, de peur de passer pour pédant, mais que l'on est bien aise de citer parce que l'on sent bien qu'il est difficile de trouver un plus ferme appui. Je veux parler d'Aristote. Voici ce qu'il dit dans son expressive concision : « L'objet de la caricature, c'est tout défaut qui n'a rien de douloureux ni de destructif. » On voit que le philosophe ouvre à la libre interprétation du caricaturiste le champ sans limites de la sottise humaine. En même temps, avec la sagacité, la prudence, la bonté d'un très-grand esprit, il met hors d'atteinte ce qu'il y a de plus respectable au monde, la vieillesse, l'infirmité, la souffrance. Je vois venir une objection. La caricature a souvent attaqué les infirmes; les aventures de Mayeux le bossu ont fait rire toute la France, et il est arrivé bien souvent que l'on a tourné les vieillards en ridicule. Voici ma réponse : Quiconque attaque un infirme parce qu'il est un infirme, et un vieillard parce qu'il est un vieillard, manque tout à la fois d'esprit et de cœur. Si des caricaturistes l'ont fait, tant pis pour eux. Mais s'il est arrivé qu'on a ri de Mayeux, ce n'est pas parce qu'il était bossu, mais parce qu'il faisait le don Juan étant bossu, ou qu'il se moquait, au passage, des gens mieux tournés que lui. C'est donc lui-même qui s'offrait aux coups de crayon, en affichant des prétentions qui faisaient un choquant contraste avec son état. Quant aux vieillards, ils peuvent être justiciables de la caricature quand ils affectent à leur âge la légèreté et les travers de la jeunesse. La vieillesse, d'ailleurs, a ses vices comme les autres âges, et, dans un vieillard vicieux, c'est le vice que l'on bafoue et non pas la vieillesse. Harpagon, Bartolo, sont rendus ridicules non comme vieillards, mais l'un comme avare, l'autre comme amoureux. Cette réserve faite en faveur des personnes, Aristote donne toute liberté aux caricaturistes. Les annales de la caricature dans l'antiquité et dans les temps modernes nous montrent combien ils ont souvent abusé de la liberté, et même outrepassé la licence. L'histoire le leur reproche au nom même de l'art, et nous, qui sommes placés à distance, il nous est facile de voir que les œuvres vraiment durables de l'art du caricaturiste sont celles qui n'attristent pas le cœur des honnêtes gens. *La suite à une prochaine livraison.*

LES JACINTHES DE TANTE SOPHIE.

NOUVELLE.

Tante Sophie habitait un gentil village situé à peu de distance de la ville où mon père était professeur et élevait, non sans peine, sa nombreuse famille.

Nous n'étions guère riches ni les uns ni les autres. Mais nous possédions tous une heureuse disposition au contentement et à la bonne humeur : c'était notre trait de famille, et il valait bien quelque chose. Tante surtout, avec un revenu plus que modique, avait trouvé moyen de s'arranger une vie très-agréable, et sa sérénité, sa gaieté et sa vivacité toute juvénile, en dépit de ses cheveux grisonnants, donnaient à sa société un charme tout particulier.

Elle avait trouvé à louer, dans une maison de campagne abandonnée de ses propriétaires, un petit logement qu'on lui avait cédé à bas prix, heureux qu'on était de trouver quelqu'un d'honnête qui gardât la maison ; et elle avait fait de ses trois petites chambres un vrai paradis.

La première donnait sur les champs et sur le beau rideau de montagnes qui fermait l'horizon à deux ou trois lieues de distance. C'était la chambre à coucher ; de blancs rideaux de parade garnissaient les fenêtres et la table de toilette. Un rayon de sapin supportant une grande Bible, l'Imitation de Jésus-Christ, Fénelon, et quelques autres livres de piété ; la gravure encadrée du Christ appelant à lui les petits enfants, et un petit miroir entre les deux fenêtres, se détachaient sur une charmante tapisserie semée de fleurs des champs. Pour illuminer le tout, le soleil du matin entrait gaiement par les deux fenêtres.

A côté de la chambre de la tante se trouvait la chambre d'amis, qui, à vrai dire, était la nôtre à nous autres enfants, car il était rare que l'un de nous ne fût pas en visite chez tante Sophie. C'était une toute petite chambrette, gaie et éclairée comme la sienne ; elle ne contenait absolument qu'un petit lit blanc et deux chaises de paille. Mais la joie s'y respirait avec l'air pur et parfumé des champs.

L'orgueil de tante Sophie, c'était son salon. Un salon n'est pas le mot, car cela n'y ressemblait que fort peu ; mais c'était la plus grande et la plus belle de ses trois chambres. Là, elle avait rassemblé tous ses trésors : portraits de famille et d'amis, — livres de jeune fille et lectures plus sérieuses, — albums de croquis, — vieux piano carré, un peu détraqué, il est vrai, mais faisant encore ses délices et les nôtres, — souvenirs de toutes sortes enfin, anciens et nouveaux, tristes et gais, depuis les fleurs blanches, maintenant jaunies, qui avaient orné le lit de mort de son père, jusqu'au portrait rapidement esquissé de mon tout petit frère, souriant et suçant son pouce, le bonnet tourné sur une oreille et les cheveux en désordre, tel qu'un jour il lui était apparu au sortir de son petit lit. Les chaises étaient de paille, et la table ronde du milieu n'était recouverte que d'un vieux tapis passé. Quant au canapé, il était représenté par un large et antique fauteuil Louis XV, aux formes évasées et arrondies, et recouvert d'une ancienne perse aux plus étonnants ramages. C'était le seul meuble élégant de la chambre, et comme en outre c'était un souvenir de famille, il avait un double prix.

Pourtant, à l'époque dont je parle, ce n'était point là

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

encore la plus grande gloire de tante Sophie. Il était une chose sur laquelle se concentrait tout ce que son cœur pouvait contenir d'orgueil et de vanité. Cette chose, — c'étaient les quelques pots de fleurs alignés sur le rebord intérieur de la fenêtre et desquels sortaient quelques tiges vertes.

Oui, s'il l'eût fallu, tante Sophie aurait renoncé à sa part du brillant soleil qui inondait sa chambre en plein hiver; elle aurait renoncé à l'air qu'elle respirait pour tout laisser à ses jacinthes chéries, ses jacinthes « futures », car il n'y avait guère encore qu'une tige insignifiante. Mais de cette tige devait sortir, au dire du jardinier qui avait fait cadeau des oignons, devait sortir une fleur merveilleuse. Aussi, comme nous l'attendions tous avec impatience! Et comme à chaque visite nous courions, mon père tout comme nous autres, vers la fenêtre pour voir de combien les tiges avaient grandi! Ce fut le grand intérêt de tout l'hiver.

Ce qui rendait cet intérêt plus vif encore, c'était l'émulation; car il faut savoir que tante Sophie n'était pas exempte d'ambition. Or, le docteur Scheffer, l'ami d'enfance de mon père et l'ami également de tante Sophie, qu'il allait souvent visiter, cultivait, lui aussi, des oignons. Il en cultivait depuis longues années et s'était acquis en cela une petite célébrité, qui heureusement ne nuisait pas à sa grande célébrité comme médecin. Personne n'avait des jacinthes comme le docteur. Mais tante Sophie s'était mis en tête d'en avoir de plus belles encore! De là des soins et des raffinements impossibles; un enfant nouveau-né ne lui eût pas coûté plus de peines.

Enfin, vers le milieu de février, les tiges étant très-hautes, les feuilles s'écartèrent et laissèrent entrevoir une grosse, une énorme grappe de boutons. Tous les oignons n'avaient pas également réussi, mais il y en avait dans le nombre de vraiment extraordinaires : le jardinier avait dit vrai. Aussi avait-il été convenu qu'on empêcherait le docteur de les voir avant complète floraison, afin de jouir de son étonnement.

Quinze jours plus tard, les grappes apparaissaient parfaitement dégagées, ayant encore augmenté de volume et commençant à se colorer, les unes de rouge, les autres de bleu ou de violet. Encore quelques jours, et alors!... Nous en avions tous de l'émotion! Et lorsque enfin mon père et ma mère, et toute la famille, en compagnie du docteur dont nous savourions d'avance la surprise, nous nous dirigeâmes un dimanche matin vers la demeure de tante Sophie; je ne sais à qui de nous le cœur battait le plus fort.

Nous montons. Nous entrons. Tante Sophie nous reçoit avec son joyeux sourire... Mais de jacinthes, pas trace; elles avaient complétement disparu. Mon père regarda sa sœur, qui rougit tout en souriant et lui murmura dans l'oreille de ne rien dire. Quant au docteur, qui avait fort bien deviné qu'on lui préparait une surprise, s'il fut étonné en effet, c'était de ne rien voir de particulier. Il y eut un moment de silence assez embarrassant; mais le docteur le rompit par un franc et bruyant éclat de rire :

— Ha! ha! ha!... Oh! la bonne histoire! s'écria-t-il par mots entrecoupés. Ah! ma chère Sophie!... Eh bien, où en sont nos défis, hein? Je vois ce que c'est : vous vous êtes reconnue vaincue, défaite, battue, là; et vous avez caché vos malheureuses jacinthes, afin que je ne jouisse pas trop de mon triomphe... Oui, oui, c'est cela! quoi que vous en puissiez dire; que serait-ce d'autre?... Allons, donnez-moi la main, là, et n'ayez pas l'air si confuse. Je vous promets d'être modeste dans la victoire, et au lieu d'être des rivaux nous allons redevenir des amis... Ah! diable! voici une tarte qui vaut bien toutes les jacinthes du monde! exclama-t-il à la vue d'une excellente tarte aux pommes, comme tante seule savait les faire.

Tout le monde aida à mettre le couvert, ce qui, en vérité, fut très-vite fait, et l'on oublia tous les désappointements au milieu de l'entrain et du cordial enjouement qui s'épanouissaient d'eux-mêmes au foyer de tante Sophie. La tarte, arrosée de bière pour les deux messieurs et d'eau fraîche pour les autres convives, faisait tous les frais du festin. Mais elle fut consciencieusement mangée jusqu'à la dernière miette. Après quoi le docteur, se levant brusquement, selon son habitude, s'écria gaiement :

— Tout ça, c'est fort bien; mais moi je m'oublie, mes enfants, je m'oublie! Faut que je me sauve, j'ai des malades à visiter. Bien au revoir, vous tous!... Et quant à nous deux, Sophie, nous voici de nouveau bons amis, n'est-ce pas? dit-il en serrant affectueusement les mains de la tante. Ah! mais, j'oubliais; la tarte m'a fait oublier la fin de l'histoire des jacinthes. Vous saurez donc que moi aussi j'ai été vaincu. Oui, il y a plus fort que moi dans l'élève des oignons! Ce matin, je passais par la place près du marchand de fleurs. Tout à coup, je m'arrête fasciné : des jacinthes, tante Sophie, mais des jacinthes comme vous n'en avez jamais vu, ni moi non plus! Ah! les miennes n'en approchent pas! Tenez, je vous en enverrai une dès demain pour vous consoler de votre défaite, et puisque je suis vaincu par un inconnu, nous nous consolerons ensemble. Pas besoin de rougir comme cela, tante Sophie; ce n'est pas un déshonneur, après tout. Maintenant, adieu! Donnez-moi encore une fois la main.

Et le docteur disparut, et nous l'entendîmes descendre l'escalier en courant comme un jeune homme.

Pourtant c'était loin d'être un jeune homme; ses rides profondes et ses cheveux gris le disaient assez, sans compter qu'il était camarade d'école de mon père qui possédait déjà une famille de sept enfants.

Le docteur, lui aussi, avait été marié. Il avait épousé, pour obéir au vœu de ses parents, une jeune fille très-riche, mais qui ne l'avait point rendu heureux. Aussi, maintenant qu'il était veuf et sans enfants, préférait-il ne jamais revenir à cette époque de sa vie. Par contre, il aimait beaucoup parler des jours de son enfance et de son adolescence, alors que mon père et lui étaient comme deux frères et que la tante Sophie était en troisième dans leur intimité. Il se souvenait d'une foule d'anecdotes amusantes qui nous égayaient beaucoup, nous autres enfants, et qui faisaient rire mon père aux larmes. Tante Sophie riait aussi, mais non sans un certain embarras. Ces souvenirs du passé semblaient la gêner un peu. Plus tard, je sus ce que j'avais ignoré comme enfant : c'est que le docteur, qui n'avait pu épouser tante Sophie dans sa jeunesse, à cause de leur pauvreté à tous deux, avait espéré le faire plus tard. Mais tante avait refusé, se trouvant contente de son sort et trop âgée, du reste, pour changer d'existence. Tout ce qu'elle demandait du docteur, c'était de lui conserver sa vieille et bonne amitié. Et c'est ainsi qu'ils continuaient à se voir et faisaient pousser des fleurs à l'envi l'un de l'autre.

La fin à la prochaine livraison.

LE GÉNIE.

C'est la patience d'un bon esprit, quand elle est invincible, qui constitue véritablement le génie.

G. CUVIER.

TSAI-LEU.

On a dressé des autels, en Chine, à l'homme industrieux qui portait ce nom, et cependant il n'a été révélé à l'Eu-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

rope que depuis bien peu d'années. Tsaï-leu, disons-le tout de suite, est l'inventeur de ce papier fin, délicat, d'une teinte si agréable à l'œil, que l'Européen envie parfois à l'Asiatique. L'habile homme dont nous rappelons ici l'admirable invention la porta à toute sa perfection, dit-on, vers l'an 150 de notre ère. « L'empereur régnant comprit toute l'importance de cette découverte, a dit une plume autorisée (1). L'usage du papier se répandit rapidement en Chine, et on éleva un temple à la mémoire de Tsaï-leu; plus de mille ans après sa mort, on lui offrait encore des sacrifices. » Aujourd'hui on emploie dans le Céleste Empire une foule de substances pour faire du papier : le bambou, le chanvre, le rotin, l'écorce du mûrier, du *Broussonetia papyrifera* et du pin, des algues marines, de la paille de riz et de froment, des cocons de vers à soie, l'*Urtica nivea* que l'on commence à cultiver en Europe, une autre plante appelée *Ko;* enfin, comme chez nous, des chiffons et des débris de vieux papiers. Le papier de bambou est le plus usité; il se fabrique en immense quantité dans les provinces méridionales de l'empire.

LES POILS ÉTOILÉS DES PLANTES.

Tout le monde sait que les tiges des plantes herbacées, et surtout les feuilles, sont souvent couvertes de poils plus ou moins serrés, plus ou moins longs et de consistance plus ou moins molle. Quelquefois ces poils sont isolés, droits et pointus comme une petite aiguille; quelquefois ils se ramifient et ils ressemblent à une tige avec des branches; d'autres, partant d'un centre commun et se dirigeant à

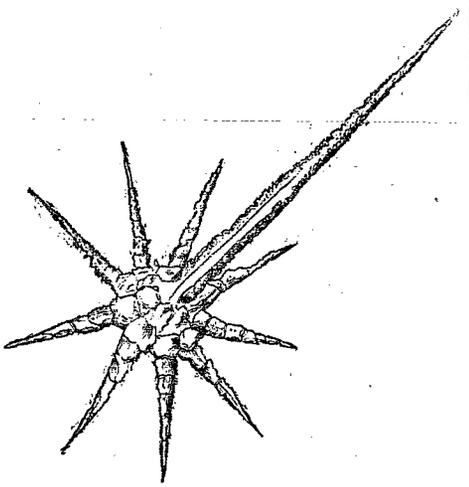


Fig. 1. — Poil de l'*Onosma tauricum.*

peu près dans le même sens, forment un pinceau; d'autres, s'étalant en sens divers, forment une étoile.

Ces derniers surtout sont curieux et souvent admirables à observer. Dans la petite plante herbacée, à fleurs jaunes, appelée *Onosma tauricum* (de la famille des labiées), ces poils sont visibles à l'œil nu, surtout si l'on regarde ceux qui sont plantés sur la face inférieure de la feuille; mais pour les bien étudier, il faut avoir recours au microscope, qui seul peut nous en révéler la beauté. Quand on les examine au moyen de cet instrument, on est surpris de voir qu'ils sont transparents comme s'ils étaient composés du cristal le plus pur; on dirait une étoile de diamant. A la base de chaque branche de cette étoile, on remarque une protubérance blanchâtre, un peu opaque, et les branches elles-mêmes sont formées de tronçons irréguliers allant toujours en diminuant et se terminant par une pointe aiguë; celle du milieu est beaucoup plus longue que les autres et se tient perpendiculairement à la surface de la feuille. Cette sorte d'étoile est représentée dans la figure 1.

La figure 2 nous donne une juste idée des poils étoilés que l'on trouve sur la feuille de l'*Alyssum alpestre* (la

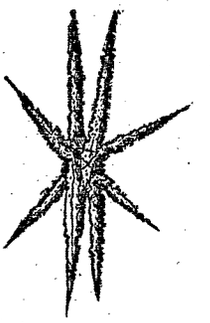


Fig. 2. — Poil de l'*Alyssum alpestre.*

corbeille d'or). Ici la petite étoile est allongée, en conservant une forme régulière. Les branches sont noueuses et d'apparence cristalline, comme chez l'*Onosma tauricum.* L'ensemble de ces jolis poils donne à la feuille un aspect à la fois velouté et argenté.

Les poils de l'*Alyssum montanum*, quoique à première

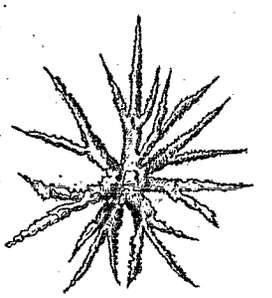


Fig. 3. — Poil de l'*Alyssum montanum.*

vue semblables aux précédents, en diffèrent quand on les observe au microscope. L'étoile est composée de huit bras, qui eux-mêmes se divisent chacun en deux ou trois branches, ce qui la rend irrégulière et plus touffue (fig. 3).

Enfin, dans une autre espèce du même genre, l'*Alyssum spinosum*, les poils étoilés sont beaucoup plus courts,



Fig. 4. — Poil de l'*Alyssum spinosum.*

plus serrés, à rayons plus nombreux. On dirait, grâce à ce duvet, que la plante est couverte d'une couche de gelée blanche.

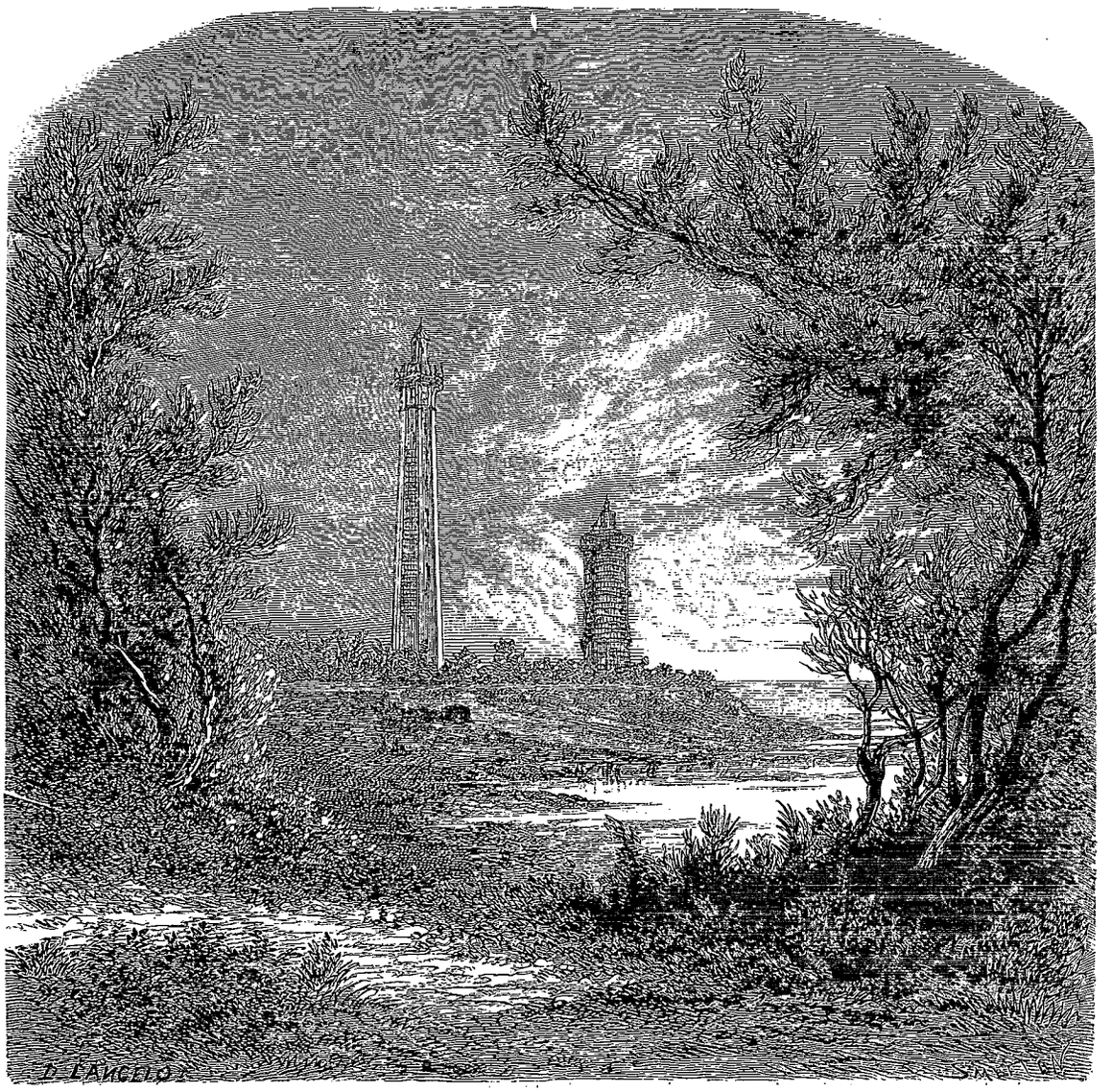
A quoi servent ces mignons et brillants appendices des feuilles? Il est difficile de le dire. Pour nous, ils ont une double utilité : c'est de nous permettre d'abord de les admirer, ensuite de distinguer et de classer les plantes auxquelles ils appartiennent.

(1) M. Charles Clément, analyse d'un ouvrage de M. Stanislas Julien.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'ILE DE RÉ

ET LES PHARES DE LA POINTE DES BALEINES.



Phares de la pointe des Baleines, à l'île de Ré. — Dessin de Lancelot.

L'île de Ré, qui dépendait autrefois du pays d'Aunis et qui fait actuellement partie du département de la Charente-Inférieure, est située dans l'Océan, non loin de la ville de la Rochelle.

Elle est placée à peu près parallèlement à la côte méridionale du département de la Vendée, dont elle est séparée par un bras de mer de 10 à 12 kilomètres de largeur, qui porte le nom de pertuis Breton.

L'extrémité orientale de l'île qui avoisine la Rochelle n'est séparée du continent que par un détroit de 2 800 mètres de largeur, qui fait communiquer le pertuis Breton avec le pertuis d'Antioche, situé entre l'île de Ré et l'île d'Oléron, et où vient déboucher la rivière de la Charente.

L'île de Ré, dont la largeur est très-variable, a une longueur de 25 kilomètres environ et une superficie de 8 512 hectares.

On y compte 17 000 habitants, soit environ deux habitants par hectare, ce qui est considérable.

L'étranger qui visite cette contrée pour la première fois est surtout frappé de la subdivision du sol en parcelles très-petites, qui souvent n'atteignent pas 20 centiares : aussi, terres et vignes, tout y est cultivé à bras d'homme.

Chacun possède son petit patrimoine, et pendant que les hommes le labourent, les femmes profitent de la marée basse pour ramasser sur la côte et charger sur leurs chevaux les algues et autres plantes marines que les vagues de la mer ont détachées des rochers sous-marins qui entourent une partie de l'île, et que le flot a poussées jusque sur le rivage.

Ces plantes constituent un engrais exceptionnellement riche, qui permet d'obtenir de belles récoltes même dans les sables les plus fins et les plus stériles des dunes.

L'extrémité ouest de l'île forme un cap dirigé vers la haute mer ; les rochers calcaires qui en constituent la base s'avancent très-loin au large dans la direction du nord-ouest ; pendant les grandes marées d'équinoxe, ces rochers découvrent sur près de 4 kilomètres de longueur et se prolongent en pente douce en dessous du

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

niveau des plus basses mers, de telle sorte qu'il faut aller jusqu'à 6 et 7 kilomètres pour rencontrer 6 mètres de tirant d'eau.

La tradition dit que les baleines se sont échouées et ont péri sur ces vastes écueils, à l'époque où elles fréquentaient encore le golfe de Gascogne, d'où viendrait le nom de pointe des Baleines donné à cette saillie de l'île.

Ces écueils si dangereux ont causé de nombreux désastres maritimes, et c'est avec raison que la pointe des Baleines était redoutée par les navigateurs; car depuis 1793 jusqu'en 1840 on a constaté que plus de sept cents marins ont péri sur ces rochers, et que la valeur des navires naufragés et des marchandises détruites dépasse sept millions.

C'est le 27 décembre 1838 qu'a eu lieu sur ce point le dernier grand naufrage : la gabare *la Désirée*, de la marine de l'État, qui se rendait de Brest à Rochefort, est venue périr corps et biens sur les récifs des Baleines, et le lendemain on retrouvait sur la plage, avec les débris de la *Désirée*, les cadavres des cinquante-deux hommes qui la montaient.

Dès le dix-septième siècle on avait senti la nécessité de signaler aux marins cette pointe redoutable, et on y avait construit, en 1679, un phare dont le foyer était placé à 26 mètres environ au-dessus du niveau des hautes mers. C'est la vieille tour qu'on voit figurée dans notre dessin.

Le mode d'éclairage qui fut d'abord employé était sans doute bien imparfait, car dans l'origine la lumière était produite par la combustion du bois ou du charbon; mais plus tard on substitua à ces moyens primitifs un système de lampes avec réflecteurs qui donnait une lumière bien plus éclatante.

Cette amélioration ne suffisait pas pour supprimer les graves dangers que la navigation maritime rencontre dans ces parages, et dès l'année 1833 l'administration supérieure avait prescrit des études pour la construction d'un nouveau phare; les ingénieurs qui furent chargés de ces études firent observer que le seul moyen efficace d'éviter les nombreux naufrages qui avaient lieu chaque année aux Baleines, consistait dans la construction d'un nouveau phare vers l'extrémité nord-ouest du plateau de rochers dit le *haut banc du Nord*, à 3 kilomètres environ de l'ancienne tour. Conformément à leur avis et aux propositions de la commission des phares, le ministre des travaux publics décida, le 12 octobre 1846 : 1° que l'ancien phare à réverbère tournant serait remplacé par un phare lenticulaire de premier ordre, à éclipses se succédant de trente en trente secondes; 2° qu'un phare additionnel de troisième ordre serait établi sur le haut banc du nord des Baleines, près de la laisse des plus basses marées d'équinoxe, à 3 kilomètres environ au nord-ouest de la vieille tour.

Cet avis fut partagé par deux hommes illustres, M. Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe, et M. Léonor Fresnel, ingénieur des ponts et chaussées, qui à cette époque faisaient partie de la commission des phares; mais ils pensèrent qu'il fallait en outre construire sur la pointe de l'île un grand phare de premier ordre pour remplacer celui établi sur la vieille tour.

Les travaux compris dans ce programme ont été commencés en 1849 et terminés en 1853.

La construction du phare du haut banc du Nord a présenté de grandes difficultés à cause de son éloignement du rivage et de sa position au milieu des brisants, sur un rocher qui ne découvre que pendant quelques heures à l'époque des grandes marées d'équinoxe.

C'est une tour cylindrique de granit ayant 26m.30 de hauteur au-dessous du rocher, et dont la base est immergée de 6m.30 au moment des plus hautes mers.

La tour est couronnée par une plate-forme, entourée d'une balustrade à jour en granit sur laquelle repose la tourelle qui surmonte la lanterne.

La lumière est produite par un appareil lenticulaire de troisième ordre, dont le foyer est situé à 22 mètres au-dessous du niveau des plus hautes mers; sa portée est de 15 milles, ou, ce qui revient au même, de 27 780 mètres.

Les travaux ont été exécutés par M. Legros, actuellement ingénieur en chef à Boulogne-sur-Mer, et ont donné lieu à une dépense de 330 985 francs. Cet ingénieur construisait en même temps sur la pointe de l'île de Ré, non loin de la vieille tour, le nouveau phare des Baleines, qui est un des beaux édifices de ce genre.

Il consiste en une tour octogonale de 47 mètres de hauteur, dont le socle, les encadrements, les cordons, les corniches, la balustrade et les marches d'escalier, ont été exécutés en granit bleu de Kersanton, tout le reste des parements étant formé de pierres calcaires blanches des bords de la Charente.

Des bâtiments sont établis au pied de la tour, à laquelle ils adhèrent, et vus de loin ils forment pour cet édifice comme une sorte de socle qui a un très-bel aspect.

L'escalier du phare est à jour, et formé, comme on l'a dit plus haut, de marches en granit appuyées l'une sur l'autre, et de plus engagées dans le mur de la tour.

L'appareil de premier ordre établi dans ce phare est placé dans une grande lanterne en bronze qui repose sur une tourelle de 2m.35 de hauteur, bâtie sur la plate-forme de la tour proprement dite.

Le feu est à éclipses se succédant de trente en trente secondes; il est établi à 50 mètres au-dessus des plus hautes mers, et sa portée est de 22 milles, soit environ 40 kilomètres.

Ce phare est placé au milieu d'un jardin anglais bien planté et entouré de murs, comprenant la vieille tour conservée comme fabrique décorative, avec les magasins situés à son pied qui ont été transformés en logements pour les gardiens de phares, et en outre divers bâtiments pour logements ou servitudes.

Les dépenses de la construction du grand phare des Baleines se sont élevées à 281 226 francs, ce qui fait monter au chiffre total de 612 211 francs l'ensemble des travaux exécutés sur cette pointe pour signaler convenablement aux marins les écueils qu'ils doivent éviter.

Les résultats obtenus ont été ceux qu'on se proposait d'obtenir; car depuis le 1er janvier 1854, époque à laquelle ont été allumés les deux phares dont on vient de parler, aucun sinistre n'a eu lieu sur cette partie de la côte.

Pour plus de sécurité, d'ailleurs, on vient de placer tout récemment aux Baleines, non loin du grand phare, un canot de sauvetage qui, le cas échéant, permettrait de porter secours aux marins qui feraient naufrage sur les rochers voisins.

Les touristes qui viennent jusqu'à la Rochelle ne doivent pas négliger de faire une petite course à l'île de Ré, et d'aller visiter le phare des Baleines; peu d'excursions leur offriront autant d'intérêt : ils verront la petite ville de Saint-Martin-de-Ré, avec sa citadelle et ses fortifications construites par Vauban; ils feront connaissance avec une population honnête, sobre, laborieuse, intelligente et instruite même, car tous savent lire et écrire.

Les belles plages de sable qui bordent l'île au sud, du côté du pertuis d'Antioche, n'ont probablement pas leurs pareilles; on n'y rencontre pas de baigneurs, il est vrai, mais on y voit à mer basse toute une population féminine ramassant les algues marines apportées par le flot.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Sur la côte nord, dans le pertuis Breton, se trouvent tous les ports de l'île, savoir : la Flotte, Saint-Martin, Loix et Ars, et aussi les vastes salines qui autrefois faisaient la richesse de la contrée. Chemin faisant on visite la vieille église d'Ars, dont la flèche sert d'amer aux marins ; et enfin, à 6 kilomètres plus loin, aux Baleines, on admire à son aise la haute mer.

Du sommet de la tour on voit, comme sur une carte géographique, la plus grande partie de l'île de Ré, ainsi que les rochers qui la bordent à l'ouest et au nord ; l'œil se repose vers l'est sur une petite mer intérieure toute bordée de marais salants, et au fond de laquelle est bâtie la ville d'Ars (le *fier* d'Ars), qui tire évidemment son nom du mot norvégien *fiord*, rappelant les invasions normandes du neuvième et du dixième siècle. (1)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Suite. — Voy. p. 90.

Mme Cora Millet à Mme L. A. D.

1er septembre 1871.

Ma jeune amie, votre chère lettre, en me confirmant que vous aviez en partie échappé aux désastres de la guerre, m'a fait un grand plaisir ; cependant, pauvre amie, vous en avez reçu un terrible contre-coup. Mais qui n'a pas à déplorer des malheurs ? Vous avez votre mari sain et sauf ; vous avez votre petite retraite un peu endommagée, mais pas détruite ; enfin, vous avez conservé la santé et le courage. Rendons grâce à Dieu !

Votre vie était presque inutile à la société. Vous couliez paisiblement vos jours, n'ayant point de travail obligatoire ; aujourd'hui tous les gens de cœur se doivent à la patrie : il faut la régénérer, y rappeler les richesses qui nous sont enlevées par nos implacables ennemis. Travaillons tous à cette œuvre immense ; que la mollesse, l'oisiveté, le luxe, soient à jamais bannis de la vie des femmes ; et réjouissez-vous, chère amie, que votre part dans cette régénération soit possible. Mais passons à la réalité ; car ce n'est point par de vaines paroles qu'il faut exprimer ses sentiments patriotiques, mais par des faits.

Oui, vous pouvez, vous devez, au moyen de votre travail, de votre industrie, remplir la tâche que vous demande votre excellent mari. Ce que vous me dites des résolutions qu'il a prises me fait un véritable plaisir : se livrer à l'agriculture avec son intelligence, son entente des affaires, son activité, et secondé par le brave Mathurin, lui assure un utile et intéressant avenir. Sachez-le bien, l'agriculture est la gloire et la richesse des nations. Vous verrez, jeune amie, je n'en fais nul doute, que vous partagerez les joies que lui causeront les succès qu'il obtiendra, et auxquels vous aurez concouru.

Votre Auguste a déjà donné une preuve de sagacité en ensemençant ses terres ravagées en maïs et en sarrasin ; combien d'autres n'ont pas, comme lui, su tirer parti de la triste position que leur ont faite nos désastres, et se sont laissés aller à un coupable découragement ! Eh bien, ma jeune amie, je vais vous ravir d'aise en vous disant que ces récoltes vont vous donner l'occasion de vous mettre de suite à l'œuvre en les utilisant pour vos canards. Entrons en matière.

Vous devez au hasard et à la brutalité de ce cheval prussien que vous avez maudit une très-heureuse et féconde ressource, et vous pourrez, l'année prochaine, en tirer encore un plus grand avantage. Voici l'affaire :

La fin prématurée de votre canard normand vous a rendus possesseurs d'une espèce de canard qui est une des richesses du sud-ouest et du midi de la France ; il faut en profiter et saisir l'occasion au collet. La culture du maïs, que votre mari a faite un peu à l'aventure, est le complément absolu de la petite entreprise que je vais vous engager à tenter.

Vous aurez sans nul doute entendu parler de foies gras, si estimés des gourmets de tous les pays ? Presque généralement on se figure, dans le public, que ces excellents pâtés de foie venus du midi de la France, qui sont expédiés dans les contrées les plus éloignées de l'Europe, je dirai même du monde ; que ces énormes et magnifiques foies exposés chez les marchands de comestibles de Paris et des grandes villes, sont des foies d'oies. Pas toujours, tant s'en faut, ma chère Laure ; la majeure partie, et la plus estimée, sont des foies de canards, mais non de canards ordinaires : ce sont les foies de ces canards mulets, dont le hasard est venu vous enrichir. Ces excellents gallinacés ne se reproduiraient pas par eux-mêmes, il faut donc garder les auteurs de leurs jours pour repeupler votre basse-cour sur une plus grande échelle l'année prochaine ; et comme j'ai assisté dans le midi à l'engraissement de ces animaux, je vais vous enseigner la manière de vous y prendre.

Après ce bel exposé, je suis convaincue, ma chère Laure, que vous voilà bouillante du désir de savoir comment parvenir à obtenir cette délicieuse production culinaire ; vous allez vous figurer, comme tant d'autres, qu'on fait subir à ces bons et jolis animaux une foule de misères et de barbaries : pas du tout. On l'obtient d'une manière très-simple et qui ne peut en aucune façon encourir les rigueurs de la loi Grammont ; et afin de ne pas vous laisser languir et donner *votre langue au chat*, terme de gamin, je vais vous décrire de mon mieux la manière de vous y prendre, et vous donner quelques explications sur les résultats de cette pratique agricole tout à fait du ressort de la ménagère.

Le petit cours d'eau qui passe au bout de vos prés vous a facilité l'éducation des canards ; il vous facilitera leur engraissement dans le but d'obtenir ces beaux foies gras dont le poids, chose qui peut paraître incroyable, est de 450 à 800 grammes, selon le degré de perfection de l'engraissement. Or, le seul moyen d'atteindre le but qu'on s'est proposé est l'emploi du maïs en grain.

Voici comment vous procéderez.

Lorsque vos bêtes seront tout à fait arrivées à l'état adulte, vous les logerez, pour la nuit, sous un petit toit à part ; vous leur donnerez trois fois par jour un repas de maïs, et, du reste, vous les laisserez vaquer à leurs affaires de canard habituelles ; s'ils sont déjà en bon état de chair, six ou huit jours suffiront avant de les mettre à l'engraissement *forcé* qui donnera à leur foie ce développement considérable, et je puis dire anormal. Le matin vous pénétrerez doucement sous leur toit, car on ne doit jamais brusquer les animaux, à l'engrais surtout ; vous en prendrez un, vous le placerez sur de la paille ou en un endroit sec et propre ; vous vous mettrez à genoux et le placerez entre vos jambes, la tête en dehors, de telle sorte qu'il ne puisse pas bouger. Vous aurez à l'avance mis du maïs, bien net de ses pellicules et de corps étrangers, dans une petite boîte ou un vase peu creux, à votre droite, à terre et près de vous, à côté d'un vase contenant de l'eau ; puis, avec la main gauche et un peu d'adresse, vous lui ouvrirez le bec avec précaution, pour ne pas le blesser, et de la main droite vous lui introduirez du maïs dans le gosier, de manière à le faire descendre avec précaution jusque dans son jabot en pressant l'œsophage ou *avaloir*, terme vulgaire,

(1) Nous devons ces renseignements à M. E. Marchegay, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

jusqu'à ce que le grain soit descendu dans l'estomac ; enfin avec le creux de la main vous verserez de temps en temps un peu d'eau dans son bec pour faciliter la descente des grains, et vous continuerez cette manœuvre jusqu'à ce que le jabot et l'avaloir soit pleins jusqu'au bec. Cependant les premiers jours il ne faut pas les *gaver* (terme technique) aussi complétement.

Alors vous lâcherez le patient ; il ira au plus vite chercher de l'eau et boira en abondance. Puis il se couchera et digérera comme digèrent les canards, et ce n'est pas peu dire, ce repas un peu abondant. Vous répéterez cette opération trois fois par jour ; vous le ferez rentrer dans sa couchette pour pouvoir facilement le reprendre ; il s'habituera promptement à cette petite manœuvre, et vous le gaverez de nouveau. Il ne faut pas le priver de sa liberté. Après douze ou quinze jours de cet engraissement forcé, la marche de l'animal sera lente et pesante ; son abdomen traînera presque par terre, et il restera le plus souvent couché.

C'est alors qu'il possédera dans son corps le délicieux et riche foie que vous aurez voulu obtenir.

Si l'on poussait l'engraissement au delà des limites que permet la capacité de son abdomen, il mourrait d'obésité ; c'est à l'engraisseur de juger le point auquel il faut s'arrêter ; avec un peu d'habitude on y arrive, on fait quelques écoles : apprenti n'est pas maître.

La cérémonie n'est pas finie ; il faut à présent tuer la bête pour se rendre possesseur de son foie, et on ne procède pas à cette cruelle, mais nécessaire exécution, comme on le fait ordinairement pour les canards qui n'ont pas été engraissés.

On laisse la victime douze à quinze heures sans lui donner de nourriture ; on se pose debout et on la place avec précaution entre ses jambes, la tête en haut. On lui arrache quelques plumes au bas du crâne, sur les vertèbres, puis à cet endroit on plonge une lame très-pointue et très-tranchante ; on la retire, le sang jaillit avec abondance et s'écoule entièrement ; on ne doit lâcher la bête que lorsqu'elle a rendu le dernier soupir. On la plume avec soin, afin de ne pas entamer sa peau, et lorsqu'elle est complétement plumée on la plonge dans un chaudron plein d'eau bouillante, en la tenant par les pattes ; on l'y laisse quelques instants, affaire d'habitude pour juger le temps nécessaire, et alors le duvet qui avait échappé lorsqu'on la plumait s'enlève avec facilité.

L'animal, devenu assez informe par l'abondance de la graisse qui couvre toute sa carcasse, est d'un blanc de lait, et le voilà prêt à donner à son éleveur le magnifique foie qui fait sa plus grande valeur.

Pour extraire ce délicieux foie du corps de la bête, on la place sur le dos, sur une table, et avec un couteau très-tranchant on la fend d'une extrémité à l'autre avec une grande précaution ; il ne faut pas que la lame atteigne le foie du canard qui remplit tout son corps transformé en une boule de graisse : il serait déshonoré ; encore affaire d'habitude ; puis avec la main et de l'adresse on écarte les deux côtés de la bête, et l'on aperçoit ce précieux foie qui remplit tout l'abdomen : les intestins sont atrophiés, repoussés et agglomérés par le développement outré du foie. Alors, avec un aide qui tient l'animal, on saisit des deux mains le foie, auquel le cœur doit rester attaché ; c'est essentiel, je vous dirai pourquoi ; on l'enlève avec beaucoup de précaution pour en retirer le fiel, qui se trouve entre les deux feuilles composant le foie, dont la couleur est nankin très-pâle. Le voilà prêt à être livré à la vente. Je l'ai déjà dit, son poids varie entre 450 et 800 grammes, selon la perfection de l'engraissement.

En terme moyen, il faut de huit à douze litres de maïs pour engraisser un canard mulet par le procédé que j'indique et que j'ai vu mettre en pratique à Dax, sous-préfecture du département des Landes, où l'engraissement des canards mulets et des oies est porté à un haut point de perfection et sur une très-grande échelle.

Reste l'animal, moins le foie ; sa chair n'est pas très-estimée des gourmets, bien qu'elle soit fort bonne et saine. Les cultivateurs qui se livrent à ce genre d'industrie agricole dépècent l'animal, le mettent à saler pendant trente-six ou quarante-huit heures ; ils le retirent du sel et le mettent à cuire avec de la graisse de porc très-bien hachée ; ensuite ils placent cette préparation dans des vases de terre vernissés destinés à cet usage. Ils l'emploient à la nourriture de la famille. C'est un excellent et salutaire aliment, qui se garde d'une année à l'autre.

J'ai dit qu'il fallait que le cœur du canard restât attaché au foie : c'est le moyen de constater que le foie provient d'un canard et non d'une oie, ceux de ces derniers étant moins estimés et point plus gros.

La vente des foies gras a lieu, sur les marchés de Dax, depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de janvier.

Pendant la saison de 1868 à 1869, il en a été expédié à la seule gare de Dax plus de douze mille kilogrammes. Ajoutez à ce chiffre la consommation considérable du pays et ceux qui ont été transformés en pâtés. Dax est loin d'être le seul lieu d'expédition.

Adieu, chère jeune amie ; puisse ma petite instruction vous être utile et vous donner le désir et le pouvoir de rivaliser avec les fermiers dacquois.

Comme toujours, je vous aime et vous embrasse tendrement, et plus que jamais je mets mon modeste savoir agricole à votre service.

Cora MILLET,

Membre correspondant de la Société centrale d'agriculture de France.

INFLUENCE DU COMMERCE.

Le commerce tend à affaiblir les préjugés qui entretiennent les séparations et l'animosité réciproque des nations ; il adoucit et polit les mœurs des hommes, qu'il unit par un des liens les plus forts de l'humanité : celui de satisfaire leurs besoins mutuels ; il les dispose à la paix en formant dans chaque État un ordre de citoyens personnellement intéressés à maintenir la tranquillité générale. Dès que l'esprit de commerce commence à acquérir de la vigueur et de l'ascendant dans un État, on voit aussitôt un nouveau génie animer le gouvernement et y diriger les alliances, les guerres, les négociations. On en trouve les preuves les moins équivoques dans l'histoire des États d'Italie, de la Ligue hanséatique et des villes des Pays-Bas pendant la période qui s'écoula du neuvième au seizième siècle. A mesure que le commerce pénétra chez les différents peuples de l'Europe, on les vit successivement tourner leur attention vers les objets qui occupent les nations policées et adopter les mœurs qui en distinguent le caractère. (1)

LES CIGOGNES DU TEMPLE NEUF,

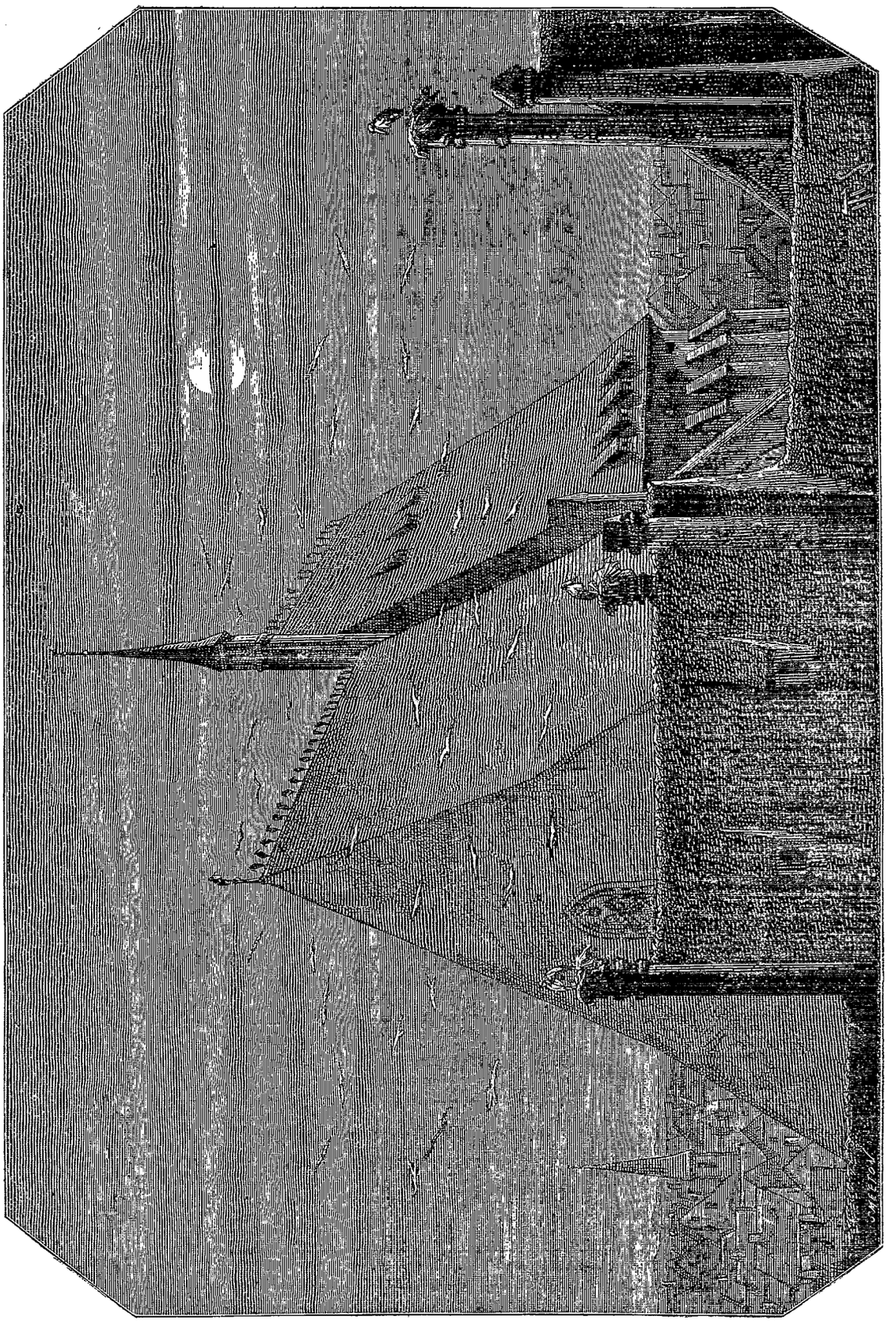
A STRASBOURG.

C'était dans le chœur du vieux temple protestant de Strasbourg qu'étaient conservées toutes les richesses de la belle bibliothèque détruite récemment par la guerre. Le toit de ce temple était le lieu de rendez-vous des cigognes

(1) Robertson, Introduction à l'*Histoire de Charles-Quint*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

au jour de leur départ, qui était invariablement le 15 août de chaque année. « Souvent, nous dit M. Schuler, je les avais observées pendant la nuit qui précédait leur voyage. Je restais dans la rue pour les regarder; elles se posaient les unes à côté des autres, à distances égales, comme si on eût mesuré à l'avance les intervalles au compas. Elles restaient là, attendant sur une jambe le signal. Celles qui arrivaient en retard et ne trouvaient point de place volaient autour du toit à grands tire-d'aile. Les glapissements et le remue-ménage duraient jusqu'à minuit. Puis, subitement, toutes presque à la fois déployaient leur ailes et s'élançaient dans la direction du midi. Mais, en 1870, elles ont devancé la date ordinaire; elles sont parties le 13 août : ce fut ce jour-là que le premier boulet prussien entra dans la ville. Bientôt après, l'édifice fut incendié, et j'allai voir, avec la tristesse la plus profonde, ces ruines



Les Cigognes du temple neuf, à Strasbourg. — Dessin de Théophile Schuler.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

noircies : de tant de choses précieuses, uniques, il ne restait parmi les débris fumants qu'un morceau du fourreau de sabre de Kléber et quelques médailles à moitié fondues. A qui demande aujourd'hui où est le vieux temple, on montre une grande place vide. »

NOTES

PRISES SUR LA PLATE-FORME DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG (1).

L'abbé Grandidier a peint en quelques traits la cathédrale de Strasbourg : « Ce superbe édifice, l'un des plus étonnants qui jamais aient été entrepris, passe, avec raison, pour un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique. Il faut le voir pour en juger, car la plume et le burin ne peuvent en donner qu'une idée imparfaite : la hauteur et l'élévation de la tour, la proportion qui règne dans ses parties, la finesse des sculptures et la hardiesse de ses voûtes, forment un ouvrage digne d'admiration et unique en Europe. »

Cent autres, avant et après Grandidier, ont essayé de rendre la profonde impression que produit sur les hommes d'ordinaire les plus froids cet imposant monument, si svelte et néanmoins si solide, si massif et si finement découpé, si grandiose pris dans son ensemble et si parfait dans ses plus petits détails.

Aussi bien n'essayerons-nous pas, dans ces quelques lignes, de marcher sur leurs brisées. Nous conduirons nos lecteurs sur la plate-forme qui s'élève à peu près à mi-hauteur, et nous les prierons de s'arrêter quelques instants devant les vénérables registres où la plupart des touristes tiennent à inscrire leurs noms. Les feuilleter, ces vieux volumes tout usés, tout maculés, c'est lire, si j'ose dire, dans le cœur humain. Il s'y présente sous tous ses aspects, tour à tour sombre et gai, riant et mélancolique, poétique et d'une prose désespérante.

J'ai laissé courir mon esprit un peu au hasard, à travers ces pages où les noms les plus illustres s'étalent à côté des signatures les plus obscures : Victor Hugo (3 juillet 1837) à côté d'un marchand de briquets phosphoriques, et Lamartine à côté d'un mauvais plaisant qui, comme pour narguer le grand poëte, fait rimer les deux lignes que voici :

A cette merveille de la terre,
Le jus de la treille je préfère.

J'ai parcouru de longues pages bien arides, mais non sans rencontrer bien des pensées honnêtes, pieuses, délicates, des fleurs écloses au milieu du désert. Je transcris ces trois vers signés de M. de Laprade :

Plus haut ! toujours plus haut ! à ces hauteurs sereines
Où les doutes rongeurs, où les chants des sirènes,
Où les rires moqueurs ne nous atteignent plus.

Sous la date du 26 août 1840, je lis quatre vers qui respirent une douce mélancolie :

De colline en colline au loin portant ma vue,
Du sud a l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Voici quelques paroles, décourageantes d'abord, mais qui finissent par l'epoir :

En vain nous amoncellerons
Pierre sur pierre et moellons sur moellons,
Sophisme sur sophisme et raisons sur raisons,
Nous ne pourrons jamais atteindre
Jusqu'aux splendeurs du ciel, jusqu'à Dieu moins encor ;
Mais cependant montons sans craindre ;
En approcher, n'est-ce donc rien ?

La pièce de vers signée des initiales E. B. (7 juillet 1835) est malheureusement inachevée, ou plutôt une main barbare a arraché le feuillet de la fin ; telle quelle, elle mérite néanmoins d'être reproduite :

Le beffroi de la tour vient de se mettre en jeu ;
Il a tinté longtemps : c'était le couvre-feu.
Dans les murs de Strasbourg j'ai vu de proche en proche
La lumière s'éteindre aux ordres de la cloche ;
Partout les habitants si vite la soufflaient,
Qu'on eût dit voir au ciel étoiles qui filaient.
Déjà l'on n'entend plus que les hiboux et dogues
Se huchant et hurlant nocturnes dialogues.
La nuit est devant moi ; dans ses obscurités,
M'apparaissent des vœux par le vent emportés.
J'interroge du ciel la justice suprême,
Je descends dans mon cœur pour me juger moi-même.
Tour à tour la nature et la divinité,
L'homme et ses passions, l'amour et la beauté,
De nos sociétés les ressorts politiques,
D'un parti les méfaits, ses trahisons publiques,
Les vices triomphants, les crimes des Césars,
Les travaux du génie et les progrès des arts,
Révèlent à mes yeux leurs profondeurs sublimes.
Je me plonge à loisir dans de vastes abîmes.
Évoquant du passé l'utile souvenir,
D'un regard inspiré je fixe l'avenir.
. . . . . .

Je citerai, pour finir, un morceau plus court, mais plus beau, je crois, que le précédent ; le sentiment religieux le plus pur s'y allie au plus pur esprit moderne. Il est signé : *Un religieux dominicain.*

Splendide monument, qui conserves la trace
De la main du génie inspiré par la foi,
Apprends donc à tous ceux qui se tournent vers toi
Que les arts et la foi sont de la même race ;
Que le Christ ne hait point tout ce qui nous séduit.
Dis au siècle incertain qui cherche et qui s'agite :
« Toute noble beauté devant qui l'on palpite,
» Tout ce qu'on nomme grand... tout est venu de Lui. »

Finissons là-dessus. Ah ! certainement, il y a dans le cœur humain bien des pensées basses, vulgaires et méchantes. Mais il y a autre chose. Il y a des voix célestes qui nous parlent de progrès, de pureté morale, d'une éternelle beauté. En tout homme il n'y a qu'à « gratter » la bête, le démon, pour trouver l'ange.

(1) Voy. les Tables.

LES JACINTHES DE TANTE SOPHIE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 126.

Le docteur avait à peine fermé la porte que mon père, se tournant vers tante Sophie, s'écria :

— Eh bien, saura-t-on quel est ce mystère ?

Tante rougit de plus belle, mais répondit en souriant :

— Oui, oui, sans doute !... Hier encore elles étaient là, et d'une splendeur !... Mais il ne faut pas trop que j'y pense, je pourrais en avoir du regret. Dans le courant de la journée j'allai chez le maître d'école ; ses enfants ont été très-malades cet hiver, tu sais. Maintenant ils sont tous rétablis, excepté ce gentil petit garçon aux yeux pensifs que tu as vu une fois chez moi et que tu as trouvé si charmant. Celui-là, loin de se remettre, dépérit chaque jour davantage. Je l'ai trouvé assis sur son petit lit, hâve, défait, languissant. Sa mère, assise auprès de lui, tâchait de l'amuser et de l'égayer ; mais elle a les yeux tout rouges et tout gonflés des larmes qu'elle répand la nuit, quand

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

personne ne la voit. Quand j'entrai, elle se leva et me serra la main. Ah ! je devinai tant d'angoisse dans cette simple étreinte !...

— Mais, lui dis-je, lorsqu'à mon départ elle m'accompagna sur le seuil de la porte, que dit le médecin ?

— Mon Dieu, mademoiselle Sophie, répondit-elle avec un sanglot contenu qui lui coupait la voix, il dit qu'il ne faudrait pour ranimer l'enfant qu'un régime très-fortifiant pendant quelques semaines, une nourriture comme celle que les gens riches ont tous les jours. Mais la maladie qui cet hiver a atteint nos enfants l'un après l'autre a entièrement absorbé nos petites économies. Maintenant nous commençons à avoir des dettes, et, vous comprenez, l'enfant ne pourra pas se remettre, malgré tous les sacrifices que nous faisons chaque jour...

Je m'éloignai en silence, songeant à tout le bien que les riches pourraient faire, sans même s'imposer aucune privation !... Mais on ne peut pas leur en vouloir ; leur position et leurs relations ne les mettent que rarement en rapport avec ceux qui souffrent, et que souvent ils aideraient de tout leur cœur s'ils savaient leur existence et leur misère.

Et je rentrai le cœur très-gros. C'est la fin du trimestre, je ne toucherai ma petite rente que le mois prochain... et mon tiroir est à peu près vide. Que faire ?

En ouvrant ma porte, je fus saisie par le parfum qu'exhalaient mes jacinthes. Et une idée lumineuse, une vraie inspiration traversa mon esprit : nous sommes en hiver, les fleurs sont rares, il est des gens qui les payent d'autant mieux qu'on peut moins s'en procurer, et celles-ci sont si belles !... dès demain, elles iront au marché.

Et sans réfléchir plus longtemps, j'ai appelé le petit de la voisine et je lui ai remis tous mes pots de fleurs. Il les a vendues au marchand de la place et m'a rapporté assez d'argent pour soutenir mon protégé jusqu'à ce que j'aie autre chose à lui donner. Comme c'est un enfant d'une bonne constitution, je suis bien sûre que d'ici à quinze jours je le verrai joyeux, frais et bien portant, et cette vue vaudra encore mieux que celle de mes jacinthes, qui dans quinze jours seraient flétries.

Je compte bien faire un appel à la bonté du docteur pour m'aider à secourir cette fleur d'un nouveau genre à laquelle je me suis intéressée ; mais un peu plus tard ; j'ai peur de laisser deviner mon secret et je ne veux pas qu'il le sache.

Quant à ces fameuses jacinthes qu'il a achetées, — vous l'avez tous deviné, n'est-ce pas ? — ce sont les miennes. Il s'est avoué vaincu, mais il ne s'est guère douté que c'est à son rival qu'il faisait cet aveu !... Ce bon cher docteur ! exclama ma tante en riant aux éclats. Et de tout cela, le plus charmant, c'est qu'après avoir vendu mon bien je rentre en sa possession, puisque dès demain il veut m'envoyer un plant de ces jacinthes merveilleuses !

Et la tante riait de si bon cœur que nous fîmes tous comme elle ; et l'on put croire que les larmes qui humectaient les yeux de mon père venaient d'avoir tant ri...

LA COUPOLE DU CIEL BRISÉE.

Ce fut en l'an 10 que ce formidable événement eut lieu, et il n'eut lieu heureusement que dans l'imagination terrifiée de quelques pauvres habitants d'une île africaine, très-peu au fait de la météorologie la plus vulgaire. L'île de la Réunion, qui connaît trop souvent les pluies de cendres puisque son volcan est souvent en état d'ignition, n'a aucune expérience des ravages causés par la grêle. Or, au mois de janvier 1802, il tomba de la grêle à un endroit nommé *le Bras-Panon ;* « des feuilles de bananier en furent surtout criblées. On n'avait jamais vu pareille chose dans le pays, et les habitants, que la présence d'un volcan dévastateur n'épouvante pas, imaginèrent que le ciel se brisait. C'était une désolation dont on ne peut se faire idée ; on croyait que la sphère de cristal tombait en morceaux et allait écraser la terre. » (1)

DÉLICATESSE.

La délicatesse est aux affections ce que la grâce est à la beauté. DE GÉRANDO.

STATISTIQUE DE L'EUROPE (2).

Avant la guerre d'Italie, l'Europe comptait cinquante-six États. Aujourd'hui, après la disparition de petits États d'Italie et d'Allemagne, l'Europe ne renferme plus que dix-huit États indépendants, avec une superficie totale de 179 632 milles carrés, et une population de 300 900 000 âmes. Dans ce nombre, l'empire allemand figure pour une étendue de 9 888 milles carrés et 40 106 900 habitants (d'après le recensement de 1867). Sous le rapport de l'étendue, c'est à peine la dix-huitième partie de la surface de l'Europe, et sous le rapport de la population, c'est moins que la septième.

Les grands États européens, c'est-à-dire ceux qui ont au delà de 25 millions d'habitants, sont : la Russie, 71 millions ; l'Allemagne, 40 millions ; la France, 36 millions et demi ; l'Autriche-Hongrie, 36 millions ; la Grande-Bretagne, 32 millions ; l'Italie, 26 millions et demi. Ces États, avec leurs 244 millions, absorbent donc les huit dixièmes de la population totale de l'Europe, tandis qu'il y a un siècle encore, avant les partages de la Pologne, les grands États ne prenaient que la moitié environ de la population totale, qui se montait alors à 160 millions, dont : pour la Russie, 18 millions ; l'Autriche, 17 ; la Prusse, 5 ; l'Angleterre, 12 ; la France, 26 ; ensemble, 80 millions.

Au point de vue religieux, l'Europe compte 120 millions de catholiques romains, dont : 35 millions et demi en France ; 28 millions en Autriche ; 26 millions en Italie ; 16 millions en Espagne ; 14 millions et demi en Allemagne ; en outre, 70 millions de catholiques grecs, dont 54 millions en Russie, 5 millions en Turquie, 4 millions en Roumanie, 3 millions en Autriche, etc. ; 71 millions de protestants, dont 25 millions en Allemagne, 24 millions en Angleterre, 5 millions et demi en Suède et en Norvége, 4 millions en Russie, 3 millions et demi en Autriche.

Il existe, en Europe, 4 800 000 juifs, dont 1 700 000 en Russie, 822 000 en Autriche, 1 300 000 en Hongrie, 500 000 en Allemagne.

L'ENSEIGNEMENT AUX ÉTATS-UNIS.

M. Émile de Laveleye a traité ce sujet dans la *Revue des Deux Mondes*, à la fin de 1871, avec une abondance de documents et de chiffres dont nous croyons utile d'indiquer les principaux à nos lecteurs du *Magasin pittoresque*. En général, les travaux de M. de Laveleye présentent un grand intérêt, et la *Revue des Deux Mondes*, en leur ouvrant la publicité de ses pages, rend au public un service notable.

(1) Voy. Bory de Saint-Vincent, *Voyage dans les quatre principales îles des mers de l'Afrique*, t. III, p. 337.
(2) *Illustrirte Zeitung*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Aux États-Unis, l'enseignement est une attribution de chaque État particulier. La considération dont jouit, dans chacun d'eux, le surintendant de l'éducation, est telle que souvent le traitement de ce fonctionnaire égale et que parfois il dépasse celui du chef du pouvoir. Le Congrès général n'intervient pas dans les actes des États particuliers; cependant, depuis 1867, il manifeste une tendance centralisatrice, au moins pour recevoir les documents locaux et les faire connaître dans toutes les parties de la fédération, même pour surveiller tout ce qui se passe au sujet de l'enseignement, et au besoin pour encourager. Un département de l'instruction publique a été créé pour ce but. Il est dirigé par un surintendant *général*, nommé par le Congrès fédéral, et par conséqueuent à l'abri des fluctuations de la politique ainsi que des changements de ministère. Chaque année, ce haut fonctionnaire présente au Congrès un rapport très-circonstancié sur la situation de l'enseignement dans chacun des États particuliers et sur les moyens d'amélioration. Si quelques fragments de ces rapports étaient traduits et publiés en France, ils y causeraient une impression extraordinaire.

Les chiffres suivants donneront une idée de la dépense qui se fait aux États-Unis relativement à l'instruction.

Dans l'État de New-York, en 1866, on trouve en chiffres ronds quatre millions d'habitants, un million d'écoliers, et quarante millions de francs consacrés à l'enseignement : c'est en moyenne une contribution de dix francs par tête d'habitant. Cette contribution était de treize francs dans l'Ohio, et de quatorze dans l'Illinois; en 1870, elle s'élevait à quinze francs dans le Massachusetts. En France, elle n'atteignait pas cinquante centimes par tête.

Dans la plupart des *États blancs*, les dépenses scolaires dépassent actuellement toutes les autres dépenses réunies. Dans quelques-uns, elles sont trois fois plus fortes; dans l'Illinois, État nouveau, elles sont six fois plus fortes : trente-deux millions de francs pour les écoles, cinq millions pour les autres dépenses de l'État!

Cette disposition des esprits en faveur de l'enseignement date de la fondation de l'Union; elle était contemporaine du grand Washington, et déjà dans le siècle dernier la trente-sixième partie des terres publiques fut consacrée aux écoles publiques, à titre de subvention. N'est-ce pas une incontestable vérité que plus l'être humain est instruit, plus il est apte à produire, s'il veut se consacrer au travail?

On trouve, d'ailleurs, à l'appui un tableau détaillé et très-curieux, dont voici le résumé.

Six États de l'Union, ayant encore peu fait pour l'instruction, puisqu'ils ont en moyenne quatre cent quatre-vingt-huit illettrés sur mille âmes, ont produit annuellement dans l'industrie et la culture (les profits commerciaux n'étant pas compris) une somme de cinquante-sept dollars annuellement :

Ce sont la Louisiane, les Carolines, la Georgie, la Floride et l'Alabama.

En opposition, sept États, qui ont beaucoup fait pour l'instruction et ne comptent en moyenne que trente-deux illettrés pour mille âmes, ont produit une somme de cent trente-deux dollars par tête, en moyenne.

Ce sont des États du Nord, Massachusetts, Californie, New-York, Rhode-Island, Connecticut, New-Hampshire.

Qu'on ne l'oublie pas, ajoute M. de Laveleye, avec des muscles aussi forts et des organes plus subtils, le sauvage produit vingt fois moins qu'un civilisé, parce que le second met en œuvre des agents mécaniques dont le premier n'a pas seulement l'idée.

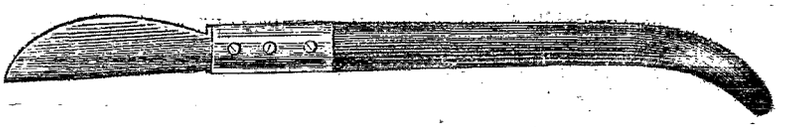
La suite à une autre livraison.

UN OUTIL INDIEN.

L'instrument dont nous donnons la figure a été rapporté de l'Inde par un voyageur anglais. Il est employé surtout par les habitants des vallées du Bengale voisines du pays des Birmans.

C'est un simple couteau à manche très-long. Ce manche, taillé dans un bois dur, a la longueur de l'avant-bras, de 40 à 48 centimètres, son extrémité recourbée devant s'adapter au coude de la personne qui s'en sert. La lame, en acier très-bien trempé, a de 10 à 12 centimètres; elle est droite du côté du dos, régulièrement convexe du côté du tranchant; sa plus grande largeur est de 26 millimètres; le dos est épais et creusé en forme de gouge, comme celui de certains rasoirs. Elle est reliée au manche par une virole de cuivre fixée par trois vis.

Ce couteau est le seul outil que possède l'Hindou de la frontière orientale du Bengale, le plus simple des habitants de l'Asie. Il l'emploie à tous les usages, domestiques, industriels, agricoles. C'est avec cette lame qu'il coupe son poisson ou ses légumes pour préparer son repas quotidien, ou bien qu'il abat les orties et les ronces qui envahissent son jardin. Il s'en servira aujourd'hui pour fabriquer une canne que lui a commandée un voisin, ou pour façonner la hampe d'une lance destinée à quelque guerrier d'une peuplade barbare; demain, pour moissonner son champ. C'est aussi avec le même outil qu'il sculpte dans l'ivoire ou dans la corne du buffle les dieux domestiques qu'il vend à de riches amateurs. Si, dans ses heures de loisir, il va récolter dans la forêt des fruits et du miel sauvage, il ne manque pas d'emporter sa bonne lame, et à tour de bras il tranche à droite et à gauche les lianes et les ronces qui gênent sa marche. Enfin, même quand il sort sans but, il ne néglige pas de le prendre, car il pourrait se quereller avec quelques habitants du village, et, dans ce cas, elle lui sera bien utile pour se défendre et pour tailler la figure de son adversaire, qui, bien entendu, s'efforcera de lui rendre la pareille.



Un Outil indien.

Ainsi, l'Hindou est aussi ingénieux à simplifier sa vie que nous le sommes à compliquer la nôtre. Un morceau de fer bien aiguisé lui tient lieu de faux, de hache, de ciseau, de rabot, de poinçon, de sabre, etc. Ajoutons qu'en n'augmentant pas ses besoins, en se réduisant au plus strict nécessaire, il arrête le développement de son esprit, il reste étranger au progrès, qui est la loi de l'humanité.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

CARNET D'UN FLANEUR.

Voy. p. 76.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.



Le Dimanche des Rameaux, par Auguste Truphême. — Dessin de Gilbert, d'après une photographie de C. Marville.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

La flânerie est une bonne chose, quand le flâneur a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Voici ce que j'ai recueilli en flânant autour de la vitrine d'un marchand de tableaux. Une toile attirait l'attention des passants, qui formaient devant le magasin un groupe sans cesse renouvelé. Cette toile représentait deux femmes sortant d'une église de village, en Italie, le dimanche des Rameaux. Une troisième femme, assise à la porte, offrait des palmes aux fidèles.

Après avoir longtemps examiné cette peinture, je me disposais à sortir du groupe, lorsque mon attention fut attirée par ce qui se passait autour de moi.

Un beau jeune homme venait d'arriver; il avait fendu la foule avec une aisance négligente, sans le moindre souci des réclamations que soulevait son sans-gêne insolent, ni des regards courroucés qu'on lui lançait. Quand il fût arrivé au premier rang : « Voilà, me dis-je, un aimable échantillon de notre jeunesse; mais au moins il aime quelque chose, puisqu'il prend la peine de se détourner de son chemin pour voir un tableau. »

Le beau jeune homme, se mirant dans la vitre, refit avec art le nœud de sa cravate, pirouetta sur ses talons, et disparut sans avoir même jeté un coup d'œil au tableau. Je lui lançai un regard indigné, qui fut bien perdu pour lui puisqu'il avait déjà tourné le dos.

— Va, va, lui dis-je, comme s'il eût pu m'entendre, je te connais; tu t'appelles légion, car tu es de la race innombrable des sots prétentieux.

Comme je fulminais cet anathème, deux amis arrivèrent en se donnant le bras. L'un d'eux avait une petite figure vieillotte et pliait les genoux en marchant, sans doute afin de se donner l'air d'un homme blasé, pour qui cette misérable vie n'a plus de secrets ni d'espérances. Un lorgnon d'écaille, sans cordon, enfoncé de force dans l'orbite, lui tenait l'œil tout grand ouvert, ce qui donnait à toute sa physionomie quelque chose d'ahuri et de lamentable.

— Parole d'honneur! dit-il d'un ton mourant, voilà de jolies Bretonnes!

— Oui, des Bretonnes d'Italie! répliqua l'autre en ricanant.

Et sans laisser à son languissant ami le temps de se reconnaître, il l'entraîna en fredonnant un motif de *Fra Diavolo*.

Deux dames discutèrent longuement le costume des femmes qui sortent de l'église, et ne tombèrent pas d'accord sur la question de l'harmonie des nuances; du tableau, pas un mot.

Un jeune homme chevelu et barbu, d'une mise passablement négligée, s'adressant à un autre jeune homme barbu et chevelu dont le costume laissait à désirer, se mit à lui parler d'empâtements et de glacis; à quoi l'autre répondit, en faisant de grands gestes, par des raisons tirées de l'*esthétique transcendantale*. Puis, dessinant en l'air, avec son pouce, un tableau imaginaire, il déclara que le tableau de la vitrine était « enfoncé » (l'expression est de lui). Après cette exécution sommaire, les deux amis jettent un regard de dédain aux autres spectateurs qui admirent « cela », et font une trouée dans la foule.

La place qu'ils laissaient vide fut prise par un monsieur sec, rasé de frais, cravaté de blanc, coiffé d'un chapeau à larges bords. Faute d'auditeur attitré, il se parlait à lui-même, comme un traître de mélodrame. L'analogie était d'autant plus frappante, que tout en ayant l'air de ne parler que pour lui-même il tenait à mettre le public de moitié dans les confidences qu'il s'adressait. « Oui, oui, oui, disait-il, je vois ce que c'est. » Et pour se récompenser « de voir ce que c'était », il frottait son menton comme s'il eût voulu, en le modelant, lui donner une autre forme. Par parenthèse, ce n'eût pas été dommage, car, tel qu'il était, ce menton me semblait déplorablement pointu. « Autres pays, autres usages : ici, nos rameaux sont des branches de buis; là-bas, ce sont des palmes, et même, dans la rivière de Gênes, ces palmes sont tressées; tandis qu'à Nantes, par exemple, ils portaient des branches de romarin en guise de rameaux. Quant aux gens qui s'en vont à la porte des églises vendre le buis, les palmes ou le romarin, tout ce que je sais, c'est qu'ils font un triste métier; et je parie bien qu'il est sans exemple qu'aucun d'eux y ait fait fortune. Mieux vaudrait... »

Je ne pus savoir ce qui aurait mieux valu, à son avis, car il partit, sans conclure, d'un air grave et modelant toujours son menton. Des gens timides se tenaient au second rang; le premier était toujours envahi par des survenants plus audacieux. Alors ils demandaient le nom de l'auteur et le sujet du tableau à quelque voisin, et Dieu sait quelles réponses on leur faisait. Un mauvais plaisant, par exemple, à une de ces humbles requêtes, répondit sans sourciller que le tableau était signé d'*Horace Vernet* et représentait le *Massacre des janissaires*. Sans doute, le mauvais plaisant avait tort de les berner; mais n'avaient-ils pas plus grand tort que lui, eux qui n'avaient que trois pas à faire pour voir de leurs propres yeux, et qui avaient la paresse ou la mauvaise honte de ne pas le faire?

— Pauvres artistes! me disais-je en moi-même, voilà donc de quoi se compose le public dont le jugement ou plutôt le caprice vous donne la gloire et la fortune, ou vous plonge dans l'obscurité et la misère.

Quelqu'un me toucha le coude : c'était un de mes amis.

— Pourquoi ce sourcil froncé? me dit-il; composerais-tu quelque drame ou préméditerais-tu quelque noir forfait?

Je lui dis alors ce que j'avais vu et entendu, et je lui répétai tout haut la réflexion que je venais de faire tout bas.

— Hum! dit-il, ta conclusion n'est pas inattaquable. Pourquoi ta conclusion n'est-elle pas inattaquable? Parce qu'elle procède d'une généralisation imparfaite. Pourquoi ta généralisation est-elle imparfaite? Parce que tu la tires d'un dénombrement incomplet. Je me souviens, comme tu vois, d'avoir fait autrefois ma philosophie au collége. Me suis-tu? oui? alors je continue.

Étant donné un groupe de cinquante badauds, il suffit de cinq connaisseurs pour faire fermenter au besoin cette masse inerte. Eh bien, qui te dit que nous n'avons pas ici même, à portée de la main, les cinq connaisseurs demandés. D'abord il y a toi : un connaisseur; ensuite il y a moi : deux connaisseurs. Je défalque des quarante-huit autres la douzaine qui a fait des remarques saugrenues : il nous reste à examiner les trente-six flâneurs qui n'ont rien dit. Mettons que vingt-quatre d'entre eux n'aient rien dit parce qu'ils n'avaient rien à dire, ce qui n'est pas déjà si sot; il nous en reste douze, parmi lesquels sont sûrement les trois que nous cherchons. Est-ce raisonné, cela?

J'allais le complimenter sur sa méthode scientifique, lorsque deux nouveaux venus attirèrent notre attention. Un jeune prêtre, à figure intelligente et pensive, donnait le bras à un peintre célèbre. Ils se mirent à regarder le tableau avec attention. Ce fut le peintre qui parla le premier. Sans traîner son auditeur à travers les glacis, les frottis et les empâtements, sans l'égarer dans les régions nébuleuses de l'*esthétique transcendantale*, il loua en termes simples et clairs l'œuvre de son confrère. Et telle est la force de la vérité que ses voisins sentaient qu'il disait la vérité et tendaient le cou pour l'entendre, car c'était pour son ami et non pas pour eux qu'il parlait. On

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

se répétait tout bas ses remarques, et nul mauvais plaisant n'éleva la voix.

Mon ami me dit alors : — Un peintre qui loue si sérieusement l'œuvre d'un autre peintre et qui se fait écouter comme celui-ci peut bien compter pour deux connaisseurs. Nous voilà déjà quatre. Tu ne me feras pas croire que dans toute cette foule il n'y ait pas un connaisseur, un tout petit connaisseur.

Le jeune prêtre ne répondit que quelques mots, mais si sensés et si justes que mon ami s'écria : — Et de cinq ! le nombre y est. *Quod erat demonstrandum !* Je conclus de là que les artistes ne sont pas si à plaindre que tu voulais bien le dire.

Comme les deux amis s'éloignaient, nous les suivîmes sans trop savoir pourquoi. Au bout de quelques pas, l'abbé reprit la parole :

— Vous connaissez, dit-il, l'*Aigle noir* de Gustave Doré ?

— Si je le connais ! c'est une des plus belles choses qu'il ait faites.

— Oui, car si c'est l'œuvre d'un grand artiste, c'est aussi l'élan d'un cœur généreux ; c'est le cri déchirant d'un homme qui aime vraiment son pays et qui souffre cruellement de le voir si malheureux ! Eh bien, je pensais à l'*Aigle noir* en regardant le *Dimanche des Rameaux*. Je vais vous expliquer quel lien ma pensée trouvait entre ces deux tableaux, ou plutôt entre les idées qu'ils font naître en moi. Le tableau de Doré me serre le cœur en me montrant l'image de notre malheureuse patrie. L'autre me fait songer à l'*Introït* que chante l'Église catholique le dimanche des Rameaux ; c'est un pas dans la voie de l'espérance, puisque c'est un retour à Dieu. Écoutez-en la traduction.

Alors, d'une voix émue et voilée, il prononça les paroles suivantes :

« Seigneur, n'éloignez pas de moi votre protection ; prenez en main ma défense ; sauvez-moi de la gueule du lion, et préservez ma faiblesse de la corne des bêtes féroces. Mon Dieu, mon Dieu, jetez les yeux sur moi. Pourquoi m'avez-vous abandonné? Ce sont mes péchés qui éloignent de moi votre miséricorde ! »

Et il ajouta, comme s'il se parlait à lui-même :

— Ah ! pauvre pays, qui mettais tout ton espoir dans les hommes ; puisque les hommes t'ont abandonné, souviens-toi donc au moins que Dieu te reste.

MAXIMES ET PENSÉES.

— Donnez à votre logement une partie de ce que vous accordez à votre toilette ; toute la famille en profitera.

— On a toujours trop de meubles et rarement assez d'air.

— L'homme qui sait est le débiteur de l'ignorant.

— L'éducation des garçons est la plus patriotique de toutes les tâches. Les mères ne touchent que par ce côté à la vie politique, mais qu'il est grand !

— Vauvenargues a dit : « Ceux qui se plaignent de la fortune n'ont souvent à se plaindre que d'eux-mêmes. » Ce mot est applicable aussi aux gens qui se plaignent de leurs enfants.

— Je n'ai jamais vu d'enfants si mal élevés que ceux pour lesquels on visait à l'idéal de l'éducation. Élever ce n'est pas rêver, c'est agir.

— Quand on est aussi bien portant que possible, on est aussi beau qu'on peut l'être.

— Il faut être de sa santé comme de sa condition.

— S'il est dangereux pour la santé d'avoir les yeux plus grands que l'estomac, il ne l'est pas moins de les avoir plus grands que le cerveau.

— Le don des larmes a sa source dans la richesse du cœur ou dans la faiblesse de l'esprit.

— Tâchons d'être réellement ce que nous voudrions qu'on pensât de nous.

— Être admiré de ses enfants est une joie qu'on ne saurait payer de trop d'efforts de vertu. (1)

LONGUEUR DES FILS TÉLÉGRAPHIQUES.

Il existe entre les différentes stations télégraphiques une longueur de fils de plus d'un milliard de kilomètres, en comptant les fils doubles et multiples des grandes lignes. Ces fils, mis bout à bout, pourraient entourer vingt-cinq fois la terre à l'équateur.

LE CHEVEU MERVEILLEUX.

CONTE SERBE.

Il y avait une fois un homme très-pauvre qui avait beaucoup d'enfants ; il ne pouvait pas les nourrir, et plus d'une fois il avait pensé à se tuer avec eux plutôt que de les voir mourir de faim ; mais chaque fois sa femme l'en empêchait.

Une nuit, il vit en songe un enfant qui lui disait :

— Je sais que tu as voulu perdre ton âme en tuant tes enfants ; je sais aussi que tu es malheureux. Demain matin tu trouveras sous ton oreiller un miroir, du corail rouge et un mouchoir brodé ; prends ces trois objets en cachette et n'en dis rien à personne, puis va-t'en dans la montagne. Tu y trouveras une rivière ; suis-en le cours jusqu'à ce que tu arrives à sa source ; puis tu trouveras une vierge brillante comme le soleil, les cheveux épars sur ses épaules, et nue comme un enfant nouveau-né. Prends garde de te laisser enlacer par un méchant serpent ; ne dis pas un mot, car si tu parles elle te changera en poisson ou en quelque autre animal, et elle te mangera. Quand elle te dira de chercher sur sa tête, fais-le et examine bien ses cheveux ; tu en trouveras un qui est rouge comme du sang ; arrache-le et sauve-toi avec ; dès qu'elle s'en apercevra, elle se mettra à courir après toi ; jette-lui d'abord le mouchoir brodé, puis le corail, puis le miroir, pour ralentir sa course. Ensuite, vends le cheveu à quelque homme riche ; mais ne te laisse pas tromper : ce cheveu vaut des sommes immenses. Par ce moyen tu deviendras riche et tu pourras nourrir tes enfants.

Quand le pauvre homme se réveilla, il trouva sous son oreiller tout ce que lui avait dit l'enfant, puis il partit pour la montagne. Il rencontra la rivière et la suivit jusqu'à sa source. Il regarda et vit la vierge auprès d'un lac : elle était en train d'enfiler les rayons du soleil pour en broder une toile faite avec des cheveux de jeunes gens. Dès qu'il la vit, il la salua ; elle se leva et lui demanda :

— D'où viens-tu, inconnu ?

Il ne répondit rien.

Elle lui demanda de nouveau :

— Qui es-tu? Pourquoi es-tu venu :

Elle lui fit encore bien d'autres questions ; il resta silencieux comme une pierre, indiquant seulement par gestes qu'il était muet et qu'il cherchait du secours. Elle lui dit de s'asseoir auprès d'elle, et dès qu'il fût assis, elle lui tendit sa tête ; il se mit à chercher, et dès qu'il eut trouvé le cheveu rouge, il l'arracha et se sauva en courant de toutes ses forces. Elle s'en aperçut et se mit à courir après

(1) Fonssagrives.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

lui. Et lui, dès qu'il vit qu'elle allait l'atteindre, il jeta sur le chemin le mouchoir brodé, ainsi qu'on le lui avait dit: elle le ramassa, s'arrêta pour l'admirer. Pendant ce temps-là, il gagnait l'avance. La vierge ceignit le mouchoir autour de ses reins et se remit à courir. Quand il vit qu'elle allait l'attraper, il jeta le corail rouge : elle s'arrêta de nouveau à regarder le corail, et pendant ce temps-là il gagna encore sur elle un bon bout de chemin.

La vierge se mit en colère, jeta mouchoir et corail, et se remit à courir. Quand il vit de nouveau qu'elle allait l'attraper, il jeta le miroir. Elle n'en avait jamais vu; elle le ramassa, et quand elle se vit dedans, elle crut que c'était une autre femme; pendant qu'elle se regardait, l'homme s'enfuyait toujours, si bien qu'elle ne put le rattraper. Alors elle revint sur ses pas, et l'homme rentra chez lui sain et sauf et joyeux. Arrivé chez lui, il montra à sa femme le cheveu rouge et lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Elle se mit à le gronder et à se moquer de lui; mais il ne l'écouta pas et s'en alla à la ville pour vendre son cheveu. Toute espèce de gens et de marchands se rassemblèrent autour de lui : l'un offrait un ducat, l'autre deux, toujours en augmentant, si bien qu'on arriva bientôt à des centaines de ducats. L'empereur entendit lui-même parler de ce cheveu, appela l'homme, et lui offrit mille ducats de son cheveu; il le lui vendit. Qu'était-ce donc que ce cheveu? L'empereur le coupa dans sa longueur, du haut en bas, et y lut beaucoup de choses importantes qui s'étaient passées dans les temps anciens, depuis le commencement du monde.

Ainsi notre homme devint riche, et il put faire vivre sa femme et ses enfants.

Or, cet enfant qu'il avait vu en songe était un ange envoyé par le Seigneur Dieu, qui avait voulu secourir ce pauvre homme et découvrir des mystères qui n'avaient pas encore été révélés jusqu'alors.

ÉPASNACTUS, CHEF GAULOIS.

Lorsque Alésia eut succombé et que le grand cœur de Vercingétorix eut cessé de battre, les Romains purent croire que la lutte était finie et que cette fois la Gaule était à eux. Il y eut, en effet, dans le pays un grand abattement : les lâches se jetèrent aux pieds du vainqueur, les prudents capitulèrent et se firent accorder de bonnes conditions; mais il y eut aussi des âmes héroïques, où régnèrent jusqu'au bout la haine de Rome et l'amour de la liberté.

Le vainqueur lui-même, avec une sorte de dédaigneuse impartialité, nous a conservé les noms de deux de ces « rebelles », comme il lui plaît de les appeler. Ce sont des noms à retenir : l'un s'appelait Drapès et l'autre Luctérius. Il y a au huitième livre de la *Guerre des Gaules* un quarante-quatrième chapitre qui est à lire et à méditer. Le continuateur des Commentaires de César y déclare que César se fatigue de ces rébellions continuelles; qu'il ne lui plaît pas de voir le succès de ses plans compromis par ces bandits qui osent défendre leur pays. Jusqu'ici il a usé de clémence, maintenant il sera « sévère. » Quiconque sera pris les armes à la main aura la vie sauve (voilà pour la clémence), mais on lui coupera le poing (voilà pour la sévérité). On espère que ces mesures produiront le meilleur effet.

Drapès et Luctérius, cependant, résistent à outrance; il soulèvent les tribus et arment les villes; battus, ils recommencent, sans jamais se lasser. Mais quoi? ils n'ont que leur bon droit et leur héroïsme, les Romains ont la force. Drapès, pris par le lieutenant Caninius, se laisse mourir de faim. « Peut-être, dit le continuateur des Commentaires, fut-il poussé à cette résolution extrême par la douleur et l'indignation de se voir enchaîné; peut-être, ajoute l'auteur en ennemi peu généreux, eut-il peur d'un supplice plus terrible. »

Quant à Luctérius, après avoir erré de cachette en cachette, n'osant se fier trop longtemps au même hôte, « car il sentait combien César devait lui en vouloir », il finit par tomber entre les mains d'Épasnactus.

Qu'était-ce donc que cet Épasnactus? C'était un chef gaulois, c'était un Arverne, par conséquent de la même tribu que l'héroïque Vercingétorix. Mais c'était en même



Cabinet des médailles; Collection de Luynes. — Médaille d'Épasnactus, chef gaulois.

temps ce qu'on appelle un homme habile, un de ces fins politiques qui savent qu'il faut, autant que possible, se mettre du côté du vainqueur : il eut l'infamie de livrer Luctérius aux Romains. Pour flétrir l'action de ce traître, il suffit de traduire les éloges que lui inflige le vainqueur : « C'était un Arverne, grand ami du peuple romain; aussi, *sans la moindre hésitation*, il livra Luctérius *garrotté* à César. »

UNE CONTRADICTION.

On raconte qu'un boucher, en plein travail dans l'égorgeoir, s'aperçut, pendant qu'il faisait un mouton, — *faire* veut dire *tuer* en argot de boucherie, — s'aperçut, dis-je, qu'un agneau couché sur le pavé et destiné au sacrifice poussait un bêlement plaintif, et, de son regard timidement quémandeur, étonné de souffrir, il implorait un secours. Poussé par un de ces mouvements de la charité que n'éteint jamais chez l'homme même l'habitude d'une profession meurtrière, soudain le boucher interrompit sa sanglante besogne, se pencha vers l'agneau, et reconnut que le pauvre animal, jeté brutalement à la volée, s'était cassé une jambe en tombant sur le sol.

Le boucher allait-il mettre fin à la souffrance du blessé en le couchant plus tôt qu'à son tour sur la claie où l'on étend ceux qui doivent mourir? Non, l'instinct humain, — ne disons pas le caprice, — l'inspira mieux. Il interrogea, palpa et pansa le membre intéressé, puis il fit au patient une épaisse et moelleuse litière, et quand il l'eut bien soigneusement mis à l'abri de tout contact douloureux, il reprit le couteau et retourna compléter son nombre voulu de victimes. Ceux qui racontent ce fait, d'ailleurs très-vraisemblable, ajoutent qu'on vit longtemps dans la boutique du boucher un gros mouton légèrement boiteux aller, venir en liberté, et répondre, comme le ferait un chien, à la voix de son maître.

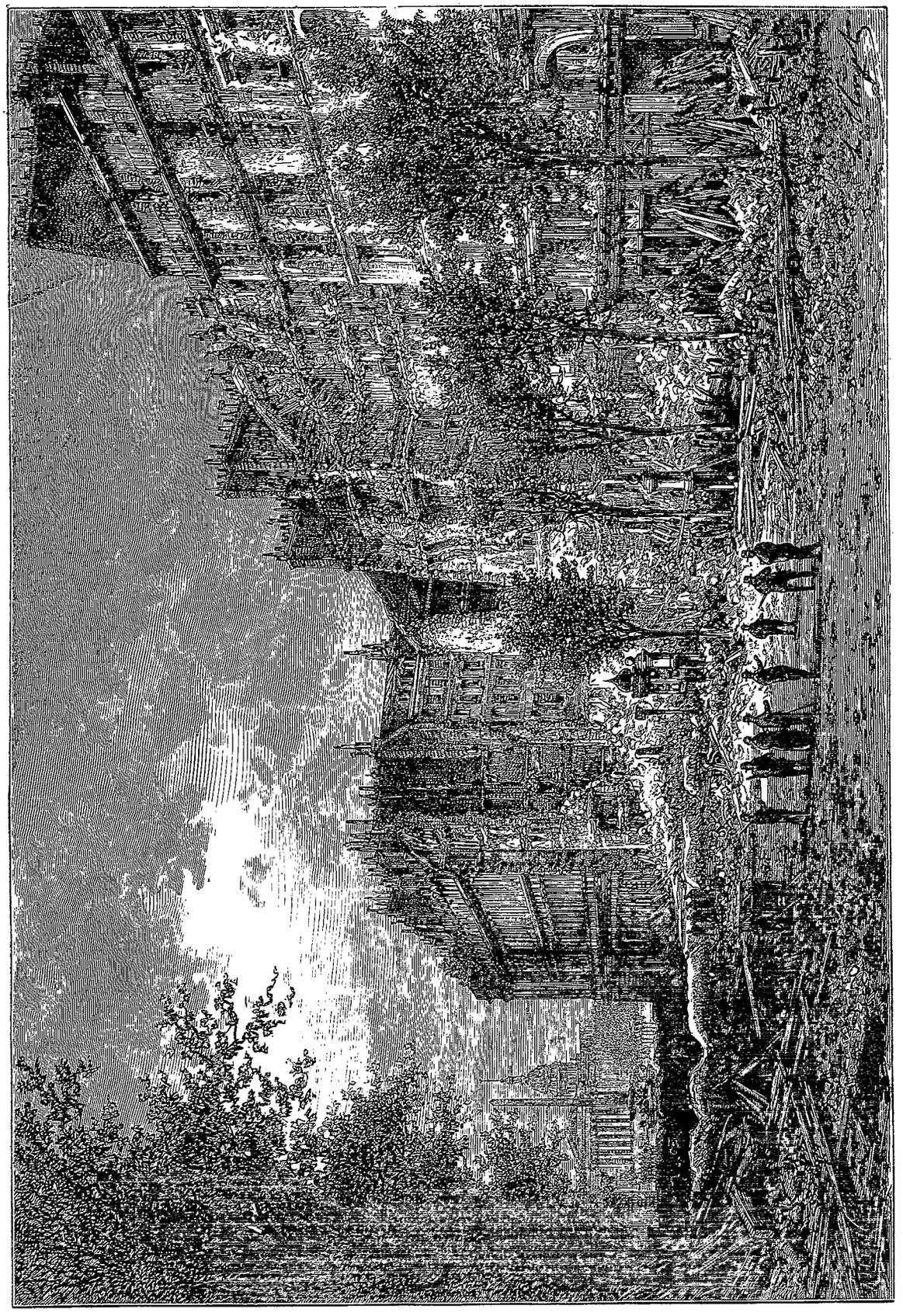
Entre le sauveur de l'agneau et l'un des incendiaires de la rue Royale, il y aurait profanation, sacrilége à vouloir faire ressortir l'apparence d'un rapprochement. Cependant, suivant les *on dit*, voici ce qui se serait passé :

Parmi les chefs des bandes de brûleurs de Paris, il y en eut un qui suspendit un moment le sinistre travail de ses complices pour répondre humainement à un cri de détresse. Une vieille dame paralytique était restée seule, au dernier étage d'une maison d'où tous les habitants avaient reçu l'ordre de sortir à l'instant, sous peine de périr par le feu. Déjà les pompes incendiaires envoyaient des jets de

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

pétrole jusque sur les toits de la maison, déjà menacée par la flamme qui dévorait les habitations voisines, quand ce cri : « Il y a une paralytique là-haut ! » domine les vociférations des forcenés qui s'excitent à l'obéissance de ce commandement atroce : « Faites flamber. »

Le chef, ému de la clameur, donne aussitôt l'ordre de



Mai 1871. — Ruines de la rue Royale. — Dessin de H. Clerget.

cesser la manœuvre des pompes et de ne point jeter encore contre les murs les torches enflammées qui vont en un instant faire de cette maison une immense fournaise ; on ne l'écoute pas. Il réclame des sauveteurs pour la paralytique ; on le raille et on murmure ; il s'anime à sa pensée d'une bonne action, et ne demande plus aux incendiaires que de lui laisser le temps d'aller la chercher lui-même ; ce temps, on le lui refuse, on le menace ; qu'importe ? il s'élance

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

dans la maison, gravit rapidement les cinq étages, et trouve la vieille dame assise dans sa chaise longue d'où elle est incapable de bouger sans un secours étranger. Il l'enlève dans ses bras, la descend jusque dans la rue, et, quand il l'a déposée sur la chaussée, au milieu d'un groupe de voisins qui vont la protéger, il revient à son poste de commandant, et répète l'ordre de destruction : « Faites flamber. »

Souhaitons que cette histoire soit vraie; un mouvement généreux n'atténue pas les crimes d'un coupable, il montre seulement qu'il est un point par lequel la nature la plus perverse se rattache à l'humanité.

C'est à quelques pas de là, dans l'incendie de la maison du numéro 422 de la rue Saint-Honoré, que fut consumée une précieuse collection de tableaux de notre illustre peintre Decamps.

UN REMÈDE ARABE POUR FAIRE PASSER LE MAL DE TÊTE.

A l'époque où Frédéric Caillaud se rendit à Méroë, c'est-à-dire en l'année 1819, il avait pris un guide pour le conduire à l'île de Sâys; il s'aperçut que cet homme ne connaissait pas le chemin des autres localités où il voulait se rendre; il le récompensa des services qu'il en avait reçus et il le congédia. « Je le quittai avec d'autant moins de regret, qu'il souffrait d'une tumeur et de maux de tête continuels; cependant je voulus essayer de le guérir, mais il me dit que ses compagnons avaient des remèdes très-sûrs. Il fit venir un Arabe, à qui il remit un rasoir : le malade resta debout, tandis que l'autre, agenouillé, lui donnait d'une main légère de petits coups de rasoir sur les jambes; cette saignée était toutefois assez douloureuse. Il se fit ensuite percer le haut du nez, et il y introduisit une ficelle qu'il faisait aller et venir assez souvent, moyen qui ne me parût guère propre à produire le résultat qu'on en attendait. Il me dit que si ces remèdes n'opéraient pas, il aurait recours à la brûlure à l'aide du fer rouge. » (1)

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

I. — LES PASSAGERS.

Un grand mouvement régnait à bord de la *Cybèle*, on embarquait les derniers colis des passagers. Plus émus de récents adieux que préoccupés des soins de leur installation, et l'esprit attristé par la pensée de quitter la patrie, ceux de qui l'absence était fixée à long terme, quelque heureuses que fussent les chances de la traversée, et ceux qui partaient pour ne plus revenir, se pressaient sur le *pont*, adressant des signes affectueux aux amis et même aux inconnus témoins de leur départ, en même temps que du regard ils embrassaient la côte de France qui bientôt allait disparaître.

Toutes les conditions sociales avaient des représentants parmi les voyageurs. Trois d'entre eux se connaissaient déjà et formaient un groupe. Le premier, M. Aubersac, riche manufacturier, que de graves intérêts appelaient en Australie, s'était souvent rencontré avec André Kernel, jeune artiste dont les premiers ouvrages, justement remarqués, étaient la promesse d'un brillant avenir. Un sentiment de curiosité facile à comprendre poussait celui-ci à explorer les sauvages solitudes situées bien au delà de notre vieux monde. L'existence de ces lointains parages, révélée à l'Europe en 1774, ne fut, pendant le demi-siècle qui suivit le deuxième voyage de Cook, vérifiée que par deux illustres navigateurs : d'Entrecasteaux en 1792, et Dumont d'Urville en 1827.

Le troisième de ces passagers qu'unissait un à peu près d'intimité se nommait Thomas Candeil. Il se promettait, en entreprenant ce long et hasardeux voyage, d'étudier en détail les rouages administratifs des établissements en voie de formation dans les cités naissantes des grands centres de l'Océanie. Thomas Candeil n'avait ici-bas d'autre situation que celle des gens qui, pour avoir l'air d'être quelque chose, s'attribuent la qualification vague d'administrateur. Administrateur de quoi? Le personnage en question eût été peut-être fort embarrassé de le préciser, car pour le moment il n'administrait rien, pas même sa fortune, laquelle était engagée dans les spéculations administratives d'une filature de chanvre et de lin, compliquée d'essais sur les orties blanches. Il se rendait d'abord à Melbourne, capitale de l'Australie heureuse, afin de s'instruire complétement des voies et moyens de l'administration gouvernementale et particulière d'une vaste contrée où la civilisation est venue établir et faire triompher sa suprématie sur la domination sauvage. De là, Thomas Candeil avait résolu d'aller à la découverte dans toutes les îles de l'archipel de la mer de Corail, et de s'y transformer, au profit des peuplades condamnées à croupir dans l'ignorance native, en civilisateur de ce monde nouveau.

Quoique mus par des intentions différentes, Aubersac, André Kernel et Thomas Candeil avaient cependant un but commun qui suffisait pour les rapprocher au moins pendant la traversée. En sa qualité de méridional, Aubersac aimait naturellement à parler, et d'autant plus, d'ailleurs, qu'il parlait avec une grande facilité d'élocution. A cette heure, où il cherchait à s'étourdir à force de paroles, il éprouvait au fond de l'âme un vif regret dont ne pouvait le distraire son abondant et agréable verbiage. Il laissait en France sa femme et deux jeunes enfants. Quant à André Kernel, il venait de dire adieu à sa mère; cette douleur, la première qui eût encore traversé son âme enthousiaste, y laissait une plaie vive dont l'angoisse devait longtemps se faire sentir. Il écoutait donc Aubersac, mais seulement comme le rêveur en peine prête l'oreille au clapotis de l'eau que la roue du moulin fait bruire et écumer sous les coups répétés de ses ailerons mobiles. Thomas Candeil, toujours solennel, parlait moins qu'Aubersac; il se contentait de jeter de temps en temps dans l'entretien un mot ronflant qui avait la prétention d'être profond; un mot administratif, pour tout dire.

Non loin de ce groupe, un jeune homme de vingt-cinq ans environ, pâle, à l'œil noir, bistré par les veilles, à la bouche sérieuse, mais marquée au coin de la bienveillance, aux longs cheveux naturellement bouclés, se tenait isolé, appuyé au bastingage du navire. Un vieux livre, dont l'usage constant avait usé les angles, était passé dans sa ceinture noire. Ce voyageur se nommait Marc de Rieux. Il partait pour aller évangéliser et rendre ainsi à leur dignité d'hommes ces enfants de la famille humaine, que la Providence a placés aux limites du monde pour nous enseigner jusqu'où la charité doit s'étendre. Trois jours auparavant, dans une cérémonie touchante, Marc de Rieux avait été sacré pour le martyre à la chapelle des Missions étrangères. Ce jeune et vaillant soldat du Christ possédait une âme ardente pour la foi et tendre pour les misères de l'humanité. Sévère envers lui-même, il n'avait pour les autres que mansuétude et miséricorde. Aubersac, en l'apercevant à bord, regarda avec une sorte de dédain ce passager, à qui il n'accordait point de place dans la seule classe qu'il estimât parce qu'il en faisait partie, la classe des *utilitaires*. Thomas Candeil le salua, assez légèrement il est vrai, mais il le salua, par cette seule raison

(1) *Voyage à Méroë et au fleuve Blanc*, t. Ier, p. 360.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

qu'il voulait bien convenir que l'élément chrétien est un des rouages actifs de l'administration des sociétés modernes. Quant à André Kernel, dont une mère pieuse avait formé le cœur et guidé la jeunesse, il s'inclina respectueusement devant ce prêtre, son frère par l'âge, son égal par l'intelligence, son supérieur et son maître par le dévouement.

Un autre passager était assis sur un banc, le visage plongé dans une brochure, car il était myope au suprême degré. Celui-ci avait nom Anacharsis Bridois. C'était un de ces savants qui naissent âgés de cinquante ans. Poursuivant des études géo-archéo-anthropologiques, il allait demander à ce monde, signalé seulement depuis moins d'un siècle, et qui ne nous est guère connu que depuis hier, à quelle date il remonte, comment il s'est formé, de quelle race étaient ses premiers habitants, et quels vestiges des temps anciens son sol inexploré garde enfouis sous la poussière des siècles.

Ajoutez à ces divers personnages une pauvre fille, sous-maîtresse dans un pensionnat de Paris, exportée en Australie pour y faire l'éducation d'un trio de miss blondes et pâles; notez en outre, pour mémoire, quelques voyageurs insignifiants, et vous connaîtrez la liste des passagers de la *Cybèle*, quant à ce qui concerne l'arrière de ce navire.

A l'avant, groupés en cercle, se tenaient deux ménages alsaciens, chassés de leur pays par la misère ; mais, courageux comme le sont généralement les enfants de cette noble terre, ils essaimaient au loin afin d'y trouver le pain qui leur manquait.

Ces deux familles se composaient, l'une, de son chef, Fritz Schaffausen, de sa femme Lisbeth, et de deux petites filles de onze et douze ans, Christine et Roschen ; l'autre, des époux Karl et Gretchen Pfeunig, et de Ludwig, petit garçon de sept ans, le plus ravissant enfant qu'il fût possible de voir. Son visage rose, ses cheveux blonds, ses yeux bleus, le faisaient ressembler à l'un des plus jolis anges de la Vierge de Dresde, celui qui, les bras croisés, lève son front charmant vers l'image admirable et sereine.

Ces deux familles, parties ensemble du même village, parlant la même langue et ayant subi les mêmes épreuves, restaient blotties dans le même angle du navire. Les enfants souriaient aux matelots, s'émerveillaient de l'agilité des mousses, du nombre des cordages flottants, de la manœuvre des voiles ; ils trouvaient un sujet de distraction et de joie dans ce mouvement et ce bruit ; aucun d'eux ne regrettait la pauvre maison où il était né, où il avait grandi et où l'ingénieuse prévoyance maternelle leur avait laissé ignorer qu'on y pouvait souffrir. Leur esprit n'embrassait pas assez fortement l'avenir pour se préoccuper de la poignante douleur cachée dans ce mot, « l'exil. » Mais Fritz Schaffausen et Karl Pfeunig, qui avaient l'expérience de la vie et qui rejetaient derrière eux le lourd fardeau de toutes les misères du pauvre, attachaient un œil morne sur la côte qui allait, de moment en moment, s'abaisser de plus en plus à l'horizon, et chacun à part soi se demandait s'il lui serait donné de la saluer encore.

Lisbeth et Gretchen s'accommodaient du présent sans reporter leur pensée en arrière ou lui faire devancer l'avenir. La femme possède en elle de si grands trésors de tendresse, que dès qu'elle réunit autour d'elle les objets de son affection rien ne lui manque plus. L'ensemble de sa famille est une limite où s'arrête son regard ; en dehors du mari et des enfants, elle ne voit plus rien. Son cercle est tracé, non point fatal comme celui de Popilius, mais étroit et sacré autant qu'il est cher. Pour elle, la patrie c'est son foyer. Or, il suffisait à Lisbeth de s'appuyer sur Fritz, comme à Gretchen sur Karl ; maris et enfants étaient là, le reste regardait la Providence.

Pour ces deux ménages, la traversée devait être rude. La faible somme dont ils pouvaient disposer leur permettait seulement de payer, outre leur place à bord, une ration d'eau et de biscuit ; il gardaient, pour surcroît, quelques maigres provisions. Mais qu'importe? la race alsacienne est robuste et sobre ; ajoutons que sur ce dernier point Fritz Schaffausen et Karl Pfeunig auraient pu servir de modèles à leurs compatriotes.

Les matelots, sentant fraîchir le vent et monter la marée, se disposèrent au départ ; le capitaine surveillait les derniers préparatifs. Enfin ordre fut donné de lever l'ancre, et la *Cybèle*, se balançant coquettement sur ses hanches, fila bientôt, hardie et légère, sur les vagues bondissantes et toutes blanches d'écume. Quelques matelots agitèrent leurs chapeaux, Karl et Fritz se signèrent gravement, la jeune institutrice mit son mouchoir sur ses yeux ; elle se sentait, à partir de cette heure, doublement orpheline. Anacharsis Bridois, tout entier à sa brochure qui prétendait résoudre une de ces questions scientifiques à jamais insolubles, ne s'aperçut pas que l'ancre dérapait, que les voiles s'enflaient, et que la *Cybèle*, semblable à une mouette, ouvrait son envergure de toile et courait librement sur la mer aplanie.

L'abbé Marc n'avait pas cessé de regarder la flèche dorée émergeant des clartés rouges du couchant. Quant au jeune artiste, ému par la beauté du spectacle qui s'offrait à lui pour la première fois, il se laissait envahir par le sentiment d'une ardente et religieuse admiration.

Les matelots passaient et repassaient, s'adressant des mots brefs, se transmettant des ordres. Les mousses grimpaient comme des écureuils dans les cordages. Le navire existait pleinement de cette vie qui lui est propre, vie singulièrement active et mystérieuse, dans laquelle le danger se mêle à la grâce et l'épouvante au charme de la poésie. Aussitôt qu'on a mis le pied sur un navire, on se sent impressionné, saisi, dominé par cette machine intelligente qui vous porte, soumise et légère, aussi loin que tendent vos désirs. Chacun des passagers subit, à des degrés différents, l'impression profonde du départ. L'abbé Marc et André Kernel quittèrent le pont les derniers ; depuis longtemps l'administrateur Candeil et l'industriel Aubersac dormaient dans leurs cadres quand le prêtre et l'artiste se souhaitèrent la bonne nuit.

Les passagers avaient à peine entrevu le capitaine Pradère, les nécessités du service l'ayant retenu tantôt sur le pont, tantôt dans sa cabine avec le second. Ce ne fut qu'à l'heure du déjeuner qu'ils purent échanger quelques mots avec lui. Lorsque la cloche sonna, tout le monde se trouvait, comme la veille, groupé à l'arrière. Angélie Morel, l'institutrice, travaillait à une tapisserie. Marc de Rieux, le jeune missionnaire, se promenait sur le pont ; Kernel lisait, Aubersac alignait des chiffres, et Thomas Candeil s'émerveillait de la façon dont le capitaine Pradère administrait la *Cybèle*. Quand il s'agit de descendre au salon, Kernel s'approcha de la jeune fille et lui offrit son bras. Elle hésita un moment, rougit, puis posa légèrement le bout de ses doigts sur le bras de l'artiste. Ce secours ne lui fut pas inutile, car le double mouvement du navire ne lui était pas encore assez familier pour qu'elle pût assurer son pas en descendant les marches vacillantes du petit escalier.

Le déjeuner fut gai, grâce à l'expansion communicative d'André Kernel et à la bonne humeur du capitaine. Le second, qui n'avait pas encore pardonné aux examinateurs, juges de son mérite, de ne point l'avoir reçu capitaine, faisait une assez maussade figure. Anacharsis Bridois, distrait comme un savant, oubliait de se servir ou se servait trop bien, versait à côté de son verre, ou, encore, ren-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

versait la salière dans son assiette. Aubersac parlait ivoire, coton, vanille, café, avec le capitaine. Kernel s'enquérait des moyens les plus faciles pour se diriger de Melbourne ou de Sidney vers la Nouvelle-Calédonie et à l'île récemment découverte de Loyalty. Pendant les traversées, l'heure du repas est toujours impatiemment attendue. Dans les rencontres inévitables de chaque jour, cette heure ramène les causeries vives, les récits plaisants, les histoires dramatiques et touchantes. L'amitié naît vite entre gens qui habitent en commun d'étroits espaces, elle devient aisément confiante. Au bout de quarante-huit heures, tous les passagers se connaissent, et, dussent-ils se séparer pour toujours, jamais ils ne s'oublieront. L'existence, confondue sur quelques planches abandonnées à la merci des vagues, se soude, pour ainsi dire, dans une même communauté de dangers. Les concessions deviennent toutes naturelles, les angles s'adoucissent. Chacun prend à tâche d'apporter dans le petit cercle sa part de bienveillance et d'esprit. L'abbé Marc, dont le négociant et l'administrateur craignaient la sévère austérité, se montra si doucement indulgent, si profondément instruit, qu'Anacharsis Bridois lui-même le rechercha pour discuter avec lui quelques points d'archéologie, et André Kernel afin de s'entretenir d'esthétique.

La suite à la prochaine livraison.

DAMIAN FORMENT,

ARCHITECTE ET STATUAIRE ESPAGNOL.

Le nom de ce grand artiste est à peu près inconnu en France, et la réputation de ses œuvres magistrales n'a guère franchi les limites de l'ancien royaume d'Aragon, car le savant Carderera affirme qu'il ne vint jamais en Castille. On ignore l'époque de sa naissance, mais on sait qu'il était Valencien, et que si sa carrière, qui paraît avoir été très-limitée, le fixa durant sa vie à Huesca, son séjour de prédilection, il alla étudier les principes de son art à Florence. On lui donne pour maître Donatello, mais Cean Bermudez fait observer avec raison que ce grand artiste étant mort en 1466, il n'est guère probable que notre jeune Valencien ait pu recevoir directement ses leçons. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étudia ses œuvres avec amour et qu'il reçut au moins de ses élèves les traditions de son enseignement.

Le jeune Damian Forment était parti de son pays imbu des idées de l'école qu'on pouvait appeler l'école gothique pure. Arrivé en Italie, et en présence des chefs-d'œuvre qui commençaient à naître sous le ciseau des Rosellini, des Michelozzi, des Nani, des Antonio de Bianchi, et de tant d'autres, il changea résolûment sa manière et s'attacha aux principes de Michel-Ange et à ceux du maître dont on l'a proclamé l'élève.

Il faut que, durant son séjour en Italie, sa réputation de statuaire habile se fût singulièrement accrue; car dès son retour en Espagne, au mois de mars 1511, le chapitre de la cathédrale del Pilar de Saragosse n'hésita pas à lui confier un ouvrage important en y appliquant une somme considérable. Dans l'acte qui lui alloue 1 200 ducats d'or, il est qualifié, du reste, du titre d'*imagier*, dont se contentaient les plus grands statuaires, et aux beaux ducats qui doivent lui être payés bien trébuchants, comme on disait alors, se joignent cinquante mesures de froment (*cahiz*) dont chacune équivaut à la charge d'un mulet.

Ce grand travail, où l'albâtre fut surtout employé et qui se distingue par la multiplicité des figures, consacrées presque toutes à la glorification de la Vierge, ayant satisfait le cabildo de Saragosse, Damian Forment put accepter, en 1520, les conditions magnifiques qui lui furent faites pour orner le maître-autel de la cathédrale de Huesca, dont l'architecture appartient au style gothique. Il se rendit, en 1520, dans cette antique cité qu'il ne devait plus quitter, et il y accomplit son œuvre. C'est le maître-autel de Huesca et son retable que l'on cite, en Espagne, lorsqu'on veut donner une idée du talent puissant et varié de son auteur. La Passion du Christ y est représentée dans toutes ses phases; et cet ouvrage grandiose ne fut terminé qu'en l'année 1533. L'habile artiste mourut au moment où Charles-Quint le pressait de finir son travail, et destinait un champ plus vaste à son génie.

L'un de ses admirateurs passionnés, Giuseppe Martinez, prétend que dans l'œuvre de Huesca Forment changea sa manière et adopta celle du Berruguete, qui précédemment avait travaillé à l'ornementation de cette cathédrale : la chose est possible; toutefois, il est à remarquer que Valentin Carderera n'en dit mot dans son article consacré à l'illustre statuaire (1).

Damian Forment eut auprès de lui de nombreux élèves qu'attiraient à ses leçons la douceur de son caractère et l'élévation de son enseignement. Il y avait, dit-on, quelque chose de fraternel dans la façon dont il introduisait



Damian Forment. — D'après un médaillon de la cathédrale de Huesca.

en Espagne les leçons d'un goût délicat qu'il avait été puiser en Italie, et la grande fortune qu'il s'était acquise lui permettait parfois d'élever un monument à ceux de ses élèves dont il avait remarqué les qualités naissantes. — On lit sur la tombe qu'il éleva à la mémoire de Pedro Menyosio : « Je donne ce que je puis donner, des larmes et une pierre ! »

Émerveillé et touché à la fois de l'œuvre que le jeune statuaire lui léguait en mourant, le cabildo de la cathédrale de Huesca ne voulut pas qu'il eût d'autre mausolée que la magnifique église dont son chef-d'œuvre occupait le lieu le plus auguste. Son médaillon, élégamment entouré de fleurs et de fruits, fut placé au bas du retable qu'il avait composé, et c'est celui dont nous offrons une reproduction. Valentin Carderera suppose que l'artiste est enterré non loin de la sacristie.

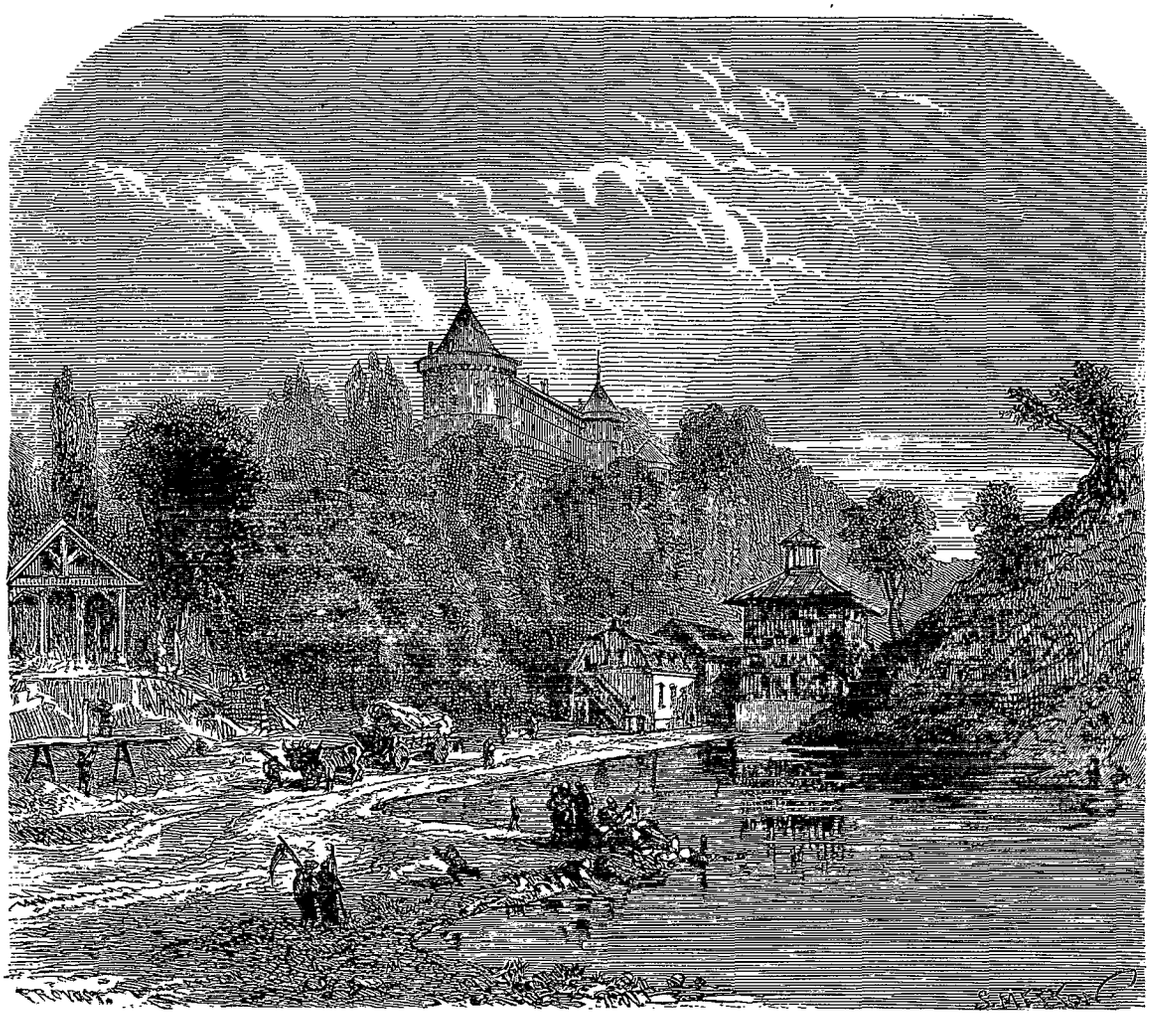
(1) *El Renacimiento*, 1847, p. 50.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

PAYSAGE AUX ENVIRONS DE CHASTELLUX

EN MORVAN.

Voy. t. III, 1835, p. 50; — t. XVII, 1849, p. 169; — t. XX, 1852, p. 25.



Paysage du Morvan. — Château de Chastellux. — Dessin de Provost.

Le Morvan, pays montagneux, à cheval sur les départements de l'Yonne, de la Nièvre et de Saône-et-Loire, a été jusqu'à nos jours à peu près inaccessible et peu connu. Les sites y sont accidentés; les montagnes granitiques, couvertes de bois séculaires, s'élèvent insensiblement à partir de la jolie ville d'Avallon, et prolongent leurs rameaux d'un coté, à gauche, vers Autun, et de l'autre, à droite, par Chastellux, vers Lormes et Château-Chinon.

Mais voici que le chemin de fer de Paris à Nevers par Auxerre et Clamecy jette une de ses branches latérales vers Avallon, qui va être dans quelques mois à cinq heures de Paris. Alors le voyage du Morvan se fera comme une partie de plaisir. On y viendra voir une Suisse en miniature.

Si nous nous arrêtons seulement aux abords du pays, nous y trouverons le cours si joli de la rivière du Cousin, à Avallon et en descendant jusqu'à Pontaubert; puis Vezelay et sa vaste basilique romaine; le nouveau monastère bénédictin de la Pierre-qui-Vire, perdu au milieu des forêts; et, à moins de douze kilomètres d'Avallon, le vieux manoir féodal de Chastellux.

Mais quelles surprises attendraient les touristes plus hardis à Lormes, au Mont-Beuvray, le Bibracte des Éduens; à Château-Chinon, appelée la capitale du Morvan, et à la cité romaine d'Autun, la sœur de Rome, qui a conservé encore les débris de ses temples et de ses beaux arcs de triomphe. Toutefois, revenons à Chastellux.

L'aspect que présentent les environs du château de Chastellux, et que rend si exactement notre dessin, est plein de charme. Ici c'est la rivière de Cure, au cours sinueux, arrêté souvent par d'énormes rochers au travers desquels se précipitent les flots écumeux avec un bruit sourd et solennel. Au fond du paysage, on voit un moulin; puis sur les flancs de la montagne s'élèvent des bois touffus, du milieu desquels émerge le château aux tours crénelées et couronnées de toits pointus.

Les populations qui habitent le pays du Morvan ont un caractère particulier que la civilisation moderne n'a encore guère entamé. Le *Morvandiau*, comme on appelle l'indigène, est de haute taille; son costume gris ou bleu, ses sabots, son large chapeau noir, tout cet ensemble le fait reconnaître dans les villes où il va trafiquer, en conduisant son long chariot primitif traîné par deux grands bœufs roux, et chargé de bois, de foin ou de blé noir.

Le château de Chastellux s'élève sur l'un des premiers contre-forts des monts du Morvan, du côté qui regarde Avallon. Ce manoir, jadis forteresse, a joué un rôle important dans le moyen âge. Il était un avant-poste des

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

frontières bourguignonnes. Dès le douzième siècle, ses seigneurs étaient connus, et l'une de leurs descendantes porta, au quatorzième, la terre de Chastellux dans la maison illustre des Montréal et dans la branche des Beauvoir, d'où les Chastellux de ce temps et ceux du siècle suivant s'appelèrent Beauvoir-Chastellux. Depuis cette époque, la famille de Beauvoir a toujours possédé et habité Chastellux, et les générations de mâle en mâle s'y sont succédé sans interruption. L'aîné des quatre frères, le comte Henri de Chastellux, possesseur actuel du château, a recueilli patiemment, avec beaucoup d'érudition, et publié en 1869, tous les faits concernant l'histoire de sa famille (1), en remontant à la souche des Montréal du onzième siècle. Il nous a appris combien de ses ancêtres avaient été aux croisades; combien avaient payé l'impôt du sang, c'est-à-dire avaient été tués ou blessés au service de la France dans les grandes charges de capitaines et d'officiers généraux, de gouverneurs de places fortes, au milieu des batailles et des siéges où ils ont vigoureusement combattu.

Les guerres du seizième et du dix-septième siècle surtout nous montrent les Chastellux sous un beau jour militaire. On compte dans cette période douze des leurs tués dans les combats à la tête de leurs troupes. D'autres Chastellux ont occupé des fonctions civiles importantes à la cour, auprès des rois, qui, particulièrement au dix-huitième siècle, les attachèrent intimement à leur personne.

Le château de Chastellux a été restauré par le comte César-Laurent de Chastellux, après son retour de l'émigration. Il renferme dans la salle des gardes une frise ornée des écussons des illustres familles auxquelles ses possesseurs successifs se sont alliés, et parmi lesquelles on remarque, pour ne citer que celles des temps modernes, les Clermont, les Vogué, les Lur-Saluce, les Durfort de Duras.

Les Chastellux sont très-populaires dans l'Avallonnais, qu'ils ont toujours habité et dont ils ont souvent servi les intérêts. La dernière et si malheureuse guerre a vu encore un Chastellux au nombre des volontaires engagés dans la garde mobile de l'Yonne, et il n'avait pas dégénéré du courage de ses aïeux.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142.

II. — LE PASSE-TEMPS DE LA TRAVERSÉE.

Jamais voyage ne s'annonça sous de plus heureux auspices; la mer était clémente et la marche rapide; le vaisseau, fin voilier, filait rapidement, comme disent les marins, « sur la mer jolie. » L'équipage, dévoué et bien commandé, accomplissait sa besogne avec entrain et courage. Les émigrants, tristes pendant les premiers jours, secouaient leur torpeur et tournaient, en espérance, leurs regards vers la côte nouvelle encore si loin d'eux. Les enfants s'amusaient, comme d'un spectacle chaque jour nouveau, des détails de la manœuvre et du mouvement du pont; tous les matelots les aimaient. Pendant les heures de liberté, les plus vieux, les plus bronzés par le soleil et l'eau, ceux-là qui comptaient quarante ans de navigation depuis leur baptême du tropique, s'approchaient de Fritz Schaffausen et de Karl Pfeunig, afin de leur parler de la patrie et des absents. Fils de l'Alsace, de la Gascogne ou de la Bretagne, tous se sentaient au cœur un double amour : celui de la vague bleue, qui perce et chante; celui de la famille, qui prie et pleure; et durant les moments de liberté chacun répétait l'*An hini goz* de l'Armorique, les *Esclaus* des pays basques et les refrains allemands harmonieux et doux.

Il arrivait souvent que les deux familles Pfeunig et Schaffausen se souvenaient d'un lied populaire; elles le disaient en chœur, les voix argentines des enfants dominant sur le ton aigu, les accents de Gretchen et de Lisbeth et les basses sonores de Fritz et de Karl. Angélie Morel prenait plaisir à entendre ces concerts entre mer et ciel. Lorsque les chants commençaient, la jeune institutrice quittait l'arrière de la *Cybèle* et s'approchait doucement de la partie du navire où les émigrants avaient coutume de se réunir. Elle y trouvait parfois Mouche-à-Miel, le mousse, pauvre petit Parisien né on ne savait où, recueilli près d'une borne, et, plus tard, confié à l'Océan, moins cruel pour lui que la mère qui l'avait délaissé. Puis, selon que le service le leur permettait, Carvaillou le contre-maître, Clovice le matelot, Rémoulade son frère, et le mélancolique Jean la Riolle, qui pleurait sans savoir pourquoi et ne voyait l'existence qu'à travers une trame faite de déceptions et de malheurs. Le plaisir que les passagers éprouvaient à entendre les émigrants ne contribua pas pour peu à l'amélioration de leur sort. La desserte de la table du capitaine leur fut envoyée, quelques bouteilles de vin leur arrivèrent de la part d'Aubersac et de Kernel. Enfin, comme le capitaine remarqua la prédilection d'Angélie pour Ludwig Pfeunig, il autorisa l'enfant à se promener partout et à devenir, quand cela lui plairait, un des hôtes de la tente des passagers. Attiré par les sourires et les caresses de Mlle Morel, Ludwig ne se fit pas longtemps prier; sa sauvagerie céda bientôt au pouvoir du bon accueil; au bout d'une semaine, il était le commensal familier du gaillard d'arrière. Loin de jalouser son bonheur, les filles de Lisbeth y applaudirent sincèrement; il rapportait toujours de là-bas quelque chiffon de soie, quelque bout de ruban pour elles. La faveur dont le petit Ludwig était l'objet ne le rendait, du reste, nullement orgueilleux; il en profitait seulement pour prier Angélie de lui apprendre des chansons enfantines et de lui enseigner à lire. L'abbé Marc était aussi un de ses meilleurs amis. La mine sérieuse d'Anacharsis Bridois l'effarouchait bien un peu; mais, la curiosité l'emportant sur la crainte, il osa se hasarder un jour à le prier de lui montrer les belles images de son gros livre d'histoire naturelle.

La grâce, l'enjouement, le charme de cette jeune et frêle créature rayonnaient à la fois sur le groupe des passagers et sur les rudes matelots. Jean la Riolle s'attendrissait jusqu'aux sanglots sur la destinée incertaine du petit émigrant, tout en lui montrant à nouer des bouts de filin. Mouche-à-Miel l'emmenait avec lui sur les échelles de corde; riant de ses terreurs, il l'encourageait, le soutenait, et Ludwig restait quelquefois des heures entières avec son ami, perché comme un oiseau, s'abandonnant au balancement imprimé par la brise à son siége flottant, le visage caressé par le vent qui soufflait dans la voile et le regard perdu dans les lointains bleus.

Si tous les passagers aimaient Ludwig, Angélie le chérissait plus que tous. Quand elle le faisait asseoir près d'elle et que, soulignant avec une patience maternelle les lettres de l'alphabet, elle lui donnait sa leçon de lecture, la jeune fille éprouvait parfois des mouvement de tendresse auxquels se mêlait une souffrance amère. En regardant ce front pur couronné de cheveux blonds, ces yeux lumineux comme le ciel dont ils avaient la couleur, elle se disait que jamais pour elle, triste émigrante aussi, la vie ne réserverait les douces et saintes joies de la famille. Gretchen, dans sa pauvreté, lui semblait riche, elle avait comme en-

(1) Auxerre, Perriquet, 1869, 1 vol. gros in-4°.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

couragement et comme réconfort dans ses rudes épreuves l'appui de son mari, l'amour pour son enfant; mais Angélie, seule au monde, s'en allait vers l'inconnu pour gagner un salaire équivalent à celui d'une servante, et ainsi ne pouvait rien rêver pour l'avenir. Elle vieillirait, pauvre et isolée, au milieu des riches et des heureux; puis, quand son visage serait devenu trop sévère, son activité moins grande, on lui ferait comprendre que, ses soins étant désormais inutiles, l'âge lui ordonnait de se résigner au repos. Tout à fait seule alors en face d'elle-même, l'institutrice, parvenue à la vieillesse souffreteuse et morne, repasserait dans sa mémoire les phases diverses de sa vie; elle y trouverait comme jalons et comme souvenirs les noms des familles dans lesquelles elle était entrée sans joie et qui la congédièrent sans qu'elle y laissât un regret. Son existence, tracée invariablement à l'avance, était bien simple en vérité : enseigner à quelques jeunes filles le dessin, le français et la musique, c'était tout au plus ce qu'elles auraient la patience d'apprendre. Mais pour elle, il lui fallait savoir s'effacer à toute heure devant de grossiers parvenus, se heurter sans se plaindre contre d'absurdes orgueils, dissimuler son esprit, comprimer son cœur, et souffrir dans sa dignité offensée et dans sa délicatesse méconnue, sans oser pleurer jamais. Au bout de ce dur labeur, elle trouverait sans doute le pain nécessaire aux froides et dernières années de sa vie solitaire. Ainsi pour elle point de foyer de la famille bien à elle, point de mari affectueux, point d'enfants caressants. Sa pauvreté la cloîtrait pour toujours dans l'isolement; le célibat était pour Angélie une loi inexorable.

Son esprit droit, son éducation sérieuse, la préservaient des rêves romanesques. Élevée par une mère prudente, elle regardait la réalité sans pâlir. La tendresse profonde mais réservée de sa nature, la délicatesse de son âme, la rendaient prête à ressentir de vives sympathies, à souhaiter de se voir entourée d'êtres aimants. Jusqu'à l'heure où elle posa le pied sur la *Cybèle*, Angélie garda une faible espérance d'un sort meilleur.

Une vieille tante de sa mère, fort riche et habitant la province, pouvait lui offrir une hospitalité dont elle n'aurait pas eu à rougir; mais cette hospitalité ne lui fut pas proposée; trop fière pour la mendier, elle accepta de partir pour l'Océanie. Elle n'accusa pas Mlle Austrébate Ridèle, qui, opulente et isolée, n'appelait pas auprès d'elle sa petite-nièce orpheline, mais elle ressentit au fond du cœur une souffrance cruelle. La pauvre fille comprit qu'elle ne devait en ce monde compter que sur elle-même. Rassemblant son courage, elle se résigna à partir. Toutefois, sa résignation n'avait rien de stoïque; elle sentait son âme blessée, elle trouvait lourde sa croix et rude son chemin. Loin de la diminuer à ses propres yeux, le sentiment de sa souffrance, alors qu'elle acceptait résolûment la bataille de la vie, la grandissait dans son estime; de plus, elle trouvait un certain charme à sa faiblesse féminine, bien préférable en effet à ces vertus viriles qui témoignent beaucoup plus de l'indifférence du cœur que de sa vaillance. Courbée sous la main de la Providence, Angélie était infiniment plus touchante que si, à l'exemple de quelques héroïnes, elle eût lutté pour échapper à la destinée qui l'attendait.

Ludwig l'aimait de cette tendresse ardente et volontaire des enfants, qui donne un irrésistible attrait à tout ce qu'ils disent et qui fait qu'on leur accorde tout ce qu'ils veulent. Il ne se plaisait plus qu'auprès de l'institutrice; il lui obéissait comme à Gretchen, et mieux encore peut-être. André Kernel était aussi fort apprécié de l'enfant, qui le nommait « son grand ami. » Moitié par sympathie pour Ludwig et moitié par attention pour l'orpheline, l'artiste se trouvait souvent près de cette dernière. Un jour, il voulut faire son portrait pendant qu'elle tenait Ludwig dans ses bras; modestement, elle s'y refusa.

— Dessinez Ludwig seul, dit-elle; faites-le aussi beau qu'il est, sa mère sera fière de le voir ressemblant.

— Je n'insiste pas, mademoiselle, répondit André; mais j'avais là, sous les yeux, le motif d'un tableau qui n'aurait pas manqué de faire sensation. Je l'eusse appelé *la Vierge à la barque*, et j'aurais représenté Marie et l'Enfant divin naviguant sur l'un des lacs bleus de la Galilée.

Angélie baissa les yeux, rougit et n'ajouta rien. Un moment après elle se leva, conduisit Ludwig à sa mère et descendit dans la cabine.

L'artiste se sentit froissé, triste surtout. Il trouva sur son passage Anacharsis Bridois et l'écrasa sous l'artillerie de sa verve railleuse; Thomas Candeil ayant voulu soutenir le savant étourdi de l'attaque, Kernel ne l'épargna pas davantage, et il allait s'en prendre à Aubersac lorsque l'abbé Marc lui saisit le bras, et doucement il l'entraîna de l'autre côté du navire.

— Voyons, dit-il avec un sourire, vous conviendrez avec moi qu'il n'est pas juste de faire retomber sur l'inoffensif Anacharsis le poids de vos soucis.

— Mes soucis? Comment savez-vous?

— Je sais, cela suffit, répondit l'abbé Marc; et, croyez-moi, vous avez deux fois tort.

— Tort?...

— Oui; tort dans votre boutade contre l'honnête Bridois, cet infatigable déchiffreur de lettres frustes; tort contre Thomas Candeil, ce bénévole administrateur; mais surtout vous avez tort envers vous-même, car vous laissez pénétrer dans votre âme un sentiment dont votre devoir est de vous défaire. Ne m'accusez pas, mon ami, d'épier vos secrets et de vous surveiller, rien n'est plus loin de mes habitudes et de ma pensée; mais, à bord, chacun vit sous le regard de tous, et à moins de se faire volontairement inintelligent et aveugle, on devine, on comprend et l'on voit.

— Eh bien, après? demanda Kernel.

— Je ne voulais que vous rappeler, poursuivit affectueusement l'abbé, qu'il est parmi nous une faible créature, pure et pauvre jeune fille, protégée par sa seule vertu, grande par sa seule fierté, à qui on serait impardonnable de causer, je ne dis pas un chagrin ni seulement une inquiétude, mais même un léger trouble. Ce serait une atteinte au respect que nous devons à sa jeunesse, à sa candeur, à son infortune.

— Ce serait me connaître bien mal, répondit l'artiste, que de me juger capable d'une arrière-pensée offensante pour Mlle Angélie Morel. Sans doute je ne sais pas lutter contre mes sympathies, ni les dissimuler; mais pourquoi les cacher, quand elles sont honorables? D'ailleurs, si, comme vous le dites, j'ai eu tort, c'est à ma nature nerveuse et impressionnable à l'excès que je le dois; elle m'expose plus que tout autre à ressentir des pitiés profondes et des enthousiasmes soudains.

— Je le comprends, André, et, permettez-moi de vous le dire : cette compassion, cet enthousiasme, je les redoute non pour vous, mais pour cet être doux et bon, dont le nom ne doit pas même dépasser mes lèvres.

André serra la main de l'abbé Marc; puis, après un moment de silence, il murmura :

— Pourquoi pas, après tout? elle est libre, elle est orpheline... le mariage...

Le jeune prêtre avait entendu ces paroles; interrompant l'artiste, il reprit d'une voix grave :

— Je ne vous permets pas de traiter légèrement cette question, que vous n'êtes pas seul autorisé à résoudre.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Vous avez une mère que vous respectez et que vous aimez, ne l'oubliez pas.

— Oui, vous avez raison, dit cette fois André d'une voix résolue ; si je me suis jusqu'à cette heure abandonné sans y réfléchir à un sentiment presque irrésistible, je vous promets de l'étouffer en moi pour le repos de celles qui ne doivent pas souffrir de mes folies.

Angélie ne remonta pas ce jour-là sur le pont ; pendant le dîner, elle fut encore plus réservée que de coutume. Le lendemain, une certaine inquiétude se lisait sur son visage d'ordinaire calme et souriant ; elle se demandait quelle serait près d'elle l'attitude d'André Kernel. Mais l'artiste la salua sans l'aborder, et parut éviter de troubler les leçons de Ludwig et d'interrompre les savants entretiens d'Anacharsis Bridois.

A partir de ce moment, rien n'affecta plus la pure sérénité de la jeune institutrice.

La suite à la prochaine livraison.

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 3, 45, 52, 68, 115.

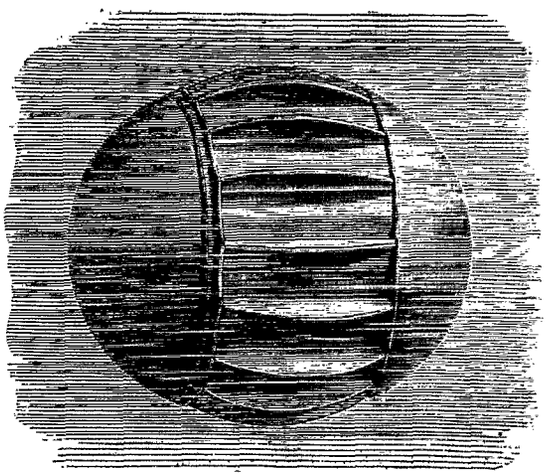
LA POSTE FLUVIALE.

Le 7 décembre 1870, à une heure du matin, l'aérostat *le Denis Papin*, est gonflé à la gare d'Orléans, au milieu de quelques rares spectateurs qui vont assister à son départ. Le marin Domalin monte dans la nacelle, et bientôt les voyageurs, MM. de Montgaillard, Delort et Robert, prennent place à côté de lui dans l'esquif aérien. Ces deux derniers ont une importante mission du gouvernement ; ils ont inventé un système ingénieux de cylindres roulant au fond de la Seine, au moyen desquels on pourra faire entrer dans Paris assiégé les dépêches et les missives de la province. Le ballon s'élève dans d'excellentes conditions ; à sept heures du matin, il touche terre aux environs du Mans.

Quelques jours après, le *Moniteur* de Tours contenait un *avis* bien fait pour exciter l'attention du public ; il annonçait que l'on avait offert à l'administration des postes de faire parvenir des lettres des départements dans la capitale investie, à l'aide d'un procédé pour lequel les inventeurs, disait le journal, sont brevetés. Ce procédé, faisait observer le *Moniteur*, pour conserver ses chances de succès, doit rester secret ; mais il a été reconnu suffisamment pratique pour être essayé.

L'administration annonçait enfin que l'on pouvait adresser des lettres de 4 grammes à Paris, et qu'il suffisait de les affranchir avec 80 centimes de timbres, en joignant à l'adresse les mots suivants : *Paris, par Moulins* (*Allier*).

L'invention de MM. Delort et Robert consistait, comme nous l'avons dit, en un cylindre creux, muni de palettes, dont nous représentons un type ci-dessus. Ce cylindre, à peu près de la grosseur d'un chapeau d'homme, était rempli de lettres : on le fermait hermétiquement et on le lançait dans la Seine ; il tombait au fond de l'eau, et le courant, le faisant rouler sur le lit du fleuve, devait le ramener jusqu'au centre de Paris, où des filets tendus l'auraient retenu. Malheureusement, les Prussiens avaient songé à la possibilité d'employer le courant de la Seine pour communiquer avec Paris, et les cylindres roulants, lancés en grand nombre, furent arrêtés avant l'entrée de Paris par les filets de l'ennemi. Après l'armistice, les Allemands cessèrent de prendre autant de précautions, et on retira du fond de la Seine plusieurs des appareils de MM. Delort et Robert. Quelques-uns d'entre eux circulent peut-être encore dans notre fleuve ; ce qui semblerait le faire croire, c'est que tout récemment un pêcheur a sorti de l'eau un de ces cylindres non loin de la ville de Rouen. Le procédé, comme on le voit, était bien imaginé, mais il fut réduit à néant par la prévoyance de l'ennemi.



Cylindre à hélice roulant au fond de la Seine. — Dessin de Jahandier.

Un autre système fort ingénieux, dit le *Journal officiel*, avait été présenté également par M. Baylard, commis à l'Hôtel de ville et expéditionnaire du gouvernement. A une grande économie, ce système joignait l'avantage d'être simple et d'une exécution facile. Au prix de 15 centimes on pouvait obtenir une centaine de petites boules de verre, soufflées, creuses et terminées à la base par un petit orifice où s'introduisait la dépêche. Ces boules, d'un petit diamètre, figuraient si merveilleusement les bulles d'eau naturelles, qu'il devenait impossible de les distinguer quand on les remuait dans un bassin et qu'on cherchait à les saisir. Prenant, à cause de leur transparance, le reflet de l'eau dans laquelle elles plongent, mobiles et légères, glissant avec la plus grande facilité le long des roseaux, des tiges, des plantes et des bords de la rivière qui pourraient leur servir d'obstacles, franchissant aisément sans se rompre les petits versants des barrages, échappant par leur petite dimension aux grosses mailles des filets prussiens et aux mains des pêcheurs ennemis, ces petites boules messagères étaient appelées à rendre de grands services à la défense pour le transport des dépêches micrographiques. M. Reboul emporta un grand nombre de ces globules en ballon, et l'idée était en pleine voie d'exécution, lorsque les glaces vinrent empêcher le développement de ce curieux mode de transmission.

D'autres procédés furent encore proposés en grand nombre : nous citerons notamment le bateau sous-marin de M. Delente ; mais aucune de ces inventions, si ingénieuses qu'elles fussent, ne répondit aux espérances qu'elles avaient fait concevoir.

LES BALLONS DIRIGEABLES.

Il n'est pas étonnant que l'on ait songé aux ballons dirigeables pendant le siége de Paris. De nombreux projets prirent naissance. Un seul attira l'attention de l'Académie des sciences et du gouvernement, c'est celui de M. Dupuy de Lôme, à qui l'on accorda, dans le courant d'octobre 1870, un crédit de 40 000 francs pour mettre à exécution l'aérostat qu'il se proposait de construire. Nous insisterons spécialement sur ce projet, qui n'est pas abandonné et qui a récemment attiré de nouveau l'attention publique.

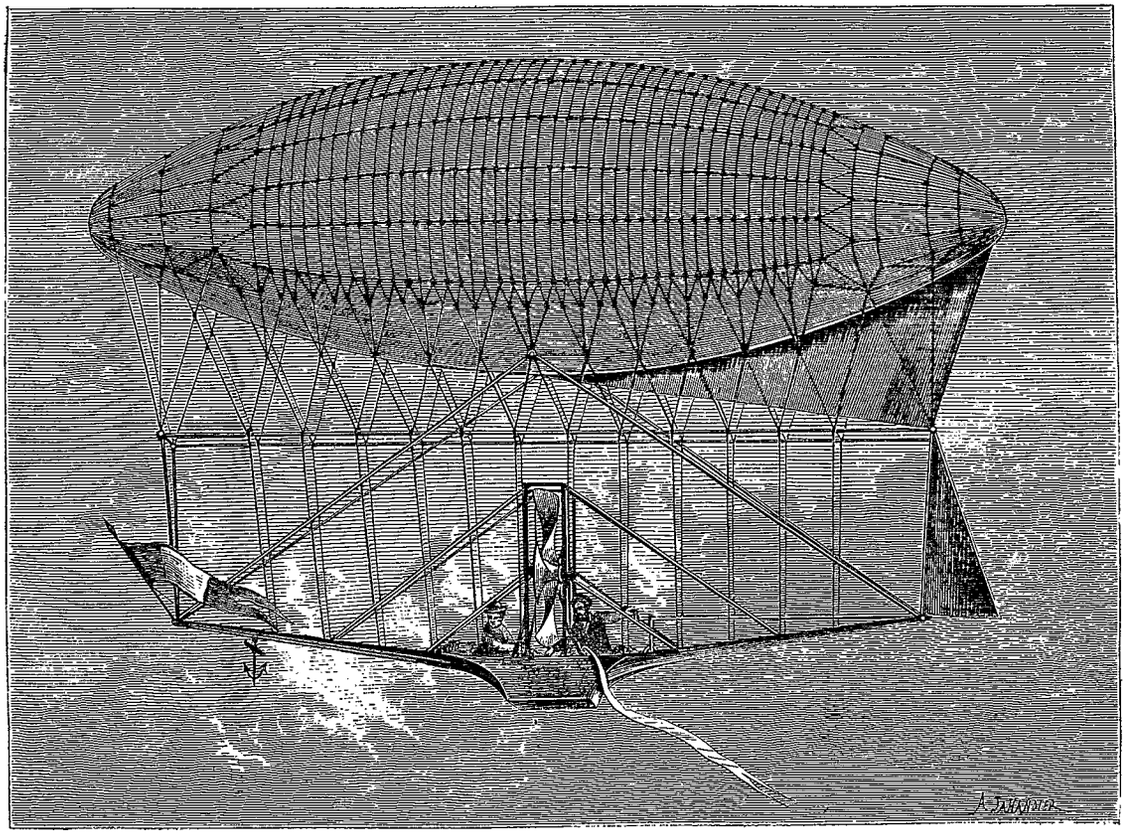
M. Dupuy de Lôme n'avait pas l'ambition de se diriger

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

dans les airs d'une manière absolue, il se proposait seulement de construire un aérostat muni d'une hélice et capable de dévier à droite et à gauche de la direction du vent, ce qui dans bien des cas aurait permis d'atterrir à un point déterminé. La gravure qui accompagne notre texte représente l'aérostat dont M. Dupuy de Lôme avait présenté un plan à l'Académie des sciences, pendant le siége. Ce ballon n'a pu être construit pendant la guerre; il allait être légèrement modifié dans quelques parties, et ne devait être conduit dans les airs que le 2 février 1872.

Voici en quoi consistait le système de M. Dupuy de Lôme. Cet ingénieur proposait de confectionner un ballon de forme allongée, muni à l'arrière d'un gouvernail permettant d'orienter le navire aérien. A la partie inférieure de l'appareil devait être suspendue une nacelle oblongue, soutenant une hélice que huit hommes pourraient faire tourner à l'aide d'une manivelle. Les constructions furent terminées au commencement de cette année, et la première ascension eut lieu le 2 février. M. Dupuy de Lôme et treize autres personnes, en y comptant les hommes de manœuvre, prirent place dans la nacelle, et s'élevèrent du fort de Vincennes. L'aérostat, qui cubait 3500 mètres, avait été rempli d'hydrogène pur; il put dans l'atmosphère être orienté par l'action du gouvernail. L'hélice, mise en mouvement, lui communiqua une vitesse propre appréciable.

Nous devons rappeler qu'en 1852 M. Henri Giffard avait déjà conduit dans l'espace un aérostat allongé, muni d'un gouvernail et d'une hélice que mettait en mouvement une machine à vapeur de la force de trente hommes. Cette audacieuse tentative n'a pas été inutile; les problèmes de stabilité dans l'air d'un aérostat de forme allongée, de l'union d'un foyer avec un ballon à gaz, furent résolus avec succès. L'aérostat de M. Giffard, grâce au mouvement de



Le Ballon de M. Dupuy de Lôme (premier projet, d'octobre 1870). — Dessin de Jahandier.

l'hélice, put être dévié sensiblement de la direction du vent.

Le 9 janvier 1871, l'amiral Labrousse faisait partir de la gare d'Orléans un ballon sphérique, dont la nacelle était armée d'une hélice que faisaient tourner quatre marins. L'hélice fut mise en action dans l'atmosphère, mais les vents entraînèrent l'aérostat sans que le mécanisme produisît le moindre effet. Autant il serait bon de fixer son attention sur la construction de ballons allongés, de reprendre sur une plus vaste échelle l'expérience de M. Giffard faite en 1852, autant il est inutile de s'efforcer à munir les ballons ronds de rames, de voiles ou d'hélices : l'aérostat sphérique doit être à jamais banni de toutes les tentatives de direction aérienne.

L'Académie des sciences, pendant le siége de Paris, reçut une infinité de mémoires et de projets sur de nouveaux systèmes de ballons dirigeables; mais nous n'avons voulu parler ici que des résultats sérieux dus à la poste obsidionale. *La fin à une prochaine livraison.*

LE HANNETON ET SES RAVAGES.

Fin. — Voy. p. 122.

Après Buc'hoz vient un homme qui enfin sait voir et dire la vérité sur les hannetons, c'est Valmont de Bomare, et le premier aussi il sait comprendre pour la destruction des mans l'utilité des corneilles.

« Les fermiers, dit-il, n'entendent donc point leurs intérêts, lorsqu'ils mettent tout en œuvre pour exterminer ces oiseaux. »

Valmont de Bomare, dans cette question très-importante

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

des hannetons, n'a été dépassé que par les habiles recherches de nos contemporains, parmi lesquels il faut citer surtout MM. Pouchet et Reiset : M. Pouchet dans sa belle monographie *Du Hanneton et de sa larve*, et M. Reiset dans le *Mémoire* dont nous avons parlé.

Il semble bien que de tout ce qui précède nous soyons en droit de conclure que le hanneton n'est que depuis peu d'années une bête véritablement funeste à l'agriculture.

Cependant quelqu'un me disait : — Il n'est pas exact d'affirmer qu'on ne trouve nulle trace d'invasion de hannetons dans les anciens écrivains ; je lisais dernièrement dans un petit livre peu connu, réimprimé il y a quelques années par une société de bibliophiles, un chapitre intitulé : *D'une saison qu'il fut abondance de hannetons*. Or, ce petit livre, composé, je crois, par un ancien moine de l'abbaye de Mortemer, fut publié pour la première fois en 1579. Il porte pour titre : *la Nouvelle fabrique des excellents traits de vérité, livre pour inciter les rêveurs tristes et mélancoliques à vivre de plaisir*, par Philippe d'Alcripe, sieur de Neri en Verbos. Philippe d'Alcripe est, dit-on, l'anagramme de Philippe le Picard, et dans « sieur de Neri en Verbos » on retrouve *sieur de rien en bourse*. Mais quel que soit l'auteur de ce livre, il n'importe ; ce que je tiens à vous signaler, c'est que l'on peut voir dans ce livre la description d'une invasion de hannetons qui certainement dépasse tout ce qui s'est vu de nos jours, puisqu'il y est question d'un chêne haut de plus de cent vingt pieds, situé à la Mésangère, dans le département de l'Eure, qui, vers ce temps-là, se serait rompu sous la charge des hannetons. Mais peut-être, ajouta mon interlocuteur, n'accordez-vous pas à ce renseignement la signification que je lui prête, le livre auquel je l'emprunte n'ayant, sauf le style, qu'une bien faible valeur.

Je répondis

— Je connais ce livre, et je suis de votre avis sur son peu de valeur ; je me contenterai même de vous rappeler que l'auteur de la *Nouvelle fabrique des excellents traits de vérité* prend pour épigraphe : *Omnis homo mendax* (Tout homme ment), mot qui, par parenthèse, a soulevé une très-sage et très-éloquente protestation de la part de la Fontaine. Or, par cette épigraphe, Philippe d'Alcripe ne nous met-il pas lui-même en garde contre ses récits ? Son histoire de hannetons est elle-même une preuve du peu de souci qu'avait l'auteur, je ne dis pas d'être vrai, mais d'être vraisemblable. Ainsi, comment termine-t-il son histoire du vieux chêne de la Mésangère ? Les hannetons tombés sur le sol par milliers avec le chêne, sont mangés par un énorme chien ; mais voilà que dans son ventre ils ouvrent les ailes, se mettent tous à voler, et emportent le chien là-bas, là-bas...

Est-il possible, après cela, d'accorder une bien grande confiance à la *Nouvelle fabrique des excellents traits de vérité* ?

J'aime mieux vous citer encore un écrivain dont je n'ai encore rien dit : c'est Rabelais. Rabelais, qui n'oublie rien dans son livre, vraie encyclopédie du seizième siècle, ne parle des hannetons que deux fois : l'une pour dire que Panurge, devenu gouverneur de Salmigondis, tirait un grand revenu de ses hannetonnières (qu'en pouvait-il faire, ô mon Dieu ?), et l'autre (liv. II, chap. XI) pour dire qu'en une certaine année il y eut grande stérilité de ces insectes. Mais Rabelais, en cet endroit-là, les appelle non pas des hannetons, mais des *happelourdes*. Ici les commentaires ne manquent pas d'ajouter une note sur la signification de ce mot étrange, probablement tourangeau, comme le mot de *touselle*.

Or, savez-vous ce que, suivant eux, il signifie ? Happelourde veut dire *graine de niais*, et la plupart vous en indiquent l'étymologie. Mais que lit-on dans Rabelais ? « Il y eut, dit-il, cette année-là grande stérilité de happelourdes. » Comment était-il possible de croire que le « grand moqueur » eût jamais pu *écrire* qu'en aucun temps il y ait eu stérilité de niais ? Il n'eût pas failli à dire au contraire que c'est la seule graine qui n'a jamais manqué.

Mais voyons maintenant quelles ont pu être les causes de ces invasions toujours croissantes de l'insecte vorace.

La France, autrefois, était dans presque toute son étendue sillonnée de forêts, de bois, de futaies ; dans le nord et dans l'ouest, les fermes étaient entourées d'un triple ou quadruple rang de grands arbres. Ces forêts, ces futaies, ces bois et ces arbres servaient d'asile à des milliers de corneilles, et ces corneilles, qui s'abattaient par légions innombrables derrière les laboureurs, nettoyaient la terre fraîchement retournée de tous les mans et de toutes les autres larves malfaisantes qui pouvaient s'y trouver. On n'a plus l'idée du nombre prodigieux de corneilles et de corbeaux qui peuplaient en ce temps-là non-seulement la Normandie, mais l'Europe entière. Le spectacle étonnant que présentait dans le ciel cette masse d'oiseaux noirs et criards n'a été bien décrit, je crois, que par Luther. Ceux qui ont lu ce passage éloquent de ses œuvres ne l'oublient jamais.

Mon père me parlait souvent aussi des troupes de corneilles qu'il avait vues, dans son enfance, se réunir de toute une contrée et couvrir parfois des villages entiers.

Où retrouverait-on maintenant un tel spectacle ? Les futaies, les grands arbres, ont disparu, et, avec eux, les oiseaux ; voilà pourquoi nous sommes aujourd'hui dévorés par les hannetons et leurs larves.

Dès le siècle dernier, Valmont de Bomare, je l'ai dit, entrevit très-bien le danger. On ne faisait pas encore de grands abatis d'arbres, mais on s'était mis à détruire les corneilles : aussi, le premier, ne craignit-il pas de jeter le cri d'alarme.

Le hanneton ne fut donc vraiment connu et vraiment étudié qu'à partir de Valmont de Bomare. Mais les travaux tout à fait décisifs sur l'effroyable insecte sont ceux de Ratzeburg, puis de M. Pouchet, et tout récemment de M. Reiset.

Le remède au mal consisterait à rappeler les corneilles en les protégeant, en leur ménageant des asiles, et même en rétablissant çà et là des futaies. Il serait bon aussi de ne plus faire aux taupes une guerre si intempestive. Les taupes et les corneilles sont, pour le ramassage des mans, pour le hannetonage, les plus actifs, les plus économiques de tous les travailleurs. C'est donc à eux, non aux hommes, qu'appartient cette tâche.

Une autre cause encore contribue à la multiplication des hannetons, c'est le perfectionnement même de la culture : les terres mieux ameublies, presque partout cultivées, permettent aux femelles d'enfouir leurs œufs bien plus aisément et plus convenablement.

Enfin une dernière cause de la multiplication de l'insecte, c'est le chat. En effet, tout ce qui contribue à diminuer le nombre des oiseaux contribue à favoriser le développement des larves. Eh bien, la prospérité même des campagnes ayant eu pour effet, depuis un siècle, de faire disparaître de presque partout l'ancienne hutte des paysans (ces sauvages tout nus et tout noirs dont parlait la Bruyère au dix-septième siècle) pour la remplacer par de jolies maisonnettes, et les habitants de ces maisonnettes s'étant pourvus de linge et d'habits, il a fallu pour protéger contre les souris ces habits et ce linge se précautionner de chats. Voyez à ce sujet l'effrayant chapitre de M. Honoré Sclafer dans son beau livre intitulé *la Chasse et le paysan*. Vous apprendrez-là qu'il n'y a pas en France moins de dix mil-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

lions de chats, et que ces dix millions de chats détruisent chaque année les oiseaux *par milliards*.

Essayons maintenant de résumer en quelques mots cette causerie, et voyons ce qu'on peut dire sur le hanneton de positif et d'exact.

Ce qui fait de cet insecte un si redoutable destructeur, c'est qu'il étend ses ravages à tous les genres de culture : aux champs, aux jardins, aux prairies, aux vergers, aux forêts (aux forêts surtout).

A l'état d'insecte parfait, il dévore les feuilles et les jeunes pousses des arbres ; à l'état de larve, sous le sol, il ronge infatigablement toute racine.

A l'état de larve et d'insecte parfait, il vit en tout trois ans. La femelle, vers la fin de sa vie, c'est-à-dire dans le courant de mai, dépose ses œufs dans le sol, où elle les enfonce, à l'aide de ses pattes de derrière, à quelques millimètres de profondeur, ayant soin pour cela de choisir les terrains un peu friables et bien exposés. Ces œufs n'éclosent qu'après une incubation qui, selon la température et la nature du sol, peut varier de trente à quarante jours. Pendant quelques mois et même pendant la première année de leur existence, les vers blancs ou larves qui sortent de ces œufs, ne se développant qu'avec une extrême lenteur, ne font aux racines que de faibles dégâts ; mais à partir du printemps de la seconde année leur voracité est terrible, et jusqu'en juillet et août ils ne cessent de dévorer. On évalue à un kilogramme la quantité de racines absorbée par chaque larve durant son existence.

Vers juillet ou vers août, ayant atteint leur complet développement, ils s'engourdissent, se changent en chrysalides, restent dans cet état deux mois, quelquefois plus, puis en octobre, novembre et janvier arrivent à l'état parfait. Mais ils ne sortiront de leur engourdissement qu'au retour des influences printanières.

A propos de la ponte, je dois signaler un fait très-singulier observé dans ces derniers temps par le plus infatigable des entomologistes, par M. Mocquerys père, et j'appelle sur ce fait l'attention des autres entomologistes pour qu'ils le confirment s'il y a lieu. M. Mocquerys croit donc avoir vu que la femelle du hanneton, lorsqu'elle dépose ses œufs dans une prairie destinée à être couverte d'eau, les réduit en un seul petit tas qu'elle recouvre d'une cloche très-mince, mais imperméable, laquelle a pour rôle de garantir les jeunes larves. Cette cloche est composée d'une sorte de mastic que la femelle semble tirer du sol même.

On a, je crois, exagéré la difficulté que présente la destruction de ces insectes ; si les populations rurales en prenaient la peine, il est probable, au contraire, qu'on en viendrait à bout. Le hanneton vit en grande partie de notre indifférence. Nul insecte plus infécond, plus lourd, plus infirme, plus engourdi, plus facile à saisir, surtout à l'état parfait. Il ne faut que secouer les jeunes arbres pour l'en faire tomber par centaines. Sa lenteur à prendre le vol laisse plus de temps qu'il n'en faut pour le ramasser. Il y a même dans ces lents préparatifs du vol chez le hanneton un phénomène des plus singuliers. Les oiseaux, les mouches, même de gros coléoptères tels que la cétoine, prennent leur vol brusquement ; et cependant avant de quitter terre il leur a fallu changer leur densité, se rendre plus légers, c'est-à-dire se gonfler d'air ; mais ce gonflement se fait par un mécanisme rapide. Voyez le hanneton, au contraire : il ouvre et referme ses ailes à plusieurs reprises, leur donne pendant quelques instants le mouvement d'un soufflet ; c'est ainsi seulement qu'il parvient à gonfler ses outres ; et s'il essaye trop tôt de s'élancer dans l'air, il retombe...

Les hannetons ont le vol maladroit et bas ; ils ne peuvent aller contre le vent, ce qui fait qu'on les voit le soir passer tous emportés dans la même direction. Si le vent les pousse à la mer, ils y tombent et s'y noient par milliers. Ils ne volent qu'aux heures crépusculaires ; tout le reste du temps ils dorment ou mangent.

C'est le seul de tous les insectes que la nature semble ne produire qu'à regret. Tandis que les femelles de certaines espèces peuvent pondre en un jour plus de quatre-vingt mille œufs, la femelle du hanneton, pour toute sa saison, n'en pond au plus que soixante ou quatre-vingt. Le nombre des femelles étant probablement égal à celui des mâles, il ne se produit donc en trois ans que trente ou quarante mans pour un hanneton ; ce serait à peine assez pour conserver l'espèce si nous n'avions pas nous-mêmes détruit ou laissé détruire en grande partie les ennemis que la nature leur avait donnés. C'est donc à nous, à notre incurie, qu'ils doivent de vivre en si grand nombre.

Leur voracité, durant la première période de leur existence, s'attaque à tous les végétaux ; dans la seconde période, ils dépouillent de leur verdure tous les arbres ; s'ils ne les tuent, ils les affaiblissent, entravent ou retardent pour plusieurs années leur végétation.

On dit qu'à l'état de man ils préfèrent à toute autre racine la racine du fraisier, et quelques jardiniers croient préserver les jeunes arbres en plantant des fraisiers dans leur voisinage.

Des écrivains agronomes ont proposé, pour encourager la destruction des hannetons, de les utiliser pour la nourriture des volailles, qui en sont très-friandes ; mais, lorsqu'on a recours à ce moyen, il en faut user avec une grande réserve si l'on ne veut avoir des œufs empestés. Peut-être serait-il mieux de les donner aux cochons. Mais le vrai profit à tirer des hannetons et des mans, c'est de s'en débarrasser. De quelque manière qu'elle ait lieu, leur destruction sera toujours profitable. On entretiendrait une armée pour leur faire la chasse avec ce qu'ils coûtent annuellement à l'Europe.

Nous avons vu que leur transformation est souvent complète dès le mois d'octobre de la troisième année ; cependant presque tous les entomologistes disent encore le contraire.

Ces entomologistes se trompent. Tous les terrassiers, tous les jardiniers, savent bien que dès le mois d'octobre ils trouvent dans la terre des hannetons à l'état parfait. Quelquefois on se demande si pendant l'hiver ils ne mourront pas de faim. Nullement ; ils ne mourront pas plus que ne meurent les limaçons et quelques espèce d'insectes qui peuvent passer l'hiver et dont la vie est pour ainsi dire suspendue pendant plusieurs mois. Veut-on s'en convaincre ? il suffit pour cela de conserver dans des caisses remplies de terre quelques-uns de ces hannetons trouvés en octobre ; on les verra rester tout l'hiver engourdis au fond de ces caisses, pourvu qu'on ne les expose pas à une température trop douce ; car, transportés dans un appartement chaud, ils s'animent, sortent, prennent leur volée, et la nourriture, en effet, leur manquant, ils meurent ; mais tenus au froid l'engourdissement se prolonge, et l'insecte n'en sort que sous l'influence printanière, c'est-à-dire du 15 au 20 avril, alors que, sous la même influence, les feuilles commencent à se développer.

La présence dans la terre de hannetons à l'état parfait, quoi qu'en disent certains écrivains, est un phénomène complètement avéré et qui se renouvelle chaque fois que ces insectes se produisent en grand nombre.

Ratzeburg, qui a écrit sur les hannetons ce que l'on avait de plus complet avant MM. Pouchet et Reiset ; Ratzeburg, dis-je, dans son grand ouvrage sur les arbustes

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

forestiers, affirme que les hannetons mettent deux mois à se transformer, et il ajoute que cette métamorphose commence ordinairement dans la dernière moitié du mois d'août; il dit même que parfois il a rencontré des chrysalides dès les premiers jours de ce mois.

Dans son livre sur les hylophthires, il affirme de nouveau que la métamorphose commence dès la première moitié d'août; *ce qui fait*, ajoute-t-il, *que l'on voit déjà des hannetons en automne.*

M. F.-A. Pouchet, dans sa Monographie du hanneton (déjà citée), a confirmé le fait signalé par Ratzeburg.

Qu'il me soit permis, en finissant, d'ajouter encore un mot sur les moyens proposés pour la destruction de l'insecte ravageur.

On a, dans ces derniers temps, indiqué le purin de cheval, puis l'huile de pétrole. M. Guezon-Duval croit avoir remarqué qu'on ne rencontre jamais de mans dans les champs de colza ni dans les carrés de choux, et il en conclut que peut-être les principes antiscorbutiques, soufre, hydrogène, sulfure, etc., contenus dans les plantes crucifères, peuvent être antipathiques aux hannetons et aux mans, et qu'alors de l'eau de chou ou de colza répandue sur les champs pourrait avoir de bons résultats.

Mais, en vérité, le moyen le plus sûr d'arriver à la destruction de l'horrible insecte, c'est d'en confier le soin aux oiseaux et aux taupes.

LES FORMES DE LA VIE.

... Ainsi viennent successivement au jour les formes de la vie : prise en elle-même, chacune d'elles semble dans son individualité être originale et spontanée; rapprochée de celles qui la précèdent ou qui la suivent et rapportée à son origine, elle apparaît comme un produit naturel du passé et comme un milieu où s'élaborent les formes à venir. (1)

DÉPOUILLEUSES D'ENFANTS.

Le crime de voleurs d'enfants se distingue parmi les plus odieux. Le désespoir d'un père, d'une mère, des parents, des amis, est indicible. La pensée seule fait frissonner d'horreur. Il y a quelques années, en Angleterre, une petite fille de quatre ou cinq ans fut volée par un saltimbanque. Le père se mit à la recherche de la troupe funambulesque et la découvrit enfin, après quatre ans de courses vaines, sur une place publique, où il reconnut en même temps et sa fille en train de faire un tour d'adresse, et le misérable voleur qui la battait en ce moment! S'élancer sur cet homme, l'étreindre, le soulever, le lancer à terre, le ressaisir, le lancer encore et le tuer, ce fut fait avant qu'aucun assistant eût pu y mettre obstacle; après quoi, le père, fondant en larmes, prit sa fille sur sa poitrine et perdit connaissance pendant plusieurs heures sans qu'on pût arracher l'enfant de ses bras.

La scène représentée dans notre gravure n'est point aussi dramatique. Il s'agit simplement de voler de beaux habits et de dépouiller les enfants de quelques riches bourgeoises.

Il paraît qu'à l'époque où Mercier écrivait son *Tableau de Paris*, les faits de cette nature étaient fréquents. Il y avait alors dans la ville une foule d'allées et de passages à travers les pâtés de maisons qui bordaient les rues tortueuses. Les personnes âgées peuvent se rappeler en avoir vu encore un grand nombre dans le vieux Paris, il y a moins de cinquante ans. Le passage Radzivill, qui fait communiquer la rue Valois avec la rue Radzivill, en donne une idée assez exacte; mais tous n'étaient ni si éclairés, ni si propres.

C'était dans des allées longues et ténébreuses, et où les passants semblaient être de la maison, que les dépouilleuses d'enfants conduisaient leurs petites victimes par l'appât de quelques dragées. Elles étaient munies d'habits d'enfants tout préparés et d'une mince valeur, dit Mercier; en un tour de main, elles s'emparaient des boucles d'argent, du bon drap, de la soie, et remplaçaient le tout par une souquenille grossière. Tantôt les enfants, amadoués, se laissaient faire; tantôt ils criaient ou pleuraient. Dans ce dernier cas, une des complices prenait le ton d'une gouvernante et gourmandait l'enfant; les passants de faire chorus et de dire, trompés par ces manières : « Voyez donc ce petit mutin! il faut lui donner le fouet! » Ce que faisait souvent la dépouilleuse, encouragée par ces propos et pour mieux donner le change. Le pauvre petit, n'osant plus rien dire, fustigé rudement et dépouillé, regagnait en sanglotant sa gouvernante occupée à bavarder chez la mercière voisine.



D'après une gravure de 1791 (1)

Le succès encouragea ce brigandage, qui finit par provoquer de telles plaintes que la police s'en préoccupa, et une sentence du Châtelet, en date du 8 juin 1779, condamna une raccommodeuse de dentelles à être fouettée publiquement, marquée et enfermée pendant neuf ans à l'hôpital de la Salpétrière, avec un écriteau devant et derrière portant ces mots : *Dépouilleuse d'enfants.*

Aujourd'hui, le vol des boucles d'oreilles se pratique encore de temps en temps sur de petites filles que des commères attirent par la promesse d'un gâteau, tandis que la bonne jase avec une portière.

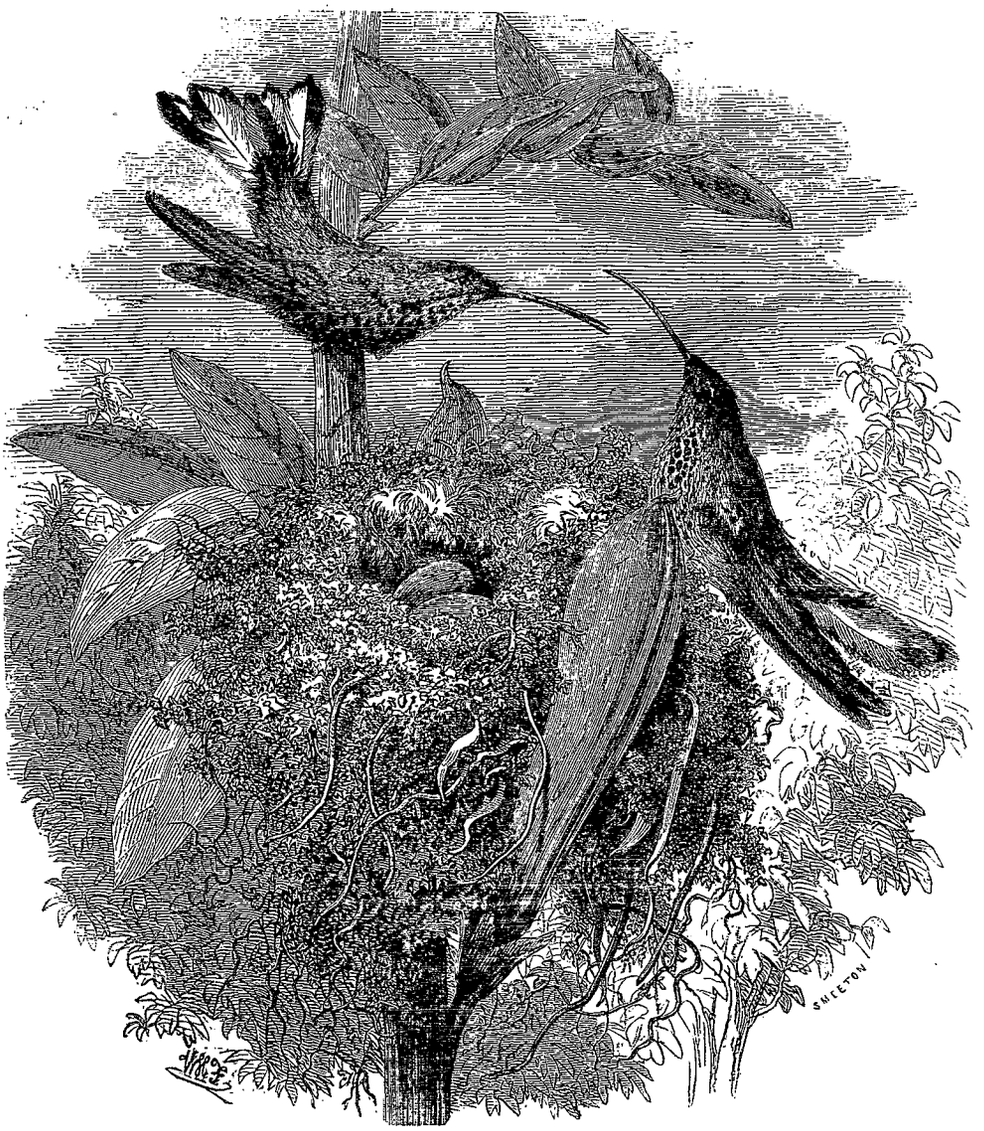
(1) Émile Burnouf, *Origines de la poésie hellénique.*

(1) Voy. p. 104.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

FAMILLE DES OISEAUX-MOUCHES.

LE *LAFRESNAYA FLAVICAUDATA*.



Lafresnaya flavicaudata et son nid. — Dessin de Freeman.

Nul n'a mieux dit, à propos des oiseaux-mouches, qu'un naïf voyageur du dix-septième siècle : « Ce sont de petites fleurs célestes qui viennent visiter les fleurs de la terre. » (1) Pour saisir complétement néanmoins la justesse de ces poétiques expressions, il faut avoir vu ces oiseaux charmants dans les forêts américaines, comme apportés subitement par un souffle invisible devant une fleur de cactus ou de jemrose, moins splendide que leurs ailes frémissantes, si prodigieusement rapides, que l'oiseau semble immobile au-dessus de la fleur qu'il va butiner.

Il avait essayé de les connaître à toutes les heures du jour, autre part que dans les livres, cet admirable conteur des forêts que l'on appelle Audubon. Son admiration a presque l'accent d'une prière. Écoutez-le un moment, et dites si sa vivante description ne complète pas celle de Buffon et parfois ne la fait pas oublier :

« Est-il un homme qui, à la vue de cette mignonne créature, balancée sur ses petites ailes bourdonnantes, au sein des airs où elle est suspendue comme par magie, voltigeant d'une fleur à l'autre d'un mouvement à la fois gracieux, vif et léger, poursuivant sa course d'un bout à l'autre de notre vaste continent, et produisant partout où elle se montre des ravissements toujours nouveaux ; est-il un homme, dis-je, qui, apercevant cette étincelante particule de l'arc-en-ciel, ne s'arrête pour l'admirer, tournant aussitôt pleine d'adoration vers Celui dont chacun de nos pas découvre les merveilleux ouvrages et dont les conceptions sublimes se manifestent de toutes parts.

» Le soleil n'a pas plutôt ramené le printemps et la vie dans ces millions de plantes, qu'on voit s'avancer sur ses ailes féeriques le petit oiseau-mouche, visitant avec amour chaque calice embaumé qui s'entr'ouvre, et, tel qu'un fleuriste soigneux, en retirant les insectes dont la présence les eût bientôt flétries. Se balançant dans l'air, on le voit plonger son œil attentif et brillant jusque dans leurs plus secrets replis, tandis que du bout de ses ailes rapides

(1) Le P. J.-B. du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, etc. Paris, 1654, 2 vol. in-4°. — Nous croyons devoir donner ici, dans l'intérêt des études spéciales, la synonymie de celui de ces trochilus que représente notre gravure : *Trochilus flavicaudatus*, Fraser, in *Proceeding of Zool. Soc.*, part. VIII, pl. 18; — *T. Lafresnayi*, Boiss., *Revue zoologique*, p. 8; — *Calothorax Lafresnayi*, Gray and Mitch., *Genera of Birds*, vol. I, p. 110; — *Lafresnaya flavicaudata*, C. Bonaparte, *Consp. gen. av.*, p. 68; — *L. flavicaudata*, Reich., *Aufz. der Col.*, p. 11.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

et légères il évente et rafraîchit la fleur sans en offenser la structure délicate. Il introduit dans la coupe fleurie son bec long, armée d'une langue à double tube imprégnée d'une salive glutineuse, il en touche chaque insecte et la retire pour engloutir sa proie. La beauté de son plumage varie à chaque instant d'une manière éblouissante : tantôt elle étincelle des reflets du rubis le plus ardent ; l'instant d'après elle passe au noir de velours le plus foncé, ou bien resplendit du vert le plus éclatant. Il fend l'air avec une prestesse et une agilité inconcevables ; quand il passe d'une fleur à l'autre, on dirait un rayon de lumière. S'il approche de sa femelle, il gonfle ses plumes, sa gorge et sa crête ; il tourbillonne autour d'elle, se précipite sur une fleur et revient le bec chargé de miel ou d'insectes pour en faire hommage à l'objet de ses vœux, en l'éventant de ses ailes. Lorsque ses soins ont paru acceptés, il redouble de courage et donne la chasse à des oiseaux beaucoup plus gros que lui, tels que le gobe-mouche, le martin et l'oiseau bleu... Rien n'égale le soin que ces oiseaux prennent de leurs œufs. La rapidité de leur vol est telle qu'il est difficile de les suivre au delà de cinquante ou soixante pas, même avec une lunette. Ils ne se posent jamais à terre, mais sur les jeunes branches, où ils se balancent de côté et comme en cadence, ouvrant et refermant leurs ailes, se secouant et faisant leur petite toilette avec adresse et propreté. Ils étendent d'abord une aile, puis l'autre, en passant chaque tuyau de plume en travers de leur bec, et l'aile, ainsi lissée, resplendit au soleil d'un éclat merveilleux. Ils paraissent jouir d'une remarquable puissance de vue, car ils poussent droit sur les autres oiseaux, leurs ennemis, qui ne s'aperçoivent pas de leur approche. Ils sont, à la vérité, pourchassés à leur tour par les bourdons, mais ils leur échappent facilement grâce à la supériorité de leur vol. »

Cette charmante description, traduite par la plume habile du docteur Cap (1), a pour objet l'*oiseau-mouche à gorge de rubis;* mais il est certain, et nous avons pu nous en convaincre sur les lieux, qu'elle s'applique à bien peu de nuances près à l'innombrable famille des trochilidés, la plus gracieuse comme la plus brillante de toutes celles que l'on connaît ; elle ne s'élève pas aujourd'hui à moins de quatre cent vingt-cinq variétés.

L'heureux possesseur de la plus belle collection d'oiseaux-mouches et de colibris qui existe, M. Jules Bourcier, le meilleur juge en ces sortes de matière, affirme que le *Lafresnaya* ne se trouve que dans la république de la Nouvelle-Grenade, aux environs de Bogota, dans les vallées élevées des Cordillères, vivant sur les arbustes qui poussent sur les versants des ravins. On chercherait vainement ce charmant oiseau dans la gracieuse monographie que le savant R.-P. Lesson a consacrée aux individus de son espèce, en 1829, et que la mort a si cruellement interrompue ; mais nous n'ignorons pas qu'il l'avait fait figurer sous le nom d'oiseau-mouche à queue nankin, dans son tome IV resté inédit. Cet oiseau est plutôt élégant que brillant.

Avant la publication splendide de R.-P. Lesson, on conservait parfois encore la poétique croyance que l'oiseau-mouche se nourrissait uniquement du pollen ou de la rosée des fleurs ; l'habile naturaliste a non-seulement démontré l'erreur que les pages de Buffon avaient propagée, mais il a décrit minutieusement les parties anatomiques dont l'oiseau fait usage afin de pourvoir à sa subsistance (2). Selon Audubon, qui a confirmé ce qu'avait dit son prédécesseur, la nourriture principale de l'oiseau-mouche se composerait d'insectes, et le nectaire emmiellé des fleurs lui servirait en quelque sorte de boisson. D'Azara, ce perpétuel contradicteur de Buffon, qui écrivait en 1809, avait déjà éveillé l'attention des observateurs sur ce point, et prouvé que le charmant oiseau ne dédaignait pas les petites araignées. Il est un autre fait important sur lequel il appela l'attention des naturalistes : Buffon avait affirmé que l'oiseau-mouche n'étalait sa riche parure que sous les tropiques ; il établit, grâce à des descriptions multiples, qu'il vivait et se multipliait dans les régions tempérées baignées par le rio de la Plata ou dans les vastes Pampas, loin de Buenos-Ayres, où un certain froid se fait parfois sentir, et où les Indiens Guaranis l'appellent le *Mainumbi*, le rayon du soleil, nom bien peu différent de celui que lui donnent leurs voisins les Tupinambas, et chez lesquels il garde sa poétique signification. (1)

Des bords du Mississipi aux rives du fleuve Argentin, sur un espace dont l'imagination mesure avec surprise l'immense étendue, l'oiseau-mouche et le colibri vivent parmi les fleurs, scintillant de couleurs diverses, mais gardant à peu de chose près les mêmes mœurs et obéissant aux mêmes habitudes. Partout ils ont reçu de gracieuses dénominations. Ils sont devenus aussi l'objet des légendes les plus curieuses chez des peuples qui d'ordinaire n'en gardent qu'un nombre fort restreint. Pour n'en citer ici qu'une seule, qui nous a été conservée par Humboldt, nous rappellerons que, dans la théogonie mexicaine, le colibri, rayonnant de tous ses feux, joue le rôle de la colombe sortie de l'arche de Noé. Lorsque Tezcatlipoca, l'être divin qui planait au-dessus des eaux du déluge, voulut bien que la terre reparût couverte de sa parure primitive, il permit à Tezpi, l'ami des dieux, de s'aventurer sur sa barque au milieu des flots. Tezpi cherchait la terre ; il envoya d'abord le *zopilotl*, le vautour, à la recherche d'un rivage où il pût débarquer, mais celui-ci fit comme le corbeau de la Bible, il ne revint pas. Tezpi ne se lassa point, il envoya d'autres oiseaux ; ce fut en vain qu'il attendit leur retour. Enfin le colibri arriva tenant en son bec mignon un petit rameau verdoyant ; Tezpi vit alors qu'il pouvait débarquer non loin de Colhuacan, la montagne sacrée.

Trompés sans doute par l'indicible éclat de leurs ailes, les Brésiliens donnaient aux *Guaynumbi* et aux *Guaracyaba* la même origine que celle des papillons, si souvent revêtus chez eux d'azur, de pourpre et d'or ; ils les faisaient, pour ainsi dire, passer par les mêmes métamorphoses, et ils ne leur accordaient pour toute existence qu'une saison des fleurs. Une fois le temps arrivé où elles se fanent presque toutes, le charmant petit volatile fichait son long bec dans le tronc de quelque beau végétal et se laissait mourir, pour reparaître dans une autre saison ; son petit corps, prétendaient-ils, exhalait alors un doux parfum. (2)

Comme tous ses contemporains et comme des naturalistes plus rapprochés de nous, Pison était persuadé que ces jolis oiseaux, auxquels il n'accordait qu'une existence si éphémère, ne pouvaient être conservés en aucune façon dès qu'on les arrêtait dans leur vol capricieux et qu'on les

(1) *Audubon, naturaliste américain*, étude biographique, par M. Cap ; Paris, Masson, 1862, in-8.

(2) Voy. R.-P. Lesson, *Histoire naturelle des oiseaux-mouches*, ouvrage orné de planches dessinées et gravées par les meilleurs artistes ; Paris, S. D. Arthus Bertrand, 2 vol. gr. in-8, pl. 81, p. 219. Le t. II est intitulé : *Histoire naturelle des colibris, suivie d'un supplément à l'histoire naturelle des oiseaux-mouches*. Le t. III, *Histoire des trochilidés*, devait être suivi d'un quatrième volume.

(1) *Voyages dans l'Amérique méridionale depuis 1781 jusqu'en 1801*, par D. Félix d'Azara, publiés par C.-A. Walckenaër, *enrichis de notes* par G. Cuvier, t. IV, p. 80. On a depuis reconnu qu'il y avait des oiseaux-mouches dans l'Amérique du Nord, à Nootka-Sound.

(2) Gulielmi Pisonis medici Amstæledamensis, *De Indiæ utriusque re naturali et medica* ; Amstelodami, apud Elzevirios, 1648, in-fol., p. 319.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

soumettait à la captivité. S'il eût vécu cinquante ans plus tard, il eût pu lire dans les causeries du révérend père Labat que le bon père Mondidier, le confrère du vieux voyageur aux Antilles, en avait élevé parfaitement un couple, en donnant aux gentils petits élèves, que le père et la mère n'avaient point abandonnés, « une pâte très-fine et presque claire comme de la bouillie, qu'il faisait avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre. » (1) Il aurait su, s'il avait pu lire Félix d'Azara, un grand naturaliste trop oublié, que don Pedro de Melo, gouverneur du Paraguay, en avait conservé un déjà adulte pendant quatre mois, lequel connaissait fort bien son maître, auquel il donnait des baisers « et autour duquel il voltigeait pour demander à manger. » Sa nourriture était un sirop très-clair auquel on ajoutait quelques fleurs. (2)

Dès les années 1722 et 1809, on le voit, l'expérience était déjà concluante. Un voyageur curieux, un observateur zélé plutôt que savant, Beulloch, les renouvela au Mexique, en 1823. Lesson s'est enrichi de ses observations et aime à les citer. « A mon arrivée, dit le voyageur anglais, en parlant de ces charmants oiseaux, il était difficile d'en trouver un seul dans les environs de la capitale ; mais dans les mois de mai et de juin, ils se montraient en quantité au Jardin botanique, dans le centre de la ville, et, pour une légère récompense, des Indiens m'en apportèrent plusieurs vivants. J'en avais à peu près soixante-dix en cage, que je conservai pendant quelques semaines, à force d'attention et de soins ; et si d'autres occupations ne m'avaient pas détourné de ces soins nécessaires, je ne doute pas qu'il m'eût été possible de les apporter vivants en Europe. Ce qu'on raconte de leur fierté farouche et de leur désespoir quand ils sont pris, qui leur fait frapper la tête jusqu'à se tuer contre les barreaux de leur cage, n'est pas réel : aucun oiseau ne s'accommode plus vite de sa situation nouvelle. Il est vrai qu'ils plient souvent leurs ailes, mais on ne les voit jamais se frapper contre la cage, ni contre les vitres... Dans chaque cage, j'avais placé une petite coupe de terre remplie d'eau et de sucre mêlés en consistance de sirop léger dans lequel trempaient diverses fleurs, principalement la corolle jaune en forme de cloche du grand aloès, dont le pédoncule, proche de la tige, étant coupé, permettait au liquide de pencher dans la fleur, où le petit prisonnier plongeait à tout moment sa langue fourchue et longue et la retirait chargée de sucs. Cette action, de même que toutes celles des oiseaux-mouches, se faisait, en général, en volant ; mais quelquefois ils descendaient sur la fleur, et, perchés sur les bords des pétales, ils pompaient le liquide mucilagineux. »

Le voyageur continue en donnant quelques autres détails curieux sur l'alimentation de ces charmants oiseaux ; mais il nous semble trop peu explicite sur une circonstance importante, celle qui en fait des insectivores infiniment actifs. Il a trouvé des animalcules dans leur estomac, il les a vus attraper au vol des papillons, et cependant il se contente de dire : « Il est probable que ces animaux *vivent d'insectes*. » Le fait, nous le répétons, n'est point douteux, et il a été constaté surtout par Watterton, dont les investigations ont été si bien servies par le scalpel.

« La nourriture des colibris, dit-il, consiste presque exclusivement en très-petits insectes qu'ils vont saisir, à l'aide de leur long bec recourbé, au fond des corolles, où le suc miellé les attire ; c'est surtout dans les cloches des fleurs de bignones, de banistères, ou dans les calices des mélastomes, etc., qu'ils font d'abondantes récoltes. Leur langue tubuleuse, très-extensible et terminée par deux lames disposées en pincettes, arrête avec une extrême facilité les petites mouches, les petites chenilles, qu'ils semblent rechercher de préférence. » C'est dans les attitudes si variées où se trouve l'oiseau cherchant sa proie que Gould l'a presque toujours représenté, au milieu des fleurs de son choix. (1)

A en juger, du reste, par divers récits donnés par d'autres naturalistes, le fait ne souffre plus la discussion.

Beulloch s'est montré un excellent observateur à l'égard des oiseaux-mouches et des colibris qu'il a eus sous les yeux à Xalapa. Bien qu'il aime à constater le courage intrépide du charmant oiseau qui fait fuir devant son nid des géants de son espèce capables d'inquiéter sa progéniture, il le venge des méchants propos qui en feraient un petit querelleur incapable de vivre dans la société de ses pareils. « Lorsqu'ils étaient en captivité et que l'on enfermait avec eux des oiseaux de différentes sortes, je n'ai jamais observé qu'ils fussent disposés à quereller ; mais j'ai vu les plus petits prendre des libertés surprenantes avec ceux qui avaient quatre ou cinq fois leur volume. Par exemple, quand la perche était occupée par l'oiseau-mouche à gorge bleue, le mexicain étoilé, véritable nain en comparaison du premier, s'établissait sur le long bec de celui-ci, et y demeurait sans que son compagnon parût s'offenser de sa familiarité. »

Une revue d'histoire naturelle nous apprend que ces merveilles ont été fréquemment renouvelées et que la patience des éleveurs est allée bien plus loin, puisqu'on a apporté, dit-on, en ces derniers temps, des colibris vivants jusqu'en Angleterre. Leur historien en a dû tressaillir de bonheur ; mais le splendide volume qu'il a consacré à ces hôtes des campagnes américaines était fini sans doute, car il n'en parle pas. Disons à la gloire de l'ornithologie anglaise que jamais plus bel ouvrage que celui de John Gould ne fut publié pour montrer, dans toutes leurs attitudes et sur les fleurs qu'elles préfèrent, « ces pierreries ailées (2), merveilles de la création », comme les appelle Watterton.

Le nid mignon des oiseaux-mouches n'est pas plus gros qu'une moitié d'abricot ; il est, en général, construit avec du coton. Le petit architecte y emploie également le duvet des chardons. Au Mexique, il sait fixer à l'intérieur une sorte de lichen blanc et plat, assez semblable au nôtre, qu'il solidifie à l'aide d'une substance glutineuse.

Je ne suis pas de ceux qui s'amusent à se plaindre de leur condition au lieu de songer à l'adoucir.

SAINT-EVREMOND.

VUE GÉNÉRALE DE SÉGOVIE (3).

On ne connaît chez nous de Ségovie que son aqueduc et son Alcazar. La province dont cette ville pittoresque est

(1) Voy. Labat (J.-B.), *Nouveau voyage aux îles d'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays ;* Paris, 1722, 6 vol. in-12, t. IV, p. 15. « Je les ai vus souvent tous quatre sur le doigt du père, comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre », nous dit Labat en parlant des gentils élèves du P. Mondidier.

(2) *Voyages dans l'Amérique méridionale*, par D. Félix d'Azara, t. IV, p. 80 et suiv.

(1) Voy. *Excursion dans l'Amérique méridionale*. Paris, 1833, in-8, p. 153.

(2) *A Monography of the Trochilidæ or huming birds*. London, 1350 et ann. suiv., 25 livraisons grand in-fol., fig. color. La dernière livraison contient l'Introduction et les Index.

(3) Un article assez détaillé sur la ville de Ségovie et sur son principal monument l'aqueduc, a déjà paru dans le tome XII (1844, p. 385) du *Magasin pittoresque*. On a voulu compléter ici ce travail, dû à un voyageur érudit, mais qui ne pouvait connaître certains travaux dont la science s'est enrichie. Depuis 1844, en effet, l'archéologie et la géographie locales ont fait de singuliers progrès dans la Péninsule. A cette

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

la capitale, les habitations historiques dont se pare encore la cité, l'industrie particulière à ses habitants, méritent bien cependant d'attirer l'attention.

Malgré l'importance de ses productions, la province de Ségovie n'est que de troisième classe. Placée au centre de la Péninsule, elle fait partie de la vieille Castille ; les hauts sommets des monts *Carpetanos* la séparent de la Castille nouvelle. Son climat est assez froid, et les vents qui ont passé sur les sommités neigeuses de ses montagnes s'y font sentir parfois d'une façon pénétrante.

Des plaines immenses, et qui sont peut-être les moins accidentées de la Castille, des sierras pour ainsi dire inaccessibles, constituent l'essence même du sol de la province. C'est surtout la partie sud qui est montueuse ; la terre arable est passablement fertile, et la culture des céréales s'y est accrue depuis l'année 1842. La valeur des laines de Ségovie est trop connue pour que nous insistions sur ce genre de richesse ; les troupeaux qui la produisent ont cependant diminué. Vers 1850, la province comptait 995 *pueblos*, ou centres de population ; on évaluait cette population elle-même à 103 700 habitants.

L'an 94 avant notre ère, alors que ce territoire renfermait des hordes nombreuses de guerriers, sur lesquels Strabon nous a laissé les plus curieux renseignements, Titus Didius, qui commandait les armées romaines et qui obtint plus tard les honneurs du triomphe, prit la résolution de finir une guerre désastreuse qui durait depuis cinq ans. Il porta la dévastation sur le penchant des collines où vivaient les redoutables Arévaques, et, en les privant de leurs habitations, fit descendre ces tribus malheureuses dans le vallon occupé depuis tant de siècles par Ségovie. Elles s'établirent naturellement dans l'emplacement baigné par l'Eresma (1). Des ruines qui ne sont pas sans importance attestent encore de nos jours l'espèce de cataclysme qui ruina ces nations vaincues. Les notions archéologiques qui nous sont parvenues sur ces temps antiques ont encore si peu de certitude que l'on ignore s'il faut attribuer uniquement aux Romains la construction du magnifique aqueduc qui porte ses eaux à Ségovie, ou si ce beau monument fut construit avant la consolidation de leur puissance (2). Don Manuel de Assas y voit une construction gréco-romaine. Les Celtibères, dont faisaient partie les Arévaques, avaient, on n'en saurait douter, une architecture qui leur était propre ; le magnifique aqueduc de Ségovie, qui a été édifié sans l'emploi du ciment romain et qui néanmoins semble indestructible, serait le spécimen le plus imposant de cette architecture si peu connue.

On n'a que des détails bien incomplets sur Ségovie, cité rattachée à l'empire ; mais il est probable qu'elle prit alors une importance qui a été remarquée par les anciens à propos de plusieurs villes florissantes de la même période. Les Arévaques étaient un peuple opulent et redouté : on en a la certitude en consultant Thucydide ; peut-être étaient-ils conservateurs de quelques formes architectoniques propres aux Phéniciens ou aux Grecs. On a la preuve évidente que, dans la construction des temples, ces formes ne furent pas imitées par les Romains. Les ruines du sanctuaire de Diane à Evora, celles de Merida dédiées à la même divinité, et tant d'autres, offrent des spécimens concluants sur ce point. Lorsque Euric, le roi goth, eut chassé les Romains de la Péninsule, en l'année 469, Ségovie tomba comme les autres cités au pouvoir d'un peuple du Nord, à demi barbare ; donc ce peuple, s'il ne détruisait pas toujours les œuvres grandioses du peuple roi, n'y ajoutait que peu d'édifices, et encore étaient-ils d'une architecture imparfaite. On a remarqué que, durant leur plus grande puissance, les Visigoths ne fondèrent que trois cités ; mais *Recopolis*, *Victoriacum* et *Ologite* (l'Olite, moderne, habitée par les rois de Navarre) ont laissé si peu de vestiges, qu'on discute encore quel fut leur véritable emplacement. La ville dont nous nous occupons ne reçut donc pas, sous l'influence des conquérants, de grandes augmentations. Les Sarrasins, qui s'en emparèrent après eux, n'y laissèrent que de faibles traces de leur passage, contrairement à ce que l'on peut encore observer aujourd'hui à Tolède, où brillent d'un réel éclat les souvenirs de l'architecture moresque.

Lorsque le roi Alonso VI eut conquis glorieusement Tolède, le 25 mai 1085, il s'empara successivement de Salamanque, d'Avila, d'Olmedo, de Medina del Campo et de Ségovie, et alors commença pour cette ville une ère nouvelle. Il faut supposer que l'énergique et prévoyant Alonso VI comprit toute la valeur de sa nouvelle conquête, car ce fut bien lui qui fonda le fameux Alcazar, dont nous avons donné déjà une vue exacte et dont on attribue parfois à tort la construction à Alonso el Sabio, qui en fit le lieu préféré de ses doctes méditations, mais qui se contenta d'embellir ses salles intérieures de toutes les magnificences connues au moyen âge. Un juge compétent en ces sortes de questions, don Manuel de Assas, fait remarquer qu'il y a à Ségovie un bien plus grand nombre d'édifices remontant au onzième et au douzième siècle que dans un grand nombre d'autres villes de la vieille Castille, à Tolède, par exemple, si riche en splendides monuments. On peut considérer comme appartenant à cette période les églises suivantes : Vera-Cruz, San Millan, San Esteban, San Martin, San Juan, la Trinidad, San Nicolás, San Pablo, San Ramon, San Facundo, San Andrès, San Justo et San Salvador. Ségovie, on le voit, fut une ville aimée d'Alonso VI et de ses successeurs.

Reconstruire par la pensée tout ce que dut faire Alphonse le Savant dans son Alcazar en faveur de sa ville de prédilection, raconter les savants travaux qui eurent pour résultat les Tables Alphonsines et auxquels s'adjoignirent tant de mathématiciens arabes et israélites, dire comment se rassemblèrent dans les archives du palais cette multitude de documents qui amenèrent la publication des *Siete partidas*, base de toute la législation espagnole, ce serait retracer les phases brillantes par lesquelles dut passer la ville de Ségovie avant d'être une cité essentiellement commerçante et industrielle (1). Nous marquons ici ces deux points sur lesquels s'établit sa splendeur ; l'espace nous manque pour les développer. Disons en passant que Ségovie possédait déjà au treizième siècle la source agricole de son immense prospérité : d'innombrables troupeaux, chargés d'une laine incomparable, erraient dans les montagnes dont elle se trouve comme environnée, et cette capitale avait su rendre ainsi tri-

époque, l'excellent ouvrage de Pascual Madoz n'avait point paru, et l'on ne possédait pas non plus les beaux livres de Valentin Carderera, de Manuel de Assas, de Villa-Amil, de Muñoz y Romero, non plus que la vaste publication sur les anciens monuments de l'Espagne, faite sous les auspices du gouvernement. En consultant ces splendides ou utiles ouvrages, nous avons essayé d'ajouter ici quelques dates, quelques faits, aux renseignements déjà donnés, de même que nous avons rectifié certains noms et certaines indications.

(1) Et non l'*Eresura*. Les Vaccei, les Palendenes et les Arévaques occupaient le pays depuis Tierra de Campos jusqu'à Ségovie. Voyez Masdeu, *Historia crítica de España*, t. IV, p. 434. Il est bon d'observer qu'il y avait deux villes portant le nom de *Segovia* dans la péninsule Ibérique : l'une d'elles se trouvait sur le territoire de l'Andalousie, non loin de Carmona ; l'autre en Castille ; c'est de celle-ci que nous nous occupons exclusivement.

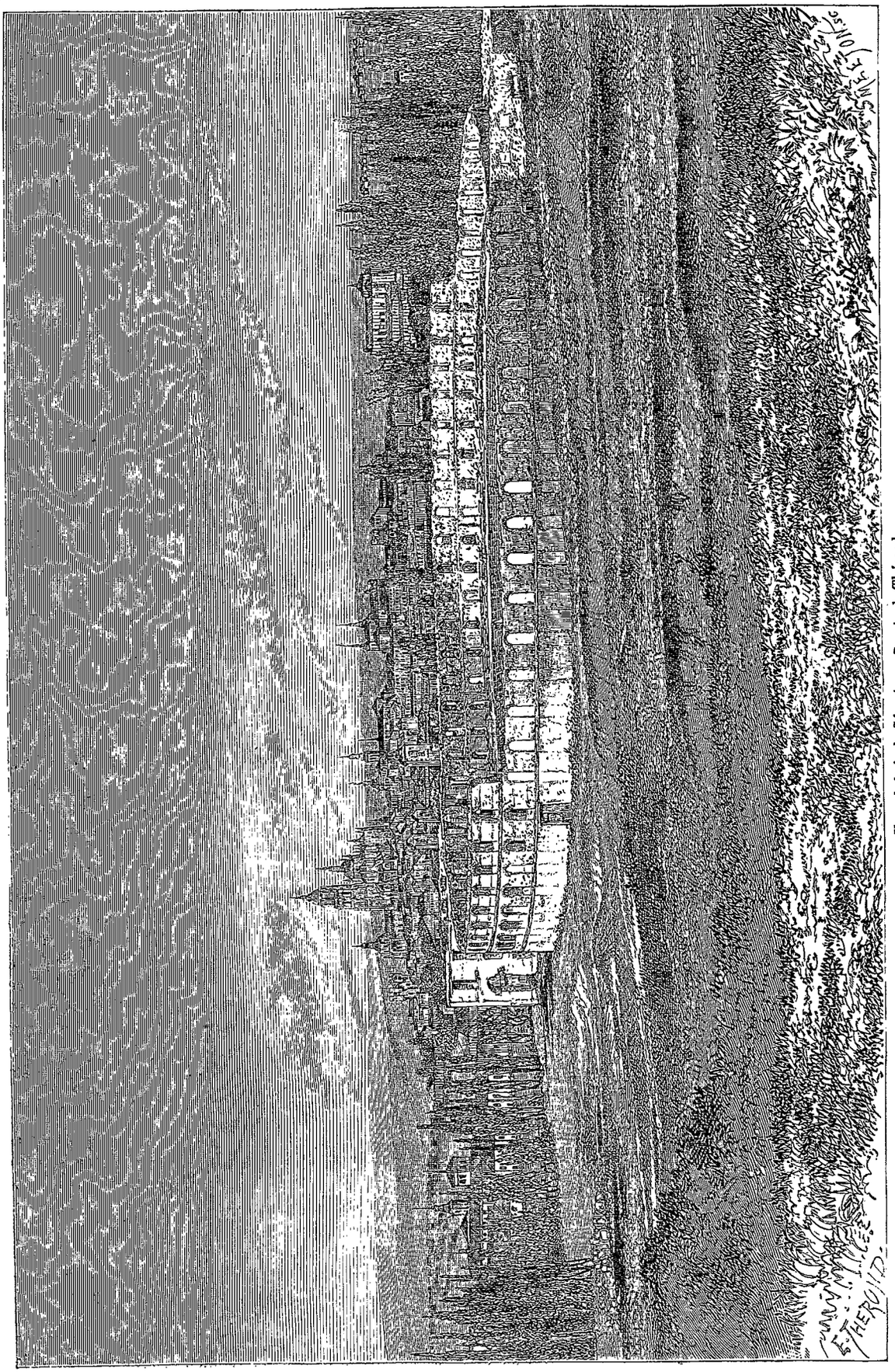
(2) Plusieurs archéologues n'en font remonter la construction qu'au règne de Trajan.

(1) Voy., pour tout ce qui est relatif à la statistique, l'excellent livre intitulé : *Diccionario geografico-estadistico historico de España y sus posesiones de ultramar*, por Pascual Madoz. Madrid, 1849, in-4°, t. XIV.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

butaires de ses produits les principales villes de l'Europe, sans en excepter la France et l'Angleterre.

La cité de Ségovie, à bien dire, conserve encore son antique majesté au point de vue architectonique; elle n'est



Vue générale de Ségovie. — Dessin de Thérond.

pas en réalité déchue. Elle se divise en deux portions : la ville proprement dite, et les faubourgs ; la première est environnée d'une antique muraille fort bien conservée qui s'étend sur un espace de 4 075 varas linéales, et dont

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

la hauteur moyenne depuis le pied du roc jusqu'à ses créneaux est de 34 pieds, sur une épaisseur de 9 pieds. La ville a cinq portes principales (2 portillos et 3 postigos); celle de Saint-Martin est la principale. Ségovie ne compte pas moins de 51 rues, 17 places de moyenne grandeur, auxquelles il faut ajouter la place de la Constitution. Plusieurs habitations s'y font remarquer : celle qui porte le nom de Ségovie est la première et la plus antique de toutes; elle est située vers la porte de San Juan, où se trouve aujourd'hui l'Institut de second enseignement. On remarque également celle de Uceda, dans la rue de Saint-Augustin, où est le Lycée; puis vient l'habitation des héritiers de don Frutos de Alvaro, où l'on a établi le siége du gouvernement politique. On remarque encore le palais de Enrique IV, qui porte aujourd'hui l'un des numéros de la petite place des Arquelas, en retour sur celle de *los Espejos* (des Miroirs) où elle a une autre porte n° 9. La façade qui regarde la petite place est médiocrement conservée; mais celle qu'on voit sur la rue de *los Espejos* n'est que ruines et décombres. Cependant don Enrique, qui vivait dans ce palais quand sa sœur doña Isabel (plus tard *la Catholique*) vint le visiter au commencement de 1474, l'avait fait déjà restaurer. L'ancienne habitation de Juan Brabo, chef des fameux *comuneros* de Ségovie, est la maison que désignent les nos 40 et 42 de la rue Royale, en face de la côte de Saint-Martin; elle porte encore sur ses vieux murs l'écu de son célèbre possesseur, et l'on admire sa belle façade de pierre. Citons, pour ne rien omettre, l'habitation du comte Villares, place de Guevara, où se trouve placée l'Intendance; celle du marquis de Lozoya, place de Saint-Martin; celle du *Parador* des diligences, dans la rue Large (Ancha), toutes deux remarquables par les hautes fortifications dont elles sont munies. On distingue encore la maison de *la Trinidad*, où est le Casino, et enfin celle du marquis del Arco, rue des Lions, n° 2, si remarquable par l'ornementation de sa belle façade et par l'architecture élégante de son patio.

L'Alcazar de Ségovie remonte au onzième siècle; il fut commencé par Alphonse VI vers l'année 1075. Ce ne fut d'abord qu'une sorte de forteresse; mais les rois qui succédèrent au souverain belliqueux, contemporains du Cid, en firent comme un abrégé de toutes les magnificences du moyen âge.

VIGILANCE.

Il est plus aisé de se garantir du vice que de s'en guérir quand on en a contracté l'habitude; veillez donc toujours, la vigilance est l'armure contre les passions. Étudiez bien les hommes et ne vous attachez qu'à ceux qui ont du mérite et de la vertu : voilà votre armure contre le mauvais exemple. *Traité du vrai mérite de l'homme.*

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142, 146.

III. — LE SINISTRE.

Bien longtemps après le jour où les passagers perdirent de vue la côte de France, la *Cybèle* naviguait encore. On avait débarqué à Port-Jackson quelques voyageurs dont nous avons à dessein omis de parler, nous réservant de ne mentionner que ceux-là seulement qui eurent un rôle dans le terrible drame objet principal de ce récit.

Bien qu'Angélie Morel fût, comme plusieurs des compagnons de ce long voyage, arrivée à destination, elle ne quitta point cependant le navire. Il convient de dire immédiatement le pourquoi.

Au moment où elle se disposait à débarquer, — moment d'une épreuve douloureuse pour André Kernel, — le capitaine Pradère, qui, sans le laisser paraître, avait longuement étudié et justement apprécié l'orpheline, la prit à part et lui dit avec l'accent de l'intérêt paternel :

— Dans quelques mois, à notre retour de Nouméa, la *Cybèle* reviendra, pour s'y arrêter quelque temps, à Port-Jackson. Vous allez à Sydney, laissez-moi votre adresse. Si la vie qui vous attend là vous est pénible, si vous éprouvez trop impérieusement le besoin de revenir en France, je vous offre dès aujourd'hui de vous y ramener et de vous assurer chez moi, auprès de mes deux filles, qui sont comme vous orphelines de mère, l'emploi que vous êtes venue chercher ici.

Attendrie jusqu'aux larmes par la généreuse proposition qui lui était faite avec franchise et simplicité, Angélie répondit :

— Cette horreur de l'exil, ce besoin de revoir mon pays, je les ressens déjà. Dans quelques mois, quand vous reviendrez, peut-être me croirai-je trop indissolublement liée avec ceux qui m'attendent pour que ma conscience me défende de vous dire, quelque malheureux que soit mon sort : « Emmenez-moi. » Ah! poursuivit-elle avec l'expression du profond regret, si, près de la subir, Dieu voulait m'épargner l'épreuve qui m'est réservée, vos filles n'auraient pas d'institutrice plus assidue à ses devoirs, d'amie plus dévouée.

Le capitaine comprit le vœu de la jeune fille; il réfléchit un moment, puis, lui tendant la main, il ajouta :

— Elle vous sera épargnée, cette épreuve que vous craignez. Ce n'est plus seulement comme passagère que vous allez continuer à demeurer ici, vous êtes la protégée, l'enfant d'adoption du capitaine Pradère.

Quelques jours plus tard, la *Cybèle* se dirigeait vers la Nouvelle-Calédonie.

Un matin, le temps qui jusque-là avait été beau devint sombre tout à coup et la mer fortement agitée. Il ventait grand vent. Cavaillon sifflait comme les mouettes crient en prévision de l'orage, Jean la Riolle assemblait en paquet ses effets les plus précieux et s'attendrissait à l'avance sur les scènes de désolation qui ne pouvaient manquer de se passer à bord si effectivement la tempête survenait; Mouche-à-Miel ne riait plus; il avait en ce moment le courage et le sang-froid d'un homme; les yeux fixés sur Clovice et sur Rémoulade, il attendait d'eux un signe de commandement. Le capitaine, fort calme en apparence, s'occupait des moindres détails de la machine et de la voilure. Le second prenait les airs importants d'un homme qui se dit : « Vienne un accident qui nous prive de notre commandant, je saurai bien nous tirer d'affaire. » Il était évident que le péril menaçait, car le silencieux Cavaillon sifflait de plus en plus faux. Fritz Schaffausen et Karl Pfeunig quittèrent leurs familles sous prétexte de se dégourdir par l'exercice, mais en réalité afin de savoir ce que pensaient du temps les marins de la *Cybèle*. Ces robustes Alsaciens, forts comme des hercules et doux comme des agneaux, comptaient en cas de besoin offrir leurs services; mais dans la crainte d'effrayer Gretchen et Lisbeth, ils riaient en marchant et semblaient s'égayer au récit de quelque bonne histoire. Aussitôt qu'ils jugèrent s'être assez éloignés pour que leurs femmes ne pussent plus les apercevoir, ils se prirent silencieusement les mains; leur regard fixe et la longue étreinte les convainquirent de leur double appréhension. Karl et Fritz ne parlaient guère, mais ils savaient bravement agir. Leur intelligence ne dépassait pas une moyenne modeste, mais on pouvait compter

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

sur leur fidélité à la parole donnée, sur leur obéissance à une consigne. Tous deux cherchèrent Cavaillon, et, l'ayant rencontré, ils lui dirent :

— Si vous avez besoin de nous, n'oubliez pas que nous sommes là.

— Je m'en souviendrai à l'occasion, répondit le marin.

— N'avez-vous rien à nous commander, pour commencer ?

— Éloignez vos femmes et vos enfants ; il ne faut pas que les hommes soient gênés dans la manœuvre.

Fritz et Karl s'empressèrent de gagner la partie du navire où se tenaient les enfants et les femmes. Lisbeth et Gretchen, les yeux fixés sur le ciel noir, se sentaient oppressées ; sans comprendre encore l'imminence du danger, elles tremblaient et murmuraient une prière. Roschen et Christine se tenaient enlacées ; le petit Ludwig se cachait dans les bras de sa mère.

Clovice et Rémoulade se multipliaient, attentifs aux ordres transmis, l'oreille au guet, l'œil constamment interrogateur. Tous deux comprenaient, à la violence du vent et aux soubresauts de la mer, que la tempête ne tarderait pas à éclater dans toute sa force.

Préoccupé du salut de son navire et de la responsabilité qui pesait sur lui, le capitaine consultait la boussole et la carte marine. Les passagers, selon leur caractère, gardaient des attitudes différentes. Kernel se réjouissait à l'approche d'un spectacle grandiose, et il attendait l'orage à qui il allait devoir le spectacle d'une splendeur nouvelle pour lui ; le danger ne pouvait lui causer aucun effroi ; sa nature aventureuse, hardie jusqu'à la témérité, se plaisait à l'attente de l'imprévu. L'abbé Marc, recueilli, priait pour lui et pour ses frères. Thomas Candeil et Aubersac s'occupaient, ce dernier à tracer quelques chiffres sur son portefeuille, l'autre à songer aux moyens de sauvetage et à la façon dont le capitaine administrerait, c'est-à-dire distribuerait l'emploi de ses hommes si l'heure suprême du péril venait à sonner. Angélie se trouvait seule sur le pont auprès d'Anacharsis Bridois ; André, possédé par le sentiment de son art, l'oubliait en ce moment. Le savant, doux comme la jeune fille, mais plus craintif, regardait avec terreur s'élever les vagues furieuses, et frissonnait à la pensée que dans quelques heures peut-être cette eau profonde lui servirait de tombeau. Enfin, Pradère parut sur le pont ; son front d'abord était calme, son regard assuré, et sa voix gardait son timbre sonore ; mais à l'aspect de la jeune fille il sourcilla, un léger nuage troubla sa vue, et en s'adressant à elle il eut la voix quelque peu tremblante.

— Pauvre enfant, lui dit-il, je me reproche amèrement aujourd'hui de vous avoir exposée à un péril auquel vous eussiez échappé si, comme je le devais, je vous avais débarquée à Port-Jackson ; vous seriez en sûreté, maintenant.

— Je me sentirais alors bien plus condamnée, répondit-elle.

— Ainsi, quoi qu'il arrive, vous ne regretterez pas d'être restée sur la *Cybèle* ?

— Quoi qu'il arrive, répéta-t-elle avec fermeté. D'ailleurs, poursuivit Angélie, sous une sauvegarde telle que la vôtre, il ne m'est pas possible d'avoir peur.

Dans un regard le capitaine la remercia de la confiance qu'elle avait en lui, puis, prêt à partir où l'appelait la gravité de la circonstance, il ajouta :

— Tous nos hommes vont être employés à la manœuvre ; descendez, je vous prie, dans votre cabine ; nous agirons mieux quand nous vous saurons à l'abri.

Angélie obéit. Elle regrettait son impuissance à venir en aide à ceux qui se préparaient à lutter contre le péril ; mais elle comprit que la femme ne doit pas prétendre à remplir des rôles d'héroïne, et elle descendit paisiblement. Bridois, Candeil et Aubersac trouvèrent, avant que le capitaine le leur dît, que leur présence était non-seulement inutile, mais qu'elle pouvait devenir embarrassante, et spontanément ils allèrent se réfugier dans le salon. Pour André Kernel, il demanda et obtint la permission de rester sur le pont afin d'étudier les péripéties de la tempête. Quant à l'abbé Marc, que le capitaine invitait aussi à s'éloigner, il répondit que son poste, comme celui du soldat, était au milieu du danger.

La suite à la prochaine livraison.

OBJETS DE L'AGE DU RENNE

DES CAVERNES DE L'ARIÉGE.

Nos lecteurs savent que depuis un certain nombre d'années, les géologues ont créé une science nouvelle que l'on pourrait appeler l'*archéologie antéhistorique*. En opérant des fouilles dans certains terrains, et surtout dans les cavernes rocheuses ouvertes au flanc des montagnes, on a trouvé une quantité innombrable de silex taillés en forme de lances ou de pointes de flèche. On a cru pouvoir en conclure que l'homme primitif, avant d'utiliser les métaux pour s'en façonner des armes ou des outils, travaillait les pierres siliceuses à une époque antérieure aux plus anciens documents historiques connus. Nous avons dit qu'en Suisse et ailleurs on a retrouvé, sur le fond de quelques lacs, des débris de pilotis attestant l'existence de cités lacustres que les hommes construisaient sans doute au-dessus des eaux pour mieux se défendre des attaques de leurs ennemis ou des animaux avec lesquels ils vivaient côte à côte dans les montagnes (1). Les *Kjækkenmœddings*, ou amas de débris de cuisine de l'homme primitif, déjà décrits dans notre recueil (2), paraissent être encore une preuve à l'appui de la haute antiquité de la race humaine sur la terre. Rappelons aussi que dans les cavernes rocheuses de la France, de l'Italie, de la Belgique, de l'Angleterre, des États-Unis, on a recueilli, sous la couche de stalagmite qui couvre le sol de ces excavations, des ossements d'animaux fossiles, d'ours, de rennes et d'autres espèces éteintes, mélangés pêle-mêle avec les débris travaillés probablement par des mains d'hommes. Après avoir remué ainsi la poussière des siècles, quelques savants ont cru pouvoir ébaucher l'histoire d'hommes antéhistoriques qui auraient couvert une partie de la surface de la terre à l'époque glaciaire.

Ils distinguent plusieurs âges qui sépareraient nettement ces populations primitives en quatre époques : l'âge de la pierre brute, l'âge du renne, l'âge de la pierre polie, l'âge des métaux. Nous avons récemment visité, en compagnie d'un paléontologiste des plus distingués, M. le docteur Garrigou, quelques-unes des cavernes de l'Ariége, qui ont fourni à la science des documents du plus haut intérêt. Aux environs de Tarascon, on aperçoit de toutes parts des montagnes abruptes d'un aspect vraiment sauvage, sur le flanc desquelles une infinité de cavernes naturelles sont découpées comme des espèces de tunnels à des niveaux divers. A l'époque glaciaire, ces pays étaient couverts de glaciers formidables, et il est probable que la surface de ceux-ci s'élevait jusqu'au niveau des cavernes, situées à une grande hauteur dans les montagnes rocheuses. L'être humain primitif que l'on suppose avoir existé, vivait là, pensent ces savants, au milieu des glaces, probablement comme les Lapons modernes. Quand on

(1) Voy. t. XXIII, 1855, p. 36 et 179.
(2) Voy. t. XXXIX, 1871, p. 166, 230.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

fait des fouilles dans ces cavernes, on retrouve en abondance, au milieu d'un sédiment noir, des débris d'ossements mélangés avec des haches en silex, des os taillés et sculptés, des poteries d'argile, et d'autres restes d'une civilisation à son enfance. M. le docteur Garrigou, en fouillant toutes ces cavernes, a rassemblé, à Tarascon, une collection remarquable, et ses travaux, joints à ceux des Lyell, des Vogt, des Lartet, des d'Archiac, des Christy et d'autres grands géologues modernes, ont jeté un jour nouveau, semble-t-il, sur le problème si discuté de l'antiquité de l'homme sur la terre. Il arrive très-fréquemment que, dans ces cavernes de l'Ariége, les différents âges des temps primitifs se trouvent superposés. C'est ainsi que dans les couches rapprochées de la surface du sol on rencontre des armes de fer; en creusant plus profondément, on trouve des haches polies, en ophite; plus bas dans le sol, on met à découvert des bois de rennes et des ossements taillés; puis au fond de la caverne, on découvre enfin des haches et des flèches en silex taillé et non poli. Ces derniers débris sont enfouis pêle-mêle dans certaines cavernes, notamment dans celles de Bouicheta, avec des crânes d'ours gigantesques appartenant à une espèce particulière que les géologues désignent sous le nom d'*Ursus spelæus*.

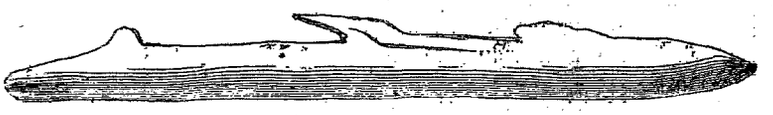


Fig. 1.

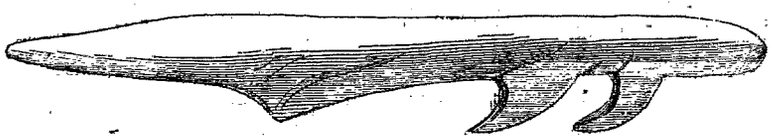


Fig. 2.

La belle collection du docteur Garrigou contient un si grand nombre d'échantillons curieux, qu'il faudrait un volume pour les décrire; nous reproduisons ici quelques objets de l'âge du renne, trouvés dans la grotte de la Vache, située près de la vallée de Niaux, aux environs de Tarascon.

Les figures 1 et 2 représentent des flèches en bois de renne; elles étaient sans doute enchâssées dans une tige de bois, qui a été détruite par le temps. A l'époque du renne, l'homme dit primitif aurait atteint un degré de civilisation bien supérieur à celui de l'âge précédent, celui de la pierre brute, où l'on ne retrouve que des débris grossièrement façonnés. Dans cette période, l'homme sculpte les ossements et y grave des dessins qui, quoique ébauchés, attestent la naissance du sentiment artistique. Les échantillons 3, 4 et 5 sont des os de renne. Sur le



Fig. 3. Fig. 4.

premier, on voit une tête qui semble être la silhouette d'un morse; sur le second est gravé très-nettement le profil d'un bœuf. La figure 5 représente un crocodile. A



Fig. 5.

la figure 6, on voit une aiguille en os d'oiseau. A la suite de ses patientes et habiles recherches, le docteur Garri-

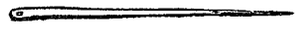


Fig. 6.

gou a cru pouvoir faire l'histoire de la fabrication des aiguilles pendant l'âge du renne. Il possède une série complète d'ossements d'oiseaux où l'on voit d'abord l'empreinte de l'aiguille tracée sur l'os; puis on passe à d'autres échantillons où l'aiguille est taillée, mais non percée, et l'on arrive enfin à l'aiguille complète, telle que la représente la figure 6.

Dans cette même caverne, on a retiré du sol, en y opérant des fouilles profondes, des ossements de renne, de grand cerf, de bouquetin, de bœuf, de chamois, de lapin, du grand chat fossile (*Felis spelæa*), etc., et une infinité d'autres objets travaillés. Le pays environnant est rempli de ces cavernes, déjà en partie explorées. Comme l'a dit M. d'Archiac, « nous avons dans cette seule vallée de l'Ariége les éléments d'une chronologie humaine, que nous n'avons encore trouvée nulle part aussi complète sur un aussi petit espace. »

Dans le voyage que nous avons fait récemment au milieu de ces pays curieux, nous avons visité la remarquable caverne de Bédeilhac, une des plus vastes du bassin de l'Ariége. On gravit péniblement sur un sol rocheux un petit chemin presque à pic, et, arrivé dans la montagne, à deux cents mètres de hauteur environ, on aperçoit l'entrée de la caverne. C'est une voûte béante, dont les dimensions sont vraiment colossales. Nous fûmes saisis par un froid intense en y pénétrant; nous ne pouvions pas apercevoir le fond de cette vaste excavation, et au-dessus de nos têtes nous entendions voler des chauves-souris qui se sauvaient avec épouvante. Nous allumâmes des torches de paille et nous avançâmes jusqu'au fond du gouffre, où s'offrit à nos yeux un long corridor, un véritable tunnel naturel. Çà et là, des salles sont ouvertes dans les parois, et l'on admire en marchant de belles stalactites qui tombent gracieusement des parois supérieures et forment une architecture fantastique du plus curieux aspect. Le sol est jonché de stalagmites qui prennent naissance au-dessous de la stalactite. Le bruissement des gouttes d'eau qui tombent trouble seul le silence de ces grottes sombres. Le docteur Garrigou avait fait venir des terrassiers, et, sous ses ordres, on se mit à donner des coups de pioche dans le sol. A peine eut-on creusé la terre à cinquante centimètres de profondeur, que l'on rencontra des ossements de bœuf et des débris fossiles. Dans la journée, nous avons pu trouver quelques haches de silex et un beau polissoir de granit.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

FRAGMENT D'UN VIEIL ALMANACH.



Dessin de Bocourt, d'après Debucourt.

Cette fine et charmante composition n'est qu'un coin du vaste tableau dans lequel Louis-Philibert Debucourt encadra l'Almanach de 1791 qu'il dédia aux amis de la Constitution. Bien qu'un aussi petit fragment ne puisse donner une idée de l'ensemble de cette grande page, c'en est néanmoins le morceau le plus achevé, celui que le laborieux et ingénieux artiste a le mieux empreint du cachet particulier d'esprit et de verve dont il a marqué son œuvre considérable de graveur.

L'histoire du temps, et, pour ainsi dire, celle de toutes les époques de transition, est résumée dans ce groupe de cinq personnages qui pourrait être accepté, comme tableau de genre, sous ce titre : *la Marchande de journaux.*

Devant la jeunesse sérieuse et convaincue, — il en est toujours de celle-là, — qui étudie le présent pour marcher sûrement vers l'avenir, la vieillesse, — nous parlons de celle qui est inintelligente, — scandalisée de ce présent, se voile pudiquement la face et proteste, par un geste d'horreur, contre le cri lancé par une voix fraîche et puissante qui proclame joyeusement l'avénement de l'ère nouvelle.

Les journaux, que nous voyons se multiplier aujourd'hui, n'étaient pas moins nombreux à l'époque où Debucourt publia son Almanach.

En moins d'une année, elles ont dépassé le nombre de quatre cents, ces feuilles pour la plupart éphémères, que chaque jour, du matin au soir, la concurrence infatigable a livrées à la publicité sans assouvir la soif de nouvelles qui dévore la population parisienne.

Sur l'étal en plein vent que décorent des guirlandes de rubans aux trois couleurs et de cocardes nationales, ont paru tour à tour, ou en même temps, se disputant l'espace, l'*Ami de la révolution*, l'*Ami du roi de France et de la vérité*, l'*Ami des soldats*, l'*Ane de Balaam*, l'*Assemblée nationale*, l'*Avocat du peuple*, la *Bouche de fer*, le *Courrier de l'aurore*, le *Courrier de la patrie*, le *Courrier de Brabant*, les *Évangélistes du jour*, la *Feuille villageoise*, le *Journal général de France*, le *Journal de Paris*, le *Journal des laboureurs*, la *Lanterne*, le *Logographe*, qui fut, depuis le *Moniteur universel*, le *Postillon national*, le *Postillon, par Calais*, du nom de Calais, son rédacteur en chef et son imprimeur, journal dont la publication, sans doute irrégulière et souvent attardée, a dû donner lieu à cette phrase proverbiale : « Il ressemble au postillon par Calais, qui court toujours et n'arrive jamais. »

La nomenclature complète des journaux du temps passé prouve que ce n'est pas seulement de nos jours que toutes les extravagances et toutes les fureurs de la polémique ont pris publiquement pour enseigne des titres que répudie l'honnêteté publique. L'événement a récemment démontré que ces mêmes titres, qui, dans les temps de calme, semblent à jamais disparus, reviennent impudemment offenser nos yeux et nos oreilles dès qu'un coup de foudre de quelque orage politique rouvre dans notre malheureux pays la porte murée de l'arsenal aux armes empoisonnées.

Un mot sur l'auteur de l'Almanach-monument de 1791. Si l'un de ses biographes lui attribue à tort l'invention de la gravure à l'*aqua-tinta*, dont les premiers essais remontent à Jean-Adam Schweikard de Nuremberg et datent de 1750, on peut dire qu'il importa, perfectionna et popularisa en France la gravure à la manière noire, dite *mezzo tinto*, que les Anglais empruntèrent à son inventeur Louis de Siegen, de Hesse-Cassel.

Élève de Vien et nommé, à l'âge de vingt-sept ans, membre de l'Académie de peinture, Debucourt, après qu'il

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

eut donné une série de jolis tableaux, parmi lesquels on cite encore la *Fête de la grand'maman* et *Annette et Lubin*, renonça à la peinture pour s'adonner exclusivement à l'art du graveur. Traducteur non-seulement de ses propres dessins, il fut l'interprète exact et assidu de Carle Vernet. Louis-Philibert Debucourt était né en 1755; il mourut en 1832.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142, 146, 158.

Immobiles au pied d'un mât, Karl et Fritz attendaient que leur force musculaire devînt nécessaire au service du navire ou au salut commun. A peine les autres personnages avaient disparu que l'orage fondit sur la *Cybèle* avec une violence extrême, arrachant la toile, diminuée cependant autant que possible, et emportant les agrès. Mouche-à-Miel courait dans la mâture hardi comme un vieux matelot, Cavaillon surveillait les roues du navire. Le choc des vagues frappait la *Cybèle* avec une telle force que, tantôt renversée sur un flanc, tantôt sur l'autre, elle devint en peu de temps le jouet de la mer. Une des roues cassa, alors le bâtiment s'inclina, comme un oiseau blessé, et fit entendre des craquements sinistres. Une voie d'eau venait de se déclarer dans la cale; Fritz et Karl y descendirent avec quelques hommes de l'équipage et luttèrent vaillamment contre l'envahissement progressif de la mer. Le capitaine, pour alléger la *Cybèle* et tâcher de lui rendre son allure, fit abattre un mât, mais le navire resta hésitant, se traînant plutôt qu'il ne marchait sur les vagues. Les colosses alsaciens réalisèrent des prodiges d'activité et d'énergie. A cette heure, que l'on sentait décisive, tous remplissaient leur devoir comme s'ils devaient, quand l'heure serait écoulée, aller rendre compte à Dieu des derniers moments qu'il leur avait accordés. La journée se passa dans des transes trop bien justifiées. La nuit vint accroître le danger de la situation. Personne ne dormit sur la *Cybèle*. Les matelots dont le quart était fini attendaient qu'on les appelât ou se trouvaient aussitôt engagés dans la manœuvre.

Il était onze heures du soir quand Rémoulade, qui se tenait au bossoir, vint prévenir le capitaine qu'il y avait des brisants sous le vent. Immédiatement Pradère ordonna de mettre la barre dessous, de larguer les bras du vent et de choquer les écoutes de foc; mais à peine avait-il fini de lancer à pleine voix ce commandement à l'équipage que la *Cybèle* craquait avec un bruit horrible, et que le gouvernail cassait en deux. Le navire avait touché sur un écueil.

Au brisement du vaisseau, au fracas de l'orage, se mêla une épouvantable clameur.

En dépit de la terreur bien naturelle dont les passagers inactifs furent saisis, personne n'entrava par l'explosion d'un désespoir inutile les mesures urgentes que le capitaine devait prendre; car encore quelques minutes passées, et il devenait impossible de rester sur la *Cybèle*. En un instant la chaloupe fut mise à flot; Pradère y fit descendre Anacharsis Bridois, Aubersac, Thomas Candeil, Clovice, Mouche-à-Miel et Cavaillon, puis les deux familles d'émigrants, trois matelots et le second. On embarqua un baril de biscuit, de l'eau douce, un compas et quelques salaisons. Quand le premier moment de désordre fut passé, le capitaine se trouva sur le pont au milieu d'un groupe formé par Angélie, qui n'avait pas voulu le quitter, par l'abbé Marc, André Kernel, Rémoulade et un matelot. Le canot mis à son tour à la mer, on prit rapidement quelques vivres : Pradère voulut confier Angélie au matelot; mais elle se réfugia près du capitaine : « Je ne descendrai qu'avec vous », dit-elle. Et, en effet, Pradère et sa protégée quittèrent les derniers le navire.

Il était impossible de rester près des brisants, impossible aussi de s'en aller en pleine mer à travers cette nuit opaque et cet horrible orage. Chaloupe et canot se suivant à peu de distance prirent le large, mais seulement assez loin pour éviter l'écueil, tout en se ménageant la facilité de revenir le lendemain vers la *Cybèle*, afin de s'assurer s'il n'était pas impossible de la sauver.

Les émigrants, pressés, enlacés dans la chaloupe, formaient le plus touchant tableau. Gretchen, le front haut, l'œil fixé sur la vague, tenait Ludwig entre ses bras comme si elle eût défié la mer de venir le lui prendre. Christine et Roschen, les deux filles de Lisbeth Schaffausen, muettes de terreur, fermaient les yeux pour ne point apercevoir les lueurs fulgurantes de l'orage. Mouche-à-Miel, au contraire, perçant du regard la nuit profonde pour en pénétrer les mystères, sentait grandir en lui un viril courage. Clovice et Cavaillon, les avirons en main, s'occupaient de diriger la marche de la chaloupe. On ne se parlait pas. A cette heure, au delà de laquelle les naufragés entrevoyaient celle de l'éternité, chacun se recueillait et priait. Les réfugiés du canot se trouvaient dans une situation plus pénible encore; ils possédaient moins de vivres et leur embarcation présentait moins de solidité. Angélie, portée au fond du canot par le capitaine, frissonnait sous ses vêtements trempés de pluie, et l'épais caban que Kernel avait eu soin de jeter sur elle ne la garantissait pas assez pour l'empêcher de subir l'impression glaciale du vent de la nuit. Le jeune artiste, assis à quelque distance de Mlle Morel et au-dessus d'elle, semblait vouloir la protéger contre l'élément furieux que rien n'apaise. De temps en temps, l'abbé Marc rappelait par une parole de l'Écriture la brièveté de la vie, les légitimes terreurs du chrétien à l'heure du jugement; mais, dominant toutes les terreurs, la confiance dans la miséricorde divine. Pradère, surveillant tout et veillant sur tout, donnait d'une voix calme des ordres à Rémoulade et aux deux autres matelots.

Elle passa lentement, cette sinistre nuit. Il semblait que le soleil ne devait plus jamais se lever sur la mer et que la lumière du jour ne reparaîtrait plus. Cependant, peu à peu, le ciel devint moins sombre, puis il blanchit, s'éclaira, et les naufragés purent constater leur désastre dans toute son horreur.

Les deux embarcations se rapprochèrent, et, alors, marchant de conserve, elles s'avancèrent vers le navire.

La *Cybèle* était couchée sur son bâbord; la mâture encombrait le pont, que balayaient les lames. Le capitaine supposait encore qu'il serait possible de sauver quelque chose, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il devait renoncer à cet espoir. Après quelques heures perdues en vains efforts, il fut prouvé que la mer garderait sa proie. On dut songer à s'orienter tant bien que mal, et, s'abandonnant à la grâce de Dieu, naviguer de telle sorte que chaloupe et canot demeurassent toujours assez près l'un de l'autre pour communiquer ensemble, et, au besoin, pour se porter mutuellement secours.

La toile manquait; on improvisa des voiles avec des couvertures; mais la chaloupe était trop lourdement chargée pour sa force, et la tempête l'avait assez maltraitée. L'étoupe manquait aussi pour la calfeutrer, il fallait donc incessamment avoir soin de vider l'eau avec une écope; Fritz Schaffausen entreprit ce travail, dans lequel il fut relayé par Karl Pfeunig; mais il vint un moment où le vent, soufflant avec furie, prit la barque en travers et la chavira sous le poids d'une vague immense. Une horrible clameur monta du sein des flots, qui recouvraient à la fois la chaloupe et les passagers. Presque aussitôt cependant,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

des têtes effarées se montrèrent sur les vagues. Le capitaine aperçut Karl nageant d'une main et de l'autre élevant du côté du canot son fils Ludwig ; l'enfant était évanoui. Deux bras se tendirent, ceux de Rémoulade, et le petit naufragé fut sauvé. Anacharsis Bridois parut à son tour ; d'un mouvement désespéré il s'accrocha au bordage du canot Thomas Candeil et Aubersac luttaient contre les vagues ; ils eussent infailliblement péri si Mouche-à-Miel ne leur eût tendu une corde dont il venait de nouer l'extrémité au canot. Mais qu'étaient devenues Gretchen, la mère de Ludwig, et les deux petites filles de Lisbeth Schaffausen? Elles avaient roulé et disparu dans l'abîme, malgré tant de mains tendues vers elles, malgré tant d'affections prêtes à se dévouer jusqu'au suprême sacrifice, malgré leur mère en pleurs et leur père qui offrait à Dieu son existence pour racheter la leur.

Quand, échappés à ce péril de mort, les naufragés que portait la chaloupe se comptèrent, ils tressaillirent sous la violence de la douleur. Le matelot Clovice, la femme de Pfeunig et les deux filles de Schaffausen n'existaient plus. On eut, un moment après, à ensevelir dans les flots une nouvelle victime ; le second du navire mourait d'épuisement.

On ne pouvait espérer que le canot aurait la force de porter le surcroît de charge que lui imposait ce nouveau sinistre. Pradère se demandait s'il ne lui faudrait pas sacrifier ce lest humain au salut des autres naufragés. Pour éviter de subir quelque horrible nécessité, il fallait à tout prix de courage essayer de sauver la chaloupe. D'après les ordres du capitaine, tous les efforts s'unirent pour la remettre à flot. On se dépouilla de la plupart de ses vêtement afin de boucher les crevasses par lesquelles elle faisait eau. Cette fois du moins des peines infinies ne furent pas perdues, et n'eût été le grand deuil qui oppressait tous les cœurs, un cri de joie aurait salué la chaloupe blessée se relevant lentement sur la mer plus calme.

On transborda dans la chaloupe les deux tiers des naufragés. Avec ceux qui n'étaient plus, les vagues avaient emporté les barils de biscuit et d'eau. Il fallut partager les provisions du canot entre ses passagers et ceux de la chaloupe ; pour combien de jours suffiraient-elles?

Dans la crainte de ne pouvoir, lui et les siens, être de sitôt recueillis à bord d'un navire, le capitaine ordonna de faire une distribution avare pour être en mesure de prolonger la lutte contre la mer et contre la faim.

Au bout de cinq jours, pendant lesquels chaque minute menaçait d'être la dernière, les vivres déjà si parcimonieusement distribués se réduisirent encore. En vain cherchait-on une voile à l'horizon, les regards embrassant l'espace ne découvraient rien que l'immensité déserte. Le morne désespoir engourdissait les cœurs. Rémoulade, assis dans le canot, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, songeait au pauvre Clovice, dont le corps était déjà peut-être la pâture des poissons. Karl Pfeunig, lourdement abattu, laissait passer comme un sanglot le nom de Gretchen entre ses lèvres tremblantes. Lisbeth, folle de douleur, apostrophait tour à tour son mari et la mer, se reprochant de vivre après que Roschen et Christine étaient mortes ; elle demandait avec amertume à Schaffausen pourquoi il l'avait sauvée de préférence à ses filles. Et encore, chacun de ces malheureux regrettait le sort de ceux qu'ils pleuraient, car déjà grondait la faim et criait la soif, qui déchirent et brûlent les entrailles.

De tous les passagers, Angélie était la plus résignée. Elle ne comptait, au delà de l'étroit espace où sa vie était à chaque moment menacée, aucune affection profonde. L'intérêt que ne cessait de lui témoigner le capitaine lui assurait ce qu'elle n'eût pas osé se promettre auparavant : la certitude de laisser après elle un souvenir dans un cœur loyal. Quand elle venait à s'apercevoir qu'André Kernel veillait à ce que le soleil ne lui brûlât pas le front, que le flot ne mouillât pas ses pieds, elle éprouvait une sorte de bien-être de ces soins peut-être inutiles pour conserver sa vie. Elle ne la regrettait pas, d'ailleurs ; elle s'estimait au contraire presque heureuse de s'en aller à Dieu avant d'avoir épuisé toute la lie du calice. De temps en temps, cependant, une plainte lui échappait, mais pareille au plus doux murmure et fondue souvent dans une prière. Alors André Kernel se penchait vers Angélie ; pâle et anxieux, il cherchait à deviner ce qu'elle souhaitait, et ne se remettait de son douloureux souci que lorsque le regard de la jeune et patiente martyre lui avait dit : « Je suis soulagée. »

Trois jours encore se passèrent ainsi, et les souffrances de la faim en arrivèrent à l'intolérable torture. Les yeux, brûlés de larmes et d'insomnie, interrogeaient toujours en vain l'espace. Rien ! rien ! Les malheureux, que le capitaine, toujours calme et bienveillant s'efforçait d'encourager, retombaient sur leur banc plus faibles et plus désespérés que jamais. Un moment, Jean la Riolle, qui ne dépleurait plus, se leva, et, debout, tenta de s'élancer dans la mer.

— Autant vaut en finir tout de suite, dit-il.

L'abbé Marc se précipita sur lui, le saisit par le milieu du corps, au risque d'être entraîné dans la chute, et le força à rougir de sa faiblesse.

Mais si les matelots et les passagers ne songeaient pas tous à demander à l'Océan le terme de leurs souffrances, quelques-uns, récapitulant dans leur mémoire l'histoire des naufrages célèbres, se rappelaient que dans des situations aussi désespérées que la leur on avait vu des hommes, flottant sous le ciel comme une épave, tirer au sort pour savoir lequel d'entre eux servirait d'aliment aux autres. Horrible alternative ! offense abominable à l'humanité ! Tout en repoussant cette pensée fratricide, on la sentait revenir comme une prochaine et implacable nécessité.

Hâtons-nous de dire que Dieu l'épargna à ceux qui restaient des naufragés de la *Cybèle*. Mouche-à-Miel, qui se tenait debout à l'avant de la chaloupe, cria enfin : « Terre ! terre ! »

Ce fut d'abord avec incrédulité qu'on accueillit ce cri libérateur. Depuis huit jours, l'espérance des naufragés avait été tant de fois trompée ! Pradère, sur qui n'avaient prise ni l'illusion, ni le découragement, vérifia avec sang-froid l'observation du mousse. Tous les regards, fixés sur lui, demandèrent en même temps : « Serait-il vrai? »

— Encore une heure, dit le capitaine, et nous sommes sauvés.

En effet, la terre devenait visible ; on sentait déjà les effluves odorants des feuilles et des fleurs. On vit bientôt après passer des vols d'oiseaux. Le courage revint et ranima les forces expirantes ; ces mourants de tout à l'heure ramèrent avec un redoublement d'énergie.

Il n'était plus permis de douter, car la terre attendue avec tant d'impatience, cherchée avec tant de courage, profila à l'horizon sa côte verdoyante, ses sveltes palmiers et ses groupes de kaoris ou pins colonaires.

André Kernel se jeta à la mer et nagea vers la côte ; il voulait aborder le premier cette terre de la délivrance.

La suite à la prochaine livraison.

CONJONCTION DE JUPITER ET URANUS,

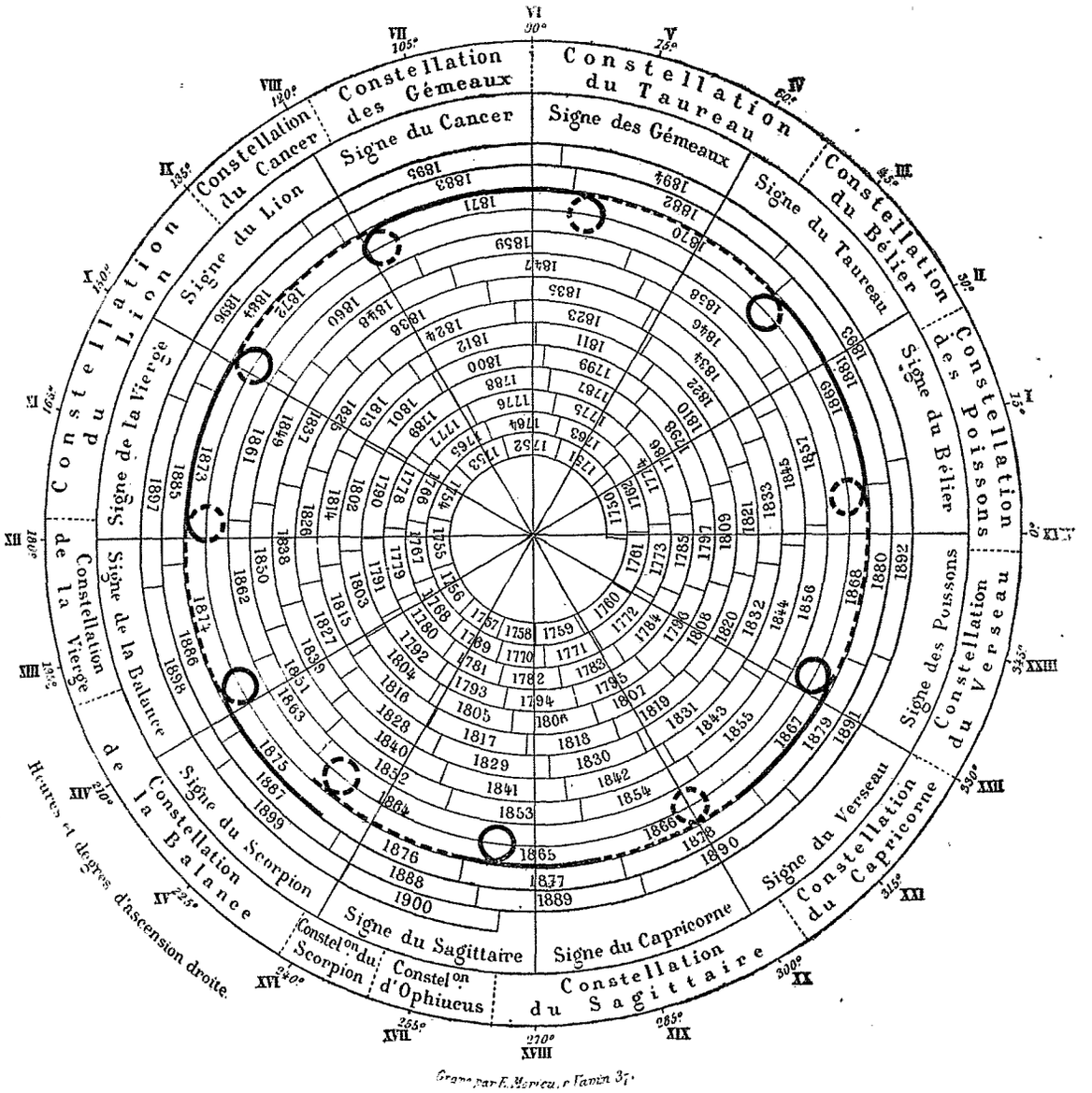
LE 5 JUIN 1872.

Chacun de nous admire, le soir, depuis plusieurs mois, la belle planète de Jupiter, dont l'éclat surpasse même celui de Sirius, la plus brillante étoile du ciel. Nos lecteurs

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

peuvent, par nos cartes astronomiques de janvier, suivre la marche de chaque planète dans le ciel, et ils ont certainement remarqué que Jupiter trône au-dessous de la constellation des Gémeaux. Nous avons vu (p. 8) qu'il s'est éloigné, du 1er janvier au 15 mars, du prolongement de la ligne droite tirée de Castor à Pollux, que vers le 15 mars il resta stationnaire, et que depuis cette époque sa marche se dirige vers l'est.

Notre carte a également montré que cette année la planète Uranus se meut dans cette même région céleste, et que l'orbite apparente de Jupiter semble longer celle d'Uranus depuis la fin de mai jusqu'au commencement de juillet. Les deux orbites ne se trouvent pas dans le même plan, sans quoi Jupiter devrait passer exactement sur Uranus et l'éclipser. Mais il y a un très-curieux rapprochement, qui ne s'est pas produit depuis plusieurs siècles,



La révolution de Jupiter vue de la Terre. — Marche apparente annuelle et séculaire de la planète Jupiter le long du zodiaque, depuis l'année 1750 jusqu'en l'année 1900, pour trouver les positions antérieures ou futures de la planète. — D'après le dessin de M. Flammarion. —

et en vertu duquel les deux planètes se trouveront à peine éloignées d'une distance égale à un diamètre et demi de Jupiter (1).

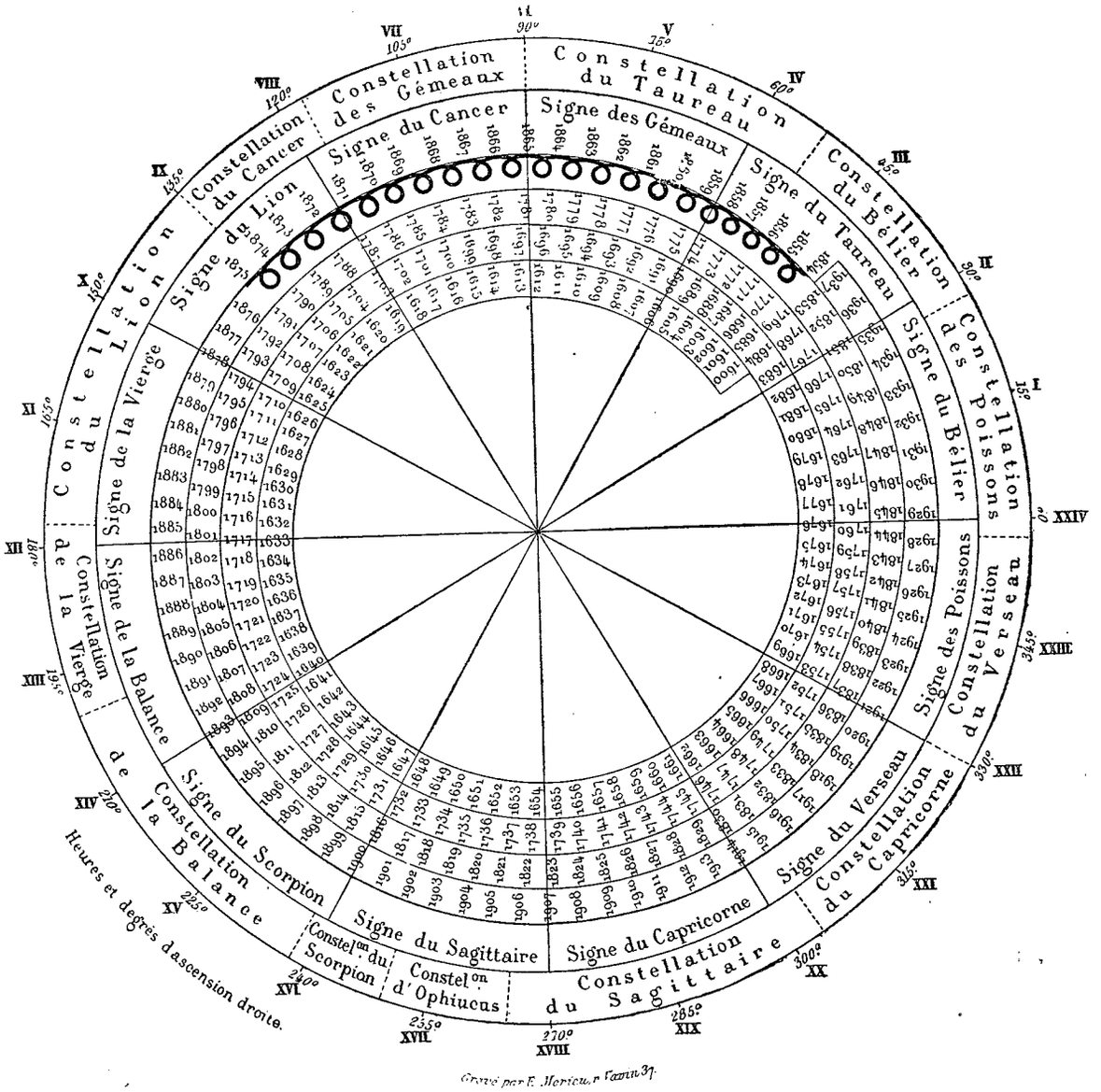
C'est le 5 juin, à 5 h. 30 m. du soir, que la distance minimum aura lieu; mais à cette heure le Soleil ne sera pas encore couché pour la France, de sorte que l'instant précis de la conjonction restera voilé par la lumière du jour pour le méridien de Paris. Le Soleil ne se couchant qu'à 7 h. 56 m., et le crépuscule durant ce jour-là 45 minutes à Paris, on ne pourra commencer l'observation qu'à 8 h. 40 m., d'autant plus que Jupiter se trouvera alors précisément à l'occident. Il se couchera lui-même à 10 h. 58 m. Pendant cette curieuse soirée, Jupiter semblera environné de cinq satellites. La distance angulaire d'Uranus sera moindre que celle du premier satellite.

Ces conjonctions, ces grands rapprochements sont très-rares. Pour les calculer, nous pouvons remarquer que la révolution de Jupiter autour du Soleil étant de 4332 jours, la planète revient tous les 12 ans environ au même point du zodiaque, après avoir fait le tour du ciel. En vertu du mouvement annuel de la Terre, cette route duodécennale n'est pas uniforme d'ailleurs, mais composée de boucles

(1) La distance du centre de Jupiter au centre d'Uranus ne sera que de 1′ 9″.8. Le diamètre de Jupiter sera de 38″.4, et celui d'Uranus de 3″.8. Du bord de Jupiter à celui d'Uranus la distance ne sera que de 51″.2.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

entrelacées. Si Uranus était immobile lui-même, Jupiter reviendrait donc tous les douze ans environ passer par la même heure d'ascension droite. Mais Uranus accomplit lui-même dans le même sens une révolution en 30686 jours, ou 84 ans. Il en résulte qu'en 12 ans il s'est avancé du septième de son cours. Pour l'atteindre, Jupiter est obligé de s'avancer par conséquent du septième de 4332 jours, c'est-à-dire de 619 jours, ou 20 mois et demi environ, avec une variation dépendante de la station et rétrogradation due au mouvement de la Terre. Ce n'est donc qu'au bout de 13 ans 6 mois 24 jours en moyenne, que les rencontres peuvent arriver. Mais, d'autre part, les trois orbites de la Terre, de Jupiter et d'Uranus, ne sont pas situées dans le même plan. Quoique ce soient les plus faibles du système planétaire, les inclinaisons de leurs plans sur l'écliptique sont de 1° 18′ 40″ pour Jupiter, et



La révolution d'Uranus vue de la Terre. — Marche apparente annuelle et séculaire de la planète Uranus le long du zodiaque, depuis l'année 1600 jusqu'à l'année 1937, pour trouver les positions antérieures ou futures de la planète.
— D'après le dessin de M. Flammarion. —

de 0° 46′ 30″ pour Uranus. Les déclinaisons des deux planètes varient indépendamment l'une de l'autre d'année en année, et elles peuvent être très-différentes lorsque les deux planètes passent à la même heure d'ascension droite.

Ainsi la dernière fois que ce passage s'est produit, en 1858, le 22 mai, par 3 h. 49 m. d'ascension droite, la différence de déclinaison n'est pas descendue au-dessous de 32; en 1845, le calcul montre que la rencontre a eu lieu le 8 février, par 0 h. 15 m. d'ascension droite, et que la différence des déclinaisons n'est pas descendue au-dessous de 26; etc.

Il faudrait sans doute remonter à plusienrs siècles pour rencontrer une conjonction absolue des deux astres, une occultation d'Uranus par Jupiter, et, dans tous les cas, elle n'aurait pas été observée, puisque la découverte d'Uranus ne date que de 1781.

En examinant nos deux dessins, qui représentent le mouvement de Jupiter et le mouvement d'Uranus vus de la Terre, on trouve que depuis le commencement du siècle, les deux planètes se sont rencontrées aux années et positions suivantes :

1858, dans la *constellation* du Taureau;
1845, — — — des Poissons;
1831, — — — du Capricorne;
1837, — — — du Scorpion;
1803, — — — de la Vierge.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Mais le plan de leurs orbites n'ayant pas coïncidé à ces époques, la conjonction de 1872 est la plus curieuse.

Déjà, il y a quelques années, à propos de Saturne, nous avons spécialement étudié les mouvements apparents des planètes vus de la Terre. En se reportant à notre étude (voy. t. XXXVIII, 1870, p. 131 à 135), nos lecteurs auront la théorie complète de ces mouvements. Qu'il suffise aujourd'hui de rappeler les trois principes suivants, en vertu desquels les mouvements apparents des deux planètes qui nous occupent sont entièrement expliqués :

1° La Terre circule autour du Soleil en une période de 365 jours 6 heures 9 minutes 10 secondes;

2° Jupiter circule autour du Soleil, à une distance 5 fois plus grande que la Terre, et à peu près dans le même plan, en une période de 4332 jours 14 heures, ou 11 ans 10 mois et 14 jours;

3° Uranus circule autour du même centre commun de tout le système planétaire, à une distance 19 fois plus grande que celle de la Terre, et également à peu près dans le même plan, en une période de 30686 jours, ou 84 ans, comme nous l'avons déjà vu.

De ces trois faits, il résulte que :

1° Tandis que Jupiter accomplit une seule de ses révolutions, la Terre fait presque douze fois le tour du Soleil;

2° Tandis qu'Uranus accomplit une seule de ses révolutions, la Terre a fait 84 fois le tour du Soleil.

Par conséquent, le tracé que Jupiter semble faire sur la voûte céleste, le long du zodiaque, n'est pas uniforme comme si la Terre était immobile, mais subit une correction de perspective due au déplacement annuel de la Terre. Quand la Terre marche dans le même sens que Jupiter, dans la partie de l'orbite terrestre qui est du côté de Jupiter, entre le Soleil et lui, Jupiter semble reculer devant les étoiles immobiles. Quand la Terre marche en sens contraire, dans la partie de son orbite qui est de l'autre côté du Soleil relativement à la position de Jupiter, celui-ci semble s'avancer, au contraire. Aux deux extrémités du diamètre de l'orbite terrestre qui est perpendiculaire sur la ligne menée de Jupiter au Soleil, Jupiter semble stationner. Il est très-facile de se rendre compte de ces trois phénomènes. Voilà pourquoi, sur les cartes astronomiques que nous publions chaque année, Jupiter avance, recule et stationne. Douze fois ce balancement arrive pendant la révolution duodécennale de Jupiter. Or, si nous voulons tracer ce mouvement apparent de Jupiter autour de notre observatoire terrestre, nous pourrons le représenter par une circonférence le long de laquelle onze ou douze boucles, selon les époques, expliqueront la marche, tantôt rétrograde et tantôt directe, relativement à la Terre où nous sommes.

Cette figure rappelle le système des épicycles des anciens, par lequel ils avaient été forcés d'expliquer le mouvement des planètes dans leur théorie de l'immobilité de la Terre.

Le même résultat sera obtenu pour Uranus, si nous voulons représenter son mouvement apparent relativement à la Terre d'où nous l'observons. Seulement, au lieu de douze boucles, comme dans Jupiter, il y en aura quatre-vingt-quatre dans toute la longueur de sa révolution. Sur notre dessin, nous avons tracé seulement le quart d'une révolution, de 1854 à 1875. Pendant ces vingt et une années, on peut compter 21 épicycles.

Nous avons représenté la forme du mouvement apparent de Jupiter pour une seule révolution, mais nous avons indiqué ses positions pour une période de 150 ans, de 1750 à 1900. On voit, à la première inspection de la figure, sur quelle constellation la planète se projette à quelque époque de cette période que l'on considère.

Le mouvement d'Uranus étant beaucoup plus lent, il est plus facile d'en représenter une plus vaste étendue sur une figure construite à la même échelle. C'est pourquoi nous avons pu calculer et dessiner ici la position annuelle de cette lointaine planète pendant quatre de ses révolutions modernes, qui n'embrassent pas moins de 337 de nos rapides années.

Ainsi, la conjonction de ces deux planètes, cette année, nous a servi à concevoir comment ces rencontres s'effectuent. En réfléchissant aux explications précédentes, on se représentera sans peine leurs mouvements réels et les apparences de perspective qui en résultent à cause du mouvement annuel de la Terre. Cette notion constitue l'élément le plus important de la connaissance du système du monde.

SUR LA CARICATURE.

Suite. — V. p. 35, 83, 123.

Il est bien difficile de parler de la caricature, c'est-à-dire d'un art qui a pris un si grand développement et qui est entré si profondément dans nos mœurs, sans se demander quelle en est l'influence ; si elle peut faire quelque bien, et quel bien elle peut faire. Souvenons-nous ici de notre définition de la caricature : C'est l'art de faire rire les honnêtes gens, de les égayer sur le fonds commun de sottise, de niaiserie et de vanité, où chacun de nous apporte sa souscription et vient toucher ses dividendes. La caricature se borne-t-elle à faire rire ? Ne donne-t-elle pas aussi à penser?

Assurément, le caricaturiste n'est pas un prédicateur, quoique le caricaturiste anglais Hogarth ait prêché, crayon en main, avec le plus grand succès. Comme le caricaturiste s'attaque à des travers beaucoup plutôt qu'à des vices, il donne plutôt des leçons de prudence et de conduite que des leçons de vertu ; il fait plutôt de l'homme qu'il veut corriger un voisin supportable qu'un grand citoyen ou un saint. Parfois même il se contente d'avoir de l'esprit, de la gaieté, de la bonne humeur, comme les arbres ont des feuilles et des fleurs, estimant que l'esprit, la bonne humeur, la gaieté, sont en elles-mêmes choses excellentes et saines à montrer. En cela, il ressemble beaucoup plus comme moraliste au capricieux et charmant la Fontaine qu'au sec et méthodique Ésope.

Ésope (l'Ésope classique, bien entendu), la bête noire des petits écoliers qui commencent le grec, et que plus tard on se rappelle en souriant; Ésope ne montre pas le plus petit personnage et ne compose pas la plus petite scène, sans écrire bien vite au-dessous la fameuse formule : *Cette fable montre que*, etc.; suit une petite moralité toute sèche et toute nue, et il passe à la fable suivante, si cela peut s'appeler une fable. Sur la marge de maint Ésope, il m'est arrivé de retrouver une image que griffonnent volontiers les écoliers. Elle semble, dans son ingénuité, inspirée par l'ingénuité du fabuliste. On voit une potence, à la corde de laquelle se balance un bonhomme. La tradition classique nous apprend qu'il se nomme Pierrot, et la légende déclare dans un latin naïf que si maître Pierrot est en pareille posture, c'est qu'il a volé un livre, ou plutôt qu'il a négligé de le rendre (1). Il ne reste plus qu'à écrire au-dessous : *Cette fable montre qu'il ne faut pas voler de livre, sous peine d'être pendu*. C'est clair, c'est net, au moins on est averti. Ne volez pas de

(1) Voici le texte même de cette vieille facétie d'écolier :

Aspice Pierrot pendu,
Qui hunc librum n'a pas rendu.
Si ce livre *reddidisset*,
Pierrot pendu *non fuisset*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

livre, ou bien aussitôt pris, aussitôt pendu. Voilà la caricature des enfants : rude logicienne et prompte justicière.

Je n'oserais pas affirmer que la caricature des hommes marche aussi droit au but, mais enfin elle y va. Elle flâne et joue, chemin faisant, beaucoup plus qu'elle ne moralise ; elle moralise pourtant, sans avoir l'air d'y toucher. Elle raille en passant le nez colossal de celui-ci, les jambes torses de celui-là (choses où la morale évidemment n'a rien à voir); mais en revanche elle fait honte aux ivrognes, aux maris qui battent leurs femmes, aux femmes qui battent leurs maris, aux bourgeois qui se précipitent à la Bourse pour se ruiner avec l'espérance de ruiner les autres. Si elle raille les gens qui pleurent leur parapluie envolé ou leur caniche perdu, ce dont je la blâme (et encore pas bien fort), elle tire aux jambes des mauvais drôles, des vauriens et des charlatans de toute espèce (ce dont je la loue). Et il arrive ainsi que, tout compte fait, les services compensant les peccadilles, elle peut souvent dire avec raison qu'elle n'a pas perdu sa journée, et qu'en somme elle a bien mérité des honnêtes gens.

Qu'un philosophe atrabilaire vienne, du haut de sa tête, demander à la caricature quelle vérité nouvelle on tirerait de la synthèse de toutes ses œuvres, elle répondrait :

— O philosophe atrabilaire, l'ensemble de mes œuvres (étant écartées celles que les honnêtes gens renient) prouve une vérité fort importante, c'est que *l'homme ici-bas finit toujours par avoir la figure qu'il mérite*. Toi qui rumines volontiers sur les effets et les causes, écoute le petit raisonnement que voici :

La laideur d'une figure humaine se compose de deux éléments : 1° la forme même et les angles de la masse osseuse, qui détermine les lignes générales; 2° l'expression personnelle, qui provient du développement, des rapports et du jeu des muscles. La laideur naturelle, celle qui, par hérédité, nous vient de nos ancêtres, nous n'en sommes pas responsables, et nul n'a le droit de nous la reprocher. C'est celle-là qui défraye les caricaturistes d'ordre inférieur, ceux qui sont plus frappés de l'énormité et du coloris d'un nez que de l'expression d'un visage. Ils vivent là-dessus, ne pouvant pénétrer plus avant; ils copient en chargeant, au lieu de charger en interprétant : gens de peu de ressources et de peu de réputation.

Au contraire, la partie mobile et plastique du visage humain finit par garder l'empreinte de nos pensées, de nos passions, de nos habitudes. Quand un caricaturiste est véritablement un artiste, c'est cette empreinte-là qui le préoccupe : il l'étudie, il la pénètre ; si la physionomie est par surcroît accidentée d'un nez excessif qui en complète l'expression comique, il ne rejette pas cet accident pittoresque, mais ce n'est pas là ce qui l'a frappé tout d'abord.

Un homme qui se met en colère dix fois par jour finit à la longue par creuser certains plis, certaines rides expressives qui restent gravées sur son visage, même dans les moments de calme. L'extrême mobilité de la figure humaine n'empêche pas le masque de se modeler peu à peu, par une sorte de travail lent et accumulé, et de garder une expression dominante. Cette expression, bon gré mal gré, nous la portons partout ; c'est comme un écriteau que les habiles seuls peuvent lire en entier, mais où les ignorants même devinent quelque chose. Il n'est pas si facile qu'on le croit et qu'on le dit de composer son visage, les plus habiles y échouent, du moins en partie ; quelque effort que l'on fasse, l'expression dominante persiste sur le visage comme la tache de sang sur la main de lady Macbeth. Que de nobles visages devenus de laides ou triviales figures sous l'empire des mauvaises passions et des mauvaises habitudes! La nature, au contraire, avait donné à Socrate la figure d'un mauvais drôle et d'un débauché, la pureté de sa vie en fit la figure d'un honnête homme. Si la caricature, par les moyens dont elle dispose, peut contribuer à répandre cette idée si juste, les gens se mettront moins en colère, ne fût-ce que par crainte de s'enlaidir. Quand un petit enfant crie, on a quelquefois l'idée de lui mettre un miroir devant les yeux pour lui montrer comme il est laid : cela le fait taire. Nous sommes des enfants, et la caricature nous tend le miroir.

Dans l'ordre moral, le rôle de la grande peinture est un rôle d'encouragement et d'excitation ; celui de la caricature est un rôle de contrainte et de répression. C'est ce qui nous explique pourquoi elle a parfois le poignet si rude.

Je me représente volontiers la peinture comme une muse noble et sévère, qui ne parle à l'homme que de choses élevées et le rend moralement meilleur en le pénétrant du sentiment du beau. La caricature, qui empêche l'homme de tomber en lui montrant le ridicule de ses chutes, me semble jouer le rôle utile mais sacrifié du chien de berger. Toutes les fois que nous mettons le pied en dehors des limites de la vérité et de la simplicité, elle nous poursuit et nous mord pour nous forcer d'y rentrer. Conclusion : Soyons simples et vrais, et peut-être éviterons-nous d'être mordus.

La suite à une autre livraison.

TEMPLE D'ÉPHÈSE.

On a transporté en Angleterre divers débris du fameux temple d'Éphèse, entre autres des chapiteaux de dimensions colossales, et la base d'une colonne de deux mètres de diamètre qui paraît avoir été jadis peinte en rouge.

CRUAUTÉ DE CHARLES IX.

L'historien de Thou attribue la cruauté de Charles IX à l'excès de sa passion pour la chasse et au plaisir qu'il prenait à maltraiter les animaux.

« Le roi, rapporte Brantôme, alloit tuer le mulet de son favori Lanjac, lorsque celui-ci le retint, et lui dit :

» — Eh! sire, quelle querelle est donc survenue entre Votre Majesté et ma mule? »

COMBAT SINGULIER

D'UNE GRIVE ET D'UN ÉCUREUIL.

Un observateur anonyme raconte dans un journal anglais une scène amusante dont il a été témoin dans un bois voisin de son habitation. Il s'agit d'un combat singulier, d'un véritable duel entre une grive et un écureuil.

« Vers la fin du mois de mars, dit cet observateur, j'avais découvert sur un arbre un nid de grive. Curieux de savoir quand les petits écloraient, j'allais tous les jours rendre visite à ce nid. Un matin, un écureuil, qui l'avait aperçu et qui y prenait sans doute un intérêt non moins vif, voulut aussi l'examiner de près. Mais ses intentions étaient probablement moins inoffensives que les miennes, car il reçut un accueil bien différent. Tandis qu'il m'était permis, à moi, de monter sur l'arbre et de regarder tranquillement la grive occupée à couver ses œufs, l'oiseau ne voulut pas laisser approcher l'indiscret écureuil. J'arrivai juste à temps pour voir ce dernier, jeté à bas de la branche sur laquelle il était juché et qui était au moins à dix pieds de terre, dégringoler en pirouettant et tomber sur le sol. Ce n'est pas tout; l'oiseau le poursuivit dans sa chute, se jeta sur lui et lui piqua la tête à coups de bec,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

de façon que je m'attendais à ramasser un écureuil mort. Les notes fort peu mélodieuses que poussait la grive, les cris perçants de son adversaire effrayé et irrité, le bruit des feuilles mortes froissées, tout cela faisait un assez beau vacarme.

» Au bout de quelques secondes, l'écureuil parvint à se sauver et à grimper sur un arbre; mais la grive vola de nouveau sur lui et le força une seconde fois de descendre à terre. Alors il s'accula dans un angle formé par les racines de l'arbre, s'assit sur ses jambes de derrière et se mit à se défendre en agitant ses pattes de devant; il lançait des coups de poing et parait tour à tour; il boxait littéralement. La grive, qui l'avait suivi, l'assaillait de coups de bec, de coups d'aile qui l'aveuglaient, et l'étourdissait de ses cris aigus. Ahuri, éperdu, l'écureuil n'eut pas de fausse honte, il jugea prudent de prendre la fuite, et pour la deuxième fois il se sauva. Il courut environ l'espace de trente mètres, toujours poursuivi par son ennemie, et, par trois fois, il fut obligé de s'arrêter et de se défendre avec ses poings. Enfin il atteignit un autre arbre, y grimpa en décrivant habilement une spirale autour du tronc et s'efforça de gagner les autres branches. Mais qu'importait la hauteur à son adversaire ailé? La grive recommença à lui donner la chasse, se précipitant sur lui avec une telle violence que, si elle l'eût atteint, elle lui eût fait faire une chute terrible, probablement mortelle. Cette course aérienne continua de branche en branche et d'arbre en arbre, sur une longueur de plus de cent mètres.

» Enfin la grive cessa sa poursuite et retourna à son nid, sur lequel elle s'assit, grommelant, marmottant à demi-voix et se secouant à plusieurs reprises pour rajuster son plumage ébouriffé.

» Pendant cette lutte acharnée, jusqu'au moment où la course dans les arbres commença, je ne fus jamais éloigné de plus de deux mètres des deux combattants, qui ne parurent pas s'apercevoir le moins du monde de ma présence.

» J'avoue que, durant la bataille, le pauvre écureuil, qui avait le dessous, excita bien vivement mon intérêt; mais depuis, en y réfléchissant, j'ai trouvé que la grive, qui défendait son nid, était dans son droit et qu'elle fut vraiment d'une bravoure admirable. »

BECS ET ONGLES.

LES BECS.

I

« Il a bec et ongles pour se défendre! » dit la sagesse des nations. Pourquoi, sinon parce que l'observation naïve, précédant l'étude scientifique, a reconnu l'intime corrélation qui existe entre ces organes chez l'oiseau? La science à son tour affirme que toujours l'ongle est le complément du bec, et que tous deux à la fois dénotent, et mieux encore, expliquent les mœurs de l'oiseau. Construits sur un plan beaucoup plus uniforme que les mammifères même, les oiseaux ne se distinguent réellement pour ainsi dire que par le bec et les pattes : aussi est-ce sur la seule considération de ces parties que reposent entièrement les méthodes ornithologiques. C'est à cause de cette uniformité que de Blainville a cherché dans les organes internes de l'oiseau un moyen auxiliaire de vérifier le classement déjà fait ou d'en établir un nouveau.

Le bec est un organe assez compliqué couvrant la partie du crâne où, chez les animaux supérieurs, se trouve la face; la substance cornée du bec lui tient lieu de dents. Les mâchoires proprement dites de l'oiseau existent en dedans du bec. Pour les faire bien voir, nous avons dû pratiquer une coupe en travers de l'organe. La figure 2 montre la gaîne extérieure cornée se *moulant* parfaitement sur les os qui la soutiennent; d'où résulte que la forme des mâchoires, toujours proéminentes, varie singulièrement d'une espèce à l'autre.

Quelqu'un a dit que l'oiseau était « tout ailes » ; on aurait aussi bien fait de remarquer qu'il était nécessairement *tout bec :* cet organe est pour lui le plus important, c'est le pourvoyeur de la vie, son unique instrument de préhension le plus ordinairement; car il n'est qu'un petit nombre d'oiseaux qui puissent saisir leur nourriture avec leurs pattes, et un bien plus petit nombre encore qui, l'ayant saisie avec leurs pattes, sachent la porter à leur bec.

Non-seulement le bec est l'instrument nécessaire de la vie chez l'oiseau, mais, suivant la dureté de la gaîne qui le forme, suivant sa courbure plus ou moins prononcée, sa pointe plus ou moins aiguë ou recourbée, le tranchant de ses bords, ou plutôt suivant qu'ils sont plus ou moins dentelés, ce bec devient une arme offensive et défensive souvent terrible, en même temps qu'un organe indispensable de préhension et de travail. Qu'on ne l'oublie pas, c'est le bec qui fait le nid.

Une anomalie doit être signalée, et notre figure 1 en fait parfaitement saisir le caractère. Chez l'oiseau, la mâchoire inférieure ne s'articule pas immédiatement au rocher; elle y est réunie par un petit os accessoire mobile, appelé os carré et quelquefois os tympanique, que nous retrouvons chez les reptiles. Il est nécessaire à tous ces animaux pour qu'ils puissent écarter énormément les mâchoires, comme ils en ont souvent besoin. Un trait également caractéristique de l'organisme de l'oiseau, c'est que les os de la mâchoire inférieure ne sont pas soudés en avant comme chez les mammifères; il n'y existe qu'un seul os en arc continu. Enfin, la mâchoire supérieure, à son point de

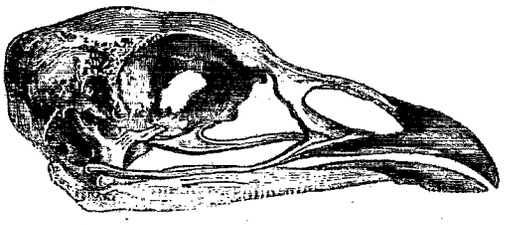


Fig. 1. — Coupe longitudinale de la tête du dindon, pour montrer l'attache des os de la mâchoire et celle de la portion cornée.

réunion avec le crâne, conserve, par suite de la texture élastique du bec et des os du nez avec lesquels elle est cependant toujours soudée, un certain degré de mobilité



Fig. 2. — Coupe du bec de la même tête, en travers, pour faire voir la gaîne cornée.

qui donne aux oiseaux pourvus de cette faculté un facies tout particulier. Rien n'est plus original qu'un perroquet bâillant en écartant, chacune de son côté, ses deux mandibules. Peu d'espèces cependant possèdent cette faculté; nous citerons, parmi elles, les *accipitres nocturnes*, les *zygodactyles préhenseurs*, et probablement quelques *échassiers* au bec long et flexible.

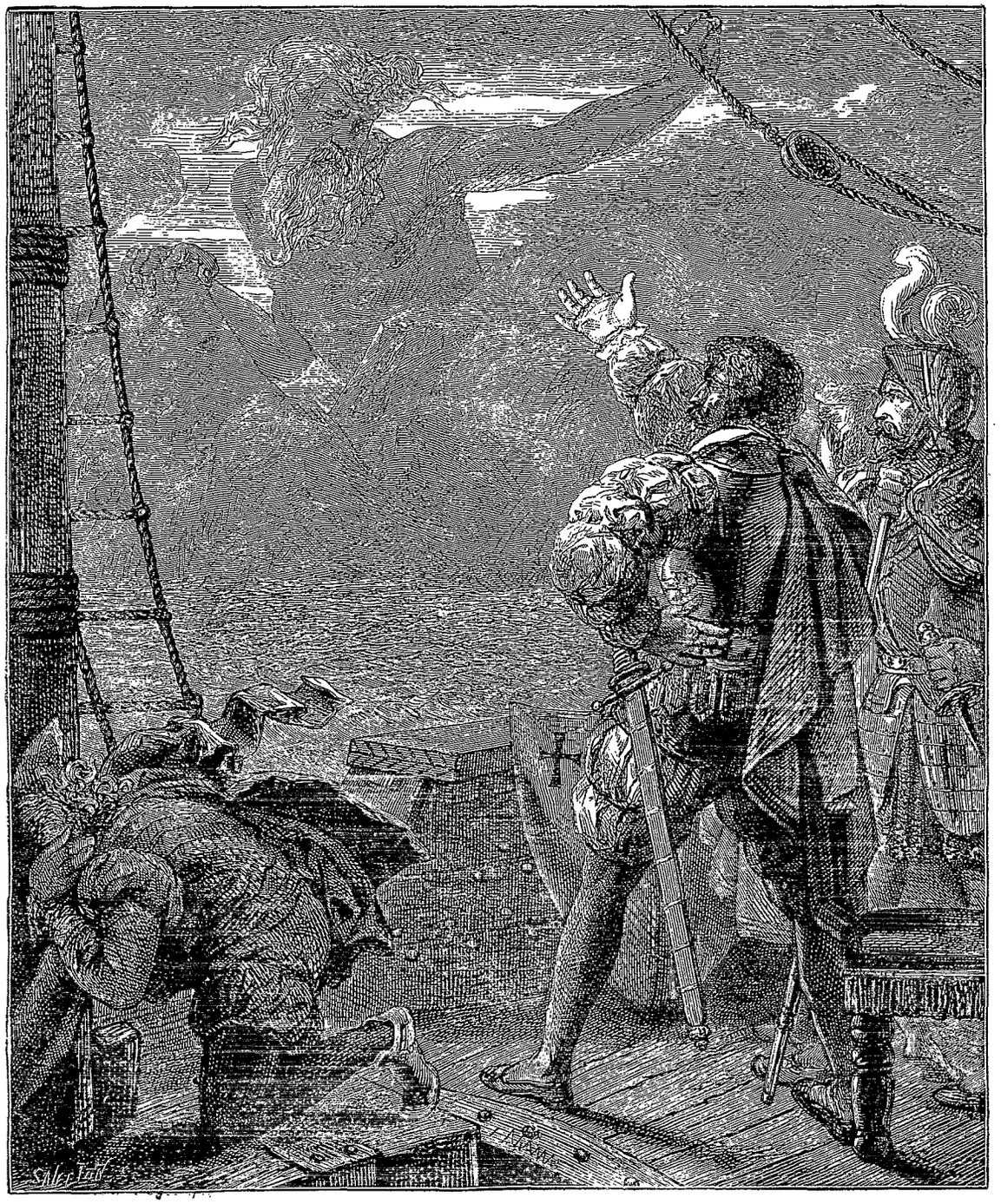
La suite à une autre livraison.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA LÉGENDE D'ADAMASTOR.

ÉPISODE DES LUSIADES.



Les *Lusiades*. — Apparition d'Adamastor. — Dessin de Gilbert, d'après Gérard (1).

Plus de dix siècles avant que le géant Adamastor apparût dans les *Lusiades* à Vasco de Gama, il avait été nommé par un écrivain de la décadence qui aimait cependant à s'inspirer du vrai génie de l'antiquité. Or, Camoëns n'était pas seulement un grand poëte; il avait sondé tous les secrets de l'histoire, de même qu'il avait observé les grands phénomènes de la nature; il emprunta à Sidoine Apollinaire le géant qui devait personnifier dans son poëme l'ennemi des Portugais et de son héros; il en fit l'hôte désespéré du cap des Tempêtes (1).

Dans la pensée du poëte, Adamastor était un fils oublié des Titans, un compagnon d'Encelade, et il aime à le revêtir de ce caractère grandiose et terrible à la fois, lorsqu'il l'oppose à ses invincibles compatriotes, presque aussi audacieux que lui, alors qu'on les voit fendre sans terreur ces flots inconnus qui vont les rendre maîtres absolus des richesses de l'Orient. La sombre poésie de Camoëns fait surgir avec un art merveilleux des flots de l'Océan cette figure, prête elle-même à se dissoudre en eau lorsqu'elle aura lancé ses imprécations.

(1) Claudien parle aussi du géant *Damastor*. Les poëmes homériques signalent *Adamastos* d'Ithaque, père d'Achéménide, qui fut abandonné, comme on sait, par Ulysse dans la Sicile, à l'instant où lui-même il se dérobait par la fuite aux Cyclopes.

(1) Voy. l'édit. des *Lusiades* donnée en 1817 chez Didot, par don J.-M. de Souza-Botelho; in-4°, fig.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Mais laissons parler le poëte ; laissons Vasco de Gama raconter au roi de Mélinde, qui lui donne une hospitalité généreuse, les glorieuses destinées d'un pays dont il s'honorera d'être bientôt l'allié.

Après avoir déroulé devant le souverain oriental les péripéties par lesquelles a passé le Portugal depuis Viriatus jusqu'au règne d'Emmanuel, après s'être arrêté surtout aux belles prévisions de ce noble infant D. Henri, qui, ne pouvant accroître le territoire de son petit pays, « lui donna l'Océan », il dépeint dans un langage magnifique les périls dont il a été menacé, les phénomènes qui ont marqué son passage sur des mers inconnues, les peuples ignorés jusqu'à lui qu'il a visités, et enfin il arrive dans le voisinage du fameux promontoire où le fils des Titans doit lui apparaître :

« Le soleil avait cinq fois éclairé l'univers depuis que nous avions quitté la terre des barbares. La nuit promenait en silence son char étoilé ; nos vaisseaux fendaient paisiblement les ondes ; assis sur la proue, nos guerriers veillaient, lorsqu'un sombre nuage qui obscurcit les airs se montre au-dessus de nos têtes et jette l'effroi dans nos cœurs.

» La mer ténébreuse faisait entendre au loin un bruit semblable à celui des flots qui se brisent contre les rochers. — Dieu puissant, m'écriai-je, de quels malheurs sommes-nous menacés? Quel prodige effrayant vont nous offrir ce climat et cette mer? C'est ici plus qu'une tempête.

» Je finissais à peine : un spectre immense, épouvantable, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante ; son air, farouche ; son teint, pâle ; sa barbe, épaisse et fangeuse. Sa chevelure est chargée de terre et de gravier ; ses lèvres sont noires, ses dents livides ; sous de noirs sourcils ses yeux roulent étincelants.

» Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse, autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers. Il parle ; sa voix formidable semble sortir des gouffres de la mer. A son aspect, à ses terribles accents, nos cheveux se hérissent, un frisson d'horreur nous saisit et nous glace.

» — O peuple, s'écrie-t-il, le plus audacieux de tous les peuples! Il n'est donc plus de barrière qui vous arrête? indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous osez pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éternel gardien, dans ces mers sacrées, qu'une mer étrangère ne profana jamais.

» Vous arrachez à la nature des secrets que ni la science, ni le génie n'avaient pu encore lui ravir! Eh bien, mortels téméraires, apprenez les fléaux qui vous attendent sur cette plage orageuse et sur les terres lointaines que vous soumettrez par la guerre.

» Malheur au navire assez hardi pour s'élancer sur vos traces! Je déchaînerais contre lui les vents et les tempêtes. Malheur à la flotte qui, la première après la vôtre, viendra braver mon pouvoir! A peine aura-t-elle paru sur mes ondes qu'elle sera frappée, dispersée, abîmée dans les flots. » (1)

Bien loin de se laisser terrifier par ces menaces prophétiques, Gama ose interroger le fantôme : — Qui es-tu, lui demande-t-il fièrement? — Je suis le géant des tempêtes... Et le géant raconte l'histoire de ses malheurs dans un langage qui ne le cède, pour la noblesse des images, ni à celui d'Homère, ni à celui de Virgile.

Nous ne sommes pas de ceux, à coup sûr, qui feront du géant Adamastor un représentant formidable de la religion de Mahomet, un esclave à moitié vaincu de l'islamisme terrifié par l'arrivée des Portugais dans les mers orientales dont les flots soumis vont les conduire aux Indes. C'est cependant l'idée étrange qu'a voulu faire prévaloir, au dix-septième siècle, un écrivain célèbre dans la Péninsule, admirateur exclusif des *Lusiades*, mille fois plus passionné pour le génie de Camoëns qu'il ne s'est montré dans ses autres écrits raisonnable ou parfois ingénieux. Cette idée, si bizarre qu'elle soit, a tellement prévalu chez Faria y Souza, l'infatigable commentateur, qu'il a cru devoir la développer dans une note n'ayant pas moins de treize colonnes in-folio. Le poëte, heureusement pour lui, ne put ajouter à ses misères la fatigue de démentir ces érudites extravagances. Les recherches si consciencieuses de l'investigation moderne ont conduit sa vie éprouvée jusqu'à l'année 1580 (1), et les fameux commentaires ne parurent que quarante ans plus tard.

Camoëns s'est montré tout à l'heure un admirable historien, dont une nation entière répétera les chants ; plus tard, il devient un poëte inimitable. La froide allégorie qui ferait d'Adamastor un sombre ennemi des chrétiens n'a jamais pris part à ses inspirations ; mais le souvenir d'Homère ne l'a pas un moment quitté. Appelant à son aide toutes les légendes du monde antique pour animer sa création, il grandit les gloires de sa nation par les prophéties du géant, en même temps qu'il appelle la pitié sur ce spectre, qui défend la porte de l'Orient que vont accabler tant de maux:

Ce terrible géant, dont l'origine se rattache à une race audacieuse, rivale des dieux, est devenu le jouet des divinités de la mer... Épris d'une passion insensée pour la fille des Titanides, pour cette nymphe qu'on appelle Thétis et qui a pour sœurs Rhéa, Mnémosyne, Dionée et Thia, il en voulait faire son épouse en dépit du maître de l'Océan. Pour la sauver, une divinité moqueuse l'a transformée en une montagne que hérissent d'épaisses forêts.

« Mes frères étaient déjà vaincus, dit-il. Leurs cent bras les avaient mal servis contre le ciel, les dieux en avaient enseveli plusieurs sous de hautes montagnes, et moi-même, errant sur la terre et pleurant mes ennuis, je ne tardai pas à subir le châtiment de mes témérités.

» De ma chair desséchée, de mes os convertis en rocher, les dieux, les inflexibles dieux ont formé le vaste promontoire qui avance au milieu de ces vastes ondes...

» A ces mots, reprend le poëte, il laissa tomber un torrent de larmes et disparut. Avec lui s'évanouit la nuée ténébreuse, et la mer sembla pousser un long gémissement. Je levai les mains vers le ciel, j'invoquai les chœurs sacrés des anges qui nous avaient servi de guides sur ces bords éloignés, et je priai Dieu de détourner les malheurs dont Adamastor avait menacé notre avenir. »

(1) Traduction de Millié revue par Dubeux, chant V.

CE QUE C'EST QU'UN LIVRE.

Un livre est par excellence non une conversation, mais une chose écrite, et écrite non en vue d'être simplement communiquée, mais d'être permanente. Le livre de conversation est imprimé seulement parce que son auteur ne peut parler à des milliers d'hommes à la fois ; si c'était

(1) Il faut désormais substituer cette date mémorable à celle de 1579, qui est inscrite dans toutes les biographies où l'on signale la mort du poëte. La biographie dont le vicomte de Juromenha a enrichi l'édition splendide des Œuvres complètes de l'auteur des *Lusiades* fait évanouir cette inexactitude. Bien d'autres erreurs sont rectifiées dans ces cinq volumes sortis de l'Imprimerie royale de Lisbonne. C'est une série de pièces authentiques à la main, et surtout au moyen des comptes du Trésor, que le nouvel éditeur prouve ce qu'il avance. Nous ne voudrions rien diminuer du puissant intérêt qui s'attache aux misères incontestables que le poëte subit en ses dernières années ; mais il avait obtenu du moins une pension dont sa mère, dona Anna de Sá, qui lui survécut, hérita pour un peu plus d'un tiers.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

possible, il parlerait ; le volume ne sert qu'à multiplier sa voix. Vous ne pouvez causer avec votre ami, qui est aux Indes ; si c'était possible, vous causeriez ; vous écrivez à la place ; votre lettre ne sert qu'à porter votre voix. Le livre est écrit non pour multiplier la voix simplement, mais pour la conserver. L'auteur a quelque chose à dire qui lui paraît vrai et utile, ou beau d'une beauté bienfaisante. A sa connaissance, nul ne l'a dit encore ; à sa connaissance, nul autre ne peut le dire. Il est né pour le dire, clairement et mélodieusement s'il le peut, clairement en tout cas. Dans le cours total de sa vie, c'est la chose ou l'ensemble de choses qui s'est manifesté à lui ; c'est la part de vraie science, c'est la perspective que sa portion de soleil et de terre lui a permis d'embrasser. Volontiers il fixerait cette chose éternellement, volontiers il la graverait sur le roc s'il le pouvait, disant : Voici le meilleur de moi-même ; pour le reste j'ai mangé, j'ai bu, j'ai dormi, j'ai aimé, j'ai haï, comme un autre ; ma vie était une vapeur et n'est plus ; mais ceci, je l'ai vu ; ceci, je l'ai connu ; ceci (si quelque chose de moi mérite qu'on s'en souvienne) est digne de votre souvenir. Voilà son écrit ; voilà, dans sa petite sphère humaine et quel qu'ait été son degré d'inspiration vraie, son inscription, sa signature. Voilà ce que c'est qu'un livre. RUSKIN.

L'ENSEIGNEMENT AUX ÉTATS-UNIS.

Voy. p. 135.

Chez ce nouveau peuple du nouveau monde, les donations particulières en faveur de l'instruction publique ont lieu sur une échelle dont les vieux peuples du vieux monde ne soupçonnent pas la grandeur. Les écrivains qui ont décrit le développement merveilleux de l'Union américaine ont accumulé considération sur considération pour en expliquer les causes : terres neuves, forêts vierges, richesses naturelles, facilité d'indéfinie expansion, audace des émigrants, liberté industrielle, nature des institutions, etc., etc. Peut-être s'est-on mépris, et faut-il placer la vertu vivifiante de toutes ces excellentes conditions, le nœud vital de l'*unité* américaine, dans le religieux *dévouement* dont l'instruction publique est l'objet dans toutes les classes des membres de la fédération.

Consignons ici les preuves de ce dévouement, puisées dans les rapports des surintendants généraux attachés au Congrès fédéral.

Au sortir de la guerre civile, deux universités reçoivent ensemble plus de quatre millions de francs ; un seul citoyen en donne deux millions pour élever à Cincinnati un collége de garçons et un collége de filles. Un brasseur alloue pareille somme pour la fondation d'un institut pour donner l'enseignement supérieur à de jeunes filles. Un ancien ouvrier, M. Ezra Cornell, consacre d'abord deux millions et demi à la fondation d'une université, et il finit par y ajouter bibliothèque, collections, ferme expérimentale et terres d'une valeur de deux autres millions.

Ce sont de beaux chiffres, et pour aller plus haut il faut se rappeler M. Peabody, dont les libéralités pour l'instruction publique se sont élevées à vingt millions de francs.

Chaque jour les journaux signalent des faits du même ordre, et l'on estime que le total des donations privées faites à l'enseignement s'élève à deux cent cinquante millions de francs.

A ce sujet, M. de Laveleye fait observer que dans l'ancien monde les bienfaiteurs ne donnent guère qu'en mourant, et donnent à des œuvres de pure charité, fondent des lits dans les hospices, comme au moyen âge. Les bienfaiteurs américains, au contraire, se dessaisissent de leur vivant et en faveur d'œuvres fécondes qui contribuent à réduire la misère ou qui servent d'appui au travail. — N'est-il pas injuste, ajoute-t-il, de taxer les citoyens des États-Unis d'adorateurs exclusifs du dieu dollar, lorsqu'on les voit faire preuve de tant de générosité en faveur de la culture de l'esprit?

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168.

LES BECS.

II

Nous ne pouvons étudier le bec chez l'oiseau sans dire quelques mots des deux sens dont les organes résident dans son intérieur : nous voulons parler de l'organe de l'odorat par les narines et de l'organe du goût par la langue.

En général, les narines de l'oiseau consistent en deux ouvertures assez étroites percées vers la base du bec, quelquefois même assez loin sur son étendue ; leur forme varie tellement, presque à chaque famille et à chaque genre, qu'on a pu en tirer différents systèmes de classification. Les oiseaux ont-ils l'odorat très-développé ? Si nous consultons les naturalistes de l'antiquité, Pline et avant lui Aristote, leurs livres sont pleins de prodigieux récits au sujet de la merveilleuse sensibilité olfactive des vautours et des corbeaux, qui devinent à des distances incommensurables la présence de cadavres en putréfaction et y sont attirés à coup sûr. Mais on a observé depuis que la membrane pituitaire qui tapisse l'intérieur des narines est incontestablement plus sèche que celle des autres animaux, et par conséquent moins sensible. De plus, les nerfs olfactifs sont moins importants et plus courts que chez les mammifères ; ils sont communs aux narines et à la peau du bec, et servent autant au toucher qu'à l'olfaction ; le conduit nasal est simple, non ramifié, la circulation y est rudimentaire. De tous ces faits, on a conclu que la simplicité de l'organe devait entraîner nécessairement la grossièreté du sens dont il est le siége.

Voici ce que dit Audubon du prétendu odorat merveilleux chez les oiseaux : « Cette finesse de l'odorat chez le vautour, je l'acceptai comme un fait dans ma jeunesse. J'avais lu cela étant enfant, et bon nombre de théoriciens auxquels j'en parlai dans la suite me répétèrent la même chose avec enthousiasme, d'autant plus qu'ils regardaient cette faculté comme un don extraordinaire de la nature. Mais, j'avais déjà remarqué que la nature, quelque étonnante que soit sa bonté, n'avait pourtant point accordé à chacun plus qu'il ne lui était nécessaire, et que jamais le même individu n'était doué à la fois de deux sens portés à un très-haut degré de perfection : en sorte que si le vautonr possédait un odorat si excellent, il ne devrait pas avoir besoin d'une vue si perçante, et réciproquement. » En effet, il paraît démontré aujourd'hui que c'est la vue et non l'odorat qui permet à ces oiseaux, planant, d'apercevoir les proies à des distances énormes.

Le goût aussi, malgré les curieuses différences que nous aurons à signaler dans la forme de la langue, nous paraît, chez les oiseaux, un sens assez rudimentaire ; car nous ne voyons dans la configuration de l'organe où il peut siéger qu'un outil destiné à procurer une nourriture de qualité particulière. Nous croyons le goût moins fin encore que l'odorat : les langues plus ou moins cornées de beaucoup d'espèces ne semblent pas bien sensibles, et cependant les perroquets, avec leur langue ainsi faite, sont peut-être ceux de tous qui font preuve du goût le plus

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

exercé. Ajoutons qu'à de rares exceptions près les oiseaux ne mâchent point leurs aliments, tout au plus les concassent-ils, soit sous le tranchant de leurs mandibules, soit sur un organe approprié à cet objet, comme le tubercule osseux qui garnit le palais dans le bec du bruant. En général, leur langue est très-peu charnue, petite, souvent sèche, parfois cornée, ainsi que nous l'avons dit, plus ou moins pointue ou obtuse, selon les espèces, les genres et les familles ; quelques-unes sont munies de singuliers appendices.

La langue du flammant (fig. 3) est bordée, en arrière,

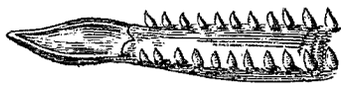


Fig. 3. — Langue du flammant, bordée de pointes aiguës.

de pointes espacées régulièrement sur ses bords ; c'est là un crible analogue à celui que présente non plus la langue, mais le bec du harle que nous verrons plus loin, crible entre les interstices duquel l'eau passe, tandis que les insectes, mollusques et petits crustacés sont retenus. Celle du pélican (fig. 4) est une sorte d'exagération de la

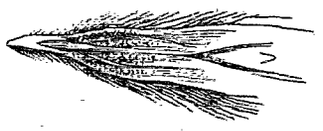


Fig. 4. — Langue du pélican, garnie de soies.

même disposition ; les pointes sont devenues des soies longues et rigides remplissant un emploi analogue. Quant à la langue des toucans (fig. 5), oiseaux à la fois frugivores



Fig. 5. — Langue en plume du toucan.

et baccivores, elle se montre sèche, décharnée, aplatie, étroite, festonnée et découpée profondément sur les bords comme une plume, garnie, sur les côtés et dans toute sa longueur, de barbes désunies et inégales. Certes, un semblable organe ne doit pas être doué d'une grande sensibilité. Il en est de même de la langue bifide ou trifide des oiseaux-mouches (fig. 6) ; c'est une vraie langue prenante,



Fig. 6. — Langue bifide de l'oiseau-mouche.

allant, comme celle des serpents, engluer ou saisir les petits insectes au fond du calice des fleurs, et en même temps y recueillant le miel, le pollen.

La langue du podarge (fig. 7), l'un des grands engou-

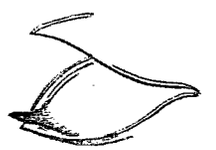


Fig. 7. — Langue minuscule et transparente du podarge australien.

levents de l'Australie et de la Papouasie, consiste en une petite lame membraneuse en forme de fer de lance, s'élargissant à la base, et tellement mince qu'une fois sèche elle est transparente et moins épaisse qu'une feuille de papier. A quoi sert un semblable organe dans l'immense bec, toujours ouvert pour la chasse, d'un engoulevent? La langue des pics (fig. 8) est encore plus remarquable ;

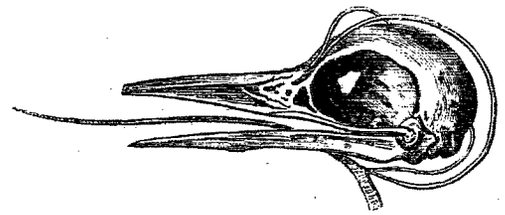


Fig. 8. — Langue du pic, s'enroulant autour du crâne.

elle devient, en quelque sorte, un organe nouveau, autant par sa destination que par son aménagement, si l'on peut ainsi parler. Ce mot, si singulier qu'il paraisse en parlant de la langue d'un oiseau, semble juste quand on se rend compte des précautions minutieuses que la nature a prises pour faire fonctionner parfaitement ce délicat instrument. La langue longue et vermiforme du pic rappelle celle des serpents ; grêle, cylindrique, elle est enduite, par des glandes spéciales, d'une salive gluante qui attache à sa surface les insectes au milieu desquels l'oiseau la glisse ; c'est un piége qu'il sort de son bec et qu'il y rentre chargé de nourriture. Pour que la langue pût s'allonger suffisamment, puis rentrer entièrement dans le bec, la nature a modifié l'os de la langue, ou os hyoïde, et creusé un petit canal autour du crâne. Les cornes hyoïdiennes du pic sont très-longues, et minces comme un fil ; elles partent de l'extrémité postérieure de l'os, remontent sur les deux côtés du cou vers la face postérieure du crâne, s'engagent dans des gouttières spéciales creusées dans sa paroi (fig. 8), et arrivent ainsi à la base du bec, où les fixe un ligament, de sorte que le pic pelotonne littéralement sa langue autour de sa tête. *La suite à une prochaine livraison.*

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite et fin. — Voy. p. 3, 45, 52, 68, 115, 148.

LES AÉROSTATS CAPTIFS.

Les aérostats pendant la guerre n'ont pas seulement été employés au transport des messagers du gouvernement ou de l'administration des postes ; on a essayé de les faire concourir directement à l'œuvre de la défense en les utilisant comme observateurs aériens, destinés à surveiller les mouvements de l'ennemi du haut des airs. On s'était rappelé après le 4 septembre l'histoire glorieuse des aérostiers militaires de la première république, et des hommes de bonne volonté s'étaient présentés, désireux de marcher sur les traces de l'aéronaute Coutelle, qui fut assez heureux pour contribuer par ses observations aériennes à la victoire de Fleurus.

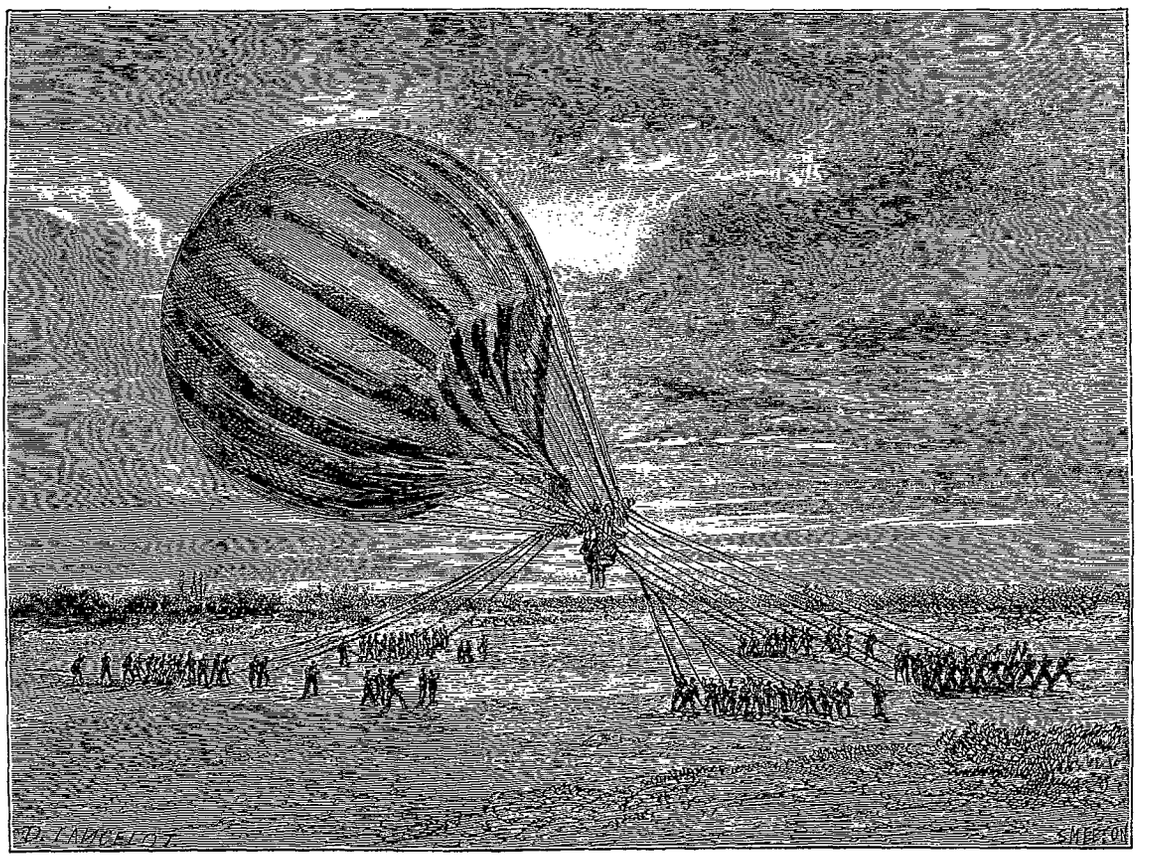
Quelques jours avant l'investissement de Paris, M. Nadar avait organisé, place Saint-Pierre, à Montmartre, le premier poste d'observation en ballon captif. Il avait gonflé l'aérostat *le Neptune*, appartenant à M. J. Duruof. Pendant un certain nombre de jours, les ascensions captives faites jusqu'à deux cents mètres de haut s'exécutèrent avec la plus grande précision. Plus tard, le même observateur exécuta des ascensions captives avec l'aérostat *le Strasbourg*, que l'on retenait dans l'espace du haut des buttes Montmartre ; ces reconnaissances aériennes rendirent quelques services à différentes reprises, mais elles

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

furent bientôt interrompues pour ne plus être reprises dans la ville assiégée.

Il n'en fut pas de même en province, où quelques aéronautes du siége firent les plus grands efforts pour organiser un véritable service d'observations aériennes à l'armée de la Loire.

Les aérostiers Bertaux et Duruof furent envoyés, en novembre 1870, à Orléans, avec l'aérostat *la Ville-de-Langres*. « C'est le mardi 16 novembre, nous dit M. Tissandier dans son ouvrage intitulé : *En ballon pendant le siége de Paris*, que fut gonflé pour la première fois le ballon *la Ville-de-Langres*. Dès le matin, le gaz de l'usine d'Orléans arrondissait les flancs de l'aérostat. A une heure précise, deux marins montent dans la nacelle, attachent au cercle quatre câbles de cinquante mètres de long que retiennent cent cinquante hommes du 39e ligne; ils se font élever à trente mètres de haut environ, et le ballon se met en marche remorqué par les braves soldats. La *Ville-de-Langres* sur son chemin rencontre des obstacles : des ponts, où les hommes sont obligés de se réunir en un seul groupe qui n'offre plus alors qu'un point d'attache unique et moins équilibré; des fils télégraphiques, le désespoir des aéronautes obligés de se faire hisser dans l'air et de jeter des câbles au-dessus des poteaux. Heureusement, le temps est calme; le voyage s'effectue dans de bonnes conditions. Après deux heures de marche, l'aérostat arrive à Saran, près de Cercottes, sur les derrières de l'armée française. Il est trois heures; l'équipe se met en mesure de faire une première ascension d'essai. On installe à terre des plateaux de bois chargés de pierres et munis de deux



Transport du *Jean-Bart* aux avant-postes de l'armée de la Loire. — Dessin de Lancelot, d'après un croquis de M. A. Tissandier.

poulies solides, autour desquelles glissent les câbles destinés à retenir l'aérostat attaché au sol. A chaque corde, une trentaine de soldats font la manœuvre. Suivant qu'ils laissent filer la corde ou qu'ils la tirent, le ballon, convenablement lesté, monte ou descend. La première ascension s'exécute dans de bonnes conditions, à deux cents mètres de haut, et de cette hauteur, qui est celle de trois tours de Notre-Dame superposées, on a sous les yeux un vaste et splendide horizon. »

Ces premières tentatives furent exécutées à titre d'essai, bien avant l'approche de l'armée prussienne. Le gouvernement de Tours résolut de compléter le service des reconnaissances aérostatiques; MM. Albert et Gaston Tissandier, après leurs deux voyages aériens exécutés à Rouen pendant la guerre, furent envoyés à l'armée de la Loire avec deux aérostats.

Pendant trois mois de suite, ces aéronautes durent suivre l'armée de la Loire, depuis Orléans jusqu'au Mans, jusqu'à Laval, faisant partout des ascensions captives, malheureusement infructueuse dans leurs résultats. Nos désastres ont été si rapides, si foudroyants, que les ballons gonflés auraient été faits prisonniers s'ils étaient restés au milieu des combats où l'armée française battait en retraite. MM. Tissandier reçurent l'ordre, le 3 décembre, de transporter leur ballon *le Jean-Bart* aux environs d'Orléans, près du château du Colombier. Notre gravure représente l'épisode du transport de l'aérostat à la chute du jour. Le ballon est tout gonflé, des grappes de mobiles sont pendus aux cordes et remorquent le globe dans la direction du poste qui lui est assigné pour exécuter le lendemain des ascensions captives. Les aéronautes sont juchés dans la nacelle, qu'ils ne peuvent quitter, malgré un froid d'une intensité vraiment extraordinaire; ils ne veulent pas abandonner leur navire, dans le cas où, les mobiles venant à lâcher les cordes, il bondirait en liberté dans l'espace. Le *Jean-Bart* arrive enfin à sa station d'observations le 4 dé-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

cembre au soir; le lendemain, MM. Tissandier vont être prêts à exécuter des ascensions captives à deux cents mètres de haut. Le canon tonne avec une violence extrême, la bataille est engagée sur toute la ligne; les aérostiers espèrent que du haut des airs ils pourront renseigner notre état-major sur les positions et les mouvements de l'ennemi. Mais le lendemain arrive, et ils assistent, hélas! au désastre de l'armée française, à sa retraite vers Orléans; ils voient défiler pendant douze heures tous nos soldats en déroute. Ils n'échappent que par miracle à la capture, et rentrent eux-mêmes dans Orléans avec le *Jean-Bart*, qu'ils ont reçu l'ordre de dégonfler au dernier moment.

De nouvelles ascensions captives sont recommencées plus tard au Mans, où la défaite de l'armée française a encore été si cruelle, et nulle part, malgré leurs efforts, les aérostiers militaires de la République de 1870 n'ont pu rendre les services qu'il était permis d'attendre de leur persévérance. Mais ils n'en ont pas moins prouvé, par la régularité de leurs manœuvres aérostatiques, par le nombre considérable d'ascensions captives faites au milieu de notre armée, que les aérostats sont susceptibles d'être utilisés comme observatoires militaires. Dans les combats de longue haleine, où les deux armées en présence résistent avec acharnement, des ballons judicieusement employés peuvent quelquefois décider de la victoire. Un ballon captif à Waterloo eût appris à Napoléon l'arrivée de Blücher, et peut-être eût-il permis de voir du haut des airs l'immobilité de Grouchy.

Ces détails sur les ascensions militaires terminent l'histoire vraiment dramatique des ballons du siége de Paris. Elle restera certainement comme une page glorieuse au milieu de nos désastres. Si les aérostats n'ont pas évité à Paris le terrible dénoûment de la capitulation, ils lui ont permis de prolonger pendant cinq mois sa résistance héroïque. Ils n'ont pas sauvé la patrie, mais nous ne devons pas oublier qu'ils ont contribué du moins à sauver son honneur.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142, 146, 158, 162.

IV. — TERRE-BÉNIE.

Le capitaine eut grand'peine à maintenir l'ordre au moment du débarquement. André Kernel enleva Angélie; celle-ci était à ce point épuisée qu'elle ne donnait plus signe d'existence. Karl Pfeunig prit Ludwig dans ses bras; bien qu'il eût moins souffert que les autres grâce à la sollicitude de tous, le pauvre enfant était bien faible aussi. Quant à Mouche-à-Miel, dont la précoce énergie avait grandi en raison des fatigues à supporter et des obstacles à vaincre, il n'eut besoin du secours de personne pour aborder; le premier il avait aperçu la terre, le dernier il sauta sur la plage.

Quand tous les naufragés eurent mis le pied sur le sol, leur premier mouvement fut de remercier Dieu. La prière dite en commun, Pradère ordonna que le canot et la chaloupe fussent mis en sûreté; puis, accompagné de l'abbé Marc, il avança de quelques pas dans l'île inconnue.

On eût dit un immense bouquet composé des essences de tous les arbres de la création et de toutes les richesses de la flore terrestre. Mille plantes étranges et charmantes se reliaient au sommet des arbres par des degrés formés d'arbrisseaux, de lianes, de touffes parasites, de guirlandes montant et descendant suivant les admirables fantaisies de l'ornemaniste divin. Des myriades d'oiseaux chantaient dans les fourrés et sur les hautes branches, cachés à la vue; d'autres en volant passaient comme des flèches, laissant à peine aux yeux le temps d'admirer la richesse des nuances de leur robe diaprée. De petits êtres, agiles comme des écureuils, couraient d'arbre en arbre, s'y balançaient un moment, et peu après, étendant leurs quatre membres, ils développaient une sorte de voile continu qui leur permettait de s'abandonner dans le vide et de glisser doucement jusqu'à terre, protégés par leur parachute naturel. C'était partout un fourmillement de vie, une exubérance de végétation, qui charmaient et éblouissaient le regard.

Marc de Rieux, après qu'il se fut amplement laissé pénétrer par le charme de cette découverte si inattendue et si opportune, s'empressa de chercher ce qu'il pourrait trouver afin de soulager ses compagnons de naufrage. Des pierres lancées avec adresse lui procurèrent une abondante récolte de fruits. Il les emporta pour les distribuer. Leur pulpe laiteuse apaisa la soif, et leur amande charnue soulagea la faim. Le capitaine revint chargé de quelques régimes de bananes et de grappes composées de baies succulentes; enfin, une heure après le débarquement, grâce aux coquillages ramassés sur la plage par Mouche-à-Miel, les naufragés réconfortés parvinrent à oublier un peu les tortures qu'ils avaient endurées depuis la perte de la *Cybèle*.

Après le repas, rien n'était plus nécessaire aux naufragés que le sommeil. Gretchen et Angélie allèrent à quelques pas de là, avec Ludwig, se reposer sous l'abri d'un arbre dont les branches retombant en draperies flottantes les ensevelirent sous leur dais odorant.

Encouragé par le capitaine, Mouche-à-Miel suivit l'abbé Marc, qui partait pour se mettre en quête d'une source. Le vaillant missionnaire ne pouvait consentir à songer à lui avant que tous ceux sur qui pouvait s'étendre en ce moment sa charité fraternelle fussent soulagés dans leurs souffrances. Le prêtre et le mousse n'eurent pas longtemps à errer sans découvrir ce qu'ils cherchaient. En s'avançant sous la voûte de feuillage qui se prolongeait dans toute l'étendue d'un bois voisin, ils remarquèrent des plantes d'un vert luisant, à feuilles grasses et lancéolées; ils suivirent la voie qu'elles jalonnaient, et bientôt ils poussèrent un cri de joie, en apercevant à travers les interstices d'un rideau de roseaux gigantesques, un ruisseau d'une admirable pureté.

Si faible que fût la distance de ce ruisseau à la plage, comme leurs amis ne pouvaient encore s'y traîner, ils cherchèrent le moyen de les faire participer sur-le-champ au bienfait de leur découverte. Non loin de la source, ils aperçurent des feuilles de dimension énorme et roulées naturellement en cornet; ils en cueillirent quelques-unes, qu'ils eurent soin d'assujettir dans leur forme native en entourant chacune d'elles d'un bout de liane solidement noué. Ayant rempli d'eau ces feuilles qui leur servaient d'amphores, l'abbé Marc et Mouche-à-Miel parvinrent, à force de précautions, à apporter des coupes pleines d'une eau limpide à leurs compagnons déjà un peu moins épuisés.

Ce soulagement inespéré et quelques heures d'un sommeil bienfaisant achevèrent de réparer leurs forces. Quand ils se levèrent la journée s'avançait, et de nouveau la faim, d'abord apaisée mais non suffisamment satisfaite, commençait à se faire plus impérieusement sentir; il fallait songer à un repas moins frugal que le premier. Karl Pfeunig et Fritz Schaffausen se mirent en chasse; mais fusils, poudre et balles leur manquaient. Chacun d'eux, avec les fibres résistantes d'une liane, se fit un *lazo*, et, ainsi armés, ils tentèrent l'aventure; elle leur fut favorable, car on les vit revenir du bois rapportant une

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

douzaine d'oiseaux bizarres de la grosseur d'une poule. Anacharsis Bridois, dans ses notes, décrit ainsi cette espèce qu'il suppose alors inconnue : bec et jambes rouges, robe gris cendré, tête couronnnée d'une huppe blanchâtre ; les ailes déployées forment un double éventail à roues concentriques, successivement blanches, grises ou fauves (1).

Mouche-à-Miel, en frappant de son couteau sur un silex, obtint des étincelles qui, bien dirigées, tombèrent sur un amas de feuilles sèches et de brindilles de bois préparé par l'organisateur Thomas Candeil ; le savant Anacharsis Bridois, couché à plat ventre devant le foyer improvisé, mesura son souffle, de sorte qu'en un instant le feu gagna des feuilles aux brindilles, qui, en petillant, communiquèrent la flamme aux branches de bois résineux qu'André Kernel était allé ramasser en forêt. L'industriel Aubersac façonna et tourna la broche où le gibier, soigneusement plumé par le reste de la compagnie, fut rôti à point. Au moment où se terminait ce plantureux souper la nuit vint tout à coup, et pour la seconde fois les naufragés s'endormirent.

Le soleil était presque au zénith quand ils se réveillèrent. Les souffrances passées ne s'oubliaient pas encore, mais elles n'étaient déjà plus qu'à l'état de souvenir. Si grandes avaient été les angoisses, si beau était ce pays et si beau son climat, que l'on ne songea pas à un rapatriement possible, mais bien à organiser dans l'île inconnue un mode d'établissement qui permît d'y vivre sans trop de peines journalières et sans trop de souci du lendemain.

— Oui, organisons-nous, dit Thomas Candeil ; on ne fait rien de bon sans ordre et sans régularité.

— Aimons-nous, reprit l'abbé Marc ; la charité donne seule le courage de supporter les épreuves et la force d'en sortir triomphants.

Ces deux paroles étaient bonnes, on se promit de les mettre en pratique.

Pradère, comme capitaine, garda le commandement de la petite population, où chacun, aidé par son frère, devait toujours être prêt à lui venir en aide. Il ne devait y avoir ni paresseux, ni orgueilleux dans la colonie. La force musculaire des deux Alsaciens, presque inutile à bord, devenait d'un grand secours maintenant qu'il s'agissait de s'installer sur cette plage pour un temps plus ou moins long. Il fut convenu qu'ils s'occuperaient de la maison commune, et que l'abatage des arbres commencerait aussitôt. Un peu au delà de la lisière du bois, un grand espace planté d'une façon régulière sembla propice à l'exécution du projet de Pradère, d'abord discuté par Candeil, puis amendé par Aubersac. Ceux-ci finirent par l'adopter, ainsi que tous les autres colons, tel que le capitaine l'avait conçu et proposé. André Kernel dessina un plan fort simple, et, par cela même, répondant d'autant mieux à toutes les nécessités d'aménagement. Une hache unique sauvée du naufrage servit à coucher à terre des géants végétaux : les *niaoulis* au tronc blanc, dont l'écorce est combustible comme l'amadou ; les *kaoris* ou pins colonnaires, dont le bois de construction sert à élever les habitations et à façonner les pirogues.

Avec le seul secours de cette hache le travail eût avancé trop lentement, si quelques outils ramassés à bord au moment du naufrage par la Riolle et les deux enfants de l'Alsace, ne se fussent ajoutés au précieux instrument manié tour à tour par Pfeunig et Schaffausen. Le toit se composa de branches et de larges feuilles. Pour tous meubles, on se borna à fabriquer une table et quelques escabeaux. *La suite à la prochaine livraison.*

(1) Le kagou ou *Rhinochetos jubatus* des ornithologistes. — Voy. *le Tour du monde*, t. XVI (1867, 2e semestre), p. 182.

DOIT-ON AVOIR

LES DÉFAUTS DE SES QUALITÉS ?

Qui n'a maintes fois entendu dire autour de lui, pour excuser les actes blâmables d'un grand homme d'État vicieux ou d'une charmante dame trop coquette : « Que voulez-vous ? *on a les défauts de ses qualités !*

Cette maxime commode, mais dangereuse, renferme une idée vraie et une conséquence fausse.

L'idée vraie est qu'en effet une personne douée d'une qualité très-prononcée, comme, par exemple, le sentiment de son honneur et de sa dignité, sera plus encline qu'une autre à pécher par orgueil, par fierté, morgue, dédain et susceptibilité ; les relations de la vie seront difficiles avec elle. De même l'homme éminemment bienveillant se laissera aisément aller à des actes de faiblesse. La fermeté se hausse souvent au niveau de la dureté, et l'affabilité s'engage dans des liaisons compromettantes. Que voulez-vous ? *on a les défauts de ses qualités !*

Le défaut n'en est pas moins un défaut, et si la qualité que vous avez explique la faute qu'il vous est arrivé de commettre, ce n'est point une excuse ; ce serait plutôt le contraire, à notre avis ; ce serait une aggravation, puisque, très-éclairé vous-même par la qualité que vous vous connaissez et qui vous honore, vous devez vous tenir plus en garde contre l'écueil que vous savez être si proche de votre vertu. Vous êtes donc plus coupable qu'un autre d'échouer sur un danger qui doit toujours être présent à votre esprit.

Ce qui est admissible, c'est que dans le jugement qui sera rendu sur votre compte en cette vie et en votre vie future, les bonnes actions dues à vos bonnes qualités pourront faire quelque compensation aux mauvaises provoquées par les défauts auxquels ces mêmes qualités vous ont exposé.

A quoi serviraient votre raison et votre liberté, si elles ne devaient vous parer d'un piége si apparent ? Changez donc désormais la formule, et dites : On doit surtout se défier des défauts de ses qualités.

ÉTUDES MICROSCOPIQUES.

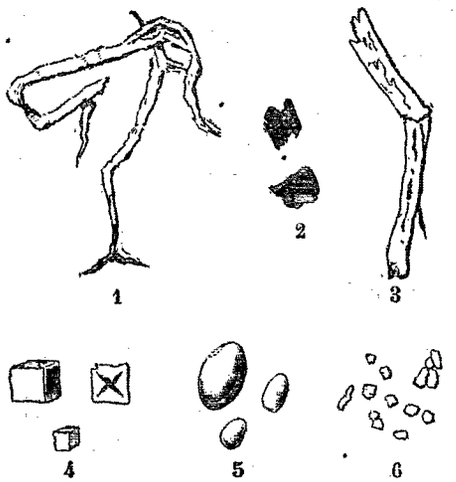
LES POUSSIÈRES ATMOSPHÉRIQUES.

L'air le plus limpide et le plus pur est cependant toujours plus ou moins chargé, à la surface de la terre, de poussières, de corpuscules d'une extrême ténuité, qui peuvent échapper à notre vue, mais que révèle le microscope. Nos yeux même nous suffisent pour apercevoir ces poussières quand un rayon de lumière intense traverse l'atmosphère. Nous avons tous remarqué, par exemple, les agitations bizarres de ces débris d'une délicatesse inouïe au milieu du jet de lumière solaire qui filtre à travers les vitres d'une fenêtre. Si l'on fait jaillir l'arc voltaïque dans une chambre obscure, on voit très-nettement encore mille petits corpuscules qui voltigent au milieu de l'air et que la lumière électrique rend visibles. Dans l'appartement le mieux tenu, on sait qu'en dépit de toutes les précautions, une couche de poussière, léger sédiment de l'air, ne tarde pas à se déposer sur les meubles. Le vent, qui sillonne la surface de la terre et des mers, soulève quelquefois à de grandes hauteurs des débris de toutes sortes ; il les transporte au loin, il les chasse même très-haut dans l'atmosphère. C'est ainsi qu'en examinant au microscope de la poussière recueillie à de grandes hauteurs sur les montagnes de la Suisse, on y a retrouvé des grains d'amidon provenant certainement de la farine que quelque boulanger avait remuée sans doute à une grande distance.

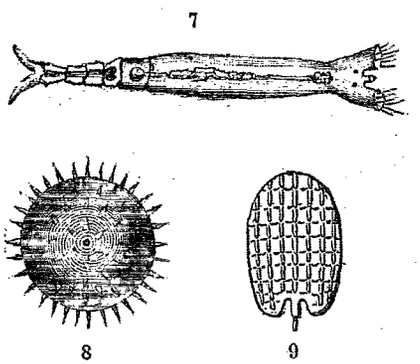
Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

On a récemment observé, dans les tours de Notre-Dame, au milieu d'une tourelle où personne n'avait pénétré depuis dix ans, une couche de poussière que le vent avait accumulée là en la chassant à travers les ouvertures d'une étroite fenêtre. Il a suffi de faire tomber quelques parcelles de cette poussière dans une petite quantité d'eau distillée, de prélever, à l'aide d'une baguette de verre, une goutte de la bouillie ainsi formée, de placer cette gouttelette sur une lamelle de verre et de l'examiner au microscope, pour y retrouver nettement des débris divers de l'industrie parisienne.

La figure ci-dessous représente quelques grains de cette poussière amplifiés par le microscope. Le n° 1 est un filament d'étoffe; le n° 2, noir, massif, opaque, un fragment



de charbon; le n° 3, un petit morceau de bois. Les deux petits cristaux n° 4 méritent de fixer l'attention; leur forme si nette, si caractéristique, permet d'affirmer leur nature; le cristal cubique est du sel marin, le cristal octaédrique de l'alun. La présence du sel marin, ou chlorure de sodium, est du reste constatée dans toutes les poussières de l'air, quelle que soit leur provenance. Ce sel provient, à n'en pas douter, de l'eau salée de la mer. Les vagues écumantes déferlent sur le rivage; elles font jaillir une véritable poussière d'eau salée que les vents entraînent; chaque gouttelette d'eau de mer s'évapore dans l'atmosphère, mais elle y laisse flotter une parcelle infiniment petite de sel que les courants aériens transportent jusqu'au milieu des continents. La figure 5 représente quelques grains d'amidon, caractérisés par leur forme arrondie toute particulière, et provenant de la farine du blé. Au n° 6, enfin, on voit quelques petits grains difficiles à définir, semi-transparents, et qui sont probablement formés de débris de silex.



On trouve encore dans les poussières de l'air de nombreux échantillons provenant du règne végétal et même du règne animal. Le n° 8 représente très-fidèlement une petite sphère hérissée de pointes : c'est un grain de pollen de fleurs, dont on trouve de nombreuses variétés dans les poussières atmosphériques à l'époque du printemps. Au-dessus de cet objet est un infusoire microscopique, le rotifère, être vraiment singulier qui se développe au sein de l'eau mise au contact de matières organiques. Cet animalcule se forme sur les toits, dans l'eau qui séjourne au milieu des gouttières; quand l'eau est évaporée, le rotifère se dessèche, le vent l'entraîne; quoique immobile, inerte, il est seulement engourdi, le contact d'une goutte d'eau suffit pour le ressusciter. On le voit alors s'agiter avec une rapidité extraordinaire, et les cils vibratoires placés à la partie supérieure de son corps bizarre oscillent sans cesse. Le n° 9 est la représentation de l'aile d'un insecte microscopique.

Ces poussières si fines, d'origines si diverses, sont constamment suspendues dans l'air; nous les aspirons, et nous absorbons ainsi, sans nous en douter, des légions animales ou végétales. Les animalcules microscopiques que l'air entraîne dans sa marche sont quelquefois si petits qu'il en faudrait entasser plus d'un milliard pour en recueillir le poids d'un gramme. Le transport de ces infusoires, de ces grains de pollen, de ces débris minéraux, n'est pas le seul qui s'accomplisse au sein de l'air. Les vents soulèvent aussi des germes, des graines multiples; et certaines espèces végétales se sont développées au milieu d'îles perdues au milieu des océans par le développement de graines infiniment petites que les courants aériens ont amenées des continents lointains.

L'air renferme aussi un grand nombre de germes, qui sont probablement la cause des productions végétales ou animales qui paraissent souvent se développer spontanément, et qui ont donné lieu, dans le monde scientifique, à ces discussions si vives sur les générations spontanées. Ces germes de l'air sont si délicats, si ténus, qu'il est souvent difficile de les séparer de l'air. Si on laisse séjourner dans de l'eau quelques débris d'une matière organique quelconque, quelques morceaux de paille, par exemple, si l'on examine cette eau au microscope quelques jours après, on y voit nager une infinité de petits êtres microscopiques. Cette production d'animalcules n'a pas lieu quand l'air que l'on met en contact avec le liquide a été filtré à travers un tube rempli de coton ou d'une matière solide qui arrête les poussières atmosphériques. Les corpuscules contenus dans l'air ont apporté, dans le premier cas, les germes propres à la naissance des êtres microscopiques qui se sont formés. Certains naturalistes prétendent que, dans d'autres cas, la vie des corpuscules organiques peut se développer spontanément, sans germe primitif.

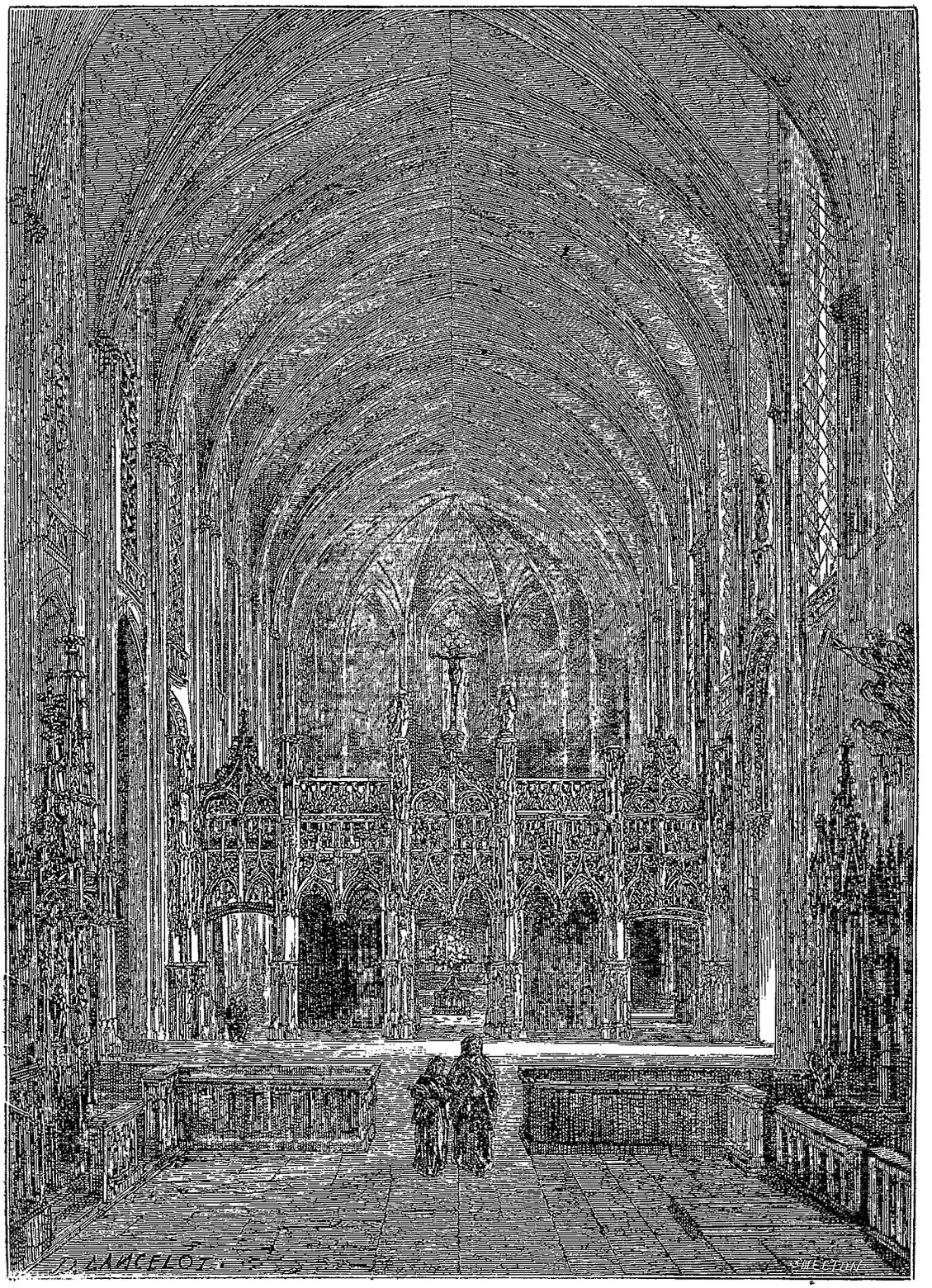
Quoi qu'il en soit, l'étude des germes contenus dans l'air est encore très-incomplète; elle est même à peine ébauchée. Elle conduira assurément à des résultats du plus haut intérêt, et il est permis de croire qu'elle donnera la cause de certaines maladies épidémiques dont la propagation pourrait bien être due à certains corpuscules spéciaux en suspension dans l'atmosphère. « L'imagination, dit le savant M. Boussingault, se figure aisément, mais non sans un certain dégoût, tout ce que renferment ces poussières que nous respirons sans cesse, et que l'on a parfaitement caractérisées en les appelant « les immondices de l'atmosphère. » Elles établissent en quelque sorte le contact entre les individus les plus éloignés les uns des autres, et bien que leur proportion, leur nature et, par conséquent, leurs effets, soient des plus variés, ce n'est pas s'avancer trop que de leur attribuer une partie de l'insalubrité qui se manifeste habituellement dans les grandes agglomérations d'hommes. »

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA CATHÉDRALE SAINTE-CÉCILE D'ALBY

(TARN).

1282 — 1512.



Intérieur de la cathédrale d'Alby. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de H. Prompt.

La cathédrale d'Alby se recommande tout d'abord par sa haute et forte tour, par la nudité sévère de sa longue nef sans transsepts, sans autres saillies que des contre-forts arrondis en tourelles. Un très-riche porche flamboyant, accolé au flanc droit de cette église sans portail, dément seul l'austérité de cette enveloppe de briques; on dirait d'une légère broderie grise jetée sur une serge brune. Le contraste est si tranché qu'il ne fait point disparate; et

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

il a l'avantage de préparer l'œil aux surprises de l'intérieur. Jamais, sans le porche, on ne soupçonnerait le joyau immense et délicat que renferme cette carapace mamelonnée, les ciselures du charmant jubé, les ornements de tout genre prodigués autour du chœur, et, ce qui est unique en France dans les églises de cet âge, les fresques anciennes qui ornent les chapelles latérales ouvertes entre les contre-forts, et le vaste système de peintures qui s'épanouit en taches éclatantes sur l'azur des voûtes.

Si, comme conception architectonique, la cathédrale d'Alby ne peut entrer en comparaison avec celles de Chartres, d'Amiens, de Paris, de Reims, de Bourges, de Coutances ou de Laon, et beaucoup d'autres, sa grande originalité, la richesse de son chœur, ses fresques surtout, en font un édifice très-digne d'être visité et étudié à fond. Fondée en 1282 par l'évêque cardinal B. de Castanet, qui en posa la première pierre et la continua pendant vingt-six ans, à l'aide des libéralités des comtes de Toulouse et d'Albigeois, des vicomtes de Narbonne et de Béziers, et surtout d'une contribution du vingtième imposée à tous les bénéficiers du diocèse, elle ne put être consacrée que le 23 avril 1480, et terminée qu'en 1512; elle avait remplacé une vieille église Sainte-Croix, devenue insuffisante, et porta d'abord les noms de Sainte-Croix et Sainte-Cécile. Le dernier a prévalu; et la fête de la patronne attirait tous les ans à Alby les maîtres de chapelle des cathédrales voisines.

Il y a peu à dire sur la masse extérieure en briques, si ce n'est que les contre-forts elliptiques étaient probablement destinés à servir de base à des pyramidions qui eussent allégé cette pesante bâtisse. L'architecte chargé de la restauration, M. César Daly, avait d'abord pensé à surmonter les murs de créneaux et de mâchecoulis; et, de fait, l'édifice fait assez penser à une forteresse; mais les raisons qui eussent justifié cet appareil défensif, pendant la guerre des Albigeois, n'existaient plus en 1282 et surtout durant les deux siècles suivants. On renonça donc au couronnement guerrier, et l'idée des clochetons prévalut. Peut-être faut-il regretter que l'exhaussement des murs par un attique et une balustrade à trèfles, et la hauteur exagérée des tourelles et des flèches, aient écrasé et alourdi d'autant le clocher, qui a pourtant soixante-quinze mètres de haut et domine de cent trente mètres le niveau des eaux du Tarn. Ce bloc carré, terminé par deux étages octogones, flanqué de contre-forts circulaires, dont deux, véritable tours, amènent jusque sur la plate-forme supérieure des escaliers de trois cent soixante-six marches, est le massif de briques le plus élevé que l'on connaisse en Europe. Il a d'autres mérites, de puissants reliefs et des divisions nettement marquées. Les symbolistes remarquent qu'il n'est pas dans l'axe de l'édifice, et, constatant une autre déviation dans la direction du chœur, ils rapportent ces irrégularités à l'attitude de Jésus sur la croix. La tour figurerait la tête. Mais l'explication est ici peu admissible; d'ordinaire c'est le chevet, l'abside, qui représente la tête; de plus, les transsepts, c'est-à-dire les bras de la croix, manquent à Sainte-Cécile.

Habituellement, la façade occidentale est, dans les basiliques et dans les églises, la partie la plus ornée et celle qui fait le plus d'effet. A Alby, rien de pareil. La tour tient lieu de façade. « Les chroniques du pays, dit M. H. Crozes, font connaître le motif de cette disposition. Le point où le clocher est construit formait autrefois la limite de deux communes, celle de la ville et celle du Castelviel. Placée à l'extrémité du monument, la porte se serait ouverte hors du territoire sur lequel l'église elle-même a été bâtie. » L'entrée principale s'ouvre sur le flanc sud; elle est précédée d'un très-riche propylée en pierre, construit en 1380, sous l'épiscopat de Dominique de Florence. De là, un grand escalier, jadis de cinquante marches et « doux comme le repos », conduit à une plate-forme de douze mètres carrés, couverte d'un magnifique porche des quinzième et seizième siècles, qui donne accès à un grand portail également en pierre de Plaisance (Aveyron), ciselé et sculpté avec beaucoup d'art. L'ensemble de ce porche ou baldaquin, commencé par l'évêque Louis Ier d'Amboise, avait été fort endommagé par le temps et la fureur des hommes; mais une habile restauration lui a rendu presque tous ses ornements; des moulages exacts et la découverte de deux jolies clefs pendantes, qui décoraient une porte de jardin, ont permis de reconstituer l'ingénieuse disposition de la voûte.

Pour bien juger de l'intérieur, et l'embrasser d'un coup d'œil, autant que le permet le jubé, il faut s'adosser au massif du clocher, en avant de la chapelle Saint-Clair, percée au dix-septième siècle dans le mur occidental. On se trouve en face d'une vaste salle oblongue, sans nefs latérales, percée de vingt-neuf chapelles peu profondes, où s'ouvrent de hautes fenêtres, et que surmontent des tribunes largement éclairées. La longueur est coupée en deux parties presque égales par un jubé en dentelles de pierre, percé de cinq ouvertures, où l'art flamboyant de la fin du quinzième siècle a épuisé sa luxueuse fantaisie. Les cinq baies, terminées par de doubles accolades, supportent un lacis varié de guirlandes et de flammes, et de balustres qui dérobent presque aux yeux trois divisions horizontales. « On passerait des heures entières, dit M. Prosper Mérimée, à considérer ces détails gracieux et toujours nouveaux, à se demander avec un étonnement croissant comment on a pu faire, avec une pierre dure et cassante, ce que, de nos jours, on oserait à peine tenter avec du fer et du bronze. Je n'aime pas les jubés, ils rapetissent les églises, ils me font l'effet d'un grand meuble dans une petite chambre; pourtant celui de Sainte-Cécile est si élégant, si parfait de travail, que, tout entier à l'admiration, on repousse la critique, et que l'on a honte d'être raisonnable en présence de cette magnifique folie. »

Malgré la prévention quelquefois légitime de M. Mérimée contre les jubés, il faut avouer que dans ce vaisseau sans nefs, cette riche clôture était nécessaire pour motiver et préparer l'enceinte relativement mignonne d'un chœur très-long (trente-six mètres), et qui n'a ici aucune raison d'être architectonique; le chœur de Sainte-Cécile n'est, en effet, qu'un enclos factice, qui ne tient pas à la distribution première et qui n'est déterminé ni par des transsepts, ni par des arcs majeurs, ni par des lignes de colonnes et de piliers. Derrière son jubé, il se développe à l'aise, circonscrit par un pourtour très-orné qui laisse encore un suffisant espace au développement de pseudo-collatéraux. La clôture du chœur est couronnée de clochetons, de pyramides, d'obélisques, au-dessous desquels soixante-douze niches abritent autant de statuettes d'anges. A droite et à gauche, Constantin et Charlemagne surmontent deux portes; les douze apôtres et la Vierge sont rangés autour du sanctuaire. Par dehors, des pieds droits supportent encore d'autres statues, personnages trapus qui représentent la série des prophètes grands et petits.

« La longueur de l'église dans œuvre, sans y comprendre la profondeur des chapelles placées aux deux extrémités, est de 97m.05; et, en y ajoutant cette profondeur, de 107m.25. Sa largeur, aussi dans œuvre, sans y comprendre les chapelles latérales, est de 19m.50, et, en tenant compte de la profondeur des chapelles, de 28m.28; l'épaisseur des murs, avec les chapelles des deux côtés, prend 10 mètres en moyenne. La hauteur de la voûte est

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

de 30 mètres au-dessus du pavé. La longueur totale du chœur est de 36m.72; sa largeur, en y comprenant les stalles, est de 10 mètres environ. »

Les styles rayonnant et flamboyant de la nef et du chœur se juxtaposent harmonieusement, grâce à l'unité merveilleuse de ce grand vaisseau, où toutes les formes et toutes les nuances se fondent dans le reflet azuré qui tombe des voûtes.

On aimerait savoir quel artiste a conçu le plan, quels maîtres ont exécuté les détails de ce jubé, de ce chœur charmant; mais les évêques s'en sont réservé tout l'honneur. Il paraît certain que le jubé et le chœur furent construits « par une de ces compagnies d'ouvriers maçons », origine de ce qu'on appelle aujourd'hui les *compagnons du devoir*, qui, reliées en corporations diverses sous l'autorité honoraire de l'architecte de la cathédrale de Strasbourg, se répandaient en Europe, « parcouraient la France, la truelle d'une main, le ciseau de l'autre, s'arrêtant partout où les évêques réclamaient le secours de leur talent. »

Quand nous aurons noté un certain nombre de pierres tombales, d'armoiries d'évêques, la profusion de fleurs de lis sculptées sur le pourtour du chœur, le porc-épic de Louis XII (*cominus et eminus*) représenté dans toutes les frises supérieures des tribunes, enfin le bel orgue de Christophe Moucherel (1736), *seize-pieds* complet, avec façade de deux cent soixante tuyaux, nous pourrons nous abandonner librement au plaisir d'étudier au moins quelques fragments de cette robe peinte dont les riches décorations, adoucies par le temps, revêtent, peu s'en faut, l'église tout entière. *La suite à une autre livraison.*

MAISON HUMIDE.

Laissez le soleil entrer et l'air se renouveler. Un proverbe dit : « Une maison humide vaut son pesant d'arsenic. »

TÊTIÈRES

AYANT APPARTENU A COLOMB, A PHILIPPE III ET AU DUC D'ALBE.

Bien des gens sont embarrassés pour distinguer une têtière dans une vaste panoplie; nous allons déterminer d'abord d'une façon précise le sens qu'on doit attribuer à cette portion de l'armure complète d'un cavalier du quinzième ou du seizième siècle.

La têtière, que les Espagnols appelaient *testera*, était en quelque sorte la partie principale de l'armure du cheval qui allait entrer en bataille. Selon sa dimension, elle devait couvrir plus ou moins la tête de l'animal; par la portion supérieure elle s'unissait à la *capizana* et descendait jusqu'aux naseaux. On lui adaptait ordinairement des oreillères, ou pièces saillantes destinées à garantir les oreilles du coursier. Très-souvent la têtière était garnie d'une petite grille placée au-dessus des yeux, et, quand cela était ainsi, la pièce s'appelait une têtière à visière. Les Français avaient le chanfrein à visière. Quand une des oreillères manquait, c'était la têtière à oreillère tronquée. On appelait têtière unicorne cette pièce de l'armure du cheval qui présentait au front une pointe de fer aiguë; notre gravure offre un exemple de ce genre d'ornement ou plutôt de défense.

En Espagne, on appelait un *testuz* une têtière qui ne garantissait que le mufle de l'animal, ou qui était tellement courte qu'elle défendait seulement le front.

Les plus habiles *plateros*, ciseleurs armuriers de la Péninsule, n'ont pas dédaigné d'appliquer leur talent à cette partie de l'armure du cheval, et d'y multiplier les ornements les plus variés comme les emblèmes les plus élégants. Sahagun et ses trois fils, Antonio Ruiz, l'armurier du roi, le *Tigerero*, etc., etc., devaient se plaire à orner une semblable têtière de haut style (1).

Parmi les têtières somptueuses que représente notre gravure, l'artiste a reproduit celle du cheval que montait Christophe Colomb. Mais avant d'adopter cette désignation quelque peu fastueuse, on se demande, hélas! en quelles circonstances le grand homme fit usage d'une pièce de telle magnificence, lui si simple en ses manières, lui qui porta l'austérité jusqu'à se revêtir de l'habit des moines de Saint-François, lui enfin qui, sur la fin de sa vie si cruellement agitée, alors que, poursuivant ses justes réclamations auprès du gouvernement espagnol, il obtenait par grâce spéciale le privilége de monter une mule sellée et bridée (2), qui le plus souvent le conduisait à une méchante *venta* pour y passer la nuit. Peut-être fut-ce à Barcelone, alors que, déclaré amiral, il apportait la grande nouvelle, entouré des Indiens d'Haïti, qui, apportant eux-mêmes des fleurs et des fruits aux deux rois et conduisant devant eux des animaux rapportés de leurs îles, venaient déjà en tributaires annoncer au vainqueur leur soumission et proclamer pour ainsi dire l'anéantissement d'une race entière. Mais, admettons la tradition; nous allons nommer chacune des pièces offertes par notre gravure, en suivant l'ordre qu'elles gardent entre elles.

La têtière à pointe (n° 1) qui offre un travail si délicat et d'un goût pour ainsi dire irréprochable, est celle que porta le cheval du fils indolent de Philippe II. En quels périls apparut-elle jamais? On ne se rappelle en la contemplant que l'édit fatal de 1612, qui chassa les Mores de l'Espagne et détruisit pour plusieurs siècles l'agriculture et l'industrie dans ce pays.

La têtière et l'armure du cou du cheval du duc d'Albe (n° 2) a une toute autre signification. L'inflexible soldat auquel appartenaient ces pièces magnifiques ne passa certainement jamais pour un amateur passionné des beaux-arts; mais en examinant cette têtière, on est tenté de croire qu'il n'était pas aussi indifférent qu'on a pu le croire aux arts si vantés de son temps. Il se peut que nos pères, en l'année 1557, aient admiré à la cour de Henri II, où le duc représentait son souverain, cette portion d'armure équestre qu'ordonna peut-être dans son ensemble Alonzo de Ribera, et qu'aurait fait exécuter cet Alonzo Muerguilo de Séville dont les armes étaient renommées.

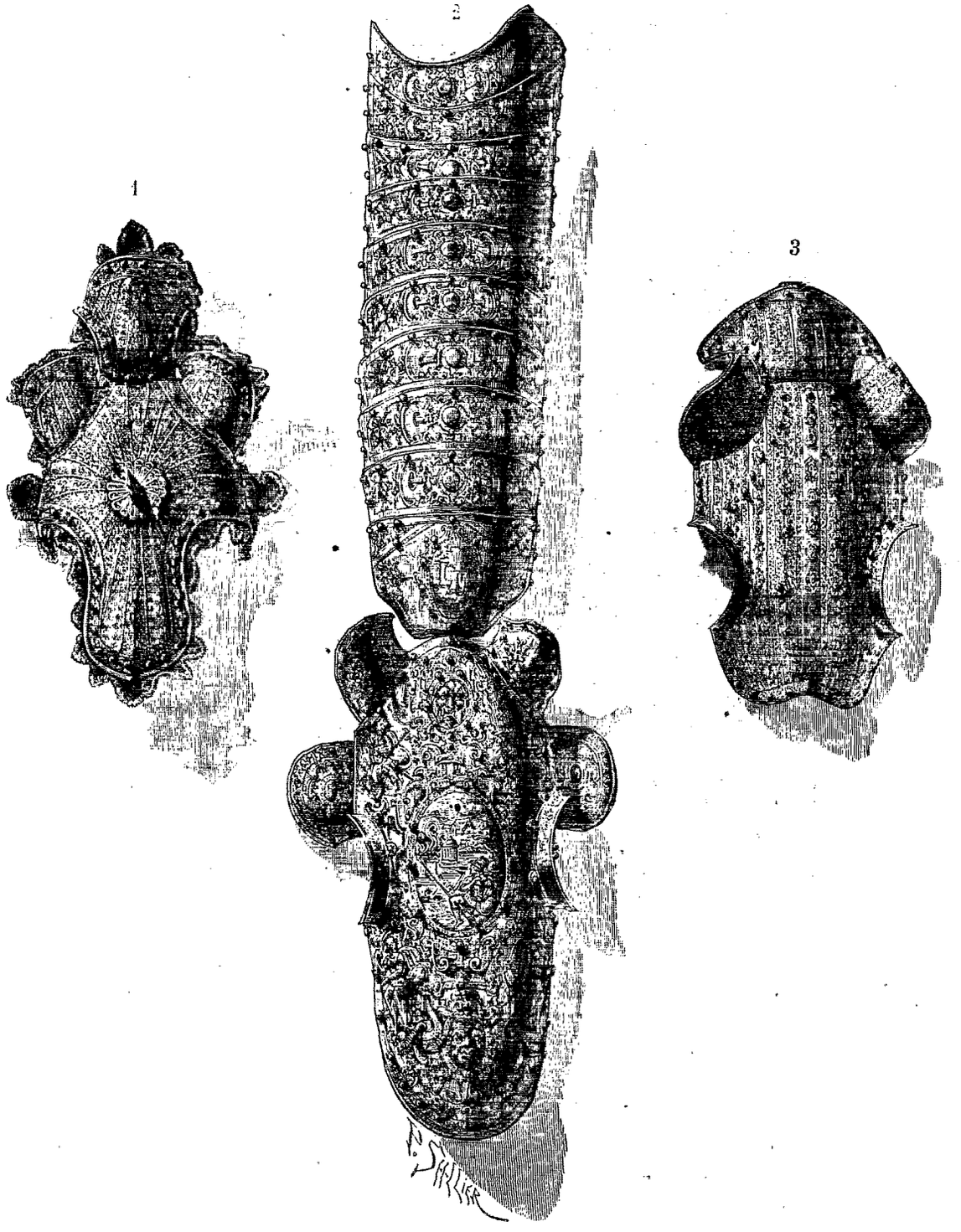
Nous n'ajouterons rien ici à ce que nous avons dit au sujet de la têtière que dut porter le cheval de Colomb (n° 3), si ce n'est qu'une armure pareille eût infiniment mieux convenu au belliqueux Barthélemy Colomb qu'à son frère l'immortel navigateur. Si nous passons subitement à l'art ornemental du numéro 4, ce sera pour faire remarquer l'entente parfaite qui a présidé à ce genre d'armure; rien à coup sûr n'est mieux construit pour la défense de l'animal que cette têtière garnie de pointes acérées, et que

(1) Voy. *Catalogo de la real armeria*, mandado formar por S. M., siendo director el Exmo señor D. José Maria Marchesi.

(2) Voici quels étaient les termes de cette curieuse autorisation : « Moi, le Roi, étant informé que vous, l'amiral D. Cristobal Colon, vous êtes indisposé de votre personne, à cause de certaines infirmités que vous avez prises et qui vous tiennent, lesquelles sont la cause que vous ne pouvez aller à cheval sans beaucoup danger de votre santé. Pour cause de cela, prenant en considération ce qui vient d'être dit et votre vieillesse, nous vous donnons, par la présente, licence d'aller en mule sellée et bridée, en quelque partie que ce soit de ces royaumes ou seigneuries, où vous voudrez, et qu'à cela on n'apporte ni ne consente aucun empêchement, sous peine pour celui qui y contreviendrait d'une amende de 10 000 maravédis. Fait en la cité de Toro, le 23 février 1505. » (Voy. Navarrete, *Coleccion de viajes*, t. II, p. 304.)

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

la main la plus vigoureuse ne peut arrêter pendant le combat. Les Mores se montraient singulièrement ingénieux dans la construction des armes; mais, pour être exacts, nous devons dire que cette têtière qu'on leur attribue ne dut pas sortir de leurs ateliers au temps de leur puissance en Espagne; elle n'est pas antérieure au quin-



ARMERIA REAL de Madrid.

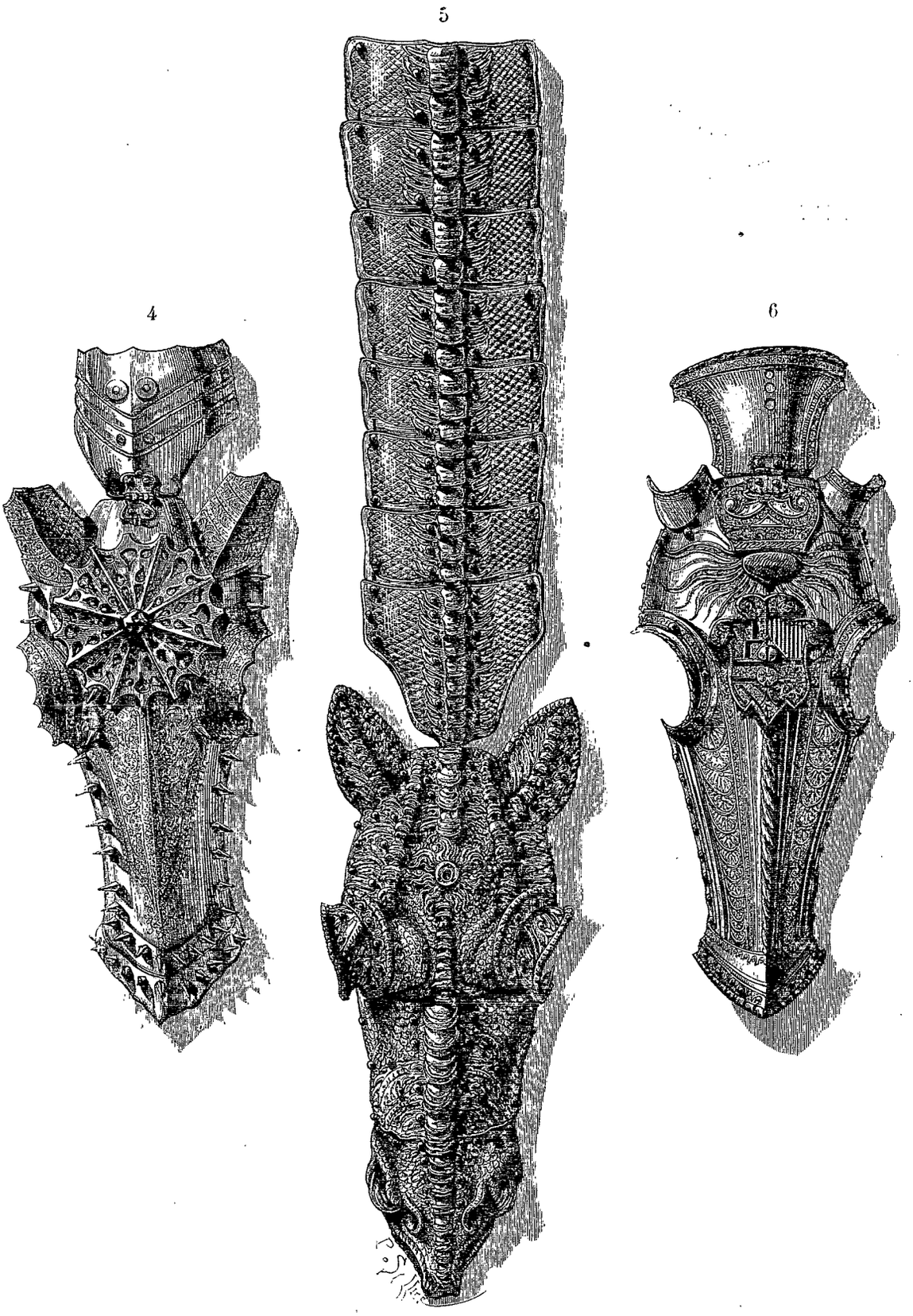
1. Têtière du cheval de Philippe III. — 2. Têtière et armure de cou d'un cheval du duc d'Albe. — 3. Têtière du cheval de Christophe Colomb.

zième siècle. Si l'on examine attentivement les bas-reliefs qui ornent le chœur de la cathédrale de Grenade, on en demeurera convaincu. Pas un seul des chevaux qui figurent en si grand nombre dans les scènes guerrières où sont mêlés Mores et chrétiens, ne porte la têtière en fer. Des armures complètes garantissent seules les combattants, et nul coursier, si richement caparaçonné, n'est pourvu de ce puissant moyen de défense (1).

Le numéro 5 marque l'apogée dans l'art de travailler le

(1) Voy. D. Manuel de Assas, *Album artistico de Toledo*, coleccion de vistas, detalles de los principales monumentos toledanos. Madrid, litografia de D. Bachiller, 1847, in-fol.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007



ARMERIA REAL de Madrid.

4. Têtière de cheval moresque. — 5. Têtière et armure de cou de cheval, en forme de dragon (seizième siècle). — 6. Têtière de cheval aux armes impériales, en couleur.

fer où étaient parvenus les ouvriers qui résidaient à Tolède. Qu'a voulu faire en réalité l'armurier? Garantir le cheval des coups de lance ou de cimeterre autant que cela était possible, et donner à son armure de tête un caractère effrayant. Pour en venir à ses fins, il a adopté la forme convenue d'un animal fantastique du moyen age, et il a choisi celle d'un dragon, en ayant soin d'indiquer la place où figure étincelante la fameuse escarboucle qui devait distinguer, dans la croyance populaire, le gigantesque animal au corps de serpent. Cette têtière est la seule où l'on ait

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

pourvu à la défense des yeux de l'animal d'une façon aussi pittoresque et aussi complète.

La têtière désignée sous le numéro 6 appartient également à l'art espagnol. Elle porte la couronne impériale; l'exiguïté du détail empêche de reconnaître les armes de l'empire dans l'écusson du milieu.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142, 146, 158, 162, 174.

Mouche-à-Miel et Ludwig se chargèrent de recueillir la mousse nécessaire au coucher des naufragés; Lisbeth et Angélie eurent pour emploi de renouveler la provision de taro, d'ignames, de bananes, et surtout de magnagna, dont la racine est nutritive et dont les tiges traçantes servirent à faire un filet de pêche. Dans cette recherche de végétaux comestibles, la science d'Anacharsis Bridois ne fut pas inutile. Il se réserva, en outre, le soin de la pêche. L'artiste, le capitaine et les deux matelots Rémoulade et la Riolle, s'attribuant celui de la chasse, devinrent bientôt aussi habiles à lancer le *lazo* que les plus fameux gauchos des savanes du Mexique. Thomas Candeil passait ses journées à graver patiemment sur le tronc d'un arbre équarri sur place en façon de poteau, la date du naufrage de la *Cybèle*, les noms des naufragés, et quelques détails sur leur arrivée dans l'île, qu'Angélie baptisa Terre-Bénie. Ce nom fut confirmé et consacré par l'abbé Marc dans la prière en commun du matin et du soir.

Anacharsis Bridois, toujours et partout en quête de découverte scientifique, se promenait sans relâche, fouillant les massifs, cherchant des plantes pour son herbier, cataloguant des pierres. Jamais sa passion de savant ne s'était trouvée si pleinement satisfaite. L'idée que la colonie pourrait être destinée à passer de longues années dans cette île ne lui venait pas à l'esprit. Suivant lui, un navire venu d'Europe ou d'Amérique ne manquerait point d'apparaître bientôt à l'horizon; donc, nécessité était qu'il se hâtât de multiplier ses recherches afin de ne pas se trouver dans l'obligation d'abandonner ce champ fertile pour la science avant moisson complète.

André Kernel songeait souvent à sa mère; mais son profond attachement pour Angélie, le dominant chaque jour davantage, le faisait se réjouir de la quasi-solitude dans laquelle il vivait auprès d'elle. Combien il aimait mieux la voir isolée avec quelques braves gens sur cette côte ignorée, où elle était protégée par l'affection de tous, que de la savoir dans une grande ville, vouée à l'existence précaire, humiliée, qui la menaçait dans la famille étrangère où elle était attendue. De son côté, la jeune institutrice acceptait avec calme sa situation; elle s'abandonnait sans se plaindre aux événements, confiante dans l'intérêt paternel dont le capitaine Pradère lui donnait chaque jour quelque preuve nouvelle.

Pour compagnon accoutumé de ses voyages elle avait Ludwig, dont la gentillesse et la précoce intelligence l'égayaient. L'enfant était la joie de toute la colonie; chacun l'aimait et le traitait comme son propre fils. Quand les travailleurs épuisés de leur tâche bien remplie se reposaient sous les grands arbres, Ludwig souriant venait au milieu d'eux; il donnait à chacun une caresse, sautait dans les bras de Pfeunig, se jetait ensuite au cou d'Angélie; mais quand il s'approchait de Lisbeth il passait lentement et sans bruit, se souvenant qu'un jour, comme il venait à elle pour lui donner un baiser, la pauvre mère pleurant les enfants qui ne la caressaient plus, lui avait dit en le repoussant doucement : « Je t'aime bien, Ludwig; mais ne m'embrasse jamais. »

Pendant deux mois, les naufragés s'occupèrent de l'organisation de leur établissement. Ils *comptaient bien que* le ciel, les prenant en pitié, enverrait un bâtiment du côté de leur île; mais, en attendant, ils continuaient à régler leur existence de façon à vivre le plus commodément possible. Ils employaient le jour du repos et les heures de loisir à étudier l'île fertile comme une terre des premiers jours, à reconnaître, parmi ses productions, les fruits savoureux et les herbes nourricières.

Il ne tenait qu'aux naufragés de se croire les premiers habitants de cet Éden, qui ne gardait la trace d'aucun pas humain. L'abbé Marc, privé des moyens de remplir son sacerdoce dans toute son étendue, conviait du moins chaque jour ses amis à la prière. C'était un besoin pour eux que l'accomplissement de ce devoir. En face de l'infini, et, pour ainsi dire, au sortir de la mort, chacun, reconnaissant envers la Providence, se faisait un bonheur de s'incliner sous la main de Dieu. Quand il avait fourni sa tâche comme les autres colons, l'abbé Marc appelait près de lui Ludwig et Mouche-à-Miel, et il les instruisait avec une bonté paternelle. Aucun livre n'avait été sauvé du naufrage; le prêtre parlait, les enfants écoutaient, voilà tout. Si chacun d'eux montrait la même docilité et le même désir d'apprendre, Ludwig, cependant, témoignait d'une ferveur plus intelligente et plus active; sa jeune âme paraissait avoir des ailes. Il surprenait André, Angélie et l'abbé lui-même, par des réflexions d'une telle élévation et d'une sagesse si précoce que l'esprit de ceux qui l'écoutaient s'en alarma plus d'une fois. Le rayonnement de son regard, sa voix d'un timbre céleste, son habitude de recueillement, le rendaient si peu semblable aux enfants de son âge qu'on se demandait s'il n'était pas marqué pour la mort prochaine et la prédestination. Lisbeth ne le voyait pas, André en avait peur, l'abbé Marc le pressentait. « Il doit passer, se disait le prêtre, enfant souriant et beau de sa pureté et de sa grâce, en laissant sur tous un reflet de son innocence.

Une immense cabane servait, on le sait, d'abri aux malheureux dont les deux frêles embarcations échouèrent un jour sur la grève de Terre-Bénie. Mais il ne pouvait leur suffire d'avoir un toit dans cette île, l'intérêt de la défense personnelle, le but scientifique des uns, apostolique et civilisateur des autres, porta les naufragés à s'assurer si cette terre était absolument déserte. La pensée d'une excursion vint à tous, et un soir on la soumit à la délibération générale.

— Mes amis, dit le capitaine, il se peut que les signaux arborés sur la côte et au sommet de la colline prochaine ne soient pas aperçus avant plusieurs mois. Ce que nous sommes appelés à devenir, nous l'ignorons; mais ce que nous savons tous, c'est que l'humanité, la religion et la science nous confient une mission à remplir. Des peuplades sauvages existent peut-être à peu de journées de nous; dès lors, nous avons charge d'âmes. Allons à la découverte, cherchons avec persévérance, courons au-devant de ces frères, tentons d'adoucir leurs mœurs, et, au nom de la charité chrétienne, formons alliance avec eux.

— Et qui gardera l'administration de la colonie pendant votre absence? demanda Candeil.

— Je vous la confie, répondit Pradère. Les hommes que je laisse avec vous sont énergiques et dévoués; je suis sûr de n'avoir à constater que des améliorations à mon retour.

On discuta certains projets relatifs aux courses dans l'intérieur, et il fut convenu que l'absence des explorateurs ne dépasserait pas une semaine. Lorsque la délibération fut close, André Kernel s'approcha d'Angélie.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

— Je suis tenté, dit-il, de refuser ma participation à cette entreprise.

— Et pourquoi vous y refuseriez-vous? demanda la jeune fille.

— Pour ne pas vous laisser sans appui.

— Ne suis-je pas sous la protection de ces braves gens? Allez sans crainte, ajouta Angélie, voyant que l'artiste hésitait encore. Votre devoir veut que vous accompagniez vos amis; votre gloire l'exige peut-être. Qui sait si un jour l'histoire de ce naufrage ne deviendra pas célèbre et si à votre nom ne s'attachera pas le souvenir de quelque découverte utile pour l'humanité? Soyez réellement aujourd'hui ce que jusqu'à présent vous avez été : un homme de cœur et d'action, noblement ambitieux et sincèrement dévoué.

— Si vous compreniez toutes mes pensées!... reprit André.

— Pas de confidences entre nous, répondit vivement Angélie; tout ce que je sais de vous est digne de mon estime, je n'ai besoin de rien apprendre de plus.

— Mademoiselle, dit André, je partirai demain.

Au moment de la séparation, André, qui allait s'embarquer le dernier sur le canot destiné à faire le tour de l'île, s'avança encore une fois vers Angélie et lui tendit la main; en même temps qu'il pressait respectueusement cette main, son regard se fixait sur un bracelet d'ambre que portait l'institutrice. Celle-ci comprit le désir qu'il n'osait exprimer.

— Un prêtre l'a béni, dit-elle, ma mère me l'a donné; je vous le confie, il vous portera bonheur.

Elle détacha le bracelet et le tendit à André sans le regarder.

L'artiste prit pieusement le bracelet, fit quelques pas en avant, s'arrêta, puis, sur le point de sauter dans l'embarcation, il se retourna une dernière fois.

En ce moment Ludwig vint se jeter dans les bras d'Angélie; elle se pencha vers lui comme pour l'embrasser, mais en réalité pour cacher une larme.

La suite à la prochaine livraison.

ORIGINE DES MOTS *ZINGARI* ET *GIPSY*.

En langue kabyle, *agezzan*, veut dire magicien. Ce mot vient de l'arabe *guezzan*, qui, dans l'idiome algérien, signifie avoir le jugement sain, voir bien les choses, et aussi dire la bonne aventure en répandant sur le sol des grains de riz ou de blé. Le mot *guezzana*, que l'on entend sans cesse crier dans les rues d'Alger par des femmes de la tribu des Beni-Addès, signifie une diseuse de bonne aventure.

Les Beni-Addès ne sont pas Arabes et appartiennent, sans aucun doute, à la même race que les bohémiens de France, les gipsies d'Angleterre, les zingari italiens, les ziguener de l'Allemagne et les gitanos espagnols. Les mots *guezzan*, *zingari*, *ziguener*, paraissent avoir une seule et même origine; mais *gitano* n'est qu'une altération de *chitan*, diable. L'expression anglaise *gipsy* veut dire sans doute *égyptien*, à moins qu'elle ne dérive de *gabesi*, habitant de la ville de Gabes, ce qui est regardé comme une injure sur quelques points du littoral de la Méditerranée.

DIEU.

Si vous ne considérez que le Dieu tout-puissant, maître du ciel et de la terre, auteur et vengeur de la justice, vous accablez l'homme sous le poids de la grandeur de Dieu et de sa propre faiblesse, vous le condamnez à un tremblement continuel dans l'incertitude des jugements de Dieu, vous lui faites prendre en haine et ce monde, et la vie, et lui-même, qui est toujours rempli de misères. C'est vers cette extrémité que penche Port-Royal. Lisez les Pensées de Pascal : dans sa superbe humilité, Pascal oublie deux choses, la dignité de l'homme et la bonté de Dieu. D'un autre côté, si vous ne voyez que le Dieu bon et le père indulgent, vous inclinez à une mysticité chimérique. En substituant l'amour à la crainte, peu à peu avec la crainte on court risque de perdre le respect. Dieu n'est plus un maître, il n'est plus même un père; car l'idée de père entraîne encore jusqu'à un certain point celle d'une crainte respectueuse; il n'est plus qu'un ami. La vraie adoration ne sépare pas l'amour et le respect; c'est le respect animé par l'amour.

L'adoration est un sentiment universel. Il diffère en degrés selon les différentes natures; il prend les formes les plus diverses; souvent même il s'ignore lui-même; tantôt il se trahit par une exclamation partie du cœur, dans les grandes scènes de la nature et de la vie : tantôt il s'élève silencieusement dans l'âme muette et pénétrée; il peut s'égarer dans son expression, dans son objet même; mais au fond il est toujours le même. C'est un élan de l'âme spontané, irrésistible; et quand la raison s'y applique, elle le déclare juste et légitime. Quoi de plus juste, en effet, que de redouter les jugements de Celui qui est la sainteté même, qui connaît nos actions et nos intentions et qui les jugera comme il appartient à la suprême justice! Quoi de plus juste aussi que d'aimer la parfaite bonté et la source de tout amour! L'adoration est d'abord un sentiment naturel : la raison en fait un devoir. (1)

LE PREMIER TOUR DU MONDE.

Selon un vieil historien espagnol qui écrivait en 1652, ce voyage de circumnavigation était autrement ancien que celui de Magellan; il remontait aux temps bibliques. Fernando Montesinos rappelle, avec l'expression du doute, il est juste d'en convenir, que Noé fit le tour du monde pour assigner à chacun de ses compagnons le lieu où il devait s'établir. Le bon licencié ajoute même, pour la décharge de sa conscience en matière de géographie : « Je ne garantirais pas la vérité de cette tradition. »

LES NOUVELLES MINES DE DIAMANTS

DANS L'AFRIQUE DU SUD.

Au mois de mars 1867, le docteur Atherstone, de Graham, reçut par la poste, dans une lettre ordinaire qu'on n'avait pris soin ni de charger, ni de recommander, une pierre que l'expéditeur supposait être un diamant, et sur la valeur de laquelle il lui demandait son avis. Ce diamant venait du sud de l'Afrique; il avait été trouvé dans une ferme du district de Hope-Town : on l'avait montré à un M. O'Reilly, qui l'avait envoyé à un M. Lorenzo Boyes, greffier de justice de paix dans le district de Colesburg, lequel l'avait adressé au docteur Atherstone. Le docteur n'avait jamais vu de diamant brut; mais après avoir examiné la pierre, s'être assuré de son poids spécifique, de sa dureté, de la façon dont la lumière s'y réfractait, il reconnut un diamant d'une grande valeur. Comprenant l'importance de cette découverte, il écrivit aussitôt au secrétaire de la colonie, lui conseillant d'en-

(1) V. Cousin.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

voyer le diamant à l'Exposition de Paris, et ensuite de le vendre au profit de son heureux possesseur. Ce dernier était un fermier danois, nommé Schalk van Niekerk. Cet homme, voyant un jour les enfants d'un paysan de son voisinage jouer avec quelques cailloux, fut frappé de l'aspect particulièrement brillant de l'une de ces pierres, et demanda à l'acheter. La mère de l'enfant se mit à rire à l'idée de vendre un caillou, et le donna immédiatement. Le fermier montra sa pierre à M. O'Reilly, qui, par l'intermédiaire de M. Boyes, l'expédia au docteur Atherstone.

Après la clôture de l'Exposition de Paris, le diamant fut acheté par sir Philippe Wodehouse, alors gouverneur de la colonie, au prix de 12 500 francs.

Telle est l'histoire de la découverte des diamants dans le sud de l'Afrique.

Ces nouveaux champs de diamants paraissent devoir être d'une richesse extraordinaire. En général, on ne recueille guère dans les autres gisements plus d'un gros diamant, — de 40 carats, par exemple, — dans le cours d'une année. Ici, on en a recueilli en un an jusqu'à cinq, dont un pesait 56 carats, et un autre 83. Il y a lieu d'espérer qu'on en trouvera dans cette région qui dépasseront le Koh-i-noor en grosseur et qui ne lui seront pas inférieurs en beauté.

Le district diamantifère du sud de l'Afrique est compris entre la vallée du Vaal, quelques-uns de ses tributaires, et une partie du fleuve Orange, au-dessous de sa jonction avec le Vaal.

Le sol de cette région est traversé par des filons de roches volcaniques. Il est généralement recouvert d'un dépôt superficiel de cailloux et de sable. Ces cailloux se composent de fragments de cristal de roche de diverses couleurs, d'agate, de jaspe, de quartz, de basalte, de granit, de minerai de fer, de grenat, de spinelle, de corindon et de diamants. On a remarqué que là où le quartz est anguleux au lieu d'être arrondi, on ne trouve pas de diamants.

Le terrain diamantifère n'existe pas seulement dans les fonds, le long de la rivière; il se rencontre aussi sur le sommet des collines voisines. C'est probablement des montagnes (les monts Quathlamba) que proviennent tous ces détritus minéraux, communs ou précieux, produits de l'action du feu, et que les eaux auront graduellement entraînés.

Un chercheur de diamants adressait dernièrement de Frazersburg à la *Gazette d'Augsbourg* une lettre dans laquelle il décrivait le pays et la vie qu'on mène dans les mines :

« Je suis de retour de mon excursion aux terrains diamantifères, dit-il. Je ne puis vous dire ce que j'ai souffert, par suite du manque d'eau, sur la route dénudée, désolée, qui mène de la ville aux placers. C'est surtout dans les endroits déserts, sans un buisson, sans une source, que l'on trouve les diamants; les charmantes rives du Vaal, le long desquelles sont situées des localités telles que Pniel, Cawords-Hope, Hébron et Gong-Gong, font exception à la règle. Cependant au milieu de ces terrains arides se trouvent quelques fermes : Du-Toits-Pan, Bultfontein, de Beers et Jagersfontein. Elles sont établies en grande partie par des juifs et forment des oasis dans le désert.

» La distance des placers à la ville du Cap est de 779 milles (1) anglais; à Port-Élisabeth, de 470. Toutefois, cette dernière route, la plus courte en apparence, n'est pas à recommander aux gens pressés d'arriver. Le plus court chemin est celui du cap Town à Pniel; deux compagnies s'y disputent le transport des voyageurs et des bagages; l'une met huit jours, prend 13 guinées et accorde 20 kilogrammes de bagages; l'autre fait le trajet en vingt jours, moyennant 12 guinées (1), et permet au voyageur d'importer 50 kilogrammes.

» De Port-Élisabeth, on ne peut arriver que dans des chariots traînés par des bœufs. Le voyage dure six semaines; il est vrai qu'il ne coûte que 5 livres sterling (125 fr.), non compris la nourriture, avec droit à 100 kilogrammes de bagages. Celui qui a sa voiture fera bien de préférer cette route, qui est des plus agréables pour les amateurs de chasse. Tandis que sur la route du Cap on ne rencontre qu'un désert sans arbres et sans eau, sur celle-ci, partout où il existe des placers, on trouve des hôtels, des cafés, des salles de billard, des boutiques, etc.

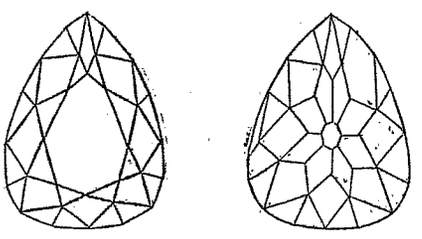
» Dans la recherche des diamants, tout le monde n'est pas également heureux. Nous avons fouillé la terre pendant deux mois, en travaillant neuf heures par jour, et nous n'avons rien extrait. Pendant ce temps, tout autour de nous, on découvrait des diamants. Il y a quelques semaines, un homme en a trouvé un de 64 carats; une femme, qui sarclait des herbes, en a aperçu un autre magnifique qui brillait au fond d'un trou. Tout dernièrement, à Pniel, un Écossais, qui n'était pas plus chanceux que nous, voyait un de ses voisins, à quelques mètres de lui, trouver dès le début de ses fouilles un diamant d'une valeur de 40 000 livres sterling (un million de francs).

» La vie dans les hôtels, à Pniel, coûte par jour, avec demeure en commun, environ 9 schellings; si l'on fait un arrangement au mois, elle ne revient pas à plus de 2 schellings. Partir pour les mines de diamants le gousset vide, seulement avec l'espoir de le remplir, est une folie; quiconque n'apporte pas au moins 300 livres sterling (7 500 fr.) et ne peut demeurer ici pendant six mois, fera bien de rester chez lui. Les capitalistes ont sur les autres cet avantage de pouvoir occuper comme ouvriers des indigènes, qui s'entendent beaucoup mieux que nous à pratiquer les fouilles.

» Du-Toits-Pan est actuellement un des endroits le plus en vogue; on y compte 16 000 âmes, et il y fait meilleur à vivre que sur les rives escarpées du Vaal. On y trouve de nombreuses boutiques et un grand nombre d'hôtels, où les légumes seuls sont assez chers; la viande y est bonne et à bon marché. Mais ce qui est le plus sensible, c'est le manque d'eau : on s'occupe en ce moment d'y remédier. Il y a des fièvres dans la région du Vaal. Le climat de Du-Toits-Pan est plus sain.

» Les droits exigés pour travailler aux mines sont de 10 schellings (12 fr. 50 c.) par mois; le gouvernement en reçoit la moitié.

» En mai dernier, une compagnie pour l'exploitation des mines de diamants a fait creuser une quinzaine de puits,



L'Étoile de l'Afrique du Sud, diamant, vu des deux côtés.

qui, du reste, se sont écroulés pour la plupart. A cette occasion, on a constaté la présence de gisements houillers, bien plus importants pour l'avenir de ce pays que la richesse factice et accidentelle du moment. »

(1) Le mille anglais équivaut à 1609m.31.

(1) La guinée vaut 25 francs.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LES BARBEROUSSE.



Portrait de Barberousse II, par Velasquez. — Dessin de Benoît, d'après une photographie de J. Laurent.

Le surnom de Barberousse apparaît deux fois dans l'histoire. Illustré d'abord par l'empereur légendaire Frédéric Ier, qui poursuivit et anéantit dans leurs repaires fortifiés des bords du Rhin, ces châtelains bandits, les puissants et redoutables burgraves, il fut donné, trois siècles plus tard, à deux célèbres pirates que leur mépris de la vie humaine éleva à la dignité de princes souverains. C'est de ceux-ci, fils du même père, que nous avons à parler.

Depuis vingt ans, Mahomet II régnait à Constantinople, où il avait vaincu, en 1453, le dernier empereur d'Orient Constantin Draconès, qui mourut vaillamment sur la brèche. Depuis onze ans, subjuguée par ses armes, Lesbos — aujourd'hui Mételin — était gouvernée en son nom par un de ses lieutenants, lorsque naquit, en 1473, l'aîné des Barberousse, sur cette même île de la mer Égée qui avait jadis, au temps de la splendeur de l'antiquité grecque, été la patrie de Sapho, l'illustre poëtesse, de Terpandre, l'inventeur de la lyre à sept cordes, et du philosophe Théophraste.

Une si profonde obscurité règne encore touchant l'origine des deux fameux écumeurs de mer, dont la sanglante fortune inquiéta pendant plus d'un quart de siècle les puissances maritimes de l'Europe chrétienne, qu'on en est réduit à l'hésitation en présence des différentes versions adoptées par les historiens qui ont parlé du père d'Aroudj ou Arouds (Barberousse Ier), et de Khaïr-ed-Din (Barberousse II).

Leur père était-il matelot ou simplement pêcheur de la côte lesbienne, ou bien encore sipahi rouméliote, venu avec tant d'autres s'établir à Lesbos après la conquête de l'île par les mahométans? Il y a de même incertitude à propos de sa religion et de son nom : celui-ci veut qu'il ait été musulman de naissance, celui-là l'accuse d'avoir abjuré la foi de ses pères et d'être devenu de chrétien, renégat. L'un le nomme Yacoub d'Yenidjewar, suivant d'autres il se nommait Yacoub Reis. Quoi qu'il en ait été de la profession, du nom et de la croyance du père des Barberousse, il est certain que son seul titre pour échapper à l'oubli, c'est d'avoir donné le jour à deux fléaux de l'humanité. Quelques grandes actions du plus jeune des Barberousse,

à la fin de sa longue carrière, peuvent atténuer, mais elles n'effaceront pas l'horreur qu'inspire sa participation aux crimes de son frère.

Associés pour le meurtre et le pillage, les fils de Yacoub Reis, que l'équitable histoire a fait justement descendre au rang des scélérats heureux, ont, il faut le dire, souvent poussé jusqu'à l'héroïsme le devoir de la solidarité fraternelle. Mais malgré leur inaltérable constance à s'entr'aider, ces frères complices demeurent sans aucun droit à notre admiration, parce que la valeur morale du but fait seule un mérite du dévouement intrépide dans les entreprises périlleuses.

Nous ne les suivrons pas au courant de ces aventures de piraterie, où le succès fut rarement d'abord le prix de leur audace ; mais celle-ci, loin d'être ébranlée par les revers passagers, ne fit, au contraire, que s'accroître. Un jour, le navire que commandait Aroudj fut incendié par les chrétiens ; la fuite lui épargna le châtiment réservé aux pirates. Alors, s'étant réuni à son frère Khaïr-ed-Din, ils reprirent ensemble la mer, et bientôt ils eurent à se partager un immense butin.

Maîtres d'un vaisseau de haut bord conquis sur les Napolitains, dont une partie de l'équipage fut noyée dans le sang et le reste réduit à l'esclavage, on les vit peu de temps après commander à une flotte de quinze navires. Tour à tour alliés de divers États barbaresques, puis ne relevant plus que du sultan de Constantinople, les deux frères Barberousse, appelés à la défense d'Alger, que son nom *la Victorieuse* ne rassurait pas contre l'invasion des chrétiens, arrivèrent à son secours avec vingt-huit vaisseaux.

Ici se place le grand crime qui donna une couronne à Barberousse Ier.

La province d'Alger était alors gouvernée par Sélim Eutemi. Celui-ci, hôte reconnaissant, s'évertua à faire le meilleur accueil possible au pirate redouté, qu'il regardait déjà comme son libérateur. Il ne voulut point pour Aroudj d'autre demeure que son propre palais, où il lui donna le droit de commander à tous comme un autre lui-même. Cette parfaite intimité et ce voisinage étroit existaient entre eux depuis quelque temps, lorsqu'un jour le bruit se répandit dans la ville que Sélim Eutemi avait été frappé subitement par la mort dans son bain. Les quelques complices qui, ayant aidé Aroudj à le surprendre, avaient vu celui-ci l'étrangler de ses propres mains, se gardèrent bien de divulguer le secret du meurtre. Leur silence et l'hypocrite regret que témoigna le coupable firent généralement croire à une mort naturelle

La menace d'un péril imminent pour Alger ne permettait pas de laisser se prolonger la vacance du pouvoir souverain. Le courage personnel d'Aroudj et son génie militaire le désignaient comme le seul qui fût capable de protéger efficacement le pays. Les équipages de la flotte que commandaient les deux pirates se prononcèrent si violemment pour que le trône fût offert à l'aîné des glorieux fils de l'obscur Yacoub, qu'il se vit aussitôt proclamé souverain d'Alger. Le massacre de vingt-deux opposants acheva d'établir la légitimité de son droit au pouvoir.

Barberousse Ier, qu'on aurait pu surnommer le Manchot, car deux ans auparavant — en 1513 — il avait perdu un bras dans un combat devant Béjiagé ou Bougie, fut tué d'un coup de feu, après trois ans de règne, en défendant Tlemcen contre les Espagnols, qui voulaient y faire rentrer en vainqueur son souverain dépossédé.

Barberousse II, dont nous reproduisons le portrait d'après Velasquez, succéda à son frère. Aussi brave que ce dernier, mais ayant mieux que lui des sentiments de justice et d'humanité, il est le seul des deux Barberousse dont le nom soit resté populaire en Europe. De ce nom de Khaïr-ed-Din on a fait Chereddin, puis Hariadan.

C'est sans doute parmi les contes de l'histoire qu'il faut ranger le fait suivant, que la tradition lui attribue :

Khaïr-ed-Din, forcé de s'enfuir d'une petite ville de la côte d'Espagne dans laquelle il était entré par surprise, y laissa son fils, un si jeune enfant que les gens qui le recueillirent et l'élevèrent purent lui cacher qui l'avait abandonné et de qui il était né. Vingt ans plus tard, Barberousse II revint assiéger cette *même* petite ville ; mais elle se défendit si vaillamment qu'il se serait vu contraint de renoncer à la soumettre, si, à prix d'or, la trahison ne lui en avait ouvert les portes. Maître enfin de la place, il promit de faire grâce de la vie à ceux qui venaient de lui opposer cette héroïque résistance, si son fils lui était rendu. Les parents adoptifs de l'enfant abandonné, munis de preuves irrécusables, amenèrent à Khaïr-ed-Din un jeune homme d'une vingtaine d'années, dans lequel il reconnut celui qui venait de lui vendre la ville assiégée. Indigné de la lâche trahison de son fils envers le pays qui l'avait nourri, Barberousse, qui d'abord avait condamné à mort tous les habitants, n'ordonna qu'une exécution, celle de l'ingrat.

C'est en 1546 que mourut, à Constantinople, ce deuxième souverain turc de la principauté d'Alger ; il avait été nommé amiral de toutes les flottes de Soliman.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Voy. les Tables.

L'ORGUE.

De tous les instruments de musique modernes, le plus beau, sans contredit, et le plus grandiose comme effet, le plus varié dans ses moyens et ses ressources, en même temps que le plus curieux dans son mécanisme, c'est l'orgue, tel que l'ont fait ces grands facteurs de nos jours, qui joignent à la science du physicien et du mathématicien le goût et la sensibilité de l'artiste. Il serait intéressant de prendre l'orgue à sa naissance, autant du moins qu'on peut le faire au milieu du vague et du confus des traditions ; de le suivre à travers les siècles, d'assister pas à pas, pour ainsi dire, à son développement, et de le voir conquérir graduellement sa perfection. La conclusion d'une pareille histoire serait l'exposition de l'orgue de nos jours. Cette marche chronologique semblerait la plus naturelle ; mais avec un instrument aussi compliqué, où le mécanisme, le *technique* proprement dit, jouent un si grand rôle, et cela de bonne heure, on s'exposerait peut-être chemin faisant à employer des termes peu intelligibles et pourtant nécessaires. Il vaudra donc mieux décrire d'abord l'instrument moderne, sinon dans tous ses détails, au moins dans toutes ses parties essentielles, avec leur agencement logique et leur valeur scientifique, et n'aborder l'histoire qu'après.

1. — ORGUE MODERNE.

L'orgue se compose de deux parties principales :

1° Celle qui produit le son d'après les lois immuables de l'acoustique : c'est la partie *résonnante*. Elle comprend les *tuyaux*, quels que soient leur timbre, leur matière et leur taille.

2° Celle qui n'est qu'une affaire de pur mécanisme, et qui admet des modifications nombreuses, dépendant, par exemple, soit du local où est l'orgue, soit des plans personnels du facteur. Cette partie renferme cependant des éléments essentiels et toujours les mêmes en principe, malgré des différences d'ajustement et de position selon les orgues : ces éléments sont la *soufflerie*, les *sommiers*, les *registres*, les *claviers*.

TUYAUX. — Quand on regarde dans une église ce qu'on appelle vulgairement l'orgue ou les orgues, c'est-à-dire cette espèce de construction d'un caractère généralement ornemental placée soit au-dessus de la grande porte d'entrée (Notre-Dame, Saint-Eustache, Saint-Sulpice, Sainte-Clotilde, la Trinité, etc., à Paris), soit sur un des côtés de la nef (cathédrale de Chartres, cathédrale de Strasbourg), on y remarque deux parties : l'une, en bois, ordinairement sculptée et décorée ou d'ogives, ou de rinceaux, ou de colonnes, ou de statues, ou d'objets symboliques et d'attributs : c'est le *buffet d'orgues*, à proprement parler; l'autre, composée de longs cylindres d'un métal blanc, se terminant en cône à leur partie inférieure : ce sont les *tuyaux*, ou du moins ce sont, parmi les tuyaux, ceux qui, par leur forme ou leur grandeur, peuvent se prêter à une disposition architecturale et décorative, car dans un orgue le nombre total des tuyaux est bien plus considérable que celui qu'on voit. Nous laisserons de côté le buffet, qui est plutôt du domaine de l'art pittoresque et de la fantaisie, et dont la richesse cause plus d'une fois de grands ennuis aux facteurs, lorsqu'ils ont d'anciennes orgues à réparer, et qu'ils doivent respecter, par convenances archéologiques, un buffet qui pouvait convenir aux instruments d'un autre siècle, mais qui n'est plus approprié comme structure, comme emplacement et comme dispositions aux nécessités acoustiques et mécaniques des instruments de nos jours. Nous parlerons donc immédiatement des tuyaux

Il y a deux espèces de tuyaux dans les orgues :

1° Les tuyaux dits *à bouche*, dans lesquels le son est produit par la colonne d'air qui vibre dans le tuyau.

2° Les tuyaux dits *à anche*, dans lesquels le son est produit par les battements ou oscillations d'une lame vibrante.

Tuyaux à bouche. — Les tuyaux à bouche, sont les uns en bois, les autres en métal, et ce métal est tantôt de l'étain seul, tantôt un alliage de plomb et d'étain appelé *étoffe*. Mais qu'ils soient de métal ou de bois, leur principe est toujours le même.

On voit sur la droite et en bas de la planche (p. 188), trois espèces de tuyaux, deux à bouche et le dernier à anche facile à reconnaître. Des deux tuyaux à bouche, l'un est en bois et carré, l'autre est en métal et cylindrique. Il est aisé de voir, par la coupe, qu'à part quelques différences insignifiantes de construction, nécessitées par la nature du métal et la forme du tuyau, c'est la même loi acoustique qui doit, dans l'un comme dans l'autre, présider à la formation du son. L'air, poussé par un soufflet ou un engin quelconque, arrive par le *pied* T, s'échappe par une fente étroite L appelée *lumière*, et se brise sur le *biseau* B. La même démonstration s'applique, sans qu'il soit besoin de lettres, au tuyau cylindrique. Entre la lumière L et le biseau B se trouve un petit intervalle appelé la *bouche* du tuyau, dont les bords se nomment logiquement *lèvre supérieure* et *lèvre inférieure;* de là le nom de tuyaux à *bouche*.

Quant au son, il est produit par les vibrations de la colonne d'air contenu dans le tuyau et comprimé par une partie de celui qui se divise sur le biseau. Les couches d'air du tuyau réagissent contre cette compression en vertu de leur élasticité et se dilatent; puis elles sont aussitôt après de nouveau comprimées, et ainsi de suite. De là un véritable mouvement vibratoire qui, d'après les lois de l'acoustique, engendre un son parfaitement net et pur.

Dans les tuyaux cylindriques, comme on le voit par la figure, les lèvres sont rentrées et aplaties. Il est à noter aussi que le bord intérieur de la lumière, au lieu d'être une ligne absolument droite, est souvent, dans cette espèce de tuyau, dentelé finement; les facteurs ont remarqué que cette circonstance aidait au développement du son.

On appelle aussi *embouchure de flûte* cette bouche à biseau, parce qu'expérimentalement le son de la flûte est produit par le même système : les lèvres du flûtiste font la lumière et le bord du petit trou ovale contre lequel se brise le souffle tient lieu de biseau. Nous retrouverons d'ailleurs ce terme d'*embouchure de flûte*, *jeu de flûte*, dans la pratique des facteurs d'orgues.

Musicalement on comprend qu'il soit besoin de modifier le timbre des tuyaux, pour arriver à la variété dans les sons. On y parvient (et dans beaucoup de cas c'est un fait de pure expérience) en terminant la partie du tuyau qui est au-dessus de la bouche par un pavillon soit évasé, soit conique mais en sens contraire, soit formé de deux cônes soudés par la partie large, etc. Il y a la forme cylindrique, très-fréquente, que l'on connaît déjà, et que l'on voit le plus souvent à la partie extérieure des buffets d'orgues. Quant aux tuyaux en bois, ils sont généralement carrés, à côtés parallèles; et s'ils sont évasés, cet évasement est formé par une pyramide à base carrée, ce qui est d'une construction plus facile.

Les tuyaux ont, dans certains cas, l'extrémité supérieure complétement libre; on les appelle alors *tuyaux ouverts*. Le son en est rond, plein et ferme. Ils sont dits *tuyaux bouchés* lorsque cette extrémité supérieure est fermée par un fond hermétiquement ajusté sur le contour du tuyau. L'oreille constate et les physiciens calculent scientifiquement que, dans ce cas, le son est plus sourd, et qu'à longueur égale le tuyau fermé résonne une *octave* plus bas que le tuyau ouvert. Les tuyaux en bois se ferment par un tampon de bois garni de cuir, et ceux de métal par une calotte de métal.

Il y a des tuyaux, dits *tuyaux à cheminée*, dont la calotte est traversée par un tube plus étroit que leur corps. Le son de ces tuyaux tient le milieu entre celui des tuyaux bouchés et celui des tuyaux ouverts. La longueur et la grosseur de la cheminée varient selon que l'on veut obtenir un son plus ou moins ouvert ou plus ou moins sourd. On fait aussi des cheminées à certains tuyaux de bois, en perçant leurs tampons et la peau qui les garnit en dessous.

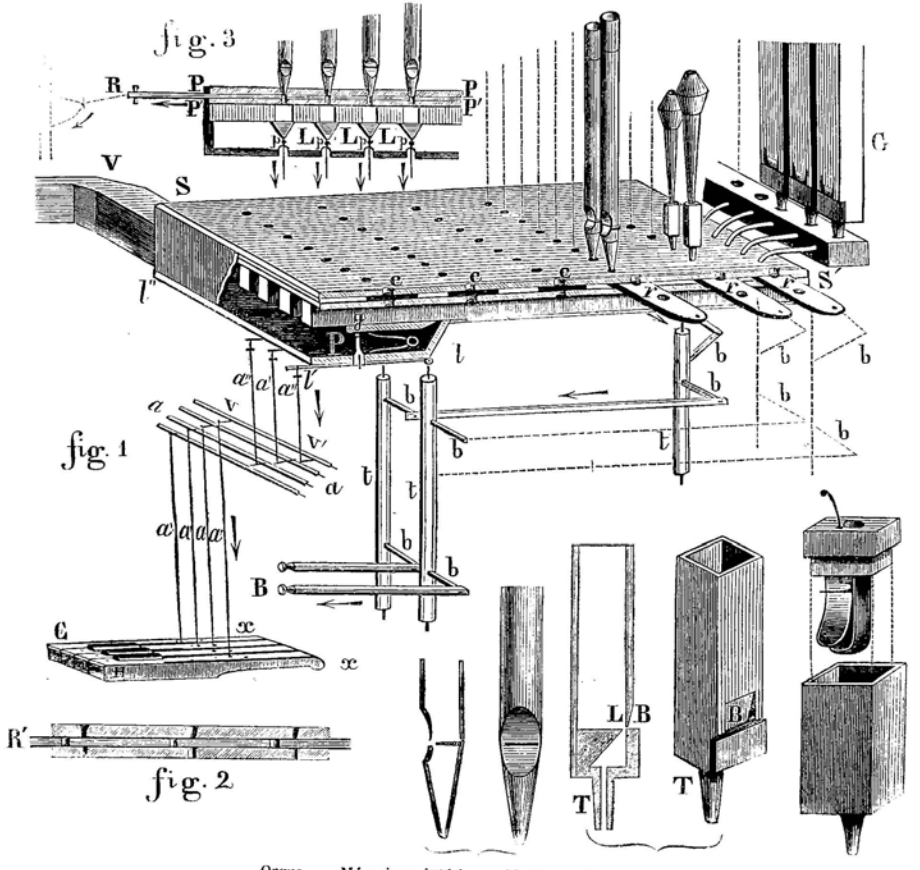
Tuyaux à anche. — Les tuyaux à anche sont, comme nous l'avons dit, ceux où le son est produit par l'action de l'air sur une lame vibrante.

Il y a deux espèces d'anches, l'anche *battante* et l'anche *libre*.

On peut voir, à côté des deux tuyaux déjà cités, une anche *battante*. Ce mécanisme se compose d'une languette mince de laiton, qui n'est pas rigoureusement planée, mais légèrement courbée de façon à pouvoir laisser un petit intervalle entre sa surface et le bord d'une rigole demi-circulaire et fermée à sa partie inférieure, sur laquelle on peut du reste l'appliquer très-exactement en appuyant. Le tout entre dans une caisse carrée ou ronde, où l'air est amené par un pied; et à la partie supérieure de l'appareil on ajuste un tuyau ou cornet par où l'air s'échappe, et qui, d'après sa forme, détermine le timbre du tuyau, comme dans les tuyaux à bouche. L'air qui entre par le pied ne peut s'échapper qu'en soulevant un peu la languette; celle-ci, qui est élastique, revient, puis se soulève de nouveau, et ainsi de suite. Il en résulte une série de vibrations, et par conséquent un son. Le caractère de ce son est d'être éclatant, mordant, et même nasillard; mais le cornet supérieur en modifie et en adoucit le timbre. On garnit aussi les bords de la gouttière d'une bande de peau bien unie, qui rend moins rudes les chocs de la languette et contribue également à l'adoucissement de ce timbre criard.

On peut faire varier la longueur de la partie libre de la languette, par conséquent celle des vibrations, au moyen d'une vergette de fer recourbée nommée *rasette*, qui fait ressort sur l'anche en glissant et que l'on peut monter ou descendre à volonté. C'est du reste ainsi que l'on règle l'acuité ou la gravité du son.

L'anche *libre*, attribuée, sinon comme invention, au moins comme application sérieuse et efficace, à Grenié, amateur de musique et de mécanique, présente une disposition en grande partie analogue à celle de l'anche *battante;* seulement, la rigole est remplacée par une petite caisse rectangulaire, de sorte que la languette ne touche pas les bords de l'ouverture par laquelle s'échappe le vent : elle oscille sans choc des deux côtés du plan de cette sorte de fenêtre, et produit ainsi des sons moins stridents. On l'emploie moins fréquemment que l'autre espèce d'anche dans les grandes orgues, mais elle se trouve exclusivement dans les harmoniums et les orgues dits expressifs. Les



Orgue. — Mécanisme intérieur ; détails. — Tuyaux.

Chinois (voir l'article sur la *Flûte*, t. XXXVI, 1868, p. 86) ont du reste fait usage de cette sorte d'anche depuis des siècles. *La suite à une prochaine livraison.*

LA SALLE DES PAS-PERDUS (1).

S'il est vrai, comme on l'a prétendu autrefois, que le sinistre de 1618 doive être aussi attribué à un crime, on peut qualifier d'exécrables les deux incendies qui, à deux cent cinquante-trois ans d'intervalle, ont entièrement détruit la Grand'Salle du palais de Justice.

(1) La salle des Pas-Perdus, telle qu'elle exista depuis 1622 jusqu'en 1872, a été reproduite dans notre tome XIII, 1845, p. 73. La gravure de la p. 189 ayant été prise au même point de vue que la précédente, on peut, en les comparant, se rendre compte du dommage causé par l'incendie.

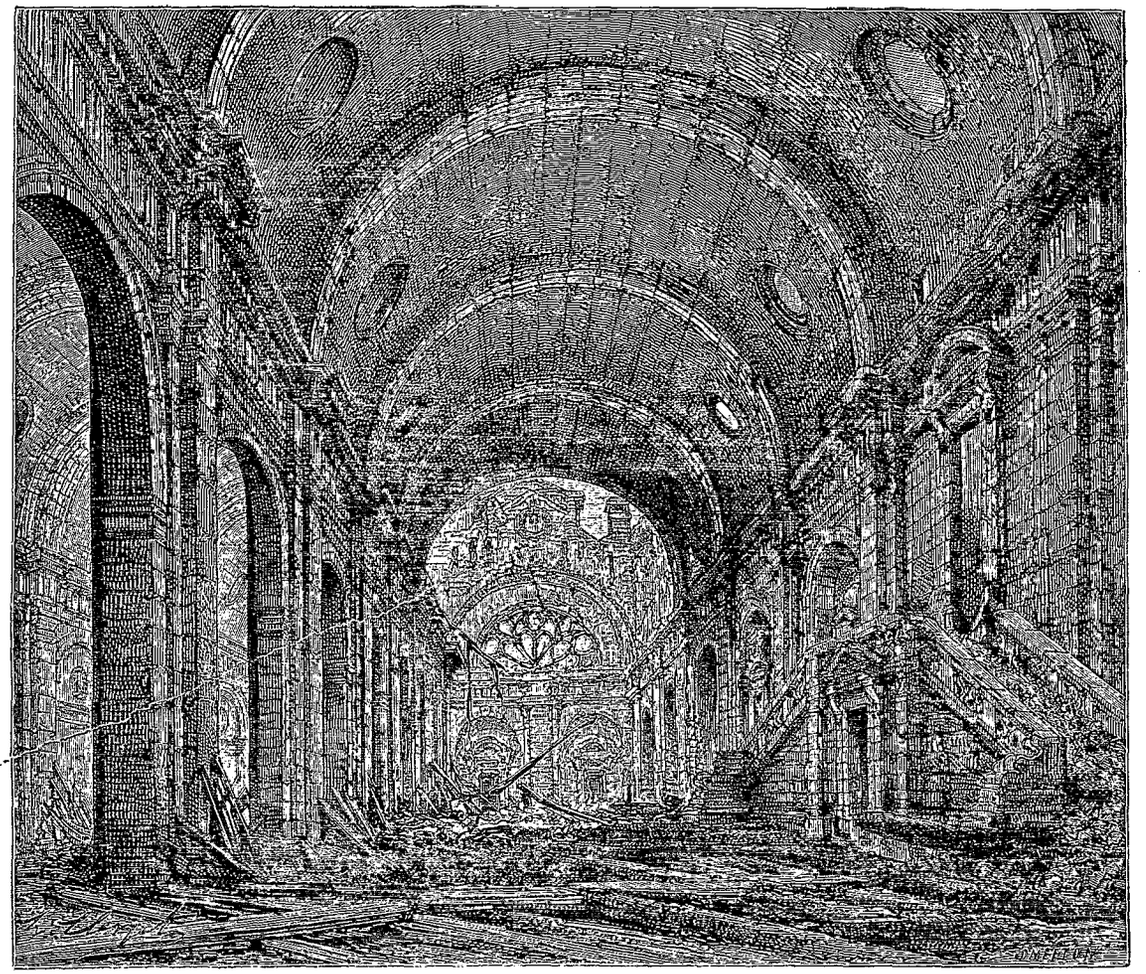
Lorsque, pour la première fois, le feu dévora ce vieux et vaste promenoir des curieux oisifs, des clients affairés, des avocats cherchant fortune, des procureurs flairant la proie, et de la magistrature de tous les degrés, on y voyait encore la fameuse table de marbre, « la plus belle tranche du monde », au temps et au dire de Froissart. Ce fut dans cette Grand'Salle et sur cette table de marbre qu'illustrèrent tant de belles représentations de *mystères*, de *moralités* et de *sotties*, ainsi que tant de magnifiques festins royaux, qu'on servit le repas de noces de Catherine de France, fille de Charles VI, et de Henri V d'Angleterre.

L'opinion publique qui est faite de passion, et qui par conséquent ne s'éclaire pas toujours du flambeau de la raison dans sa recherche de la vérité, accusa tout d'abord le duc d'Épernon d'avoir soudoyé les incendiaires de 1618, dans l'espoir d'anéantir, avec le palais qu'habita le premier Eudes, comte de Paris, et où mourut Louis le Gros,

certaines preuves écrites de sa complicité avec Ravaillac. L'extravagance monstrueuse du moyen en vue d'un résultat incertain, puisqu'il suffisait d'une seule chance contraire du hasard pour empêcher d'atteindre le but que se proposaient les incendiaires, fit bientôt abandonner l'accusation. Il faut dire que, depuis lors, elle n'a été justifiée par aucune découverte, malgré l'examen minutieux des infatigables explorateurs dans le domaine de l'histoire.

A propos de ce premier incendie, on lit dans Felibien, l'historien de Paris : « Le feu prit à la charpente de la Grand'Salle, et tout le lambris, qui était de bois sec et vernissé, s'embrasa en peu de temps. Les solives et les poutres qui soutenaient les combles tombèrent sur les boutiques des marchands, sur les bancs des procureurs et sur la chapelle remplie alors de cierges et de torches, qui s'enflammèrent à l'instant et augmentèrent l'incendie. » Une demi-heure après, suivant l'énergique formule d'un récent et abominable mot d'ordre, « tout flambait. »

Quatre-vingt-quinze ans plus tard, dans la nuit du 10 au 11 janvier 1776, le palais de Justice subit de nouveau et si dommageablement les ravages du feu, qu'on dut reconstruire presque tout l'édifice; mais cette fois la salle des Pas-Perdus fut épargnée. Telle elle avait été achevée en 1622, d'après les dessins et sous la direction de Jacques Desbrosses, l'auteur du Luxembourg et du portail de Saint-Gervais, telle elle existait encore, quand le mer-



La salle des Pas-Perdus, au palais de Justice (mai 1871) — Dessin de H. Clerget.

credi, 24 mai 1871, les flammes enveloppèrent de toutes parts, au dedans et au dehors, ce noble berceau de Paris, que, dans son sérieux enthousiasme de magistrat et d'historien, de Thou avait surnommé « le Capitole de la France. »

Depuis ce jour, l'un des plus malheureux d'entre nos malheureux jours, la salle des Pas-Perdus n'est plus qu'une ruine masquée ça et là par des cloisons en planches qui s'avancent ou s'enfoncent irrégulièrement, comme dans les rues tortueuses, les maisons bâties au mépris de l'alignement.

Moindre eût été, pensons-nous, en 1624, l'effort de mémoire qu'il aurait fallu faire pour marquer dans la salle construite par Jacques Desbrosses, la place disparue où, près de trois siècles auparavant, le prévôt Marcel égorgea, sous les yeux du dauphin épouvanté, Robert de Clermont et le maréchal de Champagne, que celui qu'exige aujourd'hui la difficulté de se reconnaître dans le dédale édifié pour dissimuler les décombres et rendre possible l'exercice quotidien de la justice.

Assez d'autres ont raconté ce grand désastre pour qu'à ce sujet il nous soit permis de nous renfermer dans un douloureux silence. Pour un seul comme pour tous, il est malsain de s'abreuver de ses hontes. Ne nions pas les nôtres, mais songeons à les effacer; pour cela, il suffit de valoir mieux.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite.—V. p. 142, 146, 158, 162, 174, 182.

V. — LES VOISINS DE L'AUTRE CÔTÉ.

La barque des chercheurs d'aventures glissait doucement sur la vague poussée par le vent. La curiosité, à laquelle s'ajoutait la pensée d'accomplir une œuvre utile,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

animait chacun d'eux. Oublieux des souffrances passées, les rameurs, tour à tour courbés et se redressant, chantaient en maniant les avirons légers pour leurs mains robustes. Le capitaine observait la côte. André rêvait aux dernières paroles d'Angélie. L'abbé s'entretenait tantôt avec Pradère des probabilités d'une rencontre avec quelque peuplade d'insulaires, tantôt avec l'artiste de la beauté et de la richesse de la végétation.

La première journée de navigation n'amena aucune découverte, elle n'eut d'autre résultat que de permettre de supputer l'immense fortune qu'on pourrait réaliser en mettant la hache dans les forêts vierges dont l'ombre se projetait au loin sur la mer. On jugea prudent de dormir dans le canot; on ignorait si l'île ne renfermait pas quelques carnassiers nocturnes dont la dent était redoutable. Au lever de l'aurore on prit terre. Le déjeuner fut cueilli sur les arbres et sur les arbustes; des œufs d'oiseaux, le suc de quelques cannes et le lait du palmier suffirent aux explorateurs. Après une heure de calme bienfaisant sous les grands ombrages, ils reprirent la mer avec courage et gaieté. Le lendemain, l'aspect de la côte changea; le jardin devint falaise. Les roches noires taillées à pic semblaient avoir subi un choc étrange ou bien être le résultat d'une éruption volcanique. On voulut s'assurer si, vues de l'intérieur, elles ne présenteraient pas quelques ressources pour le cas où un nouvel établissement sur un autre point de l'île serait reconnu nécessaire. L'opinion émise par le capitaine était juste. On découvrit une vaste excavation, dont la voûte soutenue par des piliers naturels offrait à l'œil deux grandes salles qu'il était facile de rendre habitables. Au milieu de l'une d'elles, un petit bassin s'alimentait par une source dont l'eau filtrant goutte à goutte avait percé la pierre. D'énormes blocs défendaient l'entrée de ces grottes; ils n'y laissaient d'accessible qu'un étroit passage, dans lequel deux personnes n'auraient pu entrer de front. En pénétrant dans l'intérieur de la double salle, Pradère et ses amis poussèrent des cris d'admiration et de joie.

— Vienne la rude saison, si nous devons la passer ici, notre maison d'hiver est trouvée, dit le capitaine.

A l'extérieur, des arbres géants s'étendaient sur une large pelouse et masquaient complétement le corridor étroit de la grotte. La Providence semblait l'avoir disposée tout exprès pour servir d'abri et au besoin de citadelle.

L'abbé Marc émit la proposition de continuer la promenade dans l'île et de laisser le canot sous la garde de Pfeunig et de Schaffausen; l'idée fut adoptée à l'unanimité. Le trajet devait sans doute offrir d'assez grandes difficultés à vaincre, mais il avait aussi bien des charmes. D'ailleurs, si les colons étaient destinés à faire plus tard leur résidence dans cette grotte, il était indispensable d'en bien connaître les environs. Quand la nuit survint, la petite compagnie de chercheurs fit un feu de bivouac, et, d'heure en heure, se relayant deux à deux pour garder les autres, chacun eut une part égale de bon sommeil.

Après tout un jour passé à gravir et à descendre les escarpements de la falaise, ils atteignirent un point où la roche s'incline et revient au niveau de la grève. Alors ils reprirent leurs places dans le canot.

Au bout du quatrième jour, Pradère estima qu'ils avaient fait au moins le tiers du tour de l'île. Tandis que la petite embarcation allait au gré du flot, Anacharsis Bridois, portant ses regards du côté de la terre, aperçut des flocons blancs qui s'élevaient du sol et montaient vers le ciel. Il supposa d'abord que la vapeur du soir formait ce léger brouillard, mais bientôt il vit scintiller des étincelles dans les ténèbres de la nuit, puis une flamme monta du sein de la colonne de fumée. Il saisit le bras de l'abbé Marc et lui désigna le foyer, qui prenait de sérieuses proportions. Cinq minutes après, un cri strident et guttural fendit l'air. Pradère ordonna aux rameurs de s'arrêter, le canot demeura immobile.

— Sans nul doute, dit le capitaine à André, cette partie de l'île est habitée. Mettons sur-le-champ pied à terre.

— Je suis de votre avis, répondit l'artiste; mieux vaut commencer notre exploration à la faveur de la nuit.

— Elle présente plus de dangers, observa le prudent Anacharsis.

— Oui et non; car ces hommes ne se défient pas.

— D'ailleurs, repartit André, si ce que nous allons apercevoir nous oblige à rebrousser chemin sans avoir poussé jusqu'au bout, nous serons libres de regagner le canot et de nous concerter avec nos amis; si, au contraire, la rencontre ne nous paraît avoir rien d'inquiétant ni de suspect, pourquoi n'irions-nous pas à l'instant même tendre la main à nos frères inconnus?

— Venez donc, dit Pradère.

Le capitaine et l'artiste s'avancèrent à pas muets. Arrivés à un arbre au tronc lisse, aux fortes branches, ils l'escaladèrent, et cachés sous le feuillage, dont leurs mains écartèrent le rideau, ils purent à loisir examiner ce qui se passait non loin d'eux.

Un trentaine d'êtres à l'aspect plus bizarre que farouche se trouvaient réunis autour d'un feu destiné à cuire leurs aliments. Des poissons de mer et quelques oiseaux enveloppés de feuilles odorantes rôtissaient dans une excavation remplie de cailloux rougis au feu. Des gourdes remplies d'une liqueur à laquelle ils goûtaient fréquemment et dont la saveur paraissait leur être fort agréable, étaient à terre à côté de calebasses qui servaient de vaisselle.

Pradère avait fait d'assez fréquents voyages en Océanie pour posséder en partie le vocabulaire, d'ailleurs fort restreint, des peuplades qui habitent les îles clair-semées sur cette mer lointaine, et pour reconnaître à quelle race il avait affaire. Autant que la lueur du foyer lui permit de distinguer la couleur cuivrée poussée au noir de ces insulaires, les lignes de leur visage fortement accentuées, la disposition enfantine de leur coiffure et les ornements dont leur poitrine semblait cuirassée, ces premières remarques le rassurèrent un peu.

— Ce sont d'assez bonnes gens, dit-il à l'oreille d'André; un peu anthropophages, mais ils ne mangent que leurs prisonniers de guerre. Je les ai rencontrés ailleurs; aussi je suppose qu'il ne sont pas natifs de cette île.

A force d'écouter leur entretien, dont il parvint à saisir quelques fragments, le capitaine s'assura que sa supposition était exacte.

Cette troupe de sauvages se composait d'émigrants océaniens venus en pirogue à la découverte. Ils avaient quitté leur île, devenue trop petite pour la population, et venaient d'aborder dans celle-ci afin de s'y établir, la croyant privée de tout habitant humain. Ils se faisaient une illusion en se flattant de l'occuper sans conteste.

On distinguait vaguement les femmes assises autour du feu, mais derrière leurs maris et leurs pères. Deux d'entre elles se levèrent pour venir activer la flamme; l'artiste remarqua que l'une de ces femmes était svelte et jeune. Si les deux explorateurs continuèrent quelque temps encore à contempler le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, ce ne fut plus que comme distraction et seulement par curiosité. Ils n'éprouvaient plus le moindre sentiment de crainte. Tous deux au contraire se réjouirent, car ils voyaient là une aide inespérée que leur envoyait la Providence.

Quand les Océaniens eurent terminé leur repas, le ca-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

pitaine dit bas à André : « Fermons les rideaux et dormons. » Ils abaissèrent les branches, s'installèrent le mieux qu'ils purent sur la cime de leur arbre, et dormirent jusqu'au jour.

Le bruit d'une sorte de glapissement qui avait la prétention d'être un langage les arracha au sommeil. Ils regardèrent ce qui se passait et s'aperçurent que la petite troupe d'émigrants sauvages se disposait à se mettre en marche. Pradère laissa André faire sentinelle et courut au canot, d'où il ramena l'abbé Marc et les deux Alsaciens. Quand ils eurent rejoint l'artiste, chacun d'eux prit en main une branche d'arbre, ce qui, sous toutes les latitudes, est une invitation à la concorde, et ils s'avancèrent pacifiquement jusqu'au groupe des Océaniens.

Ceux-ci, à l'aspect des nouveaux venus, firent entendre un murmure inquiétant et les regardèrent avec défiance. Mais le capitaine, élevant en l'air son rameau et l'agitant, accentua d'une façon si rassurante le mot *Tayos* (amis), que les insulaires ne montrèrent plus qu'un peu d'hésitation. Bientôt trois d'entre eux se détachèrent du groupe et vinrent au-devant de Pradère, qui, cette fois, s'avançait seul, une main tendue comme proposition d'alliance. Rassemblant dans sa mémoire quelques mots de l'idiome qu'ils parlaient, le capitaine parvint à leur faire comprendre que cette île, découverte par des Français, était et devait rester française, et que ceux qui, les premiers, venaient d'y aborder l'avaient nommée Terre-Bénie. Nul autre ne pouvait donc avoir la prétention d'y établir un pouvoir étranger ; mais, ajouta-t-il, la colonie d'Européens, se trouvant peu nombreuse, ne demandait pas mieux que d'accueillir comme des frères les colons océaniens, et que s'ils le souhaitaient on les conduirait dans la partie de l'île habitée et cultivée où ils avaient laissé leurs amis.

L'étonnement fut le seul sentiment que l'on put lire d'abord sur le visage des trois députés du groupe d'insulaires. Ceux-ci ignorant le nombre des colons français établis sur la Terre-Bénie savaient par tradition que les armes des Européens sont terribles ; de plus, comme ils ne se sentaient après tout aucune envie de déclarer la guerre à qui que ce fût, ils allèrent rapporter à leurs compatriotes les paroles du capitaine. Il y eut entre eux longue délibération à voix basse, puis, tous à la fois, s'approchèrent des Européens, et le plus ancien de la tribu prit la parole pour dire à Pradère qu'au temps passé des blancs étant descendus dans son île, il avait pu apprécier leurs mœurs douces et rendre hommage à la supériorité des hommes soumis aux lois de la civilisation ; qu'au surplus le grand Esprit avait créé l'île assez grande pour qu'il fût possible à deux races d'hommes d'y vivre, puisque le riz croissait sans culture près des rivières et que les arbres fournissaient surabondamment leurs fruits. Le vieillard ajouta que leurs cabanes ne feraient pas une ombre jalouse à celles de leurs frères d'Europe, et qu'ils étaient prêts à les accompagner à l'endroit où leurs compagnons de naufrage les attendaient.

Vers le milieu du jour, le canot de la *Cybèle* et la double pirogue des Océaniens, voguant de conserve, suivaient la côte. A l'heure des repas, Français et sauvages se réunissaient à terre ; les femmes préparaient le festin, les hommes se distribuaient les gourdes de vin de palmier, puis on remontait dans les embarcations.

Grande fut la surprise des naufragrés confiés à la garde de Thomas Candeil, quand ils virent une troupe nombreuse venir à la suite de leurs compagnons. Il eussent cru volontiers à une apparition magique, si Pradère et André Kernel, sautant les premiers à terre, ne les eussent en quelques mots mis au courant de ce qui s'était passé.

Durant la première heure on fit, de part et d'autre, timidement connaissance ; la journée passée ensemble suffit pour qu'on se trouvât le soir complétement bons amis. Les jours suivants ne firent qu'accroître l'intimité.

Cependant, il fallait pour s'arranger de façon à vivre en commun, s'étudier mutuellement, apprendre les noms des uns et des autres, se rendre compte des facultés particulières de chacun, de telle sorte que la colonie tout entière bénéficiât des aptitudes spéciales de ses membres.

Le chef de la tribu émigrante paraissait âgé d'environ soixante ans ; maintes douleurs avaient attristé son existence. La mort, fauchant l'un après l'autre les objets de son affection, le laissa seul ; il n'eut alors pour toute famille que les naturels de son village, qu'il gouvernait avec tant de sagesse qu'on avait oublié son nom de naissance pour ne se souvenir que de ce surnom, le *Notou*-Prudent (1). Chacun des individus venus à sa suite portait quelque nom formé d'un bizarre assemblage de consonnes difficile à prononcer, et dont la traduction plus ou moins exacte réjouissait fort les matelots et les passagers qui avaient survécu à la perte de la *Cybèle*. La Grue-Noire était un beau jeune homme portant fièrement une tête très-intelligente ; rien n'était plus doux que l'expression du visage de Jambes-de-Kangourou, son compagnon. Le magicien, car les sauvages, qui manquent de médecins, ne sauraient se passer de sorciers ; le magicien, qui n'eût pas souffert qu'on le regardât comme un simple mortel, était désigné par ses admirateurs, et dans l'occasion ses martyrs, sous le nom d'Œil-droit-de-l'Esprit. Quatre vieilles femmes, traitées en esclaves et regardées comme des bêtes de somme chargeables à merci, avaient oublié les noms gracieux de leur enfance ; tandis que deux jeunes filles, Épi-Doré et Branche-Fleurie, offraient le modèle accompli de la beauté de leur race.

Il fallut plusieurs semaines pour se bien connaître et pour faire entrer, comme un coin dans l'arbre, un peu de civilisation dans l'esprit de gens accoutumés à suivre les soi-disant lois naturelles de l'homme, qui avoisinent de si près l'instinct purement animal. La saison était assez belle pour qu'il ne fût pas encore question d'aller habiter les grottes. On s'occupa cependant de réunir des provisions abondantes de fruits, de légumes et de poissons, que les quatre servantes de la colonie océanienne firent sécher au soleil ou rôtir au feu. On amassa de la mousse pour les lits et de la litière pour quelques chèvres sauvages prises au piége ou arrêtées à la course. Branche-Fleurie et Épi-Doré passaient le temps à recueillir les gousses d'un espèce de cotonnier, à fabriquer des paniers avec l'écorce flexible des niaoulis, et arracher les tiges de magnagna, dont les fibres textiles peuvent se filer comme le chanvre et servir, selon le besoin, à fabriquer de la toile ou des cordes. Les Océaniens, habitués aux luttes de l'existence primitive, possédaient mille moyens ingénieux pour capturer des proies vivantes, mais l'art leur manquait pour l'exécution des divers travaux nécessaires au bien-être de la vie à l'intérieur ; en ceci, l'aide de Fritz Schaffausen et de Karl Pfeunig leur fut d'un grand secours.

Angélie réussit sans peine à apprivoiser les deux jeunes Océaniennes et à se faire aimer d'elles. Dès qu'une quantité suffisante de coton et de magnagna fut filée, grâce à l'appareil construit par Aubersac sous la direction du savant Anacharsis Bridois. L'institutrice, ignorant l'art du tisserand, se serait trouvée impuissante pour confectionner les vêtements qu'il devenait indispensable de renouveler, si l'artiste n'avait pour elle et pour ses compagnes, dont elle devait maintenant diriger les travaux, façonné des crochets au moyen d'écailles résistantes de poissons et des aiguilles façonnées avec les éclats du bois dur des

(1) Espèce de gros pigeon.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

kaoris. Au moyen de ces instruments, il fut facile de fabriquer un tricot serré et moelleux qui permît de braver la froidure.

Secondée par l'abbé Marc, Angélie parvint à inspirer aux Océaniennes la pensée de se vêtir comme les filles d'Europe. André Kernel, privé de papier et de crayons pour exécuter les portraits des deux jeunes insulaires, s'improvisa sculpteur ; il tailla dans le bois deux figures d'une si charmante fantaisie, que Branche-Fleurie et Épi-Doré en demeurèrent plongées dans une indicible admiration. Elles avaient reconnu leur visage ; pour elles le magicien n'était plus Œil-droit-de-l'Esprit, mais bien l'homme blanc qui les avait miraculeusement figurées. Chaque Océanien brigua bientôt la faveur de posséder son portrait, et l'artiste, qui tenait à conserver la collection de son curieux musée, dut faire des copies de ses premières ébauches.

Ludwig n'avait pas été oublié ; Kernel le sculpta dans toutes les poses. Il l'aimait d'abord parce qu'il était charmant, et surtout parce qu'il était tendrement aimé d'Angélie. L'enfant, qui avait avec tant de sérénité partagé les souffrances des naufragés, semblait l'âme de toute la colonie ; les sauvages éprouvaient pour lui une sorte de respect, et les petits Océaniens se fussent volontiers faits ses esclaves, si l'aimable enfant avait été capable de manifester des volontés despotiques.

La suite à la prochaine livraison.

DE LA SOCIÉTÉ.

Les hommes ne peuvent ni vivre, ni bien vivre, ni estre hommes, ni estre heureux les uns sans les autres. Ils sont attachez ensemble par une commune nécessité de commerce. Chaque particulier n'est pas assez de n'estre qu'un, s'il n'essaye de se multiplier en quelque sorte par le secours de plusieurs ; et, à nous considérer tous en général, il semble que nous ne soyons pas tant des corps entiers que des parties coupées que la société réunit. Les offensés demandent justice, les foibles ont besoin de support, les affligés de consolation. (1)

IMMORTALITÉ.

... Pendant que j'écrivais, un papillon de nuit, qui était entré par ma fenêtre entr'ouverte, s'est abattu sur les briques de ma chambre. Il s'était probablement fait mal, et il voltigeait par terre, faisant un grand petit bruit par ses efforts pour se relever.

Son bruit m'a fait penser à lui. Moi, qui dans ce moment ne pensais qu'à vous, je me suis dit que s'il parvenait à voler comme de coutume, il reviendrait bien vite brûler ses ailes à la lumière et mourir, et qu'il valait bien mieux le mettre dehors, en liberté, sous les étoiles. Je l'ai poursuivi avec un cornet de papier pour le prendre ; je l'ai pris, et je l'ai mis en liberté.

Pauvre papillon ! nous sommes comme toi, blessés par la douleur, nous nous agitons terre à terre, mais en même temps nous battons des ailes que Dieu nous a faites, l'espérance et la prière, et c'est alors que Dieu pense tout particulièrement à nous. Quand je te poursuivais tout à l'heure, tu avais bien peur de moi, tu croyais que je voulais augmenter ton mal ! Et je ne te poursuivais que pour te sauver ! Et c'est comme cela que Dieu nous poursuit. Mais quand je t'ai jeté dehors dans la sombre nuit, c'est alors surtout que tu as accusé ma cruauté ! Pauvre ignorant ! Cette grossière lumière que tu regrettais t'eût fait mourir, et, au lieu de cela, tu auras demain un air pur et doux au soleil levant. Cette sombre nuit est l'image de la mort ; quand Dieu nous y jette, c'est pour nous y faire retrouver et la liberté, et la vie, et la joie au lever de l'éternelle aurore. Voilà ce que je te dis, petit papillon, et voilà ce que vous nous dites, ô mon Dieu ! (1)

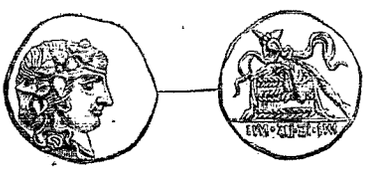
(1) J. L. Guez, seigneur de Balzac, *Aristippe*.

UNE SERVIETTE DE DIX-SEPT CENTS ANS.

M. Cailliaud, le savant conservateur du Musée de Nantes, avait rapporté de ses longs voyages en Égypte et en Nubie une momie grégo-égyptienne exhumée des hypogées de Thèbes. Cette relique des temps antiques fut déroulée, le 30 novembre 1823, devant Champollion jeune et M. Letronne, et elle fut trouvée d'une admirable conservation. Sous les bandelettes on avait rencontré un manuscrit sur papyrus, où se lisaient les noms de Petemenon et de Cléopâtre. Le bitume avait admirablement conservé les toiles de finesses diverses, dont on put apprécier la qualité. On eut la fantaisie d'en faire ourler quelques-unes et d'en faire usage en guise de serviettes. M. Cailliaud voulut acquérir la certitude que les siècles écoulés ne les avaient pas rendues hors de service. « Il me vint la fantaisie, dit-il, de faire mettre à la lessive une de ces serviettes, et je l'employai quelque temps à mon usage ; elle supporta huit fois le blanchissage, sans éprouver une détérioration sensible. C'est avec une sorte de vénération, je l'avoue, que chaque jour je déployais ce linge périssable, qui cependant avait été tissé depuis plus de dix-sept cents ans. » (2)

MÉDAILLE SAMNITE.

Quand Rome commença à s'étendre sur l'Italie, un des plus sérieux obstacles qu'elle rencontra, ce fut la résistance désespérée des Samnites. Peuple dur et sobre, cantonné dans les contre-forts de l'Apennin, les Samnites résistèrent pendant plus de cinquante ans, et remirent plus d'une fois en question, sinon l'existence, du moins l'avenir du peuple romain. Rome devait être écrasée dans cette lutte ou en sortir encore plus forte. Elle n'y fut pas écrasée ; elle en sortit plus forte, mais non pas plus généreuse envers les vaincus. Les écrivains romains se souviennent avec un amer ressentiment de l'échec de Caudium et des inquiétudes de Rome. De même que Carthage, trop difficilement vaincue, fut taxée par eux de cruauté et de mauvaise foi, de même Florus va répétant que les Samnites



Cabinet des médailles ; collection de Luynes — Médaille samnite.

firent des sacrifices humains pour obtenir des dieux la défaite de leurs ennemis. Quoi qu'il en soit, tout ce que les Samnites obtinrent des dieux, ce fut la satisfaction de faire passer les légions sous le joug, et l'honneur de fournir aux généraux romains la matière de quatre triomphes. Pendant cette guerre, les Romains avaient ravagé le pays avec tant d'acharnement que l'aspect en était entièrement changé.

(1) *Récit d'une sœur*, par Mme Augustus Craven.
(2) *Voyage en Égypte et en Nubie*, t. IV.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA TABLE DES POLITIQUES.



La Table des politiques, fragment d'une gravure de Debucourt (1792). — Dessin de Bocourt.

De même que notre estampe, intitulée : *la Marchande de journaux* (1), celle-ci n'est que le fragment d'une grande page gravée par Louis Debucourt : *le Jardin des Tuileries, en 1792*.

Nous sommes à l'heure de la promenade, pendant une belle journée du mois de juin. Tandis que dans l'allée des Orangers, où la Convention fit planter des pommes de terre pour en populariser la culture, et que dans la grande avenue du milieu, où Robespierre célébra la fête de l'Être suprême, la foule bariolée, bigarrée, des muscadins et des merveilleuses papillonne en se coudoyant, ou se pavane et se dandine sur les siéges, à raison de quatre ou cinq chaises pour une seule personne, — il n'en faut pas moins à ces beaux et à ces élégantes pour déployer toutes leurs grâces et prendre toutes leurs aises; — en même temps, disons-nous, que çà et là, le concours innombrable de promeneurs fait cohue, ici, retirés dans leur coin favori du jardin, que le parfum de ses fleurs et la tiède température de l'air ont rendu célèbre sous le nom de Petite-Provence, une demi-douzaine de ces naïfs quêteurs et conteurs de nouvelles, comiques sérieux qu'on a surnommés gobe-mouches, devisent mystérieusement, autour de la table ronde, de tel événement d'hier, dont partout ailleurs chacun aujourd'hui parle tout haut. C'est le trait caractéristique de ces nouvellistes attardés de se dire à l'oreille ou de se réunir en comité secret pour se confier, sans examen, sans critique, un fait vrai ou faux, que l'écho des bruits publics ne daigne même pas répéter. Et encore n'est-ce pas aux choses d'importance réelle ou d'intérêt général que leur crédulité curieuse s'attache. Quand le *Tout* invite aux discussions les plus graves, c'est précisément sur le *Rien* qu'ils s'évertuent à discuter.

L'espèce des gobe-mouches est de vieille date en ce monde; c'est pour leur donner occasion de discourir qu'Alcibiade a coupé la queue à son chien.

La Bruyère, qui ne pouvait oublier cette variété de la faiblesse humaine, a écrit : « Le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique. — Le nouvelliste, ajoute-t-il, se couche tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, et qu'il est obligé d'abandonner à son réveil. »

(1) Voy. p. 161.

LES PROPOS D'UN PROVINCIAL
SUR BOILEAU DESPRÉAUX.

On causait au coin du feu. Un vers de Boileau se trouva cité par hasard; ce vers eut pour effet de changer tout à

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

coup la conversation, un des plus jeunes interlocuteurs s'étant mis à soutenir qu'un vers de Boileau ne prouvait rien du tout, que Boileau d'ailleurs n'était plus supportable, et que jamais il n'avait été qu'un esprit étroit, mesquin, sec, antipoétique... Des qualifications plus désobligeantes encore furent prodiguées à l'auteur des Satires. Notre jeune bachelier parla, parla, Dieu sait! Les deux autres, qui le laissaient dire, visiblement l'approuvaient; mais le vieux provincial, les pieds allongés vers le feu, écoutait avec un sourire narquois... on voyait bien à certains frémissements qu'il ne tarderait pas à répondre.

Il prit la parole en effet.

— Vous avez, dit-il, vous autres, un rare privilége : celui de parler avec la plus parfaite assurance sur les sujets les moins étudiés. Vous accablez Boileau de vos dédains; mais l'avez-vous lu seulement depuis votre sortie du collége? Et quand vous y auriez parfois jeté les yeux en courant, pensez-vous que sur un léger examen il vous soit permis de le condamner?

Boileau, comme tout écrivain, ne peut se lire avec fruit qu'à la condition d'étudier l'homme en même temps que ses œuvres; car ce qui importe, ce n'est pas de connaître le livre seulement, c'est de connaître l'âme, le cœur, la vie, dont ce livre n'est lui-même qu'un reflet.

Sortons de la pauvre critique qui ne voyait dans les livres que les livres eux-mêmes; remontons au souffle inspirateur, c'est ainsi que nous rajeunirons toute l'histoire littéraire, qui à ce point de vue est à refaire entièrement.

Puisque nous en sommes sur Boileau, suivons-le, je vous prie, dans sa carrière poétique.

A vingt-six ans il était encore peu connu du public, n'ayant donné que sa première satire et *les Embarras de Paris;* il y avait déjà quatre ans de cela, et depuis lors il gardait le silence. Mais Molière cette année-là joue *l'École des femmes;* vous savez quelles colères, quelles vengeances même la pièce souleva. Ce fut peut-être l'époque la plus tourmentée de la vie du grand comique, et il y pouvait certainement succomber. Eh bien, cet esprit mesquin, ce cœur sec de Boileau, le 1er janvier 1663, fait imprimer et envoie à Molière pour cadeau d'étrennes ses stances :

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage,
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Il avait écrit cette pièce à la hâte; il avait consenti, pour venir en aide à Molière, à être négligé, à rester imparfait, et c'était le plus grand des sacrifices pour Boileau, car il ne faisait bien les vers qu'avec une extrême lenteur. Mais il y revint, quelques mois plus tard, à loisir, dans sa deuxième satire dédiée *à Molière.*

Un peu plus tard encore, à l'occasion de *l'Imposteur*, les persécutions redoublèrent pour Molière, et l'on ne savait vraiment ce qui pouvait advenir; on venait, pour quelques vers mystiques, de brûler vif en Grève le malheureux Simon Morin. Boileau, cette fois, sentit qu'il fallait s'adresser à Louis XIV lui-même. L'amitié, et non pas le désir de flatter, lui fit alors écrire sa première *Épître au roi*. A propos de ces *Épîtres au roi*, que n'a-t-on pas dit des adulations de Boileau pour Louis XIV? Eh bien, cette première épître à Louis XIV fut écrite au moment où le roi venait de dévoiler son goût des conquêtes; écoutez donc les flatteries singulières que pour son coup d'essai lui adressait Boileau :

. . . . . .
Oui, grand roi, laissons là les siéges, les batailles;
Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles,
Et souvent, sur tes pas marchant sans ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussière et de feu.
A quoi bon d'une muse au carnage animée
Échauffer *ta valeur déjà trop allumée?*
Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous lassons point des douceurs de la paix.

Je passe ici le très-bel épisode de Pyrrhus et de son confident; mais écoutez la fin :

Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi
Approuve un fainéant sur le trône endormi;
Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs;
Entre les grands héros *ce sont les plus vulgaires.*
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires;
Chaque climat produit des favoris de Mars :
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars;
On a vu mille fois des fanges Méotides
Sortir des conquérants, Goths, Vandales, Gépides.
Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut pour le trouver courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisants.

Voilà, vous l'avouerez, d'étranges adulations, et qui font regretter que les rois n'en aient pas toujours entendu de semblables.

Nous venons de voir Boileau prendre devant le public et devant le roi la défense de Molière; ce fut ainsi toute sa vie. Lorsque les envieux et les sots attaquèrent Racine et son *Iphigénie*, écrite pour Mlle de Champmeslé, au plus fort des épigrammes contre la pièce et contre l'admirable actrice, Boileau, dans un mouvement de justice, se révolte contre les calomniateurs et publie son *Épître :*

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Puis, rappelant alors à Racine avec mélancolie les persécutions essuyées par l'incomparable poëte comique qu'on venait de perdre, il ajoute :

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits aujourd'hui si vantés
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.

Tout le cœur de Boileau est méconnu, et vous ne pouvez plus même apprécier sa ferme raison si vous le lisez sans suivre dans le détail l'histoire littéraire de son temps.

En 1693, un illustre docteur, Arnauld, est sur le point de mourir en exil, persécuté, malheureux. Aussi voyez avec quel enthousiasme et quel respect Boileau parle de lui :

Arnauld, le grand Arnauld. . . . . .

Lorsque la philosophie de Descartes devint pour ceux qui en étaient partisans une cause de persécution, ce fut Despréaux encore qui, dans *l'Arrêt burlesque*, vint à leur aide au nom d'*une inconnue nommée la Raison.*

Il achète l'admirable bibliothèque de Patru tombé dans le besoin, mais à la condition que Patru lui-même en restera le dépositaire sa vie durant.

Vous trouvez, dites-vous, une inspiration de colère chez Boileau; sans doute, et pour moi je ne l'en aime que mieux; je sens dans ces colères la bonté, la sincérité, la droiture de son âme. Molière, un jour, confessa qu'il avait emprunté à Boileau deux ou trois traits du personnage

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

d'Alceste : c'est le plus grand éloge que Boileau ait reçu ; il eut bien, en effet, comme *le Misanthrope*,

. . . . . Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Les trois bacheliers écoutaient étonnés ; mais notre ami le provincial n'était pas homme à s'arrêter tout de suite sur un sujet qu'il connaissait si bien ; il continua donc à peu près en ces termes :

— La vie de Despréaux fut sans aventures et presque sans passions ; comme Montaigne, il fuyait les orages : aussi vécut-il presque toujours dans la solitude, à la campagne, à Auteuil, entre ses amis et ses livres. Son humeur libre et simple ne s'accommodait point des grands airs de la ville, dans ce beau monde où il lui eût fallu vivre ; dès vingt-deux ans on l'entend s'écrier :

Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière.

La chasse, la pêche, la promenade dans les sentiers d'Auteuil, un voyage de temps en temps à Baville, chez Lamoignon ; quelques lectures, et avec cela les vers, les chers vers, faits, refaits, longuement travaillés, telles étaient ses occupations. Puis les amis venaient, et quels amis ! les plus grands hommes du temps, les plus illustres.

Racine envoyait souvent ses enfants chez M. Despréaux (qu'ils adoraient). Il les promenait, leur faisait des contes, jouait aux quilles avec eux, et il eût, disait-il, renoncé plutôt à son talent pour les vers qu'à son talent pour les quilles ; mais croyez pourtant que les vers tenaient dans son esprit plus de place encore que les quilles ; son talent de rimeur est aussi celui dont il se vante le plus :

Je sais coudre une rime au bout de quelques mots.
Souvent j'habille en vers une maligne prose ;
C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.
Ainsi, soit que bientôt, par une dure loi,
La Mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi,
Soit que le ciel me garde un cours long et tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Dût ma muse par là choquer tout l'univers,
Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.

Son goût pour la campagne lui venait surtout de ce que, dans la solitude, il pouvait plus à l'aise chercher la mesure et la rime :

. . . . . Pour animer ma voix,
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois.

C'est là aussi qu'il se plaisait, en de longs entretiens, à chercher avec ses amis

. . . . Quels sont les biens véritables ou faux ;
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts ;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.

Vers la fin de sa vie...

— Tout ce que vous voudrez, s'écria l'un des trois jeunes gens ; mais vous nous parlez de l'homme, et c'est le poëte qui était en cause.

— Eh ! c'est au poëte aussi que je voulais arriver, mais c'est de l'homme que j'aurais tiré le poëte, et vous auriez eu ainsi Boileau dans son ensemble, dans sa vérité. Pour peindre l'homme, je vous ai rappelé en quelques mots sa biographie ; pour vous mettre à même d'apprécier le poëte, ce n'eût pas été trop que de vous raconter en détail l'histoire littéraire de son temps. Mais tout cela nous mènerait trop loin : aussi, pour toute conclusion, je vous citerai sur Boileau l'appréciation d'un homme qui ne peut avoir la réputation d'un esprit timide, puisqu'il passa sa vie à renverser tout ce qu'il croyait fausse idole ; c'est de Proudhon que je parle. Eh bien, voici, Messieurs, le jugement de Proudhon sur notre poëte :

« Boileau, si fermement correct, n'est pas aussi bête qu'on a bien voulu le dire. Pour moi, je creuse une niche en ma mémoire et je l'y place comme un saint. Un jour, quand le français menacera de disparaître sous l'invasion de l'argot, il se lèvera des rangs du peuple un courageux énergumène (Proudhon prenait ce mot en bonne part) qui fera de Boileau le réservoir de la vieille langue maternelle. »

On se récria ; mais la conversation qui brusquement s'était emparée de Boileau le quitta de même, et notre provincial, dans la discussion assez vive qui s'engagea entre ses trois hôtes,

Imita de Conrart le silence prudent,

n'aimant d'ailleurs à parler que de ce qu'il savait.

ÉGOÏSTES.

Il y a des personnes qui ne peuvent pas même remuer la main ou le pied sans laisser voir clairement qu'elles pensent à elles et qu'elles sont sans cesse préoccupées d'user de quelques petits stratagèmes pour se faire admirer. SYDNEY SMITH.

LE JOURNAL DE LADY RUSSEL.

En 1639, lady Russel, veuve de lord Russel, mis à mort sous Charles II, racontait à ses enfants, dans un cahier où elle tenait note des divers incidents de sa vie et de sa conduite, les pratiques quotidiennes qu'elle s'était imposées pour qu'aucune de ses actions ne pût échapper à un scrupuleux examen, ses prières habituelles, ses lectures, soit dans l'Écriture sainte, soit dans des ouvrages d'instruction et d'édification religieuse.

« Au bout de chaque semaine, disait-elle, je reprends mon papier ; j'examine en quoi j'ai particulièrement péché dans ces jours-là, si j'ai été distraite en priant, ou négligente à lire ce que je devais, ou colère, ou pleine de ressentiment ou toute autre faute, et je résume, en aussi peu de mots que je le puis, mes souvenirs de la semaine. Le premier vendredi de chaque mois, je parcours mes notes, et je me rends compte de mes actions pendant tout le mois, passant rapidement sur ce qui est ordinaire, mais m'arrêtant sur ce qui a été remarquable et important et doit m'être un sujet, soit de tristesse, soit d'actions de grâces. On acquiert ainsi une habitude de constante vigilance, et quand je veux me bien examiner moi-même, je trouve à relire ces papiers un grand secours ; je n'ai pas besoin de longues recherches dans ma mémoire, et rien ne peut m'échapper par distraction ou par oubli. »

Quoiqu'il puisse être d'abord un peu pénible de s'imposer cette tâche, elle cesse bientôt de nous peser ; notre esprit en devient à la fois plus attentif et plus tranquille, notre vie plus régulière sans effort, et nous avons moins de peine à pratiquer sérieusement les préceptes de notre foi. (1)

L'ENSEIGNEMENT AUX ÉTATS-UNIS.

Voy. p. 135, 171.

Le trait le plus caractéristique de l'enseignement aux États-Unis, c'est l'égalité complète qui règne entre les

(1) Guizot.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

deux sexes, tant sous le rapport du degré d'instruction que sous celui du professorat. Rien ne semble plus extraordinaire à un Européen que le mélange des jeunes gens et des jeunes filles dans une foule de cours secondaires et supérieurs, où toutes les connaissances humaines sont enseignées, et où les deux sexes concourent ensemble aux examens. Ce qu'il y a de plus piquant encore, c'est que généralement les filles l'emportent sur les garçons.

Les comptes rendus présentés au Congrès fédéral par le surintendant général de l'instruction publique, donnent à ce sujet des détails qui renversent toutes nos idées.

En Amérique, les institutrices sont de plus en plus employées comparativement aux instituteurs. Dans tel État, on trouve quatre écoles sur cinq tenues par des femmes; dans tel autre, on compte onze institutrices pour un instituteur; plus loin, dix-sept; et, dans des proportions diverses, il en est ainsi partout, non pas seulement dans les États nouveaux, au milieu des populations les moins denses, mais dans les grandes villes, à New-York, par exemple, où, il y a six ans, on comptait dix fois plus d'institutrices que d'instituteurs.

Les Américains ne se laissent point envahir par les routines des situations prospères, et ils veillent avec grand soin sur les causes de désorganisation que le temps amène insensiblement dans toutes les institutions.

Ainsi, depuis quelques années, on remarquait avec effroi que la presque totalité des instituteurs et des institutrices ne persévérait pas dans la profession.

Après avoir obtenu le diplôme de capacité que la loi exige et avoir conduit une classe pendant quelque temps, ils entraient dans d'autres carrières. On estime à plus de cent mille par an le nombre des personnes des deux sexes qui passaient ainsi par ce stage. Autant c'était profitable pour elles, autant c'était nuisible aux élèves. D'abord on trouve chez les jeunes professeurs sans expérience un zèle outré qui les fatigue et influe visiblement sur leur santé; puis ils exercent sur les jeunes cerveaux qu'ils dirigent une excitation fébrile pour les études, et ils les surmènent d'une manière inquiétante; après quoi, l'éducation pédagogique leur manquant, ils se trouvent avoir épuisé sans prévoyance leur stock de connaissances, souvent superficielles, se dégoûtent, et se laissent entraîner par l'attraction de nouvelles carrières.

Le mal n'a pas été plutôt reconnu que l'on s'est porté en masse vers le remède, et que l'on s'est mis à créer des écoles normales pour former un corps de professeurs des deux sexes. Les fonds abondent, comme toujours, par demi-millions et par millions; les institutions pour former des pédagogues surgissent partout, même dans les jeunes États, même dans les États à esclaves.

Dans ces écoles normales, on ne reçoit pas d'internes. Les mêmes cours y sont suivis par les deux sexes; et le sexe féminin y est en majorité, et c'est surtout dans ces écoles d'enseignement supérieur qu'il se montre supérieur au sexe masculin. Ainsi, par exemple, à Chicago, dans cet *emporium* commercial que vient de ravager l'incendie, l'École normale n'était fréquentée que par des filles, et dans la haute école il y avait, sur 263 élèves, 150 filles qui obtenaient 13 prix sur 19. — Dans une autre ville, les seuls élèves qui fussent en état de traduire à livre ouvert Homère et Horace étaient trois jeunes filles. On a remarqué aussi que la plupart des meilleurs professeurs de mathématiques étaient des filles.

Ces faits, si étranges pour des Européens, s'expliqueraient, à ce qu'il nous semble, par les préoccupations qui, en Amérique, s'emparent des jeunes hommes dès qu'ils prévoient leur entrée prochaine dans la vie active, industrielle, agricole ou commerciale. La jeune fille doit attendre le mariage, et elle n'a rien de mieux à faire pour occuper son imagination et son temps que de fixer fortement son attention sur les matières de l'enseignement, ce qui d'ailleurs lui prépare une carrière d'institutrice où les places abondent et que les hommes lui laissent volontiers, ainsi que le montrent les détails donnés plus haut.

Dans le cas de mariage, quels avantages ces jeunes personnes n'apportent-elles pas dans leur rôle de mères de famille! Quel capital de connaissances n'ont-elles pas pour diriger leurs propres enfants vers l'instruction! quelle alimentation intellectuelle et morale les esprits de ces jeunes enfants ne puisent-ils pas en la compagnie de leurs mères!

Faut-il donc aller aux États-Unis pour voir appliquer les maximes de notre prévoyant et sage Fénelon, qui demandait avec tant de chaleur à la France de s'occuper de l'éducation des filles, puisque les filles sont elles-mêmes, disait-il, destinées à éduquer les jeunes générations.

EXPLOITATION DES FORÊTS

PAR LES MOYENS MÉCANIQUES [1].

Les moyens mécaniques qui rendent certains travaux agricoles ou forestiers plus rapides et plus économiques, commencent à se propager en France. On a déjà démontré l'utilité d'adjoindre à la machine à battre, au coupe-racines et autres objets usuels, la scierie à lame sans fin ou la scierie à lame circulaire, ou même les petits modèles fonctionnant à bras d'hommes. A l'aide de ces dernières machines, le débit des bois de toute sorte, même du bois à brûler, peut être fait avec rapidité et économie; telle construction de claies, barrières ou hangars, telle réparation de chariots ou d'instruments qui ne peuvent s'exécuter actuellement sur place, deviennent beaucoup plus faciles et moins dispendieuses. Les prix de ces instruments varient de 500 à 2 200 francs, et leur construction présente toutes les conditions de solidité et de simplicité nécessaires. Ils ne peuvent, du reste, servir qu'à une coupe de peu d'importance.

Lorsqu'il y a lieu à une véritable exploitation forestière, il est indispensable, pour atteindre le but, c'est-à-dire une prompte réalisation, de recourir à la grande scierie verticale alternative à plusieurs lames. Cette scierie, qui est le modèle singulièrement perfectionné de la grande scie à cadre, traduit d'un seul coup l'arbre le plus fort en autant de plateaux qu'on le désire. Il est vrai que cet engin coûte environ 5 000 francs; mais en une demi-heure on transforme une grume de 1 mètre de diamètre et de 10 mètres de longueur en plateaux que, dans le même temps, la scierie circulaire voisine subdivisera en madriers, chevrons, planches, lattes, etc.

Si l'étendue de l'exploitation le comporte, il y a avantage à réunir les scieries; chacune d'elles a son objet différent : les petites grues passent sur la scie circulaire à treuil d'amenage vers laquelle se dirige la grue roulante; les arbres de 0m.60, 0m.80 ou 1 mètre de diamètre doivent au contraire être roulés sur le chariot de terre de la scierie verticale; les deux autres instruments, petite scierie circulaire et scierie à lame sans fin, permettent les subdivisions en sciages droits, courbes ou chantournés.

Ces quatre machines sont construites de façon à être transportées de mois en mois, par exemple, d'une vente

[1] Nous empruntons cet article à une lettre adressée par un éminent agronome, M. F. Arbey, à l'une de nos meilleures revues françaises, le *Journal d'agriculture pratique* (rue Jacob).

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

dans une autre ou de telle partie de forêt dans telle autre. Une petite fosse de 1m.50 est seulement à fabriquer pour le mouvement de la scierie dont les bâtis peuvent être boulonnés sur des châssis en bois. En raison de l'ébranlement causé par le mouvement alternatif, on a renoncé à établir le système vertical sur un train avec roues : c'est un système qu'on appelle demi-fixe ou transportable.

Quand au moteur locomobile, il est essentiel de préférer une construction robuste permettant de forcer à l'occasion le nombre de chevaux-vapeur annoncé, et il faut surtout exiger un foyer disposé pour la combustion de tout déchet de bois, sciures, écorces, branchages, etc.; une telle en-



Exploitation des forêts par les moyens mécaniques. — Scieries. — Dessin de Jahandier, d'après une planche du *Journal d'agriculture pratique*.

treprise ne doit pas demander l'achat d'un atome de charbon; l'entretien doit être presque nul comme dépense.

Le propriétaire de bois ou de forêts, pourvu d'un outillage de ce genre, n'est plus à la discrétion du négociant en bois de la ville voisine; jusqu'à présent, pour éviter les tracas de l'ancienne manière d'exploiter, il vend en bloc au négociant, qui facilement, à l'aide du scieur de long, double son capital.

Aujourd'hui le propriétaire s'occupe de vendre au mieux le produit de ses champs, de ses vignes; pourquoi ne ferait-il pas de même pour le produit de ses bois?

A la scierie verticale à plusieurs lames on peut préférer la scierie à une lame sur le côté, la scierie horizontale

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

pour placage ou panneaux, ou la scierie à cylindre pour les madriers et les bois équarris. Le système à lame sans fin pour les rondins de 0m.30 et 0m.40 est également préférable.

Ces nouveaux procédés de sciage peuvent s'appliquer aux tonneaux, sabots, au charronnage, à l'ébénisterie, etc.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142, 146, 158, 162, 174, 182, 189.

VI. — LE PREMIER MONUMENT.

L'hiver arriva; les pluies donnèrent le signal de l'abandon des cabanes, et les colons partirent un matin pour les grottes, soigneusement aménagées. Les jeunes filles et les enfants y jouissaient d'une pièce séparée; une autre était réservée pour les ménages des naturels; le reste de la colonie de Terre-Bénie occupait un dortoir garni de mousse séchée que les femmes amoncelaient le matin dans un angle du dortoir, dont une longue table occupait alors le milieu et où des escabeaux attendaient les convives à l'heure des repas. L'esprit d'installation, qui se manifeste comme un sentiment de sociabilité instinctif chez les peuples primitifs, poussa rapidement vers la civilisation les Océaniens confondus avec les naufragés de la *Cybèle*. Ils tinrent à honneur de se servir des cuillers de bois fabriquées, ainsi que les fourchettes et les écuelles, par Pfeunig et Schaffausen, qui ne pouvaient oublier qu'ils étaient fils de bûcherons. Les jeunes filles finirent par s'accoutumer aux vêtements façonnés sous la direction d'Angélie, et même à les trouver commodes. Bientôt elles ne gardèrent de leurs premiers usages que le goût innocent des colliers de coquillages et des plumes d'oiseaux, ornements de leurs cheveux.

Les naufragés s'habituèrent à l'idiome des Océaniens, et ceux-ci parvinrent à comprendre et à articuler distinctement quelques mots de français. Les premières idées que Pradère et l'abbé parvinrent à développer dans l'esprit de leurs compagnons, ce furent celles de l'association et de la solidarité. On ne leur parlait pas de progrès, ils n'auraient pu attacher aucune idée à ce mot; mais on s'étudiait à leur faire aimer le bien-être, et chaque jour on en augmentait la somme à leur profit. On leur enseignait la charité en la pratiquant envers eux, le respect des femmes en témoignant aux plus humbles de leurs compagnes une déférence dont ces pauvres créatures étaient souvent touchées jusqu'aux larmes.

Les membres du conseil de la colonie se montraient fort satisfaits des résultats obtenus; mais ils regardaient cependant le séjour dans les grottes et dans les habitations voisines de la plage comme tout à fait transitoire. Puisque la Providence les avait jetés dans une île naguère déserte et confondait leur groupe d'Européens avec une colonie de sauvages, ce ne pouvait pas être seulement pour leur apprendre à vivre en paix sur le même sol. Il s'agissait de fonder un établissement durable, de bâtir une ville, d'ouvrir un comptoir. L'île était riche en bois d'essences précieuses; le santal, le kaoris dur comme du fer; le niaolis, qui, depuis l'écorce jusqu'à l'étui médullaire, peut offrir tant de ressources à l'industrie. Elle produisait aussi des épices de qualités rares, et l'on y voyait de nombreuses espèces d'oiseaux dont l'élégant plumage pouvait valoir en Europe un grand prix. En outre, Anacharsis Bridois avait reconnu que Terre-Bénie renfermait des gisements de métaux précieux. Il arriva donc que voyant s'adoucir les rigueurs de l'hiver, les membres du conseil se mirent assidûment à délibérer sur les travaux qu'il conviendrait d'exécuter au retour du printemps.

Pendant une de ces réunions où la discussion, bien que fort animée ne dégénérait cependant pas en querelle, mais où chacun présentait librement son opinion et la défendait avec la chaleur que donne la conviction, Aubersac prit la parole et formula ainsi ses vues :

— Nous avons quitté la France, dit-il, dans un but commun, auquel des chemins différents devaient nous conduire. La fortune nous paraissant plus facile à atteindre en Océanie que dans notre pays, nous nous sommes embarqués en prenant avec nous-mêmes l'engagement de revenir riches au bout de quelques années. Le sinistre inattendu qui nous a jetés sur cette terre inhabitée a peut-être mis entre nos mains l'instrument d'une fortune plus rapide que nous ne l'espérions. Pour avoir été déçus dans notre première attente, nous ne devons pas néanmoins renoncer aux moyens qui peuvent nous être donnés d'atteindre notre but. Le plus ou moins de bien-être personnel est chose fort secondaire, pour ne pas dire absolument indifférente, quand il s'agit de s'assurer plus tard la richesse. Donc, si nous devons commencer à bâtir au printemps une ville pour la colonie, le premier monument auquel nous devons songer est un vaste comptoir où nous réunirons dans d'immenses magasins toutes les productions de l'île qui nous sembleront les plus favorables à l'échange. Il suffira qu'un seul bâtiment aperçoive nos signaux et aborde sur le rivage, il ne manquera pas d'entrer en relation d'affaires avec nous; ce sera le point de départ de la fortune publique. Bientôt de chaque île voisine, puis de toute l'Océanie, ensuite de l'Amérique et enfin de l'Europe, les commerçants viendront s'approvisionner à notre comptoir. L'île se peuplera d'artisans et de cultivateurs, à qui nous céderons certaines portions du sol, moyennant soit une redevance en travail, soit une portion des fruits de leur culture; et il nous sera loisible, quand nous nous estimerons assez riches, d'acheter un navire et d'importer en France les productions de Terre-Bénie.

— Sans doute, répliqua André Kernel, une maison de commerce nous sera indispendable; mais avant de songer à l'élever, ne faut-il pas pourvoir aux moyens de garantir nos richesses contre la convoitise et la rapine. Les habitants de l'île que nos amis les Océaniens ont été forcés d'abandonner ne manqueront pas d'apprendre sur quelle plage leurs compatriotes sont venus atterrir. Il faut donc nous attendre à voir un jour descendre dans notre île, les armes à la main, une multitude de sauvages venus dans leurs pirogues. Comme nous nous trouverions alors en nombre insuffisant pour leur résister avec avantage, je propose avant tout de circonscrire l'enceinte de notre ville future, d'établir autour une muraille de pieux solides défendue aux quatre angles par quatre forts ou blockhaus, comme vous voudrez les nommer, afin de pouvoir soutenir un siége si jamais nous sommes attaqués.

— A Dieu ne plaise, reprit l'abbé Marc, que le sang humain coule dans notre colonie; mais si la prudence exige qu'on agisse en prévision du danger, je souhaite qu'il ne soit pas donné suite au projet de M. Kernel avant qu'on ait songé à élever un temple en l'honneur de Celui qui, dans sa miséricorde, nous a préservés de la mort. Non, ce n'est ni par le blockhaus de la guerre, ni par le comptoir du commerce, que des chrétiens doivent inaugurer leur ville naissante. S'ils veulent attirer sur elle la bénédiction du Seigneur, le premier monument qu'il importe de bâtir, c'est la maison de tous : la maison de Dieu. Construisons d'abord une église, mes frères; nous en franchirons le seuil les premiers; les enfants ignorants de l'Océanie nous suivront; ainsi que nous, ils se pros-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

terneront devant la croix; ils apprendront par notre exemple à adorer le Christ, qui est mort pour les appeler à la vie. En faisant ce que je vous dis, vous aurez plus fait que d'ouvrir des relations d'affaires avec les insulaires voisins ou de vous préparer à vous défendre contre eux; vous aurez conquis des âmes et donné le ciel à qui ne rêvait pas, après soi, au delà de l'espace d'une tombe.

— Quel dommage, observa le capitaine, qu'au lieu d'une vingtaine d'hommes nous ne soyons pas ici mille travailleurs; nous construirions en même temps le comptoir, le blockhaus et l'église.

— Je demanderais aussi un musée, hasarda timidement Anacharsis Bridois. Et avec une certaine expression d'orgueil, il ajouta : J'ai de quoi le meubler!

— Permettez-moi de donner mon humble avis, dit à son tour Thomas Candeil. Nous avons beau chercher le mieux et vouloir aller au plus pressé, la première chose indispensable est d'administrer. Sans administration régulière, rien n'est possible. Or, avant que la ville soit circonscrite, son comptoir fondé, son église élevée, il nous faut une Maison commune dans laquelle les colons puissent trouver, à la fois, une salle pour les délibérations du conseil, une autre où siégera le tribunal devant lequel chaque administré pourra venir exposer ses griefs s'il en a, et faire valoir ses droits s'ils sont contestés; en y ménageant une salle d'études pour l'école des enfants, je crois qu'on aura pourvu à l'essentiel. Quand nous aurons bâti la Maison commune, ce foyer de la grande famille des citoyens où tout vient converger et d'où tout rayonne, je serai le premier à vous dire : Maintenant, songeons à défendre notre œuvre et songeons à la sanctifier.

Chacun prit de nouveau la parole pour défendre son opinion. A la fin, cependant, l'avis de Thomas Candeil l'emporta, et il fut décidé qu'au printemps prochain on commencerait la construction de la Maison commune.

Le printemps ne se fit pas attendre; il éclata soudainement, donnant ses feuilles et ses fleurs avec une abondance de paradis terrestre. Les habitants de Terre-Bénie accueillirent le renouveau avec un double motif de joie; il ne s'agissait pas seulement pour eux de voir reverdir la forêt et la plaine et de se sentir ravivés par la brise tiède et embaumée succédant au vent d'hiver, mais de se disposer à mettre à exécution le projet adopté comme point de départ d'une ère de prospérité pour la colonie.

Afin de donner plus de solennité à la pose du premier bloc de pierre qui devait servir aux fondations de la Maison commune, André Kernel proposa d'organiser une fête dans laquelle les Européens et les Océaniens, mettant tour à tour leurs talents au service de l'assemblée, seraient tantôt acteurs et tantôt spectateurs. Pfeunig et Schaffausen chanteraient des *lieder* de leur pays, Rémoulade danserait une gigue, et les Océaniens se livreraient à quelques-uns de leurs exercices nationaux. L'idée de cette innocente distraction réunit tous les suffrages.

Après un repas général, servi sur le gazon et où l'on but en français à la prospérité de la colonie, et en idiome océanien à la fusion des races et à l'entente cordiale, une chanson, composée par l'artiste sur un vieux timbre de vaudeville, fut reprise en chœur par les matelots; puis l'abbé Marc fit une courte prière, et on se leva. Alors les divertissements commencèrent. On eut d'abord la gigue exécutée par Rémoulade; les variations extravagantes qu'il ajouta au thème connu firent le plus grand honneur à sa verve bouffonne. L'orchestre des Océaniens exécuta ensuite un morceau d'ensemble sur des instruments à trois cordes grinçant sous l'archet, et des vases de terre couverts d'une peau de kangourou sur laquelle ils frappaient à tour de bras, en y ajoutant par intervalle des sons prolongés tirés d'une corne de buffle. Les Européens écoutaient curieusement cette étrange et assourdissante musique, au bruit de laquelle exécutants et auditeurs sauvages se pâmaient de joie. Ludwig, qui s'était glissé au milieu du cercle que formaient les musiciens, contrefaisait chacun d'eux avec sa grâce enfantine et une innocente malice qui excitait leur gros rire. Jamais, depuis les scènes terribles du naufrage, on ne l'avait vu s'amuser de si bon cœur. L'un des petits Océaniens, encouragé par sa franche gaieté, vint le rejoindre au milieu du cercle, et tous deux, les mains dans les mains, exécutèrent un pas de ballet inédit qui fut couvert d'applaudissements. L'orchestre se tut, et les insulaires se préparèrent pour le simulacre de combat qu'ils allaient représenter. Ils commencèrent par attacher leurs mocassins bizarres, par tracer des lignes rouges sur leur visage et sur leur poitrine; ils assujettirent leurs flèches dans le carquois, puis, se divisant en deux groupes, ils entonnèrent le chant de guerre et l'invocation au grand Esprit. Les combattants se trouvaient alors dans le centre d'une sorte de cirque naturel qu'entourait une élévation de terrain gazonné où les Européens et les femmes se tenaient assis, dominant la scène qui se déroulait devant eux. Pfeunig avait pris le petit Ludwig dans ses bras et le soulevait de temps en temps pour lui permettre de mieux embrasser les détails de cette bataille simulée.

Ceux qui représentaient les chefs des deux troupes ennemies levèrent l'un contre l'autre le javelot insigne de leur pouvoir, et soudain ce fut une mêlée générale. On vit tournoyer dans l'air des massues énormes, et, des deux côtés, les flèches barbelées partirent comme des vols d'oiseaux. Chacun admirait l'adresse, l'agilité et la vigueur des soi-disant combattants. Angélie seule tremblait un peu; quoiqu'elle fût prévenue que cette lutte ne pouvait avoir de suites fâcheuses, elle avait hâte de la voir s'achever. Ludwig, enchanté, battait des mains; presque debout dans les bras de son père, il s'émerveillait de l'acharnement que mettaient les partis rivaux à se disputer la victoire. Et Karl Pfeunig, l'honnête et bon Pfeunig, retrouvait, en voyant la joie de son fils, le premier sourire qui eût effleuré ses lèvres depuis la mort de sa douce Gretchen. Tout à coup, le tendre père s'épouvante. Les Océaniens, entraînés par une sorte d'ivresse, lancent de tous côtés leurs flèches; les massues volent en l'air, le vertige de la bataille a saisi les combattants, les traits tombent jusqu'aux pieds des spectateurs; enfin une flèche mal dirigée dépasse l'enceinte du cirque, atteint l'enfant et le renverse ensanglanté dans les bras de Pfeunig.

Au même instant, tous les naufragés sont debout. Pradère, le seul d'entre eux qui possédât quelques connaissances en chirurgie, essaie vainement d'arracher de la poitrine de Ludwig le trait qui l'a percée. Il craint de déchirer davantage cette chair délicate, et que, le trait enlevé, l'enfant n'expire aussitôt. Pfeunig semble pris d'un accès de folie; il veut se précipiter dans les rangs des Océaniens, et, le couteau à la main, leur demander compte du meurtre de son fils. Ludwig, qui le voit prêt à s'élancer, le supplie du regard de ne pas l'abandonner.

Les insulaires sont désolés de l'accident meurtrier. Aucun ne sait quel est le coupable, ou, plutôt, il n'y a pas de coupable; tous aimaient Ludwig comme leur propre enfant. Leur désespoir égale au moins celui des naufragés de la *Cybèle*.

Ludwig est resté dans les bras de son père. Celui-ci le regarde avec cette fixité que le désespoir donne au regard de ceux qui n'ont plus que quelques instants pour contempler l'objet de leur affection. Ludwig a senti que sa dernière heure était venue; ses yeux bleus si doux s'attachent sur le visage pâle et baigné de sueur de son

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

père; et c'est seulement à un rayonnement d'amour plus doux, puis à une lueur vague bien vite éteinte dans ses prunelles, que Pfeunig comprit qu'il n'avait plus d'enfant.

L'Alsacien ne versa pas une larme, ne poussa pas un cri; mais des sanglots étouffés lui causèrent au cœur une si violente contraction que l'on craignit de le voir expirer dans un spasme de désespoir. Il tenait dans ses bras le cadavre de l'enfant et le pressait contre sa poitrine, comme s'il eût craint qu'on le lui arrachât. Sa douleur ne pouvant ni comprendre les consolations des hommes, ni même en supporter la vue, il fendit la foule sympathique qui l'entourait et s'enfuit du côté de la mer. Son ami Schaffausen voulut le suivre; mais Lisbeth, sa femme, l'arrêta par ces mots : « On pleure mieux, seul. »

La pauvre mère se souvenait du besoin de solitude qu'elle avait ressenti après la perte de Christine et de Roschen. *La fin à la prochaine livraison.*

LA NATURE.

Dieu a placé la nature aux côtés de l'homme, comme une amie qui reste toujours près de lui pour le guider et le consoler dans la vie, comme un génie protecteur qui conduit l'individu, ainsi que toute l'espèce, à une harmonieuse unité avec soi-même. La terre, comme planète, est le sein maternel qui porte toute la race; la nature éveille l'homme du sommeil où il reposait sans conscience de lui-même, l'inspire, et entretient ainsi dans l'humanité la force et la vie. Carl RITTER.

RÉSOLUTIONS D'OBERLIN.

Je ne mangerai et ne boirai que peu, et jamais plus qu'il ne faut pour la conservation de ma santé. Quant aux mets que j'affectionne le plus, j'en prendrai moins que de tous les autres.

Je veux chercher à dompter la colère, qui souvent s'empare de moi.

Je veux m'abstenir de tous termes injurieux.

Je veux exercer les devoirs de mon état avec la dernière exactitude et la plus grande ponctualité.

Je veux consacrer tous les moments disponibles à mes études.

Je veux me contenter du moins qu'il faut en fait de garde-robe et de mobilier.

LA RANILLA ROJA OU ROCIJA.

Les habitants de la Nouvelle-Grenade donnent ce nom à une rainette qui semble appartenir à l'espèce dite *Phyllobates melanorhinus*. L'Académie des sciences s'est récemment occupée de cet étrange animal, pourvu par la nature de si funestes propriétés. La *ranilla roja* fournit par sa région dorsale uu venin terrible, dans lequel les Indiens trempent leurs flèches; ils peuvent tuer avec ce poison les animaux les plus redoutables, tels que le jaguar et le couguar. L'homme blessé d'une de ces flèches meurt également. Ce poison animal, qui semble agir de la même façon que le curare, a occupé plusieurs savants, entre autres MM. J. Escobar, Triana et Aug. Duméril. « Il ne paraît jouir complétement de ses propriétés que s'il est recueilli au moment où l'animal encore vivant le sécrète. Pour en déterminer la sécrétion, on introduit dans la bouche de la rainette une petite spatule de bois, et, en prenant de grandes précautions pour ne pas produire des désordres qui amèneraient trop promptement la mort, on la fait pénétrer dans l'intérieur, de façon à déterminer de vives souffrances, sous l'influence desquelles toute la région supérieure du corps se couvre d'un liquide blanc laiteux et visqueux dont on se hâte aussitôt d'enduire le bout des flèches. » Ce batracien, conservé dans l'alcool, vient d'être envoyé au Muséum d'histoire naturelle. (1)

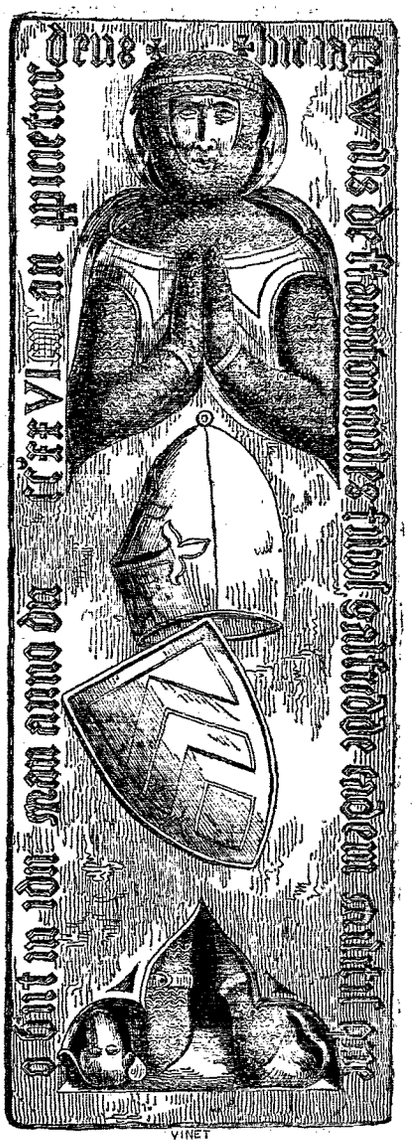
PIERRES TOMBALES.

Voy. les Tables des tomes XXXVIII et XXXIX, 1870 et 1871.

Autour de cette pierre, on lit :

† *Hic jacet Wills de Staunton miles filius Galfridde eadem militis qui obiit* III *idi Maii, anno Dni* (M. C)CC° XXVI *cui an ppicietur Deus.* †

(Ci-gît Guillaume de Staunton, chevalier, fils de Godefroy, également chevalier, qui mourut le troisième des ides de mai, l'an 1326, dont Dieu accueille bien l'âme.)



Tombe du quatorzième siècle, à Staunton, Notts (2).

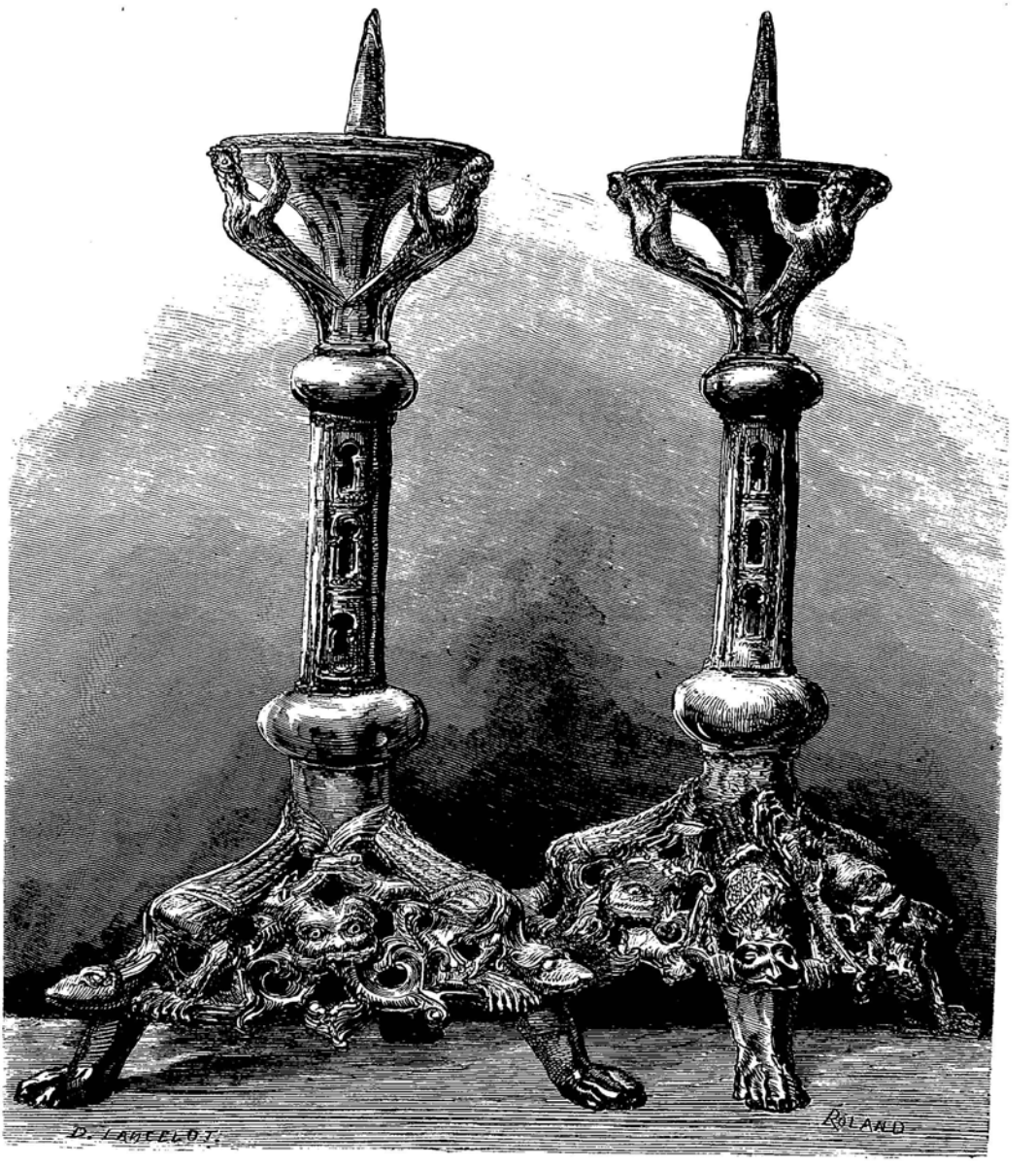
Cette tombe est un des plus beaux exemples de ce genre de sculpture funéraire où une partie de l'effigie du corps est couverte. Parmi d'autres pierres semblables, on en cite, en Angleterre, une à Gilling, dans le Yorkshire, et une à Norton-Disney, dans le Lincolnshire.

(1) Voy. les comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences, t. LXVIII.

(2) Abréviation de Nottinghamshire.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

CHANDELIERS DU DOUZIÈME SIÈCLE.



Chandeliers du douzième siècle (Faucigny). — Dessin de Lancelot.

Des chandeliers semblables aux nôtres ont été en usage dès l'antiquité, et il y en avait, comme de nos jours, de deux sortes : les uns pourvus d'une bobèche et d'un tuyau où l'on pouvait enfoncer un flambeau ou une chandelle de cire ou de suif; les autres munis d'une pointe à leur extrémité supérieure où la chandelle était plantée, comme sont les porte-cierges de nos églises.

C'est de l'église et de son mobilier que furent tirés, au moyen âge, les modèles de tous les objets composant l'ameublement même des habitations particulières. De ceux-ci bien peu ont subsisté, mais il nous reste un assez grand nombre d'exemples des premiers, généralement plus précieux et plus religieusement gardés, et nous pouvons nous faire une idée juste du style propre à chaque époque. Les chandeliers que l'on voit ici dessinés ont tous les caractères qui distinguent notre orfévrerie romane. C'est

en France, dans les ateliers de quelque abbaye, qu'ils ont dû être fondus et ciselés, au douzième siècle ou au commencement du treizième ; mais ils appartiennent actuellement à l'église d'un village du Faucigny. La tige avait été brisée, elle a subi une grossière restauration : en effet, le renflement que l'on voit au-dessus du pied est en bois. La plupart des chandeliers que l'on possède encore de la même époque se composent, comme ceux-ci, d'un support à trois pieds, d'une tige, ordinairement interrompue vers la moitié de sa hauteur par un renflement ou bouton ciselé, et à la partie supérieure d'un plateau formant bobèche relié à la tige par des attaches affectant la forme d'animaux fantastiques, guivres, dragons, reptiles ailés. Ce sont aussi des animaux semblables dont l'enlacement singulier sert d'ornements à la base. Nous avons eu déjà l'occasion (1) de faire remarquer, à propos de sculptures dues à un art de peu antérieur, le goût que l'on eut longtemps au moyen âge pour ces enchevêtrements de formes bizarres, et nous avons dit que de savants archéologues y ont reconnu, avec beaucoup d'apparence de raison, une tradition venue d'Orient, non par Byzance, comme une grande partie de l'ornementation du même temps, mais par le nord ; c'est-à-dire qu'il furent apportés par les Barbares, dont les Normands ou Danois furent les derniers venus, dans nos contrées de l'Occident.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

Suite. — Voy. p. 186.

JEUX. — Avec ces tuyaux d'espèces variées on forme des séries que l'on nomme *jeux*, qui diffèrent les unes des autres par le *timbre*, l'*intensité* et la *tonalité*, mais qui constituent chacune à part une suite chromatique (tons et demi-tons) d'un plus ou moins grand nombre de notes que l'on peut, en général, regarder comme homogènes. On comprendra par conséquent sans plus d'explications pourquoi l'on appelle certains jeux *complets* et d'autres *incomplets*.

On a classé tous ces jeux en deux grandes sections : jeux *à bouche* ou jeux de *flûte*, et jeux d'*anche*. Les détails qui précèdent sur la construction des tuyaux indiquent nettement le sens de ces expressions.

La terminologie des facteurs d'orgues est immense, rien qu'au point de vue des noms des tuyaux et des jeux. Nous renvoyons donc aux ouvrages spéciaux ceux qui seraient curieux de particularités dont la place n'est pas dans un article destiné simplement, comme celui-ci, à vulgariser les points principaux de la question. Mais il est certains mots que l'on est exposé à rencontrer fréquemment, pour peu qu'on s'intéresse à la lecture des ouvrages de critique ou d'histoire artistique, et que nous allons passer en revue, en restant très-simples, quoique méthodiques.

Les jeux à *bouche* se divisent en jeux de *fonds* et en jeux de *mutation*. Les jeux de fonds, autrement dits jeux d'*octave*, sont accordés à l'octave les uns des autres, et les jeux de mutation forment avec les jeux de fonds des intervalles autres que l'octave : la *tierce* ou la *quinte*, par exemple.

Les jeux de mutation sont, de plus, *simples* ou *composés* : simples, lorsqu'en touchant une note du clavier on fait entendre une note autre que celle qu'on a abaissée, mais une seule ; composés, lorsqu'à chaque note du clavier correspond une réunion de plusieurs tuyaux accordés en octave, tierce et quinte, par exemple, et parlant tous en même temps.

On donne aux jeux des dénominations particulières tirées de telle ou telle circonstance de leur taille, de leur structure, de leur timbre, etc. Mais une des plus simples et des plus précises est celle qui provient de la longueur du tuyau le plus grave de la série. Ainsi on dit un *trente-deux pieds*, un *seize pieds*, un *huit pieds*, etc., pour désigner des jeux dont les tuyaux les plus graves ont respectivement 32, 16, 8 pieds, etc., de longueur. Ces chiffres servent également dans la pratique à désigner la qualité et la force de l'orgue : on dit un orgue de trente-deux pieds pour indiquer un orgue dont le plus grand tuyau a 32 pieds.

La réunion de tous les jeux *à bouche* de 32, de 16, de 8 et de 4 pieds ouverts et fermés, s'appelle les *fonds de l'orgue*. De là, l'expression *jouer les fonds*. Les *bourdons* ou *jeux bouchés*, de même intonation, quoique associés aux jeux ouverts, ne font pas double emploi, à cause de la différence du timbre. Les jeux de fonds ont une sonorité particulière que l'on ne saurait reproduire avec aucun instrument d'orchestre, et qui donne spécialement à l'orgue ce que l'on pourrait appeler son caractère religieux.

On donne le nom de *prestant* (étymologie latine : *præstans*, excellent) à un *quatre pieds* ouvert, en étain fin. Ce n'est pas toutefois à cause de l'excellence de son harmonie que le prestant porte ce nom distingué, mais parce que, tenant le milieu entre les tons plus graves des jeux plus grands et les plus aigus des plus petits, il est le plus appréciable à l'oreille dans le ton de tous ses tuyaux, et par conséquent le plus commode pour accorder tous les autres jeux.

A l'octave du prestant, ou à la *double* octave du *huit pieds* ouvert, se trouve un jeu employé dans toutes les orgues, que l'on appelle *doublette*.

Si l'on veut avoir l'échelle de progression de ces différents jeux : le *trente-deux pieds* part de l'*ut*, pris deux octaves plus bas que l'*ut* grave du violoncelle ; le *seize pieds* sonne à l'octave du *trente-deux pieds*, le *huit pieds* à l'octave du *seize pieds*, etc.

Citons quelques jeux de mutation pour mieux fixer les idées à ce sujet :

La *tierce*, qui se divise en deux espèces : la *grosse tierce* accordée à la tierce majeure au-dessus du prestant, et la *tierce* accordée à la tierce majeure au-dessus de la doublette.

Le *nasard* proprement dit, qui donne la quinte du prestant. C'est un jeu qu'il ne faudrait pas juger d'après son nom ; loin d'être nasillard, il est au contraire doux, flûté et agréable. On donne une raison très-plausible de sa dénomination, et qui se rattache à la physiologie. La voix, pour être de bonne qualité, doit passer en partie par les fosses nasales, et n'a qu'un timbre désagréable quand elle n'y passe point. On comprend combien est fausse l'expression si usitée de *chanter du nez*. Or il y a dans l'orgue un jeu composé nommé *cornet ;* quand on joue ce jeu sans le *nasard*, il rend un son parfaitement nasillard, comme la voix d'une personne qui se pincerait le nez ; mais lorsqu'on ajoute le *nasard*, le son devient tout autre, et il se produit un changement agréable comme dans la voix lorsqu'on la laisse passer par le nez. Il existe entre ces deux phénomènes une analogie qui peut servir à expliquer ingénieusement le nom du jeu en question.

A la catégorie des jeux *composés* appartiennent le *sesquialtre*, la *mixture* ou *fourniture*, la *cymbale* et le *cornet*, dont nous dirons d'une manière générale que chacune de leurs notes est fournie par plusieurs tuyaux parlant simul-

(1) Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 309.

tanément, le nombre de ces tuyaux pour une note unique variant de deux à sept, selon le jeu. Nous avons donné plus haut les accords des susdits tuyaux. Quant à ces fournitures de douze et même quinze rangs de tuyaux, comme on en cite deux ou trois, ce sont des raretés ou des antiquités qui ne peuvent être données comme règle générale.

La manière dont on écrit le mot *cymbale*, appliqué à un jeu d'orgue, produit un non-sens, attendu qu'il n'y a aucun rapport entre ce jeu et l'instrument à percussion de ce nom, qui est si connu. M. Hamel, qui fait autorité en matière d'orgues, voudrait qu'on l'écrivît *symbale* (étymologie : *syn*, et, devant un *b*, *sym*, avec ; et *bâllô*, lancer, mettre), parce que ce jeu ne peut jamais être employé seul et doit toujours être *mis avec* d'autres jeux.

On appelle *plein-jeu* le mélange de tous les jeux de fonds et des doublettes, avec les fournitures et les cymbales. On nomme aussi plein-jeu le *registre* (ce mot sera expliqué un peu plus loin) sur lequel sont réunies la fourniture et la cymbale.

Jeux d'anche. — Ce sont ceux dont la sonorité est la plus éclatante. Les principaux sont les suivants :

La *bombarde*, le plus grand de tous les jeux d'anche et le plus fort jeu de l'orgue. Il sonne à l'unisson du seize-pieds ouvert. On le fait en bois ou en métal. D'un son plein et éclatant, il produit un effet grandiose. Quand la bombarbe est de trente-deux pieds, on l'appelle contre-bombarde.

La *trompette*, qui, comme son nom l'indique, imite l'instrument du même nom. Elle a un timbre facile à reconnaître et domine même les sons les plus perçants des jeux composés.

Le *clairon*, de la famille des trompettes, qui s'accorde une octave plus haut que celles-ci.

Le *hautbois*, qui est parfois à anche libre. Le timbre de ce jeu est agréable, naïf, et reproduit assez bien celui de l'instrument dont il porte le nom. Pour les notes basses qu'il ne donne pas, on le complète par le *basson*, jeu d'anche qui rappelle son homonyme de l'orchestre.

La *clarinette*, qui ne tient pas toujours comme imitation ce que son nom promet. Il y a pourtant des exceptions, et, par exemple, la clarinette de l'orgue de Sainte-Clotilde, à Paris, peut être citée aux amateurs comme produisant une véritable illusion.

Le *cromorne* (krumm-horn, corne tordue, courbe), imite un ancien instrument du même nom qui avait plusieurs trous et dont la partie inférieure était recourbée en demi-cercle. Le son du cromorne est vibrant, pathétique, distingué et grave. L'auteur de cet article espère qu'on lui saura gré de signaler entre autres le cromorne de Saint-Louis, à Versailles. Il est vrai que le talent fin et élevé de l'habile organiste de la cathédrale, qui sait si bien user et non pas abuser de ces timbres à effet, est pour beaucoup dans le charme pénétrant qu'on éprouve à entendre ce jeu.

La *voix humaine* a la prétention et quelquefois la chance d'imiter la voix naturelle de l'homme. Il n'y a pas encore de règles absolues pour sa construction. La figure et les dimensions de ce jeu dépendent beaucoup des facteurs : il est vrai que quand il est réussi, il produit un effet des plus agréables et des plus surprenants. Le jeu de *voix humaine* de la cathédrale de Fribourg est cité comme le plus parfait en ce genre. Il faut ajouter, pour être impartial, que des hommes compétents professent une grande incrédulité à l'égard de l'existence, non pas de la voix, mais du jeu. Il est interdit de visiter l'intérieur de l'instrument, et cette défense, qui a l'air d'une précaution contre la curiosité, a pu faire soupçonner à quelques-uns du charlatanisme dans les moyens employés pour parvenir à cette imitation. Peut-être aussi la place particulière de ce jeu parmi les autres et certaines conditions acoustiques du local où il se trouve sont-elles pour beaucoup dans l'effet qu'il produit ; car il est à remarquer que telle *voix humaine*, qui chantait bien dans une église, chante mal transportée dans une autre ; et, ce qui est plus curieux, dans la même église, l'endroit où l'on se met pour écouter a une influence notable sur le son perçu.

Nous avions parlé aussi de jeux d'*anches libres*. L'*euphone* (*eu*, bien ; *phoné*, voix ; étymol. grecque) et le *cor anglais*, tous deux assez nouvellement introduits dans les orgues et remarquables par la douceur et la beauté de leur timbre, peuvent être cités comme les représentants de cette nouvelle famille.

La liste des jeux que nous venons de donner est certainement très-incomplète, mais, telle qu'elle est, elle peut déjà montrer de quelle variété de timbres et de quelle grande échelle de notes dispose l'organiste. Du reste, les noms de quelques autres jeux pris au hasard en diront assez sur leur compte. Ainsi, *trombone, chalumeau, musette, contre-basse, violoncelle*, etc., sont des termes que tout le monde comprendra comme désignant évidemment des jeux destinés à imiter plus ou moins les instruments dont ils portent le nom.

La foule des tuyaux de l'orgue (dans les grandes orgues leur nombre s'élève à plusieurs milliers) est loin d'être visible tout entière. Ce n'en est même que la plus petite partie que l'on voit devant le buffet. Les jeux qui garnissent ainsi la façade de l'orgue ont un nom tiré de leur situation : on les appelle jeux de *montre*. Ils reçoivent le vent d'une manière particulière, dont nous parlerons un peu plus loin.

Soufflerie. — Les tuyaux parlent au moyen de vent, et ce vent leur est fourni par des soufflets. Pendant longtemps la soufflerie, comme nous le verrons dans l'historique de l'instrument, est restée dans un état de grossièreté et d'imperfection barbares ; mais aujourd'hui, grâce à nos savants facteurs, cette partie du mécanisme de l'orgue a fait d'immenses progrès qui donnent à l'organiste des facilités et des ressources précieuses pour l'attaque des notes et la pureté du jeu.

Les soufflets des orgues ont pour première condition de donner un vent vif, ferme et sans saccades. Aussi leur construction n'est-elle pas celle des soufflets ordinaires de ménage ou de forge, qui ne fourniraient qu'un vent irrégulier et brusque. Les soufflets d'orgue sont formés de deux tables de bois, réunies par des plis faits de planches minces, lesquelles sont jointes ensemble par des bandes de peau hermétiquement collées à la colle forte. La table de dessous reste immobile ; celle du dessus est écartée de celle du dessous par un levier dont le mouvement ouvre le soufflet. Le soufflet s'allonge en hauteur tant que le levier marche et que l'air n'est pas dépensé par les tuyaux. Pour que le vent soit plus vif, on dispose sur la table du dessus des poids assez lourds, dont la pression envoie l'air aux tuyaux. Quant à la table du dessous, elle est munie d'un système de soupapes disposées de façon à donner entrée dans le soufflet au vent aspiré et à fermer le passage au même vent comprimé, si bien qu'il ne peut plus sortir que pour aller aux tuyaux par un conduit spécial appelé *porte-vent*.

Une difficulté se présentait. Lorsqu'on lève un soufflet, pendant qu'un ou plusieurs autres soufflent par la compression de leurs tables supérieures, l'air qui est comprimé dans le porte-vent aurait plutôt une tendance à rentrer dans le soufflet pour le remplir que l'air extérieur, qui, n'étant pas comprimé, ne serait pas assez fort pour

soulever la soupape de la table de dessous ; en sorte qu'il y aurait un va-et-vient d'air déjà aspiré et non pas un emmagasinement et accroissement utile d'air nouveau. Pour éviter cet inconvénient capital, on dispose, à l'entrée des conduits destinés au passage de l'air qui va dans les tuyaux, un mécanisme à soupape nommé *gosier*, qui se comprend de soi-même. Cette soupape se ferme quand le soufflet est tombé ; il en résulte que l'air déjà entré et comprimé dans le porte-vent ne peut pas être repompé par le soufflet quand on relève sa table supérieure, et même la pression de l'air du porte-vent ne sert qu'à mieux fermer ce gosier.

Il y a d'autres systèmes de soufflerie, tels, par exemple, que des réservoirs où l'air est introduit et comprimé par des pompes à air aspirantes et foulantes. Mais ce que nous avons dit plus haut suffit à montrer comment, en général, on envoie l'air aux tuyaux.

La suite à une autre livraison.

UNE VISITE A LA GROTTE DE HAN-SUR-LESSE.

LE TROU DE BELLEVAUX.

Han-sur-Lesse est un petit village de la province de Namur, situé à l'extrémité d'un des défilés les plus tortueux des Ardennes, à 24 kilomètres de Dinant et de la vallée de la Meuse, à quelques heures seulement de



Le Trou de Bellevaux extérieur — Dessin de Lancelot.

Bruxelles par le chemin de fer du Luxembourg. Son histoire se conte en peu de mots :

La seigneurie de *Ham-sur-Lesche* était un fief du comté des Ardennes; donné, en 993, à Henri, fils de Godefroy, premier comte de Luxembourg, il passa, sous Philippe IV, à Octave de Ligne, puis aux comtes de Rougrave, aux barons de Senzeille... La seigneurie n'existe plus; toutefois, la grotte célèbre située sur son territoire, et qui aurait pu être pour la commune une source de prospérité, constituée aujourd'hui en propriété particulière, prélève sur la curiosité des voyageurs des droits de visite plus productifs que ne le furent jamais dans cette pauvre contrée les dîmes féodales.

Au voyageur qui arrive par la route de Rochefort, jolie petite ville très-fréquentée des touristes anglais et belges, située à 4 kilomètres plus au nord, Han-sur-Lesse apparaît au milieu d'une ceinture de montagnes d'un aspect assez triste, couvertes de bois que percent de place en place des masses de roches grises. Les prairies et les champs de seigle qui l'environnent, et les plantureux vergers qui l'entourent annoncent une aisance commune à tout ce pays, aisance ardennaise, produite par la pratique de deux vertus natives, la sobriété et l'amour du travail.

Sur une place irrégulière, une vieille église toute en ardoises massives et noirâtres, accostée d'un porche bizarrement charpenté, de vieux noyers tourmentés, quelques maisons blanches, un hôtel; puis, au long de la route, de petites chaumières et de larges granges couvertes en chaumes tout mouchetés de mousses, une auberge primitive, et, à la tête d'un pont de pierre, un antique moulin à moitié caché sous les pommiers : voilà le village. Il est tout égayé par les eaux de la Lesse, qui, s'échappant des flancs de la montagne, sous laquelle elle accomplit un trajet pénible et mystérieux, se divise en plusieurs bras, le contourne et y trace une longue voie bordée de hauts peupliers.

Le massif rocheux dans lequel sont creusées les nombreuses cavités qu'on appelle la grotte de Han, se dresse à 500 mètres du village. Il a 5000 mètres de circuit, 92 mètres d'élévation au-dessus de la rivière, et au-dessus de la mer, 280. Il est recouvert assez également d'une épaisse couche de terre végétale et planté de bois. Dans

sa croûte supérieure, on trouve en incrustations les végétaux, coquillages et animaux ordinaires aux calcaires dévoniens. Les cailloux roulés qu'on y rencontre sont de la même nature que ceux des Vosges.

Autrefois, ses flancs abrupts étaient contournés par la Lesse; on reconnaît son ancien lit resserré entre des contre-forts pyramidaux, qui saillissent très-rapprochés, et font alterner sur le plan de l'étroite vallée, d'une rive à l'autre, un cap anguleux avec une anse arrondie. Le cataclysme qui a ouvert à la rivière le chemin inconnu qu'elle suit aujourd'hui, a dû être soudain et violent. Malgré une végétation puissante qui prodigue aux sommets les bouleaux et les chênes, et couvre les berges adoucies de peupliers et de saules auxquels s'accrochent de longs pampres de houblon, le paysage a un aspect insolite qui impressionne péniblement. A 3 kilomètres environ de Han, la Lesse, en sortant du village de Bellevaux, décrit un demi-cercle très-prononcé, du sud à l'est; elle court en droite ligne pendant 500 mètres, rebrousse par deux déviations rectangulaires rapprochées l'une de l'autre de 300 mètres, au nord d'abord, à l'ouest ensuite, descend bruyante et rapide sur un lit pierreux, se précipite sous une arcade que ses flots ont lentement creusée dans les premières assises de la montagne, et y disparaît.

Pour bien juger l'architecture magnifique et terrible du trou de Bellevaux, il faut passer au delà du pilier qui rattache son portique à la vallée, et pénétrer sous ses sombres arcades. On rencontre rarement un site où ces trois choses,



Le Trou de Bellevaux intérieur. — Dessin de Lancelot.

chacune si riche en combinaisons, la forme, la couleur et le bruit, soient réunies dans une harmonie plus féconde en impressions.

La double voûte qui porte la montagne, le mince pilier aux contours déchiquetés qui la soutient, le pendentif monstrueux et menaçant qui en descend, les blocs épars qui en sont tombés, ont une teinte livide, maculée de larges taches d'un rouge sanglant; la végétation épaisse et drue qui tapisse le sol est presque noire; au centre de cet abîme, un autre abîme aspire et absorbe la rivière qui, tout à l'heure, folle et bruyante, accourait avec des flots pailletés d'or par le soleil; elle s'arrête comme figée subitement, enveloppée de ténèbres, décolorée par l'atmosphère humide, et perd tout à coup son mouvement, sa couleur et sa voix.

On a fait plusieurs tentatives pour reconnaître le cours souterrain de la Lesse: en 1814, le comte de B..., monté sur une cuve, se laissa couler dans le tunnel qui prolonge le trou de Bellevaux. Il ne constata que le calme de l'eau et sa grande profondeur; une perche de 25 pieds, poussée avec force, y plongea et en revint lentement. Le visiteur rencontra deux failles latérales sans issue, aux parois perpendiculaires, comme celles du canal principal; puis, un large puits circulaire où l'eau semble dormir. Jeté dans ses profondeurs, un corps lourd, comme un tronc d'arbre, tournoie, enfonce lentement et ne remonte plus. Les corps légers, tels que brindilles, herbes, paille, surnagent et s'amassent contre le roc où se forme continuellement un bourrelet d'écume. Le passage de l'eau paraît se faire, par infiltration lente et difficile, à travers des crevasses et des blocs disjoints. Des substances colorantes submergées ont montré que le trajet du trou de Bellevaux au trou de Han, 1 200 mètres environ en ligne directe, demande vingt-quatre heures aux eaux basses, neuf heures seulement aux grandes eaux.

La fin à la prochaine livraison.

UN AXIOME DE BUFFON.

Le grand naturaliste affirmait qu'en se faisant une loi de considérer toujours les choses fâcheuses sous un aspect

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

favorable, en éloignant toutes les idées qui aggravent les peines, en rappelant toutes celles qui peuvent les alléger, en contractait, à la longue, une habitude qui devenait, à notre insu, un véritable tour d'esprit, une disposition naturelle, heureuse pour nous et pour les autres. C'est assurément la peine d'essayer.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 142, 146, 158, 162, 174, 182, 189, 198.

Cette journée, commencée dans la joie, s'acheva dans la stupeur. Les Océaniens, involontairement cause de ce malheur, se retirèrent en silence et allèrent au loin tenir conseil pour savoir comment ils pourraient offrir aux Européens réparation du meurtre dont il leur était impossible de désigner le coupable. En fait de justice, leurs idées ne dépassaient pas le sens du mot représailles. Ils résolurent de conduire les enfants de leurs diverses familles au plus vénéré des Européens, et de s'en remettre à lui pour le choix de la victime expiatoire.

— S'il te faut venger la mort de Ludwig, dit l'un des députés des insulaires en présentant les enfants à l'abbé Marc, décide du sort de celui-ci ou de celui-là de nos fils; ainsi l'innocent aura payé de sa vie la mort de l'innocent.

D'abord Marc de Rieux ne comprit pas, et quand il se fut rendu compte de l'horrible proposition, il se cacha le visage, pris de honte à la pensée que des hommes pouvaient croire que d'autres hommes entendaient ainsi la solidarité et la justice. Soudain, ouvrant les bras, le missionnaire étreignit sur sa poitrine les enfants, étonnés de recevoir les caresses de celui qui devait, leur avait-on dit, prononcer contre l'un d'eux un arrêt de mort.

Quand l'Océanien lui demanda comment il se faisait que le sang n'appelât pas le sang et qu'un meurtre ne fût pas la réponse à un autre meurtre, l'abbé lui cita les préceptes de l'Évangile qui enseignent la miséricorde et le pardon. De ce jour fut véritablement inauguré dans l'île le temple de Dieu, car la charité y régna parmi les hommes.

On laissa pendant quelques jours Pfeunig seul avec sa douleur. Il s'était retiré dans une sorte de grotte formée près de la mer par un amoncellement de roches. Cependant Angélie songeait au malheureux père; aidée par par Branche-Fleurie et par Lisbeth, elle prépara un linceul. Schaffausen creusa une bière dans le tronc d'un kaoris, et vint sans bruit la déposer à l'entrée de la caverne où Karl vivait auprès des restes du doux enfant, sur lesquels il avait semé un lit de fleurs. Angélie, qui avait suivi l'Alsacien, portant une couronne et le suaire, entra seule près du père, assis immobile, les yeux fixés sur le visage qui ne devait plus s'animer et lui sourire. Otant de la main de Ludwig le bouquet que Pfeunig y avait placé, elle y substitua une croix. Le sentiment de la foi est ardent dans l'âme des fils de l'Alsace. Angélie montrait le ciel à ce père au désespoir; le chrétien triompha alors de l'homme; il tomba sur les genoux et pleura.

Alors la jeune fille, avec les précautions d'une mère couchant son enfant endormi, enveloppa Ludwig dans le linceul, puis elle le déposa dans la bière. Quand ce pieux devoir fut rempli, elle gravit la roche et fit un signe d'appel. Un moment après, l'abbé Marc et les colons, naufragés et émigrés insulaires, se trouvèrent réunis près du cercueil, que l'on transporta dans la fosse creusée pour recevoir la pierre qui devait servir de base à la Maison commune. Ainsi ce premier monument, à propos duquel on avait tant raisonné et discuté, ce fut le tombeau d'un enfant.

Durant plusieurs semaines, pour se rendre au désir de Karl Pfeunig, on s'éloigna de la vallée, où il voulait demeurer seul. Cependant Schaffausen et sa femme, qui avaient souffert d'une semblable douleur, vinrent d'abord rejoindre leur compatriote et s'établir près de lui. Il ne les repoussa pas et parut même heureux de trouver à qui parler de Ludwig.

Angélie Morel avait trop sincèrement chéri l'aimable enfant pour ne pas vouloir aussi témoigner de la profondeur de ses regrets. Le père la vit un jour près de la tombe où elle venait souvent déposer, soit un rameau de feuillage, soit des fleurs tressées en couronne. Bientôt la jeune fille entra dans la cabane que Schaffausen avait aménagée et que les trois Alsaciens habitaient en *commun*. Une fois, elle leur parla de son désir de revenir demeurer dans cette vallée où Ludwig était tombé. La maison qu'elle désirait habiter avec Épi-Doré et Branche-Fleurie fut promptement bâtie. Le mois suivant, de nouvelles habitations existaient déjà autour du monument funéraire. Ludwig y attira l'un après l'autre tous ceux qui l'avaient aimé.

Le premier monument de Terre-Bénie, qui ne devait rappeler qu'un funèbre souvenir et la brièveté de la vie, parla sans cesse aux premiers occupants de l'île, puis à ceux qui devaient leur succéder, de concorde, de fraternité et d'amour.

Tous les naufragés de la *Cybèle* ne revirent pas la mère-patrie. Le premier navire qui prit à bord ceux que leur devoir ou leurs affaires rappelaient en France, compta parmi les passagers qu'il devait rapatrier un jeune et heureux ménage. Angélie, au retour, avait deux protecteurs : son père d'adoption, le capitaine Pradère, et son mari, André Kernel.

GRAVURES

FAITES AU MOYEN D'UN JET DE SABLE.

Un Américain, M. Tilghamm, a été conduit à la découverte d'un fait très-intéressant en se promenant sur le rivage de la mer. Il observa que le sable de la plage, soulevé par le vent et lancé avec force sur les carreaux de fenêtre d'une cabane, avait usé le verre et l'avait complétement dépoli. Il réfléchit à ce fait curieux, et imagina bientôt un appareil perforateur construit sur le principe que la nature venait de lui révéler fortuitement. Le nouveau système consiste en un réservoir rempli de sable siliceux très-fin; un courant de vapeur énergique entraîne les parcelles de sable et les fait jaillir avec une violence extrême à travers un tube terminé par une mince ouverture. Si l'on présente une lame de verre à ce jet de sable, elle ne tarde pas à être perforée de part en part; chaque grain de silex agit comme un petit marteau en miniature, les chocs se renouvellent avec une rapidité extraordinaire, et ils sont capables de percer ou de creuser rapidement les pierres dures et les métaux.

M. F. Morse, de New-York, vient de produire des résultats très-remarquables par une méthode plus simple encore au moyen de laquelle il obtient de belles gravures sur verre et sur métaux. L'appareil qu'il emploie ne nécessite aucun mécanisme; il se compose d'une boîte remplie d'émeri en poudre fine qui s'écoule à l'extrémité d'un tube étroit qui a 2^{m}.50 de longueur. Ce sable fin tombe sur la plaque de métal ou sur la coupe de cristal que l'on veut graver; au bout de quelques minutes l'opération est terminée, et l'on voit avec étonnement une gravure fine, produite avec une étonnante délicatesse, sur

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

l'objet qui a été soumis à l'action de la pluie de sable.

L'objet à graver a été préalablement recouvert d'une feuille de papier découpée avec art, suivant toutes les lignes du dessin à reproduire; ce papier protége ainsi les surfaces que l'on veut laisser intactes et met à nu celles qui doivent être usées par le jet de sable. Un grand nombre d'expériences ont déjà donné, à New-York, les résultats les plus satisfaisants.

PRIVILÉGES DE L'HOMME.

Ce n'est pas le moindre privilége de la nature et de la raison humaine, que l'homme seul de tous les animaux comprenne ce que c'est que l'ordre, la convenance, la mesure dans les actions et dans les paroles. Aucun autre animal ne sent la beauté, la grâce, l'accord des parties dans les choses visibles; c'est un modèle que l'homme transporte des objets de la vue à ceux de l'intelligence, et la nature humaine pensant que la beauté, l'accord et l'ordre sont encore plus précieux dans les desseins et les actes, évite les mœurs inconvenantes et efféminées, et se garde de toute pensée et de toute action contre les règles. (1)

PIERRE POIVRE.

Ce nom doit être vénéré, car il rappelle un homme essentiellement utile; mais tout respectable qu'il est en réalité, il réveille un ordre d'idées qui a amené la plus étrange confusion dans l'esprit de certaines gens. Poivre ayant introduit dans nos colonies plusieurs genres d'épices précieuses, on a cru parfois que le nom qu'il tenait de sa famille tirait de là son origine. Il est inutile de dire que cette opinion ne repose sur aucun fondement.

Pierre Poivre, né en 1719, à Lyon, était sorti d'une famille respectable originaire de cette ville. Il y fit des classes excellentes, dans un but bien différent de celui que plus tard il chercha à atteindre. Doué d'une facilité merveilleuse pour l'étude des langues, mû surtout par une piété qui jamais ne se démentit, il voulait aller prêcher le christianisme aux peuples de l'extrême Orient. Ce fut avec l'intention de se préparer à cet apostolat qu'il se rendit à Paris, vers sa dix-neuvième année (2), pour faire une sorte de noviciat aux Missions étrangères. A vingt ans, il partit pour l'Orient. Non-seulement il n'avait pu encore être ordonné prêtre, mais il n'avait pas même reçu les ordres mineurs. Cet esprit calme, réfléchi, toujours maître de lui-même, voulait, avant de renoncer au monde européen, connaître le théâtre sur lequel devait s'exercer son zèle religieux. Il s'embarqua d'abord pour la Chine; les ordres de ses supérieurs lui prescrivaient de se rendre ensuite au pays d'Annam.

Son esprit d'apostolat ne fut pas ébranlé par une circonstance fâcheuse qui signala son arrivée dans le port de Canton. Il n'était pas alors sinologue expert, comme il le devint plus tard; on lui avait remis à son départ de l'Europe une lettre écrite en chinois qui devait, disait-on, lui ouvrir les portes des chrétientés; elle ne lui ouvrit que les portes d'une prison. Cette charitable missive le dénonçait à certains mandarins, qui le firent enfermer. Sa captivité dura deux ans. Il acquit pendant cette pénible retraite un trésor inappréciable : lorsqu'il sortit de prison il savait s'exprimer correctement en chinois, et il avait acquis des notions sur certains idiomes peu connus.

Poivre persistait dans son projet d'évangéliser les peuples de l'extrême Orient. Un événement inattendu changea toute sa carrière. On était parvenu à l'année 1745; il revenait en Europe pour entrer dans les ordres; le bâtiment sur lequel il occupait une place si modeste fut attaqué par les Anglais. Par sa position il pouvait décliner l'honneur d'assister au combat; il s'exposa courageusement au fort du péril, et il eut une partie du bras gauche emportée par un boulet. Avant qu'il eût reçu ce baptême du sang on aurait pu douter de son courage; ce courage fut proclamé hautement devant l'équipage par le capitaine lui-même, qui en avait douté. Le navire était tombé au pouvoir des Anglais; la situation du jeune missionnaire devint bientôt épouvantable. Enfermé dans la cale, où il était resté sans secours durant vingt-quatre heures, on fut contraint de le livrer au chirurgien du navire ennemi. La gangrène, qui s'attaquait déjà à sa plaie, exigeait une amputation nouvelle; elle fut faite avec habileté. Durant l'opération malheureusement le feu avait pris au bâtiment, tout le monde se rassemblait sur le point le plus menaçant de l'incendie; une affreuse hémorragie faillit emporter le malheureux blessé; la perte de son sang l'avait fait tomber dans un évanouissement profond; lorsqu'il revint à lui, sa destinée était changée.

Poivre ne pouvait plus embrasser la vie ecclésiastique, mais il pouvait toujours obéir à son goût pour les voyages et se rendre utile à l'humanité. L'esprit de persévérance, qui s'allia toujours chez lui à une courageuse sérénité, lui donna bientôt la force nécessaire pour suivre en partie ses anciens projets. Conduit par les Anglais à Batavia, il fut rendu à la liberté. Il mit à profit son séjour dans cette île commerçante; non-seulement il y étudia les principes de l'agriculture coloniale, qui faisait déjà la richesse des Hollandais, mais il sut se rendre familière la géographie de ces régions lointaines et il en posséda les secrets à un degré peu commun.

Les Hollandais, à cette époque, tiraient des bénéfices énormes de ce qu'on appelait alors la culture des épiceries fines; ils en avaient enlevé le monopole aux Portugais, depuis que le brave Furtado de Mendoça s'était laissé vaincre par eux devant Malacca, après avoir accompli des prodiges de valeur.

Dans le temps où l'on ne craignait pas d'offrir des épices à ses juges, au siècle où toutes les bonnes maisons possédaient deux volumes fort recherchés, *la Cuisine des odeurs*, puis *les Dons de Comus*, on se faisait encore une idée assez exacte de ce que la noix muscade, le macis, le clou de girofle et la cannelle pouvaient produire de richesses aux nations opulentes qui en avaient le monopole et qui en défendaient sous les peines les plus sévères l'acclimatation. L'hygiène mieux entendue qui s'est introduite avec les années dans nos préparations culinaires, la mode elle-même qui fait prédominer certaines préparations plus simples dans les cosmétiques et les parfums, ont diminué cette espèce de revenu : la vanille américaine a détrôné le girofle et le macis de l'extrême Orient, même dans les pays que Poivre administra.

Simple curieux, incertain du sort qui lui était réservé, puisque son bras mutilé ne lui permettait plus de remplir l'office du prêtre et du missionnaire, il devint tout à coup botaniste réfléchi plutôt qu'ardent, et agronome commerçant plutôt qu'agriculteur pratique. Sa jeune mémoire était prodigieuse; en quelques mois, et sans sortir des grandes forêts javanaises objet de son admiration, il apprit admirablement le malais, cette langue si peu connue alors, et qui

(1) Cicéron.

(2) Il nous apprend lui-même que ses études classiques étaient complétement terminées à l'âge de seize ans. — Voy. les *Papiers relatifs à Poivre* (collection de Malesherbes), à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

sert cependant aux transactions que l'Europe peut ouvrir avec tant de millions d'hommes.

De Batavia, il s'embarqua pour aller hiverner à Merguy, dans le royaume de Siam, où les Forbin et les Chaumont avaient fondé notre influence dès le règne précédent. De là il passa à Pondichéry, cette capitale de nos établissements dans l'Inde, où Dupleix et Labourdonnais donnaient le spectacle désolant de leurs discordes et de leurs talents. Homme de paix et de concorde, le jeune voyageur ne put concilier les intérêts de ces deux hommes de guerre. Leur rivalité l'instruisit ; il était mûr pour l'administration lorsqu'il suivit Labourdonnais à l'île de France, et cependant il n'avait pas encore trente ans.

Après avoir observé d'un œil pénétrant les procédés agricoles d'une île qu'il devait plus tard enrichir, parce qu'il la sut gouverner, il partit pour l'Europe, l'esprit moins irrésolu ; dans sa pensée sa destinée était irrévocablement marquée : il allait faire le bien temporel des hommes qu'auparavant il voulait prêcher. Il était en paix avec lui-même. Il n'était pas au bout de ses revers : à peine avait-il pénétré dans la Manche, après une pénible navigation, qu'un bâtiment anglais s'emparait de son navire et le conduisait à Guernesey. Heureusement pour lui, le traité de paix qui calma l'Europe, vers le milieu du dix-huitième siècle, venait d'être signé. Poivre, rendu à la liberté, vint se fixer à Paris.

Parmi les acquisitions intellectuelles qu'il avait su faire, dans ses innombrables pérégrinations, notre voyageur comptait le cochinchinois qu'il avait appris comme il avait appris le malais, plus de cent cinquante ans avant que parussent les estimables travaux des Abel Desmichels et des abbé Favre. Il fut nommé résident auprès du souverain de la Cochinchine, en 1749. Grâce à la facilité qu'il a su acquérir de parler l'annamite, il gagne l'amitié du roi et nous en fait un allié solide. Est-ce trop exagérer l'influence de cet esprit pratique dès le début de sa carrière que de dire qu'en cet extrême Orient, où toute chose s'immobilise, Pierre établit au dix-huitième siècle les relations sympathiques dont nous recueillons aujourd'hui d'heureux résultats ? Nous ne le pensons pas. Le temps de son séjour en Cochinchine, qui se prolongea jusqu'en 1755, fut pour cet homme infatigable un temps de prodigieux labeur : il travaillait sans relâche à réaliser les grands projets de sa première jeunesse ; sa réputation



Pierre Poivre. — Dessin de Garnier, d'après un portrait de la Manufacture de Sèvres.

s'accroissait comme à son insu. Non-seulement il expédia de ces régions, dont les cultures sont peut-être les plus luxuriantes du globe, les végétaux les plus précieux, mais il en tira le riz sec, dont l'acclimatation sur d'autres points du globe est à elle seule un immense bienfait. Le riz sec a été transporté par ses soins à Maurice, où il est regardé comme un don d'un prix inestimable ; il s'est perpétué à l'île de France et de là a déversé ses moissons jusque dans l'Europe méridionale. Cette céréale n'a pas besoin, en effet, de baigner dans les eaux stagnantes d'où s'exhalent ces émanations paludéennes qui mettent en péril la vie des hommes ; on la voit prospérer jusque sur le revers des montagnes, à l'aide de simples arrosements.

Le plus ancien des biographes de Poivre, Dupont de Nemours, a avancé, sans preuves, que l'acclimatation de cette plante nourricière n'avait pu réussir à Maurice par suite d'une négligence coupable qu'il attribue aux anciens colons. Dans ses manuscrits, que nous avons consultés, Poivre lui-même s'élève contre cette allégation. Il affirme même que le riz des montagnes était devenu, au temps de son administration, la base de la nourriture d'une portion considérable de la population insulaire. Il ignorait alors quelles luttes tardives s'élèveraient sur son degré d'utilité. Elles se sont prolongées, ces luttes, jusqu'à notre époque ; toutefois le Dictionnaire de d'Orbigny lui-même ne conteste pas la valeur de l'importation du riz de Cochinchine, mais il en applique surtout les bienfaits à une portion de l'Italie. *La fin à une prochaine livraison.*

ERRATUM.

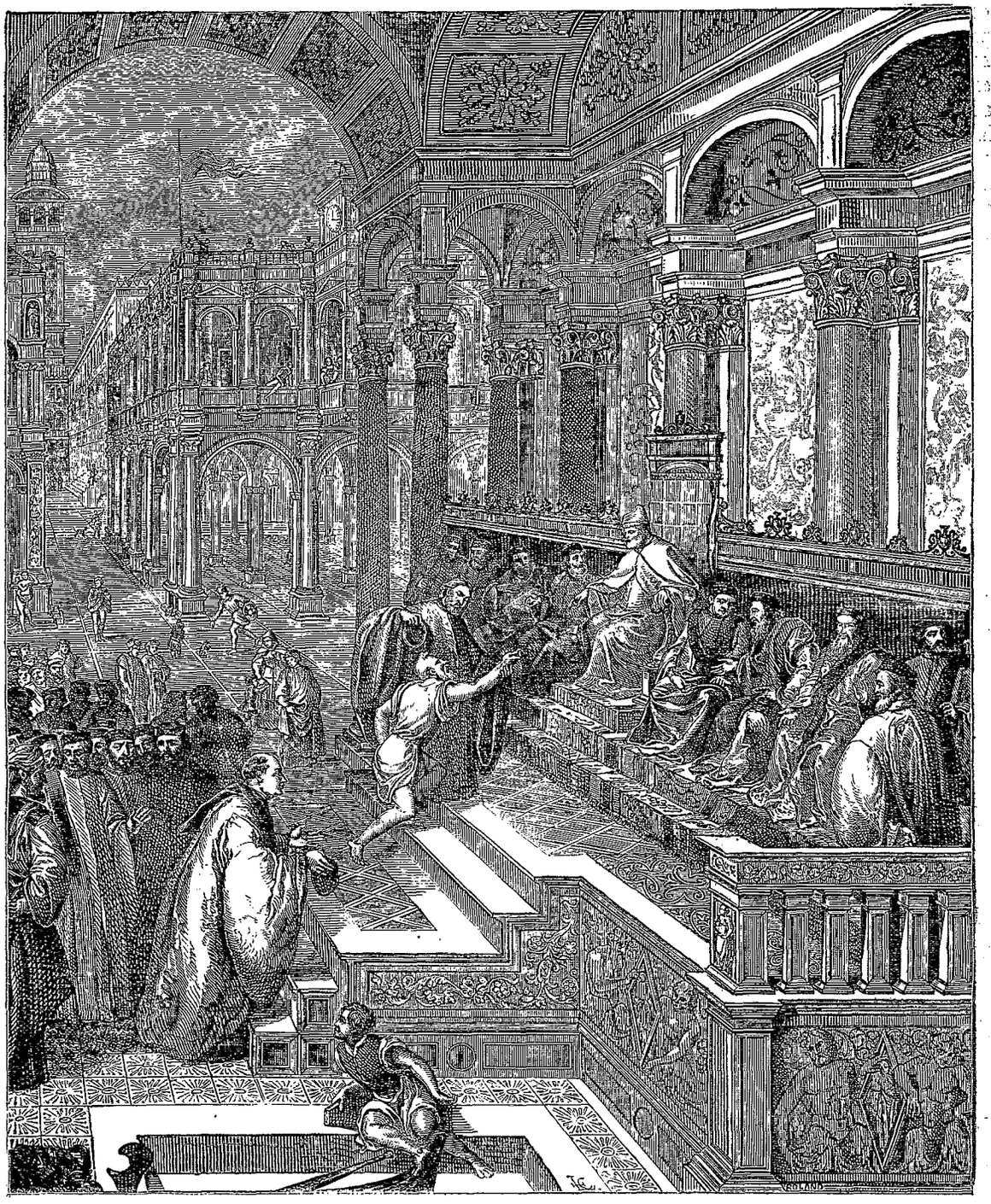
Page 96, colonne 2, ligne dernière (note). — *Au lieu de* 1865, *lisez* 1685.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'ANNEAU DE SAINT MARC.

TRADITION VÉNITIENNE.



L'Anneau de saint Marc, tableau de Pâris Bordone, à l'Académie des beaux-arts de Venise. — Dessin de Chevignard.

I. — L'ARTISTE.

La brillante école vénitienne, illustrée au quinzième siècle par Gentile Bellini (de 1421 à 1507) et son frère Giovanni (de 1426 à 1516), par les Giorgio Barbarelli (le Giorgione, de 1477 à 1511) et Tiziano Vecellio (le Titien, de 1477 à 1576), compte parmi ses plus illustres représentants au seizième siècle trois maîtres immortels : Jacopo Robusti (le Tintoret, de 1512 à 1594), Paolo Caliari (Paul Véronèse, de 1528 à 1588), et Pâris Bordone, que, suivant l'ordre chronologique, il convient de placer avant les deux autres, puisqu'il les précéda dans la vie et dans la mort.

Né en 1500, Pâris Bordone mourut en 1570.

Son nom, presque ignoré en France, conserve après trois siècles, en Allemagne et en Italie, toute la vivacité de l'éclat dont il resplendissait au temps où les princes amis des arts et les plus grands souverains de l'Europe se disputaient l'honneur d'attirer à leur cour cet artiste éminent et d'occuper ses pinceaux. Telle fut la puissance de son talent qu'on a pu dire de lui que s'il n'a éclipsé aucun de ceux qui, à l'époque où il vivait, ont conquis une célé-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

brité que l'admiration de la postérité a sanctionnée, il ne fut non plus éclipsé par aucun d'eux.

L'histoire de Pâris Bordone n'offre pas à la curiosité des lecteurs le spectacle de ces péripéties douloureuses qui ont tant de fois, à ses débuts surtout, assombri la vie des grands artistes ; pour lui, point de combats à livrer par l'impérieuse nécessité afin de subvenir aux premiers besoins de l'existence, point d'opposition dans la famille contre la vocation irrésistible. Enfant aimé, talent précoce, admiré dès sa jeunesse, riche dans l'âge mûr, vénéré dans la vieillesse, Pâris Bordone fut un homme heureux. Cependant il eut, assure-t-on, mais passagèrement, un ennemi. La médisance prétend, — souhaitons que ce soit la calomnie, — que le Titien, son maître, jaloux des succès d'un trop brillant élève, le força d'abord, par excès d'injustice, à se séparer de lui ; puis, afin de faire obstacle à sa marche ascendante vers la renommée, le grand homme, obéissant à l'inspiration de la basse envie, enleva au jeune artiste et se fit adjuger à lui-même la commande d'un tableau, dont l'exécution venait d'être confiée à Bordone par les Frères Mineurs pour leur église de San Nicollo.

A cette accusation portée par Vasari et répétée d'après lui, on est heureux de pouvoir opposer les lignes suivantes, écrites par un autre biographe du Titien : « Supérieur à l'envie, il ne chercha jamais à desservir ses compétiteurs, et encouragea de tout son pouvoir ceux dans lesquels il reconnaissait le feu sacré. »

Le célèbre tableau *l'Anneau de saint Marc*, comparé aux autres ouvrages, même le plus justement admirés parmi ceux qui sont dus à Pâris Bordone, les domine de toute la distance qui existe entre la création du génie et le produit du talent supérieur. Pour étudier ce chef-d'œuvre, c'est à Venise qu'il faut aller, maintenant. Paris l'a possédé ; la fortune des armes en avait fait l'une des richesses de notre Louvre ; mais, en 1815, l'invasion victorieuse nous le reprit. Il retourna dans sa patrie en même temps que ces chevaux de bronze attribués à Lysippe, illustres voyageurs qui fournirent trois étapes en dix-huit siècles : de Rome à Constantinople, de Constantinople à Venise, et de Venise à Paris.

II. — LA LÉGENDE.

Le chevalier Carlo Ridolfi, dans son livre *les Merveilles de l'art*, imprimé à Venise en 1648, rapporte la tradition suivante, qui a fourni à Pâris Bordone le sujet du tableau qu'il peignit pour la *scuola di San-Marco*.

Au temps du doge Bartolomeo Gradenigo, le 25 février 1342, les eaux se gonflèrent tout à coup, et tout à coup aussi le ciel s'emplit de ténèbres et de bruit du tonnerre. La tempête se déchaîna sans qu'on eût vu d'abord poindre à l'horizon la tache noire qui annonce le prochain orage.

Un vieux pêcheur, qui n'avait pour tout bien que sa misérable barque, se disposait à user de tout ce qui lui restait de forces pour la tirer à terre sur le rivage de la place Saint-Marc, quand il vit trois hommes venir à lui.

Ceux-ci ayant abordé le vieillard, ils le prièrent de laisser sa barque à flot et de les conduire, malgré la pleine obscurité et l'horrible état de la mer, jusqu'à Saint-Nicolas du Lido, où les appelait sur l'heure une importante affaire.

Le vieux pêcheur s'y refusa, assurant qu'avant d'avoir pu seulement donner deux coups de rames, ses passagers, lui-même et sa barque seraient engloutis sous les flots furieux.

Comme il parlait encore, les trois hommes étaient déjà assis dans la barque, où le vieillard vint les rejoindre, espérant qu'à force de supplications il les déciderait non-seulement à en sortir, mais aussi à lui venir en aide pour la mettre à l'abri.

Le premier à qui il s'adressa répondit par ce 23e verset du VIIIe chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu :

— « Jésus étant ensuite monté dans la barque, ses disciples le suivirent.

— » Et voilà, continua le second, qu'une grande tempête se leva sur la mer ; de sorte que la barque était couverte par les vagues ; lui-même cependant dormait.

— » C'est pourquoi, poursuivit le troisième, ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.

— » Jésus leur dit, acheva celui qui avait d'abord pris la parole : Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? Alors, se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. »

Saisi d'une religieuse terreur, le vieillard prit docilement ses rames, et voilà que sous leurs coups mesurés les ondes impétueuses cèdent miraculeusement et que la barque trace librement son sillage sur la mer aplanie.

Au moment où elle allait atteindre l'entrée du port, les trois hommes montrèrent au pêcheur un petit navire rempli de démons qui, tour à tour sortant des flots ou se précipitant, causaient l'affreuse tempête. Deux des trois passagers firent un geste de commandement : le petit navire ainsi que les démons furent aussitôt engloutis, et partout la mer redevint calme.

On aborda. Alors un de ceux qui avaient commandé aux flots et aux démons prit le chemin de l'église de Saint-Nicolas, qui était voisine ; l'autre s'en alla devers celle de Saint-Georges ; quant au troisième passager, le vieux pêcheur eut ordre de le reconduire à l'endroit où il l'avait pris. Bien que fort intimidé par les choses qu'il avait vues, il n'oublia pas de tendre la main pour recevoir la récompense qui lui était due. Au lieu d'une pièce de monnaie, le passager tira un anneau de son doigt.

— Tu as deviné sans doute, lui dit-il, que ceux que j'ai accompagnés et qui viennent de nous quitter ne sont pas des voyageurs ordinaires : l'un est Mgr saint Nicolas lui-même, le patron des navigateurs ; l'autre, Mgr saint Georges, le protecteur de ceux qui combattent le bon combat. Quant à moi, tu sauras qui je suis en venant demain me rapporter cet anneau au palais des Doges.

Le lendemain, le vieux pêcheur, amené dans la salle d'honneur où les membres de la Seigneurie se tenaient assemblés, fut près de s'évanouir sur les marches du trône quand, à la voix de son passager de la veille, il connut que c'était au doge lui-même qu'il venait rapporter l'anneau de saint Marc.

LA CHASSE AU BASILIC.

NOUVELLE.

Quand Jules Gérard ou Bombonnel parlent de leurs exploits contre les lions et les panthères, le moindre détail nous intéresse et nous émeut. Nous aimons à suivre ces hardis aventuriers, depuis le moment où ils aperçoivent la trace de la bête, jusqu'à celui où ils reviennent, portant la peau de leur victime comme trophée de leur victoire. Je ferai comme les grands chasseurs : je raconterai ma chasse au basilic, depuis le moment où j'aperçus la première trace du monstre, jusqu'à celui où je me trouvai possesseur légitime d'une dépouille qui ressemblait, à s'y méprendre, à une vieille peau de lézard.

I

Ce fut au collége de Luzillé, par une belle matinée de juin, que me fut révélée, d'une façon inattendue, l'existence du basilic.

Jusque-là, je n'avais pas même entendu prononcer

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

son nom. Les fenêtres de la classe étaient ouvertes; les mouches, par noirs essaims, entraient et sortaient avec un bourdonnement monotone. Le professeur de sixième nous expliquait la première fable d'Ésope. Comme il était replet, et que la chaleur était grande, il s'assoupissait de temps en temps, et, pour se réveiller, frottait de son mouchoir à carreaux son crâne chauve et poli. Quand il fut arrivé à la formule qui termine invariablement toutes les fables d'Ésope : *Cette fable montre que...*, ses yeux se fermèrent un instant, et les élèves les plus voisins de la chaire entendirent comme un ronflement. La chose n'alla pas plus loin. Réveillé par nos rires, que nous étouffions cependant de notre mieux, le brave homme se redressa avec dignité sur son fauteuil, et, promenant autour de lui des regards sévères, il eut l'air de dire : Je voudrais bien savoir qui d'entre vous serait assez hardi pour dire que j'ai dormi. J'ai réfléchi depuis là-dessus, et je me demande pour quel motif tous ceux qui s'endorment au sermon ou ailleurs soutiennent toujours qu'ils n'ont pas fermé l'œil un instant. Je regardais le professeur avec plus de curiosité que de politesse : ce fut ce qui me perdit.

— Aurez-vous bientôt fini, me dit-il assez rudement, de fixer sur moi des regards de *basilic*?

Il y eut sur tous les bancs une explosion de rires, et les élèves se redisaient l'un à l'autre le mot de *basilic*.

II

Basilic! Si le professeur m'eût dit cela seulement six mois plus tôt, à l'époque où j'arrivais tout sauvage encore du hameau paternel, je n'aurais pas manqué de lui répondre insolemment : Basilic, vous-même ! ou bien : Vous en êtes un autre ! Mais la crainte du maître, qui est le commencement de la sagesse, avait eu le temps déjà de germer et de jeter des racines dans mon cœur. Au moment, donc, où j'ouvrais la bouche pour répondre, je revis, dans ma mémoire les longues heures que j'avais déjà passées au piquet, pendant que les autres jouaient aux barres ou arrosaient leurs petits jardins. Je songeai à l'effroyable quantité de lignes que j'avais griffonnées, la rage dans le cœur, le jeudi et le dimanche, pendant que les élèves de ma division allaient s'ébattre dans les foins nouvellement coupés, ou pêcher des écrevisses dans les ruisseaux. Je me mordis donc prudemment la langue; mais je donnai au moins à ma dignité offensée la satisfaction qu'un collégien, digne de ce nom, ne se refuse jamais dans une occasion pareille.

III

Tout collégien réprimandé par son professeur, ou puni injustement (les collégiens trouvent toujours les punitions injustes), se doit à lui-même, et à l'honneur du corps auquel il appartient, d'appuyer violemment son oreille droite sur la paume de sa main droite, d'asséner un bon coup de coude sur la table, et de ne plus présenter au professeur qu'une chevelure généralement hérissée, une main fiévreuse et crispée, et une oreille rouge de colère. Cette pantomime signifie clairement : Ah! si j'étais le plus fort, ah! si je ne craignais pas de me faire mettre à la porte! Laissez-moi en repos; qu'y a-t-il désormais de commun entre vous et moi?

Les élèves têtus peuvent rester ainsi une heure sans bouger de place; les nerveux finissent par trembler et changer de coude; les vindicatifs remuent la tête de haut en bas en soufflant de colère; les sournois risquent un œil de côté pour voir ce que va dire le professeur; les timides pleurent, les prétentieux ricanent; les bons garçons (c'est heureusement la majorité) reprennent tout doucement la position normale, et suivent l'explication, le nez sur leur livre, avec une attention inaccoutumée. J'avoue avec confusion qu'il faut me ranger dans la catégorie des têtus, car je ne bougeai pas de ma position provocante le reste de la classe.

Le professeur, homme d'esprit, ne me dit rien, et ne m'infligea pas d'autre punition que celle que je m'infligeais à moi-même si sottement. Mon coude, rudement collé à la table me faisait mal; mon avant-bras tremblait; la paume de ma main, violemment appliquée contre mon oreille et ma joue, me semblait une vraie plaque de fer brûlant; j'entendais battre mes artères à grands coups sourds et prolongés; j'avais la fièvre. J'aurais bien voulu changer de position, mais je n'osais plus, par la seule raison que j'étais resté opiniâtrément dans celle-là, et que je ne savais plus quelle figure faire. Plus tard, quand je fus à même d'expliquer l'*Heautontimoroumenos* de Térence, je souris en songeant que moi aussi j'avais été ce jour-là le *bourreau de moi-même*, et je regrettai ma sottise. Fort heureusement, la fin de la classe arriva.

IV

Nous devions, c'était le règlement, toujours quitter la classe en bon ordre. Ce jour-là, les élèves des premiers rangs, au risque de se faire punir, forcèrent le pas pour atteindre la division de cinquième. Les élèves de cinquième, comprenant qu'il y avait du nouveau, ralentirent le pas pour nous laisser arriver. Notre avant-garde une fois confondue avec l'arrière-garde de la cinquième, je n'eus pas besoin de prêter une oreille bien attentive pour entendre, au milieu des éclats de rire, le mot *basilic* voltiger à travers les longs corridors. Ce mot malencontreux fit tout de suite fortune.

Au jeu de barres, l'élève qui me poursuivait ne manquait pas de crier : Arrêtez le *basilic!* Et c'étaient des huées sans fin. En étude, le mot basilic me sifflait tout doucement à l'oreille, comme une couleuvre invisible. Au réfectoire, un élève de ma table, ayant déclaré à demi-voix qu'il avait une faim de *basilic*, eut un succès de fou rire, et passa désormais pour un garçon d'esprit. Plus je me mettais en colère, plus la plaisanterie semblait savoureuse et spirituelle. Je finis par prendre le bon parti de faire comme si je n'entendais rien. Le feu se ralentit alors; une dernière balle me siffla aux oreilles, quand nous fûmes au dortoir. Le maître surveillant commençait à ronfler très-fort, comme les jours où il avait passé la soirée au café du *Globe;* moi-même je m'endormais, quand tout à coup, dans le morne silence du dortoir, se détachèrent nettement les syllabes scandées à demi-voix du mot *ba-si-lic!* C'était peut-être un effet de mon imagination, car je ne suis pas bien sûr que le mot ait été prononcé réellement.

V

Je grillais de savoir le sens exact de ce mot basilic; mais je me serais bien gardé de le demander à qui que ce fût : on comprend facilement pourquoi. Il ne me restait plus qu'à consulter mon Dictionnaire français! rien de plus simple et de plus facile, dites-vous. Erreur. Rien de plus compliqué et de plus difficile, et vous allez voir pourquoi. Je ne pouvais le faire à l'étude du matin, sans attirer l'attention du maître répétiteur et de mes camarades. C'est une étude consacrée entièrement et absolument à apprendre les leçons. Je n'avais donc aucun prétexte légal ni même plausible de sortir ce gros livre de ma case et de le consulter. Il me semblait que mes voisins devineraient tout de suite quelles étaient mes intentions, et trouveraient dans cette action, en elle-même si simple, un nouveau sujet de plaisanteries. Comme toutes ces idées se pressaient

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

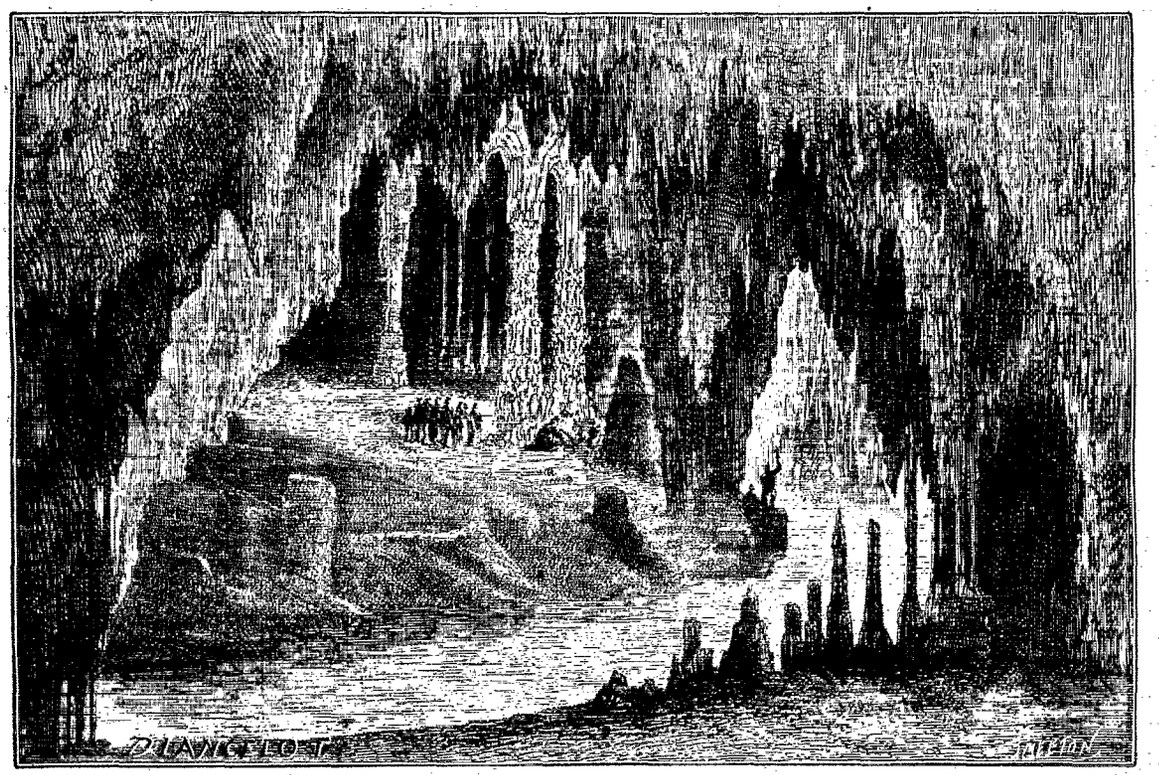
dans ma tête, j'étudiai mal mes leçons, et mon professeur me les fit copier en retenue. Jamais deux heures ne m'ont paru aussi longues que les deux heures de cette classe. Rien ne m'intéressait, ni mes barbarismes ni mes solécismes, ni ceux de mes confrères en mauvaise latinité. Ésope ne put m'apitoyer sur le malheur de cette tortue à tête folle qui se brisa sur les rochers pour avoir voulu apprendre à voler. Le *Selectæ* eut beau citer à profusion les exemples de grandeur d'âme des Grecs et des Romains. Je l'avoue à ma honte, le *Selectæ* me parut fade et nauséabond. J'étais comme le personnage de la légende dont les yeux sont « assis » sur un livre, mais dont l'âme est « en la cuisine. » Mon corps était en classe, mon âme impatiente était en étude et rôdait autour du Dictionnaire, qui devait m'indiquer au juste la gravité de l'insulte que j'avais reçue la veille.

La suite à la prochaine livraison.

UNE VISITE A LA GROTTE DE HAN-SUR-LESSE.

Fin. — Voy. p. 204.

La grotte de Han, très-visitée depuis une dizaine d'années, est fort anciennement connue. On y a trouvé, à plusieurs reprises, des monnaies romaines, des outils de forgeron, des squelettes humains et de divers animaux.



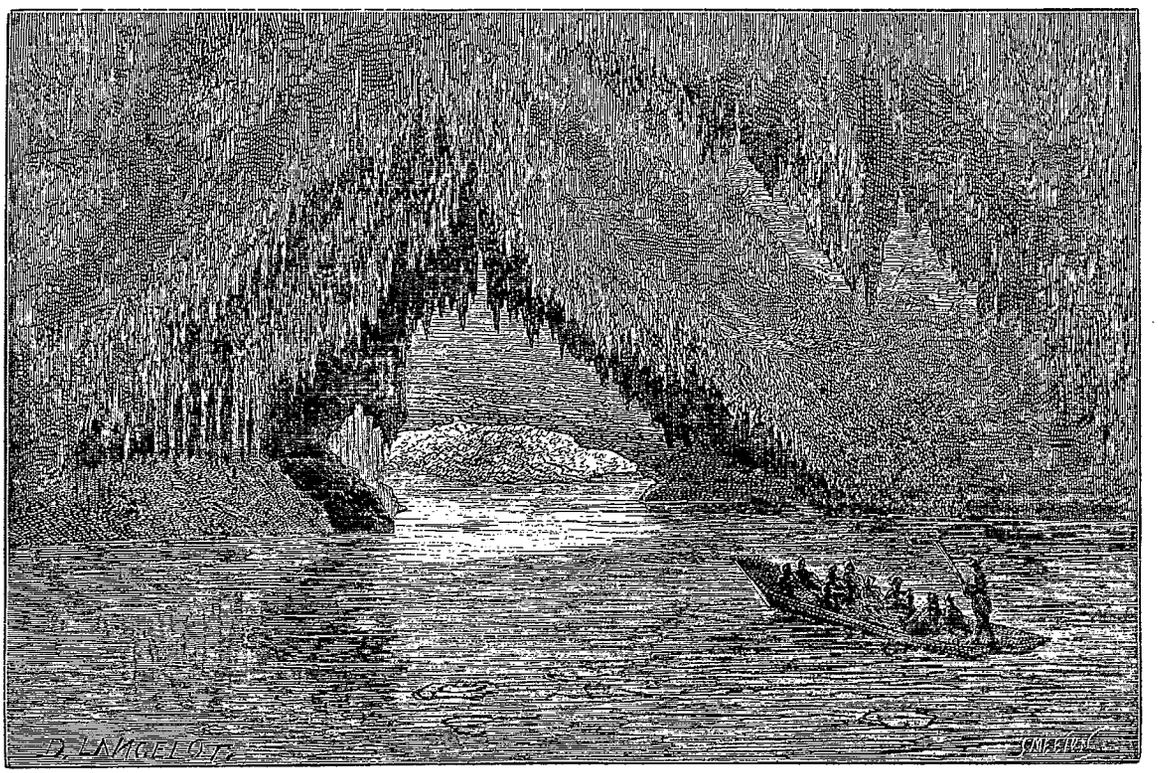
Grotte de Han. — La Salle du Dôme. — Dessin de Lancelot.

Une de ses grandes salles, dite la salle des Renards, paraît avoir été le rendez-vous d'une immense peuplade de ces animaux dont on retrouva les ossements recouverts d'une couche de carbonate de chaux, environnés de nombreux débris de leurs plantureux repas. On y entrait jadis par le trou de Han, qui maintenant sert à la sortie. Le parcours, beaucoup moins étendu qu'aujourd'hui, se faisait par eau. L'entrée actuelle n'avait servi qu'à des tentatives d'explorations restreintes. En 1814, les quatre fils du meunier voisin entrèrent deux par deux dans chacun des passages connus et s'avancèrent hardiment en semant de la paille hachée derrière eux. Ils se rencontrèrent après un long voyage plein d'hésitations sur chacune des rives de la rivière. Depuis ce premier voyage, de nombreuses découvertes furent faites, et, en 1828, un assez violent tremblement de terre opéra d'énormes déblaiements qui mirent au jour des curiosités nouvelles. On y arrive par un tertre de 15 mètres au-dessus de l'ancien lit de la Lesse, à 500 mètres du trou de Bellevaux. L'entrée est basse, ouverte en triangle, discrète et mystérieuse, comme celle d'un hypogée de l'antique Égypte. — La description méthodique de ces vastes cavernes demanderait un volume. Une relation pas à pas de cet étrange voyage dans des régions en quelque sorte hors de la nature, où les fatigues sont réelles, et où les plaisirs tiennent plus du rêve que de la réalité, manquerait d'exactitude dans le vrai sens du mot. Pour visiter ces lieux avec profit et plaisir, il faut compléter par la mémoire les images entrevues, ébauchées par le hasard, qui, quoi qu'on dise, ne fait jamais qu'ébaucher; il faut surtout, sous peine de tomber vite dans le désenchantement, tenir ses facultés élevées au-dessus de toute préoccupation, de toute défaillance physique. On met de trois à quatre heures pour parcourir les cinq kilomètres praticables dans ces labyrinthes. L'atmosphère y est le plus souvent lourde, humide, parfois très-froide. On y éprouve des sensations étranges et jusqu'alors inconnues. La lampe que porte le guide marchant devant vous n'éclaire que son chemin; votre unique soin, et c'est sa recommandation expresse, doit être de mettre vos pas sur ses pas. Aussi, que de maladresses et d'effarements risibles! On avance cependant, tantôt rampant dans des corridors étroits et tortueux, gravissant de gigantesques paliers, dévalant des pentes insensées, oscillant sur des blocs déchaussés, heurtant des bossages difformes; tantôt, captif

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

entre des rocs suintants, enfoncé dans un sol spongieux, englué dans une glaise collante comme de la poix. Les curiosités, rares d'abord, s'offrent bientôt fréquentes. Les plus belles ne sont pas celles que les guides indiquent comme des merveilles et qu'ils appellent de noms emphatiques : le *Trône de Pluton*, le *Boudoir de Proserpine*, le *Trophée*, qui n'est qu'un monstrueux champignon; la *Mosquée de Cordoue*, le *Tombeau de Maximilien*, l'*Alhambra*.

Mille images diverses se pressent incohérentes, étonnant par leur rapprochement. A une muraille droite et lisse s'accroche un vaste nid de branches et de feuillages enlacés; des stipes bossués en surgissent et vont s'épanouir au-dessus, en têtes de fougères, de pandanus et de palmiers. Une galerie de colonnettes fuselées, portant des arcatures aiguës, à pendentifs déchiquetés, conduit sous une haute coupole de marbre noir, d'où retombent en souples ondulations des draperies blanches. Sous leurs plis diaphanes se carre, majestueusement bulbeux et richement festonné, un agaric de 6 mètres de haut. Un bloc gigantesque, carré, fixé au sol par un piédestal en retraite, semble porté par de tous frêles piliers à bases et à chapiteaux de dentelle. On rencontre des configurations souvent répétées, des puits à margelle délicatement découpés en lames concentriques, des cascades de marbre à cent chutes où une goutte liquide pend à chaque goutte durcie.



Grotte de Han. — La Sortie. — Dessin de Lancelot.

Une stalactite représente une oie plumée, pendue par le bec; rebondie et luisante, elle a des empâtements de maître; une stalagmite figure à s'y tromper un jeune goret paré pour la broche. Les chandelles auxquelles ne manque que la fumée ne sont pas rares; les jeux de quilles y sont nombreux, les champs de potirons et de concombres aussi, et les larges fromages gras aux bords fondants.

La bizarrerie des échos réserve bien des surprises. Une exclamation involontaire nous échappe, elle est déjà oubliée, l'écho l'a recueillie et la fait bientôt éclater sur nos têtes, mais grossie, rauque, formidable, déchirée, étranglée par les aspérités qu'elle traverse. Nous dominons une tranchée profonde, la Lesse y coule; c'est encore au-dessus de nos têtes que l'écho fait bruire son courant. Le guide *marque le pas* vivement, et soudain, de loin, de près, d'en haut, d'en bas, un fourmillement de pas immense nous enveloppe, comme si des bataillons innombrables nous chargeaient en courant; il jette à pleine voix une modulation forte et sans art; elle revient toute lointaine, épurée, prolongée en résonnance sonore et douce comme celle d'une flûte de cristal.

Au milieu de ces illusions, on arrive au plus large espace accessible des souterrains. C'est une enceinte pentagonale irrégulière, aux angles arrondis, contournée par la Lesse sur quatre de ses faces. Au centre se creuse l'immense *salle du Dôme*; tout autour, de hautes coupoles, des nefs profondes, de larges salles, des colonnades, des rampes, des balcons, des portiques, se pénètrent et se superposent dans un entassement d'une hardiesse inouïe. Dans ce prodigieux carrefour s'amoncellent les témoins des révolutions souterraines. Le travail de la nature et du temps stupéfie et force à l'admiration.

Cet ensemble magique sort de l'ombre comme une apparition de fantômes. Les piliers et les voûtes, d'abord vaguement indiqués à la lueur des torches, s'accusent, se fixent et se couvrent de leur brillante décoration d'albâtre. L'édifice entier se reflète un instant dans l'eau immobile qui baigne les soubassements; puis oscille, s'estompe et s'efface au bruit d'une fusillade terrible, répercussion formidable de légers crépitements des fétus de paille enflammés qui l'éclairaient.

De la salle du Dôme, on passe dans la salle de l'Embarquement, rudement secouée par le tremblement de 1828.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Parmi les monolithes qui l'obstruent, l'un mesure 17 mètres de long, 10 de haut et 5 d'épaisseur. La Lesse est large de 10 à 12 mètres, limpide et calme; son cours est très-lent. C'est un charme de plus, dans le pays des rêves, qu'une translation sans mouvement individuel; on doute si les visions viennent à vous ou si vous allez à elles. On en rencontre encore au retour. La voûte qui recouvre le canal ressemble à celles qu'on désigne, en architecture, sous le nom d'anse de panier; elle paraît formée de deux immenses blocs longitudinaux, sans sutures transversales apparentes; de leur ligne de jonction, profondément creusée à certains endroits, se détachent comme d'immenses jets de flammes renversées. A la naissance de la voûte, des concrétions figurant des pans de draperie tapissent les encoignures des massifs contre-forts rocheux, des colonnes et des cascades s'étagent en descendant et trempent leurs bases dans l'eau.

D'innombrables chauves-souris, accrochées aux aspérités de la voûte en épaisses guirlandes, avertissent qu'on touche bientôt aux limites de l'obscurité perpétuelle. Les guides éteignent les lampes. On vogue sans bruit, dans un noir opaque affreux, sans transparence. La barque n'y a pas de sillage, la rivière de miroitement, et la goutte d'eau qui tombe de la voûte se perd sans marquer son cercle ineffaçable, toujours recommencé.

Cependant on sait qu'on va vers le jour, et l'impatience de le revoir est pleine d'anxiété. Peu à peu l'ombre se glace d'une teinte bleuâtre; à peine perceptible d'abord, elle devient plus vive; des plans se creusent insensiblement dans sa masse encore nuageuse; un portail magnifique s'y dessine vaguement; il s'élargit, se transforme, s'élève, se précise et profile nettement ses hardies voussures dentelées, lisérées de nacre, dans la gamme profonde et caressante de la couleur céleste. Enfin une vibration lumineuse éclate *stridente* aux yeux comme l'est aux oreilles un chœur de cymbales. Au centre de l'ouverture, la lueur du soleil arrive en un premier éclair qui rejette violemment au néant de l'ombre la féérique architecture.

UNE CÉRÉMONIE RELIGIEUSE EN ESPAGNE.

A Madrid, le jeudi et le vendredi saints, les cérémonies qui excitent le plus l'attention sont celles auxquelles prennent part, dans leurs chapelles particulières, les quatre ordres militaires de Santiago, Alcantara, Calatrava et Montera. Les billets d'entrée sont très-recherchés.

J'ai été assez heureux pour en obtenir un par l'ordre de Santiago, et vraiment je n'ai pas regretté les trois heures et demie que j'ai dû passer debout dans une étroite chapelle, d'une architecture plus que médiocre, bien que surmontée d'une assez élégante coupole. Cette chapelle dépend du couvent des *Comendadoras de Santiago;* car, dans cet ordre, les dames professes ont le grade de commandeur, tandis que les membres laïques ne sont que de simples *caballeros*.

Au début de l'office ont défilé processionnellement trente-cinq chevaliers, revêtus de leur grand manteau de laine blanche, ouvert par derrière, rattaché par une grosse cordelière de soie, orné sur la poitrine de la croix rouge de l'ordre, et laissant flotter une traîne longue de plusieurs mètres. Tous ces chevaliers, qui ne constituaient guère que le tiers de l'ordre, paraissaient très-recueillis. A la messe, au lavement de mains, deux chevaliers se détachent et vont verser l'eau sur les mains du prêtre, de même qu'à l'élévation quatre autres s'approchent de l'autel un cierge à la main.

A la procession finale, tous les chevaliers précèdent le dais, sous lequel le prêtre officiant porte l'hostie, et derrière, l'un d'eux tient fièrement l'épée nue. Pendant tout l'office, un excellent orchestre et un chœur de voix choisies, et au milieu desquelles se faisait remarquer celle d'un jeune homme, veloutée comme une voix de femme, ont contribué à rompre la monotonie de cette longue cérémonie. Dans le fond de la chapelle, à travers la grille dont le rideau sombre avait été levé, j'ai pu plonger les regards dans le chœur des religieuses, presque toutes âgées et d'un grand embonpoint, vêtues aussi d'un long manteau blanc orné, sur l'épaule gauche, de la croix rouge, et la tête couverte d'un grand voile blanc, rappelant un peu, par sa disposition, le turban des femmes de l'Orient. Au-dessus du chœur, par une singulière intention dont je n'ai pu deviner le motif et le sens, on avait rassemblé tous les serins du couvent, qui n'ont cessé de mêler leurs gammes légères et leurs gaies roulades aux accents du plain-chant. (1)

TRAVAIL ET BONHEUR.

Autre chose est d'ébaucher un tableau, autre chose de le finir; autre chose de faire le plan d'une maison, autre chose de la construire; autre chose de dire : « Je ferai ceci ou cela », et tout autre chose d'accomplir son projet.

Il est facile de projeter, difficile d'exécuter. Nous pouvons faire force rêves, assis au coin du feu, ou couchés sur le flanc vert de la colline; mais pour que ces rêves deviennent des réalités, il nous faut travailler vigoureusement, et penser avec effort, penser jusqu'à ce que notre cerveau soit fatigué.

La vie de tous les hommes célèbres redit la même histoire; mais la plupart des jeunes gens se révoltent là contre avec un impatient dédain.

Ils veulent semer et moissonner en même temps. Il leur semble terrible de ne pouvoir récolter avant l'automne, d'avoir à travailler avec sueur avant de manger : voyant les hauteurs que les autres ont gravies, ils se refusent à croire l'ascension si difficile. Les succès conquis par le travail et le génie semblent, aux yeux inexpérimentés, choses simples et banales.

Avec quelle facilité la machine, le *tender*, les wagons et le train tout entier, ne glissent-ils pas le long des rails? Est-il rien de plus simple, de plus naturel, de plus prosaïque? Et cependant, ô mes amis, que de pensées humaines se sont concentrées là! quelle somme de travail humain n'a-t-il pas fallu pour obtenir ce que vous voyez!

Il en est ainsi de tout dans la vie; que le résultat soit grand ou petit, il semble hors de proportion avec le travail dépensé pour l'acquérir.

Le temps, la pensée, l'industrie, il nous faut donner tout cela avant que, las et usés, nous puissions atteindre le but. Il y faut prodiguer sa peine, ne reculer devant aucune fatigue, ne murmurer contre aucun des obstacles qui nous barrent la route.

Et cependant qu'est-ce que les richesses et le rang, s'il nous manque le bonheur?

Tel homme qui a travaillé à se faire une fortune et une position, oublie que, même en ce monde, la richesse et les honneurs ne sont pas tout. Qu'importent les mets les plus savoureux, les vins les plus choisis, à celui qui n'a pas d'appétit? Que sont les terres et les maisons, les champs et les arbres, si les yeux qui les contemplent sont obscurcis par les larmes et chargés de soucis?

(1) Correspondance du *Temps*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Si le Seigneur ne bâtit la maison, celui qui l'élève travaille en vain. Si le Seigneur ne garde la cité, la sentinelle ne la défendra pas. En vain vous vous lèverez de bonne heure, en vain vous vous coucherez tard, en vain vous mangerez le pain de la vigilance.

Peu de jeunes gens croient ces paroles vraies. Mais combien oseraient les nier à la sombre lueur du crépuscule que riches ou pauvres doivent un jour traverser.

F.-G. TRAFFORD.

SOUVENIRS DE DAMIRON (1).

Mon père me tournait vers les pensées sérieuses. Tandis que ma grand'mère m'occupait surtout du côté religieux des choses, mon père s'attachait plutôt à m'en montrer le côté humain. Il avait servi, et s'était même engagé fort jeune, à seize ans à peine, afin d'échapper à la vulgarité de la vie des champs. Il avait rapporté de l'armée ce qui l'y avait poussé, le désir de se distinguer, mais avec un profond regret de n'avoir pas eu assez d'instruction pour s'ouvrir plus largement la carrière. L'instruction était son ambition, et, comme on n'y avait pas assez songé pour lui, il y songeait beaucoup pour moi, et il voulait à tout prix me procurer ce qu'il sentait lui avoir tant manqué.

Comme je l'écoutais sur ce sujet avec une grande attention, et que je le comprenais, il m'en parlait volontiers, et c'était du ton et en des termes qui font l'éloquence du cœur du père et produisent la docile persuasion de l'enfant. Je croyais à ce qu'il me disait et j'étais prêt à lui obéir. J'étais ainsi studieux, même avant d'étudier.

Je dois à mon père un autre sentiment, qu'il ne me prêchait pas, mais que m'enseignaient assez son caractère, ses façons d'agir, et, en quelque sorte, son air et son attitude : c'est celui d'une certaine réserve, d'une certaine retenue, d'un certain respect de soi-même et de regard sur soi-même, dont plus tard il a dû passer quelque chose dans mes habitudes de penser et de faire.

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168, 171.

LES BECS.

III

Le bec est-il donc un attribut exclusif de l'oiseau? Le croire serait une erreur. Nous verrons plus loin que le bec, un bec véritable, est quelquefois l'attribut des *mollusques*, plus rarement l'arme des *poissons*, et, dans un seul exemple connu, la singularité d'un *mammifère*.

On ne comprend pas l'oiseau sans bec, et l'on ne s'étonne pas trop de voir cet organe prendre chez lui les proportions et les formes les plus anormales, tant le bec est inhérent à la figure générale de l'animal, et s'harmonise toujours avec l'ensemble de ses autres organes. Le long bec en pioche de la cigogne ne nous surprend point au bout de son grand cou, et si nous nous trouvons en face du serpentaire, qui, au premier coup d'œil, paraît également un échassier, son bec d'aigle nous choque ; il faut qu'un second regard jeté sur ses pattes nous fasse reconnaître que ce ne sont point là des organes d'échassier, mais un allongement excessif des serres d'un oiseau de proie. Nous pourrions multiplier ces exemples, mais il vaut mieux examiner les intéressantes modifications du bec chez certains animaux.

(1) Voy. t. XXIX, 1861, p. 379.

Que le lecteur ne s'en étonne pas trop : il y a tant d'oiseaux dont les mœurs, sinon le plumage et la forme extérieure, sont encore inconnus ! Combien y a-t-il d'espèces dont on ne connaît qu'un seul exemplaire rapporté par quelque voyageur, acheté aux naturels du pays lointain, qui seuls ont pu le voir en vie ! D'énormes lacunes existent donc dans la science. De jeunes observateurs sauront-ils les combler, suivront-ils l'exemple d'Audubon, qui resta vingt ans dans la solitude, en tête à tête avec les oiseaux des bois et des champs? Non-seulement nous ne connaissons pas les mœurs des oiseaux étrangers, mais nous ne connaissons que très-imparfaitement, quelquefois pas du tout, celles des oiseaux qui habitent notre propre pays.

Les oiseaux constituent, comme tout le monde le sait, la deuxième classe des animaux *vertébrés*. On les a divisés en *ordres*, au nombre de huit.

1° *Accipitres*, ou oiseaux de proie, de nuit et de jour;

2° *Grimpeurs*, ayant les doigts réunis par paires;

3° *Passereaux*, immense division renfermant les cinq septièmes des oiseaux connus;

4° *Colombes*, division peu nombreuse, mais bien tranchée;

5° *Gallinacés*, presque tous destinés à devenir compagnons de l'homme;

6° *Échassiers*, ou gralles, habitants des rivages, et, comme dit la Fontaine, « du royaume du vent. »

7° *Palmipèdes*, ou ansères, nageurs des grandes eaux;

8° *Anormaux*, les bizarres, les déclassés, les disparus d'hier ou de demain !...

1° Le bec, chez les *accipitres* (fig. 9 et 10), est un outil de premier ordre, une arme terrible : c'est lui qui sert à dépecer les proies vives ou mortes; aussi sa forme se modifie-t-elle immédiatement, suivant les habitudes de l'animal auquel il appartient. Chez l'*aigle* (fig. 9), il est court, fort, crochu de loin : on voit qu'il déchire la proie vive, à chair résistante ; chez le vautour (fig. 10), il s'allonge en mandibules, il forme un crochet brusquement courbé, qui permet à l'animal d'aller chercher au fond des cadavres les lambeaux à demi pourris qui n'offrent pas de réistance ; ce n'est plus une arme, c'est une pince. Au surplus, la forme du bec, dans cet ordre, varie peu; elle suit les mœurs, s'allonge ou se raccourcit ; le bec se montre un peu plus gros, un peu plus petit, et c'est tout.

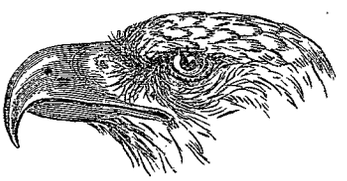


FIG. 9. — Bec d'aigle.

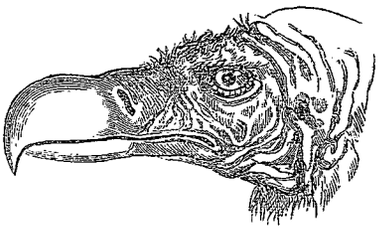


FIG. 10. — Bec de vautour.

2° *Grimpeurs*. Ici, nous sommes obligés de scinder immédiatement notre ordre : nous ne pouvons laisser les

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

perroquets et les *pics* ensemble, quoique tous deux soient grimpeurs et se nourrissent de ce qui est dans les bois; ils sont grimpeurs de deux manières différentes, et par suite ils sont armés de becs très-dissemblables. Celui des perroquets, cependant, comme celui des pics, garde sa forme spéciale : le premier est un crochet et un casse-noix, le second est un bec, une tarière pour frapper et démolir.



Fig. 11. — Bec du coracopse; type de perroquet.

Le nombre des becs étranges ne sera donc pas grand chez les perroquets surtout : le bec grandira, s'amoindrira, se redressera plus ou moins, mais il demeurera si bien typique que, même dans les espèces où il s'atrophie le plus, il suffit pour les faire reconnaître au premier coup d'œil : *coracopse* (fig. 11), *microglosse* (fig. 13); *énicognathe* (fig. 12), etc.

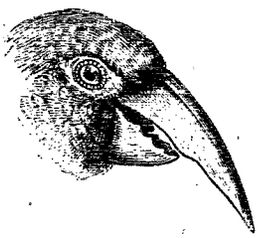


Fig. 12. — Bec de l'énicognathe; mandibule supérieure exagérée.

Quant aux *pics*, leur bec est toujours et partout le même (fig. 8) : nous avons appris ses fonctions en parlant de la langue extraordinaire qu'il contient.

Nous venons de voir des oiseaux vivant des fruits des arbres, d'autres se nourrissant des insectes qui habitent les troncs et les branches; en voici d'autres qui mangent les insectes hantant le tour des bois, des bosquets, tour-

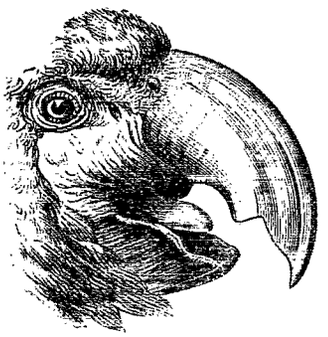


Fig. 13. — Bec du microglosse.

mentant les animaux ou paissant dans leurs excréments; parmi eux, l'*ani* au bec étrange (fig. 14), bombé en dessus; oiseau à l'instinct social et aux mœurs familières et douces. Après les anis, viennent les *toucans*, mangeurs de baies et de fruits, toujours grimpeurs, vivant des arbres et dans les arbres. Ceux-ci possèdent un bec prodigieux (fig. 15), dont nous ne saurions expliquer l'usage. Sa texture est si mince, qu'on peut aisément la faire céder sous le doigt. Ce bec n'est donc pas propre à briser les graines, ni même les fruits tendres : l'oiseau est obligé de les avaler tout entiers. Il ne peut ni se défendre, ni attaquer; pourquoi donc ce luxe de crans, de crochets dont les deux immenses mandibules sont pourvues? Est-ce donc un simple épouvantail?

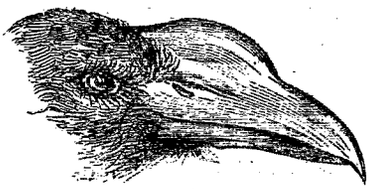


Fig. 14. — Bec bossu de l'ani.

Nous trouvons encore, près des toucans, d'autres espèces vivant également des arbres : ce sont les *barbus*, et l'un d'eux, le *barbican* (fig. 16), possède aussi un bec formidable. Pourquoi faire? Nul animal n'est plus doux,

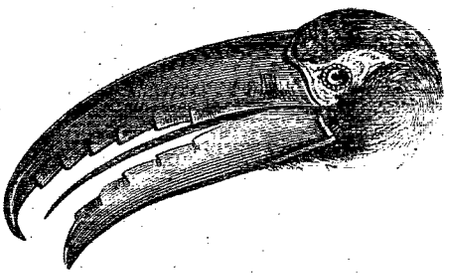


Fig. 15. — Bec du toucan.

plus inoffensif que lui. A quoi lui sert ce pinceau de poils rudes qui se dressent, comme la moustache d'un vieux grognard, à la base de son bec terriblement dentelé, sillonné, caréné? Nous ne savons, mais une transition re-

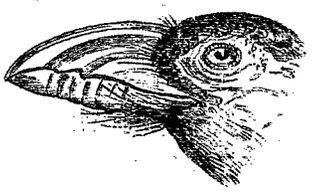


Fig. 16. — Bec du barbican.

marquable peut s'établir ici : peu à peu ce bec s'affine, ses contours de grotesques deviennent menaçants, les crans persistent aux mandibules, et le *couroucou* (fig. 17) présente une arme très-respectable. Qu'en fait-il? Rien qui

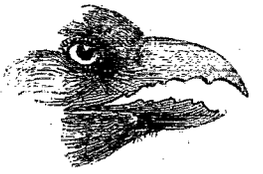


Fig. 17. — Bec du couroucou.

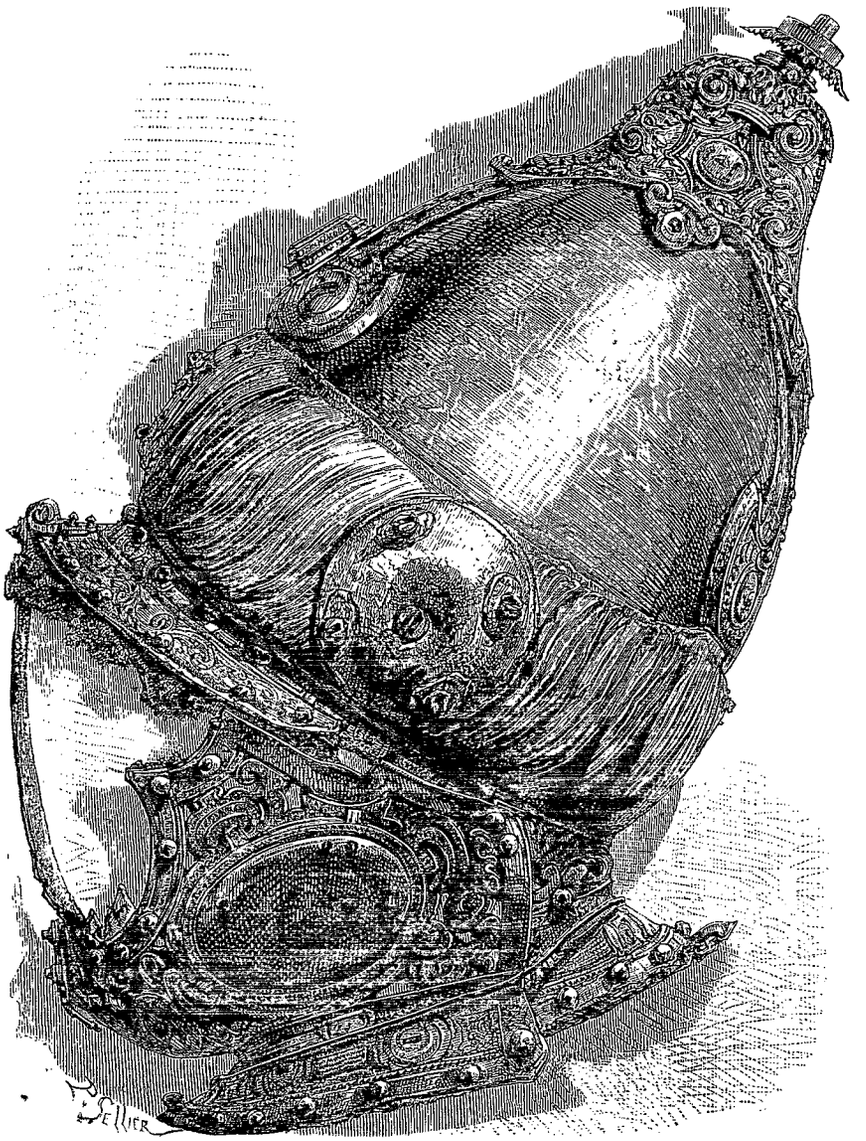
en explique les dimensions. Il happe les insectes et, paraît-il, quelques petites graines; il vit solitaire sur les basses branches des arbres, sous les grands bois. C'est de lui que les Guaranis disent qu'il pleure le matin pour faire venir le soleil, et le soir parce qu'il s'en va.

La suite à une autre livraison.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

UN CASQUE TURC

PRIS A LA BATAILLE DE LÉPANTE.



Armeria real de Madrid. — Casque turc pris à la bataille de Lépante. — Dessin de Sellier.

Voici bien un casque turc ; le texte de la belle collection de l'*Armeria real*, publiée à Madrid, nous l'affirme, et nous acceptons la qualification qui lui est attribuée. Le faux turban métallique dont il est environné prouve qu'il a dû servir à quelque chef de l'islam ; mais les ornements multiples dont il est couvert attestent, selon nous, qu'il n'est point sorti des ateliers orientaux ; nous supposons même qu'ils pourraient être l'œuvre d'un armurier français, par exemple d'un de ces habiles ouvriers que l'amiral des flottes ottomanes Khaïr-ed-Din accueillit avec tant de magnificence au port de Marseille : c'était longtemps avant d'aller mourir dans son palais somptueux de Bixatar, alors qu'il vivait en si bonne intelligence avec François Ier que le roi de France en perdit une partie de sa bonne renommée de « roi très-chrétien. »

En effet, ce soi-disant musulman avait épousé une noble chrétienne, la fille de Diego Gaytan, et il avait poussé son oubli des habitudes mahométanes sunnytes jusqu'à laisser frapper en or son effigie sur des médailles, dont on peut voir un exemplaire à Paris, au cabinet de la Bibliothèque nationale (1). Fils d'un simple potier de Mételin, et plus tard souverain de l'Algérie, il aimait les arts ; il vivait entouré de tout le luxe intelligent des Siciliens et des Espagnols que journellement il combattait. Les habiles ciseleurs de notre pays durent trouver en lui un appréciateur intelligent.

On chercherait en vain dans le grand recueil de M. Jubinal le casque que nous reproduisons ; mais on y trouve (nº 2389 de la collection) celui d'Ali-Pacha, l'amiral malheureux de la journée de Lépante, dont la tête sanglante fut clouée sur les gabiers d'un des navires qu'il commandait.

Rien n'égale la pureté de forme et la suprême élégance du *capacete* d'Ali-Pacha, œuvre incontestable, celle-là, de l'art oriental. Peut-être notre casque à turban fut-il également à l'usage de l'infortuné pacha ; quoi qu'il soit, il se

(1) Voy. les Tables.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

trouvait dans le butin, parmi les objets qui passaient pour avoir appartenu à Ali. Combien, dans cette terrible bataille, où plus de trente-cinq mille soldats musulmans succombèrent, où plus de dix mille restèrent prisonniers des chrétiens, combient dut-il périr d'armures brillantes et d'objets précieux de toute espèce dus à l'industrie orientale, et qu'on retrouvera peut-être un jour enfouis dans les sables de la mer de Céphalonie, grâce aux appareils à plonger si admirablement perfectionnés par la science moderne! La bataille de Lépante eut lieu, comme on sait, le 7 octobre 1571, et les chefs les plus renommés de la grande armée musulmane y prirent part. Les amiraux que commandait Ali-Pacha, et que sut vaincre don Juan d'Autriche, étaient Ucchali, Hassan, Siroco, Méhémet, et un nombre infini d'autres pachas.

LA CHASSE AU BASILIC.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 210.

VI

Enfin dix heures sonnent. Cinq minutes de récréation, et nous voilà à l'étude. On tire à grand fracas les livres des cases. Je tiens mon Dictionnaire, mais je n'ose pas l'ouvrir. Je suis sûr que si je cherche tout de suite à la lettre B, mes deux voisins, qui sont des espiègles, vont deviner ce que je cherche et ameuter toute l'étude. Avec toute la ruse et la patience d'un chasseur, je m'embarque d'abord dans la lettre M. Je suis du doigt les longues colonnes avec un soin affecté; puis d'un mouvement prompt et hardi, je remonte jusqu'à la lettre C, si près du B; un petit frisson me saisit, le même, dit-on, qui saisit les hommes les plus vaillants à l'approche du danger. Je surveille de l'œil mes deux voisins, sans en avoir l'air.

Celui de gauche mange une tablette de chocolat, et ne paraît occupé que du soin d'éviter les regards du surveillant; mais c'est peut-être une feinte habile. Celui de droite, avec un tronçon de plume de fer, râcle de la poussière de craie dans l'encrier : cela me semble louche. Je redescends par prudence à la lettre K. Personne ne bouge. Enhardi par un premier succès, je saute à pieds joints dans la lettre B, et, par un bonheur inouï, le premier mot qui frappe les yeux et se détache, pour ainsi dire, de la page, c'est le mot BASILIC.

VII

Une chose m'a toujours surpris : c'est que les dictionnaires, sous un volume si considérable, contiennent si peu de renseignements et de substance. Le mien disait sèchement : « BASILIC, animal fabuleux. » Pas un mot de plus. Ce n'était pas assez pour m'éclairer, mais c'était bien assez pour me mettre en colère. Aussi je refermai le livre, qui, après tout, n'en pouvait mais, avec une violence telle que notre surveillant, M. Formion, bondit sur sa chaise et me regarda fixement à travers ses lunettes bombées. Mon voisin de gauche faillit s'étrangler en avalant de travers ce qui lui restait de sa tablette de chocolat. L'autre laissa tomber d'effroi sa plume et son morceau de craie dans l'encrier; il me donna un coup de pied, je le lui rendis, et la voix enrouée de M. Formion déclara que nous irions tous les deux passer une heure à la retenue.

Cette petite affaire ainsi arrangée à la satisfaction de tout le monde, je revins à mes réflexions. Ainsi donc, en m'appelant *Basilic*, l'intention de mon professeur avait été de me traiter d'*animal*, et *fabuleux* encore! ce qui aggravait singulièrement l'injure. Je lui en voulus longtemps de l'affront qu'il m'avait fait et de l'occasion qu'il avait donnée à mes camarades de me taquiner et de me mettre hors de moi. Je ne lui en veux plus maintenant, non pas seulement parce que j'ai appris à pratiquer le pardon des injures, mais encore parce que je sais que c'était un brave homme, incapable de faire volontairement de la peine à personne. Cependant, devenu homme à mon tour, j'ai eu occasion de le revoir et de causer avec lui, et je lui ai dit tout le mal que m'avait fait son apostrophe irréfléchie.

— Je m'en suis bien aperçu, me répondit-il, et en y réfléchissant, j'ai vu que j'avais eu tort : aussi je me suis corrigé de ce défaut, je me suis gardé depuis de toute parole et de toute appellation que la malice des écoliers pût tourner en un sobriquet. Je sais d'ailleurs avec quel soin il faut éviter de faire naître dans l'âme d'un enfant des sentiments aussi mauvais que ceux de la colère et de la rancune.

VIII

Ce devait être environ une année plus tard, car nous avions quitté le professeur replet et les Fables d'Ésope pour un professeur extraordinairement maigre, qui faisait tous ses efforts pour nous initier aux finesses des Dialogues de Lucien. Cette fois-ci, c'est à vêpres que je retrouvai subitement la piste à demi effacée du basilic. Les pensionnaires du collége de Luzillé suivaient les offices religieux dans une tribune de bois placée au-dessus de la porte d'entrée de l'église. Nous étions donc là, une après-midi, occupés à entendre chanter vêpres. J'étais, je l'avoue, plus distrait qu'il ne couvient de l'être en pareil lieu. J'avais d'abord suivi l'office avec attention, puis j'avais remarqué l'éclat inaccoutumé des verres de lunettes de M. Formion, et je ne savais à quoi attribuer ce phénomène; puis je m'étais mis à compter les fidèles, très-clair-semés, à travers les bancs de bois. Une bande de soleil, qui entrait librement par la porte ouverte, semblait se mouvoir, à cause du tourbillonnement des atomes de poussière. Au-dessous d'une fenêtre à vitraux de couleur, M. le notaire de Luzillé, frappé par la lumière éclatante, présentait aux regards de l'assistance un crâne mi-parti de rouge et de bleu, et un habit du plus beau vert d'émeraude. Je ne pus m'empêcher de le comparer, en moi-même, à un énorme perroquet. Cette idée me parut si fine et si plaisante, que je sentis le besoin de la communiquer à mon voisin. Je le poussai du coude.

Déjà je me penchais vers lui, déjà j'abritais ma bouche derrière mon livre de messe, lorsque son attention fut sollicitée de l'autre côté. Son autre voisin lui présentait tout ouvert un livre de messe, avec la page cornée et un énorme trait de crayon qui soulignait un passage.

Il tendit la main, lut le passage, se mit à rire, et me donna le livre. Je lus les mots soulignés : *Tu marcheras sur le basilic et l'aspic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon!* Le rouge me monta au visage, et dans mon trouble je tendis le livre à mon autre voisin. A mesure que le livre passait, il y avait comme une traînée de rires contenus, et tout le monde me regardait en penchant la tête de côté. M. Formion se leva, et, voyant que seul j'étais rouge au milieu des autres qui riaient, il crut que j'avais fait quelque sottise, et il me semble bien, en cherchant dans mes souvenirs, que ce jour-là je n'allai pas en promenade.

IX

Je parcourus, dans les années suivantes, ce que l'on est convenu d'appeler le cercle des études classiques; à cause de l'ennui réel et profond que j'y ai souvent trouvé, il m'est souvent venu à l'idée de le comparer à l'un des

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

cercles de l'Enfer de Dante. J'ai réfléchi souvent là-dessus, et, considérant que les auteurs à expliquer sont admirablement choisis, je me suis demandé pourquoi l'explication m'en a paru souvent si fastidieuse, et pourquoi, en général, elle porte si peu de fruits. Comme je ne suis point du métier, je ne veux pas me mêler de trancher la question; mais j'indique un mal auquel il est impossible que quelque sage ministre ne porte pas remède. Donc, pendant plusieurs années, j'eus peu ou point de nouvelles de l'animal fantastique appelé basilic. Quelque version latine ou grecque, dont j'ignorais même l'origine, faisait allusion à cet être bizarre, sans me donner d'ailleurs d'autres détails sur lui que ceux que je connaissais déjà.

Comme nous étions en train de tourner lentement dans le cercle classique, une heureuse chance nous envoya un professeur de seconde tout jeune, très-instruit, et rempli de zèle. Il nous dit que nous ne savions rien : c'était trop vrai; qu'il fallait lire : nous ne demandions pas mieux. Il prit la peine de nous commencer un programme de lectures, auxquelles il avait soin de nous préparer, sachant bien qu'on n'aborde pas les grands auteurs sans un guide sûr, qui aide les esprits inhabiles à en découvrir et à en saisir les beautés. Tout allait pour le mieux, lorsqu'au bout de trois mois on nous l'enleva. Je me console de l'avoir perdu, en pensant que d'autres ont profité du bien qu'il aurait pu nous faire; mais je ne puis m'empêcher de croire que s'il nous en était resté, il aurait exercé la plus salutaire influence sur l'avenir de la plupart d'entre nous.

Lui parti, les lectures sérieuses cessèrent. Quelques-uns d'entre nous continuèrent à lire, mais sans méthode et sans suite, par conséquent sans profit. Les livres autorisés par le principal étaient ou trop enfantins pour nous servir à autre chose qu'à tuer le temps, ou trop sérieux pour être lus sans conseils. *La suite à la prochaine livraison.*

LA SURFACE DU SOLEIL [1].

CHROMOSPHÈRE [2].

Elle se présente sous quatre aspects bien tranchés.

(*a*) Le premier aspect est celui d'une couche nettement terminée, comme serait la surface libre d'un liquide. Son éclat tranche parfaitement à l'extérieur avec l'espace sombre environnant; on remarque seulement une faible diminution d'intensité près du bord extérieur (fig. 1).

(*b*) Ordinairement, la chromosphère est garnie de petits filaments semblables à des poils brillants, dirigés dans un même sens, plus ou moins inclinés (fig. 3). Cette structure s'observe surtout entre les latitudes moyennes et les pôles. L'entraînement des filets n'est pas toujours dirigé dans le sens des courants supérieurs, qui transportent les protubérances, mais cela arrive très-souvent.

(*c*) Quelquefois, surtout dans les régions des facules, la

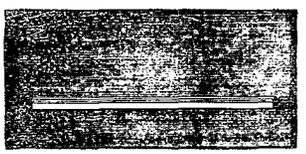


Fig. 1.

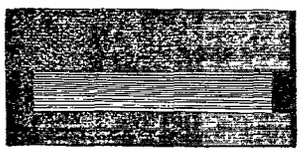


Fig. 2.

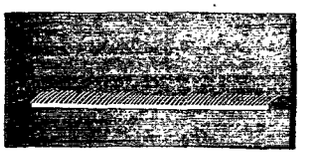


Fig. 3.

surface est diffuse (*sfumata*), de manière qu'il est difficile de dire où elle s'arrête (fig. 2).

(*d*) Enfin, le plus ordinairement, la chromosphère est terminée irrégulièrement et garnie de petits appendices coniques irréguliers, ou de petites flammes dirigées en tous sens. Ce sont des protubérances rudimentaires, plus fréquentes dans les points du périmètre solaire où se présentent les granulations ou marbrures de la surface; de sorte qu'il paraît exister une dépendance entre cet état de la chromosphère et les granulations (fig. 4).

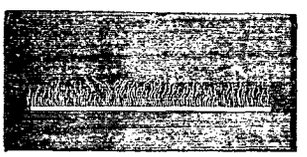


Fig. 4

On pourrait distinguer ces quatre aspects de la chromosphère par les noms de *plate*, *velue*, *diffuse* (sfumata) et *flamboyante*.

PROTUBÉRANCES.

J'arrive maintenant aux protubérances; elles sont de trois espèces principales : en forme d'*amas*, de *jets* et de *panaches*.

Amas. — Les amas sont de deux sortes : les uns sont des élévations en forme de monticules très-brillants (fig. 5), dans l'intérieur desquels on ne voit aucune distribution nette de la masse; sur leur contour, ils sont généralement diffus (*sfumati*) ou garnis de poils. Ces amas paraissent être de simples surélévations de la chromosphère, n'excédant guère 15 à 20 secondes; leurs formes sont variables, mais généralement arrondies.

Une deuxième sorte d'amas est formée d'agglomérations plus diffuses, légères, ressemblant aux *cumulus* de notre ciel (fig. 6). On les rencontre dans les environs des taches, mais en général cette forme est plutôt rare et paraît dériver d'une nébulosité diffuse qui cache l'organisation intérieure du jet.

Je désignerai ces deux premières sortes d'amas par les noms d'*amas brillants*, et d'*amas cumuliformes*.

Une troisième sorte d'amas est composée de masses nuageuses, très-légères et diffuses, situées au sommet des grandes protubérances, là où la dissolution des panaches produit des lueurs faibles et de légers voiles *cirriformes* (fig. 13, 14 et 18), au sommet des masses.

Jets. — Sous la dénomination de *jets*, je comprends ces flammes vives et brillantes qu'on trouve surtout dans le voisinage des taches et dans la couronne brillante de facules qui les environne.

La figure 7 montre quelques formes de ces jets. Quelques-uns sont triangulaires, comme des pointes d'épée courtes et roides, mais très-vives, et en même temps d'une variabilité extrême; ils prennent rarement un grand

[1] Extrait d'une lettre du P. Secchi au secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences (*Comptes rendus*, 2 octobre 1871).

[2] On a donné ce nom à la couche continue d'hydrogène dont la photosphère (atmosphère lumineuse du soleil) est recouverte. Elle paraît contenir, outre ce gaz, des vapeurs métalliques, celles du fer, du barium, du magnésium, mais seulement dans les régions les plus basses.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

développement en hauteur, et durent peu de temps. La figure 8 présente une forme de jets que l'on rencontre très-rarement sur une grande échelle : je les appellerai *cônes*. Les cônes très-courts sont très-fréquents ; ils s'allongent souvent en prenant une forme curviligne très-gracieuse ; la figure 9 donne un exemple de cette transition rapide en filets curvilignes nombreux, dans un intervalle de vingt minutes de temps. Cette transformation ne s'effectue pas par degrés ; mais, en général, l'une des formes venant à disparaître, l'autre s'y trouve substituée après un intervalle de tranquillité très-court. L'aspect de ces dernières formes de jets est celui de *flammes* transportées par le vent, et je les désignerai sous ce nom ; elles sont très-communes près des taches, et très-vives.

L'intensité lumineuse dans les jets est toujours très-grande, et le fond même est plus lumineux que le reste

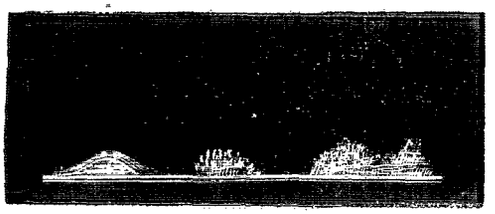


Fig. 5.



Fig. 6.

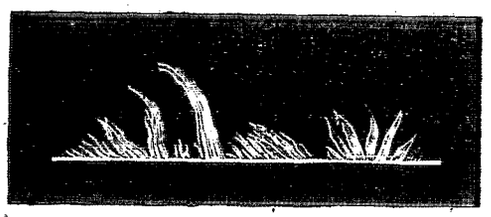


Fig. 7.

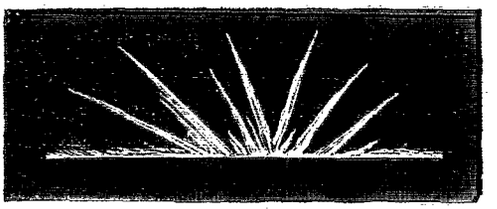


Fig. 8.

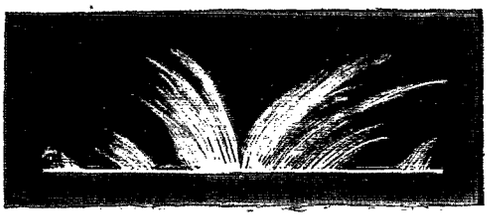


Fig. 9.

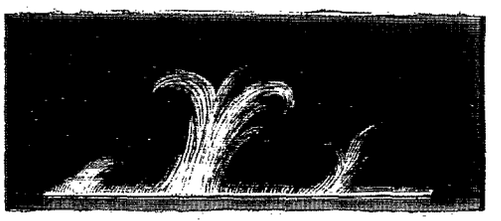


Fig. 10.

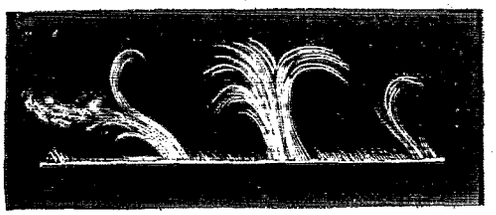


Fig. 11.

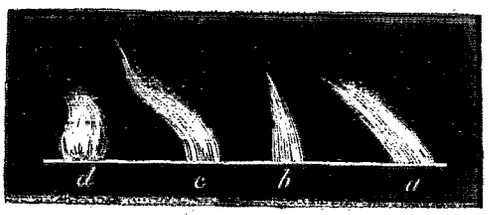


Fig. 12.

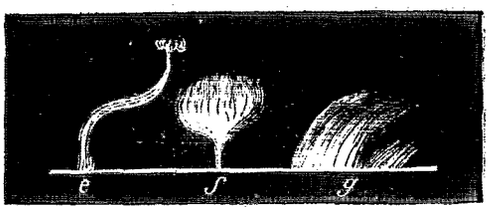


Fig. 13.

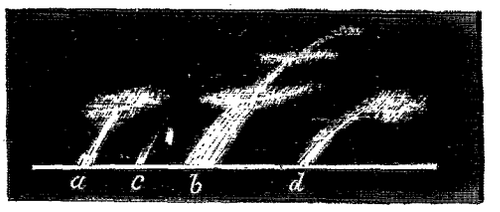


Fig. 14.

du contour solaire. Ils offrent parfois des formes vraiment magnifiques, comme les plus beaux bouquets de feux d'artifice qu'on puisse imaginer ; les branches, retombant en forme de paraboles plus ou moins inclinées, offrent une beauté pour ainsi dire artistique. Certains jets représentent la tête de magnifiques palmiers, avec leurs gracieuses courbures de rameaux. La figure 10 représente un jet composé, où les branches, sorties ensemble de la base, se séparent à une certaine hauteur, dans différentes directions. Plus ordinairement la tige, très-vive et très-brillante, paraît à une certaine hauteur se diviser en rameaux (fig. 11). On voit la chevelure supérieure tantôt entraînée par le vent dans la direction du jet, et tantôt repoussée en sens contraire de la direction de la tige. Ces formes sont toujours compactes, filamentaires à la base, et terminées franchement au sommet en filets sans nuages. Leur lumière est si vive, qu'on les voit à travers les nuages légers, lorsque la chromosphère disparaît ; leur spectre indique, outre l'hydrogène, la présence de plusieurs autres substances. Je les appellerai *gerbes*. On trouve souvent

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

dans ces gerbes une variation de réfrangibilité des raies, qui se traduit par un doublement de la raie normale, ou par une diffusion d'un côté ou de l'autre : cet effet serait dû à la grande vitesse de transport de la masse lancée. Souvent les gerbes, arrivées à une certaine hauteur, s'arrêtent et se transforment en masses brillantes très-vives, qui, après quelque temps, restent isolées comme des nuages. Un caractère propre des gerbes, comme des flammes, est la courte durée ; il est rare qu'elles durent une heure ; c'est souvent l'affaire de quelques minutes.

Panaches. — La troisième espèce de protubérances, que j'appelle *panaches*, présente quelques caractères communs avec les jets, mais elle en diffère considérablement : 1° par une moindre intensité lumineuse ; 2° par une plus grande persistance en durée ; 3° par la terminaison à la partie supérieure, qui souvent se résout en nuages pommelés,



Fig. 15.

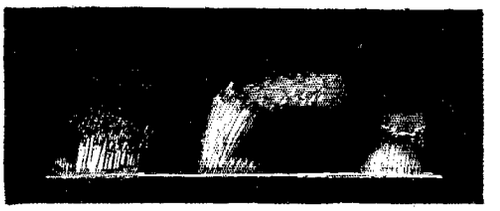


Fig. 16

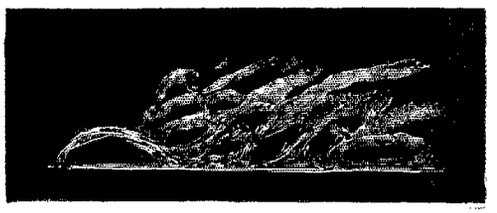


Fig. 17. — 11 octobre 1870.

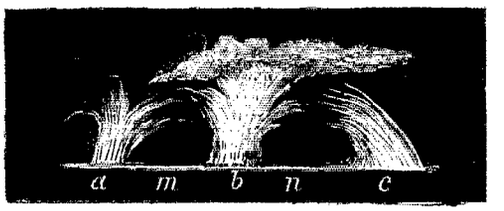


Fig. 18. — 9 juillet 1871.

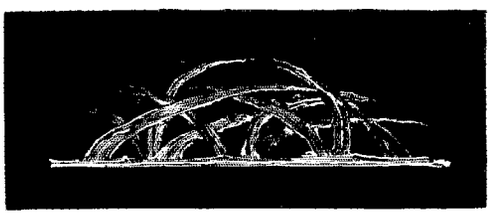


Fig. 19.



Fig. 20.



Fig. 21.

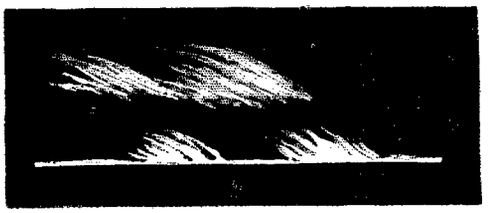


Fig. 22.



Fig. 23.



Fig. 24.

comme nos nuages terrestres déchiquetés ; 4° par la diffusion et la hauteur énormément plus grande qu'on y rencontre ; 5° par les assemblages très-volumineux qu'elles forment ; 6° enfin par la situation dans laquelle elles se présentent indifféremment sur toutes les parties du bord, tandis que les jets se rencontrent seulement près des taches ou dans leur région. Nous distinguerons leurs formes en *simples* et *composées*.

Les formes simples (fig. 12 et 13) consistent en des masses de filaments, larges à la base et rétrécies en pointe (*a*, *b*, *c*). On les rencontre soit droites (*b*), soit courbées par l'action évidente de courants qui les entraînent. Il n'est pas rare de voir dans ces panaches des inflexions doubles bien marquées (fig. 12 et 13, *c*, *d*, *e*), comme si le jet avait une forme spirale. Une forme assez belle et qui n'est pas rare est la forme *f* (fig. 13), qui tient à la chromosphère par une langue très-mince et s'élève sur ce pendicule en s'élargissant en forme de fleur. Parfois ces panaches offrent une grande étendue (*g*).

Ces formes peuvent atteindre toutes les hauteurs. Ordi-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

nairement, à une certaine élévation, elles s'épanouissent en traînées et en nuages (fig. 14). Le panache *a* est terminé par une masse nuageuse diffuse, à une élévation comparativement petite. Le panache *b* se relève en corne coupée par trois étages de nuages. Le panache *d* présente un nuage qui est attaché seulement par une queue. Le panache *c* est un filet presque isolé, qui se replie en retombant normalement. Il peut se faire cependant quelquefois que ces nuages soient simplement projetés sur les panaches ; mais on les voit souvent se former à leur sommet.

Les panaches se présentent sous toutes les inclinaisons possibles, depuis ceux qui sont perpendiculaires jusqu'à ceux qui se traînent sur la surface solaire. On les trouve accouplés (fig. 15, *a*) ou convergents (*c*), ou assemblés, mais avec une inclinaison différente (*b*). Il est probable qu'une grande partie de ces formes sont dues à un effet de perspective, et que leurs bases sont très-éloignées dans la direction du rayon visuel.

Il est cependant remarquable que la forme des filets, à la base, est en général très-voisine de la verticale, et s'incline ensuite avec beaucoup de délicatesse pour s'élever souvent en haut. Leur structure ressemble à un assemblage de longs poils réunis, et plus particulièrement à des moustaches. Les filets sont généralement serrés, de sorte que, si l'air n'est pas favorable, on les prendrait pour des nuages continus. Aux pôles, on les trouve généralement plus clair-semés, presque perpendiculaires au bord (fig. 16) dans toute leur hauteur (évidemment faute de courant qui les entraîne), et confus au sommet en un nuage très-faible.

De l'assemblage de ces jets naissent les masses composées, pour lesquelles on ne peut donner de types constants, car elles sont sujettes à tous les caprices possibles.

Plusieurs de ces masses se présentent avec une organisation qui leur fait attribuer, au premier aspect, une structure réticulée (fig. 17) (1), laissant des trous obscurs et des ouvertures béantes. Cette continuité apparente se présente surtout dans des circonstances atmosphériques mauvaises ; mais, avec un grossissement convenable et un air favorable, en examinant bien leur structure, on trouve que cet aspect résulte seulement de l'entre-croisement des panaches. Prenons l'une des figures les moins compliquées, la figure 18 : nous voyons que les masses des filets divergent de trois centres *a*, *b*, *c*, qui se joignent en formant des arcades, et laissent des intervalles qui, vus sur le fond obscur de la raie C, paraissent des trous noirs *m*, *n*. Si les jets sont plus déliés, mais plus nombreux, on aura l'aspect d'arcades de la figure 19, où ils se croisent dans toutes les directions, laissant entre eux des interstices trapézoïdaux et triangulaires curvilignes. Mais comme les masses, en se croisant, se diffusent, les angles de ces figures se trouvent arrondis, et il en résulte des figures ovales dans des masses compactes, comme le montre la figure 20. La figure 17 est produite de la même manière, avec l'addition d'une nébulosité plus compacte.

Ces masses atteignent des hauteurs énormes, de 150 à 200 secondes ; parfois de 240 secondes, très-rarement plus. Leur sommet est cependant, en général, très-déchiqueté et semblable en tout aux amas de *cirro-cumuli* que nous voyons à l'extrémité des nuages orageux, et qui forment un ciel *pommelé*. Un fait très-intéressant, c'est qu'elles s'élèvent toujours sur la chromosphère par de petits jets isolés, et jamais dans une étendue parfaitement continue, bien que, à une certaine hauteur, elles se mêlent et se confondent en une masse qui paraît unique. Ainsi, en partant de la base, on peut suivre la trace des filets qui les produisent et qui, arrivés à une certaine élévation en se ramifiant et s'inclinant différemment, se mêlent de toutes les manières possibles. C'est cette structure qui a suggéré l'idée de formes arborescentes dans les protubérances. On n'en finirait jamais si l'on voulait donner les figures des masses compliquées qui s'étendent parfois de 30 à 40 degrés sur la surface solaire en latitude, et à plus de 60 degrés en longitude. Il est manifeste que cette forme embrouillée dépend de la différence de direction des figures élémentaires que nous projetons l'une sur l'autre, et que, faute de transparence, nous ne pouvons séparer.

(1) La plupart des figures n'ont pas de date, mais j'ai cru nécessaire d'indiquer celles des plus remarquables.

NUAGES.

Nous comprenons dans ce groupe toutes les masses suspendues qui nagent isolées au-dessus de la chromosphère. Elles sont, en général, très-intéressantes pour l'intelligence du mode de formation fondamentale des protubérances. Une classe de nuages est produite, comme nous venons de le dire, par la diffusion désorganisée des panaches en masses déchiquetées ; d'autres nuages paraissent être la continuation même des panaches, qui ont cessé d'être alimentés par la partie inférieure de la chromosphère, et se trouvent ainsi isolés et volants dans l'atmosphère supérieure (fig. 21).

Dans ces masses isolées se manifeste souvent un phénomène assez curieux, qui consiste en ce qu'une masse brillante apparaît épanchée en filets curvilignes, éparpillés dans toutes les directions possibles (fig. 22 et 23). Cette structure est assez singulière et n'est pas rare : nous y avons fait attention toutes les fois que nous l'avons rencontrée. Cette forme prouve que les panaches peuvent se former, au milieu de la masse atmosphérique, sans un orifice d'émission proprement dit d'où sorte la masse gazeuse. C'est là un point très-intéressant pour la théorie de la formation de ces protubérances. M. Tacchini, de Palerme, a fait aussi cette observation ; il a même observé des filets descendants qui ressemblaient à une pluie (fig. 16); nous les avons également vus.

Les masses filamentaires de panaches ne ressemblent en rien à nos nuages habituels de condensation de vapeurs, tels que les cumulus et les cirrus. La seule forme qui s'en rapproche est celle de certains cirrus légers, qui sont entraînés dans notre atmosphère par des courants violents : ces formes se produisent seulement lorsque le vent du nord, très-fort dans les hautes régions, trouvant les cirrus déjà formés, les déchire et les entraîne en filets plus ou moins entortillés : en Amérique, on les appelle *horse tails* (queue de cheval); elles ressemblent à nos panaches. Ces phénomènes sont donc le simple résultat du transport dû au milieu dans lequel les masses nagent; ils ne peuvent servir à la démonstration de l'existence d'une force d'impulsion directe qui les lance à ces énormes élévations. Cela est évident dans les masses qui rebroussent chemin, arrivées à une certaine hauteur (fig. 11 et 12); la force qui les produit est différente de celle qui les transporte.

Les formes exposées jusqu'ici sont celles qu'on voit par la raie G du spectre : les autres raies présentent des formes moins nettes ; la raie jaune D_3 surtout donne des figures différentes, parce que la clarté du fond empêche de voir les détails des nébulosités plus faibles, dont sont souvent enveloppés les amas filamentaires.

Si l'on se rapporte aux anciennes observations des éclipses, on trouve que les protubérances, en général, sont représentées comme des masses sans organisation, comme des cumulus ou des amas de fumée. Dès 1860

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

cependant, leur structure filaire fut expressément indiquée dans les dessins que je fis au *Desierto de las Palmas*, et que je publiai alors. Les photographies cependant ne donnent qu'un résultat confus et aggloméré sans distinction. Il serait donc intéressant de faire des observations optiques, dans le moment de la totalité des éclipses, pour étudier avec précision les formes des protubérances et les comparer avec celles qu'on voit au spectroscope. Je voulus essayer de réaliser des observations de ce genre, le 22 décembre dernier, mais le mauvais temps ne me permit pas d'arriver à une comparaison satisfaisante. J'espère que le 24 décembre prochain donnera un meilleur résultat. Mais il peut bien se faire que la structure filaire disparaisse dans la vision optique ordinaire pendant l'éclipse, à cause de la grande vivacité de la couche nébuleuse brillante qui enveloppe ordinairement ces masses.

En distinguant entre les *jets* et les *panaches*, nous n'avons pas l'intention de préjuger la question de savoir si les panaches ne sont pas aussi des jets : cette question n'est pas encore assez approfondie. La distinction réelle nous paraît consister en ce que, dans les jets, une partie de la photosphère semble soulevée, tandis que, dans les panaches, la seule partie affectée est la chromosphère : nous n'avons jamais trouvé, dans leur spectre, que les raies de l'hydrogène avec la raie D_3. Mais il ne nous paraît pas qu'on puisse établir en principe que tous ces jets offrent un orifice d'émission, dans une couche liquide par où sort le gaz, et bien moins encore qu'on puisse prendre la hauteur des protubérances comme mesure de la pression qui lance le gaz; car nous voyons les panaches se produire même dans les masses suspendues dans l'atmosphère libre (fig. 21 à 24), loin de la chromosphère, là où on ne peut admettre une telle couche liquide.

La persistance des panaches est très-remarquable, comparée à celle des gerbes. Malgré leur grande mobilité, on peut les trouver deux ou trois jours à la même place : aux pôles, la persistance dure même davantage, tandis que les gerbes les plus belles ne durent que quelques minutes, rarement des heures. Cela nous confirme dans l'opinion que les gerbes sont dues à une véritable éruption, partant d'une plus grande profondeur et ayant une température plus élevée et une plus grande vitesse. La présence des jets et des gerbes est le meilleur signe de l'apparition imminente d'une tache.

Quant à la connexion entre les protubérances et les facules, on peut établir ce qui suit : *Les facules accompagnent invariablement les jets, quelle que soit leur forme, mais les panaches en sont bien souvent indépendants, surtout s'ils sont petits.* Cela se comprend en effet, car la lumière des jets est toujours supérieure à celle de l'atmosphère terrestre éclairée, de sorte qu'on les voit même à travers les nuages, tandis que celle des panaches est beaucoup plus faible, et une vapeur terrestre quelconque suffit pour les faire disparaître.

Une particularité digne de remarque, c'est la faiblesse de leur lumière près des pôles, et la direction perpendiculaire au bord des filets : indices, comme je l'ai déjà dit ailleurs, d'une activité moindre et d'une plus faible force de transport.

Les protubérances, quant à leur nombre et à leur grandeur, sont en rapport avec l'activité solaire qui se manifeste par les taches : dans ce moment nous arrivons à un minimum des taches, et les protubérances sont aussi peu nombreuses et peu étendues.

Les dimensions des protubérances sont très-variables. Les maxima que j'ai rencontrés dans cette période de temps n'excèdent pas 4 minutes à 4 minutes et demie ; on en peut conclure que le milieu dans lequel ces masses nagent doit avoir au moins 5 à 6 minutes ; c'est la hauteur que les observations des éclipses assignent à la partie la plus vive de la couronne. Les jets sont, en général, plus bas : au moins, leur partie la plus brillante ne s'élève pas au-dessus de 1 à 3 minutes.

BONTÉ.

Il y aura toujours, de par le monde, quelques Don Quichotte; il y aura toujours d'obscurs martyrs d'une bonté gauche, d'une probité maladroite, d'une trop transparente ingénuité; de belles âmes dupes de leurs illusions généreuses; des êtres excellents qui, pour prix de leurs douces et affectueuses vertus, n'attraperont que brutalités et horions. N'en connaissez-vous point? Moi, j'en connais et j'en vénère; ils sont fous, mais l'élite encore de l'espèce humaine. TOPFFER.

FABLES LITTÉRAIRES D'YRIARTE.

Voy. les Tables des t. XXXVIII et XXXIX, 1870-1871.

LES ŒUFS.

Par delà les îles Philippines, il y a une île qui s'appelle je ne sais comment, et je ne tiens même pas à le savoir; on dit qu'on n'avait jamais vu de poules dans cette île jusqu'à ce qu'un voyageur y installât par hasard un poulailler. La race se propagea si bien qu'en peu de temps le mets le plus vulgaire et à meilleur marché se composait d'œufs frais ; mais tout le monde les mangeait à la coque, le voyageur n'ayant pas enseigné à les accommoder d'autre manière.

Bientôt un habitant de l'endroit inventa les œufs pochés. Oh! de combien d'éloges fut payée à l'envi son imagination féconde! Un autre imagina les œufs durs... Heureuse découverte! un autre trouva les œufs farcis. C'était ça de bons œufs! Un autre l'omelette, et tout le monde s'écria : Quelle merveille!

Il ne s'était point passé une année quand un autre dit : Vous êtes tous des imbéciles; moi, je vous ferai manger les œufs à la sauce tomate. Et cette mode étrange d'accommoder les œufs, qui avait mis toute l'île en rumeur, fut en usage longtemps, jusqu'à ce qu'un illustre étranger conseilla de les manger à la *huguenote*.

Tous les cuisiniers suivirent ses préceptes; mais combien de raffinements trouvèrent les maîtres d'hôtel! Œufs mollets, œufs brouillés, œufs au lait, au caramel, œufs en sorbet, en compotes, œufs à la neige! Tout le monde inventa quelque chose et les derniers œufs étaient toujours les meilleurs. Mais un vieillard prudent leur dit un jour : « Vous vous enorgueillissez bien en vain de toutes ces inventions étrangères; grand merci à celui qui importa chez nous les poules! »

Bon nombre de nos auteurs nouveaux devraient bien aller accommoder les œufs par delà les îles Philippines.

LE BŒUF ET LA CIGALE.

Le Bœuf était à labourer et, tout près de lui, la Cigale, en chantant, lui disait : « Aie! aie! quel sillon tortu nous fais-tu là! » Le Bœuf lui répondit : « Ma petite, si les autres sillons n'étaient pas droits, tu ne saurais pas que celui-ci est tortu. Tais-toi donc, paresseuse. Je sers bien mon maître, et il excuse chez moi un moment d'oubli en faveur de mes services. »

Remarquez à qui s'adressait ce futile reproche et de qui il venait. La Cigale en remontrer au plus laborieux des animaux! Mais comprendra-t-il, celui qui s'évertue à trouver quelque léger défaut dans les grandes œuvres?

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LES MARÉES

EMPLOYÉES COMME FORCE MOTRICE.

L'appareil dont nous donnons le dessin a figuré à la grande Exposition internationale de Londres. Voici, d'après un journal anglais, en quoi il consiste et comment il fonctionne.

Son but est de produire successivement la compression et la raréfaction de l'air au moyen de l'eau de mer introduite par la marée dans un récipient à deux compartiments.

L'air comprimé agit sur une machine motrice avec le même degré de puissance que la vapeur, pourvu qu'il soit à une égale tension ; l'air raréfié permet à l'air extérieur d'exercer une pression, proportionnée à son degré de raréfaction, sur la même machine.

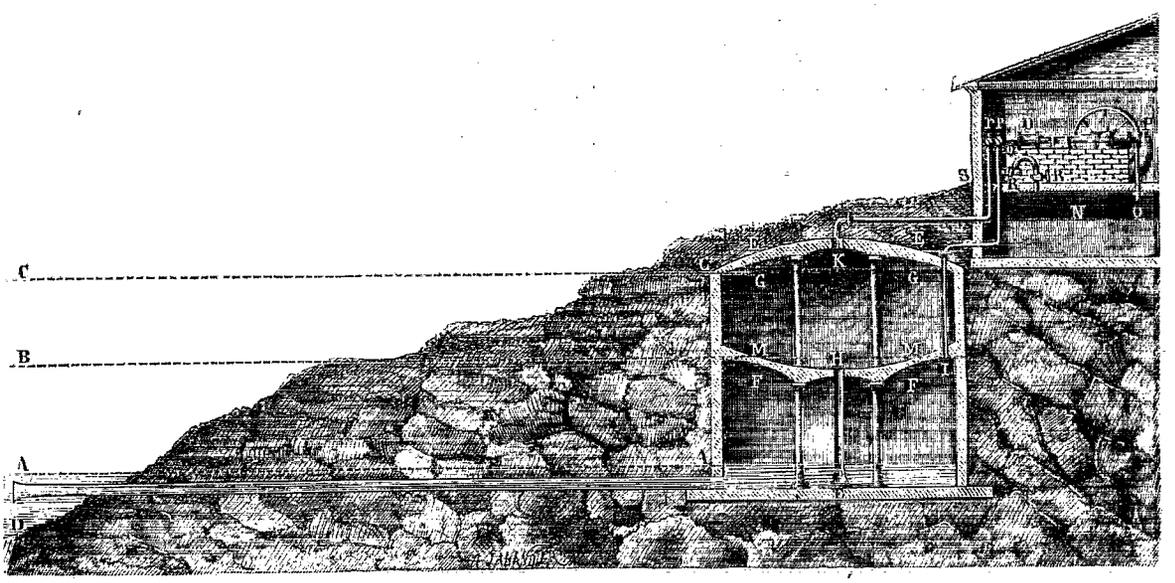
L'appareil se compose donc de deux parties : l'une est un réservoir dans lequel se produit la force et qui représente la chaudière d'une machine à vapeur ; l'autre est une machine motrice analogue, sauf quelques modifications, à une machine à vapeur fixe.

Le réservoir est, comme nous l'avons dit, divisé en deux compartiments placés l'un au-dessus de l'autre, F et G. Sa base doit être située au-dessous du niveau des plus basses marées, A, tandis que sa paroi supérieure, E, atteint le niveau des marées les plus hautes, C. La paroi horizontale qui divise les deux compartiments, M, occupe une hauteur intermédiaire entre ces deux niveaux, B.

Ce réservoir doit être enterré dans le sable, à l'abri des vagues et des tempêtes. Il peut être construit indifféremment en maçonnerie, en ciment romain, ou bien en fonte ou en fer, et placé à une distance quelconque de la mer. S'il en est loin, on n'aura qu'à prolonger suffisamment le tube de communication D.

Voyons comment il fonctionne. Quand la mer atteint le point B, l'air contenu dans le compartiment F ne pouvant trouver d'issue ni par le tube H, dont l'orifice inférieur est submergé, ni par le tube I, dont le robinet R est fermé, se trouve comprimé proportionnellement au poids de l'eau de mer. En mettant cet air comprimé en communication avec la machine, on fait entrer celle-ci en mouvement, et elle continue à marcher jusqu'à la descente de la marée, c'est-à-dire pendant une période d'environ trois heures. Cependant, l'eau qui pénètre librement par le tube H dans le compartiment G, — le tube K étant en communication avec l'air extérieur, — remplit ce compartiment à mesure que la mer monte. Quand la mer est descendue au niveau B (on a eu soin de fermer le robinet du tube K), l'eau du compartiment G reste comme suspendue et raréfie par son poids l'air qui se trouve entre elle et la machine : de sorte qu'en mettant le tube d'alimentation de la machine en communication avec l'air extérieur, et son tube de décharge en communication avec le tube K, le poids de l'air extérieur agira sur le piston O et le fera mouvoir.

La raréfaction de l'air étant proportionnée au poids représenté par la hauteur de l'eau dans le compartiment G, et cette hauteur étant la même que celle de l'eau qui, un peu auparavant (à la marée montante), comprimait l'air dans le compartiment F, la pression de l'air extérieur sur le piston et la quantité de travail qui en résultera seront les mêmes et dureront jusqu'à la fin du reflux, c'est-à-dire à peu près trois heures.



Emploi de la force motrice des marées. — Dessin de Jahandier.

On pourra donc obtenir ainsi perpétuellement une alternative de trois heures de travail et de trois heures de repos.

Pour les genres d'industrie auxquels ce travail intermittent ne peut convenir, il sera nécessaire d'ajuster à la machine une ou plusieurs pompes, P, que l'on mettra en rapport avec le piston et que ce dernier fera fonctionner, afin de condenser de l'air, par le tube Q, dans le compartiment de réserve N. Ce travail d'emmagasinement d'air se fera dans les moments de chômage, la nuit et les dimanches. On aura ainsi toujours à sa disposition une provision d'air comprimé qui suppléera aux intermittences de la marée.

On sera libre de mettre entre la machine et le réservoir une distance aussi grande que l'on voudra, les tubes K et I pouvant être prolongés indéfiniment.

Le prix de cette force motrice serait très-modéré ; une fois l'appareil établi, il n'y a plus de dépenses à faire : les marées travaillent gratuitement.

Ce système convient parfaitement aux industries dans lesquelles, à cause de la nature inflammable des substances que l'on travaille, l'emploi de la vapeur est impossible. En outre, il s'accommode de toutes les variations météorologiques : la mer n'est pas sujette à baisser ni à tarir, comme les rivières, les ruisseaux et les étangs.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA DÉSOBÉISSANCE DE GUILLEMETTE.



La Récolte du bois mort. — Dessin d'Andrieux.

Certes, elle est pénible à subir au dehors la brise d'hiver qui sévit rigoureusement, mais plus pénible encore et surtout bien plus attristante est la sévère froidure dans la maison du pauvre dont la porte est mal close et l'âtre sans flambée.

L'usage, comme par dérision cruelle, les classe aussi au nombre des *feux* qui composent la commune rurale, ces sordides habitations où le feu est si rare que c'est précisément à l'absence de la fumée qu'à distance, dans la saison du grésil et des neiges, on distingue leurs toits de ceux des maisons voisines.

Afin, cependant, qu'à côté des gens qui se chauffent suffisamment, et même parfois au delà de la mesure du besoin, il n'y en ait pas d'autres qui meurent absolument de froid, l'ancienne coutume a créé l'affouage (*ad, focus*), qui règle par feu, entre les habitants, la répartition du bois de chauffage dont ils ont la propriété. Mais il faut satisfaire à certaines conditions légales pour être admis au droit usager de ce bois d'affouage ; quant à ceux qui ne peuvent légitimement y participer, une charitable tolérance pourvoit à ce qu'ils ne restent pas tout à fait sans secours ; elle permet la récolte du bois mort, sec et *gisant*, ajoute avec intention le Code forestier.

Et voici que l'hiver est venu. Au logis sans feu, il endolorit et fait pleurer l'enfant dans son berceau, il glace et fait gémir dans leurs lits le malade et le vieillard ; tous les misérables ont froid. Pour que ceux-là aussi se réjouissent à la vue du bois enflammé qui ranime les corps engourdis, il faut que les impétueuses attaques du vent dispersent sur le sol la dépouille des arbres desséchés.

Souffle et siffle cette nuit, ouragan, toi le bûcheron du pauvre ; déploie toutes tes violences sur le bois voisin, sur la forêt prochaine hache et sème en brindilles les frêles rameaux, déchire et brise les grosses branches, afin que demain, quand renaîtra le jour, chaque foyer refroidi ait sa flamme, chaque toit déshérité sa fumée.

Or, toute la nuit le vent avait fait rage, et le cœur de Guillemette s'en était réjoui. Mais qu'était-ce que cette Guillemette, qui n'habitait pas d'ordinaire au pays ; pourquoi y était-elle venue et d'où venait-elle?

L'histoire qui répond à ces questions est si peu longue que, même ne valût-elle pas la peine d'être racontée, on n'aurait pas à regretter d'avoir perdu grand temps à la dire. Telle qu'elle est, la voici.

Dans la vallée distante d'une journée de marche du village où ce simple récit nous amène, il existait une grande filature, laquelle avait de l'emploi pour tous les bras laborieux de l'endroit. Elle comptait, parmi sa population ouvrière, un jeune ménage : celui d'Eustache et de Guillemette Faucheur.

Dur à lui-même, Eustache n'était pas tendre pour sa femme, et quand il s'agissait des autres, fût-ce ses plus proches, leurs besoins, leurs maladies et même leur mort n'excitaient en lui aucun mouvement de sensibilité. Il ne voyait rien au delà du travail régulier de la semaine et de la paye intégrale le samedi.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

A cet homme, qui n'aurait pas voulu sacrifier une heure de sa journée et qui n'eût pas permis à sa femme de la perdre pour remplir le devoir le plus saint de la famille, Guillemette, qui connaissait bien la dureté de son cœur, osa cependant dire un jour :

— Il faut que je m'absente pour au moins une semaine.

Eustache se fit répéter ces audacieuses paroles, qu'il croyait avoir mal entendues ; puis il sourcilla et enfin sourit en haussant ironiquement les épaules.

— Il le faut, continua Guillemette. Le messager qui passe par le village où demeure ma mère m'est venu dire que la pauvre femme est au lit par suite d'une blessure qu'elle s'est faite à la jambe en tombant sur la terre gelée. Ses voisines ne sont pas bonnes pour elle, et pour comble de misère il y a là deux jeunes enfants que feu ma sœur Françoise a laissés en mourant à sa charge.

— Eh bien, demanda froidement Eustache, que puis-je faire à tout cela?

— Vous pouvez avoir un bon mouvement, répliqua Guillemette, et me dire : Va soigner ta mère, comme c'est ton devoir.

— La fille mariée n'appartient plus à sa mère, son seul devoir est d'aider le mari à gagner le pain du ménage ; donc, je te défends de laisser un seul jour ta place vide à la fabrique.

Opposant une fermeté calme à l'ordre tyrannique, la jeune femme reprit résolûment :

— Vous aurez beau me battre pour m'empêcher d'aller où le cœur m'appelle, je partirai, Eustache ; oui, je partirai, quand je devrais avoir la certitude d'être encore battue en revenant ici.

L'inflexible eut un mouvement de colère qui lui fit lever un bras menaçant sur Guillemette ; cependant il ne la battit pas. Après un moment d'hésitation, il se contenta de répondre :

— Pour la dernière fois, je t'ordonne de rester ici. Ne t'avise pas de me désobéir ; car si tu pars, entends-tu bien, si tu pars, je te défends de revenir.

Une heure après, Guillemette était en route.

C'est dans la soirée qui précéda le furieux ouragan qu'elle arriva par un temps de neige et d'âpre gelée chez sa mère, dans une masure sans pain et sans feu où grelottaient sous les haillons une vieille femme impotente et deux pauvres enfants.

Bien que, suivant le dire du messager, les voisines de la blessée ne fussent pas bonnes pour elle, néanmoins l'une de celles-ci ne refusa pas de laisser réchauffer à son feu la copieuse portion de bouillon dont Guillemette avait eu soin de s'approvisionner à la dernière auberge devant laquelle, chemin faisant, elle avait dû passer.

— Voilà la soupe pour ce soir, dit-elle, apportant dans la masure une grande écuellée de potage fumant ; demain, j'irai au bois.

Fatiguée par dix grandes heures de marche, Guillemette avait besoin de repos ; sa mère lui fit une place au bord de son lit, mais la jeune femme dormit peu. Ce n'était pas tant le bruit de la tempête qui troublait son sommeil que les dernières paroles de son mari : « Si tu pars, je te défends de revenir. » Jusqu'au moment de son arrivée, elle y avait à peine réfléchi. Toute au contentement d'aller remplir un pieux devoir, elle ne se préoccupait point alors du retour. Mais quand elle vint à y arrêter sa pensée, Guillemette, pressentant que l'inquiétude de l'avenir diminuerait le courage qui lui était présentement nécessaire pour accomplir sa tâche, se dit : « Il en sera ce que Dieu voudra », et elle ne songea plus qu'à se réjouir de l'ouragan qui lui préparait une récolte de bois.

La première lueur de l'aube ne commençait pas encore à poindre à l'horizon, que déjà la vaillante jeune femme était debout et prête à partir.

Sa mère, qui ne dormait pas, l'entendit, et lui demanda :

— Où vas-tu de si grand matin, ma fille?

— Chercher un fagot dans la forêt ; d'autres ne manqueront pas d'y aller aussi, j'y veux arriver, s'il se peut, la première, afin de pouvoir choisir les plus gros morceaux.

— Il est trop tôt pour aller en forêt, objecta la blessée, attendu que la justice condamne à l'amende quiconque est rencontré ramassant du bois avant qu'il soit tout à fait grand jour.

— La justice, observa Guillemette, n'a pas suffisamment pitié de ceux qui ont souffert la nuit, car c'est justement quand le jour se lève que le froid se fait le plus sentir.

— Ne nous plaignons pas de la loi nouvelle, mon enfant, dit la vieille femme ; l'ancienne était plus sévère ; en pareil cas, à l'amende elle ajoutait la prison.

— Soit, répliqua Guillemette, j'attendrai qu'il fasse jour ; mais pour que ma récolte soit meilleure, j'emprunterai une hachette au charron qu'on entend d'ici battre déjà le fer. Grâce à elle je pourrai mêler aux branches sèches, trop promptes à se consumer, un peu de ce bon bois des riches qui tient le feu plus longtemps.

— L'ordonnance ne nous accorde que le bois mort, dit encore la mère : aussi ne t'avise pas d'entrer dans la forêt avec une hachette, car alors même que tu ne t'en servirais pas, il se trouverait un agent forestier qui ne manquerait pas de te la prendre, et de plus tu aurais à payer une amende ; ce serait bien pis si tu osais t'en servir, car il te faudrait aller en prison.

— La prison, rien que pour une branche coupée! se récria Guillemette.

— La branche appartient à l'arbre et l'arbre appartient à quelqu'un qui ne t'a pas donné le droit de lui prendre quoi que ce soit. Autrefois, pour la même faute, on avait, outre la prison, à subir la peine du fouet.

— Merci de l'avertissement, ma mère ; je n'irai pas emprunter la hachette du charron ; mais puisque tout le bois mort est laissé aux pauvres, je demanderai seulement au batelier votre voisin de me prêter son grand croc en fer, afin que je puisse amener à la portée de ma main les branches sèches qui n'ont pas voulu tomber.

— Le garde forestier, reprit la mère, saisirait aussi bien le croc que la hachette ; de même que nous devons respecter jusqu'au moindre rameau de l'arbre vivant, il nous est interdit de toucher à la branche desséchée qui est restée debout sur l'arbre. Nous ne pouvons que ramasser et non cueillir. Souviens-toi, mon enfant, que la loi ne nous fait l'aumône que du bois mort et gisant, c'est-à-dire tombé à terre.

Le jour était venu pendant cet entretien. Guillemette, suffisamment mise en garde contre le danger de commettre un délit forestier, partit pour aller faire sa récolte de bois mort. Elle n'était pas encore arrivée au bout de la rue du village qu'elle entendit piétiner à pas pressés derrière elle. C'étaient les deux enfants, Jacquet et sa petite sœur Jeannette, qui s'efforçaient de la rejoindre.

Réveillés par le chuchotement des deux femmes dans la masure, ils s'étaient, en sourdine et à la hâte, vêtus de leurs guenilles. Dès que leur grand'mère fut seule, l'aîné lui jeta ces mots en passant devant son lit : « Nous aussi, nous allons au bois. » Puis, de peur qu'elle ne les rappelât, ils se glissèrent rapidement dans l'entre-bâillement de la porte, et, se tenant par la main pour courir du même pas, ils se mirent à la poursuite de Guillemette.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

— C'est vous, enfants? leur dit-elle; d'où vient que vous êtes déjà levés? pourquoi êtes-vous sortis?

— Pour te conduire en forêt; tu n'es pas du pays, tu ne peux pas savoir ton chemin; je le sais, moi, et Jeannette aussi le sait, répondit avec une sorte de fatuité le petit Jacquet.

— Impossible de m'égarer, on voit d'ici les premiers arbres; ainsi retournez à la maison, je n'ai pas besoin de vous.

— Ah! mais si, que tu en as besoin, répliqua Jacquet du même ton d'importance, vu qu'à trois on rapporte toujours plus de bois qu'à soi tout seul. Un fagot ne me fait pas peur, et quant à Jeannette, toute petite qu'elle est, elle porte très-bien sa branche.

Guillemette ne refusa pas plus longtemps l'aide des deux auxiliaires qui venaient avec tant de bonne volonté de lui offrir leur aide. Tous trois alors cheminèrent vers la forêt.

La jeune femme, si ignorante avant son entretien avec sa mère des droits et des devoirs du pauvre en ce qui touche la récolte du bois de chauffage, ne tarda pas à voir se vérifier l'exactitude des paroles de la vieille, qui savait, par expérience personnelle peut-être, ce que coûte aux misérables et aux fraudeurs l'oubli ou le mépris de la loi forestière.

Ainsi, comme elle arrivait avec les enfants sous les arbres, elle dut s'arrêter pour laisser passer devant elle et sortir de la forêt un garde qui tenait par le collet de sa veste et faisait marcher de force un pauvre diable qu'on avait aperçu se glissant dans un taillis avant l'heure réglementaire. Le coupable avait été signalé au garde par un paysan qui se trouvait alors sur le grand chemin, permis à tous et à toute heure.

Quand Guillemette et les enfants eurent encore fait quelques pas, un autre garde passa près d'eux, menant plus rudement que le premier un paysan qu'il venait de saisir en flagrant délit. Celui-ci tenait encore à la main la hache avec laquelle tout à l'heure il ébranchait sans pitié les plus beaux arbres de la futaie.

A quelques paroles du prisonnier, paroles de menace, Guillemette comprit qu'on devait sa capture à la dénonciation de trois femmes du pays. Ce qu'elle ne put pas savoir, c'est que l'homme à la hache était ce même paysan qui, pour occuper ailleurs un agent de la justice dont la présence l'eût gêné, avait envoyé prendre le malheureux dont le seul tort était de s'être levé trop tôt pour aller ramasser du bois dans la forêt. En bas aussi bien qu'en haut de l'échelle sociale les concurrents, en fait d'entreprises déloyales, sont l'un pour l'autre impitoyables.

Jacquet avait dit à Guillemette : « Je te mènerai au bon endroit. »

Elle se laissa guider par l'enfant, que le vagabondage journalier avait familiarisé avec certains quartiers de la forêt. Dans la clairière où Jacquet et la petite sœur la conduisirent, il y avait, en effet, ample récolte de bois à faire rien qu'en se baissant pour le ramasser. Cependant, comme si ce n'en eût pas été assez pour les besoins ou la convoitise des trois femmes qui seules se trouvaient là, deux de celles-ci, armées d'une longue gaule au bout de laquelle était emmanché un crochet en fer, atteignaient et courbaient les branches que la troisième arrachait aux arbres. Guillemette, qui avait vu emmener les deux prisonniers et qui se rappelait les avertissements de sa mère, crut devoir à son tour les avertir de la peine encourue par ceux qui prennent en forêt d'autre bois que le bois mort, sec et gisant. L'observation fut si mal accueillie qu'elle s'empressa de botteler un lourd fagot, de le charger sur son dos; Jacquet se mit sur l'épaule une bonne brassée de bois, et Jeannette portant gaillardement sa branche, ils s'empressèrent de quitter la place, tandis que le trio féminin, continuant à faire tomber les branches, lançait de loin à Guillemette des bordées d'invectives mêlées de terribles menaces.

Du matin jusqu'au soir, ce jour-là, on entendit petiller le bois sec et l'on put voir briller la flamme dans la masure de la vieille mère, que sa blessure à la jambe empêchait d'aller, comme les autres, faire sa provision quotidienne en forêt.

Ce même jour, il y eut grand bruit dans les maisons du village à propos de l'arrestation des trois mauvaises femmes, surprises par les gardes forestiers comme elles conduisaient par un chemin creux et couvert une petite charrette à bras pleine de bois qui n'était pas absolument dans les conditions voulues pour qu'il fût permis aux pauvres de se l'approprier. Cette capture était due au rapport de deux délinquants; elle leur avait valu grâce pleine et entière. Ainsi, l'homme qui n'observait pas l'heure légale pour cheminer sous les arbres avait été exonéré de l'amende, et l'homme à la hache de la prison. Les loups ne se mangent pas, dit-on, mais mutuellement les coupables se dénoncent.

Quand Guillemette eut passé une semaine entière chez sa mère, où le pain ni le bois n'avaient plus manqué, la blessée était guérie et les vêtements de Jacquet et de Jeannette n'étaient plus, comme avant son arrivée, des guenilles tombant en lambeaux. Il fut alors question pour la femme d'Eustache Faucheur de redescendre dans la vallée. Pour épargner une vive inquiétude et un gros chagrin à sa mère, Guillemette se garda bien de lui dire la mauvaise réception qui l'attendait, si toutefois le mauvais homme qui lui avait dit : « Si tu pars, ne reviens plus », consentait à la recevoir. Se recommandant à la miséricorde de Dieu, elle dit au revoir à sa mère et aux deux enfants, puis elle partit.

Elle n'avait pas marché pendant plus d'une heure, que voilà qu'au tournant de la route elle se trouva face à face avec un homme qui se dirigeait vers le village qu'elle venait de quitter. A sa vue, Guillemette s'arrêta tremblante, un frisson la parcourut, la pâleur mortelle couvrit son visage, elle se sentit défaillir. Cet homme, c'était son mari.

— Méchante graine de femme, lui dit-il, tu as voulu m'apprendre que je ne pouvais pas me passer de toi; je le sais à présent, et je suis venu te chercher.

Et tous deux, bras sous bras, ils achevèrent leur journée de marche.

La vieille mère était remise sur pied, les enfants ne montraient plus par les trous des jambes du pantalon et des manches de la robe les genoux et les coudes, et Eustache Faucheur avait pris la résolution d'être aussi bon mari qu'il était bon ouvrier.

UNE PORTE DU QUINZIÈME SIÈCLE

EN ALSACE.

Le Musée de Colmar possède une porte de la fin du quinzième siècle, d'un travail curieux, provenant de l'ancien Hôtel de ville d'Eguisheim.

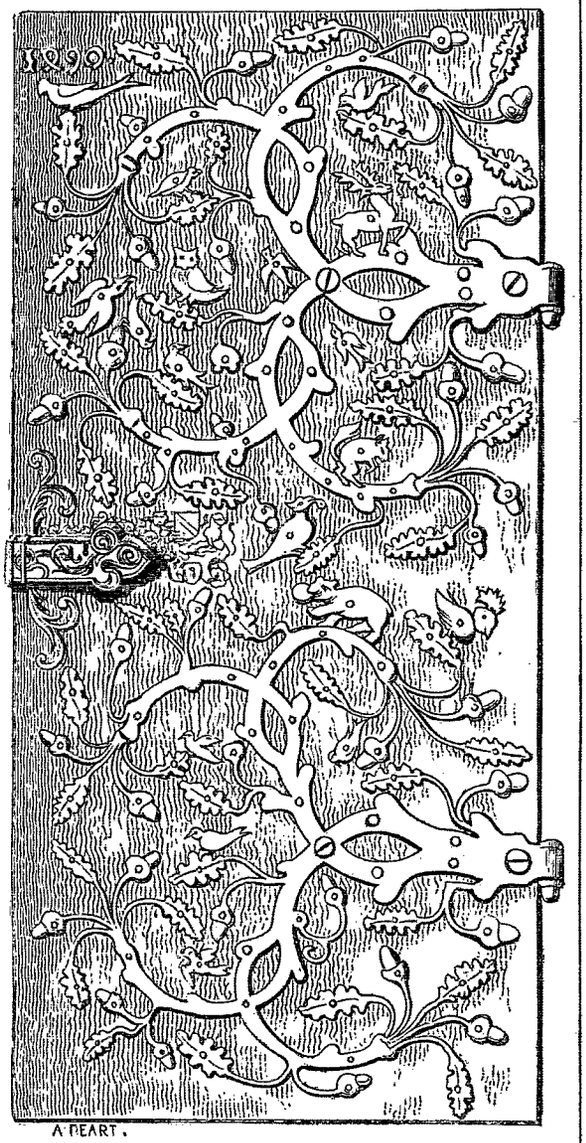
Des branches de chêne chargées de glands forment une sorte de réseau qui couvre la porte en entier. Des oiseaux de diverses espèces, au nombre desquels on reconnaît le pigeon, la chouette et la huppe, perchent sur les rameaux ou voltigent alentour. L'écureuil, le cerf et l'ours se trouvent au milieu de cette population ailée. Le tout est en fer forgé, d'un assez grand relief, et appliqué sur le bois au moyen de vis et de clous.

L'artiste, dont le nom est inconnu, s'est borné à inscrire la date de 1490 en tête de son œuvre. Il a cher-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ché à représenter une forêt de son pays, en reproduisant les animaux qui la peuplaient et qu'il avait constamment sous les yeux.

De nos jours, le cerf et l'ours ont disparu des forêts et des montagnes de l'Alsace, après avoir occupé une place marquante dans nos annales du moyen âge. Un des



Une Porte à Colmar. — Dessin de Féart.

esprits distingués de l'Alsace, bien connu par ses productions littéraires, prépare en ce moment l'histoire de ces animaux devenus presque légendaires (1).

Tout ce réseau de fer conserve des traces de peinture qui font regretter une restauration inopportune. La serrure primitive n'existe plus, et celle qui la remplace paraît être du dix-septième siècle. Des empreintes à peine visibles indiquent qu'un écusson aux armes de Strasbourg, et soutenu par deux lions, avait été appliqué près de la serrure. Cet écusson rappelait que la petite ville d'Eguisheim a fait partie des domaines de l'évêché de Strasbourg, qui en est devenu propriétaire, en 1225, après l'extinction des comtes de Dagsbourg.

Eguisheim est une commune du Haut-Rhin adossée aux Vosges et dominée par une magnifique ruine castrale. Elle est le berceau du pape Léon IX; ses anciens sigilles municipaux représentent, en mémoire de ce pontife illustre, les deux clefs de saint Pierre, et, plus tard, elle fait figurer dans ses armoiries le prince des apôtres lui-même.

Elle est aussi le berceau de plusieurs maisons souveraines. Lorsqu'en 1828, Charles X fit son entrée à Colmar, le maire de la ville rappela avec orgueil au roi qu'il comptait un Alsacien de plus dans ses murs, et lui indiqua de la main, sur le sommet des Vosges, le château ruiné des comtes d'Eguisheim, dont une descendante avait épousé Robert le Fort.

(1) Cet ouvrage vient de paraître sous le titre de : *Essai d'une faune historique des mammifères sauvages de l'Alsace*, par M. Gérard, avocat à la Cour d'appel de Colmar. Imprimerie Jung, 1871.

LA CATHEDRALE SAINTE-CÉCILE D'ALBY.

Suite et fin. — Voy. p. 177.

Dès 1330, du temps de l'évêque Bérald de Fargis, il existait des peintures dans plusieurs parties de l'édifice. On a découvert, sous les enduits des voûtes de cinq tribunes du chevet, des arabesques et des figures de saints qui remontent à cette époque; mais on peut considérer encore, des deux côtés de la chapelle Saint-Clair, sur le fond occidental de l'église, les restes d'une vaste fresque inspirée de Dante et d'Orcagna. On l'attribue à la fin du quatorzième siècle. La malencontreuse ouverture de la chapelle est venue couper tout le centre de la composition; elle a supprimé la figure du Souverain Juge : on n'aperçoit plus que les nuages dont l'Éternel devait être entouré. Sept compartiments qui répondent aux cercles infernaux présentent l'image des tourments réservés aux sept péchés capitaux; de naïves légendes en vieux français expliquent *les Peines des dampnés ci-dessus painctes*.

En voici quelques-unes :

« La peine des orgueilleux et orgueilleuses. — Les orgueilleux et orgueilleuses sont pendus et attachés sur des roues situées en une montaigne, en manière de molins continuellement en grande impétuosité tornans.

» La peine des pigres et pigresses (paresseux). — Les pigres et pigresses sont en ung lieu denfer esquiel a grand quantite de serpens gros et menus pour tormenter et navrer de morsures et navrures les dicts pigres et pigresses.

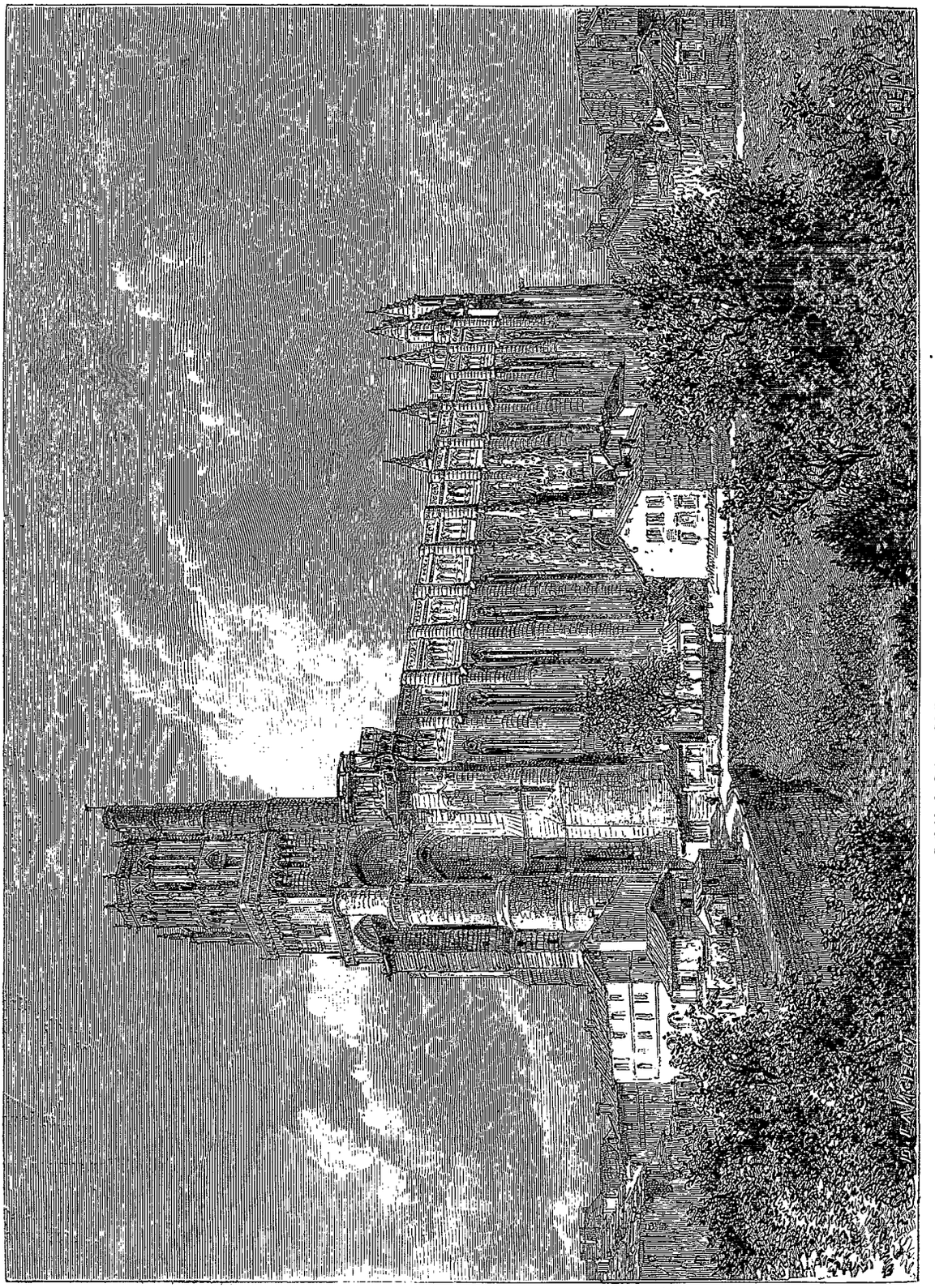
» La peine des glotons et glotes. — Les glotons et glotes sont en une vallée ou a ung fleuve ort et puant, au rivage duquiel a tables garnies de toualles tres ordres et deshonestes, ou les glotons et glotes sont repeus de crapauls et abreuves de la vue puancte du dict fleuve. »

Dans ce tableau très-curieux pour l'histoire de l'art, qui avait plus de quinze mètres de haut et couvrait toute la façade intérieure, « les figures ont un caractère général de tête; les yeux sont longs, très-rapprochés vers la racine du nez, et limités par deux lignes parallèles. Tous ces défauts se retrouvent dans l'école de Giotto. »

Les chapelles des deux Saint-Jean et du Sépulcre, décorées au commencement du quinzième siècle, nous présentent la Décollation du précurseur, le Jugement et le martyre de l'apôtre, le Portement de la croix, la Résurrection, la Trahison de Judas, et la Montagne des Oliviers. Bien autrement remarquables, sous le rapport de la composition et du coloris, sont les peintures, un peu postérieures, de la chapelle Sainte-Croix. On y voit le Labarum, la Marche de Constantin et la Défaite de Maxence; puis le Voyage d'Hélène à la recherche de la croix. « Il a plu au peintre de donner aux personnages les costumes des gentilshommes français. L'armure de Constantin est celle des souverains du quinzième siècle. Son cheval est harnaché comme l'étaient ceux des chevaliers un jour de

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

bataille ou de tournoi. L'aigle de ses enseignes n'est pas romaine. C'est l'aigle à deux têtes des empereurs d'Allemagne. » Sainte Hélène, « montée sur un coursier, environnée des dames de sa cour, de pages et de varlets », porte le vêtement sévère d'Anne de Bretagne. » Le costume des pages est à larges bandes de rouge et de jaune; leur chaussure découverte s'agrafe sur le coude-pied. Un personnage, terminant la marche, porte le fau-



Cathédrale Sainte-Cécile, à Alby (Tarn) — Dessin de Lancelot.

con au poing. » Le cardinal Joffroi, à qui l'on doit cette riche décoration (1466), figure, entouré de saints, dans les peintures qui ornent le bas de la chapelle.

Mais tout cela n'est rien auprès de la voûte, « le plus grand ouvrage à fresque qui ait jamais existé. » Treize ans (1502-1515) suffirent à l'achèvement de cet immense travail, commencé sous Louis II d'Amboise, terminé sous Charles de Robertet, son successeur. En d'innombrables médail-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

lons et tableaux se déroulent, dans un ordre très-reconnaissable : la suite des patriarches et des prophètes qui se termine par la figure du Christ tenant l'Évangile, où se lit l'accomplissement de l'ancienne loi; la série des saints et des martyrs de la loi nouvelle; et tout un monde d'allégories, d'écussons et d'emblèmes; les Vertus, la Théologie, la Musique. Combien d'artistes ont travaillé à ce poëme? Quel était leur nom? C'est ce qu'on ignorera toujours. « On lit seulement dans les deux premières chapelles du tour du chœur, à droite, l'inscription suivante : *Joha. Franciscus* DONELA, *pictor italus, de Carpa?* » Et, en effet, la France ne paraît pas avoir possédé de peintres capables de réaliser une telle conception; il faut attribuer l'œuvre presque entière à des maîtres italiens, imitateurs ou contemporains du Pérugin.

» Rien, en France, ne peut être comparé à cette magnifique décoration; dans toute sa longueur, cette voûte n'offre qu'un tableau immense que les nervures divisent en brillants compartiments. Tout ce vaste champ est peint en azur, et sur ce fond d'outremer (bleu de montagne ou cendre bleue, hydrocarbonate de soude), une riche imagination a fait courir avec une grâce infinie d'élégants rinceaux d'acanthe dont les enroulements sont remplis de sujets tirés des livres saints. Les arabesques sont rehaussées d'or; les moulures, les arêtes, sont dorées; elles présentent des encadrements ornés avec un goût exquis.

» On doit considérer, dit M. du Mége, cité par M. H. Crozas, comme un ouvrage qui honorera toujours les arts, les peintures de Sainte-Cécile. Qu'on se représente les voûtes d'un temple qui a plus de trois cents pieds de longueur, qu'on calcule les courbes et leurs développements; qu'on étende sur le tout une teinte d'azur; que sur ce fond, dont la couleur éthérée paraît doubler la hauteur de l'édifice, on retrace par la pensée ces tortueux rinceaux d'acanthe, ces enroulements gracieux que l'on admire dans les palais de la belle Italie; que ces arabesques délicats empruntent à l'albâtre sa blancheur, et que l'or seul en rehausse les élégants contours; que des êtres célestes se jouent dans les feuillages; que les prophètes, les vierges, les saints, y soient représentés; que la pureté du dessin, la simplicité des poses, annoncent l'école de Raphaël et rappellent les fresques du Vatican; que l'or brille partout, qu'il étincelle sur l'azur, qu'il forme les nervures des voûtes et les principales lignes architecturales; et l'on aura une idée, imparfaite encore, de l'ensemble magique que présentent les somptueuses voûtes de Sainte-Cécile. »

Enfin Chateaubriand a dit : « Je connais la plupart des grandes églises de la chrétienté : j'en ai vu de plus riches, de plus imposantes, de plus magnifiques; mais rien ne ressemble à cet édifice. C'est un monument à part, auquel, sous beaucoup de rapports, aucun autre ne peut être comparé. Son architecture est charmante, et ses peintures au-dessus de tout ce qui existe en ce genre; ce n'est pas seulement une église, c'est un musée. »

LA CHASSE AU BASILIC.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 210, 218.

X

C'est alors que je commençai à lire à tort et à travers. Je dévorais, sans y chercher malice, bien des livres que me prêtaient les externes ou que j'apportais de chez mon correspondant. C'étaient pour la plupart des livres fort insignifiants ou tellement au-dessus de ma portée qu'ils n'avaient d'autre mérite que d'être introduits par contrebande et lus en cachette. Que d'heures précieuses ils m'ont fait perdre, et combien peu de chose j'en ai retenu! C'est en errant dans ces broussailles que j'entrevis le basilic. Je tombai un jour, au hasard de la lecture, sur un livre de légendes dont j'ignore le titre. En tournant les pages, voici ce que je trouvai :

« Quand les animaux vinrent deux à deux se faire donner des noms par Adam et Ève, il y en avait déjà de pervers et d'étourdis qui, par malice ou par sottise, s'attardèrent en chemin et n'arrivèrent que quand leur tour fut passé. Le basilic, pour s'amuser, voulut faire peur au lièvre, qui revenait tranquillement de recevoir son nom. Il se mit à le regarder fixement avec ses gros yeux et le fit trembler de tous ses membres. Le lièvre resta longtemps sans pouvoir remuer les pattes, et quand il partit, malgré lui ses yeux regardaient en arrière pour voir encore la bête effroyable. C'est depuis cette époque que le lièvre est craintif et regarde derrière lui quand il court. Quant au basilic, il arriva trop tard et n'eut point de nom. Celui qu'il porte, ce sont les descendants d'Adam et d'Ève qui le lui ont donné, et, comme en punition de sa négligence et de sa perversité, il est condamné à vivre toujours caché; on a bien souvent révoqué en doute son existence. »

XI

J'étais en rhétorique. J'avais à faire, au nom de je ne sais quel conservateur de l'ancienne Rome, un discours pour réfuter les doctrines perverses d'un *partageux* antique. Le premier paragraphe marchait assez bien : je me complaisais même, en le relisant, dans mon éloquence latine. Le second vint plus difficilement. Au troisième, la veine était tarie. Que faire?

Continuer eût été sage; car, je l'ai éprouvé souvent, il n'est pas de difficulté qui résiste longtemps à la force de la volonté et à la vertu du travail. Mes mauvaises habitudes m'entraînèrent; je tirai de mon pupitre un volume de Henri Heine. Abrité derrière mon Quicherat, je lisais tout tremblant; si j'avais été surpris, je savais quelle punition m'attendait. J'avais perdu toute idée du temps qui s'écoulait, car la lecture était vraiment intéressante. A propos de je ne sais quoi, Heine parlait du basilic. « Ce n'est, disait-il, qu'un symbole, mais un symbole frappant; il me rappelle certains critiques de ma connaissance. Cet être donne la mort rien que par son regard; on ne peut triompher de lui qu'en le forçant à se regarder dans un miroir : il se trouve tellement hideux qu'il meurt sur-le-champ. » Comme je rêvais sur cette nouvelle définition du basilic, la cloche annonça la fin de l'étude; mon discours latin était manqué. Je remis le volume de Heine dans mon pupitre, non sans mauvaise humeur, en m'écriant : « Au diable le basilic, qui va me faire punir! » A quoi l'animal fabuleux, s'il eût été présent, aurait fort bien pu répondre : « Au diable le paresseux, qui n'a pas la bonne foi de se condamner lui-même et qui vient s'en prendre à moi innocent! »

A la fin de mes classes, je fus reçu bachelier comme tout le monde en France, et, comme tout le monde en France, je fus fort embarrassé de cette « clef qui ouvre toutes les portes », comme on l'appelle, n'ayant point de serrure où la mettre.

Heureusement j'avais un oncle; cet oncle avait un ami intime; cet ami intime connaissait une personne qui tutoyait un député influent. Le député influent me fit nommer percepteur à Méry-Partout, au bout de quelques années.

XII

Méry-Partout est une charmante petite ville, avec une

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

petite perception aussi modeste qu'on peut le souhaiter. Mon prédécesseur logeait chez Mme veuve Langlois, rue Asselin; tout naturellement je m'installai chez Mme Langlois.

Dès la première soirée, je commençai, selon ma coutume, une série de questions et d'investigations sur tout ce qui m'entourait. Et d'abord, pourquoi cette rue s'appelait-elle rue Asselin? Mme Langlois, très-ferrée sur la chronique de Méry-Partout, l'était beaucoup moins sur l'archéologie. Pour la première fois, et à sa grande surprise, elle resta court devant une question. Pour faire compensation, elle m'apprit que la rue Asselin comptait deux boulangers, un épicier, un pharmacien, et qu'il n'avait tenu à rien qu'on n'y installât un débit de tabac, « ce qui, naturellement, Monsieur, eût été bien plus agréable. » Et elle me tendit sa tabatière ouverte.

Le lendemain matin, en m'apportant mon café au lait, Mme Langlois avait un petit air de triomphe. Elle avait couru dès le matin chez M. Brûlon, « cet excellent homme qui sait tout. »

Notre petite rue portait le nom d'un maire de la ville, mort il y a quelque trente ans, et qui avait rendu de très-grands services. Avant cette époque, on l'appelait rue de la Basilique.

— Est-ce bien rue de la Basilique, ou du Basilic?

— Oh! mon Dieu, c'est bien sûr l'un ou l'autre. En tout cas, cela ne fait pas grande différence.

— Vous avez raison. — Et, en moi-même, je pensais : Voilà peut-être encore la piste du basilic. *J'en revois*, comme disent les chasseurs. Est-ce cette fois que je sonnerai l'hallali?

XIII

La rue Asselin était une bonne petite rue de province, avec des maisons bien proprettes, et un peu d'herbe dans les joints des pavés blancs. Le seul édifice qui valût la peine d'être regardé était une grande maison bizarre, qui pouvait bien dater du treizième siècle, avec des parties refaites au quatorzième, au quinzième et au seizième. Le dix-septième et le dix-huitième n'y avaient laissé aucune trace. Le dix-neuvième y était représenté par un gros simulacre de pain de sucre en bois peint, suspendu par la pointe à une tringle de fer, et entouré d'une douzaine de chandelles en bois, qui se balançaient au moindre vent. Cette maison s'appelait de temps immémorial *la maison du Sorcier*. Elle avait été habitée anciennement peut-être par un de ces chercheurs de pierre philosophale, que le vulgaire ignorant transformait en sorciers. Pour le moment, le sorcier de la maison était un épicier à face rubiconde et matoise, qui, l'épaule accotée à la porte de sa boutique, me regardait en clignant l'œil et en sifflant. Alchimiste à sa manière, il transformait les denrées coloniales en bel et bon or, et n'en demandait pas davantage.

A l'un des angles de la maison, une large pierre de taille encastrée dans le mur portait les traces encore très-visibles d'un bas-relief grossièrement fouillé. On y apercevait une sorte de crapaud antédiluvien auquel un homme présentait un objet qui me sembla être une pelle à enfourner le pain. Cette vue étonnait le crapaud antédiluvien. Voilà la scène dans son absolue simplicité; et j'eus beau faire des efforts d'imagination et de mémoire, il me fut impossible de l'interpréter. En parcourant la rue jusqu'à la campagne, je découvris sur un mur de vigne une inscription entaillée sur la pierre, qui me prouva qu'on avait appelé cette rue, non pas rue *de la Basilique* ni *du Basilic*, mais *rue du Basilique*. Je supposai qu'il y avait là une faute d'orthographe, et je n'y pensai plus; car j'avais, dans le commencement, beaucoup à faire à mon bureau. Cette fois-ci encore, mon gibier m'échappait, « j'étais à bout de voie. »

XIV

Voici à quelle occasion « j'en revis. » Quand le feu prit à la mairie, et qu'il fallut à la hâte sauver les archives, une partie de ces vénérables paperasses furent installées provisoirement dans mon bureau. Cela me donna idée d'y jeter un coup d'œil. Je vis tout de suite qu'il me manquait, pour satisfaire ma curiosité, d'avoir passé par l'École des chartes. Je ne pouvais pas lire les écritures. Je ne me tins cependant pas pour battu, et je fis venir, par l'entremise de Mahaut, le libraire de la rue aux Vaches, un bon Manuel de paléographie. Au bout de quelques semaines d'un travail assidu, j'étais en état non pas d'assigner à un manuscrit sa véritable date, mais au moins de le lire presque couramment. Il y avait là des comptes à n'en plus finir et l'état des dépenses de la ville depuis le quatorzième siècle au moins. Mme Langlois levait les mains au ciel et disait que c'était une horreur, quand je lui prouvais, pièces en main, que denrées et propriétés avaient décuplé de prix. Ce qui la consolait, c'était de songer qu'elle ne serait plus de ce monde, quand nos arrière-neveux payeraient cent francs un poulet maigre.

Un des rouleaux contenait les renseignements suivants, dont la vue me fit pousser un cri de joie, et que je me mis à transcrire avec un empressement fiévreux.

« *Item*. A notre maître Loys, sçavant homme, sera dores et en avant payée, chacun an, une somme de vingt et cinq livres, pour ce qu'il a délivré cette bonne ville de la présence du *basilique*.

» *Item*. Sera allouée chacun an une somme de cinq sols pour un chapeau de fleurs qui sera présenté audit sieur Loys, par les demoiselles de la ville les plus gentes qu'il se pourra, en mémoire dudit fait.

» *Item*. Sera encastrée ès murs de la maison dudit sieur Loys une belle pierre de taille, où sera sa ressemblance reproduite, et aussi celle du monstre, au moment où il lui présente le miroir dont la vue le doit déconfire.

» *Item*. Aux frais de la ville, la peau dudit monstre, proprement bourrée de foin et recousue avec art, sera appendue à l'un des piliers de l'église Notre-Dame de Méry, pour ce que, si notre maître Loys a montré bien grand courage, il n'a été que l'instrument de Notre Seigneur Jésus-Christ et de Notre-Dame la Vierge, qui tant de fois fut bonne et miséricordieuse pour notre dite ville. »

C'est ainsi que d'*item* en *item*, j'étais mis au courant de l'histoire du basilic, de sa déconfiture, de la récompense accordée à maître Loys, et du sens de la sculpture grossière de la maison du sorcier. Le crapaud antédiluvien était un basilic, et la pelle de boulanger un miroir.

XV

Quand j'eus fini de copier ce qui m'intéressait, il y avait encore un point que je voulais éclaircir. Je résolus de ne pas tarder. Ouvrant donc ma fenêtre :

— Madame Langlois, un mot, un seul mot sans vous déranger!

Ma vénérable propriétaire, à l'ombre d'un gros figuier, dans l'arrière-cour, debout devant un baquet, les manches retroussées et les bras couverts d'écume de savon, rendait à leur fraîcheur première un certain nombre d'articles de toilette féminine. Elle leva la tête sans se déranger.

— Avez-vous jamais entendu parler d'une peau de basilic, qui fût suspendue à un des piliers de Notre-Dame?

Mme Langlois pencha le front d'un air réfléchi, s'essuya

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

les deux mains à son tablier pour pouvoir prendre une prise, et après une demi-minute de recherches au plus profond de sa mémoire :

— Je n'ai jamais entendu parler de ce que vous dites là. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a un des piliers, le second à gauche en entrant, qu'on appelait quelquefois, dans le temps, le pilier du basilic. Pourquoi ? je vous le demande un peu.

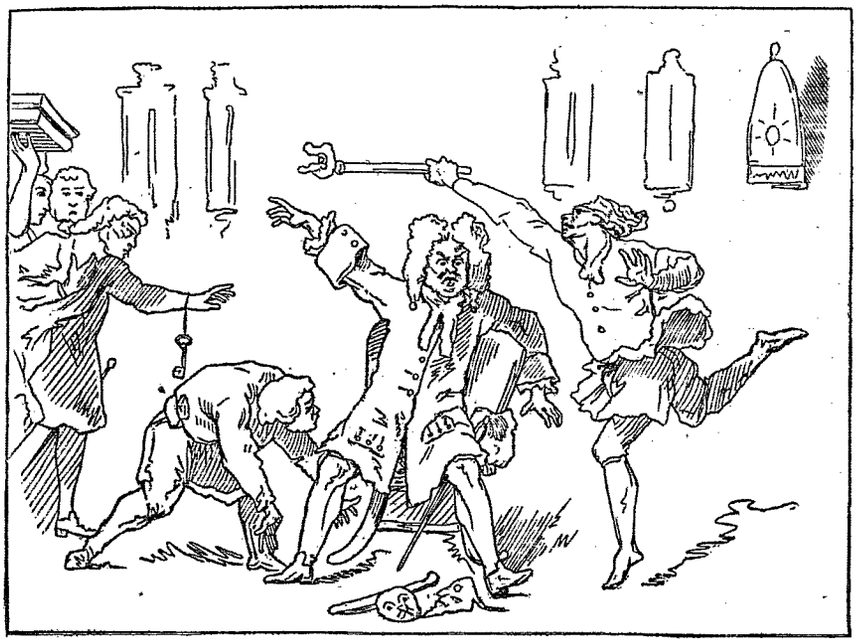
XVI

Aussitôt, je saisis mon chapeau, et je ne fis qu'un bond de la rue Asselin à l'église Notre-Dame; à peine entré, j'allai droit au second pilier de gauche. Il ressemblait à tous les autres, sauf un petit détail qui m'avait échappé d'abord. On distinguait, à sept ou huit pieds de hauteur, la trace de quatre clous, marquant la pointe des quatre angles d'un carré long. Cette trace apparaissait encore sous les épaisses couches de badigeon dont ce pilier avait été englué comme le reste de l'église. Je cherchai le sacristain, qui ne put rien me dire, sinon qu'il avait toujours vu les choses en l'état où elles étaient. Il fit venir son père, qui ne m'en apprit pas plus long. Un vieux donneur d'eau bénite, dont la tête avait l'air de s'incliner sous le poids de son bonnet de soie noire, entendit quelques mots de ce que nous disions. Il leva vers nous ses yeux éteints, et, dirigeant vers le second pilier de gauche son goupillon hérissé, qui tremblait dans sa pauvre main ridée : « Là, là, dit-il, il y avait une vilaine bête empaillée, clouée par les quatre pattes. J'étais tout petit garçon quand on l'a retirée et jetée au rebut. » Je remerciai le donneur d'eau bénite et je joignis à mon remercîment une petite pièce blanche. *La fin à la prochaine livraison.*

HEIDEGGER.

Le duc de Montaigu invita un jour Heidegger, chef d'orchestre de la cour de Georges II, à passer quelques heures dans une taverne, ce qui était en ce temps-là l'usage des grands seigneurs aussi bien que des hommes de lettres et des artistes. Heidegger se laissa entraîner à trop boire, ce qui était aussi chose fort ordinaire parmi les gens d'esprit ou de qualité, et il s'endormit. Pendant son sommeil, qui devait être profond, on moula en plâtre son visage, et sur cette empreinte le duc fit faire un masque souple et fin.

Quelques jours après, à une fête de la cour, Heidegger était à son poste; dès qu'il voit entrer le roi, il donne le signal du célèbre chant national : *God save the King;* mais, au même instant, un homme qui a sa taille, son costume,



Les Fureurs d'Heidegger. — Esquisse par Hogarth.

son visage, se lève, et avec la même voix que la sienne, avec les mêmes gestes que les siens, ordonne de jouer l'air populaire de *Charles on the water*. Heidegger est un instant frappé de stupeur; puis il se lève irrité, et ordonne une seconde fois à l'orchestre d'exécuter le *God save*. Son Sosie insiste pour que l'on exécute *Charles*.

L'orchestre ne sait plus à qui obéir; quelques musiciens obéissent à Heidegger, d'autres à l'imposteur : le charivari est affreux.

Tous les spectateurs crient : Honte! honte! (*Shame!*)

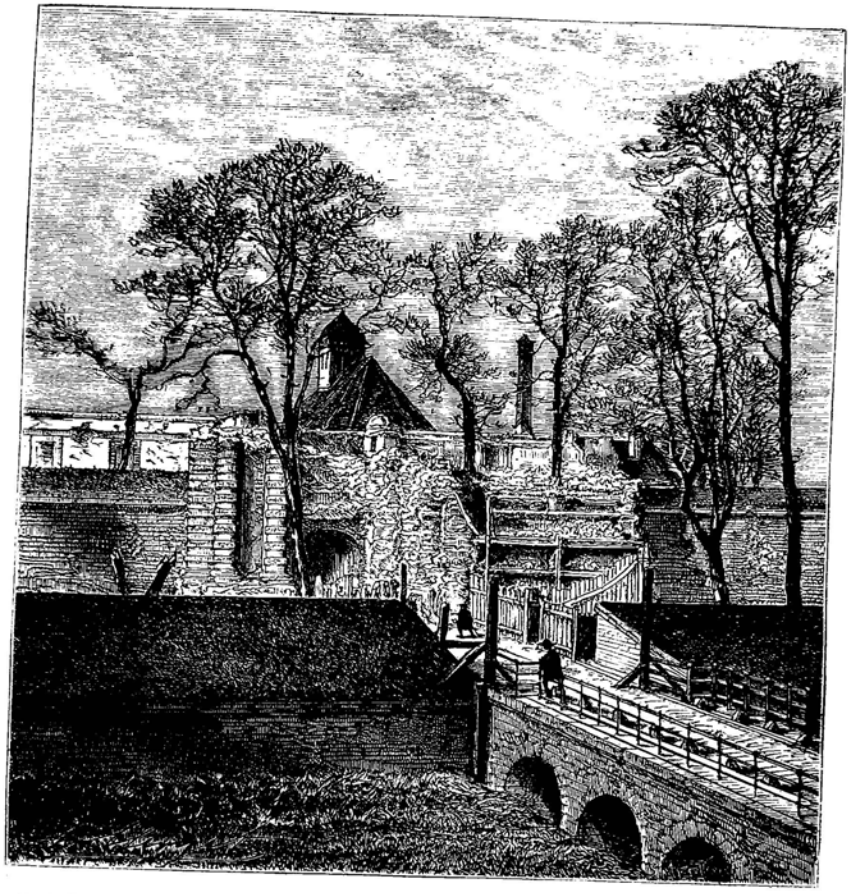
Le roi, qui est dans le secret, rit aux éclats, et naturellement on suit son exemple. L'imitateur élève de nouveau la voix, et, sur un ton plaintif, accuse Heidegger de lui avoir volé son visage.

C'en est trop pour le malheureux chef d'orchestre; il devient pâle, il tourne sur lui-même, il ne peut remuer les lèvres; le duc le prend enfin en pitié et invite son complice à retirer son masque. Loin de calmer Heidegger, ce dénoûment l'exaspère; il veut que les musiciens se dispersent, que l'on éteigne les lumières, et jure qu'il ne dirigera plus l'exécution d'aucun des divertissements de la cour, si l'on ne brise à l'instant le masque et le moule.

C'est cette anecdote que Hogarth a voulu rappeler dans le dessin que nous reproduisons. Du moins on est assez généralement d'accord pour le considérer comme en étant l'auteur.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

NEUBRISACH.



Porte dite *de Strasbourg*, à Neubrisach, après le bombardement (octobre et novembre 1870). — Dessin de H. Clerget.

Par le traité de Ryswick, Louis XIV s'était engagé non-seulement à céder Brisach, situé sur la rive droite du Rhin, mais à démolir une ville neuve qu'il avait bâtie dans une île du Rhin, en face de Brisach. Cependant il ne pouvait pas laisser sans défense le passage du fleuve et donner aux Allemands une entrée libre dans la haute Alsace. Il résolut donc, en 1690, de construire, à une petite distance du Rhin et sur sa rive gauche, une ville qui pût servir de défense à l'Alsace depuis Huningue jusqu'à Strasbourg. Cette ville nouvelle reçut le nom de Neubrisach ou Neuf-Brisach. C'est Vauban qui en traça le plan. Elle forme un octogone; les fortifications sont très-régulières, et accompagnées de tous les ouvrages qui peuvent les rendre le plus solides. A l'extérieur, la ville n'offre à la vue qu'une série de bastions, qui cachent entièrement les maisons, celles-ci n'ayant toutes qu'un étage. Toutes les rues sont tirées au cordeau. Les remparts offrent des promenades agréables. De vastes casernes et l'église paroissiale sont les seuls édifices remarquables. La population s'élève environ à deux mille âmes. Au centre est une belle place d'armes, carrée, entourée d'arbres, et d'où l'on aperçoit les quatres portes de la ville. Sur une de ces portes, on lit une inscription qui rappelle la date et la cause de la fondation.

Pour construire Neubrisach, et afin de faciliter le transport des matériaux, Vauban dériva de la Lauch, de la Thur et de l'Ill, un canal qui existe encore.

A l'occasion de la construction de la forteresse, il fut frappé une médaille. Elle représente Louis XIV remettant entre les mains de l'Alsace, figurée par une femme inclinée devant le roi, un bouclier sur lequel est tracé le plan de Neubrisach; de l'autre côté du roi, qui est debout, on aperçoit le dieu du Rhin, assis, appuyé sur une urne d'où coulent des eaux. La médaille porte comme inscription : SECURITATI ALSATIÆ. NEOBRISACUM. MDCXCIX. Lors de la pose de la première pierre de Neubrisach, une de ces médailles en or et quatre en argent furent déposées dans les fondations.

Les armes données à Neubrisach sont de gueules à une montagne mouvonnée d'argent, au chef d'azur, semé de fleurs de lis d'or.

En sortant par la porte dite de Strasbourg, que représente notre gravure telle que l'ont mutilée les boulets allemands dans la dernière guerre, on peut aller visiter,

à quatre kilomètres de Neubrisach, le fort Mortier; il menace le vieux Brisach, situé sur la rive droite du Rhin, et son feu le ruina en partie dans le cours des guerres de la Révolution.

Neubrisach avait été construit par la France pour défendre l'Alsace; il a été perdu avec elle.

LA CHASSE AU BASILIC.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 210, 218, 230.

XVII

Les paroles du bonhomme, peut-être aussi la vue de la pièce blanche, ravivèrent tout à coup les souvenirs de l'ancien sacristain. Il se rappela avoir vu autrefois la peau de cette laide bête; mais il n'avait jamais songé à se demander ce que cela pouvait être. Il nous conduisit à une toute petite porte qui s'ouvrait dans le mur même de l'un des bas côtés; là, son fils ayant fait tourner à grand'peine une clef rouillée dans une serrure plus rouillée encore, nous pénétrâmes dans une sorte de petit caveau qui ne prenait jour sur le dehors que par deux étroites meurtrières. On était saisi dès l'entrée par une pénétrante odeur d'humidité terreuse et d'antique moisissure. Au milieu de vieux bouts de cordes, de débris de bancs et de chaises tout couverts de gouttes de cire jaune, et d'un amas inextricable de toutes sortes de choses informes, nous découvrîmes enfin la fameuse peau. Elle était bien ratatinée; et lorsque le sacristain la tira par la queue du coin où elle avait l'air de s'être réfugiée, elle rendit, en traînant sur le sol, le même son que les feuilles sèches quand le vent les balaye sur la terre durcie. Aussitôt que la tête apparut, mes deux compagnons se signèrent, tant l'expression en était méchante et diabolique. La peau était celle d'un grand saurien, d'un jeune crocodile peut-être; quant à la tête, j'avais beau faire, je ne pouvais lui trouver d'analogie avec celle d'aucun animal connu.

Je donnai quelque monnaie au sacristain, et je fis transporter chez moi ma trouvaille soigneusement enveloppée par crainte du scandale. Quand je fis de mon emplette un examen plus attentif, je découvris que la tête était en bois, ce qui me jeta dans toutes sortes de conjectures que rien ne pouvait confirmer ni détruire. De guerre lasse, je mis mon basilic dans une vieille armoire, et je m'efforçai de n'y plus penser.

XVIII

Quelques années plus tard, je l'avais complétement oublié, lorsqu'une pièce curieuse, publiée par une Revue savante, me donna tout à coup la clef de l'énigme.

C'était le testament en fort bon latin d'un médecin que je reconnus facilement pour le fameux maître Loys, « sçavant homme. » Comment ce testament était-il allé échouer à Paris, sur un des quais, au milieu d'un lot de vieux livres et de paperasses? Il importe peu de le savoir. Voici en substance ce qu'il contenait :

« Le mal était grand en la pauvre ville. Beaucoup mouraient du fléau, un plus grand nombre encore de la crainte qu'ils en avaient. Voyant donc ce pauvre peuple si affligé que mon cœur en saignait; sachant qu'ils étaient trop ignorants pour être tirés de leur crainte par la seule raison; j'eus recours à cette supercherie. Je fis courir le bruit que tout le mal venait d'un basilic qui s'était introduit dans cette ville et que je cherchais pour le faire périr; que, le basilic une fois détruit par mes soins, la ville serait purifiée de sa pernicieuse influence, et que les plus malades recouvreraient la santé. Je pris alors la peau d'un lézard qui me venait de défunt mon père, lequel l'avait eue en présent d'un de ces marchands qui commercent avec les peuples de l'Orient. La pareille se peut voir, m'a-t-on dit, en l'église de Saint-Wulfran d'Abbeville. Je lui fis de mes mains une tête de bois peint, la plus horrible que je pus imaginer. Un beau matin, quand les habitants de notre ville se réveillèrent, ils apprirent que j'avais présenté le miroir au monstre et qu'il était mort. Je montrai comme preuve, mais de loin seulement, la dépouille du monstre. Les esprits se rassurèrent, et le fléau diminua.

» Considérant néanmoins que j'ai usé de mensonge et de tromperie, et que le mensonge, même fait à bonne intention, est un des péchés qui offensent le plus la majesté de Notre Seigneur, je lui en demande très-humblement pardon. J'ai donné aux pauvres la rente qui me venait de la ville; les honneurs que l'on m'a accordés, et que je n'ai pas osé refuser de peur de découvrir l'artifice, ont été pour mon âme autant d'humiliations; je les ai acceptés comme tels, avec larmes et soupirs, requérant chaque fois notre Sauveur qu'il voulût bien me faire grâce, en raison non de mon succès, mais de mon profond repentir. »

XIX

A quelque temps de là, le journal *l'Intermédiaire* demanda si quelqu'un de ses lecteurs pouvait indiquer quelle avait été la résidence de ce médecin Loys, dont le testament avait fait du bruit parmi les savants. J'envoyai avec les détails qui précèdent 1° une vue de la *maison du Sorcier*, 2° une copie exacte de la pierre commémorative, 3° un portrait authentique du basilic à tête de bois.

Il paraît que je venais de faire une dissertation archéologique sans le savoir. Pour ma dissertation donc, je reçus avec surprise trois médailles de trois sociétés savantes; je fus cité avec honneur dans la nouvelle édition du livre de M. Brûlon : *Notice des beautés de Méry-Partout*, et admis d'emblée à une place vacante dans la Société de statistique et d'archéologie de ladite ville.

Quand je me vois comblé de tant d'honneurs, l'idée ne me vient pas de me croire un personnage. Loin de me guinder sur des échasses et de me perdre dans la contemplation de ma nouvelle dignité, j'en souris volontiers, et volontiers je me compare à l'un des héros de Topfer. Vous voyez d'ici M. Cryptogame à la poursuite d'un papillon : *il manque le papillon, mais il attrappe un factionnaire.* C'est exactement mon histoire. Je me lance à la poursuite d'un basilic; je manque le basilic, mais j'attrappe trois médailles d'argent, une citation honorable dans un livre estimé, une place d'académicien, plus un lézard à tête de bois.

Le basilic, comme on le voit, m'a récompensé généreusement des tribulations qu'il m'a causées et des recherches dans lesquelles il m'a entraîné. Ainsi va le monde, dont on a tort de médire, puisque toute peine y trouve sa compensation, et tout travail son salaire!

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

Suite. — Voy. p. 186, 202.

Sommier. — (Voy. la planche, p. 188, fig. 1.) Le sommier se compose d'une espèce de grande caisse rectangulaire SS′, divisée intérieurement par des barres de bois en canaux allongés qu'on appelle *gravures*. Un de ces canaux se voit en S′*g*, et les extrémités des autres aboutissent sur

la ligne Sg, la caisse étant supposée ouverte. Il y a autant de gravures qu'il y a de touches au clavier, et, tout en étant étroites en général, ces gravures ont des largeurs proportionnées au volume des tuyaux et par conséquent à la quantité d'air qu'elles doivent leur fournir.

A la partie inférieure du sommier se trouve un long compartiment *l l' l''* nommé *laye*, sorte de réservoir en communication directe et immédiate avec le ou les porte-vent V, qui lui transmettent l'air des soufflets. La laye renferme les soupapes P, qui s'appliquent très-exactement contre le canal des gravures par de forts ressorts et le ferment. Lorsqu'elles sont ouvertes, ces soupapes livrent le passage au vent comprimé de la laye dans les gravures correspondantes. (La figure 3 montre la coupe transversale des gravures, L, L, des soupapes, P, P, P, et de la laye L.)

Les gravures sont recouvertes d'un double plancher (voir l'ensemble fig. 1 et le détail fig. 3) PP, P'P' qu'on appelle la *table du sommier*, et qui est collé et cloué sur les barres des gravures, de manière à ce que le vent de l'une ne puisse en aucune façon pénétrer dans l'autre. Ce double plancher est percé de trous rangés en lignes régulières Il y a autant de trous qu'il y a de tuyaux correspondants. Les tuyaux sont implantés dans les trous et maintenus par différents procédés selon leur taille et leur forme.

Registres. — Entre les deux planchers, perpendiculairement aux gravures et parallèlement aux rangées de trous, sont ajustées très-solidement des bandes de bois très-lisses et distantes l'une de l'autre de manière à laisser entre elles des espaces rectangulaires indiqués en *e, e, e* (fig. 1). Dans ces espèces de coulisses se meuvent des règles en bois, qui glissent en les remplissant très-exactement. Ces règles, *r, r* (fig. 1), R (fig. 3), R' (fig. 2), se nomment *registres*, et sont percées de trous qui correspondent à ceux du double plancher. On conçoit que, selon la position du registre tiré ou poussé, tantôt (fig. 3) il laisse le libre passage du vent de la laye dans le pied des tuyaux, tantôt (voir R', fig. 2) il intercepte ce même vent. Ce double mouvement d'ouvrir ou de fermer les registres est du reste exécuté à volonté par l'organiste, selon qu'il a besoin de tel ou tel *jeu*. Il lui suffit pour ouvrir un registre, par exemple, de tirer un bouton B (fig. 1) placé à droite, ou à gauche, ou en haut du clavier, mais toujours à sa portée. Ce bouton appartient à un tirant B*b*, qui fait glisser le registre *r* au moyen de bras *b, b, b, b*... ajustés à des axes *t, t*... qu'on appelle *pilotes tournants*. En repoussant le bouton, le registre glisse en sens contraire, la communication du vent est interceptée et les tuyaux ne parlent plus. Les *tirants des registres* s'appellent le plus souvent *registres* tout court par abréviation, parce que le mouvement d'un *tirant* est instantanément accompagné du mouvement du *registre* correspondant, et que les deux objets n'en font, à vrai dire, qu'un seul.

Il peut arriver que les tuyaux soient trop gros pour être placés sur le sommier au-dessus des trous du registre correspondant. On les place alors à part sur un support (voir G, fig. 1), où des tubes de plomb, écartés dans la mesure nécessaire et partant du sommier, leur apportent le vent des gravures, tout en restant soumis au registre dont ils dépendent. On appelle *postage* la disposition de ces petits porte-vent.

Claviers. — Le clavier de l'orgue se compose de *touches* disposées chromatiquement comme celles d'un piano. Disons tout de suite qu'un orgue a ordinairement plusieurs claviers, placés en gradins les uns au-dessus des autres. Le nombre de ces claviers va quelquefois jusqu'à cinq ; il est très-rare qu'il n'y en ait qu'un.

Supposons qu'on abaisse une des touches de la portion de clavier CH (fig. 1). La touche tourne autour d'un axe *xx*, fait levier, et tire une des *vergettes* en bois *a', a', a', a'*. Cette vergette *a'* tire le petit levier *v*, qui fait tourner le rouleau *aa*. Ce rouleau, en tournant, met à son tour en mouvement un autre petit levier *v'*, qui tire une autre vergette *a''*. La vergette *a''* est attachée au bout du levier *ll'*, qui, en s'abaissant, ouvre la soupape P au moyen d'un fil de fer entouré d'une boursette de peau très-flexible à l'endroit où il traverse la planche inférieure de la laye. La boursette n'empêche le fil de fer ni de monter ni de descendre, mais elle s'oppose à ce que le vent de la laye sorte par le trou par où passe le fil. On comprend maintenant qu'une fois la soupape baissée, le vent de la laye pénètre dans la gravure et fasse parler un, deux, trois, etc., tuyaux de cette gravure, selon qu'on a tiré au préalable un, deux, trois, etc., registres.

On appelle *abrégé* ce système de vergettes et de rouleaux, parce qu'il abrége la longueur du sommier et la réduit en quelque sorte à celle du clavier. Le mot paraîtra juste quand on saura qu'un clavier, par l'habile disposition des abrégés, peut faire manœuvrer d'aplomb les soupapes d'un sommier qui a, dans certains cas, jusqu'à douze fois sa longueur. Il va de soi que dans les grandes orgues il y a plusieurs sommiers, et qu'à chaque sommier correspond un clavier.

Quand les sommiers sont très-éloignés, pour faire mouvoir leurs soupapes on emploie des abrégés d'un autre genre. Au lieu de tirer, ils poussent ou foulent les vergettes. Là où le mouvement change de direction, il y a de petits leviers coudés ou en angle tournant autour d'un axe placé au sommet de l'angle. La laye est à la partie supérieure du sommier, et la soupape s'ouvre, poussée de bas en haut au lieu d'être tirée de haut en bas.

Il y a aussi un clavier de *pédales*. Ce clavier est sous les pieds de l'organiste : il se compose de grosses touches de bois assez longues et assez écartées pour que de la pointe et du talon du pied il puisse abaisser sans confusion celles des notes dont il a besoin. Ce clavier correspond aux tuyaux les plus graves.

Dans les grandes orgues où il y a cinq claviers, en partant du plus bas, voici quels sont leurs noms et leurs rôles :

Le premier est le *positif*, dont le buffet, plus petit que le grand buffet et ayant son mécanisme d'abrégés particulier, est ordinairement placé devant le grand orgue et entièrement détaché de lui. Quand il n'a pas de buffet spécial, il est mis dans le bas du grand buffet. Ses jeux sont moins nombreux et moins forts que ceux du grand orgue.

Le second est le clavier du *grand orgue*, dont les sommiers portent des jeux plus nombreux et plus puissants que les autres. On peut l'accoupler au *positif* par un mécanisme de combinaison, pour les jouer tous les deux ensemble et avoir des sons plus forts.

Le troisième est le clavier de *bombardes*, qui fait parler les jeux de ce nom, c'est-à-dire les jeux d'anches les plus forts.

Le quatrième est le clavier de *récit*, qui agit sur les jeux les plus propres au solo. Ces jeux sont le plus souvent renfermés aujourd'hui dans des boîtes dites *boîtes d'expression*, dont la face antérieure est composée de lames de bois pouvant tourner et s'entrebâiller comme des lames de jalousie. L'organiste, au moyen d'une pédale, ouvre et ferme plus ou moins cette boîte, et produit ainsi des effets de crescendo et de decrescendo qui donnent à son jeu de la nuance et de l'*expression*.

Le cinquième est le clavier d'*écho*, dont les jeux se font entendre d'une manière faible et produisent des sons qui semblent venir de loin.

Pour être très-exact, il faut dire que dans les orgues qui datent des dernières années on a apporté une modification. Ainsi, pour citer les orgues de Saint-Sulpice et de Notre-Dame de Paris, œuvres et chefs-d'œuvre du savant Cavaillé-Coll, les cinq claviers à mains de ces deux instruments portent les noms suivants : *grand-chœur, grand-orgue, bombardes, positif, récit expressif;* plus le clavier de pédales ou *pédalier*.

Ces claviers, qui jouent isolément si l'on veut, peuvent aussi, grâce aux perfectionnements de la mécanique moderne, s'accoupler à volonté plusieurs et même tous ensemble, et l'organiste obtient alors de son instrument toute la force et toute la majesté de sons que comporte une pareille multiplicité de jeux. Autrefois, l'accouplement ne réunissait que le positif au grand orgue.

LEVIER PNEUMATIQUE. — Une très-remarquable invention, qui a supprimé d'un coup des obstacles jusqu'alors insurmontables pour l'organiste, c'est le *levier pneumatique* de Barker, appliqué par M. Cavaillé-Coll, le premier, dans la construction des orgues, et perfectionné par lui. Voici les raisons qui ont fait chercher ce mécanisme et la manière dont il fonctionne.

Les soupapes, qui bouchent l'entrée des gravures et qui sont mues par les touches des claviers, présentent de la résistance à cause de la pression de l'air comprimé dans la laye. Cette résistance doit être naturellement d'autant plus grande que les jeux sont plus nombreux et que par conséquent la soufflerie est plus puissante. S'il y a accouplement des claviers, la résistance peut aller jusqu'à la gêne. Il en résulte que dans un orgue de très-grande dimension certains traits rapides seraient non-seulement difficiles, mais même impossibles à exécuter. Or, cette difficulté dépendant de la nature même de l'instrument (puisqu'il faut des soupapes et qu'il faut aussi du vent, et dans certains cas du vent très-fort), semble *à priori* inévitable et insurmontable. L'application intelligente d'une loi de physique féconde permet d'en triompher et de rendre l'instrument aussi maniable qu'un piano. On sait que la machine à vapeur fonctionne en vertu du principe de la *détente des gaz*, c'est-à-dire que la force expansive ou détente de la vapeur d'eau est utilisée pour mouvoir un piston dans un cylindre. M. Barker eut l'idée d'employer la détente de l'air comprimé au lieu de vapeur d'eau, comme moteur, et construisit un appareil à la fois très-simple, très-puissant et d'un effet instantané.

Un vent d'une certaine intensité, emprunté à la soufflerie ou à une soufflerie spéciale, arrive dans une *laye* qui communique avec une *gravure* par une *soupape* de très-petite dimension et par conséquent n'offrant qu'une résistance insignifiante, la résistance étant *proportionnée à la surface* de la soupape. La gravure en question est fermée en dessus par un soufflet communiquant avec elle par sa table inférieure, qui est immobile. Le soufflet est de petite taille; néanmoins la surface de sa table supérieure, qui est mobile, est calculée de manière à ce qu'en se combinant avec la force élastique de l'air qui s'introduira dans le soufflet, elle ait une puissance d'ascension convenable. A la queue de la table supérieure est fixée une vergette reliée à la soupape du sommier proprement dite. Si maintenant on abaisse une touche du clavier, au lieu d'avoir à vaincre la résistance de cette soupape qui bouche la gravure où sont les tuyaux et qui, par les raisons que nous avons dites, exige un effort suffisant pour gêner l'organiste, on n'agit que sur la toute petite soupape de la laye adjointe, qui ne demande, elle, aucun effort; le vent se précipite par la gravure dans le petit soufflet, et la table supérieure se lève, entraînant la vergette qui ouvre la grande soupape de la laye du sommier. La petite soupape est reliée à une autre soupape qui ferme une ouverture assez large située à la partie supérieure de la gravure du *levier pneumatique*. Ces deux soupapes sont ajustées de telle façon que, quand celle de la petite laye s'ouvre par l'abaissement de la touche du clavier, celle de la gravure se ferme, et par conséquent le vent est forcé de se précipiter dans le petit soufflet et de le soulever. Que l'organiste cesse d'appuyer sur la touche, la soupape d'en bas se ferme, celle d en haut s'ouvre, le vent contenu dans le soufflet et dans la gravure du levier s'échappe, la queue du soufflet tombe et la soupape de la grande laye du sommier se ferme. Grâce au fini et à la précision du travail de nos facteurs, ce mouvement, en apparence assez compliqué, s'exécute avec une facilité et une justesse merveilleuses.

On a appliqué du reste le même principe au maniement des registres, qui, par la nécessité où ils sont de s'ajuster très-exactement à leurs coulisses, offrent naturellement une certaine résistance et par suite une fatigue inutile à l'organiste.

Telles sont les parties constitutives et essentielles de l'orgue moderne, surtout de l'orgue comme le comprennent et le construisent nos grands facteurs français, les premiers artistes et savants du monde en ce genre, soit dit sans aucune vanité nationale. Pour n'en citer qu'un, M. Cavaillé-Coll n'a-t-il pas conquis les suffrages unanimes même des étrangers, et les grands organistes des différents pays de l'Europe, qui sont venus chez nous pour connaître et juger ses grandes orgues de récente construction, n'ont-ils pas été obligés de les admirer et d'avouer qu'elles étaient bien supérieures même à celles que dans leurs pays on s'était habitué jusqu'alors à considérer comme la perfection? Quand on disait autrefois l'orgue de Harlem ou de Fribourg, il fallait s'incliner. Aujourd'hui, on dit dans le monde entier, l'orgue de Saint-Sulpice ou de Notre-Dame de Paris.

La suite à une autre livraison.

L'ORNITHORHYNQUE.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit (t. III, 1835, p. 387 et 388) sur la structure de l'ornithorhynque. Mais, depuis, les mœurs de ce singulier animal ont été étudiées de plus près par plusieurs naturalistes voyageurs, particulièrement par M. Jules Verreaux, qui a fait un long séjour en Australie et en Tasmanie; il y a donc lieu de revenir sur quelques points pour les préciser ou les développer.

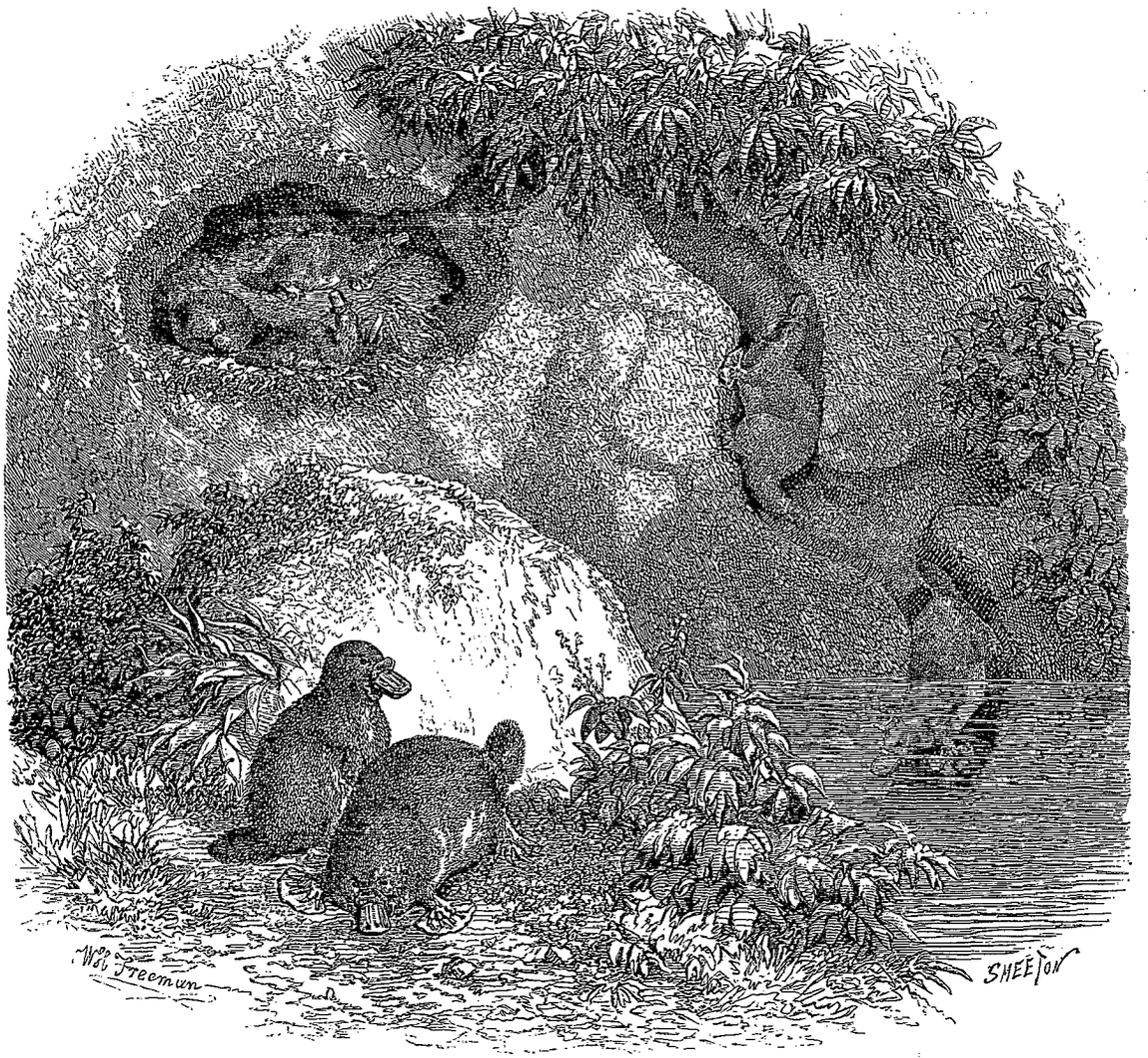
L'ornithorhynque habite le bord des rivières; il fréquente surtout les endroits peu profonds, où les eaux, refoulées par les courants, sont dormantes et forment des marécages; là il barbote parmi les roseaux et les herbes, il plonge son bec de canard dans la vase pour y chercher les insectes aquatiques, les larves et les coquillages fluviatiles dont il se nourrit.

Il creuse lui-même son terrier, comme le lapin. Ce terrier est en général superficiel; il n'est guère à plus de trente-cinq ou quarante centimètres au-dessous de la surface du sol; il a deux ou trois issues et se subdivise ordinairement en douze ou quinze branches souterraines; l'une des issues s'ouvre du côté de l'eau et le plus souvent sous l'eau, afin de ménager à l'animal une retraite en cas de danger. Tout au fond du terrier, à l'extrémité la plus éloignée de la rivière, se trouve la chambre d'habitation ou le nid : c'est une cavité arrondie, capable de contenir plusieurs individus et garnie de plantes aquatiques desséchées.

L'ornithorhynque est aussi habile fouisseur qu'il est bon

nageur; en moins de dix minutes il peut se creuser un trou de plus de soixante centimètres; pendant cette opération, ses membres antérieurs, qui s'allongent et se dilatent dans la natation, se tranforment complétement : ils se raccourcissent, disparaissent en quelque sorte, pour ne laisser à découvert que les ongles, longs et aigus, qui manœuvrent avec activité et auxquels le bec vient en aide. Une particularité digne de remarqne, c'est que l'ornithorhynque, à mesure qu'il creuse, se sert de sa queue pour battre la terre en tous sens et la consolider; il se rapproche, en cela, du castor.

On a dit à tort que ces animaux dormaient le jour et ne sortaient de leur terrier que la nuit. On les voit, surtout à l'époque où ils ont des petits, aller et venir, nager, plonger, pendant la plus forte chaleur du jour. Toutefois, il est certain qu'aux approches de la nuit ils montrent une plus grande animation; rien n'égale alors leur vivacité, soit sur la terre, soit dans l'eau. Durant les froids de l'hiver, ils restent souvent plusieurs jours enfermés dans leur retraite; la graisse qu'ils ont amassée pendant la saison d'abondance les aide à passer cette période de jeûne.



L'Ornithorhynque et son terrier. — Dessin de Freeman.

Lorsqu'ils sont endormis, ils prennent une posture des plus bizarres : les pattes sont repliées, le bec va rejoindre en dessous la partie postérieure, et la queue large et velue recouvre le tout. On dirait une boule tronquée d'un côté. Quand ils sont à terre et que rien ne les inquiète, ils se dressent par moments et se tiennent debout, assis sur leurs pattes de derrière et sur leur queue, à la façon du kanguroo; les pattes de devant sont alors pendantes, comme des mains; la tête se tourne de tous côtés, d'un air de curiosité attentive; les narines, qui sont très-sensibles, se meuvent continuellement et perçoivent les moindres odeurs.

Le mode de naissance des petits a été longtemps pour les naturalistes un sujet de discussion. On prétendait avoir vu des œufs d'ornithorhynque : il n'en est rien. Les petits restent longtemps à l'état d'ovules dans le sein maternel, mais ils naissent vivants et ils sucent le lait de leur mère, comme les autres mammifères.

Malgré l'apparence stupide que leur donne leur museau emprisonné dans un bec long et carré, les ornithorhynques ne sont pas dépourvus d'intelligence. M. Bennett en a possédé de jeunes qu'il a élevés dans une chambre; ils prenaient leurs ébats dans un grand plat rempli d'eau et de quelques poignées d'herbes; ils jouaient entre eux avec beaucoup de vivacité et de grâce, comme de petits chats. Plusieurs individus, que s'était procurés M. Jules Verreaux, étaient devenus tellement familiers que l'un d'eux venait la nuit se fourrer dans son lit, quand il pouvait y grimper du côté de la ruelle en s'adossant au mur. En domesticité, on nourrit très-bien l'ornithorhynque de riz cuit, mélangé de jaune d'œuf.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

SUR LA CARICATURE.

Suite. — Voy p. 35, 83, 123, 166.

D'après les principes que nous avons exposés, analysons une des œuvres les mieux connues de la caricature moderne.

C'est une des pages les plus naturelles et les mieux réussies de Gavarni.

Le lieu de la scène est une salle à manger. Autour d'une table ronde, quatre personnes sont assises. Le maître de la maison et son petit garçon, vus de dos; la dame du logis et un invité, vus de face. Sur la table, à portée de la main du maître, un poulet rôti, personnage muet naturellement.

Au milieu d'une conversation où la dame déploie la grâce la plus hopitalière, au moment où le convive (quelque protecteur important, cela se devine à son air gourmé, à sa cravate blanche, à son jabot empesé), mis en belle humeur par les gracieuses attentions de sa voisine, par quelques rasades d'un vin généreux, par l'odeur de la volaille, s'épanouit entre les pointes rigides de son faux col; au moment où sur ses lèvres épaisses s'étale un large sourire de satisfaction et de bienveillance, l'enfant se lève, comme s'il était mû par un ressort. Il n'a soufflé mot depuis le potage, et ce silence inaccoutumé lui pèse : au milieu de la stupeur générale, désignant du doigt le poulet, il laisse tomber les paroles suivantes : *Mère, est-ce que c'est le crevé de ce matin, que t'as dit que c'était toujours assez bon pour lui?* Or, notez-le bien, *le crevé de ce matin*, c'est le poulet, et *lui*, c'est le convive. Tableau!

La mère, encore penchée dans une attitude gracieuse vers le convive, roule des yeux menaçants pour faire taire l'enfant terrible. Mais, hélas! il est déjà trop tard.

L'invité sourit encore à moitié; mais les coins de sa bouche s'abaissent et se plissent : signe de désappointement et de dépit. Son regard, de bienveillant qu'il était d'abord, devient indécis; il s'interroge, il cherche à comprendre, il a compris. Le père, qui allait attaquer le poulet, laisse de découragement retomber sa main droite armée du couteau à découper.

Voilà la scène. Jugeons-la d'après les règles, et voyons si Gavarni s'y est scrupuleusement conformé.

1° *Cette caricature est-elle une œuvre d'art?*

Oui, car elle interprète la nature, et ne se contente pas de la parodier et de l'enlaidir. Elle choisit parmi les détails; elle laisse dans l'ombre ceux qui ne seraient pas expressifs, et fait ressortir les autres par leur isolement même. Elle est ordonnée et composée comme un vrai tableau. Il y a *unité* d'action et *variété* d'intérêt. En effet, tous les regards, par le geste de l'enfant, sont attirés sur le poulet, centre d'intérêt, puisqu'il est la cause innocente de la malencontreuse réflexion de la mère, de la trahison ingénue du fils, et de la stupéfaction des autres convives : voilà pour l'*unité*.

Voici pour la *variété :* l'expression du visage du père importe peu, ce n'est pas un détail essentiel, car il n'est pas directement compromis; il prend part à l'émotion commune par son geste de découragement comique; aussi l'artiste ne l'a présenté que de dos. L'expression du visage de l'enfant n'importe pas davantage; ce n'est pas lui que l'artiste moraliste a voulu mettre en cause. Il n'est, pour ainsi dire, que le ressort de l'action : aussi ne le voyons-nous que de dos. La mère qui a parlé, et le monsieur solennel dont elle a parlé, sont vus de face, parce que toute l'attention, se détournant du poulet, va se concentrer sur eux. C'est bien là l'arrangement voulu et expressif d'une œuvre d'art.

2° *Cette caricature fait-elle rire?*

Assurément, et pour les raisons que nous avons déjà indiquées, c'est-à-dire en vertu d'une série de jugements contradictoires qui s'entre-croisent instantanément et forment comme un tissu de comique et de ridicule. Énumerons quelques-uns de ces jugements.

Voici d'abord un invité dont toute l'attitude dit hautement : — Je suis un homme important, et je connais mon importance; je suis un homme aimable; ici, on me respecte et on m'aime; rien dans cette maison, rien sur cette table, qui soit trop bon pour moi.

Deuxième jugement, qui contredit le premier : — Qu'entends-je? En parlant de moi, on a dit familièrement *lui;* et cette hôtesse si empressée a déclaré devant témoins qu'un poulet crevé était toujours bien assez bon pour moi! Qui trompe-t-on ici?

La contradiction des deux jugements provoque dans l'âme cette secousse dont la conséquence immédiate est le rire.

Analysons maintenant les pensées et les sentiments de la maîtresse du logis.

Premier jugement : — Soyons charmante puisqu'il le faut, hospitalière puisqu'il y va de notre intérêt, prodigue, du moins en apparence. Il mord à l'hameçon; tout va bien.

Second jugement, qui contredit le premier : — Ah! mon Dieu! Il sait maintenant, à n'en pas douter, que nous nous moquons de lui, que nous ne l'aimons que par intérêt, que nous ne le tolérons que par politique, et que nous nous dédommageons, derrière son dos, de la contrainte que nous nous imposons pour lui témoigner du respect. Mon mari n'aura pas cette place qu'il nous avait fait espérer. Maudit enfant, avec son bavardage intempestif!

Le maître de maison, à quelques nuances près, passe par les mêmes émotions que sa femme.

Venons à l'enfant.

Premier jugement : — Ah! l'on croit, parce que je ne suis qu'un petit garçon, que je ne comprends pas ce qui se dit autour de moi. Eh bien, tout petit garçon que je suis, je me charge de les faire rire tous; ma petite mère m'appellera sûrement son chérubin; papa déclarera que je suis un vrai petit homme; le monsieur répétera partout que j'ai bien de l'esprit pour mon âge.

Second jugement, qui contredit le premier : — Personne ne rit! Maman me lance des regards furibonds, papa rougit, le monsieur est embarrassé. Est-ce que par hasard j'aurais dit quelque sottise?

3° *Cette caricature nous fait-elle rire de quelque chose de respectable?*

Non, car il ne pouvait y avoir ici en jeu que le respect dû par l'enfant aux personnes âgées et à ses parents. Or, vous remarquerez que dans l'esprit de l'enfant, ce respect jusqu'ici n'est en rien ébranlé. Il agit et parle dans la profonde innocence de son âme. Il croit si bien dire une chose charmante, et s'attend si bien à voir rire tout le monde, qu'il demeure tout désappointé, et son désappointement est un des éléments du comique de cette scène. Il fait la leçon à tout le monde, mais c'est sans le savoir. Ce n'est pas sa faute, après tout, si les autres manquent de sincérité et de simplicité dans les relations de la vie sociale; et c'est sans y songer que son ingénuité les condamne.

4° *Y a-t-il une leçon, soit de morale, soit de conduite à tirer de cette petite scène?*

Mais oui, ce me semble; je trouve que tout le monde ici a bien quelque petite chose à se reprocher, et quelque petit conseil à recevoir. Je prends d'abord le petit garçon, et je lui dis :

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

— Te voilà tout penaud et tout triste, et tu as bien sujet de l'être. Sais-tu bien que tu as fait beaucoup de peine à tes parents, et que tu les as jetés dans le plus grand embarras? Je vois bien d'ici ce que tu vas me répondre : Tu n'as pas agi par malice; maintenant même tu ne comprends pas la gravité de la faute que tu as commise. Passons là-dessus. Mais pourquoi as-tu désobéi à tes parents, qui te recommandent toujours de te taire devant les grandes personnes? Pourquoi as-tu pris la parole quand on ne t'interrogeait pas? Règle générale : obéis aux recommandations de tes parents, sous peine de commettre quelque sottise. Pour le moment, va jouer au jardin, tu reviendras au dessert.

Si j'ai congédié le petit démon, c'est qu'il n'est pas bon que les enfants entendent les reproches adressés aux parents et aux personnes âgées.

Cependant le convive, d'abord indécis, a fini par prendre une résolution. Avec un air de dignité froide qui cache mal sa piteuse déconvenue, il a posé sa serviette, il est parti sans vouloir rien entendre. Arrivé dans le vestibule, il jette son chapeau sur sa tête et son pardessus sur ses épaules. Je le suis dans l'escalier; je le calme de mon mieux, et je lui dis :

— Voyons, Monsieur, de bonne foi, pendant que nous sommes entre nous, n'êtes-vous pas un peu puni par où vous avez péché? Que faites-vous dans cette maison, et quel rôle y jouez-vous! Êtes-vous un ami? Non, car on vous recevrait à cœur ouvert, et l'on ne dirait pas de vous ce que vous venez d'entendre? Êtes-vous un protecteur? et quelle espèce de protecteur êtes-vous? Portez-vous un intérêt sérieux à ce ménage, assez vaniteux pour recevoir plus puissant que lui, assez ladre pour utiliser jusqu'aux poulets crevés? Alors, protégez ces gens, s'ils le méritent, en homme généreux et juste, et non en usurier. On ne vend pas ses services. Savez-vous bien que le moyen que l'on emploie ici pour vous plaire ne fait guère votre éloge? En vous prenant par la gourmandise, on vous décerne un brevet de gourmand. Songez-y, si le rôle de parasite est toujours ridicule, il devient odieux quand il est joué par un homme puissant à qui l'on n'ose rien refuser, du moins en face. Vous voyez ce qui arrive, et comment les exigences et les vices d'un seul homme peuvent jeter le désordre autour de lui. Soyez bon une fois dans votre vie, et sans rancune, comme sans intérêt personnel, rendez à ces gens le service qu'ils attendent de vous. Adieu.

Je remonte à la salle à manger, et je trouve les maîtres de la maison fort embarrassés de leur contenance. Le mari, s'il osait, s'en prendrait bien à sa femme; mais comme il n'ose pas, c'est moi qui me charge de parler :

— Pardon, Madame, il me semble que vous avez tort de rouler des yeux courroucés. Qu'a fait votre enfant? Il a répété naïvement ce qu'il vous avait entendu dire. De bonne foi, l'aimeriez-vous mieux menteur et dissimulé qu'indiscret et enfant terrible? C'est à vous à ne pas dire devant lui ce que vous ne voulez pas qu'il répète, et à ne pas lui donner les premières leçons de fausseté et de duplicité. Ne dites jamais que des choses qu'il puisse, sans inconvénient, redire devant tout le monde. Si votre situation était plus franche, votre langage le serait aussi, car vous n'auriez rien à cacher. Tenez, par exemple, de deux choses l'une, l'homme à la cravate blanche est votre ami ou il ne l'est pas. S'il l'est, invitez-le sans cérémonie; dites-lui de bon cœur : Mettez-vous là et dînez avec nous. Si cet homme n'est pas votre ami, ne l'invitez pas du tout, ce sera beaucoup plus simple. Et puis, au nom de cette coquetterie permise aux plus honnêtes femmes, ne froncez plus ainsi votre sourcil, et ne contractez pas la bouche. Songez donc que ces mouvements pourraient finir par laisser trace sur votre charmant visage.

La suite à une prochaine livraison.

BIENFAISANCE.

Répands tes bienfaits sur tes amis, pour qu'ils t'aiment plus tendrement encore; répands-les sur tes ennemis, pour qu'ils deviennent enfin tes amis. CLÉOBULE.

UN FAUTEUIL DE PRIX.

Au temps de sa splendeur, la république de Venise avait, comme on sait, des démêlés fréquents avec la puissance ottomane. Les guerres étaient sanglantes, mais les jours de paix étaient suivis de présents magnifiques. Le savant favori de François Ier, qui résida si longtemps à Constantinople et qui fut l'un des premiers à nous faire connaître les Turcs récemment établis en Europe, confirme ce que nous disons ici. Lorsqu'il s'efforce de donner une idée des splendeurs de la vie musulmane, Guillaume Postel s'exprime ainsi, à propos du pliant réservé au Grand Seigneur. « Il y en a un, parmi les serviteurs, qui lui porte un siége bas, qui se ploye à la mode des chaires portables de deçà, reste qu'elle est de quelque riche estoffe, non toutefois comme celle que les marchants vénitiens luy feirent l'an 1532, toute couverte de perles, de l'estime de quarante mille ducats, selon leur dire, car celle-là garde la chambre avec le heaume d'or et pierreries, accompaigné des dossiers de perles venus tout d'une main. » (1)

ESQUISSES DU POUSSIN.

Voy., sur le Poussin, les Tables.

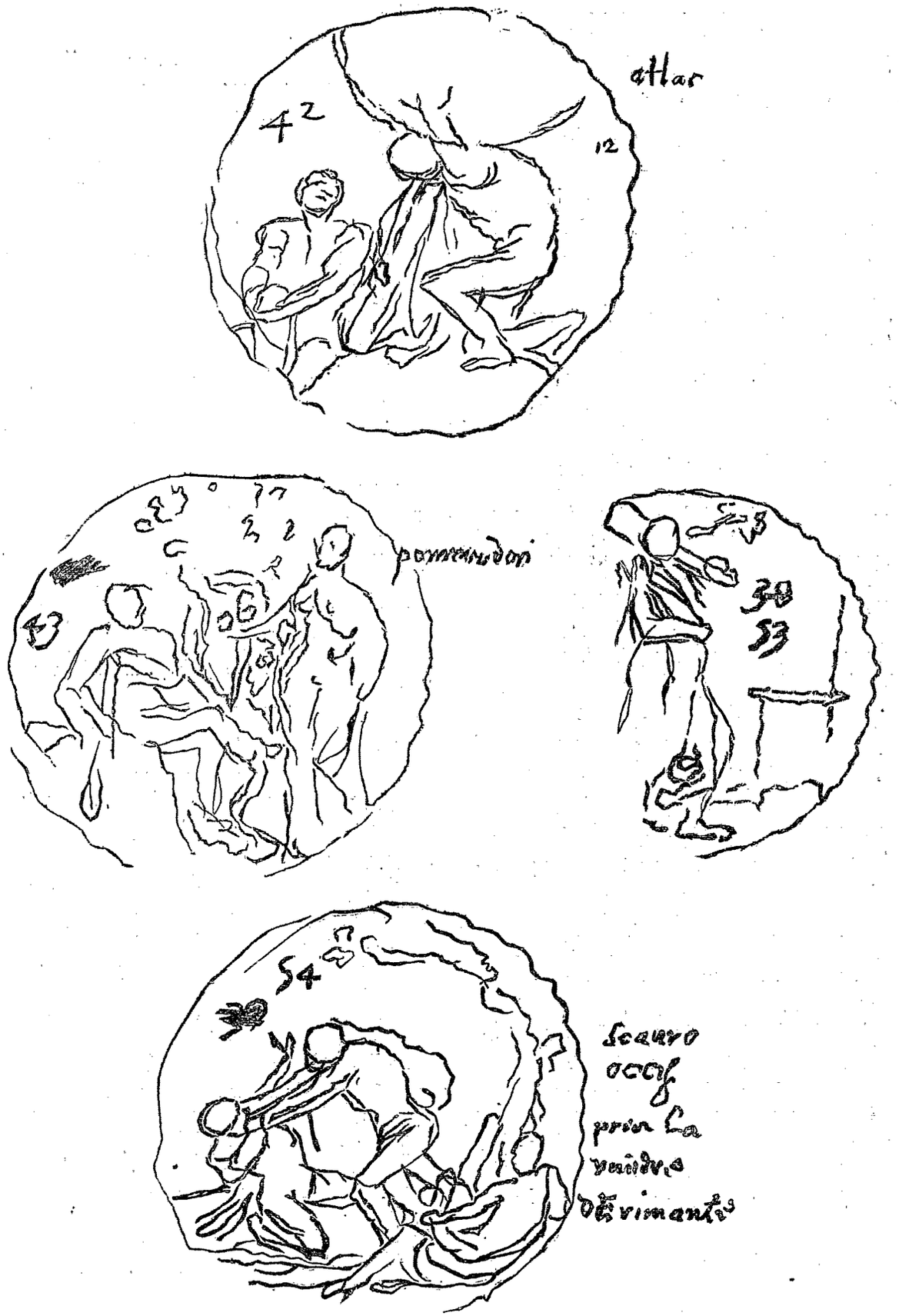
Ces esquisses sont empruntées à la belle collection de dessins de M. Gatteaux, qui heureusement n'a pas tout entière péri dans l'effroyable incendie de la rue du Bac, en mai 1871. Tout informes qu'elles puissent paraître, elles ne sauraient manquer d'intéresser tous ceux qui aiment et honorent le génie du Poussin. Ce sont les premiers jets de ses pensées pour la suite des « Travaux d'Hercule », qui devaient être peints en stuc et décorer la grande galerie du Louvre. Il est probable que les dessins d'une partie de ces compositions furent exécutés à la fin de 1641 ou au commencement de 1642. Ils ont été gravés, et voici les titres donnés par Laudon, qui en a conservé les traits : Naissance d'Hercule; — Hercule se venge des deux Boréades; — Hercule porte le ciel pour soulager Atlas; — — Hercule étrangle le lion de Némée; — Chiron exerce Hercule à tirer de l'arc; — ... à monter à cheval; — Hercule punit Diomède et Busiris; — Course ordonnée par Hercule; — Hercule délivre Hésione; — Hercule enlève Hippolyte, reine des Amazones; — Hercule combat les géants; — Mort d'Antée; — Hercule consulte l'oracle; — Hébé, épouse d'Hercule; — Amours portant les attributs d'Hercule.

Ces dessins ne sont peut-être pas les seuls que le Poussin ait eu l'intention de faire entrer dans l'ensemble de la décoration qu'il avait proposée ou qu'on lui avait commandée. On voit, d'après les gravures, qu'ils différaient par leurs formes et leurs dimensions, selon les conditions qu'offraient les surfaces à couvrir.

Ce ne sont point malheureusement les seuls travaux projetés par le Poussin, que ce grand artiste dut inter-

(1) Voy. *la République des Turcs*. Poitiers, 1560, in-4°, chez Enguilbert de Marnef.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007



Collection Gatteaux. — Esquisses du Poussin. — Voy. t. XXIV, 1856, p. 196.

rompre et abandonner lorsque les jalousies et les persécutions l'obligèrent à abréger son séjour à la petite maison du jardin des Tuileries (1), et à retourner, en septembre 1642, à Rome, d'où il ne revint plus.

(1) Voy. t. Ier, 1833, p. 35.

On n'ignore pas qu'il existe un tableau du Poussin représentant « Hercule arrêté au début de sa vie par la Vertu et le Plaisir qui s'offrent à le guider. » Cette peinture a longtemps fait partie de la collection de sir Henri Loare.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

G. ROSSINI.



Rossini. — Dessin de Bocourt, d'après la photographie de Legé.

Gioachino-Antonio Rossini est né à Pesaro, dans le golfe de Venise, le 29 février 1792. Son père, Giuseppe-Antonio Rossini, était ce que nous appellerions en France « tambour de ville »; seulement son instrument, au lieu d'être un tambour, était une trompette (*tuba*); le nom de son emploi était *tubatore*. Il annonçait à ses concitoyens les avis ou les arrêtés municipaux au son de sa trompette, ou bien il précédait les magistrats dans les cérémonies en jouant ses plus belles fanfares. On le payait peu; aussi, pour soutenir son ménage, il cumulait : il était en même temps inspecteur des boucheries. La vivacité de son esprit, sa gaieté, son entrain, lui conciliaient les sympathies de tout le monde; on lui avait donné le surnom de *il Vivazza*. Par contraste, sa femme, Anna Guidarini, fille d'un boulanger, avait un caractère sérieux, et, dit-on, élevé. Si laborieux et économes que fussent les deux époux, il paraît qu'ils avaient eu à subir parfois de rudes épreuves; c'est du moins ce que l'on croit pouvoir conclure des paroles suivantes, échappées plus tard à leur illustre fils : « L'ingratitude chez les enfants des pauvres, qui bien souvent ont été obligés de vendre leur dernière pièce de linge pour les soigner, est la plus horrible monstruosité que je

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

connaisse. » Cependant ils aimaient leur jolie ville et ses campagnes, qui abondent en olives et en figues; ils pouvaient espérer, grâce à l'estime qu'on avait pour eux, d'arriver peu à peu à une condition meilleure, lorsque les contre-coups de la révolution française vinrent, comme un orage, bouleverser leur vie et lui donner une direction tout imprévue.

En 1796, des troupes françaises traversèrent Pesaro. Leurs paroles, les proclamations du général Bonaparte, excitèrent les esprits des habitants; on se divisa, comme ailleurs, en partisans et en adversaires des changements qu'annonçaient les victoires de la France. Il Vivazza accepta et défendit avec chaleur les opinions nouvelles; il se fit remarquer par son exaltation. Or, un jour ne tarda pas à venir où, les armées françaises s'étant retirées de l'Italie, la bourgeoisie de Pesaro, délivrée de ses terreurs, releva la tête et usa de rigueur contre ceux qui s'étaient laissés prendre aux idées d'émancipation et de liberté. Il Vivazza fut l'une des victimes de cette réaction : on lui retira ses deux emplois et on le jeta en prison; c'était en 1798. Le petit Gioachino n'avait qu'un peu plus de six ans. Sa mère, réduite à la misère, abandonnée par ses concitoyens, résolue à travailler de quelque manière que ce fût pour nourrir son enfant, prit, avec le consentement de son mari prisonnier, le parti d'aller à Bologne se proposer pour chanter sur les théâtres. Il y avait, en effet, dans cette ville des agences pour les engagements d'artistes. Anna Rossini n'avait pas étudié la musique, mais elle chantait d'oreille, avec grâce et esprit; dès qu'on l'eut entendue, on la fit débuter sur un théâtre de Bologne, *il teatro Civico;* puis elle fut engagée dans une troupe ambulante qui séjourna tour à tour à Sinigaglia, à Forli, à Ferrare, à Lugo, à Mantoue, à Rovigo, etc.

« Sans l'invasion des Français en Italie, disait Rossini, j'aurais été probablement pharmacien ou marchand d'huile. »

Sa mère, le trouvant trop petit pour l'emmener dans ses pérégrinations, le mit en pension chez un charcutier de Bologne. Bientôt son père, rendu à la liberté, vint l'y embrasser, puis alla rejoindre sa femme avec sa trompette ou avec un cor, et fut admis à jouer sa partie dans les orchestres des théâtres où le talent d'Anna était de plus en plus apprécié.

Pendant ce temps, le petit Rossini recevait à Bologne, d'après la recommandation de ses parents, une modeste instruction. Il ne paraît pas qu'on lui ait appris rien de plus que les simples éléments de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique. Quand il eut sept ans, un professeur d'épinette, nommé Prinetti, lui enseigna à jouer de cet instrument; mais, chose singulière, ce professeur n'exerçait son élève à toucher de l'épinette qu'avec deux doigts seulement. Après deux années de leçons, Gioachino n'avait pas fait grand progrès. Son père, à l'un de ses voyages à Bologne, s'irrita, reprocha à l'enfant sa paresse, sa mauvaise volonté, et, pour le punir, le mit en apprentissage chez un forgeron. Comme Gioachino, âgé de neuf ans, n'était pas de force à manier le marteau, on lui fit tirer la corde du soufflet. En se rappelant cette épreuve, le grand maëstro disait, en souriant « qu'après tout ce n'était pas un trop mauvais moyen pour lui apprendre à jouer en mesure. »

Cette punition dura peu, Gioachino devint plus attentif aux leçons de musique. A son malencontreux professeur Prinetti succéda un meilleur, Angelo Tesei, qui lui enseigna le chant et l'accompagnement. Dès lors, sa vocation commença à se manifester; il avait une charmante voix de soprano, sa physionomie plaisait, il était gai et aimable; il fut remarqué, et engagé à chanter dans les églises au prix, pour lui considérable, de trois paoli (1 fr. 50 c.) par office. Ce fut comme une fortune, qui lui permit de venir en aide à sa famille; car sa mère, fatiguée, affaiblie, commençait à n'être que de moins en moins rémunérée.

Gioachino apprit seul à jouer du cor pour accompagner son père lorsque celui-ci venait à Bologne, et à cette occasion il composa d'instinct de petits duos pour deux cors. Il avait onze ans : ce furent ses premiers essais. Évidemment destiné à être musicien de profession, trop jeune encore pour donner des leçons, il se fit accompagnateur aux orchestres de théâtre, ce qui lui assura quelques ressources de plus.

Après Tesei, un des meilleurs chanteurs du temps, Babbini, lui donna des leçons dont il profita beaucoup. Sa petite renommée grandit si bien que, tout adolescent encore, il devint le chef d'exécution de la société philharmonique nommée *Academia d'i concordi*, et fut ensuite admis (vers 1807) élève de contre-point au lycée de Bologne.

Deux personnes eurent, à cette époque, une grande influence sur les progrès du jeune homme, âgé d'environ quatorze ans (1806) : le chevalier Giusti, ingénieur, qui l'initia au goût de la bonne littérature, et Mme Mombelli, qui, en lui donnant des vers à mettre en musique, l'amena peu à peu à composer un opéra, *Demetrio e Polibio*, dont la représentation toutefois eut lieu beaucoup plus tard à Rome (1812). On sait que la première œuvre de Rossini représentée sur un théâtre fut *la Cambiale di matrimonio*, opéra bouffe, qui obtint beaucoup de succès à San Mosé de Venise, en 1810.

La suite à une autre livraison.

UN ÉPICURIEN MODERNE.

J'ai passé par toutes les conditions, et après une exacte réflexion sur la vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse : la modération de ses désirs et le bon usage de la fortune. SAINT-ÉVREMOND.

PETITES OCCUPATIONS.

L'hiver, à Paris, j'avais rendu tous les moments utiles; j'avais mis un tour dans une antichambre, et, aux récréations, tous les enfants que j'élevais et moi-même, nous apprenions à tourner. J'appris avec eux successivement tous les métiers auxquels on peut travailler sans force, par exemple, celui de gaînier; j'ai fait avec eux une énorme quantité de portefeuilles de maroquin, aussi bien faits que ceux de l'Angleterre; le métier de vannier, où j'ai excellé; nous avons fait des lacets, des rubans, de la gaze, du cartonnage, des plans en relief, des fleurs artificielles, des grillages de bibliothèque en laiton, du papier marbré, de la dorure sur bois, tous les ouvrages imaginables en cheveux, jusqu'aux perruques; enfin, pour les garçons la menuiserie. M. le duc de Valois y surpassa tous les autres; avec la seule aide de M. le duc de Montpensier, son frère, il fit, pour l'ameublement d'une pauvre paysanne de Saint-Leu dont il prenait soin, une grande armoire et une table à tiroir aussi bien travaillées que si elles eussent été faites par le meilleur menuisier. Toutes ces choses ne prenaient point sur leurs études, c'était leur unique amusement, et jamais enfants ne se sont trouvés si heureux durant leur éducation. Outre leur palais des cinq ordres d'architecture, qu'ils montaient et démontaient, je leur avais fait faire, dans les mêmes pro-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

portions et avec la même perfection, les outils et ustensiles qui servent aux arts et métiers : l'intérieur d'un laboratoire avec les cornues, les creusets, les alambics, etc. L'intérieur d'un cabinet de physique et tous les outils d'ouvriers étaient exécutés en miniature, avec une précision admirable.

Mme DE GENLIS.

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168, 171, 215.

LES BECS.

III (suite.)

3° *Passereaux*. Cet ordre, qui n'est établi que sur des caractères négatifs, est un véritable *pandæmonium* dans lequel nous trouverons les formes de bec les plus étranges et les plus opposées.

En tête et à cause de leurs trois doigts, soudés jusqu'à la dernière phalange, se placent les *calaos* (fig. 18) avec



FIG. 18. — Bec du calao; au-dessous, coupe en longueur, pour faire voir la structure cellulaire de l'intérieur du bec.

leur bec insensé, surmonté de protubérances plus ou moins régulières et singulières, comme si la dimension énorme des mandibules n'eût pas suffi à donner une extraordinaire physionomie à l'animal; mais tout cet appareil est creux, cellulé, par cela même fort léger, et en même temps peu résistant. Non-seulement les becs des calaos varient de forme, d'excroissances, avec les espèces, mais encore d'individu à individu, et, qui plus est, suivant l'âge chez le même individu. Le casque ne croît, ne se perfectionne qu'à mesure que l'individu avance dans la vie. A quoi peut servir à ces pauvres oiseaux cet instrument gigantesque? C'est tout simplement un conduit pour avaler d'un seul coup les lézards, les grenouilles, les petits mammifères ou les insectes que l'oiseau rencontre, pince de la pointe, et probablement, ainsi que fait le pélican, lance en l'air pour les recevoir entre les mandibules largement écartées.

Mais nous abandonnerons un instant les oiseaux à grand bec pour signaler les organisations si différentes des oiseaux les plus petits, mais, en même temps, les plus charmants du globe. Nous allons rencontrer, parmi les *colibris*, des becs d'une longueur et tout à la fois d'une finesse prodigieuse, mince trompe que l'animal plonge au fond des corolles infundibuliformes pour en retirer le pollen et les menus insectes attirés par les matières sucrées. Voici (fig. 19) le *docimaste ensifer*. Nous ne passerons pas



FIG. 19. — Bec du docimaste porte-épée.

sous silence un genre assez voisin, mais déjà de taille supérieure et dont le bec semble un instrument incomplet. Nous voulons désigner l'*hémignathe* ou *hémirhynque olivâtre* (fig. 20), dont la mandibule supérieure, excessive-

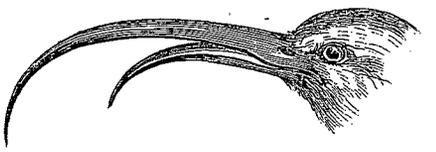


FIG. 20. — Bec de l'hémignathe ou hémirhynque olivâtre.

ment longue et arquée, laisse à moitié chemin l'inférieure pour s'arrondir sur elle-même, comme un ongle mince et luisant. Les hémirhynques sont des animaux qui parcourent les branches des arbres et des arbustes en butinant les fleurs pour y chercher de petits insectes; mais on se demande, sans pouvoir trouver de réponse satisfaisante, à quoi leur sert cet étrange bec, puisqu'ils emploient leur langue bifide et rétractile pour saisir leur proie?

Le *falcirostre* ou *xyphorhynque* est un oiseau beaucoup plus gros, puisqu'il atteint la taille de notre merle : on donne à la famille dont il fait partie le nom de *grimpars*. Ce sont des animaux vivant aussi des arbres. Ils enfoncent leur long bec (fig. 21), arqué en quart de cercle et com-

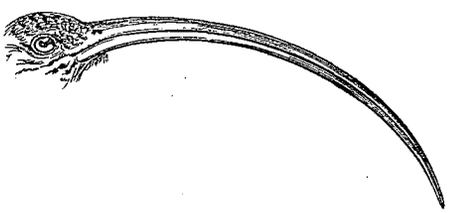


FIG. 21. — Bec du xiphorhynque ou falcirostre (bec en faucille).

primé dès la base en lame de couteau, dans les trous que certaines larves creusent profondément dans les pétioles courbes d'une espèce de palmier. La nature a merveilleusement assorti l'outil de l'oiseau à la besogne qu'il doit accomplir : le bec suit la courbe de ces pétioles, au fond desquels se cache l'insecte, et le falcirostre vit sur cet arbre dont il épluche les singuliers pétioles qui restent implantés après la chute des feuilles.

Il nous est permis de jeter, en passant, un regard sur



FIG. 22. — Bec du rouge-queue.

le bec des charmants habitants de nos bosquets auxquels il a valu le nom de *becs-fins*. En présence de cet or-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

gane si naturellement approprié à l'idée que l'on aime à se faire de l'oiseau, nous nous sentons plus à l'aise, de même qu'un visage sans masque repose les yeux au milieu d'une série de grotesques. Mais nous n'en avons fini ni avec l'ordre des *passereaux*, ni avec la série des grotesques.

Signalons toutefois le *gros-bec* (fig. 23), dont le nom est

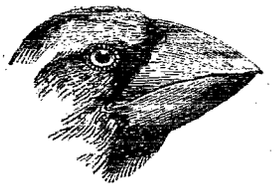


Fig. 23. — Bec du gros-bec.

significatif. On redoute ces oiseaux, lorsqu'ils passent dans notre pays, parce que, dit-on, leur bec peut leur servir à couper les bourgeons des arbres fruitiers. Cette opinion nous paraît erronée. Pour nous, les gros-becs brisent les fruits à enveloppe dure, les noyaux même d'autres fruits, noisettes, cerises, et surtout, quand ils nourrissent leurs petits, font une grande consommation d'insectes, et sont assez bien armés pour saisir même les plus forts. A ce compte, ils seraient plutôt utiles que nuisibles. Voici le *bec-croisé* (fig. 24), avec ses ciseaux destinés à détacher et

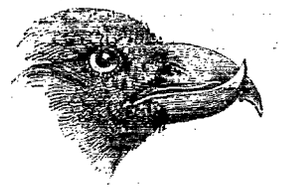


Fig. 24. — Bec du bec-croisé, ou perroquet de France.

enlever les écailles des pommes de pin et manger la graine qui se trouve placée sous chacune d'elles. Habitant des hautes forêts, il se sert de son bec pour grimper absolument comme le perroquet. Malheureusement, on lui attribue, quand il s'ébat dans un verger, la mauvaise habitude de couper autour de lui les bourgeons à fleurs qu'il peut atteindre.

4° *Colombes*. Nous n'avons rien à dire de ces oiseaux, dont le bec rappelle toujours celui du pigeon.

5° *Gallinacés*. Type, bec du coq. On a placé, en tête de cet ordre, la famille du *diduncule* ou *pleiodus* (fig. 25),



Fig. 25. — Bec du diduncule ou pléiode.

dont le bec ne rappelle en rien celui que nous citons comme type. Nous doutons fort que cet oiseau puisse rester à cette place; mais il est grand temps de chercher des renseignements plus complets sur ce pauvre animal de l'île de Samoa, car la race s'éteindra bientôt, et il n'en restera plus qu'un souvenir, aussi bien que du dronte (*didus*) de Maurice, dont on l'a rapproché souvent par la conformation de son bec. Cet animal se nourrit de plantes bulbeuses, ce qui n'est point le régime des gallinacés, exclusivement granivores et insectivores.

Près des *hoccos*, nous rencontrons le *pauxi* (fig. 26), avec son bec surmonté d'un tubercule osseux dont rien ne fait

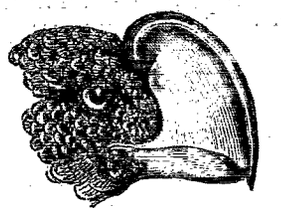


Fig. 26. — Bec du hocco pauxi.

deviner l'utilité. Stupide et peu défiant, le pauxi pourra s'acclimater chez nous comme le hocco véritable, qui pourra devenir un jour la doublure du dindon. Voici encore le *chionis* ou *bec-en-fourreau* (fig. 27), sorte de gallinacé

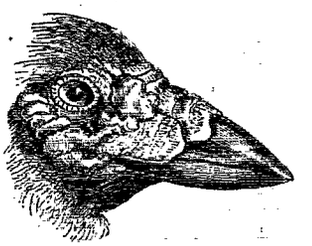


Fig. 27. — Bec du chionis ou bec-en-fourreau.

de rivage des îles Malouines, au plumage d'une blancheur éblouissante. *La suite à une autre livraison.*

UN PROJET D'*INSECTARIUM*.

On construit des cages en verre pour les poissons, les mollusques et les végétaux aquatiques (*aquarium*); on en construit pour les plantes, ce qui permet de leur procurer artificiellement le climat qui leur convient; pourquoi n'en ferait-on pas aussi pour les insectes? Les deux Huber avaient imaginé de se servir de boîtes vitrées pour observer, l'un ses abeilles, l'autre ses fourmis; on s'étonne que leur idée n'ait pas été reprise et généralisée. Rien ne serait plus intéressant, pour les naturalistes et pour les simples amateurs d'histoire naturelle, que de pouvoir assister aux mystères de la vie des insectes, observer leurs merveilleuses transformations, surprendre leurs mœurs, leurs instincts.

Un observateur anglais, M. Macpherson, a émis le vœu que nous exprimons ici, et il a même esquissé un plan pour la construction de l'appareil auquel il a donné le nom d'*insectarium*. Ce serait une vaste cage à parois de cristal, afin que la lumière du soleil pût y pénétrer de tous côtés sans obstacle. L'une des parois au moins serait une porte à charnière, pour permettre l'arrangement et le nettoyage de l'intérieur.

Comme certains insectes, surtout à l'état de larve, ont besoin d'eau, on établirait dans une partie du fond de la boîte un petit aquarium à bords irréguliers, figurant un lac en miniature; autour, dans une couche de terre, croîtraient des fougères, des touffes d'herbes, des plantes diverses appropriées à l'alimentation des insectes; un gazon court et serré serait indispensable et facile d'ailleurs à entretenir. Sur les plantes à haute tige et fleuries, qui s'épanouiraient dans la partie supérieure de l'appareil, on verrait se poser les papillons aux brillantes couleurs. Il serait même possible de posséder dans ce petit paradis artificiel de belles espèces exotiques dont on se procurerait

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

des œufs. On les acclimaterait, comme on l'a fait pour le bombyx qui donne la soie.

La condition la plus nécessaire à réaliser, ce serait la parfaite aération de l'appareil. On ne doit pas oublier que, les plantes produisant la nuit de l'acide carbonique, l'air ne tarderait pas à se vicier et à causer la mort des insectes, s'il n'était constamment renouvelé. Rien de plus facile à obtenir que ce renouvellement continuel de l'air. Il suffirait de ménager à la partie inférieure d'une des parois de la boîte une plaque de zinc percée de trous, ou bien une bande de toile métallique, et d'en faire autant tout autour à la partie supérieure. Il s'établirait ainsi dans toute la capacité de la cage un courant d'air perpétuel.

Le projet de M. Macpherson ne nous paraît pas d'une exécution impossible. Nous avons vu aux mains des enfants de petites cages en toile métallique dans lesquelles des chenilles, des mouches, des papillons, vivaient plusieurs jours et même plusieurs semaines, au moyen de quelques



Projet d'*insectarium* de M. Macpherson. — Dessin de Freeman.

fragments de feuilles, de fleurs, de sucre, entassés sans soin et sans discernement. On pourrait perfectionner ce jouet, qui devirendait alors à la fois un instrument d'étude et de plaisir.

IL FAUT SAVOIR SE TAIRE A PROPOS.

CONTE.

Il y a bien longtemps de cela, un tailleur vivait à Aix-la-Chapelle, ancienne capitale impériale.

Maître Caspar exploitait seul le privilége de confectionner de son aiguille des vêtements pour les princes et les personnes de la cour, et des couvertures pour les chevaux de l'empereur Charlemagne.

Quoique ce fût un petit vieillard sec et malingre, il inspirait à ses ouvriers et à ses apprentis un respect dont personne ne pouvait se rendre compte.

Lorsque par hasard ouvriers et apprentis se livraient à la flânerie, il se contentait de leur dire, de sa petite voix de coq enroué, qu'ils étaient de francs vauriens et des fripons.

On avait même fait la remarque que les plus turbulents et les plus hardis d'entre eux, après avoir travaillé quelque temps dans l'atelier de maître Caspar, devenaient tranquilles, obéissants, soumis, laborieux et polis.

Les paresseux s'appliquaient au travail; ceux qui aimaient à bavarder, à faire des cancans, à raconter des histoires ou à chanter, plutôt que de faire aller leur aiguille, semblaient avoir perdu la voix et la mémoire, et restaient muets comme des poissons.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Et ceux qui avaient eu auparavant la mauvaise coutume de fêter saint Lundi s'empressaient ce jour-là de venir exactement à l'atelier, même avant l'heure réglementaire.

Bref, les ouvriers qui paraissaient être les plus débauchés et les plus paresseux changeaient tout à coup leur manière de vivre, et devenaient rangés et laborieux, et au lieu de dépenser leur argent au cabaret et dans les cafés, ils le portaient à la caisse d'épargne.

Ce changement si surprenant provenait-il d'une discipline sévère?

Quelques personnes prétendaient que ce n'étaient point les sermons que le petit vieillard faisait de sa voix aigre et criarde à ses ouvriers qui ramenaient ceux-ci à de meilleurs sentiments, et qu'il devait y avoir bien certainement, dans la maison du bonhomme, un pouvoir enchanteur seul capable de dompter l'esprit remuant et frondeur des garçons tailleurs.

Ce pouvoir existait en effet : c'était la fille du vieillard, alors âgée de dix-sept ans.

Cette jeune fille, depuis la mort de sa mère, avait pris le gouvernement de la maison de son père ; elle surveillait la cuisine et l'atelier. Au dîner, elle servait à chacun sa portion, et si quelqu'un d'entre les ouvriers avait apporté, en entrant chez maître Caspar, des habitudes inconvenantes, il s'en corrigeait vite, seulement parce que Mlle Rose leur faisait des remontrances et la moue. Tel était, en effet, le sentiment d'affectueux respect qu'elle savait leur inspirer, que *tous*, à l'envi l'un de l'autre, se fussent jetés dans le feu ou dans l'eau pour la sauver.

Un seul ouvrier résistait à la discipline du maître et aux grâces de la bonne petite Rose.

Ce récalcitrant, qui s'appelait Philippe, était le neveu de maître Caspar, et par suite le cousin de la jeune fille. Ce n'est pas qu'il ne fût un bon garçon, ouvrier habile et appliqué, quand il le voulait bien. Mais il avait le défaut de ne pouvoir persister longtemps dans un travail quelconque, et surtout il ne savait pas supporter la contrainte du silence. Il aimait à bavarder, à causer avec ses camarades de choses étrangères à son ouvrage ; puis à chanter, à rire, à leur faire des niches ; il troublait ainsi à chaque instant l'atelier de maître Caspar.

Le patron l'avait souvent blâmé sévèrement. Mais ces remontrances paternelles restaient impuissantes. Philippe continuait à agacer ses compagnons de toutes les manières. Aussi, faisant plus attention à eux qu'à son ouvrage, il gâtait souvent une belle pièce commencée en véritable artiste.

Alors, son oncle irrité menaçait de le renvoyer et de lui faire faire son tour dans les pays étrangers, ce qui était, en ce temps-là, beaucoup moins agréable qu'aujourd'hui, vu que l'on ne connaissait pas encore les chemins de fer, ni même les diligences, et qu'il fallait voyager à pied et souvent par des chemins si horribles et si peu sûrs, qu'avant de se mettre en route, on prenait la précaution de faire son testament.

Chaque fois Philippe promettait de se corriger ; et l'intervention bienveillante de Rose, qui pardonnait volontiers à son cousin d'être léger, apaisait la colère de son père.

Maître Caspar s'apaisait donc de son mieux, mais il était d'autant plus mécontent de la conduite de son incorrigible neveu que, dans sa pensée, il bâtissait des châteaux en Espagne pour lui. Le vieillard possédait une riche clientelle et un établissement solide, où son rêve plaçait son neveu comme dans un doux nid, et il pensait aussi assurer le sort de sa fille, de sa chère Rose, en la mariant à son cousin.

L'étourderie et surtout la loquacité de ce dernier avaient compromis, renversé peut-être pour toujours tous ces beaux projets.

Plus le patron se montrait indulgent, plus Philippe se montrait insupportable. Malgré les nombreux avertissements de sa cousine, sa conduite empirait chaque jour. Il ne rendait plus une pièce où il n'y eût des défauts grossiers. Et souvent, par espiéglerie, il cousait à la robe noire d'un conseiller des morceaux d'étoffes bigarrées que recouvrait le collet, mais qui, lorsque le vent soufflait, exposait le vénérable magistrat aux moqueries des gamins et aux risées des passants.

Vers la fin d'une semaine durant laquelle Philippe s'était encore plus mal conduit que de coutume, maître Caspar, exaspéré et perdant patience, prit un morceau de craie et fit une large raie sur le nom de son neveu, écrit sur la porte de l'atelier.

En ce temps-là, c'était la manière de renvoyer un ouvrier. Il lui annonça ensuite qu'il devait, dès le lendemain matin, quitter la maison, où il ne rentrerait que lorsqu'il se serait corrigé et qu'il pourrait lui remettre, pour preuve, au moins six florins d'or, honnêtement gagnés, somme assez considérable à cette époque.

Philippe fit à regret sa besace, y mit ses ciseaux, son fer à repasser, etc., et se présenta, dans l'après-midi, à son oncle et à sa cousine pour prendre congé d'eux.

Maintenant qu'il disait adieu à Rose, il voyait combien ses yeux bleus étaient beaux, combien sa personne était gracieuse, sa taille bien prise, sa main mignonne. Il comprenait, par son propre cœur, pourquoi celui de sa cousine battait si fort et si vite lorsqu'elle lui tendit la main pour la dernière fois.

La pauvre enfant offrit à son cousin une bourse bien garnie de monnaie. A peine la lui eut-elle remise que deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux et tombèrent sur le cœur de Philippe, qui, reconnaissant tout à coup la grandeur de sa faute, s'enfuit en toute hâte pour cacher ses larmes.

Un ouvrier rencontrait en ce temps-là beaucoup plus de difficultés qu'aujourd'hui pour trouver une place et de l'ouvrage. Philippe n'eut pas le courage de prendre le chemin d'une grande ville. Il se dirigea machinalement vers les hauteurs qui dominent Aix-la-Chapelle, sa ville natale, et il s'égara à travers les rochers et les forêts séculaires qui couvraient la montagne appelée aujourd'hui Louisberg.

Ces rochers de Louisberg, tout incrustés de beaux coquillages et d'autres pétrifications d'animaux de mer, lui rappelaient maintes heures de son enfance où il était venu jouer avec de petits camarades. Ces souvenirs l'attristaient.

Les ouvriers qui allaient couper du bois dans la forêt en avaient souvent rapporté de belles incrustations pour orner leurs chambres. Mais à peine chez eux, ils s'empressaient de s'en débarrasser.

Or chacun de ces coquillages faisait entendre, vers le milieu de la nuit, tantôt des chants et des murmures, tantôt des gémissements et des soupirs, comme des voix d'enfants en pleurs. Les vieillards et les vieilles femmes assuraient que ce bruit lamentable était fait par de petits hommes logés dans le fond des spirales de ces pétrifications.

Après s'être promené sur toutes les places où il avait joué autrefois, Philippe continua de monter vers le sommet de la montagne, pensant avec tristesse à Aix-la-Chapelle, à maître Caspar, dont il avait abusé pendant si longtemps de la bonté, et à sa cousine Rose.

Comme il ne faisait guère attention au chemin qu'il suivait, il ne tarda pas à pénétrer si avant dans la forêt qu'il

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ne sut bientôt plus où il se trouvait. Plus il marchait, plus la forêt se faisait sombre et épaisse; il se rappela que l'on disait que derrière ces vieux arbres noirs, tout chevelus de longues mousses, il se passait des choses surnaturelles et effrayantes. Il eut peur.

Le jour baissait. Le pauvre garçon alla à droite et à gauche pour trouver une issue, mais il ne put en découvrir aucune. Il appela à grands cris quelqu'un qui pût le remettre sur le chemin de la ville; l'écho seul lui répondit, et il lui sembla que l'écho le raillait.

La nuit approchait. Encore quelques instants et le crépuscule allait s'éteindre. Il remit au lendemain la recherche des sentiers par où il était venu, et s'occupa de trouver un abri pour se garantir du vent du nord et dormir commodément, car il était bien fatigué. Il en découvrit un au pied d'un énorme sapin. Il s'assit sur la mousse, murmura quelques prières, recommanda son âme à Dieu, comme un bon chrétien, et s'endormit d'un profond sommeil.

Il rêva qu'on l'appelait par son nom. S'imaginant qu'il était encore chez son oncle et qu'il fallait descendre à l'atelier, il répondit en sommeillant à demi :

— Tout à l'heure, tout à l'heure, mon oncle.

Mais un long rire moqueur lui répondit, et il se réveilla.

Il se crut le jouet d'un affreux cauchemar lorsqu'il se retrouva au milieu de la forêt et qu'il aperçut, à travers les branches et les halliers, à la lueur d'un rayon de lumière qui ne venait ni de la lune ni du soleil, un petit homme tout au plus haut comme sa botte, lui faisant signe de le suivre.

On a vu que le neveu de maître Caspar ne brillait point par un excès de courage. Il eut envie de se sauver. Mais comme cette petite créature n'avait nullement l'air méchant et que, d'ailleurs, sa taille infiniment petite ne pouvait l'effrayer, il mit sa besace sur son épaule et suivit le bizarre inconnu.

Ils s'avancèrent l'un et l'autre un peu plus dans la forêt. Le garçon tailleur reconnut bientôt que la lumière qui l'avait éclairé à son réveil venait d'un bon feu allumé entre quelques grosses pierres, et autour duquel cinq autres petits bonshommes se trouvaient accroupis, ayant tous le visage empreint d'une grande tristesse. Le petit guide de Philippe prit place à côté d'eux et lui fit signe de faire de même.

La chaleur du foyer fit grand plaisir à Philippe; l'humidité de la nuit paralysait ses membres. Il s'assit au plus près du brasier en se frottant les mains engourdies par le froid; puis il essaya de faire parler un de ses petits voisins. Mais dès qu'il lui eut adressé la parole, le petit homme grinça les dents comme un chien enragé et donna un coup de bâton si fort sur le feu que les tisons jaillirent sur la figure et la chevelure du jeune tailleur, lui brûlèrent la peau du visage et lui roussirent la barbe.

Philippe pensa bien à appliquer un vigoureux coup de son gourdin sur la nuque de ce petit monstre; mais il se souvint à propos d'un conte que sa nourrice lui racontait dans son enfance, où les nains retournaient impitoyablement sens devant derrière la figure de ceux qui les offensaient. Il contint donc sa colère, ne voulant pas se voir les yeux dans le dos. Et comme il s'ennuyait du silence de cette société de muets, lui qui aimait tant à causer et à rire, il prit sa besace, la posa sur les deux genoux, et en tira le contenu.

Il vit alors ces petits hommes le regarder attentivement et leur visage prendre un air de contentement. Il fit semblant de rester indifférent à leur curiosité, plaça son mouchoir devant lui, et y déploya en bon ordre ses ciseaux, son dé, ses aiguilles, du fil, ainsi qu'un fer à repasser.

Les nains se montrèrent de plus en plus satisfaits, et tendirent le cou en avant pour mieux voir ce que le jeune homme allait entreprendre.

Philippe sortit de son bissac un vieux gilet qui avait besoin de beaucoup de réparations, et se mit à y faire les reprises nécessaires.

Les petits hommes s'agitaient et se haussaient sur la pointe des pieds derrière les épaules du tailleur.

Les voyant si près de lui, Philippe crut qu'il pourrait obtenir d'eux quelques paroles, ce qui lui eût été fort agréable; il recommença à les questionner.

A peine avait-il prononcé le premier mot que tous les nains se rassirent très-fâchés; et monsieur Philippe reçut par derrière un si vigoureux soufflet qu'il vit trente-six chandelles et alla rouler dans la mousse, s'estimant heureux de n'avoir pas piqué une tête dans le brasier.

Il s'imagina tout d'abord que c'était le geste peu amical de maître Caspar, son oncle, qui s'était mis à sa recherche pour le ramener à l'atelier. Mais lorsqu'il eut regardé derrière lui, il ne vit qu'une branche d'arbre qui se balançait au-dessus de sa tête.

Il se frotta la joue et reprit son travail en murmurant.

A chaque point qu'il faisait, les nains se rapprochaient et poussaient de gros soupirs. Et Philippe se disait, en les voyant si chagrins :

— Qu'ont-ils donc, ces petits drôles, pour soupirer de la sorte?

Enfin, celui qui l'avait amené près du feu se plaça devant lui et lui fit signe de lui regarder le dos.

Philippe fit cette réflexion que les petits hommes demandaient peut-être qu'il leur raccommodât leurs habits.

Et au sourire de satisfaction qu'il vit errer sur leurs lèvres, il lui sembla que ce devait bien être là leur pensée et leur désir.

La suite à la prochaine livraison.

APPROFONDIR.

Quelque chose que vous fassiez, faites-le à propos, faites-le avec la dernière exactitude, et jamais superficiellement. Approfondissez, pénétrez. Tout ce que l'on ne fait ou que l'on ne connaît qu'à demi n'est, selon moi, ni fait ni connu. Il en résulte même quelque chose de pis; savoir, qu'une légère connaissance nous induit en erreur. A peine y a-t-il un endroit ou une compagnie où vous ne puissiez, si vous voulez, acquérir quelques connaissances. Il est rare que chaque individu ne possède pas une connaissance particulière, quelle qu'elle soit, et il est charmé d'en parler. Cherchez donc, et vous trouverez, aussi bien par ce mode-ci que par l'autre. Voyez tout, examinez tout. Votre motif justifiera votre curiosité et les questions que vous pourrez faire, qui, autrement, passeraient pour impertinentes par votre manière de les proposer. Car le mérite de la plupart de nos actions dépend de la manière dont elles sont faites. Dites, par exemple, en questionnant : « Je crains de vous importuner par mes questions; mais » personne ne peut m'instruire aussi parfaitement que » vous », ou quelque chose de semblable. (1)

VOIR ET REGARDER.

Je suppose un château qui donne sur une campagne vaste, abondante, où la nature s'est plu à répandre la va-

(1) Chesterfield.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

riété, et où l'art a su profiter des situations pour les embellir encore.

Nous arrivons dans ce château pendant la nuit. Le lendemain, les fenêtres s'ouvrent au moment où le soleil commence à dorer l'horizon, et elles se referment aussitôt. Quoique cette campagne ne se soit montrée à nous qu'un instant, il est certain que nous avons vu tout ce qu'elle renferme.

Mais ce premier instant ne suffit pas pour nous faire connaître cette campagne, c'est-à-dire pour nous faire démêler les objets qu'elle renferme; c'est pourquoi, lorsque les fenêtres se sont refermées, aucun de nous n'aurait pu rendre compte de ce qu'il a vu. Voilà comment on peut voir beaucoup de choses et ne rien apprendre.

Enfin, les fenêtres se rouvrent pour ne plus se refermer. Mais si, semblables à des hommes en extase, nous continuons, comme au premier instant, de voir à la fois cette foule d'objets différents, nous n'en saurons pas plus, lorsque la nuit surviendra, que nous n'en savions lorsque les fenêtres qui venaient de s'ouvrir se sont tout à coup refermées.

Pour avoir une connaissance de cette campagne, il ne suffit donc pas de la voir toute à la fois, il en faut voir chaque partie l'une après l'autre, et, au lieu de tout embrasser d'un coup d'œil, il faut *arrêter ses regards* successivement d'un objet sur un objet. Voilà ce que la nature nous apprend à tous. Si elle nous a donné la faculté de *voir* une multitude de choses à la fois, elle nous a donné aussi la faculté de n'en *regarder* qu'une, c'est-à-dire de diriger nos yeux sur une seule. (1)

(1) Condillac

LES RUISSEAUX DE PARIS.

Il y a déjà une centaine d'années que Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, demandait de toutes ses forces « des trottoirs comme à Londres »; pendant tout le reste de sa vie il n'a cessé de les réclamer, et il est mort en 1815, n'en ayant guère pu voir que des échantillons. Depuis lors on les a multipliés, et le piéton peut actuellement circuler dans toute la ville, sans patauger dans la boue et sans craindre les essieux des voitures qui rasaient autrefois les maisons en causant force accidents.

Cette importante amélioration, poursuivie surtout depuis 1830, en a entraîné une autre : le déplacement des ruisseaux. Aujourd'hui, la chaussée divise en deux les eaux de pluie qui ont lavé la rue, et elle les rejette des deux côtés, le long des trottoirs, où l'eau pure des fontaines délaye les boues et les entraîne dans des bouches d'égout très-rapprochées les unes des autres. Une magnifique canalisation souterraine règne sous Paris et débarrasse rapidement la ville de ses immondices. Mais lorsque Mercier publiait son *Tableau de Paris* (1781-1788), le ruisseau unique, placé au milieu de la rue, avait un très-long parcours à faire avant de rencontrer les soupiraux par lesquels il se déversait dans des égouts étroits et rares. On attendait les grands jours de pluie pour nettoyer à fond la voie publique. Par conséquent, à la moindre averse, les ruisseaux grossissaient à vue d'œil; ils envahissaient en un instant plus de la moitié de la largeur des rues. Impossible de les franchir, à moins d'avoir les jarrets d'un clown. Il fallait donc les traverser en entrant dans l'eau jusqu'à mi-jambe, si l'on n'avait la chance de rencontrer une de ces planches branlantes que posaient de loin en loin des concierges ou des officieux. Parfois même on passait le torrent fangeux à dos d'homme, en s'asseyant sur une chaise attachée aux crochets d'un vigoureux commissionnaire.

Mais les tribulations des passants ne se bornaient pas à mettre leurs pieds et leurs jambes dans l'eau, ils avaient à défendre leur tête et leurs épaules contre les gargouilles qui lançaient leurs jets puissants tantôt sur un point de la rue et tantôt sur un autre, selon la force d'impulsion et les variations du vent. Mercier proposait déjà d'obliger les propriétaires à mener leurs eaux jusqu'au bas des maisons au moyen de tuyaux placés sous la gouttière.

Notre gravure, faite en 1791, et publiée dans une collection destinée à *illustrer* le *Tableau de Paris*, représente le spectacle que donnait alors la rue dans un jour d'averse. « Rien ne doit plus divertir un étranger, disait Mercier, que de voir un Parisien sauter les ruisseaux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs et un habit galonné! Pourquoi les piétons ne s'habillent-ils pas conformément à la boue et à la poussière? »



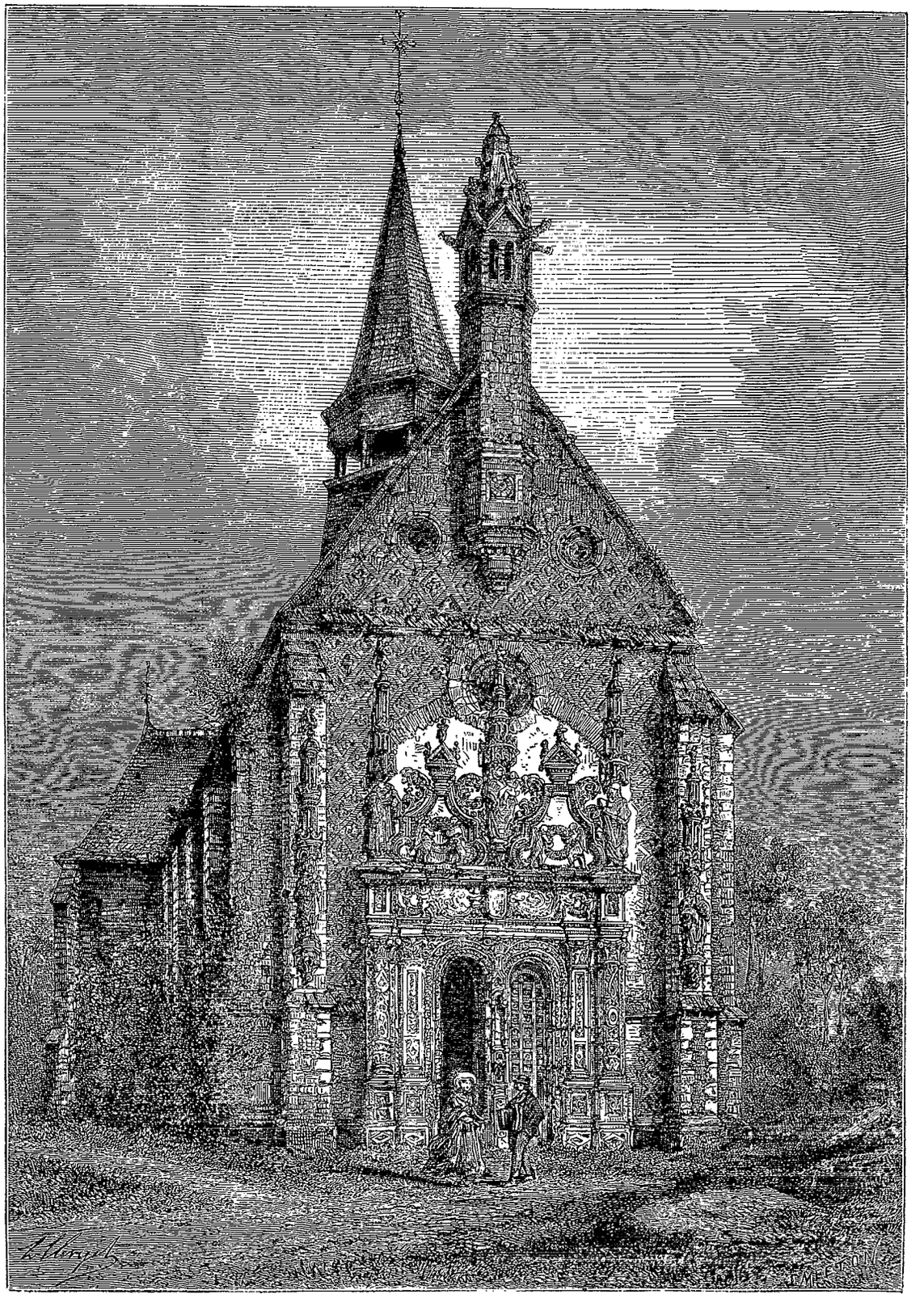
En temps de pluie. — D'après une gravure de 1791.

Si Mercier revenait aujourd'hui, il aurait la satisfaction de voir le pantalon et la botte remplacer les culottes courtes et les bas blancs, de manière à braver la pluie et la boue; il verrait les eaux des toits arriver dans le ruisseau en descendant le long des murs sans perte d'une goutte, et les eaux de la rue disparaître rapidement sous les trottoirs; enfin, il admirerait comment une simple jardinière, au sortir de la halle où elle a vendu ses légumes, trouve à sa disposition de belles voitures suspendues, avec des siéges rembourrés, qui la reconduiront chez elle pour le prix d'un ou de deux paquets de carottes; plus heureuse qu'autrefois le pauvre diable de littérateur de notre gravure, logé au faubourg Saint-Jacques, et qui est obligé de franchir les ruisseaux pour gagner à force de gambades, sous l'averse et les éclaboussures, l'hôtel de l'amphitryon qui l'a invité à dîner au faubourg Saint-Honoré.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

PAGNY-LE-CHATEAU ET SON ÉGLISE

(DÉPARTEMENT DE LA COTE-D'OR).



Église de Pagny-le-Château. — Dessin de H. Clerget.

Le village de Pagny-le-Château, situé sur la voie romaine d'Autun à Besançon, dans la vallée de la Saône, à deux kilomètres sud de Pagny-la-Ville, possède, comme on peut le voir, une charmante église des quinzième et seizième siècles, gracieux spécimen de ce style mélangé où le goût de la renaissance s'associe, et sans disparate, aux dernières fantaisies du gothique flamboyant. Ce monument était la chapelle du château qui a été démoli au siècle

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

dernier par ordre d'un duc de la Vallière. Il a survécu à plusieurs familles, dont quelques membres ont tenu dans notre histoire une place honorable : les de Vienne, les Longwy et les Chabot. On a recueilli les noms de Philippe, seigneur d'Antigny, de Pagny et de Sainte-Croix, qui vivait en 1180; de Guillaume, son fils, mort en 1222; de Hugues II (1241); de Huges III, seigneur de Pagny, Sainte-Croix et Neublanc. Le fils de ce dernier, Hugues IV, seigneur de Pagny, Lons-le-Saunier et Pymont, hérita de son oncle maternel le comté de Vienne; et nonobstant la vente qu'il en fit en 1266 à Jean de Burnins, archevêque de Vienne, ses descendants en ont toujours gardé le titre et les armes.

Après la mort de Hugues IV (1277), la famille se divisa en deux branches : celle de Pagny, Jallenay, Néaufle et Neublanc, et celle de Longwy. A la première appartiennent Jean de Vienne, fils de Philippe de Vienne II (1340-1355); Hugues de Vienne, mort en 1384; Jean de Vienne, dit à la Grande-Barbe, mort en 1435, et son fils Henri, mort avant 1421. Après eux, le titre de Pagny semble avoir disparu. Le château passa aux Chabot. Un général habile, qui prit une part active aux troubles de la Fronde et plus tard secourut Casal et reprit Turin, Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, surnommé Cadet-la-Perle, mort en 1666, était né (1601) au château de Pagny. La maison de Longwy fut, aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, une des premières de la Bourgogne. Hugues de Vienne, sixième du nom, seigneur de Longwy, surnommé le Sage, servit avec beaucoup de zèle les ducs de Bourgogne de la maison de Valois. Lors de l'institution de l'ordre de la Toison d'or, il en fut le premier chevalier. En 1408, il était grand chambellan du dauphin de France. En 1419, il se trouvait près de Jean-sans-Peur lorsque ce prince fut assassiné sur le pont de Montereau. Il mourut en 1434. Jean de Vienne, son oncle, amiral de France, qu'il avait accompagné en Écosse en 1385, fit la guerre de Flandre sous Philippe VI, défendit Calais contre Édouard III, et dirigea, en 1377, plusieurs expéditions contre l'Angleterre. Froissart a décrit l'une des batailles navales qu'il eut à livrer. Ce brave guerrier mourut glorieusement (26 septembre 1396) à Nicopolis, où il commandait l'avant-garde de l'armée chrétienne. A la même famille appartient encore le cardinal de Givry, qui fut, au seizième siècle, évêque de Mâcon et de Langres.

La chapelle du château de Pagny a, paraît-il, été fondée au treizième siècle, sous l'invocation de la Vierge; mais, par suite de changements et d'embellissements successifs, elle a totalement perdu sa physionomie primitive. On peut dire qu'elle date de la première moitié du seizième siècle, et que son véritable fondateur a été Philippe Chabot. Le corps de l'édifice est en briques; les angles, les sculptures et les accessoires sont en pierres blanches. Le plan est en croix latine et compte cinq travées dans une longueur de vingt-six mètres, de la porte au fond du sanctuaire. L'œil est attiré tout d'abord par le charmant édicule qui figure un arc de triomphe à deux baies, par les arabesques variées qui décorent les colonnes et les pilastres et courent sur le double ressaut des deux arcades aux cintres surhaussés. Rien de mieux entendu que les compartiments et les enroulements de la frise, la corniche que surmontent trois statues couronnées de grêles pinacles; rien de plus original que ces espèces de triangles tourmentés et agrémentés d'acanthes fantastiques, au milieu desquels quatre génies ailés soutiennent les deux écussons de François Ier et d'Éléonore d'Autriche. D'autres écussons, entre autres celui de l'amiral Chabot, se voyaient encore sur la frise, également accostés d'anges ou d'enfants. D'autres statues aussi et d'autres pinacles s'allongent sur les deux contre-forts de la façade. Le pignon, qui forme l'étage supérieur, est percé de deux petits oculus qui font triangle avec un troisième, plus grand, ouvert au-dessus du portail. Une mince lanterne octogone, coiffée d'un pyramidion semi-gothique, s'élève sur pendentif entre les deux œils-de-bœuf, coupe le pignon par le milieu et dérobe en la dépassant la pointe de la toiture. Quelques détails sont d'un goût contestable; l'ensemble est charmant, singulier, hardi, et reste dans le souvenir.

Une flèche légère monte au milieu de l'église. Les contre-forts de la nef sont nus, mais ceux qui entourent l'abside sont ornés de figures bizarres. Parmi les sculptures des gargouilles par lesquelles s'échappent les eaux fluviales, on remarque un moine écoutant un diable qui lui parle à l'oreille. La décoration intérieure répond par sa richesse à celle du portail. Trois colonnettes coupent et flanquent chacun des pilastres qui reçoivent les retombées des voûtes. Sur les corbeilles de leurs chapiteaux, des anges, des génies, des animaux, accompagnent les écussons et les armes des seigneurs de Pagny. Des pendentifs très-endommagés, où l'on distingue des restes d'armoiries, réunissent les nervures des voûtes. Les six fenêtres de la nef et les trois baies du chevet ont perdu leurs riches vitraux. Un jubé masque l'entrée du chœur. C'est le digne pendant du portail. De chaque côté d'un élégant portique, quatre colonnettes espacées supportent la frise et ont pour soubassement une série d'arcades à plein cintre appuyées sur des pilastres. La frise, ornée de guirlandes de fleurs et de fruits, d'écussons et d'enfants sculptés avec un art merveilleux, est en albâtre. Trois frontons la surmontent, couronnés de gracieuses statues. Ce petit chef-d'œuvre de la renaissance, achevé en 1538, est dû à l'amiral Chabot et à son oncle, le cardinal de Givry.

Le retable du maître autel est en bois peint et doré. On y a représenté divers épisodes de la vie du Christ. Ces sculptures sont d'une exécution achevée. « La pose des personnages, l'expression des physionomies, sont admirables de vérité et de sentiment. » Jean de Vienne à la longue barbe est couché dans un enfoncement décoré d'une arcade renaissance; les tombeaux de Jean de Longwy et de Jeanne de Vienne, sa femme, ont dû être érigés vers 1464. Sous le sol du chœur s'étend le caveau mortuaire des seigneurs de Pagny.

Telle est cette aimable chapelle, qu'on se plairait à voir transportée dans quelque joli parc, aux environs de quelque grande ville. On en trouvera une description détaillée dans la *Géographie départementale* (Côte-d'Or), publiée sous la direction de MM. Badin et Quantin.

PIERRE POIVRE.

Fin. — V. p. 207.

Toujours en quête de ce qui pouvait accroître le bien-être des populations coloniales, dont il surveillait avec anxiété les besoins, Poivre songea plus tard à doter nos possessions d'outre-mer d'un magnifique palmier aux ressources alimentaires pour ainsi dire inépuisables. Alors qu'il parcourait les forêts splendides d'Amboine et de Bornéo, il fut frappé de la richesse substantielle que renfermait le sagoutier, et ne pouvant en vulgariser la culture, il en préconisait l'utilité avec une persévérance qui ne l'abandonnait jamais. Que de gens instruits, cependant, même à Paris, alors qu'ils étaient soumis au régime énervant du siége, hésitaient à faire usage d'une substance qui forme la base de la nourriture de deux ou trois millions d'hommes. Poivre préconisa avec ardeur le sagou, et il en signala, avec l'exactitude qui caractérise tous ses rap-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ports, les diverses préparations. Le beau palmier dont le tronc renferme cette moelle savoureuse et substantielle est indigène de la Malaisie ; il croit spontanément dans les belles forêts de Samboangan, mais il est abattu sans précaution, et sa rareté sur certains points de ces riches territoires se fait souvent sentir. Poivre en voulait régulariser la culture et surtout en multiplier au loin les bienfaits. N'anticipons pas ; les précieuses réflexions du voyageur sur cet arbre sont déposées au Muséum d'histoire naturelle de Paris, avec les sages additions de Malesherbes ; c'est là qu'on les peut consulter. Disons rapidement ce que fit l'infatigable explorateur ; rappelons en quelques mots comment il entendait accomplir la mission nouvelle qu'il s'était si résolûment imposée, même avant d'enrichir l'île de France.

Poivre avait établi un comptoir français à Faï-Foi, au pays d'Annam. Ce fut de là qu'il partit pour la première fois à la recherche des épiceries fines. « Il visita, dit M. de Monforand, les Moluques, les Philippines et Manille, où il obtint des Espagnols la liberté du roi d'Iolo, qu'ils retenaient prisonnier, et qui dès lors lui fut tout dévoué. Grâce à cette amitié reconnaissante, le voyageur agronome put se procurer dans ce voyage même quelques plantes de girofle et de muscade qu'il apporta à l'île de France ; mais cette première plantation ne réussit pas et les précieux arbres périrent bientôt. L'infatigable Poivre reprit ses voyages, visita Madagascar et repartit pour la France ; mais une troisième fois il fut fait prisonnier par les Anglais, qui le retinrent jusqu'en 1757. »

Poivre pouvait rester dans l'oubli sans se plaindre, il ne pouvait cesser de travailler. Son réveil, après un sommeil apparent, a lieu en 1764. A cette époque, la Compagnie des Indes, qui l'a traité avec tant d'indifférence, a cessé d'exister ; il est nommé intendant de l'île de France, et part pour cette belle colonie avec le colonel Dumas, qui en est nommé le gouverneur, et qui, malgré sa bravoure reconnue, ne peut comprendre la valeur du compagnon que le ministre lui a imposé. On ne sait pas d'ordinaire à notre époque ce qu'étaient jadis les intendants coloniaux ; quelque variés que fussent les pouvoirs dont ces hauts fonctionnaires se trouvaient investis, le pouvoir militaire pouvait encore contrecarrer leurs meilleures résolutions ; la lutte s'établit ; le pouvoir civil l'emporta. Poivre s'était déclaré le sage protecteur des noirs et l'infatigable pourvoyeur de la colonie ; il ne voyageait plus, mais il faisait voyager. Quand les Hollandais prononçaient la peine de mort contre ceux qui auraient tenté de dérober quelques noix odorantes, quelques clous parfumés aux vastes forêts d'Amboine, que Dieu a créées pour le monde entier (1) ; quand ces commerçants avides faisaient fabriquer des cartes marines trompeuses qui devaient jeter infailliblement sur des écueils les navires de leurs rivaux, Poivre faisait rectifier les portulans dont on devait se servir dans ces mers dangereuses, et il tentait de rendre au monde entier les fruits parfumés de l'Orient. Cette fois seulement il savait employer un heureux subterfuge pour se procurer ce qu'il cherchait ; s'il armait un navire commandé par l'habileté d'Etchevery, c'était à une île inconnue des Hollandais que ce marin devait s'adresser pour obtenir son innocente conquête, et un jour venait où l'heureux intendant de l'île de France comptait les plants de girofliers par cinquantaines et les muscadiers par chiffre de quatre cent cinquante. Déposés à l'habitation de Montplaisir, ces végétaux aromatiques n'enrichirent pas beaucoup, il le faut dire, l'île de France, pour laquelle ils avaient été réunis, mais ils furent une source d'opulence pour l'île voisine de Bourbon, et l'on a pu écrire récemment dans cette belle contrée, en parlant des efforts de Poivre, qu'en l'année 1806, avant le cyclone qui la ravagea, elle produisait déjà 250 000 kilogrammes de girofle. Aujourd'hui, hélas! nous dit un aimable écrivain de ces contrées, « cette source importante du revenu de notre colonie est tarie, comme disparaissent tant de cultures productives. Au lieu des bosquets de girofliers, des vertes allées de caféiers, la canne seule ondoie au souffle de nos brises. » (1)

Et à côté de ces chiffres si positifs nous pouvons encore montrer, dans les jardins de la Gabrielle, à Cayenne, ces innombrables muscadiers qui, dès l'année 1773, et grâce aux soins de M. Noyer père, pouvaient donner une source immense de richesses pour notre colonie de la Guyane (2).

Et cependant, en présence de ces produits si appréciés alors, on aime à entendre l'infatigable Poivre s'écrier que le beau palmier dont on tire le sagou est un vrai trésor, *plus précieux que toute cette végétation aromatique* qu'il a su réunir au prix de tant de périls et de tant de fatigues (3).

Poivre revint se fixer dans son agréable retraite de la Fresta, aux environs de Lyon, et il y vécut paisible, entouré des soins d'une femme estimable, jusqu'en l'année 1786. Une lettre autographe que nous avons sous les yeux nous prouve combien ses innombrables voyages avaient affaibli sa constitution, et de quelle nécessité le repos lui était devenu. Si son âme généreuse avait pu oublier les détestables procédés des Lyell et des Magon, qui l'avaient arrêté si souvent dans l'accomplissement de ses projets, jamais il ne perdit le souvenir de l'illustre Suffren et du savant Commerson, qui le secondèrent avec tant d'ardeur et de désintéressement.

Des nombreux travaux laissés par Poivre, nous ne possédons qu'un petit volume, intitulé : *Voyages d'un philosophe* (4), qu'on imprima d'abord à son insu, et qui a été réédité quatre fois. On a également publié de lui une traduction anonyme des *Lettres chinoises* de Goldsmith. Il serait vivement à désirer qu'on mît au jour plusieurs de ses écrits, conservés aujourd'hui à la Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle, où M. Desnoyers, membre de l'Institut, nous les a obligeamment confiés, avec les papiers de l'illustre Malesherbes, protecteur avoué de l'intendant de l'île de France ; avec ceux de Cossigny, de Maudave, l'habile gouverneur de Madagascar, dont un précieux manuscrit vient de périr dans l'incendie du Louvre. A bien dire, c'est dans les écrits de ces hommes d'élite qu'il faut apprendre à connaître Poivre et à lui tenir un compte immense des luttes qu'il eut à soutenir pour arriver au bien. C'est surtout le grand naturaliste voyageur de son temps, si bien jugé par Cuvier, Philibert Commerson, qu'il faut entendre pour l'apprécier complétement. En l'année 1769, en effet, l'un des plus célèbres académiciens d'alors recevait une lettre du compagnon de Bougainville, et Commerson, essayant de lui faire comprendre ce qu'était en réalité l'intendant de l'île de France, le peignait d'un mot : « C'est, disait-il, en se

(1) Hâtons-nous de dire que la Hollande moderne répare bien ses torts anciens envers l'humanité. Si le quinquina est conservé au monde, c'est à ses efforts qu'on le doit. Elle livre aujourd'hui avec générosité à l'Europe tout ce qu'elle lui cachait autrefois.

(1) Voy. l'*Album de l'île de la Réunion*, publié par A. Roussin. Saint-Denis, 1862, petit in-fol.

(2) Voy. J.-A.-A. Noyer, *Mémoire sur la Guyane française*. Le muscadier fut transporté dans notre possession américaine et tiré de l'île de France par M. Deschamp.

(3) Voy. les manuscrits de Poivre.

(4) Disons en passant que l'édition la plus correcte et la meilleure est celle qui fut publiée avec une Vie de l'auteur, en 1789, par Dupont de Nemours. La correspondance de Charpentier de Cossigny avec le docteur Lemonnier, médecin de Louis XV (manuscr. de la bibl. du Muséum d'histoire naturelle), n'a jamais été publiée.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

servant de la langue de Cicéron, un homme qui a *le bien dans la volonté et la droiture dans l'intelligence.* » (1)

Résumons en quelques mots ce dont l'agriculture et l'industrie s'enrichirent grâce à une vie si fructueusement employée.

Au milieu des prodigalités de la nature tropicale, parmi ses dons qu'on trouve parfois surabondants, il faut choisir. C'est ce que sut faire avec un sentiment admirable d'utilité pratique l'homme excellent dont nous retraçons les efforts. Au dernier siècle, on le vanta trop peut-être d'avoir ravi à la Hollande le monopole des épices; ce dont il le fallait louer hautement, ce qu'on oublia de dire, c'est qu'en ravissant, au prix de mille dangers, à Ternate, à Timor, à Sambuangan, à l'opulente Bornéo, la muscade, le girofle, la cannelle et plusieurs plantes précieuses plutôt qu'utiles, il ne fit qu'exécuter un ordre transmis par une compagnie à demi ruinée, qui ne sut tirer qu'un parti illusoire de ses efforts; et qu'en obéissant à sa sagacité pénétrante, il sut naturaliser cinq ou six végétaux dont la culture régulière est un bienfait : il fit à lui seul, en un mot, ce que fait une compagnie savante (la Société d'acclimatation), dont les efforts sont enfin appréciés et dont le succès constate aujourd'hui les conquêtes. Nos colonies de l'Afrique orientale durent à Poivre l'arbre à pain, le riz des montagnes, une nouvelle espèce de canne dont le rendement est abondant, le litchi des Indes, et mille autres fruits délicieux, puis enfin le sagou.

En faisant peindre à la manufacture de Sèvres les portraits de Parmentier et de Poivre sur deux vases de même dimension, l'illustre Brongniart a réalisé une de ces idées pleines de convenance et d'opportunité que le public ratifie toujours, parce qu'elles émanent d'un sentiment de justice.

GRÊLONS EXTRAORDINAIRES.

Le professeur Evermann, de Kasan, a signalé récemment une chute de grêlè des plus remarquables. Chaque grêlon qui tombait des nuages contenait au centre un petit fragment de sulfure de fer. Il est probable que ces petits cristaux minéraux, détachés de quelque roche terrestre, auront été soulevés dans l'atmosphère par un ouragan, et qu'ainsi entraînés dans un nuage, ils auront servi pour ainsi dire de noyaux à la formation des grêlons. On sait que de tels transports de substances terrestres, opérés par le vent, ont été quelquefois signalés par de consciencieux observateurs. Pendant des tempêtes, le sable des déserts africains est quelquefois lancé à travers les airs jusqu'à la surface des îles Canaries. On a cité des vents assez violents pour avoir pu transporter jusqu'en Europe une poussière de sable enlevée du sol du Sahara.

Le 20 août 1871, à onze heures du matin, un savant de Zurich, M. Kengott, a vu tomber sous ses yeux, pendant plusieurs minutes, une grêle ayant un goût salé très-prononcé. Les grêlons atteignaient une grosseur exceptionnelle; quelques-uns d'entre eux ne pesaient pas moins de douze grains; ils étaient presque essentiellement formés de sel ordinaire, ou chlorure de sodium, et offraient l'aspect de cristaux hexaédriques, dont la plupart étaient fragmentés. Ces grêlons étaient blancs; leur surface était en partie arrondie, en partie hérissée de pointes cristallines.

Il est probable que ce phénomène est analogue à celui que nous avons cité précédemment; ce sel tombé du ciel est vraisemblablement encore d'origine terrestre, et il ne sera tombé des nues qu'après avoir été soulevé de notre sol par quelque ouragan.

(1) Voy. les *Lettres de Commerson*, publiées par M. P.-A. Cap, membre associé de l'Académie de médecine, sous le titre d'*Étude biographique*, suivie d'un appendice. Paris, 1861, gr. in-8.

ATTENTION.

L'intelligence, la bonté et la force d'âme de l'homme, se mesurent d'après le degré d'attention dont il est capable. Celui qui ne sait pas écouter ne sait rien qui puisse mériter le nom de véritable sagesse et de vertu. Celui qui sait écouter sait tout ce que les hommes doivent savoir.

LAVATER.

RÈGLES DE VIE.

Employer un temps notable de la journée au travail sérieux de notre état, et regarder ce travail comme l'un de nos premiers devoirs. — Quant aux plaisirs de l'intelligence, du cœur et des sens, qui nous sont permis, en jouir avec reconnaissance et modération, sachant nous arrêter quelquefois. — Élever de temps en temps notre cœur à Dieu. — Choisir quelque pauvre à qui nous fassions régulièrement l'aumône suivant notre fortune. Aller le voir et lui parler. — Songer à tant d'esclaves et à tant de pauvres, qui ne mangent qu'un mauvais pain trempé de leurs larmes et même de leur sang. — Tâcher d'être bon, aimable, simple envers tout le monde, et ne pas croire que le christianisme consiste dans une vie morose et mélancolique.

LACORDAIRE.

BANNIÈRE

DE L'ANCIENNE RÉPUBLIQUE DE STRASBOURG.

Cette image de la Vierge qui, la tête couronnée et nimbée, assise sur un trône aux coussins fleurdelisés, les deux bras étendus en signe de protection, tient sur ses genoux l'enfant Jésus, représente la patronne de la ville de Strasbourg. C'est la figure qui était gravée sur le grand sceau et sur les monnaies de la ville, et qui était peinte ou brodée sur les bannières de l'ancienne république.

Notre gravure est la reproduction d'un tableau peint sur une toile collée sur bois, qui était conservé à la Bibliothèque publique de la ville et qui a disparu, avec tant d'autres richesses, dans l'incendie allumé par les obus prussiens, dès le premier jour du grand bombardement, durant la sinistre soirée du 24 août 1870 (1).

L'origine du tableau était inconnue, ainsi que le nom de l'artiste qui l'avait exécuté. D'après certaines particularités dans les procédés de dorure du fond de la toile, et d'après quelques menus détails dans l'ornementation du trône, l'on avait cru pouvoir assigner une date assez reculée à cette œuvre; mais il est très-probable que c'est une peinture de la fin du seizième siècle. Il paraît même qu'une date à moitié effacée que l'on apercevait à gauche, vers le coin inférieur du cadre, et que l'on peut remarquer également dans la gravure, doit en effet être inter-

(1) Cet ancien tableau à huile sur fond or était conservé dans la grande salle de la Bibliothèque, située au second étage. C'était d'après ce tableau qu'on avait fait la bannière; elle était enfermée dans une belle armoire de style gothique : la Vierge et l'enfant Jésus étaient représentés sur les deux faces. Comme l'étoffe avait été déchirée en plusieurs parties, on l'avait collée sur une glace dont le châssis était fixé par des charnières au fond de l'armoire, en sorte qu'on pouvait regarder tour à tour les deux côtés.

Il existe une bien belle et brillante reproduction lithochromique de cette bannière par M. Silbermann. La plupart des anciens habitants de Strasbourg l'ont acquise et la conservent comme un précieux souvenir.

Voy. la gravure p. 133.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

prêtée comme indiquant le millésime de 1588. Les traces d'archaïsme signalées prouveraient seulement que le tableau était soit une restauration, soit plutôt une copie partiellement altérée de quelque peinture plus ancienne.

Les deux écussons qui se trouvent à droite et à gauche, timbrés du heaume d'où sortent deux ailes de cygne, portent les armes de la ville, d'argent à la bande de gueules.

Ce qui donnait sa primitive valeur à ce tableau, c'est qu'il conservait l'image de l'antique grande bannière de la ville de Strasbourg; car il y avait eu deux bannières: la grande, celle de la république; la petite, qui, plus modeste, était plutôt la bannière municipale : l'une drapeau de l'État, l'autre de la ville.

Cette grande bannière, fort riche de dorures et de couleurs, luxueuse, monumentale, et qui, dans les cortéges officiels et en campagne, tenait son rang immédiatement à côté de la bannière impériale, avait été lacérée et brûlée au début de la révolution, lors du pillage de l'Hôtel de ville de Strasbourg, en 1789.



Bannière de l'ancienne république de Strasbourg. — Dessin de Féart.

La petite bannière, reproduisant de même les images de la Vierge et de l'enfant Jésus, peintes sur soie, et portant la date de 1587 inscrite sur la couronne de la Vierge, d'un style et d'un faire tout pareils d'ailleurs à ceux du tableau auquel nous assignons la date de 1588, existait encore, comme nous l'avons dit précédemment, il y a moins de deux ans, pieusement conservée à la Bibliothèque de la ville, vieux souvenir de l'ancienne Alsace allemande. C'est avec douleur qu'il faut constater que, comme nous l'avons dit, elle a disparu au milieu des flammes allumées par les boulets allemands.

Il pourrait paraître étrange à nos lecteurs de voir figurer les fleurs de lis en Alsace, bien longtemps avant la réunion de cette province à la France. Nous ferons observer à ce sujet que les fleurs de lis strasbourgeoises, qui, d'ailleurs, sont d'argent et non d'or, n'ont qu'un rapport tout à fait fortuit avec ces insignes de la royauté capétienne. Le lis épanoui se trouve, en effet, sur les monnaies municipales strasbourgeoises depuis le moyen âge, et son origine remonte même aux anciennes pièces épiscopales antérieures au treizième siècle. Ces fleurs étaient passées des monnaies dans l'ornementation de la bannière. C'est donc le hasard seul qui, plus tard, à plus de quatre siècles de distance, a rattaché les lis d'argent de la république de Strasbourg aux lis d'or de la monarchie de Louis XIV.

IL FAUT SAVOIR SE TAIRE A PROPOS.

CONTE.

Suite. — Voy. p. 245.

Encouragé par la physionomie souriante du bonhomme, le tailleur le saisit par les épaules et le déposa sur ses genoux pour examiner de plus près sa toilette.

Il ne tarda pas à découvrir une large déchirure dans le dos, et, en écartant l'étoffe pour sonder la profondeur de la reprise à faire, il vit que cet accroc avait pénétré dans les chairs.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Le corps de ce nain présentait une constitution particulière. Il ne se composait pas de chair vive comme tous les mortels, mais il ressemblait à une imbrication de fruits de sapin et paraissait être formé d'une substance très-fine pareille à des pétales de lis.

Philippe se rappela que, dans sa jeunesse, sa grand'-mère lui racontait, pour l'endormir, des histoires où tous les nains appartenaient à une famille d'hommes de la plus étrange structure.

Nous avons déjà dit, au commencement de ce récit, que quand le cousin de Rose se trouvait par hasard bien disposé, il travaillait comme un bon et excellent ouvrier. Il essaya donc de raccommoder de son mieux la chair du petit bonhomme avant de recoudre la doublure et la veste.

Mais il se souvint du feu qui l'avait brûlé et du coup qu'il avait reçu sur la joue, et il en conclut que ces messieurs n'aimaient point les gens bavards ni les paroles inutiles. Il fit donc çà et là, sans ouvrir les lèvres, les reprises nécessaires avec toute l'habileté dont il était capable.

La figure des autres nains s'épanouissait à mesure que Philippe recousait le dos de leur camarade.

Cependant, le tailleur ne se résignait que difficilement au silence Il brûlait d'envie de parler. Ces petites créatures, se dit-il, ne peuvent sans impolitesse se refuser plus longtemps à causer un peu avec moi. Et il les pria, en enfilant son aiguille, de lui dire ce qu'ils étaient réellement et d'où ils venaient.

A peine eut-il prononcé quatre mots qu'il reçut, de l'autre côté de la figure, un autre soufflet qui faillit cette fois l'envoyer dans le feu.

Philippe, furieux, saisit son gourdin avec l'intention de se venger en assommant l'auteur de cette nouvelle insulte, lorsqu'il remarqua tout à coup que les nains croissaient à vue d'œil en hauteur et en largeur.

Avec des gaillards qui possédaient l'étrange faculté de prendre si vite les proportions d'un Hercule, la prudence lui conseillait de se résigner et de se taire. Il laissa tomber son gourdin, et reprit son ouvrage dont il trouva la plupart des points brisés par l'augmentation subite du volume que venaient de prendre ces petits monstres. Il lui fallut plus d'une demi-heure pour les refaire.

Il s'inquiéta intérieurement d'être tombé dans une aussi mauvaise société, où l'on ne pouvait pas seulement ouvrir la bouche pour dire quelques mots que tout de suite on ne reçût des soufflets à étourdir un bœuf. Et il pensa avec tristesse à l'atelier de son oncle, à Aix-la-Chapelle, et à sa bonne petite cousine Rose.

— La condition où je me trouve ici, se disait-il, est cent fois pire que celle que j'avais chez maître Caspar. Là, du moins, je pouvais bavarder à mon aise sans risquer d'être assommé ou brûlé. Ah! il faut que le bavardage pendant le travail soit une bien mauvaise habitude. Si à une demi-heure de distance d'Aix-la-Chapelle elle est si sévèrement punie, plus loin, cela est certain, on me coupera la langue ou la tête pour le moindre mot.

Tout en tirant l'aiguille, il songeait par quelle malice il pourrait bien se venger de la méchanceté des nains. Son ouvrage terminé, ne pouvant employer le fer pour repasser les coutures, il prit ses ciseaux pour les aplatir et frappa, par méchanceté, plus rudement qu'il ne fallait le dos du nain.

Mais aussitôt il reçut d'une main invisible une vigoureuse chiquenaude sur le bout du nez, qui le fit éternuer plus de quarante fois si violemment qu'il manqua de se casser la tête sur ses genoux.

Le petit nain, tout heureux d'être raccommodé, sauta par-dessus le feu, fit une cabriole sur la mousse, puis, tirant une pièce d'or de sa poche, il l'offrit au tailleur.

Celui-ci remarqua avec surprise que la pièce était de bon aloi; il la prit, la mit dans le gousset de son gilet, tout en se frottant le nez devenu rouge comme un coquelicot, et en pensant que chez ce genre de petit monde une malice était tout aussi bien punie que le bavardage.

La nuit tirait à sa fin. On commençait à sentir le froid pénétrant qui précède le matin. Philippe ramassa ses outils, les replaça dans son bissac, et alla prendre son gourdin pour s'en aller. Il tendit la main tour à tour aux six nains, en ayant soin toutefois de ne pas prononcer une parole de peur de s'attirer d'autres horions ou une seconde chiquenaude sur le bout du nez, ce qui lui eût été très-désagréable.

Comme il se disposait à se retirer, il remarqua qu'à l'encontre de celui qu'il venait de raccommoder, et qui exprimait sa joie par des gambades grotesques, les cinq autres paraissaient au contraire plus tristes qu'auparavant.

L'un d'eux tira de sa poche une petite coupe en or admirablement ciselée de dessins baroques et qu'il emplit d'une liqueur bleu d'azur, la porta à ses lèvres, puis la présenta au tailleur en l'invitant à boire.

Philippe, ne soupçonnant aucune malice, en but le doux contenu d'un seul trait et jusqu'à la dernière goutte. Dès qu'il eut fini de boire, il éprouva tout à coup des choses étranges. Il lui sembla d'abord qu'il tombait du haut d'une montagne, puis il sentait avec horreur que son corps se rétrécissait et se raccourcissait peu à peu, et qu'il devenait enfin aussi petit, aussi ratatiné que ses petits compagnons.

Le pauvre garçon fut si affligé du malheur qui lui arrivait qu'il faillit perdre la tête. Il pleura amèrement lorsqu'il songea qu'il ne pourrait plus jamais revoir sa chère cousine Rose.

Dam! il faut avouer que le pauvre jeune homme était dans un triste état : nain, contrefait, d'une difformité hideuse, n'étant plus qu'une caricature humaine, on le repousserait partout comme un horrible monstre, une dépravation de la nature, un être tout au plus bon sinon à être empaillé, du moins à conserver dans un bocal d'esprit-de-vin pour amuser les savants.

Cette perspective, de passer à la postérité à l'état de monstruosité, ne lui souriait guère. Comment songer, dans ce raccourcissement général de sa personne, à épouser sa cousine!

Les nains rirent de son désespoir et haussèrent les épaules, en lui faisant comprendre que les gens qui ont la langue trop longue s'attirent toujours de vilaines aventures, et qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même de ce qui lui arrivait.

Que faire, d'ailleurs? Philippe dut se résigner et suivre désormais les nains, qui lui faisaient signe de les accompagner.

Les sapins lui paraissaient d'une hauteur immense; sa vue avait peine à en distinguer les sommets. Les broussailles qu'il avait traversées la veille, en les foulant aux pieds, dépassaient de beaucoup sa tête. Un lapin traversait-il le sentier, que ce petit animal prenait, à ses yeux, les proportions d'un éléphant. Les insectes et les araignées que les premières lueurs de l'aurore venaient de réveiller et qui trottaient autour de lui, les corneilles et les pigeons qui passaient au-dessus de sa tête, lui semblaient gros comme des bœufs; et ainsi de tous les animaux et de tous les objets qu'il voyait autour de lui.

Au bout de peu de temps, il arriva avec les nains à un rocher très-haut, plus haut qu'il n'en avait jamais vu auparavant. Ils s'arrêtèrent devant un très-gros coquillage incrusté dans la roche. Un des nains tira de sa poche un cor en or et y souffla. Ce coquillage tourna lentement sur

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

lui-même, et une ouverture se présenta par où la société disparut.

Cette ouverture donnait accès à un magnifique escalier en spirale qu'ils se mirent à franchir.

Des choses d'une magnificence et d'une splendeur inouïes s'offrirent à ses regards. Il oublia un instant son chagrin pour contempler tant de richesses fabuleuses.

Au haut de cet escalier, ils se trouvèrent dans un énorme vestibule orné et incrusté des plus rares et des plus éclatantes pierreries, et soutenu par des colonnes de cristaux blancs et roses dont les proportions gigantesques écrasaient son imagination.

De là, ils pénétrèrent dans des salons luxueusement décorés de sujets les plus étranges et d'une bizarrerie à rendre fou le cerveau le plus robuste, mais où il ne se trouvait personne non plus que dans les corridors qui y aboutissaient.

Pourtant la riche vaisselle d'or et d'argent restée en désordre sur les tables, et les lustres de cristaux dont les lumières commençaient à s'éteindre, indiquaient que ces appartements venaient d'être le théâtre d'une grande fête, d'un repas balthazaréen. La musique n'y avait point manqué non plus, car on voyait encore pêle-mêle des instruments de musique de toutes les variétés et de tous les calibres.

Les six petits nains et Philippe traversèrent en silence ces beaux salons et arrivèrent bientôt à un labyrinthe de corridors qui se croisaient en tous sens, et où le tailleur les suivait avec un étonnement mêlé d'effroi.

Les nains échangèrent en ce lieu une poignée de main amicale, et chacun prit un corridor particulier.

Un seul fit signe au tailleur de le suivre, et tous deux entrèrent dans un corridor voûté de l'extrémité duquel arrivait une délicieuse musique.

Dans ce corridor s'ouvraient d'innombrables portes à côté l'une de l'autre, comme dans les longs couloirs des couvents italiens. Le nain en ouvrit une, y entra avec Philippe, étourdi par tant de merveilles et craignant de rencontrer d'autres mystères et d'autres aventures aussi désagréables que celles qui lui rappelaient les vigoureux soufflets sur la figure et la chiquenaude sur le nez.

En examinant sa chambrette, il vit qu'elle était taillée dans la roche et beaucoup plus élégante que celle qu'il occupait jadis chez son oncle Caspar. La couchette lui parut un peu singulière à cause de sa forme de coquille pétrifiée, grande et cannelée comme les bénitiers de la cathédrale.

Les coussins moelleux, les couvertures épaisses et chaudes, le conviaient au sommeil. Il se coucha. Sa première pensée fut pour sa petite Rosine. Cette pensée assombrit son esprit. Mais la musique, qui ne cessait de se faire entendre et qui arrivait à ses oreilles comme une mélodie enchanteresse, transforma bien vite ses idées mélancoliques et sombres en songes ravissants, au milieu desquels il s'endormit d'un sommeil d'autant plus profond que le pauvre diable était brisé de fatigue.

La fin à la prochaine livraison.

PROGRÈS DU BIEN-ÊTRE
ET DU LUXE.

Un vieux chroniqueur raconte que la femme d'un doge de Venise, au lieu de porter, comme on l'avait fait jusqu'alors, les aliments à sa bouche avec l'instrument naturel que Dieu nous a mis au bout des bras, importa de Constantinople le détestable usage de se servir de petits ustensiles d'argent et d'or; « ce qui attira sur elle, dit-il, un châtiment bien manifeste de la Providence outragée : de son vivant, ainsi que tout le monde a pu le remarquer, elle exhalait une odeur de cadavre. »

Que dirait ce bon chroniqueur s'il voyait aujourd'hui, jusque dans les plus modestes ménages, le couvert d'argent, ou tout au moins d'un métal aussi propre et aussi sain que l'argent, substitué à la fourchette primitive du père Adam?

L'empereur Charlemagne avait, comme on sait, beaucoup d'ordre, et l'on a encore l'inventaire de quelques-uns de ses châteaux. Il y avait dans l'un d'eux, chose rare! une paire de draps, deux nappes et un mouchoir de poche. La reine Isabeau de Bavière, si célèbre par son goût effréné de la toilette, possédait deux chemises de toile, et elles lui ont été bien reprochées. Les anciens n'en portaient pas du tout, non plus que de bas; car c'est un fait tout à fait exceptionnel que les bas et la chemise de soie portés, dit-on, par l'empereur Alexandre Sévère.

La reine Élisabeth est la première qui, en Angleterre, ait porté des bas tricotés; les plus riches ne connaissaient encore que les bas de drap. Au siècle dernier, en France, les chemises, les souliers, les vêtements de laine et le savon n'étaient pas, bien s'en faut, à la portée de tout le monde; les étoffes de coton peintes, appelées *indiennes*, du nom du pays d'où on les tirait, étaient des merveilles qui se payaient un louis l'aune, et il fallait être duchesse, ou à peu près, pour oser s'en parer. Quant aux châles, à aucun prix il n'eût été possible de s'en procurer, par la raison qu'ils étaient absolument inconnus : les deux premiers qui aient été vus en Europe, dit M. Moreau de Jonnès, furent rapportés d'Égypte par le général Bonaparte, qui en fit don à Joséphine; et l'on ne peut se faire une idée de ce que coûtèrent, aux quelques femmes jalouses d'imiter la femme du vainqueur des Pyramides, le petit nombre de ceux qui purent être alors trouvés. Il serait aisé d'entrer dans des détails semblables au sujet des vitres aux fenêtres, des cheminées, de la vaisselle, des montres, et de presque tout. (1)

BON SENS.

Le génie illumine, l'esprit éclaire, le *bons sens* dirige. L'esprit s'amuse volontiers à promener ici et là ses capricieuses lueurs; le bon sens ne voit que le but proposé et s'y dirige par le chemin le plus court.

La Beaume.

FABRICATION DE LA CHANDELLE.

L'éclairage est une des belles conquêtes de l'industrie; combien doivent paraître longues, chez les peuples qui en sont privés, les soirées d'hiver passées au milieu des ténèbres! mais, chez les peuples civilisés, combien s'écoulent-elles rapides, sans interrompre les travaux! Pendant que le feu ronfle dans l'âtre, que le vent siffle à travers les fentes, le savant continue son œuvre, et l'ouvrier peut ajouter quelques sous à sa journée, quelques connaissances à celles qu'il possède.

Éclairons, éclairons, non-seulement l'intérieur de nos maisons, mais encore notre intelligence; n'imitons pas ces esprits chagrins qui veulent éteindre la lumière parce que certaines vues sont trop faibles pour en supporter l'éclat. Serait-il juste de priver l'univers du soleil, parce que quelques-uns sont éblouis par ses rayons?

Mais, sans plus de préambule, j'arrive à mon modeste sujet. Le suif est la matière grasse que les bouchers

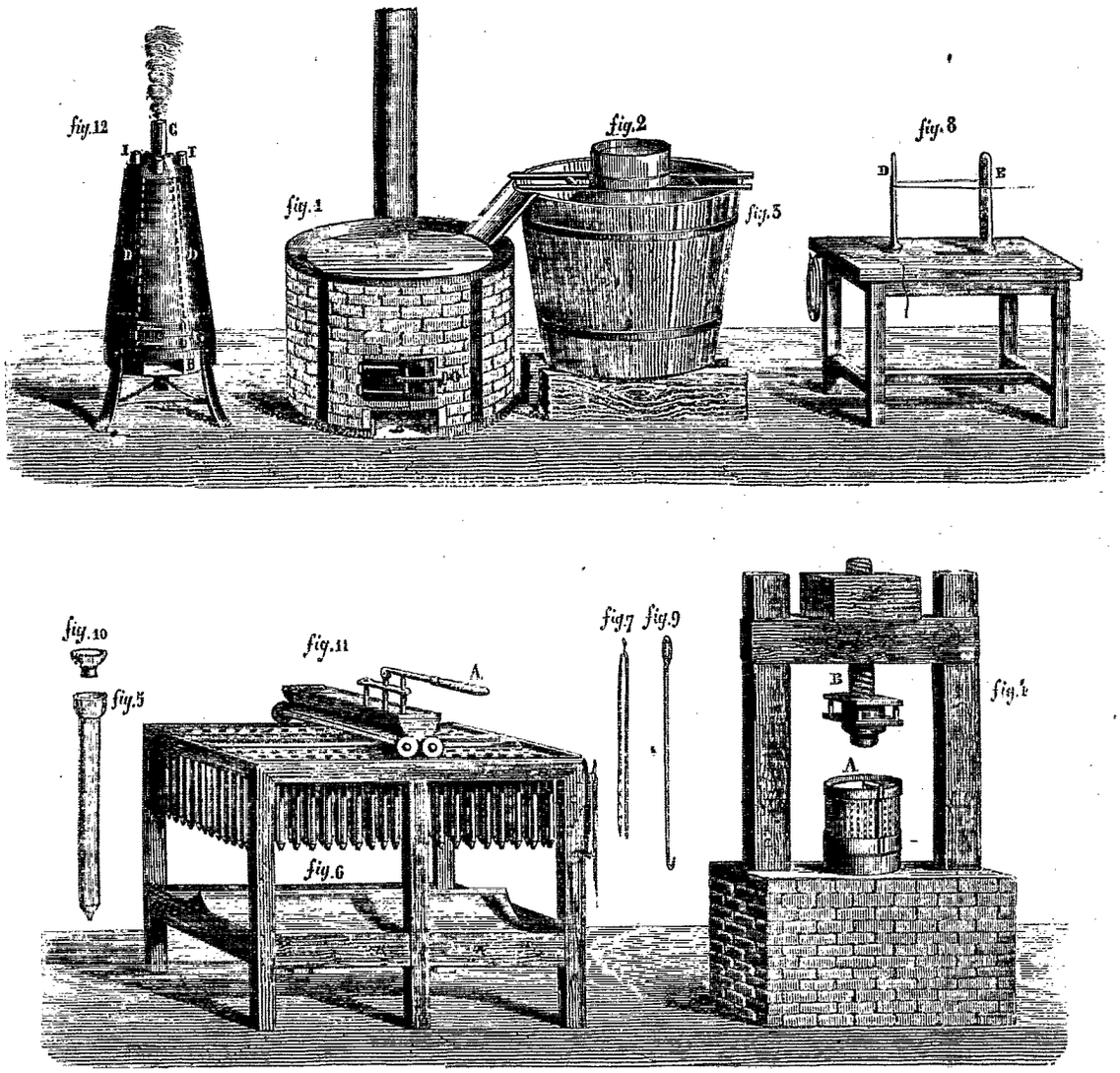
(1) Frédéric Passy.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

enlèvent sur la viande; brut, ou en branche, comme on le nomme, il vaut 1 franc le kilogramme; jeté dans la chaudière (fig. 1), il y subit une cuisson de deux ou trois heures; ce liquide, passé dans le tamis (fig. 2), tombe dans la cuve (fig. 3) où il se refroidit. Les *gratons*, ou déchets, sont portés au pressoir (fig. 4), déposés dans le seau A, qui est percé de petits trous, et serrés par la vis B, qu'un levier fait manœuvrer; ces résidus forment des pains qui sont, dans certains pays, employés à la nourriture des porcs.

Après son refroidissement, le suif subit une seconde refonte qui l'épure et le blanchit; revidé dans la cuve, on l'y laisse se coaguler légèrement, puis on procède au coulage.

Les moules (fig. 5), longs tuyaux d'étain, sont rangés sur des châssis (fig. 6); la mèche (fig. 7), composée de fils de coton attachés par le milieu, est coupée à l'aide de l'instrument figure 8. Le coton, partant de la lame B, tourne sur la cheville D, revient se faire trancher par le couteau B. Le crochet (fig. 9), passé dans le moule, saisit le fil qui attache la mèche et vient l'accrocher dans la languette qui se trouve à l'orifice du godet ou culot (fig. 10), qui suspend la mèche au milieu du moule, et lui sert d'entonnoir; un ouvrier habitué à ce travail passe de mille à douze cents mèches à l'heure. Ceci préparé, on remplit les moules : le suif, convenablement refroidi comme je l'ai expliqué plus haut, est vidé dans le récipient (fig. 11), et, à l'aide du levier A, on ouvre douze soupapes



Fabrication de la chandelle. — Dessin de Jahandier, d'après Mme Destriché.

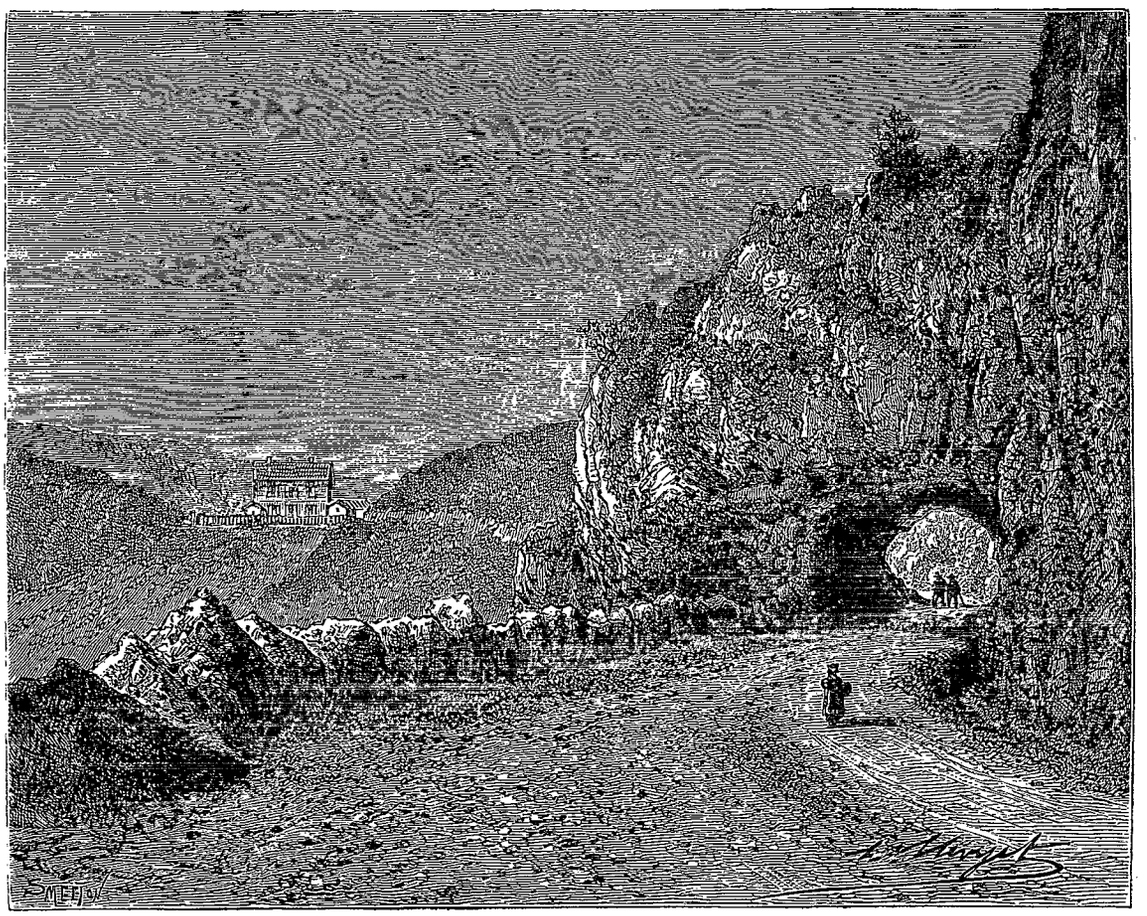
qui laissent échapper la quantité voulue de liquide pour emplir le même nombre de moules. Quatre roues en fonte facilitent le mouvement de ce chariot sur la table, dont les rebords servent de rails.

Le suif étant congelé, on tire le godet qui amène avec lui la chandelle, on la coupe au ras, et si l'on veut la blanchir davantage on l'expose à la rosée des nuits. L'été, le démoulage est plus difficile; les matières grasses ne se figeant qu'imparfaitement, on a recours au fourneau (fig. 12). En dessous B, on met du charbon dont la fumée s'échappe par la cheminée C. Le vide DD est rempli d'eau bouillante, dont la vapeur favorise la sortie des moules qui sont introduits par les trous I, I, I. La fabrication d'été est de beaucoup inférieure, comme qualité, à celle d'hiver.

La chandelle est coulée de différentes grosseurs : de 6, 8, ou 10 à la livre. Le kilogramme vaut ordinairement 1 fr. 50 cent. Les paquets pèsent 2 kilogrammes et demi.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA ROUTE DU COL DE LA SCHLUCHT
(VOSGES).



Tunnel de la nouvelle route de la Schlucht (Vosges). — Dessin de H. Clerget.

Plus d'un Parisien qui ne s'exile à Plombières qu'à contre-cœur, par ordre du médecin, se promet bien de revenir au plus vite à son logis après les vingt et un jours de rigueur achevés.

Mais que l'ennui ou la curiosité l'entraîne quelque jour jusqu'à Remiremont ou à Gérardmer, et le voilà charmé, ému, épris : autour de lui tout est fraîcheur, pureté, silence; de toutes parts, à chaque pas, s'ouvrent des perspectives agrestes, qui semblent lui sourire et l'appeler. Il ne résiste pas : il est résolu à se satisfaire, et il visitera tour à tour ce beau lac de Gérardmer qui s'étend sous ses yeux en un vaste ovale entouré de montagnes, les vallées de la Creuse et le rocher de la Vierge, la vallée de Ramberchamp et la grotte du Chat, la vallée de Granges et sa glacière naturelle, le saut des Cuves (on appelle ainsi une grande cascade de la Vologne), les lacs de Longemer et de Retournemer. Enfin, il pourra bien s'engager sur la nouvelle route de la Schlucht; et comment s'arrêterait-il avant d'avoir atteint la haute cime du Honeck ou parcouru la vallée de Munster? Le dessin que nous envoie aujourd'hui un de nos meilleurs artistes reportera sans doute en souvenir plus d'un de nos lecteurs à cette route pittoresque, qui part du lac de Longemer et gravit doucement la montagne de la Brande.

A un quart d'heure du lac, on rencontre un petit tunnel percé dans le roc. Si l'on se détourne un peu à droite, on monte à un plateau verdoyant qui surmonte la roche du Diable. De cette terrasse escarpée, vertigineuse, le regard découvre à la fois les trois lacs de Retournemer, de Longemer et de Gérardmer, et leur vaste enceinte de montagnes. On redescend, et, continuant à suivre la route, on passe près d'une jolie maisonnette suisse que s'était fait construire l'ingénieur en chef pendant les travaux de construction du chemin. Avançant toujours, on domine les bois, la vallée de Gérardmer; on arrive au Collet, près des sources de la Meurthe et de la Vologne, et bientôt on atteint le col de la Schlucht, limite extrême en ce point des départements des Vosges et du Haut-Rhin, d'où la vue est admirable. Non loin de là, on aperçoit devant un petit bois de hêtres, du côté de la vallée de Munster, le chalet ou plutôt l'hôtel Hartmann. Si l'on veut seulement descendre à un kilomètre, on trouve un tunnel semblable à celui qu'on avait traversé en sortant du lac de Longemer, et on a le spectacle de rochers gigantesques bizarrement découpés, dont quelques-uns ont été comparés aux énormes piliers des contre-forts de nos vieilles cathédrales gothiques. Le voyage n'a toutefois un dénoûment digne de lui que si l'on monte sur le Honeck, à 1 366 mètres de hauteur, pour y jouir d'un des panoramas les plus beaux du monde, dont les détails ne sont rien moins que les vallées du Rhin et de Bâle, les ballons d'Alsace et de Guebwiller, le Rossberg, et parfois, sous une lumière favorable, la chaîne même des Alpes. Voilà ce qu'il a été permis de voir à plus d'un d'entre nous, par des temps plus heureux !

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LES GRANDS HOMMES.

Lorsque nous sommes tentés de mépriser l'humanité en voyant nous-mêmes ou en lisant dans l'histoire ses turpitudes, reportons notre pensée sur les hommes respectables qui font l'ornement des annales humaines. L'irascible mais généreux Byron me disait qu'il n'avait pu trouver d'autre moyen pour échapper à la misanthropie.

Le premier grand homme qui se présente à moi, me disait-il, est toujours Moïse; Moïse, qui releva un peuple dégénéré, qui l'arracha à l'opprobre de l'idolâtrie et de la servitude, qui lui donna une loi pleine de sagesse, lien admirable entre la religion des patriarches et l'Évangile, qui est la religion des temps civilisés. Le génie et les institutions de Moïse sont le moyen dont se servit la Providence pour former dans ce peuple des hommes d'État supérieurs, d'illustres guerriers, d'excellents citoyens, de zélés prédicateurs de la justice, appelés à prédire la chute des orgueilleux et des hypocrites et la future civilisation de tous les peuples. Lorsque je considère ces grands hommes, et principalement Moïse, ajoutait Byron, je reprends alors bonne opinion de cette chair d'Adam et des âmes qu'elle renferme.

Ces paroles du grand poëte anglais ont laissé dans mon esprit une empreinte ineffaçable, et je conviens que j'ai été souvent heureux de faire comme lui, lorsque l'affreuse misanthropie cherchait à s'emparer de moi. (1)

IL FAUT SAVOIR SE TAIRE A PROPOS.

CONTE.

Fin. — Voy. p. 245, 253.

Philippe dormait depuis longtemps lorsque son guide vint le tirer par le bras en l'invitant par signes à se lever et à le suivre.

Le tailleur, se rappelant avec horreur sa transformation, ou plutôt sa réduction infiniment petite, se leva en poussant de gros soupirs et sortit avec le nain par le corridor où des sons bruyants arrivaient des salons qu'il avait traversés la veille en compagnie des six nains. Il supposa qu'il y avait grande fête et splendide festin comme les jours précédents.

Les cinq autres petits hommes les rejoignirent bientôt, et tous, les yeux baissés tristement, s'en allèrent ensemble et en silence par des pièces latérales splendidement éclairées, mais désertes.

Le tailleur regardait partout avec des yeux étonnés. Il eut bien envie de s'écrier : Oh! que tout cela est beau! Mais, quoique rapetissé en tous sens, sa cervelle conservait le souvenir de la chiquenaude.

Tout en longeant le couloir, il aperçut çà et là, dans le lointain, une petite porte s'ouvrir et un nain et une naine, tout joyeux, en sortir et se diriger vers le lieu de la fête. Ce petit monde portait de beaux vêtements brodés richement, et semblait avoir hâte de s'éloigner des tristes compagnons de Philippe.

Ceux-ci gagnèrent rapidement le vestibule aux vitraux roses et bleus. Un d'entre eux souffla dans un cor; l'escalier en spirale tourna pendant qu'ils descendaient.

La musique bruyante et les exclamations joyeuses du château des pygmées devinrent de plus en plus faibles, et cessèrent de se faire entendre quand la compagnie arriva à la porte de sortie.

Il faisait nuit, comme la veille. Mais il sembla à Philippe qu'il faisait beaucoup plus froid. Les pygmées se dépêchèrent d'allumer du feu, près duquel le tailleur s'approcha avec plaisir pour se chauffer, car il grelottait. Il s'aperçut, tout en passant ses mains le long de la flamme, que le nain qui l'avait réveillé portait sa valise sur son épaule. Il le remercia de sa complaisance par un signe de tête qui voulait dire : Vous êtes bien aimable, en vérité.

La compagnie prit place autour du feu et resta muette comme dans la soirée précédente.

Si Philippe n'ouvrit pas les lèvres pour converser un brin avec sa société, ce n'était pas l'envie qui lui manquait. Il tira de sa besace une aiguille et du fil, et questionna les nains par signes pour savoir si quelqu'un désirait être raccommodé.

Cinq d'entre eux firent des bonds de joie et se pressèrent autour de lui.

Il en saisit un par le bras, le coucha en travers de ses genoux pour examiner son habit. Il découvrit une déchirure exactement semblable à celle qu'il avait trouvée sur le dos du premier.

Ayant placé le petit homme dans une position convenable, il se mit à le repriser. Mais comme il se trouvait avoir les mains aussi petites que celles des pygmées, son ouvrage avança moins vite que la veille, et, malgré son activité et son zèle, il ne le finit que lorsque le soleil commençait à poindre.

Le nain raccommodé fit gaiement quelques sauts et quelques pirouettes dans les herbes et les bruyères, puis tira de sa poche un florin d'or tout luisant neuf et l'offrit au tailleur, qui ne se fit pas prier pour l'accepter. Puis ils retournèrent tous au château, montèrent l'escalier, traversèrent les mêmes salons toujours déserts, mais où toutes les tables se trouvaient, comme la veille, couvertes d'innombrables restes de gâteaux, de fruits, de liqueurs et de très-jolis bonbons, et des instruments de musique abandonnés dans tous les coins.

Philippe se coucha dans son coquillage et s'endormit, comme la nuit précédente, au son de la harpe et en pensant à Rosine qu'il désespérait de jamais revoir.

C'est ainsi que le neveu de maître Caspar, une troisième, une quatrième, une cinquième et une sixième nuit, quitta le palais, retourna dans la forêt, saisit un petit homme, lui recousit la peau, la doublure et l'habit, et reçut pour sa peine, chaque fois, un beau florin d'or.

Tout en reprisant les habits de ses petits compagnons, il faisait cette observation : que l'hiver arrivait vite. Dans ses sorties nocturnes, le froid se montrait si rigoureux que sans un bon feu, bien nourri de broussailles par les pygmées, il eût eu assurément les doigts gelés.

Pourtant ce n'était qu'à la fin du mois d'août qu'il avait quitté Aix-la-Chapelle.

Dans la quatrième nuit, il crut à une méprise de ses yeux en voyant les branches des sapins infléchies sous le poids du givre et de la neige, et tristement agitées par une faible brise glaciale. Il en fut de même dans la cinquième et la sixième nuit, où il raccommoda le dernier nain.

Dans cette nuit, il se livra avec plus d'ardeur encore au travail, et il eut fini son ouvrage un peu avant la naissance du jour.

Alors, il vit avec étonnement les petits hommes se donner la main et exécuter en rond, autour de lui, une danse d'une gaieté sauvage, en chantant et en poussant des cris comme des aveugles qui ont perdu leur guide.

Philippe, qui, jusque-là, avait cru avoir affaire à des muets, resta anéanti; et son étonnement fut tel qu'il faillit tomber en épilepsie.

Au bout de quelques instants, les nains cessèrent leur danse. Celui qui avait été recousu le premier s'avança vers Philippe, ouvrit la bouche comme le plus simple mortel, et lui dit pour la première fois ces paroles :

(1) Silvio Pellico.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

— « Accepte, pour l'immense service que tu viens de nous rendre, notre bien sincère et cordiale reconnaissance. Tu as vu notre château; tu as pu deviner, par sa magnificence et son arrangement, quoique le peuple des nains eût quitté les salons avant notre retour, que nous y menons une vie fort gaie et des plus agréables. Pendant le temps que la grande étoile (le soleil) vous aveugle presque par sa lumière insupportable, nous dormons. Ce n'est que lorsque la nuit monte que le réveil se fait dans nos châteaux, que nos jeux et nos danses commencent. Sache que nous, les nains, nous avons le tempérament tout aussi irritable que vous autres hommes, et que cette irascibilité est cause de nos malheurs. Pendant une visite que nous faisions, il y a bien longtemps de cela, dans le château d'un roi de nains étrangers, ayant été excités par la danse, le jeu, et aussi un excès d'hydromel enivrant, nous avons oublié les lois de la tempérance, ainsi que ce précepte sacré parmi nous : *Se taire à propos*.

» La conséquence en a été pour nous que nous nous sommes querellés et battus comme des Allemands ivres de brandevin, la plus hideuse des ivresses; que nous avons été blessés, éraillés, déchirés, et que nous devons de n'en être pas morts au privilége qui nous est accordé de vivre mille ans.

» Notre roi ayant appris ce qui s'était passé en fut indigné, et, dans sa colère, il nous a imposé une dure punition. Il nous a condamnés à rester absents des fêtes joyeuses du château, et à passer dans la forêt les heures pendant lesquelles les autres s'amusent, jusqu'à ce qu'un homme, se montrant sur notre chemin, voulût bien recoudre nos blessures et nos toilettes sans y être invité ni sollicité par un seul mot de nous. Pour aggraver notre peine et en prolonger la durée, il nous était ordonné de n'accepter le secours d'un tailleur que le premier jour de la nouvelle lune. Nous attendions depuis un siècle quand le hasard t'a amené vers nous. »

Philippe n'osa répondre à ce discours dans la crainte que ce ne fût un piége qu'on lui tendait pour se donner le prétexte de lui allonger deux autres soufflets et une autre chiquenaude.

Le nain qui venait de parler tira une coupe d'or de dessous son manteau, et la présenta au tailleur en ajoutant ces paroles :

— Tiens, prends-la sans hésitation, et vide d'un seul trait le liquide qu'elle contient et qui va te rendre tes formes primitives.

Philippe saisit la coupe avec empressement, sans se faire prier, et il en but le contenu jusqu'à la dernière goutte.

Tout aussitôt il se sentit une envie violente d'étendre tous ses membres.

Il repoussa à vue d'œil en largeur et en hauteur, et il vit avec une grande joie qu'il avait bien repris ses formes d'autrefois.

— Tiens, prends encore, ajouta le même nain, ces six pièces d'or en récompense du service signalé que tu viens de nous rendre. Je sais que les hommes n'aiment malheureusement rien tant que l'argent. Renferme-les dans ce petit coffre-fort, où tu trouveras toujours l'argent nécessaire à tes dépenses. Marie-toi, et laisse-les en dot à tes enfants; elles leur rendront les mêmes services, car elles ont une puissance mystérieuse qui ne cessera de se manifester que dans plusieurs siècles. Adieu, et grave dans ta mémoire cette règle d'or, dont l'oubli fut cause de tous nos malheurs, et que tu ne sembles pas avoir jusqu'ici pratiquée souvent. La voici : SACHE TE TAIRE A PROPOS.

Le nain qui venait de parler et les cinq autres tendirent leurs mains au tailleur étonné, et disparurent par le même endroit conduisant au palais des nains.

Le premier rayon du soleil levant perçait les hauteurs des montagnes et éclairait la neige qui couvrait le sol. Chemin faisant, Philippe se mit à réfléchir sur les choses qui venaient de lui arriver, et il comprit comment il se faisait qu'au bout de six nuits l'été avait été remplacé par l'hiver. Les nains ne pouvaient se montrer à lui que d'un mois à l'autre, le jour de la nouvelle lune. Or, dans l'intervalle d'une lune à l'autre, ils l'avaient entouré d'enchantements pour le faire dormir chaque fois pendant un mois entier.

Les chemins pavés de glaçons, le sol encombré de feuilles mortes tombées des arbres gelés, ne permirent pas à Philippe de sortir de la forêt sans de grandes difficultés. Il marcha aussi rapidement qu'il put; et bientôt il poussa des cris de joie en apercevant les tours gothiques de la vieille et majestueuse cathédrale de l'empereur Charlemagne se détachant dans un horizon grisâtre. Il arriva enfin aux murs crénelés de la ville, franchit la poterne, et courut en toute hâte à la maison de son oncle.

Maître Caspar regrettait depuis longtemps sa dureté envers son neveu, bien qu'il eût gravement manqué de respect à sa maison. En revoyant Philippe, le brave homme pleura de joie, ainsi que la bonne petite Rose.

Mais combien fut grande leur surprise lorsque le jeune homme tira de sa besace et leur montra six florins d'or de bon aloi, la coupe et le petit coffret, en racontant son aventure merveilleuse.

Maître Caspar exigea que Philippe reprît son travail comme autrefois, afin de s'assurer s'il s'était bien sérieusement corrigé de sa loquacité.

Cette épreuve dura peu de temps, car le jeune tailleur se rappela la rude leçon qu'il avait reçue des nains.

Le maître tailleur, satisfait de la conduite de son neveu, lui céda bientôt son établissement et sa clientèle, et lui confia en même temps le bonheur de sa fille, de sa chère et bien-aimée Rose.

Depuis lors, il n'y eut pas dans la ville, ni dans toute l'étendue du pays, un tailleur plus habile, plus appliqué ni plus persévérant que Phlippe, et surtout moins bavard.

La promesse des nains se justifia. Les florins d'or renfermés dans le coffret fournirent volontiers dans toutes les occasions pressantes les ressources nécessaires au commerce du jeune tailleur, et néanmoins ils se conservèrent toujours intacts dans la possession de la famille.

Philippe et Rosine vécurent de longues années. Leur commerce fut toujours florissant. Ils eurent un garçon et une fille à qui ils se plaisaient à raconter cette histoire, afin de leur apprendre à pratiquer le proverbe : IL FAUT SAVOIR SE TAIRE A PROPOS.

PRESTET, CARRÉ ET MALEBRANCHE.

Prestet avait commencé par l'humble état de domestique. Il était au service de Malebranche, qui fut frappé de son intelligence. Lui trouvant l'esprit de géométrie, il lui apprit les mathématiques et le fit recevoir parmi les novices à l'Oratoire. Le père Prestet devint un géomètre éminent.

Carré n'était point parti tout à fait de si bas. Fils d'un paysan, voué par ses parents à la carrière ecclésiastique, pour laquelle il n'avait pas de vocation, il entra comme secrétaire auprès de Malebranche. L'excellent père s'aperçut qu'il avait de l'esprit et se mit à l'instruire. Carré quitta l'Oratoire, vécut en donnant des leçons, et fit si bien qu'il devint aussi un mathématicien célèbre, et, comme son bienfaiteur, fut de l'Académie.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

On aime à voir l'auteur des *Entretiens métaphysiques* descendre de ses hautes spéculations pour se mettre à la portée d'un domestique, et lui donner, avec la science, l'indépendance et le bonheur. Dans cet idéaliste qui semble quelquefois planer sur les mondes comme un esprit pur, on est heureux de sentir battre un cœur d'homme. Et, en effet, Malebranche était bon. (1)

LES RUES DE JÉRUSALEM (2).

On se fait de Jérusalem une idée toute différente selon qu'on la visite en été, quand le brûlant soleil de Syrie a desséché la terre, ou bien au printemps, après les pluies abondantes de l'hiver. Dans cette dernière saison, Jérusalem n'est plus « une cité de pierre, sur une terre de fer, sous un ciel de cuivre. » Les vallées et les collines qui l'environnent ont pris une teinte verte; partout où il y a un peu de terre sur les rochers, il pousse des touffes de gazon et de fleurs; les asphodèles, les hyacinthes, les scilles, s'épanouissent de toutes parts; les ruisseaux sont autre chose que des traînées de cailloux arides; ils coulent, ils serpentent, ils murmurent entre leurs rives verdoyantes; le Cédron roule des eaux rapides et mérite presque son nom de torrent. Même dans l'intérieur de la ville, tout est changé; les terrains vagues se couvrent d'herbe, d'orge ou de blé; l'enclos de la mosquée ressemble à une prairie parsemée de fleurs. Les murs eux-mêmes se garnissent de plantes qui s'élèvent en panaches ou pendent en festons; l'hyssope, la jusquiame, sortent des fentes des dômes et des créneaux des tours. Deux mois plus tard, toute cette végétation a disparu, et Jérusalem, avec ses maisons basses et carrées, pareilles à des sépulcres, enfermée dans un cercle de collines nues et arides, a repris son aspect désolé.

Ce qui ne change guère en aucune saison, ce sont les rues de la ville, si ce n'est qu'en été, surtout pendant la chaleur du jour, elles sont plus désertes. Ces rues sont étroites, tortueuses, remplies de poussière ou de boue; elles montent et descendent, souvent à pic; le pied y trébuche sur des pierres roulantes, ou bien glisse sur des dalles polies, usées, parsemées de débris de légumes. De chaque côté s'ouvrent des boutiques arabes, où sont étalées des étoffes aux couleurs éclatantes, ou bien des corbeilles remplies de pipes; celles des barbiers sont, avec les cafés, les plus nombreuses. Çà et là, on remarque quelques établissements européens, tenus par des Maltais ou des Italiens, garnis d'objets de toilette venus de Londres ou de Paris. Les passants que l'on rencontre appartiennent à toutes les nationalités; tantôt ce sont des musulmans en robe et en turban, tantôt des officiers turcs en vestes richement brodées, tantôt des juifs avec leur longue redingote et leur chapeau pointu, ou des Grecs, des Espagnols, des Allemands, des moines de divers ordres, en sandales et en robes sombres. Les femmes, qu'elles soient juives ou musulmanes, sont toutes enveloppées dans de grands manteaux blancs; leur toilette ne varie que par la couleur du voile appliqué comme un masque sur leur visage. Quelques-unes sont suivies par des esclaves noires chaussées de pantoufles rouges ou jaunes.

Vous vous engagez sous une arche basse et sombre, soutenue par des piliers massifs en pierre de taille, reste d'un couvent ou d'une église gothique : un marché de pauvre apparence y est établi; on y vend de la viande, du pain, des grains, du cuir. Dans un angle, un boucher arabe, le couteau à la main, attend les chalands, auprès de la bête qu'il vient d'égorger et qui pend, toute saignante, au bout d'une chaîne de fer attachée à la voûte. Quelques marchands vous interpellent : « Ohé! que celui qui a de l'argent vienne et achète! Qui que vous soyez, venez et achetez. » Un autre, d'un air engageant, vous dit : « Prenez, prenez sans argent et sans aucun prix; tout est à vous, prenez ce que vous voudrez. » Il va sans dire que si vous vous laissez tenter par la marchandise offerte avec tant de désintéressement, on vous demandera le double de sa valeur. Un certain nombre de femmes, assises par terre, vendent des légumes et des fruits, dans des corbeilles posées devant elles. Ce sont de jeunes paysannes de Béthanie et de Siloé. Elles ne portent pas le manteau blanc des femmes de la ville. Leur costume se compose d'une sorte de longue chemise en étoffe bleue, retenue sur les épaules et autour de la taille par un châle rouge. Elles ont la tête couverte d'un mouchoir de couleur, ou bien d'une serviette blanche arrangée en forme de coiffe et encadrant leur visage olivâtre, souvent tatoué d'étoiles bleues et de mouches sur le front et autour des lèvres. Leurs grands yeux sombres paraissent encore plus sombres et plus grands, grâce à la couleur noire dont elles teignent leurs paupières et leurs sourcils. Elles portent à leurs bras nus, nonchalamment croisés, des bracelets en perles de verre de couleur, des anneaux d'argent autour de la cheville, et au cou des colliers de pièces de monnaie et de bagues d'argent. Elles demeurent là de longues heures, accroupies, immobiles, leurs pieds nus posés sur les dalles brûlantes, tournant sur vous leur regard fixe, langoureux et résigné.

De pénibles surprises vous attendent presque à chaque pas. Voici, au milieu d'une place ou bien dans un bazar rempli de monde, un grand homme maigre, presque nu, n'ayant que quelques lambeaux de vêtements autour des reins, qui gesticule et vocifère d'une manière effrayante. Il profère en arabe des malédictions contre Jérusalem; il appelle sur elle le feu du ciel à cause de ses iniquités. Ce malheureux est un fou qui se croit un prophète des anciens temps. La foule ne s'émeut pas de ses cris ni du bâton qu'il brandit d'un air de menace. Elle l'écoute même avec une sorte de respect; peu s'en faut qu'elle ne le prenne pour ce qu'il croit être, un inspiré, un être favorisé de Dieu, d'autant plus initié aux mystères du ciel, qu'il est privé de l'intelligence des choses de ce monde.

Si, à deux pas de l'église du Saint-Sépulcre, vous voulez visiter les belles ruines du couvent et de l'église des chevaliers de Saint-Jean, votre curiosité aura de rudes épreuves à subir. Il faut franchir des monceaux de poussière et de détritus de toute sorte, où pourrissent des cadavres de chiens et de chats, *couverts d'essaims* compactes de mouches et de fourmis; tout auprès, des enfants en haillons se traînent par terre en mordant à belles dents dans des côtes de melons ramassées parmi les ordures. Au bruit de vos pas, des chiens efflanqués, fauves, à longs poils et à museau pointu, qui étaient en train de se repaître aussi de ces immondices, ou qui dormaient au soleil, poussent des aboiements furieux et font mine de se jeter sur vous. Un peu plus loin, vous vous préparez à admirer les fûts de colonnes brisées, les chapiteaux sculptés, les débris de moulures et d'ornements en marbre qui jonchent le sol, quand, dans une salle dont les quatre murs sont encore debout, vous vous trouvez en présence d'un amas de carcasses d'ânes et de chevaux que les habitants du voisinage déposent dans ce lieu abandonné, et qu'y viennent dévorer les chiens et les vautours.

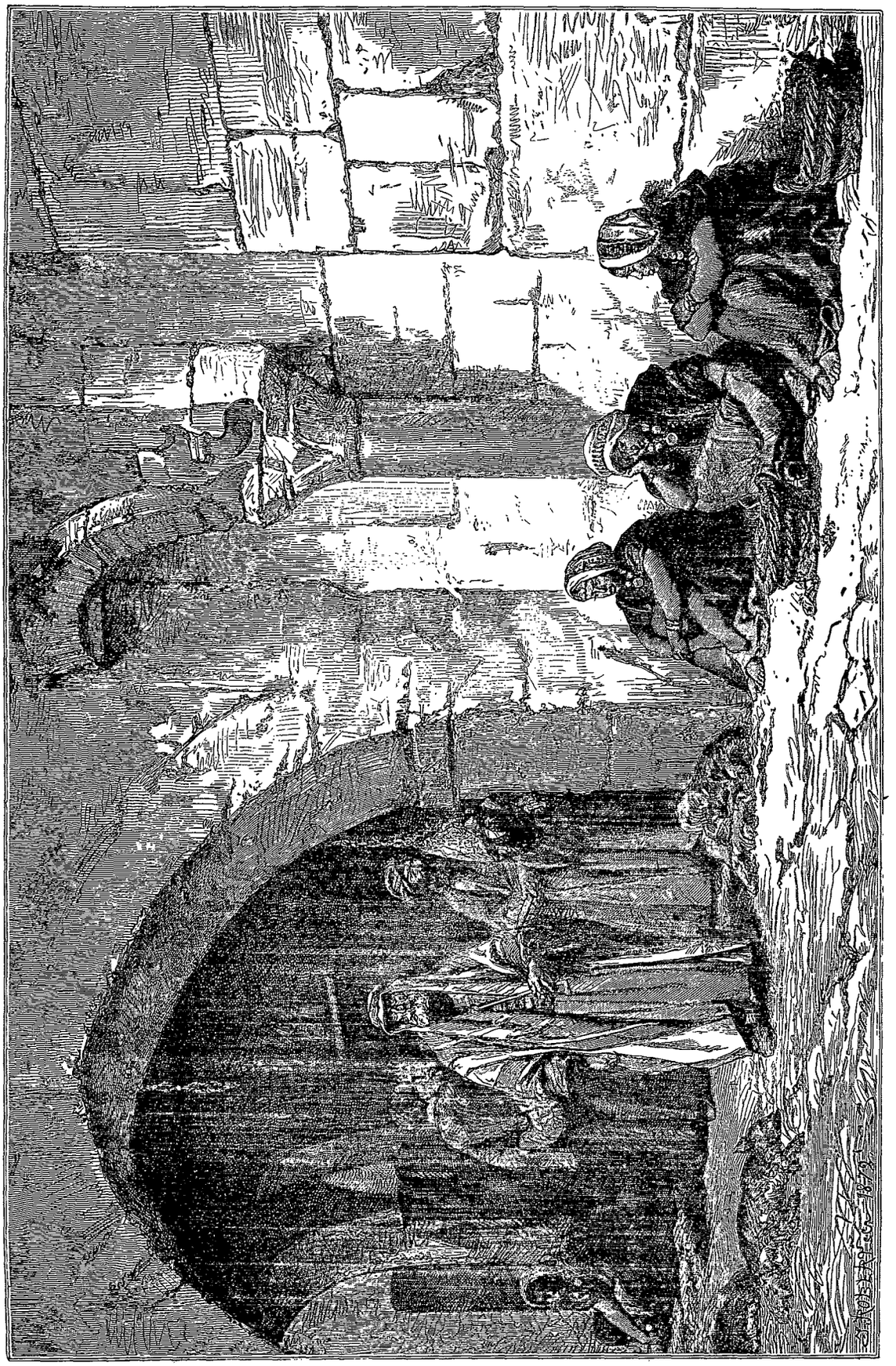
Cependant on trouve dans ces rues, que l'insouciance musulmane néglige d'entretenir, de jolies maisons moresques, surmontées d'arcades aiguës aux arêtes dente-

(1) Émile Saisset.

(2) Nous avons décrit l'aspect général de Jérusalem dans notre tome XIII, 1845, p. 209.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

lées. La porte d'entrée s'ouvre au fond d'une arche profonde, dont la voûte est décorée d'ornements en saillie et sous laquelle, de chaque côté, se trouveut des bancs très-bas, sorte de divans de pierre. Sur ces bancs, on aperçoit



Salon de 1870; Peinture. — Une rue à Jérusalem, par M. Bonnat — Dessin de Gilbert.

dans l'ombre des domestiques noirs, assis d'un air grave, la ceinture garnie d'armes brillantes. La façade de ces maisons porte, de place en place, sur les frises, sous les fenêtres en ogive ou dans des niches, des tablettes d'albâtre sur lesquelles sont sculptées en relief des inscriptions arabes, quelquefois peintes en rouge, bleu et or.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Dévant le seuil, d'anciens chapiteaux sculptés servent de marches, et des pierres massives, percées d'un trou, font saillie hors de la muraille : les visiteurs y attachent leurs chevaux. L'aspect de ces demeures, quand elles sont habitées par des Européens, est souvent égayé par des galeries ou des terrasses sur lesquelles on voit s'épanouir des fleurs d'Occident parmi les plantes indigènes, à l'ombre de treillages couverts de vigne.

UN PISCICULTEUR (1).

J'ai vu ce sage heureux; dans ses belles demeures,
J'ai goûté l'hospitalité.

LAMARTINE.

Il avait eu le bonheur, à vingt ans, son éducation faite, d'être rappelé à la campagne. C'était vers 1840; il a donc aujourd'hui cinquante-deux ou cinquante-trois ans; nul homme n'a été plus que lui l'homme de son village, l'homme de son petit domaine. Il a eu le bonheur, moins rare aux champs qu'à la ville, de rencontrer une femme excellente. Leur fils, qui a vingt-cinq ans, est aujourd'hui un vétérinaire habile établi à quelques kilomètres du village paternel, et leur fille a épousé l'instituteur d'une commune contiguë.

La petite ferme, toujours bien tenue, citée dans tout le pays pour sa bonne culture et sa bonne administration, a suffi toujours aux besoins de la douce nichée, mais à la condition que ces besoins fussent modestes et que le travail fût persévérant.

On vivait, comme on dit, *entre soi*, sans cependant affecter de se mettre à part et tout en se montrant pour les voisins plein d'obligeance et d'affabilité. L'éducation très-soignée du père s'était naturellement et presque sans leçons propagée à toute la famille; par la conversation toujours sérieuse et cordiale, par le bon exemple en toute chose, l'éducation s'était faite, au moins en sa partie supérieure, sans qu'on s'en aperçût. Les enfants n'avaient pas eu d'autre pédagogie que l'école primaire du village; mais combien le résultat obtenu sur eux était différent de celui qu'on avait obtenu de leurs camarades! c'est que les camarades, au moins pour la plupart, en rentrant chez eux chaque soir, rentraient dans l'ignorance, souvent même dans le désordre moral. On leur avait appris à lire à l'école; mais que trouvaient-ils à lire chez eux? Rien du tout.

Les autres, au contraire, avaient reçu de leur père d'excellents livres; souvent même il leur faisait la lecture, car il aimait à lire en famille et s'en acquittait en maître. De plus, il savait la musique et l'avait apprise à ses deux enfants; il leur faisait même chanter quelquefois ses propres poésies, car il en composait de très-agréables, dont il faisait aussi les airs, airs très-simples, mais pleins de *mélodie*.

Vivons heureux dans nos domaines,
Embellissons tous nos loisirs;
Chaque âge amène ses plaisirs,
Si chaque âge amène ses peines.

Mais ce n'est pas du poëte, ce n'est pas du père de famille, ni même de l'habile agronome que je veux vous parler, c'est du pisciculteur; car, ayant lu toutes sortes d'écrits sur la pisciculture, il a tenu à se rendre compte par lui-même de ce que peut produire la culture du poisson, et voilà une douzaine d'années qu'il se livre à cette industrie.

Il est d'ailleurs placé pour cela dans de très-bonnes conditions : une petite rivière borne son héritage; grâce au procédé de fécondation artificielle, il repeupla de truites ce petit cours d'eau, qui depuis une vingtaine d'années en était presque entièrement dépeuplé; il y créa, de plus, un parc à écrevisses. Mais il ne s'en tint pas là. A l'aide d'une très-mince dérivation, il put créer sur son terrain trois petits ruisseaux qu'il peupla, le premier d'anguilles, le second de carpes et le troisième de poissons rouges. Eh bien, croiriez-vous qu'avec tout cela il s'est créé, bon an mal an, un revenu de six à huit cents francs? les seuls poissons rouges lui rapportent chaque année deux cents francs. Ajoutez qu'une fois par quinzaine la maison s'alimente du produit des étangs et de la rivière, ce qui donne pour l'année un total de vingt-quatre jours.

Je n'avais pas revu depuis cinq ou six ans l'excellent camarade; mais, me trouvant il y a quelques mois à huit kilomètres seulement de sa résidence, je ne pus résister au désir de passer avec lui quelques heures.

Je le trouvai au milieu de ses poissons; il venait de pêcher cinq belles truites, huit carpes, quinze écrevisses, deux énormes anguilles et trente-trois poissons rouges, qu'il envoyait à la ville.

— Oh! me dit-il, nous ne pêchons pas tous les jours, mais une fois par semaine tout au plus, et encore le produit de la pêche n'est pas toujours, à beaucoup près, aussi abondant qu'aujourd'hui, et puis il y a les mois de suspension pour le frai. Vous voyez cependant que la pisciculture n'est pas un rêve.

— Eh bien, à votre avis, quelles ressources pourrait-on attendre de cette industrie pour l'alimentation publique?

— Il serait difficile de vous répondre par des chiffres, même approximatifs; mais, très-certainement, le produit serait considérable.

— Ce produit suffirait-il à combler le déficit annuel de notre alimentation? Sur ce point, il y a des chiffres à citer; ainsi, l'on affirme que sur 38 millions de Français il y en a 26 millions qui ne peuvent qu'imparfaitement subvenir à leurs besoins. Et voici comment on raisonne : la consommation annuelle de chacun de nous doit être de 324 kilogrammes; mais la consommation totale de la France, divisée par le nombre de ses habitants, ne porte la part de chacun qu'au chiffre de 220 kilogrammes. C'est pour la France entière un déficit de quatre milliards de kilogrammes, représentant une valeur monétaire de deux milliards environ. Tel est le résultat des calculs basés sur la statistique; je ne m'insurge pas contre la statistique, elle est bonne à consulter; mais, en beaucoup de points, elle ne saurait fournir toutes les données du problème. Ainsi, pour les substances alimentaires, on ne peut porter à la statistique que celles qui se vendent et s'achètent sur les marchés publics; mais vingt millions de paysans se nourrissent, au moins en partie, de substances qui, échappant à tout trafic, échappent par conséquent à la statistique : les produits de leurs jardins, de leurs champs, de leurs basses-cours, forment, vous le voyez, un appoint qu'on pourrait difficilement aussi traduire en chiffres exacts. Je ne crois donc pas que le déficit annuel de l'alimentation en France soit de quatre milliards de kilogrammes; mais enfin il y a déficit; ne fût-il que de la moitié ou du quart, c'est trop. La question que je vous posais est donc celle-ci : Nos eaux, bien ensemencées de poisson, pourraient-elles produire assez pour que chacun de nous pût avoir sa part annuelle de 324 kilogrammes de vivres?

— Ah! voilà comme j'aime à entendre parler! Au moins vous ne raisonnez pas seulement d'après des statistiques, des papiers et des livres, vous ouvrez les yeux sur la réalité, et la réalité a presque toujours un côté consolant que n'ont ni les statistiques, ni les documents écrits. Aussi, maintenant, n'ai-je à vous répondre au-

(1) Voy., sur la pisciculture, t. XXXVI, 1868, p. 272; — t. XXXVII, 1869 p 172, 300; — et la Table de trente années.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

cune hésitation. Oui, oui, cent fois oui, les eaux bien aménagées peuvent combler le déficit de notre alimentation. Mais ce déficit se pourrait combler de bien d'autres manières ; il se pourrait combler par une agriculture plus intelligente ; un système complet d'irrigation étendu à tout le territoire suffirait seul à tripler le produit du sol. Mais l'eau mise en culture, ce serait l'abondance sur tout le globe. On affirme qu'un mètre cube d'eau courante peut produire chaque année un demi-kilogramme de poisson ; supposons la chose exagérée de moitié ; supposons-la, si vous le voulez, exagérée des trois quarts. Mais n'oublions pas que les onze fleuves de France contiennent à eux seuls 6 352 500 000 mètres cubes d'eau courante, et songez à l'énorme produit qu'on en pourrait tirer. Ajoutez-y les autres rivières, les petits cours d'eau, les mares, les étangs ; ajoutez-y tout le littoral de la Manche, de l'Océan et de la Méditerranée ; ensemencez, cultivez ces espaces comme ils le devraient être, et ne doutez pas que vous n'arriviez à bien autre chose qu'à combler le déficit actuel. Ah ! vous ne savez pas ce que serait notre globe pour une humanité laborieuse, intelligente et qui voudrait la justice. J'ai cultivé pendant vingt ans mon petit domaine sans que jamais il m'ait été possible d'économiser, dans les meilleures années, plus de six cents francs, et j'ai eu des années où la grêle et les mans m'ont mis en déficit de quatre à cinq cents francs ; eh bien, depuis que j'ai joint à la culture du sol la culture de l'eau, j'ai fait souvent des économies de douze à quinze cents francs. Et ne voyez-vous pas que cela, c'est la fortune, et mieux que la fortune? car c'est la joie mise au cœur de celui qui travaille que la pensée de ce petit pécule au bout de l'année.

On a cité partout le fait du duc de Richemond, en Angleterre, qui dans ces temps derniers a su, grâce à la pisciculture, tirer trois cent mille francs de rente d'une rivière qui coule à travers ses domaines. On cite également un ancien ministre de Louis-Philippe qui s'est créé en France, avec cinq étangs, cent vingt mille livres de rente. N'avez-vous pas entendu parler aussi de cet aubergiste de Heildeberg, qui dans son enclos élève chaque année huit à dix mille truites, qu'il vend et fait manger sur place, et dont il tire, lui aussi, de belles rentes? Pour moi, j'ai donné, l'un des premiers, l'exemple aux petits cultivateurs, et je suis persuadé que c'est dans leurs mains surtout que cette industrie aurait toute son importance. Avez-vous lu ce que raconte le père Huc de la pisciculture en Chine ?

— Oui, lui dis-je ; mais je ne l'ai pas cru.

— Vous avez tort ; tout ce qu'il dit est vrai. J'ai là-dessus des renseignements très-précis, et le père Huc n'a rien exagéré.

Les Chinois nourrissent dans des viviers, avec une sorte de fourrage aquatique, un poisson qui grossit, dit le père Huc, d'un kilogramme en dix-sept jours. Mais il s'agit bien de viviers ! le gourami, vrai cochon aquatique, se nourrit en baquet des débris de la cuisine, et en très-peu de temps il arrive à peser huit ou dix kilogrammes. Un autre poisson chinois, appelé *lo-iu*, qu'il faut, à la vérité, élever un peu plus au large, parvient en une année au poids de quinze à dix-huit kilogrammes, et finit par en peser cent. Mais de tout cela, jusqu'à présent, nous autres Européens avisés, nous n'avons emprunté aux Chinois que l'élevage du poisson rouge en bocal.

Les Anglais, cependant, commencent de ce côté à se chinoiser un peu, et c'est sage. Aussi, en cinq ou six ans, le produit de la pêche dans tous les petits cours d'eau du Royaume-Uni s'est-il augmenté dans les proportions de 1 à 14 et de 1 à 19.

La Chine n'a pu nourrir son immense population que grâce à la culture de l'eau ; tout indique qu'il en fut de même de l'ancienne Égypte, où l'on sut parfaitement ensemencer les eaux du lac Mœris, dont le contenu n'était pourtant que de deux milliards de mètres cubes. Trois ou quatre hommes ont compris, dans le monde moderne, ce qu'on pouvait espérer de l'élevage du poisson, et parmi eux on peut citer Charlemagne et Sully. Mais nous avons en France un témoignage vraiment admirable de ce que pourrait produire un habile aménagement des eaux. Savez-vous quel est le plus ancien de tous nos établissements industriels? C'est une fabrique de moules. Et cette fabrique ne remonte ni au siècle dernier, ni au précédent : elle remonte à l'année 1235, c'est-à-dire au temps de saint Louis. Ne connaissez-vous point cette histoire ? elle mérite d'être racontée.

Un Irlandais nommé Walton, vers la fin de l'année 1235, transportait en France toute sa fortune en moutons ; malheureusement le navire qui les apportait fit naufrage à quelques kilomètres de la Rochelle, dans l'anse de l'Aiguillon ; tout périt, excepté Walton. Le voilà donc sans ressources au milieu des pauvres habitants du pays, réduit à vivre comme eux du produit de sa pêche, cherchant toutefois avec soin s'il ne pourrait pas, sur ce rivage, créer quelque industrie. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre. Walton, pour attacher ses filets, avait enfoncé des piquets sur la plage aux endroits que recouvrait la mer à marée haute. Il vit bientôt que de jeunes moules s'attachaient à ses piquets et qu'elles s'y développaient parfaitement, tandis que partout ailleurs, aux environs, elles périssaient dans la vase. Walton multiplia ses piquets, les joignit entre eux par des clayonnages, et ces appareils se couvrirent d'une quantité prodigieuse de moules. Il disposa ensuite ces pieux et ces clayonnages par groupes auxquels il donna la forme d'un W, première lettre de son nom, et créa ainsi une industrie qui depuis six cents ans fait la fortune du pays. Cette fabrique de moules, très-prospère encore de nos jours, a conservé toutes les pratiques imaginées par Walton, et les clayonnages, appelés *bouchots* (1), continuent d'avoir la forme d'un W, et ce W est la plus ancienne marque de fabrique qu'il y ait en Europe. On compte actuellement cinq cents bouchots dans la baie de l'Aiguillon. Chacun de ces bouchots produit annuellement 1 500 francs ; sa dépense annuelle est de 1 136 francs ; le produit net pour chaque bouchot est donc de 361 francs. Par conséquent, les cinq cents bouchots donnent chaque année un bénéfice net de 182 000 francs. Trois mille habitants en vivent aujourd'hui, non pas dans les millions, mais dans l'aisance, ce qui est bien mieux, et forment les communes d'Esnandes, de Marsilly et de Charron.

Et ce résultat, qui depuis six cent trente-sept ans ne s'est pas démenti, les habitants de ces trois communes le doivent au moins productif des produits de la mer. Que serait-ce des crustacés et des poissons? Que serait-ce surtout de nos poissons d'eau douce, saumons, truites, anguilles, carpes, brochets, etc.? Mis en culture régulière, nos fleuves et rivières produiraient à l'alimentation des ressources immenses ; mais on les abandonne à l'incurie, à la jachère perpétuelle, au gaspillage, au maraudage. Notre industrie est de ce côté égale à l'industrie des sauvages qui pour avoir un fruit mettent le feu à l'arbre et brûlent des forêts entières. Il n'est pas rare qu'en France, de nos jours, on ait recours pour pêcher à la coque du Levant ou même à la chaux. Un peu de ces substances jeté dans les rivières tue à l'instant le poisson, que l'on peut ainsi prendre aisément ; mais par ce procédé odieux tout

(1) Voyez t. V, 1837, p. 188 ; — t XI, 1843, p. 256.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

est détruit, jusqu'aux germes. Les incendiaires ne sont pas plus coupables que ceux qui pêchent par de tels procédés...

J'écoutais attentif l'excellent pisciculteur, et je l'écoutai ainsi toute la journée. Un mois entier du *Magasin pittoresque* ne suffirait pas à reproduire tout ce qu'il me donna de renseignements curieux sur la *culture de l'eau*, et, ajouta-t-il, sur la *culture par l'eau*. Mais je citerai encore un fait trop peu connu.

— Nous ne savons même pas, en France, s'écriait mon pisciculteur, nous ne savons même pas tirer parti des canards : aussi ces animaux sont-ils restés chez nous une denrée de luxe. Mais en Chine on les élève par millions, et cela par un procédé des plus économiques. Écoutez :

Les éleveurs de canards, dans le Céleste Empire, habitent, eux et leurs bêtes, sur de grands bateaux qui habituellement stationnent à l'embouchure des fleuves et sur le bord de la mer. Les canards, entassés la nuit dans ces bateaux en quantités innombrables, ne reçoivent aucune nourriture et doivent y pourvoir eux-mêmes. Pour cela, tous les matins, au lever du soleil, on leur ouvre la porte, et les voilà qui s'en vont par bandes joyeuses chercher leur pâture dans les eaux du fleuve et dans les eaux de la mer. Aux approches du soir, pour les faire rentrer en quelques instants au bercail, les Chinois ont imaginé un procédé admirable : ils frappent les uns contre les autres de longs bambous très-sonores, dont le bruit retentit à de très-grandes distances, surtout pour l'oreille exercée des canards. A ce signal, vous les voyez rentrer comme un torrent par toutes les ouvertures du bateau. D'où leur vient cet empressement? De ce que chaque soir le dernier rentré reçoit une cinglée administrée à l'aide du bambou qui sert au rappel. C'est donc parmi ces animaux à qui ne recevra pas la correction.

Je ris beaucoup de l'histoire ; mais au dîner (car je dînai chez l'excellent homme) j'en entendis bien d'autres. De tous ces récits, de toutes ces explications, il résulta pour moi que la culture de l'eau est appelée à prendre dans l'avenir une importance considérable. Puissiez-vous, lecteurs, en me lisant, acquérir la même conviction. Puissiez-vous surtout retrouver dans ces lignes un peu du plaisir que j'eus moi-même auprès de mon ami le pisciculteur!

DÉSINTÉRESSEMENT.

Il n'est pas de plus grand mystère pour celui qui prend l'égoïsme pour base de toute sa conduite, qu'un homme dont le caractère est désintéressé ; mais ceux qui éprouvent de généreuses impulsions et qui les suivent, se comprennent mutuellement avec une facilité qui tient de l'instinct. J. F. Cooper.

ACTIVITÉ.

De même que la paresse conduit à tous les maux, c'est par l'esprit d'industrie et par l'activité que les facultés de notre âme acquièrent un développement favorable. Si la vie de tant d'hommes est sans résultats utiles, on doit l'attribuer beaucoup plus à leur oisiveté et à leur inapplication qu'au défaut de capacité. Il est hors de doute que, pour devenir utile à nos semblables, l'activité est, après les principes religieux, ce qu'il y a de plus nécessaire à acquérir. Il est donc de la plus grande importance de donner aux enfants des habitudes d'activité, d'application et de persévérance. Il faut de bonne heure leur faire sentir tout le prix du temps; leur montrer que, comme en dépensant mal à propos des sous, nous perdons bientôt des écus, de même en prodiguant les minutes, nous perdons non-seulement des heures, mais aussi des jours et des mois. Il ne faut donc jamais permettre aux enfants de rester oisifs, sous le frivole prétexte qu'ils n'ont pas assez de temps pour entreprendre quelque chose; car cette excuse n'est souvent qu'un motif pour perdre les moments sans emploi positif, qui se trouvent en si grand nombre chaque jour. C'est une erreur de croire que l'activité des enfants ne doit être exercée que pendant l'heure des leçons; les enfants peuvent être tout aussi paresseux dans leurs jeux que dans leurs études. Nous devons donc avoir soin de leur faire employer utilement et agréablement le temps destiné à leurs récréations; la moindre apparence d'un penchant à la nonchalance ou à l'humeur doit être promptement réprimée. Un enfant ayant ces mauvaises dispositions s'étendra sur une chaise ou se couchera par terre, pour ne pas se fatiguer en se mêlant aux jeux de ses camarades plus actifs que lui; il cherchera de l'amusement, tantôt dans une chose, tantôt dans une autre, sans en trouver dans aucune. *Conseils aux mères.*

UNE LEÇON
A L'UNIVERSITÉ D'OXFORD.

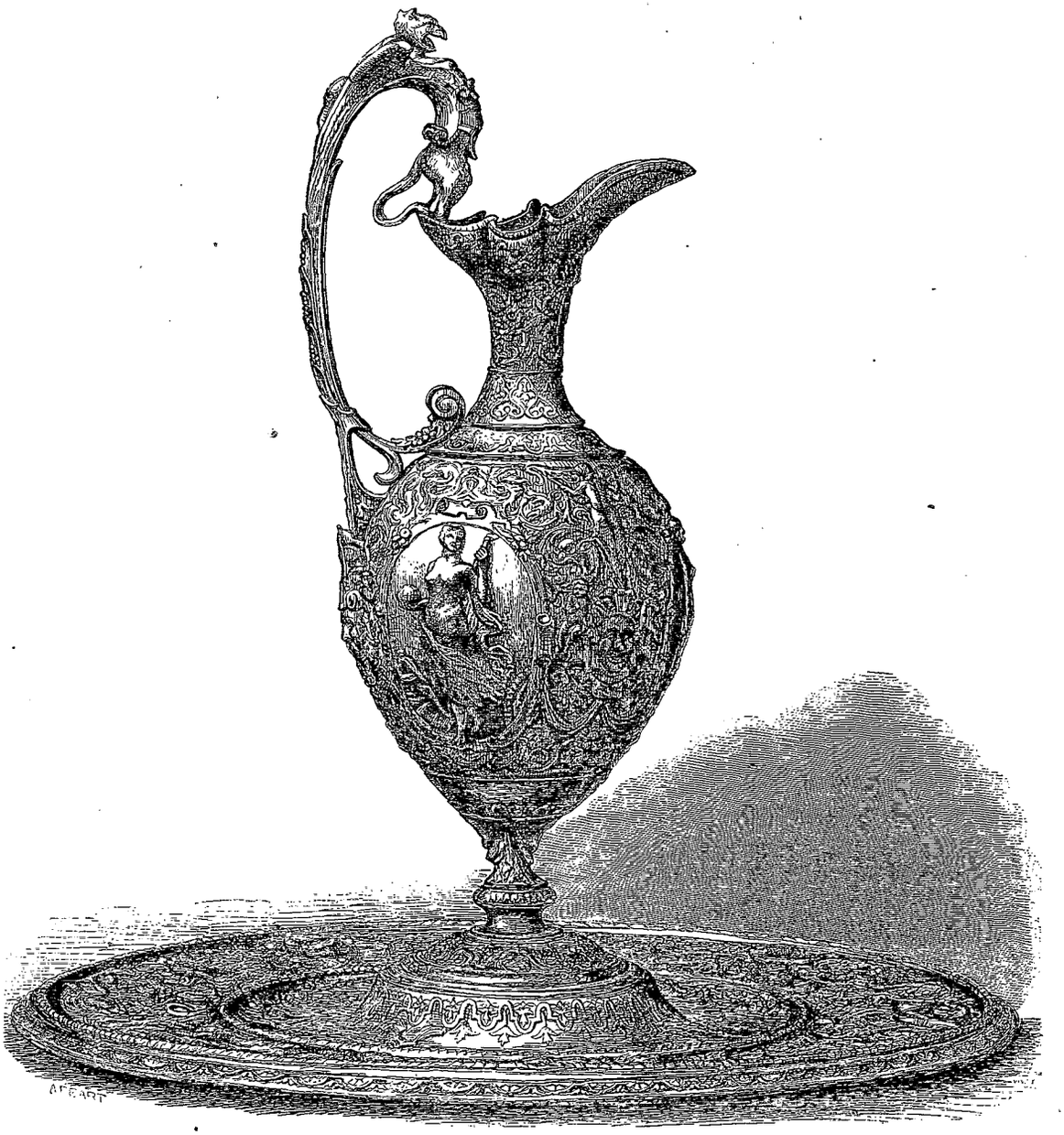


Dix-huitième siècle. — Une Leçon à Oxford, par Hogarth.

Le lecteur représenté par Hogarth était un des plus célèbres professeurs de Jesus College, à Oxford ; il mourut le 18 mars 1761. La tradition veut qu'il ait consenti de bonne grâce à poser devant Hogarth comme principal personnage de cette composition satirique. Il est assez difficile de bien juger l'esprit de cette caricature dans la proportion où nous avons dû la réduire. Sur l'estampe originale, chaque figure a une physionomie particulière : la plupart indiquent à différents degrés la sottise et l'ennui. On rapporte que certains défenseurs de l'Université d'Oxford se montrèrent fort irrités contre Hogarth; mais le peintre leur répondit, et ils n'eurent point, paraît-il, les rieurs de leur côté.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

AIGUIÈRE.



Aiguière en bronze, par Adrien Féart. — Dessin de A. Féart.

Cette aiguière, dont on a vu un exemplaire au Salon de 1870, a 50 centimètres de hauteur : le diamètre du plat est de 51 centimètres. Trois figures allégoriques sont représentées sur trois médaillons autour du vase : la Science, l'Agriculture et la Paix. La Science, indiquée sur notre gravure, porte de la main droite un globe terrestre, et de la main gauche un flambeau allumé. Devant elle, à ses pieds, sont une cornue, des volumes et un compas : derrière, on entrevoit une roue d'engrenage. Au fond sont indiqués un paysage, des montagnes, la mer.

L'Agriculture porte une gerbe de blé. La Paix détruit un amas d'armes à terre.

Les médaillons sont reliés entre eux par des figures de femmes et d'enfants, des têtes fantastiques, des fruits, des feuillages, des rinceaux, etc.

Les détails du plat ne sont ni moins riches, ni moins variés. Divisé en trois parties, il est décoré de trois médaillons qui correspondent à ceux du vase et figurent l'Étude, l'Opulence, l'Industrie; au centre est une néréide à demi couchée sur un dauphin.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT
DE CHERBURY.
1583 — 1648. (1)

Mon père s'appelait Richard Herbert; il était l'arrière-petit-fils du célèbre sir Richard Herbert de Colebrooke dont les héroïques exploits sont racontés par les historiens Hall et Grafton. Le souvenir que j'en ai gardé est celui d'un homme de haute taille, fort chevelu comme le furent

(1) Jusqu'à ce jour cette curieuse autobiographie, dont nous donnerons d'amples fragments, n'avait pas encore été traduite en français. Le manuscrit original n'a été lui-même retrouvé et publié en Angleterre que vers le milieu du dernier siècle avec une dédicace d'Horace Walpole. L'ingénieux Emerson note ces mémoires parmi ses lectures favorites dans son dernier ouvrage : *Society and solitud.*

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

tous ceux de sa race, l'air martial, et d'une grande beauté. Son courage était remarquable; il en donna des preuves un jour où, se trouvant attaqué par une bande de malfaiteurs, il se défendit avec l'aide d'une personne seulement. Il les mit tous en fuite, à l'exception d'un de ces misérables qui, s'étant glissé inaperçu derrière lui, le blessa à la nuque et le fit tomber; mais il se releva aussitôt, et quoique le fer lui eût fendu le crâne et eût pénétré jusqu'à la cervelle, il parvint à chasser son meurtrier avec les autres et retourna à pied jusqu'à la maison. Lorsqu'il fut entièrement rétabli, il fit demander raison au chef de la famille qu'il soupçonnait d'avoir comploté cet attentat contre sa vie; mais son ennemi, tout en jurant qu'il était innocent, s'enfuit prudemment en Irlande, d'où il ne revint jamais. Mon père dut alors renoncer à toute poursuite. Par bonheur, malgré la gravité de sa blessure, il se rétablit complétement, reprit tous ses travaux et devint le chef d'une famille nombreuse. Dans les différentes fonctions de lieutenant député et de magistrat qu'il occupa pendant beaucoup d'années, son intégrité fut au-dessus de tout *reproche*, et ses adversaires eux-mêmes se virent contraints d'avouer que jamais on ne faisait un vain appel à son impartialité et à son esprit de justice. Son instruction n'était point ordinaire, surtout en ce qui concerne le latin et l'histoire.

A travers les différentes phases de sa vie, il passa plus d'une fois d'une condition à une autre. Après avoir débuté à la cour, où il laissa la plus grande partie de sa fortune, il se fit soldat et se distingua par de grands succès au siége de Saint-Quentin et dans les différentes campagnes qui eurent lieu sous le roi Édouard II et sous la reine Marie. Il reconquit par son épée une brillante fortune qui lui permit d'acheter la plus grande partie des domaines dont se compose aujourd'hui le patrimoine de notre maison.

Il était l'ennemi implacable des brigands et des voleurs qui dévastaient les moissons; il passait quelquefois des journées et des nuits entières à les poursuivre.

Un jour, ayant appris que plusieurs brigands étaient cachés dans une auberge de montagne, il s'y rendit suivi de quelques serviteurs. Le voyant venir, le chef de la bande, archer habile, tira sur lui. Mon grand-père, après le combat, ayant fait venir cet homme en sa présence, lui montra sa flèche qui était restée fixée dans la selle de son cheval en lui demandant ce qu'il avait à dire; à quoi le misérable, sans se déconcerter, répondit hardiment qu'il ne regrettait qu'une chose, c'était d'avoir oublié chez lui la meilleure de ses flèches avec laquelle il eût percé le cavalier au lieu de la selle. Il paya cher cette insolence.

Mon grand-père était renommé pour son hospitalité. Deux fois par jour sa table, couverte des mets les plus exquis, était entourée de nombreux parents et amis. Tant de charges et de dépenses ne l'empêchèrent pas de donner une excellente éducation à ses enfants; il maria très-bien ses filles, et fit élever ses fils cadets à l'Université.

Il ne commit ni violence ni injustice envers personne; j'en eus la preuve, quand je fis proclamer par mon bailli que si quelqu'un avait à faire valoir des plaintes ou des réclamations au sujet de la manière dont ma fortune avait été acquise et augmentée, j'étais tout prêt à renoncer à ce qui ne m'appartiendrait pas légitimement : personne ne se présenta.

Ma mère s'appelait Madeleine Newport, fille de sir Richard Newport et de sa femme Marguerite, qui était fille et héritière de sir Thomas Bromley, un des secrétaires privés et légataires du roi Henri VIII. Elle fut veuve de bonne heure et donna l'exemple d'une grande piété et d'une bonté angélique, tant envers ses propres enfants qu'envers les pauvres auxquels chaque jour, après ses repas, elle avait coutume de distribuer des secours de ses propres mains. Par elle, je descends des maisons des Talbot, Devoreux, Gray, Corbet, et autres nobles familles, comme l'attestent les écussons des Newport. Il y aurait tant à dire encore sur ma famille que, si j'insistais, cela me mènerait trop loin; je préfère borner mon récit, autant que possible, à ma propre histoire.

Je naquis à Eyton, dans le Shropshire (c'était un bien qui faisait partie de mon héritage maternel), entre midi et une heure du matin. Mon enfance fut maladive : je souffris longtemps d'un flux d'oreilles, ce qui me retarda et fut cause que je n'appris à parler que très-tard. Pendant quelque temps même, on avait craint que je ne devinsse muet. Je me souviens encore qu'étant déjà en état de comprendre ce qui se passait et ce qui se disait autour de moi, je n'osais souvent me hasarder à prononcer aucune parole, par la grande peur que j'avais de ne pouvoir y réussir.

La faiblesse de ma santé fut cause qu'on ne commença à m'apprendre à lire que vers l'âge de sept ans. A partir de ce moment, je fus débarrassé de mes maladies, et je n'eus plus jamais lieu de me souvenir que j'avais du sang épileptique dans les veines. De l'alphabet je passai rapidement à la grammaire; puis on me mit entre les mains quelques livres à l'usage des écoles dont je ne fus point lent à profiter. Un jour, je réussis, dans une seule journée, à faire cinquante à soixante vers, ainsi qu'une page en prose sur le thème : *Audaces fortuna juvat* (La fortune favorise les audacieux). Il m'arrivait quelquefois de me battre avec deux de mes camarades plus âgés que moi, ce qui me valait des punitions, les seules d'ailleurs dont j'aie gardé mémoire. Jamais on n'eut à me reprocher aucun mensonge. La dissimulation était si contraire à ma nature qu'il suffisait toujours qu'on me demandât si j'avais commis une faute pour que je répondisse la stricte vérité, préférant infiniment souffrir une correction que d'avilir mon âme par une souillure, que mon imagination d'enfant jugeait ineffaçable.

Je restai jusqu'à l'âge de neuf ans dans la maison de madame ma grand'mère, après quoi mes parents, qui tenaient à ce que j'apprisse la langue gallique, afin que je pusse m'entretenir avec mes fermiers et ceux de mes amis qui n'en connaissaient pas d'autre, m'envoyèrent dans le Denghbyshire, chez un M. Edward Thellwall. C'était un homme de grand mérite, dont je parlerai avec respect, car, sans avoir eu l'avantage d'une éducation universitaire, ni l'occasion de voyager, il avait su acquérir par lui-même la connaissance du grec, du latin, de l'italien, de l'espagnol, du français et de bien d'autres choses encore, dont, à mon sens, la plus belle et la plus importante était qu'il était capable de se rendre maître de ses passions, et qu'il savait gouverner son caractère, de telle façon que jamais personne ne le vit en colère. Quand on l'offensait, il rougissait un peu, mais gardait le silence jusqu'à ce qu'il se sentît sûr de sa victoire intérieure; puis il répondait doucement et avec calme. J'admirais cela d'autant plus que (je l'avoue très-humblement) cette vertu m'a toujours été étrangère, et je n'ai jamais su me corriger de mes emportements. Je m'en suis consolé en me disant qu'à tout prendre, il vaut mieux imiter ceux qui, lorsque le feu vient à éclater dans leur logis, croient plus prudent de le chasser dehors que de se laisser dévorer par lui. Toutefois je n'en recommande pas moins la méthode de M. Thellwall, que je crois supérieure; car il est certain qu'il devient assez facile de se rendre maître de sa colère quand on a eu la force d'en réprimer les premiers mouvements. Ce fut pourtant ce qu'il ne réussit point à m'enseigner, pas plus que les langues étrangères, dont je n'appris pas un seul mot pendant les dix mois que je

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

passai dans sa maison. Il est vrai que j'y fus continuellement malade de rhumatismes aigus.

Au sortir de là, étant rétabli, je fus envoyé chez un M. Newton, à Didlebury, dans le Shropshire, où, au bout de deux ans, je rattrapai le temps perdu, et même bien au delà, car je devins assez fort en grec et en philosophie pour qu'à douze ans on me fît entrer à l'Université d'Oxford, où je me souviens d'avoir soutenu une discussion sur la logique et remporté des prix de langue grecque.

Au bout de peu de mois, j'appris la mort de mon père, qui s'était éteint sans souffrances, dans une sorte de léthargie dont on n'avait pu le réveiller. Ma mère me rappela aussitôt pour me placer, ainsi qu'elle-même, sous la tutelle de son frère, sir Francis Newport. Cela fait, on me renvoya achever mes études à Oxford. J'y étais à peine de retour qu'on me proposa un mariage très-avantageux avec la fille unique de sir William Herbert, héritier du comte de Pembroke, lequel lui avait légué toute sa fortune et ses terres en Irlande et dans le Monmouthshire, à condition que sa fille ne se marierait qu'avec un Herbert. La jeune fille, qui était orpheline et s'appelait Marie, avait atteint l'âge de vingt et un ans sans avoir rencontré aucun membre de la famille Herbert qui pût lui convenir. Ce fut alors que je me présentai. Je n'avais que quinze ans ; mais, malgré la différence de nos deux âges, je fus agréé, et le mariage fut célébré, le 28 février 1598, par le vicaire qui avait marié mes parents, dans notre résidence d'Eyton.

Peu de temps après mon mariage, je retournai à Oxford avec ma femme, et aussi avec ma mère, qui s'établit dans une maison voisine de la nôtre. Je me livrai alors à mes études avec une assiduité libre de toutes les distractions ordinaires de la jeunesse. Je restai à l'Université jusqu'à l'âge de dix-huit ans. A cette époque, ma mère prit une maison à Londres, où je passai la plus grande partie de mon temps, et le reste de l'année au château de Montgomery. Je menai cette vie jusqu'à ce que j'eusse atteint ma vingt et unième année. J'étais devenu père de plusieurs enfants dont trois seulement me restent, Béatrix, Richard et Édouard.

Pendant ces six années, passées tant à l'Université que chez moi, j'appris seul, sans autre aide que celle de mes dictionnaires, le français, l'italien et l'espagnol. Je devins assez bon musicien, sachant lire la musique à première vue ; j'acquis même un certain talent sur la flûte.

Le but que je me proposai, en apprenant des langues étrangères, fut de devenir, autant que possible, citoyen du monde. Je jugeais aussi que la musique était d'une grande importance et une ressource indispensable pour retenir un homme dans son intérieur, et pour le préserver des dangers de la mauvaise compagnie et de toutes les tentations du dehors.

La suite à la prochaine livraison.

SUR LA CARICATURE.

Suite. — Voy. p. 35, 83, 123, 166, 238.

Dans tout ce qui précède, il n'a été question que de définir la caricature, de lui assigner son rang, de déterminer son rôle et son action ; c'est là en quelque sorte l'idée générale et comme la théorie de la caricature : voyons maintenant quelle en est la pratique, quelles en sont les ressources et les procédés. Nous avons admis qu'elle a un état civil, vérifions ses moyens d'existence.

L'idée du caricaturiste s'exprime : 1° par le dessin ; 2° par les légendes.

Les légendes forment une sorte de littérature à part qui demanderait une étude particulière et dont je n'ai pas à m'occuper ici.

Le dessin s'accuse par la ligne droite, la ligne courbe, et les combinaisons infinies de la droite et de la courbe.

On a remarqué que la prédominance de la ligne droite donne au dessin quelque chose de fort, de carré, de nerveux, qui devient, par l'exagération, par la charge, de la rudesse, de la sécheresse et de la maigreur.

La prédominance de la ligne courbe donne au dessin quelque chose de gracieux, d'arrondi et de *flou*, qui peut tourner, par l'exagération, à la mollesse et à l'obésité. Nous avons donc déjà, par suite de la prédominante de la droite et de la courbe, les deux types extrêmes du personnage maigre et du personnage gras. Si de l'ensemble de ces deux personnages nous passons au détail, nous verrons que chaque détail à son tour reproduit la ligne caractéristique de l'ensemble. Étant données les têtes, l'ensemble des lignes de contour exprimera le contraste ; il en sera de même de tout le détail des traits dans chacune de ces têtes. Il en sera de même encore dans la reproduction des membres et des articulations. La différence s'étend jusqu'aux plis du costume, même au porte-manteau : l'habit de l'homme arrondi n'a ni la même tournure, ni la même physionomie que celui de l'homme anguleux. Et comme il y a, dans la création de toute caricature, une part d'interprétation et de fantaisie, l'artiste peut pousser le contraste jusque dans la physionomie des accessoires qui, cependant, ne prennent pas directement l'empreinte de la personne. Il armera l'homme maigre d'un parapluie sec et pincé ; il mettra au poing de l'autre un parapluie rebondi, arrondi, légèrement apoplectique.

Mais ces lignes ne nous donnent guère que l'expression superficielle, le comique vulgaire, celui qui résulte de la constitution physique des personnages. Passons à des lignes plus expressives, à celles qui, par leur physionomie et leur mouvement, servent à exprimer les caractères et les passions avec toutes leurs variations et toutes leurs nuances. Dans la nature vivante, tous les traits du visage, tous les gestes, toutes les attitudes du corps, le costume, les accessoires, sont les signes expressifs d'une passion quelconque ou d'une habitude. Nous allons étudier quelques-uns de ces moyens d'expression, et en premier lieu les traits du visage.

Il y a tout d'abord une importante distinction à faire entre les signes expressifs, c'est que les uns sont *permanents* et les autres *passagers* (1). Les signes *permanents* sont, par exemple, les traits du visage à l'état de repos, quand aucune émotion, aucune passion ne les met en mouvement ; les signes *passagers* sont les expressions différentes par où passent les traits, sans s'y arrêter, dans les moments de joie, de tristesse, de colère, d'ennui, de désappointement.

Les signes *passagers* offrent ce caractère particulier qu'ils ont entre eux une corrélation absolue et déterminée. Dans une tête qui rit, non-seulement l'œil rit, mais encore le nez rit, les lèvres, le menton, les joues rient aussi. Vous pouvez cacher tous les traits moins un, celui-là vous dira clairement et à coup sûr ce que font ceux que vous ne voyez pas.

Les signes *permanents*, au contraire, n'ont pas, dans la nature vivante, cette correspondance absolue des signes *passagers*. En d'autres termes, le caractère particulier d'un des traits de la face, si marqué qu'il soit, n'implique pas nécessairement que les autres traits auront le même caractère. Il est telle tête où la ligne du front dit intelligence et bonté, ouverture d'esprit et de cœur, tandis que les yeux disent sournoiserie, les lèvres et le menton grossier égoïsme et intelligence bornée. Si vous cachez tous les

(1) Cette distinction est de Topffer, *Essai de physiognomonie*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

traits moins un, celui qui restera visible ne pourra nous révéler à coup sûr ni la forme ni le sens moral et intellectuel de ceux que nous ne voyons pas. C'est de la combinaison et de l'ensemble de tous ces éléments que se forme la physionomie particulière de chaque individu.

Les signes *permanents* ont, comme les chiffres dans la numération, deux valeurs bien distinctes : une *valeur absolue*, qui tient à la forme extérieure déterminée par les lignes, et une *valeur relative*, qui change et varie selon le sens et l'expression des autres signes, surtout l'expression du regard et le modelé de la partie molle et plastique du visage. On ne peut donc juger absolument un homme ni à son front, ni à son nez, ni à sa bouche, ni à son menton, mais à l'ensemble de ces traits, d'où résulte l'expression dernière et définitive. Chacun des traits est un mot : la face entière est une phrase dont le sens est à deviner et à interpréter.

Les signes *permanents* demeurent ce que la nature les a faits, sauf les changements produits par l'âge; mais nos habitudes d'esprit et de cœur changent la relation de ces signes, et, par conséquent, l'expression générale; l'âme met sur le visage ce qu'un rayon de soleil met sur un paysage : la vie et le charme, sans en changer en rien les lignes. Me voilà revenu par un détour à l'idée sur laquelle on ne saurait trop insister : c'est que chacun, ici-bas, finit toujours par avoir la figure qu'il mérite.

Mais de quel droit donnons-nous un sens particulier à chacun de nos traits, et déclarons-nous que tel angle signifie ceci et telle courbe cela, et tel prolongement encore autre chose? Est-ce pure convention entre les hommes? est-ce connaissance innée ou révélation de certains principes absolus? Ni l'un ni l'autre.

En physiognomonie, tout est fondé sur l'observation et sur l'expérience, et non sur des conventions ou des règles infaillibles. Quand nous déchiffrons ce livre toujours ouvert de la nature, notre interprétation vaut juste ce que nous valons nous-mêmes : fine si nous sommes fins, arbitraire si nous sommes systématiques, pénétrante si nous avons de la pénétration, mais nulle si nous sommes nuls. La certitude absolue n'est pas ici dans la nature des choses.

Bien des gens voudraient, en ces matières, quelque chose de plus arrêté et de plus scientifique. Il leur semblerait commode de juger un homme d'après les bases de sa tête, l'écartement de ses yeux, la longueur de son nez et le volume de son menton. Assurément cela serait commode, mais c'est un petit avantage qui coûterait cher.

En effet, si les *signes permanents*, c'est-à-dire les traits du visage, étaient l'expression nécessaire et forcée de certaines vertus et de certains vices, comme l'homme ne peut rien pour les changer, il serait dès l'abord fatalement destiné, par la seule courbure de son front, à être un homme de génie ou un sot, un homme vertueux ou un malhonnête homme; par la forme de son nez, à devenir un ivrogne, et par celle de son menton, à n'être qu'un débauché. La volonté n'est plus qu'un mot; le libre arbitre n'existe plus, et le rôle de tout avocat, en cour d'assises, se borne à appeler l'attention du jury sur les bosses du crâne de son client, qui le condamnaient d'avance, et fatalement, à faire ce qu'il a fait.

Les conséquences esthétiques seraient également graves. Si la physiognomonie est une science, l'art n'existe plus; avec des formules bien faites, on pourra créer toutes les expressions possibles, et l'on n'aura plus à s'inquiéter de consulter et d'étudier la nature; alors l'art, comme le cheval de la légende, aura toutes les qualités, moins la vie. Or, lisez toutes les histoires de l'art, et vous verrez que la décadence de toutes les écoles a commencé le jour où l'on a substitué dans les ateliers les formules toutes faites et les recettes à l'étude directe de la nature et du modèle vivant.

Le caricaturiste est placé dans les mêmes conditions que le peintre. S'il veut être vrai et vivant, il doit observer directement la nature, et ne jamais se servir de formules et de recettes. Aussi, ce que je vais exposer, ce ne sont point des formules et des règles, mais de simples observations faites sur nature, et dont chacun de nous peut vérifier l'exactitude.

Commençons par l'étude de la tête.

La tête prise dans son ensemble est un signe d'expression, soit par son volume, soit par sa forme, que déterminent les lignes de contour. La tête de l'Hercule Farnèse est plus petite, comparée à l'ensemble du corps, que celle de l'Apollon du Belvédère. C'est que le premier de ces dieux représente la force brutale et l'autre l'intelligence. Partant de cette donnée très-générale, les caricaturistes exagèrent soit la petitesse, soit le développement de la tête, pour exprimer le plus ou moins d'intelligence de leurs personnages. Je remarquerai, en passant, que c'est une faute contre les règles de l'art du caricaturiste, que d'infliger, comme c'est la mode aujourd'hui, à tous les personnages quels qu'ils soient, une grosse tête sur un petit corps. Cette exagération est de la pure charge, non de la caricature, puisqu'elle est en contradiction avec les indications mêmes de la nature.

La suite à une prochaine livraison.

MACON.

Nous avons donné (t. V, 1837, p. 25) quelques détails précis, historiques et géographiques, sur la ville de Mâcon. Lamartine, dans ses *Confidences*, décrit de la manière suivante l'aspect général de la cité où il est né.

« Sur les bords de la Saône, dit-il, en remontant son cours, à quelques lieues de Lyon, s'élève, entre des villages et des prairies, au penchant d'un coteau à peine renflé au-dessus des plaines, la ville petite mais gracieuse de Mâcon. Deux clochers gothiques, décapités par la révolution et minés par le temps, attirent l'œil et la pensée du voyageur qui descend vers la Provence ou vers l'Italie sur les bateaux à vapeur dont la rivière est tout le jour sillonnée. Au-dessous de ces ruines de la cathédrale antique s'étendent, sur une longueur d'une demi-lieue, de longues files de maisons blanches et des quais où l'on débarque et où l'on embarque les marchandises du midi de la France et les produits des vignobles mâconnais. Le haut de la ville, que l'on n'aperçoit pas de la rivière, est abandonné au silence et au repos. On dirait d'une ville espagnole. L'herbe y croît l'été entre les pavés. Les hautes murailles des anciens couvents en assombrissent les rues étroites. Un collége, un hôpital, des églises, les unes restaurées, les autres délabrées et servant de magasins aux tonneliers du pays; une grande place plantée de tilleuls à ses deux extrémités, où les enfants jouent, où les vieillards s'assoient au soleil pendant les beaux jours; de longs faubourgs à maisons basses qui montent en serpentant jusqu'au sommet de la colline, à l'embouchure des grandes routes; quelques jolies maisons dont une face regarde la ville, tandis que l'autre est déjà plongée dans la campagne et dans la verdure; et, aux alentours de la place, cinq ou six hôtels ou grandes maisons presque toujours fermées, qui reçoivent, l'hiver, les anciennes familles de la province : voilà le coup d'œil de la haute ville. »

Les deux tours décapitées dont parle Lamartine, restes de l'ancienne cathédrale de Saint-Vincent, sont le seul

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

monument intéressant de Mâcon. L'église n'existe plus; elle a été démolie pendant la révolution, ses débris ont été enlevés depuis, et l'on voit maintenant une halle sur le terrain qu'elle occupait. Les deux tours elles-mêmes ne sont pas entières; elles sont réduites aux deux tiers de leur hauteur primitive; l'une est privée de son dôme,



Ruines de Saint-Vincent, appelé communément Saint-Pierre le Vieux, à Mâcon. — Dessin de Tirpenne.

l'autre de sa flèche en pierre de taille. Elles appartiennent à deux époques différentes : la partie inférieure est romane; la partie supérieure, qui est percée de fenêtres en ogive, date du treizième ou du quatorzième siècle. La façade de la cathédrale, qui subsiste encore, n'a rien de remarquable; la porte principale est surmontée d'une ogive du

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

quatorzième siècle, mais les deux portes latérales sont cintrées et flanquées de colonnes romanes. Le porche, qui est fort ancien et qui a pu être conservé, a été converti en chapelle. Le mur plat qui relie les deux tours est de l'effet le plus disgracieux. Derrière l'église, on a réuni dans un petit jardin les colonnes à chapiteaux sculptés que l'on a retrouvées dans les fouilles, ainsi qu'une belle porte romane et des débris d'un vieux cloître.

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

LA SALUBRITÉ DES RUES.

Suite. — Voy. p. 102.

L'orientation d'une rue influe beaucoup sur la salubrité et sur le bien-être des habitations qui la bordent. MM. Pilat et Tancrez considèrent l'orientation est et sud-est comme la meilleure. Cela peut être vrai pour Lille et pour les villes de la même zone, mais ne saurait être établi d'une manière absolue ; il est des villes dont les rues se trouveraient mal d'une orientation pareille. Cela dépend de la direction des vents dominants et de la salubrité ou de l'insalubrité des terrains qu'ils rencontrent sur leur passage. Sans accepter le contraste établi par Hippocrate dans son *Traité des airs, des eaux et des lieux*, le plus beau monument de son génie, entre le tempérament et les maladies des habitants de deux villes, exposées l'une « aux vents qui soufflent entre le levant et le coucher d'hiver », et l'autre aux vents septentrionaux, il ne faut pas considérer cependant ces influences comme des subtilités d'hygiène.

Il est, dans une même ville, des rues qui, à largeur égale, sont plus malsaines que d'autres. Comme je l'ai montré dans *mon livre* sur la maison (*la Maison*, étude d'hygiène et de bien-être domestiques; Paris, 1871), il faut connaître ces particularités et en tenir compte dans le choix d'une maison à acheter ou à louer. Quand on se cherche un logement sain et agréable, on doit donc veiller à cet intérêt. Bacon a bien dit : « On bâtit des maisons pour vivre dans leur intérieur et non pour les regarder du dehors », mais il n'a pas voulu dire pour cela qu'il ne fallait pas en examiner les alentours et voir si la rue offre de bonnes conditions d'accès, de tenue, d'orientation.

Si l'on ne peut pas absolument dire : *Telle rue, telle maison*, on ne peut cependant méconnaître la solidarité hygide qui existe entre elles. Et cette influence est si réelle que des maisons formant coin offrent souvent des conditions de salubrité différentes dans les pièces des deux façades, si l'une d'elles reçoit directement des vents qui passent sur des marais ou des eaux stagnantes. Les médecins qui pratiquent dans des pays à fièvres intermittentes connaissent à merveille ces particularités.

Mais la salubrité d'une rue ne dépend pas seulement de son orientation particulière, c'est-à-dire de la direction de son axe par rapport à la rose des vents, elle tient aussi à l'orientation générale du quartier dont elle fait partie. M. Junod, dans un intéressant travail présenté en 1858 à l'Académie des sciences, a cherché à démontrer la salubrité plus grande des quartiers placés à l'ouest d'une ville que de ceux de sa partie orientale, et il a expliqué par ce fait la tendance très-curieuse qu'ont les villes à s'accroître de préférence dans la direction de l'ouest. Ce fait bizarre est constaté par l'observation pour un bon nombre de villes ; il n'est pas sans exception, sans aucun doute, mais il offre un caractère de fréquence qui éloigne l'idée de quelque chose de fortuit. M. Junod l'explique par les caractères barométriques et hypsométriques des vents d'ouest, c'est-à-dire par les conditions de pression atmosphérique et d'humidité qui les signalent. Les vents d'ouest étant humides, maintiennent les miasmes et la fumée dans une zone rapprochée du sol ; les vents d'est, au contraire, sont secs et hauts, et ils favorisent la dissémination des miasmes, des odeurs et des poussières vers les régions atmosphériques élevées. Les quartiers orientaux d'une ville reçoivent donc les émanations des quartiers opposés et qui leur sont apportées par les vents d'ouest ; ils les ajoutent aux leurs, et de là une insalubrité que les villes, faisant de l'hygiène instinctive, évitent en se portant de préférence vers l'ouest. Quoi qu'il reste encore à démontrer sur ce point, le fait est intéressant et mérite d'être signalé.

La pente de la rue doit être peu considérable ; elle doit varier entre 1 et 5 millimètres par mètre. Plus forte, elle impose pour rentrer chez soi une fatigue musculaire qu'aggrave la nécessité de monter sans interruption à un étage quelquefois élevé. Dans les villes où des différences de niveau très-considérables existent entre les rues adjacentes, comme Bâle, Brest, Fribourg, Lausanne, etc., on est obligé d'établir dans certains points des rampes formées de volées d'escaliers ayant chacune de dix à vingt marches. On peut, dans une certaine mesure, par la bonne construction des marches, atténuer la fatigue que cause l'ascension de ces rampes. Elles doivent avoir une largeur de 25 centimètres, une hauteur minimum de 16 centimètres ; leur largeur importe plutôt à la facilité de la circulation qu'au bien-être ; elle doit varier, autant que possible, entre 4 et 5 mètres. Le problème des ascenseurs mécaniques pour nos maisons n'est pas encore résolu pratiquement, mais il y a lieu de s'étonner que les villes qui ont des différences énormes de niveau hésitent encore à procurer le bénéfice de cet allégement à leurs habitants. Cela viendra, sans doute ; il faut bien ne pas oublier, en effet, qu'il s'agit là d'une question de santé en même temps que de bien-être. La fréquence des maladies du cœur et de l'asthme dans les villes dont l'assiette est formée de niveaux très-différents, montre la réalité de cette influence. En attendant que les chemins atmosphériques, ou les va-et-vient sur rails et par contre-poids ou par enroulement de câbles, aient ainsi relié commodément les quartiers bas aux quartiers élevés, il est au moins certains allégements que les municipalités soucieuses du bien-être de leurs administrés leur doivent et auraient dû déjà leur donner partout, et qui n'entraînent qu'une dépense insignifiante. J'ai vu dans les rues de Bâle, qui sont très en pente, des mains-courantes en corde passant par des anneaux et qui aident singulièrement la progession des vieillards et des infirmes. Les rampes à escalier peuvent être avantageusement munies, si elles sont assez larges, de trois mains-courantes en fer : deux le long des murs qui forment la cage de l'escalier, l'autre médiane et divisant l'escalier en deux parties ; l'une affectée à l'ascension, l'autre à la descente. Un artifice très-simple permet d'ailleurs de prévenir l'attrait parfois périlleux qu'ont les enfants pour les descentes sommaires le long de ces appuis. Chaque volée d'escalier devrait avoir son banc, où se reposeraient les personnes qui ne pourraient gravir d'un trait l'ensemble de la rampe. Il y a à ces précautions un double avantage d'allégement physique et d'exemple moral du souci que l'on doit avoir pour les infirmes et les vieillards. Qu'il me soit permis d'insister ici, comme je l'ai fait à propos des escaliers de nos maisons, sur un moyen qui permet d'attendre des nivellements et des ascenseurs, moyen peu dispendieux que j'ai imaginé, que j'ai expérimenté sur moi-même, sans jamais avoir eu la pensée de prendre un brevet d'invention, et qui diminue singulièrement la fatigue, l'essoufflement et les battements de cœur

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

que l'on éprouve quand on monte un escalier. Je le partage libéralement avec autrui. Il consiste tout simplement *à ne pas faire coïncider les mouvements d'ascension avec les mouvements respiratoires*. On remplit complétement sa poitrine par une large inspiration, et on monte d'un pas ordinaire et sans plus respirer. Arrivé au palier, on renouvelle pendant une pause sa provision d'air, et l'on se remet en marche. Ce procédé ne dispense pas de chercher un *ascenseur*, mais il se recommande, en attendant qu'on l'ait trouvé, par la simplicité et l'économie de son mécanisme.

Il ne suffit pas qu'une rue soit suffisamment longue, que l'accès en soit facile, qu'elle ait des dimensions et une direction favorables à son aération et à son ensoleillement; il faut aussi, et c'est une condition absolue de salubrité pour ses maisons, qu'elle ait une chaussée recouverte d'un revêtement convenable.

Nous avons dit plus haut ce qu'était la chaussée dans les villes romaines. Rien de bien merveilleux assurément. Elle était constituée, à Pompéi, par des blocs polygonaux de lave du Vésuve, plus ou moins bien reliés entre eux par des crampons de fer. De chaque côté existaient des trottoirs, dont la construction incombait à chaque propriétaire riverain et qui le faisait revêtir à son gré : ici de briques, là de marbre, ailleurs de mosaïques grossières, plus loin d'*opus signinum*, mélange de tuiles concassées et de mortier qui tirait son nom de la ville de Signia, dans le Latium, où on le fabriquait. La diversité de composition des trottoirs de Pompéi marque encore aujourd'hui, et en l'absence de murs, les limites des propriétés. En somme, la viabilité et la salubrité des rues, chez les anciens, laissaient fort à désirer.

L'une et l'autre valurent encore moins chez nous jusqu'à l'époque de Philippe-Auguste, et « le pas paisible et lent » des bœufs qui promenaient nos rois de la première race épargnait à ceux-ci bien des cahots et avait son origine moins encore dans la placidité native de ces ruminants que dans les efforts de traction auxquels les condamnait l'état des rues.

« Philippe-Auguste, occupé de grandes affaires, dit un historien, se promenant dans son palais royal (aujourd'hui le Palais de justice), s'approcha de sa fenêtre, où il se plaçait quelquefois pour se distraire par la vue du cours de la Seine. Des voitures traînées par des chevaux traversaient alors la Cité, et, remuant la boue, en faisaient exhaler une odeur épouvantable. Le roi ne put y tenir, et même la puanteur le poursuivit jusque dans l'intérieur de son palais. Dès lors il conçut un projet très-difficile mais très-nécessaire, projet qu'aucun de ses prédécesseurs, à cause de la grande dépense et des graves obstacles que présentait son exécution, n'avait osé entreprendre. Il convoqua les bourgeois et le prévôt de la ville, et par son autorité royale leur ordonna de paver avec de fortes et dures pierres toutes les rues et voies de la Cité. »

On sait qu'en 1185 Philippe-Auguste fit le premier paver ce que l'on appela *la croisée du roi*, c'est-à-dire deux rues se croisant à angle droit et se dirigeant, l'une du nord au sud, l'autre de l'est à l'ouest. Ce pavé était composé de grosses dalles en grès, dont les dimensions en longueur et en largeur avaient environ 3 pieds et demi sur environ 6 pouces d'épaisseur. On appela ces pierres des carreaux, d'où l'expression d'*être sur le carreau*, remplacée plus tard par celle d'*être sur le pavé* (Dulaure, *Hist. de Paris*, t. I, p. 356). On a exhumé quelques-unes de ces dalles dans la rue Saint-Jacques, en 1839. L'édit de 1609, d'Henri IV, sur la propreté des rues, donne une idée de ce qu'était, à deux siècles et demi en arrière, l'état de la voirie parisienne. Louis XIII trouva des rues non pavées ou pavées seulement d'un côté. C'est de son règne que date la série des travaux plus ou moins actifs, mais ininterrompus, qui ont doté Paris de voies qui ne le cèdent à celles d'aucune autre grande ville de l'Europe.

La suite à la prochaine livraison.

FABLES LITTÉRAIRES D'YRIARTE.

Voy. p. 223.

LA CHENILLE ET LE RENARD.

Dans une réunion d'animaux, on parlait un jour du Ver à soie, cet ingénieux artisan, et tout le monde louait son travail; comme preuve, quelqu'un apporta un cocon: on l'examine, et les applaudissements de croître; la Taupe elle-même, encore bien qu'aveugle, confessa que le cocon était un miracle. Dans un coin la Chenille murmurait en termes injurieux, appelant sottise l'admirable travail et insensés ses admirateurs. Tous les animaux se demandaient les uns aux autres pourquoi ce misérable insecte était le seul qui méprisât ce que tous les autres louaient d'un commun accord. Le Renard se montra et dit : « Sur mon âme, le motif est on ne peut plus clair. Ne savez-vous pas, mes amis, que la Chenille aussi fait des cocons, mais ils ne valent rien. »

Laborieux esprits que l'on persécute, voulez-vous un bon conseil? Écoutez. Quand certains envieux vous provoquent, racontez-leur cette fable.

LA PIE ET LA GUENON.

Certaine Pie dit un jour à la rusée Guenon : « Si tu venais chez moi, que de choses je te montrerais! Tu sais avec quelle adresse je dérobe et garde précieusement mille bijoux; viens, je t'en prie, et tu les verras serrés dans un coffret. » L'autre répondit: « Volontiers », et l'accompagna chez elle.

Madame la Pie sortit alors de la boîte une jarretière rouge, un bout de cerceau de crinoline, une boucle, deux médailles, le pommeau d'une épée, la moitié d'un peigne, une gaîne de ciseaux, un morceau de dentelle, un fragment de lame de couteau, trois clefs de guitare, et un tas d'autres défroques. « Eh bien, dit-elle, que t'en semble, petite sœur? Tu ne me jalouses pas? Tu ne t'extasies pas? Bien sûr, personne de ma caste n'est aussi riche que moi. »

Notre Guenon la regardait avec un sourire narquois; à la fin elle s'écria : « Patarata ! jolie collection de guenilles! tu as devant toi quelqu'un de bien plus riche, car tout ce que je garde, moi, est utile. Regarde bien mes bajoues; en dessous, camarade, il y a deux jabots formant double menton, qui s'allongent et se rétrécissent à volonté. Je mange à mon appétit, et ce qui me reste, je l'y fais glisser pour la faim à venir. Toi, petite folle, tu amasses des vieux chiffons et tu t'en tiens là; moi, ce sont des noix, des amandes douces, de la viande et toutes bonnes provisions de bouche. »

Est-ce que cette Guenon si rusée parla seulement pour la Pie? Il me semble qu'elle s'adressait aussi à certaines gens qui tirent vanité des ornements les plus disparates, et ne produisent que des fatras sans valeur.

LES MIROIRS CONSTELLÉS.

Voy. p. 62.

Nous donnons ici l'exacte représentation d'un des miroirs constellés qu'on exécutait en Orient. Les adeptes de tous les pays savaient parfaitement les reconnaître et se les procurer; ils servaient même aux évocations magiques

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

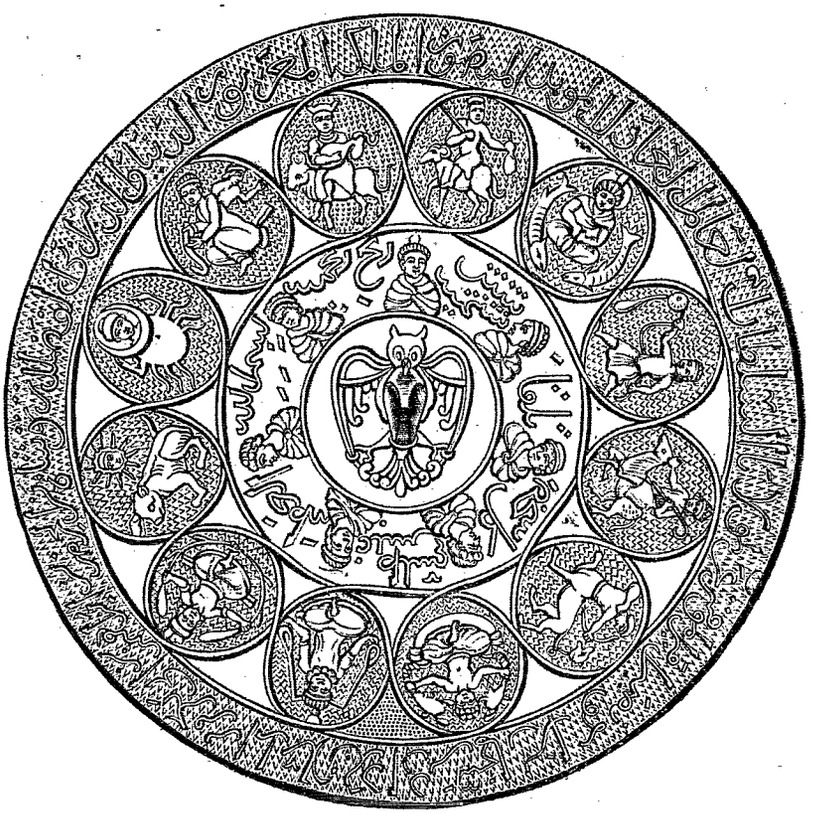
des chrétiens, bien que ceux-ci ne pussent pas en lire toujours les inscriptions arabes ou persanes. Comme ces instruments mystérieux étaient presque tous formés d'une composition métallique, et qu'ils étaient rarement fabriqués en cristal, leur transport était facile. Un amateur d'antiquités dont le nom était populaire au dix-huitième siècle, Caylus, soumit un de ces miroirs magiques à une analyse chimique à laquelle il ne dédaigna pas de présider, et il vit que le métal employé à sa mystérieuse confection se composait de cuivre, de régule d'antimoine et de plomb. Les savants orientaux qui s'adonnaient à cette branche secondaire de l'astrologie, construisaient leurs miroirs sous l'influence calculée de certaines constellations, et les signes combinés des astres étaient figurés sur la bordure extérieure de l'instrument révélateur.

Le miroir dont nous offrons ici une exacte représentation date du treizième siècle, et fut jadis fabriqué pour un prince souverain; c'est ce que nous apprend, d'après le savant Reinaud, l'inscription circulaire dont nous reproduisons ici la traduction :

« Honneur à notre maître le sultan, savant, juste, fort, » victorieux, roi glorieux, lumière du monde et de la re- » ligion, Aboulfadl, Ortok-Schah, fils de Khéder, fils » d'Ibrahim, fils d'Abou-Bekr, fils de Kara-Arslan, fils de » Daoud, fils de Sokman, fils d'Ortok, défenseur du com- » mandeur des croyants! »

Cette litanie de noms musulmans ne nous laisse point de doute sur la provenance du miroir : il dut être fabriqué en Mésopotamie. Aboulfadl appartenait à la race des Ortokides. Ortok, prince turcoman venu des bords de l'Oxus, prit part à la conquête de la Syrie et de la Palestine, et ses descendants allèrent s'établir dans la région que nous venons de signaler; ils y possédaient plusieurs villes considérables, et entre autres *Hisn-Kaisa*, où les arts étaient en honneur.

Après nous avoir expliqué comment, sur une bande extérieure, douze médaillons représentent les douze signes du zodiaque, combinés avec les planètes, le savant orientaliste se donne une peine infinie pour expliquer quel peut être le caractère symbolique de l'espèce de chat-huant qui déploie ses ailes au fond du miroir; mais il avoue que ses conjectures sont assez vaines, et nous ne saurions éclaircir ce qu'il n'a pu deviner (1). Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que le miroir astrologique du descendant d'Ortok devait avoir toute la puissance qu'on attribue aux œuvres talismaniques; un texte concis, mais dont les mots sont en partie barbares, déclare que c'est un *talisman*. Nous renvoyons aux nombreuses explications données par Reinaud sur les signes astrologiques,



Revers d'un miroir magique, tiré de l'ouvrage de M. Reinaud.

tels que les figure notre miroir : elles sont nombreuses et satisfaisantes, et prouvent une étude attentive de la matière. Notre guide se tait malheureusement complétement sur les opérations magiques qu'on pouvait provoquer à l'aide de ce miroir, et nous supposons que notre premier article répond suffisamment aux désirs du lecteur sur ce point. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'en Occident l'usage du miroir magique était regardé comme chose si peu innocente, qu'un adepte, l'infortuné Saint-Germain, fut brûlé vif pour avoir tenté de lire sa destinée dans les reflets d'un miroir de ce genre; ce fait a paru assez important pour être signalé à l'une des séances solennelles de l'Institut par M. Alfred Maury (1).

(1) Voy. *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets.* Paris, Impr. roy., 1828; t. II, p. 404.

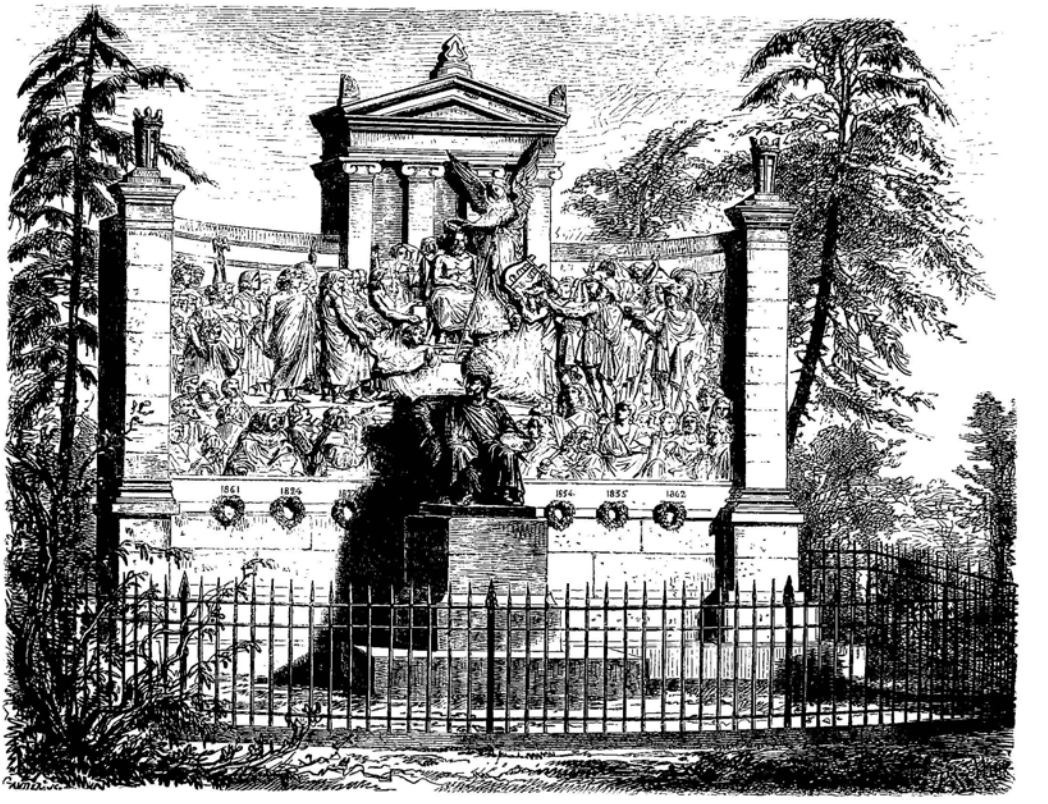
(1) *Fragment d'un mémoire sur l'histoire de l'astrologie et de la magie*, etc., lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 12 novembre 1858.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

MONUMENT EN L'HONNEUR D'INGRES,

A MONTAUBAN.

Voy., sur Ingres, t. XXXV, 1867, p. 233; t. XXXVII, 1869, p. 377; — et la Table de trente années.



Monument en l'honneur d'Ingres, à Montauban (Tarn-et-Garonne), par M. Etex. — Dessin de Sellier.

Ce curieux monument décore l'extrémité de la promenade des Carmes, à Montauban, ville qui a eu l'honneur de donner naissance à Ingres, l'un des plus grands peintres du siècle. Ce fut en 1868 qu'on mit au concours, d'après le vœu des habitants, un projet de sculpture commémorative : de plusieurs modèles soumis au jugement de l'Institut, aucun n'obtint le prix; deux seulement furent indiqués comme méritant quelque approbation; on peut les voir aujourd'hui au Musée de Montauban. Celui de M. Etex avait paru trop étrange pour être recommandé. Mais cet artiste, que nos lecteurs connaissent (1), ne se tint pas pour vaincu. Il fit une esquisse de son projet sur toile, l'exposa hardiment sur la promenade des Carmes, et réussit à se concilier les suffrages du public. Ainsi qu'on le voit sur notre gravure, la statue d'Ingres est au centre du monument, qui est entouré d'une grille; elle est un peu plus grande que nature. L'artiste, en costume d'atelier, est assis; il tient sa palette à la main, et ses regards sont tournés vers sa peinture capitale, *l'Apothéose d'Homère*, que M. Etex a traduite en bas-relief. La plate-forme en mosaïque est ornée d'une grecque enserrée dans un parpaing de pierre de Bruniquel rosée. Sur cette plate-forme s'élève le soubassement en pierre, de même provenance, grisâtre. Le reste du monument, à partir de ce soubassement, est construit en pierre de Carcassonne, pierre granitique, difficile à tailler et à sculpter. Deux pilastres servent de cadre au bas-relief et de niche à la statue. Un large bandeau court au long du bas-relief : sur ce bandeau sont appendues des couronnes avec des dates qui rappellent les œuvres et les succès les plus célèbres du peintre. Le bas-relief en bronze qui sert de fond à la statue et reproduit l'*Apothéose*, se découpe sur la pierre du portique, figuré par une ligne courbe se profilant sur le ciel. La façade postérieure du monument n'est que la silhouette de la façade principale : c'est un mausolée, le tombeau d'Ingres. Au fronton brille la couronne d'or offerte au peintre par les Montalbanais en 1862. Au-dessous du fronton on lit cette inscription : « A Ingres, la ville de Montauban. » Sur le reste de cette façade unie sont gravés les titres des œuvres de l'artiste. Sur les côtés sont sculptés deux grandes palmes colorées. Les frais de

(1) Voy. les œuvres de M. Étex, t. Ier, 1833, p. 117; t. III, 1835, p. 105; t. IV, 1836, p. 128; t. V, 1837, p. 273; t. IX, 1841, p. 109; t. XVI, 1848, p. 29, 196; t. XX, 1852, p. 117.

ce monument ont été couverts par une souscription. L'on se propose de transformer plus tard la promenade des Carmes en un beau jardin. (1)

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

Suite. — Voy. p. 186, 202, 234.

II. — SON HISTOIRE. — SES PROGRÈS.

L'origine de l'orgue semble devoir être très-ancienne, sans que l'on puisse cependant déterminer une date précise à ce sujet. L'histoire de ses progrès, et sa structure pendant toute l'antiquité et une bonne partie du moyen âge, ont été fort étudiées et ont donné lieu à de très-nombreux travaux, qui ne font guère qu'aboutir à des hypothèses, les unes ingénieuses, les autres absurdes. Ce n'est pas que les renseignements manquent, mais ils ne sont guère faits pour apporter la lumière dans cette question. Les textes techniques sont très-obscurs, les textes poétiques sont vagues, et peuvent même le plus souvent être soupçonnés d'emphase et de banalité : les poëtes, parlant de choses qu'ils connaissaient peu ou point, s'en tirent par des expressions ronflantes et des comparaisons sonores mais peu instructives. Quant aux monuments (statues, bas-reliefs, médailles, pierres gravées, dessins et peintures de manuscrits), ils donnent en général assez bien les lignes extérieures, la silhouette de l'objet, pour ainsi parler; mais le détail, le jeu, le mécanisme de l'instrument, tout cela est absent. Il y a une espèce de type convenu, tracé à grandes lignes, que l'on retrouve dans une foule d'endroits et pendant des siècles; mais ce qui est très-suffisant pour le pittoresque et le décoratif devient très-insuffisant quand il s'agit d'une étude anatomique, pour ainsi dire, de l'orgue. On a, par exemple, des représentations d'orgues du seizième siècle (vitraux de la cathédrale de Sens, que nous donnerons plus loin), qui n'en disent pas beaucoup plus que des médailles ou pierres gravées des premiers siècles de l'ère chrétienne, et cependant l'orgue avait dû faire d'immenses progrès. Il faut donc être très-prudent en cette matière, ne pas se laisser duper par les documents, quels qu'ils soient, en étudier les mots de près, en restreindre plutôt le sens d'après les règles d'une sage critique, et comme, après tout, les choses de ce monde ont leur logique, que certains faits en appellent certains autres, et qu'il y a des développements et des progrès nécessaires dans les œuvres de l'esprit humain, on pourra, avec du bon sens, remplir plus d'une lacune et refaire plus d'un trait confus ou effacé. Là où l'obscurité sera complète, la véritable science consistera à avouer qu'on ne sait pas.

La première difficulté qui se présente dans l'histoire de l'orgue, c'est le nom même de cet instrument : *orgue* en français, *organum* en latin, *organon* en grec. La similitude complète des trois mots a entraîné fatalement dans de graves erreurs des commentateurs ou écrivains peu réfléchis. Le mot *orgue* désigne aujourd'hui pour nous quelque chose de bien net et d'aussi complétement défini que possible; mais la signification du mot *organum*, dans l'antiquité, était infiniment plus large. Tout instrument, tout outil qui servait à exécuter quelque chose, portait ce nom. On l'appliquait même, par extension, aux *ressorts*, ou *mobiles* d'un acte, de la volonté, etc. Les glossaires grecs et latins en font foi.

Peu à peu le sens du mot se restreignit exclusivement à *tous* les instruments de musique; et, le sens se resserrant encore avec le temps, on appliqua ce terme seulement à *certains* instruments, ceux à vent, jusqu'à ce qu'il finit par désigner d'une manière spéciale l'instrument à vent par excellence, l'orgue proprement dit. « On appelle *organa* tous les instruments de musique, dit saint Augustin; ce nom n'est pas seulement donné à cet instrument qui est grand et qui parle au moyen de soufflets; mais tout instrument qui s'adapte au chant et dont se sert celui qui chante, s'appelle *organum*. »

Saint Jérôme dit la même chose en d'autres termes vers la même époque (fin du quatrième et commencement du cinquième siècle) : « Virgo surda sit ad *organa*; Que la jeune fille soit sourde pour les *instruments de musique* (*organa*). » Il faut évidemment entendre par ce mot *organa*, à la fois les instruments à cordes et à vent, puisque saint Jérôme ajoute après les paroles ci-dessus mentionnées : « La jeune fille ne doit pas du tout savoir pourquoi sont faites la flûte, la lyre et la cithare; *Tibia, lyra, cithara, cur facta sint nesciat.* »

« L'organique (*organica*), dit Isidore de Séville (fin du sixième siècle et commencement du septième), a rapport aux instruments qui, remplis par de l'air, parlent et produisent des sons, comme les trompettes, les chalumeaux, les pipeaux, les orgues (*organa*), les pandores et autres instruments du même genre. »

Comme on le voit, l'acheminement vers un sens de plus en plus restreint du mot *organum* est incontestable.

Quant à l'origine même de l'orgue, il faut, comme nous l'avons dit, se contenter de la regarder comme très-ancienne, sans vouloir être trop affirmatif au sujet de la date précise. On a invoqué la Bible et l'on est remonté jusqu'à la Genèse, où il est dit que « Jubal fut le père (ou le maître) de ceux qui jouent de la *cithare* et de l'*orgue*. » Mais les commentateurs et le sens commun se trouvent d'accord pour admettre que *cithara* et *organum* sont ici des mots génériques et désignent, le premier tous les instruments à cordes, le second tous les instruments à vent. Le mot hébreu que le traducteur latin rend par *organum* est *abuba* dans le texte chaldéen; or, nous savons que les *ambubaiarum collegia* cités par les auteurs latins étaient des corporations de joueuses de *flûte* venant de Syrie, et il est très-évident que le radical *ambub* du mot latin est identique au mot chaldéen ou syriaque *abuba* : donc il ne peut s'agir ici que des instruments à vent d'une structure simple et restreinte, tels que la flûte, le flageolet, le fifre, etc.

Du reste, le mot *organum* se trouve à plusieurs reprises dans la Bible, dans le livre de Job, par exemple; mais ce serait abuser étrangement du sens des mots que de vouloir tirer de la ressemblance des sons la preuve de la ressemblance des choses désignées par ces sons, surtout lorsqu'on sait, comme les quelques textes cités plus haut le démontrent régulièrement, que ce terme *organum* est très-flottant et varie de sens selon les siècles, et n'a de signification vraiment arrêtée qu'à une époque relativement moderne.

On a voulu citer aussi Pindare, qui aurait, dit-on, attribué l'invention de l'*orgue* à Minerve; mais ceux qui ont mis en avant l'autorité du vieux poëte lyrique ont prouvé, ou qu'ils ne savaient pas le grec, ou qu'ils ne se faisaient pas scrupule de falsifier, sinon les mots, du moins le sens, pour les besoins de leur cause. Voici le texte dans toute sa simplicité; il s'agit d'un *nome* ou *air* de flûte inventé par Minerve en l'honneur de Persée, son favori, qui venait de vaincre la gorgone Méduse :

« ... Mais lorsqu'elle eut délivré de ces travaux (dangers) le héros cher (à elle), la vierge (Minerve) composa un *air de flûtes* aux sons de toutes sortes, afin d'imiter

(1) Voy. *Notice sur le monument d'Ingres érigé à Montauban*, par Éd. Forestié. Montauban, 1871.

avec l'instrument le gémissement qui retentit au loin échappé des mâchoires rapides d'Euryala (nom d'une des gorgones) . La déesse trouva (l'air). Mais l'ayant trouvé pour que les hommes mortels le possédassent, elle l'appela le *nome des nombreuses têtes*, nome glorieux, rappelant les luttes qui attirent les peuples, lorsqu'il s'élance à travers l'airain mince et en même temps à travers les roseaux, qui poussent auprès de la ville, aux beaux chœurs, des Grâces (Orchomène de Béotie, sur le Céphise, non loin du lac Copais, où poussaient des roseaux vantés pour la fabrication des flûtes et des anches). »

Il n'y a rien dans ce texte qui de près ou de loin fasse songer à l'orgue. On a torturé le sens des mots : on a vu dans *air de flûtes* une flûte d'une espèce particulière; on a dit *l'instrument aux nombreuses têtes*, au lieu de *le nome des nombreuses têtes;* on a prétendu que l'airain mince et les roseaux désignaient l'assemblage des différentes parties de l'orgue. Tout cela est inexact : on sait parfaitement aujourd'hui que les anciens avaient des airs spéciaux pour certaines fêtes, c'est ce que veulent dire les mots *melos* (air, terme général) et *nomos* (air, nome, terme technique), qui n'ont rapport qu'à l'air lui-même et non à l'instrument. L'expression *nome des nombreuses têtes* est évidemment une manière poétique de dire que ce *nome* rappelait la victoire remportée sur la gorgone dont les cheveux étaient autant de têtes, puisque c'étaient des serpents. Quant à l'instrument, on sait aussi que la flûte des anciens était fréquemment composée de pièces de matières différentes, parmi lesquelles le roseau et le cuivre, laiton ou airain, jouaient un rôle important.

Nonnus, poëte grec d'Égypte, qui vécut au cinquième siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire bien des siècles après Pindare, dans son poëme en l'honneur de Bacchus, parle de cet instrument, et dit « qu'il se composait de plusieurs flûtes sonores assemblées avec ordre. » Des commentateurs trop savants ont vu là un orgue, tandis qu'il faudrait peut-être y voir tout au plus une flûte de Pan. Il y a encore un ou deux textes de sens plus que contestables, qui, à propos de la question de l'antiquité de l'orgue, ont prouvé seulement qu'avec de la bonne volonté et peu d'exactitude, on arrivait très-bien à voir ce qui n'était pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'orgue ou ce qui en tenait lieu a dû être connu d'assez bonne heure, sans qu'on puisse donner au juste une date ; et le simple bon sens fait trouver la marche logique que suivit le premier principe de cet instrument pour se développer dans un sens spécial et devenir plutôt un orgue qu'autre chose, au moyen de perfectionnements particuliers suggérés et nécessités par sa nature même.

La flûte simple, chalumeau, fifre ou sifflet, est évidemment le point de départ. Du jour où l'on réunit plusieurs chalumeaux ensemble, on eut la *partie résonnante* de l'instrument, l'orgue n'étant après tout qu'une gigantesque flûte de Pan à soufflerie perfectionnée. Les tuyaux furent réunis avec de la cire, ou des baguettes transversales, ou des liens quelconques. Le nombre en était indéterminé : Virgile parle d'une flûte de berger à *sept tuyaux*, et Théocrite d'une flûte à *neuf tuyaux*. D'abord on en joua à l'aide de la bouche, dont le souffle était en rapport avec la petite taille et le petit nombre des tuyaux ; mais différentes circonstances fortuites faciles à imaginer peuvent avoir donné l'occasion de remarquer que l'on pouvait ménager ses propres poumons et faire parler les tuyaux d'une autre manière. Il est élémentaire de concevoir qu'on peut enfermer l'air dans un réservoir, et ensuite, par des ouvertures plus ou moins grandes, le faire sortir en le conduisant à des endroits déterminés. Quoi de plus naturel que d'admettre que pareille découverte a dû être appliquée à la flûte à plusieurs tuyaux? Seulement une difficulté se présenta.

Une outre de peau ou de cuir formait un réservoir commode et par sa capacité et par sa compressibilité. Mais les tuyaux réunis étaient exposés à parler tous ensemble, l'orifice du réservoir ne pouvant pas se promener au-dessus des trous des flûtes avec la précision et l'à-propos de la bouche. On employa alors un seul tuyau ; et comme l'on savait déjà qu'un plus long tuyau a un son plus grave, et un plus court un son plus aigu, on allongea et on raccourcit à volonté l'unique tuyau par des trous que le tâtonnement, et par suite l'expérience, parvinrent à disposer sur l'instrument et à boucher et déboucher avec les doigts d'une façon convenable. Le tuyau unique, à trous, l'outre ajustée au bec du tuyau et pressée avec le bras, formèrent la *cornemuse* ou *musette*, instrument qui fut et est encore connu de tous les peuples.

Cette découverte subit des progrès nécessaires : le principe était trouvé ; le mécanisme de distribution du vent, qui n'est guère qu'une affaire de main d'ouvrier habile, ne dut pas tarder à être cherché, et, par conséquent, trouvé lui aussi. *La suite à une prochaine livraison.*

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

LA SALUBRITÉ DES RUES.

Suite. — V. p. 102, 269.

L'histoire du revêtement des chaussées embrasse trois périodes : 1° celle d'incurie, 2° celle du perfectionnement empirique, 3° la période scientifique qui, ouverte il y a cinquante ans environ, a porté cette question d'hygiène et de bien-être publics au point d'avancement où nous la voyons aujourd'hui. Des systèmes nouveaux ont été imaginés et expérimentés ; on les a comparés pratiquement entre eux et avec les anciens, et de cette étude est résulté l'état actuel de choses qui n'est appelé probablement qu'à des perfectionnements de détail ou d'économie.

Les modes de revêtement du sol de la rue sont divers ; on peut les ramener aux types suivants :

1° Le *pavage* (en grès, porphyre, blocs de lave, cailloux roulés). Les pavés reposent d'ordinaire sur un lit de sable. MM. Pilat et Tancrez préfèrent un mélange de sable, de cendres et de chaux hydraulique. Le béton ou un pavage antérieur peuvent servir d'appui aux pavés. La durée du pavage de grès, quand il est bien fait, varie de vingt à soixante ans, et il exige une réparation tous les huit ans dans les rues à grande circulation (celles dont chaque pavé supporte le passage de 600 voitures par heure ou de 10 par minute), tous les quinze ou vingt ans pour les rues à circulation moyenne, et tous les vingt ou trente ans pour les rues moins fréquentées. Les pavés de grès sont excellents, surtout les pavés belges ; mais on comprend, à raison du poids de ces matériaux et par suite des frais de transport, que chaque ville utilise de préférence les pavés qu'elle a sous la main. C'est à cette particularité que les villes du Midi rapprochées de la vallée du Rhône et des plaines adjacentes emploient les pavés roulés comme pavage, au grand avantage de la caisse municipale et au grand préjudice des pieds de leurs habitants.

2° Le *dallage*. Les rues sont dallées complétement ou elles n'ont, comme cela existe à Milan, que des bandes dallées sur lesquelles roulent les voitures. Dans cette dernière ville il y a, suivant la largeur des différentes rues, de une à trois voies dallées. Le dallage, qui coûte à Milan 28 fr. 50 c. le mètre courant de bordure, et qui exige annuellement 1 fr. 75 c. d'entretien, coûterait à

Paris 43 fr. 50 c. C'est toujours une question de proximité ou d'éloignement des matériaux. On ne peut songer, dans une ville bien tenue, à un dallage incomplet. M. Eugène Flandin nous a montré dans le *Tour du Monde* (1862, deuxième semestre, p. 55) ce qu'est la rue des Chevaliers à Rhodes, où cette disposition se rencontre; les trottoirs très-imparfaits qui la bordent, la bande dallée longitudinale sur laquelle trottinent les ânes, les bandes dallées transversales que traversent les piétons pour aller d'un trottoir à l'autre, constituent un système dont l'incurie turque prend aisément son parti, mais qui répugnerait singulièrement à nos habitudes de propreté et à notre besoin de bien-être. Il ne peut donc s'agir que d'un dallage complet, soit avec des dalles de grande dimension ou avec des dalles rectangulaires. Les larges dalles coûtent environ, dans le nord de la France, 25 francs le mètre carré, tandis que les grès équarris d'Ath coûtent 14 à 18 francs. Aussi le dallage, en France du moins, est-il fort peu employé. En Italie, au contraire, on se sert de beaucoup de dalles. La rive des Esclavons, à Venise (*riva dei Schiavoni*), par exemple, est toute pavée de blocs de marbre non polis. Les dalles de marbre blanc ont l'inconvénient de réverbérer la lumière solaire et d'être glissantes. A Turin, et par une particularité assez curieuse, beaucoup de rues sont, en maints endroits, revêtues de pierres colorées, susceptibles d'un travail artistique et d'un bel effet; ce sont des serpentines, des variolites, des smaragdites (Pierre Guria, *Turin et ses environs;* Turin, 1853, p. 139). Ce pavage luxueux ne vaut pas, comme usage, le grès classique.

3° Le *cimentage*, à l'aide de ciment de Portland sur couche de béton de 10 centimètres d'épaisseur, ne coûte, quand il est épais de 4 centimètres, que de 5 à 5 fr. 50 c. Il a été essayé dans quelques villes, non pas seulement pour les trottoirs, mais aussi pour la chaussée. Il constitue un revêtement agréable au pied, peu sonore, susceptible quand il est quadrillé de fournir au pied des chevaux un frottement suffisant. J'ai vu plusieurs rues de Grenoble cimentées de cette façon. Reste à expérimenter la durée de ce ciment et la dépense de ses réparations.

4° Le *bitumage* des rues, ou plutôt l'*asphaltage* des rues, a été essayé dans beaucoup de villes, et Paris a eu un grand nombre des siennes revêtues de cette façon. Le mètre carré d'asphalte coûte de 6 à 10 francs, suivant les localités. Il a des avantages de propreté, de viabilité commode, de réparation facile, de prix assez modéré, de sonorité médiocre; cependant, il n'a pu prévaloir d'une manière générale.

5° Le *briquetage* n'est que rarement employé pour le revêtement général de la rue; il est réservé, dans les pays à sous-sol argileux, où la brique est à vil prix, au revêtement des trottoirs, et il donne une surface assez unie pour que la marche y soit sûre et facile et un aspect très-agréable à l'œil; ce procédé a l'inconvénient d'une médiocre solidité, même quand les briques sont placées sur leur tranche, les briques n'étant pas susceptibles de supporter un poids considérable. Ce mode de revêtement est donc réservé à peu près exclusivement pour les trottoirs.

6° Le *macadamisage* est un procédé d'empierrement de route qui tire son nom, comme on le sait, de John Loudon Mac-Adam, curateur des routes d'Écosse, qui est mort en 1836. Le macadamisage, appliqué dans le principe et exclusivement aux routes, pour lesquelles il ne saurait être suppléé par rien, fit son apparition à Londres en 1823. Leigh, qui écrivait un an après (*New Picture of London*, 1824), disait : « Il est à espérer que par ce moyen on obtiendra un meilleur état de la voie. » On le crut effectivement, et vingt-cinq ans après, c'est-à-dire en 1849, époque où le macadam s'introduisit à Paris, on songea sérieusement à le substituer dans la plupart des rues au pavage ancien. Aujourd'hui, une réaction s'établit contre le macadam. Elle a pour cause et la douloureuse démonstration de l'inefficacité de ce procédé pour prévenir les barricades, et la double incommodité de la boue et de la poussière qui ont valu tant de railleries au macadam, et enfin l'élévation de son prix d'entretien. Tandis, en effet, que le pavé ordinaire coûte annuellement 48 centimes d'entretien par mètre carré, le mètre carré de macadam dépense 3 francs par an, c'est-à-dire six fois plus. Aussi le nouveau conseil municipal de Paris est-il entré dans la voie de la substitution du pavage au macadam pour un grand nombre de rues. Quand il s'agit de grandes cités, ce sont de grosses questions que celles de la construction et de l'entretien des voies. Paris, avec ses 2258 rues, mesurant une longueur de 425 kilomètres; Londres, avec ses 1126 kilomètres de voies urbaines, dépensent pour leur voirie des sommes considérables. J'en donnerai une idée en rappelant que la première de ces deux villes avait inscrit, en 1864, à son budget ordinaire pour les voies publiques et les carrières, la somme de 15 671 272 francs; cette dépense, qui paraît excessive, est certainement justifiée par l'intérêt auquel elle se rapporte. Nous verrons, en effet, bientôt que l'infection du sol trouve dans un mauvais pavage une occasion favorable pour se produire.

7° Je devrais, pour être complet, citer encore quelques modes particuliers de pavage : tels que ces tubes en fonte placés de champ, reliés ensemble et remplis de cailloutis, usités en Russie, notamment pour quelques rues de Cronstadt et de Saint-Pétersbourg; le pavage en bois, qui donne d'assez bons résultats, mais qui s'altère aisément et compromet par son peu de sonorité la sécurité des piétons; le pavage en fonte, essayé sans succès à New-York; l'emploi d'un goudron de houille additionné d'autres substances, etc. Mais ces systèmes se sont bornés jusqu'ici à quelques essais peu fructueux.

Les conditions que doit réaliser un bon pavage constituent, en effet, un programme assez complexe. Il doit être d'un prix abordable, offrir le moins de joints possible, présenter une imperméabilité relative aux eaux superficielles, être assez uniforme et offrir cependant assez de frottement pour que la marche des piétons et celle des chevaux y trouvent des conditions de sécurité et de facilité, enfin ne pas être d'une traction laborieuse.

On a comparé, à ce point de vue, les diverses sortes de pavage des rues, et l on a trouvé qu'un pavé bien fait, ayant une résistance de traction représentée par 2, celle du macadam est de 5, du macadam poussiéreux de 8, du macadam boueux de 10, celle d'un cailloutis de 13; celle de la boue d'un chemin non macadamisé serait de 32, c'est-à-dire 16 fois plus considérable que la traction du pavé.

Quant aux questions de la boue et de la poussière, j'y reviendrai plus tard, en m'occupant de la question des importunités urbaines. Je compléterai, dès à présent, ce que je viens de dire de la rue par l'étude de la chaussée, des trottoirs, des ruisseaux et des bouches d'égout.

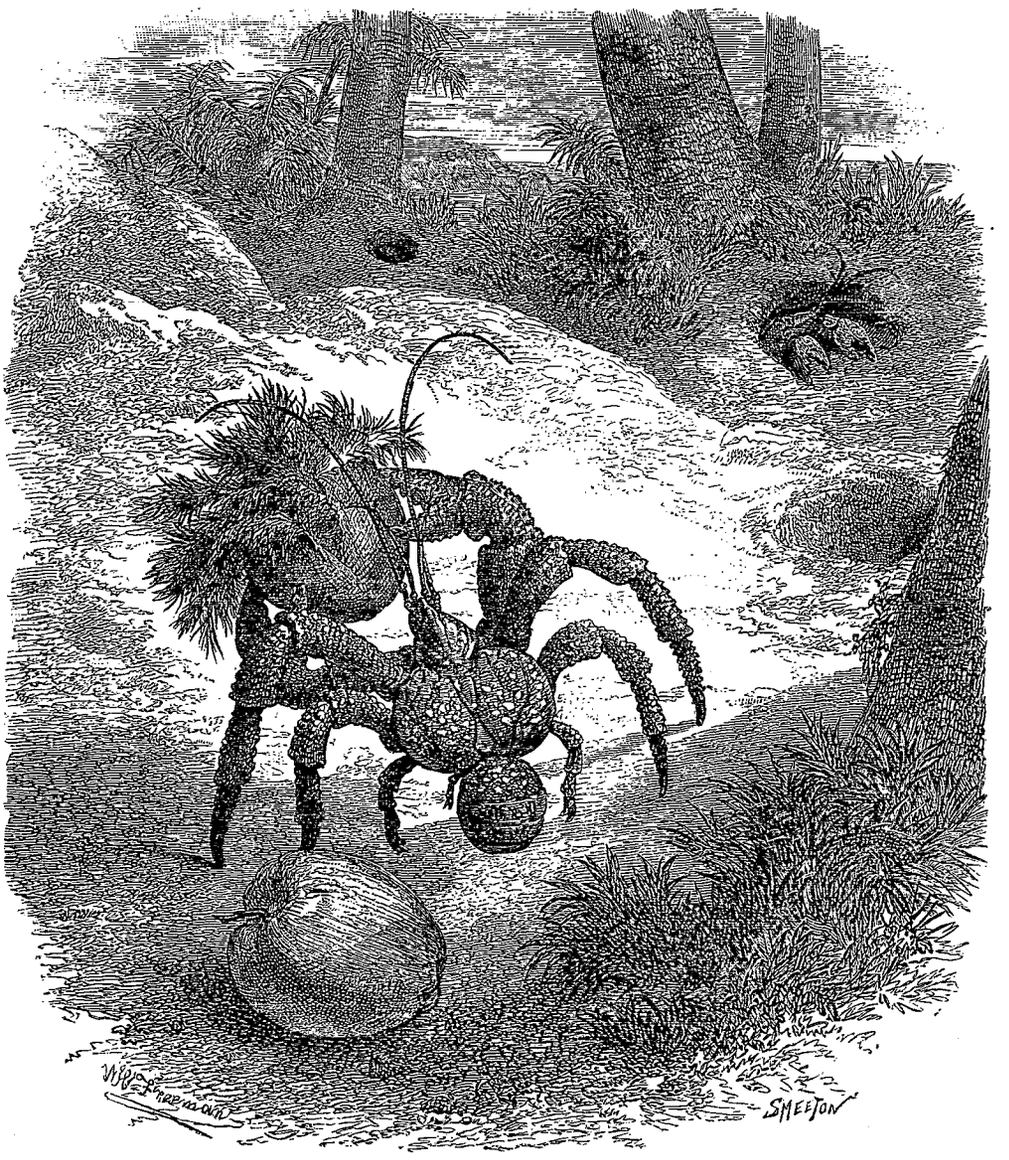
La suite à une autre livraison.

LE PAGURE LARRON.

Créature étrange, fantastique, ce crustacé serait très-long et très-difficile à décrire, si la figure que nous en donnons ne venait à notre secours. Il ressemble assez à un bernard-l'ermite commun de nos côtes, que l'on aurait

arraché de sa maison et posé à plat devant soi ; mais comme le larron n'est point destiné à vivre dans une coquille, son abdomen, au lieu d'être nu et mou comme celui de notre bernard, est recouvert de plaques dures et résistantes.

Le pagure larron (*Birgus latro*, Herbst) habite les îles de l'océan Indien et jouit de la singulière faculté de vivre très-longtemps à terre sans gagner la mer : ses branchies demeurent humides, parce qu'elles sont renfermées dans des espèces de réservoirs creusés de chaque côté du thorax ; aussi l'animal ne va-t-il à l'eau qu'une fois au plus par vingt-quatre heures, et seulement pour renouveler la provision de ces réservoirs.



Le Pagure larron (*Birgus latro*, Herbst). — Dessin de Freeman.

C'est un rapide coureur, quoiqu'il paraisse gauche dans sa marche, empêché qu'il est par ses énormes pinces. Il s'avance, monté à près d'un pied du sol, sur ses deux paires de pinces centrales, et si on lui barre le passage, il brandit ces armes formidables, les fait claquer avec fureur, et recule en faisant toujours tête à l'ennemi.

Quelques auteurs ont prétendu qu'il était capable de grimper au tronc des palmiers pour abattre les fruits ; mais cette assertion aurait besoin d'être confirmée, et, jusqu'à nouvel avis, doit inspirer des doutes. Ce qui est certain, c'est que la nourriture du pagure larron consiste presque entièrement en noix de coco. Or, tout le monde sait que cet énorme fruit est formé d'une noix très-dure, entourée d'une épaisse enveloppe de fibres entrelacées : aussi est-ce un véritable problème de deviner comment un crustacé peut parvenir à se nourrir d'un fruit aussi bien défendu. Cependant les récits de tous les observateurs s'accordent à assurer qu'il y parvient, et plusieurs d'entre eux l'ont vu à l'œuvre.

D'après MM. Tyeman et Bennett, missionnaires dans les mers du Sud, le larron commence, avec ses pinces de devant, à arracher l'enveloppe fibreuse ; puis, insérant une des pointes aiguës de ses pinces dans un des trous qui existent près de la queue du fruit, il le frappe avec force contre une pierre jusqu'à ce qu'il soit brisé. Le gourmand a bientôt fait alors d'éplucher la noix des débris qui l'entourent et d'en dévorer la pulpe à loisir. D'autres fois, il perce le trou en se servant de la pointe de sa pince comme d'une vrille ; puis, élargissant cette ouverture peu à peu avec le même outil, il parvient à extraire la noix par morceaux, sans prendre la peine de casser la coquille.

Les pagures larrons se creusent des terriers entre les

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

racines des arbres qui leur fournissent leur nourriture. Ils savent accumuler dans ces retraites des provisions de noix de coco dépouillées de leur enveloppe, et l'on a remarqué qu'ils profitaient de la saison où ces noix sont abondantes pour en recueillir, en prévision du temps où elles deviennent rares. On prétend que si l'on touche avec de l'huile les antennes longues et délicates de ces animaux si robustes, ils meurent immédiatement.

On ne rencontre, en général, ces pagures que dans les îles composées de coraux, et ils en sont les seuls habitants. Les gens du voisinage affirment que leur chair est excellente. Dans le groupe des îles Samoa, on donne à ces crustacés le nom de *ou-ou;* ils passent pour un gibier très-délicat, et on leur fait la chasse. Aux Seychelles, il en est de même.

A l'état adulte, les pagures larrons ont 65 centimètres et plus de long, et sont gros en proportion. Leur couleur est d'un brun clair, nuancé de jaune.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT

DE CHERBURY.

1598 — 1648.

Suite. — Voy. page 265.

Vers l'an 1600, je vins à Londres, peu de temps avant l'aventure du comte d'Essex, dont je préfère ne rien dire ici.

Je me décidai à aller à la cour par curiosité plus que par ambition. Comme la coutume du temps exigeait que tout le monde s'agenouillât devant la grande reine Élisabeth, qui nous gouvernait alors, je m'agenouillai, à l'exemple des autres, quand elle traversa la salle d'audience pour se rendre à la chapelle de Whitehall. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle s'arrêta et m'aborda avec le juron qui lui était habituel; elle demanda qui j'étais. Tous les yeux se fixèrent sur moi; mais personne d'abord ne put répondre : ce fut sir James Croft qui, se retournant et voyant la reine arrêtée devant moi, revint sur ses pas et me présenta en disant que j'avais épousé la fille de sir William Herbert de Saint-Gilian. La reine me regarda encore plus attentivement, et, répétant le même juron, elle dit qu'il était bien dommage que je fusse marié si jeune; puis elle me donna sa main deux fois à baiser en me rendant pour chaque baiser une petite tape sur la joue.

A partir de cette époque, jusqu'à l'avénement du roi Jacques, je ne retrouve rien dans mes souvenirs qui vaille la peine d'être noté, sauf que j'eus un fils qui mourut presque immédiatement, et que je me consacrai tout entier avec une ardeur croissante à mes études, la passion d'apprendre devenant en moi de plus en plus forte à mesure que j'apprenais.

Lorsque le roi Jacques monta sur le trône, je crus de mon devoir d'aller lui rendre mes hommages à Burley, près de Stanford, et peu de temps après je fus nommé chevalier du Bain. A l'occasion de cette cérémonie, je pourrais rappeler les choses flatteuses qui me furent dites par les belles dames et les grands seigneurs qui étaient présents, si je n'étais retenu par la crainte d'avoir pris trop au sérieux ce qui, peut-être, n'était point dit sérieusement.

Il est essentiel que je n'oublie point un détail de la cérémonie. D'après les vieilles tradititions, un des personnages principaux devait attacher lui-même l'éperon du nouveau chevalier. Le comte de Shrewsbury, voyant mon écuyer qui tenait l'éperon à la main, vint vers moi et me dit : « Mon cousin, je crois que vous serez un bon chevalier, c'est pourquoi je vais vous mettre l'éperon. » L'ayant humblement remercié de la grande faveur dont il m'honorait, j'appuyai ma jambe contre le mur, et il ajusta l'éperon à ma botte.

Il existe encore une autre coutume, qui rappelle les récits des chevaliers errants. Le chevalier est tenu, le premier jour, de se vêtir d'une robe de quelque ordre religieux, puis de prendre un bain la nuit suivante. Ainsi préparé et purifié, il fait serment de ne jamais s'asseoir dans un lieu souillé par une injustice sans avoir lutté de toutes ses forces et par tous les moyens en son pouvoir pour la réparer, surtout si la victime de l'injustice est une femme, et si elle s'est adressée à lui pour réclamer son aide et sa protection.

Le second jour, le chevalier se parait d'un costume de soie écarlate, puis montait à cheval, précédé de ses écuyers, et se rendait de Saint-James à Whitehall.

Le troisième jour, il endossait un costume en satin violet, dont la manche gauche était garnie de rubans tressés en soie blanche et or, ornés de glands pareils. De par les lois de son ordre, le chevalier était tenu de porter ces rubans jusqu'à ce qu'il se fût distingué par quelque fait d'armes, ou qu'une dame voulût bien les dénouer pour les attacher à sa propre manche. Je ne fus pas condamné à garder longtemps les miens; au bout de peu de temps, une des plus grandes dames de la cour, et, au dire général, la plus belle, les détacha de mon bras en répondant de mon honneur comme du sien. La discrétion m'impose silence au sujet des noms de cette dame, mais ce que je puis affirmer, c'est que sa réputation fut toujours sans tache.

Vers l'an 1608, ayant appelé mes trois enfants (dont le dernier mourut peu de temps après), je demandai en leur présence à ma femme si elle était attachée à ses enfants. Elle me répondit qu'elle leur était attachée, mais qu'elle ne comprenait pas trop ce que pouvait signifier cette question. Je lui en donnai alors l'explication en lui disant que nous étions jeunes tous deux, que notre vie était entre les mains de Dieu, et que s'il lui plaisait de rappeler à lui l'un de nous, l'autre pourrait se remarier, avoir des enfants, et que, dans ce cas, nos terres et domaines pourraient bien passer à une autre famille. Pour obvier aux inconvénients qui naîtraient d'une telle éventualité, je croyais de mon devoir de lui faire la proposition suivante: Si elle consentait à assurer à mon fils des terres pour la valeur de trois cents à mille livres, je m'engageais à en faire autant de mon côté. Ma femme n'y voulut pas souscrire, et me répondit en propres termes qu'elle n'était point d'avis de placer les intérêts de ses enfants avant les siens propres. Je lui dis alors que je ne considérais pas sa réponse comme décisive, et que je la priais de prendre quelques jours pour réfléchir. Elle me quitta d'un air mécontent, et quand, au bout d'une semaine, je lui en reparlai, elle me dit qu'il lui semblait m'avoir déjà suffisamment répondu. — Voyant qu'il était inutile d'insister, j'abandonnai mon idée pour lui en proposer une autre. Je lui rappelai que, n'ayant pu voyager avant mon mariage, parce que j'étais trop jeune, je lui demandais la permission d'aller visiter les pays étrangers, ajoutant toutefois que si elle voulait revenir sur son refus au sujet de l'arrangement de fortune que je lui avais proposé, j'étais prêt à renoncer à tout voyage pour rester toujours auprès d'elle. Elle me répéta qu'elle ne pouvait rien changer à sa décision, malgré son grand regret de me voir partir. Cette réponse équivalait à un congé et me donnait toute liberté d'agir à mon gré. Je ne perdis pas un instant pour faire mes préparatifs de départ, car il me tardait de satisfaire ma curiosité en faisant connaissance avec l'Europe. Et quoique j'eusse quelque chagrin de quitter ma femme, ayant

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

toujours rempli mes devoirs envers elle en bon et fidèle époux, je pensai que mon projet était pleinement justifié par la grande et légitime ambition qui me poussait à m'instruire et à élargir mes idées en leur ouvrant des horizons nouveaux.

Je quittai donc ma femme, la laissant enceinte d'un fils qui fut appelé Édouard; puis, ayant obtenu le passe-port nécessaire pour traverser les mers, j'emmenai avec moi un compagnon de voyage, M. Aurélien Pownsend, qui parlait français, italien, et espagnol; de plus un valet de chambre sachant parler français, deux laquais et trois chevaux. Je traversai la mer par Douvres et Calais, et j'entrai sans aventure dans le faubourg Saint-Germain, à Paris, où résidait l'ambassadeur du roi qui me reçut fort aimablement, et dans la suite m'invita souvent à sa table. Près de lui demeurait le duc de Ventadour, gendre de M. de Montmorency, grand connétable de France. Le duc étant fort lié avec notre ambassadeur, où je me trouvais constamment, il plut à Mme la duchesse de m'inviter chez son père, au château de Merlou, lequel était situé à une vingtaine de lieues de Paris. J'y fus accueilli avec une grande cordialité par le vieux et vaillant général, qui, dès qu'il entendit mon nom, me fit compliment sur ma famille, et me dit qu'il avait connu mon grand'père, quand celui-ci commandait au siége de Saint-Quentin, sous les ordres du comte de Pembroke. Ayant été pressé de rester quelques jours au château, il arriva un soir qu'une des filles de la duchesse, âgée de onze à douze ans, se promenait dans les prés, accompagnée d'un groupe de dames et de gentilshommes dont je faisais partie. Elle portait un ruban dans ses cheveux, et marchait ne songeant à rien, quand tout à coup un jeune chevalier français lui arracha le ruban et le plaça sur son propre chapeau. La jeune fille, très-offensée, ayant réclamé en vain le ruban, et le jeune homme ne voulant point le lui rendre, elle se tourna vers moi, qui étais le seul Anglais présent, et me dit : « Monsieur, je m'adresse à vous pour que vous me fassiez rendre mon ruban. » Je m'avançai aussitôt vers le chevalier, le chapeau à la main et le plus courtoisement que je pus; je le priai de me faire l'honneur de me donner le ruban, afin qu'il me fût possible de le rendre à la jeune demoiselle. Il me répondit grossièrement, en me demandant si j'étais assez sot pour me figurer qu'il allait me rendre ce qu'il avait refusé à la jeune fille. — Alors, mettant mon chapeau sur ma tête, je lui dis : « S'il en est ainsi, je saurai bien vous y contraindre. » Me voyant si résolu, il prit la fuite, et, après une course à travers champs, au moment où j'allais l'atteindre, se sentant perdu, il se retourna, et, courant vers la jeune demoiselle, il se disposait à lui remettre le ruban, quand je l'arrêtai brusquemment par le bras, et je dis à la demoiselle :

— C'est moi qui vous le remets.

— Pardon, reprit-elle, ce n'est pas vous, c'est lui.

— Mademoiselle, lui dis-je, je ne puis vous contredire; mais s'il ose prétendre que ce n'est pas moi qui l'y ai forcé, je lui passerai mon épée à travers le corps.

Le chevalier ne souffla mot, et rentra avec la jeune demoiselle au château.

Le lendemain, je chargeai M. Aurélien Pownsend d'aller de ma part chez le chevalier, et de lui dire que je le mettais en demeure de se battre avec moi ou d'avouer que je l'avais forcé à rendre le ruban. Le chevalier, ne voulant faire ni l'un ni l'autre, quitta le château, et j'allais me mettre à sa poursuite quand l'affaire fut ébruitée et vint aux oreilles du connétable. Celui-ci fit chercher le chevalier, et, l'ayant sévèrement réprimandé pour l'impertinence dont il s'était rendu coupable envers sa petite-fille, il le chassa de sa maison, et je n'en entendis plus jamais parler. Ce fut là ma première occasion de faire acte de fidélité au serment que j'avais prêté en devenant chevalier du Bain, ainsi que je l'ai raconté plus haut. Dans le cours de ma vie, des occasions semblables se présentèrent plus d'une fois, et, lié comme je l'étais par mon serment, je crus toujours de mon devoir de ne point les éluder et de m'exposer sans hésitation quand l'honneur l'exigeait. Mais quoique mes duels aient été très-nombreux, je dois déclarer ici que, malgré mon caractère emporté, il ne m'arriva jamais de me battre pour un fait qui me fût personnel, ni pour mes propres intérêts. Je n'ai jamais tiré l'épée que pour défendre les autres, et n'ai point à me reprocher d'avoir cherché querelle à personne, ni d'avoir fait du mal à qui que ce soit. Cela dit, je reprends mon récit.

Quand le brave connétable de France quitta Merlou pour aller habiter sa maison de Chantilly, qui en était éloignée de quelques heures, il voulut me donner un témoignage éclatant de son amitié, en me confiant la garde de son château pendant son absence. Il me confia également la direction de ses écuries, de ses terres et de ses forêts, lesquelles étaient bien fournies en daims et sangliers, et il m'invita à chasser tant que cela me plairait, et à me servir de ses plus beaux chevaux. J'acceptai avec reconnaissance, ayant toujours eu le goût des chevaux; mais je le prévins que je ne chasserais que fort peu, afin de ménager son gibier. Il mit à mon service ses écuyers et ses pages, dont le chef était M. de Mennon, l'un des écuyers les plus distingués de France, qui, à l'heure qu'il est, tient une école d'équitation à Paris. A son sujet, je rapporterai un trait caractéristique qui donnera, je crois, une idée assez exacte de la place que tenait le duel dans les mœurs françaises de cette époque. Mennon, désirant épouser la nièce du premier écuyer, M. de Disancour, était allé le trouver pour lui soumettre sa demande, à quoi Disancour se contenta de répondre : « Mon ami, avant de songer à te marier, voici ce que tu as à faire, si tu veux être estimé et respecté : va premièrement tuer deux ou trois hommes en duel, puis il sera temps de revenir te marier, afin de devenir père de deux ou trois enfants. De cette façon, tu seras quitte envers l'humanité, lui rendant d'une part ce que tu lui auras fait perdre de l'autre. »

Tous les matins, je m'amusais à monter à cheval et à faire des exercices de haute école; la plupart de mes après-midi étaient consacrées à des parties de chasse que j'organisais de la manière suivante. Le duc de Montmorency ayant commandé à ses fermiers et vilains de la petite ville de Merlou et des villages voisins de m'accompagner quand l'envie me prendrait d'aller à la chasse, je leur envoyais l'ordre de se rendre, munis de tambours et de fusils, dans les bois désignés, au nombre d'une centaine. Ils faisaient alors leur entrée par un des côtés du bois en battant du tambour et en déchargeant leurs armes. Ayant ensuite posté du côté opposé une trentaine de chiens bien dressés, nous nous placions sur le passage du gibier ainsi cerné et forcé. La plupart du temps nous épargnions les daims et les sangliers, ne nous attaquant qu'aux loups, lesquels étaient nombreux et de deux espèces. Les premiers ressemblaient au chien-loup, courts et épais et ne pouvant courir vite, mais se défendant férocement contre les chiens. Les seconds se rapprochaient plutôt du lévrier par la forme et par leur extrême agilité qui leur permettait souvent d'échapper; mais une fois pris par les chiens, ceux-ci les achevaient sans peine.

J'eus un jour la bonne fortune de tuer un sanglier. Voici comment la chose se passa. L'animal, ayant été mis sur pied et forcé par les chiens, avait couru pendant un certain temps, quand, se voyant poursuivi de trop près, il se retourna exaspéré et en blessa grièvement trois ou

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

quatre. Sur ces entrefaites, j'arrivai sur lui au galop; mais ce fut en vain que j'essayai de le percer de mon épée; l'acier était trop faible et la lame pliait au lieu de s'enfoncer. N'en pouvant venir à bout, et craignant pour mon cheval, je mis pied à terre, et ayant remis mon cheval à un de mes laquais, je revins à la charge contre le furieux animal, qui avait profité de cet instant de répit pour mettre encore plusieurs chiens hors de combat. Il se passa alors la scène la plus singulière et la plus amusante du monde. Le sanglier se ruait tantôt sur moi, tantôt sur eux. Mes chiens et moi, nous nous portions secours mutuellement en alternant nos attaques, de façon à faire utilement diversion lorsque la position de l'un ou de l'autre devenait trop critique. Quand il tenait les chiens, je lui faisais lâcher prise en le blessant de mon épée; aussitôt il se jetait sur moi, et les chiens à leur tour venaient me délivrer. Ce jeu se prolongea pendant un certain temps, et ce ne fût qu'à la longue que je parvins à tuer le sanglier, dont je fis hommage, après l'avoir salé et lardé, à mon oncle sir Francis Newport, qui m'en fit de grands compliments et m'assura qu'il avait trouvé la chair d'un goût excellent. MM. de Disancour et de Mennon assistèrent à ce combat, ainsi que M. Pownsend; mais, loin de venir à mon aide, ils se tinrent à distance et se bornèrent à me conseiller de me retirer du danger.

La suite à la prochaine livraison.

MORTALITÉ COMPARÉE DES CÉLIBATAIRES, DES ÉPOUX ET DES VEUFS, EN FRANCE.

Un statisticien, M. Bertillon, prenant pour base le chiffre de 1000 individus et établissant des catégories suivant l'âge, de cinq en cinq années, démontre, en comparant les aires mortuaires, que les chances de décès pour les célibataires sont à tous les âges plus grandes que celles des époux, et ne sont dépassées que par celles des veufs. Tandis que de trente à trente-cinq ans il meurt 7 hommes mariés, il meurt 11 célibataires et 19 veufs. Les différences sont un peu moins sensibles chez les femmes; mais, malgré les périls de la maternité, les épouses sont encore mieux partagées que les filles ou les veuves, et cela jusqu'à l'âge extrême de soixante-quinze à quatre-vingts ans.

Les mariages précoces, c'est-à-dire contractés avant vingt ans, sont frappés d'une mortalité effrayante. Les célibataires à cet âge ne perdent que 7 pour 1000, les hommes mariés perdent 50, et le nombre des veufs frappés de mort dépasse 100.

PRÉCEPTES.

Indulgence et tolérance pour les autres; sévérité pour soi-même; secours de tous les genres à l'humanité souffrante.

Dans la conduite, simplicité et raison.
Dans les procédés, justice et générosité.
Dans l'usage des biens, économie et libéralité.
Dans les discours, clarté, vérité, précision.
Dans l'adversité, courage, fierté, résignation.
Dans la prospérité, modestie et modération.
Dans la société, aménité, obligeance, facilité.
Dans la vie domestique, rectitude et bonté sans familiarité.
De la dignité sans hauteur.
De la politesse sans fadeur.
De la gaieté sans bruyants éclats.
Du maintien sans roideur.
Des talents sans prétentions.
De l'esprit sans pédanterie.

Il faut s'acquitter de ses devoirs selon leur ordre et leur importance; ne s'accorder à soi-même que ce qui vous serait accordé par un tiers éclairé.

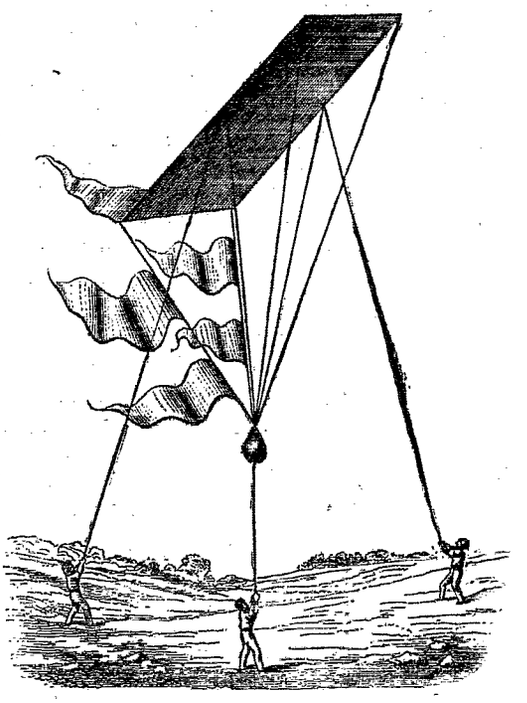
Éviter de donner des conseils, et, lorsqu'on y est obligé, s'acquitter de ce devoir avec intégrité, quelque danger qu'il puisse y avoir.

Combattre les malheurs et la maladie par la tempérance.

Ne se permettre que des railleries innocentes qui ne puissent blesser ni les principes ni le prochain. (1)

UNE NOUVELLE ESPÈCE DE CERF-VOLANT.

Cet appareil, qui n'est autre chose qu'un jouet, a été observé par un voyageur dans l'Amérique du sud. Il consiste en un cadre carré formé par quatre baguettes de six pieds de longueur, et sur lequel est tendue une étoffe de coton glacée. Deux autres baguettes, plus longues, partant du milieu de deux côtés parallèles du cadre, et quatre cordes attachées aux quatre angles, se dirigent perpendiculairement et sont attachées ensemble à leur extrémité, à laquelle est suspendu un petit sac rempli de lest. Deux des cordes sont plus courtes que les deux autres, de façon à ce que le cadre soit maintenu dans une inclinaison d'environ 30 degrés. Aux deux cordes les plus courtes sont fixés plusieurs morceaux de calicot flottants qui forcent la machine à faire face au vent.



Une nouvelle espèce de cerf-volant.

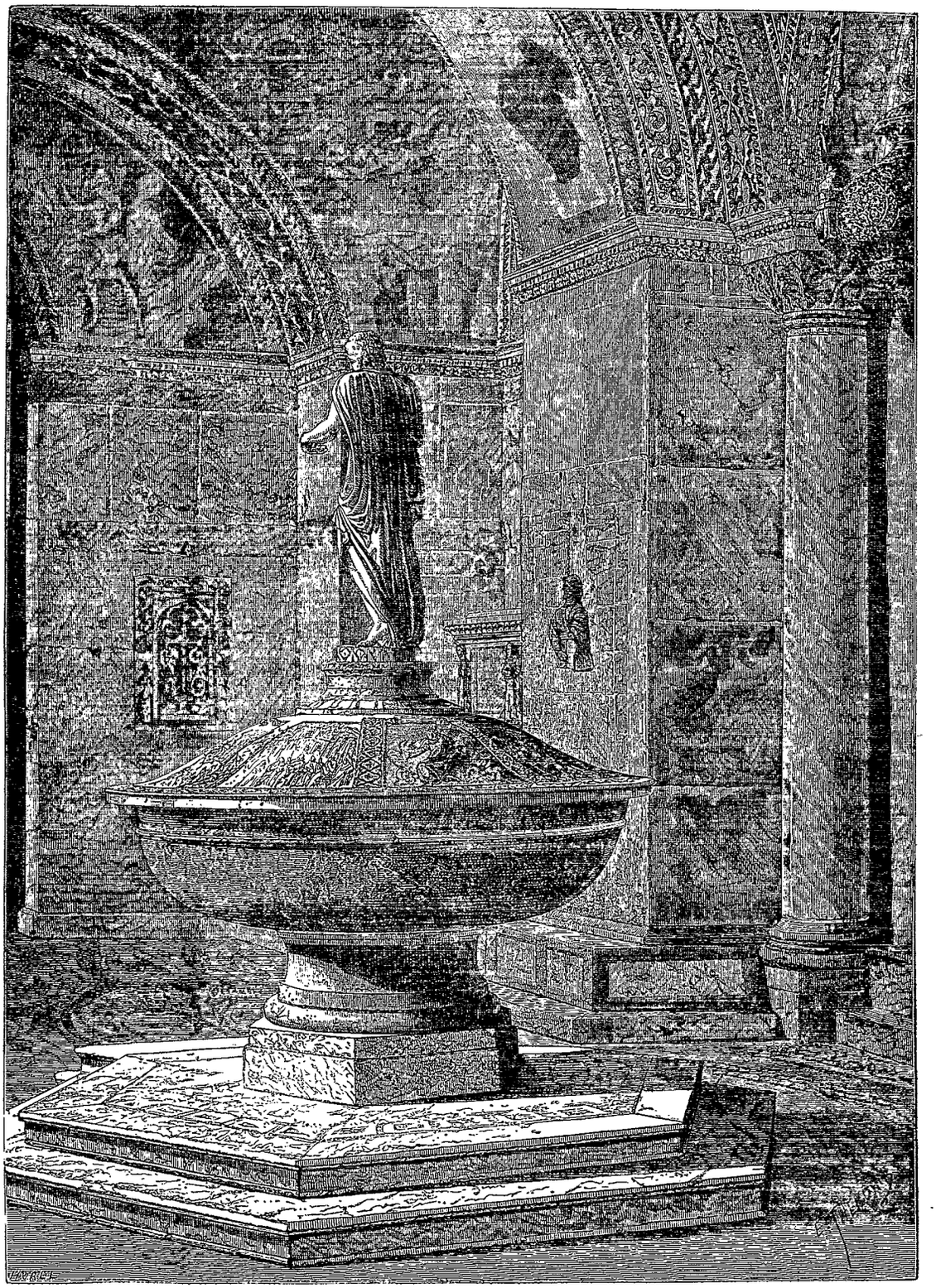
Il faut être trois pour lancer ce cerf-volant. Au moyen de cordes attachées, deux au milieu du cadre, la troisième à l'extrémité des baguettes perpendiculaires, on le maintient dans la position convenable, c'est-à-dire droit et exposé au vent; quand on sent que le vent a prise sur lui, que les bannières flottent et qu'il tire sur les cordes, on lâche tout, et il s'élève rapidement dans les airs.

(1) Genet-Campan.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 17. Le Gérant, J. BEST.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'ÉGLISE DE SAINT-MARC, A VENISE.



Baptistère de l'église Saint-Marc, à Venise. — Dessin de Thérond.

Notre gravure représente la chapelle des fonts baptismaux dans la basilique de Saint-Marc, à Venise. Cette chapelle a été prise, au quatorzième siècle, sur le péristyle qui rappelle l'ésonarthex des églises byzantines. Au milieu est un bassin circulaire de marbre, dont le couvercle en bronze est orné de bas-reliefs de la main de Tiziano Minio de Padoue, et de Desiderio de Florence, élèves de Sansovino; et au sommet se dresse la statue, également en bronze, de saint Jean-Baptiste, par Segala de Padoue. Une mosaïque fait face à la porte qui donne issue sur la Piazzetta; elle a pour sujet le Baptême de Jésus-Christ. D'autres couvrent les arceaux et les retombées des voûtes, les bandeaux qui les bordent; les chapiteaux dorés des colonnes étincellent comme la sertissure d'un bijou précieux. Dans les murailles sont encastrés des fragments de statues, des ornements sculptés curieusement fouillés par

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

des artistes venus de Constantinople. Ici, comme dans les autres parties de l'église, ce n'est pas du premier coup d'œil qu'on peut faire toutes ces découvertes.

Saint-Marc est un monde que bien des jours et des semaines ne suffiraient pas à explorer complétement, tant l'art, de siècle en siècle, y a accumulé de trésors. Le voyageur qui ne fait que passer en emporte une impression de richesse et de grandeur extraordinaires. Si différent qu'on soit d'humeur et de goût, le langage est le même.

« Étrange église ! dit M. Charles Blanc; elle est sombre et tout y brille; elle resplendit, mais dans l'ombre... L'église est couverte de mosaïques, étamée d'or, revêtue des marbres les plus rares, damasquinée comme une armure, historiée comme un manuscrit du moyen âge, traversée de légendes et d'inscriptions en diverses langues qui mêlent leurs grimoires à l'obscurité des peintures symboliques. Des milliers de figures d'apôtres, de saints, d'anges et d'archanges, de héros et de martyrs, se dessinent sous les dômes, dans les voûtes, dans les niches, sur tous les murs, rappelant encore, sous des formes devenues barbares, les grandes lignes sculpturales de l'art grec... Une chose étonne, c'est que malgré la richesse inouïe de ses matériaux, malgré tant d'or, la basilique de Saint-Marc ait une physionomie austère et terrible... Saint-Marc est le plus riche de tous les temples, et cependant les yeux y sont moins occupés que l'esprit. Tout y porte à la méditation ou à la rêverie; le regard est ébloui, mais c'est la pensée qui travaille. »

M. Théophile Gautier exprime en termes un peu différents un sentiment tout à fait semblable : « La première impression est celle d'une caverne d'or incrustée de pierreries, splendide et sombre à la fois, étincelante et mystérieuse. »

Et le dernier revenu de nos voyageurs à Venise, M. Taine, dit à son tour : « Pour l'étrangeté et la magnificence, rien ne se peut comparer à ce spectacle. On vient de regarder la place Saint-Marc, si belle et si gaie, ses élégantes colonnades, le riche azur du ciel, la lumière épanchée dans l'espace. On descend une marche, et les yeux se trouvent tout d'un coup plongés dans la pourpre ténébreuse d'un sanctuaire petit, de forme inconnue, plein de chatoiements et de reflets amortis, surchargé et resserré, où un israélite, un pacha, conserve ses trésors. Deux couleurs, les plus puissantes de toutes, la revêtent du parvis au dôme : l'une, celle du marbre veiné, rougeâtre, qui luit au fût des colonnes, lambrisse les murailles, s'étale sur les dalles; l'autre, celle de l'or qui tapisse les coupoles, incruste les mosaïques, et par ses millions d'écailles accroche la lumière. Rouge sur or et dans l'ombre, on n'imagine pas un pareil ton. Le temps l'a foncé et fondu : au-dessus du pavé de marbre fendillé par les tassements, les rondeurs guillochées des dômes scintillent d'une clarté fauve; nul jour, sauf celui des petite baies à têtes rondes, cerclées de vitraux ronds. Des formes innombrables, des piliers couturés de sculptures, des bronzes, des candélabres, des centaines de mosaïques, un luxe asiatique de décorations contournées et de figures barbares, poudroie dans l'air où l'encens roule ses spirales, où flottent en atomes lumineux les contrastes de la nuit et du jour. On ne peut exprimer cette puissance de la lumière emprisonnée et éparpillée dans l'ombre. Telle chapelle à droite est noire comme un souterrain. Un reste de clarté vacille sur la courbure des arceaux. Seules, trois lampes de cuivre émergent de l'obscurité palpable; l'œil s'arrête sur leurs rondeurs et suit leur chaîne qui remonte, étoilant la nuit de ses paillettes, pour se perdre en je ne sais quelles profondeurs... Autour du maître autel, les quatre colonnes qui portent le baldaquin disparaissent sous une profusion de figures qui, de la base au chapiteau, chacune dans sa niche, revêtent tout le fût. Si on les prend une à une, elles sont barbares; on est choqué de l'impuissance et des vains tâtonnements qu'elles manifestent... A six pas de là, l'effet total est admirable; on est saisi par la surabondance de cette foule indistincte, brunâtre, qui étale ses piles sous un chapiteau de feuillages d'or, et ondoie vaguement sous le tremblotement des lampes. L'artiste du moyen âge, incapable d'exprimer l'individu, sent les masses et les ensembles. Il ne comprend pas, comme l'ancien Grec, la perfection de la personne isolée, du dieu, du héros qui se suffit à lui-même; il sort de cette belle enceinte limitée : ce qu'il aperçoit, c'est le peuple, la multitude humaine, la pauvre espèce tout entière, humiliée comme une fourmilière devant le dominateur suprême. Il lui laisse ses laideurs, ses déformations, sa mesquinerie, souvent même il les exagère; mais le rêve sublime et intense, la joie mêlée d'angoisses, tout ce qui est la palpitation et l'aspiration des âmes, il l'entend, il l'exprime, et si nous ne voyons point dans son œuvre le corps viril et sain de l'homme indépendant et complet, nous y démêlons l'émotion intime des foules et la religion passionnée du cœur. »

JE CONCLUS

. . . qu'il faut qu'on s'entr'aide.
LA FONTAINE.

J'avais travaillé fort tard dans la nuit : il s'agissait d'une recherche archéologique très-importante, et je n'avais pas voulu quitter mes textes avant d'être arrivé à une solution que je sentais venir. Je l'avais trouvée enfin ! et je m'étais endormi dans ma gloire.

Ce fut elle aussi, je pense, qui me réveilla au moment où le soleil se levait. Au lieu de rester au lit paresseusement à jouir de mon succès avant d'attaquer une nouvelle difficulté, je me hâtai de chasser un reste de sommeil, en me répétant à moi-même que c'était fini, achevé, trouvé, et que je n'avais rien laissé à faire aux gens qui auraient la fantaisie de traiter la même question. Il faisait un temps superbe; je me levai, je passai devant ma table de travail sans y jeter un regard : j'avais assez d'archéologie pour le moment, et l'idée qui me possédait, c'était d'aller dans mon jardin retourner une plate-bande. Je fus bientôt installé à ma besogne, donnant de grands coups de pioche, égalisant à mesure la belle terre noire et légère où je ne laissais pas un caillou, allant plus vite que deux jardiniers, et pensant, avec une pitié mêlée de mépris, aux pauvres gens qui ne connaissaient pas le bonheur de bêcher une plate-bande à cinq heures du matin.

Tout à coup, en relevant la tête, j'aperçus de l'autre côté de la haie le père Rochereau qui me regardait.

Le père Rochereau a bien soixante-dix ans, à moins qu'il n'en ait quatre-vingts ou même davantage; car voilà vingt ans que je le connais, et il n'a pas changé; et de fait, il n'y a rien en lui qui puisse changer. Je défie ses cheveux de blanchir, son dos de se voûter, ses joues de se creuser, son teint de se hâler et ses membres de maigrir. Tout cela ne l'empêche pas de travailler sans cesse, d'aller au bois et d'en revenir chargé d'un fagot qui fait dire aux petits enfants : « Le père Rochereau ressemble au bonhomme qui est dans la lune. » D'autres fois il décharge du foin, ou il bat du blé, ou il fend du bois; ce jour-là, il labourait le jardin de mon voisin, et il s'était arrêté pour me regarder avec le fin sourire du paysan vendéen.

— Bonjour, père Rochereau ! lui criai-je. Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder comme cela? Est-ce que je ne m'y prends pas bien?

— Bonjour, Monsieur ! Vous vous y prenez très-bien,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

et vous feriez un fameux jardinier, si seulement vous alliez un tantinet moins vite. De ce train-là, vous seriez bientôt fatigué; et ce n'est pas tout que d'aller vite, il faut pouvoir aller longtemps quand on veut travailler la terre du bon Dieu.

— Bah! quand j'en aurai assez, je m'en irai, voilà tout; vous trouverez bien une journée à me donner pour faire le reste.

— Oh! pour ça oui, Monsieur... mais, s'il n'y a pas d'indiscrétion, pourquoi donc que vous, un monsieur riche, qui pourriez rester chez vous à ne rien faire, vous vous fatiguez à remuer la terre? C'est bon pour les pauvres gens. Moi, si je n'étais pas obligé de faire ça pour gagner ma vie, je ne toucherais pas à un outil, bien sûr.

Il me vint à l'esprit je ne sais combien de citations de Virgile et d'autres qui ont célébré le bonheur de l'homme des champs; mais je pensai avec raison qu'elles ne prouveraient rien du tout pour le père Rochereau, et je m'abstins de lui en faire part. Je lui répondis simplement :

— Je bêche pour me reposer.

Il ouvrit toute grande sa bouche de Vendéen, — et elles ne sont pas petites, — et resta muet.

— Pour vous reposer! dit-il enfin. Vous voulez vous moquer de moi, Monsieur! Tenez, vous êtes déjà tout en sueur, et vous appelez ça vous reposer! Je suis trop vieux pour croire de pareilles choses, moi!

— C'est comme je vous le dis. J'ai travaillé très-tard, cette nuit, à de... (je renfonçai au fond de mon gosier le mot barbare d'archéologie), dans des livres très-difficiles à comprendre; j'en avais la tête tout alourdie; voilà pourquoi je suis venu bêcher au grand air. Cela fatigue les bras, je le veux bien; mais, vous me croirez si vous voulez, père Rochereau, cela repose la tête.

Le père Rochereau reprit sa bêche et ne me répondit point. Il était trop poli pour me contredire, mais, évidemment, il n'avait pas compris. Un instant après on l'appela : il planta son outil dans la terre et s'en alla lentement en se balançant d'une jambe sur l'autre.

Je continuai mon travail. Je crois bien qu'il avait raison et que je me dépêchais trop, car au bout d'une demi-heure non-seulement j'étais en nage, mais le dos commençait à me faire mal et j'avais des ampoules aux mains. Je tenais pourtant à finir ma plate-bande; mais je jugeai nécessaire de m'accorder un repos de quelques minutes. Au moment où je quittais ma pioche, j'entendis un gros soupir de l'autre côté de la haie, et j'aperçus la mèche bleue d'un bonnet de laine à une hauteur qui m'indiqua que le porteur du bonnet était assis sur un banc. Je me penchai et je regardai. Le père Rochereau était là, tenant à la main un papier qu'il ne quittait pas des yeux. Il suait à grosses gouttes.

— Eh bien, père Rochereau, lui dis-je, il paraît que vous êtes aussi fatigué que moi?

— Faites excuse, Monsieur... ce n'est pas l'ouvrage, c'est ce maudit papier... Je connais bien mes lettres pourtant dans un livre; mais dans l'écriture ça n'est plus pareil; et puis il faut épeler les mots... enfin, je ne peux pas m'en tirer... J'irais bien chercher ma petite-fille Jeanie pour me lire ça, mais je connais d'où la lettre vient, et il ne faut peut-être pas qu'elle la lise... Si vous vouliez, Monsieur...

Et il me tendait la lettre.

— Très-volontiers, père Rochereau : c'est mon affaire, l'écriture. C'est très-bien écrit; écoutez.

« Monsieur et cher père Rochereau,

» La présente est pour vous faire assavoir que je quitte » le régiment la semaine prochaine avec les galons de ser» gent-major; que mes chefs sont très-contents de moi, » si bien qu'ils m'ont recommandé au préfet de la Vendée » pour une place de gendarme, pour m'être instruit dans » la lecture et les écritures depuis que je suis au service. » Si bien donc qu'on vient de recevoir la réponse, et que » je suis nommé gendarme dans le canton de la Châtai» gneraye : c'est ce qui me retarde d'arriver au pays, » parce que je veux y rentrer avec ma nouvelle tenue. A » présent, père Rochereau, si Jeanie se souvient encore de » tous les seaux d'eau que j'ai tirés pour elle et de tous » les coups de pioche que j'ai donnés dans votre jardin, et » si vous voulez bien me la donner pour femme, je serai le » gendarme le plus heureux du département, et vous pour» rez vous reposer sur vos vieux jours. Répondez-moi » bien vite, je vous en prie, et que je puisse signer ma » prochaine lettre :

» Votre petit-fils respectueux,

» Jacques BERTHOMÉ,

» Gendarme à la Châtaigneraye (Vendée).»

Le vieux Rochereau pleurait à chaudes larmes.

— Le brave garçon! un sergent-major! un gendarme! penser encore à ma petite Jeanie, et me promettre du repos pour mes vieux jours! Oh! pour cela, il n'y a pas de risque que je leur sois à charge, les pauvres enfants, tant que j'aurai un brin de force! Je m'en vas retourner tout de suite à la maison porter ça à Jeanie... Mais tenez, la voilà qui vient m'apporter ma soupe... Jeanie! viens vite, ma fille! lis cette lettre-là!

Et il la lui tendait d'une main tremblante. Elle posa la soupière sur le banc, prit la lettre en rougissant, — elle reconnaissait l'écriture, — et la lut tout bas, lentement, en levant de temps en temps les yeux au ciel comme si elle priait Dieu. Quand elle eut fini, elle s'agenouilla auprès du vieillard, l'entoura de ses bras et baisa ses vieilles mains calleuses.

— Je suis heureuse, grand-père, murmura-t-elle. Jacques sera un bon fils, et vous pourrez vous reposer entre vos deux enfants.

Le père Rochereau hocha la tête, comme quelqu'un qui a son idée et qui la garde; mais il ne voulut pas contredire Jeanie. Et puis, pour secouer son émotion, sans doute, il se retourna vers moi et me dit d'un air gouailleur :

— Eh bien, Monsieur, vous êtes fatigué tout de même, hein? Si vous voulez bien m'ouvrir la porte de votre jardin, je vais aller vous finir votre plate-bande en remercîment de ce que vous m'avez lu la lettre.

— J'accepte, père Rochereau. Mais, dites donc, il me semble que tout à l'heure, en épelant cette bienheureuse lettre, vous étiez tout aussi fatigué que moi?

— Ah! que voulez-vous? quand on sort de son métier! Mais savez-vous ce que cela prouve, Monsieur? C'est qu'il est bien heureux que dans le monde il y ait des gens qui lisent et des gens qui bêchent : un seul homme ne peut pas tout faire, et en s'aidant les uns aux autres, cela revient au même que si chacun savait tout.

— Bien dit, père Rochereau! Je vais vous ouvrir ma porte, et avant de finir la plate-bande, vous et Jeanie vous me dicterez une réponse pour le gendarme : il ne faut pas le faire attendre.

LA ROCHELLE.

L'HOTEL DE VILLE. — CONSTITUTION DU CORPS DE VILLE.

Voy., sur le Siége de la Rochelle, t. XVIII, 1850, p. 255; t. XIX, 1851, p. 31.

L'Hôtel de ville de la Rochelle est un assemblage intéressant, quoique disparate, de constructions de différentes

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

époques, dont l'ensemble n'est saisissable d'aucun point. La façade d'entrée, qui ouvre sur une place nouvellement formée, semble appartenir à une forteresse du quinzième siècle. Ce n'est qu'une muraille sombre, haute de dix mètres, et couronnée dans toute sa longueur d'un rang de créneaux supportés par de hautes consoles évidées et ornées de feuillages; deux tours portées par des encorbellements la dominent à ses deux extrémités. Elle est percée seulement de deux portes ogivales : l'une d'elles est très-étroite et basse, et ses rigides nervures se profilent dans toute l'épaisseur de la muraille; elle date de 1486. Une façade latérale, de la même époque et de la même ordonnance, longe une ruelle étroite. Deux maisons de l'époque de la renaissance, affectées dès leur construction au service de la mairie, sont aujourd'hui dans un état de dégradation pénible; elles sont curieuses pourtant, et mériteraient d'être conservées.

La façade dont nous donnons le dessin se développe dans une cour parallèlement au mur de défense, et date de 1606. L'ordonnance en est riche et harmonieuse. La composition des détails de l'ornementation, les piliers doriques annelés, les trophées des archivoltes, les entablements décorés, au rez-de-chaussée, de triglyphes et de métopes ornementées, les grandes colonnes composites cannelées du premier étage, les niches et leurs grandes figures, les fenêtres très-mouvementées avec figures de haut relief qui se détachent en avant du grand comble d'ardoises, sont bien, comme composition, dans les traditions du meilleur style de la renaissance française. Malheureusement, tout cela est d'une exécution presque rudimentaire, lourde, gauche et pénible, indigne du caractère que révèle l'ensemble de l'édifice; les ouvriers ne se sont pas montrés dignes de l'architecte.

Le plafond de la galerie à jour est découpé de caissons où les lettres H et M, chiffre de Henri IV et de Marie de Médicis, sont répétées avec plus de fréquence que d'imagination. L'escalier et les colonnes avancées qui le surmontent sont très-visiblement modernes, ainsi que la tribune placée au milieu. Cette tribune perpétue dans la tradition rochelaise celle d'où Jean Guiton, *le dernier maire*, haranguait le peuple au plus mauvais jour du siége de 1628.

Entre cet escalier et la face latérale de la cour, est un charmant bâtiment du temps de Henri II, à trois étages décorés de pilastres accouplés avec bossages et cannelures du style le plus pur et de l'exécution la plus fine. L'antique gnomon gravé sur la noire muraille, le beffroi qui se dresse à son angle, et une gigantesque treille peut-être contemporaine des grands jours de la mairie, donnent à cette cour une physionomie singulière et caractéristique qui sollicite vivement l'esprit à un retour vers le passé.

L'établissement de la commune de la Rochelle remonte à 1130 environ; il est bien avéré aujourd'hui que la charte d'Aliénor d'Aquitaine (1199) n'était qu'une charte de confirmation, et qu'à cette époque la commune de la Rochelle était organisée. Puissamment favorisée par sa situation géographique, *frontière d'Angleterre*, comme disent encore les vieux marins, la Rochelle acquit vite une grande importance politique, et reçut tour à tour des rois d'Angleterre et de France, qui se la disputèrent longtemps et voulurent se l'attacher par l'intérêt et la reconnaissance de précieux priviléges. Les annales rochelaises montrent que sa municipalité, établie sur des bases très-libérales et aidée par une population ardente et dévouée au maintien ou à la revendication de ses droits, joua un rôle honorable aux époques des grandes transitions sociales et politiques, et que la Rochelle, qualifiée quelquefois officiellement de république, fut digne de ce nom.

L'ancien corps de ville (c'est le nom que lui donnent les statuts) se composait : d'un maire choisi par le roi ou son représentant sur une liste de trois candidats élus chaque année par le corps de ville entier; — de vingt-quatre échevins inamovibles, dont douze étaient spécialement *conseillers* et assistaient le maire dans ses fonctions; les douze autres, spécialement désignés comme échevins, jugeaient en appel les causes jugées en première instance par le juge de la mairie; — et de soixante-quinze pairs nommés à l'élection et à vie comme les échevins. Les échevins concouraient seuls à l'élection des échevins, les pairs étaient nommés par tous les membres du corps de ville. Les échevins faisaient serment de garder le secret de leurs délibérations, sous peine de perdre leur office et d'amende arbitraire. Ils ne pouvaient quitter la ville sans l'autorisation de leurs collègues. Le maire assemblait les échevins deux fois la semaine, les échevins et les conseillers le samedi, le corps de ville entier tous les quinze jours : des amendes frappaient les absents. Au conseil, l'interruption *simple* était punie d'amende; l'interruption *outrageante* entraînait une amende fixée arbitrairement par le conseil : ces amendes s'élevaient avec la qualité du coupable.

« C'est seulement à dater de 1199 que les historiens rochelais signalent leur maire comme chef de leur communauté. Ils commencent alors leur année, rendue ainsi inégale, au dimanche de la Quasimodo, jour de leur élection. Le maire avait de grands devoirs et aussi de grands droits : ceux-ci n'étaient d'abord protégés que par le serment d'obéissance des bourgeois ou des cent pairs; mais l'expérience força apparemment de les abriter sous une sanction pénale. En 1209, les peines les plus graves furent prononcées contre toute injure faite au maire. L'injure en parole entraînait une amende fixée arbitrairement par les échevins, et l'exclusion de la commune, à moins toutefois que cette violence de la parole n'eût été amenée par une juste défense des droits des citoyens contre le maire, ce dont les échevins étaient juges. Quiconque frapperait le maire aurait le poing coupé et sa maison rasée. Enfin, le meurtre du maire n'entraîne pas seulement la mort du coupable et de ses complices, mais le châtiment les poursuit encore après la mort, de manière à frapper les imaginations. Leurs biens meubles et immeubles sont confisqués et acquis à la ville. Leur corps est mis en quartiers, et un quartier exposé sur le portail de chacune des quatre portes de la ville. Leur maison est rasée, le bois en est brûlé sur la place qu'elle occupait, et nulle habitation ne doit jamais s'élever sur ce lieu maudit. » (1)

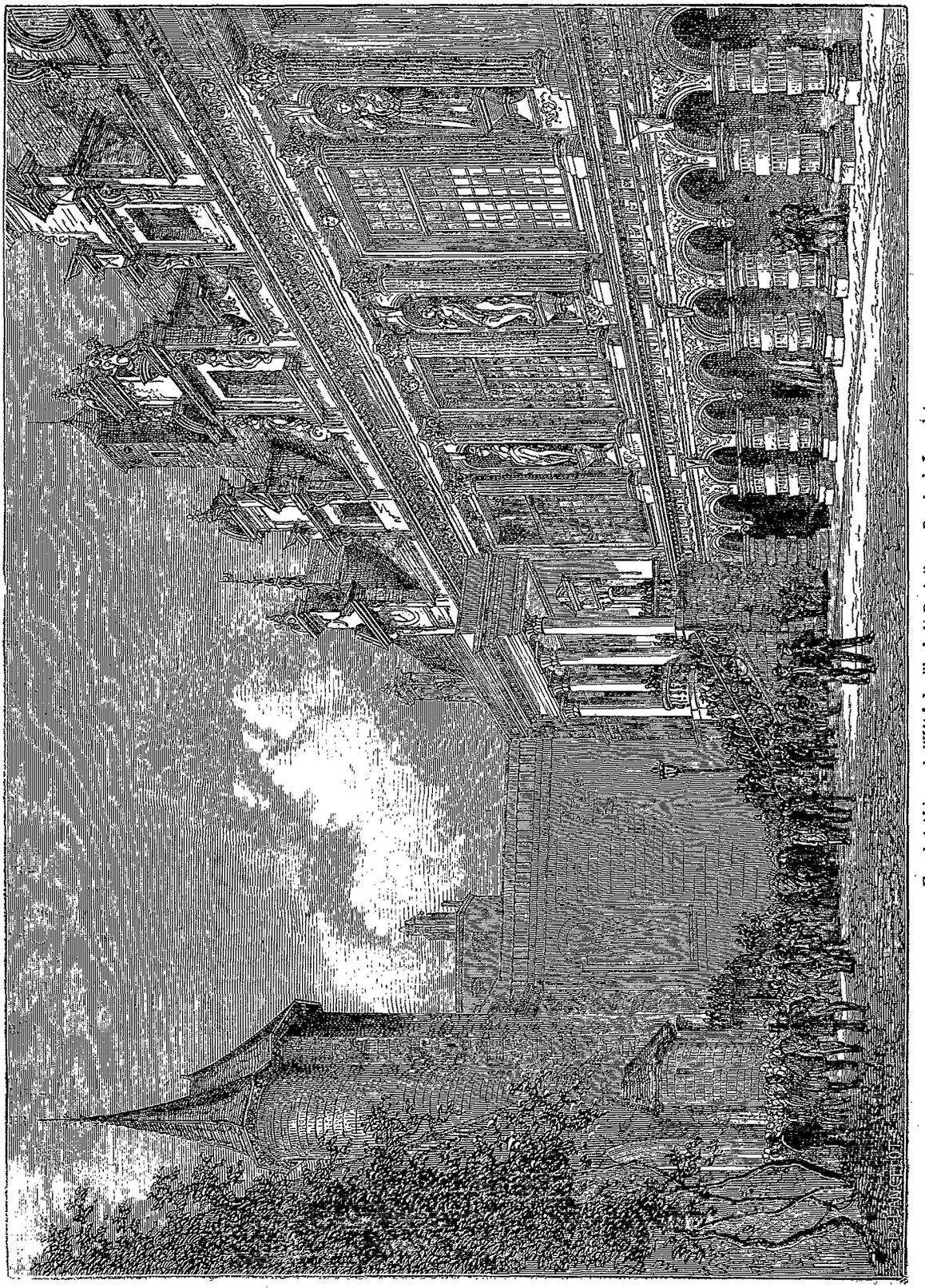
Cette organisation municipale subsista jusqu'en 1541. Si quelques faits, et d'assez peu d'importance, montrent que des abus s'y introduisirent, d'autres, plus nombreux et bien autrement graves, prouvent que ce pouvoir si précautionneusement constitué fut en général, et dans les moments les plus difficiles, à la hauteur de sa mission.

François Ier, irrité de la résistance que l'Aunis et la Rochelle avaient apportée à l'établissement des gabelles, érigea la mairie de cette ville en office, et la rendit perpétuelle. Il en gratifia un de ses favoris, Jarnac, qui devait chaque année s'adjoindre un sous-maire, et nommer la première fois vingt échevins biennaux, qui remplacèrent l'ancien corps de ville. Ces échevins devaient être renouvelés chaque année par moitié à l'élection des bourgeois. Quinze jours avant l'expiration de l'année municipale, les *fabricants* ou marguilliers des cinq paroisses invitaient au prône les bourgeois à se réunir le dimanche suivant dans leur église paroissiale. Ceux-ci, convoqués au son de la cloche, nommaient dix électeurs par paroisse, et ces derniers, après avoir prêté serment sur les sacrées reliques

(1) M. Delayant, *Histoire des Rochelais.*

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

de choisir entre eux deux *des plus suffisants et capables*, désignaient ceux qui devaient exercer l'échevinat; un notaire en dressait acte. Les dix élus étaient présentés au maire perpétuel, tenu de les accepter et installer s'il n'existait contre eux aucune cause d'incapacité. *Amos Barbot*, le chroniqueur rochelais, mort en 1625, regarde la substitution à l'ancien régime de ce système d'élection à deux degrés, comme la plus grande plaie qui pût affliger



Façade intérieure de l'Hôtel de ville de la Rochelle. — Dessin de Lancelot.

la commune, et la plus grave atteinte portée à son repos et à ses libertés. Il souleva une si vive opposition, « qu'un seul gibet n'étoit pas suffisant pour retenir en crainte tous ceux qui ne pouvoient aisément digérer cette nouvelle et rude domination; le prévost, à la requête du procureur du roy, fit dresser deux nouvelles potences, lesquelles furent rompues et brisées le neufviesme jour par le peuple. »

Le corps de ville issu de cette nouvelle organisation eut

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

encore de grands jours de lutte et de triomphe; mais la question religieuse donne un caractère particulier aux luttes qui suivirent. On sait la chute retentissante de la Rochelle, et les efforts qu'elle nécessita. La population et le maire, Jean Guiton, combattant pour leur liberté de conscience, furent dignes de leurs aïeux combattant pour leurs franchises de citoyens.

Un chroniqueur nous a conservé le récit circonstancié de l'élection et de l'installation du maire de 1398. Au lever du soleil, la cloche du beffroy annonçait la solennité et sonnait jusqu'à l'achèvement de l'élection. Les portes de la ville étaient fermées pour éviter toute surprise, et le guetteur veillait sur l'*échauguette* du beffroi. L'église de monseigneur Berthommé ne pouvait contenir la foule qui s'y pressait en habits de fête. Dans le chœur étaient rangés les siéges des échevins, conseillers et pairs, selon l'ordre de leur dignité et de leur réception au corps de ville. Après la célébration de la grand'messe par les *chapelains Dieu servant* de Saint-Berthommé, sire Estor Lombard, le maire dont les fonctions étaient expirées, maître Robert de Vair, maire de l'année précédente, et l'aumônier ou gouverneur de l'hôpital Saint-Berthommé, prirent place autour d'une table recouverte d'un riche tapis rehaussé de broderies d'or, sur laquelle était ouvert le livre des Évangiles, magnifiquement relié. Près d'eux, et devant une table plus petite, s'assit le *clerc* ou greffier de la ville, chargé de procéder à l'appel de chacun des membres du corps de ville et d'inscrire les votes. Le maire ouvrit la séance par une petite harangue dans laquelle, après avoir rendu compte de son administration et remercié le corps de ville de son loyal concours, il exhorta tous ses collègues à faire « une bonne, vraye et saincte élection qui fust à la louange de la benoiste Trinité, au profict du roy, de la ville et de la chose publique, et aussy à l'honneur des élizans, et à élire à cet effet trois bons prud'hommes, saiges, riches et puissants », sans se préoccuper d'intérêts particuliers, ni de considération d'affection ou de parenté. Il prêta ensuite serment, ainsi que les autres membres du bureau, de recueillir les suffrages en toute *loyauté et discrétion;* après quoi chacun des membres du corps de ville, à l'appel de son nom, vint jurer à genoux, la main sur l'Évangile, que les noms qu'il avait écrits ou fait écrire sur son bulletin étaient, selon sa conscience, ceux qu'il jugeait les plus dignes, et *qu'il ne s'y étoit pas porté lui-même*, et déposa ensuite son vote dans un *petit sachet* tenu par l'un des scrutateurs. Le vote terminé, le dépouillement donna le plus grand nombre de voix à *honorable homme et saige maistre Jehan Bernon* ou *Bernoin, seigneur des fiefs Boisseaux*, à maître Olivier Brivet et à sire Claude Maugiron, dont les noms furent proclamés devant le peuple par le maire à la porte du chœur. Après avoir brûlé les bulletins et les feuilles de dépouillement des votes, le bureau alla présenter la liste des trois *coélus* au sénéchal en l'absence du roi, et Pierre de Villennes, seigneur de Malicorne, sans profiter du délai de deux jours qui lui était accordé par l'usage, fit choix immédiatement de Jehan Bernon. On alla chercher alors le nouveau chef de la commune, qui prêta serment, entre les mains du sénéchal, de garder la ville au roi et à son hoir mâle, de maintenir les droits de la sainte Église et de rendre justice à tous, au pauvre comme au riche. Pierre de Villennes l'*ensaisina* aussitôt de la garde et gouvernement de la ville, en lui remettant le sceau de la commune, qu'il avait reçu des mains de l'ancien maire. Le jeudi suivant avaient lieu l'installation du nouveau maire et l'élection des nombreux officiers de la commune dont les fonctions étaient annuelles.

Tout le corps de ville, convoqué au son de la cloche, se réunissait dans *la grand'salle de l'échevinage*, où n'étaient admis que les membres du corps municipal et leurs parents. Le maire dont l'année était expirée prenait place sur un siége élevé nommé *protribunal*, ayant à ses côtés le nouvel élu et les coffrets contenant les sceaux de la commune. Les échevins, conseillers et pairs étaient assis sur des bancs, selon leur dignité et ancienneté. L'ancien maire prenait le premier la parole pour rendre grâce à Dieu et au corps de ville de l'avoir aidé et soutenu dans l'exercice de sa charge, et demander pardon à ses collègues s'il avait démérité en quelque chose. Il promettait ensuite, en reconnaissance de l'insigne honneur qu'il avait reçu par son élévation à la première charge de la commune, de se vouer à jamais *corps et biens* aux intérêts de la ville, et terminait son discours par un long éloge de son successeur. Après que lecture avait été donnée des principaux statuts municipaux, il faisait prêter au nouveau maire et à tous les membres du corps de ville, la main sur l'Évangile, un long serment dont les principaux engagements étaient de *garder la féauté au roy, et de vivre et mourir dans sa vraye obéissance*, de sauvegarder les droits de la sainte Église, de respecter et faire respecter par tous les *établissements, franchises, priviléges et libertés de la commune*. Il cédait ensuite son siége au nouveau maire, qui commençait à « regracier Dieu le père omnipotent de tout son cœur, la benoiste Vierge Marie, sa douce mère, et tous les saints et saintes du paradis, de la grâce par luy reçue, celuy jour d'estre venu à telle dignité et honneur, comme d'estre maire de la Rochelle. » Puis, après avoir rendu à son prédécesseur les éloges qu'il en avait reçus, il *remercioit très-humblement le roy*, et le gouvernement, et tout le collége, de l'honneur qu'ils lui avaient fait de l'élever à de si hautes fonctions, en les suppliant de lui accorder leur utile concours et de *suppléer à son ignorance*. Il s'applaudissait d'avoir d'aussi dignes *coélus*, et invitait, en terminant, le corps de ville à ne choisir, pour les divers officiers de la commune auxquels ils allaient pourvoir, que de *bonnes gens, dignes et suffisants*. On lui remettait alors les clefs des sceaux dont il confiait la garde aux deux *coélus*. Après quoi, les cent membres du corps de ville élisaient les candidats parmi lesquels le maire choisissait le *sous-maire*, ou juge de la mairie; le *clerc*, ou greffier de la ville; le *procureur de la ville*, chargé de veiller à l'exécution des règlements et à la défense des intérêts communaux; les *trésoriers*, ou receveurs des *deniers communs;* les *maîtres des œuvres*, auxquels étaient confiées la direction et la surveillance des travaux de la ville et des fortifications; les *capitaines*, ou gardes des tours de Saint-Nicolas et de la Chaîne; et le *désarmeur des nefs, dont* les fonctions consistaient à faire mettre à terre, avant l'entrée de tous les navires dans le port, les armes et munitions qu'ils avaient à bord. Le maire se transportait ensuite, accompagné d'un nombreux cortége, à chacune des portes de la ville pour prendre ainsi possession de la cité. Cette journée si remplie se terminait par un festin que donnait le chef de la commune aux membres du corps de ville et aux principaux fonctionnaires. (1)

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT

DE CHERBURY.

Suite. — Voy. p. 265, 278.

L'été se passa ainsi fort agréablement; je partageai tout mon temps entre la chasse, le cheval et mes visites au duc de Montmorency dans sa splendide résidence de

(1) E. Jourdan, *Éphémérides de la Rochelle*.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Chantilly, dont la merveilleuse beauté mérite d'être décrite ici.

Qu'on se figure une petite rivière, laquelle, après avoir parcouru une contrée appartenant tout entière à la famille des Montmorency, descendait en cascade dans une vallée où elle se trouvait barrée par un immense rocher placé au milieu de la vallée. Pour faciliter le cours de la rivière et lui donner un passage, un ancêtre des Montmorency avait eu l'idée de creuser le rocher de différents côtés, de façon à le partager en plusieurs îles reliées entre elles par des ponts. Ce fût sur ces îles qu'il construisit son noble château, qu'il remplit ensuite de tentures de soie et d'or, de beaux tableaux et de statues. Le château était entouré d'une eau claire et limpide où l'on voyait à toute heure des carpes, des brochets et des truites glisser sans méfiance. Mais rien de tout cela n'égalait, pour moi, la glorieuse beauté d'une forêt attenante au château et pleine des plus beaux arbres et du plus riche gibier, sangliers, daims et chevreuils. Cette forêt était coupée dans tous les sens et avec beaucoup d'art par des allées et contre-allées, ce qui permettait aux chasseurs de tuer le gibier à leur aise, tandis que les chiens battaient les taillis et les fourrés. Il m'arriva bien souvent d'y chasser, non-seulement à l'époque dont je parle, mais plus tard, quand le jeune duc de Montmorency succéda à son père, et devint le seigneur de ce lieu enchanteur et incomparable. — On pourra se faire une idée de sa beauté par ce que je vais raconter. Quand Charles-Quint, le grand empereur, qui vivait du temps de François Ier, traversa la France, allant d'Espagne aux Pays-Bas, il fut reçut dans ce château par un duc de Montmorency qui, lui aussi, était connétable de France, et il fut saisi d'une telle admiration qu'il se déclara prêt à échanger une de ses provinces néerlandaises contre ce lieu qu'il vanta comme le plus charmant de la terre.

Henri IV le convoita de même; afin de l'obtenir, il offrit, à titre d'échange, ses plus beaux châteaux. Le duc de Montmorency ainsi sollicité s'en tira par cette réponse habile : « Sire, la maison est à vous, mais souffrez que j'en sois le concierge. » Ce qui signifiait en bon français : « Sire, vous êtes le maître de prendre ma maison, mais je vous prie de me la laisser. »

Après avoir fait un séjour de huit à dix mois au château de Merlou, je me rendis à Chantilly pour prendre congé du duc de Montmorency et le remercier des innombrables bontés et faveurs dont il m'avait comblé. Le bon vieux prince me serra dans ses bras en m'appelant son fils, et ajoutant mille autres choses tendres et affectueuses. De retour à Merlou, je fis appeler M. de Disancour, et je lui remis un cadeau dont la valeur couvrait amplement tous mes frais et le dédommageait en outre de la peine qu'il s'était donnée en m'enseignant différentes choses. Au moment où je me préparais à partir, je reçus la visite d'un envoyé du duc de Montmorency, qui me dit que son maître ne souffrirait pas que je m'en allasse sans emporter un témoignage de son amitié ; et il me présenta un superbe cheval arabe que le duc avait fait venir d'Espagne et payé 500 couronnes, à ce que j'appris plus tard. Ce n'est pas sans un certain embarras que je me vis contraint d'accepter un cadeau si magnifique, qui venait s'ajouter à tant d'autres courtoisies. — Afin d'en rendre une partie, j'eus un instant la pensée de faire hommage au duc de mes chevaux qui étaient fort beaux, mais je l'abandonnai aussitôt, le cadeau me paraissant trop indigne ; le duc, d'ailleurs, qui avait deviné mon intention, m'en empêcha en me faisant dire qu'il me priait, si je l'aimais, de renoncer à toute idée de ce genre aussi longtemps que je resterais en France ; mais que lorsque je serais de retour en Angleterre, il consentirait avec plaisir à ce que je lui envoyasse une jument bien dressée pour le galop. Je répondis au messager, en lui donnant une bonne récompense, que je n'y manquerais pas, et que je tâcherais par tous les moyens possibles de prouver au duc ma profonde reconnaissance.

A Paris, je fis, par l'entremise de notre ambassadeur, la connaissance du grand savant Isaac Casaubon, dont la conversation était fort instructive. En même temps je continuai à faire des armes, à monter à cheval, à jouer de la flûte, et à apprendre le chant selon la méthode des artistes français.

J'allais quelquefois aussi à la cour du roi de France Henri IV, qui un jour vint à moi, dans le jardin des Tuileries, me reçut à bras ouverts et m'embrassa à plusieurs reprises. J'allais aussi de temps à autre à la cour de la reine Marguerite, à l'hôtel qui porte son nom. J'assistai à plusieurs de ses bals et mascarades. Elle ne manquait jamais de me placer à côté de son fauteuil ; cette faveur étonnait les uns et excitait l'envie des autres.

Je me souviens d'avoir été témoin, un soir, d'une scène qui me causa beaucoup de surprise et qui vaut la peine d'être racontée.

Le bal allait s'ouvrir; chacun était à sa place, attendant l'entrée des danseurs et des danseuses, et moi, comme à l'ordinaire, j'étais debout près de la reine, lorsqu'on frappa à la porte d'une façon trop rude, me parut-il, pour que cela pût venir d'une personne bien élevée. Quand la porte s'ouvrit, j'entendis les dames chuchoter entre elles, et se dire : « C'est M. de Balagny », et je les vis toutes se lever, entourer le nouveau venu, et l'inviter à s'asseoir près d'elles. Ce qui me sembla extraordinaire, ce fut de voir que lorsqu'une dame l'avait gardé pendant quelques minutes auprès d'elle, une autre arrivait en disant : « En voilà assez maintenant, vous avez eu votre tour, je réclame le mien. » Cet enjouement presque inconvenant s'expliquait d'autant moins que celui qui en était l'objet n'avait ni beauté ni distinction ; ses cheveux étaient grisonnants ; ses vêtements, en draps gris ordinaire, étaient taillés tout contre sa chemise. Quand je m'informai près de quelques-uns de mes voisins, j'appris que c'était un des plus vaillants héros qu'il y eût au monde ; qu'il avait tué huit ou neuf hommes en duel, et que c'était pour cette raison que toutes les dames se le disputaient. Le héros en question n'avait pas encore trente ans, bien que ses cheveux fussent déjà gris. — Si je lui accorde ici une mention particulière, c'est à cause de ce qui se passa plus tard entre lui et moi, au siége de Juliers.

Vers la fin de janvier, je pris congé du roi français et de la reine Marguerite, ainsi que des dames et seigneurs des deux cours. La princesse de Conti me confia une écharpe, en me priant de la remettre de sa part à la reine d'Angleterre. Les adieux terminés, je me mis en route avec sir Thomas Lucy (à qui j'avais servi de témoin dans deux affaires d'honneur qu'il avait eues en France avec des gentilshommes de notre pays), et vers le commencement de février, nous nous embarquâmes à Dieppe, en Normandie. A peine étions-nous en mer, qu'un orage terrible éclata, et pendant toute la nuit nous fûmes en grand danger. Le capitaine avait perdu à la fois l'usage de sa boussole et celui de sa raison. Ne sachant de quel côté la tempête le jetait, il n'avait pour le guider que la lueur des éclairs, à l'aide de laquelle nous crûmes discerner les côtes de l'Angleterre. Quand le jour parut, grâce à la Providence divine, nous nous trouvâmes en vue de Douvres, et le capitaine dirigea aussitôt son bateau dans ce sens. Les matelots de Douvres, qui se levaient de grand matin pour attendre chaque jour l'arrivée des embarcations, étaient rassemblés sur le rivage en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, par

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

prévision de quelque naufrage que la tempête de la nuit rendait assez probable. Notre pauvre bateau arrivait à toute vitesse sur Douvres, que nous croyions déjà toucher, quand il alla violemment se briser contre la jetée qui est construite en avant dans la mer. Averti par le capitaine, qui s'écria : « Mes amis, nous sommes perdus! » et mieux encore par le craquement formidable du bateau, je compris qu'il n'y avait pas un instant à perdre si je voulais sauver ma vie. Quoique me sentant bien malade, je me précipitai hors de ma cabine, et, grimpant sur le mât, je brandis mon épée comme signal de détresse; les matelots de Douvres s'en aperçurent, et sur-le-champ ils envoyèrent une chaloupe de six rameurs à notre secours. La chaloupe s'étant approchée de nous avec de grandes difficultés, j'appelai sir Thomas Lucy, et, l'épée à la main, je menaçai de tuer quiconque essayerait d'y monter avant lui. Sur ces entrefaites, le fidèle serviteur de sir Thomas alla prendre dans ses bras son pauvre maître, qui était à moitié mort du mal de mer. Quand nous l'eûmes déposé en sûreté dans la chaloupe, voyant qu'une autre petite barque arrivait vers nous, j'y descendis également, et je donnai ordre aux rameurs de retourner immédiatement à Douvres. A ce moment, un courrier de France chargé des lettres, voyant que le bateau s'enfonçait de plus en plus, et craignant d'y rester une minute de plus, eut l'idée aventureuse de sauter dans notre chaloupe depuis le haut du vaisseau, risquant ainsi de nous faire chavirer par la violence de la secousse. Un de nos rameurs voulut le tuer pour nous avoir ainsi exposés ; mais voyant qu'il n'y avait pas d'accident, on l'épargna, et tous les trois nous arrivâmes sains et saufs à Douvres, d'où nous envoyâmes encore un grand nombre de chaloupes. Pas un homme ni un cheval ne périt, mais le bâtiment fut entièrement perdu. Pour consoler le capitaine de sa perte, sir Thomas Lucy et moi nous lui fîmes cadeau de 30 livres sterling. (1)

Arrivé à Londres, je me rendis à la cour pour baiser la main de Sa Majesté, et pour lui rendre compte des différentes choses que j'avais vues en France. Ne trouvant point respectueux de remettre moi-même à Sa Majesté l'écharpe de la princesse de Conti, et ne voulant pas d'ailleurs la déranger pour si peu de chose par une demande d'audience, je chargeai de la commission une de ses dames d'honneur; mais Sa Majesté, désirant me voir, m'ordonna de me présenter moi-même, et elle me questionna longuement au sujet de la cour et des mœurs de la société française. En me congédiant, elle me recommanda de revenir souvent, afin de pouvoir reprendre notre conversation, et elle me pria de lui donner un conseil sur le cadeau qu'elle aurait à rendre à la princesse de Conti.

Après quelques semaines, je retournai auprès de ma famille et de ma femme, et je repris mon ancienne manière de vivre, que je partageai surtout, comme par le passé, entre l'étude et l'équitation. Mon écurie était fort belle, mais le cheval arabe du duc de Montmorency était toujours celui que je préférais à tous les autres. Il m'était si attaché qu'il ne supportait d'être monté que par moi, et quand il me portait, il ne permettait à personne d'approcher. On jugera de la beauté du cheval par le portrait où je suis représenté le montant, lequel se trouve dans l'oratoire de ma maison, avec la devise suivante :

Me totum bonitas bonum suprema
Reddas; me intrepidum dabo vel ipse.

(Bonté suprême, faites que je sois entièrement bon; je saurai bien tout seul me faire intrépide.)

Quand il me voyait entrer dans l'écurie, il hennissait de plaisir et essayait de lécher mes mains et ma figure, ce que je lui permettais quelquefois. Mais malheur à tout autre qui osait se risquer à portée de ses fers! Sir Thomas Lucy m'offrit 200 livres sterling (5000 fr.) si je voulais le lui céder, mais je ne consentis point à le vendre, bien que je fusse obligé de lui laisser la pauvre bête, qui mourut peu de temps après, quand je partis pour les Pays-Bas. J'étais appelé dans cette contrée par la guerre qui éclata à cette époque à l'occasion des différentes prétentions rivales sur Clèves, Juliers et autres provinces situées entre l'Allemagne et la Hollande. Nous apprîmes bientôt que le roi de France allait venir en personne à la tête d'une grande armée. Nous étions alors en 1610. Lord Shandois (Chandos) et moi nous prîmes la résolution de nous embarquer et de nous rendre devant la ville de Juliers qui allait être attaquée par le prince d'Orange. Quand nous y arrivâmes, le siége était déjà commencé; l'armée hollandaise était appuyée par 4000 hommes de troupes anglaises que commandait sir Edward Cecil.

La suite à une prochaine livraison.

(1) 750 francs, ce qui pouvait équivaloir à une somme de 2 000 francs de nos jours.

MÉDAILLE DE TARENTE.

Les Sabins appellent *tarentum* toute chose molle et tendre. Or, écrit sérieusement un auteur ancien, on a remarqué que sur le territoire de cette ville les pommes de pin et les noix étaient plus tendres que partout ailleurs : voilà pourquoi on l'a appelée Tarente. Il est inutile, je pense, de discuter cette naïve étymologie. Florus déclare que Tarente a été fondée par les Lacédémoniens. Il faut convenir alors qu'elle a bien dégénéré de la vertu de ses ancêtres. Les Tarentins, en effet, étaient devenus si riches et si mous, que *Tarentin* était devenu synonyme de sybarite.

Quand ils avaient quelque guerre à faire, ils trouvaient encore des soldats; mais il leur fallait toujours appeler des généraux du dehors, comme il arriva pour Archidame fils d'Agésilas, Alexandre roi des Molosses, Cléonyme, Agathocle, et enfin Pyrrhus. Ces généraux se plaignent



Cabinet des médailles; collection de Luynes.—Médaille de Tarente.

tous de l'indifférence et de l'indiscipline des Tarentins. Ces gens étaient si légers et si imprudents, que pour le plaisir de cracher sur des ambassadeurs romains qui passaient, ils attirèrent sur eux la colère de Rome, et perdirent leur liberté et une grande partie de leurs biens.

Servius le commentateur soutient que le père des Tarentins est Taras, fils de Neptune. Hypothèse pour hypothèse, j'aimerais mieux celle-là que les autres. Elle expliquerait pourquoi Tarente fut bâtie dans une si belle situation maritime. Elle avait presque sous la main l'Istrie, l'Illyrie, l'Épire, l'Afrique et la Sicile.

Tarente posséda longtemps une célèbre statue d'Hercule, de la main de Lysippe. Sur une de ses places s'élevait un Jupiter colossal, la plus grande statue connue après le colosse de Rhodes.

Pythagore habita longtemps Tarente, et Archytas la gouverna. Obscure sous la domination romaine, détruite à une époque inconnue, rebâtie par les habitants de la Calabre, à l'époque de la prise de Rome par Totila, Tarente n'a plus jamais rien retrouvé de son ancienne splendeur.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'ISLE-SUR-LE-DOUBS.



L'Isle-sur-le-Doubs. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Braun.

Pour les géographes, ou du moins pour les traités de géographie, l'Isle-sur-le-Doubs est un chef-lieu de canton d'environ 2 000 habitants, remarquable par ses belles forges, ses nombreux moulins et une taillanderie importante.

Pour le touriste, pour le peintre, l'Isle-sur-le-Doubs est encore autre chose. C'est un ancien village très-pittoresque, bâti sur les bords d'une jolie rivière, on pourrait dire bâti dans la rivière même, car, non content d'en occuper les deux rives, il couvre encore l'île située entre elles. Et il ne laisse aucun intervalle, pas même la place d'un sentier, entre cette rivière et lui; ses maisons touchent à l'eau, souvent y plongent; à peine quelques touffes d'arbustes trouvent au pied des murs un peu de terre pour y prendre racine.

La rivière est si bien le vrai chemin, la rue principale du village, que ces maisons ont toutes des fenêtres et des portes tournées vers elle, avec des balcons de bois qui s'avancent au-dessus et des escaliers en pierre dont les marches baignent dans l'eau. Sur ces marches on voit des femmes qui se penchent pour remplir leur cruche, ou qui, agenouillées, lavent leur linge. D'autres, à leur fenêtre ou sur leur balcon, filent ou cousent, tandis que tout près d'elles, presque à leur niveau, le pêcheur arrête son bateau et lance l'épervier. Des hirondelles, qui nichent sous le rebord des toits, passent et repassent en poussant leurs cris aigus et en fouettant de temps en temps d'un coup d'aile la surface de l'eau. Des flottilles de canards cinglent d'une rive à l'autre. L'air est rempli du gai tic-tac des moulins et du bouillonnement des chutes d'eau qui font tourner leurs roues. En avant et en arrière, de hautes collines vertes ferment l'horizon; car le Doubs, coulant dans un pays montueux, est la plus tortueuse des rivières.

C'est en été, par un beau jour, que ce village offre un aspect si riant. L'hiver, le tableau est tout autre. Les buissons ont perdu leur verdure; la rivière coule jaunâtre, tantôt morne, tantôt houleuse; les maisons, que le soleil n'égaye plus, paraissent noires, délabrées, et ne sont plus que des masures sordides; les fumées épaisses qui s'échappent des cheminées des forges et des usines rembrunissent encore le ciel nuageux. Mais comme nous nous adressons aux peintres et aux touristes, qui ne voyagent que dans la belle saison, nous pouvons leur assurer qu'ils ne perdront pas leur temps si, en allant de Besançon à Montbéliard, ils s'arrêtent quelques heures à l'Isle-sur-le-Doubs.

LA SOURIS.

NOUVELLE.

Il faisait bien beau ce dimanche-là, qui était un des derniers jours d'octobre. Quel plaisir de marcher! quel plaisir de se réchauffer aux rayons d'un clair soleil d'automne! quel plaisir surtout d'aller déjeuner chez les amis Lecomte! D'ailleurs, c'est toujours une grande fête pour moi que de passer quelques heures dans cette maison patriarcale.

Les Lecomte sont des amis à toute épreuve, et par surcroît d'aimables gens, bons et hospitaliers à l'ancienne

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

mode, qui est la bonne. Les enfants, deux jolies fillettes, sont aussi aimables et aussi prévenantes que leurs parents. Il n'est pas jusqu'au chien de la maison, un loulou fantaisiste, répondant (quand cela lui plaît) au nom de *Monchien*, qui n'ait, au milieu de ses boutades, quelque chose de la bonté et de l'amabilité générale. Je marchais d'un bon pas sur la terre sèche et sonore, et je voyais la vie tout en rose, à la seule idée de leurs bonnes figures à tous.

Je longe les murs des jardins. Je vais, dis-je, sonner à la petite porte verte, et je sais d'avance ce qui va se passer : au coup de sonnette, Monchien, qui rôde quelque part dans le jardin, va bondir vers la porte et me saluer, avant de me voir, de ses plus joyeux aboiements. Je sonne en souriant. Qu'est-ce que cela signifie? Monchien aboie avec fureur, il passe son nez sous la porte, et, reniflant avec force d'un air vindicatif, il retrousse sa lèvre, et j'entrevois ce sourire affreux du chien irrité! — « Toi! me dis-je en moi-même, tu as encore fait quelque sottise, volé quelque côtelette ou déchiré à belles dents les chapeaux ou les bottines des enfants, et à la fin on s'est décidé à te corriger une bonne fois; ce qui, entre nous, n'est pas malheureux. Et maintenant, comme tous les enfants gâtés, tu éprouves le besoin de t'en prendre aux autres de ta propre sottise. »

Lecomte arriva comme je philosophais sur le caractère du loulou. Il me tendit cordialement la main, me souhaita la bienvenue, et nous nous mîmes à faire en nous promenant les cent tours dans le petit jardin tout inondé de soleil. Une chose me frappa tout d'abord : quoiqu'il fût dix heures passées à ma montre, Lecomte n'avait pas encore fait sa toilette. Or, Lecomte, qui a été quelque temps au service, était cité comme l'officier du régiment le plus correct dans sa tenue. Ses cheveux en désordre donnaient à sa bonne figure quelque chose de bourru qui semblait fort étrange; il fronçait les sourcils, son pas était saccadé et nerveux; et telle était sa préoccupation, qu'il fumait, tout en causant, une pipe absolument éteinte.

— Veux-tu du feu? lui dis-je, en tirant de ma poche une boîte d'allumettes?

— Pour quoi faire?

— Pour rallumer ta pipe qui est éteinte.

— C'est pourtant vrai, dit-il avec un sourire contraint... On vend depuis quelque temps du tabac détestable. Et il marmotta ensuite entre ses dents : — Il ne manquait plus que cela.

Je n'osai lui demander, par discrétion, de quelle série de malheurs ce dernier désastre était le couronnement. Je ne lui demandai pas non plus pourquoi les deux fillettes n'étaient pas accourues m'embrasser, comme elles ne manquaient jamais de le faire. Chaque fois que nous passions et repassions devant la maison, je les voyais dans la salle de travail, penchées sur leurs cahiers, et occupées à griffonner quelque tâche inaccoutumée; ce qui me donna à croire qu'elles étaient en pénitence.

Je ne savais que dire, et j'observais Lecomte. Une feuille de marronnier s'étant détachée tomba en tournoyant lentement devant lui; il l'écarta d'un geste de mauvaise humeur. Monchien, qui, pour jouer, faisait mine de lui mordre les mollets, reçut quelque chose qui ressemblait singulièrement à un coup de pied, et s'éloigna d'un air de reproche dans la direction de la cuisine. Je fis un effort pour rompre le silence qui me pesait, et je demandai à mon ami des nouvelles de sa femme.

— Elle a la migraine... du moins à ce qu'elle dit.

Il semblait honteux de la seconde partie de sa phrase; il avait hésité un instant avant de la risquer, et cependant quelque chose de plus fort que sa volonté l'avait poussé à la prononcer. Sa mauvaise humeur se donnait cette triste satisfaction que lui reprochait aussitôt son bon cœur. On voyait bien à son air boudeur qu'il n'était pas content de lui.

— Si tu veux, dit-il, nous allons rentrer; ce soleil devient insupportable.

— Rentrons, répondis-je avec résignation. Si je ne protestais pas contre sa proposition, c'est que je craignais de l'irriter, car le soleil était très-agréable par cette fraîche matinée d'octobre; et mon ami, qui est frileux entre tous les frileux, aurait été ravi en toute autre circonstance de se pénétrer de cette douce chaleur, en rasant les murs et en faisant le gros dos.

— Ah bien, oui! reprit-il en ricanant; rentrons, c'est bientôt dit. Mais encore faut-il savoir où se fourrer. *Primo*, dit-il en comptant sur ses doigts, on balaye le salon, et l'on ne manquera pas de nous accuser d'arriver mal à propos; *secundo*, la salle à manger nous est interdite : Palmyre met le couvert, et il lui faut toujours beaucoup d'espace pour ses évolutions; *tertio*, mon cabinet est occupé pour le moment.

Quelques minutes après, Palmyre vint nous annoncer « que le déjeuner était cuit. » Elle n'avait jamais pu, ou n'avait jamais voulu, comme me le fit observer Lecomte avec dépit, apprendre à dire : « Madame est servie. »

Je me tenais debout derrière ma chaise, les deux mains sur le dossier, en attendant la maîtresse de la maison. Quant à Lecomte, il s'était jeté brusquement sur la sienne, et, une assiette chaude dans la main gauche, une fourchette dans la droite, il planait d'un air tragique au-dessus du plat de côtelettes. Tout à coup un cri aigu, parti du premier étage, me fit tressaillir. Je regardai Lecomte avec inquiétude. — Bah! dit-il d'un air pincé, c'est encore cette vision de souris!

— Quelle souris?

— Eh parbleu! cette souris imaginaire qui m'a tenu éveillé une partie de la nuit... Comme s'il pouvait être question de souris dans une maison neuve comme celle-ci! ajouta-t-il en jetant un regard de complaisance sur les lambris et les tentures de sa charmante salle à manger.

— Cependant, me hasardai-je à dire, ta femme semble véritablement effrayée.

— Effrayée! tu es bien modeste; c'est affolée qu'il faut dire. Et cela dure depuis *minuit*; et pour rien encore! J'ai, pour ma part, une vraie migraine, ou quelque chose comme cela; et tout va de travers dans la maison depuis ce matin.

Je fus sur le point de lui demander si par hasard il n'était pas pour quelque chose dans tout ce désarroi; mais je me mordis prudemment le bout de la langue.

Cependant Mme Lecomte, du haut de l'escalier, criait d'un ton de triomphe :

— Venez tous! et je vous la montrerai.

Je ne pus m'empêcher de rire en voyant la figure que nous faisions sur l'escalier. Nous avions l'air de monter à l'assaut. La porte de la chambre de Mme Lecomte était ouverte; elle-même se tenait sur le seuil, le dos tourné de notre côté, et faisait face à l'ennemi, tout en se ménageant une retraite. De l'index de sa main droite elle désignait la tringle des grands rideaux de la fenêtre. — Venez voir, dit-elle d'un ton de sarcasme, venez voir comment sont faites les souris fantastiques et imaginaires!

Comme le jour, qui nous venait d'en face nous empêchait de distinguer les objets, nous hésitions un peu.

— Là! là! dit Mme Lecomte avec une certaine impatience.

Lecomte haussait les épaules. Il lui fallut cependant bien se rendre à l'évidence. Une petite souris, grosse

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

au plus comme une noix, parcourait d'un bout à l'autre la tringle du rideau, avec la prestesse, les airs lutins et la gentillesse d'un petit écureuil gris. Chacun de nous chercha une arme pour abattre l'insolent petit acrobate qui semblait nous narguer. Mais à peine allions-nous commencer lâchement cette lutte inégale de cinq contre un, que, par un prodige inexplicable, la souris disparut subitement. Personne n'aurait su dire par où elle avait passé. Les fillettes battirent des mains, comme on applaudit un prestidigitateur qui a subtilement escamoté la muscade. Quant à moi, je songeais involontairement à ce passage de l'Iliade où Vénus escamote si prestement Pâris, lorsqu'elle le voit tout près d'être atteint par la longue lance pointue de Ménélas. Et tout en demandant pardon à Homère, à Vénus et à Pâris de l'irrévérence du rapprochement, je songeais qu'il y a peut-être aussi un Dieu pour les souris. Il y en a bien un pour les ivrognes! du moins à ce que disent les marchands de vin.

— Elle est entre la tringle et le mur! dit Mme Lecomte.

Je m'avançai au-dessous de la tringle, et je levai les yeux : rien.

— Alors elle est dans les plis des rideaux!

On écarta les rideaux avec les plus minutieuses précautions : rien.

On sonda la tenture : rien; on regarda par terre, toujours rien. Nous commencions tous à être un peu honteux d'être tenus si longtemps en échec par une si petite bête. Une des fillettes poussa un bruyant éclat de rire; tout le monde, moi compris, se tourna de son côté avec indignation.

— Qu'est-ce que cela signifie, Mademoiselle? cria Lecomte d'un ton sévère.

La pauvre petite, prise d'un fou rire, ne pouvait ni s'expliquer ni se justifier. Cela augmenta d'un degré notre mauvaise humeur. Heureusement que la fillette put reprendre un peu son sang-froid et étendre sa petite main vers la cheminée.

La souris était là. Après avoir poussé une reconnaissance hardie dans le seau à charbon, pour constater sans doute la nature et la qualité du combustible, elle se tenait sur le bord, dans l'attitude d'un professeur en chaire. Elle appuyait ses deux pattes de devant sur le rebord, comme deux petits bras, et nous regardait de ses yeux brillants, tout en remuant d'un air narquois son nez et ses moustaches. Elle avait l'air d'attendre que le silence fût rétabli pour nous faire une conférence sur « le chauffage. »

Comme, après le premier mouvement de surprise, l'auditoire tout entier se précipitait vers la chaire; le petit conférencier, craignant avec raison qu'on ne lui fît un mauvais parti, se laissa glisser comme une goutte d'eau, le long de la paroi extérieure de la chaire, et disparut avec une agilité peu commune chez les professeurs.

— C'est par trop fort! s'écria Lecomte avec indignation.

Mme Lecomte lui demanda ce qu'il y avait d'étonnant à voir s'évanouir une souris imaginaire et fantastique. Il avait tort; donc il allait se fâcher. Je crus prudent d'intervenir, sauf à être aussi mal reçu que le voisin Robert, quand il veut se mêler des affaires domestiques de Sganarelle et de Martine. *La fin à une prochaine livraison.*

GEORGES STEPHENSON.

« Dans la première partie de ma carrière, disait un jour le célèbre ingénieur anglais Georges Stephenson, quand mon fils Robert était un petit garçon, je vis combien mon éducation était insuffisante, et je me promis de ne pas le laisser souffrir de la même privation. Je voulus le mettre à l'école et lui faire donner une instruction libérale; mais j'étais un pauvre homme. Comment pensez-vous que je fis? Je me mis à raccommoder les montres des voisins la nuit, quand mon travail de jour était fini, et c'est ainsi que je me procurai les moyens d'élever mon fils. »

Ce même Georges avait fabriqué pour Fanny Henderson, sa fiancée, une magnifique paire de souliers qu'il lui offrit comme avance sur le cadeau de noces.

Auguste Laugel.

POURQUOI LES HUITRES COUTENT CHER.

Les huîtres, comme tout ce qui devient objet de commerce, subissent l'influence de la hausse et de la baisse, c'est-à-dire de la rareté ou de l'abondance sur le marché. Comment peut-il se faire que l'huître, ce coquillage si commun encore au commencement du siècle, ait pu devenir tout à coup si rare que le prix de la douzaine, apportée à Paris, ait monté de 40 centimes à 2 francs en moins de cinquante ans? Cette question, assez complexe, mérite d'être étudiée pour elle-même, et aussi parce qu'elle se lie à d'autres qui intéressent l'approvisionnement général des villes et la subsistance du pays tout entier. La rareté croissante, non-seulement des huîtres, mais des produits de la mer en général, affectera sensiblement un jour, si l'on n'y pourvoit, la santé de nos populations. Rien n'a été fait en vain dans ce monde, et l'abondance doit résulter non-seulement de l'accumulation des mêmes produits, mais surtout de leur variété.

L'huître est rare aujourd'hui par plusieurs causes que nous allons successivement énumérer.

1° Depuis que les chemins de fer sillonnent toutes les parties du territoire, l'aire de vente de l'huître est devenue l'aire absolue de la France. Autrefois, la surface que pouvait parcourir l'huître emballée en cloyères, et gardant une fraîcheur suffisante, se basait sur la vitesse des diligences, et, du premier coup, nous pouvons calculer que, les chemins de fer marchant, en moyenne, quatre fois plus vite que les voitures d'autrefois, les huîtres peuvent couvrir seize fois plus d'espace dans le même temps. Elles se répandirent tout d'abord aux prix ordinaires anciens; mais l'accroissement subit des consommateurs, dans la proportion de seize pour un, les fit monter rapidement, et, depuis lors, la cherté s'est maintenue, parce que, même à un prix moyen, nombre de gens pouvaient encore se permettre ce luxe.

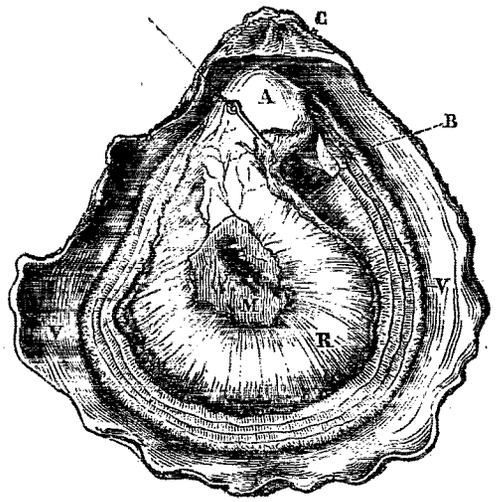
2° Nous accusons également du renchérissement des huîtres les droits d'octroi dont les villes ont jugé à propos de frapper ce précieux mollusque, sous prétexte qu'on devait le considérer comme un objet de luxe, inutile à la vie ordinaire du peuple. L'avenir se chargera de prouver la fausseté de ce raisonnement; mais alors il ne sera peut-être plus temps de songer à la salutaire influence des aliments salins sur la santé de l'homme.

3° Enfin, la cause la plus active du renchérissement de l'huître, c'est l'abus de la pêche qu'on en a fait, le ravage des bancs, l'imprévoyance de ceux qui devraient veiller à leur conservation, et la valeur douteuse des règlements.

L'huître est un mollusque *acéphale*, c'est-à-dire *sans tête*. En effet, la tête de l'huître est réduite à sa plus simple expression, à l'organe essentiel de la nutrition, à la bouche qui, chez cet animal, a une forme toute particulière, celle de quatre tentacules B. L'animal, qu'on ne l'oublie pas, est composé d'un corps arrondi et terminé par un

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

manteau VV, qui l'entoure. Ce manteau, curieux organe commun à tous les mollusques, leur sert à suer leurs coquilles; celle de l'huître est particulièrement lamelleuse et rugueuse. En outre, les replis doubles du manteau garantissent les branchies, organes respiratoires de l'animal,



Anatomie de l'huître.

A. Capuchon. — B. Tentacules buccaux. — C. Charnière. — M. Muscle adducteur des valves. — R. Lobe droit du manteau. — VV. Bords externes du manteau, laissant voir au-dessus d'eux les branchies.

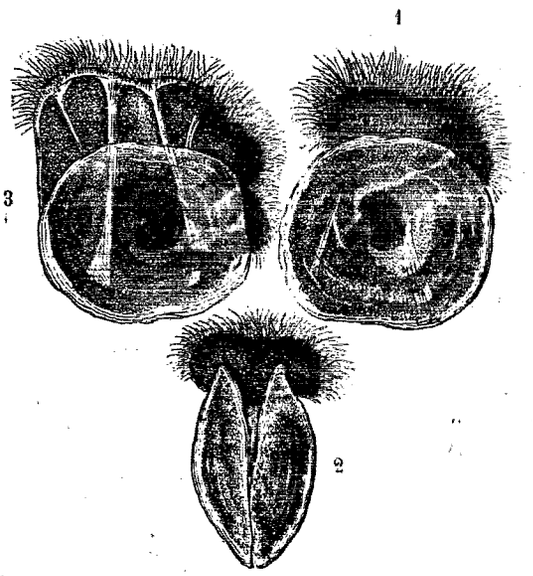
au moyen desquels il extrait de l'eau de mer l'air qui s'y trouve dissous, comme dans toute eau naturelle.

Nous voyons, en M, le muscle puissant qui sert à retenir fermées les deux valves protectrices de l'animal. C'est la charnière, autre muscle, qui permet l'entre-bâillement des coquilles.

Ainsi, l'huître n'a ni yeux, ni oreilles, ni pieds, ni mains; elle est, par conséquent, immobile et scellée au rocher, communiquant avec le dehors par les quatre tentacules B qui lui servent de bouche. De quoi se nourrit-elle?... Nous pensons qu'elle vit d'animalcules infusoires qu'elle recueille tandis que sa coquille est entr'ouverte. La vibration de ses branchies entre les lobes de son manteau agite l'eau et la dirige en courants qui viennent baigner les tentacules et y apporter, sans relâche, ces êtres microscopiques multipliés en légions innombrables. L'eau lui apporte ce qui est nécessaire à sa vie dès qu'elle entr'ouvre ses valves.

Et cependant, cette huître, dont toute la vie se passe attachée au même endroit, naît douée de mouvement et d'organes puissants qui lui permettent de changer rapidement de place. Vers les mois de juillet et d'août, des myriades d'ovules presque microscopiques se forment dans le corps de la mère, aux environs du muscle adducteur des valves. A mesure qu'ils viennent à maturité, ils descendent dans les plis du manteau, entre les lames branchiales, où ils demeurent un mois environ à l'état d'incubation. A leur arrivée, ces œufs ressemblent à des grains de semoule enfermés dans une liqueur visqueuse, sécrétée probablement par le manteau, et destinée, en englobant les œufs, à les défendre contre l'eau environnante qui les emporterait un à un. Peu à peu, cette bouillie se gonfle et change de couleur: du blanchâtre elle passe au jaune clair, puis au jaune obscur, puis au gris, et devient semblable à de la boue d'ardoise. La dissémination est alors imminente.

Chaque ovule est devenu une toute petite huître pourvue de deux coquilles transparentes (fig. 1), et dont le corps, qui déborde les valves entr'ouvertes, est terminé par un rebord muni de cils vibratiles (fig. 2). C'est au moyen du mouvement rapide et continu de ces cils que ces animalcules changent de place. Telle est l'huître mobile. Si l'on place les jeunes huîtres dans une goutte d'eau de mer, sur le porte-objet du microscope, on les voit s'éviter mutuellement, sans doute par un effet d'exquise tactilité des cils. Elles se croisent en tous sens avec une merveilleuse rapidité, sans se rencontrer jamais. Pas un seul instant les cils ne s'arrêtent; ils vibrent évidemment sans fatigue pour l'animal, probablement inconscient de leur mouvement, témoin les muscles extrêmement puissants que l'on voit figure 3. Peu à peu, l'appareil locomoteur se rétrécit et devient plus proéminent: bientôt il n'est plus attaché à l'animal que par une sorte de pédicule; néanmoins il se meut sans relâche, et entraîne la petite huître à sa remorque... Mais tout à coup le lien se brise, et la jeune huître tombe, tandis que l'appareil va se perdre en vibrant au hasard.



Anatomie du naissain, grossi 140 fois.

Fig. 1. — Jeune huître sortant du manteau de la mère, vue par le plat à travers ses coquilles transparentes; bourrelet des cils vibratiles sortant entre les valves.

Fig. 2. — La même, vue de côté.

Fig. 3. — Section du même animal pour mettre à nu les muscles qui font mouvoir le bourrelet de cils vibratiles, organe de la locomotion.

Dès ce moment, l'huître est fixée, du moins si elle tombe sur un rocher auquel elle peut adhérer, ou sur toute autre surface résistante. Sans cela, elle est perdue, roulée dans la vase ou parmi les grains de sable. Mille ennemis, d'ailleurs, gros, moyens et petits, depuis le poisson jusqu'à l'insecte, à l'annélide, au mollusque, la pourchassent tant que dure la dissémination. La jeune huître ne peut se fixer que sur une surface dépourvue de ce mucus gluant que la mer dépose si rapidement sur tous les corps qu'elle recouvre. Aussi, cette poussière vivante, dont les molécules sortent au nombre d'un ou deux millions des valves de chaque huître mère, se réduit-elle à un nombre relativement très-faible d'individus.

Une fois fixée, l'huître croît; mais elle croît lentement, car il lui faut cinq ans au moins pour devenir adulte et avoir la grosseur qui convient à la vente. Ce laps de temps explique l'appauvrissement successif et la disparition des bancs qui constituaient autrefois la richesse de nos côtes. De temps immémorial on a pêché sur ces bancs sans aucun aménagement régulier permettant aux jeunes animaux

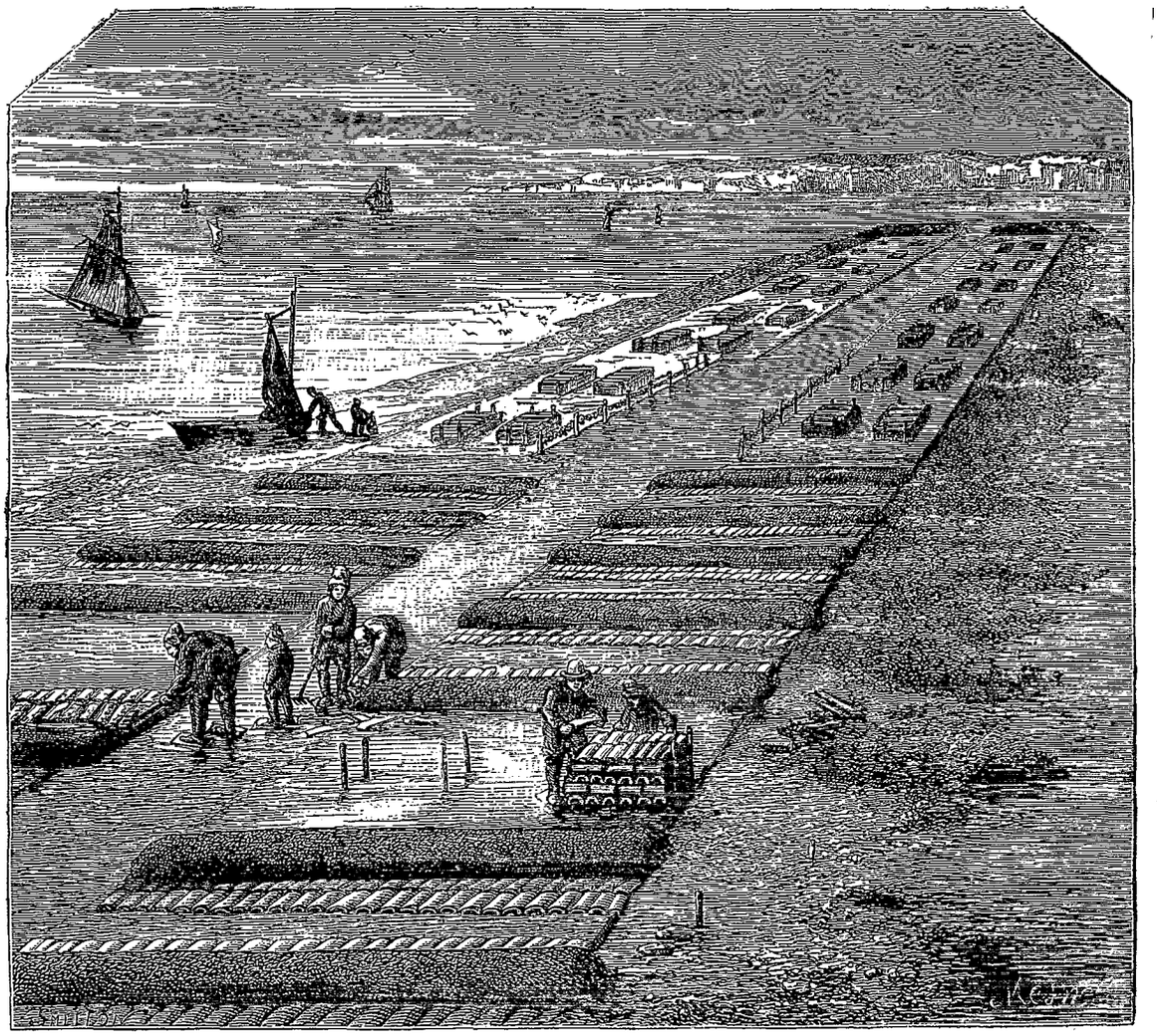
Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

de parvenir en paix à la taille adulte, c'est-à-dire à celle où ils deviennent aptes à se reproduire. Longtemps la vitalité extrême des bancs a résisté. D'entre les myriades de germes lancés au milieu de la mer, toujours quelques-uns s'attachaient çà et là. Cependant un jour est venu où la puissance destructive a été la plus forte, et les bancs ont disparu.

Il y a quelques années, des pêcheurs découvrirent un nouveau banc; aussitôt que la nouvelle s'en répandit, une nuée d'embarcations y fut bientôt rassemblée, chacune armée de sa drague en fer, sorte de râteau muni d'un filet, grattant le fond. En deux heures, tout fut enlevé; la place resta nue et inculte!

Les pêcheurs sont les premières victimes de cette imprévoyance qui les rend sourds à tout avertissement.

La science a dû chercher à remédier au mal; elle a trouvé des indications dans les exemples laissés par l'antiquité. Les anciens, voulant tirer profit de cette immense quantité de naissain qui s'en allait perdu, emporté par les vagues, avaient reconnu qu'en plaçant sur son passage des surfaces résistantes convenables, il s'y attachait. L'expérience a été renouvelée de nos jours. Connue et appliquée



Le Parc de Lahillon (1). — Dessin de Mesnel.

par les Romains dans leurs lacs italiens, la reproduction artificielle de l'huître fut de nouveau pratiquée chez nous. Ce n'est pas, comme on le dit, une conquête moderne. Les surfaces offertes à l'huître mobile pour s'accrocher furent presque partout des tuiles creuses : ce pouvaient être aussi bien des pierres, des coquilles, du bois, en un mot, toute surface résistante. A la suite d'une série d'expériences variées et souvent infructueuses, les parcs d'Arcachon furent institués sous la direction de la marine.

Le bassin d'Arcachon est une des curiosités naturelles de nos côtes. Formé par une invasion de la mer dans les terres, il présente une surface de 16 000 hectares d'eau quand la mer est pleine. Malheureusement, l'eau y est sans profondeur et coupée de bancs de sable. A marée haute, le bassin présente l'aspect d'un lac énorme, entouré de dunes d'un sable jaune, rayées de résine par des forêts de pins qui en emplissent les anfractuosités; à mer basse, la terre apparaît, surgissant comme après un déluge : de grands bancs se dessinent, sombres, noirs, herbeux, boueux. Ce sont les *crassats*, entre lesquels coulent des rivières plus ou moins larges, que l'on nomme *chenaux*. Sur les crassats se dessinent des ruisseaux qui vont se jeter dans les chenaux : ce sont les *esteys*, rigoles d'assainissement naturelles qui suivent les plis du terrain.

Presque au centre du bassin émerge, aux grandes marées seulement, un crassat d'une quarantaine d'hectares environ : c'est le *Lahillon;* sa forme est allongée de l'est à l'ouest; il est isolé au milieu de deux chenaux parallèles, sept ou huit fois plus larges que lui. C'est là qu'est établi le parc modèle qui est découvert seulement pendant vingt-cinq minutes chaque fois. Il ne comprend que 4 hectares auxquels on a joint, comme annexes et dépôts, 25 hectares environ sur deux crassats voisins. De ce petit

(1) Voy. t. XXXVII, 1869, p. 388-389.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

espace, qu'on a commencé à aménager vers 1860, est sortie la prodigieuse population huîtrière qui couvre aujourd'hui le bassin et en fera un jour la richesse.

Lorsqu'on aménagea le parc modèle, on y déposa cinq cents mille huîtres. Dès 1862, le progrès du repeuplement était sensible. Les petites huîtres étaient attachées à une dizaine de milliers de tuiles creuses, que l'on avait rangées auprès des huîtres mères ou empilées en sorte de ruches, de manière à arrêter au passage le naissain vagabond. Malgré des insuccès partiels, inévitables dans une entreprise aussi nouvelle, le parc de Lahillon et ses deux annexes renfermaient, en 1868, trente-quatre millions d'huîtres, c'est-à-dire beaucoup plus que n'en contenait à la même époque la baie tout entière avec ses 16 000 hectares. De plus, ces parcs avaient fourni à la marine, en six ans, plus de quatorze millions d'huîtres, ce qui porte leur produit total à quarante-huit millions au moins.

Au commencement, les pêcheurs riverains, propriétaires de crassats pour leur compte, tournaient en dérision l'entreprise de l'État, et disaient que la main-d'œuvre y coûtait plus cher que ne valaient les huîtres qu'on y récoltait. Mais il arriva qu'un renversement de courant inonda de naissain leurs maigres appareils collecteurs, placés vaille que vaille, et par une sorte de condescendance, autour du Lahillon : l'éveil était donné; on ne se moqua plus d'une réalité si palpable. Aujourd'hui, dans tout le bassin, on reproduit l'huître, et déjà les propriétaires estiment que l'hectare de crassats leur rapporte 1 500 francs par an. Qu'on les laisse faire! l'essor est donné.

Mais est-ce à dire que bientôt l'huître diminuera de prix? Nous ne le pensons pas, parce qu'en présence de la consommation qui ne se restreint pas, le précieux mollusque dont nous nous occupons sera longtemps encore plus demandé qu'offert. Cependant il est incontestable que si l'inscription maritime ne vient mettre aucun obstacle aux demandes des concessionnaires de terrains émergents sur nos deux mille kilomètres de côtes, l'avenir sera bientôt assuré. *La fin à une autre livraison.*

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT

DE CHERBURY.

Suite. — Voy. p. 265, 278, 286.

Peu de temps après, l'armée française arriva, sous les ordres du maréchal de Chartres, au lieu du roi Henri IV qui venait d'être assassiné par le coquin de Ravaillac. Je retrouvai là M. de Balagny qui avait le rang de colonel.

Mgr Chandos alla s'établir dans le camp de sir Horace Vere, tandis que moi je m'installai dans une petite hutte auprès de sir Edward Cecil. Je passais mes jours et la plupart de mes nuits dans les tranchées. Notre armée d'investissement était partagée en deux : les Français dirigeaient le siége contre une partie de la ville, pendant que nous tenions l'autre. Les nôtres furent chargés de l'attaque de la citadelle, qui passait pour la mieux fortifiée de l'Europe; elle était hérissée de remparts formidables entourés d'un large et profond fossé plein d'eau. Nous perdîmes beaucoup de monde en faisant nos travaux d'approche, l'armée assiégée (sans compter la population civile) étant forte de 4 000 hommes et bien montée en armes à feu et munitions de toutes sortes.

Notre général, sir Edward Cecil, qui était aussi actif qu'intrépide, se rendait souvent en personne dans les tranchées pour voir si les sentinelles étaient à leur poste et faisaient leur devoir. Il m'emmenait toujours avec lui, et un soir nous faillîmes y être tués. Les sentinelles, ne nous reconnaissant pas, firent feu sur nous l'une après l'autre avant que nous eussions le temps de leur crier notre nom; nous prîmes notre revanche en les poursuivant l'épée à la main jusque dans leurs retranchements, ce qui nous fit beaucoup rire.

Un jour que sir Edward Cecil et moi nous étions allés visiter les travaux dirigés par M. de Balagny, celui-ci, en présence du général et de plusieurs capitaines anglais et français, m'interpella en ces termes : — « Monsieur, on dit que vous êtes un des plus braves de votre nation, et moi je suis Balagny; allons voir lequel fera le mieux. » Et aussitôt, le sabre à la main, il s'élança au delà des tranchées, moi le suivant de près, sans m'inquiéter du chemin que nous prenions. Les soldats ennemis postés sur les remparts nous envoyèrent une demi-douzaine de décharges qui nous manquèrent toutes. Nous courions si vite, chacun cherchant à dépasser l'autre, que les balles tombaient miraculeusement entre nous deux, n'atteignant ni lui ni moi. Voyant que la grêle de plomb augmentait, M. de Balagny s'arrêta en disant : « Par Dieu, il commence à faire chaud. » — A quoi je répondis promptement : « Vous vous en irez le premier, autrement je ne m'en irai jamais. » Là-dessus il tourna court et se sauva à toutes jambes, se baissant dans les tranchées pour éviter les balles. Moi je le suivis en marchant lentement et en me tenant tout droit. Nous regagnâmes ainsi notre camp avant que les assiégés eussent le temps de recharger leurs pièces.

Plus tard, quand on raconta le fait au prince d'Orange, il dit que Balagny avait fait une folie, et que nous nous étions exposés bien inutilement à une mort presque certaine.

J'aurais encore bien d'autres faits à raconter, mais je m'arrête de peur d'encourager ma vanité. Qu'il me soit pourtant permis de dire que je montai le premier à l'assaut, et qu'on trouvera mon assertion confirmée par William Crofts, maître ès arts et soldat, dans son *Histoire des Pays-Bas*.

Pendant que le siége se poursuivait, il arriva que j'eus une querelle avec lord Howard de Walder, fils aîné du comte de Suffolk, lord trésorier d'Angleterre, dont il m'est très-pénible de parler à cause de mon respect pour cette noble famille; mais les faits ayant été dénaturés, il est de mon devoir de les rectifier.

En sortant d'un grand dîner donné par sir Horace Vere, où l'on avait bu largement, selon la coutume néerlandaise, lord Howard, étant passablement échauffé, prit fort mal une plaisanterie que je lui adressai sans mauvaise intention, et dont à tout autre moment il ne se serait point offensé. Il me parla d'une façon si insultante que je ne fus pas lent à répondre, et les coups allaient suivre quand de part et d'autre on intervint pour nous séparer. L'insulte ayant été à mon sentiment trop forte, je lui fis savoir le lendemain que s'il avait encore quelque chose à me dire, j'étais à ses ordres, et que pour cette fois je m'arrangerais de façon à ce que personne ne pût venir nous interrompre. Il me fit répondre par sir Thomas Payton qu'il se battrait avec moi à cheval et au sabre; puis sir Thomas me dit que c'était lui qui lui servirait de témoin, et me demanda le nom du mien. Je lui répondis que ni lord Walder ni moi nous n'avions amené avec nous des chevaux assez grands ni assez forts pour nous servir en cette circonstance; que je savais bien que lord Walder avait mieux que moi le moyen de s'en procurer un, mais que, malgré ce désavantage, je me trouverais au lieu indiqué, soit à pied, soit à cheval. Payton me proposa un petit pré que nous traversions en ce moment, et nous convînmes de nous y rencontrer le lendemain matin au point du jour. Je lui répétai encore que je ne savais où trouver un cheval, le

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

mien étant trop petit, puis j'ajoutai : « Quant à mon témoin, si vous voulez bien accepter de l'être, quoique vous soyez celui de mon adversaire, je me fie entièrement à votre loyauté. » Mais il refusa en me recommandant de prendre un de mes amis ; à quoi je lui fis observer que c'était impossible, attendu que si je leur en parlais, ils m'empêcheraient certainement de me battre.

Quand il se fut éloigné, le soir étant venu, je résolus de rester là pendant la nuit et de coucher sous un chêne, afin d'être exact au rendez-vous du lendemain. J'attachai ma petite bête à un arbre, et j'allais m'endormir quand j'aperçus des feux allumés à une petite distance. Cela m'étonna, le lieu m'ayant paru très-solitaire et éloigné de toute habitation. Poussé par la curiosité, je remontai sur mon cheval et je me dirigeai du côté des feux, où je vis rassemblés un grand nombre de soldats dont le dialecte me fit comprendre que j'étais au milieu du camp écossais. Ma première idée fut de m'y procurer un cheval pour mon duel, et en ayant avisé un fort beau, j'offris de l'acheter ; mais un soldat me répondit que le cheval appartenait à son capitaine, sir James Arskin. Je demandai aussitôt à voir sir James, mais on me dit qu'il était absent ; je dus alors me contenter de son lieutenant, qui s'appelait Montgomery, et qui était un fort galant homme. Lui ayant fait connaître mon désir, et sur la réponse qu'il me fit qu'il n'y avait aucun cheval à vendre, je proposai de lui remettre une centaine de pièces d'or s'il voulait consentir à m'en prêter un pour la journée du lendemain, sauf à lui à me rendre l'argent moyennant que je lui ramènerais le cheval.

En entendant cette proposition, le lieutenant devina sur-le-champ de quoi il s'agissait, et comprit que j'avais besoin d'un cheval pour me battre en duel. — « Monsieur, me dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je vois bien que vous êtes un homme de grande qualité ; du moment que vous avez besoin d'un cheval, le meilleur de nos écuries est à votre service, sans qu'il soit besoin de déposer une seule pièce d'argent ; et si vous désirez un témoin, je suis à vos ordres pour vous accompagner à l'heure qu'il vous plaira et à cheval aussi. » — Je lui répondis que je ne voulais pas de témoin, mais que je le remerciais de ses généreuses offres de services, et que je m'en souviendrais toujours avec reconnaissance ; puis, le forçant d'accepter ma bourse comme garantie du cheval, je lui laissai ma petite bête, et je m'éloignai sur celle que je venais d'emprunter.

Il était minuit quand je quittai le camp des soldats écossais. Ayant retrouvé mon petit pré, je m'y établis et m'endormis jusqu'au matin. Réveillé de bonne heure, je me mis en devoir d'attendre lord Walder. Après quelque temps, je vis arriver un laquais, envoyé, comme je le sus plus tard, par lady Walder, lequel, m'apercevant, s'en retourna en courant.

J'eus un instant l'idée de le poursuivre, mais je jugeai que cela serait manquer de dignité, et qu'il valait mieux ne pas quitter ma place. Deux heures s'écoulèrent, au bout desquelles sir William Saint-Léger, actuellement lord-président de Munster, vint me trouver et me dit qu'il savait bien ce que je faisais là, et qu'on avait tout découvert en voyant lord Walder se lever de si bonne heure et sortir, accompagné de sir Thomas Payton ; que tout le camp était en émoi, et que trente à quarante personnes étaient occupées à me chercher. En effet, je fus entouré en peu de minutes, et l'on m'assura que le duel n'aurait pas lieu, et que je perdais mon temps à attendre. Néanmoins, je résistai, et je restai encore deux heures sans bouger du pré ; puis, à la fin, voyant que cela était inutile, je retournai au camp écossais ; je rendis le cheval et m'en revins chez moi avec mon petit cheval et mon argent, jurant bien de retrouver lord Walder tôt ou tard. Mais à peine étais-je entré dans notre camp, que je fus apostrophé et insulté par une douzaine de gentilshommes anglais, en tête desquels se trouvait sir Thomas Sommerset, qui me lancèrent des injures à cause de ma querelle avec lord Walder. Je n'étais accompagné que d'un seul laquais, à qui je donnai mon cheval, et je m'avançai à pied, l'épée à la main. Sir Thomas Sommerset en fit autant, ainsi que ses amis, qui se précipitèrent tous sur moi le sabre haut. Je me jetai tête baissée dans la mêlée, parant les coups de droite, de gauche, et cherchant à atteindre sir Thomas, que je faillis percer au cœur, quand son lieutenant, Pritchard, me poussa l'épaule et détourna le coup. Mais je revins à la charge et je m'élançai une seconde fois avec tant de violence, qu'ils jugèrent prudent de se retirer ; mais j'eus la satisfaction d'en blesser plusieurs avant qu'ils ne pussent échapper. Je remontai à cheval, et n'ayant reçu que trois petites blessures sans importance, bien que le manche de mon épée portât la marque de dix-huit coups, je m'en retournai dans les tranchées où étaient nos soldats.

La suite à une autre livraison.

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168, 171, 215, 243.

LES BECS.

III (suite.)

6° *Échassiers.* C'est parmi eux que nous trouvons ces longs becs que tout le monde connaît, au moins par ceux de la *bécasse* et de la *bécassine*. Il ne faut pas manquer de signaler l'outil singulier de l'*avocette* (fig. 28), parce qu'il



Fig. 28. — Bec de l'avocette.

est retroussé d'une façon tout à fait anormale. Nous pouvons cependant en signaler un autre, présentant une courbure analogue mais moins prononcée, tout à côté des cigognes, chez le *jabiru* (fig. 29), grand oiseau d'Afrique et

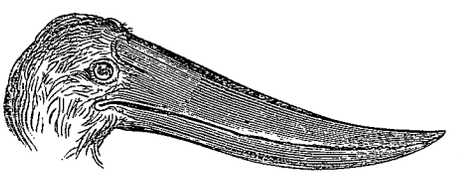


Fig. 29. — Bec du jabiru.

des terres australes, auprès duquel nous rangeons le *bec-ouvert* (fig. 30), autre échassier dont le bec est si singulier que nous ne pouvons comprendre à quel usage spécial il est destiné.

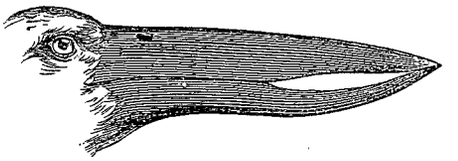


Fig. 30. — Bec du bec-ouvert.

Le bec le plus phénoménal de cet ordre est celui du

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

balæniceps rex (fig. 31), robuste oiseau de marais, qui ne craint point de saisir et d'avaler les jeunes crocodiles. Nous disons *avaler*, car la mandibule inférieure de cet

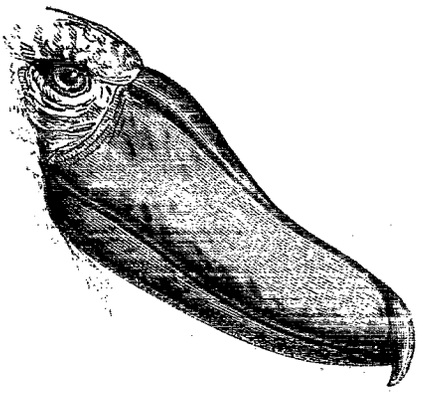


Fig. 31. — Bec du *balæniceps rex*.

énorme bec ne peut être une arme sérieuse : c'est un couloir en entonnoir, muni d'une pince à son extrémité, tout comme celui du *pélican* (fig. 32). Nous raconterons

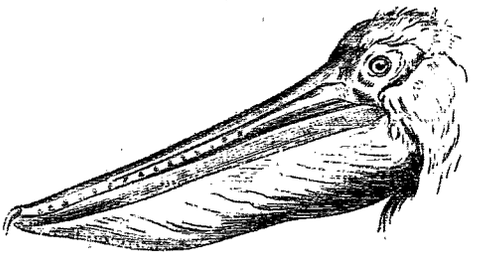


Fig. 32. — Bec du pélican.

ici une scène à laquelle nous avons assisté au jardin des Plantes. Deux pélicans qui y étaient enfermés se disputaient un rat mort qu'ils avaient trouvé. La proie était lourde, et quand ils la saisissaient par la pointe aiguë et acérée qui termine leurs longues mandibules, celles-ci ployaient, le bec s'ouvrait et le rat tombait à terre. Le voisin s'en emparait aussitôt, non sans distribuer force coups de bec à son compagnon, et, à chaque coup, le plumage blanc de l'autre se teignait de sang, ce qui prouvait que le terrible onglet n'était pas inoffensif. Faute de pouvoir lancer en l'air le rat trop lourd, les deux oiseaux, de guerre lasse, abandonnèrent enfin l'objet de leur convoitise; mais la lutte avait été longue et acharnée

Non loin de ces échassiers, il faut placer la *spatule* (fig. 37), au bec si bien fait pour remuer les vases et tamiser les parties nutritives et les petits animaux qui peuvent s'y trouver. Beaucoup plus petite que le précédent, la spatule est de la taille du courlis.

Nous avons dessiné le *jacana* (fig. 33), remarquable

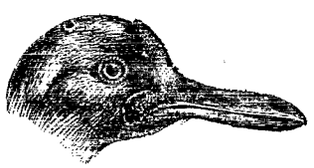


Fig. 33. — Bec du jacana.

non-seulement à cause du masque qui, à la base de son bec, s'étend en trèfle sur son visage, mais (nous y reviendrons) par les doigts interminables qui forment ses pattes. L'ongle de son pouce, très-long, droit, pointu, a fait donner à cet oiseau, dans les colonies, le nom de *chirurgien*. C'est une sorte de poule d'eau montant, au moyen de ses pattes demesurées, sur les herbes flottantes des eaux mortes.

7° *Palmipèdes*. Nous avons déjà dit quelques mots du pélican; près de lui se place le *cormoran* (fig. 34) au bec crochu qui lui permet de saisir en plongeant le poisson vivant qui, sans cela, glisserait entre ses mandibules et lui échapperait. C'est cet oiseau que les pêcheurs bretons appellent le philosophe, en raison de la pose méditative qu'il garde des heures entières, perché immobile sur la pointe

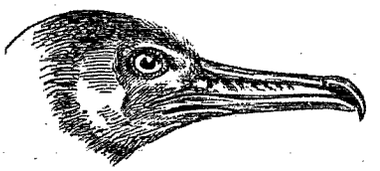


Fig. 34. — Bec du cormoran.

d'un pieu, d'une balise ou d'un rocher. Nous arrivons, sans transition, au bec recourbé du *flammant* (fig. 35),

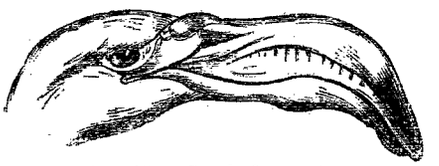


Fig 35. — Bec du flammant.

un des habitants les plus beaux de nos étangs méditerranéens. Ici, le bec n'est plus un agent de préhension, c'est un outil de laveur, analogue au *berceau* du laveur d'or californien. Le flammant l'enfonce horizontalement dans l'eau, la mandibule supérieure en dessous, et l'emplit de vase et d'eau qu'il verse ensuite doucement pour que l'eau chasse les parties terreuses et laisse dans cette sorte de cuiller les insectes et les petits crustacés retenus par les excroissances de la langue. L'oiseau relève alors la tête et avale sa bouchée. Le *harle* (fig. 36), est un canard à

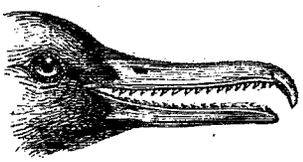


Fig. 36. — Bec du harle.

bec dentelé sur les bords, qui lui permet de procéder à un triage analogue des petits animaux aquatiques dont il fait sa nourriture.

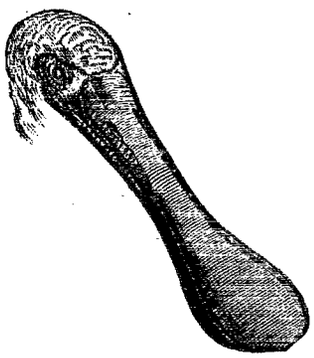


Fig. 37. — Bec de la spatule.

La suite à une prochaine livraison.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

UN CONVOI PAR UN JOUR DE BOMBARDEMENT.

STRASBOURG, 1870.



Dessin de Théophile Schuler.

Partout la fumée, les ruines; un convoi passe. C'est une bière avec les porteurs, rien de plus. On ne suivait plus les morts : les parents, les amis, veillaient aux incendies, protégeaient les survivants, soignaient les blessés, les malades. Les porteurs marchaient au pas de charge dans ces rues lugubres et pourtant inondées de soleil. C'était à fendre l'âme. Les canons tonnaient, les obus sifflaient. De rares passants se glissaient le long des murs, sur les trottoirs interrompus par les grosses poutres et les planches appuyées contre les portes cochères pour amortir, s'il se pouvait, la chute des projectiles.

L'artiste a vu de ses yeux cette scène si solennellement sinistre. Son habile et généreux crayon l'a reproduite fidèlement, sans rien ajouter ni exagérer : c'est une page d'histoire. O tristesse! ô douleur! Bannissons de nos cœurs toute légèreté, n'y laissons pas pénétrer l'indifférence.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

II. — SON HISTOIRE. — SES PROGRÈS.

Suite. — Voyez pages 186, 202, 234, 274.

Il était naturel d'établir une caisse de bois pour fournir un support aux tuyaux à une seule note remplaçant le

tuyau unique à plusieurs notes. Chaque tuyau communiquait avec la caisse par un trou pratiqué sur cette caisse faisant l'office de réservoir distributeur. De petites coulisses, des languettes, de petites barres quelconques disposées sous ces trous, devaient servir à les fermer et à les ouvrir, et étaient mises en mouvement par un mécanisme quelconque. Pendant ce temps l'outre, ou même un soufflet, envoyait du vent dans la caisse de bois. Nous avons donc déjà en gros, en plus des tuyaux, une soufflerie, un sommier et un clavier. Du reste, ces détails sont indiqués, non-seulement dans des descriptions, comme nous le montrerons plus tard, mais encore dans les représentations d'instruments de musique que l'on trouve sur les anciens monuments. La présence de la caisse ou *sommier*, la disposition ascendante ou descendante des tuyaux, ce qui indique une échelle de sons, y sont manifestes; le clavier ne se voit pas, non plus que le mécanisme qui débouche et rebouche les tuyaux, mais ils ne pouvaient pas ne pas être, et d'ailleurs, sans être d'une rigueur mathématique ou d'une clarté parfaite dans leurs explications, les quelques auteurs fort anciens dont on a des textes à ce sujet en parlent manifestement et font une espèce de commentaire des monuments.

Les figures 1, 2 et 4 représentent des orgues antiques. Nous en donnons même une (fig. 3) relativement plus moderne, puisque la médaille en question est regardée comme une œuvre du Bas-Empire, au douzième siècle. On voit que le dessin est à peu de chose près le même dans toutes, et en admettant que les monuments plus récents, tels que celui du douzième siècle, ne fussent que la reproduction d'un type consacré, comme il arrive souvent dans les arts, à propos d'attributs ou de symboles, le fait même d'avoir un type prouve qu'il représentait jusqu'à un certain point quelque chose de connu, de reconnaissable, et par conséquent de réel.

Un point qui dut beaucoup préoccuper les constructeurs d'orgues de l'antiquité, c'est la manière de produire le vent nécessaire pour faire parler cet instrument. En thèse générale, et pour ce qui est de l'essence même de l'orgue, il est évident que la partie sonore resta la même; mais le mécanisme producteur du vent varia, et l'on peut noter trois phases dans l'histoire de ce mécanisme. D'abord on se servit d'outres, de soufflets ou engins quelconques servant de réservoirs à air; c'est ce qu'il y a de plus simple, c'est par là qu'on dut commencer. Puis on voulut perfectionner, ou tout simplement innover et faire autre chose, et l'on trouva l'orgue dit *hydraulique*, dont nous parlerons tout à l'heure. Mais cet orgue ne semble pas avoir été d'une commodité absolue, puisque, avec le temps (plusieurs siècles, il est vrai), on en revint à l'ancien système que l'on avait évidemment amélioré, qui était décidément plus maniable, et qui finit par détrôner complétement l'orgue hydraulique.

Il y a donc tout d'abord à distinguer deux espèces d'orgues : l'*orgue pneumatique* proprement dit, et l'*orgue hydraulique*.

L'orgue pneumatique apparaît avant et après l'orgue hydraulique, et ne disparaît même pas au temps de la plus grande vogue de son rival : les textes le prouvent amplement. Quant à l'orgue hydraulique, il est peu d'objets dont on ait autant parlé, sur lesquels on ait autant de textes, et dont il soit plus difficile de se faire une idée nette.

On sait ou l'on croit communément qu'il fut inventé par Ktésibios, barbier d'Alexandrie, qui devint un illustre mécanicien, et qui vivait sous Ptolémée Evergète II, au deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Vitruve, célèbre architecte du siècle d'Auguste, par conséquent de peu de temps postérieur à Ktésibios, et qui dit avoir puisé dans les Mémoires de Ktésibios lui-même, donne de cette espèce d'orgue une longue, diffuse, confuse et inintelligible description (*De Architect.*, 10, XIII). Le savant père Kircher, jésuite, et Perrault, ont travaillé et commenté ce passage; ils ont même fait faire des dessins à l'appui de leur explication et du texte de Vitruve; mais on est encore à deviner et leur explication et leurs dessins. Perrault est allé jusqu'à faire construire un orgue en petit sur les plans de Vitruve qu'il se piquait de comprendre. On n'a jamais su si l'orgue avait réussi. Au reste, Vitruve lui-même avait pris la précaution de déclarer que pour comprendre sa description il fallait avoir vu l'instrument, ce qui prouverait, ou que l'instrument était fort compliqué, ou que Vitruve se défiait de la clarté de son texte. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que jusqu'à ce jour on n'a pu tirer aucun parti des explications de l'architecte latin.

Cornelius Severus (siècle d'Auguste), dans son poëme de l'*Etna*, indique que cet orgue résonnait au moyen de l'eau que l'on agitait; mais par quel moyen? C'est ce que ses vers laissent dans l'obscurité.

Athénée (fin du deuxième et commencement du troisième siècle après Jésus-Christ), le célèbre compilateur, qui a parlé assez longuement des instruments de musique, fait une mention spéciale de l'orgue hydraulique; on voit dans son livre que cet orgue est *un instrument à vent où l'air est mis en mouvement par l'eau*. On voit aussi que *les tuyaux sont par le bas tournés vers et dans l'eau; que cette eau est comprimée par un jeune homme vigoureux; que de petits axes entrent dans les tuyaux de l'instrument; que ces tuyaux se trouvent remplis d'air, au moyen duquel ils rendent un son des plus agréables;* et que *cet instrument a la forme d'un gradin rond*. Il est bien évident que quand l'auteur nous a donné ces banales et vagues explications, même après avoir pris la précaution de nous dire un peu plus haut que l'orgue hydraulique était d'une *douceur charmante*, il n'a pas fait avancer la question d'un pas.

Claudien (fin du quatrième siècle, commencement du cinquième après Jésus-Christ), dans son poëme sur le consulat de Flav. Mall. Théodore, dit en parlant de l'orgue : « Sous une *pression légère* (levi tactu) et avec un *doigt errant*, on réglera et fera résonner les sons innombrables d'une *moisson d'airain*, tandis qu'un *lourd levier* (vecte trabali), agitant profondément les ondes, leur fera produire des chants. » On reconnaît les *touches* du clavier et les *tuyaux* qui semblent avoir été nombreux; mais quant à la façon dont ce *lourd levier* agissait sur l'eau pour produire des sons, c'est ce qu'il est impossible de comprendre : la même expression était déjà dans Vitruve, *motu vectium vehementiore* (par un mouvement plus fort de levier), mais elle n'était pas plus claire pour cela.

La description la moins énigmatique que nous ayons de l'orgue hydraulique est une pièce de vers figurée, d'un certain Publilius Optatianus Porphyrius, qui vivait à l'époque de Constantin, dont il chanta les louages sur tous les tons. Ce Porphyrius était très-habile dans l'art passablement ridicule de composer de petites poésies dont les vers, allongés ou raccourcis à dessein, représentaient des objets, tels, par exemple, qu'un *autel*, une *flûte de Pan*, un *orgue*. Nous donnons ici son *orgue hydraulique*, parce que, sans être d'une bien grande clarté, il renferme pourtant quelques détails intéressants et d'une certaine netteté. D'ailleurs la forme même de la pièce de vers est un renseignement curieux sur la forme de l'instrument.

Vingt-six vers iambiques représentent les *touches*. Le vers transversal, *Augusto victore juvat rata reddere votu*, marque le *sommier;* les tuyaux sont figurés par vingt-six vers hexamètres, qui s'accroissent progressivement, indiquant ainsi l'échelle des sons.

ORGUE HYDRAULIQUE DE PUBLILIUS OPTATIANUS PORPHYRIUS.

Post Martios labores,	AVGVSTO VICTORE IVVAT RATA REDDERE VOTA	O si diviso metiri limite Clio
Et Cæsarum parantes		Una lege sui, uno manantia fonte
Virtutibus per orbem		Aonio, versus heroi jure manente
Tot laureas virentes,		Ausuro donet metri felicia texta,
Et principis tropæa;		Augeri longo patiens exordia fine,
Felicibus triumphis		Exiguo cursu, parvo crescentia motu,
Exsultat omnis ætas		Ultima postremo donec fastigia tota
Urbesque flore grato,		Ascensus jugi cumulato limite cludat,
Et frondibus decoris,		Uno bis spatio versus elementa prioris
Totis virent plateis.		Dinumerans, cogens æquari lege retenta
Hinc ordo veste clara		Parva nimis longis, et visu dissona multum
Cum purpuris honorum		Tempore sub parili, metri rationibus isdem,
Fausto precantur ore,		Dimidium numero Musis tamen æquiparentem:
Ferantque dona læti.		Hæc erit in varios species aptissima cantus,
Jam Roma culmen orbis		Perque modos gradibus surget fecunda sonoris
Dat munera et coronas		Ære cavo et tereti, calamis crescentibus aucta
Auro ferens coruscas		Quis bene suppositis quadratis ordine plectris
Victorias triumphis,		Artificis manus in numeros clauditque aperitque
Votaque jam theatris		Spiramenta, probans placitis bene concrepa rythmis,
Redduntur et choreis.		Sub quibus unda latens properantibus incita ventis,
Me sors iniqua lætis		Quos vicibus crebris juvenum labor haud sibi discors
Sollemnibus remotum		Hinc atque hinc animæque agitant, augetque reluctans
Vix hæc sonare sivit		Compositum ad numeros, propriumque ad carmina præstat,
Tot vota fonte Phœbi		Quodque queat minimum ad motum intremefacta frequenter
Versuque compta solo		Plectra adaperta sequi, aut placidos bene claudere cantus
Augusta rite sæclis.		Jamque metro et rythmis præstringere quicquid ubique est.

Ce n'est qu'à partir du quatorzième hexamètre que commence la description proprement dite de l'orgue. Nous ne traduisons pas les vers iambiques qui ne sont que de la poésie officielle, laudative et banale. Nous laisserons de côté les treize premiers hexamètres dans lesquels Porphyrius parle des procédés qu'il emploie pour arriver à faire des vers qui iront sans cesse en s'allongeant. Nous ne nous occuperons que des treize derniers qui traitent spécialement de l'orgue, et où nous noterons un certain nombre de mots d'un intérêt descriptif.

Vers 14 (*Hæc..... species*). Indique que la pièce de vers a *la forme* de l'instrument.

Vers 15 (*gradibus*); vers 16 (*calamis crescentibus*). Les *tuyaux* vont en augmentant *graduellement*. *Calami*, mot à mot les *roseaux*, terme poétique pour désigner des tuyaux quelconques, parce que les anciennes flûtes, soit simples, soit doubles, soit de Pan, étaient le plus souvent faites en roseau.

Vers 16 (*Ære cavo et tereti*). Les tuyaux étaient en *airain*, creux et arrondis.

Vers 17 (*suppositis quadratis ordine plectris*). *Plectres*, mot poétique, désigne ici des touches de forme *carrée* (*quadratis*), disposées bien en *ordre* (*ordine*) sous les tuyaux (*suppositis*). Les vers iambiques représentent ces plectres.

Vers 18 (*Artificis manus*). La main de l'artiste, de l'organiste (*clauditque aperitque spiramenta*, vers 18 et 19) ferme et ouvre *les ouvertures* (à air), c'est-à-dire permet ou supprime l'entrée de l'air dans les tuyaux.

Vers 20 (*Sub quibus unda latens properantibus incita ventis*). Sous lesquels (tuyaux ou trous) *l'onde* cachée et *agitée par les vents* (l'air) rapipes.....

Ici les expressions deviennent banales et désignent un résultat vague et confus, sans qu'on puisse deviner de quelle manière et par quel mécanisme on arrivait à ce résultat.

Vers 21 (*vicibus crebris juvenum labor haud sibi discors*). On voit qu'il s'agit de manœuvres *alternatives*, (*vicibus*), *fréquentes* (*crebris*), assez *pénibles* (*labor*), exécutées avec *ensemble* (*haud sibi discors*) par des *jeunes gens* (*juvenum*); ce qui indiquerait que le maniement de ce genre de machine exigeait une véritable force. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, du reste, quand on verra, comme nous le montrerons plus tard, que dans les orgues du moyen âge la soufflerie nécessitait des efforts énormes, tant au point de vue du nombre des souffleurs que de leur vigueur.

Vers 24 (*minimum ad motum*); vers 25 (*Plectra adaperta*). L'instrument devait avoir un mécanisme fort docile, puisque au *moindre mouvement* (*minimum ad motum*) des *touches* (*plectra*), ouvrant le *passage au vent* (*adaperta*), le son *suivait* (*sequi*).

Vers 24. Les notes pouvaient sortir *nombreuses* et par conséquent rapides (*frequenter*); ou bien la mélodie était *calme* (*placido cantus*, vers 25); ou bien encore elle avait assez de force pour produire une sorte d'*ébranlement* et de terreur (*præstringere*, vers 26).

On le voit, ce texte ne nous en apprend pas plus que les autres sur la partie *hydraulique* proprement dite de l'orgue. Ce qu'on y trouve indiqué avec une vraie netteté, c'est l'échelle des tuyaux, leur matière et leur forme, la forme et la disposition des touches, et, jusqu'à un certain point, leur mécanisme, les trous et soupapes du sommier, le travail cadencé des souffleurs, la justesse et la docilité du mécanisme, et les différents caractères de la musique qu'on pouvait exécuter, ce qui était à volonté rapide ou lente comme mouvement, douce ou forte comme intensité de son.

Une autre opinion assez curieuse, c'est que l'orgue hydraulique marchait ou résonnait par la vapeur de l'eau bouillante, et cette opinion a pour elle, entre autres, deux auteurs qui ont pourtant vécu à des époques fort éloignées, Julius Pollux, rhéteur et compilateur du deuxième siècle après Jésus-Christ, et William Sommerset, dit Guillaume de Malmesbury, moine bénédictin et chroniqueur anglais de la fin du onzième siècle et du commencement du dou-

zième. On a du premier un passage où il est question de *flûte de fer* (arundo ferrea) dont le son est produit par l'*eau bouillante* (aquam ebullientem). Ce son avait comme caractère d'être *plus fort* que le son produit par le *souffle* ordinaire (major sono ipsius spiritus aura..... vocem validiorem). On voit la cause et l'effet; mais le moyen employé reste dans le plus profond silence. Le texte du moine anglais renferme les mêmes renseignements. On y trouve les expressions : *orgue hydraulique* (organa hydraulica), vent qui s'élance par *la force de l'eau échauffée* (aquæ calefactæ violentia), *trous nombreux livrant passage au souffle* (multi foratiles transitus), *flûtes d'airain* (æneæ fistulæ). C'est toujours le même ton général dans la partie de la description qu'il nous importerait le plus de savoir.

Avec de la bonne volonté, il n'est pas une de ces expressions qu'on ne pût appliquer, tant elles sont vagues, à ces orgues à vapeur, comme on en voit en Amérique aujourd'hui à bord des steamers, comme nous en avons vu en France, il y a quelques années, dans les foires. Tout le monde connaît le son puissant des sifflets de locomotives.

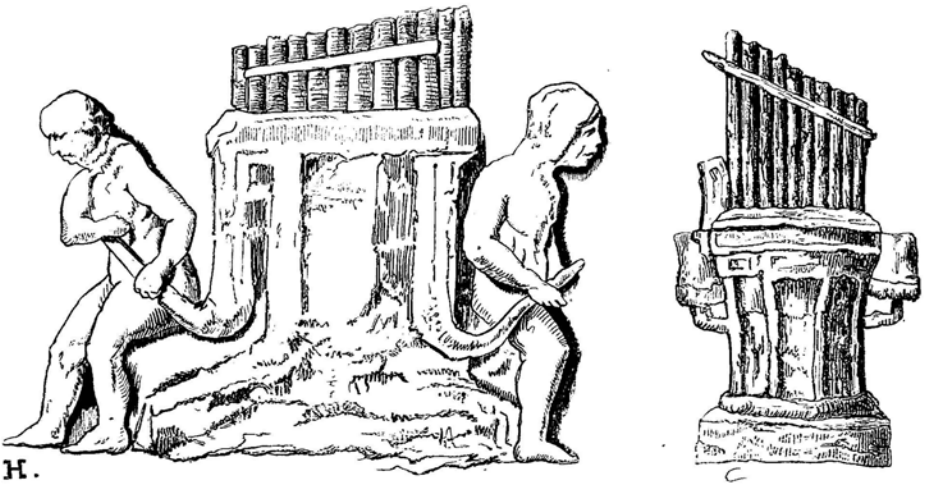


Fig. 1 et 2. — Orgues antiques sculptées sur des monuments (Musée d'Arles).



Fig. 3. — Médaille du douzième siècle (Règne d'Alexis l'Ange).



Fig. 4. — Pierre gravée antique (Musée britannique).

Ce son est produit par la vapeur comprimée qui sort avec rapidité par un trou fort étroit, ouvert ou bouché au moyen d'une poignée, et qui fait vibrer une calotte ou timbre de métal dont les parois sont vivement frottées, pour ainsi dire, par le jet de vapeur. Avec des timbres de dimensions bien réglées, on fait des gammes, et avec un mécanisme très-simple, dans le genre de celui des serinettes et orgues de Barbarie, on agit sur des leviers adaptés aux robinets ou soupapes par où s'échappe la vapeur. Que ce soit avec un cylindre pointé, mû par une manivelle, ou avec la main appuyant sur des touches, on détermine la sortie de la vapeur dans l'ordre que l'on veut, et l'on obtient ainsi tous les airs possibles. Supposons qu'il passe par la tête d'un poëte descriptif de nos jours la fantaisie de dépeindre un de ces orgues, il y a gros à parier que dans un certain nombre de siècles, si sa description avait le vague, le solennel et le banal qui sont l'apanage et l'essence de toute poésie descriptive qui se respecte, il serait assez difficile de distinguer l'orgue à vapeur du dix-neuvième siècle des orgues hydrauliques à eau bouillante du deuxième et du douzième siècle, et les commentateurs des siècles futurs auraient de nouveaux éléments d'hypothèses à joindre à ceux qu'ont déjà laissés l'antiquité et le moyen âge.

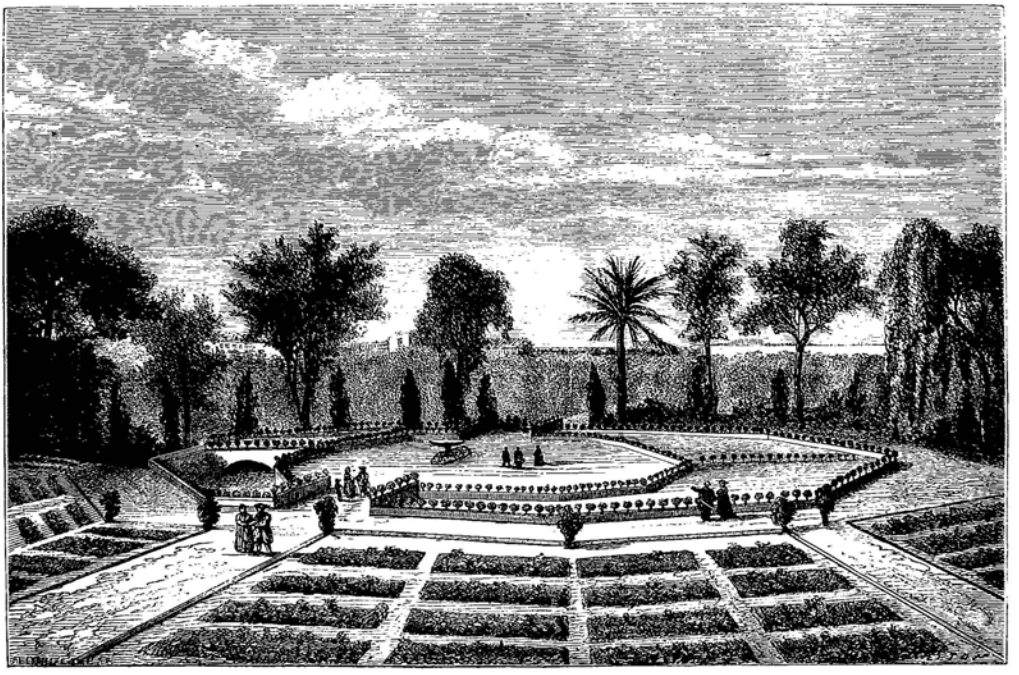
On a encore cherché d'autres manières d'expliquer ce terme d'orgue hydraulique. On a voulu voir dans l'eau un simple agent mécanique produisant du vent, soit par sa chute dans des tubes aspirateurs, comme dans les *trompes* de forges, soit par son action sur des roues comme celles

des moulins à eau, faisant agir des soufflerics quelconques, soufflets ou cylindres à piston aspirant et foulant. Mais toutes ces dernières suppositions pèchent par la base : en effet, l'eau aurait dans ce cas un rôle tellement secondaire et si peu spécial qu'on ne s'expliquerait pas le nom spécial d'orgue hydraulique ou hydraule ; et, d'ailleurs, on jouait de l'hydraule dans les palais, au théâtre, plus tard dans les églises ; or, il était difficile, pour ne pas dire impossible, d'avoir des cours ou des chutes d'eau dans tous ces endroits. Il devait donc y avoir une différence plus radicale entre l'orgue dit *pneumatique* et l'orgue dit *hydraulique*. Quelle était cette différence? C'est ce qu'il serait téméraire d'expliquer. Les monuments antiques (fig. 1, 2, 3, 4) déjà cités, que nous avons choisis dans différentes classes, bas-reliefs, médaille et pierre gravée, présentent des deux côtés des appendices, vases ou appareils dont le rôle n'est pas plus facile à comprendre que ne le sont les détails des textes. On y a vu tour à tour des entonnoirs à eau, des réservoirs à air, des conduits ou tubes à introduire le vent, des leviers, etc. On a beaucoup supposé, mais on n'a rien prouvé, il faut bien le reconnaître.

La suite à une prochaine livraison.

L'ANCIEN JARDIN DES PLANTES.

L'honneur d'avoir fondé le jardin des Plantes de Paris, qui a servi de modèle à tous les autres établissements du même genre, appartient à Guy de la Brosse, médecin de Louis XIII (1). Pour mettre à exécution l'idée qui était de-



Le jardin des Plantes de Paris en 1626. — Dessin de A. de Bar, d'après un document du Cabinet des estampes.

venue le but de sa vie, il commença par abandonner un terrain qu'il possédait ; puis, aidé par son collègue Hérouard, premier médecin du roi, il obtint de Louis XIII, en 1626, l'autorisation d'acheter d'autres terrains, d'une superficie de vingt-quatre arpents. Mais il n'attendit pas que cette acquisition fût achevée et que l'édit fixant les ressources destinées à l'arrangement du jardin et à l'organisation de l'enseignement scientifique fût enregistré (ce qui n'eut lieu que neuf ans après, en 1635). Il se mit immédiatement à l'œuvre. En une année, il fit réparer et disposer les bâtiments, et créa un parterre « de quarante-cinq toises de longueur sur trente-cinq de largeur », dans lequel il plaça toutes les plantes qu'il put se procurer. La plupart de ces plantes lui furent fournies par Jean Robin, *arboriste* du roi. En 1636, elles n'étaient encore qu'au nombre de dix-huit cents ; en 1640, un an avant sa mort, Guy de la Brosse, d'après le catalogue dressé par lui-même, en avait réuni deux mille trois cent soixante.

Ce jardin fut ouvert au public en 1650. On lisait sur la porte d'entrée cette inscription : *Jardin royal des herbes médicinales*. On n'y faisait pas seulement « la démonstration de l'intérieur des plantes », c'est-à-dire un cours de botanique, ni « des opérations pharmaceutiques pour instruire les écoliers », on y enseignait déjà, à cette époque, la chimie et l'anatomie.

Quinze ans plus tard, en 1665, le jardin des Plantes s'était enrichi et embelli sous la direction de Vallot, médecin de Louis XIV, qui en était le surintendant. Nous avons sous les yeux un ouvrage de Vallot, intitulé : *Hortus regius;* l'auteur y donne une description en latin des plantes qu'il fait cultiver, et en tête une courte préface adressée au roi, où il fait un pompeux éloge du jardin

(1) Voy. la Biographie de Guy de la Brosse dans notre tome XXVII, 1859, p. 171.

qu'il dirige et par conséquent de lui-même. Voici le commencement de cette préface :

« Il y a treize ans que Votre Majesté me fit la grâce, en m'appelant auprès d'elle pour être son premier médecin, de me confier, avec le sacré dépôt de sa santé, l'entière direction de son jardin royal des simples. Depuis ce temps, je n'ai rien oublié pour la culture et l'ornement d'un lieu si digne de sa magnificence, et j'ose dire qu'il n'y en a point de plus curieux en ce genre ni de plus accompli en Europe. Ce livre, que j'apporte aux pieds de Votre Majesté, en est une assez bonne preuve, puisqu'il contient en sa première partie plus de quatre mille plantes de différentes espèces, tirées de tous les climats de la terre, et qu'il fera avouer aux plus habiles botanistes que nous ayons, et à la postérité même, que tous les siècles passés n'ont jamais rien vu de semblable. »

Une belle estampe précède cette dédicace. Elle représente le jardin des Plantes déjà semblable à ce qu'il est aujourd'hui, du moins en sa partie botanique, située en face de la grille d'entrée. Ce sont deux carrés longs divisés en plates-bandes régulières, avec une large allée au milieu et une autre allée transversale, et bordés de rangées d'arbres. Au fond, à droite, on voit se dresser le labyrinthe.

Selon le goût du temps, l'artiste n'a pas manqué de placer dans le ciel, sur un char traîné par quatre chevaux, un Apollon qui ressemble à Louis XIV. Au-dessous, un petit génie ailé tient dans ses bras une corbeille remplie de fleurs et sur laquelle sont inscrits ces mots : *Hoc numine floret* (C'est ce dieu qui les fait fleurir).

Dans le bas, au premier plan, un autre génie couché, coiffé d'une couronne murale, montre du doigt de grandes plantes exotiques, aloès et cactus, qui s'épanouissent sous les rayons vivifiants du dieu-soleil.

L'administration du surintendant Fagon, premier médecin de Louis XIV, fut favorable au jardin des Plantes. Ce fut Fagon qui fit construire les premières serres chaudes et le premier amphithéâtre, pouvant contenir six cents personnes.

Au dix-huitième siècle, Buffon fit du jardin des Plantes à peu près ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire l'établissement le plus considérable du monde. En 1732, le jardin n'occupait que l'espace compris entre le parterre actuel des plantes vivaces d'ornement, les serres, les galeries d'histoire naturelle et les nouvelles galeries de minéralogie et de botanique. Buffon y ajouta toute la partie qui longe le quai et qui rejoint les deux rues Cuvier et Saint-Victor. C'est dans cette partie que furent installées, en 1794, les ménageries royales de Versailles et du Raincy, qui, abandonnées depuis deux ans, auraient été perdues sans les soins désintéressés de Couturier et de Bernardin de Saint-Pierre.

Enfin, à la même époque, la Convention renouvela et compléta l'organisation scientifique du jardin des Plantes, qui reçut son nom actuel de *Muséum d'histoire naturelle*.

L'ÉTOILE LA PLUS VOISINE DE LA TERRE.

L'étoile (ou soleil en dehors de notre système) la moins éloignée de la Terre est l'étoile α de la constellation du Centaure.

Un calcul scientifique incontestable établit que cette étoile est éloignée de nous de près de huit mille milliards de lieues.

Voici les éléments de ce calcul pour les lecteurs qui ne sont pas entièrement étrangers aux données mathématiques et aux études astronomiques.

La parallaxe de l'étoile α du Centaure est égale à 97 centièmes de seconde (0″.97). De cette étoile, le rayon de l'orbite terrestre est donc réduit à 0″.97. Or, pour que la longueur d'une ligne droite quelconque vue de face se réduise à n'apparaître plus que sous un angle aussi petit que celui de 1 seconde, il faut que cette ligne soit à une distance de 206 000 fois sa longueur; et pour qu'elle se réduise à 0″.97, il faut qu'elle soit un peu plus loin encore, à 211 330 fois sa longueur. Donc l'étoile α du Centaure est éloignée de nous de 211 330 fois 37 millions de lieues, soit de près de huit mille milliards de lieues.

On ne possède bien que ce que l'on a trouvé soi-même.
BACON.

LES ANNEAUX MAGIQUES.

Voy., sur les Miroirs magiques, p. 62, 271.

Dans l'histoire des talismans, si jamais quelque esprit audacieux osait entreprendre tâche pareille après Gaffarel, Michaëlis, Digby, Arpe et Placet, l'anneau constellé, l'anneau magique, si on l'aime mieux, devrait, ne fût-ce que par l'ancienneté, occuper le premier rang. Il a une corrélation incontestable, néanmoins, avec celui dont nous avons esquissé les formes diverses et rappelé les attributs. Comme le miroir constellé, il tire presque toujours sa puissance de certaines combinaisons astrologiques et de certaines émanations célestes. Chez les Hébreux, il commence à exercer sa toute-puissance 1045 ans avant la venue du Christ, lorsqu'il opère ses prodiges en attestant la science de Salomon; chez les Grecs, lorsqu'il sert les fantaisies légères du roi Gygès, souverain de la Lydie; il a encore une antiquité respectable, qui varie d'Hérodote à Diodore, entre 716 et 718 avant notre ère.

Selon certains historiens, l'anneau constellé aurait une origine mythologique, et le lien qui enchaînait l'infortuné Prométhée à son rocher n'était pas autre chose qu'un anneau gigantesque attestant la puissance de Jupiter et défiant tous les désespoirs de l'humanité.

Si nous nous en rapportons à la légende hébraïque, l'anneau qui porte le nom du roi Salomon aurait appartenu d'abord à Jared, fils de Malaleis et père d'Énoch, dont parle la Genèse, et aurait été fabriqué d'une façon si subtile, qu'il aurait contenu une parcelle de tous les métaux de l'univers. Par son pouvoir, tous les êtres visibles et invisibles étaient soumis à celui dont plus tard cet anneau fameux porta le nom. Grâce à ce talisman, le roi prophète lisait dans le passé et dans l'avenir; et s'il éleva le temple le plus magnifique qui eût été consacré à l'Éternel, ce fut à sa bague qu'il dut la possibilité d'accomplir son œuvre incomparable. Grâce à son anneau, Salomon avait un moyen d'action sur toutes les créatures, contraintes par les génies à lui obéir. Son moyen de défense, il l'avait dans la possession d'un bouclier revêtu d'un pouvoir mystique (1), composé de sept peaux différentes et entouré de sept cercles mystérieux.

Nous ignorons si le grand Salomon conserva toujours son bouclier protecteur; mais nous savons qu'il perdit hélas! son merveilleux talisman, alors qu'il sommeillait paisible dans le bain. Un malin génie profita de cet instant d'oubli du plus sage des mortels pour lui infliger les plus grands maux. Pendant quarante jours, Salomon erra à la recherche de son anneau, et il fut méconnu de ses peuples; il subit même les injures les plus grossières de ceux qui ne pouvaient le reconnaître. Heureusement il avait alors un

(1) *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet du duc de Blacas*, t. Ier, p. 164.

vizir vigilant, le noble Asaf, qui lui conserva son pouvoir dans toute son intégrité (1). L'anneau de Salomon était tombé dans un fleuve qui l'avait emporté jusqu'à la mer : un poisson complaisant le rapporta à son maître, qui recouvra ainsi le pouvoir dont l'Éternel l'avait un moment privé.

Le temple de Salomon est tombé, mais son anneau n'est point brisé : il est, aujourd'hui encore, préservé de toute injure dans ce qu'on appelle la *Fontaine scellée*, dont un spirituel voyageur a récemment visité l'entrée, non loin de Jérusalem. Voici en deux mots la légende. La Fontaine scellée est cachée, en effet, aux yeux des mortels par deux pierres énormes. Quand une main puissante les soulève, on descend par un escalier de quinze marches jusqu'à deux salles voûtées, d'une antiquité qui doit effrayer la pensée humaine. Ce n'est pas là, néanmoins, que la source mystique se révèle : elle est plus haut dans la montagne; mais des canaux souterrains en réunissent les eaux dans ces vastes salles; ces eaux elles-mêmes étaient destinées jadis à l'usage du temple aujourd'hui détruit. Or, c'est dans cette fontaine, dans ce bassin, si on le préfère, que le dernier enchanteur arabe, ne trouvant plus le monde digne de posséder le sceau de Salomon, le jeta avant de mourir. Depuis ce temps, les éléments ne reconnaissent plus de maître; les génies peuvent se jouer des peuples pervertis. (2)

L'anneau de Salomon fut perdu pour le monde dès les temps antiques; mais son influence se fit sentir jusque par delà le moyen âge. Selon Bodin, Éléazar, le magicien juif, savait enchâsser adroitement dans un anneau une simple racine (on suppose que c'était la *squille*), et cette racine, qui opérait des merveilles, tenait sa puissance des formules prescrites par le roi prophète.

L'anneau de Salomon n'eut jamais son pareil; mais, avec les âges, les anneaux constellés se multiplièrent. Hyarchas, le modérateur des brahmanes, donna à Apollonius sept anneaux constellés, gravés sous l'influence des constellations les plus puissantes, et pouvant opérer les effets les plus merveilleux (3). Bien d'autres savants enchanteurs l'imitèrent, et cependant notre riche cabinet des antiques n'en possède pas aujourd'hui un seul. Nous nous sommes assuré de ce fait en consultant la mémoire du savant conservateur de ce précieux dépôt, notre collaborateur M. Chabouillet. Peut-être faut-il attribuer cette lacune déplorable à la surveillance jalouse de l'Inquisition : l'Église condamnait à la destruction les anneaux réputés magiques. Il suffisait qu'une bague portât gravés les noms des Machabées, de Raphaël ou de Salomon, même ceux de Zacharie, d'Élysée ou de Constantin, pour qu'elle fût brisée sans miséricorde par ordre du tribunal inflexible. Asmodée, qu'on nomme chez les adeptes primitifs *Chammadaï*, et son père *Sydonaï*, furent reconnus de bonne heure pour être les démons fallacieux qui faisaient présent aux hommes de ces funestes bijoux. Chammadaï, ou Achmodaï, est en effet le génie infernal qui, en démonographie, préside aux sciences exactes : c'est un professeur odieux qui enseigne à ses affidés l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie du démon! Ses présents sont tellement redoutables, qu'un pontife célèbre, avide des secrets de la science, perdit son âme à la poursuite de ces redoutables enseignements. Lorsque, au douzième siècle, Gerbert allait étudier à Séville et à Cordoue, c'était la science funeste d'Achmodaï qu'il allait étudier chez les Arabes.

Si l'on s'en rapporte au petit traité des talismans de Baudelot de Dairval (1), presque tous les anneaux constellés auxquels on avait foi en Grèce venaient de la Samothrace, de cette île de la mer Égée célèbre par les travaux métallurgiques des dieux cabires. Il résulte de l'examen de ces anneaux qu'ils consistaient dans des parcelles de fer enchâssées dans un cercle d'or. Ces parcelles de fer étaient aimantées, si même ce n'était de l'aimant pur. Parfois l'art délicat des Grecs taillait en petites étoiles ces fragments ferrugineux, qu'effaçait sans aucun doute l'éclat du métal précieux. Le poëte Lucrèce parle des anneaux de la Samothrace, et Aristophane, le comique grec, les considère comme un antidote contre certaines mauvaises influences procédant de la magie. Il nous révèle également le nom d'un fabricant en renom de ces talismans populaires : c'était celui d'un certain Eudamus, touchant lequel nous n'avons pas d'autres renseignements. Nous savons seulement qu'il ne vendait point à un prix bien élevé ses précieux préservatifs contre de fâcheuses influences : il les donnait pour une dragme (2), et il trouvait, paraît-il, de nombreux acheteurs. C'était, à ce qu'il nous semble, le taux convenu, car Phertatus, autre marchand d'anneaux, les vendait à aussi bon marché; on en a la preuve dans Athénée. On n'avait pas, bien entendu, pour ce prix modique, un maître anneau comme celui de Gygès.

L'anneau de Gygès, c'est en quelque sorte l'anneau de Salomon de la civilisation hellénique; mais ce talisman du roi de Lydie dont Hérodote nous a retracé les aventures, a bien moins de pouvoir que celui du monarque des Hébreux. C'est, avant tout, un anneau d'invisibilité.

Gygès, usurpateur du trône de Lydie, doit sa célébrité aux récits du père de l'histoire. C'est en vain, néanmoins, qu'on chercherait dans les premiers livres, celui intitulé *Clio*, par exemple, les détails dignes de la féerie moderne qui ont rendu si fameux l'anneau du prince lydien. Hérodote a négligé cette légende, à dessein peut-être; mais le divin Platon, moins scrupuleux, n'a pas dédaigné de nous transmettre cette tradition merveilleuse pour la glorification des siècles futurs. L'antique légende est sortie radieuse de ses œuvres immortelles. Selon ce philosophe, dont l'imagination est parfois si riche, Gygès, avant de devenir un monarque puissant, aurait été simplement un berger et, tout en menant paître ses troupeaux, aurait fait la rencontre assez bizarre d'un homme mort, renfermé dans un cheval de bronze. Ce cadavre portait à l'un de ses doigts un anneau; Gygès n'eut que la peine de s'en emparer; et comme, selon Nodier, la solitude rêveuse est mère des plus belles inventions, l'heureux berger ne tarda pas à s'apercevoir des vertus occultes du mystérieux anneau. Cette bague, ornée d'une pierre, rendait invisible à son gré celui qui en était l'heureux possesseur. Pour échapper aux regards les plus clairvoyants, il suffisait d'un petit tour de prestidigitation que pouvaient exécuter les moins habiles : on tournait le chaton de la bague et on le cachait dans l'intérieur de la main; l'opération contraire pouvait vous faire apparaître tout à coup aux yeux d'une multitude; partant, frapper les imaginations au point de vous rendre maître d'une armée. C'était grâce à l'anneau d'invisibilité que l'heureux berger était devenu maître d'un trône.

L'anneau de Gygès a procuré à son maître bien plus que cela, il l'a rendu vainqueur de l'oubli, et il a fait vivre son nom jusqu'à nous, tandis que ceux des plus glorieux sou-

(1) *Monuments arabes, persans et turcs, du cabinet du duc de Blacas*, t. Ier, p. 164.

(2) Voy. Louis Énault, *la Terre sainte; Voyage des quarante pèlerins de 1853*. Paris, 1854, p. 245.

(3) Georgius Longus, *De Annulis*, dans l'édition de Jean Kirchmann portant le même titre. Leyde, 1672.

(1) Voy. *De l'utilité des voyages, et de l'avantage que la recherche des antiquités procure aux savants*. Paris, 1696, t. II, p. 370.

(2) 80 centimes environ.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

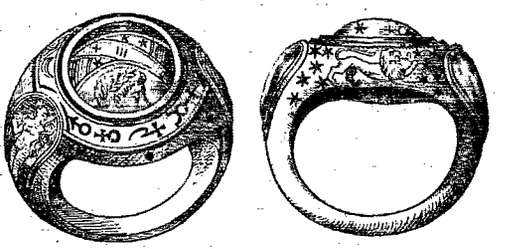
verains de cet âge se sont effacés de la mémoire des hommes. Ce qu'il y a à coup sûr de plus étrange dans la légende hellénique, c'est qu'en traversant tant de siècles, elle a été acceptée et transmise sans perdre son nom par la magie la plus vulgaire du moyen âge et de la renaissance, en empruntant à la religion chrétienne ses formules les plus redoutables. Pour donner au lecteur une idée de cette bizarre transformation, il nous suffira d'emprunter à un recueil accrédité, dans le genre du Dictionnaire infernal, les formules consacrées au moyen desquelles on obtient infailliblement un véritable anneau de Gygès : heureusement l'impossible le dispute ici à l'absurde, et les complications de la recette rendent illusoire toute tentative d'exécution. « Il faut entreprendre cette opération, est-il dit, un mercredi de printemps, sous les auspices de Mercure, lorsque cette planète se trouve en conjonction avec une des autres planètes favorables, comme la Lune, Jupiter, Vénus et le Soleil. Que l'on ait de bon mercure fixé et purifié, on en formera une bague où l'on puisse faire entrer facilement le doigt du milieu; on enchâssera dans le chaton une petite pierre que l'on trouve dans le nid de la huppe, et on gravera autour de la bague ces paroles : *Jésus passant † au milieu d'eux † s'en alla †*; puis, ayant posé le tout sur une plaque de mercure fixé, on fera le parfum de Mercure; on enveloppera l'anneau dans un taffetas de la couleur convenable à la couleur de la planète, on le portera dans le nid de la huppe d'où l'on a tiré la pierre, on l'y laissera neuf jours, et quand on le retirera, on fera encore le parfum comme la première fois; puis on le gardera dans une petite boîte faite avec du mercure fixé pour s'en servir à l'occasion. Alors on mettra la bague à son doigt. En tournant la pierre au dehors de la main, elle a la vertu de rendre invisible aux yeux des assistants celui qui la porte, et quand on veut être vu, il suffit de rentrer la pierre en dedans de la main que l'on ferme en forme de poing. » (1)

Les anneaux constellés dont nous offrons ici la représentation sont d'un âge beaucoup moins respectable que l'anneau de Gygès, et ils appartiennent à la civilisation romaine. Ils ont été dessinés fidèlement d'après le curieux traité de Gorlæus (2); malheureusement l'artiste qui nous en a transmis la représentation a négligé de donner les formules magiques qui attestent leur puissance.

Le terrible Néron portait un anneau constellé.

Marbode, l'un des anciens évêques de Rennes, sacré en l'année 1096, fut certainement l'héritier des croyances romaines; il nous a laissé, dans son poëme des Pierres précieuses, un échantillon des traditions légendaires adoptées par les maîtres du monde à ce sujet. Nous ne croyons certes pas avec un de ses contemporains qu'il faille lui donner la prééminence sur Homère, sur Virgile et sur Cicéron, comme le rappelle gravement le *Gallia christiana*; mais il est certain que c'est un précieux conservateur des antiques croyances empruntées aux Grecs par les Romains et perpétuées dans les Gaules. A ce point de vue, elles ont un double intérêt pour nous (3).

Le *Lapidaire* de Marbode, plusieurs fois réimprimé, prétend unir cependant les croyances orientales à celles de l'Occident, puisqu'il fonde ses enseignements sur ceux que lui aurait transmis un chef des Arabes nommé Avax. Il détermine clairement la vertu des pierres, qui est parfois supérieure à celle des végétaux, disent certains naturalistes contemporains. Que le saphir l'emporte en puissance sur toutes les gemmes, que l'émeraude démasque les criminels; que la calcédoine vous donne le pouvoir de vaincre vos ennemis, etc., etc., ces pierres précieuses acquièrent elles-mêmes des vertus surnaturelles plus extraordinaires encore, si elles sont habilement gravées sous l'influence de certaines constellations. Le savant cardinal Pitra n'a pas dédaigné de mettre en évidence les vertus d'une pierre magique dûment constatées dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris (1). Presque aussi variée dans ses influences féeriques que l'anneau de Salomon, cette pierre fait croître les moissons, fait vaincre dans les batailles, découvre à son maître les trésors cachés, repousse le mauvais vouloir des ennemis, attire à soi la sympathie des humains, éteint même le feu mortel qu'allume intérieurement la morsure des serpents, dissipe les émanations pestilentielles, et, grâce à une opération presque aussi facile à exécuter que celle qui fut devinée par le roi Gygès, vous révèle en dormant ce que vous aurez voulu savoir. Or, pour obtenir tous ces prodiges, il avait fallu simplement entailler sur la pierre la figure d'un homme *qui eust longue barbe et long visaige, férent sur une charue entre deux tauriaus, portant vautour en sa main, et, selon le col de cel homme, ayant un chef de goupil*, ou, si on le préfère, une tête de renard dans laquelle il n'est pas difficile de reconnaître l'art égyptien.



Talismans. — Anneaux constellés. — D'après Abraham Gorlæus.

En dépit de tous ces miracles, énumérés dans un Lapidaire dont on peut faire remonter la rédaction au temps de Philippe de Valois, la puissance des anneaux constellés alla en diminuant; elle était peut-être près de s'évanouir à tout jamais, lorsqu'au seizième siècle, le cauteleux Henri VIII la ranima pour l'honneur de l'art médical. Ce terrible médecin bénissait périodiquement des milliers d'anneaux et leur communiquait, entre autres vertus curatives, celle de guérir de la crampe.

Dans les variétés infinies du grand art magique, tout marche, comme on sait, par soubresaut; la croyance dans le pouvoir des miroirs et des anneaux constellés est tombée en défaillance; elle n'a pas cependant disparu complétement : on vend encore des bagues de fer renouvelées de celles que fabriquaient les cabires de la Samothrace, et leur rôle est bien modeste, car elles guérissent seulement de la migraine. L'*Armeria real* de Madrid possède un beau miroir magique, échappé sans doute aux recherches de l'Inquisition : ses effets n'allument plus aucun bûcher; et il sert uniquement à quelques pauvres malades qui vont s'y mirer clandestinement pour s'y guérir de la jaunisse. (2)

(1) *Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne : *Dict. des sciences occultes*, t. XLIX.

(2) Voy. Abrahami Gorlæi Antverpiani *Dactyliotheca*. Antv., 1609 in-4°.

(3) Voy., sur ce traité fondamental, une dissertation on ne peut plus substantielle de M. S. Ropartz, t. VII des *Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*. Ce traité a été savamment analysé dans la *Revue des sociétés savantes* par M. Douet d'Arcq (Ve série, t. II, oct. nov. déc. 1870). Il y a une édition de Marbode fréquemment consultée, intitulée : Marbodii *Galli poetæ vetustissimi de lapidibus preciosis Enchiridion*. Parisiis, 1531, in-8.

(1) *De sculpturis lapidum spicilegium Solesmense*, t. III, p. 335.

(2) Voy. *Catálogo de la real Armeria*. Madrid, 1849.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LE COQ DE ROCHE.



Le Coq de roche de Cayenne et son nid. — Dessin de Freeman.

Le coq de roche ou rupicole est un bel oiseau de l'Amérique méridionale. Sa forme courte et ramassée, son bec robuste et arqué, sa huppe dressée comme une crête, lui ont fait donner le nom de coq, quoiqu'il n'ait rien de commun avec ce gallinacé. Le plumage du mâle est d'un orangé vif, à l'exception des ailes et de la queue, qui sont noires. La huppe qui orne sa tête est formée de plumes frangées, rayonnant en demi-cercle de la base du bec à la nuque.

Buffon, mal renseigné par Sonnini, a donné des notions erronées sur les habitudes du coq de roche. Il n'est pas vrai que cet oiseau ait l'allure et les mœurs des poules; qu'il gratte la terre, batte des ailes et se secoue comme elles, ni qu'il construise grossièrement son nid dans un trou de rocher avec de petits morceaux de bois sec. Ces observations avaient été faites par Sonnini sur un rupicole qu'il avait vu dans un poste hollandais du fleuve Maroni, et qui vivait en liberté dans une basse-cour avec les poules.

D'après J. Goudot, les coqs de roche habitent les endroits rocheux et boisés, et ils ne s'éloignent guère des parages solitaires qu'ils ont adoptés. Ils volent comme les autres passereaux, un peu lourdement toutefois, et se posent sur les branches basses des arbres, d'où ils descendent à terre pour ramasser les graines dont ils se nourrissent. Ils vivent par petites troupes de trois à huit individus, les mâles séparés des femelles, excepté au moment de la ponte. On les rencontre particulièrement dans l'après-midi, quand la forte chaleur du jour est passée, dans les clairières formées par la chute d'arbres déracinés au milieu des forêts, et sur les bords escarpés des torrents.

Le nid du rupicole est une large corbeille plate, rappelant beaucoup, par sa forme et par sa composition, le nid de la grive ou du merle. Cette corbeille est tressée avec des fibres et du chevelu de racines; elle est enduite extérieurement d'une couche de terre délayée qui la consolide; enfin l'intérieur en est garni de fibres végétales plus fines. Le nid repose dans quelque anfractuosité de rocher, sous une saillie qui l'abrite. Il ne contient jamais que deux œufs d'un blanc jaunâtre, parsemés de taches brunes et violacées.

Le rupicole du Pérou diffère de celui de Cayenne, en

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ce qu'il a la queue beaucoup plus longue, et que l'extrémité n'en est pas coupée carrément. Sa huppe est moins élevée et composée de plumes distinctes.

LA SOURIS.

NOUVELLE.

Fin. — Voyez p. 289.

Comme tout le monde avait les nerfs irrités et qu'il y avait de l'orage dans l'air, je pensai que je pouvais, à l'exemple du Vulcain d'Homère, risquer une plaisanterie, fût-elle mauvaise, pour résoudre en un « rire homérique » la mauvaise humeur universelle.

— Veux-tu, dis-je à Lecomte avec le plus grand sérieux, que je te donne une recette infaillible pour détruire, non-seulement cette souris, mais encore toutes celles qui oseraient à l'avenir se risquer dans ta maison neuve?

— Dis toujours ta recette.

— Lorsque tu verras une souris, soit celle-là, soit quelque autre, saisis-la délicatement par la peau du cou, de peur qu'elle ne se retourne pour te mordre; ne t'étonne ni de ses rugissements furieux, ni de ses ruades désespérées, fût-elle ferrée de neuf, et apporte-la moi; je me charge du reste.

Au lieu de l'éclat de rire homérique sur lequel je comptais, il y eut une stupéfaction générale, feinte ou réelle. Les enfants écoutaient bouche béante et attendaient la suite. Lecomte se contenta de dire : « Très-joli! » Mais avec quel mépris écrasant il prononça ces deux mots! Mme Lecomte ne dit rien, mais je vis bien qu'elle trouvait ma plaisanterie détestable. J'étais honteux et confus comme un auteur sifflé, et j'aurais voulu pouvoir, comme la souris, me cacher quelque part, même dans le seau à charbon. Heureusement, Palmyre fit une diversion, en criant d'en bas que les côtelettes *froidissaient!* Je m'empressai d'offrir mon bras à Mme Lecomte. Elle hésita un instant, puis finit par refuser, sous prétexte que l'escalier était trop étroit. Il n'était pas trop étroit les jours où tout le monde était de bonne humeur!

Monsieur trouva les côtelettes crues; madame déclara qu'elles étaient brûlées. Les enfants seules mangeaient de bon appétit, mais sans oser souffler mot. Lecomte trouva moyen de reprocher à l'aînée de manger avec gloutonnerie, « comme la femme sauvage de la foire », et à l'autre de ne pas boire en mangeant, « ce qui lui épaissirait le sang. » Le chien, étant venu faire l'aimable, fut rebuté par son maître, qui, pris d'un remords subit, demanda avec sollicitude si « cette pauvre bête avait eu seulement à manger depuis la veille, et si elle ne mourait pas de faim? » Madame haussa légèrement les épaules (je sais bien que ce geste est impoli, mais je dis ce que j'ai vu), et déclara que ce chien mangeait comme un ours, et qu'un de ces jours on le trouverait les quatre fers en l'air, mort d'indigestion!

Quelques mots de politique firent éclater des dissentiments pareils. Tout terrain était brûlant : j'étais au désespoir de ne savoir plus où mettre le pied. Par exemple, on discuta, avec une animation voisine de la colère, cette importante question : Viroflay est-il sur la rive gauche ou sur la rive droite du chemin de fer de Versailles? Madame tenant pour la rive gauche, Monsieur se cramponna mordicus à la rive droite. Je fus pris pour arbitre. Que pouvais-je répondre, sinon la pure vérité? c'est que Viroflay a une gare sur les deux lignes. Cette décision, toute sage qu'elle était, ou plutôt parce qu'elle était sage, ne satisfit personne. Aussi sévères, mais beaucoup plus injustes que le législateur antique, mes deux amis m'auraient volontiers puni d'être resté entre les deux camps, et de n'avoir pas pris parti dans cette petite guerre civile.

Je mis, pour changer, la conversation sur les courses de Porchefontaine qui devaient avoir lieu dans l'après-midi. Pour la première fois de ma vie, je parlais avec animation d'un cheval, et je vantais les mérites de *Fleur-de-Pêcher* qui était « favori », lorsque, par un détour inattendu, nous retombâmes sur le sujet brûlant, la souris. Mme Lecomte ayant déclaré que c'était une énorme souris, je pensai que Lecomte soutiendrait la thèse contraire; je crus faire un coup de maître de devancer son opinion, afin d'être au moins cette fois de l'avis de quelqu'un, sans paraître y mettre de la complaisance.

— Permettez-moi, Madame, dis-je en m'inclinant courtoisement, de n'être pas tout à fait de votre avis. Une émotion, bien naturelle d'ailleurs, vous a fait, je crois, exagérer l'étendue du danger et la grosseur du monstre. J'ai bien observé votre ennemie; je puis vous assurer que c'est un bijou de petite souris, une vraie souris d'étagère. N'est-ce pas ton avis, Lecomte?

Mon ami regardait avec un grand sérieux le fond de sa tasse à café, comme s'il y cherchait une réponse.

— Peuh! dit-il après une minute de méditation, c'est une souris comme toutes les souris.

On ne put jamais le faire sortir de là.

— Eh bien! dit Mme Lecomte en s'adressant à moi, je puis m'être trompée; la souris peut être aussi petite que vous le prétendez; le danger n'en est que plus grand : si c'est une jeune souris de l'année, sans doute elle fait partie d'une famille nombreuse dont elle n'est que l'avant-garde et dont nous aurons bientôt des nouvelles.

Lecomte, qui semblait perdu dans la contemplation de sa tasse et de sa cuiller, dressa l'oreille à ce propos.

— Il n'y a pas, dit-il, de nichées de souris...

— Dans une maison neuve! c'est entendu, dit Mme Lecomte avec impatience.

— Je gage, reprit-il sans se laisser déconcerter, que ce sont les matelassières d'hier qui l'ont introduite ici.

Madame ayant répliqué que les matelassières n'ont pas l'habitude de fournir de souris les maisons où elles travaillent, monsieur ne voulut pas en avoir le démenti, et déclara qu'il n'en était pas bien sûr.

A ces mots, je n'y tins plus; et comme les enfants étaient au jardin :

— Voyons, mes bons amis, leur dis-je, quel jeu jouez-vous? Pourquoi vous taquinez-vous depuis deux heures, comme deux enfants entêtés? Confessez-vous à un vieil ami. Qui a eu tort le premier? Quoi! personne ne « se déclare! » comme on dit au collége. Allons, Lecomte, un bon mouvement.

— C'est cette maudite souris! s'écria-t-il.

— Eh bien, lui dis-je, raconte-moi naïvement toute l'affaire :

A raconter ses maux souvent on les soulage!

— J'étais, reprit-il, bien chaudement dans mon lit, et je m'endormais tout doucement à la lecture d'un journal du soir; tout à coup, par la porte entr'ouverte, Adèle me crie de sa chambre : — Charles, entends-tu la pluie? — La pluie! il fait un clair de lune superbe.

Ici, Mme Lecomte, interrompant son mari :

— Pourquoi, dit-elle, avoir ajouté d'un ton bourru : — Quelle idée absurde!

— Ai-je vraiment dit cela? Alors j'ai eu tort. Adèle me répond : — Si ce n'est pas la pluie, c'est une souris qui grimpe le long du papier de tenture. — Une souris ici! J'avoue que j'ai ri de bon cœur.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

— Pardon, dit Mme Lecomte, si je t'interromps encore; dis que tu t'es moqué de moi avec une âpreté dont j'ai eu lieu d'être surprise et blessée... de la part d'un aussi excellent mari.

Lecomte fit un petit salut moqueur, et continua :

— Je croyais que tout était fini. Crac! une allumette part, et je suis réveillé en sursaut par ces paroles auxquelles d'abord je ne comprends rien : « La voilà qui mange mes fourrures! » Là-dessus, tiroirs de se tirer, armoires de s'ouvrir. Impossible de fermer l'œil. Enfin je m'assoupis. Crac! une autre allumette : « La voilà qui dévore le visage de mes enfants! » On se lève, on va, on vient. Je me plains de ne pouvoir dormir. On m'appelle père dénaturé (Mme Lecomte sourit) et mari sans indulgence (Mme Lecomte rougit). Je parle en termes généraux des nerfs et de l'imagination des femmes. On me répond, en termes très-clairs et très-particuliers, par l'égoïsme de certains hommes. Voyons! est-ce vrai, Adèle? (Mme Lecomte fait un petit signe de tête affirmatif.) Je ne dors plus de la nuit; je me lève de fort mauvaise humeur, et j'ai le tort de m'en prendre à tout le monde, au lieu d'accuser cette maudite souris. Mais aussi qui eût pu croire?... Bref! j'ai eu tort... et je te demande pardon.

Et il tendit la main à sa femme avec une hésitation feinte. Elle plaça franchement sa main dans la main de son mari :

— Mettons tout, dit-elle, sur le compte de la souris, et n'en parlons plus!

Quel bon sourire elle avait en disant cela! Et cependant, moi qui connais bien sa physionomie, je vis que l'explication de la souris ne la satisfaisait pas tout à fait.

— N'est-ce pas hier, dis-je à Lecomte en le regardant bien en face, que tu avais ton audience du ministre?

Il rougit jusqu'aux oreilles, et, évitant les yeux de sa femme, qui le regardait d'un air surpris, il fit de la tête un signe affirmatif.

— Eh bien? lui dis-je.

— Eh bien! reprit-il; puis, haussant les épaules, il se contenta de lancer cette seule exclamation plus énergique qu'élégante : — Enfoncé!

— Dois-je comprendre par là que tu as échoué?

— Tu dois le comprendre.

— Comme c'est mal de ne m'avoir pas dit que tu avais du chagrin! reprit Mme Lecomte. Fi! que c'est mal!

Elle ne dit que cela; mais elle le dit si bien!

— Mais, mais, dit Lecomte fort embarrassé de sa contenance, cela ne m'a pas fait de chagrin du tout : la preuve, c'est que je sifflais en descendant l'escalier du ministère... Tu vois bien toi-même! tu ne me crois pas?... non?... Eh bien, s'écria-t-il en prenant subitement son parti, tu as raison de ne pas me croire. Une fausse honte m'a empêché de t'avouer cet échec. Une fois le moment passé, je n'ai plus su comment te conter la chose; j'étais furieux et je n'osais éclater : la souris n'a été qu'un prétexte. Mais l'accès est passé.

— Sans retour?

— Sans retour.

— Bien vrai?

— Bien vrai.

— Allons! péché avoué est à moitié pardonné.

— Oh! à moitié seulement? Que faut-il donc faire pour réparer ma faute et obtenir mon pardon complet?

— Il faut appeler les fillettes qui jouent au jardin, pour que je les habille. Tu leur diras que leur « ami » a obtenu leur pardon, et que nous allons tous nous promener dans les bois.

CHAMPIGNONS.

Un de nos lecteurs nous adresse les observations suivantes, au sujet de l'article sur les champignons, publié dans notre trente-troisième volume (1865, p. 234).

« La morille comestible (*Agaricus cantharillus*, L.), qu'on récolte dans les bois, en juillet et en août. »

La morille s'appelle *Morchella esculenta*, et ne se trouve jamais que du 15 avril au 15 mai.

L'*Agaricus cantharellus* (les lames garnissant la partie inférieure du chapeau ou *hymenium*, servent à caractériser la nombreuse famille des agarics), dont l'auteur de l'article parle plus loin sous le nom de mérulle chanterelle, est un champignon de qualité moyenne qui, dans les pays boisés, fournit en juillet et en août une excellente ressource aux pauvres familles. Il ne peut donner lieu à presque aucune confusion : aussi le ramasse-t-on en quantité; il peut se sécher et servir d'aliment pendant l'hiver et le carême.

Et plus loin :

« Si l'on conserve le plus léger doute sur la nature des champignons, il faut les couper par tranches, et les tremper pendant une heure ou deux avec de l'eau contenant trois cuillerées de vinaigre pour un litre d'eau. On lave ensuite les champignons à l'eau bouillante et on les apprête de diverses manières. »

Ce procédé, qui réussit parfaitement avec les champignons à principe narcotique, comme la fausse oronge, a donné lieu à quelques accidents avec les champignons à principe narcotico-âcre, comme l'*Agaricus pantherinus*, l'*Agaricus mappa* ou *bulbosus* et l'*Agaricus nebularis*, que la plupart des auteurs donnent comme alimentaire, et surtout l'agaric lactaire *rufus*, dont le principe âcre ne peut être enlevé. Il est vrai qu'il est assez difficile de savoir si toutes les précautions avaient été observées dans les cas cités d'empoisonnement.

Il résulte de ces observations que l'étude des champignons, très-compliquée au point de vue botanique, présente aussi de grandes difficultés au point de vue alimentaire, qui n'est nullement à dédaigner, quoi qu'on en dise, surtout en cas de famine ou d'invasion prolongée.

Il faudrait, pour obtenir toute sécurité, étudier avec soin les espèces et n'en user qu'avec une prudence méticuleuse, après expérience sur des mammifères (car les limaces ont une organisation qui diffère trop de la nôtre, et mangent impunément les espèces les plus vénéneuses), ou sur soi-même en quantité infinitésimale.

Si l'on goûtait à l'état cru tous les champignons, les accidents seraient plus rares.

LA MARE D'AUTEUIL.

La mare d'Auteuil était un des plus jolis endroits du bois de Boulogne. Elle n'était pas recherchée par les promeneurs mondains qui *vont au bois* pour suivre avec la foule une unique allée encombrée d'équipages. Ceux qui la visitaient étaient des amis de la nature qui, aux *lacs* artificiels et aux pelouses semées et fauchées de leurs rives, préféraient une vraie *mare* bordée de grandes herbes et de roseaux, et qui venaient lui demander de la solitude et du silence. On y voyait de jeunes mères, assises et travaillant à quelque ouvrage d'aiguille, tandis que leurs enfants jouaient autour d'elles; de tout jeunes gens ou des vieillards qui avaient un livre à la main. Ce n'était pas un lieu auquel les curieux venaient jeter en passant un coup d'œil; ceux qui le fréquentaient le connaissaient, l'ai-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

maient; ils y venaient se reposer, méditer, vivre au milieu de tous les charmes de la campagne.

La mare d'Auteuil n'existe plus, ou du moins elle a si complétement changé d'aspect que ceux qui l'admiraient ne la reconnaissent pas. Elle se trouvait située dans la zone du bois la plus rapprochée des fortifications, et dont il a fallu, au mois de septembre de la funeste année 1870, abattre les arbres pour se mettre en garde contre l'approche de l'ennemi. Tous les beaux chênes qui l'entouraient ont été coupés; il n'en reste plus que des tronçons mutilés, sans branches, sans verdure; ils sont à l'état de pieux destinés à servir de barrière aux chevaux des envahisseurs. Les buissons touffus qui remplissaient les intervalles de la futaie et formaient une enceinte verte dans laquelle s'ouvraient les profondes percées des allées, sont également détruits; sur le sol qu'ils couvraient, et qui maintenant est nu, on trouve çà et là quelques restes de rameaux brisés et desséchés. La mare, privée des ombrages qui l'abritaient et qui y peignaient leur image, est devenue une flaque d'eau fangeuse et morne. Personne ne vient plus s'asseoir sur ses bords arides; tout au plus y rencontre-t-on quelque vieille femme en haillons qu'attire



La Mare d'Auteuil au printemps de 1870. — Dessin de A. de Bar.

l'espoir d'un pauvre butin, et qu'on voit se baisser de temps en temps pour ramasser des débris de bois mort.

Mais si les arbres qui faisaient la beauté de la mare d'Auteuil ont été coupés, il est consolant de penser qu'ils ont été sacrifiés par nous-mêmes dans un dessein volontaire et nécessaire de défense contre l'ennemi; plus heureux que les belles futaies du parc de Saint-Cloud et tant d'autres, qui ont été abattues par la main des Allemands et pour leur servir de rempart contre nous. Un poëte dirait que ces vieux chênes sont tombés sans se plaindre sous les coups des haches françaises pour contribuer à défendre le sol de la patrie.

Un poëte l'a dit en effet. M. Sully-Prudhomme a fait de la mare d'Auteuil le sujet d'une remarquable poésie, où il a su mêler dans une juste mesure les regrets d'un amant de la nature et la virile résolution d'un patriote. Citons quelques strophes de cette mâle élégie, qui seront le plus heureux commentaire de nos deux dessins :

Ces bois nous étaient chers par leur site et leur âge,
Par l'ancêtre inconnu qui les avait plantés,
Surtout par la douceur des rêves enchantés
Qu'ils éveillaient dans l'âme en versant leur ombrage;
Par leurs sentiers étroits, leur sauvage gazon,
Et la fraîche percée où, comme un clair mirage,
Reculait leur vague horizon.

Là dormait une mare antique et naturelle,
Où vers le piége lent des brusques hameçons
Montaient et se croisaient des lueurs de poissons,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Où mille insectes fins venaient mirer leur aile;
Eau si calme qu'à peine une feuille y glissait,
Si sensible pourtant que le bout d'une ombrelle
D'un bord à l'autre la plissait.

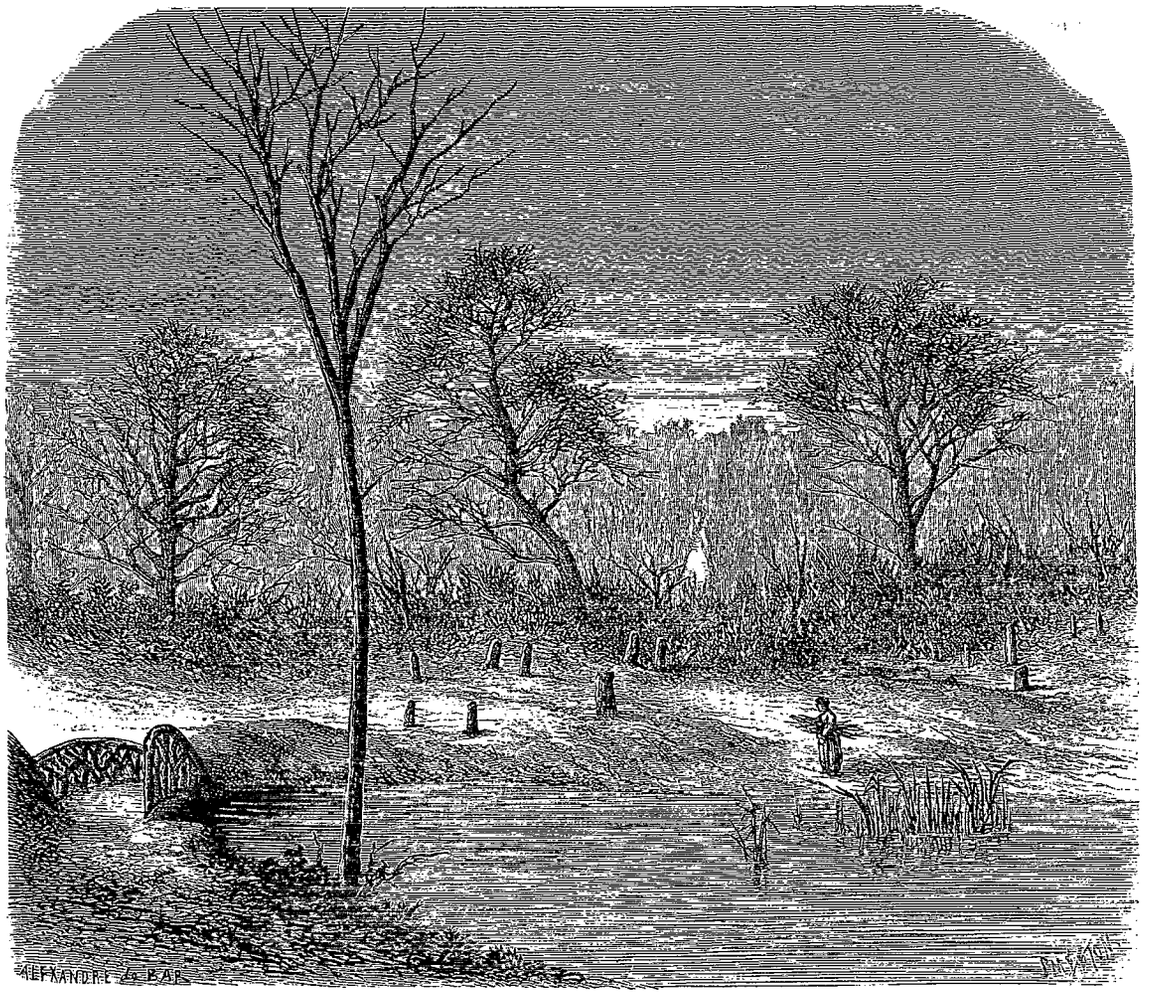
Trois chênes lui prêtaient leur abri vénérable.
Hors de la terre, autour de leurs énormes flancs,
Leur racine saillante improvisait des bancs;
Et vers l'heure où, l'été, le poids du ciel accable,
Leurs branches sur les yeux ivres d'un vert sommeil
Épandaient un feuillage au jour seul pénétrable,
Comme une tente en plein soleil.

. . . . . .

Les voilà donc à bas, ces géants séculaires,
Les bras épars, tordus dans l'immobilité,
Le faîte horizontal, ras et décapité;
Sur leur entaille, on compte aux couches annulaires
L'ample succession de leurs ans révolus,
Et le temps qu'ont dormi dans l'horreur des suaires
Ceux dont les noms ne vivront plus.

Ah! peut-être, s'ils n'ont ni blessure qui saigne,
Ces arbres, ni douleurs qu'attestent de longs cris,
Peut-être ont-ils souffert, outragés et meurtris,
Un tourment presque humain, digne aussi qu'on le plaigne!
Leur ruine, barrière aux chevaux des vainqueurs,
Inspire une pitié que la raison dédaigne,
Mais qui n'offense point les cœurs.

Peut-être cherchent-ils entre eux pourquoi l'automne,
Qui suspendait la vie afin de l'apaiser,
Posant partout son deuil comme un discret baiser,
Farouche cette fois, frappe, ravage, tonne,
Et ne ressemble plus à l'automne de Dieu;



La Mare d'Auteuil après la guerre. — Dessin de A. de Bar.

Ou bien comprennent-ils, à l'emploi qu'on leur donne,
Qu'un bel arbre n'est plus qu'un pieu!

Ils s'arment comme nous, fils de la même terre.
Leur séve et notre sang auront tous deux coulé
Pour cet illustre sol impudemment foulé!
Tandis que sous nos murs l'aigle à la froide serre
Amène ses pillards par les sentiers des loups,
Et que les autres bois font avec eux la guerre,
Ceux-là du moins la font pour nous.

Comme une vaste armée arrêtée en silence
Écoute au loin rouler un galop d'escadrons,
Des arbres abattus les innombrables troncs
Attendent, menaçants, taillés en fer de lance;
Les souches des plus gros siégent comme un sénat
Qui, dans un grand péril, se recueille, et balance
Les chances du dernier combat.

Seuls, ces débris guerriers des beaux chênes demeurent;
L'eau qui baignait leur pied n'est plus qu'un bourbier noir;
On ne reviendra plus à leur ombre s'asseoir:
Les couples sont brisés, tous ceux qui s'aiment pleurent;
Leurs gardiens d'autrefois se sont faits leurs bourreaux;
Plus de nids, plus d'amours! Qu'ils tombent donc et meurent
Comme les hommes, en héros!

G. ROSSINI.

Suite. — Voy. p. 241.

Rossini, pendant plusieurs années encore, vécut tant bien que mal en faisant tour à tour les métiers de directeur de

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

chœurs, de chanteur, d'accompagnateur. La nécessité de beaucoup travailler pour subvenir à son existence et aider ses parents ne l'empêchait pas d'étudier avec passion. Il jouait de divers instruments, piano, cor, violon. Au lycée de Bologne, il s'initia de plus en plus à la science de son art (tout art a une science), moins encore par l'aide de ses professeurs que grâce à son étude libre et personnelle des grandes compositions. Il s'éprit, à quinze ans, de Haydn et de Mozart, si bien que le père Mattei, son maître de contre-point, l'appelait *il Tedeschino*, le petit Allemand; il se perfectionnait dans la connaissance des procédés de la composition, en mettant en partition les quatuors et les symphonies de ces hommes de génie. Il composa, en 1808, pour le lycée, la cantate intitulée : *Pianto d'amore per la morte d'Orfeo* (Plainte d'amour pour la mort d'Orphée).

Peu de temps après, Rossini quitta Bologne et se rendit à Venise, où son premier opéra, dont nous avons déjà donné le titre, *la Cambiale di matrimonio* (la Promesse de mariage), fut représenté en 1810; on lui acheta cette partition 200 francs.

En 1811, il écrivit pour le théâtre de Bologne l'opéra bouffe *l'Equivoco stravagante*, qu'on lui paya 250 francs (50 piastres); et en 1812, pour Venise, *l'Inganno felice* (l'Heureux stratagème), qui lui valut la même somme, ainsi que *il Cambio della valigia* (le Changement de valise), représenté la même année.

Un opéra du genre sérieux, *Ciro in Babilonia*, fut représenté aussi en 1812, à Ferrare. A la suite viennent, à Venise, *la Scala di seta* (l'Échelle de soie); et à Milan, *la Pietra del paragone* (la Pierre de touche), qui fut réellement le premier grand succès de Rossini : la partition de ce dernier ouvrage fut payée 600 francs, et le vice-roi d'Italie, comme récompense, exempta le jeune compositeur de la conscription.

— Ce fut bien heureux pour la conscription, disait Rossini, car j'aurais fait un bien mauvais soldat.

Mais ce n'est pas sûr : celui qui a passé pour nonchalant et paresseux, quoique peu d'hommes aient autant travaillé que lui, et qui a exprimé de si nobles sentiments dans ses grandes œuvres, aurait trouvé du cœur pour défendre sa patrie. Tout citoyen peut être bon soldat à son jour.

Demetrio e Polibio, composé plusieurs années auparavant, fut représenté avec beaucoup de succès sur divers théâtres, et surtout applaudi avec enthousiasme à Como, en 1814.

Le dernier opéra que Rossini composa en 1812 est *l'Occazione fa il ladro* (l'Occasion fait le larron), opéra bouffe admirable chanté par Paccini.

En 1813, fut jouée la farza de *i Due Bruschini, o il Figlio per azzardo*, que Rossini composa de la manière la plus bizarre et la plus extravagante pour mystifier le directeur Cera; il donna ensuite à Venise l'un de ses chefs-d'œuvre, *Tancredi*.

Notre intention ne saurait être de suivre pas à pas les développements de ce rare génie. Nous devons toutefois citer ici particulièrement *l'Italiana in Algieri* (l'Italienne à Alger), représentée à Venise après Tancrède, et où l'on remarqua des qualités d'élégance, d'éclat, de vivacité, d'esprit, supérieures à ce qu'on était habitué à trouver dans les opéras bouffes. *Aureliano*, *il Turco* (1814), eurent moins de succès à Venise, *il Sigismondo* (1815) fut une chute méritée, ce qui paraît avoir engagé Rossini à suivre à Naples le riche et fameux entrepreneur de théâtres Barbaja. Dans cette ville, on avait quelques préventions contre le nouveau compositeur; elles tombèrent devant son opéra *Elisabetha, regina d'Inghilterra*, représenté, en 1815, à San-Carlo.

Le traité qui liait Rossini à Barbaja lui accordait des congés. Il employa le premier à faire représenter à Rome *Torwaldo e Dorliska*, dont la partition lui fut payée environ 936 francs. Cet opéra n'eut qu'un demi succès. L'opéra d'*Almaviva, ossia l'Inutile precauzione* (Almaviva, ou la Précaution inutile), composé en treize jours, fut sifflé à la première représentation, en février 1815, au théâtre de *Torre argentina;* c'est le *Barbier de Séville!* Outre une cabale puissante, où le vieux Paisiello avait, dit-on, la main, plusieurs circonstances ridicules, une maladresse de Garcia (Figaro), qui brisa les cordes de sa guitare, une chute de Vitarelli (Bazile), qui s'ensanglanta la figure, un chat qui se jeta dans les jambes des chanteurs, servirent à merveille la malveillance; mais, dès le lendemain, un public plus calme comprit et applaudit ce chef-d'œuvre d'esprit et de gaieté, comme il l'a été depuis sur tous les théâtres du monde.

De retour à Naples, où le théâtre de San-Carlo venait d'être subitement détruit par un incendie, Rossini, après l'opéra bouffe de *la Gazzetta*, donna, dans la même année 1816, au théâtre del Fondo, *Otello*, qui n'eut que peu de représentations. On assure que le dénoûment parut horrible aux spectateurs et qu'il fallut le changer, en dépit de Shakespeare et de la raison.

A quelques mois de là (en 1817), fut représentée à Rome, pendant le carnaval, *la Cenerentola, ossia la Bonta in trionfo* (Cendrillon, ou le Triomphe de la bonté), et cet autre chef-d'œuvre n'eut de même qu'un médiocre succès. Il faut noter toutefois que la rétribution du compositeur s'accroissait : l'impresario paya cette partition environ 1 600 francs, et de plus se chargea des dépenses de Rossini pendant son séjour à Rome.

Ce fut bien mieux pour l'opéra suivant, *la Gazza ladra* (la Pie voleuse), représentée au théâtre de la Scala, à Milan, dans le printemps de la même année : il reçut pour prix de sa partition 2 400 francs; mais on raconte qu'en introduisant un tambour dans l'orchestre il excita des colères incroyables : un jeune musicien ne parla de rien moins que de l'assassiner. Rossini parvint à calmer cet énergumène en lui faisant observer qu'il y avait des soldats ou tout au moins des gendarmes dans la pièce. On a toutefois remarqué, à cette occasion, que jamais depuis le maestro ne fit reparaître un tambour dans aucune de ses pièces.

La suite à une autre livraison.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT DE CHERBURY.

Suite. — Voy. p. 265, 278, 286.

Peu de temps après, la ville capitula, et chacun de nous retourna dans son pays. Auparavant, je fis encore une tentative auprès de lord Walder, mais il trouva moyen de s'y soustraire d'une façon qui lui fit peu d'honneur, et qui fut blâmée par sir Henri Rich, actuellement comte de Hollande.

Après avoir fait mes adieux à Son Excellence le général en chef, je m'en allai par Dusseldorf pour retourner en Angleterre. Je n'y étais point arrivé depuis deux heures, quand un certain lieutenant Hamilton m'apporta une lettre de sir James Areskin, qui venait également d'arriver dans cette ville. Il me disait qu'il avait appris par son lieutenant Montgomery que je m'étais faussement prévalu de son autorisation au sujet de l'emprunt d'un cheval; et, bien qu'il me crût innocent de ce mensonge, il me sommait soit de le dénier publiquement, puisque j'en étais accusé, soit de lui en rendre raison, à telle heure et dans

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

tel lieu, s'il me convenait de soutenir mon dire. Je pris quelques instants de réflexion, me demandant quel parti était le plus conforme à l'honneur; puis, m'étant décidé, je répondis au lieutenant Hamilton que rien ne serait plus facile pour moi que de prouver que j'étais innocent, et que je n'aurais qu'à raconter les faits tels qu'ils s'étaient passés; mais que les moyens faciles n'étaient pas dans mes goûts, et qu'en toute circonstance je trouvais plus noble de me battre que de m'excuser. Je priai le lieutenant Hamilton de prendre la mesure de la longueur de mon épée, et je me mis à ses ordres, en lui demandant de vouloir bien fixer un jour qui ne fût pas éloigné. En me quittant, le hasard lui fit rencontrer dans la rue le lieutenant Montgomery, qui était chargé d'amener à Dusseldorf les soldats blessés et amputés au siége de Juliers, pour les faire soigner par les chirurgiens de cette ville. Hamilton l'ayant arrêté au passage pour lui raconter ce qui venait de se passer entre leur général et moi, Montgomery, qui était cause de la querelle, en fut consterné. « Je vois, dit-il, que le noble seigneur préfère se battre que de me faire du tort en contredisant ce que j'ai affirmé, mais je ne souffrirai pas que deux braves soldats exposent leur vie par ma faute; quoi qu'il m'en arrive, je vais aller de ce pas trouver mon capitaine, et je lui avouerai la vérité. » Il tint fidèlement parole; et quand sir James Areskin fut mis au courant de l'affaire du cheval, et en connut les détails tels que je les ai précédemment racontés ici, il me renvoya en toute hâte le lieutenant Hamilton pour me faire ses plus humbles excuses, et m'exprimer son profond regret de ce qui s'était passé.

Le lendemain matin, me trouvant encore à Dusseldorf, je reçus la visite du lieutenant Montgomery, qui vint me dire qu'étant menacé de perdre sa position par suite de l'affaire de la veille, il venait me prier d'intercéder pour lui auprès du prince d'Orange. Je lui promis de faire ce qui était possible, et je lui offris, dans le cas où je ne réussirais pas, de le garder à mon service, à titre d'ami et de compagnon, jusqu'à ce qu'il pût trouver une position meilleure. Il me remercia chaudement; mais voyant qu'il tenait, avant tout, à ne pas perdre celle qu'il occupait à ce moment, j'écrivis au prince d'Orange, et l'affaire finit par s'arranger.

Je m'embarquai ensuite et remontai le Rhin jusqu'en Hollande; puis, au bout de quelques jours, j'allai à Anvers et à Bruxelles. Après avoir passé un peu de temps à la cour, je me rendis par Calais et Douvres à Londres, où, dès mon arrivée, les seigneurs du conseil me firent chercher et terminèrent mon affaire avec lord Walder. A ce propos, qu'il me soit ici permis de dire, sans m'exposer à être taxé de vanité, que j'étais entouré d'une estime générale, tant à la cour que dans la ville, et que les plus hauts personnages sollicitaient l'honneur de m'être présentés.

. . . . . Je ne me trouvais que depuis peu de semaines à Londres, quand je tombai gravement malade d'une fièvre qui faillit m'emporter. Pendant ma convalescence, je reçus de lord Lisle (plus tard comte de Leicester), l'avis que sir John Ayres cherchait à me tuer dans mon lit. Le même avertissement me fut donné par la comtesse de Bedford et par lady Hobby, qui me prièrent de veiller, en cas d'attaque, à ce que ma chambre fût bien défendue. Je pris alors le parti d'envoyer sir William Hubert, actuellement lord Povois, chez sir John Ayres, pour lui dire que, quoique n'y pouvant croire, j'étais fort étonné de ce que je venais d'apprendre, d'autant que je ne lui connaissais aucun sujet de plainte contre moi. J'ajoutai que toutefois, s'il désirait se battre loyalement, je le priais de vouloir bien attendre que je fusse suffisamment rétabli pour me tenir sur mes jambes. Sir William me rapporta une réponse évasive et fort louche, ne disant ni oui ni non. Sir John Ayres se bornait à me faire savoir qu'il réservait ses intentions et ne se croyait pas tenu de me les expliquer, ce qui signifiait, comme je le sus plus tard, qu'il comptait simplement m'assassiner. Quand il vit qu'il n'y pouvait réussir, il changea de tactique et dut se rabattre sur la proposition que je lui avais faite de nous battre en duel; mais je lui fis dire que je ne me battrais que quand il me ferait connaître la cause de notre querelle, et que, le tenant pour un assassin, je me croyais libre de poser les conditions qui me plairaient, sans le moins du monde me soucier des siennes.

Se voyant cette fois encore déjoué, il revint à sa première idée de m'assassiner, et voici comment il s'y prit. Ayant su que je devais me rendre à Whitehall à cheval, accompagné seulement de deux laquais, il m'attendit au retour, dans un lieu appelé Scotland-Yard, qui se trouve au bout de Whitehall, du côte du Strand, où il se tint caché avec quatre hommes armés jusqu'aux dents. J'allais passer devant eux sans me douter de rien, quand sir John Ayres, s'élançant le premier, se jeta sur moi; heureusement son épée ne porta que contre mon cheval qui à deux reprises fut atteint jusqu'à l'os. Cela me donna le temps de tirer la mienne; mais au même instant je fus entouré des quatre hommes qui, distribuant coups d'épée et coups de poignard à tort et à travers, blessèrent très-grièvement mon cheval de plusieurs côtés. Les ruades de l'animal, rendu fou par la douleur, les tinrent pendant quelque temps à distance. J'en profitai pour porter à sir John un coup violent qui faillit le tuer, mais qui brisa mon épée. Quelques passants, me voyant ainsi seul contre cinq, sur un cheval tout sanglant, et n'ayant à la main qu'un tronçon d'épée, me crièrent de me sauver; mais cette idée me révolta, et, décidé à me défendre jusqu'au bout, j'allais mettre pied à terre quand sir John profita de ce moment pour porter un nouveau coup à mon cheval; celui-ci fit un écart qui me désarçonna, et je restai ainsi à demi suspendu, un pied dans l'étrier et tenant toujours à la main mon épée cassée. Me voyant dans cette triste position, sir John Ayres fit rapidement le tour du cheval et allait m'achever, quand j'eus, comme dernière ressource, l'heureuse idée de lui saisir les jambes avec mes deux bras, de façon à le faire tomber sur la tête. Ce ne fut qu'alors qu'un de mes laquais, qui était un très-jeune garçon, voyant mon ennemi à terre, eut le courage de s'avancer et dégagea mon pied de l'étrier. Le second laquais, qui était un grand et fort gaillard, s'était enfui dès le premier moment.

Je pus alors me relever, et sir John Ayres en ayant fait autant, nous restâmes un instant à nous regarder. Il avait deux hommes armés à ses côtés, et derrière lui se trouvaient trente à quarante de ses amis et serviteurs, ainsi que des serviteurs du comte de Suffolk; mais je remarquai que sir John, ses quatre hommes et son frère, étaient les seuls qui eussent les armes à la main.

Le nombre, d'ailleurs, m'était indifférent, et je m'élançai encore une fois sur sir John, qui, voyant que mon épée n'avait plus de pointe, et jugeant que je ne pourrais plus m'en servir pour piquer, mais seulement pour frapper, tint la sienne en l'air au-dessus de sa tête prête à recevoir le coup. Contre son attente, je lui poussai en pleine poitrine ma lame cassée avec une telle force qu'il fut renversé et tomba violemment la tête en arrière et les jambes en l'air. Ses hommes se jetèrent aussitôt sur moi, ce qui décida deux gentilshommes qui étaient là, et qui n'avaient pas encore pris part au combat, à se mettre de mon côté. La bataille, engagée dès lors dans des conditions plus équitables, recommença de plus belle; et, bien que nous fus-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

sions trois contre quatre, nos adversaires perdaient du terrain, quand sir John Ayres se releva et revint à la charge. Je m'approchai de lui, résolu à en finir; mais au moment où je fus assez heureux pour parer un coup de la main gauche, je reçus de lui au côté droit un coup de poignard qui m'atteignit dans les côtes et s'enfonça jusqu'à la hanche. Pour lui faire lâcher prise, je lui pinçai si violemment les doigts en serrant mon coude contre le manche de son poignard, qu'il retira vivement la main, et sir Henri Cary, plus tard lord Fendkland, lord député du royaume d'Irlande, eut le temps d'arracher le poignard qui était resté enfoncé dans mon corps. Cela ne fit qu'augmenter la fureur de sir John Ayres, tout en n'étant point fait pour calmer la mienne. J'eus enfin le bonheur de lui porter un coup à la tête, et l'ayant jeté à terre, je le tins sous moi en me mettant à cheval sur son corps, et dans cette position je le frappai de mon tronçon à coups redoublés dont plusieurs le blessèrent, et l'un faillit lui couper la main gauche. Pendant ce temps, deux de ses hommes ne cessaient de me frapper; mais il plut à Dieu de me protéger si miraculeusement que je trouvai moyen, entre chaque coup porté à sir John, de détourner ceux qu'ils faisaient pleuvoir sur moi. Ses amis, voyant que cela tournait mal pour lui et que sa position devenait critique, prirent le parti de le saisir l'un par la tête et l'autre par les pieds, et, le tirant de dessous moi, ils l'emportèrent à travers Whitehall, d'où ils s'éloignèrent avec lui en bateau. Sir Herbert Croft me raconta plus tard qu'il l'avait rencontré sur l'eau vomissant à chaque instant; cela lui venait, je crois, du premier terrible coup que je lui avais porté à la poitrine. Son frère, ses amis et serviteurs s'étant tous retirés, je restai maître du champ de bataille.

Ayant ainsi constaté ma victoire, je me rendis chez un ami qui demeurait dans le Strand, et je fis chercher un chirurgien, qui, après avoir examiné ma blessure au côté droit, et s'être assuré qu'elle n'était pas mortelle, me guérit au bout d'une dizaine de jours.

Pendant ce temps, je reçus les visites des plus nobles seigneurs du royaume. A peine rétabli, j'envoyai sir Robert Warley auprès de sir John Ayres pour lui dire de ma part que je le sommais au nom de l'honneur, si peu qu'il en eût, de se mesurer avec moi l'épée à la main et à armes égales. Il me fit répondre qu'il me tirerait un coup de fusil par la fenêtre à la prochaine occasion.

Les seigneurs du conseil privé, qui, par curiosité, avaient commencé par demander à voir le tronçon d'épée dont je m'étais servi dans ce combat, lequel est peut-être unique dans l'histoire, nous envoyèrent ensuite à tous les deux l'ordre de comparaître devant eux. Ne voulant y aller, je fis une absence de quelques jours, mais j'envoyai à ma place un nommé Humphrey Hill, que je chargeai de renouveler ma proposition. Sir John Ayres ayant refusé de recevoir ma lettre, l'autre la piqua au bout de son épée et la jeta à terre en présence de toute la compagnie.

Les seigneurs du conseil privé le firent arrêter; je trouvai alors de mon devoir de me constituer prisonnier.

La cause ayant été attentivement examinée, le duc de Lennox déclara que sir John Ayres était le dernier des misérables; son père venait d'ailleurs de le déshériter à cause de la façon honteuse et barbare dont il avait cherché à m'assassiner. Du reste, le duc de Lennox me conseilla de m'en tenir à ce que j'avais fait, personne n'en ayant jamais fait autant, et il me pria, au nom de Sa Majesté et des seigneurs, de rompre tout rapport avec sir John Ayres et de renoncer à toute idée de me battre avec lui. Je lui en fis la promesse; mais, à ce propos, je ne veux pas omettre un détail qui est nécessaire pour compléter ce récit. Quelques années plus tard, quand sir John Ayres en revenant d'Irlande passa à Beaumaris, où je me trouvais, quelques-uns de mes serviteurs enfoncèrent la porte de sa maison et l'auraient taillé en pièces si je n'étais intervenu pour lui sauver la vie. Je lui fis dire le lendemain que je ne m'abaisserais pas à me venger, et que je lui donnais les moyens de quitter la ville sain et sauf, ce qu'il accepta avec reconnaissance.

Quand le vieux duc de Montmorency apprit que ma vie était menacée, il m'envoya un gentilhomme porteur d'une lettre (que je garde précieusement), par laquelle il m'invitait à aller vivre auprès de lui comme son propre fils. Ce gentilhomme qui était envoyé de France, chargé de cette mission spéciale, me dit encore que le duc, ayant appris que j'avais de nombreux ennemis, était fort inquiet et craignait qu'il ne m'arrivât malheur.

Je répondis que je le remerciais humblement et infiniment de sa grande bonté et du grand honneur qu'il daignait me faire; que je ne me laisserais chasser de mon pays par aucun ennemi ni grand ni petit, mais que si jamais une occasion se présentait qui me permît de le servir, je la saisirais avec empressement. Je crus trouver cette occasion l'année suivante quand une guerre civile éclata en France. J'envoyai immédiatement un gentilhomme français attaché à mon service auprès du duc, pour lui dire que s'il avait besoin de moi je me mettais à ses ordres avec une centaine de cavaliers levés à ma charge. Le vieux duc en fut si touché qu'il parla de moi (ainsi que je le sus par sa fille la duchesse de Ventadour) jusqu'à son dernier jour avec la plus tendre affection.

La suite à une prochaine livraison.

HENRI FIELDING.

Fielding est l'un des plus illustres romanciers de l'Angleterre. Son œuvre la plus connue est *Tom Jones*, qui reste classique. Il a écrit des tragédies et des comédies.



Fielding. — D'après Hogarth.

Né à Sharpman-Parc, dans le Somersetshire, en 1707, il mourut à Lisbonne, en 1754. C'était un ami de Hogarth.

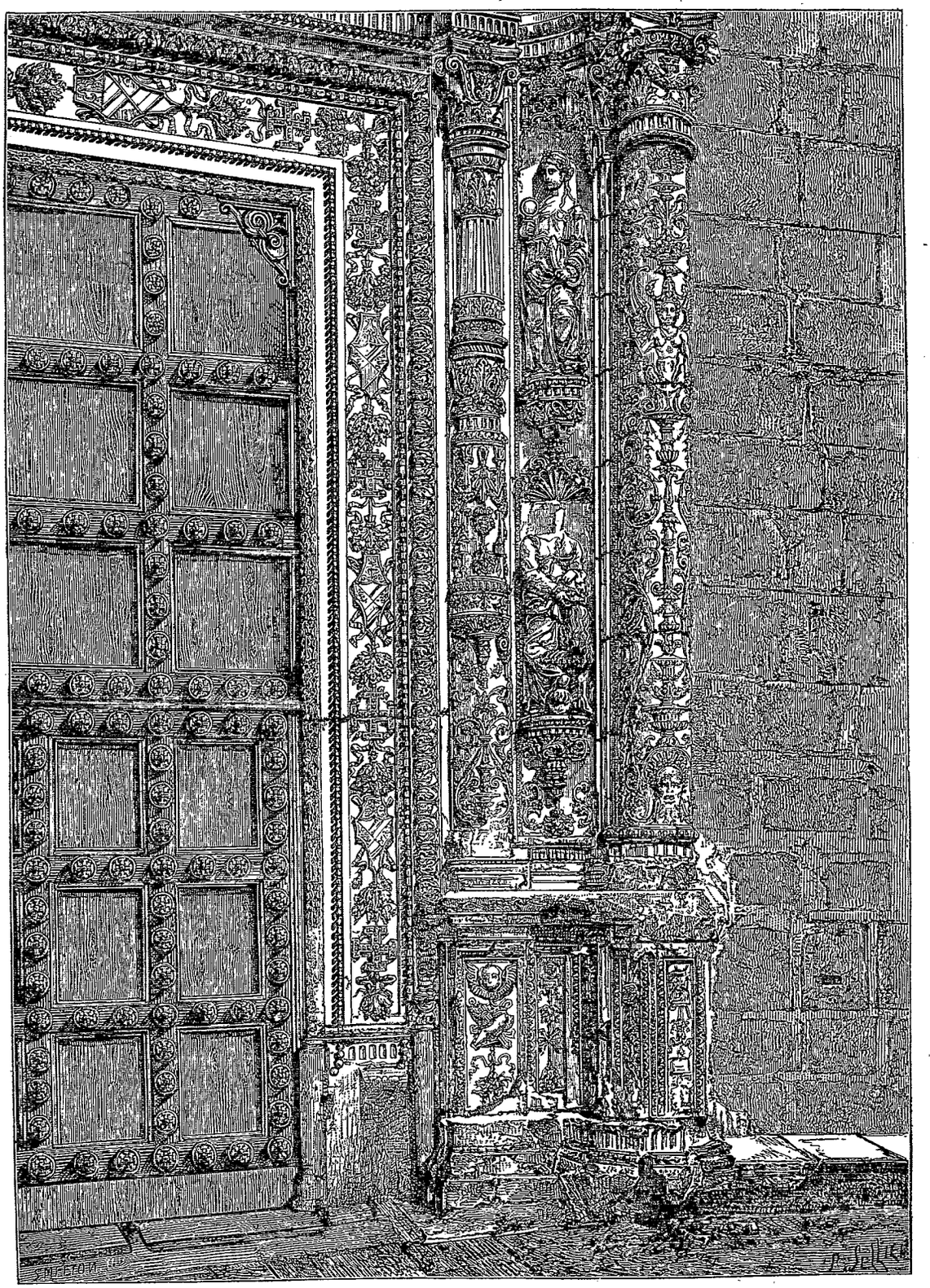
Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 13. Le Gérant, J. BEST.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA PORTE DE L'HOPITAL DE LA SANTA CRUZ,

AUJOURD'HUI L'ÉCOLE MILITAIRE,

A TOLÈDE.



Partie du portail de l'hôpital de la Santa Cruz (aujourd'hui École militaire), à Tolède. — Dessin de Sellier, d'après une photographie.

L'auteur de *la Campagne de Rome*, Charles Didier, qui avait comparé entre eux tant de monuments, a dit en parlant de l'ancienne capitale des temps glorieux de l'Espagne : « Il règne dans les édifices de Tolède une variété de style attachante ; en passant de l'un à l'autre, on peut faire un cours complet d'architecture. Chaque siècle a là son modèle, depuis le *rococo* du dix-huitième siècle et le grec bâtard et réchauffé du nôtre, jusqu'au goth et au romain,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

en passant par le vitruvien restauré de l'Alcazar, par la renaissance et le moresque. La renaissance est représentée par un bijou ravissant, la *Casa de los niños expositos*, fondée par l'illustre cardinal Gonzalez de Mendoza. » (1)

A l'époque où écrivait Didier, on confondait encore, sous une même dénomination les Enfants-Trouvés et l'hôpital de Santa Cruz.

Grâce à une monographie de Tolède pleine d'intérêt (2), nous savons que l'hôpital de Santa Cruz, auquel on a donné une destination bien opposée au nom qui lui demeure encore, s'élève sur le terrain où figurait, au temps des Mores, le palais légendaire de l'infante Galiana, la fille du roi Alfahri, qui se fit chrétienne, nous dit le Romancero, et qui suivit en France l'empereur Charlemagne. L'hôpital Santa Cruz a pour tous les vrais amis de l'humanité une légende bien autrement vraie et qui eût dû peut-être sauver ce précieux monument d'un changement de destination. Ce fut là qu'à la fin de ce quinzième siècle qui allait ouvrir au monde de nouveaux horizons, une pensée de charité, sortie d'un grand cœur, offrit un asile aux enfants abandonnés. Le cardinal Mendoza fonda cette maison d'où sortirent, quelques années plus tard, tant de vaillants soldats auxquels on dut en partie la prodigieuse conquête des terres nouvelles que Colomb venait de découvrir. Ce fut en 1494 que fut projeté ce beau monument, et l'architecte Annequin de Egaz, originaire de Bruxelles, qui dirigeait les travaux de la cathédrale, fut choisi par le cardinal pour en donner les plans et en poursuivre l'ordonnance. Henrique de Egaz, son fils, lui succéda, et en fait devint le maître de l'œuvre (3). Bien que les moindres détails biographiques nous manquent sur ce grand artiste, comme ils nous font défaut pour notre Jean Goujon, on peut dire que la nature l'avait doué de ce sentiment exquis de l'élégance qui, s'emparant d'une idée nouvelle en architecture, lui donne pour ainsi dire la vie, et fait qu'elle peut s'épanouir, à un temps donné, en se montrant dans toute la richesse de sa floraison.

Un archéologue espagnol qui a eu en ces derniers temps le mérite d'ouvrir la voie à une foule d'écrivains auxquels nous devons l'apparition au monde de la *vieille Espagne*, M. Manuel de Assas, est le digne panégyriste de Henrique Egaz, et les planches fidèles qu'il nous offre font comprendre, mieux que toutes les dissertations, le génie ignoré de ce grand architecte. La photographie que nous offrons à notre tour en révèle toute la délicatesse.

D. Manuel de Assas nous a dit quelle fut la dévotion ardente du grand cardinal pour la croix; en unissant ses généreux efforts à ceux d'Isabelle et de Ferdinand, il l'avait fait briller sur les mosquées de Grenade; à Rome, il avait rebâti le couvent de la *Santa Croce di Gierusalem;* à Valladolid, il avait donné le même nom à un collége qu'il venait de fonder. Peut-être dans cette tête puissante une idée politique s'unissait-elle à une pensée religieuse, au moment où il s'agissait d'effacer les traces de l'islamisme dans la Péninsule; il voulut encore désigner sous le nom de *Santa Cruz* un monument de charité qui devint l'hospice des enfants trouvés de Tolède, *la Casa de niños expositos de Toledo*.

Le cardinal ne survécut pas longtemps à l'exécution première de sa noble pensée; il mourut à Guadalajara, sa ville natale, en 1495; mais il avait fait un testament qui permettait de finir ce qu'il avait résolu, et il avait recommandé en mourant sa charitable fondation à un grand cœur dont il était sûr. Isabelle avait accepté ce legs : l'achèvement du pieux monument n'était plus douteux. Une bulle nouvelle en faveur de son érection fut sollicitée à Rome (1).

La bulle ne se fit pas attendre : les plans approuvés par le cardinal étaient définitivement admis; il n'y eut qu'une légère modification dans leur exécution dernière : on s'éloigna un peu de l'emplacement choisi d'abord, et l'édifice s'éleva à l'orient de la place du Zodocaver, à l'endroit où existait un ancien couvent bâti vers 1254, sous le règne de D. Alfonso el Bueno. Les travaux ne commencèrent activement qu'en l'année 1504. Henrique Egaz les avait terminés au bout de quatorze ans d'un travail assidu. Pendant ce temps, Isabelle avait pourvu au sort des enfants abandonnés; elle leur avait assigné pour asile une vaste habitation qui faisait partie de son apanage. Son cœur maternel réalisait sans retard la pensée du fondateur.

Après des siècles glorieux pour l'Espagne, une institution utile a remplacé une institution charitable. M. Germond de la Vigne s'exprime ainsi à propos de l'importante école que renferme aujourd'hui l'ancien hôpital de Santa Cruz : « Le collége militaire, installé dans ce bel établissement, reçoit six cents cadets placés sous la direction d'un général inspecteur, et organisés en compagnies avec de nombreux professeurs. Les élèves sont admis depuis treize jusqu'à dix-huit ans, et payent, excepté ceux qui obtiennent du gouvernement des bourses, une pension quotidienne de 8 réaux. Les études durent trois ans et comprennent les sciences mathématiques, la fortification, la castramétation, la tactique générale, la théorie générale des équations, les ordonnances militaires, la tactique particulière d'infanterie, l'administration, le dessin, la langue française, la gymnastique, l'équitation, l'escrime et la danse. »

La façade du *Colegio militar*, jadis hôpital de la Santa Cruz, a été reproduite en entier dans l'Album de Tolède, publié par D. Manuel de Assas; mais on peut dire que la délicatesse infinie de ce portail, qui remonte à la première période de l'*art plateresque*, ne pouvait être rendue que par la photographie. « Le portail, dit l'auteur dont nous venons de citer l'excellent guide, est formé par un double arc semi-circulaire, soutenu de chaque côté par deux colonnes en balustre. Les entre-colonnements et l'archivolte sont garnis d'une série de statuettes avec leurs dais, réminiscence du style gothique, qu'on retrouve encore dans le bas-relief qui occupe le tympan de l'arc et qui représente le cardinal Mendoza, fondateur de l'hospice, adorant la croix et assisté de saint Pierre et de saint Paul. Au-dessus de l'arc, un second corps en forme de retable est occupé par un autre groupe sculpté et représentant la Visitation. Deux fenêtres percées à la hauteur de ce second corps sont, comme le portail, flanquées de colonnes en balustre, portant un arc semi-circulaire, et un second corps à fronton triangulaire. Ces riches détails forment peu de saillie; ils semblent appliqués sur la façade nue de l'hospice, comme ceux de la cathédrale de Girone, ou bien, ainsi que nous l'avons dit à propos de cette cathédrale, comme les modèles d'architecture incrustés dans les murs de l'École des beaux-arts de Paris. L'attique, qui couronne cette œuvre élégante est, en revanche, lourde et d'assez mauvais goût;

(1) *Une Année en Espagne*. Paris, 1837, 2 vol. in-8, t. I, p. 334.

(2) Voy. D. Sisto Ramon Parro, *Toledo en la mano, ó Descripcion histórico-artistica de la magnifica catedral y de los demás célebres monumentos*, etc. Madrid, 1851. — Voy. également Madoz, *Diccionario*, etc.

(3) Cean Bermudez parle assez vaguement de Henrique Egaz dans son Dictionnaire; mais le nom de ce grand artiste revient quelquefois avec de précieux détails dans le livre de M. Edmund Street, *Some account of gothic architecture in Spain*. London, 1865, in-8, fig. Henrique Egaz dut mourir en 1534.

(1) Le cardinal était né le jour de l'Invention de la sainte croix, et quelques auteurs admettent cette circonstance comme celle qui prédomina dans le choix d'un nom à imposer au pieux monument qu'il faisait construire.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

quatre fenêtres basses, carrées, à demi closes par des grilles de fer, y sont percées sans aucun ornement, et au-dessus s'élève un fronton triangulaire au milieu duquel deux anges soutiennent les armes du cardinal fondateur. »

MOLIÈRE, SES AMIS,

ET LE LIVRE DE JEAN NÉANDER SUR LE TABAC.

On sait combien de travaux ont été, depuis quelque temps, inspirés par le désir de jeter quelque jour sur la vie de notre grand comique ; il semble pourtant que, parmi toutes ces recherches, les amis de Molière n'aient pas, autant qu'ils l'eussent pu, attiré l'attention des biographes. Quelques-uns de ces amis durent avoir sur lui et sur son théâtre une influence qu'il serait sans doute aisé de constater ; d'autres, au contraire, par les traces de l'influence que Molière exerça sur eux, nous serviraient à retrouver sur plusieurs points sa propre pensée : ainsi, à ne parler ici que de son goût pour le vieux langage, de son chagrin contre les tendances académiques auxquelles il s'en prenait de l'appauvrissement, du desséchement de la langue française, il serait aisé d'en indiquer la trace dans une épître de Chapelle, qui plus que personne, vivant auprès de lui, dut subir son influence. Chapelle adressait à Mlle de Saint-Christophe l'épître suivante :

A votre lettre en vieux gaulois
Faire réponse est difficile,
Tant excellez en ce patois,
Comme en tout autre êtes habile.
On dit ce qu'on veut dans ce style,
Et non dans notre beau françois,
Que messieurs de l'Académie
Ont tant *décharné* que leurs lois
L'ont fait *du françois de momie*,
Et rendu plus *sec* mille fois
Que la Faculté, sans l'Anglois,
N'eût rendu par phlébotomie
Ceux, etc.

D'autres, au contraire, par leur savoir, par l'autorité qu'ils eurent en leur temps sur les esprits (autorité méconnue ou trop oubliée), nous mettraient sur la voie des opinions de Molière lui-même, qui sur beaucoup de points reçut attentivement leurs leçons. Parmi ces maîtres de la pensée au dix-septième siècle, il faudrait citer surtout Gassendi, Bernier, Rohault. Gassendi étant le plus connu de tous, nous n'en dirons rien ; mais nous rappellerons que Bernier fût le grand curieux et le grand voyageur d'alors. Il visita la Syrie, l'Égypte, la Perse, les États du Grand Mogol ; fut le médecin et l'historien de l'empereur Aureng-Zeyb ; il nous a laissé la description de l'Hindoustan et du royaume de Cachemire, qu'il avait parcourus et très-bien observés. Du fond de l'Orient il adressait à ses amis de France des lettres philosohiques pleines de raison, de charme, et d'éloquence. Parmi ses correspondants, nous trouvons Chapelle et Lamothe Levayer, un des hommes les plus estimés du temps, qui fut aussi l'un des meilleurs amis de Molière ; témoin le fameux sonnet :

Aux larmes, le Vayer, laisse tes yeux ouverts.

Bernier n'était de retour d'Orient que depuis peu de temps, et déjà tout était plein de ses récits sur les pompes et les cérémonies de ce pays-là. On sait avec quelle passion l'écoutait la Fontaine ; jamais le fabuliste ne manquait aux lieux où devait se trouver le célèbre voyageur. Bernier donc venait de rentrer en France, lorsque Molière introduisit dans le *Bourgeois gentilhomme* la fameuse cérémonie du Mamamouchi. Ne verrons-nous pas là un résultat de l'influence de Bernier, qui, dans ses récits et même dans son Voyage écrit, s'en donnait à cœur joie sur toutes ces pompes?

De nos jours, le voyage de Bernier se lit encore avec fruit et plaisir. L'histoire d'un souverain fut rarement écrite avec plus de verve que celle de l'empereur Aureng-Zeyb, et nous devons ajouter que Bernier y fait preuve d'une sagacité parfaite.

Molière avait encore parmi ses amis un homme illustre en son temps, mais qui de nos jours est moins connu que Bernier : ce fut Jacques Rohault, un savant médecin, celui-là justement qui tint Molière si bien au courant des découvertes de Harvey sur la circulation du sang ; on peut se rappeler, en effet, que Molière, dans le *Malade imaginaire*, prend la défense des « circulateurs. » Or, le *Malade imaginaire* est de 1673, et non-seulement Molière pour apprécier les choses avait eu les conversations de Rohault ; mais il avait très-certainement lu le gros in-quarto publié en 1671 par l'illustre médecin, et dans lequel est exposée admirablement la théorie de la circulation. Ce livre qui eut alors un grand retentissement, était intitulé : *Traité de physique ;* on entendait alors par « physique » toute science naturelle, ou, comme on dirait aujourd'hui, toute science positive. Le livre était dédié au duc de Guise, et Rohault demandait au prince hardiment de se faire « le protecteur des vérités de la nature », et, selon lui, « les vérités de la nature » étaient destinées à se manifester, à se développer, à se fortifier de plus en plus. Car « le temps, dit-il, est favorable à certaines choses dont il avance toujours la perfection », tandis qu'il « est nuisible à d'autres qu'il dépouille... » Voyez la préface du *Traité de physique*.

Cette préface suffirait seule à donner au livre de Rohault une importance inattendue ; qu'on nous permette d'en citer un fragment ; cela vaudra mieux que tous les résumés possibles pour en donner une juste idée :

« La seconde chose qui empêche le progrès de la physique, est qu'on la traite trop métaphysiquement, et qu'on ne s'arrête souvent qu'à des questions si abstraites et si générales, que quand bien même tous les philosophes seraient de même avis sur chacune, cela ne pourrait servir à expliquer en particulier le moindre effet de la nature ; cependant une science d'usage doit bientôt descendre dans le particulier. A quoi bon, par exemple, ces longues et subtiles disputes touchant la divisibilité de la matière? Car, quand bien même on ne pourrait pas décider nettement si elle se peut ou non diviser à l'infini, ne suffit-il pas de connaître qu'elle se peut diviser en des parties assez petites pour servir à tous les besoins qu'on en peut avoir.

» Il est bon, sans doute, de rechercher la nature du mouvement en général ; il pourrait même n'être pas tout à fait inutile d'examiner un peu s'il a été bien ou mal défini « l'acte d'un être en puissance, en tant qu'il est en puissance » ; mais sans perdre trop de temps à décider cette question et autres semblables, je voudrais qu'après s'être un peu arrêté sur la notion générale du mouvement, l'on en examinât en détail et dans le particulier toutes les propriétés, en sorte que ce que l'on en dirait se pût rapporter à l'usage ; en un mot, je voudrais qu'on recherchât soigneusement ce qui peut déterminer la matière à un tel effet plutôt qu'à un autre, « sans s'accoutumer à dire en » général que cet effet est produit par une qualité... »

Molière a popularisé ces sages réflexions par un exemple célèbre, dans le *Malade imaginaire*, où se retrouve en plusieurs endroits l'influence du livre de Rohault qu'il venait de lire : voici bien un effet dont on explique la cause *par une qualité :*

Mihi à docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire.

A quoi respondeo
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire. (1)

« De cette coutume, continue Rohault, vient celle de se payer de mots comme si c'étaient des raisons, et la sotte vanité de croire savoir plus que le commun, quand on sait des mots que le commun ne sait pas et qui ne signifient rien de particulier... »

Enfin Rohault ajoute :

« Un troisième défaut que j'ai trouvé dans la conduite des philosophes (les savants), est que quelques-uns veulent toujours raisonner et se fient tellement aux raisonnements, surtout quand ils les ont empruntés des anciens, qu'ils *ne veulent faire aucune expérience...* »

Pour lui, il ira toujours, dit-il, « tâchant de fonder ses raisonnements sur des vérités de mathématiques et sur des expériences certaines. »

Aussi établit-il que toute éducation doit commencer par les mathématiques. Quant à la métaphysique, dont il a déjà déploré l'ingérence dans les questions scientifiques, voici en quels termes il rompt tout à fait avec elle :

« Que si quelqu'un nous voulait objecter qu'il se pourrait peut-être faire que Dieu eût mis dans la matière quelque chose que nous ne connaissons point, et qu'aucun homme vivant n'est pas même capable de connaître, en quoi il fait consister son essence, nous n'avons rien autre chose à lui répondre, sinon que Dieu étant le maître, il a pu faire les choses comme il lui a plu ; n'ayant garde d'entreprendre de décider par notre raison ce que notre raison ne peut atteindre. C'est pourquoi, laissant à ceux qui sont d'une profession plus relevée que celle d'un simple physicien à traiter de semblables questions et à porter leur vue plus loin que notre raison ne peut aller, nous nous renfermerons dans les limites qu'elle nous prescrit, sans empiéter sur les terres d'autrui... »

Ne trouvez-vous pas là des choses qu'on croirait écrites d'hier?

Mais qu'on nous permette une dernière citation :

« Enfin, quand tous les philosophes seraient d'accord entre eux et avec Aristote, je ne vois pas que cette conformité me dût contraindre dans mes sentiments, ni que les philosophes pussent prétendre que je fusse obligé de les suivre où je suis très-persuadé et convaincu qu'ils s'égarent »

Nous venons de voir dans ce qui précède le nom d'Aristote ; ce nom nous rappelle le mot célèbre de Molière, au commencement du *Festin de Pierre;* ce n'est pas que la pensée nous soit un instant venue que Molière ait puisé près de son ami Rohault cette mauvaise humeur contre les sectateurs inintelligents d'Aristote ; mais voici ce qu'il me rappelle :

En 1625, alors que le tabac donnait lieu à toutes sortes de disputes entre les savants, il fut imprimé, à Lyon, un magnifique *Traité du tabac ou nicotiane, panacée, petun, autrement herbe à la reine,* traduit d'un livre latin de Jean Néander. Molière eut-il connaissance de ce livre, il serait hasardeux de l'affirmer ; et pourtant, voyez un peu ; cette longue apologie du tabac commençait par ces mots : « L'axiome qu'Aristote... »

Eh bien, Molière, lui aussi, voulant faire faire par Sganarelle l'éloge du tabac dans le *Festin de Pierre,* le commencera par ces mots : « Quoi qu'en puisse dire Aristote et toute la philosophie... » Et Thomas Corneille, plus tard, traduisant en vers la pièce de Molière, redira la chose ainsi :

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin ; il n'est rien qui l'égale.

Il y avait, d'ailleurs, dans le livre de Jean Néander, toutes sortes d'autres choses qui durent, s'il les lut, amuser beaucoup Molière, ne fût-ce que les deux *pourtraitures* du tabac mâle et du tabac femelle, avec ces deux légendes :

I

Je suis le tabac masle, enflé de noms superbes,
Comme Herbe de la Reine ou la Reine des herbes.

II

Je suis tabac femelle, et en vertus j'égale
Quelle plante qui soit ; mais j'excepte mon masle.

Molière, en parcourant ce singulier livre, ne put manquer d'être mis en belle humeur, et cela nous valut, peut-être, la célèbre tirade sur le tabac.

Nous nous en tiendons, pour cette fois, à ces nouvelles indications, à ces nouvelles suppositions, à propos des sources où put puiser Molière ; car il puisa partout, et l'on peut dire que tout ce qu'il vit, comme tout ce qu'il lut, lui servit d'indication précieuse ; c'est en cela que consiste le génie. Mais il y faut ajouter la puissance d'appropriation et d'interpétation. Molière prête aux choses revivifiées dans ses pièces un relief que peut-être nul autre que lui n'eût aperçu dans leur réalité première, et c'est ainsi que l'art est supérieur à la photographie. Le calque pur et simple des événements dramatiques n'en serait que l'amoindrissement ; en passant de la réalité dans l'art, ils doivent, même pour rester vrais, se condenser, se réanimer de la vie même de celui qui les raconte ou les peint. Gardez-vous de jamais croire que l'artiste ne soit qu'un copiste. Molière, et Shakspeare, et tous les grands maîtres, n'ont été que création et résurrection, alors même qu'on eût pu croire qu'ils ne faisaient que se ressouvenir. Si Molière a connu le fameux livre de Jean Néander sur le tabac, voyez comment, en vingt lignes, il a su le résumer sans lui faire perdre un seul grain de son élément comique : « il purge, réjouit, conforte le cerveau » ; chacun de ces mots résume tout un chapitre. L'usage du tabac est pour les jeunes gens un apprentissage de libéralité. Voilà ce que très-doctement enseigne Néander, et Molière redira :

Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse.

Lisez dans Bernier le récit des cérémonies orientales, et tout de suite passez au *Mamamouchi* de Molière, et voyez si la chose est rendue par lui en toutes ses parties comiques, les seules dont il eut besoin... Mais combien d'études de ce genre il reste encore à faire sur ce génie unique!

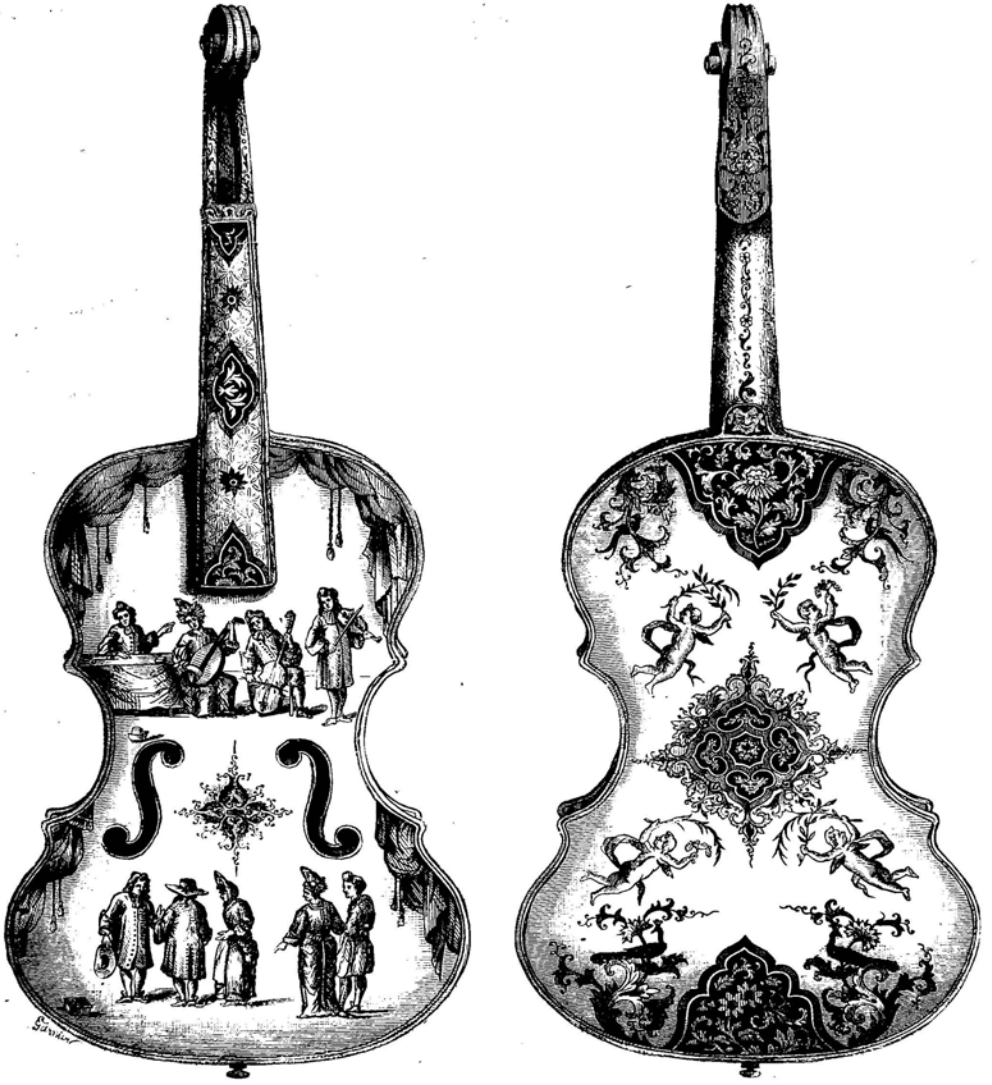
(1) Par le savant docteur — Il m'est demandé — Pourquoi l'opium fait dormir. — A quoi je réponds : — Parce qu'il y a en lui — Une vertu dormitive — Dont la nature — Est d'assoupir les sens.

LES VIOLONS DE FAÏENCE ET LEUR LÉGENDE.

Dans maintes localités de l'ancienne Flandre, siéges de certaines industries, un événement inattendu, un heureux anniversaire, une simple fête de famille, fait éclore parfois une joyeuse légende que les pères transmettent presque toujours aux enfants, avec certains produits parfois très-originaux de leur état : c'est ce qu'on pourrait appeler la légende des métiers. Les violons fabriqués en faïence ont la leur. Nous allons rappeler en peu de mots ce petit récit ; mais, avant tout, nous ferons observer que rien n'est plus rare que les instruments de cette espèce, puisque les collections les plus variées et les plus nom-

breuses de céramique n'en offrent que quatre ou cinq tout au plus, au dire des amateurs. L'un des plus gracieux et des mieux conservés, sans aucun doute, est celui qui figure dans la collection de M. Auguste Demmin, auquel on doit un livre rempli d'intérêt sur la céramique.

La ville de Delft, si célèbre jadis par ses manufactures de faïence qui dataient de l'année 1547, et dans laquelle aujourd'hui on chercherait vainement les traces de cette industrie autrefois florissante, possédait encore, au dix-huitième siècle, une armée d'artistes faïenciers, dont les actives inventions peuplaient les dressoirs resplendissants de la Belgique et de la Hollande de mille objets de ménage



Violon en faïence, de Delft (camaïeu bleu). — Collection de M. Demmin, à Paris. — Dessin de Garnier.

aux couleurs remplies d'éclat, aux formes les plus réjouissantes, et qu'on se dispute aujourd'hui pour des sommes que le caprice exagère souvent.

Si l'on s'en rapporte à la légende dont nous avons déjà signalé le joyeux caractère, l'heureux possesseur d'une des fabriques de faïence en renom, habitant Delft au dix-septième siècle, avait à marier quatre jeunes filles. Quatre jeunes peintres céramistes se présentèrent en même temps, dit la chronique locale, afin de devenir les heureux époux des belles faïencières, et la quadruple demande fut agréée. Comme en ce temps il n'était pas de joyeuses noces sans violons, un modeleur habile se mit en devoir de montrer aux deux Flandres ce que pouvait faire d'original un artiste habile de la ville de Delft. Il se procura un violon de Stradivarius (d'autres penchent pour un Mentagna), et, d'après ce modèle incomparable, il fabriqua quatre instruments à peu près identiques et les remit aux quatre fiancés dont les talents divers lui étaient

connus, et qui les émaillèrent d'une façon plus ou moins riante, selon les idées heureuses que leur suggérait leur prochaine union. Or, quand, à l'issue des quatre noces, un bal joyeux dut s'ouvrir par un quadrille de grands parents, ce furent les violons de faïence qui résonnèrent harmonieusement, non sans inquiéter sans doute les luthiers de Delft.

Les quatre violons furent conservés religieusement dans les quatre ménages. Mais on n'ignore pas comment se dispersent avec les années les objets d'art les mieux appréciés. Les quatre violons avaient résisté aux périls d'une noce des plus tumultueuses; ils ont franchi deux siècles, et chacun d'eux a son histoire. Pour satisfaire sur ce point les amateurs de faïence, ou simplement les lecteurs curieux de récits amusants, nous renverrons à M. Champfleuri (1) et à M. Auguste Demmin. Ce sera à ce dernier écrivain que nous demanderons néanmoins une description exacte du violon fragile qui figure dans le *Magasin*.

« Le troisième (violon), dit-il, qui fait partie de ma collection (acheté à M. Swaab, marchand de curiosités à la Haye), est décoré également en camaïeu bleu de dessins admirables, et orné sur le dessus de personnages en costumes du temps de Louis XIV, dont la mise est un curieux spécimen des modes hollandaises de l'époque. Trois personnages jouent de divers instruments à cordes (un violon, une mandoline et une basse); cinq autres dansent le menuet, et une dame se rafraîchit devant la table... Le crachoir n'est pas éloigné de la classique *chaufferette*, ustensile inséparable des ménages hollandais. De l'autre côté, on voit planer quatre amours qui tiennent des branches, le tout entouré de superbes ornements de la renaissance. La manière des sujets rappelle celle des sujets et gravures de Gérard de Lairesse, né à Liége en 1640, mort à Amsterdam en 1711. » (2)

Il est douteux que les fabriques de faïence dont il est ici question aient soutenu leur ancienne réputation fort avant dans le dix-huitième siècle; car le voyageur Misson, qui décrit les curiosités de la ville de Delft en 1711, n'en dit mot, et se contente de mentionner les agréments de cette cité commerciale, quand il y passa avant de se rendre en Allemagne, pour passer de là en Italie, à la recherche de mille curiosités. Il nous apprend que Delft fut fondé en 1075 par Godefroy le Bossu, duc de Lorraine. « Cette ville, dit-il, tient le troisième rang dans l'assemblée des états de Hollande. Il n'y a qu'une bonne lieue de Delft à la Haye, en suivant toujours le canal. On ne passe pas loin de Ryswyck et de Vorburg, qui sont des villages extrêmement agréables. Tout y est plein de maisons de plaisance, de promenades et de jardins délicieux. »

BONTÉ.

L'expérience de la vie nous apprend que plus un hôte est pauvre, plus il est charmé d'être fêté; et de même que certaines gens s'éprennent des couleurs d'une tulipe ou d'un papillon, je suis de mon naturel grand ami des figures que le bonheur épanouit. GOLDSMITH.

INSTINCT OU RAISONNEMENT?

On a beaucoup parlé de l'intelligence des chiens; mais le sujet n'est pas épuisé, et chacun pourrait, je crois, en fouillant dans ses souvenirs, y trouver quelque chien digne de passer à la postérité. Voici quelques anecdotes parfaitement authentiques sur deux de ces animaux :

Un médecin qui habitait une petite ville avait une chienne nommée Flore : les noms mythologiques étaient alors à la mode. Flore était d'humeur vagabonde, et sortait souvent seule; mais elle n'aimait pas à attendre à la porte quand il lui prenait la fantaisie de rentrer. Elle remarqua sans doute comment les gens s'y prenaient pour se faire ouvrir, et un jour la domestique, accourant à un vigoureux coup de sonnette, fut fort étonnée de ne trouver que Flore toute seule. On crut d'abord que quelque passant charitable lui avait rendu le service de sonner pour elle; mais le même fait s'étant renouvelé, on finit un beau jour par surprendre Flore, debout sur ses pattes de derrière, appuyant ses pattes de devant contre la porte, et tirant avec ses dents le cordon de la sonnette. Était-ce de l'instinct ou du raisonnement?

Son maître profita de la découverte. Quand il avait oublié chez lui quelque objet dont il avait besoin, il écrivait le nom de l'objet sur un billet; il attachait le billet au collier de la chienne, qui l'accompagnait dans toutes ses courses, et il l'envoyait le lui chercher. Flore courait à la maison, sonnait, présentait son billet, et revenait porter à son maître l'objet demandé

Un jour qu'on lui avait enlevé ses petits et qu'elle les cherchait partout, elle déterra dans un fumier quelques petits chiens nouveau-nés sur lesquels on avait fait des expériences. L'un d'eux respirait encore : elle l'emporta, le lécha, l'allaita, et le soigna si bien qu'elle le fit vivre. Elle l'adopta, et l'éleva comme sien. Ici, n'était-ce pas de l'instinct plutôt que du raisonnement?

Un autre chien, élevé dans la même famille bien des années auparavant, avait donné les preuves d'une intelligence extraordinaire. Il se nommait Jupiter : c'était un chien de très-grande taille, aussi redoutable aux maraudeurs que doux aux gens de la maison. Ses maîtres habitaient pendant l'été une maison de campagne assez éloignée de la ville où l'on allait, les jours de marché, faire les provisions de viande et d'épicerie. La servante avait habitué Jupiter à lui porter et rapporter son panier. Le bon chien connaissait l'heure du départ : aussi le voyait-on toujours arriver, de cet air affairé qu'ont les chiens, au moment juste où Jeannette ajustait sa coiffe et prenait son tablier pour sortir, et il trottait joyeusement à côté d'elle en remuant la queue, l'anse du panier entre les dents. Certainement il comprenait l'importance de sa mission.

Un matin cependant, Jeannette, à l'heure du départ, appela en vain Jupiter. Où était-il? qui pouvait le retenir? On ne l'a jamais su. Le fait est que Jeannette fut obligée de se charger elle-même de son panier, et de se passer de compagnon de route.

Elle était déjà loin quand Jupiter, se sentant en retard, accourut tout haletant. Il va, vient, rôde dans la cuisine, dans la cour, dans la chambre de Jeannette; il va regarder sur la route, il revient dans la maison : elle n'est nulle part. Serait-elle partie sans lui? Dans ce cas, il n'y a qu'une chose à faire : c'est d'aller la rejoindre avec le panier; et Jupiter cherche le panier. Point de panier! Jupiter ne pourra cependant pas rapporter les provisions sans panier! Une idée lui vient : il prend délicatement un torchon sur une pile de linge qui se trouvait là, l'emporte, et court à toutes pattes sur le chemin de la ville. Si Jeannette fut surprise de le voir arriver à la halle, bondissant à travers les rangées de marchandes pour parvenir plus vite jusqu'à elle, et si elle lui fit fête, il n'est pas besoin de le dire. Le torchon, que Jupiter avait pris si judicieusement pour remplacer le panier, ne servit qu'à recouvrir la

(1) Voy. *le Violon de faïence*, collection Hetzel, 1 vol. post in-8.
(2) Aug. Demmin, *Guide de l'amateur de faïences et porcelaines, poteries, terres cuites, peinture sur lave et émaux*. Paris, 1863, post in-8.

marchandise, et le chien revint fièrement avec sa charge accoutumée.

Il ne fallait pourtant pas qu'on le chargeât trop : il avait le sentiment de la justice ; et s'il consentait à rendre service aux gens en portant leurs paquets, il n'aimait pas qu'on abusât de sa complaisance. Ainsi, un jour de partie de campagne, Jupiter trouva trop lourd le fardeau qu'on lui avait donné. Il n'en dit rien, resta un peu en arrière, et, quand toute la société fut réunie au rendez-vous, on vit arriver Jupiter la gueule vide. On le pria, on le gronda ; peine inutile ! Il fallut prendre son parti de la perte du paquet.

Mais le soir, comme on s'en revenait, et qu'on était très-près de la maison, tout à coup Jupiter s'élance, saute par-dessus une haie, court dans un champ, et se met à gratter la terre à un certain endroit. On le suit, on regarde. Il creuse, creuse, rejetant la terre avec ses pattes, de l'air assuré de quelqu'un qui sait bien ce qu'il fait. En un instant, le paquet perdu apparaît : le chien le reprend, sort du champ, et marche sur la route en avant de la société. Il n'avait pas voulu, cet honnête chien, faire tort à ses maîtres de leur propriété, mais seulement se débarrasser d'un poids trop lourd, et, qui sait ? peut-être leur donner une leçon. — Était-ce de l'instinct ou du raisonnement ?

LES HABITANTS PRÉHISTORIQUES

DES CAVERNES,

CLASSÉS D'APRÈS LEUR INDUSTRIE.

Que d'idées s'éveillent au nom de *cavernes !* Quels souvenirs de violences, de sang versé, de scènes ascétiques et romanesques, de descriptions féeriques ! — Tout d'abord, l'imagination voit apparaître le maître du lieu : c'est un ours monstrueux, ou un lion affamé, ou une tigresse suivie de ses petits ; c'est parfois aussi un brigand grec ou un bandit romain, plus savamment sanguinaires que les fauves carnassiers ; l'ogre Polyphème revient encore en mémoire, dévorant les compagnons d'Ulysse enfermés dans son antre ; puis, dans une autre direction d'idées, on admire dans leurs thébaïdes les pâles et maigres solitaires, méditant, priant, travaillant, jeûnant, se macérant à outrance. Bientôt la scène change, et la série des gras et joyeux ermites se montre dans les romans de chevalerie, offrant aux paladins errants de bons repas de venaison, et caressant des gourdes rebondies pleines de vins capiteux ; aux cavernes se rattachent, enfin, des lectures de voyages audacieux dans les profondeurs des montagnes où l'on fait des promenades enchantées, sous des voûtes immenses, à travers des piliers de stalactites et de stalagmites, figurant sous le reflet des flambeaux une architecture aussi éblouissante que fantastique.

Rien de toutes ces curiosités ne nous arrêtera aujourd'hui. Les cavernes vont s'imposer à notre attention par des faits tout nouvellement distingués et appréciés. Il ne s'agira plus des temps de l'histoire, ni des temps de la légende et de la fable ; nous passerons par-dessus pour entrer dans le monde des créatures qui ont précédé la mythologie imaginée par nos plus anciens ancêtres historiques ; car nous savons, à n'en plus douter, que la plupart de nos cavernes ont servi de refuges, d'habitations et de tombeaux aux hommes qui luttaient pour l'existence contre les gigantesques animaux des races éteintes ou émigrées, et qui, ne connaissant encore aucuns métaux, s'armaient uniquement d'éclats tranchants de silex pour combattre, ou s'en servaient pour les usages de la vie.

Ces cavernes peuvent donc être considérées comme des musées où se conservent, sous d'épaisses couches de limon et de terres rapportées, les précieuses et curieuses reliques des familles préhistoriques, les rebuts de leurs repas, leurs armes, leurs outils, et parfois même leurs ossements.

Jusqu'à ces dernières années, on avait généralement expliqué par des remaniements successifs de terrains et par l'action érosive, entraînante et bouleversante des grandes eaux, le transport des ossements et des outils, ainsi que leur accumulation et leur mélange dans les cavernes. Nos lecteurs trouveront à ce sujet dans le volume de 1837 (1) de savantes et poétiques descriptions dues à la plume animée de Jean Reynaud. La contemporanéité de l'homme et des tigres, éléphants, rhinocéros et autres, était alors repoussée bien loin par la science officielle et par toutes les écoles ; cependant notre regretté collaborateur faisait ses réserves. Déjà, d'ailleurs, quelques géologues du midi de la France, ayant eux-mêmes fouillé des cavernes, avaient été tellement frappés de ce qu'ils y avaient vu et manié, qu'ils en étaient sortis avec un fort soupçon de la vérité de cette contemporanéité, et qu'ils essayaient d'en provoquer l'examen ; mais la grande voix de l'illustre Cuvier couvrait tous ces bruits.

C'est depuis douze ans seulement que la vérité soupçonnée est devenue une vérité admise, grâce aux longs et persévérants efforts de M. Boucher de Perthes. On a exposé dans ce recueil (2) comment ce géologue antiquaire avait fini par découvrir dans le bassin de la Somme une couche inférieure de terrain à ossements parfaitement caractérisée comme couche diluvienne, et dans laquelle gisait une énorme quantité de silex taillés évidemment par des hommes : ossements et silex avaient dû être transportés et enfouis au même moment. Ce fait important fut constaté en 1859, à plusieurs reprises, par les plus illustres géologues de l'Angleterre venus à la suite les uns des autres. Ces savants, d'abord prévenus défavorablement, mais bientôt convaincus par un examen attentif et par leurs propres trouvailles, sanctionnèrent l'opinion convaincue que M. Boucher de Perthes soutenait depuis longtemps sur la présence de l'homme antérieurement aux derniers grands bouleversements de la surface du globe. Les savants français joignirent immédiatement leurs témoignages à ceux des savants anglais.

L'étude des cavernes fut alors reprise avec un nouvel intérêt. En 1863, MM. de Lartet et Christy fouillèrent en Périgord les grottes des Eyzies et de Laugerie-Basse, où ils trouvèrent non-seulement des représentations d'animaux préhistoriques gravées sur des schistes, des outils et des armes en bois de renne, mais encore des animaux et des ornements sculptés en relief sur ce même bois. Le *Magasin pittoresque* a reproduit (3), en 1865, les principaux passages et dessins de cette description.

On compte maintenant plusieurs centaines de cavernes fouillées à différentes époques, et dans presque toutes on a trouvé des témoins de l'industrie humaine des temps préhistoriques, mêlés à des ossements d'espèces éteintes, émigrées ou actuelles. Les différences existant entre les armes et les outils, ainsi que les diverses natures d'ossements, démontrent qu'il y a eu, dans l'histoire des anciens habitants des Gaules, plusieurs époques distinctes.

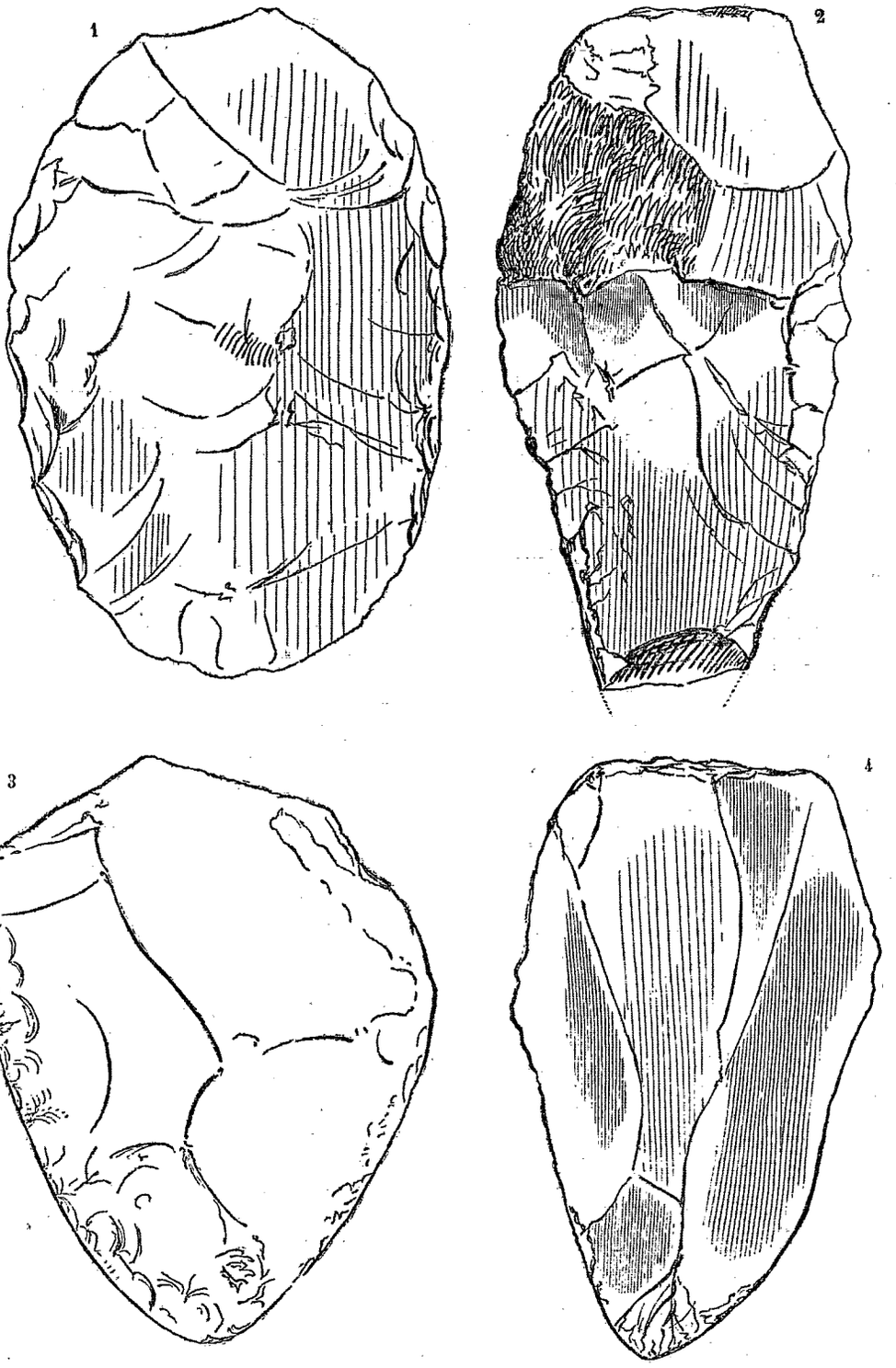
M. Gabriel de Mortillet, l'un des hommes les plus érudits dans la science nouvelle préhistorique, géologue très-distingué et antiquaire, a cru reconnaître, il y a déjà plusieurs années, que l'on pouvait classer les produits de l'industrie humaine avant l'histoire en deux divisions bien

(1) Tome V, 1837, p. 254, 266.
(2) Tome XXIX, 1861, p. 302 ; — t. XXXI, 1863, p. 122, 161.
(3) Tome XXXIII, 1865, p. 194.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

distinctes, susceptibles elles-mêmes d'être subdivisées.

Dans certaines cavernes, en effet, on ne trouve guère que des silex taillés ou éclatés et très-peu d'instruments en os; dans d'autres, au contraire, les os façonnés dominent et remplacent le silex pour la plupart des usages auxquels la pierre était appliquée. — Évidemment, les habitants des premières cavernes ont précédé les habitants des secondes. Voici la base des deux grandes divisions.



Silex taillés de la période diluvienne et de la première époque des cavernes.

1 Hachette amygdaloïde (type d'Abbeville), à Arques, près de Dieppe, 1863. — 2. Hachette lancéolée (1er type de Saint-Acheul), au Val-de-Gland, près d'Eu, 1870. — 3. Hachette triangulaire (2e type de Saint-Acheul) provenant de la grotte de Moustier, commune de Saint-Léon-sur-Vézère (Dordogne), ainsi que le numéro 4, pointe de lance (type du Moustier).

Quant aux subdivisions, elles se trouvent déterminées par les proportions relatives des silex taillés et des outils en os ou en bois de renne, ainsi que par les formes plus ou moins compliquées, ou plus ou moins ornées de gravures et de reliefs, que l'on rencontre dans les instruments.

Finalement, M. de Mortillet a établi quatre époques ou types; nous parlerons d'abord de l'époque dite du *Moustier*.

La fin à une autre livraison.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'ENTRÉE AU BOIS.



Le Garde et les chiens, peinture par M. Schutzenberger. — Dessin de Pauquet, d'après une lithographie publiée par MM. Dusacq et Cie.

Le paysage est gai et charmant. Le soleil vient de se lever, et éclaire la plaine où scintille, comme une poussière de diamants, la rosée de la nuit. Quelques légers nuages flottent au ciel, où leurs contours indécis s'effacent peu à peu : bientôt ils seront fondus dans le bleu de l'air. La journée sera belle : une brillante journée d'automne ! Tous les êtres vivants, qui sentent venir l'hiver, se hâtent de profiter des beaux jours. La terre leur offre ses derniers présents ; les haies sont couvertes de baies rouges comme du corail, l'herbe est verdoyante, les ruisseaux coulent en chantant sur les cailloux.

Hâtez-vous de jouir, pauvres habitants des bois ! Bientôt la gelée meurtrière s'étendra sur la terre : plus de fruits ! rien que des rameaux noirs ; plus de gazon ! la neige le couvrira ; plus de ruisseaux ! les eaux s'arrêteront pétrifiées par l'hiver.

Aujourd'hui vous reste : becquetez et chantez, petits oiseaux ; broutez le serpolet embaumé, lièvres craintifs, lapins pacifiques ; parcourez, de vos pieds agiles comme des ailes, les longues allées qui s'enfoncent sous la verdure des chênes, biches légères, cerfs au bois élevé, chevreuils aux doux yeux ! Demain ce sera l'hiver : soyez heureux encore aujourd'hui.

Mais non, pas même aujourd'hui. A l'heure où tous les habitants de la forêt s'éveillaient pour user en paix des dons de la bonne nature, on s'éveillait aussi au château. Il s'y faisait un grand tumulte, beaucoup de mouvement, beaucoup de bruit ; et pendant qu'on sellait les chevaux, qu'on s'apprêtait, qu'on se félicitait d'avoir un si beau temps pour l'expédition projetée, un homme, menant en laisse quatre chiens, a pris les devants. Il a parcouru les champs veufs de leurs récoltes, les prés à l'herbe rase où les grands bœufs ont levé la tête à son passage ; il a traversé la plaine onduleuse ; le voici près des taillis. Les bois sont à deux pas, les grands bois sombres et frais, pleins de doux murmures et de charmants ramages. Il n'y songe pas ; il n'est occupé que de retenir ses chiens, qu'il conduisait tout à l'heure, et qui le conduisent maintenant plus vite qu'il ne voudrait aller.

Ils ont appris leur métier, et ils le connaissent bien, les braves chiens ! ils savent que si on les a fait partir ainsi avant le reste de la chasse, c'est qu'ils sont les meilleurs de la meute, c'est qu'on compte sur eux pour dépister le gibier.

Aussi les voilà déjà en quête : les uns flairent le gibier, les autres tirent sur la laisse pour s'élancer les premiers dans le taillis. Tout à l'heure, quand toute la chasse sera réunie, le valet leur rendra la liberté ; et alors, la course effrenée à la poursuite du gibier ; ses ruses à déjouer, ses ressources à lui enlever une à une ; le son du cor, le galop des chevaux ; les encouragements des chasseurs, leurs caresses et leurs félicitations après la victoire !

Car le chien de chasse aime la chasse pour elle-même, il l'aime aussi pour l'honneur...

L'honneur ! ah ! pauvres chiens, que faites-vous ? Vous courez sus à l'ennemi ! Mais cet ennemi, pourquoi vous est-il ennemi, et non pas frère ?

Vous n'en savez rien : on vous a dressés comme cela, et vous allez, sur la foi de vos maîtres, détruire la joyeuse paix des bois ! Pour des chiens, vous n'êtes guère sages ; et vous me rappelez les pauvres soldats qui s'en vont, sous prétexte d'honneur et de patrie, ravager une terre amie et massacrer des hommes qui ne leur ont jamais rien fait, trop souvent afin d'obéir au caprice d'un homme désireux de se croire maître de quelques parcelles de terrain de plus. Que vous en reviendra-t-il, aux uns et aux autres, après la victoire ?

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LA GUERRE.

Fin. — Voy. t. XXXIX, 1871, p. 231, 393.

Les conséquences de l'état perpétuel de guerre dans lequel la terre roule seront mieux senties, si nous songeons que les guerres d'un siècle produisent le même effet que si une épidémie, tombant sur la France, empoisonnait jusqu'au dernier tous les habitants qui vivent aujourd'hui de la Méditerranée à la Manche et de l'Océan jusqu'au Rhin!

Essayons de nous représenter ce spectacle : cette immensité d'agonisants et de morts, c'est ce que l'humanité se tue à elle-même périodiquement. Au surplus, la population entière du globe étant de 1 milliard 200 millions d'habitants, c'est le trentième de cette population totale que la mère universelle égorge à chaque centenaire.

Si ces 40 millions d'hommes que l'on tue par siècle étaient ensevelis dans des cercueils (ils n'ont pas eu cet avantage), ces cercueils, placés l'un à côté de l'autre, à un pied seulement de distance, et sur la ligne de l'est à l'ouest, feraient juste le tour du globe. L'équateur serait ainsi marqué par un cercle de cercueils ceignant la sphère terrestre du bandeau qui lui convient. La terre continuerait de courir, comme elle le fait, dans l'espace, faisant ses 650 000 lieues par jour, et montrant aux autres mondes le trophée bien aligné de ses prouesses belliqueuses.

Ces hommes tués par siècle, se plaçant l'un à côté de l'autre, et se tenant par la main, formeraient une ligne de 15 000 lieues de long ou de 1 000 lieues sur quinze rangs. Cette multitude rangée d'hommes, l'épidémie guerrière l'atteint de proche en proche comme une commotion électrique, et la couche tout entière sur le sol ; chaque siècle, une pareille rangée sort du sol pour tomber de la même façon, et ainsi de suite.

Les calculs dont j'ai parlé plus haut m'ont permis de constater que, depuis les origines de notre histoire, depuis 3000 ans, la moyenne générale approche de 40 millions par siècle ; celle de notre siècle et du précédent dépassent sensiblement cette somme. Depuis les temps de la guerre de Troie, de David (qui avait une armée permanente), de Sémiramis, de Sésostris, de Xerxès, de Cyrus, de Cambyse, on constate chronologiquement que nos 40 millions s'appliquent à ces 30 siècles ; de telle sorte que le total des hommes détruits par les guerres, depuis les origines de notre histoire asiatico-européenne, peut être légitimement évalué à *1 200 millions!* — Ce chiffre représente la population totale actuelle de la terre entière.

Ainsi, depuis 3 000 ans seulement,—goutte d'eau dans l'océan des âges, — on a tué autant d'êtres humains qu'il y en a actuellement sur le globe.

Qu'est-ce que c'est que ce nombre-là? Supposons-le condensé en une seule nuit.

Il fait jour, le soleil répand sa lumière et sa chaleur sur le monde. Les campagnes sont verdoyantes, les villes animées, les villages environnés de travailleurs. Des millions d'hommes ici, des centaines seulement plus loin, vivent, agissent, produisent. La science développe ses splendeurs à la contemplation de l'esprit ; l'histoire, le roman, apportent sous le regard du lecteur le tableau des mœurs passées ou présentes des groupes divers qui peuplent le monde ; l'industrie transforme la face de la nature, les montagnes s'abaissent, les vallées s'élèvent, les mers reculent ; l'équateur et le pôle se donnent la main ; la vapeur supprime le temps, dompte les mers, sillonne les peuples ; l'électricité fait palpiter d'une vie commune l'Europe et l'Amérique, et fait entendre à Paris ce qui se dit à Rome, à Londres ce qui se dit à New-York ; l'époux conduit la fiancée à la bénédiction de l'aïeul, l'enfant joue dans un rayon de soleil ; la vie, en un mot, déploie à la surface du globe son multiple rayonnement.

Mais voici le soleil couché, la nuit noire, le silence lugubre ; et, descendant des sombres hauteurs, la Mort, la Mort funèbre, squelette dont le blanc manteau vole en arrière, dont les doigts décharnés tiennent une faux d'acier. Comme un oiseau de nuit, dont le vol fait frémir, elle passe, étend sa main droite sur les quatre points cardinaux, traverse l'espace ténébreux et disparaît dans la profondeur ; ce geste vient d'arrêter l'humanité dans son cours ; ce passage du nécrophore vient d'endormir tous les humains du dernier sommeil. Demain matin, nul de nous ne se réveillera. Le soleil éclairera une terre de morts. En aucun pays du monde, il ne reste un seul humain vivant pouvant le contempler. Paris, Londres, Pékin, Canton, New-York, Pétersbourg, Constantinople, Vienne, Berlin, Rome, sont arrêtés soudain, comme autant de machines dont le feu a manqué tout à coup. Les rues sont désertes, les demeures sont emplies de morts ; villes et villages sont autant de cimetières.

Au bout de quelques jours, le vent qui souffle sur ce sépulcre universel n'emporte plus dans l'espace que l'odeur nauséabonde des millions de corps décomposés ; depuis les édifices solitaires jusqu'aux muets rivages des longs fleuves, depuis les grandes cités emportées jusqu'aux prairies incommensurables, le Silence géant, assis sur les ruines du globe, s'endort au milieu du vaste et insondable champ des morts, au milieu de cette armée gisante de 1 200 millions de cadavres.

Ce vaste cimetière de l'humanité entière, c'est, vue sous un regard et pour une nuit, la quantité réelle de victimes que la guerre a couchées dans l'obscurcissement de la mort, depuis les origines historiques des peuples jusqu'en l'an de grâce où nous sommes.

Voyons un instant quelle quantité de *sang* jaillit ainsi sans trêve dans cette incompréhensible folie.

Le calcul est facile, et montre que la guerre a versé *18 millions* de mètres cubes de sang humain.

La Seine, à Paris, débite en été, au large bras du pont Neuf, environ 100 mètres cubes par seconde ; c'est une force de 3500 chevaux. Par heure, il passe donc sous ces arches une quantité de 360 000 mètres cubes d'eau. Par jour, c'est une quantité de 8 640 000.

Eh bien, plaçons-nous sur le parapet du pont Neuf, et observons ce cours rapide, lourd et profond. Si, au lieu d'eau, c'était du sang humain, le sang versé dans toutes les guerres formerait un pareil fleuve, un pareil cours! Et pour le voir s'écouler tout entier, s'il était réuni dans le bassin de ces quais, il nous faudrait rester appuyés sur le parapet, au-dessus de ces flots rouges et bouillonnants, pendant plus de quarante-huit heures, pendant cinquante heures!

Ces flots de sang feraient tourner des moulins gigantesques, mettraient en mouvement des turbines capables d'en lancer des jets immenses jusqu'aux plus lointaines conduites d'eau, et d'en arroser la capitale entière dans toute l'étendue du périmètre des fortifications. Les bateaux à vapeur remonteraient ou descendraient ce fleuve comme ils le font aujourd'hui ; les barques se balanceraient sur les ondes empourprées, dont l'odeur pénétrante envahirait les édifices royaux, comme le nauséabond brouillard des fosses infernales du Dante.

Le sang des hommes égorgés dans tous les holocaustes rapportés plus haut formerait encore un fleuve immobile de 90 kilomètres de longueur, 50 mètres de large et 4 mètres de profondeur.

Réuni dans un lac, ce lac mesurerait 4 millions de mètres carrés ; c'est-à-dire qu'il aurait, par exemple, 2 kilo-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

mètres de long sur autant de large, et la profondeur serait 13 pieds et demi.

Cette quantité de sang pèse 18 milliards 990 millions de kilogrammes.

Si tout ce sang retombait sur nos têtes dans une pluie d'averse, comme en certains orages, en supposant qu'il tombe 100000 mètres cubes par heure sur Paris, dont la surface est en nombre rond de 100 millions de mètres carrés, cette belle pluie, d'un millimètre au pluviomètre, tomberait sans discontinuer pendant huit jours et sept nuits, et le résultat serait de 18 centimètres de sang de hauteur sur toute la surface de Paris, c'est-à-dire en raison des toits, des chéneaux et de l'exiguïté relative des égouts, que toutes les rues et tous les rez-de-chaussée seraient littéralement submergés dans cet épouvantable déluge de sang humain.

Au lieu de pleuvoir en une seule averse, si ces cataractes de sang étaient éclusées de façon à ne laisser tomber qu'une goutte à la fois sur les Tuileries ou sur le tombeau de Napoléon, ou sur le trône de Berlin, de Pétersbourg, de Vienne ou de Madrid, et qu'il en tombât, par exemple, une énorme goutte d'un litre à chaque seconde, il en tomberait presque un mètre cube par quart heure... et cette chute de seconde en seconde ne durerait pas moins de 570 ans.

Les guerres d'un siècle, de celui-ci, par exemple, répandent à elles seules 600 millions de litres de sang humain, ou 3 millions de tonneaux de deux hectolitres.

Celles d'une seule année moyenne versent 6000 mètres cubes de sang. Un seul jour, représentant la moyenne ordinaire, tire 16000 litres de sang de la force de l'humanité : c'est un jet intarissable de 680 litres par heure que la guerre lance sans repos depuis le commencement du monde historique.

Les premières lunettes astronomiques inventées ont montré aux astronomes du dix-septième siècle des étoiles que nul œil mortel n'avait vues jusqu'alors. Ce sont les étoiles de la septième grandeur, qui ont besoin d'être rapprochées pour être distinguées par nos regards. Puis de nouveaux pouvoirs amplificateurs montrèrent des étoiles plus distantes encore, celles de la huitième grandeur. Se perfectionnant sans cesse, le télescope est arrivé jusqu'à la quinzième grandeur et jusqu'à dénombrer *76 millions d'étoiles*. Ce nombre formidable, éblouissant, sous le poids duquel l'esprit humain succombe, est incomparablement supérieur au chiffre primitif, devant lequel cependant David et Pline s'écriaient que Dieu seul pouvait en essayer le dénombrement. Eh bien, il peut à peine lui-même servir de comparaison au nombre des morts couchés sur le sol des nations par la main de la guerre.

Avec toutes les têtes des victimes, on pourrait construire une voûte céleste pareille en perspective à celle que nous voyons. Si chacune de ces têtes juxtaposées brillait dans la nuit comme une petite étoile, ce ciel serait une voûte toute blanche de lumière, comme jamais elle ne l'a été par les véritables étoiles. Ce ciel de têtes coupées, c'est celui que l'esprit de conquête, les antipathies et les discordes nationales, ont fabriqué et entretiennent. O raison ! ô justice ! ô bonté ! quand viendra votre règne?

LA VUE.

QUELQUES PHÉNOMÈNES INTÉRESSANTS. EXPÉRIENCES CURIEUSES.

Le célèbre astronome John Herschel a observé que, lorsqu'on regarde directement et fixement le groupe d'étoiles appelé les Pléiades, on en aperçoit six ou sept, tandis qu'on en découvre un plus grand nombre quand le regard se porte sur elles d'une manière vague et indirecte.

Herschel explique ce fait en disant que sans doute la partie centrale de la rétine est moins sensible aux faibles impressions lumineuses que les parties plus éloignées du centre.

« Pour vous rendre compte de cette insensibilité relative du centre de la rétine, dit-il, regardez une étoile de la cinquième grandeur, tantôt en plein et avec intensité, tantôt négligemment et un peu en dehors de sa position réelle, vous ne la verrez nettement que dans le second cas; ou bien choisissez deux étoiles également brillantes, à trois ou quatre degrés l'une de l'autre, et fixez votre regard exclusivement sur l'une d'elles : c'est l'autre que vous apercevrez. Du moins, tel est mon cas. »

L'écrivain anglais qui relate ces observations de sir John Herschel assure que sa propre expérience les confirme. « Ainsi, dit-il, quand je remarque une barque ou une bouée au loin sur la mer pendant la nuit, je ne la vois qu'en fixant mes yeux sur le point qu'elle occupe d'une manière générale, ou plutôt en attachant mon regard sur les points environnants, à une distance de quelques degrés.

» Je me rappelle à ce sujet une circonstance qui m'a causé une bien vive impression. Je naviguais sur l'Atlantique par une obscure nuit de décembre. Tout à coup le cri : « Un homme à la mer ! » retentit. Réveillé en sursaut, je me précipite sur le pont, ainsi que tous les autres passagers. Le canot de sauvetage était déjà lancé et s'éloignait rapidement. Nous étions tous groupés sur la dunette, regardant au loin l'océan profond et sombre. « L'avez-vous » trouvé? » criait-on de temps en temps. — « Non ! » fut la triste réponse qui à travers l'espace ténébreux parvint jusqu'à nous.

» Le canot revenait; on me désignait le point où d'autres l'apercevaient, et moi je ne le voyais pas. Enfin je le découvris, mais je fus très-surpris de ne pas l'avoir vu plus tôt. Très-probablement je ne l'apercevais pas précisément parce que mon regard était attaché avec trop de fixité sur lui, et c'est quand mes yeux se détournèrent un peu du point où il était qu'il m'apparut tout à coup. Son image tomba alors sur une portion de la rétine plus sensible aux faibles impressions lumineuses que la partie centrale. Je vérifiai le fait à plusieurs reprises. Toutes les fois que je regardais le bateau trop fixement, son image s'effaçait; il redevenait visible quand je regardais à côté.

» Il est bien entendu que ce phénomène ne se produit que dans la demi-obscurité, au crépuscule ou par une nuit un peu claire. Au grand jour, il n'en est plus ainsi. »

Nous ne quitterons pas ce sujet sans constater encore qu'il existe sur la rétine un point absolument inerte que la lumière n'impressionne en aucune façon. Si l'image d'un objet vient à tomber sur ce point, aucune sensation ne parvient au cerveau; nous ne voyons pas cet objet. Ce point ne se trouve pas dans l'axe de la vision; il est interne à cet axe, plus près du nez.

L'existence de ce point insensible de la rétine donne l'explication d'une expérience curieuse que nous allons décrire et que chacun peut répéter.

Placez vos deux pouces, dressés l'un à côté de l'autre, de façon à ce qu'ils se touchent par leur bord extérieur, en tenant les autres doigts fermés sur la paume de la main. Maintenez-les dans cette position, et étendez vos bras horizontalement en avant, loin de votre corps. Ceci fait, fermez l'œil gauche et fixez l'œil droit sur le pouce gauche. Tandis que vous regardez ainsi votre pouce gauche, détachez le droit de son compagnon, et écartez-le avec lenteur. Quoique votre œil droit demeure fixé sur le pouce gauche, vous continuez cependant à apercevoir l'autre pouce; vous le voyez se mouvoir, s'écarter progressivement jusqu'à ce

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

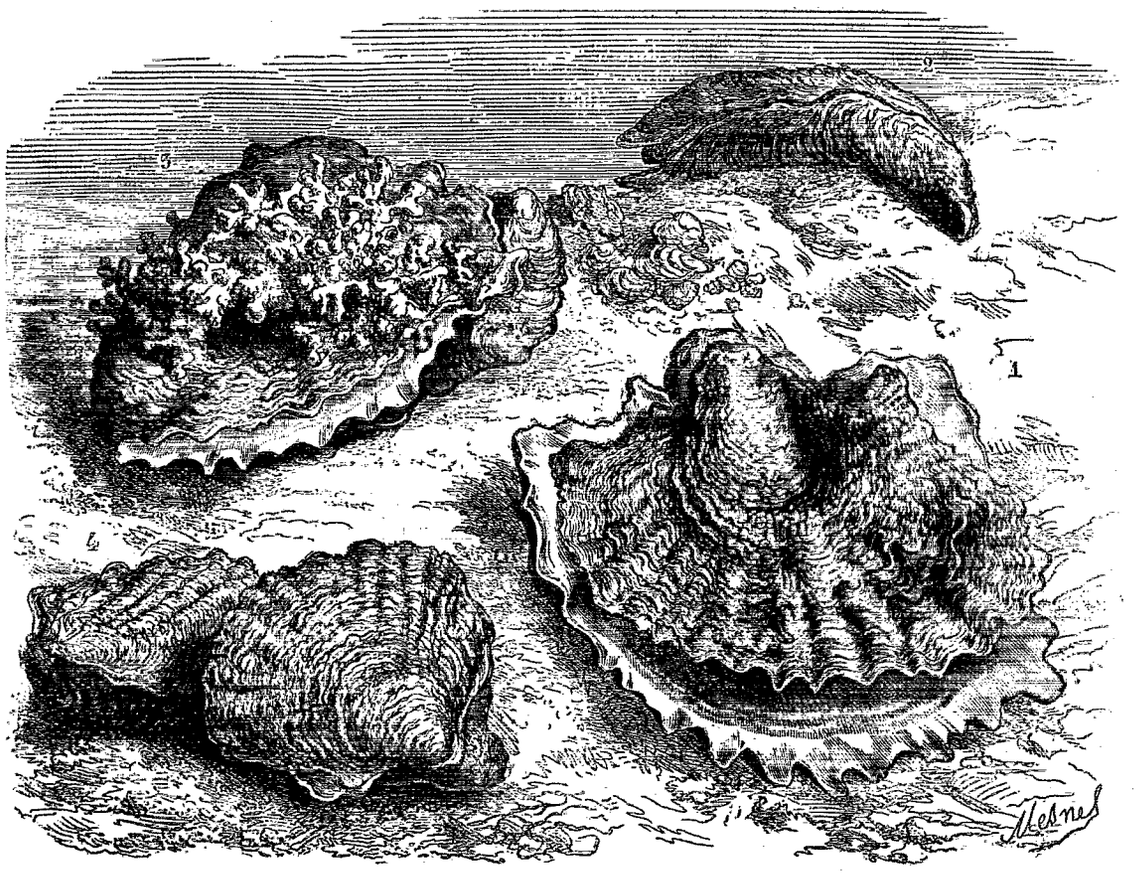
qu'il arrive à un certain point (environ à six pouces de l'autre); alors vous le perdez de vue. Continuez à le faire mouvoir en dehors, ou bien haussez-le ou bien abaissez-le, il devient de nouveau visible. Il y a donc un certain point de la rétine sur lequel la lumière est sans action. — Il va sans dire que l'on peut faire la même expérience avec l'œil gauche; c'est alors le pouce droit que vous regarderez, et le gauche que vous ferez mouvoir.

POURQUOI LES HUITRES COUTENT CHER.

Fin. — Voy. p. 291.

Ce serait une grande erreur de croire que l'homme est le seul ennemi de l'huître adulte, et que l'animal enfermé dans sa dure maison de calcaire n'a rien à redouter de qui que ce soit. La nature, qui l'a muni d'un bouclier suffisant pour le laisser vivre, a doué en même temps d'autres êtres d'outils suffisamment puissants pour le détruire.

La vie n'est-elle pas, du haut en bas de l'échelle animale, un combat perpétuel, et le monde un vaste champ de carnage? L'un des plus cruels ennemis de l'huître et l'un de ceux dont les ravages sont assez persistants et assez considérables pour compromettre en peu de temps l'existence de tout un banc, artificiel ou naturel, est le *bigorneau perceur* (pl. II, fig. 4). On appelle bigorneau, en Bretagne, toute espèce de mollusque à coquille unique, turbinée, terminée en pointe, comme celle d'un limaçon allongé. Nous avons dans nos étangs une coquille de forme analogue, celle de la *limnée*, que tout le monde connaît.



Pl. I. — Huîtres diverses. — Dessin de Mesnel.

1. Huître commune, à coquille non usée, et portant des oreillettes et les expansions du développement annuel. Elle est entr'ouverte pour laisser voir le bord du manteau (cinq ans). — 2. Huître de la Méditerranée. — 3. Huître envahie par le maërle (*Millepora fasciculata* Lam.). — 4. Huîtres de douze à quatorze mois. — Naissain de quinze jours et d'un mois, entre les nos 2 et 3.

Les deux espèces de *perceurs* marins les plus redoutables appartiennent aux genres *Murex*, rocher, et *Nassa*, nasse. La coquille de ce dernier est moins rugueuse que celle du premier, laquelle est garnie de pointes. Tous ces animaux sont parasites et carnassiers.

Le bigorneau perceur rampe sur l'huître qu'il convoite: celle-ci se hâte de fermer ses coquilles; mais son ennemi, campé à l'endroit qui lui paraît le plus favorable, fait sortir de sa trompe une langue en ruban garnie de dents aiguës et appointées comme celles du requin. En cinq jours, le murex a percé la coquille, et, par le trou ainsi creusé, ressemblant à un trou de vrille, sa trompe va chercher le mollusque et le dévore vivant. La pauvre bête, affaiblie, ouvre bientôt ses valves... Arrivent alors, toujours aux aguets, les crabes, les maïas, les astéries, les cottes, et mille autres carnassiers qui se précipitent sur cette proie succulente. Puis, tous demeurent aux environs, qui d'un côté qui de l'autre, attendant que les bigorneaux au travail leur préparent, sans fatigue pour eux, une pareille aubaine.

Ainsi peut disparaître tout un parc, si l'on ne fait pas une chasse attentive et de chaque jour à ces ennemis infatigables. Sur le Lahillon et ses annexes, ce que l'on a pris de bigorneaux perceurs est incroyable : on en ramassait douze à quinze mille dans les courtes marées d'un mois, en détruisant quinze cents à deux mille nids dans le même espace de temps... Et il y en a toujours! Une autre fois, en mars 1867, au moment où ces brigands se rassemblent pour la ponte (pl. II, fig. 3) et sortent des chenaux, on en prend plus de deux mille cinq cents dans une seule chasse... et ils reparaissent sans cesse!

La *moule* est un des ennemis de l'huître; elle l'en-

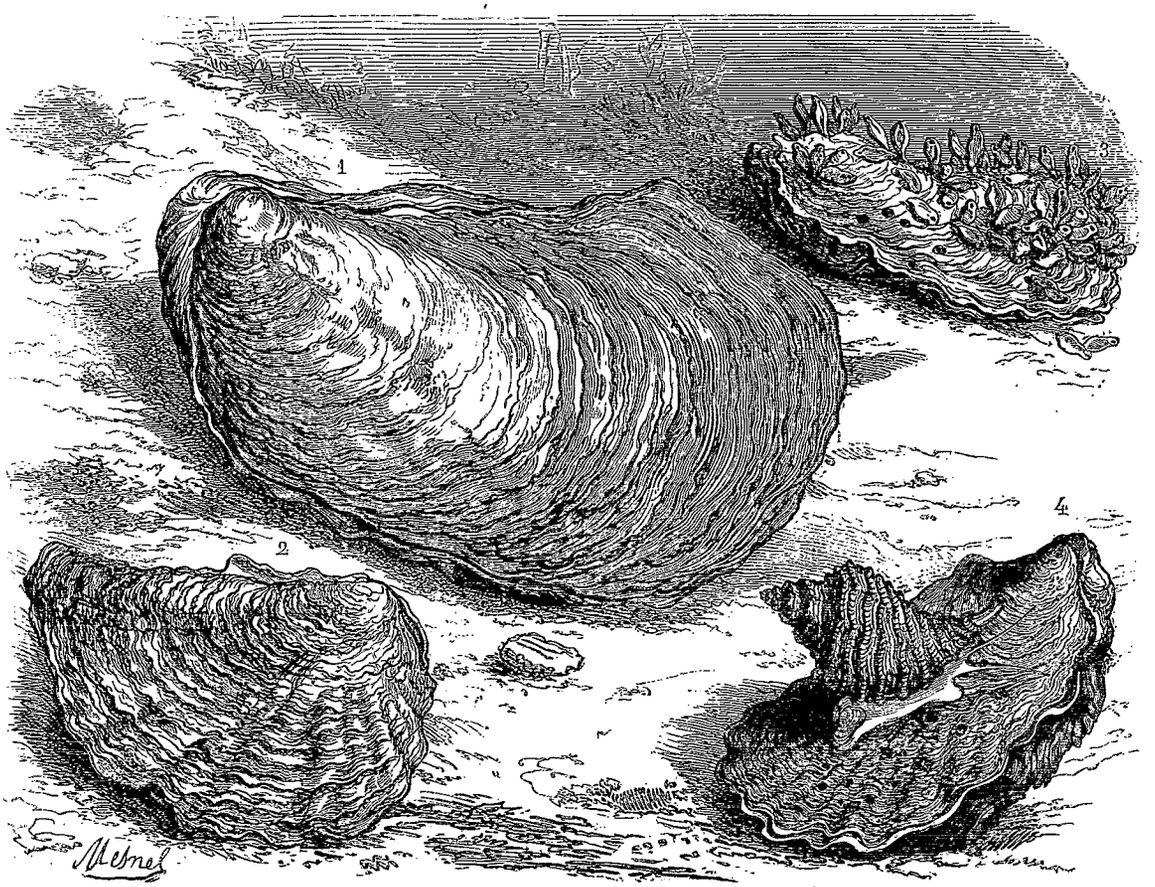
Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

vahit, attache les valves sous ses fils multipliés... l'huître meurt. Il est vrai qu'elle lui rend la pareille en enveloppant de naissain les coquilles adultes, toujours propres et lisses, de la moule.

Un fait analogue et non moins remarquable a été constaté au sujet d'une curieuse coquille très-plate et très-transparente, appelée *anomie*, si plate et si flexible, que les deux valves et l'animal placé entre elles se *moulent* sur les aspérités de l'huître qui les supporte. Or, les anomies, en abondance encore dans certains bancs de la Manche, ont fait périr les huîtres qu'elles étouffaient en gênant les mouvements de leurs valves; mais, peu à peu, de nouvelles huîtres les ont étouffées à leur tour.

Nous ne dirons que quelques mots des autres ennemis de l'huître : les *éponges*, qui s'attachent sur les mollusques en bancs et les étouffent (et, malheureusement, les éponges de nos côtes ne peuvent pas, comme celles de l'Archipel, de la mer Adriatique, ou du Bahama, devenir un objet de commerce); le *maërle* (pl. I, fig. 3), sorte de polypier qui a tué, par ses envahissements, nos bancs d'huîtres de la basse Bretagne, surtout aux environs de Brest, où l'on en comptait beaucoup et de très-abondants; les *herbes marines*, souvent dangereuses; la *vase*, mortelle pour l'huître; le *sable* lui-même peut la faire périr en entrant dans sa maison.

Nous possédons en France un certain nombre d'espèces d'huîtres. Les plus connues sont ici dessinées. D'abord (pl. I, fig. 5) l'*huître commune*, qui, dans la forme normale, porte deux oreillettes près de la charnière, oreillettes que peu de personnes ont vues, parce qu'on ne connaît guère



Pl. II. — Huîtres diverses. — Dessin de Mesnel.

1. Huître américaine (États-Unis). — 2. Huître gravette. — 3. Huître perforée, chargée des œufs du bigorneau perceur. — 4. Bigorneau perceur (*Murex*) perforant une huître.

que les huîtres parquées, et que cette partie, plus mince que le reste de la coquille, se brise et disparaît tout d'abord. Il en est de même des gracieux festons saillants que forment, sur la valve supérieure, les couches les plus récentes, mais que le froissement dans les parcs efface rapidement.

La *gravette* (pl. II, fig. 2) est caractérisée par sa forme en virgule. Elle est surtout commune à Arcachon; nous l'avons aussi trouvée en Bretagne, sur les bancs de la rivière de Quimper. — La petite huître contournée (pl. I, fig. 2) s'attache, dans la Méditerranée, aux algues du fond, et l'on en pêche beaucoup aux environs de Toulon. Ce pourrait être l'espèce appelée *Ostrea cristata* par Poli. — Quant aux huîtres dites d'Ostende, de Marenne, de Cancale, etc., ce sont toutes et absolument des *huîtres communes* ordinaires, engraissées dans des parcs, ou colorées dans certains autres, très-probablement par l'invasion d'une algue microscopique dans leurs tissus.

Nous avons joint aux huîtres de notre pays celles de la baie de Chesapeake (États-Unis) (pl. II, fig. 1), qui se propagent en quantité inimaginable, et qui cependant ont été si bien décimées pour les besoins de la population croissante de New-York, que des mesures très-sérieuses ont dû être prises dernièrement par les gouvernements limitrophes de la baie pour réglementer la pêche et arrêter le déclin déjà si manifeste de la production. Cette huître, admirablement grasse et douce, se distingue de la nôtre par le point d'attache du muscle abducteur, qui est d'un violet magnifique. Ces huîtres (fig. 9) ont été déjà apportées en France; les Américains en font venir souvent pour leur propre consommation à Paris; on a essayé leur acclimatation dans nos mers, et nul doute n'existe pour nous que cette tentative ne soit, dès qu'on le voudra sérieusement, couronnée de succès.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

NATHANIEL HAWTHORNE.

SA BIOGRAPHIE. — SON JOURNAL. — SES PENSÉES. SES PROJETS D'OUVRAGES.

Nathaniel Hawthorne, connu en France par les traductions de son roman intitulé : *la Lettre rouge*, et de celui de *la Maison aux sept pignons*, est sans contredit un des écrivains les plus originaux qu'ait vus naître l'Amérique. Il n'a pas, comme Cooper, exploité la veine féconde des beautés naturelles du pays. Il ne conduit pas le lecteur au centre des forêts vierges pour y suivre à la trace les peaux-rouges traqués par les blancs. Il ne nous initie pas aux mœurs et aux expédients de ces tribus indiennes, si merveilleusement servies par des sens que les habitudes de la civilisation n'ont ni blasés ni émoussés C'est dans les villes qu'il étudie l'homme, tel que l'a façonné l'esprit puritain des colons venus à la suite et sur l'appel de William Penn. Ses ancêtres, établis dans le Massachusetts vers la fin du dix-septième siècle, prirent part aux persécutions dirigées, avec un zèle fanatique, contre les mécréants et les prétendues sorcières, qui semblent pour se venger avoir depuis hanté l'esprit des descendants de leurs juges. Mais si Hawthorne se complaît à recueillir de sombres légendes, il les éclaire des vives lueurs d'une imagination puissante et créatrice. A d'effrayants tableaux succèdent des pages d'une grâce et d'un charme extrême. Personne ne sent mieux la nature, qu'il excelle à peindre.

Né à Salem, le 4 juillet 1804, Hawthorne perdit de bonne heure son père, mort de la fièvre jaune à la Havane Sa mère, qui était d'une grande beauté et d'une sensibilité très-vive, se retira du monde. Inquiète de la santé débile de son fils, elle l'envoya, à l'âge de dix ans, dans une ferme appartenant à la famille, au bord du lac Sebago. Il ne revint à Salem que pour y faire ses études.

Au sortir du collége, il mena une vie sédentaire, s'isolant même des siens. Il passait une partie des nuits à se promener, et s'enfermait le jour dans sa chambre pour y écrire des contes fantastiques. Il en brûla plusieurs et en fit paraître quelques-uns dans des recueils littéraires. A vingt-huit ans, il publia un roman anonyme, suivi peu après d'un volume d'Esquisses, qui fut loué avec chaleur par Longfellow, comme l'œuvre d'un homme de génie et d'un vrai poëte. Cependant l'ouvrage attira peu l'attention d'un public trop positif pour goûter ces excursions dans le domaine de l'idéal.

Hawthorne n'était pas riche, et eût bien désiré se créer une indépendance avec sa plume. C'était difficile. En 1838, l'historien Bancroft, appelé au poste de receveur du port de Boston, nomma le romancier peseur et jaugeur de la douane, singulier emploi pour un écrivain doué de facultés éminentes, possédé d'un vif amour des champs et de la liberté. Il n'en remplissait pas moins avec conscience ses fonctions pénibles et bornées, que lui allégeait sa philosophie pratique. Observateur profond, il étudie les hommes, les caractères, la façon dont ils se traduisent dans la parole, le geste et jusque dans les vêtements. Il extrait de toutes choses l'essence divine, les pensées qui élèvent l'âme. C'est là ce qui rend la lecture de son journal si attrayante. On y suit pas à pas cette vie, terne au dehors, lumineuse au dedans. L'homme intérieur s'y révèle avec abandon, et c'est lui surtout qui nous intéresse et que nous voulons faire connaître encore plus que le romancier. On assiste aux expériences d'un esprit supérieur qui se plie aux dures nécessités du sort sans jamais en être esclave. Il n'y a pas d'épais brouillard que son imagination ne dissipe. Le foyer qu'il porte en lui rayonne au large. Il ne s'irrite pas contre l'obstacle. A quoi bon? Au contraire, il y cherche et y trouve de beaux côtés, des refuges où l'esprit se repose et reprend haleine. Stationné tout le jour sous un soleil ardent, au mois d'août, sur le quai de Boston, à voir décharger et à mesurer des tonnes de sel et de houille, il accueille la brise bienfaisante qui lui apporte quelque rafraîchissement, l'averse qui vient comme une bénédiction d'en haut! Il admire l'arc-en-ciel, décrivant après l'orage un demi-cercle si brillant et si persistant qu'il semble faire partie des cieux.

Il n'est pas si mauvaise saison qui n'ait pour Hawthorne ses jours d'épanouissement.

JOURNAL.

« 7 février 1840. — Quel beau temps! beau en ce qui concerne l'atmosphère, quoiqu'un pauvre bipède comme moi se prenne quelquefois à souhaiter de pouvoir s'élever un peu au-dessus de la terre. Que de boue, que de sales ruisseaux, que de glissades, et peut-être que de lourdes chutes nous seraient épargnées, si nous pouvions cheminer, ne fût-ce que de six pouces au-dessus de la croûte de ce monde! Nous ne le pouvons pas physiquement : nos corps s'y refusent; mais il me semble que nos cœurs et nos âmes peuvent planer au-dessus des flaques de boue morale et autres entraves jetées ici-bas en travers de l'âme et de sa voie. »

« 12 février. — J'ai été absorbé tout le jour dans une très-noire besogne, moi-même aussi noir qu'un charbonnier. Quoique j'aie purifié ma figure et mes mains, je ne me sens pas digne d'entrer en société avec de blanches colombes. Ma profession n'est pas sans analogie avec celle d'un ramoneur; mais celui-ci l'emporte sur moi, en ce qu'après avoir gravi le noir conduit, il émerge au milieu de l'air doré, et chante à plein gosier sa mélodie au-dessus de la foule qui se traîne pesamment au-dessous. Mon travail du jour a été froid et terne, mais je n'ai été ni froid ni terne. »

« 15 mars. — Je demande à Dieu d'être affranchi dans un an de cette maudite douane, car c'est un fatigant servage. Je déteste toutes les places, du moins toutes celles qu'on tient de la politique ou qui s'y rattachent, et je ne veux rien avoir à faire avec les hommes politiques. Leurs cœurs se dessèchent, et meurent avant leurs corps. Leur conscience se transforme en caoutchouc, et devient aussi noire et aussi élastique. J'ai gagné une chose, sinon plus, à mon expérience de douanier, c'est de connaître un politique, connaissance qu'aucune faculté de pensée ou de sympathie n'eût pu me faire acquérir, l'animal, ou plutôt la machine, n'existant pas dans la nature. »

« 23 mars. — Je crois que ce qui abat tellement mon esprit, est de me voir condamné à massacrer tant d'heures brillantes du jour dans un bureau de douane. Jamais oiseau du paradis ne visita cette sombre région. Un vaisseau chargé de sel, ou même de charbon, est dix millions de fois préférable ; car là, j'ai le ciel au-dessus de ma tête, la brise fraîche qui souffle, et mes pensées qui, n'entrant pour rien dans mes occupations, sont libres comme l'air.

» Il n'en faut cependant pas conclure que mon état mental et spirituel soit désespéré ; seulement, parfois l'image et le désir d'une vie meilleure alourdissent les anneaux de ma chaîne : après tout, un esprit humain peut trouver assez d'aliments pour vivre, même à la douane. J'y sens, j'y vois, j'y apprends des choses qui valent la peine d'être sues, et que je ne saurais pas si je ne les avais apprises là ; de sorte que la portion actuelle de ma vie ne sera pas perdue dans l'ensemble de mon existence réelle. Il m'est bon, sous plus d'un rapport, d'avoir passé par cette phase. J'en sais beaucoup plus que je n'en savais il y a un an. J'ai un sentiment plus fort du pouvoir d'agir comme homme parmi les hommes. J'ai gagné en sagesse mon-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

daine et aussi en une sagesse qui n'est pas tout à fait de ce monde; et quand je quitterai cette caverne terrestre où je suis enterré, je n emporterai rien de ce qui doit être laissé en arrière. »

« 7 avril. — Ce jour a été un des plus inconfortables qui aient jamais été infligés à un pauvre mortel. — Outre l'air sec et mordant, j'ai été assailli à la fois par deux bandes de déchargeurs de charbon, et obligé de vaquer simultanément à deux jaugeages; mais j'avais conscience que tout cela n'était qu'une vision, une laide fantasmagorie, et qu'en réalité je n'étais pas à demi gelé par l'aigre bise, ni harcelé par ces noirs porteurs. Tout le temps, je me dilatais au soleil de l'éternité. — Toute souffrance physique et terrestre peut servir à nous donner la sensation que nous avons une âme indépendante de ces fantômes démoniaques. L'immortel qui est en nous se sépare du mortel qui est au dehors. Mais le vent a mis ma cervelle en un tel trouble que je ne puis pas philosopher. »

« 19 avril. — Hier, quelle belle journée! Mon esprit se révoltait contre sa noire prison. C'était un péché, un meurtre de ce jeune et joyeux temps, une éclipse de soleil. J'ai été tenu prisonnier jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour me jeter sur les ailes du vent et me laisser emporter à travers la campagne. Ah! quand je serai libre de nouveau, je savourerai toutes choses avec la simplicité d'un enfant. Je redeviendrai jeune; je recommencerai la vie. J'irai, et me tiendrai debout sous une averse d'été, et toute la poussière terrestre qui s'est amassée sur moi sera lavée, et mon cœur sera comme un jardin de fraîches fleurs, où les fatigués se délasseront. »

« 19 mai. — Les lumières et les ombres se succèdent dans mon ciel intérieur. Je ne sais d'où elles viennent, ni où elles vont, ni ne veux-je les examiner de trop près. Il est dangereux de sonder minutieusement de tels phénomènes, car on est apte à créer une substance de ce qui n'était qu'une ombre. »

EXTRAITS DE LETTRES PARTICULIÈRES.

« 3 juillet 1839. — Je ne prétends pas dire que je sois malheureux ou mécontent de mon sort, car il n'en est pas ainsi. Mon fardeau est le même que porte tout travailleur; et ma fatigue est saine, puisqu'une nuit de sommeil suffit à la réparer. A dater de ce jour, j'aurai le droit d'appeler les fils du travail mes frères, et je sympathiserai avec eux, ayant moi aussi à me lever avec l'aube, à supporter l'ardeur du soleil de midi, et à ne pas tourner mes pas appesantis vers le logis avant le soir. Plus tard, l'expérience que mon cœur acquiert s'épanchera peut-être en flots de vérité et de sagesse. »

« 30 mai. — A bord de mes vaisseaux de sel et de charbon, il arrive bien des choses, il y a bien des tableaux que je pourrai intercaler dans des fictions, quand il me sera donné de revenir à mon métier de romancier; mais mon imagination est devenue si torpide sous l'influence de ma vie contre nature, que je ne puis pas esquisser les scènes et les portraits qui m'intéressent, et que je suis forcé de les fier à ma mémoire dans l'espérance de les retrouver au moment favorable. Ces deux ou trois derniers jours, j'observais un petit garçon de la Méditerranée, venu de Malaga: il n'a guère que dix à onze ans, et c'est déjà un citoyen du monde, aussi gai et aussi content sur le pont d'un navire à charbon qu'il eût pu l'être en jouant devant la porte de sa mère. C'est chose touchante de voir si libre et si heureux ce petit homme qui prend le monde entier pour patrie et le genre humain pour famille. Il parle l'espagnol, sa langue natale; mais il se fait aussi très-bien comprendre en anglais, et il possède, en outre, quelques bribes des langues des diverses contrées où les vents du ciel l'ont poussé. Ce petit oiseau de mer est catholique; et hier, étant vendredi, il a pêché du poisson et il l'a fait frire dans de l'huile. Le mets avait si bonne mine que l'eau m'en venait à la bouche. De temps à autre il se déshabille et saute par-dessus bord, plongeant sous les vagues, comme si l'eau était son élément. Puis il grimpe aux cordages et semble s'envoler. Je me rappellerai ce petit garçon, et tâcherai d'en faire quelque chose de plus beau que ne le promet cette imparfaite ébauche. »

« 11 juin. — Je souhaiterais que le vent d'est soufflât tous les jours de dix heures à cinq, car il apporte un grand rafraîchissement à nous autres, pauvres mortels, qui travaillons sous l'ardeur du soleil. Il n'en faut pas trop médire : c'est un vent qui n'est pas agréable, même dans ses plus doux accès; mais il y a des saisons où j'aime à sentir son souffle sur ma joue, quoiqu'il ne fût pas sage de lui ouvrir mon sein et de le laisser arriver à mon cœur, comme je l'ai fait souvent pour ses sœurs les brises du sud et de l'ouest. Aujourd'hui, sur les quais, la morsure du vent d'est eût été une bénédiction, comme le froid de la mort à un homme fatigué de la vie.

» J'ai remarqué que des papillons à larges ailes, et des plus beaux, viennent fréquemment se poser à bord des navires chargés de sel que je suis occupé à jauger. Que peuvent avoir à faire là ces brillants étrangers? Qui peut les attirer sur ce long quai, où il n'y a ni fleurs, ni verdure, rien que des magasins de briques, des jetées de pierres, de noirs vaisseaux, et le fracas de travailleurs affairés qui ne lèvent pas les yeux vers le ciel bleu, et ne prennent pas garde à ces errants joyaux de l'air? Je ne puis expliquer leur présence que comme d'aimables symboles des fantaisies de l'esprit. »

La suite à une autre livraison.

SAUVETAGE DES NAUFRAGÉS [1].

Tous les capitaines de marine français sont obligés, lors de leurs examens, de justifier de leurs connaissances relatives au sauvetage des naufragés.

Aux États-Unis, la loi oblige, sous des peines sévères, les armateurs à pourvoir leurs navires de ceintures de sauvetage en nombre égal à celui des passagers.

La même mesure a été adoptée en France par les compagnies des Messageries nationales et transatlantiques; en Angleterre, par toutes les grandes compagnies de paquebots.

MODÉRATION.

J'ai passé par toutes les conditions, et après une exacte réflexion sur la vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse : la modération de ses désirs et le bon usage de la fortune. SAINT-ÉVREMOND.

ÉDUCATION DU GOUT.

Pour donner le goût de l'art à une nation, il faut que l'art prenne place dans toutes ses fêtes, dans toutes ses solennités. Il faut qu'elle s'y habitue, qu'elle le respecte longtemps avant de parvenir à l'aimer et à le cultiver pour le seul plaisir qu'elle y trouvera.

Pourquoi le goût de la musique est-il si répandu en Allemagne? C'est que la musique est associée à une foule d'amusements et d'actions de la vie, où dans d'autres pays elle n'a aucune part. A Vienne, par exemple, on ne peut entrer dans un jardin public sans y trouver un or-

[1] Voy. les Tables des t. XXXVIII et XXXIX, 1870-1871; — et la Table de trente années.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

chestre excellent. Vous allez dans un restaurant manger du veau aux pruneaux, cinq ou six musiciens bohémiens vous jouent admirablement des valses de Strauss pour quelques kreutzers. On me dira peut-être que mon raisonnement est vicieux, que je prends l'effet pour la cause, et qu'il n'y a tant de musiciens en Allemagne que parce que le peuple a un goût inné pour la musique. Je répondrai qu'un Français et un Anglais, — et je cite ces deux nations comme ayant les oreilles les plus racornies de l'Europe, — ne passeront pas quelques années en Allemagne sans y devenir dilettanti bon gré mal gré.

Je ne pense pas que les Grecs fussent particulièrement appelés par la nature à être des sculpteurs, ou, ce qui revient au même, ils avaient probablement une aptitude à exceller en toute chose. Leur religion sans doute multipliait les statues et les bas-reliefs; mais les premiers simulacres des dieux et des héros furent de vilaines gaînes surmontées de têtes passablement grotesques. On les perfectionna bien vite, et l'on en couvrit les places publiques. Des hommes de génie donnèrent le branle, et toute la nation devint artiste, ou du moins acquit du discernement et du goût.

Les Romains, avant de piller la Grèce, étaient des ignorants et des *bourgeois*, comme on s'exprime dans les ateliers. Leur consul disait à ses intendants militaires que, s'ils lui cassaient une statue de Phidias, ils seraient obligés d'en fournir une autre du même marbre et de même dimension. Ces ignorants, à force de voler des chefs-d'œuvre, finirent par en comprendre le mérite, et ne les imitèrent pas trop mal. (1)

(1) Prosper Mérimée.

LA RUE CAHOREAU,

A CONSTANTINE.

La rue Cahoreau doit son nom à un capitaine du 3e bataillon d'Afrique, tué lors du second siége de Constantine, en octobre 1837. Située à la limite du quartier européen et du quartier indigène, elle voit tous les jours s'élever de nouvelles constructions qui diminuent d'autant la portion dont la physionomie est tout indigène, et que représente notre croquis.

Constantine proprement dite, la Constantine des abîmes, celle que les Arabes ont appelée *el Haouaïra*, l'Aérienne, n'est pas d'une grande étendue, trente-cinq hectares environ, et son importance politique y a toujours concentré une assez forte population qui, en s'y installant, a été obligée de le faire dans le moindre espace possible. Les principales dispositions prises à cet effet témoignent encore, dans toute la partie restée intacte, de l'exiguïté des surfaces à occuper.

Les rues, ainsi que dans nos villes du moyen âge, et par la même raison, ne sont que de véritables ruelles à peine assez larges pour un cavalier, pour deux ou trois piétons au plus, sinueuses au possible, subissant tous les mouvements du sol, remplies de boue en hiver, de poussière en été, et formant un réseau presque inextricable. Anciennement aussi, les maisons, comme celles de chez nous, avaient dû gagner en hauteur ce qu'elles n'avaient pu prendre en étendue; mais ceci s'était modifié du moment que les causes qui avaient motivé ce parti pris ne se montrèrent plus aussi impérieuses, car celles de nos jours ont très-rarement deux espaces au-dessus du rez-de-chaussée. Il est vrai qu'elles sont presque toutes fort petites. Aussi, et comme pour indiquer qu'on regrettait le peu d'espace livré à la voie publique, elles ont presque toutes, à partir du plancher du premier étage, un avant-corps en encorbellement, soutenu par des rondins en bois dur, quelquefois par des pierres plates offrant l'aspect d'un escalier renversé, et assez semblables aux consoles informes d'un balcon. Ces avant-corps forment à l'intérieur des recoins qui sont autant d'agréables lieux de repos. De temps à autre, une voûte plus ou moins large traverse la rue pour mettre en communication les deux parties de la même propriété, ajoutant ainsi aux jeux d'ombres et de lumière que crée sans cesse le profil fantastique des murailles latérales.

Du reste, avant que les exigences de la vie européenne ne vinssent modifier profondément le plan de la ville, nous n'avons aucune peine à croire qu'il représentait à peu près intégralement celui des époques reculées. Sur nombre de points, nous nous rappelons avoir reconnu que la plupart des constructions modernes avaient pour base des substructions romaines auxquelles on avait à peine touché, et que là on pouvait, sans trop de peine, se reporter aux



Rue Cahoreau, à Constantine (Algérie).

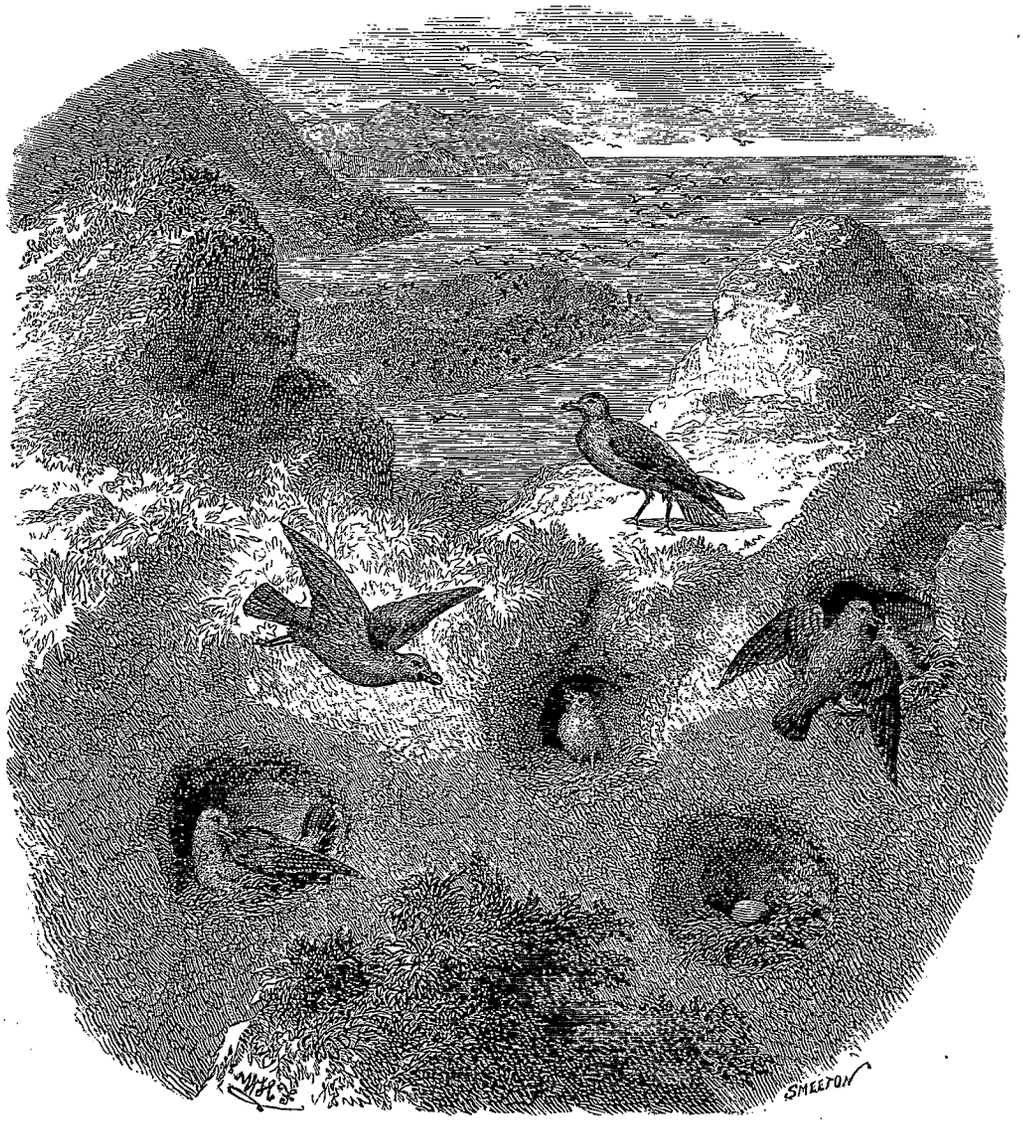
plus anciens temps de la vieille Cirta. Très-probablement même on n'avait pas employé d'autres matériaux que ceux qui ont servi pour les habitations arabes encore existantes, et qui sont généralement bâties en briques crues, quelquefois en briques cuites, auxquelles les derniers venus ont ajouté tout ce qu'ils ont pu emprunter aux constructions romaines. Il n'est même pas rare d'y voir, dit M. Ravoisié (1), des fragments de corniches, des stèles, des cippes ou piédestaux couverts d'inscriptions placées avec assez d'intelligence pour que, les pierres les plus convenables par leur forme devenant des pieds-droits d'arcades, les autres fassent à leur tour l'office de sommiers de portes cintrées, ou bien encore d'impostes d'arcades isolées. C'est précisément à cause de cet emploi, souvent fort ingénieux, que des voyageurs se sont mépris sur l'origine de certaines constructions, en les attribuant aux Romains.

(1) *Exploration scientifique de l'Algérie*; Beaux-arts.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LES PÉTRELS.

Voy. tome Ier, 1833, p. 175



Le Pétrel-Tempête et son nid. — Dessin de Freeman.

Comme les pétrels paraissent aimer la tempête, et qu'on ne les voit jamais se jouer sur les flots en bandes plus nombreuses que dans les mauvais temps, quelques marins les considèrent comme des oiseaux sinistres, en relation avec le mauvais esprit, et ils leur donnent le nom d'oiseaux du diable. Ils leur prêtent la faculté merveilleuse de voler sans trêve et sans repos, de ne jamais se poser sur la terre, et de couver leurs œufs en les portant sous leurs ailes.

Les pétrels s'écartent, en effet, des côtes plus que la plupart des autres oiseaux marins, et ils restent très-longtemps en mer; mais ils reviennent au rivage et ils y nichent. Ils se réunissent, au moment de la ponte, en nombreuses communautés, et, comme l'hirondelle des sables, ils font leurs nids dans les trous ou les cavités des récifs qui se dressent au-dessus des flots. Ils ne prennent pas beaucoup de soin pour rendre ces nids chauds et moelleux: ils ramassent quelques brins d'herbe sèche, y joignent deux ou trois plumes; cela suffit pour empêcher l'œuf qu'ils y déposent de rouler et de tomber des flancs du rocher.

Quand ces oiseaux sont dans leurs nids, ils font entendre un bruit rauque et continu qui rappelle le coassement des grenouilles, et qui a plus d'une fois étonné les navigateurs passant la nuit près des côtes de certaines îles.

Les pétrels se nourrissent de poissons et de toute sorte de matières animales; lorsqu'on jette d'un navire des débris de graisse à la mer, on voit ces oiseaux se précipiter sur cette proie et se la disputer. Leur estomac contient une grande quantité d'huile; aux îles Féroé, on recueille cette huile, et l'on n'a pas d'autre moyen d'éclairage. En Islande, le pétrel est considéré comme la plus utile des volailles. On se sert non-seulement de son huile, mais de sa graisse et du duvet fin et serré qui couvre son corps. Les pauvres gens de Saint-Kilda estiment tellement cet oiseau, très-abondant sur leurs côtes, qu'ils ont coutume de dire : « Otez-nous le pétrel, et Saint-Kilda n'existera plus. »

CE QUE CHERCHE LA MINÉRALOGIE.

La minéralogie est une des branches des sciences naturelles : celles-ci ont pour objet l'étude approfondie de tous les êtres que l'on observe à la surface ou dans l'intérieur

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

du globe terrestre. Les savants de l'antiquité divisaient déjà les êtres de la nature en trois grandes classes appelées règnes; ils distinguaient le règne minéral, comprenant tous les êtres que n'anime pas la vie; le règne végétal, formé de tous les êtres vivants dépourvus de sensibilité et de mouvement; le règne animal, enfin, embrassant dans son ensemble les êtres vivants qui sentent et se meuvent.

Aujourd'hui il est permis de simplifier cette classification, et de séparer les êtres terrestres en deux groupes seulement, savoir : le règne organique, formé de tous les êtres qui vivent et sont pourvus d'organes, véritables instruments de la vie; le règne inorganique, qui comprend les roches et minéraux proprement dits, c'est-à-dire les être bruts dépourvus d'organes.

Il est facile de saisir, après un premier examen, les caractères qui séparent nettement entre eux les êtres vivants, végétaux ou animaux, des êtres bruts ou inertes, comme les roches ou les minéraux. Les premiers ont une forme déterminée, qui est à peu près la même pour les individus de la même espèce; ils ont une structure hétérogène, composée d'organes distincts; ils passent tous enfin par les différentes phases de la vie : ils naissent, ils croissent, ils se reproduisent et ils meurent.

Les êtres bruts, au contraire, comme les pierres, n'ont point de forme déterminée; ils ont toujours, quand ils ne sont pas mélangés accidentellement avec d'autres substances, une structure parfaitement homogène. Ils ne naissent point d'un autre corps semblable à eux-mêmes; ils ne proviennent pas d'êtres qui leur sont analogues et qui ont existé avant eux; ils tirent leur origine de substances hétérogènes qui se sont trouvées fortuitement dans des conditions propres à mettre en présence les atomes qui constituent leurs molécules. L'être vivant s'accroît par la nutrition, l'être inerte ne se développe que par la juxtaposition extérieure de molécules qui augmentent son volume sans changer en quoi que ce soit la masse déjà formée. L'être vivant a une durée limitée, il meurt : il n'y a pas de durée nécessaire à l'accroissement de l'être brut. Enfin les corps organisés sont essentiellement formés d'un petit nombre d'éléments ou corps simples, dont les principaux sont l'oxygène, l'hydrogène, le carbone et l'azote, unis dans des combinaisons très-instables. Les corps inorganiques, au contraire, ont une composition très-variée; ils sont formés environ des soixante-dix éléments que la chimie moderne a su isoler, et dont les combinaisons présentent généralement une grande résistance à la décomposition.

En considérant avec attention les corps inorganiques, on verra qu'il est possible de les distinguer entre eux : il en est qui ne se forment que dans l'intérieur et sous l'influence des êtres vivants, comme les sucres, les résines; il en est d'autres qui prennent naissance au sein de la nature inerte; tels sont les métaux, les pierres, les sels. Il en est encore qui proviennent d'êtres vivants, mais qui ont subi, par leur long séjour au sein de la terre, des décompositions importantes, et parmi ceux-ci nous citerons la houille, le lignite, la tourbe. Enfin l'industrie humaine engendre des corps inertes dans ses usines, des substances minérales artificielles que la chimie crée par les réactions qu'elle sait mettre en jeu. Les corps bruts, qui rentrent dans le domaine de la minéralogie, sont ceux qui se forment par les seules forces de la nature, et pour la production desquels l'industrie humaine est complétement étrangère.

L'écorce terrestre est formée de grandes masses minérales, appelées *roches*, dont s'occupe spécialement la géologie; mais ces masses comprennent dans leur sein des minéraux, c'est-à-dire des corps inorganiques qui sont l'objet des investigations minéralogiques.

Prenons un exemple pour faire mieux comprendre cette distinction : supposons que nous considérions une de ces grandes falaises calcaires que l'on rencontre sur le bord de la mer, dans le nord de la France. Nous aurons là sous les yeux une grande masse rocheuse formée d'une pierre tendre que l'on nomme le carbonate de chaux; la matière même de cette montagne n'a pas toujours existé : elle est formée de petits coquillages agglomérés que l'on rencontre encore dans sa substance, ce qui semble indiquer qu'elle s'est produite au sein des eaux; elle a existé d'abord à l'état de sédiment horizontal, et des forces naturelles l'ont soulevée pour l'exhausser au-dessus de son niveau primitif. L'étude de cette roche, la cause de sa production, de son soulèvement, sont du domaine de la géologie; mais cette science n'a pas seulement à scruter le passé; elle considère le présent, envisage même l'avenir. La falaise que nous examinons est actuellement soumise à des éboulements; les flots de la mer l'attaquent sans cesse, la minent et la dégradent; à la suite des années, elle subit des modifications appréciables, dont on peut, jusqu'à un certain point, mesurer l'effet dans l'avenir. Ces actions sont des phénomènes géologiques.

Considérons avec plus d'attention la masse de la falaise. Voici, sur certains points, des lames minces d'une substance minérale jaune, brillante, qui découpent son sein. Cette matière est cristalline : c'est la pyrite de fer; elle s'est formée naturellement dans la masse calcaire; c'est un *minéral* qui appartient au domaine de la minéralogie.

Les êtres bruts qu'étudie la minéralogie se divisent, comme les êtres vivants appartenant aux autres branches des sciences naturelles, en espèces, en variétés et en individus. Mais ce que l'on examine spécialement dans un animal ou une plante, c'est la forme, la structure et la disposition des organes qui le constituent. Dans une pierre, dans un minéral, au contraire, formé de molécules similaires juxtaposées, on considérera d'abord la nature de ces molécules, c'est-à-dire la composition chimique, qui est la même dans toute sa masse. Tandis que l'on analyse une plante en séparant ses feuilles, puis en examinant sa tige, puis en jetant les yeux sur ses racines, on peut diviser mécaniquement un minéral, sans faire autre chose que d'obtenir des masses de moindre volume qui ne diffèrent en rien de la masse primitive. On ne fait là qu'accroître la séparation d'une certaine quantité de molécules.

Nous disions plus haut qu'il existe des espèces dans les êtres inertes. En effet, pour ne citer qu'un exemple, examinons le calcaire, ou carbonate de chaux, pierre commune dont les molécules sont formées de carbone, de calcium et d'oxygène; nous aurons sous les yeux une *espèce* minérale. Les molécules de ce corps sont des groupes d'atomes de composition chimique et de forme parfaitement définies. Mais cette espèce n'en compte pas moins un grand nombre de variétés dont l'aspect extérieur, dont la forme cristalline, sont très-différentes.

On sait que les minéraux sont susceptibles de prendre des formes géométriques qui, quoique différentes, se rattachent pour la même espèce à une forme originaire identique. Dans le calcaire, nous aurons : le calcaire rhomboédrique, le calcaire prismatique, le calcaire saccharoïde ou marbre statuaire, les calcaires grossiers ou pierres à bâtir, etc. En ayant sous les yeux ces variétés si différentes d'aspect, qui peuvent se présenter en masses compactes ou en cristaux de formes différentes, on ne soupçonnerait pas qu'elles sont de même nature. Mais le minéralogiste considère la composition de la molécule;

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

toutes ces variétés se trouvent constituées par le carbonate de chaux, dont les nombreuses formes sont variables dans leur aspect, mais non dans leur composition intime.

S'il y a en minéralogie des espèces et des variétés, il y a aussi des individus. L'individu dans le règne minéral, c'est la molécule ; on ne peut pas arriver jusqu'à lui, parce que, quelle que soit la puissance de la division mécanique, cette opération est limitée bien avant le terme de la limite naturelle. L'individu minéral se cache à nos sens, mais il existe aussi bien que dans le règne organique. Seulement, le minéralogiste, dans la pratique, considère comme l'individu la masse minérale elle-même, qui est un multiple de l'individu véritable.

Ainsi, la minéralogie étudie les pierres, les minéraux proprement dits qui existent dans le sein de l'écorce terrestre. Elle divisera les êtres inorganiques en espèces basées sur la composition de la molécule ; ce qu'elle cherche d'abord à savoir sur la nature d'une pierre ou d'un minéral, c'est sa composition chimique. Ici, la chimie vient lui prêter un précieux concours. Mais, tandis que cette science, en analysant les corps terrestres, ne s'arrête pas à la connaissance de leur constitution, et isole les corps simples pour chercher à les unir, à les engager dans de nouvelles combinaisons, la minéralogie s'en tient à l'analyse simple : il lui suffit de savoir, par exemple, que le cristal de roche est de l'acide silicique, que ses éléments sont le silicium et l'oxygène. Cela posé, elle considérera ensuite les caractères physiques du minéral; elle observera sa forme cristalline s'il est cristallisé, sa couleur, sa transparence, etc. ; toutes les pierres constituées par l'acide silicique seront groupées dans la même espèce, quel que soit leur aspect extérieur. Elle aura ainsi pour cette espèce d'acide silicique des variétés nombreuses, qui sont: le cristal de roche, le silex, le jaspe, l'agate, etc. Continuant son rôle d'investigation, elle étudiera les propriétés de ces substances, définira leur couleur, leur dureté, leur densité. La minéralogie arrive ainsi à rassembler en un tableau les matières minérales naturelles; elle les sépare en grandes classes : les oxydes métalliques, comprenant un grand nombre de minerais, tels que les oxydes de fer, de cuivre, d'étain, etc. ; les chlorures, comprenant le sel gemme ; les silicates, qui comptent parmi eux un grand nombre de pierres précieuses; les métaux natifs, comme l'or, l'argent, le platine ; les combustibles, comme le carbone, le soufre, etc. C'est une science naturelle essentiellement descriptive : elle emprunte à la physique et à la chimie leurs procédés d'investigation, mais elle a surtout pour but de savoir ce que sont les corps en eux-mêmes et dans leur état actuel. L'expérience en minéralogie est un moyen et non pas un but; cette science n'en offre pas moins une grande importance, car si elle emprunte le concours de la chimie et de la physique, elle rend à celles-ci, sous d'autres formes, les services qu'elle leur a demandés. Le chimiste, par exemple, ne peut pas ignorer la minéralogie ; et l'étude des formes cristallines qu'il a faite sur les minéraux naturels lui rend plus facile l'examen des cristaux artificiels qu'il prépare dans le laboratoire.

Mais, en dehors de ces avantages, la minéralogie présente à l'esprit intelligent des investigations du plus vif intérêt; le collectionneur qui ramasse à la surface de la terre, ou dans les mines, les pierres curieuses, les minerais utilisés par l'industrie, les cristaux transparents ou colorés, sous la forme desquels s'offrent un grand nombre de minéraux, trouve un secret plaisir à examiner ses échantillons ; car les pierres ne sont pas moins riches que les fleurs en couleurs brillantes, en formes variées, et le minéralogiste, en étudiant les substances inorganiques, comme le botaniste en étudiant les plantes, apprend à mieux connaître la nature et à mieux admirer ses œuvres.

LES BORDS DE LA MEUSE.

CHATEAU-REGNAULT. — LES DAMES DE MEUSE.

Les bords de la Meuse, en Belgique, sont célèbres par leur beauté pittoresque. De Dinant à Liége, ils offrent une suite de sites remarquables, très-visités, grâce au service régulier des bateaux à vapeur. Le cours du fleuve qui remonte de Charleville à Givet, en coupant du sud au nord le département des Ardennes, est moins connu et moins vanté ; il mérite pourtant de l'être. Depuis quelques années, le chemin de fer qui se rattache à ceux de la Belgique côtoie presque partout la vallée de la Meuse et facilite cette courte excursion que nous recommandons à nos lecteurs. Ils n'y rencontreront, il est vrai, ni villes de plaisance, ni édifice grandiose, ni ruines curieuses; mais de petits centres d'exploitation et d'industries intéressantes, hauts fourneaux, ardoisières, clouteries, ruches actives et hospitalières de travailleurs affables, semées dans une riche vallée, le long du fleuve qui transporte lentement et sûrement leurs produits, et séparées les unes des autres par des espaces déserts où les vertes prairies, les eaux tranquilles, les hautes montagnes et les sombres forêts, composent des paysages calmes, un peu austères, qui ne font que mieux valoir la gaieté des abords de ces pauvres villages de pêcheurs que le travail du fer et l'activité moderne ont transformés, depuis dix ans à peine, en riches petites villes.

L'une des plus agréablement situées et des plus prospères de ces villes est Château-Regnault. Plus que toute autre ville riveraine du fleuve, elle se rattache à la légende héroïque ardennaise. Elle doit son nom à Renaud, l'aîné des quatre fils d'Aymon de Dordonne, quatrième fils de Doon de Mayence et chef de la *geste* ardennaise, à laquelle, disent les trouvères du douzième siècle, « Dieu eût donné toute la terre de France, si l'un de ses enfants n'eût pas été le traître Ganelon. » Les quatre fils d'Aymon étaient cousins d'Ogier l'Ardennais, qui fit la guerre à Charlemagne, et a inspiré à un poëte inconnu la chanson qui porte son nom et qui, comme celle de Roland qu'elle égale, a apporté jusqu'à nous le nom des guerriers de ces temps agités, que les premières aurores de notre histoire disputent aux brumes de la légende.

Le poëme de Renaud de Montauban, quoiqu'il ne soit ni le plus ancien, ni le plus important, est celui qui a laissé le plus de traces dans la mémoire populaire, et où on peut retrouver le plus d'éléments de la réalité primitive, de la vérité historique et géographique. Renaud de Montauban et ses trois frères sont historiquement des seigneurs indépendants des Ardennes, lesquels, après avoir rassemblé autour d'eux une armée d'hommes énergiques et hostiles aux premiers Carlovingiens, furent vaincus par ceux-ci. Ces quatre héros sont chargés, dans l'épopée, de représenter une nuance particulière de la *geste* mayençaise ; ils symbolisent la féodalité luttant quasi légitimement contre la centralisation monarchique.

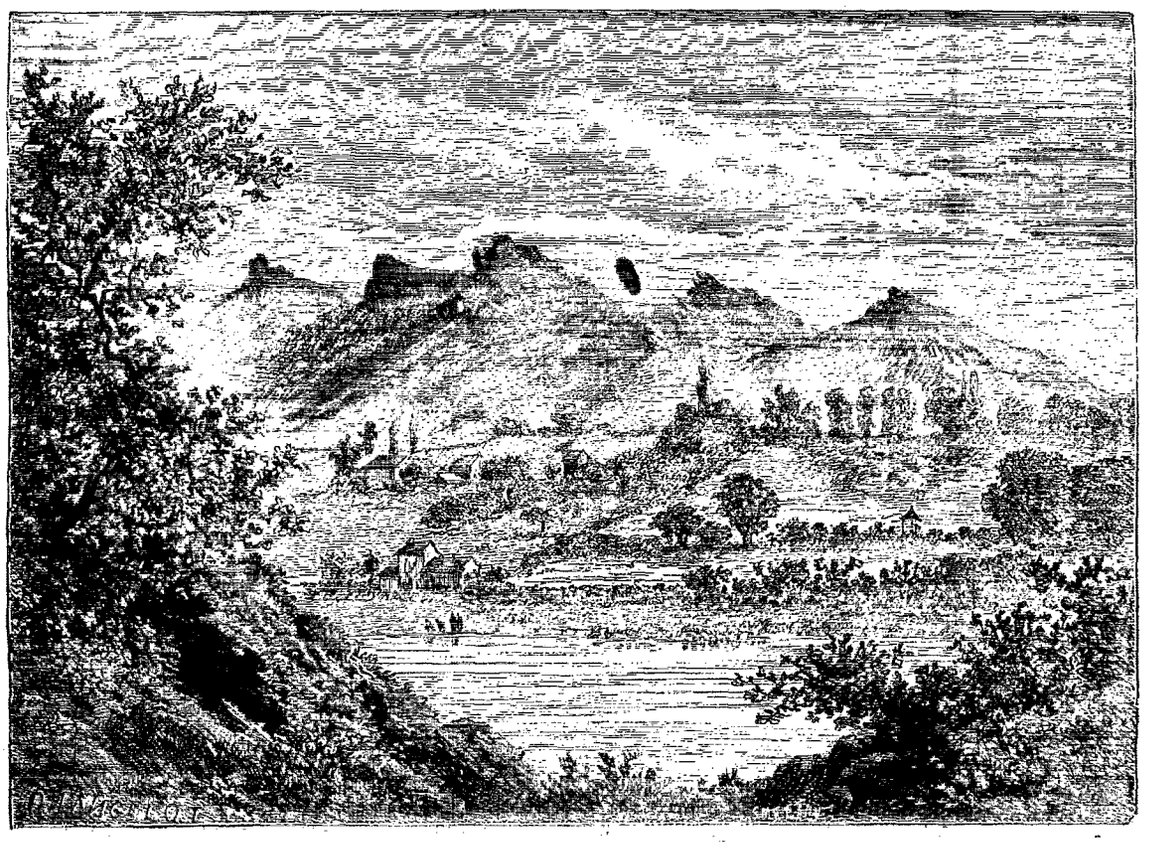
Le poëme des quatre fils d'Aymon s'ouvre par le meurtre de Beuves d'Aigremont, père de Maugis, que nous verrons paraître plus loin. Ce Beuves, cinquième fils de Doon, a été assassiné par ordre de Charlemagne. C'est après ce meurtre que Renaud entre en scène. Il reproche à l'empereur la mort de son oncle Beuves d'Aigremont, et, fou de colère, il brise la tête de Bertolain, neveu de l'empereur. Puis il s'enfuit, suivi de ses trois frères, maudit par son père. Il arrive à Dordonne, auprès de sa mère,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

qui verse des larmes sur l'avenir qui attend ses enfants, et leur conseille de fuir la colère de Charlemagne. Ils se réfugient dans les Ardennes, au milieu d'une vaste forêt. Là, les montagnes sont hautes et les vallées profondes, les clairières larges, les futaies élevées et bien épaisses. Il n'est pas de plus beau pays pour la chasse ni pour la pêche : les sangliers et les cerfs y abondent, et la Meuse, qui coule là, est pleine de saumons. Les quatre fils d'Aymon, avec leur cheval Bayart, qui est fée, se sont avancés dans la forêt, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré le fleuve à l'endroit où, dominé par un mont, il épand son eau en divers canaux et ravines autour de ce mont. Là, ils bâtissent un château très-fort avec les trésors que leur mère a mis à leur disposition, et ils y demeurent sept ans.

Charlemagne apprend enfin que les fils d'Aymon se sont réfugiés en Ardenne. Il s'y transporte avec une armée considérable. Il force les quatre frères à fuir leur demeure et à chercher un refuge dans une partie de la forêt que l'on nomme les Espans et qu'habitent les fées.

Là, ils mènent une vie misérable, mangeant de la chair crue, buvant de l'eau, se cachant sous les arbres quand il pleut, grêle et vente. Leurs casques sont rouillés, leurs épées ébréchées, leurs chevaux déferrés. Mais leur nom répand la terreur dans le voisinage des Ardennes. Souvent ils se précipitent hors des bois, suivis de leurs trois écuyers montés chacun sur un cheval, tandis que tous quatre se pressent sur Bayart, dont la légèreté croît à mesure qu'il est plus chargé. Pourtant, une année, l'hiver fut plus long et plus rude que d'habitude ; il leur fallut manger les trois chevaux, et le bon Bayart n'échappa qu'à grand'peine.



Bords de la Meuse. — Environs de Château-Regnault. — Dessin de Lancelot.

Enfin, ils sont las de cette rude vie qui dure depuis sept ans. Ils quittent le bois, ils sont méconnaissables. Le vent leur a noirci le visage. Ils retournent à leur château de Dordonne, où leur mère les reconnaît à peine, et d'où le vieil Aymon, engagé par son serment envers Charlemagne, son seigneur, les chasse.

Le poëme se poursuit par une suite d'aventures en Gascogne ; puis Renaud vient à Cologne, où il emploie humblement sa force à porter sur son dos des pierres pour l'édification de la cathédrale, et meurt saintement.

Le bon cheval Bayart, jeté dans la Meuse par ordre de Charlemagne, avec une pierre au cou, revint sur l'eau, gagna le rivage, et de là les Ardennes, où, dit-on, il vit encore.

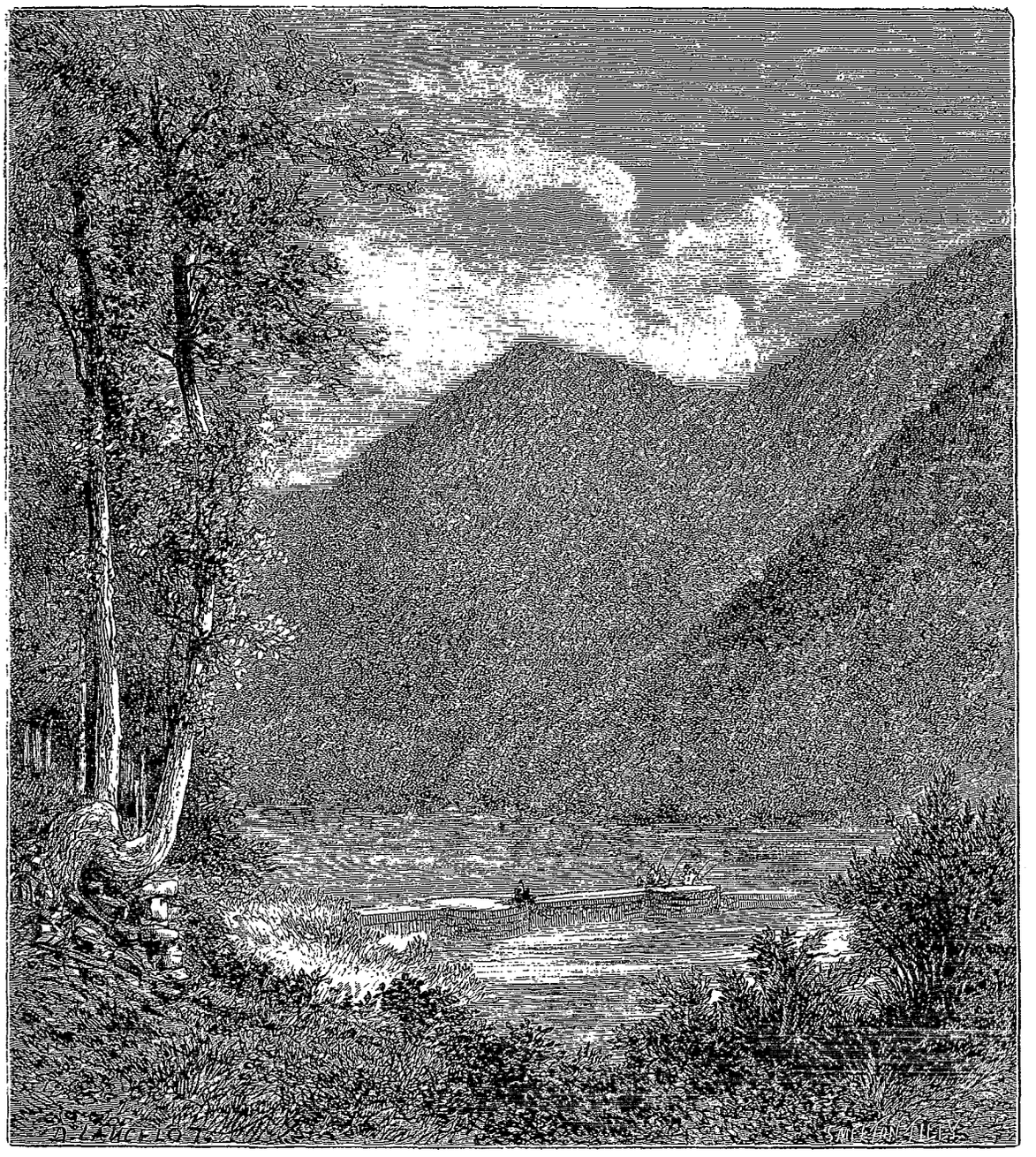
C'est aussi dans les Ardennes que se passent les principales scènes du poëme de Maugis d'Aigremont, le magicien, cousin de Renaud et fils de Beuves d'Aigremont. C'est lui qui aide ses parents à défendre contre Charlemagne le fameux château de Renaud, et c'est enfin dans cette forêt qu'il bâtit l'ermitage où il vient finir ses jours.

La seconde et la plus originale partie du roman d'Aubery le Bourguignon, un autre cousin des fils d'Aymon, se passe de même dans les Ardennes.

C'est là que, sur la roche d'Oridon, dans le voisinage de la ville de Bouillon, à la rencontre de la Semoys et de la Meuse, un célèbre brigand a établi sa demeure. Lambert d'Oridon est par les mœurs un chef de larrons, par la puissance un chef de guerre. Dans son fort château, au milieu de ses forêts presque impénétrables, il défie les rois du voisinage. Mais il a entendu vanter la beauté de Senehaut, fille du roi de Bavière, et il vient, fort escorté et porteur de présents magnifiques, dans la ville capitale de la Bavière, demander cette princesse en mariage. Il fait grand étalage de sa parenté avec la famille princière des Ardennes, il est le fils de l'Ardennais Renier. Enfin il persuade si bien Aubery de sa parenté et de son amitié, qu'il l'attire dans cet imprenable château d'Oridon. Il ne le délivre que sur la

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

promesse de lui amener la belle Senehaut que Lambert veut épouser ; mais les barons de la Bavière et de Bourgogne exaspérés viennent faire le siége d'Oridon. On a voulu voir dans ce château celui qui était connu sous le nom de Château-Regnault, et dans l'abbaye illustre que le poëte nomme Orimont, et qu'il dit proche du château de Lambert, l'abbaye du Val-Dieu (1). Les érudits ont fort controversé là-dessus ; mais la tradition populaire, peu soucieuse de contradictions, a donné et conserve aux rochers bizarres qui se découpent sur la longue échine pelée de la montagne au pied de laquelle est Château-Regnault, les noms des *quatre fils Aymon*, du *château de Renaud* et du *cheval Bayart*. Des vieux bergers disent encore avoir vu une large pierre ronde et plate, posée en équilibre sur une plus petite et carrée, qu'on nommait *la table de Maugis*. Était-ce une pierre druidique? Elle a été brisée et jetée au bas de la montagne pour combler les ornières de quelque chemin vicinal.



Bords de la Meuse. — Les Dames de Meuse. — Dessin de Lancelot.

Le Val-Dieu n'est qu'à quelques jets de vapeur de Château-Regnault. Le delta, qu'il forme en s'ouvrant sur la vallée de la Meuse est tout rempli par de vastes forges, des voies de dégagement et des ateliers de chemin de fer. De son ancienne abbaye, fondée au douzième siècle par Viter, comte de Rethel, il ne reste qu'un portail du dix-septième siècle, dont les volutes enrubannées, toutes saupoudrées de poussière de charbon de terre, semblent dépaysées dans ce noir milieu industriel. Un souvenir musical ne semble guère mieux à sa place, au milieu de ce bruit continuel : le compositeur Méhul a passé une grande partie de sa jeunesse à l'abbaye du Val-Dieu, et c'est sur l'orgue de son église qu'il a appris la musique.

Le Val-Dieu touche à Monthermé (1). Peu après Monthermé, la Meuse traverse Deville, petite ville ramassée

(1) Charles d'Héricault, *les Ardennes illustrées*, publ. par Élizé de Montagnac ; in-fol.

(1) Voy. t. XX, 1852, p. 257.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

et toute noire, qui semble, maisons, quais et église, avoir été taillée dans un des blocs des ardoisières immenses qu'elle exploite activement; puis, Laifour, qui a une source importante d'eau ferrugineuse, et vient baigner les Dames de Meuse, un des plus beaux sites de la vallée. Le fleuve, calme comme un lac, très-profond, est resserré entre une berge fleurie, plantée de quelques vieux peupliers, et deux hautes croupes rocheuses couvertes de forêts. Il décrit lentement une courbe gracieuse. Au pied des deux montagnes pyramidales, de grands arbres penchés sur l'eau la cachent sous une ombre intense. Les flancs abrupts des rochers laissent voir quelques-unes de leurs assises anguleuses et dénudées; leurs teintes grises et rougeâtres se marient bien avec la puissante verdure qui se recule en s'élevant de degré en degré et va se confondre sous le ciel bleu en une masse unie et veloutée. L'impression de ce paysage est calme et recueillie; la main de l'homme, qui s'y trahit par un grand barrage de pierre dont la chute écumeuse donne seule du mouvement et une voix à cette solitude, n'a pas nui à l'œuvre de la nature.

NATHANIEL HAWTHORNE.

Suite. — Voy. p. 326.

L'heure de la délivrance sonna pour Hawthorne en 1841. Selon l'usage américain, l'avénement au pouvoir du président Harrison fut le signal d'un changement à vue de tous les fonctionnaires, depuis le ministre jusqu'à l'humble facteur du plus modeste bourg. Le nouvel élu amenait à sa suite son cortége d'électeurs et de partisans. Congédié comme démocrate, le poëte-jaugeur dut faire place à un whig. Il revint à tire-d'aile au logis déserté, à la maison de la famille. Il écrit de Salem, le 4 octobre, dans son journal :

« Me voilà donc dans ma vieille chambre où j'avais coutume de me tenir au temps passé. Ici, j'ai écrit plusieurs contes, — les uns ont été brûlés, d'autres méritaient probablement de l'être. C'est une chambre hantée : des milliers de visions m'y sont apparues; quelques-unes, en petit nombre, sont devenues visibles pour le public. Si jamais j'ai un biographe, il devra tenir grand compte de cette pièce, parce qu'une grande partie de ma solitaire jeunesse s'y est écoulée, parce que mon esprit et mon caractère s'y sont formés, parce que j'y ai été tour à tour plein d'espoir et découragé. J'y suis resté longtemps, bien longtemps, attendant avec patience que le monde me connût, et me demandant parfois s'il me connaîtrait jamais, du moins avant que je fusse dans la tombe. Il me semblait y être déjà, conservant assez de vie pour me sentir engourdi et glacé. Mais souvent aussi j'y ai été heureux, autant que je pouvais l'être alors. »

Et faisant allusion à une nouvelle édition de son premier ouvrage, augmenté d'une série de contes accueillis cette fois du public avec faveur, il écrit :

« Le monde a fini par me découvrir dans ma solitude et m'a sommé d'en sortir, non, il est vrai, par des acclamations, mais d'une voix faible et calme. J'en suis sorti, et n'ai rien trouvé de préférable à ma retraite. Maintenant, je commence à comprendre pourquoi je me suis emprisonné pendant des années dans ma cellule, et pourquoi je ne pouvais tirer ses invisibles verroux, ni rompre ses invisibles barreaux; si je m'étais évadé et lancé dans la foule, je serais devenu dur, égoïste; encroûté de la boue terrestre, mon cœur se fût pétrifié au rude contact de la multitude, tandis que vivant seul, jusqu'à une certaine maturité, j'ai gardé les pensées de ma jeunesse et la fraîcheur vitale de mon cœur. Je croyais alors pouvoir peindre toutes les passions, tous les sentiments, toutes les diverses phases de l'esprit et de l'âme; mais qu'en savais-je? si peu! En vérité, nous ne sommes que des ombres, et tout ce qui nous semble le plus réel n'est que la mince substance d'un rêve, jusqu'à ce que le cœur soit touché. C'est là ce qui nous crée; alors nous commençons à être. C'est par le cœur que nous sommes héritiers de l'éternité. »

Pris d'une vive sympathie pour les misères sociales, Hawthorne cherchait les moyens d'y porter remède. Il voulait déraciner les abus, non par des bouleversements, mais par des essais tentés avec le désir sincère de s'améliorer, de commencer par se réformer soi-même, en se soumettant à la règle, en acceptant la fraternité de l'effort et du travail. Au sortir d'une atmosphère brumeuse, affranchi de ce qu'il appelait son dur servage, il plaçait le bonheur dans une sage liberté, au sein de la nature.

Ce vœu était partagé par des esprits intelligents qu'oppressait l'activité dévorante de leurs compatriotes voués à la conquête du gain. Hawthorne fut l'un des fondateurs de la fameuse association d'agriculture et d'éducation qui s'établit à Brook-Farm, dans l'État de Massachusetts, et devint membre actif de cette réunion d'amateurs fermiers, vivant en commun, et travaillant ensemble aux travaux champêtres, sorte de phalanstère de travailleurs, s'isolant de la vie factice des villes pour mener à la campagne une vie saine, agreste et laborieuse. Il est intéressant de suivre l'écrivain, observateur et contemplatif, dans cette phase pratique de son utopie. On lit dans sa correspondance :

« *Brook-Farm, Oak-Hill*, 13 avril 1841. — Je suis ici dans un paradis des pôles! Je ne sais comment interpréter cet aspect de la nature; — est-ce un bon ou un mauvais présage pour le succès de notre entreprise? Mais je réfléchis que les pèlerins de Plymouth arrivèrent en Amérique au milieu d'une tempête, et prirent pied en débarquant sur des neiges amoncelées. Ils n'en prospérèrent pas moins et firent souche d'un grand peuple; il en sera sans doute ainsi de nous. Je n'en remercie pas moins mon étoile de ce que votre première impression sur notre demeure ne datera pas d'un jour tel que celui-ci. Je persiste à croire, comme affaire de foi, que le printemps et l'été viendront en leur temps; mais le vieil homme frissonne au dedans de moi, et je me demande si je n'ai pas erré vers les cercles polaires, et élu domicile dans la région des glaces éternelles. Ayez soin de vous munir d'une bonne quantité de fourrures, et si vous pouvez vous procurer la peau d'un ours blanc, ce sera ici tout à fait de saison pour l'été. Je n'ai pas encore pris ma première leçon d'agriculture, sauf que j'ai assisté à la distribution du foin à nos vaches, hier après-midi. Nous en avons huit; plus une génisse de race, appartenant à miss Marguerite Fuller (1) : on la dit très-fantasque et sujette à renverser d'un coup de pied le seau de lait. — Je compte débuter comme laitière ce soir; mais j'espère que M. Ripley me destine la plus douce vache du troupeau, sinon j'accomplirai ma tâche avec terreur et tremblement.

» Je prends à gré mes frères en affliction, et si vous pouviez nous voir assis autour de la table, à l'heure des repas, devant le grand feu de la cuisine, vous trouveriez la vue réjouissante. Mme B..., notre ménagère, est très-bonne à voir. On dirait toute son ample personne farcie de tendresse. En vérité, elle semble n'être des pieds à la tête qu'un grand et bon cœur. »

« 14 avril. — Je n'ai pas trait les vaches hier soir, M. Ripley ayant craint de les fier à mes mains, ou moi à leurs cornes. Mais ce matin, j'ai fait merveille. — Avant déjeuner, je suis allé à la grange hacher du foin pour le

(1) Voy. la Biographie de Marguerite Fuller-Ossoli, t. XXII, 1854, p. 177.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

bétail, et j'y ai été de si bon cœur, qu'au bout de dix minutes, j'avais cassé la machine ; ensuite j'ai charrié du bois et ranimé les feux ; enfin, je suis descendu déjeuner, et j'ai expédié une immense pile de galettes de blé noir. Ce repas fait, M. Ripley m'a mis en main un instrument à quatre dents qu'il m'a donné à entendre être une fourche ; alors nous nous sommes escrimés de concert, lui, M. Farhy et moi, contre un tas de fumier. Cette occupation terminée, je viens, après purification, finir ma lettre.

» La vache de miss Fuller corne les autres vaches, s'érige en despote, et se conduit de la façon la plus brutale. Avec le temps, je ferai un excellent laboureur. Je sens revivre en moi le primitif Adam. »

« 16 avril. — Depuis que je vous ai écrit, notre communauté s'est augmentée de quatre nouveaux venus qui promettent de devenir des plus utiles et des plus respectables. Ils sont arrivés hier. J'ai causé avec eux cette après-midi, et ai pris plaisir à leur entendre exprimer leur contentement de notre installation et de nos arrangements. Ils ne paraissent que très-peu communicatifs, mais peut-être n'est-ce qu'une réserve extérieure, comme la mienne. A en juger par leurs habits noirs, je les croirais ecclésiastiques ; mais ils ne se sont pas ouverts à moi de leur passé. Je crois que nous aurons à nous louer de leur société, et que nous y gagnerons plaisir et force. Je ne peux trop applaudir à la promptitude avec laquelle ces beaux messieurs « tout de noirs habillés », ont mis de côté la friperie qui tient à un faux état social. La dernière fois que je les ai vus, ils semblaient aussi héroïquement insouciants des taches et des souillures qu'entraîne notre profession, que je l'étais moi-même au sortir de notre mine d'or... lisez *fumier*.

» J'ai trait une vache!!! Le troupeau s'est révolté contre la tyrannie de la génisse de miss Fuller ; et dès que les rebelles sont hors de l'étable, elle accourt se réfugier sous ma protection. Elle entrave si fort mes travaux en se collant à moi, que j'ai jugé nécessaire de lui donner un avertissement amical avec ma pelle ; mais elle préfère s'en fier à ma tendre merci plutôt que d'affronter les cornes de l'émeute. Ce n'est pas une aimable vache ; pourtant elle a une figure intelligente, et semble être capable de réflexion. Je ne doute pas qu'elle ne comprenne bientôt la nécessité de vivre en bonne intelligence avec ses sœurs.

» A peine ai-je fait cent pas hors de la ferme, et cependant j'ai pu juger le site agréable, bien choisi, d'un aspect doux et placide dont les beautés gagnent sur vous petit à petit et se font « de plus en plus » aimer, à mesure qu'on vit avec elles. Il y a un ruisseau si près de la maison qu'on pourra dans les soirs d'été entendre son murmure. Des utilités agricoles ont obligé à le faire couler en droite ligne, ce qui lui nuit fort comme pittoresque.

» Je ne savais d'abord qui vous désigniez par le surnom de chevalier de la Triste-Figure. Eh ! c'est le plus jovial de la confrérie, car s'il ne rit pas, il nous fait pouffer de rire. C'est le plus original et le plus amusant compagnon qui se puisse imaginer, plein de drôleries et de bonnes plaisanteries, d'une gaieté si bien d'accord avec le jeu de sa physionomie, que ses dires devraient être illustrés par Cruikshank. Puis, il ne tarit pas en citations latines, en allusions classiques, tandis que nous piochons dans la mine d'or ; le contraste entre la nature de l'occupation et le tour de ses pensées est irrésistiblement comique.

» M. Ripley a acheté quatre cochons. »

La suite à une prochaine livraison.

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168, 171, 215, 243, 295.

LES BECS.

IV

Nous aurions pu étendre bien davantage la curieuse revue des becs étranges ; nous en avons omis un grand nombre des plus curieux. Mais le but que nous voulions atteindre était de montrer la parfaite concordance des mœurs de l'oiseau avec le principal organe dont l'a muni la nature, et, en même temps, de faire voir l'incroyable simplicité de moyens avec laquelle elle atteint son but. Il est temps de rechercher quels autres êtres, dans la série générale des animaux, sont doués également du bec, et surtout quel usage ils en font.

Or, près des échelons inférieurs de la série, après le grand embranchement des *articulés*, qui renferme les insectes, les crustacés, les arachnides, les annélides et les vers, se place une singulière population habitant la terre et les eaux, population dont une partie a le corps couvert d'une carapace plus ou moins dure et plus ou moins compliquée, que nous connaissons sous le nom de coquille, dont une autre partie, au contraire, a le corps nu : ce sont les *mollusques*. Parmi les premiers, rien de semblable à un bec, mais des trompes variées et souvent meurtrières pour d'autres animaux ; les seconds, au contraire, sont pourvus d'un véritable bec.

Ce sont d'abord les céphalopodes, dont l'organisation est si particulière qu'on a hésité longtemps à les réunir aux autres mollusques : leur nom, assez mal composé, signifie qu'ils sont pourvus d'une tête et de bras. Chez eux, le manteau se réunit en une sorte de sac d'où sortent la tête et les bras qui l'entourent. Au milieu de la tête, à la base des bras (fig. 38), la bouche, ou mieux le bec,

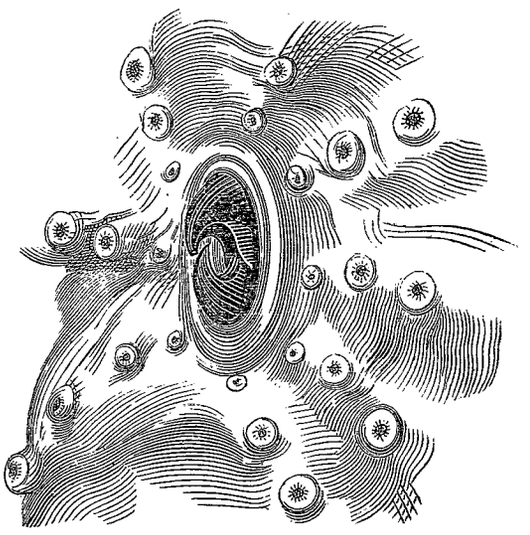


Fig. 38. — Bec du poulpe.

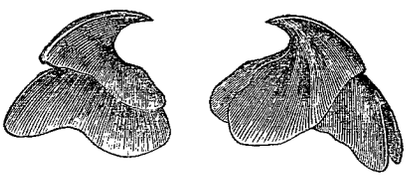


Fig. 39. — Détails du bec du poulpe.

se voit avec ses deux mandibules cornées formant un outil puissant rappelant celui du perroquet (fig. 39), et dont

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

l'animal se sert pour broyer le test des crustacés dont il se nourrit. Nous figurons (p. 337) la *pieuvre*, le *poulpe*, avec ses huit longs bras garnis de ventouses, étreignant sa proie sous un effort auquel nul ne résiste. Cet affreux animal enlace d'abord sa victime de ses bras semblables à des serpents; il adhère par la succion de ses deux cent cinquante ventouses, et, quand la victime est à demi étouffée sous cette espèce de filet vivant, alors du milieu de ces bras apparaît un bec aigu, crochu, acéré, qui commence l'œuvre finale, broyant et déchirant avec fureur.

Deux espèces voisines, la *sèche* et le *calmar*, sont armées de même sorte, seulement leurs bras à ventouses sont moins longs chez la première, nuls chez le second; mais l'instinct carnassier et destructeur est le même; ils tuent autour d'eux, même sans l'excuse de la faim, tous les êtres plus faibles qu'ils peuvent atteindre.

V

Nous remonterons maintenant dans la classification générale des animaux, cherchant toujours le bec, notre sujet particulier d'étude. Quittant l'embranchement des mollusques, nous passerons par-dessus les articulés, parce que les insectes, pas plus que les arachnides ou les crustacés, ne portent de bec dans la véritable acception du mot. Sans doute, on a donné abusivement ce nom à l'organe des *charançons*, sans doute les savants eux-mêmes leur ont imposé le nom de rhynchophores, porte-bec; mais il est peut-être regrettable qu'ils aient consacré ainsi une locution inexacte. Le bec de ces insectes est tout simplement un prolongement de la tête, au bout duquel sont placées *les mâchoires*. Ce qui le prouve, c'est que ce prétendu bec porte les antennes. Chez d'autres insectes, ce que l'on désigne vulgairement sous le mot bec est une véritable trompe.

Passons donc, et arrivons dans le premier embranchement, celui des *vertébrés*, à la classe des *poissons*. Ici, une seule famille nous montre un appareil ressemblant au bec de l'oiseau et répondant à un usage analogue, avec cette concordance en plus, que le bec de l'oiseau, tout aussi bien que celui du *diodon* (fig. 40), peuvent être considérés

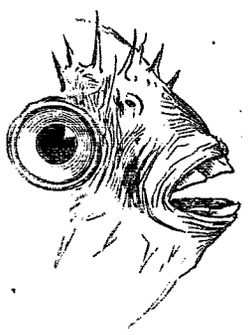


Fig. 40. — Bec du diodon épineux.

comme formés par la soudure des dents. L'oiseau brise les graines sous l'effort de ses mâchoires cornées; le diodon brise les coquillages et les crustacés sous la pression de son bec d'ivoire.

Les diodons sont de curieux poissons, de trente centimètres de long, auxquels le vulgaire donne le nom de *boursouflus*, parce qu'ils se gonflent d'air comme des ballons, et, dans cet état, flottent à la surface de la mer, où les matelots les saisissent. Cet état de gonflement est, pour ces poissons, un moyen de défense, parce que la tension de leur peau fait saillir de toutes parts les épines dont elle est revêtue.

Nous avons encore un bec à signaler chez une espèce voisine, l'une des plus extraordinaires parmi les poissons, le *mole* ou *poisson-lune*. Cet animal a un bec d'ivoire, comme le diodon, mais il le porte avec des proportions bien différentes; car le poisson-lune atteint 1m.30 de long, ou plutôt de diamètre, puisqu'il est presque circulaire et pèse 150 kilogrammes. On le trouve dans la Méditerranée, où il nage pendant la nuit, lentement, à la surface des eaux, répandant une lueur phosphorescente blanchâtre. On dirait l'image amplifiée de la lune réfléchie par le miroir de la mer.

VI

Il ne nous reste plus à chercher le bec que chez les quadrupèdes, et, sans une seule et remarquable exception, nous ne trouverions rien. L'alliance de la caractéristique de l'oiseau avec le type du quadrupède doit dater des temps des races perdues, qui réunissaient la mâchoire caractéristique du saurien avec le type oiseau; je ne crois pas que l'on ait encore découvert l'accouplement de la mâchoire du quadrupède avec le type oiseau, à moins qu'on ne le trouve dans la chauve-souris; mais le rapprochement est forcé; l'aile des chéiroptères n'est pas une aile véritable. La plupart de ces ébauches sont fossiles et appartiennent aux âges primitifs de notre planète, tandis que le curieux *ornithorhynque* (fig. 41) est vivant de nos jours,

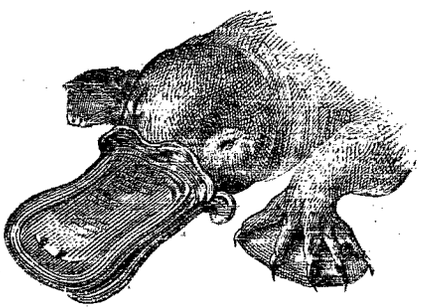


Fig. 41. — Bec de l'ornithorhynque.

oublié par les cataclysmes successifs dans un coin de cet immense continent australien qui nous a déjà livré tant d'organisations spéciales (1).

Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur ce singulier animal, dont les mâchoires se terminent par un énorme bec de canard; mais nous ferons remarquer que l'alliance des deux organismes est plus intérieure encore qu'extérieure, car les clavicules ordinaires sont remplacées par un os unique rappelant la *fourchette* caractéristique des oiseaux; enfin l'ornithorhynque est ovovivipare, c'est-à-dire que l'œuf qui contient le jeune éclôt dans le corps de la mère.

Parlerons-nous d'un autre moule australien également curieux, mais dont le bec est moins bien conformé, quoique composé, à l'extrémité de longues mâchoires, par deux lèvres cornées? Cet animal est une sorte de fourmilier au pelage remplacé par de fortes épines; il porte également une clavicule en fourchette, comme les oiseaux, et renferme des anomalies tout à fait semblables à celles de l'ornithorhynque. Fouisseur comme lui, mais habitant des sables, tandis que l'autre l'est des marais, l'*échidné* représente l'adaptation de ces singuliers essais aux collines et aux dunes.

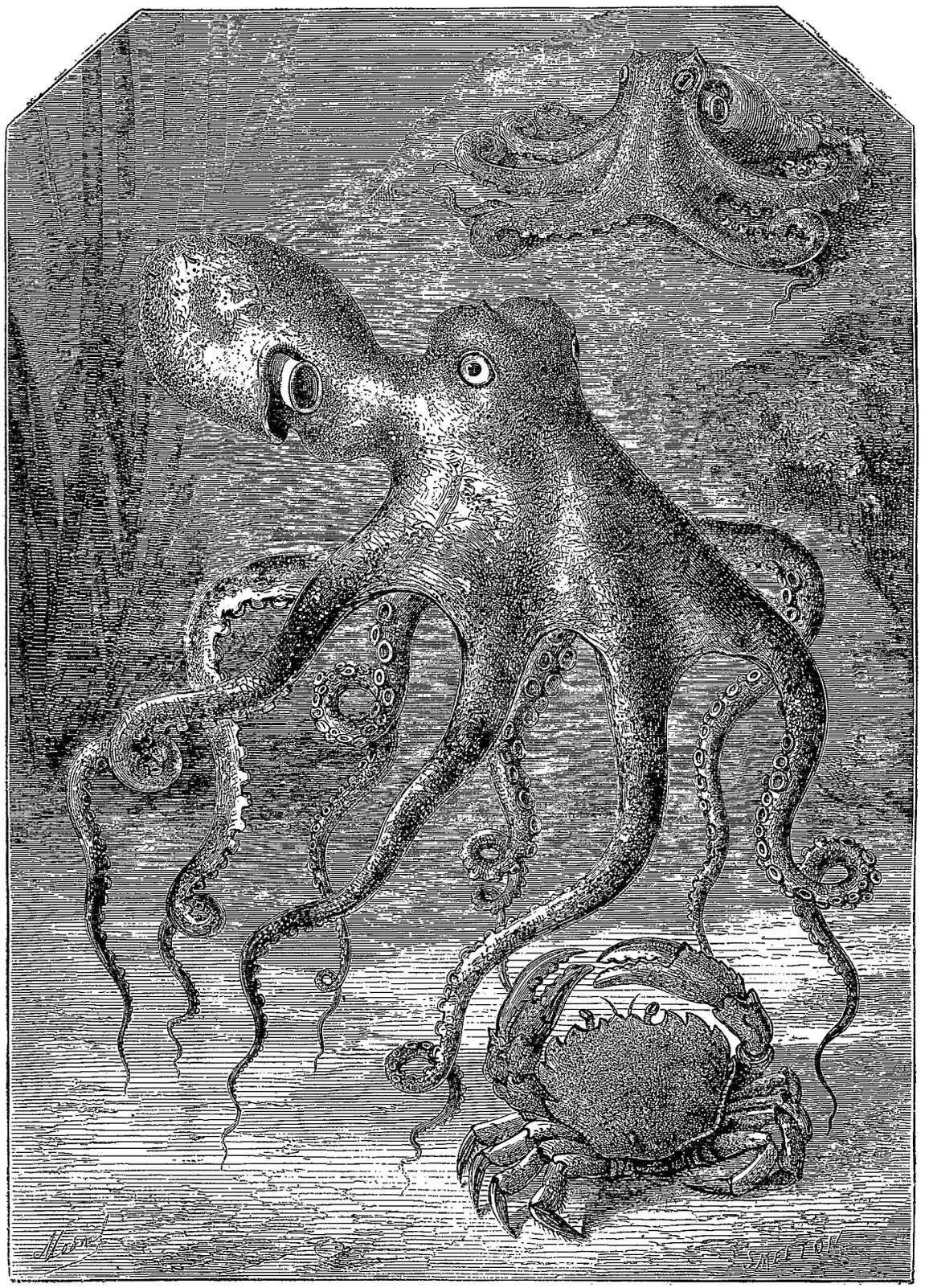
(1) Nous avons figuré, p. 237, l'ornithorhynque et son terrier. — Voy. aussi t. III, 1835, p. 387.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

MOLLUSQUES COMESTIBLES DE NOS COTES.

LE POULPE.

Voy. t. Ier, 1833, p. 95.



Poulpe et crabe. — Dessin de Mesnel.

Horrible! un pauvre crabe jeté dans l'aquarium descendait en tournoyant, inconscient du danger... Tout à coup, d'entre deux pierres, un animal s'élance comme le tigre sur sa proie, rapide, infaillible!... C'est le *poulpe*, c'est la *pieuvre!* Ses tentacules se déploient, étalant entre eux une large membrane qui les unit, et cet épervier d'un

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

nouveau genre fond, ouvert et frémissant, sur la pauvre créature, la recouvrant d'une nappe fatale. En même temps, huit bras se replient sur la victime et l'enlacent comme des serpents; des centaines de ventouses s'appliquent à sa surface et la clouent immobile contre le sol et les rochers environnants, car la hideuse pieuvre allonge ses bras jusqu'à atteindre les objets immobiles qui l'environnent : c'est là qu'elle prend un point d'appui pour étouffer sa proie.

Loin de montrer ses pinces, le pauvre crabe, — est-ce fascination? — n'a pas même tenté une défense inutile. Paralysé, éperdu, il n'a point essayé de fuir.

Brusquement, brutalement, le bourreau retourne et attaque le crabe par la poitrine, entre les pattes. De son bec et de ses suçoirs il lui fait une affreuse ouverture, suçant par là son sang et ses chairs palpitantes!... La carapace vide, tout est bientôt fini : un effort fait craquer les pattes qui se détachent, et chacune d'elles est entièrement vidée par les infatigables suçoirs. Enfin, repue, la pieuvre jette de côté les fragments de la carapace, comme nous jetons à nos pieds les coquilles de la noix dont nous avons mangé le fruit.

La rapacité des poulpes est telle que des signes extérieurs la rendent visible aux yeux des spectateurs, involontairement terrifiés par cette férocité inexorable.

Le mouvement d'accaparement de la proie enlacée est si sûr, si impétueux, si irrésistible, qu'on se sent frissonner à la pensée qu'en face d'une pieuvre douée d'une force et d'une taille suffisantes, l'homme ne résisterait pas plus que le crabe, déchiré en quelques instants.

Tant que la pieuvre demeure en embuscade, sa peau blafarde se confond avec le sable, et, n'était le continuel mouvement de soufflet de l'outre qui compose son corps, on la prendrait pour une masse informe, et non pour un alerte bandit. Mais vienne une proie quelconque à portée de ses bras, sa couleur change en un clin d'œil; elle brunit, son corps se gonfle et revêt une livrée marron tachetée de blanc, dont la disposition et l'intensité changent avec chaque individu. Cet afflux singulier d'un pigment sous la peau, qui est d'ailleurs également le signal du combat et de la colère, disparaît en même temps que vient l'assouvissement de l'appétit. Semblable au chat qui bondit sur une proie inoffensive avec les signes de la fureur, et rend par cela même l'acte qu'il commet plus répugnant que chez tout autre animal, la pieuvre s'élance, se vautre sur sa victime et, l'enlaçant de ses pattes, en prend possession avec une âpreté dont nous ne parvenons pas à rendre l'impression.

Après le repos, le demi-sommeil, quand, lovée, elle attend l'aubaine, la pieuvre attire très-adroitement les cailloux avec ses bras; elle en fait des tas, des amas, au milieu desquels elle se cache. Si elle ne trouve pas de petites pierres, elle amasse des débris de toutes sortes : l'une d'elles s'était composé un abri au moyen des carapaces des crabes qu'elle avait dévorés.

Farouches les unes vis-à-vis des autres, les pieuvres aiment peu le voisinage de leurs semblables; rarement elles se décident à vivre, non en compagnie, mais à proximité l'une de l'autre, sans s'être plusieurs fois essayées par des combats furieux.

Chacune, alors, adopte sa crevasse de roche, son coin, et y demeure sans empiéter sur le domaine de son adversaire. Si l'un des adversaires est malade ou plus faible, il est mangé... et tout est dit.

Les poulpes, dans nos mers, ne hantent point la grande eau; ils n'ont point de nageoires comme la sèche ou le calmar. Attachés au rivage, ils s'y traînent au moyen de leurs ventouses, et y demeurent sédentaires, portant la terreur et la dévastation autour d'eux; car ces animaux, même repus, continuent à tuer encore pour s'exercer, en quelque sorte pour passer le temps. Aussi ce qu'ils détruisent de poissons et de jeunes crustacés sur nos côtes est incalculable; et dès que nos rivages maritimes seront livrés à la culture des espèces de poissons précieuses, il y aura lieu d'étudier s'il ne convient pas de prêcher et d'exécuter une croisade à mort contre ces déprédateurs sans compensation.

Nous dirons peu de chose des récits qui, depuis l'antiquité, attribuent à certains poulpes des dimensions colossales, et en font des objets d'épouvante pour les navigateurs, sinon que ces rumeurs persistantes reposent certainement sur des faits sans doute mal interprétés ou amplifiés par l'imagination, mais sur des faits certains, et qu'il paraît démontré que les profondeurs de la mer recèlent des céphalopodes de taille beaucoup plus considérable que ceux qui habitent sur nos côtes.

Les plus gros de nos poulpes ne mesurent pas plus de $0^m.80$ de longueur : c'est déjà considérable, puisque, les tentacules étendus, cela produit un rayonnement de près de 2 mètres de diamètre; mais on en connaît de bien autres dimensions.

M. Verany cite un calmar — et non un poulpe! — qui avait $1^m.65$ de long, et qui pesait douze kilogrammes. Un autre individu, pêché près de Nice, pesait quinze kilogrammes. Non loin de Cette, un troisième calmar avait $1^m.82$ de long; ce qui prouve tout au moins que la Méditerranée nourrit une espèce de calmar de très-grande taille. Aristote en cite un de cinq coudées, soit $3^m.10$: c'est encore plus fort.

Du calmar, qui a les bras les plus courts de tous les céphalopodes, passons à la sèche, et nous rencontrerons des animaux encore plus considérables que les précédents. Péron a rencontré, près de la terre de Van-Diemen, une sèche aussi grosse qu'un baril, ayant des bras de $2^m.30$ de longueur et d'une vingtaine de centimètres de diamètre à leur base. Quoy et Gaimard ont trouvé, au milieu de l'océan Atlantique, des débris d'une sèche qui devait peser plus de cinquante kilogrammes. Ranc a fait une trouvaille analogue. Pennant a mesuré une autre sèche de douze pieds anglais de diamètre, dont les bras en avaient cinquante-quatre de longueur. Swediaur rapporte que des baleiniers ont trouvé une sèche de vingt-cinq pieds de long dans la gueule d'un cachalot.

Si maintenant nous arrivons aux poulpes, nous touchons au kraken. Tout le monde a lu le rapport du navire *Alecto*, dont le capitaine Bouyer a rencontré, entre Madère et les Canaries, un poulpe qui devait peser deux mille kilogrammes, dont le bec avait $0^m.50$ d'ouverture, et dont les autres dimensions étaient à l'avenant. Après celui-ci, nul exemple n'a besoin d'être cité, puisque ce dernier est tout moderne, — 30 novembre 1861, — et que les essais de capture de l'animal n'ont manqué que par suite de l'impossibilité de hisser à bord, sans moyens spéciaux, un poids semblable de chair molle et non consistante. Au surplus, la présence sur la côte africaine de l'ouest d'énormes céphalopodes paraît affirmée par le dire des pêcheurs canariens, qui ont certifié maintes fois à M. Berthelot que souvent ils rencontraient, vers la haute mer, des poulpes rougeâtres de 2 mètres et plus de longueur, mais qu'ils se gardaient bien d'en approcher.

Il est presque certain que ces eaux africaines ne sont pas les seules qui recèlent de semblables monstres, et que toutes les mers chaudes sont hantées par d'énormes céphalopodes. Le fameux plongeur Piscinola, qui descendit dans le détroit de Messine, suivant l'ordre de l'empereur Frédéric II, y vit avec effroi d'énormes poulpes attachés

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

aux rochers, étendant des bras de plusieurs aunes de long, et capables d'étouffer un homme. Avis aux baigneurs méditerranéens !

Nous terminerons par une courte leçon de cuisine relative à l'assaisonnement de tous les céphalopodes de nos côtes, sèches, calmars, poulpes, car en nombre d'endroits ils sont recherchés. Le dernier est le moins bon, le second le plus délicat. On commence par laver les animaux à l'eau douce ; on enlève la peau, on vide avec soin les intestins et la poche à encre, que l'on sépare ; puis on coupe le corps en morceaux larges de trois doigts et les tentacules en tronçons, et l'on plonge tous ces morceaux dans de l'eau bouillante, ce qui les blanchit et leur donne un aspect différent de l'animal cru, de même qu'un œuf dur rapproché d'un œuf cru. Ainsi préparés, ils s'arrangent absolument comme une fricassée de lapin, mets que toute ménagère sait faire. Nous ajouterons seulement qu'il ne faut pas épargner les épices et le bouquet, la chair des céphalopodes étant assez fade. On peut encore entourer les morceaux blanchis et cuits dans de la pâte et les faire frire, ou les préparer comme la raie au beurre noir, avec grand renfort d'herbes et de vinaigre. Voilà des recettes pour tous les goûts.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Un matin, après avoir reconduit une personne dont la visite m'avait été pénible, je rentrai dans ma chambre de travail en rêvant assez tristement à cette question :

Quelle est la condition la plus triste et la plus dangereuse où puisse se trouver un jeune homme?

Et je me répondis :

Ce n'est pas d'être pauvre. Quiconque entreprend avec volonté et courage la lutte contre la pauvreté est presque toujours sûr de la vaincre? La condition la plus déplorable est celle d'un jeune homme qui, éloigné de sa famille, privé de toute instruction, mais naturellement doué de généreux sentiments, n'a pour compagnons de travail que des hommes ignorants et vicieux.

J'étais depuis quelques instants tout entier à la suite des réflexions qui naissaient en moi de cette première pensée, lorsque l'on m'apporta une lettre. Elle venait de Londres et m'annonçait la mort d'un homme que j'avais beaucoup estimé et aimé.

Je sentis alors se réveiller en moi d'anciens souvenirs qui n'étaient point sans rapport avec la rêverie morale que la triste nouvelle avait brusquement interrompue.

Ce sont ces souvenirs que je me propose de raconter.

La première fois que j'abordai en Angleterre, le chemin de fer n'était pas encore inventé.

Le bateau de Calais me jeta tout souffrant sur le quai de Douvres. J'allai à l'hôtel le plus voisin, et j'appris que la diligence de Londres, qui passait par Canterbury, ne partirait que vers le soir.

J'avais deux ou trois heures de loisir à dépenser : je montai sur le rocher de Shakspeare.

C'est une haute falaise de craie qui doit l'honneur de son nom à un passage de la tragédie ou du drame célèbre *le Roi Lear :*

« Comme c'est terrible et comme cela donne le vertige de regarder une telle profondeur! Les corbeaux et les choucas, qui volent à moitié de la distance, paraissent à peine gros comme des escarbots : à mi-côte, en bas, est suspendu un homme qui cueille du fenouil marin, — terrible métier ! il me semble qu'il n'est pas plus gros que sa tête; les pêcheurs qui se promènent sur la plage apparaissent comme des souris; là-bas, la grande barque à l'ancre s'est rapetissée à la taille de sa chaloupe, et sa chaloupe à celle de la bouée qui disparaît presque à la vue. Le bruit de la vague qui s'irrite contre les innombrables cailloux stériles de la plage, ne peut être entendu de la hauteur où nous sommes. » (1)

Arrivé au sommet de la falaise, je récitai ces vers qu'emporta le vent; puis mes regards, passant à la mer agitée, écumante, cherchèrent le rivage de la France. A peine a-t-on quitté la patrie, qu'on désire la revoir.

Je crus entrevoir le phare de Calais, et je me sentis ému comme si c'était un ami qui pouvait m'apercevoir aussi à travers l'espace et me rendre mon salut.

Après quelques minutes, je me tournai du côté de la ville anglaise. Je vis à peu de distance un chantier où l'on construisait des navires : la curiosité me prit de le visiter, car je n'étais pas venu en Angleterre seulement pour admirer la nature et rêver. J'avais le désir d'étudier un peu toutes choses dans ce pays qui m'était inconnu. Je voulais me faire une idée des arts, des sciences, et aussi des industries, et voir si les travaux des ouvriers différaient beaucoup des nôtres. Je descendis, je suivis une palissade en bois, et j'arrivai à une petite porte sans serrure ; je la poussai, et le spectacle qui s'offrit à moi me fit tressaillir de dégoût.

Trois ou quatre ouvriers étaient couchés à terre sur une espèce de boue jaunâtre : leurs coiffures tachées étaient éparses çà et là; leurs vêtements étaient en désordre; leurs attitudes n'étaient point celles d'un paisible sommeil; ils étaient ivres et, selon toute apparence, ils venaient de s'endormir après s'être querellés et battus. Quelques pots à bière brisés en portaient témoignage. L'un d'eux, au bruit que j'avais fait en entrant, se redressa à demi.

Il devait avoir vingt ans au plus; ses cheveux étaient presque roux. Ses traits étaient rudes, très-accentués, mais d'une certaine régularité. Il voulut ouvrir les yeux, ses paupières alourdies refusèrent de lui obéir; il voulut parler, ses lèvres épaissies s'agitèrent sans laisser échapper rien de plus qu'une sorte de grognement plus semblable à ceux des animaux qu'à aucun son de la voix humaine.

Après cet inutile effort, il retomba.

Je me retirai douloureusement ému, attristé, humilié. Oui, humilié! Je n'ai jamais rencontré un ivrogne sans éprouver une humiliation vraie, profonde. Tout homme qui se dégrade déshonore en sa personne toute l'humanité. Quand un de nos semblables donne une preuve de génie, de grandeur d'âme, nous en sommes heureux et fiers. « Voilà, nous disons-nous, voilà de quoi l'humanité est capable, voilà jusqu'où elle peut s'élever. »

Comment ne nous dirions-nous pas, au contraire, en présence de ceux qui se ravalent par leurs vices à la condition des brutes : « Hélas ! voilà jusqu'où l'humanité peut descendre ! »

Cependant je me souviens aussi que la figure de cet ouvrier anglais, fixée tout à coup au fond de mes yeux et de ma mémoire comme dans un appareil photographique, avait fait naître dans mon esprit un vague intérêt. — « Si jeune, pensai-je en m'éloignant; si jeune et déjà perdu ! Il a sans doute un père, une mère, où sont-ils? A quels exemples est-il livré? »

Mais je me détourne de cette scène ; ce n'est que le prologue du récit que je me propose de vous faire. Je traverse

(1) *Le Roi Lear*, acte IV, scène VI; trad. de Montégut.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

quinze ans, et me transporte à un autre de mes voyages en Angleterre. *La suite à la prochaine livraison.*

SUR LA CARICATURE.

Suite. — Voy. p. 35, 83, 123, 166, 238, 267.

La tête, dans l'ensemble de ses lignes les plus générales, affecte la forme d'un rond, d'un carré, d'une ellipse, d'une poire, d'une poire renversée, d'un pain de sucre, etc.

Les détails de la tête sont tous expressifs à différents degrés. Il faudrait des volumes entiers pour les analyser et les expliquer tous; je me bornerai à un seul : le nez, par exemple.

Parlons-en longuement, car c'est un personnage. Il lui est arrivé ce qui arrivera toujours à tous ceux qui se mettront en avant. On a beaucoup parlé de lui; on en a dit beaucoup de bien, et aussi beaucoup de mal. L'Anthologie grecque est pleine de petites pièces satiriques dont il fait tous les frais. On le compare à tous les objets imaginables, on l'emploie aux usages les plus imprévus. « Mets ton nez devant le soleil, dit une de ces pièces, et il pourra indiquer l'heure à tous les passants. » Le voilà transformé en gnomon. Ailleurs, des gens dialoguent rangés au bord d'une route; ils regardent un nez qui défile depuis quelques minutes; ils en concluent que Ménippe (le titulaire du nez) ne doit pas être bien loin, et qu'on va le voir arriver. Pour les uns, le nez est une pioche, pour les autres une ancre de navire, un engin de pêche, une serpette, une trompe, un marteau, etc. Les modernes ne sont pas demeurés en reste de verve bouffonne et grotesque. Rabelais trouve ce trait du visage si expressif, que l'un de ses personnages peut dire à un autre : « Vous, je vous cognois à vostre nez! » C'est-à-dire, rien qu'à voir votre nez, je sais quelles sont vos habitudes, quels sont vos goûts et votre caractère. Les caricaturistes de la Restauration ont créé la légende d'un certain nez ministériel, sur lequel on donnait des fêtes, et sous lequel on se réfugiait en masse quand le bal champêtre était interrompu par la pluie. Mais ce n'est là que la légende du nez; revenons à son histoire.

Le nez est signe d'expression en vertu 1° de son volume, 2° de sa forme, 3° de sa couleur.

Abstraction faite de la forme, lorsque le nez atteint un développement considérable, il donne à son heureux possesseur quelque chose de vainqueur et de triomphant. Il semble que la barque de cet homme entre dans la vie à pleines voiles, et que le pilote mette hardiment le cap sur quelque horizon lointain dont lui seul a le secret. Les uns, selon l'expression de Saint-Simon, ont « le nez tourné à la fortune », les autres à l'ambition, les autres au plaisir; mais tous cinglent, la proue en avant, vers le but qu'ils ont rêvé. Seulement il arrive parfois que toute cette grandeur se tourne en mélancolie, et que ce nez si plantureux devient un embarras pour son propriétaire : c'est ce qu'on pourrait appeler l'embarras des richesses. Joseph Chénier,



Un pied de nez.

dans son amusante critique de l'*Atala* de Chateaubriand, s'est fort égayé du nez du père Aubry, « lequel aspirait à



Nez mélancolique. — Nez insuffisant.

la tombe. » Le nez célèbre du père Aubry est le prototype de ces nez mélancoliques et désabusés de la grandeur, qui, sans aspirer encore à la tombe, penchent vers les réflexions amères et tristes. Le langage populaire affirme

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

que dans les cas de vive et soudaine déception, le nez s'allonge jusqu'à la dimension de douze pouces. Lorsqu'un actionnaire, naïve et mélancolique créature, vient au guichet pour toucher ses dividendes, s'il apprend tout à coup que le caissier est parti pour Bruxelles en compagnie de la caisse, on dit vulgairement qu'il a *un pied de nez*.

Quand, au contraire, le volume du nez est par trop restreint, l'effet comique est produit par l'idée que le propriétaire a été déçu dans l'espérance d'avoir un nez de grosseur raisonnable ; il semble qu'on l'eût d'abord oublié, et que ce n'est que par grâce, et sur ses vives instances, qu'on lui ait enfin concédé le peu qu'il en a. Il semble jaloux de ceux qui sont « bien avantagés de nez », et je suis sûr que les épigrammes de l'Anthologie contre les nez copieux et redondants ont été composées par des poëtes camus et envieux. Comme le renard sans queue du fabuliste, ils médisent de ce qu'ils n'ont pas pour se consoler de ne pas l'avoir. C'est un épisode grotesque de la guerre éternelle de ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont.

Les lignes du nez sont nombreuses, variées, coupées à de certains angles, qui tous ont une signification pour



Le Nez de M. Joseph Prudhomme.

qui veut s'amuser à les interpréter. Si vous êtes surpris que pour l'esprit une certaine ligne et les mouvements de cette ligne aient un sens déterminé, songez combien cette tendance à interpréter les lignes est naturelle, puisqu'elle se retrouve dans le langage de tous les écrivains, poëtes et prosateurs, et même dans le langage familier. Les lignes d'un paysage sont certes bien moins vivantes et moins animées que celles d'un visage humain, ce qui n'empêche pas que nous les trouvons douces ou violentes, ou terribles, ou heurtées, ou brusques, ou menaçantes. Est-ce simplement habitude? est-ce convention? Pas plus l'une que l'autre. C'est l'effet de ce besoin impérieux que nous éprouvons de retrouver partout l'expression des sentiments de notre âme. Il semble que les lignes extérieures, en vertu d'une sorte de symbolisme naturel que tout le monde comprend, mais que tout le monde ne pénètre pas à la même profondeur, soient l'expression non conventionnelle de certaines de nos idées. C'est en vertu de ce principe que je me permets d'interpréter quelques-unes des lignes du nez.

Un nez aquilin, c'est-à-dire en forme de bec d'aigle, comme celui des Condé, a quelque chose d'agressif, d'envahissant, de tourné à la lutte et à la conquête. S'il s'élève sur un visage martial, il complète le sens et en parachève la physionomie. C'est le type adopté par Charlet, toutes



Nez retroussé.

les fois qu'il a voulu représenter les grognards du premier empire.

Dans son roman intitulé *les Temps difficiles*, Charles Dickens, ce pénétrant observateur, ce moraliste charmant, parle d'une gouvernante qui fait trembler son maître et lui inspire une sorte de vague et respectueuse terreur par l'ascendant de son nez « à la Coriolan. » Est-ce vraiment le nez romain de cette dame qui produit un effet si extraordinaire? Non, évidemment, c'est son caractère altier et dominateur, dont le fameux nez coriolanesque n'est qu'un des signes extérieurs. Dickens, usant d'un droit que lui confèrent toutes les rhétoriques et toutes les poétiques,



Nez d'ivrogne.

emploie le signe pour la chose signifiée, et c'est ce que font tous les peintres, comme aussi tous les caricaturistes.

Si le nez aquilin s'élève, inattendu, au beau milieu

d'une figure pacifique, il semble effrayer cette pauvre figure, il semble la compromettre, comme un compagnon trop hardi et trop bruyant compromet dans la rue, rien qu'en lui donnant le bras, un camarade plus rangé et plus taciturne.

Un nez qui s'élance dans le sens de la ligne aquiline, et qui, au beau milieu de ce premier élan, change brusquement de direction, sans que l'on sache pourquoi, mais parce que cela lui plaît ainsi, a quelque chose de bizarre, d'excentrique, surtout d'indépendant. C'est le caractère d'un très-grand nombre de nez anglais. Il semble qu'ils se soient décidés sur le raisonnement suivant : la ligne aquiline est plus belle, soit, je n'en disconviens pas; mais j'ai le droit d'en choisir une autre, je la choisis donc; et les voilà partis. Dickens dit quelque part du nez d'un de ses personnages, qu'il débutait en nez aquilin, puis tout d'un coup descendait brusquement avec un ferme propos de ne plus jamais remonter.

Un nez en forme de bec de perroquet fait tout de suite penser au babil insensé de cet oiseau ridicule. Il commence par une affirmation solennelle; car il part, lui aussi, dans la direction de l'aquilin; mais cette affirmation ne se soutient pas : tout à coup ce nez, épouvanté de sa propre audace, tout penaud, tout confus, revient sur lui-même, et, s'il le pouvait, se cacherait dans la bouche; du mouvement général et de la contradiction des lignes résulte l'impression que ferait la vue d'une garnison assiégée faisant une pompeuse sortie, puis rentrant à la débandade, sans avoir brûlé une seule amorce. C'est le nez que M. Henri Monnier a donné à son type si populaire de Joseph Prudhomme. Et vraiment, Joseph Prudhomme est bien l'homme de son nez. Son pauvre esprit n'est qu'un composé de contrastes ridicules. C'est lui qui enveloppe des métaphores les plus pompeuses les idées les plus triviales et les plus plates; c'est lui qui affirme et qui nie la même chose, non pas à un jour, non pas à une heure de distance, mais dans la même phrase; tout cela avec une prétention au bon sens qui rend encore plus comique l'excès de sa sottise. Quand on voit ce nez si expressif, on se rappelle immédiatement la fameuse phrase sur le sabre d'honneur qui doit lui servir « pour défendre nos institutions, et, au besoin, les combattre. »

Quant au nez retroussé, il donne à la physionomie, quelquefois bien à contre-sens, un petit air naïf; il semble qu'il n'a de secret pour personne; ne vous y fiez pas.

Enfin le nez est expressif par sa couleur. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point. Que chacun fasse appel à ses souvenirs et passe la revue des nez de sa connaissance. Je me contenterai de citer ce passage où Rabelais, qui s'y connaissait, a blasonné un nez d'ivrogne. « Il étoit tout diapré, tout estincelé de bubelletes, pullulant, purpuré, à pompettes, tout esmaillé, tout boutonné et brodé de gueules. »

La fin à une prochaine livraison.

LES VÉRITABLES AMITIÉS.

La plus belle et la plus solide des sociétés est celle des gens de bien qui sont de mœurs semblables et unis par l'amitié. Cette honnêteté qui nous touche dans autrui, nous inspire de la bienveillance pour celui en qui nous croyons l'apercevoir. Quoique ce soit le propre de toute vertu de nous attirer à elle et de nous faire aimer ceux en qui nous croyons la découvrir, toutefois la justice et la libéralité sont celles qui produisent le plus sûrement cet effet; mais il n'est rien qui attire avec plus de charme que la conformité de caractère entre les gens de bien. Lorsqu'il se rencontre des êtres ayant les mêmes goûts, les mêmes volontés, chacun d'eux se plaît avec son semblable comme avec un autre lui-même; et c'est alors que, comme Pythagore le veut en amitié, plusieurs êtres n'en font qu'un seul.

CICÉRON.

RÉFLEXION.

Qu'on ne s'imagine pas que la réflexion doive nuire à la gaieté du caractère, ni obscurcir la sérénité de la jeunesse; ce sont les mécomptes inattendus qui causent nos plus grands chagrins; c'est leur continuité qui produit le désespoir. Quelles ressources laissent-ils à un esprit léger et irréfléchi? Le désœuvrement ajoute à toutes les douleurs comme à tous les vices. Mais qui sait penser ne craint pas de se trouver oisif; l'occupation rend paisible, le repos supplée au bonheur, et l'humeur reste douce pour les autres et pour soi.

Mme DE RÉMUSAT.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

II. — SON HISTOIRE. — SES PROGRÈS.

Suite. — Voyez pages 186, 202, 234, 274, 297.

Citons pour mémoire une figure sculptée sur un monument du Musée d'Arles, et souvent citée, dans laquelle on a voulu voir une façon d'orgue à vapeur. Elle représente un personnage qui tient, ou maintient, ou manie, un globe sur le haut duquel sont implantés sept tubes terminés par des espèces d'évasements ou pavillons. Le globe est posé sur un vase oblong, en forme d'auge, qu'on a prétendu devoir contenir du feu, afin de faire bouillir l'eau qui pourrait bien être dans le globe, et s'échapper, une fois en ébullition, par les tuyaux munis de systèmes d'anches. Ce serait alors une variété musicale d'éolipyle. Rien n'est moins prouvé. Il ne faut pas attacher à cette hypothèse plus d'importance qu'elle n'en mérite, seulement elle a été mise en avant pour appuyer la théorie des orgues à eau bouillante avec assez d'insistance pour qu'on n'ait pas le droit de la laisser tout à fait dans l'oubli.

Quoi qu'il en soit, les témoignages abondent pour prouver que l'*hydraule* était très-répandu, très-connu, très-employé et très-goûté.

Suéton raconte que Néron, au fort même de la révolte de Galba et de Vindex, passa toute la fin d'une journée (*reliquam diei partem*) à examiner un orgue hydraulique d'une fabrication nouvelle et inconnue jusqu'alors (*organa hydraulica novi ignotique operis*).

A la même époque, il est encore fait allusion au rôle important que jouait l'hydraule dans les fêtes publiques. Pétrone, écrivain du règne de Néron, voulant parler d'un écuyer tranchant qui découpe la viande avec art et en cadence au son d'un orchestre, le compare à un « conducteur de chars (*essedarium*) parcourant l'arène aux sons de l'orgue hydraulique (*hydraule cantante*). »

Les spectateurs, rapporte plus tard saint Jean-Chrysostôme, écoutaient en silence cet instrument et applaudissaient. Du reste, déjà dès Auguste, le poëte Cornelius Severus, dans son poëme de *l'Etna*, nous apprend que l'hydraule donnait la mesure aux exercices des pantomimes au théâtre.

Au deuxième siècle, Tertullien, dans un style assez ampoulé et trop antithétique pour qu'on ne s'en défie pas un peu, du reste, s'extasie sur le nombre des pièces et l'étonnant assemblage des différentes parties de l'orgue hydraulique, qu'il attribue, disons-le en passant, à Archi-

mède, à moins qu'il ne veuille dire que c'était une œuvre aussi belle que celles qui sortaient des mains d'un Archimède.

On a vu également Porphyrius et Claudien (quatrième siècle et commencement du cinquième) vanter le bel effet que fera cet orgue dans une fête, sous la main d'un habile artiste.

Martianus Capella, grammairien du cinquième siècle, dit qu'il a trouvé des hydraules par toute la terre (*hydraulas per totum orbem inveni*). Sidoine Apollinaire, poëte du même siècle et évêque de Clermont, rapporte que quand Théodoric, roi des Goths, prenait ses repas, on n'entendait point d'*orgues hydrauliques comme chez les autres rois* (*nulla organa hydraulica ut apud alios reges sonabant.*)

Il ne faut pas s'étonner de voir les orgues hydrauliques si répandues dans les palais, puisque, au dire d'Ammien Marcellin (historien du quatrième siècle), on en trouvait dans une foule de maisons, et qu'on abandonnait les études sérieuses, la philosophie, l'éloquence, les livres, pour le chant, les arts d'agrément, les instruments de musique, parmi lesquels il cite nommément les orgues hydrauliques (*organa fabricantur hydraulica*).

L'orgue hydraulique subsista encore pendant bien des siècles du moyen âge. Éginhard parle d'un prêtre vénitien, nommé Georges, qui vint à la cour de l'empereur (Louis le Débonnaire, neuvième siècle), et construisit dans son palais d'Aix-la-Chapelle un orgue semblable à celui qu'on appelle en grec *hydraule* (*organum*, quod Græce *hydraula* vocatur). Le passage cité plus haut de Guillaume de Malmesbury montre qu'au douzième siècle l'hydraule n'était pas encore abandonné. Mais, à partir du treizième siècle, on n'en trouve plus trace.

L'orgue pneumatique, du reste, comme nous l'avons dit plus haut, ne fut pas du tout supplanté par l'hydraule. Les textes et les dessins prouvent qu'on s'en servait habituellement, et même dans des solennités publiques, où l'on devait nécessairement chercher à déployer le plus grand appareil possible, ce qui démontre que son rôle était considérable. Ainsi, on a un monument très-curieux du quatrième siècle (voy. p. 344), qui donne une idée assez satisfaisante de la forme extérieure de cet orgue, de ses soufflets et de la manière dont on les faisait marcher. C'est le bas-relief de l'obélisque de Théodose, à Constantinople. Il s'agit, comme on le voit, de danses et de pantomimes. Dans le monument complet, on voit, au-dessus des danseurs et joueurs d'orgue, des espèces de loges où se trouvent de grands personnages, l'empereur, sa famille et ses officiers évidemment; ce qui montre qu'il ne s'agit pas ici d'une cérémonie ordinaire.

Les soufflets des deux orgues de ce bas-relief sont d'une structure assez élémentaire, et l'on pourrait, sans dénigrement, les mettre sur le même rang que des soufflets de forge. Ils sont mus par deux hommes qui les font évidemment marcher en pesant dessus. Mais on ne comprend guère cette manière de souffler qu'à condition que chaque homme ait deux soufflets à manœuvrer, et appuie sur l'un d'un pied, pendant qu'il soulève la table du soufflet voisin avec son autre pied, au moyen d'un mécanisme quelconque, levier, ou espèce de sabot dans lequel le pied est enchâssé, comme on en a des exemples dans des descriptions d'orgues du moyen âge. A moins, ce qui pourrait bien être, que le sculpteur n'ait voulu représenter les souffleurs dans des attitudes pittoresques et décoratives, sans trop s'occuper et de leur vraie place et de leur véritable allure.

Le reste du mécanisme de l'instrument n'est pas visible; mais nous avons quelques textes relatifs à l'orgue pneumatique, qui nous permettent de le reconstituer en gros avec assez d'exactitude. Un des plus curieux est une petite pièce de l'Anthologie grecque, attribuée à l'empereur Julien (quatrième siècle), dont nous donnons ici la traduction :

« Je vois là une autre espèce de roseaux (*ce sont les tuyaux*). Certes, leurs tiges sauvages ont poussé dans une autre terre d'airain (*la matière des tuyaux est indiquée*). Ce n'est pas notre souffle qui les anime, mais un vent qui s'élance d'une caverne (*en peau*) de taureau (*il s'agit d'outres*), pénètre en dessous par leurs racines ces roseaux habilement percés (*les pieds des tuyaux communiquant avec les trous des sommiers*). Et un homme fier (*un artiste*), ayant les doigts agiles, manie savamment les règles (*les touches*) qui sont en rapport avec les flûtes. Elles (*les touches*) s'agitent, et il s'en échappe un chant délicieux. »

La soufflerie et les touches du clavier sont manifestement désignées par ce texte.

Saint Augustin (même siècle), à propos de l'orgue (voir plus haut), parle de l'instrument « qui est grand, et parle au moyen de soufflets. » Cassiodore, ministre de Théodoric le Grand, dit : « L'orgue est une espèce de tour composée de divers tuyaux (*fistulis*) dans lesquels les soufflets (*flatu follium*) introduisent une grande quantité d'air pour les faire parler (*vox copiosissima*), et, pour obtenir une mélodie convenable, on a ajusté dans l'intérieur des languettes de bois (*linguis quibusdam ligneis*) qui, pressées savamment (*disciplinabiliter*) par les doigts des maîtres, produisent un chant très-fort et très-agréable. »

Notons, comme curiosité, que deux empereurs romains antérieurs à Julien sont cités comme ayant joué de l'orgue : l'un est cette espèce de fou nommé Héliogabale. *Organo modulatus est;* il joua de l'orgue, dit son biographe. L'autre est Alexandre Sévère, dont il est parlé dans des termes qui ont le même sens : *Organo cecinit.*

On trouve quelques détails assez explicites sur la soufflerie, le nombre des tuyaux et la force de son d'un orgue pneumatique qui se trouvait à Jérusalem, dans la lettre à Dardanus, attribuée à saint Jérôme. Malheureusement, rien n'est moins prouvé que l'authenticité de cette lettre.

L'invasion des Barbares au commencement du moyen âge, leurs ravages, leurs pillages, leurs incendies, détruisirent non-seulement beaucoup d'arts et de sciences, mais encore beaucoup d'instruments et d'objets relatifs à ces sciences et à ces arts. Aussi est-on forcément très-incertain et embarrassé quand il s'agit de parler de l'usage ou des usages de l'orgue dans les premiers siècles du moyen âge. Platina, écrivain du quinzième siècle et biographe des papes, avance que le pape Vitalien (septième siècle) fit accompagner le chant dans les églises avec l'orgue, au dire de certains auteurs : *Adhibitis ad consonantiam*, ut quidam volunt *organis*. D'abord, il n'a pas l'air très-sûr lui-même de son fait, puisqu'il dit « ut quidam volunt », *comme le veulent certains auteurs*. De plus, il s'appuie sur des vers de Battista, dit le Mantouan, général de l'ordre des carmes, et son contemporain. Or, il est bien évident que l'autorité d'écrivains du quinzième siècle, à propos du septième, est fort contestable. Enfin, ce qui tranche la question, c'est que les vers du Mantouan sont même altérés par Platina, qui attribue à Vitalien ce que le Mantouan attribue à des papes postérieurs.

Nous n'avons d'autorités vraiment sérieuses que pour le huitième siècle. A la date (757) des Annales d'Éginhard (*De gestis Pipini regis*), on lit que l'empereur Constantin (*Copronyme*) « envoya au roi Pépin de nombreux présents, parmi lesquels des orgues (*interque et organa*) qui lui parvinrent à Compiègne... » On a voulu élever des doutes sur le sens d'*organa;* mais d'anciens chroniqueurs,

consciencieux et chercheurs, habitués par la nature même de leurs travaux, qui n'étaient surtout que des compilations, à comprendre la langue des différentes époques dont ils fouillaient scrupuleusement les annales, Marianus Scotus, par exemple; Lambert d'Aschaffenbourg (onzième siècle), dont l'exactitude est louée; Jean Thurnmaier, dit Aventinus (quinzième et seizième siècles), dont les Annales de Bavière sont consultées avec fruit, parlent de ce même instrument, et entendent bien par là l'orgue proprement dit.

Une assez bonne autorité, du reste, c'est celle du moine de Saint-Gall (fin du neuvième siècle), qui, malgré ses erreurs et ses exagérations, doit sur bien des points être dans le vrai, l'époque dont il parle étant fort près de lui. Or, dans ses « Gestes de Charlemagne », il dit que l'empereur grec envoya à Charlemagne toute espèce d'instruments de musique, et une variété d'autres choses... Il y avait surtout cet instrument par excellence des musiciens (*illud musicorum organum præstantissimum*), dont les tuyaux d'airain, remplis prodigieusement d'air par des soufflets en peau de taureau (*follibus taurinis per fistulas æreas mire perflantibus*), imitaient par leurs sons les mugissements du tonnerre, le gazouillement de la lyre et la douceur de la cymbale.

Les détails peuvent être inexacts, l'effet de l'instrument peut être exagéré; mais on voit bien, malgré tout, qu'il s'agit d'un orgue. Il est évident aussi que les Grecs de Constantinople avaient une supériorité dans la fabrication de cet instrument, et, par suite, il n'est pas impossible qu'ils aient envoyé au père et au fils, à Pépin et à Charles, le même présent, qui était un objet remarquable et de valeur.

Walafrid Strabon parle d'un orgue qui était dans l'église d'Aix-la-Chapelle, et qui fit mourir une femme par la douceur de ses sons (règne de Louis le Débonnaire). L'exagération est bien évidente; mais n'est-il pas manifeste aussi qu'on n'exagère que ce qui est?

On retrouve encore dans Éginhard (ann. 826 des Annales, — règne de Louis le Débonnaire) des renseignements sur l'orgue. Il parle d'un prêtre, nommé Georges, qui vint de Venise trouver Louis le Pieux. Ce prêtre prétendait savoir faire un orgue (*se organum posse facere asserebat*). L'empereur l'envoya à Aix-la-Chapelle, et donna l'ordre de lui fournir tout ce qui était nécessaire pour fabriquer cet instrument.

Le moine Ermoldus Nigellus, disgracié par Louis le Débonnaire, et exilé à Strasbourg, termina dans cette ville un poëme où il célébra les événements du règne de Louis. Le latin est sauvage; mais les détails curieux y abondent, et il y est justement question de cet orgue, dont Nigellus fait un titre de gloire à l'empereur, et à propos duquel il déclare qu'Aix-la-Chapelle vaudra bien désormais Constantinople.

Ce Georges déjà cité, d'après le même Éginhard, mais dans un autre ouvrage (*De translat. et mirac. SS. Marcellini et Petri*), doit avoir fait un orgue hydraulique (*quod Græce hydraula vocatur*) dans le palais d'Aix-la-Chapelle. Il était donc différent de l'autre orgue dont parle Walafrid Strabon, qui se trouvait dans l'église de la même ville, et il servait simplement dans le palais impérial.

Et à ce sujet, don Bedos de Celles, le savant historiographe de l'orgue et l'habile écrivain technique sur la facture de cet instrument, dit fort judicieusement que l'orgue de l'église d'Aix-la-Chapelle devait être un orgue pneumatique. En effet, l'emploi de l'eau dans l'église aurait été très-difficile, pour ne pas dire impossible.

A partir du neuvième siècle, les progrès de l'orgue et sa propagation dans les différents pays de l'Europe iront toujours en croissant, et même assez rapidement.

Ainsi, parmi les nombreuses lettres du pape Jean VIII

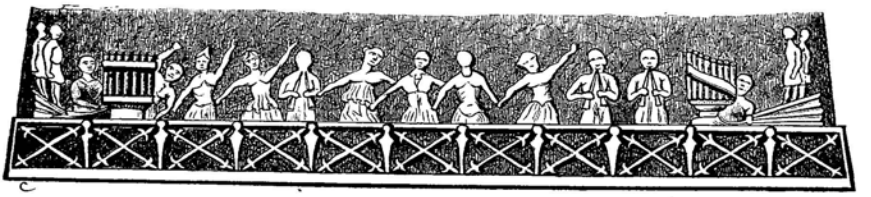


Fig. 5. — Bas-relief de l'obélisque de Théodose, à Constantinople (quatrième siècle). — Orgues pneumatiques.

(fin du neuvième siècle), on en trouve une adressée à Anno, évêque de Freysing en Bavière, par laquelle il le prie d'envoyer en Italie « un très-bon orgue » (*optimum organum*), et « un artiste capable de jouer de cet instrument et de le construire » (*qui hoc moderari et facere ad omnem modulationis efficaciam possit*).

Il semble assez probable que ce Georges de Venise, qui construisit des orgues à Aix-la-Chapelle, dut exciter l'admiration et le goût pour cet instrument, et, par suite, avoir des disciples ou élèves, par lesquels l'art de la facture d'orgues se répandit, et l'on peut donner justement pour preuves des progrès de cet art, que l'Allemagne, peu de temps après la mort de l'empereur Louis, était déjà en état d'envoyer de pareils artistes à l'étranger.

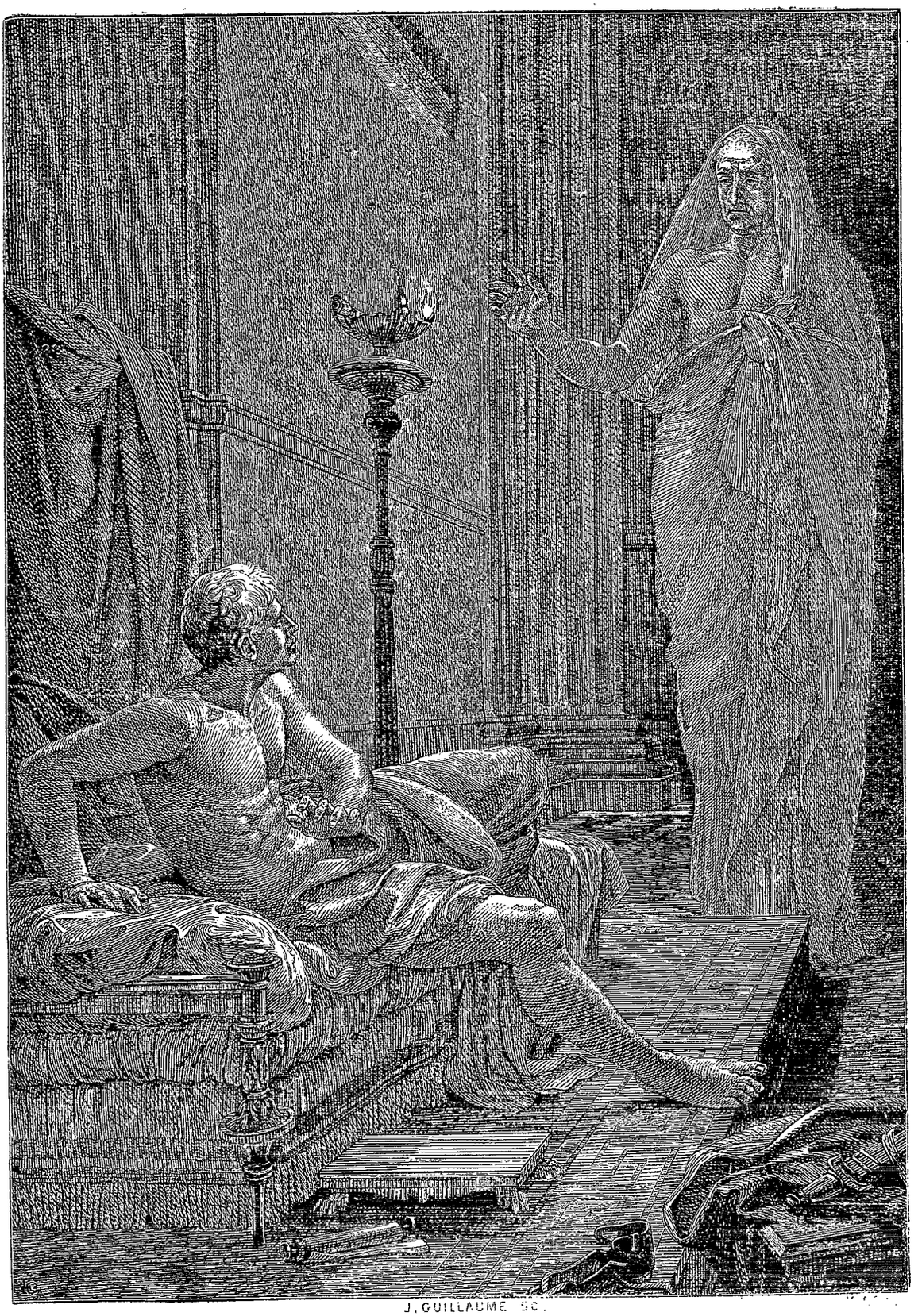
Au siècle suivant (dixième), nous trouvons le nom d'un grand homme (le savant Gerbert, qui fut plus tard le pape Sylvestre II), mêlé à l'histoire de l'orgue. Il fut abbé du monastère de Bobbio, en Lombardie; or, les moines de ce monastère avaient la réputation d'être d'habiles facteurs d'orgues, et il est évident que Gerbert, qui était un des plus savants hommes de son temps en géométrie, mécanique et astronomie, au point d'avoir quelque peu la réputation de sorcier, dut étudier et apprendre avec fruit la facture de l'orgue. Ce qu'il y a de certain, c'est que son premier maître Gérald ou Gerhard, abbé d'Aurillac, ayant besoin d'un orgue, s'adressa à lui, et que Gerbert lui en construisit ou lui en fit construire un, puisqu'il lui *écrivit* qu'on ne pouvait lui envoyer celui qu'il avait commandé, à cause des guerres, et qu'on le lui présenterait quand les pays seraient plus tranquilles. Comme Gerhard mourut l'année suivante (987), Gerbert écrivit à son successeur Raimond, pour le prévenir que, « devant suivre l'impératrice Théophanie en Allemagne... il ne peut rien dire de certain au sujet de l'orgue construit en Italie, et du moine qui sera chargé de son transport. »

L'orgue est-il venu à Aurillac? C'est ce qu'on ignore. De quelle espèce étaient ces orgues de Gerbert? Si l'on en croit Guillaume de Malmesbury (onzième et douzième siècles), qui parle de Gerbert avec la plus grande admiration, ils étaient hydrauliques, et résonnaient au moyen de l'*eau bouillante*.

La suite à une prochaine livraison.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

LE SONGE DE SCIPION.



Le Songe de Scipion. — Composition et dessin de Chevignard.

Voici quelques-unes des plus belles pages de Cicéron; elles faisaient partie de son ouvrage sur la République dont l'on n'a plus que des fragments.

Publius Cornélius Scipion Émilien le second *Africain*, petit-fils par adoption du premier, raconte un songe, qu'il eut en Afrique, à ses amis Tubéron, son neveu Lélius,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Fannius et Scévola, gendres de Lélius, Furius Philus, consul en 618, Rutilius Rufus, Spurius Nummius, et Manilius, consul en 605.

. . . . . A mon arrivée en Afrique, où j'avais été envoyé comme tribun militaire dans la quatrième légion, mon premier soin fut de me rendre près du roi Massinissa, lié à notre famille par une étroite et bien légitime amitié (1). Dès que je fus devant lui, le vieillard, me serrant dans ses bras, fondit en larmes, puis il leva les yeux au ciel :

« Grâces, dit-il, soient rendues à toi, Soleil, roi des astres, et à vous tous, dieux du ciel, puisqu'il m'est donné, avant de partir de cette vie, de voir dans mon royaume et à mon foyer P. Cornélius Scipion, dont le nom seul me ranime! Jamais le souvenir de l'excellent, de l'invincible héros qui a illustré ce nom ne sort de mon esprit (2). »

Nous nous informâmes ensuite, moi de son royaume, lui de notre république, et de paroles en paroles nous vîmes le terme de cette journée. Après un repas tout royal, nous prolongeâmes notre conversation fort avant dans la nuit : le vieux roi ne parlait que de Scipion l'Africain, et il se rappelait non-seulement toutes ses actions, mais encore toutes ses paroles.

Ensuite, à peine étions-nous allés nous reposer, que la fatigue de la route et de cette longue veille me plongea dans un sommeil plus profond que de coutume. Alors m'apparut (était-ce un effet de nos entretiens? je le crois) Scipion l'Africain sous ces traits qui m'étaient familiers, bien plus pour avoir contemplé ses images que pour l'avoir vu lui-même.

Je le reconnus, et je frémis ; mais lui :

« — Remets-toi, dit-il, bannis la crainte, Scipion, et ce que je vais te dire, grave-le dans ta mémoire.

» Vois-tu cette ville qui, forcée par moi d'obéir au peuple romain, renouvelle nos vieilles guerres, et ne peut souffrir le repos (et il montrait Carthage d'un lieu élevé, tout parsemé d'étoiles et resplendissant), cette ville que tu viens assiéger aujourd'hui, presque soldat encore? Dans deux ans, consul, tu la renverseras, et tu auras conquis par toi-même ce surnom que tu tiens déjà de moi par héritage. Après avoir détruit Carthage, obtenu le triomphe, exercé la censure, visité comme lieutenant du peuple romain l'Égypte, la Syrie, l'Asie, la Grèce, tu seras élu consul une seconde fois en ton absence ; enfin tu achèveras cette guerre implacable, tu ruineras Numance (3). Mais après avoir monté au Capitole sur ton char victorieux, tu trouveras la république tout agitée par les menées de mon petit-fils. Alors, ô Africain, fais briller pour la patrie ton courage, ton génie et ta prudence. Mais je vois, dans ces temps, une double route s'ouvrir et le destin hésiter. Oui, lorsque ton âge aura fourni huit fois sept révolutions de soleil, c'est vers toi seul et vers ton nom que se tournera Rome entière ; c'est toi que le sénat, toi que tous les bons citoyens, toi que les alliés, toi que les Latins chercheront des yeux ; c'est sur toi seul que reposera le salut de l'État ; bref, sois dictateur, il le faut, et raffermis la république, si tu échappes aux mains impies de tes proches (4). »

A ces mots, Lélius poussa un cri, et un douloureux gémissement s'éleva de tous côtés ; Scipion, avec un doux sourire :

— Je vous en prie, dit-il, ne me réveillez pas, écoutez un peu jusqu'au bout :

« — Mais pour que tu sentes redoubler ton ardeur à défendre l'État, Scipion, apprends ceci : pour tous les héros qui ont sauvé, secouru, agrandi la patrie, il est dans le ciel un lieu réservé où ils jouiront d'une félicité sans fin. Car ce Dieu suprême qui gouverne l'immense univers ne trouve rien sur la terre qui soit plus agréable à ses yeux que ces réunions de mortels associés par le droit, que l'on nomme des cités. C'est d'ici que partent les génies qui les gouvernent et les défendent, c'est ici qu'ils reviennent. »

A ces mots, quoique rempli d'épouvante, non pas tant à l'idée de la mort que de la trahison des miens, j'eus cependant la force de lui demander s'il vivait encore, lui, et Paul-Émile mon père, et tous ceux que nous, ici, nous regardions comme éteints.

« — Oui, dit-il, ceux-là vivent réellement qui, échappés des liens du corps où ils étaient captifs, ont pris leur essor ; c'est ce que vous appelez la vie qui est la mort. Tiens, voici Paul-Émile ton père qui vient vers toi. »

Je le vis, et je fondis en larmes ; lui, m'entourant de ses bras et me prodiguant ses caresses, il me défendait de pleurer.

Dès que je pus retenir mes sanglots, je m'écriai :

« — O mon père, le plus saint et le meilleur des hommes, puisque la vie est près de vous, comme je l'entends dire à l'Africain, qui me retient donc sur la terre? Pourquoi ne me hâterais-je point moi-même de venir à vous?

» — Non pas ainsi, me répondit-il : avant que ce Dieu, dont tout ce que tu vois est le temple (l'univers), ne t'ait délivré de cette prison du corps, tu ne peux avoir accès en ces demeures. Car les hommes sont nés pour être les fidèles gardiens de ce globe que tu vois au milieu de ce temple, et qu'on nomme la Terre. Il leur a été donné une âme, rayon de ces feux éternels que vous appelez les astres et les étoiles, et qui, arrondis en sphères, animés par des intelligences divines, décrivent leurs périodes et leurs orbites avec une vitesse étrange. C'est donc un devoir et pour toi, Publius, et pour tous les hommes pieux, de retenir cette âme dans la prison du corps ; et vous ne pouvez point, sans l'ordre de celui qui vous l'a donnée, partir de cette vie mortelle ; il semblerait que vous désertez le poste humain assigné par Dieu même. Mais plutôt, Scipion, comme ton aïeul que tu vois ici, comme moi qui t'ai donné le jour, chéris la justice et la piété, cette piété qui est tout amour pour les parents et les proches, tout dévouement pour la patrie : voilà le chemin qui te conduira au ciel, dans la société des hommes qui ont déjà vécu, et qui, dégagés du corps, habitent le séjour que tu vois. »

Or il me désignait ce cercle qui resplendit par son éclatante blancheur entre tous les feux célestes, et que vous, à l'imitation des Grecs, vous appelez Voie lactée : de là je contemplais l'univers, et je ne voyais que magnificences et merveilles. Il y avait des étoiles que nous n'avons jamais aperçues d'ici-bas, et dont nous n'avons jamais soupçonné la grandeur. La plus petite de toutes était celle qui, la plus éloignée du ciel, la plus voisine de la terre, brillait d'une lumière empruntée (1). Du reste, les globes étoilés l'emportent de beaucoup sur la terre en grandeur. Alors la terre elle-même me parut si petite, que notre empire, qui n'en touche pour ainsi dire qu'un point, me fit pitié. . . . .

« — Si la terre te semble petite, dit l'Africain, comme elle l'est en effet, élève sans cesse tes yeux vers le ciel ; méprise les choses d'en bas. Quelle renommée, quelle gloire digne de tes vœux peux-tu acquérir parmi les hommes? Tu vois quelles places rares et étroites sont habitées sur la terre, et quelles vastes solitudes séparent

(1) Massinissa, roi de Massylie en Numidie, qui avait aidé les Romains à gagner la bataille de Zama.

(2) Le premier Scipion l'Africain, mort l'an 569 de la fondation de Rome.

(3) Ville d'Hispanie.

(4) On croit que Scipion fut empoisonné par sa femme, sœur des Gracques, et par C. Gracchus lui-même : il fut trouvé mort dans son lit (an 129 av. J.-C.)

(1) La lune.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ces taches mêmes que forment les points habités. Les habitants de ce globe sont tellement isolés les uns des autres qu'ils ne peuvent communiquer entre eux; bien plus, tu vois combien ils vivent loin de vous, les uns sur les flancs de la terre, les autres en face, d'autres même sous vos pieds. Quelle gloire pouvez-vous en attendre?

» Tu vois ces zones qui paraissent envelopper et ceindre la terre; les deux d'entre elles qui sont aux extrémités du globe, et qui de part et d'autre s'appuient sur les pôles du ciel, tu les vois couvertes de frimas; celle du milieu, la plus grande, est brûlée par les ardeurs du soleil. Deux sont habitables : la zone australe où se trouvent les peuples vos antipodes, et qui est tout entière un monde étranger au vôtre, et celle où souffle l'aquilon, et que vous habitez; regarde, vous n'en couvrez encore qu'une bien faible partie. Toute cette région où vous êtes, étroite entre le nord et le midi, plus étendue entre l'orient et l'occident, forme une petite île, baignée par cette mer que vous appelez sur la terre l'Atlantique, la Grande Mer, l'Océan, et, malgré tous ces grands noms, tu vois quel pauvre océan cela fait. Mais au milieu même de ces terres fréquentées et connues, ton nom ou celui de quelqu'un de nous a-t-il jamais pu voler au delà de ce Caucase qui est sous tes yeux, ou franchir les flots du Gange? Aux extrémités du levant ou du couchant, aux derniers confins du septentrion ou du midi, quel homme entendra le nom de Scipion? Retranche toutes ces contrées, et juge dans quelles étroites limites votre gloire aspire à s'étendre. Ceux mêmes qui parlent de vous, en parleront-ils longtemps?

» Quand même les races futures perpétueraient à l'envi l'héritage de notre gloire à chacun de nous, les déluges et les embrasements qui doivent changer la face de la terre à des époques marquées, empêcheraient cette gloire d'être, je ne dis pas éternelle, mais durable. Et que t'importe, d'ailleurs, d'être célèbre dans les siècles à venir, lorsque tu ne l'as pas été dans les temps écoulés, et par ces hommes tout aussi nombreux qui ont vécu avant nous?

» Si tu veux porter tes regards en haut, et les fixer sur cette patrie éternelle, ne donne aucun empire sur toi aux discours du vulgaire; élève tes vœux au-dessus des récompenses humaines; que la vertu même, par ses seuls attraits, te conduise à la véritable gloire. C'est aux autres à savoir comment ils parleront de toi : ils en parleront sans doute; mais tous ces discours ne dépassent point les bornes étroites où votre monde est enclos; ils n'ont jamais immortalisé un seul mortel; ils périssent avec les hommes, et s'éteignent dans l'oubli de la postérité. »

Lorsqu'il eut ainsi parlé :

« — O Scipion Africain, lui dis-je, s'il est vrai que les services rendus à la patrie ouvrent les portes du ciel, moi qui, depuis mon enfance, ai marché sur les traces de mon père et sur les vôtres, et qui n'ai pas manqué peut-être à cet héritage de gloire, je veux aujourd'hui, à la vue de ce prix sublime, redoubler de zèle et d'efforts.

» — Courage! me dit-il, et souviens-toi que si ton corps doit périr, toi, tu n'es pas mortel; cette forme sensible, ce n'est pas toi; ce qui fait l'homme, c'est l'âme, et non cette figure que l'on peut montrer du doigt. Sache donc que tu es dieu; car il est dieu, celui qui a la force d'action, qui sent, qui se souvient, qui prévoit, qui gouverne, régit et meut ce corps dont il est le maître, comme le Dieu suprême gouverne ce monde. Semblable à ce Dieu éternel qui meut le monde en partie corruptible, l'âme immortelle meut le corps périssable.

» Exerce-la, cette âme, aux fonctions les plus excellentes. Or, au premier rang sont les travaux pour le salut de la patrie. Accoutumée à ce noble exercice, l'âme s'envolera plus rapidement vers sa demeure céleste; elle y sera portée d'autant plus vite qu'elle aura commencé, dans la prison du corps, à prendre son élan, et, par de sublimes aspirations, à se détacher autant qu'il est en elle de son enveloppe terrestre. Mais les âmes de ces hommes qui, asservis aux plaisirs des sens dont ils se sont faits comme les ministres, et dociles à la voix des passions, ces vassales des plaisirs, ont violé toutes les voix divines et humaines, une fois dégagées du corps, elles errent misérablement autour de la terre, et ne reviennent dans ce séjour qu'après une expiation de plusieurs siècles. »

Le héros disparut; moi, je m'éveillai. (1)

UNE BRODERIE HISTORIQUE

EXÉCUTÉE A MALACCA AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

ANDRÉ FURTADO DE MENDONÇA. — LE PIRATE CUNHALE. — LA DÉFENSE DE MALACCA. — CE QU'EST AUJOURD'HUI CETTE VILLE. — LE CHIRURGIEN JEAN MOCQUET. — MORT DE FURTADO.

Cette broderie précieuse, dont nous offrons ici un fragment, est tout à la fois un monument historique et un touchant souvenir. Exécutée, il y a près de trois siècles, pour rendre hommage à un grand capitaine, elle a fait partie des hautes curiosités dont se composait naguère le cabinet du duc de Luynes, au moment où cet homme de bien fut enlevé à la science, après avoir enrichi son pays d'une riche collection de numismatique et d'objets d'art qui surpasse quelques-unes des plus belles de l'Europe.

C'est de l'Orient que nous viennent sans contredit les broderies les plus délicates, les tapisseries les plus splendides. Les Grecs eux-mêmes n'ont pas dédaigné cette branche de l'art; mais le goût leur en fut transmis par les peuples de l'extrême Orient. Le biographe de Phidias a dit avec beaucoup de justesse, en signalant la marche ascendante de cette noble industrie : « Les plus anciens centres de fabrication furent dans l'Inde, en Égypte, en Assyrie, en Babylonie, en Phrygie, en Phénicie. Les Égyptiens étaient d'habiles brodeurs; ils savaient représenter des animaux avec des fils de lin de couleurs diverses, ce que l'on a appelé *opus polymitarium*. Ils avaient dans leurs maisons des tapis de laine, et en étendaient de richement brodés sous leurs animaux sacrés. On a retrouvé quelques morceaux de ces tapisseries dans les tombeaux. Ce fut des Égyptiens que les Hébreux apprirent la fabrication de ces riches tissus. » (2)

Bien que notre broderie n'ait rien à voir avec cette haute antiquité, elle n'en vient pas moins des Indes; elle nous reporte même à la Chersonèse d'Or, et il ne faut pas oublier que le mot *Châle* est un mot d'origine sanskrite, adopté par la plupart des langues asiatiques ou européennes. Les *châthrendjy-baf*, ces merveilleux ouvriers hindous, dont les ouvrages sont appréciés par tout l'Orient, font remonter l'exercice de leur art aux temps les plus reculés; ils ont été les maîtres, n'en doutons point, des Persans, des Turcs et des Malais. Que de riches broderies, venues de ces régions, ont excité l'admiration du moyen âge, sous la dénomination de « tapis sarrasinois » !

La broderie, animée par tant de curieux dessins, dont il s'agit ici, est incontestablement fort originale; néanmoins nous ne réclamons point pour elle ce degré d'admiration qu'on doit à certaines œuvres de l'antiquité. Beaucoup

(1) Nous devons dire que nous avons reproduit, non pas le texte entier, mais les passages les plus remarquables.

On ne saurait trop admirer ces nobles pensées, ce langage élevé, surtout lorsqu'on se rappelle que l'auteur, Cicéron, est mort avant l'ère chrétienne (l'an 43).

(2) Louis de Ronchaud, *Revue archéologique* d'avril 1872.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

de tapisseries de la Flandre ou des Gobelins l'égalent en conservation et sont de la même époque. Mais peu d'entre elles peuvent lui être comparées pour la variété de son ornementation. Un hommage adressé à la valeur malheureuse, un vif sentiment d'admiration pour les efforts d'un noble cœur, lui donnent une valeur historique; les dames portugaises de Malacca se réunirent, il y aura bientôt trois siècles, pour l'offrir au brave Furtado de Mendonça, qui sauva un moment le pays d'une agression étrangère, et qui, avant de gouverner les Indes sous Philippe III, battit les Musulmans et les Hollandais devant lesquels allait s'écrouler toute la puissance portugaise.

On aura une idée de l'importance de cette broderie exécutée sur une vaste pièce de soie, quand nous aurons dit qu'elle n'a pas moins de 2m.60 de haut, sur une largeur de 2m.12. Les faits les plus remarquables advenus sous le gouvernement militaire du grand capitaine y sont figurés dans des compartiments séparés, et le reste des tableaux représente des chasses qui valent bien des combats. L'aiguille des habiles brodeuses a désigné dans des enroulements variés les victoires nombreuses qui répandirent un moment tant de gloire sur le nom du hardi capitaine. On lit d'une façon fort lisible, en portugais : « André Furtado fait la conquête du royaume de Jafanapatnam. André Furtado s'empare du *Cunhale* (on désignait ainsi un terrible pirate qui désolait la côte). Sous l'influence de Cosmo Lafatar, le mont de Chaul tombe au pouvoir des Portugais (il s'agit encore ici d'une victoire due aux mesures militaires prises par le gouverneur). » Nous nous arrêtons et ne multiplierons pas davantage ces légendes, qui exigeraient pour être comprises des volumes d'explications. La broderie du duc de Luynes, on le voit, est un vrai monument commémoratif. Nous allons dire en quelques mots comment ce titre peut lui être appliqué.

Personne n'ignore que c'est à Vasco de Gama, en 1497, qu'il faut faire commencer les fastes glorieux de la nation portugaise aux Indes. Il est bien peu de personnes sachant aujourd'hui que ce fut sous un vice-roi de la même famille que cette puissance commença à déchoir pour s'éteindre bientôt après. Le comte de Vidigueira, descendant direct de Gama, venait d'être nommé vice-roi des Indes, en 1595, par Philippe II, maître alors du Portugal. Il occupait avec ses frères le palais des gouverneurs à Goa, lorsque éclatèrent les troubles suscités par ce pirate mahométan, nommé *le Cunhale*, dont nous avons déjà parlé, et devant lequel tremblaient non-seulement les Hindous, mais que redoutaient déjà les chrétiens. Il avait pris le titre de souverain des côtes de l'Océan. Le frère du vice-roi fut envoyé pour combattre un pouvoir qui allait toujours croissant; il prit de fausses mesures et il fut battu. Le vice-roi voulut diriger en personne le commandement de la petite armée qui n'avait put résister au pirate : on lui fit comprendre que le temps des Albuquerque et des Jean de Castro était passé, que le gouvernement civil réclamait sa présence, et le commandement militaire fut dévolu au noble André Furtado de Mendonça, qui pour la valeur ne le cédait à aucun de ses contemporains. A ce capitaine plein de courage et de prudence revint la gloire d'arrêter en quelques mois les progrès du chef musulman, et de rendre la paix au littoral en s'emparant de sa forteresse, jugée par tous inexpugnable, et d'où le féroce Cunhale dut cependant descendre pour aller à la mort.

Cette victoire signalée, dont les détails sont vraiment émouvants, couvrit de gloire le nom de Mendonça. Ses vertus, d'ailleurs, égalant sa bravoure, ce fut sur lui qu'on dut compter à l'heure où un pouvoir maritime formidable menaça dans l'Inde les anciennes conquêtes d'Albuquerque. Ce fut surtout à Malacca qu'il sut déployer les ressources de son génie militaire : à la tête de cinquante Européens, et alors qu'il avait devant lui une armée assiégeante de quatorze mille Indiens, il s'enferma dans la forteresse, et, grâce à la prudence de ses plans, les Hollandais servis par leur flotte ne purent s'emparer de cette cité opulente, où venaient se réunir toutes les richesses du commerce de l'extrême Orient.

Il serait trop long de raconter comment, après avoir accompli maint exploit digne des vieux temps, André Furtado se vit contraint à accepter par pur patriotisme le pouvoir suprême, et à quitter la Malaisie, en 1608, pour aller trôner à Goa. De la riche cité de Malacca, par lui si bien défendue, et où tant de gens avaient fait fortune, il n'emportait que son épée. Nous nous trompons, les dames portugaises voulurent qu'il gardât un souvenir de leur admiration; la broderie que nous reproduisons fut exécutée par elles et lui fut offerte solennellement.

Dans Goa la Dorée, dont le faste allait si mal aux modestes habitudes du nouveau vice-roi, les choses furent bien loin de marcher à son gré. Là encore il fit voir ce que peut un esprit organisateur; mais, affaibli par des fatigues de tout genre, justement irrité par le mauvais vouloir de ses subordonnés, dont son noble désintéressement faisait ressortir l'avidité croissante, il ne conserva pas longtemps l'autorité qu'on lui disputait et que son énergie savait maintenir. Vers la fin de l'année 1609, D. Juan Pereira Froyas, comte de la Feira, vint d'Europe pour le relever du poste difficile qu'il occupait depuis un an à peine. Furtado de Mendonça reçut de son successeur l'hommage le plus éclatant d'estime; mais il lui céda de grand cœur le pouvoir. Pour se consoler de ses dernières déconvenues, il avait les grands souvenirs qu'il emportait de Malacca.

Lorsque, par un sentiment d'admiration patriotique bien éteint aujourd'hui, les nobles dames portugaises fixées dans la Malaisie s'étaient réunies pour donner au vaillant capitaine qui les avait défendues une marque de leur sympathie, la Malacca fondée en 1511 par le grand Albuquerque était plongée dans l'affliction sans doute, la terreur d'une invasion prochaine n'avait pas cessé d'y régner; mais son commerce était envié, et ses vastes constructions militaires subsistaient encore dans leur rude majesté. Aujourd'hui, hélas! s'il faut nous en rapporter à des récits sincères et que nous ne croyons pas empreints d'exagération, le fragile monument, dont nous offrons un fragment bien restreint, est en réalité ce qu'il nous reste de plus réel d'une splendeur éphémère et complétement éteinte. Tombée au pouvoir des Anglais, la Malacca moderne contient encore une population de trente mille âmes; mais si l'on y rencontre quelques descendants dégénérés des anciens conquérants, les vestiges de la puissance portugaise ont disparu, pour ainsi dire, d'une façon absolue. Écoutons un savant docteur qui y fit naguère un séjour très-court, sans doute, mais renouvelé plusieurs fois et activement employé :

« Nous touchons terre du côté de la ville officielle; sur cet emplacement s'élève une éminence couverte d'arbres, au centre de laquelle est bâti le palais du gouverneur. Ce palais domine une grande agglomération de maisons européennes, qui s'étendent le long de la mer et forment un quartier charmant, ombragé par des cocotiers et baigné par les eaux limpides de la rade. Jadis un fort protégeait cette partie de la ville, une ceinture de murailles la défendait, et une belle église s'élevait dans son enceinte : c'était du temps que les Portugais régnaient dans l'Inde; mais aujourd'hui il ne reste plus que les ruines de ces augustes monuments. Le fort est démantelé, les murailles sont détruites, une mesquine chapelle a remplacé le noble édifice que la foi portugaise avait érigé.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Il ne reste du temple saint que le cintre de la porte d'entrée qui avoisine la mer; la voûte s'est écroulée; les pieds vigoureux de l'arbre des Banians ont disjoint le ciment qui liait les pierres, et les arceaux formés par les racines qui descendent des branches du beau végétal ont remplacé les arceaux de granit... » Un peu plus loin, le docteur Yvan ajoute : « Lorsqu'on découvre de la rade l'immense plaine dans laquelle la ville de Malacca est bâtie, et où rien n'arrête le regard, où l'on ne voit que des milliers de cocotiers dont les colonnes élégantes soutiennent avec orgueil leurs chapiteaux de verdure, on sent qu'on aborde une de ces terres privilégiées qui n'ont pas besoin d'être fécondées par un travail humain. » (1)

Elles travaillaient cependant avec une rare dextérité, ces nobles dames portugaises qui, lorsque la dure nécessité l'exigeait, savaient mourir sur les remparts avec leurs



Collection (réservée) du duc de Luynes. — Broderie exécutée à Malacca (Inde) au dix-septième siècle.

maris; leurs mains délicates excellaient à manier l'aiguille pour transmettre à la postérité ce que le granit et le bronze ne sauraient pas un jour raconter; réunies peut-être dans ce palais à demi écroulé dont nous parle le moderne voyageur, elles se complaisaient à redire entre elles les hauts faits de leurs maris et de leurs frères, dans le doute s'il se trouverait des historiens fidèles, tels que Diogo de Couto et Aleixo de Menezes, pour les redire. C'est à ce point de vue qu'on y voit figurés les principaux événements advenus dans l'Inde, durant la fin du seizième siècle. La tapisserie de la reine Mathilde (2) est devenue, avec la suite infinie des âges, un monument historique dont on ne se lasse point d'interroger la sincérité. De même la broderie des dames de Malacca pourrait au besoin révéler mainte particularité sur une époque glorieuse, qu'on passe presque toujours sous silence parce qu'elle fut suivie d'irréparables désastres. Comme on peut

(1) Le docteur M. Yvan, *De France en Chine*. Paris, 1855.

(2) Conservée à la bibliothèque de Bayeux, et représentant les hauts faits de Guillaume le Conquérant (voyez les Tables).

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

s'en convaincre par le fragment que nous reproduisons, elle est avant tout cynégétique, et les chasses redoutables dont elle transmet le souvenir prouvent quels étaient les amusements virils de ces hommes qui asservirent une partie de l'Inde. Maintenant encore, les immenses forêts de la Malaisie servent de repaire aux animaux les plus formidables de la création : l'éléphant, le rhinocéros, le tigre royal, sont les hôtes habituels de ces solitudes ; ils étaient, paraît-il, plus nombreux, il y a près de trois siècles, époque à laquelle fut tracée notre curieuse broderie ; mais alors, comme aujourd'hui, les Malais et leurs sauvages voisins les *Jaccuns*, qui errent comme eux dans ces grands bois et qui semblent appartenir à une autre race, ne redoutaient point ces nombreux animaux, quelle que fût leur taille et quel que fût le degré de leur férocité. Les uns comptaient sur la ruse et sur leurs flèches empoisonnées ; les autres, armés de leur *parang*, lame de fer d'un pied de long sur deux ou trois pouces de large, qui s'emmanche au bout d'une longue gaule, osaient assaillir la panthère ou le tigre lui-même. M. l'abbé Favre a connu un de ces intrépides descendants des Jaccuns qui avait perdu un œil dans une de ces chasses périlleuses, et qui, après être venu à bout de son terrible antagoniste, ne redoutait pas de se livrer à de nouveaux combats (1). Les naïfs et courageux habitants de la presqu'île ne se contentaient pas d'attaquer sans crainte les monstres des jungles ou des forêts, leur imagination en faisait sortir des dragons fantastiques, des bêtes ailées, opposant leur venin au venin des flèches, et qu'ils aimaient à faire vaincre par leur héros d'adoption.

Si nous essayons maintenant de découvrir par quelle série d'incidents cette broderie cessa d'appartenir à la maison des Furtado de Mendonça pour venir en France, nous devons recourir au texte d'un de nos plus anciens voyageurs, qui parcourait les Indes orientales vers l'année 1610. On l'appelait Jean Mocquet ; c'était un ardent émule des Pyrard et des Vincent le Blanc. Il était chirurgien et garde des curiosités du roi, avec soixante livres tournois de traitement, ce dont il se glorifiait, tout en parlant de ses misères infinies et des périls qu'il ne cessait d'affronter. Ses incessantes pérégrinations l'avaient conduit à Goa la Dorée (c'était encore le surnom de cette capitale parmi les peuples de l'Orient), au moment où André Furtado y exerçait les fonctions de gouverneur ; il avait été témoin des déboires de tout genre, des propos indignes dont on abreuvait journellement un vrai successeur des Albuquerque et des Jean de Castro ; mais il en avait entendu débiter bien d'autres sur son maître vénéré Henri IV, et, comme il nous l'apprend, il les dédaignait trop pour s'en préoccuper. Mendonça venait de remettre le bâton de commandement au comte de la Feira ; il ne lui restait plus qu'un espoir, c'était, avant de mourir, de saluer encore la tour de Belem ; il fit offrir à maître Jean Mocquet de revenir avec lui en Europe. Celui-ci accepta la proposition avec joie ; il aimait instinctivement, il le dit, les hommes de valeur et capables de grandes actions. Le vague espoir de revoir son pays, qu'avait conçu l'ancien vice-roi, ne devait pas se réaliser. Mocquet nous a dépeint ce hardi capitaine, entouré des siens sur le navire, et discourant de ses anciens projets, qui lui donnaient l'espoir de résister à la Hollande et de conserver l'empire de l'Inde au Portugal. Rien n'est plus noble et plus touchant que ces paroles de Mendonça, alors que, miné lentement par la maladie, à l'heure des tempêtes, cet homme vraiment fort relevait toujours, rien que par son attitude, le courage de l'équipage et lui faisait surmonter les dangers. Arrivé devant le rocher de Sainte-Hélène, il ne voulut pas s'arrêter et descendre à terre, dédaignant, pour gagner quelques jours d'existence, de retarder le rude voyage de ses compagnons : il mourut en mer résigné. Ceux qui l'avaient admiré en ses derniers instants sentirent avec amertume la perte que venait de faire le pays ; ils décidèrent que le corps du vice-roi serait embaumé, et que ses restes vénérés seraient ramenés à Lisbonne. Ce n'était ni le camphre de Sumatra, ni les parfums précieux, qui manquaient à bord pour accomplir cette triste opération. Mocquet a eu soin de nous le faire remarquer : la cargaison de cannelle de Ceylan était si considérable, que le pont du navire en était comme embarrassé, et qu'un jour de tourmente il en fallut jeter une partie à la mer.

Que Jean Mocquet ait procédé à l'embaumement du grand capitaine avec respect et habileté, nous n'en doutons point ; qu'en sa qualité quasi officielle de garde des curiosités du château des Tuileries, il ait cherché à obtenir la broderie des dames de Malacca, le fait est également plausible ; son but unique alors en voyageant était d'enrichir la collection dont son bon maître, il le dit toujours, l'avait chargé. Que plus tard, et en raison des scènes de chasse dont cette broderie offre tant de variétés, Louis XIII l'ait offerte au connétable Albert de Luynes, rien n'est moins improbable, et ne se montre contraire aux habitudes de l'époque. C'est ce que comprit sans hésitation le savant possesseur de la broderie, alors que lui fut présenté le passage de Jean Mocquet qui, selon nous, peut servir à résoudre le problème.

Lorsque l'infinie variété des connaissances qu'il possédait en dehors de ses études habituelles eut dévoilé au duc de Luynes la valeur pour ainsi dire ignorée du défenseur de Malacca, l'une de ses idées favorites fut de faire revivre, en faveur du héros malheureux, un fragile monument qui consacrerait sa gloire. Il avait fait photographier la broderie ; il voulut la publier avec un texte explicatif : sa mort, dont tout le monde connaît les détails touchants, l'empêcha d'exécuter ce projet. Nous aimons à rappeler son vœu. Ce curieux fragment laisse deviner ce qu'eût offert d'intéressant le sujet qui nous occupe, si le duc de Luynes eût pu y consacrer ses lumières et son goût.

(1) Voy. l'abbé Favre, qui a exercé un apostolat plein d'activité dans ces forêts pendant près de vingt ans. Ses souvenirs des grandes forêts malaises ont été réimprimés : *An account of the wild tribes inhabiting the Malayan peninsula Sumatra and a few neighbouring islands with a journey in Johore, in the Menangkabaw states*, etc. Paris, Imprimerie nationale, 1865. M. l'abbé Favre évalue à 5 000 environ le nombre des Jaccuns qui chassent dans les forêts.

OPINION.

Il faut attaquer l'opinion avec ses armes ; on ne tire pas des coups de fusil aux idées. RIVAROL.

PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce qu'est Dieu ? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut : nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible ! Quelle magnificence ! Qui a dit au soleil : « Sortez du néant, et présidez au jour » ; et à la lumière : « Paraissez et soyez le flambeau de la nuit » ? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses, attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent ? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles ?

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Ah! tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond! Quel autre que le Créateur de l'univers pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas une toute-puissance ce qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement et par qui tout a été fait?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était; c'est là qu'ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manifester de ses perfections infinies, c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas des prophètes pour les instruire de ce qu'ils devaient à la majesté suprême; la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissaient cette religion simple et pure à leurs enfants. Mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les astres, qui ne paraissent que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Insensés, ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qui ne pouvaient ni les entendre ni les recevoir! La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur auteur. (1)

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339.

II

J'errais un jour à Londres, dans une rue très-fréquentée, Saint-Martin's Lane.

Je marchais lentement, m'arrêtant aux boutiques, observant toutes choses autour de moi.

Je m'aperçus que beaucoup de personnes se dirigraient vers une maison d'apparence ordinaire. C'étaient des hommes de toutes les conditions. Quelques-uns descendaient de voiture; quelques autres, et, parmi eux, des ouvriers, semblaient attirés, en passant, par l'exemple de ceux qui traversaient la porte d'un pas délibéré, en gens invités. Je ne doutai pas qu'il n'y eût là une réunion publique, religieuse, politique ou autre, et j'entrai.

C'était en effet un meeting. Au fond d'une grande salle garnie de bancs s'élevait une estrade. Plusieurs individus y étaient assis : je reconnus sur-le-champ l'un d'eux, Cobden, que j'avais souvent vu à Paris. Il m'aperçut aussi et me fit de la main un signe amical qui signifiait : « Après la séance, nous nous parlerons. »

Je pris place, et bientôt on commença.

La question du meeting était tout économique. On s'était assemblé pour examiner s'il convenait ou non d'établir une taxe, un impôt sur le papier.

Plusieurs orateurs parlèrent pour et contre, sans grande éloquence, mais avec beaucoup de précision et de logique.

Si une des personnes assises sur les bancs demandait la parole, on l'invitait à monter sur l'estrade et à se placer près de Cobden, qui présidait.

Un auditeur, placé derrière moi, se leva; une rumeur favorable courut dans l'assemblée. Bientôt je le vis paraître à côté du président. Il était habillé comme on l'est dans la classe moyenne ou aisée. Sa taille était haute; sa physionomie expressive n'avait peut-être pas beaucoup de distinction; mais on y lisait avec les traits qui indiquent la fermeté du caractère un air de bienveillance et de sincérité sympathique.

Il parla très-simplement et très-sensément contre le projet de taxe. Il fit valoir par de très-solides arguments cette considération, que tant que le peuple ne serait ni à son aise, ni instruit, les livres lui seraient presque aussi nécessaires que le pain, et qu'il ne fallait pas en élever trop haut le prix par un impôt.

Une voix ironique cria : — Vous êtes libraire, John.

— Il est vrai, répondit l'orateur avec un doux sourire; mais on me connaît assez pour être persuadé, je crois, que je ne parle pas dans un intérêt personnel. Les riches sont assez nombreux dans les trois royaumes pour qu'un libraire puisse s'enrichir s'il n'a en vue que leur clientèle. Si je préfère vendre des livres au moindre prix possible, c'est que je crois faire une œuvre utile et au peuple et à mon pays.

Une salve unanime d'applaudissements et des hourras prouvèrent qu'on était confiant dans sa bonne foi.

Plus je le regardais, plus j'éprouvais je ne sais quelle perplexité d'esprit. Je me disais : « Ce n'est pas la première fois que j'ai vu cette figure. » Je cherchais, mais je ne trouvais pas.

La séance terminée, j'allai vers Cobden. Je ne causais jamais sans un vif plaisir avec cet homme éminent : il avait une conversation toute française. Comme il me demandait ce que je pensais de la discussion, je lui dis que j'avais été particulièrement frappé du discours de M. John.

— Voulez-vous, me répondit Cobden, que je vous présente l'un à l'autre? Vous vous ressemblez beaucoup par les idées et les tendances. Je crois que vous vous entendrez bien.

Il me présenta. Je sortis avec John X... Dans la rue, il m'invita à visiter sa librairie. Il vendait à la fois des livres et du thé. Ses livres, composés en partie par lui-même, en partie sous sa direction, étaient tous destinés à la classe la plus nombreuse. Tout ce qu'il me dit sur le sujet si intéressant de l'éducation et de l'instruction populaires s'accordait trop avec mes sentiments personnels pour ne pas captiver mon attention.

En nous séparant, nous étions déjà liés par un commencement d'amitié. Les jours suivants, nous continuâmes nos entretiens. Il voulut bien m'introduire dans sa famille, qui était charmante, et à mon tour, quand il vint plus tard à Paris, je fus heureux de lui donner l'hospitalité.

Une fois, me trouvant seul avec lui près du feu, devant une théière, il m'arriva de lui dire :

— John, permettez-moi de vous faire l'aveu d'une singulière idée qui m'a quelquefois traversé la tête. Depuis que je vous connais, comprendrez-vous que je n'ai pu me défendre de trouver un certain fond de ressemblance entre vous, l'homme le plus sobre du monde (il ne buvait jamais de vin), et un ivrogne qui fut à peu près la première personne que je rencontrai à mon premier voyage en Angleterre.

John me regarda et me dit :

— A Boulogne ou à Douvres?

(1) Massillon.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

— A Douvres.
— En quel endroit de Douvres?
— Dans un chantier.
— En quelle année?
— En 1833.
— Cet ivrogne, c'était moi, j'en suis sûr. Donnez-moi quelques détails.

Je lui racontai ma visite au rocher de Shakspeare et au chantier. Quand j'eus fini :

— C'était moi, vous dis-je, moi-même!

Et il me frappa sur le genou en mettant sans embarras ses yeux dans les miens :

— J'avais alors dix-neuf ans, et j'étais en grand péril de devenir le plus mauvais drôle de toute l'Angleterre, si...

Il hésita.

Je le pressai d'achever.

— Eh bien, si je n'avais pas commis un crime!

— Un crime! m'écriai-je avec effroi.

— Calmez-vous, mon ami, reprit-il avec une expression mélancolique, mais pleine de douceur, et écoutez mes aveux. C'est en quelque sorte ma biographie que vous allez entendre. J'ai un regret, presque un remords de ne pas vous l'avoir confiée plutôt.

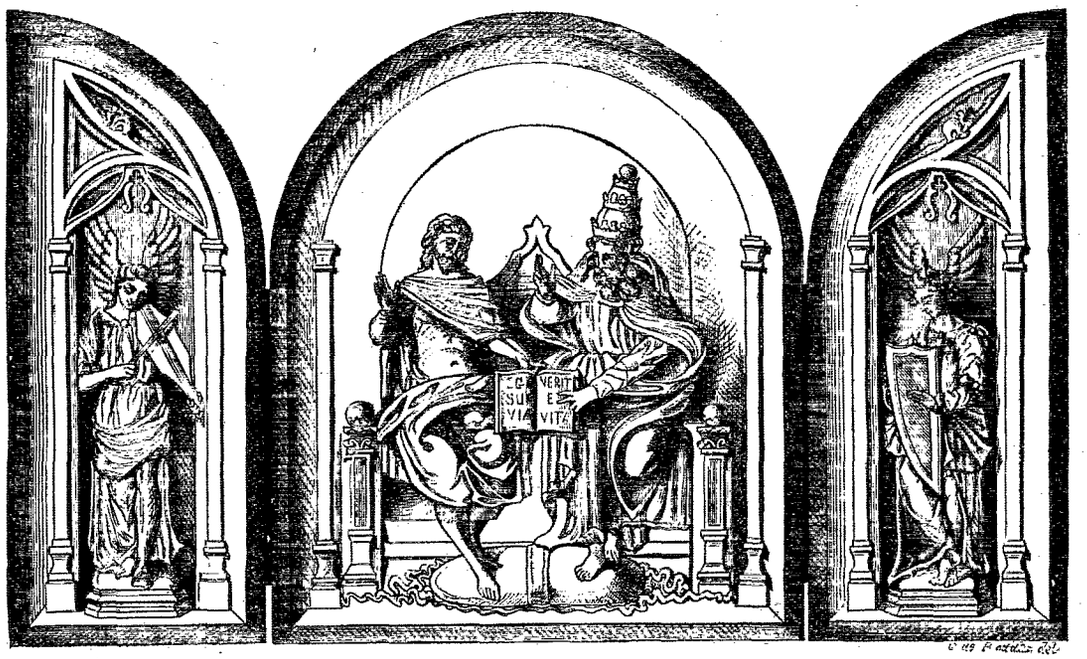
Je serrai les deux mains de cet excellent homme. Je sonnai pour demander qu'on ne laissât entrer personne, et voici ce que j'appris.

La suite à la prochaine livraison.

UN TABLEAU DE DÉVOTION
DU SEIZIÈME SIÈCLE.

On appelait *tableaux clouants*, *tableaux ployants*, *ouvrants*, ces petits meubles fort en usage au moyen âge, et même longtemps après, qui se composaient de plusieurs pièces liées par des charnières et se repliant sur elles-mêmes. Les faces intérieures étaient ornées de peintures ou de sculptures. Quand les volets ou *fermants* étaient rabattus, on pouvait les emporter facilement avec tous les autres objets que les riches personnages mettaient dans leurs bagages chaque fois qu'ils se déplaçaient.

Aussitôt qu'on était arrivé dans quelque château ou manoir, d'ordinaire fort peu habitable en l'absence de ses habitants, des tapisseries étaient tendues le long des murailles, ou servaient à diviser en chambres plus petites les vastes salles, et l'on ajoutait aux meubles très-simples qui s'y trouvaient en tout temps tout le luxe dont on se faisait suivre. Alors sortaient aussi des coffres ces tableaux de sainteté qui devaient être suspendus auprès du lit ou dans



Musée de Cluny. — Tableau ouvrant du seizième siècle. — Dessin de de Roddaz.

l'oratoire. On en tirait souvent tout l'ameublement d'un autel, y compris le tableau que l'on posait au-dessus.

Celui qui est ici reproduit, trop petit pour mériter sans doute le nom de chapelle portative que lui donne le Musée de Cluny, devait être placé dans la chambre de celle qui a fait écrire au dos cette inscription naïve et touchante :

« Et luy feut donée l'an 1592 au moys de decembre » p. ses frères et seur et a cousté XVIII l.

» Je prie à tous ceulz et celles q^i y prendront devo^on ce » gardent de la gaster et prie por moy et por ceulz q^i me » l'ont donée. » Sᵉʳ Perrette Dobray.

Le tableau est en bois sculpté, peint et doré. Dans le compartiment du milieu, on voit le Père éternel portant la tiare à trois couronnes, et Jésus-Christ à côté de lui; tous deux, assis sur un trône, lèvent la main droite en signe de bénédiction, et appuient la gauche sur l'Évangile ouvert, où on lit en latin : « Je suis la vérité et la vie. » Sur les volets sont figurés des anges tenant des instruments de musique.

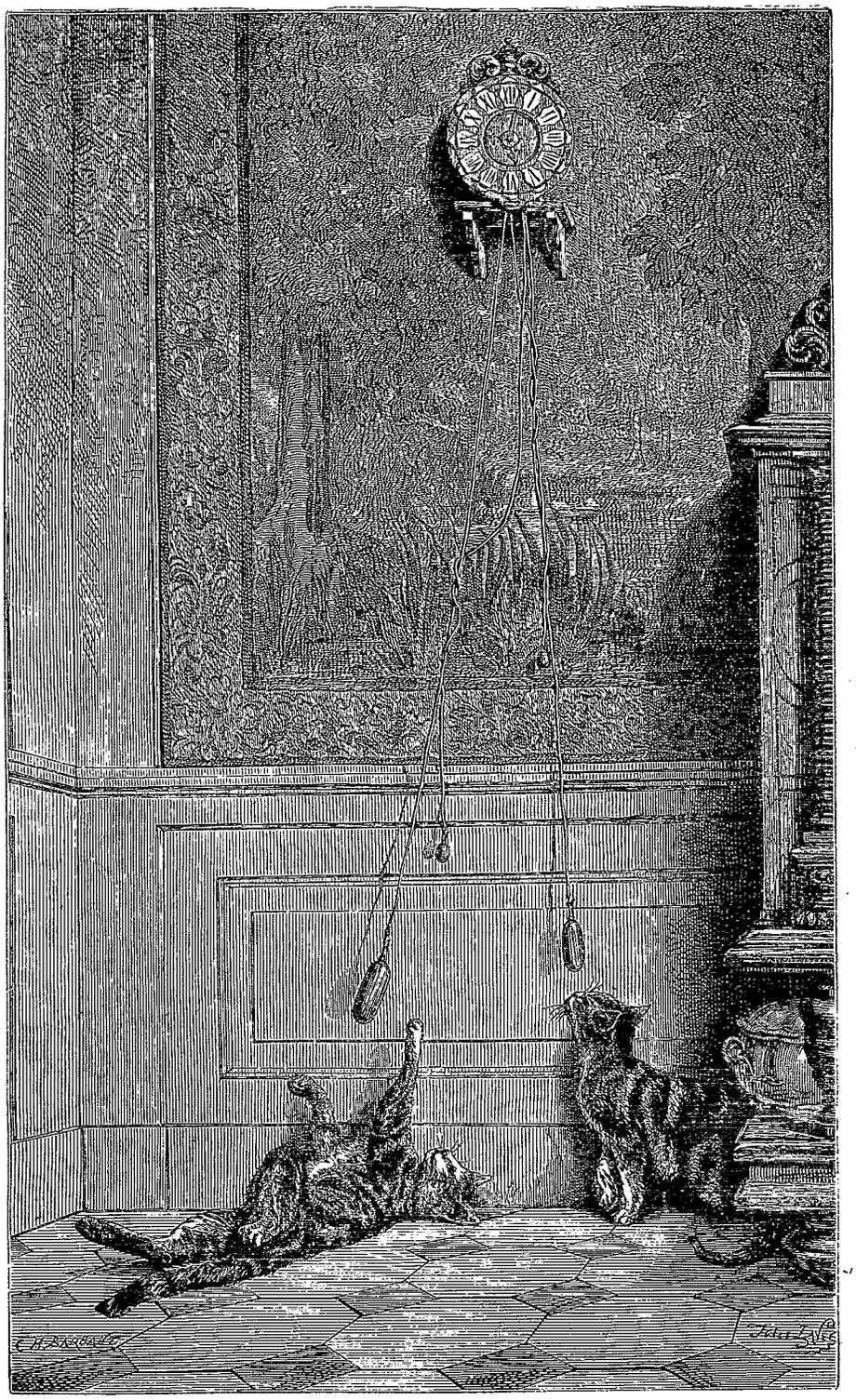
Le style de ce petit monument indique une époque de très-peu antérieure à la date de l'inscription qui y a été ajoutée.

ERRATUM.

Page 154, colonne 1, lignes 51 et 57. — La disposition des noms patronymiques du savant naturaliste Lesson a donné lieu à une erreur typographique que nous réparons. *Au lieu de* revérend père Lesson, *lisez* René-Primevère Lesson. — Son frère Pierre-Adolphe a écrit, comme lui, sur l'Océanie.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

UNE HORLOGE QUI AVANCE.



Salon de 1872; Peinture. — Une Horloge qui avance, par Eugène Lambert. — Dessin de Jules Lavée.

Je dédie cette histoire à tous les chats oisifs, et j'appelle leur attention et leur méditation sur cet axiome : *L'oisiveté est la mère de tous les vices.*

I

— Je m'ennuie, dit Puss en bâillant horriblement.

— Je t'en offre autant, reprit Muss d'un ton maussade; et il bâilla aussi.

Ayant dit ces mots, les deux chats retombèrent dans un morne silence. Ils ne bougeaient pas plus que ces chiens de faïence que l'on voit à la porte des marchands de porcelaine et de cristaux. De temps en temps leurs yeux clignotaient, et leurs oreilles avaient un mouvement nerveux. Ils ne donnaient pas d'autres signes de vie.

— Tu dors, dit Puss à son camarade, d'un air narquois.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

— Et toi, tu ronfles, reprit le camarade, piqué dans son amour-propre.

— Tu as tout à fait l'air d'un chien de faïence!

— Et toi, d'un presse-papier!

Paroles inutiles et blessantes : fruit de l'oisiveté.

II

— Cela ne peut pas durer, dit Puss en se levant, et en s'étirant si fort qu'il ressemblait au vain fantôme d'un chat maigre.

— Cela dure pourtant, et cela durera longtemps, répondit Muss, d'un ton provocant et sans changer de posture.

Puss alla jusqu'au seuil de la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur la terrasse.

— La pluie ne tombe plus, dit-il à son compagnon; mais les dalles de la terrasse sont humides; un chat qui se respecte ne saurait s'y risquer. Les gazons sont tout brillants de gouttes de pluie; il y a de petits lacs sur le sable des allées, de jolis lacs, ma foi! avec de petites îles flottantes de fleurs de lilas que la pluie a fait tomber.

Muss, sans se déranger, grommela quelque remarque désobligeante sur les gens qui font de la poésie mal à propos, et surtout sur cette providence trop vantée, qui sait que les chats n'aiment pas l'eau, et qui inonde leur parc de si terribles ondées!

Paroles malsonnantes et blâmables : fruit de l'oisiveté.

III

— Si seulement Charles n'était pas au collége, reprit Puss d'un ton dolent, il trouverait bien moyen de nous amuser, lui. Quelle sotte invention que ces colléges!

— Pas plus sotte que celle des couvents, reprit Muss d'un ton sec; Marie valait bien Charles. Quel plaisir de brouiller tous les pelotons de sa corbeille! Le bon temps est passé.

Et les deux égoïstes, en chœur, répétèrent que les parents sont bien absurdes de priver les pauvres chats de leurs camarades, pour les fourrer dans des colléges et dans des couvents où ils s'ennuient à périr.

Radotages stupides : fruit de l'oisiveté.

IV

— Si nous allions au grenier? dit Puss.

— Pourquoi pas dans les gouttières? répondit Muss en fronçant dédaigneusement le nez. Pourquoi pas à la cuisine, comme les chats affamés qui guettent quelque morceau et flattent le marmiton. Ne saurais-tu te souvenir que tu es gentilhomme, et qu'il faut savoir choisir ses distractions.

Là-dessus, il ferma les yeux pour jouir sans trouble du sentiment de sa dignité.

Puss n'y tint plus et sortit du petit salon, laissant l'autre plongé dans un demi-sommeil.

Au bout de dix minutes, il revint d'un pas alerte :

— Monsieur Muss! monsieur Muss! dit-il en plaisantant.

L'autre l'entendait bien, mais il n'ouvrit pas seulement les yeux.

— Je te réveillerai bien, se dit Puss.

Alors, il s'approcha et cria avec emphase :

— La porte de la salle à manger est ouverte!

D'un seul bond, Muss fut droit sur ses quatre pattes et s'écria :

— La porte de la salle à manger!...

Et sans plus d'explications, il suivit son camarade. L'entrée de la salle à manger leur était interdite, voilà justement pourquoi ils y allaient d'un pas si empressé.

Désobéissance et plaisir de faire le mal : suites de l'oisiveté

V

Arrivés dans la salle à manger, les deux amis éprouvèrent le mauvais petit frisson de plaisir que l'on éprouve à faire une chose défendue. Ils se regardaient avec des yeux tout ronds et tout luisants, et ils s'émerveillaient de leur audace et de leur succès.

— Amusons-nous, dit Puss.

— Amusons-nous, reprit Muss. Mais à quel jeu?

Le fait est qu'à part le plaisir d'être dans un endroit défendu, deux chats ne devaient pas trouver grande distraction dans une pièce comme celle-là, tant les dressoirs et les buffets étaient scrupuleusement fermés. Pour n'en avoir pas le démenti, Puss, avisant un bahut sculpté, alla s'y frotter depuis la pointe de l'oreille jusqu'à l'extrémité de la queue. Les aspérités de la sculpture offensaient bien un peu sa joue délicate et sa douillette échine. Il n'en continuait pas moins cet exercice, faisant des mines de plaisir, ronronnant, et engageant par de fallacieuses paroles le prudent Muss à l'imiter. Il mentait aussi effrontément que ces baigneurs qui se sont jetés dans une eau trop froide, et affirment, en grinçant des dents, que l'eau est délicieuse.

Sot amour-propre et mensonge ridicule : suites de l'oisiveté.

VI

— C'est un peu trop dur pour moi, dit Muss, après avoir essayé.

— Tu crois.

— J'en suis sûr.

— N'importe, nous nous amusons bien, hein.

— Énormément, reprit Muss en étouffant un bâillement.

Puss, en rôdant, passa devant un grand vase d'argent au ventre rebondi. Quand il y aperçut sa figure toute contrefaite :

— Viens voir, dit-il à son ami, comme c'est joli!

Muss fit semblant de s'amuser beaucoup de cette caricature de chat à grosse tête, qui avait les yeux plus fendus que ceux d'une houri, et des moustaches qui s'étendaient indéfiniment et semblaient faire le tour du vase. S'il avait eu un peu de lecture, il aurait songé à ce schah de Perse qui nouait ses moustaches en rosette derrière son cou.

— Hein! Comme nous nous amusons! dit Puss en lui donnant un bon coup d'épaule pour le mettre en joie.

Muss lui rendit son coup d'épaule, et ils se mirent à sauter pour bien se prouver à eux-mêmes qu'ils ne s'étaient jamais tant amusés.

Vaine hypocrisie, qui rappelle celle des gens du monde dans un salon : fruit de l'oisiveté.

VII

En batifolant, les deux complices avaient heurté un des poids de l'horloge. Puss en se retournant le vit se balançant à deux doigts de son nez.

— Oh! s'écria-t-il en parodiant, sans le savoir, le mot d'Archimède; j'ai trouvé! Comprends-tu, mon bon ami? voilà quelque chose qui remue enfin!

Et il regardait le poids qui se balançait en cadence, fermant les yeux quand le poids approchait de son nez, et les rouvrant tout grands quand il s'en éloignait. Il ne voyait pas bien encore ce qui allait sortir de là; mais il pressentait quelque chose de nouveau, d'imprévu; son cœur battait. Il réfléchit, et quand il crut avoir bien compris, il allongea un bon coup de patte; mais le poids, trop vivement

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

lancé, revint brusquement sur le nez du lanceur. Puss prend ses précautions, il allonge ses coups obliquement; mais le poids, après avoir décrit une courbe, revient toujours lui frapper tantôt une joue, tantôt l'autre. « Je n'y suis pas encore », se dit Puss; et comme il était observateur, il eut l'idée de s'étendre sur le dos pour éviter les coups. Et alors, quelles volées! quels élans! Muss en était émerveillé. Les cordes s'entremêlent; le premier poids fait mouvoir le second, qui s'accroche au troisième, qui attire le quatrième. Puss est dans l'extase; plus agile et plus malin qu'un singe, Dieu sait s'il est habile à varier ses plaisirs!

— Voilà donc, dit-il à son ami, pourquoi l'on nous interdisait l'entrée de cette bienheureuse salle à manger!

Muss ne répond pas, car il roule dans sa tête un problème bien difficile à résoudre. Pourquoi le quatrième poids remue-t-il lorsque c'est le premier que Puss met en branle? Et il flaire le poids mystérieux, une patte en l'air, et il ne trouve pas la solution de son problème.

Tout à coup l'on entend des pas pressés; c'est Baptiste qui entre. Les deux chats se cachent.

— Je suis en retard, s'écrie Baptiste! et il va précipitamment prévenir le cuisinier.

Les deux coupables se sauvent, et montent jusqu'au palier du grenier. Ils sont là dans l'ombre, côte à côte, n'osant se regarder.

— Souviens-toi, murmure Muss en tremblant, que c'est toi qui as commencé!

Puss ne répond pas. Il est pris d'un si grand mépris pour son camarade, qu'il se demande s'il pourra jamais lui pardonner sa couardise.

Mauvais sentiments : suites de l'oisiveté.

VIII

Baptiste se presse tellement de mettre le couvert qu'il casse deux assiettes, peintes par madame elle-même, et dépareille la douzaine, ce qui est une chose bien horrible à dire! Baptiste malmène le cuisinier. Le cuisinier affolé brûle son rôti et soufflette le marmiton, qui allonge sournoisement un coup de pied à Médor, qui, ne sachant à qui s'en prendre, aboie après les chats, ses ennemis naturels. Ses hurlements font trembler la maison; les deux coupables croient cette fois que leur dernière heure est venue, et lâchement rejettent la faute l'un sur l'autre. Au premier coup de cloche du dîner, monsieur, surpris dans son bain, en sort si précipitamment qu'il attrape un gros rhume; son jabot fait de faux plis, sa cravate est mal mise. Madame, qui écrivait à une amie, voit avec désespoir sa lettre coupée en deux et indéfiniment remise. La mère de madame, qui lisait un roman, est furieuse de laisser le héros suspendu à la trompe d'un éléphant, sans savoir comment il se tirera de là. Une cousine pauvre, qui faisait un petit tour de parc, arrive tout essoufflée, et meurt de confusion en voyant combien elle est en retard. Elle tire sa montre, tous l'imitent, et il est prouvé que l'horloge, étant seule de son avis, doit avoir tort. La première émotion passée, on remarque que les cordes des poids sont emmêlées; on remarque en même temps que les chats sont absents. Coïncidence bien fâcheuse pour eux.

— Tant qu'ils étaient simplement inutiles, dit monsieur, on pouvait les garder; mais du moment qu'ils deviennent nuisibles, il n'y a plus qu'à s'en débarrasser.

Puss fut relégué au moulin. Victime de sa curiosité et de son goût pour la mécanique, il se laissa prendre la queue dans un engrenage. Il perdit ainsi son plus bel ornement, et mena désormais une vie solitaire et triste. Muss, devenu pensionnaire du maréchal ferrant, se roussit tellement au feu de la forge qu'il en devint méconnaissable. De plus, il avait perdu une oreille dans une rencontre avec un rat de la grosse espèce.

Vie pénible et misérable : fruit de l'oisiveté.

RÉFRIGÉRANTS.

DE LA GLACE ET DES RÉFRIGÉRANTS SOUS LES TROPIQUES.

Dans l'Inde, où naturellement la glace est rare à cause de la chaleur du climat, on emploie plusieurs moyens très-simples pour rafraîchir les boissons. L'un de ces moyens est de garnir de chiffons ou de paquets de menues racines (les racines fibreuses d'une herbe commune qui pousse dans les terrains sablonneux, *Andropogon veterina*) une embrasure de fenêtre, et de mouiller cette cloison perméable : l'air en traverse les interstices et s'y refroidit par la rapide évaporation de l'eau; on expose à l'action de ce courant d'air froid les assiettes de fruits, les bouteilles d'eau ou de vin que l'on veut rafraîchir.

Un autre moyen consiste à placer les bouteilles ou autres vases dans des corbeilles d'osier remplies de paille peu serrée et bien trempées d'eau; on suspend ces corbeilles à une haute branche d'arbre, et à l'aide d'une corde on les balance violemment. Il s'opère ainsi, comme dans le cas précédent et par une cause semblable, un assez rapide refroidissement.

Enfin, on se sert aussi de cruches en terre poreuse que l'on enveloppe d'un linge mouillé et que l'on expose dans un endroit chaud : on obtient le même effet.

Mais il n'est pas impossible, même dans l'Inde, de se procurer de la glace sans avoir recours aux procédés artificiels fournis par la chimie, et qui ne peuvent en produire qu'une très-petite quantité. Plusieurs habitants d'une station s'associent à cet effet, réunissent une certaine somme, et la confient à l'un d'entre eux qui se charge de l'entreprise. Il procède de la manière suivante :

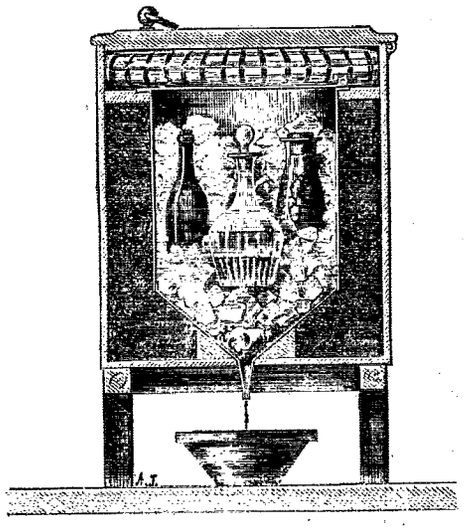
Il commence par faire construire le réservoir qui doit contenir et conserver la glace. Cette glacière consiste en un trou ayant environ quinze pieds de profondeur sur autant de diamètre, et creusé dans un endroit aussi sec que possible. On a soin de garnir l'intérieur de cette espèce de puits d'une double cloison de planches; dans l'intervalle qui sépare les deux cloisons, on entasse des liens de paille tordue ou de faisceaux de baguettes, ce revêtement de bois étant mauvais conducteur de la chaleur. Il convient d'épuiser de temps en temps au moyen d'une pompe l'eau qui provient de la fonte de la glace et qui s'accumule au fond du puits. Au-dessus, on élève une maisonnette ronde comme une tour, à murs très-épais, et surmontée d'un toit conique. Une petite porte complète la construction.

On apporte la glace dans de grandes corbeilles à mesure qu'on la récolte, et on la dépose dans la glacière. Plusieurs hommes sont occupés à la battre pour la tasser. Voyons maintenant comment elle se produit.

On trace sur le terrain, qui doit être plat et uni, des allées parallèles se croisant à angle droit. Les points d'intersection forment des couches d'environ dix pieds carrés, où sont placées de grandes terrines remplies d'eau et des piles de petites soucoupes également en terre, de cinq à six pouces de diamètre et d'un pouce et demi seulement de profondeur. Le sol des couches est de quatre à cinq pouces plus bas que celui des allées. A peu de distance se trouve une meule de paille autour de laquelle sont rangées des corbeilles de toutes dimensions. On étend légèrement la paille sur les couches, et l'on y pose les petites soucoupes aussi près les unes des autres que possible.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Le soir, quand le ciel serein promet une nuit claire et paisible, et qu'une douce brise souffle du nord ou du nord-est, arrivent des hommes qui avec de grandes cuillers puisent de l'eau dans les terrines et en versent une petite quantité dans les soucoupes : celles-ci sont quelquefois au nombre de dix mille. Si tout va bien, c'est-à-dire si le thermomètre ne s'élève pas au-dessus de 44 degrés Fahr.,



Boîte à glace en usage dans l'Inde.

et qu'il ne survienne ni nuages, ni brouillard, ni vent, on peut espérer trouver dans chaque soucoupe une mince couche de glace.

Admettons que les circonstances soient favorables et que l'opération réussisse, alors, longtemps avant le jour, on entend battre à coups redoublés sur de petits tam-tams, pour appeler les femmes et les enfants des villages voisins à la récolte de la glace. On place sur les terrines vides les plus grandes corbeilles d'osier, afin d'y faire égoutter la glace recueillie ; les plus petites sont alignées le long des allées ; les travailleurs, munis de couteaux, de petites faucilles, de morceaux de fer, détachent la croûte de glace de l'intérieur des soucoupes et la versent dans les corbeilles.

On ne peut se faire une idée de l'animation de cette scène : des centaines et quelquefois des milliers d'individus vont, viennent, courent en bavardant, en riant ; on entend le grincement des lames de fer qui raclent la glace et le cliquetis des soucoupes qu'on met en pile aux coins de chaque couche.

On récolte parfois ainsi dans une nuit deux mille livres de glace. Lorsque la croûte glacée de chaque soucoupe atteint l'épaisseur d'un florin, on considère ce résultat comme excellent.

La cause de la formation de la glace à la température de 42 ou 44 degrés Fahr. est sans doute l'évaporation d'une partie de l'eau à travers la terre poreuse des soucoupes, évaporation favorisée par l'air qui circule en dessous dans la paille. Quand l'air est humide, il ne se produit jamais de glace.

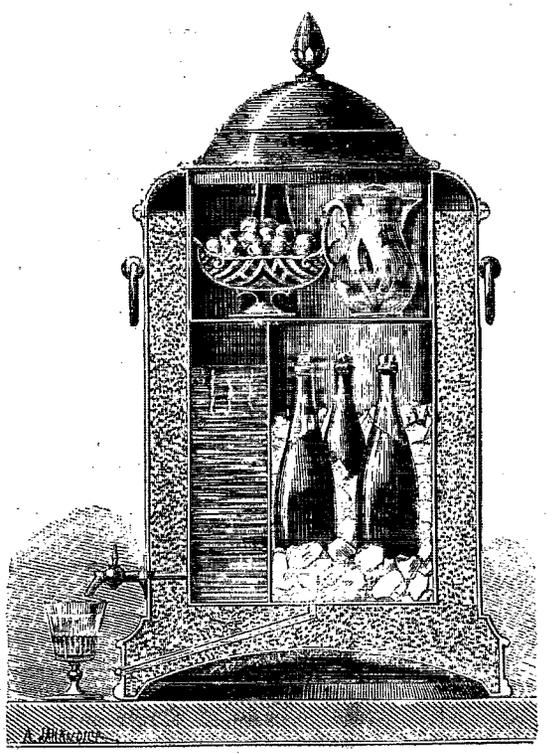
Dès que l'ouvrage est terminé, les travailleurs se rassemblent, et l'homme chargé de la paye distribue à chacun deux ou trois petites pièces de cuivre.

C'est généralement vers Noël que se font les provisions de glace. Quelquefois elles ont lieu aussi en janvier et même en février. On n'ouvre pas les puits avant le mois d'avril ou de mai, époque où les grandes chaleurs commencent.

Les sociétaires payent ordinairement chacun cinq livres sterling, et ils ont droit à huit livres de glace, — de glace sale et molle, — prise au puits. La distribution se fait avant le jour. Le domestique reçoit la glace qu'on lui donne dans une couverture de laine ; il la lie en paquet et la bat avec un maillet de laine qu'il a apporté exprès, afin d'en bien chasser l'eau ; puis il l'enferme dans une corbeille doublée de coton et enveloppée d'un drap. Arrivé à la maison de son maître, il bat encore une fois la glace, et la place dans la boîte où l'on met les bouteilles à rafraîchir. Elle peut s'y conserver deux jours, au bout desquels on renouvelle la provision. Le puits peut en fournir pendant quatre mois ou quatre mois et demi. Quatre ou cinq bonnes nuits suffisent quelquefois à remplir un puits.

La boîte à glace généralement employée est un appareil très-simple : c'est une boîte carrée d'environ 0m.80, et montée sur des pieds. Dans l'intérieur se trouve une seconde boîte plus petite, en fer-blanc, se terminant en forme d'entonnoir par un tube dans lequel on met du coton, afin que l'eau provenant de la fonte de la glace s'écoule goutte à goutte. C'est dans cette boîte intérieure que l'on enferme les bouteilles et les carafes avec la glace. Entre elle et le coffre extérieur, on entasse de la sciure de bois, ou bien un mélange de poudre de charbon et de son, pour empêcher la chaleur d'y pénétrer. Entre les couvercles des deux boîtes, on place un épais coussin ouaté.

On peut perfectionner cet appareil, le rendre à la fois

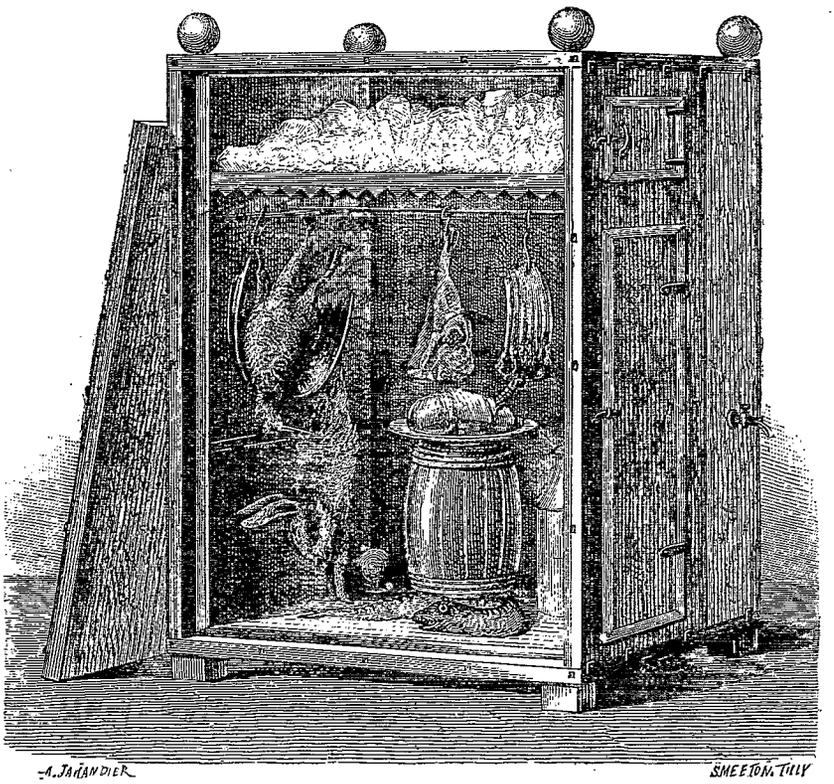


Boîte à glace perfectionnée par les Américains.

plus élégant et plus commode, comme l'ont fait les Américains. On en divise l'intérieur en trois compartiments : celui qui contient l'eau se trouve rafraîchi par la proximité de la chambre à glace ; cette eau coule à volonté au moyen d'un robinet placé à l'extérieur. Un étroit conduit, qui part du fond de la chambre à glace et traverse la base de l'appareil, sert à l'écoulement de l'eau provenant de la glace fondue. Le compartiment supérieur,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

qui s'enlève à volonté, sert pour les assiettes de fruits et les autres plats que l'on veut tenir au frais. La caisse extérieure peut être faite de bois plus ou moins précieux et décorée avec plus ou moins de luxe.

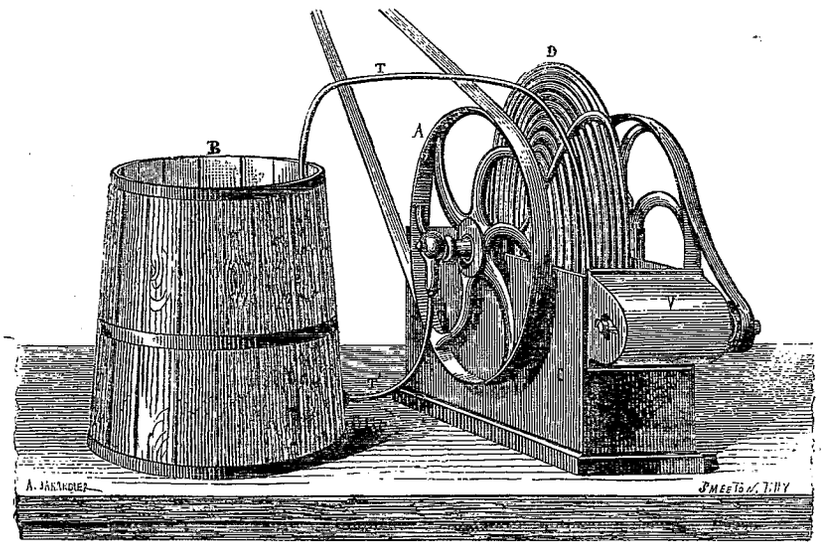


Garde-manger, ou chambre à rafraîchir les aliments, etc., et dont toutes les pièces peuvent se démonter et se transporter. — Dessin de Jahandier.

APPAREIL DYNAMIQUE POUR RAFRAICHIR L'EAU.

Cet appareil ingénieux, qui a été construit par M. Toselli, est basé sur le principe des alcarazas. On vient de voir que l'eau contenue dans ces vases se refroidit, parce que le liquide suinte à travers leur paroi poreuse, s'évapore à leur surface, et que le fait de cette évaporation produit un abaissement de température de l'eau intérieure.

Le nouvel appareil est formé d'un disque métallique D (voy. la figure ci-après), construit au moyen d'un tube plié sur lui-même en spirale. Une de ses extrémités reste ouverte, et l'autre extrémité est en communication avec un



Appareil dynamique pour rafraîchir l'eau. — Dessin de Jahandier.

tube horizontal qui constitue l'arbre de rotation. Ce disque tourne lentement; il plonge à moitié dans l'eau de la cuve C; sa surface se trouve ainsi continuellement mouillée, et la partie en dehors du bain offre à l'eau qui l'humecte une grande surface d'évaporation. Cette évaporation, comme dans l'alcaraza, enlève au tube une certaine quantité de chaleur latente, d'autant plus grande qu'elle s'opérera plus vite; pour l'activer, un petit ventilateur V, mis en mouvement en même temps que le disque, renouvelle constamment l'air à la surface d'évaporation.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Or, la quantité d'eau qui circule dans le tube réfrigérateur D ne tombe pas dans la cuve C; elle arrive par le tube T′ dans une cuve de bois B, et voyage dans un serpentin qui plonge au milieu du liquide que l'on veut refroidir. Cette eau repasse par le tube T dans le disque D, perd encore une certaine quantité de chaleur sous l'action de l'évaporation produite à la surface du tube circulaire, revient dans la cuve B, et ainsi de suite alternativement. On voit que le principe est extrêment simple et vraiment ingénieux.

L'inventeur, en plaçant son appareil au soleil, a pu faire baisser de dix-huit degrés centésimaux la température d'une eau contenue dans la cuve. Ce nouveau système peut rendre de grands services aux distillateurs, aux fabricants de bière, et son emploi doit donner des résultats efficaces dans les pays chauds.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339, 351.

III

Je vous parlerai peu de mon enfance. Mon père, petit fermier près de Norwich, mourut lorsque j'avais à peine treize ans, ne laissant à ma mère aucune ressource pour élever ses quatre enfants. Elle ne pouvait continuer le labour : chacun de nous fut placé le plus tôt possible de manière à pourvoir à sa vie. Deux de mes frères s'embarquèrent comme mousses, à Great-Yarmouth; ils sont morts. Le troisième passa en Écosse, où nous avions un oncle qui élevait des troupeaux de vaches et fabriquait des fromages; il a prospéré, mais il nous a longtemps oubliés. Quant à moi, comme on vit que je n'avais point de goût pour la mer et que j'étais robuste, on me plaça apprenti chez un charpentier de Norwich. Je demeurai là quatre ans. J'étais à mauvaise école. Mon père m'avait appris un peu à lire et à écrire; mais mon maître avait en mépris les livres et l'encre : mes camarades n'avaient garde d'avoir un avis contraire. Les premières notions que j'avais acquises avant de devenir orphelin s'effacèrent peu à peu; je pris en même temps les détestables habitudes du milieu où je vivais. Cependant, n'étant pas très-éloigné du village de Thornfield, où vivait ma mère, j'allais la voir quelquefois, et au retour je formais toujours la résolution de résister aux entraînements. Par malheur, ou par bonheur, il arriva que mon maître fit de mauvaises affaires, il nous congédia. Je n'aimais pas mes compagnons : un bon instinct me conseilla de ne suivre aucun d'eux. Il me fallut errer de ville en ville, dans les comtés de Suffolk, d'Essex et de Kent, pour trouver du travail, ce qui me conduisit jusqu'à Douvres.

Lorsque vous m'avez vu, mon cher ami, je n'étais pas bien loin de la catastrophe qui a changé toute ma vie.

Je ne luttais plus contre l'ivrognerie, l'odieux vice me possédait entièrement. Tous mes compagnons, un seul excepté, étaient aussi avilis et aussi brutaux que moi. Il ne se passait guère de jour sans qu'à la taverne il ne s'élevât parmi nous quelque querelle qui dégénérait en bataille.

Le compagnon que j'ai excepté se nommait Georges Dickson. Il avait quelques années de plus que moi. Je ne sais comment il pouvait s'y prendre, mais il se laissait rarement entraîner à boire outre mesure ou engager dans nos querelles. Il avait prouvé qu'il n'était pas lâche; il savait à l'occasion imposer silence aux railleries. J'ignore aussi pourquoi il m'avait pris en amitié; je ne le méritais guère. Il me réprimandait, parfois même il me traitait durement lorsqu'il me voyait ivre ou me mettre en colère. Je comprenais bien que ses reproches étaient justes, mais je n'avais pas la force de suivre ses conseils.

Il y avait, du reste, un lien particulier qui m'attachait à lui.

Il savait lire et écrire. Quand je recevais une lettre de ma mère, c'était à lui que je la portais; c'était aussi lui qui répondait à la chère bonne femme, sous ma dictée, et qui lui faisait parvenir par la poste, chaque mois, une petite partie de mon salaire. C'était là ma seule économie : c'était, je crois aussi, ma seule bonne action; je ne me flatte pas. Pour le reste, je ne valais rien.

Je sentais bien que Georges Dickson m'aimait véritablement, et comme on doit aimer ses amis, pour les détourner du mal et les porter au bien. Et cependant souvent j'abusais de sa bonté : je le raillais stupidement, je le querellais; mais il était d'ordinaire patient avec moi comme avec un enfant.

Ici John s'interrompit. Sa voix s'était affaiblie. Il passa sa main sur ses yeux.

Il m'en coûte plus que je l'avais pensé, poursuivit-il, de vous dire ce qui va suivre, non qu'à cette distance, et après ce qui s'est passé depuis, j'éprouve encore autant d'horreur de moi-même; mais je ressens une émotion étrange au souvenir de la profonde dégradation morale où j'étais tombé. Sans le témoignage irrésistible de ma conscience, il me semblerait que j'ai vécu deux fois, et que ma première vie a été celle d'un homme qui heureusement n'existe plus.

Un soir j'avais reçu une lettre de ma mère. J'allai à notre taverne habituelle pour demander à Georges de me la lire. Il n'était pas encore arrivé. En l'attendant, je me mis à boire. Des camarades survinrent. La conversation s'engagea sur les sujets ordinaires : — Qui était le plus fort? Qui était capable de boire le plus? Que ferait-on si l'on avait de l'argent? Comme vivent les gens riches? etc. — Et, comme de coutume, on ne tarda pas à se disputer, plutôt parce qu'on s'exprimait mal, et qu'on ne se comprenait pas, que parce qu'on pensait diversement. L'incorrection du langage, l'impossibilité de se servir du mot propre, engendrent encore plus de discussions entre les ignorants que la diversité des opinions. On a prononcé une parole mal à propos; on veut par entêtement la soutenir : il n'en faut pas davantage le plus souvent pour commencer une querelle. Ainsi l'ignorance et le peu d'idées qu'on a dans la tête sont cause que de pauvres diables passent leurs heures de repos en sottes querelles.

Georges entra : j'avais la tête alourdie; il se plaça devant moi en haussant les épaules et avec une grimace de mépris.

— Encore! toujours! me dit-il, les dents serrées.

Je répondis sans doute par quelque grossièreté; puis, à travers mon ivresse, me rappelant la lettre de ma mère, je la tirai de ma veste et la lui jetai en murmurant :

— Tiens, lis-moi cela. Ça vaudra mieux que de m'ennuyer de tes leçons.

Georges, cette fois, ne sut pas rester calme. Je lui avais promis le matin de mieux veiller sur moi. Nous étions au dernier jour du mois : ce que je buvais en ce moment pouvait bien réduire à rien la petite épargne que je devais envoyer à ma mère. C'est ainsi que je me suis expliqué depuis son irritation. Il saisit la lettre, la regarda, l'ouvrit, et sans la lire, je crois, me dit :

— A quoi bon? Qu'est-ce qu'on peut écrire à un fils tel que toi? Ta mère va mourir, mauvais drôle, et elle te te maudit.

Ce sont bien là les paroles qu'il m'a toujours semblé avoir

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

entendues. Peut-être n'avaient-elles pas tout à fait ce sens; quoi qu'il en soit, elles me blessaient dans la seule partie de mon cœur qui fût encore sensible au bien; elles soulevèrent tout à coup en moi une fureur insensée. Je me levai, je me précipitai sur Georges pour lui arracher la lettre, et avec une telle impétuosité que nous roulâmes à terre. Que se passa-t-il? Hélas! je ne l'ai jamais bien su. J'entrevois vaguement qu'au lieu de nous séparer on nous entourait. On se donnait l'ignoble, l'horrible, le sauvage plaisir de nous voir nous entretuer. Je rugissais, je frappais. Quelques têtes m'apparaissent au-dessus du cercle; c'étaient celles des servantes, pâles de terreur, mais curieuses. Combien d'instants dura la lutte? Qu'en pourrais-je dire?

Un cri tout à coup retentit!

— Du sang! Il a tué Georges! Au meurtre! au meurtre!

Deux compagnons me tirèrent à eux violemment par les pieds, me traînèrent jusqu'à une porte qui s'ouvrait sur une petite route de traverse, et, me mettant debout, me poussèrent dehors en me disant :

— Va-t-en, brigand! sauve-toi, si tu peux, avant qu'on ne vienne t'arrêter!

La suite à la prochaine livraison.

RECONNAISSANCE POPULAIRE

A PROPOS D'UN PUITS.

Peu de personnes ont souvenir de Jean Pitard, chirurgien du grand roi saint Louis. On en a oublié de plus illustres et de plus savants! Tout effacé qu'il est aujourd'hui dans les annales de son art, Jean Pitard n'en a pas moins fait faire quelque progrès à la médecine, et surtout à l'anatomie, vers la fin du treizième siècle. Il mériterait un mot de reconnaissance, ne fût-ce que pour avoir soumis les chirurgiens de son temps à recevoir, en 1260, les statuts qui les formaient en corporation. Les gens du quartier de la Cité furent plus justes que les savants du moyen âge. Maître Jean Pitard demeurait dans la rue de la Licorne, où il possédait une maison; il eut la bonne pensée d'y faire creuser un puits dont l'eau était fort limpide et dont il abandonna l'usage au public; les générations qui profitaient de ce bienfait se succédèrent, et trois cents ans après la mort de Jean Pitard on lisait ce quatrain sur sa maison, qui avait été rebâtie :

Jehan Pitard en ce repaire,
Chirurgien du roi, fit faire
Ce puits en mille trois cent dix,
Dont Dieu lui doint son paradis.

LES HABITANTS PRÉHISTORIQUES

DES CAVERNES,

CLASSÉS D'APRÈS LEUR INDUSTRIE.

Fin. — Voy. p. 319.

Époque du Moustier. — Les alluvions de la Somme, Saint-Acheul, Menchecourt, les alluvions de la vallée de la Seine, la station de Chez-Pouré (Corrèze), la grotte du Pey-de-l'Azé, la caverne du Moustier (Dordogne), se rapportent à la même époque, pour laquelle on a choisi le nom de la caverne la plus connue et la plus typique.

Les silex sont d'une taille grossière et massive, et l'absence d'instruments façonnés avec des os, l'absence même d'os naturels est presque complète. Trois instruments caractérisent cette époque : 1° la hache en silex, taillée en amande, que l'on trouve en abondance extrême à Saint-Acheul, tandis qu'elle est en petite quantité dans la caverne du Moustier : c'est cette forme que les ouvriers de Saint-Acheul désignent sous le nom de *langue de chat;* 2° les pointes en silex à face lisse d'un côté et retaillées de l'autre : ce sont ces pointes de flèche qui sont les plus abondantes au Moustier, tandis qu'elles sont assez rares à Saint-Acheul; 3° de forts éclats de silex, dits racloirs, dont un des bords formant une large courbe est retaillé, et contraste avec le reste de l'éclat, qui demeure brut et est disposé pour être facilement tenu par la main.

Époque de Solutré (Saône-et-Loire). — Ce qui frappe tout d'abord dans les instruments de cette époque, c'est le perfectionnement dans le travail du silex. Au Musée de Saint-Germain, une vitrine est consacrée à la caverne du Moustier, et une autre à la station de Solutré. Il suffit d'un coup d'œil pour se rendre compte de l'extrême différence. On y remarque des pointes de silex qui, par la taille et la finesse du travail, sont des œuvres d'art.

La hache en amande a disparu. L'arme paraît être un bloc formant casse-tête, dont la taille est à facettes avec des angles très-vifs. Mais ce qui caractérise particulièrement l'époque, ce sont les pointes de silex, ou pointes de lance et de flèche, qui sont finement retaillées sur leurs deux faces et pointues à leurs deux extrémités, tandis qu'à l'époque précédente il n'y avait qu'une extrémité pointue. Le racloir a perdu sa grossièreté; il est devenu un grattoir, souvent d'une grande finesse. Quoique, dans cette période, on trouve une très-grande quantité d'ossements, surtout de rennes et de chevaux, les instruments en os y sont très-rares. Le silex est encore la matière presque exclusive des armes et des outils.

M. de Mortillet range dans l'époque de Solutré les gisements de Laugerie-Haute (Dordogne) et de Pont-à-Lesse (Belgique).

Ce savant avait cru trouver d'abord la troisième époque dans la grotte d'*Aurignac* (Haute-Garonne); et même le livret, intitulé : *Promenades au Musée de Saint-Germain,* conserve ce classement. Une vitrine y est consacrée aux débris recueillis à Aurignac par M. Édouard Lartet, savant très-distingué, dont la réputation est dominante dans le monde scientifique. Aujourd'hui, les trouvailles faites depuis les fouilles d'Aurignac, et une détermination plus précise des éléments de la classification, semblent indiquer que la caverne d'Aurignac ne saurait caractériser une époque. Des bouleversements postérieurs semblent avoir mélangé des débris qui auraient été déposés successivement à des moments divers. On peut donc considérer la caverne d'Aurignac et celles qu'on lui avait associées, comme faisant partie de l'*époque de la Madeleine,* qui est une grotte de la commune de Tayac, dans la Dordogne.

Les gisements célèbres des Eyzies et de Laugerie (Dordogne) appartiennent à cette époque, ainsi que les stations de Bruniquel (Tarn-et-Garonne), de Massat (Ariége), de Saléne (Haute-Saône), de Furfooz (Belgique), de Schussuined (Wurtemberg).

Dans cette époque, les outils et l'armement en os et en bois de renne dominent de beaucoup les armes et les outils de silex par leur abondance et par la variété de leurs usages. Les ossements des animaux d'espèces éteintes ont totalement disparu; mais ceux des espèces émigrées dans les régions froides s'y trouvent à profusion.

Le silex paraît être surtout consacré à faire ce qu'on a nommé des couteaux : ce sont ces éclats tranchants qui se trouvent en grand nombre partout. C'était avec ces instruments que l'on taillait et façonnait le bois de renne et les os. On creusait aussi dans le silex de petits godets où l'on broyait sans doute, avec des pierres arrondies que l'on

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

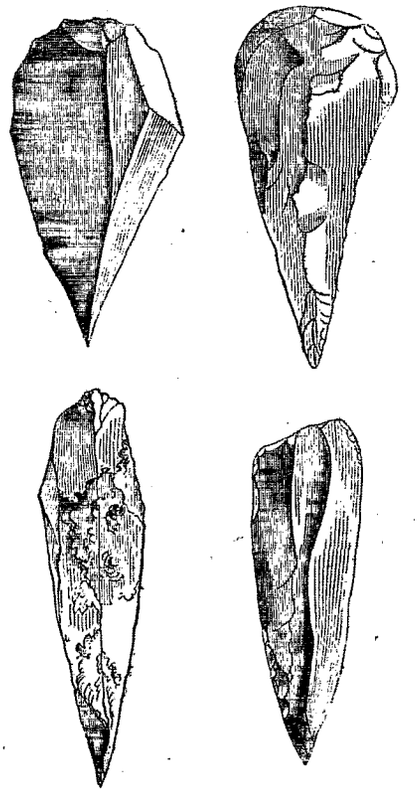
trouve aussi de temps en temps, et à qui l'on donne le nom de cailloux triturateurs, les matières colorantes dont les peuplades sauvages aiment tant à s'enduire. Enfin, on formait avec le silex des espèces de poinçons ou perçoirs, comme celui de notre gravure, et qui complétaient les fins grattoirs de la période précédente.

Un caractère particulier des pointes de traits en os et en bois de renne est l'amincissement en pointe ou en biseau de l'extrémité inférieure destinée à pénétrer dans la hampe. Il semble que ce fait caractérise les temps les plus modernes de l'époque de la Madeleine, et que dans les temps antérieurs on faisait, au contraire, entrer la hampe dans l'os dont on fendait la partie inférieure.

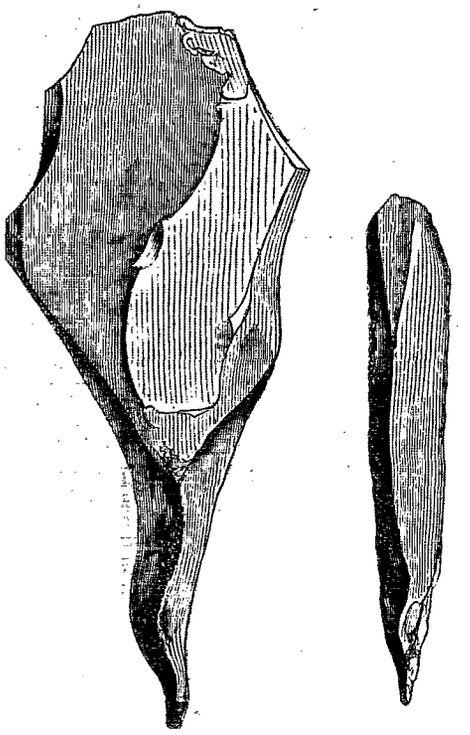
C'est à l'époque de la Madeleine que l'on trouve, et en grande quantité, des os et des bois de renne sur lesquels les artistes de l'époque ont gravé des animaux et des arabesques, et même fait des sculptures plus ou moins grossières.

Ce recueil en a offert de nombreux exemples auxquels nous renvoyons. (1)

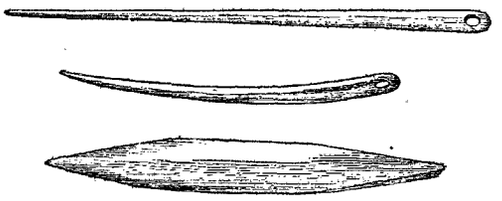
On a donné le nom de *bâtons de commandement* à des pièces assez considérables de bois de renne, percées d'un ou de plusieurs trous et très-ornées. Parmi les dessins d'animaux et d'arabesques, quelques-uns révèlent certaines dispositions artistiques. Les aiguilles percées de chas, les spatules, les hameçons, les harpons barbelés, les dents percées pour former des colliers, abondent à l'époque de la Madeleine, et montrent que les hommes de ce temps-là étaient d'une civilisation bien plus avancée que leurs ancêtres de l'époque du Moustier; cependant il est probable



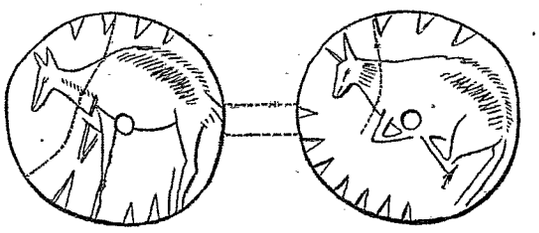
Têtes de flèche en silex, de Laugerie-Basse (Dordogne); grandeur exacte.



Poinçons en silex, de Laugerie-Basse (Dordogne); grandeur exacte.



Aiguilles et pointe de flèche en os, de Laugerie-Basse; grandeur exacte.



Petit disque découpé sur une lame d'omoplate de renne, et percé au centre pour pouvoir être suspendu comme ornement; sur chaque face est figurée une biche. — Michel Hardy, Laugerie-Basse, 1868.

qu'ils étaient contemporains du mammouth vivant encore alors dans nos climats.

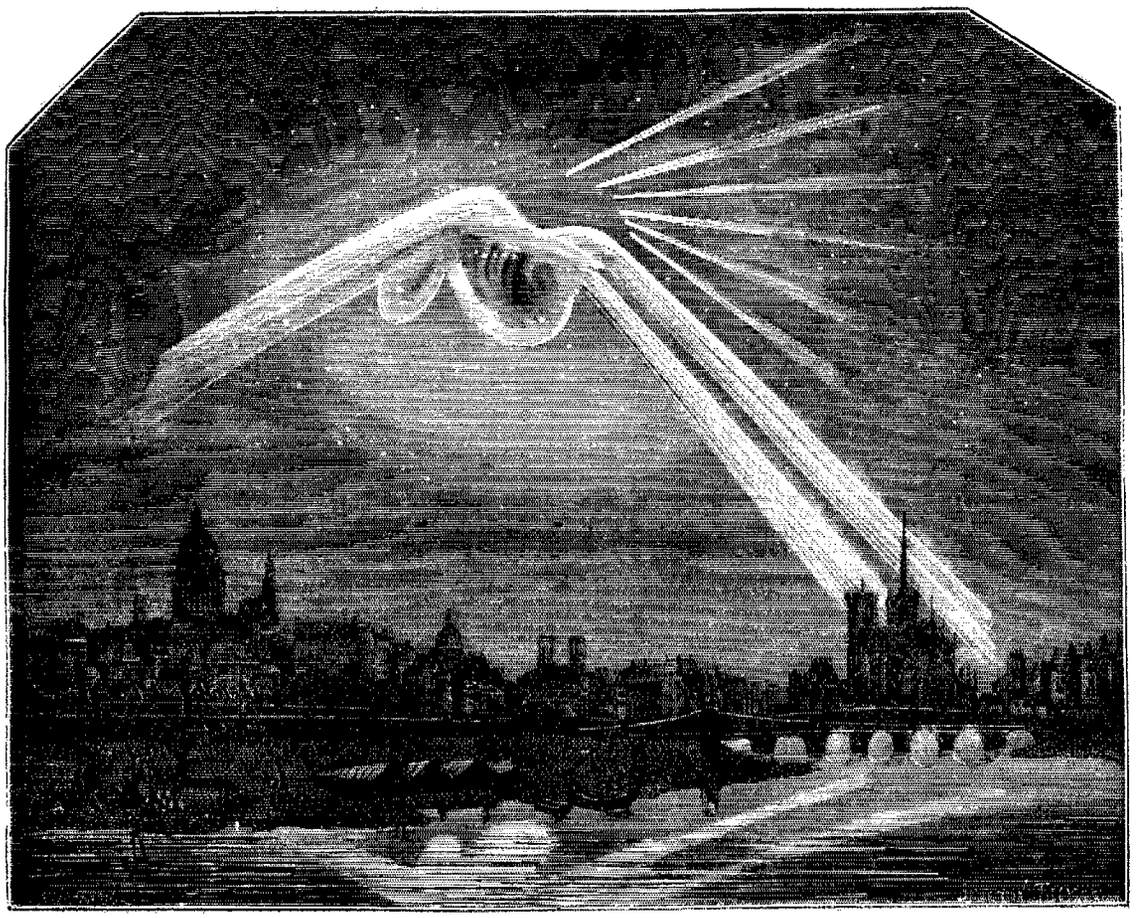
On a trouvé, en effet, dans la grotte de la Madeleine une plaque d'ivoire sur laquelle est gravé en creux l'éléphant à défenses recourbées, à crinière et à longs poils, semblable à celui qu'on a retrouvé intact dans les glaces de la Sibérie. Les populations de cette époque paraissent avoir été très-friandes de la moelle des animaux et de la cervelle: aussi brisaient-elles tous les os à canal médullaire, les mâchoires et les crânes des animaux.

Nos gravures montrent des produits du Moustier et de Laugerie-Basse; ils font partie de la collection de M. Michel Hardy, bibliothécaire à Dieppe, jeune savant passionné pour la nouvelle science, et qui a recueilli lui-même par des fouilles toutes les pièces que nous donnons.

(1) Tome XXXIII, 1865, p. 194; — t. XL, 1872, p. 154.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LES AURORES POLAIRES.



L'Aurore polaire du 4 février 1872. — Dessin de Jahandier.

Aucun des phénomènes électriques dont l'atmosphère est le théâtre n'est plus admirable que ces lueurs brillantes qui forment parfois comme de vastes draperies de feu dans le ciel des régions polaires.

L'illustre Humboldt, qui a su dépeindre avec tant de génie les incomparables scènes de la nature, parle longuement de l'apparition de l'aurore boréale. Il la considère comme « un phénomène qui met fin à un orage magnétique, de même que, dans les orages électriques, l'éclair, autre phénomène de lumière, annonce que l'équilibre, momentanément troublé, vient de se rétablir dans la distribution de l'électricité. »

Pour réunir en un seul tableau, ajoute l'auteur du *Cosmos*, tous les traits qui caractérisent le phénomène, il faut décrire les phases de développement qui signalent une aurore boréale complète.

A l'horizon, vers le méridien magnétique, le ciel d'abord pur commence à se rembrunir; il s'y forme une sorte de voile nébuleux qui monte lentement et finit par atteindre une hauteur de 8 à 10 degrés. A travers ce segment obscur, dont la couleur passe du brun au violet, on entrevoit les étoiles comme à travers un épais brouillard; puis, un peu plus tard, sur les bords de ce segment apparaît un arc plus large, d'abord blanc, puis jaune, mais toujours d'une lumière éclatante. Quelquefois cet arc lumineux paraît agité, des heures entières, par une sorte d'effervescence et un continuel changement de forme, avant de lancer des rayons et des colonnes de lumière qui montent jusqu'au zénith. Plus l'émission de la lumière polaire est intense, et plus vives en sont les couleurs, qui du violet et du blanc bleuâtre passent par toutes les nuances intermédiaires au vert et au rouge purpurin. Il en est de même des étincelles électriques : leur coloration est en raison directe de la force de la tension et de la violence de l'explosion. Tantôt les colonnes de lumière paraissent jaillir de l'arc brillant, mélangées de rayons noirâtres semblables à une fumée épaisse; tantôt elles s'élèvent simultanément sur différents points de l'horizon, et se réunissent en une mer de flammes dont aucune peinture ne saurait rendre la magique splendeur, car à chaque instant de rapides ondulations en font varier la forme et l'éclat. A certains moments, l'intensité de cette lumière, accrue par la rapidité du tourbillon magnétique, va jusqu'à rendre parfaitement visibles en plein soleil les jeux et les ondulations de l'aurore boréale.

Autour du point qui répond dans le ciel à la direction de l'aiguille aimantée, librement suspendue par son centre de gravité, on voit, quand le phénomène acquiert son plus grand développement, les rayons se rassembler et former ce qu'on appelle *la couronne* de l'aurore boréale; c'est une espèce de dais céleste brillant d'une lumière douce et paisible. Il est rare que l'apparition soit aussi complète et qu'elle se prolonge jusqu'à la formation de cette couronne; mais quand celle-ci paraît, elle annonce toujours la fin du phénomène. Dès lors les rayons se raréfient, se raccourcissent et se décolorent. La couronne et les arcs lumineux se dissolvent, et bientôt on ne voit plus sur la voûte céleste que de larges taches nébuleuses immobiles, pâles ou

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

d'une couleur cendrée ; elles s'évanouissent à leur tour, ainsi que le segment obscur qui avait signalé les débuts de l'apparition, et bientôt il ne reste plus à l'horizon qu'un faible nuage blanchâtre, à bords déchiquetés ou divisés en petits amas pommelés, dernières traces d'un des plus étonnants spectacles que les hautes régions de l'atmosphère puissent offrir aux regards de l'homme.

On voit souvent des aurores boréales dans nos climats, mais elles ne présentent plus l'intensité de celles qui parent de nuances si vives le ciel des régions polaires. Toutefois, depuis plusieurs années, il a été donné aux observateurs de contempler ces lueurs merveilleuses dans les régions du nord de la France. Cette année même, le dimanche 4 février 1872, l'Europe occidentale a vu resplendir dans le ciel une aurore des plus remarquables.

Vers cinq heures du soir, dit M. Fron dans une Note fort curieuse qu'il a adressée à l'Académie des sciences, les cumulus et cirro-cumulus, au voisinage du zénith, se colorent d'une teinte rosée analogue à celle des cirrus par un beau soleil couchant. A 6 h. 25 m., une houppe lumineuse, arquée et dardant vers le nord, se montre dans le voisinage du point radiant, ayant tout à fait l'aspect des houppes de cirrus rosés par le crépuscule. Bientôt, à l'horizon nord, des phénomènes nouveaux vont inaugurer la seconde phase de l'aurore, *la phase boréale*. Ils commencent, vers 6 h. 48 m., par une plaque rouge qui se montre vers le nord-est. La coloration se fonce de plus en plus ; deux puissants rayons rouges naissent, l'un à droite, l'autre à gauche de cette plaque, tandis que d'autres se détachent au nord et envahissent peu à peu toute la moitié nord du ciel. A 7 h. 39 m. se passe un phénomène des plus remarquables. Un rayon blanc part de l'ouest et arrive au radiant, trois rayons rouges se forment entre lui et le nord, courant dans le même sens, et bientôt quelques autres viennent compléter de nouveau la coupole observée au commencement.

La gravure qui accompagne notre texte représente le phénomène du 4 février, à 6 h. 35 m. du soir. Le croquis a été pris fidèlement, du quai Henri IV, par M. Jahandier, qui a complété son dessin par des descriptions très-précises que nous reproduisons. Les six rayons que l'on voit à droite de la gravure, ainsi que le grand arc, qui semblent envelopper l'espace de Paris compris entre le Panthéon et Notre-Dame, sont d'un beau rouge pourpre ; la partie centrale de cette zone de feu laisse entrevoir la Petite-Ourse et Jupiter. Au-dessus, le ciel est légèrement verdâtre, et cette nuance verte se fonce peu à peu en s'élevant dans les régions supérieures, jusqu'à passer à un ton indigo foncé. L'illumination céleste se reflète dans la Seine comme dans un miroir, et produit une scène vraiment saisissante : mille spectateurs la contemplent avec admiration.

De toutes les hypothèses imaginées pour expliquer les aurores polaires, la plus généralement admise est sans contredit celle qui attribue au magnétisme la cause de ce phénomène. Les observateurs ont remarqué, depuis longtemps, que le sommet de l'arc de l'aurore est presque toujours situé sur le méridien magnétique du lieu de l'observation, et que la couronne ne s'éloigne pas beaucoup d'une ligne qui passe par l'arc de l'aiguille d'inclinaison.

L'aurore polaire exerce toujours une action sur l'aiguille de la boussole, comme sur l'aiguille d'inclinaison, et elle agit même jusque sur les aiguilles aimantées situées assez loin du lieu où elle est visible. Il est fréquent de voir l'aiguille de déclinaison dévier, à Paris, vers l'occident, le matin du jour où l'aurore boréale doit se montrer dans les régions polaires. Arago a constaté ce fait avec certitude dès l'an 1825. Le 29 mars 1826, l'illustre astronome observa des mouvements désordonnés dans l'aiguille magnétique de l'Observatoire de Paris ; il annonça qu'une aurore devait être visible sous de plus hautes latitudes. Sa prévision fut vérifiée. Au moment où il exprimait cette conjecture, Dalton observait à Manchester une des plus belles aurores qu'on ait vues en Angleterre.

Il y a déjà plus d'un siècle, Franklin avait supposé que l'aurore polaire était due à des décharges électriques entre la terre et l'atmosphère. Plus tard, M. de la Rive a jeté un jour nouveau sur l'explication de ce phénomène. Il a constaté qu'il y a toujours production simultanée de l'aurore boréale et de l'aurore australe, et que l'apparition d'une aurore polaire ne manque pas de produire des perturbations dans la direction des aiguilles de boussole, et de donner naissance à des courants électriques dans les fils télégraphiques. Le savant observateur, par des déductions habiles, appuyées sur des faits certains, en a pu conclure que les aurores polaires devaient avoir pour cause des décharges électriques s'opérant dans le voisinage des deux pôles terrestres, entre l'électricité négative de l'atmosphère et l'électricité positive du globe terrestre. M. de la Rive a confirmé sa théorie par des expériences : au moyen d'appareils ingénieux, il a pu faire passer des courants électriques dans des tubes en verre remplis de gaz raréfiés, secs ou chargés d'humidité, et il a vu des lueurs se manifester dans ces récipients, imitant en petit les apparences des aurores polaires.

L'aurore du 4 février 1872 a donné lieu à un très-grand nombre d'observations dont s'est occupée l'Académie des sciences. Parmi les communications qui ont été faites à l'Institut, nous mentionnerons celle de M. Tarry, qui s'occupe de l'origine de ce grand phénomène. Ce savant croit que l'aurore a une cause *cosmique*, et non pas une origine *atmosphérique*. Il affirme que les aurores ne se manifestent pas dans l'air même qui enveloppe notre globe, mais qu'elles se produisent aux limites de notre atmosphère. Il est probable que de nouveaux faits permettront de mieux comprendre la cause et l'origine d'un des plus grands phénomènes de la météorologie ; il n'est pas douteux que ces lueurs brillantes ne se rattachent aux lois du magnétisme ; mais il y a beaucoup « d'inconnues » à dévoiler, avant qu'on puisse en donner l'explication complète. Toutefois, nous n'en sommes plus au temps où les hommes voyaient dans ces apparitions de sinistres présages envoyés par des dieux en courroux, où Pline le Naturaliste, en parlant de l'aurore polaire, s'écrie : « On voit dans le ciel des torches, des lampes ardentes, des lances, des poutres enflammées. On voit encore, et rien n'est d'un plus terrible présage, un incendie qui semble tomber sur la terre en pluie de sang, ainsi qu'il arriva la troisième année de la 107e olympiade, lorsque Philippe s'efforçait de soumettre la Grèce. » Dans un autre endroit de ses œuvres, Pline affirme « qu'on a vu des armées dans le ciel, qu'elles ont paru se choquer, et que des spectateurs terrifiés ont entendu nettement le bruissement des armes et le son des trompettes. » (1)

Il est vrai que, dans certains cas, l'aurore se manifeste au milieu d'un bruit particulier. « Des personnes de diverses conditions et états, dit Saussure, habitant des districts très-éloignés des îles Shetland, ont été unanimes à dire que lorsque l'aurore boréale est forte, elle est accompagnée d'un bruit qu'ils ont tous également et unanimement comparé à celui d'un van lorsqu'on vanne le blé. » Le docteur Gisler dit ailleurs : « J'ai souvent entendu le bruit des aurores ; il ressemble au bruissement que font

(1) Voyez, sur ces traditions, les Tables, et notamment t. XXI et XXII, 1853 et 1854.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

quelques matières chimiques dans l'acte de leur décomposition. »

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339, 350, 358.

IV

Il était nuit sombre; il pleuvait : c'est tout ce que je me rappelle en songeant à cette affreuse nuit. Il m'a toujours été impossible de me rendre compte du chemin que j'avais suivi. Probablement j'étais tombé bien des fois et j'avais erré à l'aventure; dix ou douze heures s'écoulèrent sans que j'eusse la moindre conscience de mes actions.

Mais j'ai le sentiment le plus lucide du premier moment où ma raison s'éveilla, et où je retrouvai le sentiment de ma situation et de mon existence même.

J'ouvris les yeux, et tout d'abord j'éprouvai un doux bien-être, comme à la fin d'un évanouissement. Le jour commençait à naître; le ciel blanchissait. Une alouette chantait en l'air. Cela me fit souvenir d'une chanson de mon enfance. Ma mère me l'avait apprise en me berçant sur ses genoux. Je cherchai à la redire; j'essayai même à en chanter le refrain :

Monte, et chante au ciel ta prière;
Descends, et annonce à la terre le jour.

J'aurais voulu voir l'oiseau; je levai les yeux, et je ne vis qu'un point noir très-haut. L'effort m'éveilla tout à fait. Où donc étais-je? Dans une prairie, à demi appuyé contre un arbre. C'était étrange. Pourquoi étais-je là? pourquoi pas dans mon grenier, sur mon grabat? Comment étais-je à cette heure matinale dehors, en pleine campagne? Misérable! je commençai à entrevoir l'horrible vérité, à me souvenir. Les derniers mots de mes compagnons me revinrent à l'esprit :

— Va-t'en, brigand!

Et puis je revis les figures pâles des servantes; j'entendis comme un écho de leurs cris :

— Georges est mort!

L'épouvante me saisit; je voulus me lever. Impossible! quel était donc l'obstacle? J'essayai un nouveau mouvement. Non! j'étais incapable de me dresser debout : j'avais une jambe brisée. Me regardant mieux, je vis que mes vêtements étaient déchirés, que j'étais souillé de boue et de sang. J'eus horreur de moi. Si j'avais pu me lever, je crois que j'aurais été chercher quelque part la mort. — Oui! la mort, la mort, pensais-je! Seule elle peut me délivrer; je ne désire, je ne veux qu'elle.

Par une réaction subite, après quelques instants, je m'attendris sur moi-même et je pleurai comme un enfant.

La clarté du jour croissait rapidement; je regardai plus attentivement autour de moi. J'étais dans une prairie close en partie de haies vertes bien soigneusement taillées, en partie de fils de fer attachés à des poteaux placés à des distances régulières; mais, encore une fois, comment étais-je arrivé là? Ce pré devait faire partie d'une grande propriété. J'entrevoyais devant moi, à travers un petit bois de peu d'épaisseur, le coin d'un édifice : c'était sans doute un château.

Et ne pouvoir remuer! Combien de temps resterais-je là? et que dirait-on en m'y découvrant? Je souffrais de la rupture de ma jambe. Peu m'importait; j'étais un meurtrier. On me transporterait dans une prison; on me condamnerait à la mort ou à la déportation. C'était juste.

Tout en faisant ces réflexions, j'entendais distinctement tous les bruits du matin, le frissonnement des feuillages sous le souffle qui venait du côté du soleil levant; j'entendais les gazouillements dans le petit bois, un roulement de charrette sur la route.

Cette charrette passait de l'autre côté de la haie, très-près de moi.

Devant, près d'un cheval blanc, un jeune homme causait paisiblement avec une jeune fille qui le regardait en souriant. C'étaient peut-être un frère et une sœur, ou des fiancés. Ils paraissaient heureux. Il y avait donc des gens heureux sur la terre! Pourquoi ne l'étais-je pas? qu'avais-je fait au ciel, ou plutôt qu'avais-je fait de moi-même? J'avais été pourtant bon autrefois; j'amais mon père, ma mère, mes frères! Toutes ces idées se succédaient avec la rapidité d'un éclair. La voiture portait quelques sacs : sur l'un d'eux était assise une vieille femme d'une figure respectable; ses yeux suivaient les jeunes gens d'un air satisfait : elle me fit penser à ma mère.

Ma mère! c'était à l'occasion d'une lettre d'elle que j'avais commis mon crime!

Je m'exaspérai; je faillis pousser un cri!

La voiture s'éloigna : on ne m'avait pas vu.

Une demi-heure, une heure s'écoulèrent encore. Plusieurs fois je tentai de me traîner; je ne changeai pas même de place. Ma jambe pesait comme un poids énorme et me retenait près de l'arbre.

Enfin, une femme d'âge moyen vint à sortir du bois et m'aperçut; elle leva les bras, se retourna et s'enfuit en courant.

— Bien! dis-je; elle va chercher les gens qui m'arrêteront.

Je tins mes regards fixés sur le bois.

Bientôt un vieillard apparut, conduit par la femme, qui n'osa pas dépasser les arbres.

Ce vieillard avait la mise d'un serviteur, d'une espèce d'intendant. Il s'avança vers moi lentement, et quand il fut à vingt pas environ, il me dit :

— Qui êtes-vous? que faites-vous ici? comment êtes-vous entré dans cette prairie? Vous avez brisé en quelque endroit la barrière? Voyons, répondez, levez-vous!

— Je ne puis me lever, dis-je faiblement; j'ai une jambe cassée.

Il s'approcha un peu plus. Sa figure devint plus sévère et plus sombre :

— Vos habits sont déchirés, vous êtes tout ensanglanté. Êtes-vous un voleur, un assassin? Dites la vérité.

— Je ne suis pas un voleur; je me suis querellé et battu avec un de mes camarades; je suis ouvrier charpentier. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

Le vieillard murmura quelques mots, s'approcha tout à fait, regarda de près ma jambe, mon visage, arrêta ses yeux sur mes yeux, comme pour y lire au fond ma pensée.

— Remuez un peu, me dit-il.

— Je veux bien vous obéir, répondis-je; mais je vous assure que cela m'est impossible.

Et, en effet, je fis un nouvel effort inutile.

— Hum! murmura le vieillard.

Et il s'éloigna.

Je me sentis plus calme; je regardai mon sort comme décidé. Je crois que, lors même qu'en ce moment j'aurais eu assez de force pour me lever et pour marcher, je n'aurais pas fui. J'étais tout résigné à subir mon sort, quel qu'il fût.

Un quart d'heure après, je vis revenir le vieillard, suivi de deux forts valets de ferme qui portaient un brancard. Sans échanger une seule parole avec moi, ils me soulevèrent, me couchèrent sur une couverture, me transpor-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

tèrent, à travers le petit bois, vers la maison, et me déposèrent sur un lit, dans une petite pièce du rez-de-chaussée.

— Je vais prendre les ordres de mon maître, me dit l'honnête vieillard.

Il ne tarda pas à reparaître avec un personnage aussi âgé que lui, mais mieux vêtu et de traits plus doux et plus distingués : c'était le propriétaire, le maître lui-même. Mais je le pris d'abord pour quelque médecin du voisinage, parce que son premier soin fut d'examiner ma blessure, de se faire apporter tout ce qui était nécessaire pour la laver et la panser, et qu'il me parut avoir toute l'adresse d'un homme du métier. Ce travail achevé, il sortit.

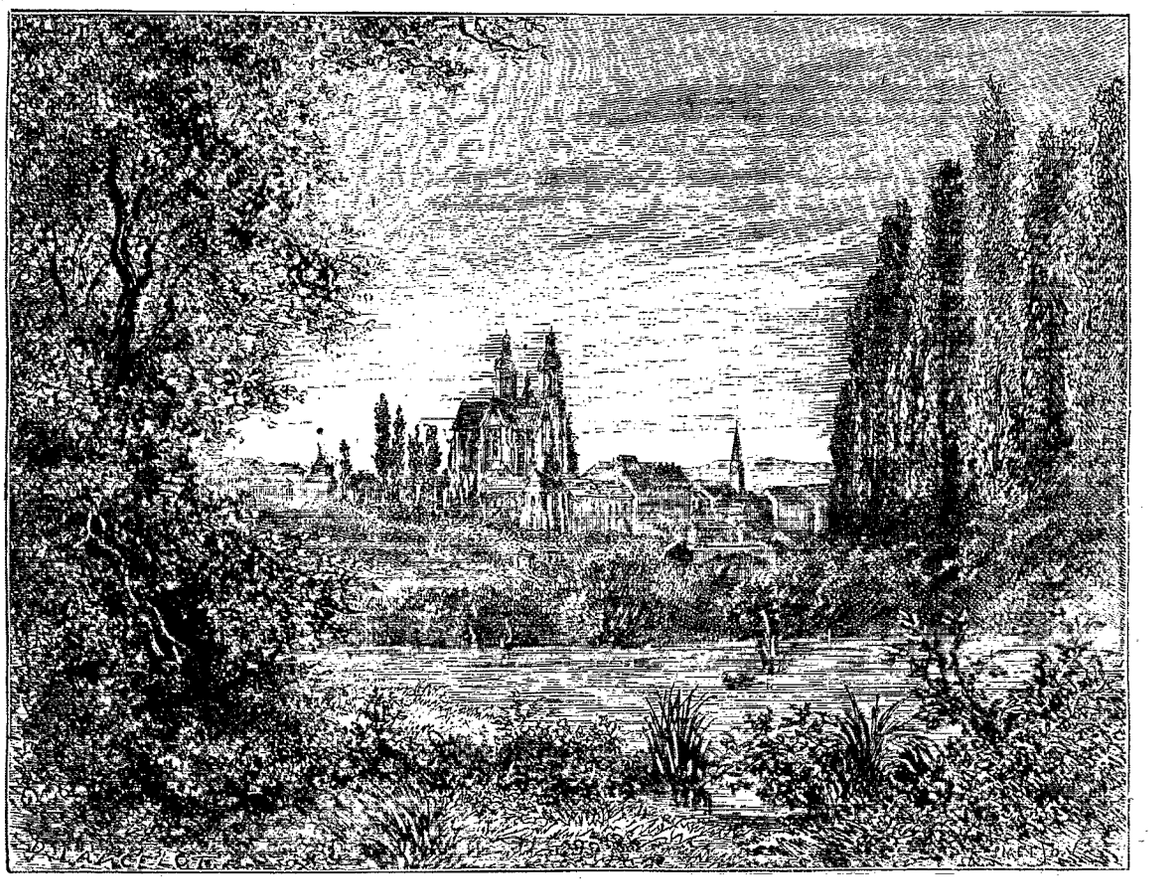
Le vieillard le suivit. Quelques minutes après, on m'apporta une boisson chaude qui, heureusement, n'avait le goût ni de la bière, ni du gin ou du vin : je n'aurais pas pu en approcher mes lèvres. On dit qu'aux États-Unis, pour guérir de leur vice les ivrognes, on les enferme dans les hôpitaux, où l'on ne laisse à leur portée, pendant les premières semaines, que des cruches de vin ou d'alcool : c'est, dit-on, le meilleur moyen de leur en inspirer le dégoût. D'après ce que j'éprouvais moi-même à la seule pensée du gin, ce doit être vrai.

La suite à la prochaine livraison.

SAINT-HUBERT

(BELGIQUE).

Saint-Hubert est une petite ville de la province du Luxembourg belge, située à cinquante kilomètres au nord-est de Sedan, et sur la ligne de chemin de fer de Luxembourg à Bruxelles. Elle est bâtie, haut et bas, sur le versant d'un plateau que dominent des collines boisées voisines de la large lisière de forêts qui couvre les frontières belge et française d'Arlon à Givet, restes de l'antique et immense forêt des Ardennes. Cette ville doit son renom à son église dédiée au patron des chasseurs et à la pratique miraculeuse qui s'y perpétue depuis plus de mille ans.



Vue de Saint-Hubert (Belgique). — Dessin de Lancelot.

Hubert, fils de Bertrand duc d'Aquitaine, né en 656, appartenait à la grande famille, issue de Pépin de Landen, qui donna « moult grands hommes à la France, et moult grands saints à l'Église. » Envoyé fort jeune à la cour de Neustrie, il devint comte de Paris, et encourut la jalousie et la haine d'Ébroïn, qui le rendit suspect au roi Thierry. Il dut se réfugier en Austrasie, chez son parent Pépin d'Héristal, fils de saint Angésise et de sainte Begge, neveu de sainte Gertrude de Nivelle, qui fonda le monastère d'Andage ou Andaïn.

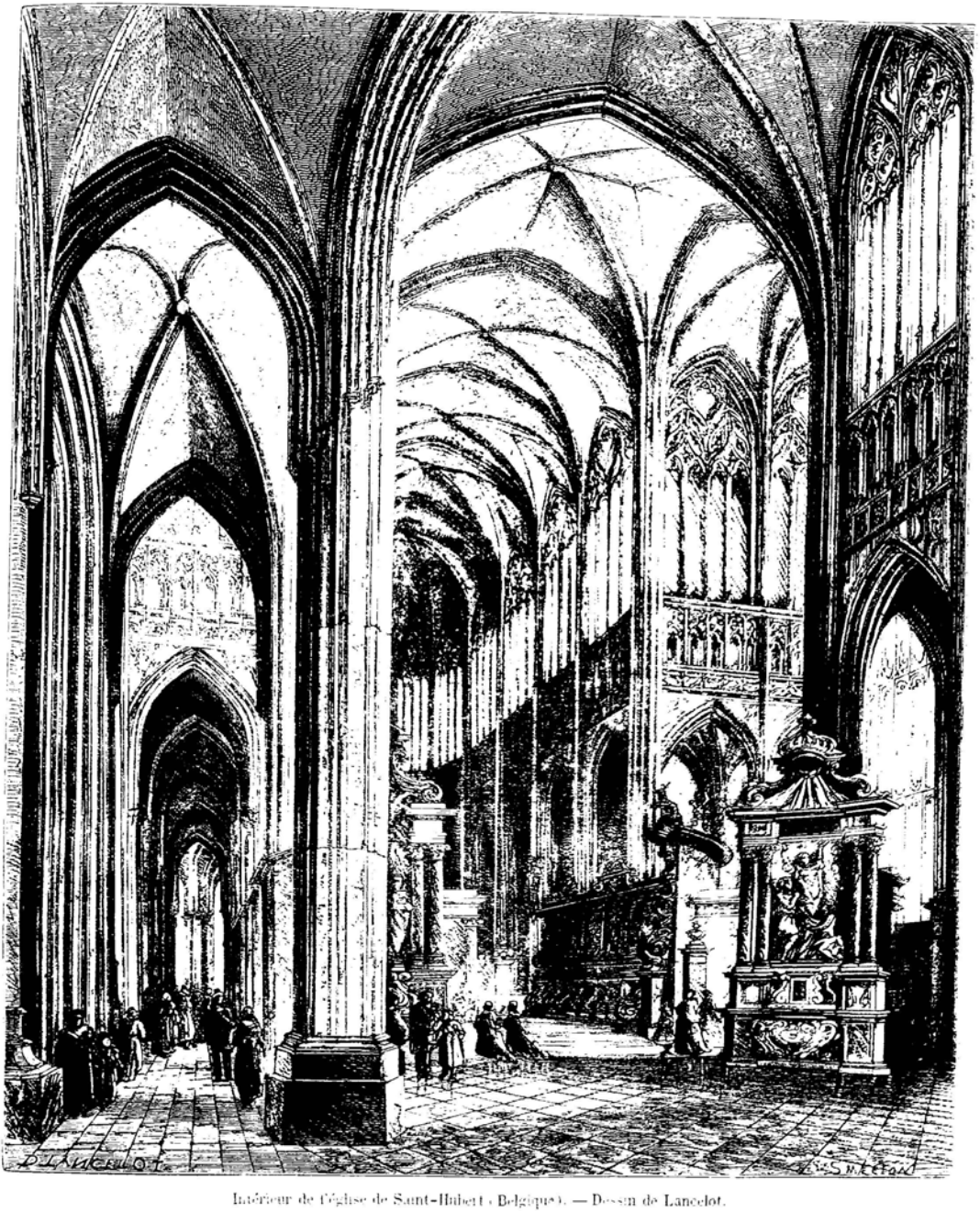
Marié, en 682, avec Floribanne, fille de Dagobert comte de Louvain, Hubert, dit la chronique, jeune et ardent à tous les plaisirs, ne menait guère la vie qui semblat devoir le conduire à ajouter un saint, et le plus illustre, aux saints de sa famille, lorsque, un vendredi saint, dans un sombre carrefour de la forêt où sa passion pour la chasse l'avait entraîné, il rencontra un cerf majestueux qui portait entre ses magnifiques ramures une croix lumineuse ; il entendit une voix qui disait : « Jusques à quand, Hubert, perdras-tu ton temps à poursuivre les animaux des bois, sans penser à ton âme? » Hubert, à genoux, répondit comme Saül : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Va à Lambert, dit la voix, et fais ce qu'il te dira. » Lambert était le saint évêque de Tongres et de Liége. Hubert étudia deux ans près de lui, acquit la science des évêques et des saints, et, complétement détaché des joies du monde par la perte de sa femme, qui mourut en

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

685, en lui donnant un fils, il céda ses droits au duché d'Aquitaine à son frère Eudon, lui confia son fils Florijert, entra dans les ordres et se retira au monastère d'Andaïn.

Il vécut dix ans dans cette retraite, et n'en sortit qu'en 696, pour aller en pèlerin visiter à Rome le tombeau des apôtres.

On raconte, dit Berthollet, le sérieux auteur de l'His-



Intérieur de l'église de Saint-Hubert (Belgique). — Dessin de Lancelot.

toire du Luxembourg, que « le pape Serge, ayant connu par une révélation l'assassinat de saint Lambert, eut ordre de sacrer Hubert évêque de Tongres; que, l'ayant découvert miraculeusement dans la foule des pèlerins, il lui donna la bénédiction pontificale, et qu'au même moment une étole tissée de soie et d'or, nécessaire aux ornements pontificaux, fut apportée du ciel; l'ange en la présentant promit que, par sa vertu, les démons seraient chassés, et

que quiconque *aurait été mordu par des chiens enragés serait préservé de la contagion.* »

Pendant l'exercice de son long pontificat, Hubert donna l'exemple de toutes les vertus, et surtout d'une charité vraiment évangélique. En 720, il avait fait transférer à Liége le corps de saint Lambert; il y bâtit deux églises, et mourut en 727, à Tervueren, près de Bruxelles, après avoir recommandé son diocèse à son fils Floribert, qui lui succédait comme évêque. Son corps fut ramené en grande pompe, et escorté par un peuple nombreux, à l'église Saint-Pierre de Liége, où il fut inhumé sous l'autel de Saint-Aubin, lieu qu'il avait désigné lui-même un mois auparavant, ayant eu le pressentiment de sa fin prochaine.

Seize ans plus tard, saint Floribert fit ouvrir son tombeau en présence de la foule et de Carloman, frère de Pépin le Bref. Le corps du saint était intact; on le plaça dans une riche châsse sur le maître-autel. En 825, les moines d'Andaïn prièrent l'évêque Walcand de leur accorder le corps du saint qui s'était converti dans leur forêt et dans leur monastère. Le 21 septembre de cette même année, on ouvrit le reliquaire, et le corps fut trouvé aussi intact que la première fois; il resta trois jours exposé aux regards des fidèles, et enfin déposé dans l'église du monastère. On retira de la châsse un cornet et un peigne d'ivoire, et l'étole miraculeuse, qui depuis quatre-vingt-dix-huit ans n'avait subi aucune altération.

Depuis ce jour, l'abbaye d'Andaïn prit le nom de Saint-Hubert, et le don miraculeux de préserver de la rage commença à se manifester en faveur des fidèles qui eurent recours au saint évêque. Les pèlerins affluèrent alors : l'empressement n'a guère diminué depuis, le succès non plus, assure-t-on. — Voici, selon le frère Berthollet, quelques-unes des conditions à remplir pour éviter la rage :

Dès qu'une personne mordue par un chien enragé arrive à Saint-Hubert, on lui fait une légère incision sur la peau au haut du front, et on y pose une parcelle presque imperceptible de la sainte étole. On lui bande la tête et il commence une neuvaine qui consiste à se confesser et à communier; il doit : — dormir seul dans des draps nouvellement lavés ou avec ses habits; — boire dans un verre particulier, ne pas boire dans les fontaines et dans les rivières, et ne pas s'y regarder; — ne manger du porc, du chapon ou de la poule, qu'âgés d'un an; de poisson, que s'il a écailles; — ne pas se peigner durant quarante jours...

Berthollet, qui s'étend longuement sur ce sujet, affirme aussi « que depuis neuf cents ans qu'on emploie des parcelles de l'étole elle n'est pas diminuée, et pourtant, d'après le témoignage du père Robertin, jésuite né à Saint-Hubert en 1569, et auteur d'une Vie de saint Hubert, en ce temps-là, « on avait déjà usé de cette étole dix-sept pieds romains et cinq doigts. »

Quoi qu'on puisse penser à distance de ces pratiques, l'efficacité des neuvaines à Saint-Hubert est un acte de foi ardemment propagé et affirmé par toutes les populations ardennaises. Elle est aussi proclamée officiellement dans les ouvrages religieux, où l'on adresse au saint cet éloge :

« Innombrables sont les prodiges qui l'honorent encore aujourd'hui, surtout la guérison de ceux qui sont mordus par les animaux atteints de la rage. » (L'abbé V. Tourneur, *les Saints en Ardenne.*)

Dans le dix-neuvième siècle même, on cite de nombreux et éclatants exemples. Un document de 1845, émanant du curé doyen de Saint-Hubert, rapporte que depuis 1806 jusqu'au 1er janvier 1835, on *tailla* plus de 4 800 personnes; depuis cette époque, on en taille annuellement cent trente à cent quarante. — En 1812, trente-trois personnes furent mordues par un loup enragé dans la ville de Bar-le-Duc : trois seulement vinrent à Saint-Hubert et furent guéries; les autres moururent de la rage.

Depuis dix ans, dix personnes seulement sont mortes après avoir été taillées; elles n'ont pas observé la neuvaine et n'avaient pas confiance en saint Hubert, selon ce qu'ont assuré leurs parents.

L'église de Saint-Hubert fut commencée en 1525 et achevée en 1576; la sévérité de son style et la sobriété de ses détails lui donnent un caractère antérieur à celui de cette époque. Le portail a été reconstruit dans le style déplorable du dix-huitième siècle, mais l'intérieur est très-beau; le chœur est fermé de clôtures de marbre et de hautes boiseries à corniches, volutes et guirlandes exubérantes; au-dessus des stalles, largement taillées en plein chêne, de grands bas-reliefs retracent la vie du saint. Sur les couronnements, des cerfs aussi grands que nature et debout, accostant des trophées d'étoles, de crosses et de mitres pontificales, prêtent à la critique comme goût et caractère; mais l'exécution en est simple et large. Les deux grands autels du transept, en marbre de diverses couleurs, fournis par les carrières du pays, sont ornés de sculptures à hauts reliefs, à personnages de grandeur naturelle, très-dramatiquement composées, d'un naturalisme un peu mineudier peut-être; c'est celui de leur temps.

Dans la première chapelle à gauche du chœur, on voit le tombeau tout moderne de saint Hubert, œuvre du sculpteur G. Geefs. C'est un sarcophage pseudo-gothique, très-orné, très-travaillé, très-correct, avec bas-reliefs, clochetons et colonnettes de pierre supportant une table de marbre où repose une statue d'évêque. Le roi Léopold Ier l'a donné à l'église, ainsi que la verrière qui l'éclaire, et qui est la seule de l'église.

Sous le chœur est une belle et grande crypte, divisée en trois travées, dont les voûtes, hardiment surbaissées, reposent sur quatre piliers courts et minces. La tradition locale affirme que les reliques du saint, égarées depuis les guerres du seizième siècle, reposent dans un des souterrains qui accèdent à cette église basse.

L'antique abbaye de Saint-Hubert avait été reconstruite au commencement du dix-septième siècle. Vers 1789, on en décréta la suppression et on vendit en bloc son domaine; l'église, faute d'acquéreur, faillit être démolie. On a transformé depuis les vastes, beaux et froids bâtiments abbatiaux en une maison pénitentiaire de jeunes détenus.

Mentionnons encore à Saint-Hubert un monument meilleur d'intention que d'art, et qui choque par sa pauvreté d'accessoires dans un pays où le marbre n'est pas rare. Près de l'église, sur une place mal nivelée, mal pavée et irrégulière, une fontaine est surmontée d'un buste de bronze, dont les traits sont, dit-on, ceux de Redouté, né à Saint-Hubert en 1759. Le gracieux peintre des roses mérite mieux que ce souvenir.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

II. — SON HISTOIRE. — SES PROGRÈS.

Suite. — Voy. pages 186, 202, 234, 274, 297, 342.

Il reste un certain nombre de traités de musique du neuvième au douzième siècle, qui renferment des recommandations sur la mesure et les proportions relatives des tuyaux d'orgue; ce qui semblerait prouver que cet instrument était fort répandu, et qu'on étudiait sa construction avec le soin que comportait la science d'alors, plutôt empirique, du reste, que vraiment mathématique. Quant aux

détails sur le mécanisme de l'orgue, ils manquent complétement dans ces ouvrages.

Il faut se résigner à ignorer pour cette époque l'état exact des orgues en Allemagne, France et Italie; mais pour l'Angleterre, on a un document fort curieux qui, malgré le vague et l'emphatique de ses expressions, ne laisse pas que d'avoir sur certains points une précision bonne à noter : c'est un passage du poëme sur la *Vie de Switun*, composé par Wolstan, bénédictin anglais de Winchester et préchantre de son couvent. Ce moine vivait dans la seconde moitié du dixième siècle. Dans ce passage, il donne la description d'un orgue qu'Elphège, évêque de Winchester (951), avait fait construire pour l'église de cette ville. D'après lui, cet orgue était le plus grand « qu'on eût jamais vu. » Il était composé de deux parties ayant chacune sa soufflerie, son clavier et son organiste. Sans reproduire ici le texte, nous donnons simplement les détails importants et précis. Cet orgue avait douze soufflets à la partie supérieure, et quatorze à la partie inférieure. Soixante-dix hommes vigoureux les mettaient en mouvement, et ce travail était tellement pénible qu'ils en ruisselaient de sueur et avaient besoin de s'encourager mutuellement. Le sommier supportait quatre cents tuyaux. Quarante soupapes laissaient entrer le vent, et à chaque soupape correspondait un ensemble de dix tuyaux. Il y avait deux organistes, chacun gouvernant son propre *alphabet* (clavier : les notes étaient désignées par des lettres). Le son était tellement fort qu'il imitait le tonnerre, et que, quand on se trouvait tout près de l'instrument, il fallait se boucher les oreilles pour ne pas être assourdi.

Tout ce qui précède nous donne l'idée d'une grande machine, d'un mécanisme fort peu maniable, d'un son formidable, mais nous laisse dans l'ignorance de l'accord qu'on donnait à ces groupes de tuyaux, du nombre d'octaves de chaque clavier et de l'échelle d'après laquelle se suivaient les notes. Était-elle chromatique ou simplement diatonique? C'est ce que l'auteur ne dit pas. Ces différents points ont, du reste, été étudiés avec succès à notre époque : il nous suffira, par exemple, de citer les savants et consciencieux travaux de M. de Coussemaker, qui a porté la lumière dans ces ténèbres de la musique et de l'harmonie au moyen âge. Il traite justement les questions ci-dessus indiquées, et nous renvoyons à ses ouvrages ceux qui voudraient en savoir davantage sur des détails d'un caractère scientifique tellement particulier et technique, que leur exposition et discussion ne pourrait trouver place dans notre recueil.

Mabillon, qui nous a conservé la description de l'orgue précédent, nous donne (Vie de saint Oswald) une deuxième description d'orgue qui se rapporte au même temps. Un certain comte Elwin pria saint Oswald, archevêque d'York, de consacrer l'église du monastère de Ramsay qu'il avait munie d'un orgue. Les tuyaux de l'orgue étaient en cuivre et avaient coûté trente livres. Ils se tenaient dans des trous sur une caisse, l'un près de l'autre, et parlaient avec des soufflets. On s'en servait les jours de fête : ils avaient un son très-agréable et qui s'entendait de loin.

Du moment qu'on avait maintenant en Allemagne, en Italie, en France et en Angleterre quelques orgues qui, malgré leur imperfection, semblent avoir excité partout l'admiration, il devait forcément arriver que bientôt chaque église voulût posséder un pareil moyen de charmer l'auditoire. On trouve, en effet, dès le dixième siècle, que les orgues se répandent de plus en plus, non-seulement dans les églises cathédrales, siéges d'évêques, mais encore dans beaucoup d'églises de couvent, en Allemagne et hors l'Allemagne.

En Allemagne, outre les orgues de Freysing, de Munich et d'Aix-la-Chapelle, à la même époque ou à peu près (onzième siècle), de pareils instruments doivent avoir été construits à Magdebourg (Saint-Jacques), à Halberstadt (Saint-Étienne), à Erfurt (Saint-Paul). Le fait semble prouvé par le témoignage d'hommes compétents qui ont vu des restes de ces instruments contenant des inscriptions.

Au douzième siècle, nous voyons Balderic, archevêque de Dol, écrire aux moines de Fécamp pour leur exprimer le plaisir qu'il a eu à entendre l'orgue de leur monastère. Cet orgue avait des tuyaux de cuivre, des soufflets comme ceux des forges, et on ne s'en servait qu'à des moments déterminés.

On a même trouvé à Utrecht, sur un vieux sommier de l'orgue de l'église Saint-Nicolas, la date 1120.

Telle est en résumé l'histoire de l'orgue depuis Pépin jusqu'au treizième siècle.

Donnons quelques détails sur sa structure proprement dite.

D'une manière générale, le nombre des touches a varié de neuf à vingt-quatre. D'après des autorités respectables, on a eu des claviers de douze touches, de treize; l'étendue la plus fréquente était de quinze ou seize. Nous laissons de côté, comme nous l'avons dit, la question de l'échelle des notes, du nombre des tuyaux, de leur groupement et de leur accord sur la même note, toutes choses qui demanderaient des explications harmoniques et une certaine préparation. Tout ce que nous croyons pouvoir dire, c'est que ces espèces de *mixtures* (voy., p. 186 et 202, l'Orgue, sa construction) étaient accordées en quintes, quartes et octaves.

Quant aux touches en elles-mêmes, elles étaient d'un travail grossier et d'une taille énorme. Comme forme, une pelle à manche très-large en donnerait assez bien l'idée. Ainsi nous savons que dans le vieil orgue d'Halberstadt, cité plus haut, les touches étaient plus larges que la main; qu'elles étaient creusées et très-dures de jeu, à tel point qu'il fallait toute la main, ou le poing, ou le coude, pour les abaisser, et que par conséquent on n'y pouvait jouer que de simples et lentes mélodies de plain-chant (*choral-stimme*). Il n'y avait que neuf touches, et le clavier était pourtant d'une aune et demie. A l'orgue de la cathédrale de Magdebourg, le clavier avait seize touches quadrangulaires et larges chacune de trois pouces. Dom Bedos parle de touches dans de vieilles orgues qui avaient cinq et six pouces de large. Dans certaines orgues, l'organiste se garnissait les mains de morceaux de bois pour ne pas se blesser en abaissant ou plutôt en frappant les touches.

On comprendra maintenant que les vieilles expressions allemandes *orgelschlagen* (battre l'orgue), *clavierschlagen* (battre le clavier), ne soient pas des hyperboles. Ceux de nos lecteurs qui ont vu de ces carillons comme il y en a dans quelques villes du Nord, comprendront par analogie le genre de jeu des anciens organistes.

Pour ce qui est des soufflets, partie si savamment traitée dans les orgues modernes, les dessins comme les textes d'autrefois sont unanimes à prouver que longtemps ils ont été incommodes, pénibles à manier et d'un mécanisme remarquablement imparfait. Nous avons déjà parlé des soixante-dix hommes vigoureux qui se donnaient tant de mal pour faire agir les vingt-six soufflets de l'orgue de Winchester. Dans les vieilles orgues allemandes, le mécanisme n'était pas beaucoup mieux installé. Le grand orgue d'Halberstadt avait vingt soufflets et dix souffleurs; celui de Magdebourg, vingt-quatre soufflets et douze souffleurs. Les soufflets étaient comme des soufflets de forge. Ils n'avaient aucun poids régulateur qui pût leur faire donner un vent mesuré : la force de leur vent dépendait uniquement du poids, de la force et des mouvements des

hommes qui les manœuvraient. A chaque soufflet était ajusté un soulier de bois ; chaque souffleur chaussait deux de ces souliers, et en se penchant tantôt à droite, tantôt à gauche, il élevait et abaissait alternativement l'un et l'autre soulier, et par suite, la table supérieure des soufflets. On conçoit sans commentaire tout ce qu'une pareille manœuvre avait de pénible, d'irrégulier, et combien le vent qu'elle produisait était forcément saccadé et inégal. Il va de soi-même aussi que cette irrégularité du vent était un obstacle presque insurmontable quand il s'agissait d'accorder l'instrument.

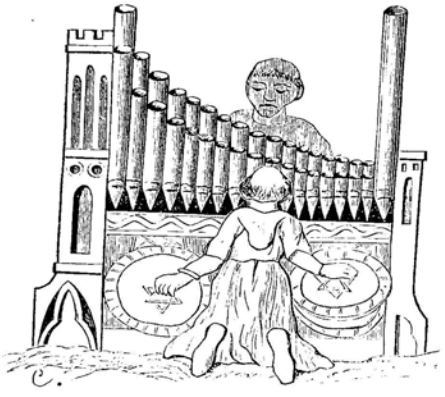


Fig. 6. — Orgue du quatorzième siècle. — Miniature d'un Psautier latin.

Cette imperfection de mécanisme dura très-longtemps, et quelques dessins, pris dans des manuscrits même d'époques plus récentes que celle où nous sommes en ce moment, font bien voir que sur ce point l'on n'avait pas fait de progrès. Ainsi il est évident que le mode de soufflerie des figures 6 et 7 est on ne peut plus primitif, et que le vent qu'on en obtenait rentre dans les conditions indiquées plus haut. Il existe pourtant un fort curieux monument du douzième siècle, le seul que l'on ait d'une époque si reculée, et qui prouve qu'en Angleterre du moins l'on avait fait des efforts pour améliorer la soufflerie. C'est un orgue (fig. 8) pris dans le Psautier d'Eadwine, à Cambridge. On peut sans témérité reconnaître dans les tubes du premier plan des espèces de réservoirs ou au moins d'engins à souffler plus commodes que les grossiers soufflets de forge ; et, ce qui est plus important, la manœuvre se fait au moyen de leviers, ce qui est un perfectionnement considérable.

On a une certaine peine à se figurer quel pouvait être le son de pareils instruments, malgré les expressions louangeuses des poëtes et des chroniqueurs. Il est évident qu'il faut bien en rabattre ; et d'ailleurs, pour quelques auteurs qui parlent de sons doux et harmonieux, la grande majorité attribue à l'orgue des sons forts et bruyants et par conséquent durs. Quant aux orgues qui produisaient des sons de timbres différents, comme celui de Charlemagne, qui avait « la force du tonnerre, la douceur de la lyre et l'éclat des cymbales », du moment qu'il n'est question dans aucun texte de registres permettant de faire taire ou parler à volonté certains tuyaux, il faut admettre ou que c'est une pure invention du chroniqueur, ou qu'il y avait (ce qui n'est pas impossible) un mécanisme quelconque qui supprimait, à un moment donné, le vent d'un nombre déterminé de tuyaux.

La matière des tuyaux était presque toujours du métal, cuivre ou bronze : forgé ou fondu? on ne le sait. Il est question aussi dans certaines vieilles orgues de tuyaux en buis. On en fit en verre, en albâtre, en carton, en or et en argent. Un Napolitain fit non-seulement les tuyaux d'un orgue, mais le clavier en albâtre, et donna l'instrument au duc Frédéric de Mantoue. A Milan, on en avait un en argent, et l'empereur Michel (d'après la tradition) en avait un en or. A Venise il y en avait un en verre d'un son fort perçant. Citons par curiosité ce potier de Meyenbourg, nommé Weidner, qui au dix-huitième siècle en fabriqua un dont tous les tuyaux étaient d'argile, qui avait trois registres distincts, et sur lequel, au rapport d'un témoin auriculaire, on pouvait jouer aussi nettement et purement que sur le meilleur orgue d'étain. Mais ce ne sont là que des jeux et des fantaisies. Le plomb, l'étain, le zinc et le bois ont fini par l'emporter, comme étant sans conteste les meilleurs matériaux.

L'orgue, malgré la faveur dont nous le voyons jouir, on peut le dire, d'une manière générale, au moyen âge, ne s'introduisit pourtant pas dans les églises sans rencontrer çà et là de la résistance. La mauvaise qualité des sons, facile à s'expliquer, du reste, d'après ce que nous avons vu de sa construction, semble avoir été pour certains personnages ecclésiastiques une cause de condamnation. En outre, l'Église, dès les premiers siècles, était en défiance contre les instruments de musique en général appliqués au service divin ; et au treizième siècle, Thomas d'Aquin lui-même repousse « les instruments de musique pour ne pas ressembler aux juifs. » Pour être juste, il faut dire que d'autres personnages, en assez grand nombre, considéraient les choses pour ce qu'elles valaient en elles-mêmes, et admettaient très-bien les instruments du moment qu'ils les croyaient utiles au service divin. D'autres considéraient la chose comme indifférente, et disaient qu'on pouvait se servir des orgues dans les églises, mais qu'il n'y avait pas de péché à les laisser de côté.

Fig. 7.

Fig. 8.

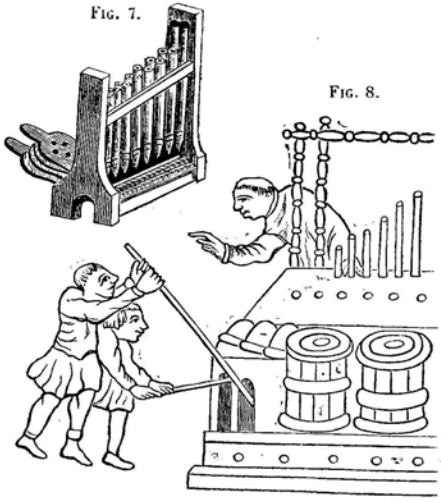


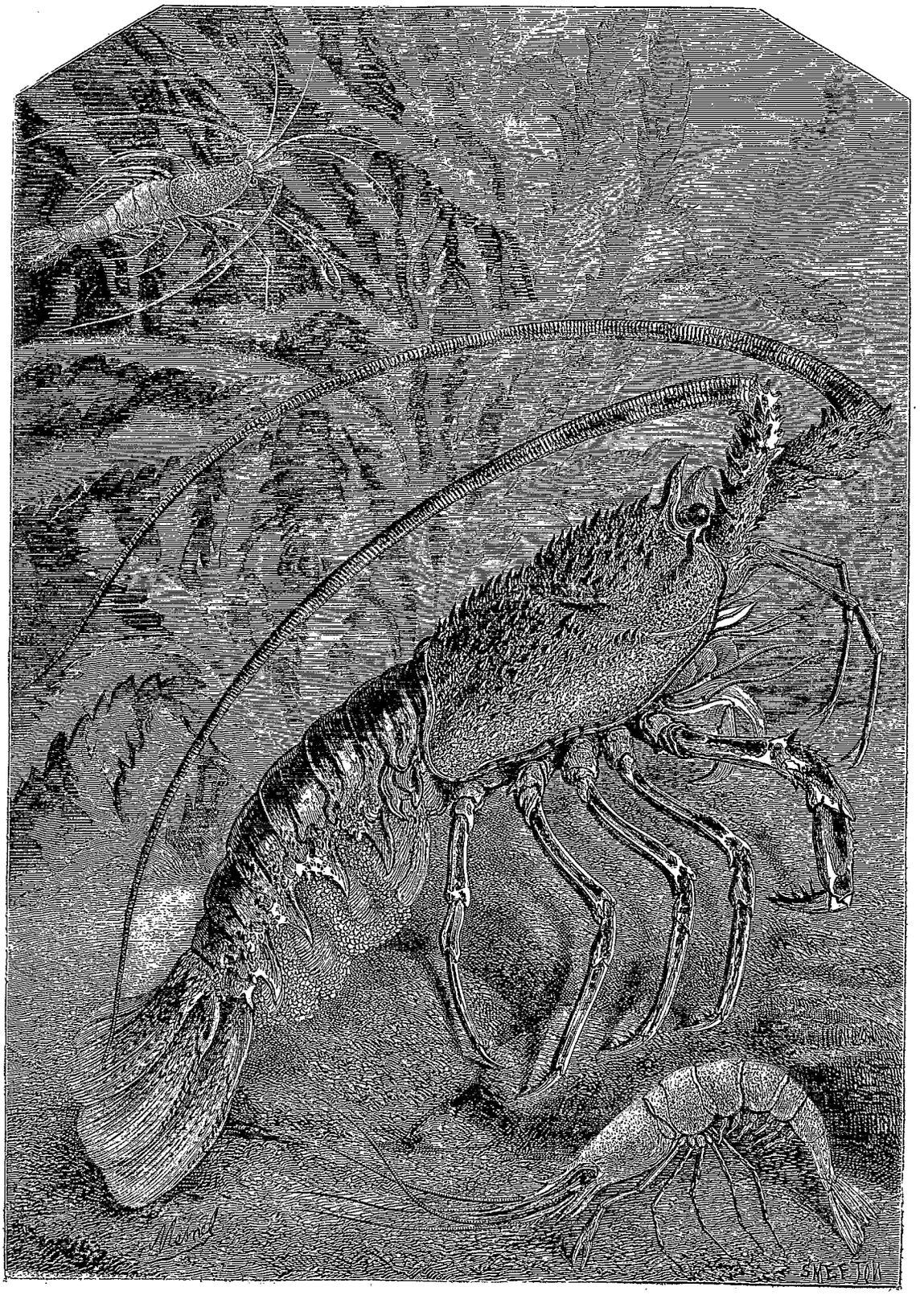
Fig. 7. — Orgue portatif du quinzième siècle. — Miniature du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais, et de différents manuscrits.

Fig. 8. — Orgue à soufflets (douzième siècle. — Manuscrit de Cambridge.

La fin à une autre livraison.

CRUSTACÉS COMESTIBLES DE NOS COTES.

LANGOUSTES ET CREVETTES.



Langouste grainée et Crevettes. — Dessin de Mesnel.

Lequel faut-il préférer de la langouste ou du homard? Les goûts sont partagés. Nous laisserons la question indécise, en constatant seulement que, même armé de ses grosses pattes, le homard, à dimension égale, offre moins de chair comestible que la langouste, ce qui tient à la moindre longueur et à l'étroitesse de son abdomen.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Ces deux animaux sont faciles à distinguer l'un de l'autre, puisque le homard porte deux pinces ou une au moins, et que la langouste n'en a jamais aucune; ajoutons que le homard a la caparace lisse, tandis que la langouste est épineuse, hérissée de poils courts et roides, et armée par devant de deux forts piquants comprimés et dentés en dessous; enfin, toutes ses pattes sont terminées par des pointes. La couleur de la langouste est d'un brun verdâtre foncé, ponctué de blanc sale, surtout sur la queue; les pattes sont entre-coupées de rouge et de jaune; la carapace du homard est toujours teintée de bleu.

L'abdomen de la langouste (c'est-à-dire *la queue*) est allongé, gros, cylindrique, formé de six segments et terminé par un large éventail. Les yeux sont grands, ronds, portés sur des pédoncules plus minces et paraissant sortir du même point, au milieu du front. Les antennes extérieures sont très-longues, grosses, sétacées et hérissées de poils ou de piquants; elles sont insérées sur un pédoncule ou premier article beaucoup plus gros qu'elles.

La langouste est très-vorace et surtout exclusivement carnivore; elle se nourrit de mollusques, de vers, de débris de poissons et de toutes sortes de substances animales qu'elle rencontre en abondance au fond des eaux où elle se traîne habituellement, ne se livrant guère à la natation que pour échapper à un danger. Beaucoup plus agile cependant que le homard, qui voyage peu et reste volontiers caché sous les pierres et dans le creux des rochers; la langouste aime à grimper. Dans les viviers, ces animaux couvrent continuellement les treillages qui servent de séparation, et manœuvrent là-dessus comme de gigantesques araignées.

De même que les homards, d'ailleurs, les langoustes sont très-friandes d'*astéries* ou étoiles de mer. Quatre ou cinq s'élancent sur un de ces animaux, le dépècent en un clin d'œil et en emportent chacune un bras pour le dévorer à loisir. Les mandibules des langoustes sont organisées de telle sorte qu'elles peuvent même croquer les écailles de l'huître, afin d'arriver jusqu'à l'animal qu'elles recherchent par-dessus tout. Il est parfaitement sûr, d'ailleurs, qu'elles ne s'arrêtent pas à celui-là, et que tous les mollusques qu'elles peuvent surprendre et atteindre sont à leur convenance.

Très-abondantes encore de nos jours dans la Méditerranée, les langoustes étaient parfaitement connues des Grecs qui les appelaient *Carabos*, et des Latins qui leur avaient donné le nom de *Locusta*, d'où est venu notre dénomination de *Langouste*. On leur a donné depuis le nom de *Palinurus : Palinurus vulgaris* suivant Latreille, *Palinurus Locusta* selon Olivier, et selon Fabricius *Cancer elephas !*

Si, maintenant, nous désirons passer du nom aux mœurs, nous serons arrêtés par un grand nombre de lacunes. M. Coste a voulu éclaircir la question dans les viviers d'étude de Concarneau, construits par le gouvernement [1]; mais sans grand succès. Ce qui est certain, c'est que, vers l'été, en mai, juin, juillet, les langoustes femelles quittent la haute mer et s'approchent des rivages rocheux pour s'y débarrasser des œufs qu'elles portent. Une seule femelle contient quelquefois cent mille œufs accrochés en grappe d'un rouge de corail à ses lamelles, sous la queue; et ces œufs d'un animal qui atteint une taille de 0m.50 sans les antennes, sont beaucoup plus petits que ceux de l'écrevisse de nos rivières.

Tout ceci est hors de doute : au delà, on est réduit à des conjectures. On croit que la langouste garde six mois ses œufs en incubation sous sa queue. Elle les y soigne, les y ventile, et, le moment venu, s'en délivre, avant l'éclosion, en les égrappant avec les articles bifides et dentelés de sa dernière paire de pattes ambulatoires. Selon d'autres observateurs, les langoustes ne porteraient leurs œufs qu'une vingtaine de jours, ce qui ramène la période au printemps; elles les abandonneraient au gré des eaux en les détachant de leurs feuillets sous-abdominaux; ils écloraient tout seuls quinze jours après. Risso même suppose, après août, une seconde ponte. On le voit, tout n'est pas dit sur ce sujet. Que d'études utiles pourraient faire les oisifs !

D'après les observations de M. Gerbes, en 1862, les petits naissent très-différents de ce qu'ils seront plus tard, tellement différents que, jusqu'à cette époque, on leur avait donné le nom de *Phyllosomes* (corps en feuilles) et qu'on les prenait pour des espèces particulières de petits crustacés pélagiens voltigeant à la surface de la haute mer. Ces embryons ont le corps aplati comme une feuille membraneuse et transparente, avec de gros yeux portés sur un long pédoncule. Leurs pattes, minces et longues, portent, à la deuxième articulation, une sorte de plumule qui paraît être un organe de respiration, et qui, en tous cas, est bien un organe de natation, car, au quarantième jour, lors de la quatrième mue qui les prive de ces appendices, les phyllosomes tombent au fond et n'ont plus, pour mode de locomotion, que la marche.

Où vont-ils? on l'ignore absolument. Il semble que jamais on n'ait pris encore de langouste de taille petite ou intermédiaire : les moins grosses ont une vingtaine de centimètres de long et sont déjà adultes. Mais, pour en arriver là, elles ont dû vivre plusieurs années et subir une trentaine de mues; on ne sait ni où, ni comment. A peine nés, les petits, semblables à des moucherons imperceptibles, fuient par les plus étroits interstices, et l'on ne peut en garder dans les viviers; ils se hâtent instinctivement de gagner la haute mer.

Nous avons représenté, au-dessous de la langouste, deux autres crustacés très-petits, mais très-délicats, dont on fait une grande consommation en France, et que l'on confond souvent à tort sous la même dénomination de crevettes. Le petit crustacé que l'on voit en haut reçoit quelquefois les noms de *crevette grise*, *chevrette*, *sauterelle*, *salicoque*, *squille*, *santé*, etc., etc.; c'est le crangon commun (*Crangon vulgaris*, Fabr.). L'autre, au lieu de rester gris après la cuisson, devient d'un joli rouge nuancé de blanc, et porte les noms de *crevette franche*, *bouquet*, etc.; c'est le palémon porte-scie (*Palæmon serratus*, Leach). Ces deux crevettes sont d'un vert tellement pâle que dans l'eau elles apparaissent transparentes : même en cet état, elles sont faciles à distinguer l'une de l'autre au glaive recourbé et dentelé que porte la crevette franche en avant de la tête.

Sur nos côtes, les palémons sont plus rares que les crangons, qui y pullulent en nombre prodigieux; aussi on les vend à un prix toujours plus élevé : on les recherche surtout au printemps, alors que les femelles portent un grand nombre d'œufs dont le goût est agréable; mais cette gourmandise est un crime de lèse-nature que l'on devrait réprimer, car on diminue ainsi énormément la reproduction de l'espèce la plus précieuse de nos pays. Tous ces petits crustacés sont pris sur les plages plates, au moment de la montée de la mer dont ils suivent le flot, au moyen de filets à manche que, hommes ou femmes, — ce sont souvent elles qui font cette pêche, — poussent en avant, et relèvent de temps à autre. Ces animaux nagent avec une grande aisance à l'aide de fausses pattes en formes de nageoires dont leur abdomen est pourvu en dessous, et ils se sauvent très-rapidement à reculons et

[1] Voy. t. XXXVII, 1869, p. 300.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

en zigzag, au moyen de vigoureux coups de leur queue qu'ils referment sous leur corps.

Dans les grands fonds, les pêcheurs ont imaginé, depuis quelques années, d'aller chercher les crevettes qui fuyaient les plages basses et devenaient rares. Ils se servent de véritables *balances*, consistant en une poche de filet fin tendue sur un cerceau de fil de fer d'un demi-mètre de diamètre : on descend ces balances et on les remonte au moyen d'une ligne qui les soutient par trois attaches. Cette pêche se fait en bateau sur les côtes de la Saintonge, et produit beaucoup. On prend là, et dans le midi, différentes espèces de *Pénées*, et des *crangons* autres que ceux du nord et de l'ouest.

LE FOYER.

Le premier indice du bonheur domestique est l'amour du foyer. MONTLOSIER.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339, 350, 358, 363.

On me laissa seul. Je me sentis plus faible que lorsque j'étais sur l'herbe. Je tombai peut-être en syncope ou dans un lourd sommeil. Quand je me réveillai, je vis, par les rayons du soleil qui venaient obliquement sur mon lit, que le soir approchait.

Un jeune garçon était assis près de la fenêtre; il lisait.

Je n'osai pas lui adresser la parole. J'aurais voulu savoir cependant dans quel endroit j'étais, et quel était le maître de la maison. Étais-je près de Douvres? Avait-on averti la justice? Serais-je bientôt interrogé et emprisonné?

Il était naturel que toutes ces questions me vinssent à l'esprit; et cependant je redoutais d'apprendre ce qu'il m'importait tant de savoir.

Je fermai les yeux et je cherchai à ne pas penser. Je sommeillai encore.

Un bruit de voix me fit tressaillir.

Les deux vieillards, accompagnés d'un troisième personnage, reparurent. Pour cette fois, pensai-je, c'est le magistrat! — Non; je compris bientôt que cette fois c'était vraiment un chirurgien.

Il serait sans intérêt pour vous de m'entendre raconter comment, après cette visite et plusieurs autres, on me fit subir une opération qui, grâce à Dieu, réussit parfaitement.

Je passe sur les détails de tous ces premiers temps.

Je me sentais reconnaissant du fond de mon cœur. J'étais chez de bien bonnes gens. Il me paraissait évident qu'ils avaient voulu me guérir avant de me livrer à la justice.

Un jour, enfin, je me décidai à prier le vieillard de me dire ce que l'on comptait faire de ma misérable personne, et apparemment je parlai en ce moment avec beaucoup d'émotion.

— Calmez-vous, me répondit-il; mon maître n'a pas voulu jusqu'ici faire avertir le shérif. Il désire savoir, avant tout, si vous êtes un homme méchant et dangereux. D'après vos paroles, d'après votre manière d'être, d'après les informations qu'il fait prendre, il décidera comment il devra agir à votre égard. Votre sort dépend à peu près de vous. Il nous semble bien que vous avez quelques bons sentiments; vous paraissez vous repentir. Nous verrons. Tâchez de dormir en repos. Vous aurez tous les jours la compagnie de ce jeune garçon, mon neveu Job.

Job, en effet, ne me quittait presque jamais. J'ignore s'il avait au commencement éprouvé aucune crainte ou aucun mépris pour moi; assurément il ne me l'avait pas laissé deviner. Au contraire, il était toujours empressé à me donner ses soins, et il me semblait même que parfois, de côté, à la dérobée, il me regardait avec intérêt, comme s'il avait été attiré vers moi par quelque sympathie.

De mon côté, en le voyant penché sur son livre, je me disais :

— Tu étais presque comme cet enfant à treize ans. On t'aimait à la maison; et ta mère répétait volontiers : « J'en suis sûre, John fera plus tard un brave homme. » Mais, hélas! qu'était devenu John?

C'était vraiment une distraction pour moi, la seule possible dans l'état d'angoisse où j'étais, de reposer mes yeux sur l'aimable et candide figure de cet enfant. La lumière baignait son visage, et je pouvais suivre sur sa physionomie jusqu'à ses plus intimes sentiments pendant ses lectures. Parfois il souriait, d'autres fois une douce compassion passait sur ses traits comme une ombre légère, ou bien une subite rougeur, un frémissement de ses lèvres, me faisaient comprendre que quelque émotion généreuse agitait son âme.

Moi, qui depuis huit ou dix ans avais tout à fait oublié le peu que j'avais appris à l'école, j'admirais comment ce qui était imprimé sur ces pages pouvait causer ainsi successivement tant de changements dans son esprit, et je faisais alors un triste retour sur moi-même. Je gémissais de l'impossibilité où j'étais de me soustraire aux pensées douloureuses, horribles, qui m'obsédaient continuellement. Je ne sortais d'un souvenir odieux que pour retomber dans un autre plus odieux encore; ou, si je cherchais une issue à la déplorable situation où m'avaient entraîné mes fautes, c'était en vain que je m'efforçais de m'attacher à un peu d'espoir. Même aux instants où, fatigué, épuisé, je devenais comme insensible, il me restait soudainement ce sentiment que j'étais un être ignorant, incapable de trouver en moi aucune ressource pour changer l'état de mon âme.

Après quelques semaines, mes forces étaient presque entièrement revenues. Cependant j'étais condamné pour assez longtemps encore à ne pas me lever. Les alternatives de remords, de crainte et d'ennui qui revenaient sans cesse, devenaient de plus en plus intolérables. Ma pensée, plus libre, sondait d'autant plus profondément le passé et l'avenir. J'osais me poser une question devant laquelle j'avais jusqu'alors reculé : Georges était-il mort?

Ce doute était affreux. Je dois avouer au moins à mon avantage que le sincère remords qu'il suscitait en moi l'emportait de beaucoup sur la crainte du châtiment qui pouvait m'être réservé. Plus calme, et considérant dans quelles circonstances j'avais commis cet acte odieux, je pensai qu'il était probable que je ne serais condamné au plus qu'à être déporté dans un pays lointain. Et ce n'était point là un sort qui dût me paraître si effroyable, en pensant à la misérable vie que je menais depuis plusieurs années, que je continuerais sans doute si je redevenais libre, et qui ne pouvait de toute manière qu'avoir une issue fatale.

Je dirai plus : le souvenir même de mon crime, la perspective du châtiment, pâlissait et s'effaçait devant une pensée pour moi encore plus terrible!

Ma mère! Georges ne m'avait-il pas dit qu'elle était morte, qu'elle m'avait maudit!

Maudit! maudit par ma mère, dont ma conduite avait peut-être abrégé les jours! Torture affreuse! Il me vint d'abord, même contre Georges, comme un retour de haine et de colère.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Avait-il dit la vérité? La lettre! qu'était devenue la lettre? J'avais voulu la reprendre; sans aucun doute, elle était restée sur le sol souillé de la taverne. On l'avait saisie, donnée au magistrat : on la lirait publiquement aux jurés.

Une fois dans ce courant d'idées, il me fut impossible d'en sortir; je me perdais dans les ténèbres de mon esprit.

Je faisais d'incroyables efforts de mémoire pour me replacer au moment même de la lutte, et me rendre compte de ce que j'avais fait, de mes moindres mouvements, alors que, comme une bête fauve, je m'étais élancé sur Georges; je voyais bien la lettre sortir de sa main; il l'avait jetée vers moi; mais qu'était-elle devenue?

— Si, par hasard, pensai-je, je l'avais prise, et machinalement mise dans ma veste!

Ce très-vague espoir me fit battre le cœur avec violence. Non. C'était impossible. Mon élan de colère avait été trop subit, trop furibond.

Mais, reprenais-je, on a quelquefois de ces mouvements d'instinct, d'habitude, qui sont aussi d'une rapidité extrême, et qu'on oublie.

J'avais eu toujours grand soin, en effet, de conserver les lettres de ma mère, et souvent je priais Georges de me relire celles qui m'avaient été le plus douces.

Une autre réflexion succéda. Cette dernière lettre ne devait pas être de ma mère si elle annonçait sa mort prochaine. Si je m'étais laissé emporter à une si épouvantable fureur, n'était-ce point précisément que je n'avais pas ajouté foi aux paroles de Georges?

Ma perplexité augmentait.

Je cherchai des yeux dans la chambre, et je vis que mes habits avaient été pliés et placés sur un petit meuble dans un angle.

Si je me levais!... Mais le vieillard, qui s'assurait tous les jours de l'état où j'étais, m'avait recommandé expressément de ne pas même en faire l'essai, aussi longtemps qu'on ne m'en accorderait pas la permission.

En ce moment, Job était dehors. Je me dis que je le prierais de chercher la lettre dans mes vêtements. Mais bientôt je songeai que ce serait m'obliger à le mettre dans ma confidence. Il ne manquerait pas tout au moins de dire à son oncle que j'avais une lettre; on voudrait la lire. Et si c'était une lettre de malédiction, toute la bienveillance que l'on m'avait témoignée, celle surtout de ce cher enfant, ne se retirerait-elle pas tout à coup de moi? Un homme maudit par sa mère! de quelle pitié pouvait-il être digne? quel motif aurait-on eu de le soustraire plus longtemps à toutes les conséquences de son crime?

Je me résolus donc à garder le silence.

Lorsque Job se fut retiré, lorsque, après la chute du jour, les lumières furent éteintes dans la cour, lorsque tout bruit eut cessé dans la maison, il me devint impossible de résister au désir d'aller fouiller mes vêtements.

Je me levai d'abord à demi. Une cruelle souffrance me contraignit à me recoucher. Je demeurai immobile un quart d'heure. Mon impatience l'emportait. Je fis une nouvelle tentative qui fut suivie d'une douleur encore plus atroce; mais toute irrésolution avait cessé.

— C'est bien à toi, me dis-je, à te laisser arrêter par le mal. N'en as-tu pas fait mille fois plus que tu n'as à en endurer? Souffre, malheureux, c'est la moindre des expiations que tu aies à t'imposer.

Avec ces étranges exhortations, je descendis de mon lit, et, incapable de marcher, je me traînai sur un genou et sur les mains jusqu'au coin de la chambre. A moitié chemin, c'est-à-dire à six pas tout au plus, je m'évanouis. Revenu à moi, et tout frissonnant de froid, je continuai à ramper, et enfin j'atteignis le petit meuble. Je fouillai dans les poches, j'en tirai plusieurs papiers. La lettre était-elle dans le nombre? Au toucher seulement, car la nuit était profonde, il me sembla bien en reconnaître la forme.

— C'est bien, me dis-je; demain matin, du moins, je ne serai plus dans l'incertitude, et quant au moyen de savoir ce que contient la lettre, elle est dans mes mains, j'aviserai.

Je revins à ma couche avec grand'peine; mais mon esprit était moins agité. Je cachai les papiers dans mon sein.

Vers sept heures du matin, j'étais assoupi. J'entendis des voix.

Avant d'ouvrir les yeux, j'écoutai :

— Voyez cette traînée de sang!

— Oui, cela est évident, il s'est levé. Que soupçonnez-vous?

— Il s'est approché de la fenêtre; il voulait sans doute se sauver, il n'en aura pas eu la force.

— Il a donc peur qu'on ne connaisse ce qu'il a fait, ou qu'on le livre?

— Sa jambe doit être dans un état affreux.

— Je vais m'en assurer. Que voulez-vous? on ne peut sauver les gens malgré eux.

C'était le propriétaire de la maison et le vieux serviteur qui parlaient ainsi. Je leur laissai voir que j'étais éveillé, mais je n'osai pas leur dire qu'ils se trompaient sur mon intention : il eût fallu découvrir mon secret.

Le maître visita ma blessure, et me dit avec sévérité :

— Vous avez retardé votre guérison d'un mois peut-être. J'en ai regret : vous auriez pu sortir de cette maison avant trois jours. C'est ce que vous désiriez. Soyez sans inquiétude, je ne vous livrerai pas; je sais assez ce que vous êtes pour prendre sur moi de ne pas appeler sur vous les sévérités de la justice; mais puisqu'il vous déplaît de rester dans cette maison, dès que vous pourrez marcher, vous aurez votre liberté et ses chances.

J'étais confus. Certainement j'aurais dû dire toute la vérité à cet homme de bien. L'idée de la malédiction m'imposa encore le silence.

Quand je fus seul avec Job, je remarquai avec chagrin que le pauvre enfant semblait ne plus me regarder avec la même confiance. Je lui adressai quelques paroles indifférentes pour l'engager à me parler.

— Monsieur John, me dit-il, pourquoi voulez-vous sortir de cette maison, et en secret encore? Mon maître et mon oncle sont bien mécontents. Où seriez-vous mieux qu'ici? Peut-être avez-vous des personnes que vous aimez et que vous désirez revoir? C'est naturel. Mais vous voyez bien que vous n'en avez pas encore la force. D'ailleurs, vous pourriez leur écrire : on porterait votre lettre à la poste prochaine.

Je compris qu'on n'avait pas fait part à l'enfant de ce que l'on savait sur moi, des aveux que j'avais faits moi-même, et je fus très-touché de cette grande preuve de bonté. Je fis je ne sais quelle vague réponse.

La suite à la prochaine livraison.

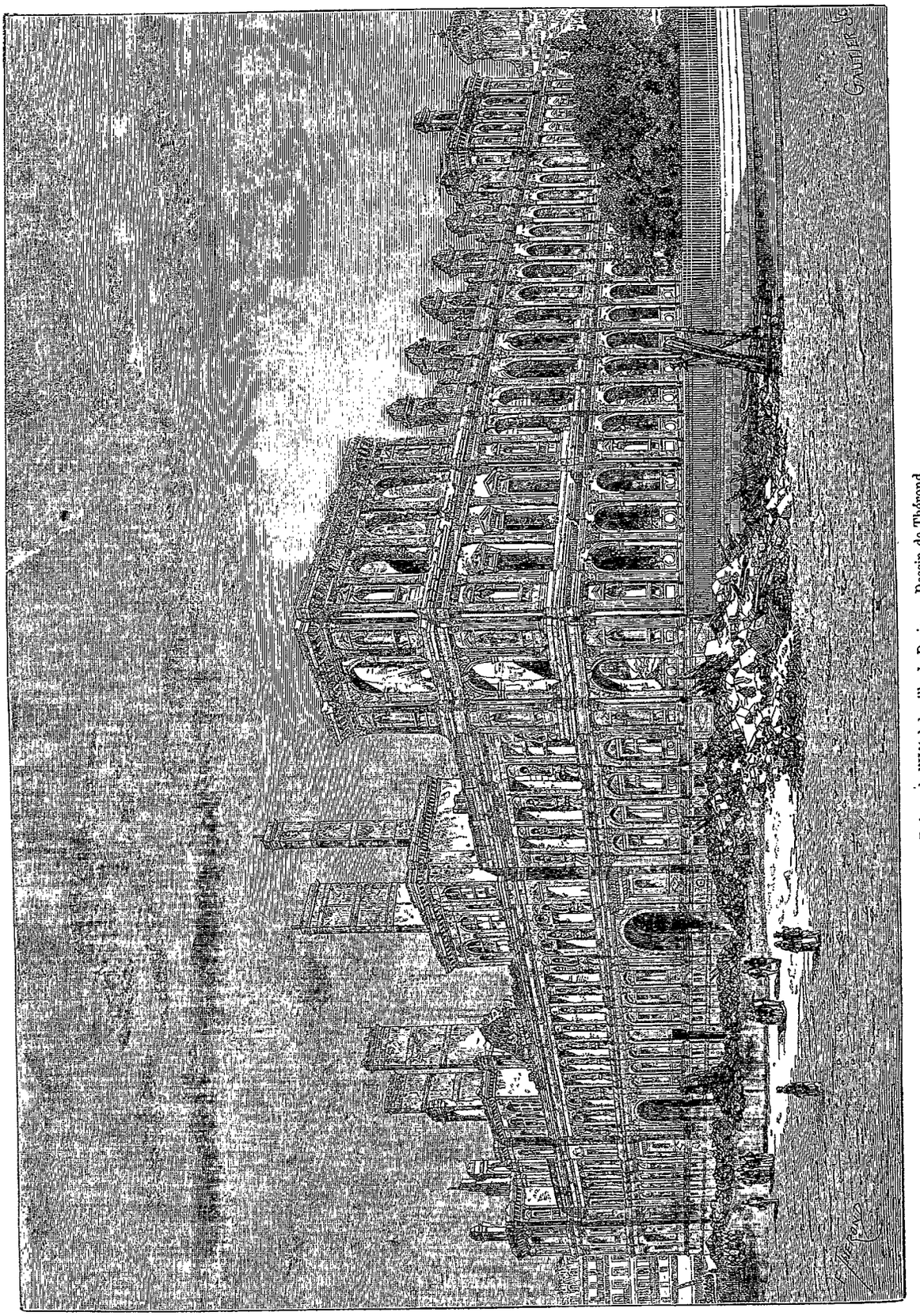
LES AGES DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

En 1141, les bourgeois de la Grève et du Monceau-Saint-Gervais, trouvant trop à l'étroit leur marché public du quartier, et l'étape au vin (1), située alors à la grande halle, trop loin des arrivages par la Seine, achetèrent du

(1) ÉTAPE, nom donné anciennement aux places publiques où les marchands étaient obligés d'apporter leurs marchandises pour les y

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

roi Louis VII dit le Jeune, moyennant la somme de 70 livres une fois payée, quelques masures mal construites et plus mal habitées, qui formaient çà et là des ruelles également peu saines pour leurs habitants et peu sûres pour les passants qui s'y aventuraient. La condition du marché fut que les masures seraient démolies, et qu'aucune con-



Ruines de l'Hôtel de ville de Paris. — Dessin de Théroud.

struction ne pourrait jamais être élevée sur l'espace qu'elles occupaient. On déblaya le terrain, et le vide qui en résulta garda pendant sept cents ans le nom de place de Grève : on le nomme maintenant place de l'Hôtel-de-Ville.

Il existait sur cette place, en 1212, un bâtiment dit la

mettre en vente. (Chéruel, *Dict. des institutions;* Littré, *Dict. de la langue française.*)

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

maison de Grève, qui appartenait à Philippe Cluin, chanoine de Notre-Dame. Philippe-Auguste l'acquit de celui-ci pour qu'elle devînt le siége de la hanse des marchands, dont le chef prit le titre de prévôt des marchands ou maître des échevins. On la nomma plus tard la *maison aux Piliers*. Elle dut ce nom aux piliers qui supportaient sa façade.

Lorsque, en 1357, le prévôt Étienne Marcel l'acheta 2 880 livres, par contrat du 7 juillet, à Jean d'Auxerre, receveur des gabelles, qui la devait à une libéralité de Charles de France, elle s'appelait la *maison aux Dauphins*, en souvenir de ce qu'elle avait été donnée aux deux derniers dauphins de Viennois.

Cent quatre-vingt-seize ans plus tard (le 15 juillet 1553), Pierre Viole, prévôt en exercice, posait la première pierre d'un nouvel Hôtel de ville sur l'emplacement même de la maison aux Dauphins, tombée sous le marteau des démolisseurs. C'est seulement en 1606, durant la prévôté de François Miron, que l'Hôtel de ville fut achevé par l'architecte Marin de la Vallée. Il n'atteignait guère en étendue plus du quart de l'espace occupé hier par un vaste palais, aujourd'hui par un dédale de ruines.

Tel les Parisiens de 1606 avaient connu leur Hôtel de ville, tel ceux de 1836 le voyaient encore; mais, durant les cinq années suivantes, les architectes Godde et Lesueur, poussant leurs constructions au nord, au sud et à l'est, et triplant au couchant l'étendue de la vieille façade, nous livrèrent, en 1841, solidement bâti pour une longue suite de siècles, l'imposant édifice qui n'a compté que trente ans d'âge, et dont les débris affligent aujourd'hui nos yeux.

L'histoire de Paris, qui se relie à celle de toute la France depuis qu'il y a réellement une nation française, c'est-à-dire un corps et des membres agissant sous l'influence du cerveau, est tout entière dans les annales de notre Hôtel de ville. La chute du monument, si regrettable et si douloureuse, surtout au point de vue des circonstances de sa destruction, n'a enseveli sous ses décombres aucun des précieux souvenirs nationaux que la tradition nous avait transmis. Paris peut déplorer la perte du témoin muet de ses plus mémorables journées; mais la science historique n'a rien perdu : les pierres tombent, mais les livres restent; l'histoire écrite ne périt pas.

PRIX FABULEUX DES ORCHIDÉES

EN ANGLETERRE.

Nous avons déjà dit à quels prix extravagants s'élevèrent certains oignons de jacinthes ou de tulipes, en Angleterre, au siècle dernier. On a souvent raconté la petite histoire de ce matelot qui, mécontent d'un pourboire assez mince qu'on lui avait donné chez le patron de son capitaine, crut pouvoir, sans trop charger sa conscience, s'emparer de deux oignons qu'on avait abandonnés sur le support d'une croisée, afin d'en assaisonner un hareng saur dont on lui avait fait cadeau, et qui, par suite de ce petit larcin, se trouva avoir fait en cinq minutes un repas évalué à plus de 1 200 francs de notre monnaie, ce qui valait plus du double alors. La dernière vente des orchidées, à Londres, rappelle ces temps glorieux de l'horticulture hollandaise. Citons ici ce que tout le monde a la possibilité de constater.

Nous copions ce que la *Revue horticole* dit à propos de la vente de M. Rucker, faite en ces derniers temps.

La collection de ces belles orchidées a eu pour principaux acquéreurs MM. Veitch; ils en ont revendu eux-mêmes une partie aux enchères publiques. Voici les prix auxquels se sont élevées ces plantes charmantes. Lord Londesborough est en tête des amateurs d'orchidées. « Un bel exemplaire d'un *Cymbidium eburneum* a été payé 8 liv. 10 sch. (212 fr.); un autre pied de la même espèce, d'une beauté exceptionnelle, 73 liv. 10 sch. (1 887 fr. 50 c.); un *Epidendrum vitellinum majus*, belle variété en fort individu, 16 liv. 10 sch. (412 fr. 50 c.); un *Cattleya labiata*, variété fleurissant en automne, le plus bel individu existant en Angleterre, 36 liv. 15 sch. (918 fr. 75 c.); un *Cattleya devoniana*, 15 liv. (375 fr.); un *Angrecum sesquipedale superbum*, 15 liv. 15 sch. (393 fr. 75 c.); un bel individu d'*Aerides Veitchii*, 22 liv. (550 fr.); un *Cattleya Reicheneimii*, 17 liv. 10 sch. (437 fr. 50 c.); un bel individu de *Dendrobium filiforme*, 18 liv. 10 sch. (462 fr. 50 c.); etc. En somme, 70 pieds d'orchidées ont produit, à cette vente, 813 liv. 19 sch., c'est-à-dire 20 448 fr. 75 cent. » (1)

Ne rien commencer qu'on ne veuille achever.

***

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168, 171, 215, 243, 295, 335.

LES ONGLES

LES ONGLES CHEZ LES MAMMIFÈRES.

Chez les mammifères, l'ongle (*sabot* ou *griffe*) concourt à garantir l'extrémité des membres des pressions et des chocs extérieurs; quelquefois aussi c'est une arme.

L'ongle est désigné sous le nom de *sabot* lorsqu'il est épais et qu'il garnit de toutes parts la première phalange des doigts. Le nombre de ces sabots est très-variable : l'éléphant en a cinq à chaque pied; l'hippopotame, quatre; le rhinocéros, trois; le porc, quatre, deux grands et deux petits; le tapir, quatre aux pieds de devant, trois à ceux de derrière; le cheval, un seul à chaque pied; les ruminants, deux, avec deux petits onglons relevés supplémentaires.

De cette énumération il résulte que le sabot unique du cheval peut être considéré comme le type de l'ongle emboîtant le membre d'une façon complète. Les autres appareils sont en quelque sorte des onglons séparés ayant pour but de répondre à des spécialités d'habitation. Les cinq onglons, par exemple, sur lesquels pèse tout le corps de l'éléphant, permettent au pied de s'ouvrir et d'offrir une plus grande surface : l'animal peut ainsi traverser les couches molles de la terre des forêts plus facilement qu'à l'aide d'un seul sabot. Il en est de même de l'hippopotame habitant des marais; mais qui expliquera pourquoi celui-ci a quatre doigts, l'autre cinq? Pourquoi le rhinocéros, presque aussi volumineux, n'en a-t-il que trois? Est-ce parce que le sol des campagnes qu'il foule est plus résistant? Peut-être; cependant, en Afrique, il vit aux mêmes lieux que l'éléphant.

Le nombre des doigts du porc, du pécari, paraît s'expliquer par l'habitude de ces animaux de vivre au milieu des lieux inondés et des marécages : avec un sabot unique, ils enfonceraient dans le sol.

Le pied fourchu de tous les ruminants (fig. 42), non seulement a la faculté de s'écarter sur les surfaces molles, mais encore il pince les aspérités des rochers, et fait ressort dans les bonds et les sauts les plus énormes sur les montagnes et dans les forêts. Le cheval, chaussé du sabot unique, est un habitant de la plaine solide, sèche, pier-

(1) *Journal de la Société centrale d'horticulture de France*, 3e série, t. V, octobre 1871.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

reuse même, résistante partout et sur laquelle il peut prendre à loisir les allures les plus rapides (fig. 43).

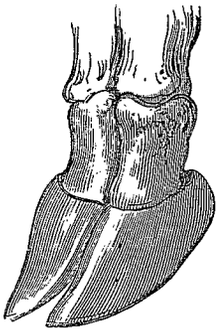


Fig. 42. — Ongle de ruminant.

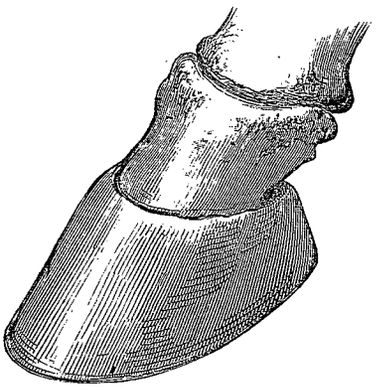


Fig. 43. — Ongle du cheval.

Pour le singe, de même que pour l'homme, l'ongle n'est que d'un usage relativement de peu d'importance : il protége toutefois l'extrémité des doigts et sert d'arme dans une certaine mesure.

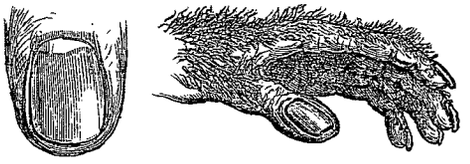


Fig. 44 et 45. — Ongles de l'homme et du singe.

La chauve-souris est le type des chéiroptères dans nos pays : son ongle, très-développé (fig. 46), répond à celui du pouce de la main ; ses membres postérieurs, ses pieds,



Fig. 46. — Ongle de chauve-souris.

ont les doigts égaux et armés de lames cornées qui simulent des griffes, tandis qu'on croirait que les doigts de la main ont été « passés à la filière », suivant l'expression de Geoffroy Saint-Hilaire, pour soutenir la membrane alaire. Cet ongle sert aux chéiroptères de crochet pour se suspendre la tête en bas, position qui leur est si naturelle, que la mère y allaite ses petits, les y soutient, et les y élève dans un repli de sa peau.

Chez les carnassiers insectivores, taupes, musaraignes, hérissons, les ongles sont robustes ; mais il faut remarquer que ces animaux ont les membres antérieurs généralement différents des postérieurs : ces derniers sont vraiment plantigrades et, par suite, les ongles en sont usés et émoussés. Par devant, les membres et les ongles se modifient naturellement, selon le mode d'existence de l'animal. Nul ne présente une plus curieuse adaptation que la taupe avec ses sortes de *mains-pelles*, propres à remuer la terre. Non-seulement cette main est trapue, non-seulement les ongles en sont courts, larges, épais, mais une sorte de grand ongle supplémentaire, en forme de faucille comprimée, vient garnir le bord interne de la paume, là où l'animal a besoin d'un tranchant résistant pour couper le sol.

Chez les carnassiers carnivores proprement dits, l'ongle est généralement d'autant plus aigu que la dent est plus tranchante. Les deux armes marchent de pair, ou, pour mieux dire, les deux outils concourent à la même besogne, la nutrition.

En effet, avec des dents exclusivement tranchantes, l'animal ne peut se nourrir que de viande : à quoi lui serviraient des ongles obtus ?

Chez les *félins* (fig. 47), — prenons le lion pour type, — les ongles, par un mécanisme particulier soumis à la volonté de l'animal, se relèvent pour se loger dans de véritables fourreaux, et sont ainsi protégés contre l'usure pendant la marche. Le félin n'a que des dents coupantes, et ses mâchoires courtes n'offrent pas assez de place pour des *meules* nombreuses : plus allongées, ces mâchoires perdraient la force terrible dont elles ont besoin pour découper et déchirer.

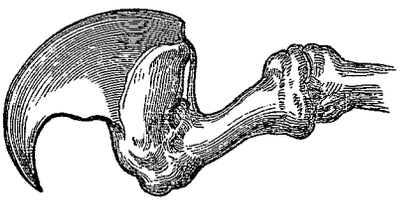


Fig. 47. — Ongle du lion.

Dans d'autres groupes génériques, les ongles ne sont qu'à demi rétractiles : c'est que les animaux qui les composent sont déjà moins armés de *laniaires*, et par cela même sont moins carnivores ; enfin la rétractilité devient quelquefois nulle, et, par suite, les ongles se montrent plus ou moins obtus, comme chez le chien (fig. 48). Par

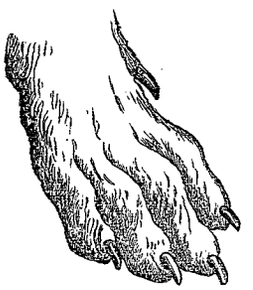


Fig. 48. — Ongle du chien.

suite, on peut dire que les animaux les plus exclusivement carnivores, et qui ont, par conséquent, les mâchelières les plus tranchantes, sont ceux qui s'appuient sur la moindre partie du pied, et que, réciproquement, les genres les plus omnivores sont en même temps les plus plantigrades. Des chats aux ours, l'échelle est complète.

On a remarqué, en outre, dans cette famille des carnassiers, que tout genre omnivore a cinq doigts aux quatre membres, et que les genres qui offrent plus de

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

carnivorité perdent un doigt, et vont avec quatre, soit à l'une des paires de membres, soit aux deux à la fois. Il va sans dire que le changement de milieu modifie l'organisation des carnassiers habitants de l'eau. Chez les amphibies, phoques et morses, les membres se transforment en nageoires de formes diverses; mais les ongles n'ont plus de rôle particulier. Ils soutiennent les cinq orteils de chaque membre, « ces animaux, dit de Blainville, étant essentiellement palmigrades et plantigrades. »

L'ONGLE DES OISEAUX.

Le *jacana*, sorte de râle à plaque frontale de foulque et habitant des régions tropicales, a le pouce armé d'un ongle aigu, droit (fig. 49), tellement remarquable qu'on

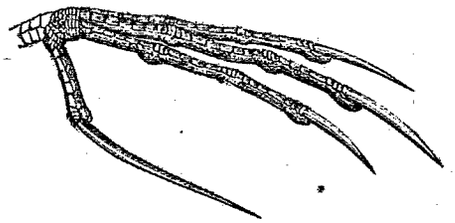


Fig. 49. — Ongle du jacana.

surnomme cet oiseau « le chirurgien » aux colonies, comme étant armé d'une lancette. C'est un râle, ou du moins c'en est un cousin très-proche; cependant le râle proprement dit a les ongles très-petits. Serait-ce une poule d'eau? Il en a les doigts allongés; mais si la poule d'eau a les doigts allongés, elle a les ongles courts; il en est de même du foulque à plaque frontale. Le jacana semble alors se rapprocher des kamichis : il a, comme eux, l'aile éperonnée. Certes, le kamichi lui-même a l'ongle du pouce long, pointu et droit, excessif également. Mais le jacana passe son temps à se promener sur les herbes aquatiques; comme la poule d'eau et la poule sultane, il n'a qu'un vol court, pareil à celui des deux oiseaux que nous venons de citer, tandis que le kamichi à l'ongle long, à l'aile éperonnée comme l'autre, se perche à la cime des plus grands arbres et, volant en spirale, à la manière des vautours, disparaît à la vue dans les profondeurs du ciel.

Pourquoi l'alouette, — un type de gallinacé parmi les passereaux, une forme de pulvérisateur comme la caille et la perdrix; — pourquoi l'alouette porte-t-elle un ongle si long au pouce (fig. 50)? On a dit que c'était pour se

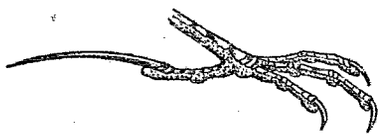


Fig. 50. — Ongle de l'alouette.

soutenir plus aisément sur les terres détrempées; mais nous ferons observer que l'alouette, amie des lieux secs et pierreux, ne va point dans les endroits fangeux, et, d'autre part, que les oiseaux qui les habitent de préférence n'ont point d'ongle démesuré au pouce. Exemples : les pluviers, vanneaux, chevaliers, etc. Autre anomalie : le pipi, l'alouette des bois, perche malgré son grand ongle; l'alouette vraie ne perche pas.

Quel est l'usage de l'ongle en peigne (fig. 51) que portent au doigt médius, non-seulement notre engoulevent d'Europe (fig. 52), mais encore tous les engoulevents du monde, au nombre de quarante-six espèces? Pourquoi son doigt externe est-il plus court que l'interne, caractère tout à fait anormal, provenant de ce que ce doigt a une phalange de moins que dans l'ordre entier des passereaux? Pourquoi ses trois doigts antérieurs sont-ils réunis par



Fig. 51. — Ongle en peigne de l'engoulevent.



Fig. 52. — Bec de l'engoulevent d'Europe.

une membrane qui s'étend assez loin, comme chez un oiseau destiné à piétiner la vase? C'est, nous dira-t-on, pour qu'il se tienne plus aisément sur les grosses branches où il aime à se percher en long et non en travers, comme tous les autres oiseaux. Soit; mais alors pourquoi retrouve-t-on la même disposition chez les hérons, les ibis, les barges, qui ne perchent que rarement et toujours en travers? L'allongement du doigt intermédiaire, nous le retrouvons chez les court-vite et les glaréoles, coureurs de première vitesse; l'engoulevent, à terre, marche comme un canard.

On a écrit : « Qui dit forme du bec, dit genre de nourriture, et qui dit nourriture, dit milieu habituel. » Il n'en est pas toujours ainsi. Le bec du coracopse (fig. 11) rappelle à s'y méprendre celui des rapaces, et si nous avions regardé à la jambe, nous aurions trouvé, non plus une serre (fig. 53), la main griffante du rapace, mais la main

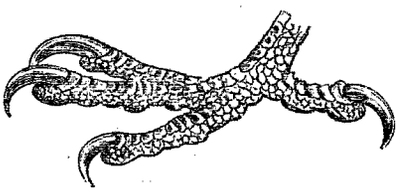


Fig. 53. — Ongle de l'aigle.

prenante (fig. 54) du grimpeur, deux doigts en avant, deux en arrière. Non, la forme du bec n'indique pas tou-

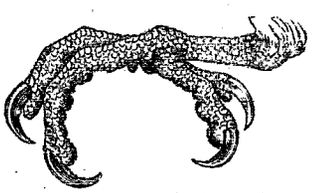


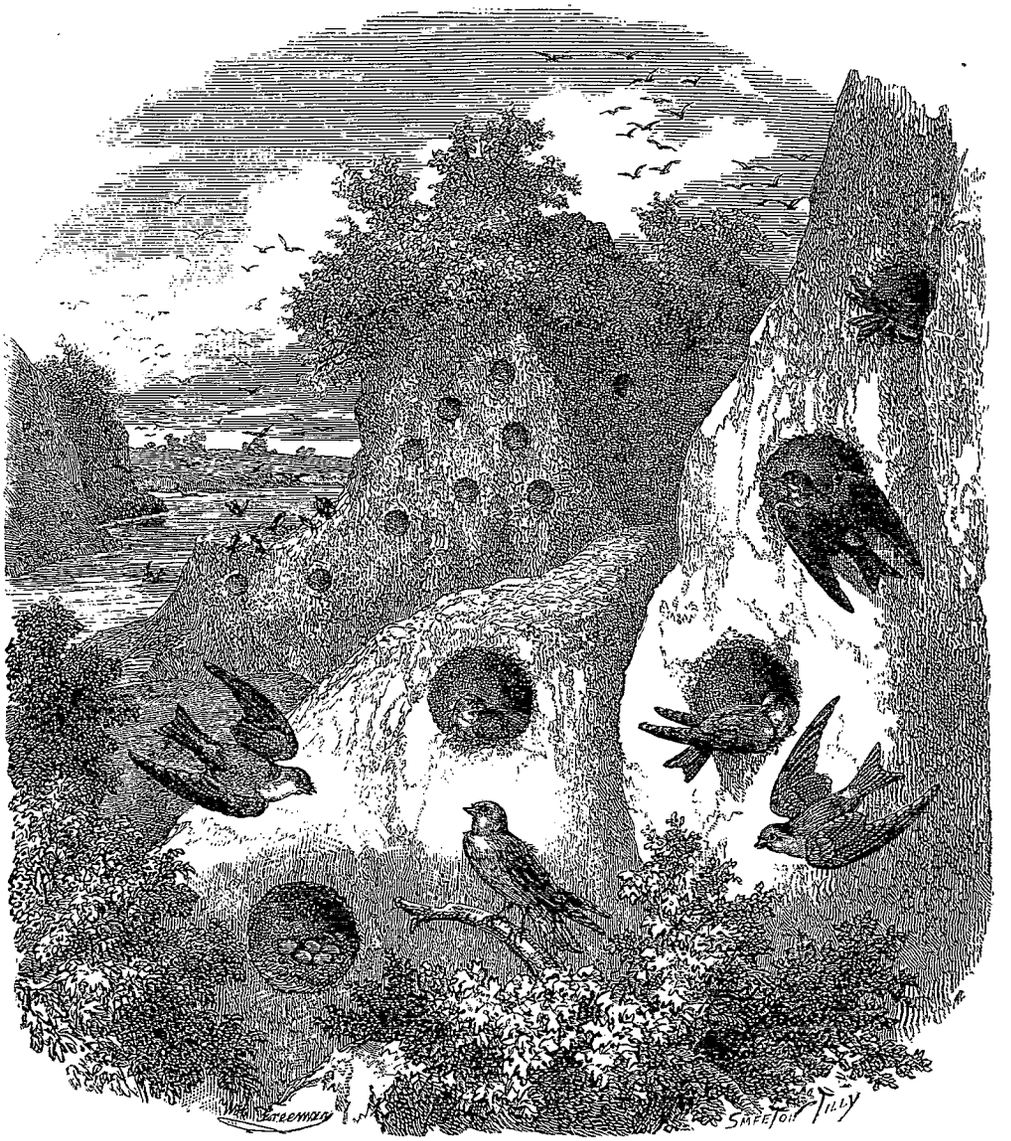
Fig. 54. — Ongle du coracopse.

jours, non plus que la patte, le genre de nourriture, ni le milieu habituel de l'oiseau. Reportons-nous aux becs extravagants du toucan (fig. 15), du barbican (fig. 16), du couroucou (fig. 17), du calao (fig. 18); regardons aux pieds, nous trouverons chez tous les doigts et les ongles médiocres des pics. A quoi sert alors le formidable appareil de leur tête? Concluons qu'il ne faut jamais s'attacher à un seul caractère pour essayer de comprendre un animal, et surtout un oiseau.

La fin à une prochaine livraison.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'HIRONDELLE DE RIVAGE.



L'Hirondelle de rivage et son nid. — Dessin de Freeman.

L'hirondelle de rivage est un peu plus petite que les deux espèces qui vivent dans notre voisinage et pour ainsi dire dans notre intimité. Elle en diffère aussi par ses mœurs plus sauvages et surtout par la manière dont elle construit son nid.

On a eu tort de dire que cette hirondelle travaillait sans art et se contentait d'un trou quelconque pour abriter ses œufs. C'est là une erreur. Il est vrai que cet oiseau ne se bâtit pas une maison avec du mortier et de la paille, comme notre hirondelle de fenêtre; il niche dans les berges escarpées des rivières, dans les parois verticales des carrières de sable; mais les souterrains où il cache et élève ses petits, il les creuse lui-même, et il les creuse avec beaucoup de soin. Quand ces petits ingénieurs ont trouvé un terrain qui leur convient, ils se mettent avec acharnement au travail, et ils forment dans le sol des trous circulaires, profonds de deux pieds et plus, et d'une régularité qui paraîtra extraordinaire, si l'on songe à l'imperfection des instruments dont il disposent.

C'est avec son bec seul, et non, comme on l'a dit, avec ses ongles, que l'hirondelle de rivage creuse son trou, du moins quand elle le commence. Elle a besoin de ses ongles pour se cramponner au mur vertical qu'elle veut percer. Ainsi assujettie, elle enfonce à coups violents et précipités son petit bec pointu dans le sable, comme un mineur enfoncerait sa pioche. Elle ne se place pas, comme on pourrait le supposer, au point central de son travail pour pivoter sur elle-même et tracer la circonférence, son corps lui servant de rayon; elle se perche, au contraire, successivement en différents points de la circonférence, et travaille avec son bec du centre vers les extrémités. Néanmoins son trou, quand elle vient de le creuser, — plus tard les bords s'éboulent quelquefois, — est aussi parfaitement circulaire que s'il avait été dessiné avec un compas.

A mesure que la galerie s'enfonce, elle dévie de la ligne droite, de sorte qu'on n'en aperçoit pas le fond. Là se trouve un petit matelas de foin et de plume sur lequel reposent les œufs, dont le nombre varie de quatre à six.

Les hirondelles de rivage vivent, comme les autres hirondelles, en société; elles creusent leurs habitations les unes à côté des autres. Dans certaines localités particu-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

lièrement favorables, leurs nids sont tellement nombreux que la surface du terrain est criblée de trous et ressemble à un rayon de miel.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339, 351, 358, 363, 371.

Job sortit, et mon doute cessa bientôt au sujet de la lettre. Je la possédais. Je reconnus l'écriture de l'adresse: c'était celle de ma mère. Était-ce avant de mourir qu'elle m'avait écrit? Le cachet était brisé. A l'intérieur, il n'y avait que quelques lignes. J'aurais donné le reste de mon sang, de ma vie, pour les pouvoir lire.

Vers le milieu du jour, Job, étant revenu, posa près de moi un livre.

— Pourquoi ne lisez-vous jamais? me dit-il. Prenez ce livre; il est très-amusant; vous le connaissez certainement déjà : c'est *Robinson Crusoé;* mais on ne s'ennuie jamais à le relire.

— Mon cher Job, répondis-je tristement, vous ne vous êtes donc pas douté que je ne sais pas lire?

Job me regarda avec un air d'étonnement profond qui évidemment signifiait : « Comment peut-on ne pas savoir lire? »

— Ah! dit-il, moi, je serais bien malheureux si je ne savais pas lire! J'aurais de moins plus de la moitié de mes plaisirs. Les livres, monsieur John, c'est un monde! c'est comme une seconde vie! Écoutez, voulez-vous que je vous lise quelques pages de Crusoé ou de Shakspeare? Vous verrez combien cela est intéressant!

Je le remerciai et j'acceptai.

Il me lut d'abord deux ou trois chapitres de Robinson. Je croyais connaître cette histoire, qu'on m'avait quelquefois racontée; mais combien le livre était plus intéressant que les récits! Les réflexions de Robinson convenaient si bien à ma situation, qu'il me semblait qu'elles sortaient de moi-même. N'avais-je pas fait naufrage comme lui? N'étais-je pas aussi isolé que lui au milieu du monde?

« Les bonnes instructions que mes parents m'avaient données autrefois, dit Robinson, s'étaient effacées pendant une vie de désordre de huit années passées avec des hommes qui ne valaient pas mieux que moi. Je ne me rappelle pas que, durant un si long espace de temps, il me soit jamais venu la moindre pensée d'élever mon âme vers Dieu pour admirer sa sagesse, ou de descendre au dedans de moi pour y contempler ma misère : une certaine stupidité s'était emparée de moi et avait banni de mon cœur tout désir du bien et tout repentir du mal. »

N'était-ce point là mon histoire même? Cependant Robinson n'avait pas désespéré. Ne pourrais-je pas aussi trouver au fond de mon âme son courage, puisque j'éprouvais déjà son repentir?

A compter de ce jour, le cher enfant me fit la lecture chaque après-midi pendant une heure ou deux. Je crois bien qu'il choisissait ses auteurs selon l'état d'esprit où il me voyait : parfois il me relevait de mes abattements en me lisant quelques passages des livres saints, de Shakspeare ou de Milton; d'autres fois, il parvenait à dissiper ma tristesse et à m'obliger même à rire avec des pages d'Addison, de Swift ou de Butler.

L'intérêt que j'éprouvais à l'entendre eut surtout cet effet de me faire mieux sentir le vide habituel de mon esprit. Même lorsque j'étais seul, les beaux récits ou les grandes pensées qu'il avait tirés pour moi de ses livres m'aidaient à chasser les éternelles redites d'imagination où je m'étais égaré jusque-là, dans une confusion qui me décourageait.

— Job, pensais-je souvent, me lirait la lettre de ma mère en un instant.

Et comme l'objection qui m'avait empêché de lui demander ce service se redressait toujours avec la même force, je me dis enfin une fois :

— Et pourquoi n'essayerais-pas d'étudier, afin de parvenir à la lire moi-même? Je suis sûr que Job ne demandera pas mieux que d'être mon professeur de lecture.

Quand je communiquai cette pensée à l'enfant, il bondit de joie : .

— Je n'osais pas vous le proposer, me dit-il. Commençons sur-le-champ.

Et il rapprocha son siége de mon lit. Je ne vous fatiguerai pas du détail de nos leçons. Il me suffira de vous dire que j'y trouvai beaucoup moins de difficultés que je ne l'avais redouté. A la vérité, je n'apprenais pas, je réapprenais.

De temps à autre, je cherchais, étant seul, à profiter de mon nouveau savoir pour lire la lettre : je ne réussissais qu'à lire trois ou quatre mots que je n'avais jamais entièrement oubliés; l'écriture de ma mère, cependant, n'était pas mauvaise; j'avais toujours entendu mon père en parler avec quelque fierté.

Je priai Job de me faire lire dans les manuscrits, et il m'aida à épeler des conseils écrits que ses parents avaient confiés à son oncle dont il devait être un jour le seul héritier.

Que vous dirai-je de plus? A la fin je réussis à lire la lettre de ma mère. Elle ne contenait que ces mots :

« Cher fils,

» Ta tante Brigitte est morte. Rien ne peut plus me retenir ici. Si tu le veux, j'irai vivre près de toi.

» Ta mère qui t'aime tendrement. »

Vous pensez bien que j'éprouvai un soulagement extrême : c'était loin cependant d'être de la joie. Ma mère, qui n'attendait pas de réponse, avait dû aller à Douvres. Elle y avait appris mon crime. N'était-ce pas alors que véritablement elle m'avait maudit? Qu'était-elle devenue, et où me chercherait-elle maintenant?

Ce nouveau cours de mes pensées augmenta l'impatience où j'étais de savoir quelles étaient les intentions du maître de la maison à mon égard. Je n'hésitai plus à raconter toute mon histoire à mon cher petit ami Job, sans lui demander de m'en garder le secret. Le vieillard, qui se montrait toujours discret, mais que j'interrogeais quelquefois à demi, ne me répondait guère que d'une manière évasive. Il me faisait entendre qu'il était de mon intérêt de ne pas insister, et j'en concluais que l'on voulait laisser oublier l'événement de Douvres et l'affaire s'assoupir, avant de me rendre la liberté.

Je commençais à me lever. Je passai d'abord quelques heures chaque jour sur un banc au soleil; puis il me fut possible, soutenu par Job ou par son oncle, d'aller jusqu'au jardin. Je ne tardai pas même à être en état de rendre quelques services au jardinier; cependant je boitais encore. Jamais cette malheureuse jambe n'a retrouvé son ancienne force.

— Que deviendriez-vous en sortant d'ici? me dit enfin un jour le vieillard.

— Je ne sais, répondis-je; je n'ai aucun projet. Mais je crois bien que je ne retournerai pas à mon ancienne profession.

— Est-ce parce que vous ne vous croyez plus en état de l'exercer?

— Non; c'est que je la déteste, ajoutai-je tout bas.

— Je vous comprends parfaitement, mon ami, reprit le vieillard.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Ce mot d'amitié me toucha profondément. Je me sentis plus de hardiesse, et je dis comme dans une explosion :

— Monsieur, je vous supplie, l'homme que j'ai... Georges... est-il mort?

— Non.

— Ah! Monsieur, je veux aller le voir, obtenir son pardon.

— Ce serait une imprudence que mon maître ne vous laissera pas commettre si vous voulez vous confier à lui. Il sait tout. Laissez-lui le soin de votre conduite.

Mon cœur débordait de reconnaissance. Je demandai à me présenter devant cet homme bienfaisant. J'avais appris de Job qu'il avait été autrefois l'un des plus célèbres médecins de Londres, et que, sa fortune faite, et retiré à la campagne, il n'avait pas cessé d'y donner tous ses soins gratuitement aux pauvres, et de répandre parmi eux, autant qu'il était en lui, l'instruction et la moralité.

Ce ne fut pas sans trouble que je parus devant lui. Il me fit asseoir. Nous eûmes un long entretien. Je lui racontai toute mon histoire, et j'eus lieu de supposer qu'il la savait tout aussi bien que moi.

— John, me dit-il, votre mère ne vous a pas plus maudit après le malheur de Douvres que dans sa lettre. Elle n'est ni à Douvres ni à Thornfield ; mais il lui est parvenu un avis qui, sans lui faire connaître en quel endroit vous êtes, a dû calmer ses inquiétudes, non pas entièrement sans doute; car s'il m'a été possible de détourner jusqu'ici de vous les poursuites de la justice et d'aider à votre guérison, il ne dépend que de vous de réformer votre caractère, vos mœurs, et d'extirper du fond de vous-même les mauvaises habitudes qui ont déjà failli vous perdre.

Je fis un mouvement.

— John, vous croyez-vous véritablement capable, dès à présent, de répondre de vous-même?

Je baissai la tête, je murmurai le mot de repentir; puis, me rappelant qu'on m'avait soupçonné d'avoir voulu fuir la maison, j'allai au-devant de toute question, et, tirant la lettre, je la présentai à mon bienfaiteur.

— Vous savez lire maintenant, me dit-il; lisez-la moi vous-même.

— John, ajouta-t-il, quand il m'eut écouté : vous avez fait preuve de courage et de bonne volonté en vous mettant avec persévérance à l'école de Job. Je ne vous dissimule pas qu'avant ce témoignage je doutais beaucoup de vous, de la possibilité de votre transformation : je l'espère maintenant. Assurément je n'ai aucunement la prétention d'abuser du service très-simple que je vous ai rendu pour peser sur votre liberté. Dès aujourd'hui vous êtes maître de nous quitter, d'aller, selon votre désir, vers votre mère ou vers votre ami Georges. Je ne vous le conseille pas cependant : d'abord parce qu'il n'est pas certain que vous soyez encore tout à fait à l'abri de poursuites, ensuite parce que votre rétablissement définitif peut être compromis par trop de fatigue. Mais, au-dessus de ces raisons, il en est une que je ne veux pas vous dissimuler. Votre captivité ici, forcée d'abord, volontaire dès aujourd'hui, me paraît vous être salutaire. Ne vous y sentez-vous pas dans un milieu favorable au changement intérieur dont vous assurez avoir le sincère désir? Vous hâter d'en sortir, n'est-ce pas vous exposer aux rechutes? Si j'avais quelque empire sur vous, je vous dirais : « Restez encore ici quelque temps, comprimez votre impatience, continuez à ressaisir ces éléments d'instruction que vous aviez laissé perdre. Je ne vous demande que quelques mois de patience. Réfléchissez, et agissez ensuite comme vous le jugerez à propos. »

Je me retirai, je méditai ces sages paroles. Je ne pouvais pas avoir en moi plus de confiance qu'on ne voulait bien m'en témoigner. Je sentais cependant qu'il s'était fait une sorte de révolution au fond de ma conscience ; j'avais une horreur si vraie, si profonde pour cette ivresse qui m'avait fait commettre presque un meurtre, que, très-véritablement, toute liqueur forte, gin ou vin, me faisait horreur. Une fois, on m'avait apporté un verre de claret, comme une sorte de médicament bon pour me fortifier ; je l'avais repoussé avec un cri : un verre de sang ne m'eût pas inspiré plus de dégoût. Il s'était passé en même temps dans ma mémoire un singulier phénomène : les faits s'y étaient séparés de manière à former deux courants. Dans l'un, calme et pur, étaient réunis tous les souvenirs de mon enfance, les enseignements de ma mère, les conseils de Georges ; dans l'autre, agité et limoneux, toutes les brutalités, toutes les querelles où m'avaient entraîné de mauvais compagnons.

Je voyais très-distinctement dans mon existence passée la part du mal et celle du bien. Ce que j'avais entendu raconter de conversions et de repentirs de criminels, au moment de leur supplice, ne me surprenait plus : je croyais à la possibilité de leur sincérité, la sentant en moi-même.

Et heureusement, mon ami, je ne me faisais pas illusion. *La suite à la prochaine livraison.*

SUR LA CARICATURE.

Fin. — Voy. p. 35, 83, 123, 166, 238, 267, 340.

Il me reste à dire quelques mots des gestes et de l'attitude.

Les gestes les plus fréquents et les plus expressifs sont ceux des bras et des mains.

Comme *signes permanents*, le bras et la main qui le termine ont déjà un certain sens et une certaine physionomie. Mais c'est surtout comme *signes non permanents* qu'ils sont expressifs, et que l'on peut très-souvent déduire de leur geste l'attitude du corps, et même l'expression de la physionomie et les sentiments du personnage. Le bras, dans son ensemble, est composé de trois articulations mobiles dans presque tous les sens, et capables de donner lieu à une variété de gestes presque incalculable.

La prédominance de la ligne courbe dans le geste du bras produit des effets charmants dont l'abus conduit à une grâce efféminée et prétentieuse.

La prédominance de la ligne droite et l'abus des angles donne au geste quelque chose qui rappelle les articulations sèches et aiguës des pattes de sauterelle. Mais c'est là, comme je l'ai dit à propos de l'ensemble de la personne, un effet comique superficiel et trop facile à obtenir. Il y a déjà plus d'art à mettre, par exemple, l'importance du geste en contraste avec celle de l'action. Un homme fait le geste ample et noble de porter la main à la garde d'une épée, le tout pour arriver à tirer sa montre et à regarder l'heure. L'action de regarder l'heure, parfaitement simple et prosaïque, déconcerte l'esprit, qui sur la foi du geste avait rêvé quelque chose de grand et d'héroïque. Bien des gens sont solennels jusque dans les plus petites actions de la vie ordinaire.

Mais le bras n'est, en quelque sorte, que le manche articulé de cette machine si délicate, si variée, toujours si expressive, qu'on appelle la main. Dans le déploiement de la ligne d'ensemble, la main joue le rôle d'un détail; mais quand on l'étudie à part, on voit qu'elle a vraiment un caractère personnel et une physionomie morale très-prononcée.

Je ne parle pas ici de ces lignes mystérieuses où les

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

faiseurs d'horoscope ont lu si longtemps et lisent peut-être encore le caractère et la destinée des gens; je ne parle pas des différences qui distinguent une main fine et souple d'une main rude et grossière: je parle de la main considérée comme signe d'expression non permanente, et capable de jouer des personnages si différents. Nerveuse, quand le personnage est dans l'embarras, elle tourne convulsivement un chapeau ou pétrit un mouchoir avec des gestes saccadés et tremblants. Honteuse, quand elle croit que tout le monde la regarde, elle pend maladroitement au bout d'un bras maladroit; elle s'agite dans tous les sens sans pouvoir trouver un instant de repos, et, pour en finir, aussi éperdue que l'animal poursuivi par une meute; elle plonge brusquement dans une poche ouverte, bien décidée à mourir au gîte, plutôt que de courir de nouveaux hasards et d'affronter de nouvelles aventures. Effarouchée et comme prise de vertige, avec l'angoisse de quelqu'un qui va tomber, elle se raccroche précipitamment au bouton d'un habit ou d'un gilet. Pensive, elle emboîte le menton; indécise et perplexe, elle chevauche le nez de son index recourbé; prétentieuse, elle touche du doigt le front du personnage, comme pour indiquer qu'il y a là une mine de génie, et qu'on l'exploitera un de ces jours. C'est le geste familier de M. Prudhomme, quand il a trouvé une idée plus sotte et plus saugrenue que de coutume. Naïve et malapprise, la main va chercher une réponse à quelque question embarrassante dans les touffes ébouriffées d'une chevelure en désordre. Dans le désœuvrement banal, les deux mains croisées, comme engourdies par le travail pénible de la digestion, abdiquent toute activité; il semble que toute la vie se soit réfugiée dans les deux pouces qui tournent, tournent et retournent encore de gauche à droite et de droite à gauche, comme pour hâter, par ce procédé mécanique, la marche d'une réflexion si lente qu'elle n'aboutit jamais. Cette source d'observations est presque intarissable; les caricaturistes et les comédiens y ont puisé leurs meilleurs effets.



L'Homme qui tourne ses pouces.

La jambe, comme *signe permanent*, c'est-à-dire prise en elle-même, abstraction faite de tout mouvement, a moins de physionomie que le bras; au contraire, comme *signe non permanent*, elle en a peut-être plus. C'est le mouvement des jambes qui détermine peut-être le plus clairement l'attitude et l'allure du personnage. A cinquante pas de distance, vous reconnaîtrez, rien que par la vue des jambes, un aveugle à l'hésitation de son pas, un ivrogne au caprice de sa démarche, un matelot à l'écartement de ses jambes, un cavalier à la courbure que l'habitude du cheval finit par imprimer aux siennes. Il y a des jambes civiles et des jambes militaires, des jambes tristes et des jambes gaies, des jambes méthodiques et des jambes capricieuses, des jambes modestes et des jambes arrogantes.

C'est naturellement à l'âge inquiet et remuant des écoliers que les jambes affectent les poses les plus variées et les plus capricieuses. Si capricieux qu'en soit le mouvement, il a sa résonnance et son contre-coup logique dans tout le reste de la personne. Rien qu'à voir le mouvement et la physionomie des jambes sous une table d'étude, un maître un peu expérimenté sait à quoi s'en tenir sur ce qui se passe au-dessus de la table; il sait que celui-ci dort, que celui-là travaille son thème, qu'un troisième se penche pour faire causer son voisin qui lui tourne vertueusement le dos; que cet autre s'ennuie à mourir, qu'il se détire les bras, qu'il bâille, a bâillé ou bâillera avant longtemps. Ici encore, le champ d'observation est immense et inépuisable; mais il faut se borner et conclure.



L'Homme aux jambes torses.

Pour beaucoup de raisons, je n'ai pas l'intention de composer le Manuel du parfait caricaturiste; mais, à une époque où le public est inondé de prétendues caricatures qui manquent souvent d'honnêteté, et plus souvent encore de gaieté, d'esprit et d'observation, j'ai cru qu'il n'était pas hors de propos de rappeler quels sont les droits et le vrai caractère de la caricature. Je dirais volontiers aux gens sérieux qu'importune ce débordement de charges et de grotesques: Ne rejetez pas tout en masse; il peut y avoir du bon, même dans cet horrible fatras. Ne vous privez pas de gaieté de cœur d'une distraction honnête et d'un plaisir intelligent. Ne soyons pas solennels et sérieux hors de propos. Pourquoi, sous prétexte de dignité, rejeter l'élément comique des arts du dessin, lorsque partout ailleurs on lui a fait sa place? Homère n'a pas cru déroger en crayonnant le profil étolien et le crâne pointu de Thersite sur les marbres héroïques de l'Iliade. Virgile, non content d'égayer le mélancolique Énée au spectacle des joutes sur l'eau, le fait rire à gorge déployée des plongeons ridicules de quelques concurrents maladroits. Cicéron n'a pas son pareil pour draper un adversaire (et, circonstance aggravante, il fait de la caricature personnelle). Quinti-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

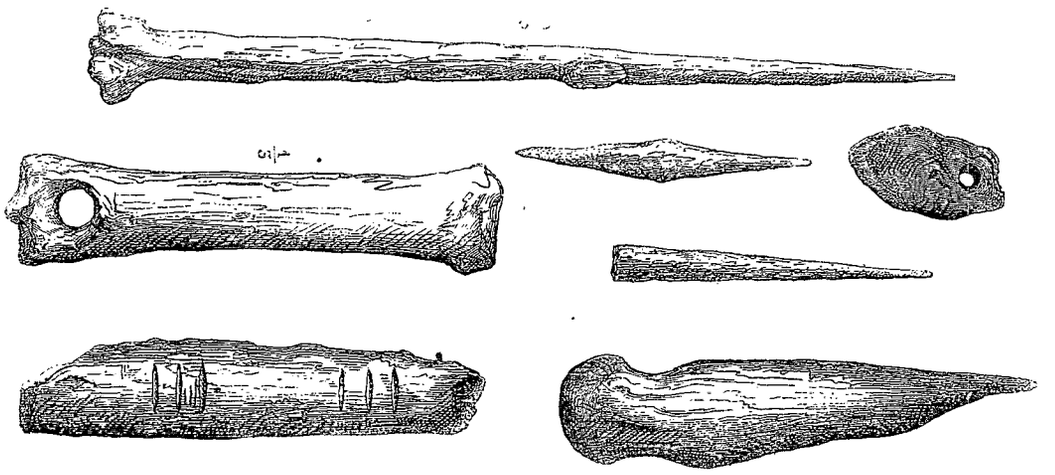
lien a dessiné une petite galerie d'avocats ridicules qui ne le cède en rien à la série de M. Daumier *sur les gens de justice*. La charmante marquise de Sévigné blasonne en caricaturiste consommée les sots et les fats de son entourage. Le bon la Fontaine, le doux Racine, y excellent aussi bien que le bilieux Saint-Simon. Tout homme d'esprit contient un caricaturiste.

L'HOMME DE MENTON.

Peu de recherches présentent un intérêt aussi grand et aussi légitime que celles de l'histoire primitive de l'homme. Aussi est-ce un des plus nobles titres de la science moderne que d'avoir ajouté une période nouvelle à la série des faits que l'histoire nous a transmis. S'il est, en effet,



Muséum d'histoire naturelle de Paris. — Homme de l'époque quaternaire, découvert à Menton, le 26 mars 1871, par M. le docteur Rivière. — Dessin d'Édouard Garnier.



Os travaillés trouvés à côté du squelette.

possible de connaître avec une assez grande exactitude l'industrie des hommes de l'âge de pierre, en revanche, les notions que nous avons pu acquérir sur ces races primitives elle-mêmes se sont longtemps réduites, même après la découverte des silex taillés, des haches et autres ustensiles, à quelques probabilités. La présence d'ossements humains mêlés à ceux de l'ours et de l'hyène des cavernes, races aujourd'hui éteintes, fut signalée dès 1774. En 1863, M. Boucher de Perthes découvrit, dans les terrains d'Abbeville qu'il explorait depuis plusieurs années, une mâchoire qui, par sa présence même dans ce dépôt diluvien, souleva des discussions scientifiques d'une portée considérable. Dès lors, les archéologues, en multipliant leurs investigations, ne cessèrent d'augmenter le nombre des documents relatifs à cette intéressante question. Des fouilles exécutées récemment dans le département de la

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Dordogne avaient déjà offert un squelette presque complet de l'homme des cavernes, lorsqu'une découverte inattendue est venue fournir les renseignements les plus complets en même temps que les détails les plus curieux.

M. le docteur Rivière, chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique, fouillait depuis plusieurs mois les cavernes des Baoussé-Roussé (les rochers rouges), près de Menton : des instruments de silex taillé, un très-grand nombre d'ossements d'ours et de bœufs, étaient les seuls objets qui se fussent jusqu'alors présentés à ses investigations. Le 26 mars dernier, en creusant à une profondeur de 6 mètres environ au-dessous du sol primitif de la caverne, il vit apparaître plusieurs os qu'il reconnut pour appartenir à un pied humain. Ne doutant pas qu'un squelette entier ne fût enfoui à cet endroit, M. Rivière se mit en devoir de procéder à l'exhumation de ces antiques débris. Ce genre de travail était d'une grande difficulté; l'incertitude de la position occupée par le squelette, la friabilité même d'ossements aussi anciens, exigeaient des précautions infinies. M. Rivière ne parvint à opérer un dégagement complet qu'après huit jours d'un travail incessant; il put alors étudier et admirer en même temps sa curieuse découverte.

L'homme de Menton (1) est étendu sur le sol, dans l'attitude du sommeil; sa main gauche est appuyée contre sa mâchoire inférieure; sa droite, ramenée vers la poitrine, semble inerte et mollement abandonnée; les jambes sont croisées l'une sur l'autre et fléchies, comme il arrive souvent pendant le repos. Aucune contraction ne dénote une agonie douloureuse : la disposition des membres, au contraire, indique une posture naturelle; peut-être la mort l'a-t-elle surpris pendant son sommeil. Son bras gauche présente près du poignet un bourrelet osseux, indice d'une fracture de ce membre produite pendant la vie. L'ampleur remarquable des fémurs, la grosseur des traces d'insertion des muscles de la jambe, accusent un développement considérable de force. Le crâne, quoique déprimé à l'occiput, est d'une belle forme; l'angle facial est très-ouvert; les dents, parfaitement en place, présentent une bizarrerie fort curieuse : elles sont usées profondément et d'une manière égale, de telle sorte que les incisives sont presque aussi plates que les molaires, et que cette dentition ressemble à celle d'un ruminant.

Mais ce qui, surtout, est bien digne de fixer l'attention, ce sont les détails de parure que portait cet homme, et que les soins minutieux de M. Rivière ont pu conserver et recueillir. Le crâne était couvert, au moment de la découverte, d'une sorte de coiffure formée d'une infinité de petites coquilles, chacune percée d'un trou; plusieurs dents de cerf également perforées avaient dû y être attachées, et une grande épingle faite d'un os effilé, de 0m.17 environ, était plantée au-dessus du front. Un bracelet de coquilles semblables à celles de la coiffure, ornait une des jambes et était situé un peu plus bas que le genou. L'homme de Menton avait encore sur la poitrine un os assez volumineux, largement percé à une de ses extrémités, et qui paraît avoir été attaché à son cou comme une marque distinctive. Deux pointes de flèche en silex étaient près de lui, ainsi que plusieurs autres ustensiles dont l'usage est moins facile à déterminer.

Des pierres calcinées par le feu, des traces de charbon, restes d'un campement, sont visibles sur le sol même où repose le squelette.

(1) Le mot *Troglodyte*, par lequel on désigne souvent l'homme de l'époque quaternaire, ne paraît pas devoir être conservé. Les recherches faites récemment tendent à démontrer que ces peuples avaient une existence nomade et vivaient de chasse et de pêche; ils n'habitaient pas exclusivement les cavernes; ils s'y réfugiaient quelquefois.

Cette découverte est la plus complète que l'on ait faite en ce genre. On a réussi à extraire de la caverne et à rapporter à Paris toute la portion du sol sur lequel est fixé l'homme de Menton, opération qui a demandé au savant docteur un mois et demi du travail le plus pénible.

NATHANIEL HAWTHORNE.

Suite. — Voy. p. 326, 334.

FRAGMENTS DE JOURNAL.

« 22 avril. — Quel abominable griffonnage! Mais j'ai fendu du bois et tourné la meule toute l'après-midi, et ce genre de travail dérange tant soit peu l'équilibre des muscles. Je suis de plus en plus étonné de tout l'ouvrage qu'il y a à dépêcher en ce monde; mais je rends grâce à Dieu d'en pouvoir faire ma part, et de ce que mon habileté s'accroît chaque jour. Quel énorme personnage à carrure d'éléphant ne deviendrai-je pas avec ces exercices!... J'ai trait deux vaches ce matin, et je vous enverrais un peu de *mon lait*, s'il n'était déjà mêlé à celui de mes confrères. »

« 28 avril. — Dans ma dernière visite à Boston, j'ai été saisi d'un rhume qui affecte non pas tout mon corps, mais ma tête, comme la plus vénérable et la plus faible partie de mon individu. Je n'ai de ma vie entendu éternuer avec une telle fréquence et véhémence, et ma pauvre cervelle est dans un épais brouillard, ou plutôt ma tête ressemble à une balle de coton. Il me prend parfois envie de l'arracher et de la lancer d'un grand coup de pied au loin.

» Cette fatigue m'a fait endurer le mauvais temps moins patiemment que de coutume, et ma foi était si affaiblie, que lorsqu'on est venu me dire que le coucher du soleil était pur et annonçait un beau lendemain, je n'ai pas même tourné la tête vers l'ouest; mais ce matin je suis remonté, et ce qui me reste de rhume n'est que juste un prétexte pour ne pas travailler aujourd'hui. La famille a été sombre et attristée. W. Allen, piqué par une guêpe sur la paupière, a eu tout un côté de la face enflé, de telle sorte qu'au déjeuner il avait à gauche l'aspect d'un géant aveugle (son œil étant clos), et sa droite était si contristée et si dolente que je ne pouvais m'empêcher de rire, tout en le plaignant. Le même jour, on a découvert une colonie de guêpes dans ma chambre, où elles ont hiverné; elles commençaient à se ranimer, sans doute avec l'intention de me piquer au vif. Pareille découverte a été faite dans la chambre de M. Farley. Bref, il semble que nous soyons établis dans un guêpier. Vous voyez que tout n'est pas calme et sérénité dans la vie champêtre. — J'ai fait une promenade, vers le milieu du jour, avec M. Farley. Il y a des endroits si solitaires qu'on se croirait à une centaine de lieues des villes. Je ne lis pas de journaux; à peine me rappelé-je le nom du président. Je me sens aussi détaché des affaires de ce monde que si j'habitais une autre planète. »

« 1er mai. — Chaque jour me démontre de plus en plus combien il est rare qu'un fait soit exactement rapporté. Il arrive presque invariablement qu'un récit transmis par un tiers devient mensonge, quant à l'impression qu'il produit, même lorsque le narrateur est de bonne foi et cherche sincèrement la vérité. La vérité serait-elle donc une chimère que nous poursuivons toujours sans jamais l'atteindre?

» C'est aujourd'hui le 1er mai! Hélas! quelle différence entre la réalité et l'idéal! »

« 4 mai. — Mon rhume ne me fatigue plus, et toute la matinée j'ai été sous un ciel pur et bleu, et sur le flanc de la colline. Il me semblait par moments que je travaillais

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

dans le paradis, quoique je connusse le grossier matériel de notre mine d'or. Cette sorte de travail n'est ni aussi désagréable, ni aussi malséant que vous pourriez le croire. Il salit les mains, non l'âme. Ce minerai végétal est une substance pure et saine, sinon la nature, notre bonne mère, ne l'absorberait pas si avidement pour s'en nourrir et nous le rendre en une si riche abondance de bon et beau grain, de frais légumes et de charmantes fleurs.

» La ferme croît en beauté; l'herbe a de vertes « rou- » geurs » dans les fonds abrités. Je n'ai pas trouvé encore de fleurs sauvages, mais un des enfants a cueilli dimanche dernier des primevères jaunes. Ce ne sont pas les fleurs que j'eusse choisies pour vous les envoyer, quoiqu'elles méritent honneur et louange parce qu'elles viennent à nous avant toutes les autres.

» Je ne croirais pas que je prisse les choses avec tant de philosophie, si je n'étais dans une voie droite et bénie du ciel. A la douane, je n'étais pas moitié si patient. »

« 11 mai. — Je me suis levé ce matin à l'heure de traire, et le cœur à l'ouvrage. Nous avons eu un travail d'Hercule à ranger et mettre en ordre le bûcher, et à charger des charretées de bois de chêne. Cette après-midi, j'espère travailler dehors; les corvées d'intérieur ne sont nullement de mon goût. »

« 1er juin. — J'ai été trop occupé pour écrire une longue lettre. Ma vie actuelle me dégoûte d'écrire. Au milieu de ma tâche ou après la rude besogne du jour, mon âme se refuse obstinément à s'épancher sur le papier. Cette abominable mine d'or! Dieu merci, nous espérons en être débarrassés dans deux ou trois jours. De tous les endroits haïssables, cette cour à fumier est le pire, et je ne me consolerai jamais d'avoir passé là tant de jours bénis du soleil. Je crois qu'une âme peut tout aussi bien périr et être enterrée sous un tas de fumier, ou dans le sillon d'un champ, que sous une pile d'écus. »

« 12 août. — Je vais bien et ne suis pas fatigué. La pluie d'hier nous a donné congé; les travaux de la ferme pressent moins. Et, joyeuse pensée, dans une quinzaine je serai délivré de la glèbe... libre de jouir de la nature... libre de penser, de sentir. »

Le découragement arrive à grands pas : l'observateur profond, le fin analyste de caractères, le poëte aux nuances délicates, le rêveur, s'aperçoit qu'il s'est mépris, et que certains travaux abrutissent à la longue les organisations délicates.

« Est-il donc méritoire d'avoir passé cinq mois dorés à pourvoir de nourriture des vaches et des chevaux?... Non! »

« 22 août. — Il est fort douteux que M. Ripley réussisse à établir sa communauté sur cette ferme. Il ne peut pas s'arranger avec le propriétaire. Il nous faut faire d'autres plans pour nous-mêmes, car je ne vois pas d'apparence que la providence nous prépare ici une demeure stable. Je suis las, las, trois fois las! Quelles que puissent être mes facultés, je n'en ai pas encore découvert une seule de nature à me procurer or ou argent... D'autres ont acheté de vastes domaines, bâti de splendides demeures avec le profit de petits livres tels que j'en veux écrire; de sorte qu'il n'est peut-être pas déraisonnable d'espérer que les miens pourront un jour me mettre à même de construire un petit cottage, ou du moins d'en acheter ou d'en louer un. »

« Salem, 3 septembre, — Il me semble qu'il y a vingt ans que j'ai laissé Brook-Farm; ceci m'est une preuve que ma vie n'y était pas naturelle, ni d'accord avec mes goûts, partant factice. Le tout me semble un rêve. Le vrai *moi* n'a jamais été associé à cette communauté; quelque apparence, une ombre, y a sonné la corne pour appeler au déjeuner, y a trait les vaches, planté des pommes de terre, fauché et fané le foin, et m'a fait l'honneur de prendre mon nom; mais ce n'était pas moi. Néanmoins, un fait remarquable, c'est que, durant l'été dernier, mes mains sont devenues si brunes et si calleuses que plusieurs personnes persistent à croire qu'après tout je pourrais bien être ledit sonneur de corne, trayeur de vaches, planteur de pommes de terre, faucheur et faneur. Mais ces gens-là ne savent pas distinguer une ombre d'un corps. — Assez de non-sens! Je ne sais quand je retournerai à la ferme. Peut-être pas avant une quinzaine. »

Hawthorne s'est remis à sa véritable vocation. Il écrit, et donne des sujets d'illustrations pour son livre.

Rentré à Brook-Farm, il assiste aux bizarres amusements par lesquels on cherche à conjurer l'ennui qui gagne du terrain. On pose des tableaux vivants, on se déguise pour fêter l'anniversaire de la petite Frank Diana. Un jeune homme s'accoutre en chef indien; une jeune fille, en bohémienne diseuse de bonne aventure; une autre, en Diane, avec flèches et carquois; costumes suisses, italiens, etc. Les anciens de la communauté siégent en spectateurs graves de cette petite mascarade, qui se termine par une collation dans les bois. Hawthorne, dispensé désormais des plus rudes corvées, est nommé caissier ou administrateur; il ne paraît pas s'occuper beaucoup de ses nouvelles fonctions; il flâne, se promène, rêve et observe jusqu'à la gent pourceau. La visite d'une fillette de dix-sept ans, couturière à Boston, venue pour expédier quelque travail de lingerie, jette un rayon de soleil et de gaieté dans la vie un peu morne de la confrérie. Elle a la surabondance d'activité qui est l'apanage de la jeunesse : elle rit, chante, monte sur les charretées de foin, en dérange l'équilibre; elle cueille les baies rouges des églantiers et du sorbier et s'en fait des colliers et des bracelets. Elle choisit les plus belles fleurs pour en orner sa chevelure; mais on lui passe tout : elle est jeune; et son départ fait éclipse. « Entre autres mérites, elle a celui d'être une excellente fille; elle soutient sa mère par son travail. Il serait difficile de concevoir à l'avance ce que peuvent apporter de joie à l'intérieur un heureux caractère et un penchant à la gaieté. »

En octobre, Hawthorne note dans son journal la disparition des insectes, les teintes graduées des différents feuillages en automne, le vol des corneilles qui s'assemblent par troupes et placent une sentinelle en avant pour jeter le cri d'alarme à l'approche du chasseur. Rien ne lui échappe : la dernière gentiane attardée au bord d'un ruisseau, une touffe de violettes cachée sous les feuilles jaunies, deux champignons poussés dans une nuit. A ces observations agrestes se mêlent souvent l'indication d'un plan d'ouvrage, quelques lignes sur un sujet à développer. Exemples :

« L'étrangeté d'événements prévus et prédits avant qu'ils n'arrivent. »

« Méditation sur le berceau d'un enfant, avec la révélation de ce qui lui arrivera plus tard, des événements de sa vie, des gens avec qui il sera en relation. »

Les gambades d'un écureuil interrompent ses rêveries, et il consacre une page et demie aux gentillesses du petit grimpeur.

L'association de Brook-Farm, née de théories plus généreuses que pratiques, ne put se soutenir. Ses fondateurs n'avaient pas prévu les passions, ces énergiques dissolvants. Dix ans après son séjour de quelques mois à Brook-Farm, Hawthorne en fit le sujet d'un roman où il a mêlé ses souvenirs réels avec des personnages plus ou moins fictifs. Dans *Blithedale* figurent : le philanthrope, fanatique de ses plans, qui veut y plier l'humanité en la mutilant; la femme forte, meurtrie aux entraves sociales,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

et qui, pour s'y soustraire, tombe sous le joug d'un amant despote; la faible jeune fille, à qui une organisation sensitive et des nerfs excitables donnent des attributs de sybille; le jeune homme commençant la vie plein d'ardentes aspirations vers l'idéal, qui pâlissent et s'éteignent avec sa jeune ferveur.

En quittant la ferme expérimentale, Hawthorne était revenu à Boston. Son journal, interrompu en octobre 1841, ne se rouvre qu'en 1842. Un grand événement s'est accompli dans l'intervalle. Il s'est marié. Il habite un vieux presbytère, situé sur les confins du premier champ de la bataille livrée pour conquérir l'indépendance américaine. C'est là, au fond d'un ravissant petit réduit, où Emerson écrivit plus tard son ouvrage intitulé, *Nature*, qu'il compose *the Mosses of the old manse* (les Mousses du vieux manoir). Il y décrit sa vie conjugale, ses libres promenades en bateau sur l'Assabeth, le plus délicieux cours d'eau (un mille avant sa jonction avec la Concorde), qui ait jamais coulé sur terre ailleurs que dans les rêves d'un poëte.

« 5 août 1842. — Jour de pluie! On m'ordonne de reprendre ma plume, et me voilà dans la petite pièce de dix pieds carrés, pompeusement appelée mon cabinet d'étude. Mais peut-être que la tristesse du jour et l'ennui d'être seul se traduiront dans ce que j'écris. Et qu'écrire? Le bonheur n'a pas d'événements, parce qu'il fait partie de l'éternité, et nous avons vécu dans l'éternité depuis notre arrivée ici. Comme Enoch, nous avons passé dans l'autre vie sans avoir traversé la mort. Nos esprits se sont dérobés à notre insu, et nous ne nous apercevons que nous avons dépouillé notre enveloppe terrestre que par l'existence plus intense et plus réelle de nos âmes. Extérieurement, notre paradis a tout l'aspect d'une vieille et agréable demeure sur cette terre. Cette antique maison, car elle a l'air antique, quoique expressément créée par la Providence pour nous, et au temps précis où il nous la fallait, se dresse derrière une noble avenue d'arbres du baume de Gilead; et quand par hasard on aperçoit un voyageur à travers les percées du soleil et l'ombre de cette longue avenue, l'apparition est trop vague et trop lointaine pour troubler la douceur de notre chère solitude. Rares, en effet, sont les mortels qui s'aventurent à franchir les limites sacrées. »

La fin à une prochaine livraison.

ATTENTION.

Le grand secret pour former des sujets capables, moralement et intellectuellement parlant, c'est d'éveiller et de mettre en garde chez les enfants la faculté de l'attention. Une foule de fautes, de manquements aux devoirs, viennent de la légèreté de l'esprit, bien voisine de celle du cœur. En éveillant l'attention de l'enfant, proportionnellement à sa constitution, à son tempérament, vous en ferez de bonne heure un être raisonnable et bon par conséquent. Car le plus bel apanage, l'apanage essentiel de la raison, c'est de guider vers le bien. La moitié des hommes, comme la moitié des enfants, ne sont mauvais que par défaut de jugement et de raison. Et ce défaut provient souvent du manque d'attention. (1)

NOUVELLES CONSTRUCTIONS PORTATIVES.

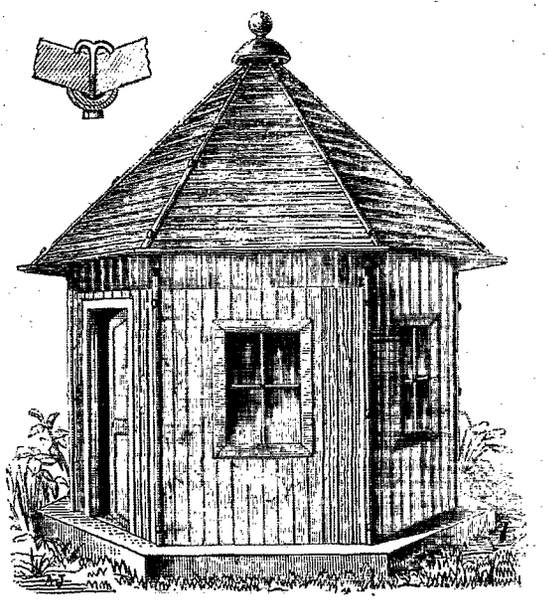
L'espèce de constructions en bois dont nous donnons un modèle est destinée à servir d'abri aux personnes qui sont obligées de vivre dehors, de se transporter d'un endroit à un autre, trop loin de leur domicile pour pouvoir y rentrer chaque jour; par exemple, aux ouvriers des chemins de fer ou à ceux qui travaillent sur les routes. Ces constructions peuvent aussi tenir lieu aux cultivateurs de dépendances, telles que granges, greniers, écuries, étables, poulaillers, pigeonniers, etc.

Elles sont formées de panneaux en planches percés de portes, de fenêtres, et de sections de toit qui correspondent pour le nombre et la grandeur aux panneaux. Toutes ces parties s'ajustent les unes aux autres, de manière à pouvoir se passer de poteaux et de charpente; les attaches qui les relient sont de nature à permettre d'augmenter ou de diminuer les angles formés par leur réunion, de sorte qu'on peut ôter ou ajouter à volonté un ou plusieurs panneaux et une ou plusieurs sections de toit, sans compromettre la solidité de l'édifice.

Les attaches sont des bandes en cuir épais et recourbé qui s'appliquent exactement, en raison de leur forme et de leur élasticité, sur les jointures, où elles sont solidement assujetties par des boulons. Que les angles de ces jointures soient plus ou moins ouverts ou fermés, elles s'y adaptent parfaitement, et opposent au vent et à la pluie une clôture hermétique. Les boulons se terminent en forme de double agrafe, s'accrochant intérieurement dans le bois des panneaux, dont la réunion se trouve ainsi consolidée.

Les sections du toit peuvent se terminer en pointe, ou bien par un cône mobile qui, au besoin, remplit l'office de ventilateur ou de tuyau de cheminée.

Ces constructions reposent directement sur le sol qu'il suffit d'aplanir, ou bien sur un socle qui sert de plancher.



Construction portative.

On peut recouvrir la toiture tout entière ou seulement les jointures de toile à voile goudronnée ou peinte, dans les saisons pluvieuses.

Le bon marché de ces maisons, la légèreté et la simplicité de forme des pièces qui les composent, ce qui en rend le transport facile, la rapidité avec laquelle on les monte et démonte, la possibilité de les agrandir ou de les diminuer, sont des avantages qui n'échapperont à personne. Elles ont été inventées l'année dernière et sont usitées en Amérique.

(1) Mme Fanny Maréchal.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

FORSTER.

GRAVEUR EN TAILLE-DOUCE.



Forster, graveur. — Dessin de H. Rousseau.

François Forster était né en 1790, au Locle, dans la principauté de Neuchâtel. Très-jeune encore, il vint à Paris. Il était recommandé à Langlois, qui l'admit au nombre de ses élèves et ne tarda pas à apprécier ses aptitudes et son application constante au travail.

« C'est aux études sérieuses, persévérantes et si bien dirigées, auxquelles se livra Forster à l'École des beaux-arts, qu'il dut cette science approfondie du dessin qui fait le principal mérite de ses œuvres et les place dans un ordre si élevé. » (1)

A l'École des beaux-arts, Forster eut la bonne fortune d'être le condisciple et l'ami de Léopold Robert, né comme lui dans le canton de Neuchâtel.

(1) Signol.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

En 1814, il remporta le grand prix de gravure.

Parmi ses œuvres les plus remarquables, on doit citer : — d'après Léonard de Vinci, la *Vierge au bas-relief;* — d'après Raphaël, la *Vierge à la légende*, les *Trois Grâces*, et les deux portraits du maître ; — d'après Porbus, l'*Albert Durer*, *Henri IV;* — d'après Pierre Guérin, *Didon*, *l'Aurore et Céphale;* — d'après Gros, *François Ier* et *Charles-Quint;* — d'après Paul Delaroche, *sainte Cécile*.

En 1844, Forster fut élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Tardieu.

Le 26 juin 1872, aux funérailles de Forster, M. Signol, vice-président de l'Académie, a terminé son discours par ces paroles :

« Ce n'est pas seulement l'éminent artiste que nous avons à pleurer, c'est l'homme juste, bon, sincère et dévoué, toujours empressé à aider de ses conseils tous ceux des jeunes artistes qui venaient à lui, désireux de trouver la bonne voie pour leurs études. »

G. ROSSINI.

Suite et fin. — Voy. p. 241, 309.

L'opéra d'*Armida* fut représenté avec grand succès à Naples en 1817. Rien n'y avait été épargné pour plaire : belles décorations, riches costumes, danses charmantes. Les Italiens, si bien doués, ont peine cependant à supporter plusieurs heures de musique. Afin de soulager l'attention pendant les opéras, les directeurs avaient et ont quelquefois encore l'habitude d'intercaler dans les entr'actes des ballets tout à fait étrangers au sujet. Mieux valent, après tout, s'il est nécessaire de délasser les oreilles du public, les ballets introduits avec quelque vraisemblance d'après le développement de l'action, dans la composition même de l'œuvre : l'à-propos de ces danses est, en effet, leur excuse.

Après une autre œuvre, l'*Adelaida di Borgogne*, Rossini donna à San Carlo le *Mosè in Egitto* (1818), dont les principaux morceaux entrèrent plus tard dans le *Moïse* représenté en France.

Adina ou *il Califfo di Bagdad*, *Ricciardo e Zoraide*, *Ermione*, *Eduardo e Cristina*, *la Donna del Lago*, qui, comme *le Barbier de Séville*, sifflée le premier jour, fut applaudie avec enthousiasme le lendemain ; *Bianca e Faliero*, *Maometto secondo*, *Matilda di Shabran*, *Zelmira*, *la Riconoscenza*, *la Semiramide*, se succédèrent de 1818 à 1823.

A la fin de décembre 1821, Rossini avait épousé une célèbre cantatrice, Isabella Colbrand, à Bologne, dans la chapelle du palais du cardinal Opizzoni, qui officia. Le père et la mère du maestro assistaient à la cérémonie. Isabella apportait en dot dix mille livres de rente et, dit-on, une belle villa en Sicile. Rossini avait fait lui-même des économies. La misère n'était plus à craindre.

Ce fut peu de temps après que Rossini eut, à Vienne, une entrevue avec Beethoven, logé misérablement, triste, sourd, et presque aveugle.

Le 9 novembre 1823, Rossini vint à Paris avec sa femme. Il assista, le 11 ou le 12 de ce mois, à une représentation du *Barbier;* le public enthousiaste l'appela à grands cris, et il parut sur la scène. En sortant du théâtre, le public le suivit jusqu'à son logement, rue Rameau, et on lui donna une sérénade. Le dimanche 16, on l'invita, ainsi que sa femme, à un repas au *Veau-qui-Tète*, place du Châtelet.

Les convives étaient au nombre de cent soixante. Talma, entre deux services, lut une poésie en l'honneur du maître, qui était assis entre Mme Pasta et Mlle Mars. Notre grand compositeur Lesueur porta un toast : — « A Rossini. Son génie ardent a ouvert une nouvelle route et marqué une nouvelle époque de l'art musical. » — Rossini répondit : — « A l'école française et à la prospérité du Conservatoire. »

Il faut dire toutefois que l'admiration pour Rossini ne fut pas unanime. On fit contre lui des caricatures, une parodie, et, entre autres, le journal *la Quotidienne* essaya de déverser sur lui le ridicule. Mais ce ne furent là que des exceptions. L'Académie des beaux-arts admit le maître parmi ses associés étrangers.

Il partit pour Londres le 7 décembre 1823. Le roi d'Angleterre, Georges IV, aimait beaucoup la musique : il fit au célèbre compositeur l'accueil le plus flatteur; la cour, la noblesse, la finance, toutes les classes imitèrent à l'envi le souverain, et en cinq mois Rossini, sans grand'peine, indépendamment des applaudissements les plus enthousiastes, gagna, comme chanteur et accompagnateur, une somme de 175 000 francs.

De retour à Paris, il y fut attaché par un traité comme directeur du Théâtre-Italien. Il se logea rue Taitbout. Le 1er février 1827, il y fit représenter pour la première fois à Paris l'*Italiana in Algieri*. Vinrent ensuite l'*Inganno felice*, le *Barbier*, le *Turco in Italia*, et la plupart des œuvres déjà jouées en Italie. Presque toutes ces représentations donnèrent lieu à de vives discussions entre les musiciens, le public et les journaux. Mais insensiblement l'opposition s'affaiblit, et les opéras nouveaux exécutés en France, le *Voyage à Reims* (1825), le *Siége de Corinthe* (1826), *Moïse* (1827), le *Comte Ory* (1828), *Guillaume Tell* (1829), assurèrent à Rossini une renommée que rien ne devait plus tard amoindrir.

Moïse, refait, agrandi, représenté le 26 mars 1827, attira encore à ce compositeur quelques injures, mais le plaça au rang le plus élevé dans l'estime des vrais connaisseurs. Ce fut à l'occasion de ce succès qu'on lui offrit la décoration de la Légion d'honneur ; il ne l'accepta, paraît-il, que lorsque Hérold l'eut obtenue, et après *Guillaume Tell*.

On a prétendu que *Moïse* n'avait d'abord été accueilli que froidement : c'est une erreur. Rossini fut obligé de paraître sur la scène à la première représentation pour y être applaudi, et le lendemain tous les journaux sérieux donnèrent à ce grand ouvrage les plus justes éloges.

Le Comte Ory fut jugé presque égal au *Barbier*. Quelques écrivains même furent tentés de le mettre au-dessus. La partition fut achetée douze mille francs.

A peine avait-il achevé ce chef-d'œuvre du genre comique, Rossini se retira à Petit-Bourg, et y composa *Guillaume Tell*, que l'on représenta le 3 août 1829.

Le surlendemain, le journal *le Globe* écrivait :

« De cette soirée date une ère nouvelle, non-seulement » pour la musique de France, mais encore pour la musique » de tous les pays. »

Tous les journaux n'exprimèrent pas une admiration si extrême ; mais, malgré des censures inévitables, on ne s'était jamais aussi unanimement accordé à reconnaître la supériorité de Rossini.

Après ce triomphe, Rossini fit avec sa femme un voyage à Bologne : sa mère y était morte en 1827; son père vivait encore. Il revint à Paris en novembre 1830. Meyerbeer, dont l'opéra de *Robert le Diable* fut représenté en 1833, commença à détourner quelque peu de Rossini l'attention publique : on ne joua plus que rarement *Moïse* et *Guillaume Tell;* encore ne les jouait-on pas toujours entiers.

Il semble que Rossini ne fut retenu en ce temps à Paris que par le désir d'y faire régler une pension viagère qui lui fut contestée, et finalement refusée. Il composa vers

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

ce temps le *Stabat*, qui ne fut publié que longtemps après, et des ariettes ou « soirées musicales. »

Il se retira en 1836 à Bologne, où sa première femme mourut. Il se remaria en 1847. Une révolution politique troubla son repos et l'obligea à chercher un refuge à Florence : il y souffrit longtemps d'une maladie nerveuse. Il faut ajouter que, sans qu'il y fût oublié des esprits intelligents, on ne le considérait plus guère en Italie que comme une réputation vieillie : Verdi avait la vogue. Il revint, en 1855, à Paris, où il fut aussitôt accueilli par des admirateurs nombreux et empressés, comme en ses meilleurs temps. Il exprima plusieurs fois le regret d'avoir passé tant d'années hors de France, et il n'en sortit plus. Il fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur. Jamais vieillesse ne fut entourée de plus de respect et d'admiration. Il est mort à Paris, en novembre 1868.

Nous n'avons voulu donner qu'une esquisse générale des œuvres et de la vie de ce grand compositeur. Il nous paraît cependant indispensable d'indiquer au moins en quelques mots ce que pensent de lui les auteurs qui ont essayé de caractériser son génie :

« Rossini, disent-ils, a transformé l'art en faisant un appel direct aux lois naturelles de la musique, l'euphonie et le rhythme, et a donné par son initiative et son exemple plus d'allure et d'indépendance au style, sans diminuer sa pureté. Il a fait dans l'opéra sérieux une réforme nécessaire en y remplaçant le récitatif au clavecin et les formules consacrées par de belles et vivantes mélodies; il a su rester le plus clair, le plus lumineux des compositeurs, parce qu'il a toujours fait régner dans ses œuvres la mélodie vocale, tout en donnant à l'harmonie, par de riches modulations, un mouvement; à l'orchestre, par d'heureuses combinaisons d'instruments, un éclat de sonorité, et aux accompagnements, par les plus ingénieux dessins, un intérêt jusqu'à lui sans exemple. Enfin, en fixant lui-même les ornements de ses cantilènes, il a imposé des limites aux caprices des chanteurs, sans cesser de leur fournir des occasions de briller par la manière admirable dont il a su écrire pour les voix... » (1)

LE DESSIN D'APRÈS NATURE.

Voy. les Tables des tomes XXXVI et XXXVII, 1868-1869.

Ce que nous avons dit jusqu'ici peut conduire un amateur qui a du goût, de la réflexion, du coup d'œil, à saisir et à reproduire à grands traits la physionomie générale des objets. Mais un croquis, quelque spirituel et quelque expressif qu'il soit, n'est toujours qu'un croquis. Si l'on veut pousser le travail plus loin, ombrer ce croquis, c'est-à-dire modeler l'objet à l'aide du clair-obscur, en usant du contraste du noir et du blanc, on se trouve en face d'une très-grande difficulté.

De l'aveu de tous les artistes, le passage du croquis à l'œuvre d'art proprement dite est plein de dangers et de déceptions. On risque fort d'alourdir, d'empâter ce quelque chose de léger et de vivant qu'on appelle un croquis. En travaillant sur une esquisse vive, légère, spirituelle, il arrive souvent qu'on en fait un dessin gauche, terne, obscur. Le malheur est que, le point juste une fois dépassé, plus on pousse son œuvre, plus on y accumule de travail, de patience et d'habileté, plus il perd de sa physionomie et de son expression.

Il est très-difficile de préciser le point juste en deçà duquel le travail est incomplet, au delà duquel il est superflu; si difficile, que bien des artistes pleins de talent, d'intelligence, de volonté, excellent toute leur vie dans le croquis, et n'arrivent jamais à bien marquer leurs qualités dans une œuvre parachevée. Il n'y a pas de recette qui puisse mettre un dessinateur à l'abri de ce danger; tout au plus peut-on lui donner des indications très-générales.

Il s'agit, par exemple, de dessiner d'après nature un peuplier, un sapin, un pin d'Italie. Je suppose les esquisses terminées : le dessinateur a su saisir en quelques traits la physionomie particulière de chacun de ses modèles.

Il a marqué l'élan facile et gracieux du peuplier; il veut pousser son dessin : où est le danger? La première faute que commettent les dessinateurs trop pressés d'arriver à l'effet, c'est d'indiquer les masses d'ombre par un frottis de crayon quelconque. Cela a bon air, et l'on se flatte d'avoir procédé largement, à la manière des maîtres. Erreur. Si les traits de ce frottis sont en sens horizontal, ils sont à contre-sens du mouvement général et de la physionomie du peuplier; s'ils sont obliques, ils portent encore à faux, car ils indiquent un mouvement qui n'est pas celui de l'élan gracieux et facile. L'indication de la masse d'ombre doit être faite dans le sens vertical, et cela ne suffit pas encore. Dans ce sens même, il faut que le coup de crayon soit souple et élancé : c'est l'indication même de la nature. S'il était sec et roide, le peuplier prendrait un faux air de cyprès, ou même de balai. Les branches et brindilles, dont l'angle d'insertion est très-aigu, tendent évidemment à reproduire, chacune en particulier, l'attitude et le mouvement général du peuplier.

Alors même qu'il n'y a pas le moindre souffle d'air et que l'arbre est au repos, on doit sentir, non-seulement dans la forme générale, mais encore dans le travail des moindres détails, qu'il est près de s'incliner au premier coup de vent.

Regardez avec attention les dessins des maîtres; feuilletez les cartons des grands artistes qui ont gravé leurs propres œuvres à l'eau-forte, vous verrez avec quel soin, avec quel scrupule ils ont varié la nature de leur travail selon la nature des objets, leur consistance et leurs mouvements habituels : il y a là de précieuses indications.

Chaque série de coups de crayon doit donc être méditée; s'ils s'écartent de la donnée naturelle, ils gâtent l'esquisse. Quand on dessine une *académie*, c'est une faute grave de se permettre le moindre trait qui ne soit pas dans le sens du mouvement des muscles. Pour l'œil du spectateur, chacun de ces traits bride le muscle, gêne l'action, donne au mouvement quelque chose de gauche et de pénible.

Le tronc du sapin rappelle par sa forme générale celui du peuplier; mais, rien qu'à regarder l'écorce, on devine, sous cette enveloppe plus serrée et plus tendue, des fibres plus fortes et plus résistantes : le peuplier est un nonchalant, le sapin est un lutteur. Le travail de l'artiste doit donc être différent. Les branches du sapin sont disposées de telle façon que chacune, au moment de la tempête, résiste ou cède isolément, et pour son propre compte : elles ne s'abandonnent pas toutes à la fois, d'un mouvement uniforme, comme celles du peuplier. Le côté par où souffle le vent, seul est en lutte ouverte; les branches du côté opposé flottent pour ainsi dire, et nagent dans la tempête qui ne peut rien sur elles. Leur figure rappelle la forme et la souplesse nerveuse d'un arc qui se tend et se détend sous l'effort de l'orage, sans jamais se briser. Combien leur attitude diffère de l'attitude de ces vieux pommiers têtus qui aimeraient mieux se laisser briser que de céder d'un pouce! Combien aussi le travail des ombres doit être différent! Les feuilles des sapins ont la souplesse des branches elles-mêmes; elles pendent comme des franges

(1) Azevedo, *G. Rossini et ses œuvres.*

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

dont il faut bien comprendre les mouvements variés avant de risquer le moindre coup de crayon.

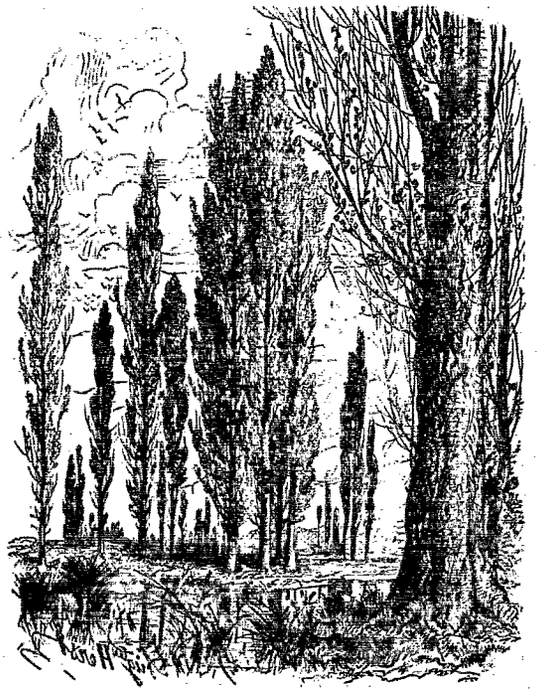


Fig. 1.

Le pin d'Italie s'épanouit en houppe. Voilà la forme générale de l'esquisse : elle est convexe. Mais combien elle diffère pour l'œil, par exemple, de la forme *moutonnante* des vieux marronniers ou des noyers. La touffe



Fig. 2.

d'ensemble est formée d'une réunion de touffes particulières de même forme et de même physionomie. Les parties ombrées qui se détachent sur un ciel clair, ou les parties claires qui s'enlèvent sur un fond plus sombre, laissent entrevoir le grésillement de leurs aiguilles, à la pointe desquelles la lumière s'accroche comme aux pointes d'une aigrette. Si le dessinateur s'arrête à une forme trop générale, son pin d'Italie ressemblera à tout autre arbre à profil convexe; s'il tient trop de compte, dans toutes les parties, du grésillement des feuilles, son pin ressemblera à un hérisson. Où est le point précis auquel il doit s'arrêter? Il dépend de son tact, et de son tact seulement, de choisir les parties où il accentuera les aiguilles. Mais, même dans l'ombre, même dans les parties massées et sacrifiées, le travail du crayon doit être tel que l'on devine encore et la nature et la consistance des feuilles.



Fig. 3.

Je me garderai bien de donner une formule quelconque pour fabriquer correctement un peuplier, un pin, un sapin. Chacun doit trouver par l'étude et la réflexion son mode d'interprétation. Il doit, avant tout, suivre les indications de la nature. Je risquerai tout au plus une formule générale qui peut être une indication précieuse pour les dessinateurs inexpérimentés, mais qui leur laisse leur liberté, leur responsabilité et leur originalité : « Que tous vos coups » de crayon, même ceux que vous regardez comme les » moins importants, soient donnés dans le sens de l'atti- » tude et du mouvement habituel de votre modèle. »

LE PAILLON, A NICE.

Comme il ne saurait être inopportun et surtout nuisible de savoir, pour si peu que ce soit, à propos de chaque nom, quelque chose de plus que ce qu'à première vue ce nom nous rappelle, nous dirons qu'il existe deux villes également nommées Nice (*Nizza*, du mot grec *nicé*, victoire), l'une, située dans le Montferrat, est appelée *Nizza della Paglia*, Nice de la Paille; quant à la nôtre, empruntant son surnom au nom du torrent qui la traverse, elle pourrait se nommer *Nizza del Paglione*, Nice du Paillon, mot qui veut dire : paille hachée menu. — Cette double appellation, Paille et Paillon, semble indiquer la contemporanéité des deux villes et la nécessité où l'on fut, pour ne pas les confondre, de les distinguer tout d'abord par des noms qu'on choisit presque semblables, puisque, sui-

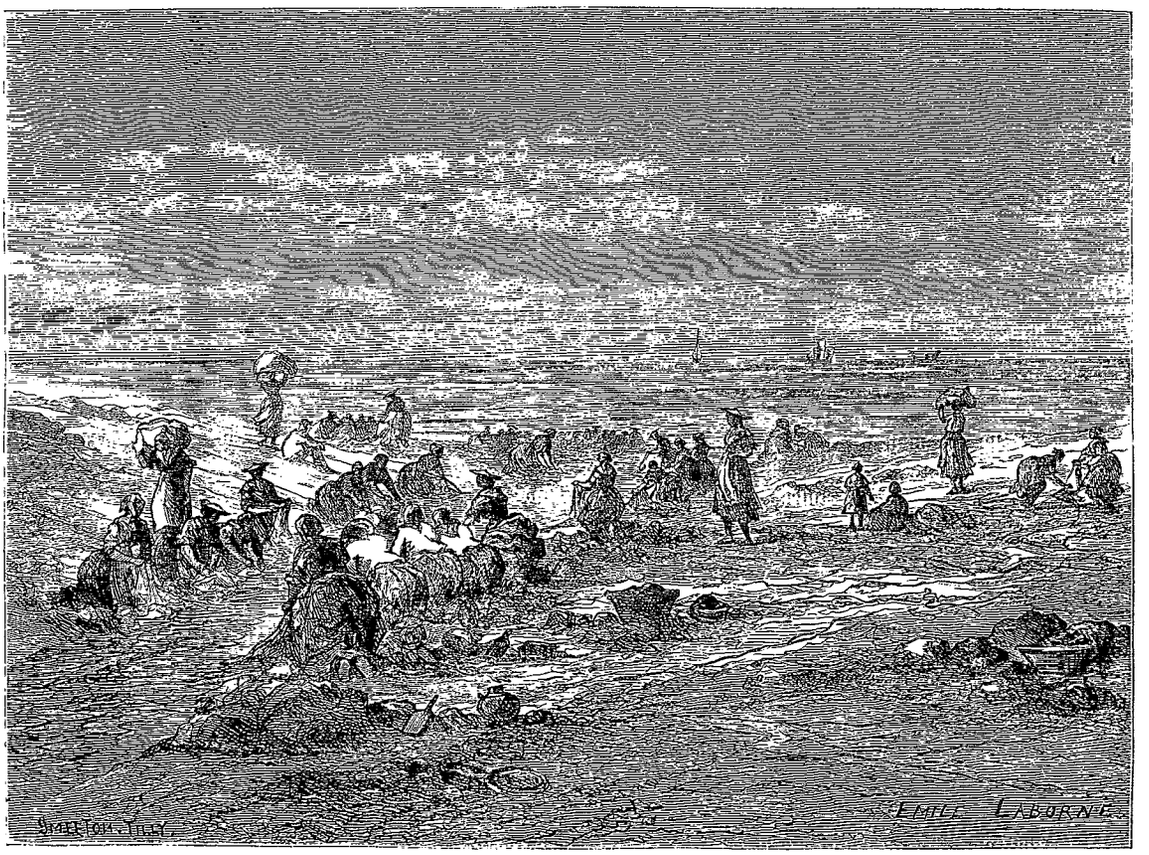
Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

vant leur sens exact, l'un n'est que le diminutif de l'autre. Les chercheurs d'étymologies supposent que ces surnoms, de la Paille et du Paillon, pourraient bien venir de la toiture de chaume sous laquelle s'abritaient les premiers habitants des deux antiques *Nizza*.

Les voyageurs sédentaires, qui n'ont encore visité la Nice de nos Alpes maritimes qu'en parcourant les volumes du *Magasin pittoresque* (1), ne connaissent pas le Paillon, ce torrent au lit large et pierreux où, souvent, un oiseau ne trouverait pas à se désaltérer, et dont le débordement cause cependant de sérieux dommages, quand la fonte des neiges, trop rapide et trop abondante, précipite tumultueusement ses flots vers la mer.

C'est bien loin au nord de Nice, dans le voisinage de Duranus, que le contre-fort qui encaisse à l'est la vallée de la Vésubie, verse le torrent du Paillon. Parti de ce point, il va, d'escarpement en escarpement, réjouir ou inquiéter, selon la masse d'eau qu'il promène, Contes, Drappo, Trinita-Vittorio et Nice elle-même.

Quand la fonte des neiges, maintenue dans les bornes de la modération, change seulement en un large ruisseau le mince filet d'eau qui se perd souvent sous les sables du rivage, alors c'est bonne fortune pour les ménagères niçoises. Vous les voyez venir de tous les points de la ville, celles-ci portant sur leur chapeau à la chinoise, plat et pointu, celles-là sur la tête nue, le paquet de linge à blanchir, qu'elles soutiennent d'un bras gracieusement arrondi, tandis que l'autre main pendante est armée de leur



Laveuses sur le Paillon, à Nice. — Composition et dessin d'Émile Laborne.

battoir de blanchisseuse. Sur l'une et l'autre rive, où elles viennent s'installer, ce n'est du matin au soir, dans les deux lignes de lavandières, que rires, chansons et caquetage. Chacune frottant et battant son linge, jaseuse à l'endroit du prochain et pour soi-même indiscrète, dit tout ce que ses voisins et son propre ménage lui fournissent de bonnes histoires à conter. Mais ce n'est pas uniquement au profit de la curiosité que la médisance s'exerce au lavoir : l'intempérance de la langue surexcite l'activité du bras, et il y a bénéfice pour le travail dans ce courant de paroles qui se succèdent rapides comme l'eau.

Un artiste peintre, M. Émile Laborne, auteur du *Marché Saint-Honoré, à Blois*, justement remarqué à l'Exposition de peinture de cette année, et à qui nous devons le charmant dessin de notre gravure, a surpris un jour, dans l'exercice du blanchissage, les lavandières niçoises.

« J'ai fait, dit-il, ce dessin au mois de mai 1864. En me promenant sur le bord de la mer, je vis un grand nombre de femmes occupées à laver au bord d'un ruisseau qu'on appelle, je crois, le Paillon, et qui est aujourd'hui recouvert par la promenade qu'on a faite depuis le long du rivage. Je fus frappé d'abord du nombre de ces laveuses vêtues de jupes et de fichus de toutes couleurs. Elles travaillaient avec ardeur, profitant de ce que le torrent, grossi par la fonte des neiges, leur offrait une eau suffisante qu'elles n'auraient pu trouver en été. »

La présence de l'artiste qui s'établit en regard du lavoir à ciel nu pour en saisir le mouvement et le fixer sur le papier à l'aide du crayon, piqua nécessairement la curiosité des laveuses ; les mains cessèrent de frotter, les battoirs de battre, les têtes se levèrent, et tous les yeux se tournèrent vers le nouveau venu. Mais si le travail fut un moment interrompu, il n'en devait pas être ainsi du bavardage, seulement il changea d'objet. M. Émile Laborne rapporte ainsi la scène :

« — Tiens, un homme qui tire des plans ! dit l'une.

» Suivant le préjugé populaire, quiconque manie le crayon tire des plans.

(1) Voy. la Table de trente années.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

» — Je ne veux pas que vous me tiriez en portrait, crie celle-ci à l'artiste.

» — Faites le mien, lui crie celle-là, vous me le donnerez.

» Parmi les autres, ce sont les suppositions qui continuent : — Ce monsieur va faire la route. — Mais non, c'est le chemin de fer qu'il fait. — Je parie que c'est l'église, puisqu'on parle de la réparer. »

Au bout de quelque temps, le besoin de vérifier l'exactitude de leurs suppositions poussant les plus curieuses, elles se levèrent et vinrent se grouper autour de l'artiste. Les timides se cachant derrière leurs camarades, les autres affrontant en riant ses regards, examinent le plan qu'il a tiré. Or, ce plan, on le sait, c'était l'image du lavoir et des lavandières. Les plus jolies furent seules à se trouver ressemblantes; mais on reconnut et on se nomma tout de suite les plus laides, et les rires éclatèrent; car on rit facilement au lavoir du Paillon, et presque aussi souvent qu'on y médit ou qu'on s'y querelle.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339, 351, 358, 363, 371, 378.

Selon le désir de mon vénérable bienfaiteur, je restai quelque temps encore dans le séjour paisible qui m'avait servi de port au jour du naufrage.

Je travaillais au jardin, mais la plus grande partie de la journée était toute occupée par mes études avec Job. Mes progrès, lents à mon sentiment, étaient rapides au sien. Il est certain que j'arrivai à écrire passablement, et que le nombre d'ouvrages d'histoire, de voyages, de poésie, de littérature, de morale, que je lus avec Job fut assez considérable. Je me pris insensiblement d'une véritable passion pour les livres. L'oncle de Job en vint à me dire en riant que si je continuais, on me ferait maître d'école.

Au commencement de l'été, mon protecteur fit un voyage en Écosse. Je n'avais pas été averti de son départ, et j'en éprouvai quelque chagrin. Son absence devait durer plusieurs mois. Je priai l'oncle de Job de considérer que je ne pouvais tarder à prendre un parti : il me fallait songer à me procurer des moyens de travailler pour vivre, et, aussi, je souffrais de ne pas voir ma mère.

— J'ai des instructions, me dit cet honnête homme. Parlons sérieusement de vos projets. Avez-vous un état en vue?

— Tout autre que celui de charpentier me conviendra, pourvu que je puisse m'assurer la société de compagnons qui soient à mon gré.

Il me pressa de lui indiquer parmi les professions celles où il me paraîtrait le plus facile d'arriver promptement à une habileté suffisante. Je nommai au hasard celles de menuisier ou de charron, parce qu'elles se rapprochaient le plus de mon ancien état, tout en avouant que je voyais dans ces différentes manières de gagner mon pain, non un attrait, mais simplement une nécessité.

— J'ai une proposition à vous faire au nom de mon maître, me dit-il. Il y a douze ans environ, l'instituteur d'une école voisine s'étant trouvé par faiblesse de constitution dans l'impossibilité de continuer à enseigner, mon maître l'a établi à Tunbridge, situé à neuf milles d'ici. Cet homme est maintenant très-âgé et assez à l'aise pour songer bientôt à la retraite. Mon maître a pensé qu'il pourrait vous convenir de l'aider dans son commerce et d'apprendre de lui ce qu'il serait nécessaire pour lui succéder.

— Et quel est ce commerce?

— Il vend du thé, qu'il faudra bien que vous aimiez, puisque vous ne pouvez plus supporter aucune autre boisson, et une autre marchandise que vous aimez déjà... des livres.

Je me récriai sur l'invraisemblance de transformer un charpentier en libraire.

— C'est une très-modeste librairie, je vous assure, reprit le vieillard. N'avez-vous pas vu, d'ailleurs, qu'on vend des livres partout, même chez les marchands de comestibles?

Je n'avais pas besoin que l'on fît de grands efforts pour me persuader; puis, il ne s'agissait, après tout, que d'une expérience à faire.

Quelques jours après, le vieillard me dit :

— Eh bien, quand partons-nous pour Tunbridge?

— Dès demain, s'il vous plaît, répondis-je en riant.

Il me prit au mot.

Le lendemain, je montai dans une petite carriole avec Job et son oncle.

Nous passâmes devant la prairie dont j'avais brisé la barrière. Je reconnus l'arbre, la place; je me rappelai l'alouette, la vieille femme dans la charrette, l'apparition du bon vieillard... Il me regardait en ce moment et avec une autre expression qu'alors : je lui saisis la main; j'avais les yeux pleins de larmes : il pouvait y lire les sentiments qui m'agitaient.

Le ciel était pur, la route facile. En moins de deux heures, nous arrivâmes à Tunbridge.

— Cher monsieur Samuel, dis-je au vieillard, si après un peu d'essai l'on trouve que je suis devenu un commis passable, ne me permettrait-on pas, dans quelques semaines, de chercher à voir ma mère?

Job regarda son oncle avec un singulier sourire.

— Sans doute, je le crois; ce sera possible, murmura le vieillard d'un air qu'il semblait vouloir rendre indifférent.

La carriole roula sur les pavés, s'engagea dans une suite de rues étroites, et enfin, arrivée sur une petite place, près de la maison de ville :

— C'est ici, me dit Samuel.

Nous étions devant une petite maison qui n'avait qu'un étage. Deux fenêtres assez larges, des deux côtés de la porte vitrée du rez-de-chaussée, étaient garnies de livres ouverts. Au-dessus de cette porte était une large planche noircie, d'où ressortait en relief un nom.

Chose étrange! c'était le mien.

— Voilà une singulière coïncidence, dis-je. Le libraire...

— Le libraire, dès aujourd'hui, c'est vous!

Nous entrâmes. La boutique était garnie de rayons qui, à droite, portaient des livres, du papier, des fournitures de bureau; à gauche, des théières et des boîtes à thé.

Je n'eus que le temps d'embrasser l'ensemble d'un regard.

— Maintenant, à l'arrière-boutique! me dit Samuel.

Il poussa la porte et me fit passer devant lui.

Une femme était debout, elle me tendit les bras... C'était ma mère.

Pauvre chère bonne mère! elle sanglotait en me serrant dans ses bras, et moi je pleurais comme un enfant.

La fin à la prochaine livraison.

LA LETTRE DE RECOMMANDATION.

Les curieux qui s'arrêtent devant les marchands d'estampes ont pu voir reparaître de temps en temps, à l'éta-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

lage, une gravure dans laquelle un jeune homme se tient debout devant un rogue personnage assis, à qui il vient de présenter une lettre de recommandation. On ne peut s'empêcher de plaindre cet infortuné solliciteur, que son protecteur forcé regarde sous ses lunettes d'un air soupçonneux, et avec une mine tellement désobligeante que si le recommandé ne s'enfuit à toutes jambes, c'est qu'il a des raisons péremptoires pour subir ce supplice.

D'après cette gravure, nous sommes en Angleterre.

Passons maintenant en Grèce, nous y trouverons le contraste le plus plaisant.

« On m'avait procuré à Constantinople, dit un voyageur récent (1), une lettre de recommandation pour un maître d'école de Roumélie. Cet excellent homme m'a reçu comme le meilleur de ses amis. Il avait si grande hâte de me fêter, qu'il n'a pas lu tout entière la lettre que je lui remettais, et il m'a dit plus tard qu'il ne reconnaissait ni l'écriture ni le nom du signataire. »

Le voyageur sut, en effet, par la suite, que l'ami auquel il avait demandé la recommandation avait requis le crédit d'un sien parent qui, ne connaissant personne en Roumélie, s'était de son côté adressé à un nommé Jean, Jean à Nicolas, celui-ci à un autre encore, de sorte que d'intermédiaire en intermédiaire on avait fini par trouver une lettre pour ce pauvre maître d'école, que le signataire ne connaissait probablement pas mieux qu'il ne connaissait son recommandé. Mais, sous un beau ciel, où l'esprit est privé d'aliment ou est envahi par l'ennui, et lorsqu'il arrive un voyageur du pays des nouvelles qui se présente avec grâce, c'est une bonne fortune enviable. Qu'il soit le bienvenu, cet hôte qui nous apporte des distractions !

En Angleterre, la lettre de recommandation ne se donne pas si facilement ; celui qui recommande se regarde comme à peu près responsable du porteur de sa lettre, et celui à qui la lettre est destinée prend à cœur de remplir la mission dont on le charge. Aussi est-il probable que le jeune homme de la gravure obtiendra ce qu'il désire malgré l'accueil rébarbatif qu'il reçoit, tandis que le voyageur en Roumélie devra veiller sur le diapason de l'enthousiasme avec lequel on l'a accueilli ; dès que le ton s'abaissera, il fera très-bien de mettre sa selle sur son cheval et de prendre congé de son ami de fraîche date : les questions, les réponses, les démonstrations, les fusées d'épanchement n'y durent guère au delà d'une couple de jours.

En France, on trouverait au besoin, dans le nord et dans le midi, les deux types caractérisés ci-dessus, mais avec des traits fort adoucis. En général, on se conforme à ces règles : — Faire un accueil avenant et poli, qui incline selon les cas vers le grave ou vers le gracieux ; — Éviter toute manifestation de contrariété, si l'on en éprouve, et se garder de démonstrations trop vives, si l'on en est tenté, avant d'avoir fait plus ample connaissance.

LES RELIQUES ET LES AUTOGRAPHES DE SAINT THOMAS.

Saint Thomas d'Aquin demeura longtemps à Naples : on montrait encore au dix-septième siècle, dans le couvent de Saint-Dominique le Majeur, la classe et la chaire où il avait enseigné. Sa cellule avait été transformée en chapelle. Le père Labat visita ce couvent, et il vit un bras d'or dans lequel était renfermé le bras droit du saint.

« Après le bras, on nous montra un assez gros manuscrit in-quarto ou environ, tout entier de la main du même saint. Philippe V, roi d'Espagne, étant à Naples, en enleva deux feuillets qu'il emporta par dévotion. C'est une écriture gothique fort menue et fort serrée. » (Labat, *Voyage en Italie*, t. V, p. 369.)

(1) M. Albert Dumont.

BECS ET ONGLES.

LES ONGLES.

Fin. — Voy. p. 168, 171, 215, 243, 295, 335, 374.

La patte du chanteur, du *petit oiseau* (fig. 55), est la même pour tous ; elle ne trompe pas. De même quand



Fig. 55. — Patte du rouge-queue.

nous voyons la rame, la botte lourde et maladroite du palmipède (fig. 56), cette patte ne trompe pas davantage ;



Fig. 56. — Patte du cormoran.

elle est en parfaite concordance avec les mœurs de l'animal, mais nous pouvons la voir modifier ses organes en même temps que le bec. Nous avons remarqué, dans la figure 53, la serre de l'aigle : elle correspond bien au bec crochu dès la base, pointu, court, dentelé de l'oiseau de Jupiter (fig. 9). C'est un admirable outil à découper la chair vive, et la serre est une main armée de tenailles coupantes propres au même travail.

Examinons maintenant la patte, — ce n'est plus une serre, — du vautour oricou, dont nous avons vu la tête (fig. 10). Ce bec allongé, crochu du bout, c'est bien un

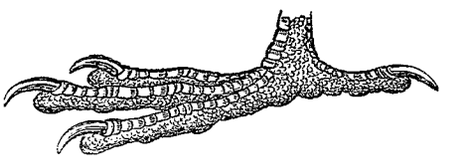


Fig. 57. — Patte du vautour oricou.

outil pour arracher des lambeaux de chair corrompue : l'animal n'a besoin, avec un tel instrument, que d'un support, d'une patte pour se soutenir tandis qu'il se remplit de son immonde nourriture (fig. 57).

LES ONGLES DES AILES.

L'aile de l'oiseau, malgré son apparence toute spéciale, se divise, comme le bras de l'homme, en trois parties très-comparables dans les deux organismes : on y trouve d'abord l'humérus, l'os du bras, qui s'articule sur le côté de la poitrine et va jusqu'au coude. A la suite viennent les deux os de l'avant-bras, le radius et le cubitus, qui s'étendent du coude au poignet ; enfin le poignet ou la main, composée des quatre doigts un peu atrophiés et du pouce. C'est sur la main, sur les doigts, que s'attachent les grandes et longues plumes de l'aile proprement dite. Elles

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

sont le plus ordinairement au nombre de dix, et portent le nom de *fouet de l'aile*, ou plumes primaires. Les plumes qui s'insèrent sur le pouce sont plus courtes, forment une sorte de petit aileron qui ne semble pas d'une grande utilité à l'oiseau, et peut-être ne lui servent qu'à renforcer la base des premières et fermer les interstices entre leurs tuyaux.

Tous les doigts de cette main manquent d'ongles, sauf le pouce, qui, dans certaines espèces, porte un ongle, un ergot plus ou moins fort. Notre martinet est muni d'un ongle semblable au moyen duquel, jeune, il se traîne sur le paquet de brindilles et de racines que ses parents lui ont amassé en forme de nid. Ses pattes sont si courtes qu'elles ne lui sont alors d'aucune utilité. Quand il est adulte, ces pattes minuscules, et qui ne dépassent pas les plumes du ventre, portent leurs quatre doigts en avant, munis d'ongles aigus, crochus et longs, qui servent à l'oiseau, non pas à se tenir dessus, le manque de pouce l'en empêche, mais à s'accrocher à quelque surface verticale contre laquelle il demeure immobile, le ventre appuyé.

Le courlan, la poule sultane, la poule d'eau, portent aussi un ergot à l'aile. A quoi leur sert-il? On dit à s'avancer le long des talus plus ou moins inclinés (O. Desmurs), et même à grimper jusque sur les branches d'arbre; mais nous avons vu souvent la poule d'eau y voler de plein vol, et n'avoir nul besoin de cet appendice pour y arriver.

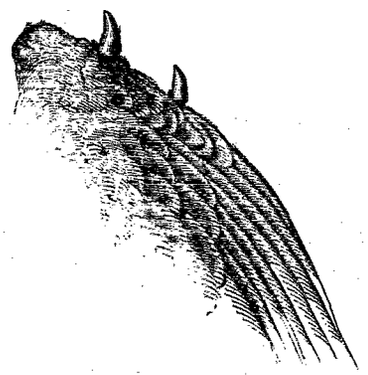


Fig. 58. — Ongles de l'aile du kamichi.

Parmi les râles ou leurs voisins, l'ergot existe chez un assez grand nombre d'espèces : nous l'avons trouvé chez le jacana; il est double et puissant chez le kamichi (fig. 58), où il a plus de cinq centimètres de longueur, et cependant l'oiseau qui le porte n'est point agressif et a les mœurs les plus douces et les plus aimables. Cependant cet ongle lui est d'une indispensable utilité, dit-on. « Généralement de petite taille, les kamichis ne vivent qu'au milieu des savanes inondées et des prairies marécageuses fréquentées par de nombreux reptiles de toute dimension. Leur seul moyen de défense contre ces adversaires est l'éperon dont est armé le pli de leur aile. Ils s'en servent avec succès pour les frapper, les éloigner, les terrasser ou les tuer, plutôt que pour s'en nourrir. »

Mais ce n'est pas tout; et sans parler du serpentaire, cet aigle à jambes de héron, un certain nombre d'autres oiseaux, tous des pays tropicaux, ont l'ongle de l'aile plus ou moins développé : nous citerons le vanneau à éperon de la Louisiane, celui du Chili, etc. Peut-on penser que cet ongle de l'aile soit une arme naturelle contre les serpents, quand de faibles vanneaux en ont l'usage, ou quand il orne le pouce de certains palmipèdes? Chez les oies d'Égypte, de Gambie, chez plusieurs espèces de canards cet organe existe plus ou moins obtus. Chez la marganette (fig. 59), l'ongle est très-allongé, robuste, courbé en avant et excessivement aigu. On suppose qu'il est d'un grand secours comme crampon pour cet oiseau,

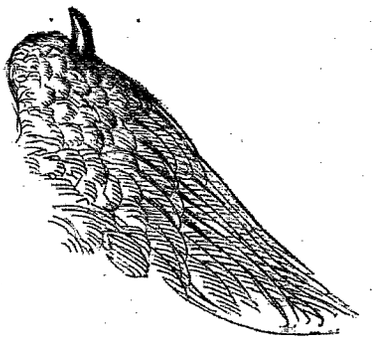


Fig. 59. — Ongle de l'aile de la marganette.

qui ne fréquente que les torrents et les cours d'eau tourmentés et brisés par les cascades. Cet organe lui servirait à les remonter aussi facilement que le fait la truite à l'aide de ses nageoires rapides et de sa queue puissante.

BEC ET ONGLE CHEZ L'INSECTE.

Peut-on donner le nom d'ongle à l'appendice corné qui forme l'articulation terminale des pattes chez les insectes? Nous avons déjà vu que le bec doit leur être refusé; n'en est-il pas de même de l'ongle? Ces animaux portent leur squelette à l'extérieur sous forme de téguments cornés plus ou moins résistants; le crochet terminal des membres n'est-il pas plutôt la fin de ce tégument, l'appointissement du squelette? Nous ne croyons pas qu'on puisse voir dans la griffe de l'insecte l'analogue de l'ongle que nous venons d'étudier chez les animaux supérieurs. Et cependant, quel arsenal d'armes terribles! quel luxe de précautions chez la nature pour rendre ces petits êtres formidables! Comparons à l'ongle du lion, le plus terrible des quadrupèdes, l'ongle de l'araignée (fig. 60). Non-seulement la

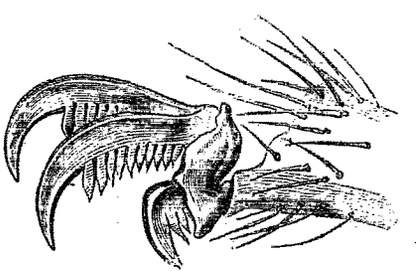


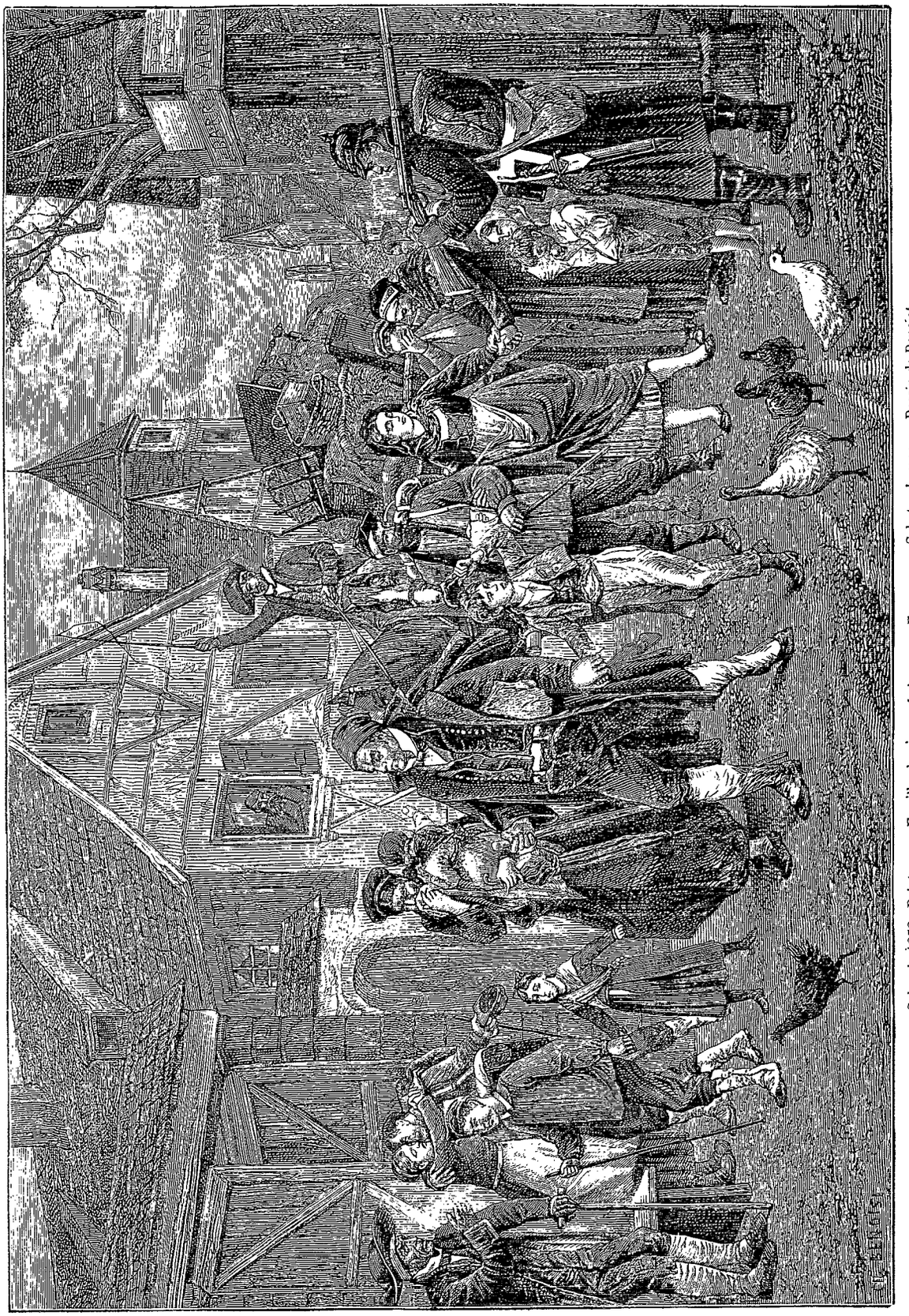
Fig. 60. — Ongle de l'araignée.

griffe de l'articulé est pointue, est forte, est crochue, au moins autant que celle du quadrupède; non-seulement, proportions gardées, elle est aussi grande; mais combien elle est plus formidable! Observez ces dents secondaires, acérées, rangées en scie à la partie concave! Quelle déchirure facile et profonde! Lorsque la pointe a fait la trace, la scie continue la blessure, et nulle carapace ne peut résister.

Tout ce que nous venons de dire s'applique également aux pinces des crustacés. Ce sont des os pointus, ce ne sont point des ongles; ils se rapprochent plus de la dent que de la griffe.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

LES ÉMIGRANTS DE L'ALSACE.



Salon de 1872; Peinture. — Famille alsacienne émigrant en France, par Schutzenberger. — Dessin de Benoist.

C'est demain, au jour naissant, qu'il faudra partir !

— Partir pour ne revenir jamais, dit la mère avec l'accablement du désespoir.

— Peut-être? murmure le père, vieux paysan et ancien soldat qui ne peut se résigner à croire que c'est pour toujours qu'il lui faudra quitter demain la maison où il est né jadis et le champ où mûrit encore le grain qu'il a semé.

Au soupir douloureux de la mère, à la supposition encourageante du père, les fils, qui ont foi dans l'avenir,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

échangent mutuellement un regard qui les réconforte, et ils se disent avec assurance : « Nous reviendrons. »

Lorsque tout dernièrement le chef de la famille, qui ne supporte pas sans impatience la présence des étrangers, a posé un soir, après souper, devant sa femme et ses enfants, la grave question du choix entre la grande patrie et le sol natal, celle qui se montre maintenant la plus faible a été tout d'abord la plus résolue; mais, il faut bien le dire, c'est en ce moment plutôt le cœur de l'épouse et de la mère que celui de la patriote qui s'est manifesté. Elle a dit à son mari, qui hésitait à proposer le départ :

« Votre pensée est la mienne, mon désir est le vôtre; allons en France, puisque à présent demeurer ici, c'est vivre hors de France. »

Ce qui la faisait alors parler ainsi, c'était moins l'impérieux besoin de protester contre le changement de drapeau et de nationalité imposé à son pays, que la terreur que lui inspiraient pour les siens les rixes sanglantes et les répressions cruelles qu'amenait chaque jour l'inévitable contact des vaincus insoumis et des insolents vainqueurs.

Le départ étant fixé au lendemain, les soins du déménagement ont du matin au soir occupé la famille : chacun, jusqu'aux plus petits, y a pris part selon la mesure de ses forces, le père ainsi que ses aînés avec gravité et de rares paroles, les plus jeunes avec la turbulence et l'enjouement de l'âge où tout ce qui est prétexte de mouvement devient une occasion de plaisir.

On sait quel est le respect pour les habitudes transmises dans les vieilles maisons où les générations d'une même famille se succèdent. Là, le lieu de chaque meuble, de chaque objet, a été si irrévocablement désigné que la bisaïeule, si elle revenait au monde, retrouverait tout à la même place. Un ustensile dérangé met en désarroi l'esprit de la ménagère, et parce qu'elle ne le voit pas où il devrait être, il lui semble qu'il n'y a plus que désordre autour d'elle. La mère a vu vider son armoire, et, au hasard, amonceler son linge, décrocher et disperser çà et là sa batterie de cuisine, entasser sans ordre les vêtements et la vaisselle; au milieu de ce bouleversement général dont en un autre temps la seule pensée l'aurait épouvantée et l'eût fait défaillir, son œil est resté sec, son cœur est resté fort; c'est seulement quand elle a vu le père se disposer à déplacer le lit de leurs enfants que son énergie l'a soudain abandonnée; elle s'est prise à pleurer et d'une voix suppliante elle a dit :

« Ils ont encore une nuit à dormir ici, ne touchez à leur lit que demain. »

Le père a respecté le désir de sa femme, et celle-ci, ayant essuyé ses larmes, a repris courage pour aider au déménagement jusqu'au moment où le tambour a battu la retraite, signal au dehors du couvre-feu. Alors plus de lumière dans les maisons et partout le silence, ou si l'on s'est parlé, c'est avec tant de mystère que les soldats qui font la ronde en frappant du talon le pavé de la ville conquise, n'ont pu rien entendre. On a appris par rude expérience combien il serait imprudent de ne pas suivre le conseil du maître d'école de la chanson :

La patrouille allemande passe;
Baissez la voix, pauvres petits!
Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace.

La nuit est passée, les premières lueurs de l'aube commencent seulement à éclairer les toits des maisons, et déjà le voiturier stationne avec son équipage devant la maison des émigrants. Ceux-ci sont debout en moins d'une heure, le mobilier du ménage est chargé dans la voiture que la famille doit précéder à pied.

Voici le moment où les cœurs navrés vont se briser; car, avant de partir, la mère a voulu rentrer pour contempler une dernière fois ces chambres vides qui ne seront bientôt pour elle qu'un désolant souvenir Son mari, ses enfants, l'ont suivie; ils visitent ensemble toutes les parties de la maison, laissant à chaque coin une part de regret; puis, dans la salle principale où le père s'est arrêté, la famille réunie autour de lui adresse à Dieu une prière pour l'apaisement des souffrances de ceux qui restent et pour le retour prochain de ceux qui vont partir. La prière dite, ils sortent après avoir tiré la porte derrière eux. — Pour qui se rouvrira-t-elle?

Comme un cortége de deuil, la famille se met en marche, et partout sur son passage elle est saluée par les voisins qui se tiennent au seuil de leurs maisons. De toutes parts des mains se tendent, des bras s'ouvrent vers ceux qu'on n'embrassera plus demain. On leur crie adieu, et tout bas ils répondent : « Au revoir! »

FAIBLESSE.

Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants. CHAMFORT.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 339, 350, 358, 363, 371, 378, 390.

Tout fut bientôt expliqué. Depuis plus de six semaines déjà, ma mère était dans la confidence des projets de M. Clarke. Elle était venue faire le petit apprentissage du commerce de thé et de livres près du précédent propriétaire, qui n'avait quitté la maison que la veille. Il lui avait fallu du courage pour se sentir si près de moi sans me voir; mais M. Clarke avait jugé que mon temps d'épreuve n'était pas encore achevé.

Quand Samuel, après un repas où tous les visages respiraient le bonheur, remonta en carriole avec Job, nous le comblâmes de remercîments et de bénédictions pour son maître et pour lui.

Vous pouvez penser que je n'eus pas grand'peine à me mettre au courant d'un commerce si simple. Ma mère avait une petite somme d'argent qui, bien ménagée, nous fut fort utile. M. Clarke vint nous voir plusieurs fois, et me donna des conseils pour augmenter notre clientèle en même temps que notre fonds. Je fis quelques excursions aux villages environnants, et je parvins à établir des dépôts de livres dans plusieurs endroits.

Après six années, j'avais réussi autant qu'il était possible dans une petite ville.

M. Clarke me demanda un jour si je n'éprouvais pas le désir d'étendre mon commerce, en le transportant dans un centre plus populeux.

J'avouai que quelquefois cette ambition s'était glissée dans mon esprit, mais que je m'étais toujours empressé de lui imposer silence, étant déjà, grâce à lui, plus heureux que je ne l'avais mérité.

— C'est une ambition permise, me répondit-il, que d'accroître son activité et de rendre plus de services au public, tout en améliorant son bien-être personnel. Je suis persuadé qu'il y aurait beaucoup à espérer des efforts que vous feriez pour vous établir dans une grande ville.

Cette grande ville, dans son intention, n'était rien moins que Londres.

Il m'engagea vivement à aller visiter le Strand, la Cité, et, en particulier, Paternoster-Row. Grâce à quelques lettres de recommandation qu'il me donna, je fus bien accueilli et parfaitement informé. Six ou huit mois après, j'achetai un petit fonds, à peu de distance de Temple-Bar.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Ma bonne mère vint y habiter avec moi. Je la perdis l'année suivante. Elle n'a pas vu ma prospérité, mais elle l'avait prédite avec une conviction qui ne comportait ni objection ni doute.

Voilà, mon cher ami, comment l'ouvrier que vous avez vu à Douvres, plus semblable à une brute qu'à un homme, est devenu un marchand que Cobden et vous jugez digne de votre amitié. Je ne me suis pas borné à vendre des livres, j'ai osé en écrire quelques-uns.

A défaut de talent et de style, on y a trouvé, je crois, de bons conseils, et un sincère désir d'éviter aux autres des dangers pareils à celui où avait manqué de s'engloutir honteusement ma destinée.

Je n'ai plus que quelques mots à ajouter. Vous pensez bien que j'ai voulu revoir Georges.

J'étais établi à Londres depuis quelques semaines seulement, lorsqu'un jour je me dirigeai vers Fairfield, où M. Clarke m'avait appris qu'il demeurait. J'arrivai au commencement de la nuit dans la rue et devant la maison que l'on m'avait indiquées. Une fenêtre basse était éclairée. Au travers, je vis toute une famille assise autour d'un plat fumant. J'entrai, et je reconnus Georges; mais il se leva et me demanda froidement ce que je désirais. Mon cœur se serra; m'avait-il aussi reconnu? Non; dès que je parlai, il s'écria: John! Et bravement, généreusement, il me prit la main. La femme et les enfants me regardèrent quelque temps un peu de travers; mais, à la fin, le tour de notre entretien, la franche cordialité de Georges les gagnèrent, et la soirée se passa joyeusement.

Georges était entrepreneur et était content de sa situation.

Il était certain que ma fureur insensée avait mis sa vie en péril. Sauvé contre l'attente des médecins, il avait pris Douvres en dégoût, et, après diverses recherches, s'était fixé à Fairfield, s'y était marié et avait succédé à son patron.

Je lui demandai ce qu'il savait de nos autres compagnons : quelques-uns travaillaient encore à Douvres ou dans les environs; et, quoique leur condition ne se fût guère améliorée, c'étaient les moins malheureux. Les autres étaient morts à l'hôpital ou au workhouse; deux ou trois avaient changé d'état, et on ignorait ce qu'ils étaient devenus.

Ni Georges, ni moi, nous ne pouvions trouver plaisir à trop appuyer sur nos souvenirs; mais nous convînmes qu'une fois l'an au moins nous nous réunirions, et cet engagement a été fidèlement tenu de part et d'autre. C'est un homme d'un jugement solide, plus instruit que beaucoup de gens qui se croient lettrés, et, par-dessus tout, un chef de famille respectable et respecté.

M. Clarke est très-âgé et ne sort plus de sa maison de campagne. Je vais passer près de lui quelques jours deux ou trois fois l'année. Samuel l'a précédé dans une autre vie, et a laissé son poste de confiance à Job, qui est vraiment un homme aimable et éclairé. Il lui a pris envie d'être auteur à l'occasion, et je lui dois quelques-uns des meilleurs articles d'histoire naturelle de ma Revue populaire. J'ai presque regret qu'il soit trop heureux pour qu'il m'ait été possible de lui rendre aucun service. C'est lui qui m'a appris à aimer les livres et à comprendre tout ce que l'on peut acquérir de force intellectuelle et morale dans ces merveilleuses relations de confiance et presque d'amitié, que de simples pages, muettes en apparence, entretiennent entre de grands esprits, des âmes élevées, des génies illustres, et les lecteurs les plus humbles et les plus ignorés.

Mon ami, je ne vous demande pas le secret sur mon histoire. Tout au contraire, racontez-la toutes les fois que vous le jugerez utile. Si la pensée des tristes excès de ma jeunesse me fait par instants rougir, je me relève aussitôt dans ma propre estime, en songeant que du moins il y a eu en moi comme un second homme, meilleur que le premier, qui a rejeté l'héritage du mal, et racheté de son mieux ses fautes en cherchant à se rendre utile aux autres.

LE CHIC.

« Chic. Mot du style populaire pour signifier *chicane, finesse, subtilité*. On dit qu'un homme *entend le chic* pour dire qu'il est versé dans les détours de la *chicane*, qu'il est fin, rusé, adroit. » (*Dictionnaire de Trévoux.*)

L'idée de finesse, d'adresse et de subtilité a seule survécu dans l'application actuelle du mot qui, a depuis longtemps déserté son pays légitime, la basoche, pour s'implanter dans les ateliers d'artistes. On le trouve, en effet, dans les dictionnaires de Boiste, Landais, Poitevin, Bescherelle et Littré, classé comme terme d'atelier, et comme exprimant « une certaine vigueur, une certaine facilité heureuse dans une composition ou dans un dessin » (Poitevin); ou signifiant « une certaine habileté jointe à un remarquable bonheur d'expression dans le maniement du pinceau » (Bescherelle); ou s'appliquant à un peintre, quand ce peintre « produit rapidement et avec facilité un tableau à effet » (Littré).

Aujourd'hui le *chic* n'est même plus exclusivement employé dans l'atelier, il s'est acclimaté dans toutes les professions. Voici même qu'un écrivain anonyme de la *Revue des Deux Mondes* l'a tout récemment introduit dans un article littéraire, avec quelque précaution toutefois et en s'imposant de le définir. « Le *chic*, dit-il, consiste à paraître habilement ce qu'on n'est pas, en pastichant légèrement ce qu'on ne sait pas : c'est l'élégance du mensonge et la désinvolture du faux. »

On peut tirer de tout ce qui précède la conclusion que le mot *chic* doit être pris plutôt en mauvaise part qu'autrement. Il signale des qualités supérieures, mais incomplètes, et recélant même un ferment vicieux; il s'applique à un talent réel, mais qui a besoin d'adresse, à une puissance chez laquelle la finesse et la ruse font partie des moyens de réussir; il renferme dans ses qualités, — comme un fruit savoureux piqué des vers, — une nuance de fraude. C'est le trompe-l'œil en peinture, la charge en dessin, le clinquant en décoration, la gasconnade en causerie, les grands mots et les grands gestes en éloquence, l'art de grouper les chiffres en financés; en un mot le charlatanisme, etc. Et remarquons que l'origine du *chic*, selon le Dictionnaire de Trévoux, c'est-à-dire « la chicane », s'accorde parfaitement avec cette description des variétés du mot; car la chicane est l'art de se servir des lois avec habileté, de manière à induire adroitement en erreur la justice humaine qui se figure être demeurée dans le droit et dans la vérité.

Du reste, les dictionnaires précités, en disant que le *chic* est une *certaine* vigueur, une *certaine* habileté, une *certaine* facilité, indiquent assez clairement qu'*avoir du chic*, ce n'est pas avoir purement et simplement, ni sans contestation, la vigueur, l'habileté et la facilité.

Le Dictionnaire Littré signale un autre sens du mot *chic*, celui qui s'applique à une personne « élégante et bien tournée », etc. Il dit que dans ce cas le *chic* prendrait sa source dans le mot allemand *schick*, signifiant « aptitude, façon, tournure. »

Véritablement nous ne verrions pas pourquoi on délaisserait le mot français *élégant*, qui est lui-même si coulant et euphonique, pour s'engouer d'un rude et disgra-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

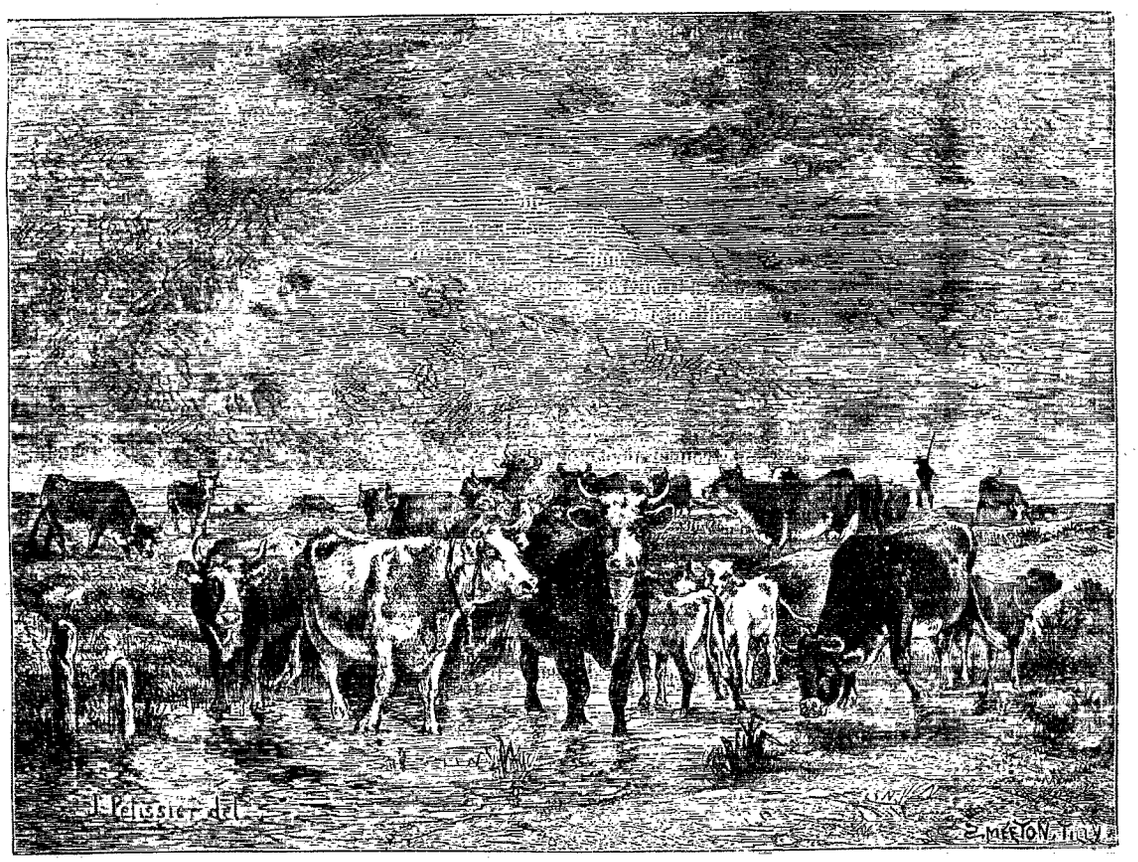
cieux mot germanique. Nous sommes donc disposés à persister, même pour cet autre sens, dans notre appréciation du caractère véreux que nous avons attribué à l'expression *avoir du chic*. Selon nous, lorsqu'on l'emploie pour dépeindre l'élégance, la tournure, la désinvolture, c'est qu'un instinct secret nous révèle intimement que cette élégance a quelque chose de défectueux au point de vue du beau, que cette tournure masque aux yeux superficiels une teinte d'impertinence ou de dédain. Peut-être tout cela se trouve-t-il dans le *schick* allemand? Dans tous les cas, on ne dira jamais d'une élégance pure, d'une tournure distinguée, d'une désinvolture gracieuse : C'est *du chic!* Ce ne serait pas précisément un compliment flatteur, mais plutôt un éloge légèrement empoisonné.

VACHES AUX PRÉS SALÉS
SUR LES BORDS DU BASSIN D'ARCACHON.

Le bassin d'Arcachon présente deux aspects bien différents selon l'heure de la marée. A haute mer, c'est une magnifique nappe d'eau de 15 000 hectares de superficie, sillonnée de grandes et de petites barques à la voile ; c'est un immense port de mer avec tous ses charmes, sous un beau ciel et dans un climat heureux. Mais lorsque le reflux a vidé une partie du bassin et en a fait descendre le niveau de trois ou quatre mètres, alors l'aspect devient comme piteux et misérable : de toutes parts apparaissent entre de grandes plaques d'eau d'immenses bancs de sable d'un gris terne, bordés de vase noirâtre et coupés par d'étroites rigoles jouant le rôle de chenaux, mais de chenaux qui manquent d'eau sur la plus grande partie de leur parcours. A ce moment la mer s'éloigne du rivage de plus d'un kilomètre et montre à sec tout le long de la côte de vastes plateaux vaseux couverts d'herbes marines.

La vue de ces laisses de mer boueuses n'est pas brillante, de beaucoup s'en faut, elle est même désagréable ; mais on sait que le beau n'est pas toujours le compagnon de l'utile, et c'est le cas ici, car ces vilains et sales plateaux offrent une précieuse ressource pour la nourriture du bétail. Une ou deux fois par jour, selon les marées, la trompe du pâtre que notre gravure présente dans le lointain retentit dans les rues des villages riverains du bassin, et à ce son tous les animaux de pâturage, chevaux et vaches, s'empressent de sortir de l'étable et de se mettre à la suite de leur conducteur habituel pour aller paître aux prés salés.

Autrefois, avant la création de la ville d'Arcachon et lorsque, le chemin de fer n'existant pas, le bassin d'Arcachon n'était fréquenté que par la population indigène, celle-ci pouvait entretenir ses chevaux de selle presque exclusivement avec la ressource du pâturage commun;



Salon de 1872 ; Peinture. — Troupeaux dans les Landes (bassin d'Arcachon), par Van-Marcke. — Dessin de J. Pélissier.

mais aujourd'hui que les étrangers abondent et louent des chevaux pour parcourir les vastes espaces offerts à leur curiosité, il faut ajouter, à l'écurie, du foin et de l'avoine. Ce n'en est pas moins un grand avantage pour le pays que d'avoir les prés salés et surtout pour les vaches, qui y trouvent une bonne alimentation.

La boue salée dans laquelle les chevaux entrent jusqu'aux genoux est très-favorable aux jambes fatiguées. Il y a dans un coin du bassin d'Arcachon, vers l'embouchure de la rivière nommée la Leyre, une ou deux îles très-réputées pour la réparation des chevaux surmenés. Ils y retrouvent des forces, y engraissent et y guérissent leurs membres malades. C'est pour eux comme une station de boues minérales.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

L'AUTOMNE.



Salon de 1872 ; Peinture. — Matinée d'automne, par Grandsire. — Dessin de Grandsire.

Jamais artiste n'eut la folle ambition de peindre, dans son ensemble, le spectacle de l'univers. Les maîtres sont humbles devant la nature. Ils découpent un étroit espace dans ce vaste modèle, et mettent à exprimer ce que ce petit coin du monde leur inspire tout leur art avec toute leur âme.

On ne peint pas l'hiver, le printemps, l'été ou l'automne, mais simplement une scène, un détail, une heure de chaque saison.

Un étang glacé nous fait éprouver la sensation de l'hiver.

Un groupe de palmiers nous transporte au milieu des ardeurs et des éblouissements de l'été.

Une prairie, des fleurs, un ruisseau, suffisent à faire naître en nous les vives et fraîches impressions du printemps, comme un peu d'eau paisible et quelques arbres jaunissants nous reportent aux douces rêveries de l'automne.

Pour nous émouvoir ou nous charmer, il n'est pas besoin de plus. Un buisson frissonnant sous la brise, au bord d'un sentier montueux, a immortalisé Ruysdael.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

NATHANIEL HAWTHORNE.

Fin. — Voy. p. 326, 334, 382.

Hawthorne est amoureux des beautés naturelles qui entourent son ermitage; mais de leur contemplation il s'élève à de hautes pensées, il fait d'ingénieux rapprochements :

« Le lis d'eau blanc s'épanouit à côté du lis jaune dans la rivière. C'est merveille d'où cette charmante fleur tire sa beauté et son parfum, sortant du noir limon au-dessous, d'où le lis jaune tire aussi sa vie impure et son odeur nauséabonde. Il en est ainsi de beaucoup de gens : le même sol et les mêmes circonstances peuvent produire le bon et le méchant, le beau et le laid. Quelques-uns ont la faculté de ne s'assimiler que le mal, tandis que d'autres attirent à eux les bonnes influences et se les approprient : l'emblème de ces derniers est le lis d'eau, d'une blancheur immaculée, et d'un parfum qui purifie l'air alentour.

» C'est une pensée consolante que la plus petite et la plus boueuse mare puisse mirer le ciel. Rappelons-nous cela, quand nous sommes tentés de refuser toute vie spirituelle à des êtres en qui, néanmoins, notre Père céleste réfléchit peut-être sa divine image.

» Ces arbres m'offrent leurs fruits comme ils les ont offerts à mon prédécesseur. Les arbres, existences vivantes, forment un lien entre les morts et nous. Mon imagination a toujours trouvé quelque chose d'intéressant dans un verger. Les pommiers et tous les arbres à fruit ont un caractère domestique qui les met en relation avec l'homme. Ils ont perdu leur naturel sauvage, et se sont humanisés en recevant nos soins. Ils font partie de la famille, et leur individualité est aussi marquée et aussi bien comprise que celle des autres membres de la commuuauté. Tel arbre est rabougri et hargneux; tel autre élancé et gracieux : l'un est avare, et donne à regret; son voisin est prodigue, et s'épuise en largesses. Il n'y a pas jusqu'aux formes des pommiers qui n'aient leur caractère, tant ils prennent d'étranges allures et jettent leurs branches contournées en toutes sortes d'attitudes grotesques. Quand ces compagnons ont vécu des années autour du logis, en communion avec des dynasties successives d'habitants, et ont réjoui les cœurs par leur fécondité, c'est presque un sacrilége de les abattre.

» Le grand intérêt que nous prenons à ces plantes n'est pas tant pour la nourriture qu'elles nous donnent, que pour la joie de les voir naître et croître hors de la terre. J'aime aussi à penser que mes propres travaux contribuent à la vie et au bien-être de la nature animée. Il y a plaisir à entendre bourdonner les abeilles, à les voir se plonger au calice des fleurs et en dérober le doux suc. Elles s'envolent, chargées de leur butin, vers quelque ruche inconnue qui ne me rendra rien en échange de ce que mon jardin lui donne. Qu'importe! il y aura du miel de plus en ce monde, et je m'en réjouis.

» Il semble que les relations primitives de l'homme avec la nature soient rétablies pour moi, et que je n'aie plus qu'à m'en fier exclusivement à elle pour faire vivre mon Ève. Le combat avec le monde, la lutte d'un homme parmi les hommes, l'angoisse de l'effort universel pour arracher à une foule d'avides compétiteurs les moyens d'exister, tout cela me paraît un rêve : ma seule affaire est de respirer et de jouir, et tout ce qui est nécessaire à la vie et au bonheur doit venir aussi naturellement que la rosée du ciel; c'est du moins ma foi pratique. Ce serait pécher que de passer ainsi toute son existence; mais il est bon de vivre, pendant quelques semaines d'été, comme si cette terre était un paradis; elle l'est et le sera, dût quelque ombre passagère de souci se mêler à nos douces réalités.

» Au milieu de la pluie de fruits que me verse l'automne, je me sens accablé des bienfaits de la Providence. Je présume qu'Adam, même dans l'Éden, n'aimait pas à voir ses fruits tomber et pourrir sur le sol, après les avoir vus mûrir à la ferveur du premier soleil d'été de la création. Puis, qu'importe! les insectes festoieront, car rien n'est perdu dans le vaste plan de l'univers. »

Trois heureuses années s'écoulèrent, passées l'hiver en ville, et à la campagne dès que s'annonçait le printemps. En 1846, les démocrates revinrent au pouvoir, et Bancroft, secrétaire de la marine, fit nommer Hawthorne directeur de la douane de Salem. Il a décrit avec gaieté le vénérable personnel sous ses ordres, dans la préface de la *Lettre rouge*, publiée à Boston en 1850. Ce roman, puissant tableau des mœurs sociales de la Nouvelle-Angleterre, eut un grand succès et fonda la réputation de l'auteur. Déplacé de nouveau, avec rudesse, par les whigs, en 1849, il quitta Salem et se retira aux environs de Lenox, dans un modeste cottage, sur les bords d'un petit lac. Là, il partageait sa vie entre ses travaux et sa famille, augmentée de petits personnages dont la gracieuse présence se révèle par les notes du journal.

« Maman, je vois un morceau de votre sourire, — paroles d'un enfant à sa mère dont la bouche était en partie cachée par sa main.

» Sirop de mon cœur! — apostrophe aimante d'une petite fille à sa poupée.

» Le tourne-vent, l'attrape-éclair, — noms donnés par un enfant à la girouette et au paratonnerre. »

« Lenox, 12 février 1851. — Promenade sur le lac avec ma petite Una.

» Projet d'un conte enfantin : Voyage d'un bateau lilliputien, fait d'un copeau, avec une voile d'écorce de bouleau, voguant sur la rivière, si lente dans son cours, qu'un ami disait d'elle : « Elle est trop paresseuse pour se tenir « propre. »

« 31 mars. — Il y a dans plusieurs endroits de petits bassins, de 2 à 3 pieds de large et d'un pied de profondeur, qui font les délices des enfants. Je me suis assis sur un tas de feuilles mortes, au pied d'un arbre, pendant qu'ils jouaient, un petit ruisseau étant de tous les joujoux le plus attrayant. Una sautait d'un bord à l'autre; Julien, debout, pêchait avec un bâton sans ligne ni hameçon, et s'étonnait de ne rien prendre. Il a fait ensuite des cascades avec grand travail, tirant de grosses pierres de la terre et les lançant dans le courant pour y construire un barrage. Puis sa sœur et lui ont mis à flot des feuilles d'arbre et des coquilles de noix qu'ils regardaient avec ravissement suivre le fil de l'eau, à travers de nombreux obstacles, tantôt franchissant une cataracte, tantôt entraînées dans un tourbillon, ou accalmées au milieu d'un groupe de roseaux. Enfin, Julien est tombé dans le ruisseau, ce qui nous a fait revenir en toute hâte pour le changer, car il était trempé. »

« 15 avril. — Aujourd'hui les enfants font moisson de fleurs. Nous trouvons des violettes bleues, blanches, dorées.

» Quel charme de voir une figure humaine qui ne peut pas dissimuler! Le sourire d'un enfant est toujours sincère. »

A cette époque, il écrivit *la Maison des sept pignons*, qui eut autant de vogue que *la Lettre rouge*, quoique l'horreur y domine et donne au lecteur la sensation d'un cauchemar trop prolongé, étrange contraste avec sa douce vie d'intérieur. Il est vrai qu'il variait ses travaux, et se délassait de ses sombres visions en composant l'innocent roman de *Blithedale*, et des ouvrages pour les enfants, entre autres les *Récits vrais tirés de l'histoire et de la*

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

biographie, Boston, 1851; le *Livre des merveilles*, pour petits garçons et petites filles, l'*Image de neige*, etc. Ces diverses publications lui donnèrent les moyens de revenir à Concorde et d'y acheter une maison et quelques arpents de terre. Il ne crut pas cependant devoir refuser le poste lucratif de consul des États-Unis à Liverpool, auquel l'appela, en 1853, un ami de collége, Franklin Pierce.

Après une résidence de trois à quatre ans dans le vaste entrepôt commercial de l'Angleterre, il se démit de son emploi et visita avec sa famille différentes contrées d'Europe. Ses remarquables observations sur la Grande-Bretagne n'ont paru qu'après sa mort, arrivée vers 1860 ou 1861. En 1859, on annonçait de lui un nouveau roman qui n'a jamais paru. Enlevé trop tôt à la littérature américaine dont il était une des gloires, et qu'il avait aidé à répandre et à populariser en France, il a laissé un livre de notes plein de pensées, d'observations profondes, et de projets d'ouvrages qu'une longue vie eût été impuissante à accomplir.

Nous en donnons quelques extraits : c'est un champ riche où plus d'un écrivain pourra glaner.

— Tout individu a sa valeur et une place à remplir en ce monde, qu'il le veuille ou non.

— Nous nous félicitons souvent, au réveil, d'échapper à un mauvais rêve : il en sera peut-être ainsi après la mort.

— Un fait singulier, c'est que quand l'homme s'abrutit, il est de toutes les brutes la plus sensuelle et la plus dégoûtante.

— Les hommes à passions froides ont la vue rapide.

— Il n'y a pas de limites aux affections ; si la terre nous manque, allons à Dieu.

— L'égoïsme attire souvent l'amour : serait-ce par affinité ?

— L... faisait mon portrait : je lui dis qu'il surviendrait de tels changements dans mon visage qu'elle ne me reconnaîtrait pas lorsque nous nous rencontrerions au ciel. — Vous verrez si je ne vous reconnais pas, a-t-elle répondu avec son radieux sourire.

— En suivant le tracé d'un chemin de fer, je remarquai un endroit où les ouvriers avaient creusé le roc pour y mettre une mine et le faire sauter ; mais, à travers le trou, une source d'eau vive a jailli : ainsi l'œuvre de destruction de l'homme a ouvert une issue à un bienfait de Dieu.

— Il serait curieux d'imaginer quels murmures et quel mécontentement soulèverait la suppression d'un des maux que nous appelons *calamités*, la mort, par exemple.

— Stephen Gowan supposait que les corps d'Adam et d'Ève étaient revêtus d'une éclatante lumière qui s'éteignit après le péché.

— La sculpture est un clair de lune ; la peinture, c'est le soleil.

— On entreprend de grands travaux, on se résigne à de grandes fatigues pour un but lointain, la richesse, la gloire, et on ne se préoccupe pas du but qui est proche, le ciel.

Hawthorne passe quelque temps chez un de ses amis avec un petit professeur de langue française, qui a toute la vivacité, et (selon l'Américain) toute la frivolité de sa nation ; il ne peut s'empêcher de rendre justice à la dignité, à l'intégrité du petit homme, qui sait vivre de peu et conserver sa gaieté et son indépendance au milieu des Yankees qu'il déteste. En entendant un jour déprécier le caractère français, M. S... se récrie : —Vous ne devez pas porter un jugement défavorable d'une grande nation d'après de pauvres diables comme moi, errant à l'étranger.

« J'ai trouvé très-noble à lui de protester ainsi contre tout ce qui, dans sa personne ou dans ses habitudes, pouvait compromettre l'honneur de son pays. C'est certainement l'homme le plus sincère que j'aie connu, ne faisant jamais parade de sentiments qu'il n'a pas. »

Sujets d'ouvrages. — Un savant a trouvé le secret de faire reparaître dans un vieux miroir toutes les images qui s'y sont réfléchies pendant un siècle.

— Histoire d'un lac depuis son origine jusqu'à son desséchement.

— Une lettre écrite il y a cent vingt ans, qui n'a jamais été décachetée.

— Un épouvantail érigé dans un champ y prend, selon le vent, toutes sortes d'attitudes, et change d'aspect avec le point de vue : c'est tantôt un vieillard, tantôt un enfant, un chasseur, un fermier, une sorcière, ou le Diable.

— Journal d'un cœur humain, pendant un seul jour, dans des circonstances ordinaires, avec ses lumières et ses ombres.

— Un aveugle, cheminant sur une route inconnue, prie les gens qu'il rencontre de lui servir de guide. Parmi ceux qui s'y prêtent, il s'en trouve de malins, de bienveillants mais incapables. Il s'aperçoit qu'on l'égare, et, rejetant toute aide, il poursuit son chemin à tâtons, et arrive.

— Un serpent s'est insinué par quelque accident dans l'estomac d'un jeune homme, et s'y est nourri pendant vingt ans en lui infligeant d'horribles souffrances ; type de l'envie ou de quelque autre mauvaise passion.

— Peindre les déguisements que prend la *Ruine* pour allécher ses victimes. Au négociant, elle se présente comme un spéculateur ; au jeune héritier, comme un joyeux compagnon ; à la jeune fille, comme un soupirant sincère.

— Biographie à faire de Robert Raikes, qui, voyant de sales enfants jouer dans les rues de Londres, interroge une vieille femme.

« Oh ! Monsieur, c'est encore pis le dimanche ! Ce sont de francs vauriens ; ils font du quartier un véritable enfer. Faute de savoir que faire, ils font tout le mal qu'ils peuvent. »

— Raikes eut alors l'idée de charger des femmes, au prix d'un schelling, d'enseigner le dimanche à lire et à écrire à tous ces petits vagabonds. C'est là l'origine des écoles du dimanche.

PROMENADE AUX ENVIRONS DU CAIRE.

Le Caire est la plus attrayante, la plus visitée, la plus décrite des vraies villes d'Orient. C'est d'abord la plus à notre portée, c'est la plus hospitalière ; enfin c'est peut-être la plus belle. Ce qu'il y a de plus merveilleux à Constantinople, c'est la mer ; au Caire, c'est la ville avec ses maisons rayées, ses grands murs mystérieux dépassés par de grands arbres, ses contrastes entre la vie franque et la vie arabe, sa forêt de minarets et ses nécropoles. Le *Magasin pittoresque*, après tant de voyageurs, les Maxime du Camp, les Gérard de Nerval, les Charles Didier, et tant de peintres contemporains, a abordé le Caire par tous les bouts, l'a pénétré dans tous les sens ; mais il n'en a pas épuisé les richesses, et longtemps encore, un dessin nouveau, un détail inconnu, viendront de temps à autre solliciter l'attention de nos lecteurs.

La vue que nous donnons est prise du sud-est, au pied du mont Mokattam, tout à fait hors de la ville, dont on n'aperçoit distinctement qu'une des extrémités orientales, la citadelle, El-Qalah. Tandis que dans l'Esbékieh ou au

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Mousky on peut se croire aux Champs-Élysées de Paris, aux Cascine de Florence ou bien dans quelque rue de Gênes, ces environs du Caire, pleins de décombres sans nom, de tombeaux, de soleil et de poussière, sont tout ce qu'il y a de plus africain, de plus arabe, ou mieux de plus sarrasin. Il faut, si l'on y veut faire une promenade agréable, s'y rendre de grand matin, vers la fin de janvier, lorsque les arbres reverdissent, que les violettes et les narcisses, les orangers et les grenadiers sont en fleurs. Il fait alors presque frais, dix-sept à vingt degrés. On peut, du quartier européen, par les plantations d'Ibrahim-Pacha, arriver assez agréablement au vieux Caire, Fostat, Masr-el-Atiqah, débris de la ville d'Amrou, qui s'étend au bord d'un petit bras du Nil, en face de l'île de Rauda. Tandis que l'âne, porteur des provisions, est dirigé, le long d'un aqueduc, vers les tombeaux mamelouks, où il doit attendre le touriste ou l'artiste, on se détournera volontiers une heure pour visiter le vieux Caire.

On a tout dit, et depuis longtemps, sur les ânes et les âniers d'Égypte. L'âne, en Orient, est la monture de ville et de campagne; ne croyez pas qu'il ressemble à nos humbles baudets, hérissés, têtus et indociles. Sobre comme eux, mais plus actif, il est d'ordinaire grand et bien fait. Il a dans l'allure de la vivacité, de la noblesse même. On rencontre des ânes riches qui, fiers de leurs brillants harnais, portent, sur une housse brodée d'or, les Lévantines enveloppées dans de grands habbarah noirs. Les étrangers ne dédaignent pas les ânes modestes qu'ils trouvent partout à louer; pour quelque menue monnaie, ils font des trajets considérables, escortés par de petits âniers, la malice in-



Portrait d'un Anier du Caire. — Dessin de A. de Bar.

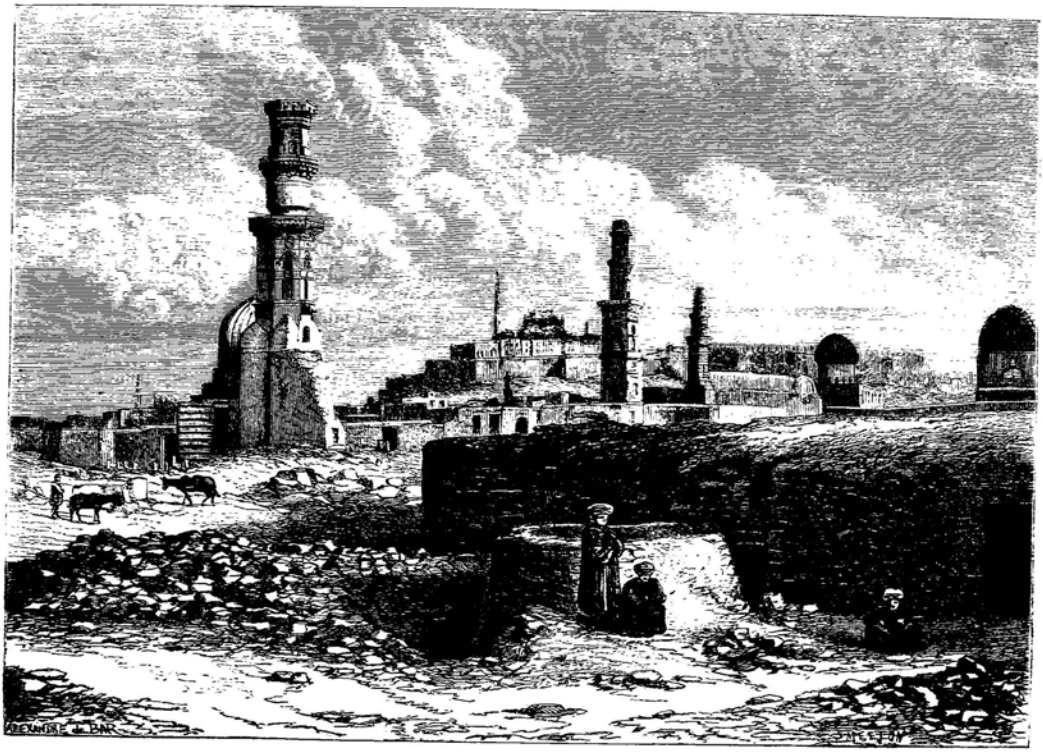
carnée, qui savent tous un peu de patois franc, et servent de drogmans par intérim. Comme nous le montre le dessin de M. de Bar, il y a aussi de vieux âniers dont le service peut offrir plus de sécurité et moins d'agrément. Mais laissons ces deux serviteurs d'occasion gagner la ville des morts, où l'un s'endormira, après avoir attaché l'autre par le pied, à l'ombre d'une coupole et d'un aloès.

Fostat, qui ne s'est jamais appelé le Caire que par erreur, s'étendait du Nil au Mokattam, et la mosquée de Touloun (879) décorait son faubourg septentrional. Il ne reste aujourd'hui de cette première capitale musulmane (640-969) qu'une étroite bande habitée le long du fleuve, de vastes amas de décombres, la nécropole de l'Imam-Chafeï, et, à l'extrémité sud, un quartier copte, fermé de murailles romaines, débris d'une forteresse, l'ancienne Babylone, dont les croisés étendaient le nom à la ville entière. La mosquée d'Amrou, la première que les Arabes aient bâtie en Égypte (640), s'élève ou plutôt s'écroule à l'est du village, à côté du champ de ruines où elle se couchera quelque jour. Jamais un musulman ne répare un édifice, si beau et si vénéré qu'il soit; de là ces perpétuels décombres qu'on rencontre à chaque rue dans les villes d'Orient. Nous sommes devant le type de la mosquée arabe, sarrasine, avant qu'il se combinât avec l'église byzantine; c'est une vaste cour carrée, de 80 mètres de côté, ornée de galeries en nombre inégal, une à l'occident, trois au nord et au sud, six formant le sanctuaire à l'orient. Au milieu est la fontaine des ablutions, sous un édicule octogone, ombragée d'un grand palmier; dans un angle, le tombeau d'Amrou, grand rectangle à toit triangulaire; ailleurs, une petite source qui passe pour communiquer avec le puits Zem-Zem de la Mecque. Les colonnes sont au nombre de deux cent trente, de marbres variés; on montre sur l'une d'elles la trace d'un coup de cravache dont l'aurait zébrée le calife Omar pour la décider à quitter la Mecque, où elle était établie. La malheureuse colonne,

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

c'est M. Maxime du Camp qui le raconte, passa la mer Rouge et vint se placer d'elle-même dans la mosquée d'Amrou. La plupart des arcades, les plus anciennes, sont à plein cintre; très-probablement, les ouvriers du pays, habitués aux constructions romaines, ne connaissaient pas d'autre forme.

« Les environs de Fostat, dit le voyageur Savary (1776), sont couverts de ruines qui marquent son ancienne étendue et qui, à défaut de monuments historiques, suffiraient pour attester qu'elle est moderne. Rien d'égyptien, ni sphinx, ni colonnes, ni obélisques »; les seuls restes un peu anciens sont l'enceinte romaine du quartier copte et, dans une tour, quelques boiseries qu'on suppose dater de Dioclétien. La plaine est déserte. Au pied du Mokattam s'allonge une nécropole mamelouque des douzième et treizième siècles. Une enceinte contient de charmants mausolées, des sarcophages sculptés et décorés de colonnes aux quatre coins. Non loin de là, Toussoum-Pacha, fils de Méhémet-Ali, et Ibrahim-Pacha, le vainqueur de Nézib, reposent au milieu d'une partie de leur famille. Mais les tombes les plus curieuses et les plus imposantes sont celles qui se groupent autour de la coupole d'Imam-Chafeï. Dômes en poire, bulbes côtelés, minarets à terrasses débordantes, à fenêtres ornées, « carrés à la base, octogones au milieu, cylindriques vers le haut, surmontés d'un ovoïde et d'un croissant ou de petites piques divergentes », se mêlent en un fouillis plein de surprises pour le dessinateur et l'architecte, pareils à une forêt pétrifiée



Vue de la Citadelle du Caire. — Dessin de A. de Bar.

de plantes grasses énormes, hérissées et fantastiques. C'est là que dort l'histoire confuse de la domination arabe; elle n'a rien produit de mieux, et c'est par ses sépultures qu'elle veut être connue; et nous n'irons pas réveiller le souvenir de tant de brigands fanatiques et de principicules éphémères.

Mieux vaut, en mettant à profit quelques provisions apportées par l'âne, contempler, vers le nord, les lignes fuyantes d'El-Qalah et les coupoles amoncelées de Méhémet-Ali. Dans la plupart des pays où le gouvernement a été longtemps une exploitation arbitraire et cruelle, les administrations se cachent dans des forteresses. Ici, c'est la citadelle qui renferme les ministères et le palais du pacha. Il est vrai que ces murailles crénelées, orgueil du sultan Saladin (douzième siècle), et derrière lesquelles Méhémet-Ali a pu faire massacrer les mamelouks (1811), ne seraient qu'une défense insignifiante contre l'artillerie moderne; elles sont d'ailleurs dominées par le Mokattam, où s'élève un fortin insignifiant.

Comme le dit déjà Savary à la fin du dernier siècle, « le château du Caire, placé sur un rocher escarpé, environné de murs épais soutenus de grosses tours, était très-fort avant l'invention de la poudre. » L'intérieur renfermait « les palais des sultans d'Égypte, presque ensevelis dans leurs ruines; des dômes renversés, des monceaux de décombres, des dorures et des peintures dont les couleurs ont bravé les injures du temps, de superbes colonnes de marbre encore debout, mais la plupart sans chapiteau, voilà ce qui reste (ce qui restait, car tout cela a disparu) de leur ancienne magnificence. C'est dans une salle de ces édifices que l'on fabrique le riche tapis que l'émir Hadgi escorte chaque année du grand Caire à la Mecque. On voit (on voyait) le divan de Joseph (Saladin) dont le dôme et une partie des murs sont tombés. Il y restait en-

core debout trente colonnes de granit rouge, dont le fût, d'une seule pierre, a près de 45 pieds de hauteur. La diversité de leur grosseur et des ornements sculptés autour des chapiteaux indiquait qu'elles avaient été tirées d'anciens monuments. » Aujourd'hui, ces ruines si belles et si curieuses ont fait place au plus nul des palais royaux, dont la richesse intérieure ne peut dissimuler la vulgarité, et à une ambitieuse imitation de Sainte-Sophie. Les critiques européens sont loin d'accorder à la mosquée de Méhémet-Ali tous les mérites qu'on lui attribue au Caire ; les minarets très-élevés sont par trop grêles et mal coiffés, la fontaine des ablutions est d'aspect lourd ; la tour carrée, noir et or, avec son espèce de pavillon chinois et son horloge donnée par Louis-Philippe, paraît d'un goût au moins douteux. Les fenêtres carrées, vitrées vert et or, les lanternes et le lustre d'opéra qui jure avec le style adopté ou du moins pastiché, tout cela n'est guère agréable à un œil tant soit peu délicat. Cependant les belles colonnades d'albâtre oriental, la richesse de la décoration, et surtout, à l'extérieur, la grandeur solide de l'ancien plan byzantin, avec sa coupole appuyée par quatre demi-coupoles, font encore de la mosquée de Méhémet un édifice digne d'être visité. L'âge l'embellira, et déjà le lointain lui sied et l'avantage.

Mais tandis que nous repassons en nous-mêmes ces souvenirs d'excursions récentes, le chibouk allumé par l'ânier après notre modeste repas s'éteint, et le sommeil nous gagne. C'est l'heure de la sieste. Vers six heures, quand le soleil, très-bas sur l'horizon, viendra par-dessus la ville illuminer de ses derniers feux les coupoles de Méhémet, nous reprendrons notre chemin à travers le Caire, précédé par les grelots de cuivre que l'ânier fait sonner au bout de sa baguette.

AMOUR DU BEAU.

Il me fut accordé en naissant, comme un gage assuré de ma vocation, cet amour du beau qui, dans deux arts, me guide et m'éclaire ; mais jamais je ne contemple la beauté que pour élever ma pensée avant de peindre ou de sculpter. Laissons des esprits téméraires et grossiers ne chercher que dans les objets matériels ce beau qui émeut, qui transporte les esprits supérieurs jusqu'au ciel. Ce n'est pas à des regards infimes qu'il est donné de s'élever de l'homme jusque vers Dieu ; ils essayeraient vainement d'arriver où la grâce seule peut conduire.

MICHEL-ANGE.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

II. — SON HISTOIRE. — SES PROGRÈS.

Fin. — Voy. p. 186, 202, 234, 274, 297, 342, 366.

Malgré ces froideurs toutefois, ou même ces oppositions, non-seulement l'orgue, mais encore d'autres instruments, s'introduisirent assez vite dans toutes les grandes églises, et par la suite, à leur exemple, dans les couvents et petites églises ou chapelles. Les historiens et chroniqueurs de ce temps-là nous signalent aussi différents moines qui avaient acquis du renom par leur talent comme *organistes* ou comme *musiciens*. Mais dans les cathédrales comme dans les églises de couvent, les orgues ne furent pendant longtemps employées qu'aux grandes fêtes et dans des occasions particulières. (Voy. plus haut ce qui est relatif à l'orgue de l'église de Fécamp.) Dans la suite, les orgues pénétrèrent aussi dans les couvents de femmes ; et dans ce temps-là les grands personnages laïques avaient l'habitude de faire présent d'orgues aux couvents de religieuses, ce qui pourrait faire admettre que ces instruments n'étaient pas encore bien grands.

Dans les derniers siècles du moyen âge, de grandes améliorations sont apportées à la musique. La notation, l'harmonie, la gamme, sont mieux établies ; l'empirisme perd une part que gagne la science : de là un perfectionnement naturel, un emploi plus fréquent et plus juste des instruments, et en particulier de l'orgue. Mais avant d'esquisser quelques-uns de ces progrès du grand orgue, disons quelques mots d'une espèce d'orgue dont il est fait souvent mention dans la seconde moitié du moyen âge, soit dans les textes, soit dans les dessins et peintures, et qu'on retrouve dans beaucoup de circonstances de la vie sociale de cette époque : nous voulons parler de l'orgue portatif ou orgue de main.

On voit cet orgue apparaître en France sur les monuments figurés au dixième siècle. Sa figure est à peu de chose près toujours la même : il se compose d'une boîte ou coffre, qui est le sommier supportant les tuyaux, d'un petit clavier et d'un soufflet. On jouait de la main droite et on soufflait de la main gauche, en tenant la caisse appuyée sur le bras gauche et contre la poitrine. Quelquefois il y a deux rangs de tuyaux disposés en échelle ascendante et de gros tuyaux aux extrémités qui peuvent bien être des façons de basse continue. Le nombre des touches n'est pas toujours le même que celui des tuyaux, ce qui prouverait que, dans les petites orgues comme dans les grandes, plusieurs tuyaux parlaient pour une seule note. Ces orgues tantôt se portaient sur le bras, tantôt étaient pendues à l'aide d'une courroie, tantôt se mettaient sur les genoux, tantôt se soutenaient à l'aide d'un pied. Nous donnons ci-après plusieurs orgues de cette espèce et de différentes époques.

L'orgue qui est tout seul (Voy. aussi plus haut, fig. 7) se trouve fréquemment dans les manuscrits et peintures de missels. Le grand ange est emprunté à une peinture de volet d'une armoire (quatorzième siècle) de la cathédrale de Noyon, peinture très-habilement reproduite et analysée dans le précieux recueil des Annales archéologiques de Didron. On distingue très-nettement la courroie passée autour du cou de l'ange. Les deux petits anges sont détachés de la rosace (seizième siècle) de la cathédrale de Sens, et font partie d'un concert céleste. L'orgue de l'un repose sur un support ou pied ; il est de plus grande taille que l'orgue de l'autre ange, qui porte son instrument au moyen d'une courroie parfaitement visible : dans la rosace, elle se détache en rose clair sur la robe bleue de l'ange. Tout le monde connaît la sainte Cécile de Raphaël : elle a dans les mains également un petit orgue portatif.

Il y a de ces orgues qui se faisaient remarquer par une grande richesse d'ornementation ; on donnait parfois aux montants des formes symboliques, tours, clochers, flèches d'églises, etc. Une sainte Cécile de la Pinacothèque de Munich, attribuée à Wohlgemuth de Nuremberg (quinzième siècle), joue d'un orgue portatif dont les montants et la traverse sont enrichis de charmants motifs en style ogival. L'orgue est, du reste, perfectionné en tant qu'instrument : on y remarque deux rangs de douze tuyaux chacun, un clavier de douze touches, quatre registres et un soufflet. L'instrument a des poignées à ses montants et peut être porté au moyen d'une ceinture en baudoulière. Le soufflet est posé sur des supports de métal ajustés au sommier.

Ces orgues de main ne semblent pas avoir été admis dans les églises où l'on en avait de plus grandes, mais

elles étaient fort appréciées dans les fêtes de la vie civile. Le roman de la Rose (treizième siècle) en parle :

Orgues i r'a bien maniables
A une *soie main* portables,
Où *il meismes soufle et touche*,
Et chante avec à plaine bouche
Motés, ou treble ou teneure.

C'étaient donc à l'occasion des instruments d'accompagnement.

Il y avait encore dans le genre portatif des orgues d'une bien plus grande taille, mais que l'on pouvait néanmoins transporter. Beaucoup d'orgues du moyen âge semblent avoir été dans ce cas; mais nous nous bornerons à un exemple qui a une véritable valeur historique, et qui est emprunté au *Journal de la dépense* du roi Jean en Angleterre; il y est dit : *Clément, clerc de la chapelle, pour faire porter les orgues de Herthford à Londres par deux valets, et pour cordes à les lier, 7 d. 3 d.* Puisque deux hommes les portaient, c'est qu'ils n'étaient ni très-légers ni très-lourds.



Différentes espèces d'orgues portatives, tirées de manuscrits et vitraux des treizième, quatorzième et seizième siècles.

Christine de Pisan nous apprend que pendant les repas de Charles V on jouait de l'orgue. Aux entrées des souverains dans les villes, on disposait aussi sur des estrades, dans les carrefours, de petites orgues qui soutenaient et accompagnaient les chanteurs, et cet usage se perpétua jusqu'au seizième siècle. Froissart dit qu'à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière à Paris, devant la chapelle Saint-Jacques, était dressé « un escharfaut faict et ordonné très-richement..... ledict escharfaut couvert de drap de haute lice et encourtiné à la manière d'une chambre; et dedans cette chambre avoient hommes qui sonnoient une orgue moult doucement. »

On pourrait citer bien d'autres exemples de ces orgues portatifs dont se servaient même les charlatans (Voy. la Satire *ménippée*), qui figuraient à l'orchestre (*Orfeo* de Monteverde, 1607); mais ce que nous en avons dit suffit à montrer l'importance de leur rôle : revenons à l'orgue en général.

Avant le quinzième siècle, la différence des *registres* dans les orgues était peu ou point connue. Vers ce temps, on commença à faire des registres distincts et à imiter différents timbres d'instruments. Les Allemands inventent, par exemple, le *krumhorn* (cor recourbé, jeu d'anches), le *hautbois* (jeu d'anches), et le *basson* (jeu d'anches). Le jeu de *régale* fut le premier jeu d'anches que l'on trouva et que l'on appliqua à l'orgue, mais on ne sait pas qui l'inventa. On connaissait aussi à cette époque le registre de la *trompette* et celui de la *voix humaine*, ainsi que le *tremblant*. On commença aussi à prendre pour bases des nombres de pieds déterminés, 32, 16, 8 et 4 pieds.

Un autre accroissement non moins important et qui fit faire des progrès énormes à l'orgue, c'est l'invention du clavier de pédales, d'abord très-grossier comme mécanisme, et qui n'était qu'une doublure et qu'un aide pour les mains; mais le principe était trouvé, et les progrès ainsi que la véritable application vinrent assez vite. On a attribué l'invention du clavier de pédales à un Allemand nommé Bernhard (milieu du quinzième siècle), mais il semblerait qu'il ne fit que le perfectionner. L'échelle chromatique était déjà employée, du reste, pour les claviers à main, et ces claviers étaient plus délicatement construits. Sans entrer dans le détail minutieux des progrès de la soufflerie, disons sommairement qu'on va désormais y apporter la plus grande attention, et l'on voit, tantôt un jour, tantôt un autre, se produire des améliorations de mécanisme qui donnent peu à peu plus de régularité, de mesure et de proportion au vent, ce qui est capital pour l'orgue.

Tous ces perfectionnements donnèrent à l'orgue plus d'éclat et de solennité en même temps que plus de commodité : aussi devient-il un ornement ou plutôt un meuble indispensable dans toutes les églises, dès la fin du quinzième siècle. Le malheur, c'est qu'un très-grand nombre de ces instruments furent détruits au seizième siècle pendant la *guerre des paysans ou rustauds*.

Les facteurs d'orgues et organistes deviennent plus nombreux, plus habiles, et quelques-uns sont même restés fort célèbres. Nous n'en donnerons pas la liste, elle serait trop longue; nous dirons seulement qu'on en voit plus d'un devenu soit l'objet de la faveur des princes, soit celui de l'admiration des peuples. Le titre d'*orgelmeister* (maître d'orgue) est très-honorable et très-honoré. Nous en citerons pourtant un, mais un des plus célèbres, d'autant plus qu'il a été immortalisé par Albert Durer dans ses grandes peintures du *Triomphe de Maximilien*. Nous voulons parler de Hans Hofhaimer, organiste de Maximilien, que l'illustre peintre allemand a représenté jouant de l'orgue sur un char traîné par un dromadaire, et concourant ainsi à l'éclat de la marche triomphale de l'empereur.

La facture et par suite le jeu de l'orgue vont, à partir du seizième siècle, toujours en s'améliorant. Les progrès méthodiques de la physique, l'étude rationnelle des lois de l'harmonie, fournissent des bases solides et fixes. L'empirisme, l'à-peu-près, disparaissent de jour en jour. On construit l'orgue d'après des chiffres, des calculs, des proportions péremptoires. On a d'abord quelques timbres différents; on en aura bientôt un nombre infini : soufflerie, transmission des mouvements du clavier aux soupapes, manœuvre des registres, etc.; tout se régularise et devient plus docile et plus aisé. On va jusqu'à employer l'électricité pour certains mouvements qui ont besoin d'être instantanés. Notre premier article (Orgue, sa construction) peut d'ailleurs donner une idée succincte de ce qui s'est réalisé à propos des parties essentielles de cet instrument.
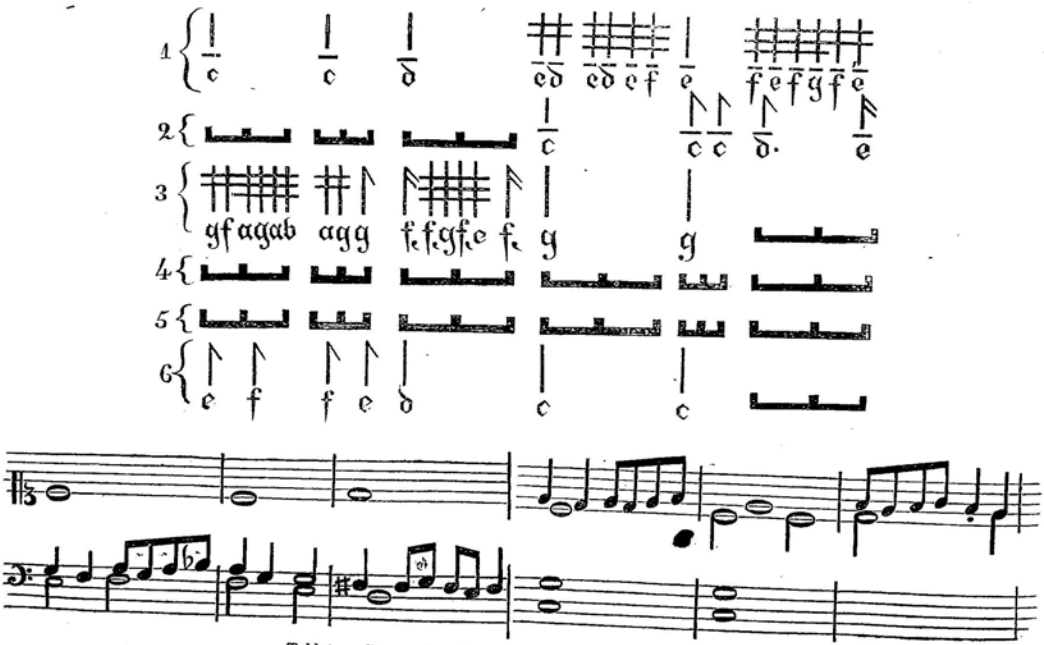
Nous ne le suivrons donc point pas à pas, et nous nous arrêterons au seizième siècle, qui est la limite de son enfance, le terme de ses tâtonnements et le point de départ de ses vrais, beaux et sérieux perfectionnements.

Nous donnerons seulement encore, et comme curiosité, un exemple de musique écrite pour orgue au seizième siècle : c'est un fragment d'un *Veni Sancte Spiritus* à six voix, de

Josquin, mis en tablature d'orgue par Jacob Paix (1583). On conçoit, rien qu'à la vue de cette notation, combien devaient être grandes les difficultés de lecture. Il n'en faut pas plus pour empêcher un art de faire des progrès aussi



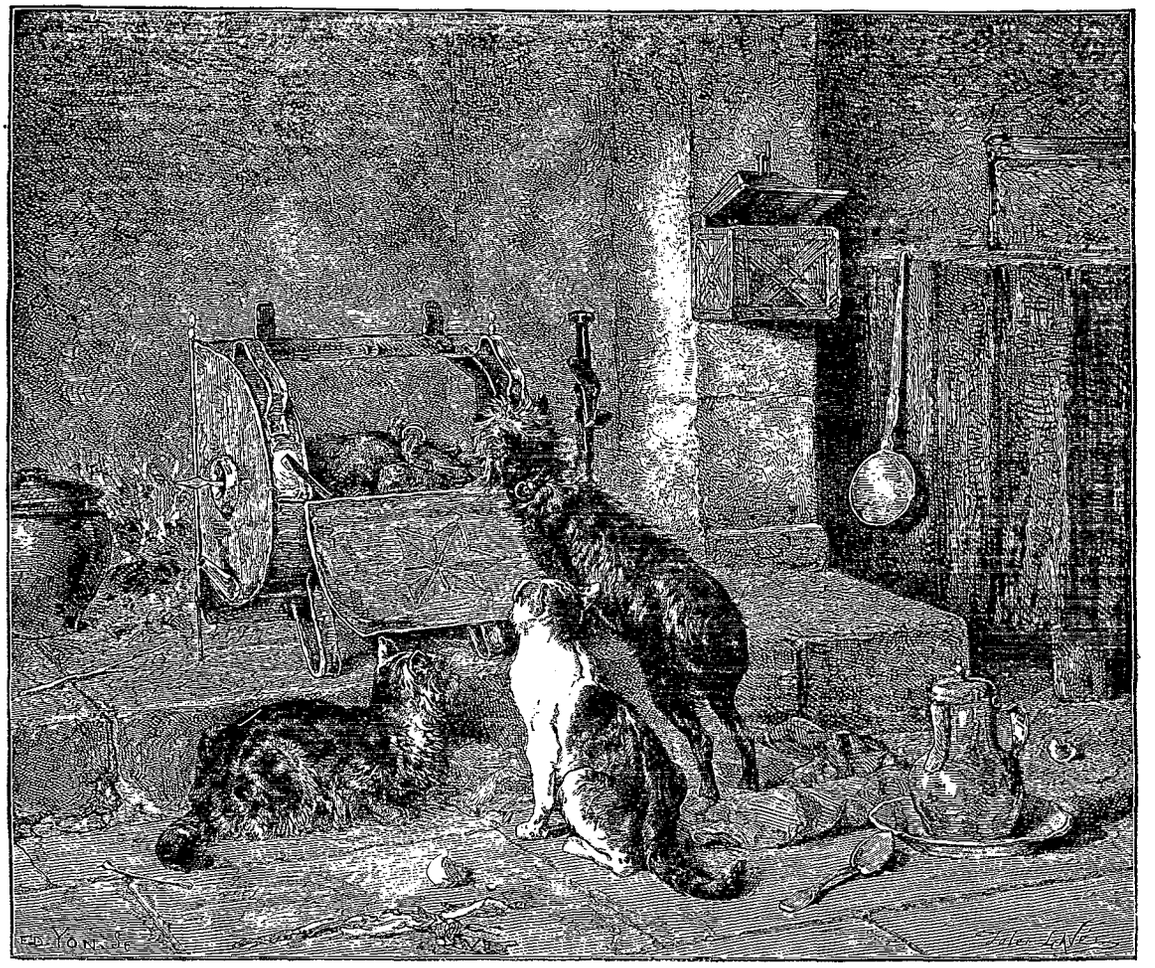
Hans Hofhaimer, organiste de Maximilien Ier. — D'après les peintures d'Albert Durer à l'Hôtel de ville de Nuremberg. — Dessin de A. Herst.



Tablature d'orgue du seizième siècle, et traduction moderne.

rapides qu'il le devrait. Heureusement la notation musicale, elle aussi, se transforma, se simplifia et devint même un secours efficace pour les musiciens, au lieu d'être une gêne et un embarras.

LA CONVOITISE.



Salon de 1872; Peinture. — La Convoitise, par E. Lambert. — Dessin de J. Lavée.

— Ça embaume, se dit Babet avec orgueil, en arrosant le chapon. Encore trois tours de broche, et ils m'en diront des nouvelles.

Un violent coup de sonnette retentit à la porte de la rue. Babet sortit précipitamment de la cuisine, si précipitamment qu'elle laissa la rôtissoire ouverte. On l'entendit bientôt qui parlementait à la porte.

— Je suis pressée, disait la voix d'une bonne commère, je n'ai que le temps de vous dire bonjour; non! non! je ne puis entrer. Saviez-vous que le bedeau...?

Ici, on chuchota à voix basse. La commère si pressée retint Babet un gros quart d'heure loin de ses casseroles.

Azor s'approcha de la rôtissoire :

— Vertu de ma vie! s'écria-t-il avec conviction; quel parfum! comme cette volaille est dorée et paraît croustillante!

Il se dressa alors, et, appuyant ses pattes de devant sur le pas de la grande cheminée de cuisine, il allongea son cou jusque dans la rôtissoire entr'ouverte. Ses yeux étaient brillants, ses narines se dilataient, ses lèvres se retroussaient; il avait le sourire sensuel du Gourmand de Corcelet. De petis jets de vapeur s'élançaient des flancs du poulet, dont la peau se crevassait et se rissolait. Ces petits jets de vapeur étaient si parfumés qu'Azor allongeait le cou avec béatitude, et si brûlants qu'il fermait les yeux et se reculait avec angoisse. Il poussait de petits grognements et même de petits cris plaintifs.

— Si j'osais! si j'osais! se disait-il.

Et ses pattes de devant trépignaient d'impatience et de désir.

Il fut rejoint bientôt par Fleurette, jeune chatte romantique, dont la tête menue était pleine d'idées fausses et de folles illusions.

— Que ce chien est heureux, disait-elle, de n'être pas comme moi une personne délicate et nerveuse! il peut supporter la chaleur, lui! il voit ce chapon face à face, dans toute sa splendeur. Comment peut-il résister à la tentation? Un bon coup de dent, et ce serait si vite fait, ce me semble! ce que je vois d'ici me met hors de moi-même; ce que je sens d'ici m'enivre! Mais lui, l'égoïste, il a le nez sur cette riche proie; il hume le plus pur et le plus savoureux de ces senteurs délicates! Ce n'est vraiment pas juste! Allons, Azor, happe-le donc, nous partagerons ensemble.

Moustache, un chat dans toute la force de l'âge, expérimenté et instruit, s'approcha, et dit aux deux gourmets :

— Écoutez-moi, mes enfants, écoutez-moi, ou vous ferez quelque sottise dont vous aurez à vous repentir.

Azor et Fleurette le traitèrent de radoteur.

Moustache reprit :

— J'ai été jeune comme vous; j'ai traité, comme vous, de radoteuses les personnes âgées, mais je m'en suis toujours repenti. L'expérience des autres et la mienne m'ont appris que les chapons rôtis sont pour les hommes, et que les os sont la part légitime des chats et des chiens.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

Azor hurla que c'était une injustice, et Fleurette miaula cet axiome que « les hommes sont des voleurs. »

— Pourquoi, ajouta-t-elle en couvant des yeux le rôti, les hommes auraient-ils plus de droit que nous aux bons morceaux?

Moustache reprit :

— Les hommes, ma chère petite, achètent les volailles de leur argent, ou prennent la peine de les élever et de les engraisser. Ils les plument, les troussent, les mettent à la broche. N'est-ce pas un travail, cela? Le bois même ou le charbon avec lequel ils les cuisent leur a coûté de l'argent. La volaille rôtie est donc bien à eux, et franchement, nous n'avons rien à y prétendre.

Azor grommela :

— Nous valons bien les hommes!

Fleurette renchérit et dit :

— Nous valons même mieux qu'eux!

— Mes enfants, reprit Moustache, vous me semblez prendre une mauvaise voie : c'est moi qui vous le dis. Dans tous les cas, si vous n'admettez pas que vos vœux sont injustes et illégitimes, reconnaissez du moins que votre entreprise est impraticable. Vous, enlever ce chapon! vous n'y songez pas. Voyez seulement ce fer qui le traverse dans toute sa longueur et le fixe à la rôtissoire! Pour emporter le chapon, il vous faudrait emporter toute cette machine, et vous pouvez tâter combien elle est brûlante. Quant à happer un simple morceau, comment le pourriez-vous sans vous brûler horriblement le nez et les lèvres? Contentez-vous, croyez-moi, de l'écume du pot au feu, qu'on vous abandonne si généreusement, ce n'est pas une chose à dédaigner! Puis, quand le chapon aura passé sur la table des maîtres, on vous en donnera les os pour votre dessert.

Azor leva les épaules de pitié, Fleurette ne daigna pas même lever les épaules.

Moustache alla se régaler à loisir de l'écume du pot au feu, revint se pelotonner auprès du feu pour voir, à tout hasard, ce qui allait advenir. Tout à coup, Azor poussa un cri lamentable; il s'était brûlé le nez. Dans son égarement, il s'en prit à Fleurette qui se trouvait à portée, et tenta de la saisir par la peau du cou. Fleurette ne perdit pas la tête et se mit en défense. Après plusieurs passes brillantes, les deux champions en se bousculant renversèrent la rôtissoire; le jus du chapon se répandit sur le carreau de la cuisine. Pendant que la lutte continuait avec fureur, Moustache se mit à lécher la sauce répandue.

— Aussi bien, se disait-il philosophiquement, ce jus serait perdu pour tout le monde!

Babet accourut effarée.

— Oh! les trois filous! s'écria-t-elle en levant les deux mains de saisissement.

Moustache ne se reposa pas sur son innocence, et commença par se mettre en lieu de sûreté. Il savait qu'il ne faut jamais se laisser prendre en mauvaise compagnie. Il avait longuement médité le fameux proverbe allemand : « Pris avec Jean, pendu avec Jean. » Du bon petit coin où il s'était réfugié, il pouvait voir tout ce qui se passait, et sa sagesse de chat s'accroissait d'une expérience nouvelle.

Babet, qui se sentait coupable de négligence, n'en était que plus animée contre les maraudeurs; et, saisissant la première arme qui lui tomba sous la main, elle redressa à grands coups d'écumoire leurs idées sur la hiérarchie animale, et leurs théories sur la propriété.

Quand elle eut réparé le désastre et qu'elle se fut calmée :

— Bah! dit-elle, j'aurais mieux fait de fermer la rôtissoire, ou de rester moins longtemps à bavarder avec la mère Jean! Ces animaux-là, après tout, n'ont que leur instinct et pas de conscience; et d'ailleurs, comme on dit, il ne faut pas exposer son prochain à la tentation : c'est le plus sage.

ESSAI D'INTRODUCTION DU RENNE
DANS LES ALPES.

Le renne a vécu, dans le midi de l'Europe, à l'époque éloignée où le climat de cette contrée ressemblait à celui qui règne actuellement dans le nord. Pourrait-il s'acclimater maintenant dans les parties élevées de la Suisse? C'est une question qu'a essayé de résoudre une société scientifique de la haute Engadine.

La vallée de l'Engadine, que connaissent déjà nos lecteurs, est une des vallées supérieures les plus froides de la Suisse. Elle part de la Valteline et s'arrête à la frontière du Tyrol, formant comme un étroit sillon entre deux chaînes de montagnes; on peut la franchir en moins d'une demi-heure. L'Inn, affluent du Danube, l'arrose dans toute sa longueur, sur 75 kilomètres. Elle était à peine connue autrefois des touristes qui, depuis une vingtaine d'années, la fréquentent et y accroissent l'aisance des habitants. Ceux-ci émigrent et vont exercer en France, en Allemagne, en Italie, en Belgique, les états de pâtissier, de limonadier, de confiseur. Rentrés chez eux après fortune faite, ils font bâtir de jolies habitations, des villas, de petits châteaux modernes, ornés de balcons et de grillages. Le paysage est partout égayé de ces constructions étranges et non sans charme.

Tous les habitants parlent l'allemand; mais ils ont un dialecte particulier nommé le *ladin* qui dérive de la langue romane. Bien que gâté par le contact de l'idiome germanique, qui l'a rendu désagréable en lui ôtant les voyelles finales, ce dialecte a une littérature, des poésies, des grammairiens, un journal, des ouvrages scolaires. L'instruction est répandue dans l'Engadine, et même assez élevée. Le programme de l'instruction primaire y est plus complet que le programme adopté dans la plupart des écoles primaires d'Europe. Beaucoup de personnes s'y livrent à des recherches sérieuses sur l'histoire naturelle. Ce goût des hautes études est favorisé par la rigueur de la mauvaise saison, qui confine les habitants dans leurs demeures. L'hiver y arrive en septembre; il y neige au mois d'avril. En juin et juillet, les nuits ne cessent d'y être froides; la détente du climat hivernal ne commence à se faire sentir qu'à la fin de mai. Aussi les gens de la vallée disent-ils que, chez eux, l'année se compose de neuf mois d'hiver et de trois mois de froid.

C'était bien là qu'il convenait d'essayer l'acclimatation du renne. L'animal pouvait, en effet, s'y croire dans son climat naturel. Voici comment on a fait l'essai.

On avait choisi un mâle et une femelle que l'on plaça dans une cabane, au voisinage d'un glacier nommé Roseggthal. Autour de cette cabane est un pâturage couvert des plantes alpestres les plus succulentes, parmi lesquelles on remarque le lichen particulier qui constitue la nourriture habituelle des rennes. Le confort de l'habitation était complété, pour les hôtes du Nord, par un bois de mélèzes tout voisin, par des ruisseaux d'eau très-froide descendant des glaciers, par un air très-vif que rafraîchissait encore le vent direct du Roseggthal. Les rennes y arrivèrent à la fin de juin, et se mirent à paître dès qu'ils furent en liberté; mais aussitôt que le soleil perçait les nuages, ils se couchaient à l'ombre de la cabane, et ruminaient. La nuit, ils paissaient dans la forêt de mélèzes. Pendant le jour, ils paissaient et se couchaient alternativement. Ce régime leur

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

profita : arrivés maigres, ils furent, au bout d'un mois, gras et couverts d'un poil bien luisant.

D'abord en lutte avec un troupeau de vaches, ils finirent par se mettre d'accord.

Le 10 décembre, on amena tout le bétail à la station d'hiver, située à une altitude moins grande. On avait ramassé une provision de lichen, mais insuffisante. On y remédia avec succès, par suite de la remarque qu'on avait faite du soin avec lequel les rennes triaient le foin ordinaire pour choisir les herbes les plus fines et les plus courtes. Ce fut une indication qui détermina les surveillants à remplacer le lichen par le fourrage de la seconde coupe, qui, dans les hautes vallées, est très-ténu et très-fin. Les rennes s'en accommodèrent très-bien.

Lorsque la neige commença de tomber, nos animaux se jetèrent dessus et la mangèrent avec avidité. Ils cessèrent dès lors de boire de l'eau. Demeurant le jour et la nuit en plein air, ils ne venaient sous le hangar que pour y manger le fourrage. L'hiver se passa bien ; les rennes changèrent de ramure sans accident, et l'été suivant on les ramena dans leur première cabane, auprès du Roseggthal ; ils semblèrent la revoir avec un vif plaisir.

L'expérimentation pouvait ainsi être considérée comme satisfaisante au point de vue du maintien de l'existence des rennes ; mais ces animaux n'ayant eu aucun produit, on les vendit à une ménagerie.

Le renne peut donc vivre dans les hautes vallées de la Suisse; mais la question de reproduction demeure en suspens, et l'on ne peut rien conclure quant aux avantages économiques de l'acclimatation. On sait que la chair du renne est excellente, et fait un bouillon très-nutritif; que sa peau est très-souple, que le beurre est très-bon et le fromage très-riche en caséum ; mais, d'un autre côté, la préférence si marquée de l'animal pour le lichen semble indiquer que s'il ne trouvait pas en abondance cette nourriture dont il est si avide, il sortirait des conditions d'une bonne alimentation. La question n'est donc pas encore résolue, et il serait désirable que l'on pût reprendre à nouveau cette intéressante expérience. Si elle réussissait complétement, il est certain que la présence de troupeaux de rennes dans la haute Engadine serait une attraction de plus pour les touristes.

MODESTIE D'UN HOMME DE GÉNIE.

Personne ne doit s'imaginer que mon désir soit de prescrire des règles ou d'apprendre quelque chose aux maîtres illustres ; bien au contraire, s'ils veulent donner au public le résultat de leurs observations, je m'appliquerai ardemment à suivre leurs conseils, autant que me le permettra la faiblesse de ma nature, et à étendre leur renommée. Venez donc à mon secours, mes chers amis et maîtres ; laissez paraître les dons divins qui sont en votre intelligence ; faites-en profiter vos frères, afin que Dieu soit honoré en vous. Albert DURER.

LA PIERRE VIVANTE.

Il y a cent cinquante ans, Maximilien Misson s'en allait dans le Brabant, l'Allemagne et l'Italie, à la recherche des curiosités artistiques ; et ce qu'il y a de plus intéressant peut-être dans son récit, aujourd'hui que maintes légendes vont disparaissant, ce sont les bruits populaires, les observations bizarres que dédaignaient déjà les savants et que respectaient encore les bourgeois. Voici ce que c'était que la fameuse *pierre vivante*, dont tout souvenir n'est peut-être pas perdu à Mayence. Parvenu dans cette ville, notre vieux voyageur se plaît à nous en rappeler les magnificences, et, pour cela, il nous entraîne à la cathédrale. « Les ornements, dit-il, avec lesquels les électeurs célèbrent la messe, sont extraordinairement riches, et le dais sous lequel on porte l'hostie en certaines occasions est tout couvert de perles. Je me souviens d'avoir lu dans les chroniques de l'abbé d'Usperg qu'ils avaient autrefois, au trésor de la sacristie, une émeraude creuse de la grosseur et de la forme d'un gros melon. Cet auteur dit qu'en certains jours, on mettoit de l'eau dans cette coupe, avec deux ou trois petits poissons qui nageoient ; que la coupe étant couverte, on la montroit au peuple, et que le mouvement des poissons produisoit un effet tel, que les simples se persuadoient que la pierre étoit vivante. »

BAVARDAGE.

— Ne permets pas à ta langue de courir en avant de ta pensée. CHILON.

— Le bavard veut se faire aimer, et il se fait haïr ; il veut obliger, et il importune ; il veut se faire admirer, et il se rend ridicule ; il dépense pour ne pas recueillir ; il offense ses amis, sert ses ennemis et travaille à se perdre lui-même. PLUTARQUE.

L'OMBRE DE L'ANE.

Je me demandais depuis cinq minutes pourquoi ces huées et ces rires éclatants sur le chemin. A la fin, la curiosité l'emporta, et, posant là mes arrosoirs, j'allai regarder par-dessus le mur du jardin.

Un enfant, monté sur un âne, se tenait immobile avec sa monture, comme une statue équestre. Deux gamins, à quatre pattes dans la poussière du chemin, s'amusaient à tracer les contours de l'ombre de l'âne. Le résultat de leur travail, à vrai dire, ressemblait beaucoup moins à l'image d'un âne qu'à la carte grossièrement dessinée de quelque terre inconnue. L'animal, d'ailleurs, se tenait immobile comme s'il eût compris qu'il y allait de sa ressemblance : le travail des deux dessinateurs était donc facile, excepté sur deux points. L'âne, inquiété par les mouches, remuait constamment la queue et les oreilles. Plus mobiles que la mobile Délos avant que l'ingénieux Apollon ne se fût avisé de l'attacher pour la faire tenir tranquille, ces deux points de la carte restaient indécis malgré les efforts persévérants des deux dessinateurs pour les fixer. Celui qui s'était chargé du travail de la queue bondissait comme une grenouille pour saisir au vol tous les mouvements de son modèle. Le cavalier riait, à moitié retourné sur son âne ; un autre camarade dansait de joie et faisait la nique aux deux artistes : ces derniers se piquaient au jeu, redoublaient d'efforts, n'en réussissaient pas mieux, et pour se consoler riaient comme des fous. Ils faisaient tant de bruit à eux quatre qu'ils ameutaient le village, et qu'ils m'avaient arraché moi-même à mes occupations.

J'allais retourner à mes arrosoirs en souriant de cette explosion de gaieté si naïve et si franche. Je moralisais sur cette précieuse faculté de rire à propos de tout et à propos de rien, qui est le privilége d'un certain âge, lorsque je m'arrêtai, frappé par l'expression de la physionomie de l'âne.

L'âne n'est pas par lui-même un animal bien gai ; celui-ci me parut plus triste que nature. Les rires des enfants lui agaçaient les nerfs ; peut-être aussi se croyait-il l'objet de leurs railleries. Plus leur joie s'épanouissait, plus il s'assombrissait ; sa lèvre supérieure s'allongeait et pendait ; ses yeux, dont le noir velouté reflétait l'éclat de la

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

route inondée de soleil, se fermaient à moitié; il prenait l'air vexé et scandalisé. Je n'aurais pas été surpris, le voyant si morose, de l'entendre s'écrier, comme le Misanthrope :

. . . . . Je ne savais pas être
Si plaisant que je suis.

Peut-être après tout était-ce une illusion; peut-être le contraste entre la joie bruyante qui éclatait autour de lui



L'Ombre de l'âne. — Composition et dessin d'Émile Bayard.

et sa physionomie de philosophe désabusé m'a-t-il conduit à forcer mon interprétation? O philosophe modeste, ô rustique amateur de chardons, si dans mon for intérieur je t'ai calomnié, pardonne-le moi; bien volontiers je te fais amende honorable.

Je me remis à arroser mes laitues. Tout en arrosant je rêvais, et tout en rêvant je revoyais le profil mélancolique du baudet. Peu à peu (comment cela se fit-il? je n'en sais rien), à l'image de l'âne se mêla dans mon cerveau celle de mon voisin de campagne, l'excellent M. Yourte.

Ce rapprochement était tellement irrévérencieux que je me le reprochai aussitôt que je m'aperçus qu'il s'était fait même à mon insu; puis, en réfléchissant, je m'aperçus que l'expression et non pas la figure de l'âne m'avait amené là par la voie mystérieuse de l'association des idées. Mon voisin M. Yourte est un digne homme, un peu susceptible, et surtout très-distrait. Il se réveille tout à coup au milieu d'une conversation animée, et croit trop facilement que les rires des assistants s'adressent à sa personne. Alors il s'assombrit et devient misanthrope. Nous nous sommes amusés souvent à le taquiner là-dessus; nous nous sommes fait un malin plaisir de le laisser dans son erreur. Que voulez-vous? on s'ennuie quelquefois à la campagne, et l'on n'est pas toujours assez scrupuleux sur le choix de ses amusements. Pour la première fois, je méditai sérieusement ce point de morale. A l'avant-dernière rangée de laitues, j'avais des remords; à la dernière, j'étais décidé à ne plus recommencer. En remisant mes arrosoirs dans la cabane aux outils de jardinage, je me dis que je devais une réparation à M. Yourte. Il adore le jeu de tonneau, moi je le déteste : j'allai le soir, après dîner, l'inviter à faire une partie de tonneau en douze mille points avec « la belle » et « la revanche. » Oh! la belle partie! et que le jeu de tonneau me parut un passe-temps délicieux! Et cependant je ne réussis pas une seule fois à introduire mon palet dans la bouche béante de la grenouille, ce qui, comme chacun sait, est l'idéal au jeu de tonneau.

ERRATA.

Page 118, colonne 1 du tableau, au paragraphe VUE DE VÉNUS. — *Au lieu de* 50 millions à 66 millions, *lisez* 10 millions à 66 millions.

Page 120 ligne 3 après le titre. — *Au lieu de* ou des différentes planètes, *lisez* ou des différentes planètes.

Page 96 colonne 2, ligne dernière (note). — *Au lieu de* 1865, *lisez* 1685.

Page 106, colonne 1, ligne 7 en remontant. — *Au lieu de* sous le titre de *Bispo-Conde*, *lisez* sous le titre de *Bispo-Conde*.

Page 154, colonne 1, lignes 51 et 57. — Voy. l'*Erratum* de la p. 352.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abréviations (Quelques) dans les lettres et papiers des négociants, 91.
Activité, 264.
Adamastor (Légende d'), 169.
Aiguière (une), 265.
Age du renne (Objets de l'), 159.
Ages (les) de l'Hôtel de ville de Paris, 372.
Alby (Cathédrale d'), 177, 228.
Almanach (Fragment d'un) de 1791, 161.
Amour du beau, 402.
Anneau (l') de saint Marc, 209.
Anneaux magiques, 302.
Anoblissement des ancêtres en Chine, 90.
Apothéose (l') d'Hercule, 99.
Appareil dynamique pour rafraîchir l'eau, 357.
Appareils de chauffage au gaz, 16.
Approfondir, 247.
A propos de Cresinus, 86.
Arcachon (Prés salés du bassin d'), 396.
Arfé (Henrique et Juan de), 18, 79.
Attention, 384.
Atmosphère (l'); rôle de l'air dans la vie, 39.
Aurores polaires, 361.
Auteuil (la Mare d'), 307.
Auteur (l') de Lazarille de Tormes, historien et orientaliste, 94.
Automne (l'), 397.
Autres (les) mondes vus de la Terre, 120.
Aveux (les) de mon ami John, 339, 350, 358, 363, 371, 378, 390, 394.
Axiome (un) de Buffon, 205.
Aymon (Poëme des quatre fils d'), 331.

Ballons (les) du siége de Paris, 3, 15, 52, 68, 115, 148.
Bannière de l'ancienne république de Strasbourg, 252.
Baptistère de Saint-Marc, à Venise, 281.
Barberousse (les), 185.
Batalha (Eglise et couvent de), 105.
Becs et ongles, 168, 171, 215, 243, 291, 335, 374, 391.
Bien (le) et le Beau, 110.
Bitche (Château et ville de), 121.
Boileau (Propos d'un provincial sur), 193.
Boisguillebert et la liberté du commerce en 1701, 55.
Boîte (une) à musique, 54.
Bordone (Pâris), 209.
Bords (les) de la Meuse, 331.
Broderie (une) historique exécutée à Malacca au dix-septième siècle, 347.
Buffon (un Axiome de), 205.
— en déshabillé, 98, 114.

Cabacet de Ferdinand le Catholique, 89.
Caillou (le) et la Rose, 39.
Caire (Promenade aux environs du), 399.
Camélia (Origine du nom du), 44.
Caricature (Sur la), 35, 83, 123, 166, 238, 267, 340, 379.
Caricatures sur la mode en 1796, par Gillray, 12, 13.
Carré, de l'Académie des sciences, 259.
Cascade de Faymont, 81.
Casque turc, de l'*Armeria real*, 217.
Cathédrale d'Alby, 177, 228.
— de Beauvais, 9.
Causeries hygiéniques (voy. les Tables des précédentes années); suite : la Salubrité des rues, 102, 169, 275.
Ce que c'est qu'un livre, 170.
Cérémonie (une) religieuse en Espagne, 214.
Cerf-volant d'une nouvelle espèce, 280.
Champignons, 307.
Chandeliers du douzième siècle, 201.
Chandelle (Fabrication de la), 255.
Charles IX (Cruauté de), 167.
Charretiers et chevaux, 18.
Chasse (la) au basilic, 210, 218, 230, 234.
Chastellux, en Morvan, 145.
Château-Regnault, sur la Meuse, 331.
Cheveu (le) merveilleux, 139.
Chic (le), 395.
Cigognes (les) du Temple neuf, à Strasbourg, 132.
Citadelle du Caire, 401.
Coffret de marqueterie, 41.
Col de la Schlucht (Vosges), 257.
Combat singulier d'une grive et d'un écureuil, 167.
Commerce (Influence du), 132.
Conjonction de Jupiter et d'Uranus, le 5 juin 1872, 163.
Conseils pour prendre les empreintes, 61.
— d'une aiguille, 82.
Conservation de la glace, 88.
— des fruits, 111.
— des viandes, 56.
Constructions portatives, 384.
Conte (un) de ma mère l'Oie, 30.
Contradiction (une), 140.
Convoi (un) par un jour de bombardement, 297.
Convoitise (la), 405.
Coq (le) de roche, 305.
Coupole (la) du ciel brisée, 135.
Courriers (les) à pied pendant le siége de Paris, 116.
Cresinus (A propos de), 86.
— (Sortiléges de), 1.
Crevettes et langoustes, 369.
Croix (la) unie au croissant, 96.
Cruauté de Charles IX, 167.
Crustacés comestibles de nos côtes, 369.
Cuisine au gaz, 16.
Cuvier, peintre d'histoire naturelle, 70.

Dalhia (Origine du nom du), 44.
Dames (les) de Meuse, 331.
Damiron (Souvenirs de), 215.
Dépêches (les) microscopiques pendant le siége de Paris, 115.
Dépouilleuses d'enfants, 152.
Désobéissance (la) de Guillemette, 225.
Dessin (le) d'après nature (voy. les Tables des t. XXXVI, XXXVII, 1858-1859); fin, 387.
Deux (les) Souris, fable arabe, 18.
Diamants (Nouvelles mines de) dans l'Afrique du Sud, 183.
Dieu, 183.
Dimanche (le) des Rameaux, 137.
Doit-on avoir les défauts de ses qualités? 175.
Durée de la vie humaine, 62.

Ecole militaire de Tolède, 313.
Ecoles industrielles à Bruxelles, 55.
Economie domestique (voy. la Table du t. XXXVIII, 1870); suite, 90, 131.
Ecrevisses (les), 91.
Education du goût, 327.
Egaz (Henrique de), architecte, 314.
Eglise de Pagny-le-Château, 249.
— de Saint-Hubert (Belgique), 364.
— de Saint-Marc, à Venise, 281.
— de Saint-Vincent, dit Saint-Pierre le Vieux, à Mâcon, 269.
— et couvent de Bathalha, 105.
— romane, 2, 13, 22, 26, 34, 42, 50, 58.
Egoïste, 195.
Emigrants (les) de l'Alsace, 393.
Engadine (l') et ses pâtissiers, 95.
Enseignement (l') aux Etats-Unis, 135, 171, 195.
Entrée (l') au bois, 321.
Epasnactus, chef gaulois, 140.
Epicurien (un) moderne, 242.
Esquisses du Poussin, 239.
Essai d'introduction du renne dans les Alpes, 406.
Etoile (l') de l'Afrique du Sud, diamant, 184.
— (l') la plus voisine de la terre, 302.
Etymologie (une) gauloise, 78.
Existence de Dieu, 350.
Exploitation des forêts par les moyens mécaniques, 196.

Fables littéraires d'Yriarte, 223, 271.
Fabrication de la chandelle, 255.
Fauteuil (un) de prix, 239.
Faymont (Cascade de), 81.
Ferdinand le Catholique (Cabacet de), 89.
Fielding, 312.
Forment (Damian), 144.
Formes (les) de la vie, 152.
Forster, graveur, 385.
Fragment d'un vieil almanach, 161.
Funérailles d'un corbeau, 115.
Furtado de Mendonça, 348.

Gillray (James), caricaturiste anglais, 11.
Gipsy et Zingari; origine de ces noms, 183.
Glace (Conservation de la), 88.
Glace et réfrigérants sous les tropiques, 355.
Gouvernement, 26.
Graisses d'oiseaux, 110.
Grands hommes (les), 258.
Gravures faites au moyen d'un jet de sable, 206.
Grêlons extraordinaires, 252.
Grotte de Han-sur-Lesse, 204, 212.
Guerre (la) (voy. t. XXXIX, 1871, p. 231, 393); fin, 322.

Habitants préhistoriques des cavernes, classés d'après leur industrie, 319, 359.
Hache au trident, 24.
Hanneton (le) et ses ravages, 122, 142.
Han-sur-Lesse (Visite à la grotte de), 204, 212.
Hawthorne; son journal, ses pensées, ses projets d'ouvrages, 326, 334, 382, 398.
Heidegger, 232.
Hirondelle (l') de rivage, 377.
Histoire des instruments de musique (voy. les Tables des années précédentes) : l'Orgue, 186, 202, 234, 274, 297, 342, 366, 402.
Hofhaimer, organiste, 404.
Hogarth (Dessins de), 223, 264.
Hommages à un bienfaiteur, 11.
Homme (l') fossile de Menton, 381.
Hôpital de Santa-Cruz, à Tolède, 313.
Horloge (une) qui avance, 353.
Hôtel de ville de la Rochelle, 283.
— de Paris, 372.
Huissiers à cheval, 104.
Huîtres (Pourquoi les) coûtent cher, 291, 324.

Ile (l') de Ré, 129.
Iles Saintes (Visite aux) de la mer Blanche, 11.
Il faut savoir se taire à propos, 245, 253, 258.
Industrie (l') des sauvages, 15.
Influence du commerce, 132.
Ingres (Monument d'), à Montauban, 273.
Insectarium (Projet d'), 244.
Instinct ou raisonnement, 318.

Jacinthes (les) de tante Sophie, 126, 134.
Jardin des Plantes (l'Ancien), 301.
Jean de Pise (Sculptures de) à la cathédrale d'Orvieto, 49.
Je conclus, 282.
Jérusalem (Rues de), 260.
Journal (le) de lady Russell, 195.

Lafresnaya flavicaudata (le), 153.
Lahillon (Parc aux huîtres de), 292.
Langoustes et crevettes, 369.
La Rochelle, 283.
Leçon (une) à l'Université d'Oxford, 264.
Légende d'Adamastor, 169.
Lettre (la) de recommandation, 390.
Lion marin (le) des Aucklands, 25.
L'Isle sur le Doubs, 289.
Litchi (le) dans les montagnes, 78.
Longueur des fils télégraphiques, 139.

Mâcon, 268.
Maison humide, 179.
Malacca, 348.
Malebranche, Prestet et Carré, 259.
Manuel barométrique, 70.
Mare (la) d'Auteuil, 307.
Marées (les) employées comme force motrice, 224.
Marqueterie (la), 41.
Masuole, roi de Carie, 47.
Médaille d'Epasnactus, 140.
— de Tarente, 288.
— de Térina, 72.
— sammite, 192.
Méduse, 60.
Mémoires de lord Herbert de Cherbury, 265, 278, 286, 310.
Mendonça (Furtado de), 94.
Meuse (Bords de la), 331.
Minéralogie (Ce que cherche la), 329.
Mines nouvelles de diamants dans l'Afrique du Sud, 183.
Ministère (le) des finances, 76.
Miroirs magiques et astrologiques, 62.
Modestie, 55.
— d'un homme de génie, 407.
Molière, ses amis et le livre de Néander sur le tabac, 315.
Mollusques comestibles de nos côtes, 337.
Mondes (les Autres) vus de la terre, 120.
Monument d'Ingres, à Montauban, 273.
Mortalité comparée des célibataires, des époux, des veufs, en France, 280.
Mortier (Origine du), 78.

Morvan (le), 145.
Moucherolle (la) de Bourbon, 30.
Musée de l'Industrie et Écoles industrielles, à Bruxelles, 55.

Nature (la), 200.
Naufragés (les) de la *Cybèle*, 142, 146, 158, 162, 174, 182, 189, 198, 206.
Néander (Traité de) sur le tabac, 315.
Néant, 70.
Neufbrisach, 233.
Nice : le Paillon, 388.
Notes prises sur la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, 134.
Oberlin (Résolutions d'), 200.
Objets de l'âge du renne, des cavernes de l'Ariége, 159.
Oiseau (l') de la Vierge, 30.
Oiseaux-mouches : le *Lafresnaya flavicaudata*, 153.
Ombre (l') de l'âne, 407.
Orchidées (Prix des) en Angleterre, 374
Orfévrerie espagnole, 17.
Orgue (l'), 186, 202, 234, 274, 297, 342, 366, 402.
Origine de deux noms de fleurs, 44.
— de la dénomination de tombeau de la Chrétienne donnée au tombeau des rois de Mauritanie, 96.
— du mortier, 78.
Ornithorhynque (l'), 236.
Oropa (Santuario d'), 74.
Orvieto (Sculptures de la cathédrale d'), 49.
Oryctéropode (l') du Cap, 113.
Otarie (l') australe, 25.
Outil (un) indien, 136.

Page (une) oubliée sur Jeanne Darc, 5.
Pagny-le-Château, 249.
Pagure (le) larron, 276.
Paillon (le), à Nice, 388.
Palais de Justice (Salle des Pas-Perdus, au) de Paris, 188.
Papier de Chine (l'Inventeur du), 127.
Papillon, graveur, 107.
Paresse (la) punie, 106.
Passé et avenir, 39.
Pâtissiers de l'Engadine, 95.
Peintures de la cathédrale d'Alby, 228.
Pénitence (la) de Théodose, 33.
Pensées. — Bacon, 302. Balzac (Guez de), 192. Bossuet, 26. Burnouf (Em.), 152. Chamfort, 394. Chesterfield, 247. Cicéron, 3, 207, 343. Cléobule, 293. Cooper, 264. Cousin (Vict.), 183. Cuvier, 127. Durer (Alb.), 406. Fonssagrives, 139. Genet-Campan, 280. Gérando (De), 135. Goldsmith, 318. Johnson, 62. La Beaume, 255. Lacordaire, 252. Lamartine, 62. Lavater, 252. Maistre (X. de), 70. Michel-Ange, 402. Montlosier, 371. Plutarque, 407. Porphyre, 95. Rémusat (Mme de), 342. Ritter (Carl), 200. Rivarol, 350. Ruskin, 170. Saadi, 39. Saint-Evremond, 155, 242, 327. Smith (Sydney), 195. Topffer, 223. Xénophon, 26.
Petites occupations, 242.
Pétrels (les), 329.
Phares de la Pointe-des-Baleines (île de Ré), 129.
Phénomènes astronomiques en 1872, 6.
Physique (la), 19.
Pierre tombale de G. de Staunton, 200.
Pierre (la) vivante, 407.
Pigeons (les) voyageurs, 68.
Pisciculteur (un), 262.
Plume (la), mode française et anglaise du dernier siècle, 11.
Poils étoilés des plantes, 128.
Poissons nourris d'or pur, 15.
Poivre (Pierre), 207, 250.
Porte de l'hôpital de la Santa-Cruz, à Tolède, 313.
— de Strasbourg, à Neufbrisach, 233.
— (une) du quinzième siècle, en Alsace, 227.
Poste fluviale pendant le siége de Paris, 148.
Poulpe (le), 337.
Pourquoi les huîtres coûtent cher, 291, 324.
Poussières atmosphériques, 175.
Poussin (Esquisses du), 239.
Première (la) société d'agriculture, en 1757, 26.
Premier (le) tour du monde, 183.
Presse typographique, 32.
Prestet, Carré et Malebranche, 259.
Preuves de l'existence de Dieu, 350.
Privilèges de l'homme, 207.
Prix fabuleux des orchidées en Angleterre, 374.
Procession des huissiers, 104.
Progrès du bien-être et du luxe, 255.
Projet d'insectarium, 244.
Promenade aux environs du Caire, 399.
Propos d'un provincial sur Boileau-Despréaux, 193.
Puits à Venise, 21.
Quel est le plus stupide des deux? 86.

Raisin, organiste, 54.
Ranilla (la) roja, 200.
Ré (île de), 129.
Reconnaissance populaire à propos d'un puits, 359.
Réflexion, 342.
Réfrigérants et glace sous les tropiques, 355.
Règles de vie, 252.
— pour prévoir le temps, 70.
Reliques et autographes de saint Thomas d'Aquin, 391.
Remède arabe contre le mal de tête, 142.
Renne (Essai d'introduction du) dans les Alpes, 406.
Renvoyez votre cheval, 76.
Résolutions d'Oberlin, 200.
Rhythme (le) dans la nature, 111.
Rohault (Jacques), médecin, 315.
Rossini, 241, 309, 386.
Route du col de la Schlucht (Vosges), 257.
Rue (la) Cahoreau, à Constantine, 328.
Rues de Jérusalem, 260.
Ruines de la rue du Bac, 1871, 45.
— de la rue Royale, 1871, 141.
— de Saint-Pierre le Vieux, à Mâcon, dessin de Tirpenne, 269.
— du ministère des finances, 76.
Ruisseaux (les) de Paris, 248.

Salle (la) des Pas-Perdus, au palais de Justice de Paris, 188.
Saïgon et l'hôtel du Gouvernement, 28.
Saint-Hubert (Belgique), 364.
Saint-Marc (l'Église de), à Venise, 281.
Saint-Pierre le Vieux (l'Église de), à Mâcon, 269.
Salubrité (la) des rues, 102, 169, 275.
Santuario d'Oropa, 74.
Sauvetage des naufragés, 327.
Schlucht (le Col de la), Vosges, 257.
Scieries mécaniques pour l'exploitation des forêts, 196.
Scipion (le Songe de), 345.
Sculptures de Jean de Pise, à la cathédrale d'Orvieto, 49.
— en bois du Dauphiné, 73.
Ségovie, 155.
Serviette (une) de dix-sept cents ans, 192.
Silex taillés de la première époque des cavernes, 320.
Société (de la), 192.
Sœur (la), 65.
Soleil (Surface du), 219.
Son (le), 91.
Songe (le) de Scipion, 345.
Sortiléges (les) de Cresimus, 1.
Souris (la), 289, 306.
Statistique de l'Europe, 135.
Statue (la) de Mausole, 47.
Stephenson, 291.
Strasbourg (Ancienne bannière de), 252.
Surface (la) du soleil, 219.

Tabac (Traité de Néander sur le), 315.
Table (la) des politiques, 193.
Tableau (un) de dévotion du seizième siècle, 352.
Tarente, 288.
Taureau (un) pendu, 22.
Télescope (le), 20.
Temple d'Éphèse, 167.
Terina (Médaille de), 72.
Terre (la) vue des autres mondes, 118.
Testudiculture, 99.
Têtières de cheval de l'*Armeria real*, 179.
Théodose (la Pénitence de), 33.
Thomas (Saint) d'Aquin; ses reliques et ses autographes, 391.
Tombeau de la Chrétienne; origine de ce nom, 96.
— des rois de Mauritanie (voy. la Table du t. XXXIX, 1871); fin, 39.
— Staunton, 200.
Torcello, 57, 97.
Tour du monde (le Premier), 183.
Travail des machines à vapeur, 74.
— et bonheur, 214.
Trou (le) de Bellevaux, 205.
Tsaï-Leu, 127.

Vaches aux prés salés (bassin d'Arcachon), 396.
Vaisseau construit en sept heures, 47.
Véritables amitiés, 342.
Vieillesse, 62.
Vieux chênes et vins nouveaux, 44.
Vigilance, 158.
Violons (les) de faïence et leur légende, 316.
Visite à la grotte de Han-sur-Lesse, 204, 212.
— à un propriétaire polonais, 18.
— aux îles Saintes de la mer Blanche, 11.
Voir et regarder, 248.
Vue (la), 323.

Yriarte (Fables littéraires d'), 223, 271.

Zingari et Gipsy; origine de ces noms, 183.

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, ÉCONOMIE DOMESTIQUE, INDUSTRIE.

Appareils de chauffage et de cuisine au gaz, 16. Ballons (les) du siége de Paris, 3, 45, 52, 68, 115, 148. Champignons, 307. Conservation des fruits, 111. Conservation de la glace, 88. Conservation des viandes, 56. Constructions portatives, 384. Crustacés comestibles de nos côtes, 369. Dépêches (les) microscopiques pendant le siége de Paris, 115. Economie domestique (voy. la Table du t. XXXVIII, 1870); suite, 90, 131. Essai d'introduction du renne dans les Alpes, 406. Exploitation des forêts par les moyens mécaniques, 196. Fabrication de la chandelle, 255. Graisses d'oiseaux, 110. Gravures faites au moyen d'un jet de sable, 206. Hanneton (le) et ses ravages, 122, 149. Influence du commerce, 132. Inventeur (l') du papier de Chine, 127. Longueur des fils télégraphiques, 139. Marées (les) employées comme force motrice, 224. Marqueterie (la), 337. Mollusques comestibles de nos côtes, 337. Orgue (l'), 186, 202, 234, 274, 297, 342, 366, 402. Pigeons (les) voyageurs, 69. Pisciculteur (un), 262. Poste fluviale pendant le siége de Paris, 148. Pourquoi les huîtres coûtent cher, 291, 324. Première (la) société d'agriculture en 1757, 26. Presse typographique, 32. Progrès du bien-être et du luxe, 255. Réfrigérants et glace sous les tropiques, 355. Ruisseaux (les) de Paris, 248. Salubrité (la) des rues, 102, 270, 275. Sculptures en bois du Dauphiné, 73. Testuduiculture, 99. Travail des machines à vapeur, 74. Vaches aux prés salés (bassin d'Arcachon), 396. Vaisseau construit en sept heures, 47. Vieux chênes et vins nouveaux, 44.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

Apothéose d'Hercule, 99. Bannière de l'ancienne république de Strasbourg, 252. Baptistère de Saint-Marc, à Venise, 281. Broderie exécutée à Malacca au dix-septième siècle, 347. Cathédrale (la) d'Alby, 177, 228. Cathédrale (la) de Beauvais, 9. Chandeliers du douzième siècle, 201. Conseils pour prendre les empreintes des pierres gravées, 61. Croix (la) unie au croissant, 96. Eglise de Pagny-le-Château, 249. Eglise et couvent de Batalha, 105. Eglises de Torcello, 97. Habitants préhistoriques des cavernes, classés d'après leur industrie, 319, 359. Hache au trident, 24. Hôpital de la Santa-Cruz, à Tolède, 313. Hôtel de ville de la Rochelle, 283. Médaille d'Epasnactus, 140. Médaille de Tarente, 288. Médaille de Terina, 72. Médaille samnite, 192. Méduse (Types de), 60. Objets de l'âge du renne des carrières de l'Ariége, 159. Orfévrerie espagnole, 17, 79. Orgue sur une médaille d'Alexis l'Ange, 300. Orgue sur une pierre gravée antique, 300. Orgues représentées dans des vitraux et des miniatures, 368, 403. Pierre tombale de G. de Staunton, 200. Porte (une) du quinzième siècle, en Alsace, 227. Puits à Venise, 21. Reliques et autographes de saint Thomas d'Aquin, 390. Sculptures de la cathédrale d'Orvieto, 49. Serviette (une) de dix-sept cents ans, 192. Tableau (un) de dévotion du seizième siècle, 352. Temple d'Ephèse, 167. Tête de Méduse de la coupe Farnèse, 61. Têtières de cheval de l'*Armeria real*, 179. Tombeau des rois de Mauritanie (voy. la Table du t. XXXIX, 1871); fin, 39. Violons (les) de faïence et leur légende, 316.

ARCHITECTURE.

Cathédrale (la) de Beauvais, 9. Cathédrale (la) d'Alby, 177, 228. Constructions portatives, 384. Eglise de Pagny-le-Château, 249. Eglise de Saint-Marc, à Venise, 281. Eglise et couvent de Batalha, 105. Eglises de Torcello, 97. Hôpital de la Santa-Cruz, à Tolède, 313. Hôtel de ville de la Rochelle, 283. Hôtel du Gouvernement, à Saïgon, 28. Monument d'Ingres, à Montauban, 273. Phares de l'île de Ré, 129. Promenade aux environs du Caire, 399. Puits à Venise, 21. Salle des Pas-Perdus, au palais de Justice, 189. Tombeau (le) des rois de Mauritanie (voy. la Table du t. XXXIX, 1871); fin, 39.

BIOGRAPHIE.

Arfé (Henrique et Juan de), 79. Boileau-Despréaux, 193. Bordone (Pâris), 209. Buffon en déshabillé, 98, 114. Carré, de l'Académie des sciences, 259. Cuvier peintre d'histoire naturelle, 70. Damiron (Souvenirs de), 215. Egaz (Henrique de), architecte, 314. Fielding, 312. Forment (Damian), architecte et statuaire espagnol, 144. Forster, graveur, 385. Furtado de Mendonça, 348. Gillray (James), caricaturiste anglais, 11. Hawthorne, 326, 334, 382, 398. Heidegger, 232. Malebranche, 259. Mausole, roi de Carie, 47. Mémoires de lord Herbert de Cherbury, 265, 278, 286, 310. Mendonça (Furtado de), historien et orientaliste, 94. Molière, ses amis, et le livre de Néander sur le tabac, 315. Papillon, graveur, 107. Poivre (Pierre), 207, 250. Prestet, de l'Oratoire, 259. Raisin, organiste, 54. Rohault (Jacques), médecin, 315. Rossini, 241, 309, 386. Stephenson, 291. Tsaï-Leu, 127.

ÉTABLISSEMENTS PUBLICS, ENSEIGNEMENT, STATISTIQUE.

Boisguillebert et la liberté du commerce en 1701, 55. Durée de la vie humaine, 62. Ecole militaire de Tolède, 313. Enseignement (l') aux Etats-Unis, 135, 171, 195. Guerre (la), 322. Ministère (le) des finances, 76. Mortalité comparée des célibataires, des époux, des veufs, en France, 280. Musée de l'industrie et Ecoles industrielles, à Bruxelles, 55. Première (la) société d'agriculture en 1757, 26. Statistique de l'Europe, 135.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Batalha (Eglise de) en Portugal, 105. Bitche, 121. Bords (les) de la Meuse, 331. Cascade de Faymont, près Plombières, 81. Cathédrale (la) d'Alby, 177. Cathédrale (la) de Beauvais, 9. Chastellux, en Morvan, 145. Eglise de Saint-Marc, à Venise, 281. Engadine (l') et ses pâtissiers, 95. Grotte de Han-sur-Lesse, 204, 212. Hôpital de la Santa-Cruz, à Tolède, 313. Ile (l') de Ré, 129. Iles Saintes de la mer Blanche, 11. Industrie des sauvages, 15. La Rochelle, 283. L'Isle sur le Doubs, 289. Litchi (le) dans les montagnes, 78. Mâcon, 268. Malacca, 348. Neufbrisach, 233. Nouvelles mines de diamants dans l'Afrique du Sud, 183. Pagny-le-Château (Côte-d'Or), 249. Paillon (le), à Nice, 388. Porte (une) du quinzième siècle en Alsace, 227. Premier (le) tour du monde, 183. Promenade aux environs du Caire, 399. Puits à Venise, 21. Réfrigérants et glace sous les tropiques, 355. Route (la) du col de la Schlucht (Vosges), 257. Rue (la) Cahoreau, à Constantine, 328. Rues de Jérusalem, 260. Saïgon et l'hôtel du Gouvernement, 28. Saint-Hubert (Belgique), 364. Santuario (le) d'Oropa, 74. Ségovie, 155. Tombeau des rois de Mauritanie (voy. la Table du t. XXXIX, 1871); fin, 39. Torcello, 57, 97. Val (le) d'Ajol, 81.

HISTOIRE.

Ages (les) de l'Hôtel de ville de Paris, 372. Barberousse (les), 185. Batalha (Portugal), 105. Chastellux, en Morvan, 145. Cruauté de Charles IX, 167. Epasnactus, chef gaulois, 140. Furtado de Mendoça, 348. Hôtel de ville de la Rochelle, 283. Journal de lady Russell, 195. Mémoires de lord Herbert de Cherbury, 265, 278, 286, 310. Neufbrisach, 233. Origine de la dénomination de tombeau de la Chrétienne donnée au tombeau des rois de Mauritanie, 96. Pagny-le-Château, 249. Pénitence (la) de Théodose, 33. Saint-Hubert (Belgique), 364. Ségovie, 155. Tarente, 288.

HYGIÈNE.

Maison humide, 179. Remède arabe contre le mal de tête, 142. Salubrité (la) des rues, 102, 169, 275.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

Activité, 264. Amour du beau, 402. Approfondir, 247. Attention, 384. Axiome (un) de Buffon, 205. Caricature (Sur la), 35, 83, 123, 166, 238, 267, 340, 379. Ce que c'est qu'un livre, 170. Charretiers et chevaux, 18. Chic (le), 395. Dieu, 183. Doit-on avoir les défauts de ses qualités? 175. Education du goût, 328. Egoïste, 195. Epicurien (un) moderne, 242. Fables littéraires d'Yriarte, 223, 271. Formes (les) de la vie, 152. Grands hommes (les), 258. Guerre (la) (voy. t. XXXIX, 1871, p. 231, 393); fin, 322. Instinct ou raisonnement, 318. Maximes arabes, 115. Modestie d'un homme de génie, 407. Nature (la), 200. Néant, 70. Page (une) oubliée sur Jeanne Darc, 5. Passé et avenir, 39. Petites occupations, 242. Poëme des quatre fils d'Aymon, 331. Preuves de l'existence de Dieu, 350. Priviléges de l'homme, 207. Propos d'un provincial sur Boileau-Despréaux, 193. Réflexion, 342. Règles de vie, 252. Résolutions d'Oberlin, 200. Rhythme (le) dans la nature, 111. Société (de la), 192. Songe (le) de Scipion, 345. Souvenirs de Damiron, 215. Travail et bonheur, 214. Véritables amitiés, 342. Vieillesse, 62. Vigilance, 158. Voir et regarder, 248.

Nouvelles, Récits, Apologues. — A propos de C. F. Cresinus, 86. Automne (l'), 397. Aveux (les) de mon ami Jolm, 339, 350, 358, 363, 371, 378, 390. Chasse (la) au basilic, 210, 218, 220, 234. Cheveu (le) merveilleux, 139. Cigognes (les) du Temple neuf, à Strasbourg, 132. Conseils d'une aiguille, 82. Contradiction (une), 140. Convoitise (la), 405. Conte (un) de ma mère l'Oie, 30. Convoi (un) par un jour de bombardement, 297. Désobéissance (la) de Guillemette, 225. Deux (les) Souris, fable arabe, 18. Dimanche (le) des Rameaux, 137. Eglise (l') romane, 2, 13, 22, 26, 34, 42, 50, 58. Emigrants (les) de l'Alsace, 393. Entrée (l') au bois, 321. Fragment d'un vieil almanach, 161. Funérailles d'un corbeau, 115. Hommage à un bienfaiteur, 11. Horloge (une) qui avance, 353. Il faut savoir se taire à propos, 245, 253, 258. Jacinthes (les) de tante Sophie, 126, 134. Je conclus, 282. Journal de lady Russell, 195. Légende (la) d'Adamastor, 169. Lettre (la) de recommandation, 300. Mare (la) d'Auteuil, 307. Mémoires de lord Herbert de Cherbury, 265, 278, 286, 310. Modestie, 55. Naufragés (les) de la *Cybèle*, 142, 146, 158, 162, 174, 182, 189, 198, 206. Notes prises sur la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, 134. Ombre (l') de l'âne, 407. Paresse (la) punie, 106. Quel est le plus stupide des deux? 86. Renvoyez votre cheval, 76. Sœur (la), 65. Souris (la), 289, 306. Table (la) des politiques, 193. Taureau (un pendu, 22.

MARINE.

Sauvetage des naufragés, 327. Vaisseau construit en sept heures, 47.

MŒURS, COUTUMES; AMEUBLEMENT, COSTUME; LANGAGE.

Abréviations (Quelques) dans les lettres et papiers des négociants, 91. Ancien (l') jardin des Plantes, 301. Anneaux magiques, 302. Ano-

Copyright pour la version numérique – Les éditions d'Ainay © Lyon 2007

blissement des ancêtres en Chine, 91. Boîte (une) à musique, 54. Broderie (une) historique exécutée à Malacca au dix-septième siècle, 347. Cabacet de Ferdinand le Catholique, à l'*Armeria real*, 89. Casque turc pris à la bataille de Lépante, 217. Cérémonies des jeudi et vendredi saints en Espagne, 214. Cerf-volant d'une nouvelle espèce, 280. Chandeliers du douzième siècle, 201. Chic (le), 395. Coffret de marqueterie par Santa Varni, dessin de Sellier, 41. Coupole (la) du ciel brisée, 135. Dépouilleuses d'enfants, 152. Engadine (l') et ses pâtissiers, 96. Etymologie (une) gauloise, 78. Fauteuil (un) de prix, 39. Industrie des sauvages, 15. Légende (la) d'Adamastor, 169. Meuble en noyer sculpté d'E. Collet, dessin de Sellier, 73. Miroirs magiques et astrologiques, 62, 271. Mortier (Origine du), 78. Origine des mots Zingari et Gipsy, 183. Oropa (l'), 74. Outil (un) indien, 136. Petites occupations, 242. Pierre (la) vivante, 407. Plume (la), mode française et anglaise du dernier siècle, 11. Poissons nourris d'or pur, 15. Prix fabuleux des orchidées en Angleterre, 374. Procession des huissiers au dix-huitième siècle, 104. Progrès du bien-être et du luxe, 255. Reconnaissance populaire à propos d'un puits, 359. Siége du Grand Seigneur à Constantinople, au seizième siècle, 239. Tableau (un) de dévotion du seizième siècle, 352. Têtières de cheval de l'*Armeria real*, 179. Trois (les) états de l'Innocence, par le sieur de Cerziers, 6. Visite à un propriétaire polonais, 18. Violons en faïence, de Delft, 317.

MUSIQUE.

Orgue (l'), 186, 202, 234, 274, 297, 342, 366, 402. Boîte (une) à musique, 54.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Anneau (l') de saint Marc, tableau de Pâris Bordone, 209. Automne (l'), tableau de Grandsire, 397. Convoitise (la), tableau de Lambert, 405. Dimanche (le) des Rameaux, tableau de Truphême, 137. Famille alsacienne émigrant en France, tableau de Schutzenberger, 393. Garde (le) et les chiens, tableau de Schutzenberger, 321. Hofhaimer, organiste, d'après une peinture d'A. Durer, 404. Orgues, d'après des miniatures du douzième, du quatorzième et du quinzième siècle, 368, 403. Peintures de la cathédrale d'Alby, 228. Portrait de Barberousse II, par Velasquez, 185. Rue à Jérusalem, tableau de Bonnat, 261. Saint Ambroise et Théodose, tableau de Rubens, 33. Troupeaux dans les Landes, tableau de Van-Marcke, 396.

Dessins, Estampes. — Aiguière en bronze, dessin de Féart, 265. Anier (un) du Caire, dessin de de Bar, 400. Anneau (l') de saint Marc, dessin de Chevignard, d'après Pâris Bordone, 209. Apothéose d'Hercule et parodie du même sujet sur des vases grecs, dessins de Sellier, 101. Apparition d'Adamastor, dessin de Gilbert, d'après Gérard, 169. Arfé (Portrait de Juan de) placé en tête de ses œuvres, 80. Aurore polaire du 4 février 1872, dessin de Jahandier, 361. Atelier de construction des ballons, à la gare d'Orléans, dessin de Jahandier, 5. Automne (l'), dessin de Grandsire, 397. Bannière de l'ancienne république de Strasbourg, dessin de Féart, 253. Baptistère de Saint-Marc, à Venise, dessin de Thérond, 281. Barberousse II, dessin de Benoit, d'après le portrait de Velasquez, 185. Bitche (Vue de), dessin de Clerget, 121. Cabacet de Ferdinand le Catholique, dessin de Sellier, 89. Caricature (Sur la), 35, 83, 123, 166, 238, 267, 340, 379. Caricatures sur la mode, en 1796, par Gillray, dessins de Sellier, 12, 13. Cascade (la) de Faymont, dessin de Clerget, 81. Casque turc de l'*Armeria real*, dessin de Sellier, 217. Cathédrale d'Alby, vue extérieure, dessin de Lancelot, 229. Cathédrale de Beauvais, dessin de Clerget, 9. Chastellux, en Morvan, dessin de Provost, 145. Christ (le) de la cathédrale de Léon, dessin de Sellier, 17. Cigognes (les) du Temple neuf, à Strasbourg, dessin de Schuler, 133. Citadelle du Caire, dessin de de Bar, 401. Convoi (un) par un jour de bombardement, dessin de Schuler, 297. Convoitise (la), dessin de Lavée, d'après Lambert, 405. Coq de roche de Cayenne et son nid, dessin de Freeman, 305. Cresinus, dessin de Chevignard, 1. Dames (les) de Meuse, dessin de Lancelot, 333. Dépouilleuses d'enfants, d'après une gravure de 1791, 152. Descente du ballon *le Jean-Bart* près de Jumièges, dessin de Lancelot, 53. Dessin (le) d'après nature, 357. Dimanche (le) des Rameaux, dessin de Gilbert, d'après Truphême, 137. Eglise de Pagny-le-Château, dessin de Clerget, 249. En temps de pluie, gravure de 1791, 248. Environs de Château-Regnault, sur la Meuse, dessin de Lancelot, 332. Esquisses du Poussin, de la collection Gatteaux, 240. Famille alsacienne émigrant en France, dessin de Benoist, d'après Schutzenberger, 393. Fielding, portrait d'après Hogarth, 312. Forster, graveur, portrait par Rousseau, 385. Fragment d'un almanach de 1791, dessin de Bocourt, d'après Debucourt, 161. Fureurs de Heidegger, esquisse par Hogarth, 232. Garde (le) et les chiens, dessin de Pauquet, d'après Schutzenberger, 321. Gorgones (les), dessin de Sellier, d'après un vase grec, 60. Grotte (la) de Han, dessins de Lancelot, 212, 213. Hirondelle de rivage et son nid, dessin de Freeman, 377. Hôtel de ville de la Rochelle, dessin de Lancelot, 285. Hôtel du Gouvernement, à Saïgon, dessin de Blanchard, 29. Huissiers à cheval, dessin de Bocourt, d'après une gravure de 1791, 104. Intérieur de la cathédrale d'Alby, dessin de Lancelot, 177. Intérieur de l'église de Saint-Hubert (Belgique), dessin de Lancelot, 365. Jardin (le) des Plantes en 1626, dessin de de Bar, d'après un ancien document, 301. *Lafresnaya flavicaudata* et son nid, dessin de Freeman, 153. Langouste grainée et crevettes, dessin de Mesnel, 369. Laveuses sur le Paillon, à Nice, dessin de Leborne, 389. Leçon (une) à Oxford, dessin de Hogarth, 364. Mare (la) d'Auteuil au printemps de 1870 et après la guerre, dessins de de Bar, 309. Monument d'Ingres, à Montauban, dessin de Sellier, 273. Ombre (l') de l'âne, dessin de Bayard, 408. Organiste (l') de Maximilien Ier, dessin de Herst, d'après A. Durer, 404. Ornithorhynque et son terrier, dessin de Freeman, 237. Oryctéropode du Cap, dessin de Freeman, 113. Otarie (l') australe, dessin de Mesnel, 25. Pagure (le) larron, dessin de Freeman, 277. Papillon (Portrait de), dessin de Sellier, d'après Gamot, 108. Parc (le) de Lahillon, dessin de Mesnel, 298. Pétrel-tempête et son nid, dessin de Freeman, 329. Phares de la pointe des Baleines (île de Ré), dessin de Lancelot, 129. Pigeons voyageurs, colombier de M. Van-Roosebeke, dessins de Freeman, 68, 69. Poivre, dessin de Garnier, d'après un portrait de la Manufacture de Sèvres, 208. Porte de Strasbourg, à Neufbrisach, en novembre 1870, dessin de Clerget, 233. Porte du quinzième siècle, dessin de Féart, 228. Poulpe et crabe, dessin de Mesnel, 337. Puits à Venise, dessin de Freeman, 21. Récolte (la) du bois mort, dessin d'Andrieux, 225. Rossini, dessin de Bocourt, 241. Rue à Jérusalem, dessin de Gilbert, d'après Bonnat, 261. Ruines de la rue du Bac, 1871, dessin de Clerget, 45. Ruines de la rue Royale, dessin de Clerget, 141. Ruines de l'Hôtel de ville de Paris, dessin de Thérond, 373. Ruines du ministère des finances, dessin de Provost, 77. Ruines du palais de Justice de Paris, 1871, dessin de Clerget, 189. Saint Ambroise et Théodose, dessin de Bocourt, d'après Rubens, 33. Saint-Hubert (Belgique), dessin de Lancelot, 364. Santa-Fosca et l'ancienne basilique de Torcello, dessin de Clerget, 97. Sculptures de Jean de Pise à la cathédrale d'Orvieto, dessin de Sellier, 49. Ségovie, vue générale, dessin de Thérond, 157. Songe (le) de Scipion, dessin de Chevignard, 345. Sortilèges (les) de Cresinus, dessin de Chevignard, 1. Sœur (la), dessin de Schuler, 65. Statue (la) de Mausole, dessin de Chevignard, 48. Table (la) des politiques, dessin de Bocourt, d'après Debucourt, 193. Tableau ouvrant du seizième siècle, dessin de Roddaz, 352. Têtières de cheval de l'*Armeria real*, dessin de Sellier, 180, 181. Transport du ballon *le Jean-Bart* aux avant-postes de l'armée de la Loire, dessin de Lancelot, 173. Troupeaux dans les Landes, dessin de Pélissier, d'après Van-Marcke, 396. Torcello, dessin de Clerget, 57. Tunnel de la nouvelle route de la Schlucht, dessin de Clerget, 257. Violon en faïence de Delft, dessin de Garnier, 317.

SCIENCES.

Astronomie, Météorologie, Physique. — Appareil dynamique pour rafraîchir l'eau, 357. Atmosphère (l'), rôle de l'air dans la vie, 39. Aurores polaires, 361. Autres (les) mondes vus de la Terre, 120. Ballons (les) du siége de Paris, 3, 45, 52, 68, 115, 148. Conjonction de Jupiter et d'Uranus, le 5 juin 1872, 163. Dépêches (les) microscopiques pendant le siége de Paris, 115. Etoile (l') la plus voisine de la Terre, 302. Grêlons extraordinaires, 252. Manuel barométrique, 70. Phénomènes astronomiques en 1872, 6. Physique (la), 19. Réfrigérants et glace sous les tropiques, 355. Son (le), 91. Télescope (le), 20. Terre (la) vue des autres mondes, 118. Vue (la), phénomènes et expériences, 323.

Zoologie, Botanique, Minéralogie, Géologie. — Becs et ongles, 168, 171, 215, 243, 295, 391. Ce que cherché la minéralogie, 329. Combat d'une grive et d'un écureuil, 167. Coq (le) de roche, 305. Ecrevisses (les), 91. Essai d'introduction du renne dans les Alpes, 406. Funérailles d'un corbeau, 115. Graisses d'oiseaux, 110. Hirondelle (l') de rivage, 377. Homme de l'époque quaternaire, 381. Huîtres (les), 291, 324. *Lafresnaya* (le) *flavicaudata*, 152. Langoustes et crevettes, 369. Litchi (le) dans les montagnes, 78. Objets de l'âge du renne, des carrières de l'Ariége, 199. Oiseau (l') de la Vierge, mouche-rolle de Bourbon, 30. Origine des noms du camélia et du dahlia, 44. Ornithorhynque (l'), 236. Oryctéropode (l') du Cap, 113. Otarie (l') australe, 25. Nouvelles mines de diamant dans l'Afrique du Sud, 183. Pagure (le) larron, 276. Pétrels (les), 329. Poils étoilés des plantes, 128. Poulpe (le), 337. Poussières atmosphériques, 175. Prix fabuleux des orchidées en Angleterre 374. Projet d'insectarium, 244. Ranilla (la) roja ou rocija, 200.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Aiguière en bronze, par A. Féart, 265. Arfé (Henrique et Juan de), orfévres espagnols, 18, 79. Casques de l'*Armeria real*, 89, 217. Chandeliers du douzième siècle, 201. Monument d'Ingres, à Montauban, par Etex, 273. Orfévrerie espagnole : le Christ de la cathédrale de Léon, 17. Orgues antiques sculptées sur des monuments, 200, 344. Pierre tombale de G. de Staunton, 200. Puits à Venise, 21. Sculptures de Jean de Pise à la cathédrale d'Orvieto, 49. Sculptures en bois du Dauphiné, 73. Statue (la) de Mausole, 47. Tableau ouvrant du seizième siècle, 352. Tête de Méduse de la coupe Farnèse, au Musée de Naples, 61. Têtières de cheval de l'*Armeria real*, 179.